

R. LE FORESTIER

LES ILLUMINÉS DE BAVIÈRE

ET

LA FRANC-MAÇONNERIE

ALLEMANDE

1078501



SLATKINE - MEGARIOTIS REPRINTS

GENÈVE

1974

HS142

L4

1974

c.1

1038744

McLen

AVERTISSEMENT

L'objet principal de cette étude est l'histoire de l'Ordre des Illuminés de Bavière. Les documents, imprimés ou manuscrits, sont abondants et d'une authenticité certaine. Ils donnent des renseignements sûrs et précis sur les doctrines et les destinées de l'association et permettent de mettre en lumière les points essentiels. Il en va tout autrement pour la Franc-Maçonnerie allemande à laquelle est consacré le deuxième livre. Ce vaste champ est à peine défriché et les documents originaux sont ou extrêmement rares ou inabordables. Les trois chapitres qu'on lira plus loin sont une compilation d'ouvrages de seconde main et l'auteur décline toute responsabilité pour les erreurs qu'il aura pu commettre à leur suite.

Une liste complète des ouvrages consultés serait sans intérêt, beaucoup d'entre eux étant dépourvus de valeur ou d'originalité. Elle ferait en outre double emploi avec les références données au bas des pages. On se contentera donc d'indiquer ici les sources ayant une importance documentaire, avec la rubrique sous laquelle sont citées au cours de l'ouvrage celles qui ont été le plus fréquemment mises à contribution.

ORDRE DES ILLUMINÉS

Les documents manuscrits se trouvent dans trois dépôts principaux :

1 (G. H. A.). Les *Archives Secrètes de la Maison Royale de Bavière* conservent toutes les pièces de la procédure instituée à partir de 1786 contre les Illuminés : papiers confisqués au cours des perquisitions, procès-verbaux des interrogatoires auxquels furent soumis les accusés et les témoins, mémoires justificatifs des prévenus, listes des suspects dressées par la police. Une classification sommaire de cette masse de documents a été faite par les commissaires enquêteurs, mais beaucoup de pièces n'ont pas été cotées.

Le dossier n'avait été consulté jusqu'à présent, et fort superficiellement, que par MM. Wolfram et Engel dont les ouvrages sont mentionnés plus loin.

2 (B. U. M.). *La Bibliothèque de l'Université de Munich* possède les papiers enlevés aux archives de la Loge Augusta aux Trois Couronnes de Freysingen ou saisis chez le Conseiller Hoheneicher de cette ville. Tous ces documents sont soigneusement classés et cotés.

3 (GOTHA). *Les Archives de la Loge Ernest au Compas de Gotha* détiennent les documents autrefois possédés par Bode, qui joua un rôle important dans l'Ordre des Illuminés, et par l'écrivain Becker. L'histoire des papiers de Bode est assez curieuse. Achetés à sa veuve par le duc Ernest II de Saxe-Gotha, ils furent, après la mort du duc et conformément à ses dernières volontés, mis en dépôt aux archives de la Grande Loge de Stockholm qui les renvoya il y a quelques années à la Loge Ernest au Compas. Une commission nommée par le duc actuel a tenté de trier et de classer ces papiers, mais elle a bientôt renoncé à poursuivre une entreprise dont le profit lui paraissait très aléatoire¹.

Documents imprimés :

(O. S.) *Einige Originalschriften* des Illuminaten Ordens, welche bei dem gewesenen Regierungsrath Zwack durch vorgenommene Hausvisitation zu Landshut den 11 und 12 oktober 1786 vorgefunden worden. Auf hoechsten Befehl seiner Churfuerstlichen Durchleucht zum Druck befoerdert. Muenchen, 1787.

(N. O. S.). *Nachtrag von weiteren Originalschriften*, welche die Illuminatensekte ueberhaupt, sonderbar aber den Stifter derselben Adam Weishaupt gewesenen Professor zu Ingolstadt betreffen und bei der auf dem Baron Bassusischen Schlosz zu Sandersdorf, einem bekannten Illuminaten Neste, vorgenommenen Visitation entdeckt, sofort auf Churfuerstlich hoechsten Befehl gedruckt, und zum geheimen Archiv genommen worden sind, um solche jedermann auf Verlangen zur Einsicht vorlegen zu lassen. Zwo Abtheilungen. Muenchen, 1787. — O. S. et N. O. S. reproduisent

1. Les recherches dans ces trois archives ont été rendues possibles et fructueuses par l'extrême obligeance de leurs conservateurs. L'auteur doit une particulière reconnaissance à l'ancien Directeur des Archives Secrètes de la Maison royale de Bavière, M. le Chevalier de Bœhm, à M. le Conseiller D' Jochner et à M. le Secrétaire Intime Dr J. Weiss; à l'ancien Conservateur de la bibliothèque de l'Université de Munich, M. le Dr Schnorr de Carolsfeld et à son Conservateur actuel M. le Dr Georges Wolff; à M. le Conseiller de Justice Bœttner, Maître en Chaire de la Loge Ernest au Compas, qui a bien voulu admettre un profane dans la bibliothèque de la Loge et mettre à sa disposition tous les documents qui n'étaient pas scellés par le secret maçonnique.

une partie des documents conservés au G. H. A. Ils présentent quelques lacunes intentionnelles qu'il a été possible de combler en se reportant aux documents originaux.

(Echt. Ill.). *Der achte Illuminat* oder die wahren unverbesserten Rituale der Illuminaten. Enthaltend 1 die Vorbereitung, 2 das Noviciat, 3 den Minervalgrad, 4 den kleinen und 5 den grossen Illuminatengrad. Edessa (Francfort-s.-M.), 1788.

(NEUEST. ARB.). *Die neuesten Arbeiten des Spartacus und Philo* in dem Illuminaten Orden, jetzt zum ersten Mal gedruckt und zur Beherzigung bei gegenwaertigen Zeitlaeuften herausgegeben. o. O., 1794.

(ILL. DIRIG.). *Illuminatus Dirigens* oder Schottischer Ritter. Ein Pendant zu der nicht unwichtigen Schrift: die neuesten Arbeiten des Spartacus und Philo. o. O., 1794. — Les grades contenus dans ces trois recueils ont été copiés fidèlement sur les documents originaux, ainsi qu'il a été facile de le constater en les collationnant avec les exemplaires manuscrits existant encore à Gotha.

(ENDL. ERKL.). — *Philo's (Knigge) endliche Erklarung* und Antwort auf verschiedene Anforderungen und Fragen, die an ihn ergangen, seine Verbindung mit dem Orden der Illuminaten betreffend. Hannover, 1788. — Mémoire justificatif d'un des principaux chefs de l'Ordre. Ce plaidoyer, dont quelques assertions sont sujettes à caution, donne des renseignements du plus haut intérêt sur l'état d'esprit de l'auteur et de ses collègues et sur l'histoire même de la Société.

(BASSUS). — *Vorstellung denen hohen Standeshaeuptern der Erlauchten Republik Graubuenden* in Ansehung des Illuminatenordens auf hohen Befehl vorgelegt von Thomas Franz Maria Freyherrn von Bassus. 1788. — Autre mémoire, écrit par un honnête homme et méritant tout crédit. Contient en outre des documents intéressants.

(WOLFRAM). — Wolfram: *Die Illuminaten in Bayern und ihre Verfolgung*. 2. Programme des kgl. humanistischen Gymnasiums in Erlangen, 1899, 1900. — L'auteur de ces deux brochures a consulté les documents conservés à Munich dans les Archives Secrètes de l'Etat, les Archives Générales de l'Etat, les Archives de district et les papiers du conseiller d'Etat de Lippert possédés par la Société Historique de la Haute-Bavière.

(ENGEL). — Léopold Engel: *Geschichte des Illuminaten-Ordens*. Ein Beitrag zur Geschichte Bayerns. Berlin, 1906. — Cet ouvrage est moins une étude historique au vrai sens du mot qu'un recueil chaotique de documents extraits avec beaucoup de zèle des archives de Munich, Berlin, Dresde, Vienne et Paris. M. Engel a en outre reproduit une bonne partie d'un mémoire écrit par un des principaux chefs de l'Ordre, Xavier de Zwack, mémoire aujour-

d'hui en sa possession et intitulé *Beurkundete Geschichte des Illuminatenordens*.

KLENKE. — *Aus einer alten Kiste*. Originalbriefe, Handschriften und Documente aus dem Nachlasse eines bekannten Mannes. Leipzig, 1853. — Sous ce titre pittoresque le Dr Klenke a publié une partie des papiers personnels du baron de Knigge et notamment les lettres qui lui avaient été adressées par des contemporains notoires.

K. GÖDEKE : *Knigges Leben und Schriften*. Hannover, 1884.

ASTRAEA. (Revue maçonnique), Briefwechsel von Knigge mit Grewe und Richers : xvi, 1852.

GEIGER : *Bayerische Briefe* (Forschungen zur Kultur und Literaturgeschichte Bayerns, 1897).

DU MOULIN ECKART : *Aus den Papieren eines Illuminaten*. (Ibid. 1895.) — Avec citations des dépêches de Chaligny et de Montezan, ambassadeurs de France à Munich, (Archives du Ministère des Affaires Étrangères à Paris) et d'après la *Beurkundete Geschichte* citée plus haut.

HARTMANN : *Professor Adam Weishaupt zu Ingolstadt und sein Illuminismus*. (Altbayerische Monatsschrift, Heft 2-3.)

R. KEIL : *Wiener Freunde*. Beiträge zur Geschichte der deutschen Literatur und des geistigen Lebens in Oesterreich, 1888. — Reproduit des lettres échangées par des Illuminés viennois.

A. KLEINSCHMIDT : *Karl Theodor, Friedrich zu Salm und Fr. X. von Zwack* (Neue Heidelberger Jahrbuecher, 1897).

(ABAF) : *Geschichte der Freimaurerei in Oesterreich-Ungarn*, 5 vol., 1890-1899. — Contient de nombreux renseignements sur l'histoire de l'Illuminisme en Autriche-Hongrie.

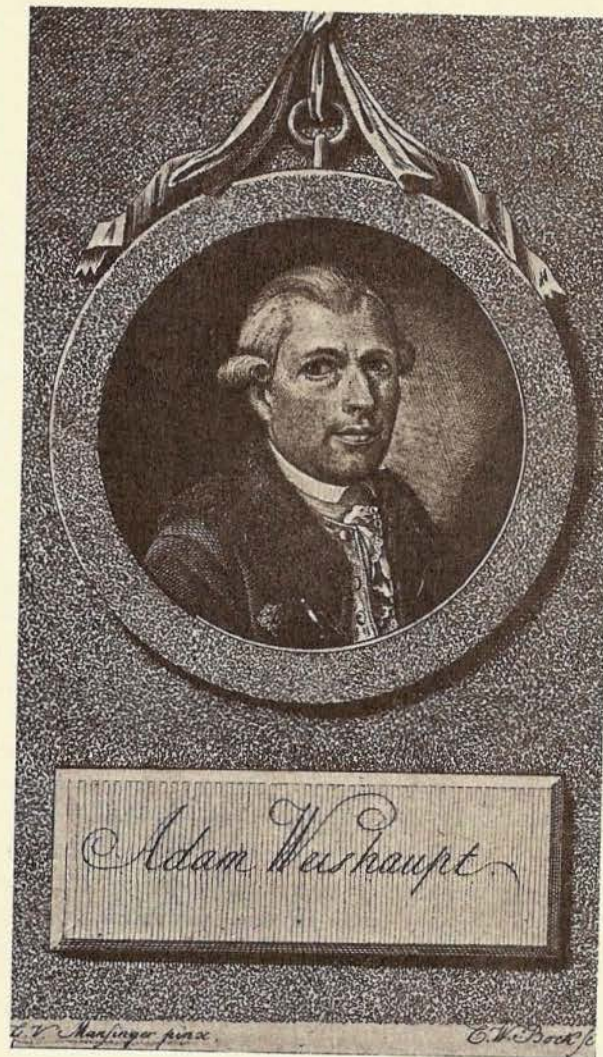
WILH. KELLER : *Geschichte des eklektischen Freimaurerbundes*. Giessen, 1867. — Histoire documentaire d'un Système maçonnique qui doit en partie sa naissance à l'Ordre des Illuminés¹.

(BIEDERMANN). K. Biedermann : *Deutschland im achtzehnten Jahrhundert*, 4 vol., 1880.

PERTHES : *Das deutsche Staatsleben vor der Revolution*. 1845. *Politische Zustände u. Personen in Deutschland zur Zeit der französischen Herrschaft*. 1862.

(SCHLOSSER). F. C. Schlosser : *Geschichte des achtzehnten Jahrhunderts u. des neunzehnten bis zum Sturz des französischen Kaiserreichs mit besonderer Ruecksicht auf geistige Bildung*, 8 vol., 1879.

1. Les ouvrages de Weishaupt, polémiques ou doctrinaux, dont plusieurs contiennent des documents et des renseignements sur l'histoire de son Ordre, sont cités en leur place.



FRONTISPICE
du *Verbessertes System der Illuminaten*,
Frankfurt & Leipzig, 1788.

(WENCK). W. Wenck : *Deutschland vor hundert Jahren. Politische Meinungen u. Stimmungen bei Anbruch der Revolutionszeit*, 2 vol., 1887.

Ces cinq ouvrages généraux s'appuient sur une abondante documentation et sont une mine fort riche de petits faits caractéristiques.

FRANC-MAÇONNERIE

(HDB. d. F. M. 1865): *Allgemeines Handbuch der Freimaurerei*. 3 vol., Leipzig, 1863-1865.

(HDB. d. F. M. 1901). *Allgemeines Handbuch der Freimaurerei*. 2 vol., Leipzig, 1900-1901.

Ces deux nouvelles éditions de la vieille Encyclopédie Maçonnique de Lenning ont chacune des mérites différents. Si la seconde rectifie grâce aux travaux récents les erreurs de l'édition précédente, elle a fâcheusement restreint la partie documentaire, qui est très riche chez son aînée. Les deux recueils ont été largement mis à contribution et doivent toujours être consultés quand il n'est pas donné d'autres références.

(NETTELBLADT): von Nettelblatt : *Geschichte freimaurerischer Systeme*. 1836. *Manuscript fuer Brueder*. — Ouvrage destiné aux Frères du Rite de Zinnendorf, a été retiré du commerce et n'est accessible, du moins en principe, qu'aux Francs-Maçons. Cette histoire de la Franc-Maçonnerie allemande doit être considérée à un double point de vue. Tout ce que l'auteur dit à l'éloge du Rite et de son fondateur est négligeable, mais l'historique des Systèmes maçonniques rivaux est de la plus haute valeur, car Nettelblatt s'appuie sur une documentation abondante et fait preuve d'une certaine impartialité. Débarassé de ses éléments apologétiques, son livre serait un des meilleurs ouvrages sur la Franc-Maçonnerie au XVIII^e siècle.

THORY : *Acta Latomorum*. Paris, 1815. — Thory, bibliothécaire à vie du Rite Écossais Philosophique, a fait imprimer sous ce titre une partie des documents contenus dans les archives de ce Rite.

J. G. FINDEL : *Schriften ueber Freimaurerei*, 4 vol., 7^e édition, Leipzig, 1905.

R. TAUTE : *Maurerische Buecherkunde. Ein Wegweiser durch die Literatur der Freimaurerei mit literarisch-kritischen Notizen* Leipzig, 1886. — Catalogue annoté de la riche bibliothèque appartenant à la Loge Charles aux Trois Ormes à Ulm.

A. WOLFSTIEG : *Bibliographie der freimaurerischen Literatur*, 1911.

LIVRE PREMIER

L'Ordre des Illuminés

CHAPITRE PREMIER

Le fondateur et la fondation de l'Ordre

La jeunesse de Weishaupt. — L'enseignement religieux des Jésuites bavarois et la bibliothèque d'Ickstatt. — L'Université d'Ingolstadt en 1772. — Démêlés de Weishaupt avec ses collègues. — Brouille de Weishaupt et d'Ickstatt. — Isolement de Weishaupt. — Plans de défense et de conquête. — Souvenirs de l'antiquité. — Enthousiasme passager inspiré par la Franc-Maçonnerie. — L'Essai sur le Mérite de Abt. — La Loge alchimiste de Burghausen. — Fondation de l'Ordre des Perfectibilistes ou Illuminés.

Lorsque le 6 février 1748 le bruit se répandit dans la petite ville universitaire d'Ingolstadt en Bavière que M. le professeur Weishaupt était père d'un garçon, ses collègues purent prédire au nouveau-né les plus brillantes destinées académiques s'il montrait plus tard quelque goût pour l'étude. Le professeur Weishaupt était en effet le protégé du puissant Curateur de l'Université, le baron d'Ickstatt, conseiller intime en exercice, administrateur du Tribunal Provincial Libre d'Hirschberg, vice-président du Conseil Privé de l'Électeur de Bavière. Westphalien de naissance, Jean-Georges Weishaupt avait été étudiant puis répétiteur de droit à l'Université de Wurtzbourg où Ickstatt l'avait eu pour élève. Il avait épousé par la suite une nièce de M^{me} Ickstatt et son oncle par alliance l'avait fait venir à Ingolstadt et nommé par décret du 14 octobre 1746, à l'âge de vingt-neuf ans, titulaire de la chaire d'Institutions Impériales et de Droit Criminel. C'était d'ailleurs un fort médiocre professeur, mais on savait que le Curateur s'entendait à pousser les membres de sa famille et nul ne doutait qu'il ne reportât sur le fils une bonne partie

de l'affection qu'il témoignait au père. Elle se manifesta bientôt d'une façon éclatante: le baron d'Ickstatt daigna tenir lui-même sur les fonts baptismaux le jeune Jean Adam Weishaupt¹.

Les devoirs que cette paternité mystique imposait à Ickstatt cessèrent assez vite d'être platoniques, Georges Weishaupt étant mort en septembre 1753 à Heilighenthal près Wurtzbourg où il était allé passer les vacances avec sa famille². Ickstatt s'occupa de son filleul et lui fit obtenir trois ans plus tard une bourse au collège des Jésuites d'Ingolstadt. Adam Weishaupt se distingua par son application, et sa mémoire complaisante exécuta avec succès les tours de force aussi extraordinaires qu'inutiles où triomphait l'enseignement mécanique des Pères bavarois. Sorti du collège à quinze ans il entra immédiatement à l'Université et se fit inscrire à la faculté de Droit. Il s'y montra étudiant laborieux et assidu, mais l'étude des Pandectes n'absorba pas tout son temps et il fit de longues séances dans la bibliothèque d'Ickstatt. Les livres qu'elle renfermait et qu'il lut avec avidité avaient pour le jeune étudiant l'attrait du fruit défendu et firent sur son esprit une profonde impression. Comme beaucoup d'Allemands des hautes classes à cette époque, Ickstatt collectionnait les ouvrages français où s'étalait l'incrédulité combative du parti philosophique et que la censure consignait à la porte de la bibliothèque universitaire³. Pour résister à de telles lectures il eût fallu à cet enfant de quinze ans une solide foi chrétienne dont l'enseignement religieux donné par les Jésuites d'Ingolstadt ne l'avait pas armé. Certes Weishaupt n'avait naturellement aucune tendance au mysticisme spiritualiste, mais ses anciens maîtres n'avaient non plus rien fait pour l'amener à sentir la beauté de l'idéal chrétien et leur système pédagogique, si défectueux en général, l'était particulièrement dans cette branche de leur enseignement, pourtant la plus importante à leurs yeux. Ici, où il aurait fallu s'adresser surtout à l'imagination et au cœur, ils faisaient appel uniquement à la mémoire et ne visaient à obtenir par un dressage méthodique qu'une dévotion machinale sans force et sans vie.

« Nous étions astreints, il est vrai, racontait plus tard Weishaupt, à de fréquentes confessions, nous devions assister régulièrement au culte divin et faire nos dévotions aux Saints particulièrement vénérés par la Compagnie. Mais à cela se réduisait l'enseignement religieux. Les Jésuites voulaient par l'éclat extérieur, par l'habitude, par le dressage du corps et de l'esprit, et non par des arguments, se rendre complètement maîtres des jeunes cerveaux qu'ils n'eussent plus besoin dans la suite, au moment où ils seraient arrivés à la maturité, de raisons plus solides. Notre seul enseignement (religieux) consistait à réciter

machinalement par cœur tous les vendredis un passage de notre Canisius⁴. Quand les prix étaient distribués à la fin de l'année on en donnait un à celui qui avait, lors de l'examen, fourni les preuves les plus évidentes de son instruction chrétienne⁵. Et voici en quoi consistaient ces preuves: « Nous devions attendre en rangs, le plus souvent dans l'ordre alphabétique, à la porte de la pièce où siégeaient les trois juges chargés d'examiner la profondeur et la solidité de notre foi. A un signal donné, le premier de la file entra et il devait non pas répondre à une question sur la foi, mais résoudre une énigme tirée de Canisius. Il nous fallait par exemple réciter sans hésitation le Pater Noster en commençant par la fin, ou dire combien de fois se trouvait « et » ou « cum » dans le premier chapitre. Ou bien l'on nous disait deux ou trois mots et nous devions continuer immédiatement et cela autant de fois que ces mots reparaissent dans le chapitre... Quand nous avions répondu l'un après l'autre aux questions posées par ce tribunal religieux, le préfet paraissait à la porte et lisait les noms de ceux qui avaient résolu leur énigme. Ceux-ci restaient alors sur les rangs et recommençaient leur concours de religion jusqu'à ce qu'il n'y eût plus qu'un seul vainqueur qui remportait la couronne⁶. »

Les chrétiens ainsi formés étaient bien mal préparés pour résister à la dialectique passionnée ou railleuse des philosophes irréligieux. Elle troubla profondément Weishaupt. Inquiet et découragé il exposa ses doutes à ceux dont il attendait des éclaircissements satisfaisants, mais les réponses de ses directeurs de conscience lui parurent si plates, si creuses, si peu concor-

1. Pierre Canis ou Canisius (von der Hondt) de Nimègue en Hollande, surnommé le « nouvel apôtre de l'Allemagne », fut un des missionnaires les plus actifs du jeune Ordre des Jésuites. Envoyé par Loyola à Ingolstadt en 1549 sur la demande de l'électeur pour y fonder un gymnase, il avait contribué à établir solidement son Ordre en Bavière. Il rédigea en 1554 sur l'invitation du roi Ferdinand un catéchisme: « Petri Canisii S. J. Summa doctrinae christianae », qui devint une sorte de bréviaire populaire aussi répandu parmi les catholiques que l'était le catéchisme de Luther parmi les protestants. (Boehmer: Les Jésuites, traduction G. Monod, 105-109; Lipowsky: Geschichte der Jesuiten in Bayern, I, 35, 37).

2. Weishaupt: *Nachtrag zur Rechtfertigung meiner Absichten*, 11.

3. *Ibid.*, 15. Les déclarations de Weishaupt sont confirmées par Rothführer dans un livre paru en 1751: *von der Unmündigkeit der scholastischen Art zu studieren* 349: « Les Jésuites posent les questions les plus absurdes et souvent les plus grotesques sur le livre de Canisius. Les élèves doivent dire par exemple combien de fois le mot « et » ou « quod » est contenu dans le livre entier ou dans une partie de celui-ci. Il leur faut en réciter un passage en omettant le mot « et » ou bien toutes les conjonctions, continuer autant de fois que le mot « Deus » revient dans le passage désigné, prononcer ce mot ou le passer, etc. » et cette répétition doit être si sûre que celui qui se trompe d'une syllabe ou la répète perd le prix. (Cité par Kluckhohn: *Vortrage und Aufsatze*, 311). Boehmer dit de son côté: « Les Pères considéraient que pour les enfants confiés à leurs soins des exercices religieux méthodiques, des prières régulières, des examens de conscience réguliers, des confessions régulières, l'assistance régulière à la messe et aux exercices dominicaux étaient beaucoup plus importants que l'enseignement de la religion (I. c., 228).

1. Wolfram, I, 8. — 2. Engel, 22. — 3. Wolfram, I, 8.

dantes qu'elles augmentèrent la répugnance que lui inspirait maintenant ce qu'on lui avait présenté au collège comme des vérités. Il tomba dans un scepticisme radical. L'histoire juive lui paraissait la plus insupportable des rhapsodies et le mot même de Bible lui semblait ridicule. Les Écritures lui inspiraient une aversion comparable à celle qu'il conserva toute sa vie pour les œuvres de Cicéron qui lui rappelaient trop vivement les heures de classe où il avait pâli sur les tirades de l'orateur romain. Son irrégiosité toute fraîche rêvait de faire des prosélytes et il se disait que, nouvellement affranchi des croyances traditionnelles, il avait le devoir de tirer les autres de l'erreur où ils étaient encore plongés ¹.

Tout en caressant ce noble projet, il étudiait avec zèle le droit, l'économie politique, l'histoire, la philosophie et dévorait tous les livres qui lui tombaient sous la main ².

Il était stimulé par le besoin de gagner sa vie autant que par la soif de science. Sa mère et lui n'avaient pour vivre que 300 florins de revenus personnels, et, quand la bourse qui lui avait été accordée à l'Université lui fut retirée à la fin de 1766 pour une raison restée inconnue, il fut obligé de solliciter un secours, n'ayant pas de quoi s'acheter les livres nécessaires à ses études ³.

Enfin le 9 août 1768 il reçut un diplôme de Doctor utriusque juris, conçu en termes fort élogieux. Nommé bientôt après Repetitor Publicus il entra en 1772 dans le corps universitaire avec le titre d'Assistant de la chaire de jurisprudence ⁴.

Filleul et protégé d'Ickstatt auquel il devait son rapide avancement, Weishaupt savait qu'il serait mal accueilli par ceux de ses nouveaux collègues qui n'avaient pas oublié la lutte autrefois soutenue contre son patron. En 1746 l'Électeur constatant que l'Université d'Ingolstadt, célèbre à l'époque de la Contre-Réforme et réputée alors comme foyer de la science théologique dans l'Allemagne catholique, était tombée dans une profonde décadence et que l'enseignement du droit et de la médecine y était particulièrement négligé, avait entrepris de la réformer. Ickstatt lui avait paru désigné pour moderniser cette institution endormie dans une tradition deux fois séculaire. Fils d'un forgeron, étudiant à Mayence, soldat à 18 ans dans l'armée française, puis dans l'armée autrichienne, Ickstatt redevenu étudiant avait visité la Hollande, Londres, l'Irlande et l'Écosse, il avait été à Marbourg le disciple enthousiaste de Christian Wolf et avait reçu, à Mayence, le grade de docteur en droit. Professeur de droit public allemand et de droit des gens à l'Univer-

1. Weishaupt: Nachtrag zur Rechtf. m. Abs. 17-18.

2. Wolfram, I, 8. — 3. — Supplique de M^{me} Weishaupt au Conseiller Intime de Lippert. Archives de la Société Historique de Munich. Cité par Engel, 24). — 4. Wolfram, I, 9.

sité de Wurtzbourg, il s'était vu appeler en 1741 à Munich par l'Électeur Charles-Albert comme précepteur de son fils aîné le prince Max-Joseph. Dans ce poste de confiance il avait su combattre victorieusement l'influence du confesseur du prince, le jésuite Stadler, et ouvrir l'esprit de son élève aux idées humanitaires. Max-Joseph devenu Électeur l'avait fait baron d'Empire en même temps que Christian Wolf et l'avait pris pour conseiller. Ickstatt nommé Curateur de l'Université d'Ingolstadt se mit vigoureusement à l'œuvre. Il créa des chaires de droit public et d'économie politique dont il se chargea en personne et appela à d'autres Universités de nouveaux professeurs, parmi lesquels le père d'Adam Weishaupt.

Ces réformes et l'esprit qui les inspirait soulevèrent une opposition violente dans le parti clérical et surtout chez les Jésuites qui considéraient Ingolstadt comme une de leurs meilleures places fortes dans l'Allemagne du sud. Établis dans cette ville depuis le 7 juillet 1556 après une première tentative infructueuse faite en 1548, ils avaient peu à peu mis la main sur tout l'enseignement. Les professeurs suspects d'hérésie avaient été éliminés. Les chaires de théologie et de philosophie avaient été occupées par des membres de l'Ordre. Celles de droit et de médecine n'avaient été jusqu'au XVIII^e siècle confiées qu'à de zélés catholiques. Les Pères de Jésus avaient fondé un gymnase et en 1578 un séminaire gratuit ¹. Dispensateurs des places, ils disposaient de toutes les fondations pieuses établies au cours de ces deux siècles par les particuliers et les ducs de Bavière. Leur seul collège possédait à Ingolstadt un revenu liquide de plus de trois millions de florins ². Les Jésuites et leurs partisans n'étaient pas d'humeur à rendre sans coup férir une forteresse possédée depuis si longtemps. Le Curateur se trouva bientôt en lutte avec la Faculté de théologie qui prétendait conserver son droit de censure sur les livres employés à l'Université et prohiber l'usage de tout ouvrage non catholique. Son doyen voulut forcer Ickstatt à apporter de si nombreuses corrections au cours de droit public qu'il avait fait autrefois à Max-Joseph et qu'il désirait maintenant donner à l'impression, qu'il dut renoncer à le faire éditer. La Faculté de théologie réclama de Max-Joseph la confirmation de son privilège, Ickstatt ayant acheté à Leipzig des ouvrages protestants pour la bibliothèque universitaire. Le Curateur prouva que les livres incriminés étaient admis dans les Universités catholiques de Mayence, Wurtzbourg, Bamberg et Fulda et l'Électeur lui donna raison. Les ennemis d'Ickstatt ne se laissèrent pas décourager par cet échec ; ils continuèrent à lui faire une guerre sans merci, l'accusant d'introduire en contrebande des livres impies et de se permettre dans ses conversations privées et à sa table, où il recevait

1. Boehmer I, c., 105-112. — 2. *Ibid.*, 220.

des étudiants comme pensionnaires, des attaques scandaleuses contre la religion. Le doyen de la Faculté de théologie fulmina en chaire contre les savants qui propageaient le luthérianisme et se permit des allusions fort claires aux propos tenus à la table d'Ickstatt. Celui-ci fit dresser procès-verbal du sermon et réclama satisfaction auprès de l'Électeur auquel la Faculté de théologie fit parvenir de son côté un mémoire énumérant ses griefs contre le Curateur. La faculté triompha d'abord : Ickstatt fut invité à se justifier des accusations portées contre lui, et l'Électeur, en décidant que les livres protestants seraient exclus de l'Université, reconnut aux théologiens le droit d'exercer une censure rigoureuse sur les ouvrages mis entre les mains des étudiants. Pourtant Ickstatt finit par l'emporter après avoir obtenu une audience de l'Électeur. Le doyen dut faire amende honorable devant le Sénat assemblé, l'emploi des livres protestants traitant de jurisprudence et d'économie politique fut autorisé tant que les professeurs n'auraient pas rédigé des recueils à l'usage des étudiants et il fut entendu que la censure serait exercée d'une façon moins étroite. Cet arrêt mit fin aux hostilités ouvertes ; Ickstatt poursuivit ses cours sans incident jusqu'en 1765 et bien qu'à partir de cette année il eût cessé de séjourner régulièrement à Ingolstadt il conserva la haute main sur l'Université¹.

Mais si ses ennemis vaincus avaient renoncé à l'attaquer en face, ils n'avaient pas accepté leur défaite et ses clients leur étaient suspects. Irritable et orgueilleux, tout gonflé de ses succès scolaires et de la hardiesse de ses opinions, Weishaupt n'était pas disposé à se montrer conciliant. Son « *Principium Solenne* », où sous prétexte de défendre l'utilité du « *Jus Commune* », il attaquait violemment les adversaires de cette branche du droit, souleva les clameurs de tous ceux qui se sentirent visés et son protecteur dut avouer que si le jeune professeur avait raison dans le fond il s'était montré un peu trop mordant dans la forme². Les marques éclatantes de la faveur d'Ickstatt augmentèrent le dépit des ennemis de Weishaupt. Il avait été convenu d'abord que, suppléant du professeur en titre *Stuter*, il ne toucherait pas d'émoluments fixes et ne pourrait assister aux séances du Sénat ou Conseil des professeurs de l'Université. Pourtant au bout de quelques mois il fut autorisé par le Curateur non seulement à faire des cours réguliers mais encore à siéger avec voix délibérative dans le Conseil de la Faculté de droit et avec voix consultative dans le Sénat où il fut introduit officiellement le 24 juillet 1772. La Faculté de droit protesta sans succès contre cet acte arbitraire du Curateur et contre la situation exceptionnelle faite à un jeune homme de 24 ans qui venait, au grand scandale de ses collègues, de publier

1. Kluckhohn *l. c.*, 313-343 ; Wolfram, I, 6-7.

2. Lettre d'Ickstatt à Lori du 26 juillet 1772. Cité par Engel, 32.

un opuscule où il parlait avec enthousiasme des principes du droit des gens professé par les protestants Hugo Grotius, Leibniz et Wolf et trouvait qu'on attachait à Ingolstadt trop d'importance au *jus patrium*³.

Le conflit devint aigu quand l'année suivante, l'ordre des Jésuites ayant été supprimé par Clément XIV, on apprit que la chaire de droit canon qu'ils occupaient depuis 90 ans avait été promise à Weishaupt. Les membres de la Compagnie dissoute restaient encore maîtres de la Faculté de théologie, car faute de professeurs qualifiés pour cet enseignement, Ickstatt avait été forcé de les laisser dans leurs chaires. Ils trouvèrent des alliés dans la Faculté de droit et un grand nombre de professeurs de l'Université protesta contre la nomination de Weishaupt. La guerre se ralluma entre le Curateur et les opposants : Ickstatt se plaignit à l'Électeur de l'insubordination des professeurs ; de leur côté trois titulaires de chaires à la Faculté de droit adressèrent en haut lieu un mémoire où ils accusaient Ickstatt d'avoir nommé Weishaupt uniquement parce qu'il était son filleul, et Weishaupt lui-même de former une faction avec Weinbach, neveu d'Ickstatt, et le Curateur en personne⁴. La caisse de l'Université refusait de payer le nouveau professeur et prétendait que son traitement devait être prélevé sur les revenus de l'Albertainum, ancien séminaire jésuite, dévolus à l'Université depuis la suppression de la Compagnie. L'administrateur de l'Albertainum s'obstinait à ne payer que les professeurs ex-jésuites et renvoyait à la caisse de l'Université les professeurs laïques récemment nommés : Schmidt, Schollinger et Weishaupt. Les ex-jésuites soutenaient l'administrateur dans sa résistance, s'efforçaient de conserver l'usage exclusif des revenus de leur ancien collège et faisaient courir le bruit que Weishaupt était un libre penseur, parce qu'il commentait dans ses cours les ouvrages du juriste protestant Rautenstrauch⁵. Weishaupt, lassé de réclamer ce qui lui était dû sans arriver à vaincre la mauvaise volonté des comptables et de ceux qui les encourageaient en sous-main dans leur résistance, finissait par déclarer qu'il suspendrait ses cours si on ne le payait pas⁶, et il se décidait à partir pour Munich, où l'avait précédé une chaude recommandation d'Ickstatt, pour exposer au Conseiller des Mines Lori la situation qui lui était faite à l'Université⁷. Lori ancien, élève d'Ickstatt, avait dû, en 1752, abandonner sa chaire à l'Université d'Ingolstadt pour avoir combattu avec trop de fougue juvénile le parti des Jésuites. Il était à Munich le chef du petit groupe de libéraux bavarois qui avait avec beaucoup de difficultés créé

1. Prantl : *Geschichte der Ludwig Maximilians Universität in Ingolstadt*, 597. —

2. Prantl, *l. c.*, 572.

3. Lettre de Weishaupt à Lori du 3 janvier 1774. Cité par Engel, 34.

4. Lettre de Weishaupt à Lori du 2 janvier 1774. Cité par Engel, 33.

5. Lettre d'Ickstatt à Lori, 3 janvier 1774. Cité par Engel, 34.

en 1759 l'Académie des Sciences, citadelle du parti philosophique¹, et devait être nommé en 1775 codirecteur de l'Université d'Ingolstadt et successeur présomptif d'Ickstatt².

La bienveillance que Lori témoigna au protégé d'Ickstatt et à la victime des intrigues cléricales tourna la tête au jeune professeur. Ses relations avec son parrain s'étaient beaucoup refroidies depuis qu'il avait refusé en 1773 un parti que lui proposait Ickstatt et fait un mariage désapprouvé par lui³. Il crut trouver en Lori un protecteur plus puissant et moins autoritaire. Son ambition était insatiable. Professeur en titre à 25 ans, doyen de la Faculté de droit à 27, il avait fait, grâce à la protection d'Ickstatt, une carrière rapide mais il estimait sa situation encore inférieure à son mérite. Il chercha d'abord à se pousser aux dépens de ses collègues en informant Lori « in secreto » de ce qui laissait à désirer aussi bien dans le corps universitaire que dans sa propre Faculté. A l'en croire les professeurs de droit étaient ou des paresseux ou des incapables, malheureux dans leur façon d'enseigner et n'ayant aucun succès auprès des étudiants. Sa sollicitude touchante pour le bien de l'Université le portait à s'occuper aussi de la Faculté de philosophie. Il s'étonnait de l'obstination que mettait le professeur Steinberger à ne pas vouloir commenter les ouvrages du philosophe Feder dans son cours de logique et l'accusait de rechercher avec ardeur les titres et les emplois, bien que rendant peu de services. Il s'égayait sur le compte du professeur Schlegel, pitoyable professeur d'esthétique, comme le prouvaient déjà extérieurement son visage, son maintien et sa démarche. Après s'être livré à ce jeu de massacre, Weishaupt « dont la science et la patrie se partageaient l'âme » s'offrait modestement pour venir au secours de sa Faculté, « qui était de toutes la pire in docendo », en lui donnant pour l'année suivante, en sa personne, un bon professeur de droit civil. Sur les vives instances des étudiants, qui reprochaient au paresseux Weinbach de ne pas étudier les Pandectes inscrites au programme, il lui avait proposé de faire ce cours à sa place, mais Weinbach avait eu la mesquinerie de refuser « probablement parce qu'il ne voulait pas renoncer à l'argent que le cours lui rapportait ». Pourtant Weishaupt ne voyait pas d'autre combinaison possible parce que les étrangers, « n'ayant aucune confiance dans la valeur de tous ses autres collègues », voulaient absolument l'avoir pour professeur. Il proposait donc de faire l'année suivante un troisième cours ou de Pandectes ou de droit public, « car à son avis il était nécessaire que ces deux matières qui attiraient le plus les étrangers fussent bien enseignées » et il rappelait qu'il comptait à

1. G. Goebel : *Anfaenge der Aufklaerung in Altbayern.*, 95-102; Kluckhohn, *l. c.*, 327-332. — 2. Kluckhohn, *l. c.*, 333.

3. Papiers de Lori, n°82. Cité par Engel, 20-31.

son cours de droit naturel 150 auditeurs parmi lesquels des officiers supérieurs et d'autres officiers⁴.

Tout en déblatérant dans son rapport secret contre les moines professeurs à l'Université, afin de flatter l'anticlérisme de Lori, Weishaupt se rapprochait de ses anciens ennemis les ex-Jésuites et liait partie avec le P. Stadler, professeur de dogmatique, homme très remuant et qui avait souvent donné beaucoup de tablature à Ickstatt. Weishaupt intriguait pour que Stadler fût nommé vice-chancelier par l'évêque d'Eichstaedt, chancelier de l'Université⁵, et ne faisait pas mystère de son alliance avec la camarilla jésuite⁶. Fort de cet appui et comptant sur celui de Lori, Weishaupt ne crut plus nécessaire de ménager son ancien protecteur. Il se répandait en propos injurieux sur le compte d'Ickstatt et de sa famille, et jusque devant les étudiants⁷. Quand il apprit que Weinbach devait remplacer comme professeur titulaire Pierre d'Ickstatt, neveu du Curateur qui suppléait alors son oncle dans ses cours d'Institutes de Droit des gens et de Droit naturel, il écrivit à Lori que le népotisme d'Ickstatt était aussi funeste que les Jésuites et les moines⁸. Ickstatt, outré de la conduite de Weishaupt à son égard, lui avait interdit sa maison⁹ et reprochait à Lori de l'écouter avec trop de bienveillance. Il demandait qu'un blâme rabatte l'orgueil de cet ingrat qui marchait avec la cohorte de Stadler. « Cet homme que j'ai tiré de la boue, écrivait-il, fait aller sa langue de vipère contre moi en tous lieux.... mettez un terme aux impertinences qu'il débite sur mon compte, sinon je laisse tout en plan⁷. » Weishaupt sentit qu'il était nécessaire d'aller plaider lui-même sa cause à Munich. Il suspendit subitement ses cours avant les vacances de Pâques, sans prévenir ni le recteur, qui était alors Weinbach, ni le Curateur et fit mettre une affiche annonçant la reprise de ses leçons pour le 24 avril. Lori reçut de Weinbach une lettre de protestation contre la prétention de ce « chicaneur » à parler au nom de la Faculté et demandant qu'on le réprimande pour avoir quitté sa chaire pendant la période des études, sans prendre l'avis de la Faculté. Cette conduite désinvolte était d'autant plus regrettable que les étudiants prenaient prétexte de l'affiche de Weishaupt pour ne plus paraître aux autres cours⁸. Ickstatt de son côté écrivait le même jour à Lori : « Cet homme devient ingrat, insociable et se met complètement du côté de Stadler⁹. »

Mais Weishaupt ne perdit pas son temps à Munich. Il vit Lori et obtint

1. Lettre de Weishaupt à Lori, 7 janvier 1775. G. H. A. non coté.

2. Lettre de Weinbach à Lori, 15 avril 1775. Cité par Wolfram, I, 11. — 3. Lettre de Schmidt à Lori, 18 avril 1775. Cité par Wolfram, I, 12. — 4. Wolfram, I, 12. — 5. Lettre de Weishaupt à Lori, 14 avril 1775. Cité par Engel, 43. — 6. *Ibid.* — 7. Lettre d'Ickstatt à Lori, 25 avril 1775. Cité par Engel, 42. — 8. Lettre de Weinbach à Lori, 22 avril 1775. Cité par Engel, 44. — 9. Engel, 44.

même une audience de l'Électeur auquel il proposa de faire le cours d'Institutes de Weinbach¹. Il eut gain de cause. Un décret du mois de mai le chargeait ad interim du cours sur les dernières Institutes, aux jours et heures habituels. Pourtant il ne se tint pas pour satisfait. Il avait, il est vrai, écrit-il à Lori², proposé à l'Électeur de faire ce cours par pur patriotisme, mais l'Électeur lui avait répondu qu'il était déjà surchargé de besogne et qu'il serait indiscret d'abuser de sa bonne volonté. Weishaupt était donc très étonné de ce qu'on l'obligeât dans la saison la plus chaude de l'année et après qu'il s'était enroué à crier le matin sur deux matières différentes, à s'époumoner encore pendant deux heures consécutives. La faiblesse de sa constitution ne lui permettait pas de supporter de telles fatigues et elles le mettraient au tombeau. Il était patriote, mais il ne voyait pas pourquoi son patriotisme devait le conduire sans nécessité à une mort prématurée. On trouva à Munich que ce professeur si zélé était trop capricieux et il reçut l'ordre de commencer ses cours. Weishaupt se soumit, mais, montrant enfin le bout de l'oreille, il sollicita une augmentation de traitement. Il était vrai qu'il s'était offert, disait-il, mais seulement au cas où l'on n'aurait pas trouvé d'autre moyen d'améliorer l'enseignement de la Faculté et il demandait que son traitement de 900 florins fut porté à 1.000, protestant « qu'il ferait ce cours gratis s'il avait moins de compétence et de valeur éprouvée »³.

Il semble que les récriminations continuelles de Weishaupt avaient fini par lasser Lori; d'autre part ses relations amicales avec le parti de Stadler n'avaient pas duré longtemps. Dès 1775 il se plaignait dans un rapport fait au nom de la Faculté des calomnies auxquelles était exposé un professeur qui parlait dans sa chaire de l'insolence des papes vis-à-vis des empereurs, de la querelle des investitures et de la paix de Westphalie. Il affirmait que ces attaques l'avaient rendu malade et demandait à être dispensé des cours de droit canon et de droit naturel si on ne lui donnait pas des instructions précises sur ce qu'il devait dire⁴. Enfin il continuait la lutte contre le Curateur et sa clientèle qui de leur côté ne le ménageaient pas. Réélu en mars 1775 doyen de la Faculté de droit, il protestait contre la candidature de Rohrmüller proposé par Weinbach parce que, prétendait-il, Rohrmüller s'était engagé à faire gratuitement le cours d'Institutes de Weinbach⁵. Une semaine plus tard il revenait à la charge et dénonçait la fainéantise de Weinbach qui cherchait, d'après lui, à éluder les ordres de l'Électeur et à garder son traitement de 1.000 florins sans rien faire⁶. En novembre 1775 un étudiant en droit nommé Hen-

1. Lettre de Weishaupt à Lori, 12 mai 1775 Engel, 46.

2. *Ibid.* — 3. Lettre de Weishaupt à Lori, 17 mai 1775. Engel, 48.

4. Prantl, *I. c.*, I, 673. — 5. Lettre de Weishaupt à Lori, 19 mars 1775. Engel, 38.

6. Lettre de Weishaupt à Lori, 26 mars 1775. Engel, 39.

ninger en ayant appelé au conseil de discipline de l'Université d'un « Consilium abeundi » qui lui avait été notifié par Ickstatt, Weishaupt se joignit au professeur qui appuyait la requête, et il écrivait à ce propos : « Peut-être son Excellence M. le Baron de Ickstatt a-t-il été mal informé et je puis me mettre d'autant mieux à la place de M. Henninger que j'ai été moi-même accusé à Munich par Son Excellence d'être un impie, de mépriser le clergé et de corrompre la jeunesse¹. »

L'isolement où se trouvait Weishaupt était la conséquence de ses erreurs de conduite, de ses imprudences de langage et de ses intrigues. Mais il avait une trop haute opinion de lui-même pour reconnaître ses torts, et son orgueil trouvait aux inimitiés qu'il avait provoquées une explication des plus flatteuses. De très bonne foi Weishaupt se considérait comme un martyr de la libre pensée luttant à Ingolstadt contre les tenants de l'obscurantisme et persécuté par eux parce que « il était dangereux pour l'homme qui pense et qui aime la vérité de professer le droit naturel et la philosophie pratique dans toute leur étendue »². Son esprit inquiet s'exagérait la puissance du parti clérical et l'importance d'une hostilité, réelle il est vrai, mais qui n'avait pu jusqu'alors lui porter des coups bien sensibles³. Sa vanité refusait de reconnaître que par son ingratitude il s'était aliéné le chef du parti philosophique à Ingolstadt et il se persuadait qu'Ickstatt s'était joint à ses ennemis naturels par pusillanimité, sacrifiant l'homme assez courageux pour professer sans lâches réserves les vrais principes. Ainsi le hardi confesseur de la vérité se trouvait seul à lutter visière levée contre la tourbe des bigots. Une volonté moins bien trempée aurait laissé sombrer dans une résignation inerte ou dans la manie de la persécution ce modeste professeur d'une Université sans prestige, perdu dans un coin de la Bavière, mal payé, mal vu de la majorité de ses collègues, mal noté par le Curateur, surveillé, soupçonné par tous ceux que scandalisait le radicalisme de ses opinions. Mais l'âme de Weishaupt disposait de deux

1. Papiers de Lippert. Engel, 53.

2. Zwack : *Beurkundete Geschichte des Illuminatenordens*. Engel, 80.

3. Les déclarations de Weishaupt sur les dangers que lui auraient fait courir les intrigues des Jésuites sont fort sujettes à caution. Il a prétendu par exemple (Pythagoras, 658-659) qu'ils avaient été près de lui faire perdre sa chaire en 1774 et qu'ayant appris par hasard pendant le séjour qu'il fit alors à Munich le complot tramé contre lui et les calomnies débitées sur son compte, il avait pu cette fois triompher de leur cabale en présentant oralement sa défense. Or nulle part sa correspondance avec Lori ne fait allusion à cet incident et à la justification qui lui aurait été demandée. L'Électeur Max-Joseph était d'ailleurs très peu accessible aux suggestions des Jésuites.

puissants ressorts : la soif du prosélytisme et la volonté de puissance. L'apostolat dont il avait autrefois rêvé dans la bibliothèque d'Ickstatt lui paraissait aujourd'hui plus nécessaire encore. Pour lutter avec succès contre les ennemis de la Raison il lui fallait, pensait-il, prendre l'offensive. En ouvrant d'autres yeux à la lumière il recruterait une cohorte de fidèles, un parti de plus en plus puissant sur lequel il pourrait s'appuyer et il aurait la joie de former des disciples attentifs et respectueux, de diriger, de commander, d'être à son tour le maître. Tout en faisant ses cours, en épiant les manœuvres des Jésuites, en bataillant avec ses collègues et le Curateur, il formait le plan d'une association dont il serait le chef, qui ferait de la propagande pour la Vérité et la Raison et opposerait aux forces coalisées de la superstition et du mensonge les troupes de plus en plus nombreuses de la libre pensée et du progrès.

Pour mener à bien une entreprise dont il se promettait tout ce que la vie semblait lui offrir de désirable : sécurité, satisfaction d'amour-propre, plaisir de commander, joie de faire triompher la vérité, il était seul à Ingolstadt. Où trouver des alliés qui l'aident à mener la lutte contre le puissant parti qui cherchait à maintenir la masse dans les chaînes de la sottise et de la superstition et persécutait les champions du progrès et de la raison, alliés assez nombreux pour constituer une armée redoutable, assez discrets pour ne pas éveiller l'attention d'un ennemi qu'il eût été imprudent d'attaquer tout d'abord en face, assez habiles pour creuser une mine au pied des remparts qu'on ne pouvait emporter de vive force ? L'histoire répondait à cette question. Ne lui apprendrait-elle pas que les mystères d'Eleusis avaient réuni en Grèce tous les esprits élevés « qui, tandis que la foule ignorante, entretenue dans son erreur par un clergé intéressé, sacrifiait aux innombrables dieux d'un grossier polythéisme, adoraient un Dieu unique ne demandant ni grasses génisses, ni talents d'or et d'argent » ? N'avait-il pas lu encore que la puissante société secrète des Pythagoriciens de Crotone avait pu pendant de longues années gouverner cette cité ? Ainsi c'était dans les sociétés secrètes qu'il lui fallait chercher le levier dont il avait besoin, car c'est par elles que le progrès avait fait son chemin dans le monde et c'est en elles que réside une puissance d'autant plus irrésistible qu'elle est plus dissimulée. Par une sorte de pressentiment de génie il avait depuis longtemps entrevu cette vérité, avant que l'histoire et la réflexion fussent venues la lui révéler. Dès l'âge de 18 ans et encore sur les bancs de l'Université, « à l'époque où la lecture assidue des historiens grecs et latins lui avait inspiré une haine précoce pour toute bassesse et toute oppression », il avait deviné comme l'homme est faible en dehors de l'association, comme il est fort par elle, et il avait rédigé les statuts « imparfaits et puérils » d'une société qui

avait pour but « de resserrer les liens qui unissent les hommes et de rassembler leurs forces dispersées ».

Le hasard voulut qu'au moment où Weishaupt venait d'arriver à cette conclusion, son attention fût attirée sur une société secrète contemporaine dont il avait souvent entendu parler. A la fin de 1774 arriva à Ingolstadt un protestant originaire de Hanovre, avec lequel il entra en relations. Il demanda à cet étranger des renseignements sur l'organisation des Universités protestantes et sur les sociétés secrètes d'étudiants qui y florissaient. Il vit entre les mains du Hanovrien des papiers mystérieux et celui-ci lui laissa entendre qu'il était affilié à la Franc-Maçonnerie. Comme il montrait une grande réserve sur ce sujet, Weishaupt, dont la curiosité était vivement éveillée par ses réticences, chercha à se faire une idée du caractère et de l'organisation de cette société secrète en réunissant les lambeaux de confidences arrachés à son interlocuteur et en chargeant son imagination de combler les lacunes que la discrétion de l'initié avait laissées dans son exposé. Il fut particulièrement frappé de la profonde différence existant entre la vraie et la fausse Franc-Maçonnerie et de la facilité avec laquelle un candidat mal servi par les circonstances pouvait être induit en erreur sur ce point capital. Par un raisonnement assez singulier il en conclut que la Franc-Maçonnerie authentique devait être quelque chose d'infiniment rare et excellent et il se fit d'elle une idée qui l'enthousiasma. Il ne pouvait concevoir rien de plus parfait, de plus logique et de plus sage que la constitution de cette société. Il s'imagina qu'elle devait choisir ses membres avec une extrême prudence et les soumettre continuellement à de sévères épreuves. Tout occupé de cette idée, il renonça au projet plusieurs fois formé de fonder lui-même une association occulte et « jugeant comme tant d'autres plus commode de s'asseoir à une table toute servie que de mettre lui-même le couvert »¹, il résolut de se faire affilier coûte que coûte à la Franc-Maçonnerie afin de trouver dans son sein « un asile pour l'innocence opprimée »².

Son initiateur l'ayant quitté sur ces entrefaites sans lui donner d'indications plus précises, Weishaupt écrivit à tous les endroits où il pensait trouver des Francs-Maçons. Il lui fut répondu de Nuremberg que les frères de cette ville étaient disposés à l'admettre dans leur loge. Cette réponse le transporta de joie et son imagination continuant à se donner carrière, il se figura que les Francs-Maçons d'Ingolstadt avaient reçu l'ordre de le surveiller et de rendre compte de sa conduite. Il soupçonnait tous les hommes menant une vie austère et retirée du monde d'appartenir à la Société et

1. Pythagoras, 653. — 2. Pythagoras, 656. — 3. *Ibid.*, 659.

convaincu qu'il était minutieusement observé par de nombreux inconnus, fermement persuadé qu'aucune de ses actions ne leur échappait, il cherchait à s'acquitter de ses devoirs avec la plus grande exactitude¹.

Pourtant son exaltation tomba assez vite et pour deux raisons. D'abord les frais d'admission dans la loge de Nuremberg joints à ceux qu'entraînaient le voyage et le séjour dans cette ville dépassaient les moyens du jeune professeur. Les Francs-Maçons de Nuremberg qu'il mit au courant de cette difficulté l'adressèrent bien à Munich où se trouvait une Loge de la même obédience et qui se déclarait prête à le recevoir, mais là aussi les frais de réception étaient trop élevés pour lui. D'autre part les livres traitant de Franc-Maçonnerie qu'il arriva à se procurer lui causèrent une profonde déception. Il fut très désappointé d'y trouver imprimés tous les grades et d'apprendre que c'étaient bien là les grades authentiques. Avec le mystère s'évanouit le charme qu'exerçait la Franc-Maçonnerie sur son imagination échauffée ; en outre les grades qu'il eut l'occasion de lire ne répondaient pas à l'idéal qu'il s'était formé. Il renonça donc à solliciter son admission mais la désillusion qu'il venait d'éprouver n'avait pas cassé les ailes à sa chimère. L'idée qu'il s'était faite de l'utilité que pouvait avoir une association de ce genre et de tout ce que, d'après sa propre expérience, on pouvait obtenir des hommes par l'attrait du mystère, avait poussé dans son esprit des racines trop profondes². Il revint à son ancien projet et résolut de fonder lui-même une société secrète modèle.

Un passage du livre d'Abt, *Considérations sur le mérite*, qu'il lisait alors pour préparer son cours de philosophie pratique vint, selon son expression, allumer toutes les matières inflammables qui s'étaient accumulées dans son âme³. « Faire le bonheur temporel et éternel de beaucoup d'hommes, disait Abt, trouver des règles de conduite qui donnent à leur vie et à leurs actions une direction telle qu'ils deviennent toujours plus heureux et plus parfaits, faire que ces règles de conduite leur soient aussi familières que précieuses, inventer des situations qui les conduisent nécessairement et malgré leur résistance à agir d'une façon qui soit bonne pour tous, prévoir en même temps toutes les complications possibles, les cas les plus exceptionnels ainsi que les plus fréquents, se mettre à l'œuvre alors que personne ne conçoit encore que cette tâche puisse être accomplie, travailler de longues années, souvent sans résultat, ne compter que sur soi-même pour se redonner du courage, triompher de ses propres défaillances, ranimer son ardeur, ne se laisser arrêter ni par les contrariétés ni par les dangers, ne se laisser vaincre ni par la lassitude ni par le découragement et faire tout cela uniquement pour être utile à des semblables

ardemment aimés, à des êtres créés sur le même modèle que nous-mêmes, oh ! où est l'homme capable d'un tel héroïsme ? S'il n'est plus, où se dresse sa statue, où gisent les débris de son marbre ? Dites-le-moi, pour que j'aille presser dans mes bras la pierre insensible, et, en pensant au modèle, arroser son image des larmes brûlantes de la reconnaissance ! » Ce programme d'une pédagogie transcendante exposé en des termes aussi vagues qu'émphatiques emporta les dernières hésitations de Weishaupt. Il voulut être ce bienfaiteur de l'humanité et décida de fonder un ordre qui aurait pour but de recueillir et d'enseigner en secret les vérités scientifiques, qui serait une école secrète de sagesse, dans lequel le fondateur admettrait surtout de jeunes étudiants et leur enseignerait en toute liberté ce que la sottise et l'égoïsme des prêtres avaient banni des chaires publiques⁴.

Une circonstance fortuite le détermina à se mettre à l'œuvre sans retard. Un officier du régiment d'infanterie « Baron Henneberg » venait de fonder à Burghausen une Loge qui pratiquait l'alchimie et qui compta bientôt beaucoup d'adeptes. Un de ses étudiants sollicita Weishaupt d'entrer dans cette Loge et son Maître en Chaire envoya à Ingolstadt un émissaire chargé de faire des recrues parmi les étudiants les mieux doués. Il arriva que le recruteur s'adressa à ceux-là mêmes sur lesquels Weishaupt avait jeté les yeux pour en faire les premiers ouvriers de l'œuvre projetée. Désespéré à l'idée que des jeunes gens en qui il avait mis de si grandes espérances allaient perdre leur temps à la recherche de la pierre philosophale et de des folies de ce genre, il mit au courant de ses projets un étudiant en qui il avait la plus grande confiance. Ce confident, Massenhausen, bien qu'agé seulement de 18 ans, avait déjà quelque expérience de ce genre d'entreprises. Arrivé à l'Université l'année précédente, il avait fait partie d'une association d'étudiants en droit, fondée par un étudiant originaire de Goettingue à l'image des sociétés secrètes qui existaient alors dans nombre d'universités de l'Allemagne protestante. La jeune société était déjà complètement organisée et ses membres songaient à se faire confectionner une sorte d'uniforme pour se distinguer du « vulgum pecus » quand Ickstatt, ayant eu vent de son existence, en avait référé en haut lieu et avait reçu l'ordre de la dissoudre⁵. Massenhausen encouragea vivement son maître à réaliser le plan qu'il lui exposa. Weishaupt rédigea en toute hâte les Statuts Généraux de la nouvelle Société qu'il appela d'abord « Ordre des Perfectionnistes », mais ce nom lui ayant paru, à ce qu'il assure, trop bizarre ou, ce qui est plus vraisemblable, insuffisamment mystérieux, il le changea bientôt en celui d'Ordre des Illuminés⁶.

1. Pythagoras, 667-668. — 2. Zwack : *Beur. Gesch.* Engel, 80.

3. Interrogatoire de Massenhausen du 24 avril 1787. G. H. A. 16. — 4. Pythagoras, 670.

5. Pythagoras, 657-658. — 2. *Ibid.*, 664. — 3. *Ibid.*, 666.

CHAPITRE II

Recrutement de l'Ordre jusqu'en 1780

Les membres fondateurs. — Atropagites ou Conseil. — L'agent recruteur Massenhausen. — Activité de Weishaupt à Eichstaedt et à Ingolstadt. — Paresse de Massenhausen. — Faveur grandissante de Zwack. — Éviction de Massenhausen. — L'Atropagite Caton. — Effectif en février 1778. — Progrès à Munich et à Eichstaedt. — Effectif des cinq Commandos en août 1778. — Nouveaux Atropagites. — Recrutement en 1779.

La nouvelle société fut fondée le 1^{er} mai 1776. Tous les membres dont elle se composait purent tenir dans la chambre où Weishaupt les réunit ce jour mémorable. Ils étaient au nombre de cinq : Weishaupt qui s'était donné le nom de guerre de Spartacus, Massenhausen qui reçut celui d'Ajax, Bauhof, étudiant en droit appelé Agathon, Merz étudiant en droit nommé Tibère, enfin un certain Sutor dont le pseudonyme n'est pas venu jusqu'à nous et qui se montra si indolent par la suite que Weishaupt dut l'effacer de sa liste¹. Si modeste que fût le nombre des premiers disciples, ils se trouvèrent dès l'origine avoir dans l'Ordre une place différente suivant que Weishaupt les avait jugés dignes ou non d'une confiance sans réserves. C'est ainsi que Massenhausen et Merz furent, jusqu'en janvier 1778, les seuls Atropagites ou Conseil, c'est-à-dire qu'ils étaient seuls à connaître la véritable histoire de l'Ordre, la date de sa fondation et le nom de son fondateur.

Merz ne joua d'abord qu'un rôle très effacé, en revanche Massenhausen fut dans les premiers temps l'ardent propagateur de la Société, le confident et le bras droit de son chef. Il avait déjà recruté Bauhof, il enrôla encore à Ingolstadt Steger, étudiant en droit baptisé Shaftesbury, et Will, procureur d'anatomie à l'Université, nommé Agrippa². A Munich où il était allé suivre les cours de l'Université, il recrutait en mai Xavier Zwack, un ancien élève de Weishaupt qui se préparait à la carrière diplomatique et qui reçut

le caractère de Danaus³. Il « disposait » en septembre le baron Ert qui devait se rendre à Ingolstadt pour s'y faire recevoir dans l'Ordre et trois mois plus tard, un cousin de Danaus, Simon Zwack était inscrit sur la liste des membres sous le caractère de Claudius Imperator⁴. Weishaupt ne se faisait pas faute d'entretenir un si beau zèle, il écrivait lettres sur lettres, prodiguait les exhortations et les conseils. « Je pense et travaille tous les jours à notre grand édifice, lui mandait-il, le 19 septembre⁵. Travaillez de votre côté et apportez-moi des matériaux. Qu'aucune peine ne vous arrête, recherchez la société des jeunes gens, observez-les et si quelqu'un d'entre eux vous plaît, mettez-lui la main au collet. Ce que vous ne pouvez faire par vous-même, faites-le par d'autres. Il faut ordonner per modum imperii à Danaus Agathon et Shaftesbury de se mêler à la jeunesse. Qu'ils tâchent épier les caractères (en français dans le texte), qu'ils se fassent des amis, nous proposent des candidats et attendent alors nos ordres... Agathon doit envoyer une liste des jeunes gens habitant l'endroit où il se trouve, rédigée d'après le formulaire qui lui a déjà été communiqué. Si le voyage dont vous parlez ne gêne pas vos études, je ne vois pas pourquoi vous ne le feriez pas. Jésus-Christ n'a-t-il pas envoyé ses disciples à travers le monde ? Pourquoi donc vous laisserais-je tranquillement chez vous, vous qui êtes mon Pierre ? Ite et predicate... Fac ut venias onustus spoliis, non indecore pulvere sordidus. »

Il lui signalait d'autres recrues possibles : le chanoine Hertel, un ami d'enfance, deux « diables d'hommes » qui ne seraient pas une mauvaise proie⁶, l'avocat Batz, juge suppléant au criminel, auquel il faisait adresser ses compliments et le médecin Bader, qui recevrait bientôt une lettre de lui⁷ ; enfin un certain Socher, dont il entendait parler avec éloges, et qu'on lui assura être un excellent cerveau⁸. Au surplus, il indiquait très nettement à Ajax et à ses subordonnés de quel côté ils devaient lancer leurs filets. « Mettez-vous en quête de Cavaliers⁹, mes amis, cherchez des jeunes gens élevés et non des lourdauds comme ceux que vous me proposez. Nos gens doivent être sympathiques, entreprenants, intrigants et adroits, particulièrement les premiers reçus. Quand les Recepti ouvrent tout à coup les yeux, il faut qu'ils aperçoivent des gens qui nous fassent honneur et qu'ils soient heureux de fréquenter. Nobles, potentes, divites, doctos quærite¹⁰. » « Nous avons besoin de gens adroits, travailleurs, riches, de bonnes manières, puissants¹¹. » « Pour le moment nous ne pouvons tirer parti que de ceux qui sont : 1^o adroits, 2^o industriels, 3^o souples, 4^o sociables. S'ils sont

1. O. S. 202. — 2. Interrogatoire de Massenhausen du 24 avril 1787. G. H. A. 16.

3. Tablettes d'Ajax sur Danaus. O. S. in fine. — 4. O. S., 4. — 5. O. S., 173. — 6. En français dans le texte. — 7. O. S., 174. — 8. O. S., 179. — 9. En français dans le texte, ce mot désignait alors en Bavère les nobles. — 10. O. S., 175. — 11. O. S., 176.

par-dessus le marché nobles, riches et puissants, tant mieux¹ ». « Recherchez la bonne compagnie, liez-vous avec des gens bien élevés ; il le faut absolument, inertes animæ. Vous ne devez pas plaindre votre peine. Il faut parfois consentir à faire le valet pour être un jour le maître². » « Aude aliquid. Faites-moi donc à Munich une acquisition³ qui en vaille la peine. N'avez-vous aucune relation dans les maisons de la haute société et Danaus n'y connaît-il personne ? Car, sachez-le, vous ne devez vous donner de peine que pour un vrai « Cavalier » et il faut que celui-là nous amène ensuite tous les autres. Flectere si nequeas Superos, Acheronta moveto. Il y a à Munich tant de personnes de qualité. Si j'y habitais, je voudrais en avoir en peu de temps tout un chapelet⁴. »

Pendant que par une correspondance suivie Weishaupt s'efforçait d'entretenir l'ardeur et de diriger le choix des adeptes de Munich, il ne restait pas lui-même inactif. A Ingolstadt, où il devait être fort prudent, il n'avait recruté qu'un seul membre surnommé Lucullus, qui d'ailleurs se montrait d'une indiscrétion telle, pendant un voyage à Munich, qu'Ajax devait prier son maître d'enjoindre à ce bavard d'être plus réservé à l'avenir⁵. Mais à Eichstaedt, où Weishaupt était allé passer les vacances d'automne et où il se sentait moins surveillé, il avait obtenu un meilleur succès. Outre un certain Schleich dont il avait mis la bibliothèque à contribution⁶, il avait recruté un des premiers magistrats de la ville, Lang, qui fut inscrit sur la liste des adeptes, le 16 décembre 1776, sous le pseudonyme de Tamerlan⁷ et dont il se montra fort satisfait par la suite. Il espérait de plus pouvoir « livrer deux Cavaliers et même des chanoines⁸ ». Bref il était si satisfait de son séjour à Eichstaedt qu'il écrivait à Ajax le 20 décembre 1776 : « J'ai certainement plus fait à moi seul, pendant ces vacances, que vous tous ensemble⁹. » D'autre part il comptait bien transformer les nouveaux pensionnaires qu'il allait recevoir à sa table pendant l'année scolaire en missionnaires qui porteraient à leur tour la bonne parole dans leur pays natal et il ne doutait pas que deux de ces futurs commensaux, le baron Schroeckenstein et Hoheneicher « ne mordent à l'hameçon¹⁰ ». Tibère et Lucullus devaient également prendre pension chez lui, et comme les plus grands cœurs et les plus désireux de faire le bonheur de leurs semblables ne sont pas exempts des faiblesses humaines, Weishaupt ne dissimulait pas que la perspective d'avoir plusieurs convives à trois florins par semaine pour le dîner et le souper, ou deux florins pour le dîner seul, ne lui était pas moins agréable que l'espérance de former de nouveaux disciples ou de raffermir le zèle des anciens¹¹.

D'ailleurs il avait en vue à Ingolstadt même d'autres recrues : un nommé Cremer, le baron Ecker que Lucullus « avait en commission » et qui serait une excellente acquisition, l'étudiant en médecine Limmer « dont il était fier » et le répétiteur de droit Baierhammer. Enfin il avait si bien préparé Hoheneicher qu'il suffirait de lui proposer d'entrer dans l'Ordre pour qu'il s'y décidât aussitôt¹.

L'année 1777 qui s'annonçait sous de si heureuses auspices ne tint pourtant pas toutes ses promesses. Tamerlan recruta bien trois nouveaux adeptes à Eichstaedt : le Tasse reçu le 31 mars, Odin² le 17 juin et Osiris le 17 décembre³. Mais Agathon se rendait si insupportable par son mauvais caractère et son indiscrétion que Weishaupt devait songer à l'exclure de l'Ordre, ainsi que Lucullus dont il était de plus en plus mécontent⁴. En outre la colonie de Munich resta sans direction pendant plusieurs mois, Ajax étant revenu en janvier 1777 poursuivre ses études à Ingolstadt. Malgré les services qu'il pouvait rendre à la cause de l'Ordre, dans la capitale de l'Électorat, Weishaupt avait vivement désiré l'avoir auprès de lui pendant quelque temps « pour pouvoir délibérer en commun sur divers objets intéressants⁵ ». Il espérait d'ailleurs qu'en prenant pour répétiteur Braun, « homme très compétent » à la place de Lichtenstein, son répétiteur ordinaire, Massenhausen parviendrait à enrôler le premier⁶. Aussi, « sans vouloir lui imposer aucune contrainte au cas où il connaîtrait un logis plus à sa convenance », il lui offrait une chambre chez sa mère, en lui faisant valoir qu'il pourrait ainsi le voir plus commodément et s'entretenir plus secrètement avec lui des affaires de l'Ordre, et qu'au surplus, avantage précieux pour un jeune homme, son hôte lui confierait la clef de la maison⁷. Enfin M. Massenhausen père s'étant informé du prix de la pension chez Weishaupt, celui-ci poussait la prévenance envers son disciple jusqu'à lui demander ce qu'il fallait répondre à son père « parce que, disait-il, je ne sais pas si vous seriez agréable qu'il apprenne l'intention où vous êtes de ne prendre chez moi que le repas de midi⁸. »

La visite d'Ajax ad limina dut être assez longue puisque la correspondance entre le maître et son lieutenant cessa pendant près de 9 mois, mais le séjour de Massenhausen à Ingolstadt et ses longs entretiens avec le chef de l'Ordre n'avaient pas eu pour résultat d'entretenir sa première ardeur, car, dès que la correspondance reprend, nous trouvons Weishaupt fort mécontent de lui. Ajax retourné à Munich se laissait « entraîner par ses

1. O. S., 179.

2. Gestner, juge à Eichstaedt ; cf. Hartmann, Weishaupt und sein Illuminatismus dans *Alt-bayerische Monatsschrift*, 1900, p. 85.

3. O. S., 3. — 4. O. S., 182, 183 ; Interrogatoire de Massenhausen.

4. O. S., 178. — 5. O. S., 179. — 6. O. S., 182. — 7. O. S., 182. — 8. Ibid.

1. En français dans le texte. O. S., 179. — 2. O. S., 176. — 3. En français dans le texte. — 4. O. S., 177. — 5. O. S., 169. — 6. O. S., 176. — 7. O. S., 3. — 8. O. S., 175. — 9. O. S., 178. — 10. O. S., 176. — 11. O. S., 175, 182.

appétits charnels¹ ». Sourd aux conseils de son maître qui lui prêchait la continence et « tout enivré de son amour, il oubliait et leur œuvre et le monde² ». Il n'envoyait à Ingolstadt que des rapports insignifiants et laissait Weishaupt sans nouvelles des sujets sur lesquels l'ordre avait déjà jeté les yeux : l'étudiant Michl, le commerçant Troponegro, auquel avait été attribué d'avance le pseudonyme de Coriolan, et un certain Tite Live. Il ne disait mot des adeptes déjà reçus comme Claudius Imperator et Shaftesbury et il dirigeait la colonie à sa guise, c'est à dire fort négligemment³. Weishaupt, irrité de sa mollesse, ne lui épargnait pas les reproches, et le menaçait de renoncer à poursuivre l'entreprise s'il ne s'amendait pas. « Oh ! Ajax, lui écrivait-il, si notre affaire doit être conduite avec autant de nonchalance et de torpeur, je rentrerai dans le repos⁴ ». Cette mercuriale laissait insensible l'amoureux Ajax et quelque temps après Weishaupt exprimait son mécontentement en termes encore plus véhéments : « Je dois avouer que je ne suis pas du tout satisfait de vous. J'ai beau vous écrire sans cesse, je ne reçois pas un mot de réponse et il me semble que vous n'en faites qu'à votre tête... Vous ne m'avez même pas dit quel jour Coriolan a signé son engagement. Vous ne me donnez absolument aucun renseignement sur la façon dont nos gens se comportent... J'entends ne plus recevoir de lettres contenant seulement des excuses et des protestations de bonne volonté, bref rien que des mots et pas d'actes... Que signifient des phrases comme celle-ci : « J'ai quelque chose dans mes filets », quand vous ne me dites pas qui ? N'est-ce pas avouer implicitement : « Je n'ai pris personne, je ne fais rien et voudrais pourtant laisser croire que je fais quelque chose. » Je ne suis pas même sûr que Coriolan ait été reçu. Je tiens toutes vos assurances à ce sujet pour paroles en l'air comme le reste... Je vous le dis très sérieusement, je suis absolument décidé à tout laisser là⁵ ».

La menace, bien que répétée, n'était pas sérieuse. Weishaupt, voyant qu'il n'avait plus rien à espérer du concours de Massenhausen, s'était décidé à lui substituer Zwack dans le rôle de légat à latere. Il y avait plus d'un an que ce dernier avait attiré sur lui l'attention bienveillante du maître et la correspondance nous permet de suivre les étapes de sa faveur toujours grandissante. Dès le mois de janvier 1777 Weishaupt conseillait de donner à Philippe Strozzi⁶ le titre de quelques livres dont la lecture était recommandée aux adeptes de confiance « ut legere possit et alios erudire⁷ ». Le bon grain n'était pas tombé sur un sol stérile : une dissertation sur l'organisation des sociétés secrètes écrites par Zwack et expédiée à Ingolstadt le 30 octobre par

1. O. S., 201. — 2. O. S., 255. — 3. O. S., 185. — 4. *Ibid.* — 5. O. S., 191.
6. Nouveau pseudonyme de Zwack. — 7. O. S., 182.

Ajax avait rempli Weishaupt d'admiration. « La dissertation de Ph. Strozzi est excellente, écrivait-il le lendemain à Ajax. S'il avait été dans mon cerveau, il lui aurait été impossible de mieux comprendre mon système. Je suis bien aise d'avoir des collaborateurs de cette valeur et il a toute l'étoffe nécessaire pour devenir quelqu'un de considérable¹. » Aussi comme à ce moment même Weishaupt commençait à être fort mécontent d'Ajax, il lui avait adjoint Zwack en qualité de coadjuteur, sans pourtant faire de celui-ci un Conscius ni correspondre directement avec lui. Il s'en était remis à Massenhausen et à Zwack du soin de choisir de nouveaux adeptes sans lui en référer, demandant seulement à être informé de la date des réceptions. Les deux lieutenants avaient aussi le droit de choisir d'un commun accord et suivant les capacités des candidats, les sujets de dissertation qui leur étaient distribués et afin que Zwack fût libre de se consacrer à la direction de la colonie de Munich, il avait reçu l'ordre de dresser un substitut sur lequel il put se reposer du choix des recrues et de leur instruction².

Un mois plus tard Weishaupt de plus en plus mécontent d'Ajax se décida à entrer directement en relations avec Zwack à l'insu de Massenhausen. Il écrivit le 22 décembre 1777 une lettre fort aimable à Ph. Strozzi³ où sans se découvrir encore, il se plaignait de n'avoir pas d'amis sincères, lui donnait des conseils au sujet de ses lectures, lui rappelait qu'il avait été son professeur et « prenait la liberté de lui parler en père ». Il lui assurait qu'il avait la plus haute opinion de ses mérites, de son jugement et de sa raison et qu'il attendait de lui quelque chose de grand. Il lui conseillait de fuir le monde, de s'unir étroitement à ses amis les plus intimes, de ménager sa santé, car il en était responsable vis-à-vis de l'humanité à cause des services importants qu'il pourrait lui rendre un jour, de s'occuper de philosophie et de connaissance de l'homme, de vertu pratique et non de morale spéculative, de lire les livres qui enflamment le cœur. La réponse de Zwack dut être de nature à satisfaire Weishaupt car un mois plus tard il avait fait le pas décisif. Une lettre qu'il lui adressait le 31 janvier 1778⁴ nous montre Zwack élevé à la dignité d'Aréopagite et remplaçant dans les fonctions de fondé de pouvoirs à Munich Ajax disgracié. « Ajax, lui écrit Weishaupt, en a tellement fait à sa tête que je ne suis pas étonné d'apprendre combien vous êtes embarrassé. Nous aurons besoin d'un certain temps pour remettre tout en ordre. Je vous communiquerai la copie des Statuts que je possède pour mon usage personnel car je pense que les autres ont été altérés en certains endroits. » Il n'est pas sûr que Weishaupt fut sincère en lançant cette accusation contre Massenhausen ; il écrivait en effet un an plus tard à Zwack qui lui avait signalé les différences

1. O. S., 187. — 2. O. S., 187. — 3. O. S., 193. — 4. O. S., 197.

existant entre les deux exemplaires : « En ce qui concerne les Statuts d'Ajax ils sont authentiques. C'est ma première rédaction. Mais vous avez maintenant le vrai texte entre les mains¹. » Seulement la lettre du 31 janvier articulait contre Ajax des griefs qui paraissent plus fondés. Il semble que Massenhausen ne se faisait pas scrupule de s'approprier l'argent des cotisations et que, inquiet peut-être de l'intimité qui perçait déjà dans la correspondance officielle entre Weishaupt et Zwack, il avait supprimé quelques lettres de celui-ci à celui-là. « Personne, écrivait Weishaupt, n'a vu les lettres que vous avez adressées à l'Ordre, il faut donc qu'il y ait répondu lui-même. Tout ce qu'il vous a dit n'est que mensonges, comme j'arriverai à vous le prouver clairement... Il m'a fait en hommes et en argent un tort qui me retarde de deux ou trois ans dans votre contrée. Dieu merci nous nous en sommes aperçus à temps. » Craignant qu'une disgrâce brutale ne pousse Ajax à se venger en divulguant l'existence de l'Ordre, Weishaupt recommandait à Zwack de lui cacher soigneusement sa nouvelle dignité. « Attendons ce qu'il va faire, disait-il, il ne faut pas que vous cessiez de le fréquenter. Vous devez au contraire lui rendre visite plus assidûment qu'auparavant. Demandez-lui donc que l'Ordre veuille bien dorénavant ne plus se servir du chiffre pour vous répondre et vous donner des ordres. Vous prétexterez que vous perdez trop de temps à mettre en clair. Ce sera pour vous un vrai amusement de voir quels efforts il fera pour se tirer d'embarras car il se trahirait en cherchant à déguiser son écriture. Pour les affaires importantes ne vous ouvrez pas à lui et trompez-le comme il vous a trompé vous-même... Agissez avec prudence, car il pourrait encore nous nuire. »

Pourtant Weishaupt, se rendant compte qu'Ajax finirait par concevoir des soupçons, résolut de lui enlever, par un coup de surprise, les papiers compromettants dont il était détenteur. Sur son ordre Zwack se présenta à l'improviste chez Massenhausen, au mois de février 1778 et tout en feignant de le plaindre et de blâmer la dureté de leur chef, il lui réclama, au nom de Weishaupt, les lettres et les papiers dont le confident disgracié aurait pu se faire une arme. Déconcerté par cette sommation inattendue et emporté par la colère, Massenhausen ne songea pas à résister. Il remit à Zwack tous les papiers qu'il possédait, non sans laisser libre cours à son indignation². Profondément blessé du procédé de Weishaupt à son égard, il donna sa démission de membre de l'Ordre, entraînant dans sa retraite trois autres adeptes : Michl, Hoheneicher et Will³. Cependant lorsqu'Ajax eut digéré son affront, il regretta son comportement et comme l'Ordre n'avait pas intérêt à pousser

à bout un Conscius, un accommodement intervint quelques semaines plus tard. En mars Ajax reprenait sa place dans l'Atéopage, et Michl ainsi qu'Hoheneicher rentraient au bercail. Il est vrai que Weishaupt avait pris contre les indécidatesses de Massenhausen quelques précautions aussi humiliantes qu'efficaces. Ajax n'avait plus un groschen de l'argent de l'Ordre à sa disposition, les clefs de la caisse lui avaient été retirées, et il devait soumettre au visa de Zwack tout ce qu'il envoyait à Weishaupt, aussi celui-ci pouvait-il se vanter « de lui avoir si bien rogné les griffes qu'il ne pourrait plus lui jouer de tours⁴ ». Au reste Massenhausen ayant terminé ses études quittaient bientôt Munich pour entrer au service du baron Spiering et allait résider dans la terre que son maître possédait à Fronberg⁵. Zwack, sur le conseil de Weishaupt, lui écrivit quelquefois « pour qu'il ne remarquât pas trop de défiance à son égard⁶ » et Weishaupt lui-même eut soin de répondre à la seule lettre que Massenhausen lui adressa à cette époque⁷. On lui demandait parfois son avis sur les décisions à prendre⁸. Mais à d'autres moments on le laissait dans l'ignorance de ce qui se passait sous prétexte « qu'il était trop loin et que lui envoyer les documents entraînerait trop de retard⁹ ». Une lettre qu'il adressait à Zwack au cours d'un voyage en Hollande entrepris à la fin de 1778 pour le compte du baron Spiering et où il signalait le profit que l'Ordre pourrait tirer du commerce de la toile si chère en Allemagne et si bon marché dans les Pays-Bas, resta sans réponse¹⁰, et Zwack reçut en 1779 l'ordre de prendre sous sa direction ses anciens subordonnés¹¹. Depuis la crise de février 1778 le rôle actif de Massenhausen était fini.



Au moment où Ajax disparaissait de la scène, Zwack y faisait son entrée. Le 22 février 1778 il était inscrit sur la liste des Aréopagites sous le pseudonyme de Caton¹². Xavier Karl Wolfgang von Zwack auf Holzhausen était né le 31 octobre 1755 à Ratisbonne. Son père était commissaire à la Chambre des Comptes. Après avoir achevé ses études à Ingolstadt, Xavier Zwack était entré en 1777 comme commis au Ministère des Affaires Étrangères et avait été nommé peu après secrétaire de la Loterie d'État¹³. Le portrait physique qu'avait fait de lui son recruteur était peu flatteur¹⁴. « Taille d'à peu près cinq pieds,

1. O. S., 220. — 2. Interrogatoire de Massenhausen, l. c. — 3. O. S., 236. — 4. Interrogatoire de Massenhausen, l. c.; O. S., 208. — 5. O. S., 261. — 6. O. S., 267. — 7. Interd. Mass, l. c. — 8. O. S., 318. — 9. O. S., 3.

10. A. Kleinschmidt: Karl Théodor, Friedrich zu Salm und Freiherr X. von Zwack. *Neue Heidelberger Jahrbücher*, 1897. Article rédigé d'après les papiers de famille de M. Guillaume de Zwack-Holzhausen.

11. Tablettes d'Ajax sur Dnaus, O. S. in fine.

1. O. S., 324.

2. Interrogatoire de Massenhausen, 27 avril 1787. G. H. A. 16. — 3. O. S., 201.

disait le signallement. Tout son organisme, amaigri par la débauche, le porte au tempérament mélancolique¹. Son front haut et large est en grande partie couvert de rides; ses yeux d'un gris clair, un peu éteint, l'extrême pâleur de son visage, n'annoncent pas une santé très solide et il est en effet souvent malade. Nez long et busqué, cheveux d'un brun clair; gestes sobres, démarche vive, yeux baissés vers la terre. S'occupe beaucoup trop de sa santé, ce qui peut venir du sentiment qu'il a de la faiblesse de sa constitution. A une verrue des deux côtés du nez près de la bouche. » Le portrait moral, bien que comportant quelques ombres, était plus à l'avantage du modèle. « Dispositions extraordinaires à la philanthropie, cœur sensible, stoïque dans ses jours de mélancolie, d'ailleurs ami très sûr, très discret, observateur, parlant souvent très avantageusement de soi-même, envieux des qualités des autres, voluptueux, cherche constamment à se perfectionner, peu fait pour les compagnies nombreuses, emporté, mais se calmant facilement. Se laisse aisément aller à dévoiler ses principes les plus secrets, quand on prend soin de le louer tout en le contredisant. Curieux de nouveautés. A surtout des dispositions pour la philosophie, quoiqu'ayant des connaissances solides en jurisprudence. Passions dominantes : orgueil, amour de la gloire, droiture, bile facilement irritable, penchant décidé pour tout ce qui est mystérieux, tendance à parler de lui-même et de ses qualités ».

Zwack se consacra avec zèle à la direction de l'Ordre à Munich. La situation de la jeune Société était loin d'être brillante lors de son entrée en charge. De l'aveu du chef elle se composait alors de neuf personnes : Weishaupt, Zwack, le cousin de celui-ci, Merz et les cinq adeptes d'Eichstaedt². Après le retour de Massenhausen et de ses deux amis l'Ordre comptait donc exactement une douzaine de membres. Aussi Weishaupt qui avait repris courage, depuis qu'il espérait être exactement informé de ce qui se passait à Munich et renseigné avec détails sur les aptitudes et le caractère des recrues³, écrivait-il à Zwack : « Pour le moment il n'y a rien d'autre à faire que d'augmenter le nombre des adeptes⁴. » Du reste ses ambitions étaient assez modestes, puisqu'il se serait contenté d'avoir à Munich « cinq ou six hommes adroits et de confiance »⁵. Zwack apporta à l'œuvre commune une bonne volonté et une activité dont témoignent les notes prises par lui au mois de mars⁶. Avec une docilité de néophyte il demande conseil, soumet ses doutes à son chef et consigne ses réponses. Son zèle fut récompensé par de rapides succès. Le 22 février Troponegro-Corolian était définitivement enrôlé et inscrit sur la liste de l'Ordre⁷ à la

vive satisfaction de Weishaupt qui vantait à Merz les mérites « de cet homme excellent, âgé déjà de 47 ans, très fort sur les question financières et commerciales et qui avait longtemps vécu à Hambourg⁸. » Le 10 mars avait lieu la réception de Berger qui recevait le nom de Cornélius Scipion⁹. Le 13 mars Zwack entreprenait Baierhammer que Weishaupt lui avait adressé d'Ingolstadt et il avait d'autant plus de mérite à faire cette recrue que Baierhammer, qu'il avait connu à l'Université, ne lui était rien moins que sympathique¹⁰. Mais sa plus belle conquête fut celle de Hertel, chanoine de l'église Notre-Dame, âgé de 37 ans, ami d'enfance de Weishaupt et fils d'un ancien professeur à l'Université d'Ingolstadt¹¹. Depuis longtemps Weishaupt avait jeté les yeux sur lui¹². Bien qu'autorisé par son chef à faire à Hertel toutes les révélations nécessaires pour le décider à entrer dans l'Ordre, Ajax n'avait pas su obtenir de résultat décisif. L'éloquence de Zwack, les lettres pressantes de Weishaupt qui suppliait Hertel de ne pas se faire Franc-Maçon et promettait de lui donner accès dans une société beaucoup plus parfaite¹³ emportèrent la place. Hertel, dont ces manœuvres concertées avaient vaincu les dernières hésitations, était inscrit le 12 mars sous le nom de Marius¹⁴. Weishaupt avait été obligé de soulever son masque pour assurer la victoire; Zwack avait sur son ordre révélé à Hertel qui était le fondateur de la Société et lui avait fait lire tous les documents secrets¹⁵; Marius prenait rang en conséquence parmi les Aréopagites et se voyait par surcroît confier l'administration de la caisse et la tenue des comptes qui venaient d'être enlevées à Massenhausen. A partir d'avril Weishaupt adressa de temps en temps ses lettres aux deux Aréopagites à la fois.

Pendant que Zwack secondait si brillamment à Munich les efforts de Weishaupt, Tamerlan faisait deux nouvelles recrues à Eichstaedt de sorte qu'au milieu de mars 1778, l'Ordre se composait de 19 membres ainsi répartis : à Ingolstadt, Spartacus avec Timon (Michl) et Alcibiade ; à Munich, Caton, Marius, Scipion, Coriolan, Claudius Imperator, Sauer et Baierhammer ; à Eichstaedt Tamerlan, le Tasse, Odin, Osiris, Lucullus, Sésostris, Moïse¹⁶ ; à Ravensberg, Tibère ; à Fronberg, Ajax¹⁷. Vers la fin de mars Zwack recrutait encore Rudorfer auquel Weishaupt taisait donner le nom de Tite-Live¹⁸. Enfin on pouvait espérer faire d'autres recrues parmi les auditeurs du cours privé de finances qu'allait ouvrir Troponegro et où Zwack, dont le dévouement ne reculait devant aucune corvée, devait, sur le conseil de Weishaupt, jouer le rôle d'étudiant bénévole, pour faire nombre pendant les premières leçons¹⁹.

1. Au mois d'octobre 1777 Zwack avait eu des idées de suicide. Les O. S., 115-118 reproduisent une lettre d'adieu à un ami, un testament, des adieux aux autres membres de l'Ordre, écrits à cette occasion.

2. O. S., 201. — 3. O. S., 199. — 4. O. S., 202. — 5. *Ibid.* — 6. O. S., 204-208. — 7. O. S., 4.

1. O. S., 228. — 2. O. S., 204, 220. — 3. O. S., 201, 202.

4. Interrogatoire de Hertel, 24 mai 1787, G. H. A. — 5. O. S., 171, 188. — 6. *Inter. de Hertel.* — 7. O. S., 4. — 8. *Inter. de Hertel.*

9. Starckmann, secrétaire du Conseil Aulique : J. Hartmann, l. c., p. 85. — 10. O. S., 219. — 11. O. S., 234. — 12. O. S., 209.

Satisfait des progrès de l'Ordre à Munich, Weishaupt songeait à établir des colonies dans d'autres villes et jetait d'abord les yeux sur Ravensberg où Merz n'avait pas encore « d'enfants et encore moins de petits enfants », c'est-à-dire n'avait pas fait de recrues amenant elles-mêmes à l'Ordre de nouveaux disciples¹. Il lui fit d'abord écrire par Zwack, puis lui adressa directement une longue lettre dans laquelle il lui présentait la situation de la Société sous le jour le plus favorable et l'exhortait en termes pressants à collaborer « à cette grande œuvre » en faisant de la propagande en Souabe et en payant, comme il s'y était offert, une cotisation personnelle². « Vous serez étonné, disait-il, quand vous verrez dans cinq ans tout ce que nous aurons accompli. Coton est incomparable. Le plus difficile est fait et nous allons marcher à pas de géant. Décidez-vous à agir. Vous ne trouverez pas de meilleure occasion d'acquiescer de la puissance. Vous avez toutes les facultés et tout le jugement nécessaires. Si des gens comme vous ne voulaient pas contribuer à fonder cet Élysée quand ils sont à même de le faire, ils seraient doublement coupables. Il s'est trouvé à Eichstaedt tant d'hommes de bonne volonté, pourquoi votre patrie ne deviendrait-elle pas un nouvel Eichstaedt ? » Pour le piquer d'émulation, il le pria de lui indiquer à Ravensberg « un homme doué de jugement et sûr » qui pût mettre la main à l'œuvre à sa place. Tibère se décida à agir lui-même, mais sans déployer beaucoup de zèle, car trois mois s'écoulèrent avant qu'il fût arrivé à recruter Périclès³, inscrit le 20 juillet, et encore faut-il noter que cette recrue lui avait été adressée par Weishaupt et si bien préparée « qu'elle languissait après la venue de celui qui l'inviterait à entrer dans l'Ordre⁴ ».

Le désir de fonder une autre colonie décidait Weishaupt au mois de mai à élever deux membres de l'Ordre, encore étudiants à Ingolstadt, à la dignité d'Aréopagite. Il révélait à Michl et à Hoheneicher qu'il était le chef et le créateur de l'Ordre « pour qu'ils établissent une colonie dans leur ville natale de Freysingen et afin de pouvoir leur donner pendant leur séjour à Ingolstadt un enseignement méthodique et approprié qu'il aurait été trop compliqué de leur dispenser par correspondance⁵ ».

Pendant Zwack continuait sa classe avec des alternatives de succès et de revers. Il échoua dans sa tentative d'enrôler le professeur Westenrieder⁶, que Weishaupt présentait dès le 13 mars à Merz comme un futur adepte et

1. O. S., 214. — 2. O. S., 219-228. — 3. Baron Ecker demeurant à Ansbreg : J. Hartmann, *l. c.*, p. 85. — 4. O. S., 246. — 5. O. S., 241.

6. Lorenz Westenrieder, prêtre séculier, professeur de poétique au gymnase de Munich depuis la suppression de l'Ordre des Jésuites, venait d'être nommé membre de la classe de philosophie à l'Académie des Sciences. Il avait une grande autorité morale sur ses disciples présents et passés et était un des représentants les plus en vue et les plus estimables du libéralisme modéré en Bavière. Voir Kluckhohn à Lorenz Westenrieder, Bamberg, 1890.

auquel il avait attribué d'avance le pseudonyme de Pythagore. Zwack s'était donné beaucoup de mal pour effectuer cette conquête car il espérait terminer par un succès aussi important sa carrière de recruteur¹. Weishaupt qui désirait vivement compter le professeur de Munich parmi les membres de son Ordre et qui attribuait la résistance de Westenrieder « à son orgueil et à la haute opinion qu'il avait de lui-même » avait écrit à Zwack une lettre de cinq pages où il lui indiquait la conduite à tenir et lui soufflait les arguments vainqueurs qui forceraient cet homme obstiné à capituler². Tous les efforts furent vains et Weishaupt dut se résigner à attribuer au prêtre séculier Duschl, qui venait de solliciter son admission, le nom de guerre resté sans emploi³. Cet échec, dont Weishaupt fut très affecté bien qu'il jouât l'indifférence, se trouva en partie compensé par l'acquisition, qu'il estimait fort avantageuse, du secrétaire intime Geiser. D'ailleurs la marche du recrutement fut pendant l'été 1778 des plus satisfaisantes. La liste s'enrichit des noms d'Euclide (10 juin), Cicéron (12 juin), Sylla (17 juin), Timoléon (17 juillet), Démocrite (4 août), Rémus (27 août), Minos (29 août)⁴. D'autre part le « brave » Steger-Shafesbury, l'ancienne recrue d'Ajax, « laissé en plan » par son enrôleur, se plaignait amèrement au mois de juin de cet abandon et manifestait le désir de rentrer dans l'Ordre⁵. Enfin on espérait faire très prochainement deux nouvelles recrues à Eichstaedt⁶.

À la fin de l'été l'Ordre comptait 27 membres ainsi répartis :

Commando d'Athènes (Munich) : Ajax, Caton, Marius, Scipion, Claudius, Confucius, Tite Live, Euclide, Pythagore.

Commando d'Eleusis (Ingolstadt) : Spartacus, Démocrite, L. Cornélius, Sylla, Agrippa.

Commando de Sparte (Ravensberg) : Tibère, Périclès.

Commando de Thèbes (Freysingen) : Solon, Alcibiade, Cicéron.

Commando d'Erzeroum (Eichstaedt) : Tamerlan, le Tasse, Odin, Osiris, Lucullus, Timoléon, Penn, Minos.

Le nombre des membres de l'Ordre avait ainsi plus que doublé en six mois. Il est vrai que quelques ombres venaient assombrir ce riant tableau. Tibère s'y prenait excellemment avec Périclès, le néophyte confié à ses soins, mais il se contentait de cet unique élève⁷ et les deux Aréopagites, chargés de planter la bannière de l'Ordre à Freysingen, n'avaient pas encore donné signe de vie au mois d'août. Agrippa était fortement

1. O. S., 224. — 2. O. S., 231-236. — 3. O. S., 243.

4. O. S., 244. Cicéron s'appela Pfest (O. S., 247) qui fut plus tard administrateur des biens du Chapitre de Freysingen; Sylla était Meggenhoffen (O. S., 247) auditeur de régiment.

5. O. S., 250. — 6. O. S., 263. — 7. O. S., 257.

soupçonné d'avoir volé à Sylla une montre d'or et une d'argent ainsi qu'une bague et comme, au témoignage d'Alcibiade, il avait été accusé à plusieurs reprises de semblables larcins, on se demandait s'il ne serait pas nécessaire de l'exclure de l'Ordre¹. Rémus enfin se retirait très peu de temps après avoir été admis. Mais Weishaupt ne se décourageait pas pour si peu. Il avait déjà dressé le plan de sa campagne d'hiver : il reprendrait des pensionnaires « toujours pour la grande affaire » et il s'était assuré l'aide d'un auxiliaire à Ingolstadt même, en y faisant nommer Baierhammer répétiteur de droit, « place, disait-il, qui serait avantageuse pour lui et pour nous », aussi recommandait-il à Zwack de s'arranger pour que tous les étudiants qui viendraient de Munich prissent des répétitions avec Baierhammer². A Munich Scipion avait été élevé en juillet à la dignité d'Aréopagite³ et Weishaupt traitait directement en correspondance avec lui « pour enflammer son zèle⁴ ».

A Ingolstadt même, les progrès de l'Ordre furent nuls. Weishaupt était très satisfait de Confucius, vantait sa docilité et signalait les succès qu'il obtenait comme répétiteur de droit⁵. Pourtant malgré toute la peine qu'il se donnait Baierhammer n'avait pu à la fin de novembre proposer un seul sujet, « tellement grande est la disette de gens capables », remarquait mélancoliquement Weishaupt⁶. Sparte (Ravensberg) et Thibès (Freysingen) restaient toujours plongées dans le même sommeil léthargique. Le 30 novembre Weishaupt se plaignait de ne rien recevoir de Solon, Alcibiade et Tibère et en arrivait à se demander s'ils avaient encore envie de continuer l'entreprise⁷. A Munich, en revanche, le recrutement progressait d'une allure assez régulière et, considération importante, plusieurs des nouveaux adeptes étaient des gens en place, dont l'influence pouvait être de la plus grande utilité. Si en effet Cyrus, reçu le 21 octobre⁸; Lori, inscrit le 27 sous le nom de Ludovicus Bavaricus⁹; Sauer, affilié définitivement au mois de novembre et baptisé Attila¹⁰; Eckel, étudiant en philosophie, appelé Saladin, et Kapfinger, nommé Thalès de Milet, reçus tous deux au commencement de décembre¹¹, paraissent avoir été des personnages de médiocre importance, il n'en était pas de même de Socher, du baron Bassus, du médecin Bader et du comte Savioli, qui vinrent, avant la fin de l'année, grossir le nombre des adhérents.

Socher reçu le 1^{er} novembre sous le nom d'Hermès Trismégiste¹² était

1. O. S., 257. — 2. *Ibid.* — 3. O. S., 4.

4. O. S., 259. A partir du 2 novembre les lettres de Weishaupt lui sont souvent adressées au lieu de lui être adressées à Zwack et Hertel.

5. O. S., 268, 281. — 6. O. S., 283. — 7. O. S., 284. — 8. O. S., 4. — 9. O. S., 4, 265.

10. O. S., 4, 286. Il fut plus tard chancelier de la Collegiale de Saint-Emeran à Ratisbonne. J. Hartmann, *l.c.*, p. 85.

11. O. S., 286, 290. — 12. O. S., 4, 265.

recteur d'une école à Landsberg. Il avait attiré depuis longtemps l'attention de Weishaupt qui espérait qu'une fois reçu dans l'Ordre il lui dessinait de futurs adeptes dans son gymnase ; de plus Socher avait des amis qu'il pourrait alors « livrer ». Aussi Weishaupt l'avait-il souvent signalé à Ajax, puis à Caton¹. Très heureux de cette capture, il écrivait le 14 novembre à Munich : « Il faut que je remercie Scipion au nom de tous, pour nous avoir amené un homme aussi capable, à ce que j'entends dire. Mais nous devons faire maintenant bien attention à le conserver et à lui donner une haute idée de notre Société². »

Bassus, podestat de Poschiavo et Traona dans les Grisons, avait été à Ingolstadt l'élève de Weishaupt. Il avait reçu pendant l'été de 1778 une lettre de son ancien maître lui demandant s'il serait disposé à entrer dans une société secrète. Ayant sollicité des ouvertures plus explicites, il avait reçu le 30 octobre une longue lettre de Weishaupt qui lui dépeignait avec chaleur tout le bien que pourrait faire une société où régnerait la plus pure morale et réunissant par les liens de l'amitié les esprits les plus nobles, les âmes les plus hautes et les meilleurs cerveaux. Weishaupt lui confiait qu'il avait résolu, avec quelques autres personnes, de fonder une société de ce genre, mais qu'il avait besoin du concours de quelqu'un de considérable qui pût prêter à l'entreprise l'appui de son influence dans le monde et lui demandait s'il voulait combler cette lacune³. Bassus, après avoir pris le temps de la réflexion et inquiété Weishaupt par son silence⁴, finit par donner son adhésion au mois de décembre. Comme il était retenu à Poschiavo par les devoirs de sa charge, Weishaupt lui promit qu'à son prochain voyage en Bavière, il serait mis au courant de l'organisation de l'Ordre ; en attendant, on s'empressa de l'inscrire au nombre des Aréopagites sous le nom d'Anibal⁵.

La conquête de Bader avait été très difficile bien que Weishaupt la désirât depuis longtemps et ne cessât d'exhorter Zwack à la mener à bonne fin. Zwack s'était occupé dès le mois de mars⁶ des premiers travaux d'approche et ce même mois Weishaupt avait cru pouvoir annoncer à Tibère que Bader entrerait très prochainement dans l'Ordre⁷. Pourtant Weishaupt avait écrit directement à Bader n'avait pas encore reçu de réponse en avril⁸. Il se décida donc à traiter Bader d'une façon toute spéciale pour vaincre ses hésitations et il demandait à Zwack quels privilèges les Aréopagites consentiraient à accorder au candidat récalcitrant, car il croyait nécessaire de jouer cartes sur table avec lui⁹. Enfin Bader s'était décidé à répondre, mais la correspon-

1. O. S., 179, 204, 243, 267. — 2. O. S., 274. — 3. Bassus p. 1-5. — 4. O. S., 286.

5. O. S., 31; Hertel à Hoheneicher, 19 déc. 1778 B. U. M. E. 62.

6. O. S., 207. — 7. O. S., 220. — 8. O. S., 241. — 9. O. S., 282.

dance languissait et Weishaupt commençait à douter du succès. « Je pense qu'avec Bader nous n'en viendrons pas si vite à nos fins, écrivait-il le 6 décembre à Zwack, il est trop paresseux à répondre et c'est pourtant en correspondant avec lui que je pourrais arriver au but. Il m'a écrit et envoyé son discours. Je lui ai répondu immédiatement et j'ai laissé échapper maint propos significatif. Mais voilà plus de huit jours qu'il a reçu ma lettre, et pas de réponse ! Dieu sait combien cela va durer ainsi ¹. » Mais au moment même où Weishaupt commençait à désespérer, Zwack et Berger venaient de s'entendre avec Bader ² qui était inscrit le 13 décembre parmi les Aréopagites, sous le nom de Celse ³.

Quelques jours auparavant Caton avait aussi recruté le comte Savioli, baptisé Brutus par Weishaupt, auquel cette conquête paraissait si importante qu'il proposait de découvrir au nouvel adepte tous les secrets de l'Ordre, sauf les deux grands mystères dont la connaissance était révélée aux seuls Aréopagites, c'est-à-dire la date récente de la fondation et le nom du fondateur.

La situation de la colonie de Munich était donc assez prospère à la fin de 1778 et Weishaupt estimait qu'il disposait maintenant, au moins dans la capitale de l'Électorat, des forces nécessaires au succès de son entreprise. « Pour pouvoir exécuter mon plan à Athènes, écrivait-il aux Aréopagites de Munich, j'avais encore besoin d'avoir parmi vous un noble et un médecin. Le zèle de Caton nous les a procurés tous les deux et complète de cette façon ce qui manquait encore à notre Société. Le comte Savioli est une des prises les plus importantes qu'on pût faire à Athènes ⁴. » Les éloges décernés à Zwack étaient mérités : dans les trois derniers mois il avait amené à l'Ordre dix nouveaux membres et le chiffre rond de quarante adeptes, donné par Weishaupt dans une lettre du 15 décembre ⁵ ne doit être inférieur à la réalité que d'une ou deux unités.

Les documents sur la marche du recrutement pendant l'année 1779 sont rares et incomplets ⁶. Il semble ressortir de leur étude que l'Ordre fit

1. O. S., 286. — 2. O. S., 297.

3. O. S., 3, Hertel à Hoheneicher, 10 décembre 1778 ; B. U. M., E, 6a.

4. O. S., 292. — 5. O. S., 297. — 6. Les allusions au recrutement sont très peu nombreuses, pour cette période, dans la correspondance des O. S. La liste des membres de l'Ordre qui se trouve en tête de ce recueil (p. 4) a été tenue à jour fort négligemment à partir de septembre et ne porte certainement pas le nom de toutes les nouvelles recrues. En effet, un livre d'adresses de l'année 1779 rédigé en français, qui se trouve dans les Papiers Illuminés de la Bibliothèque de l'Université de Munich, indique des pseudonymes et des noms profanes inconnus à la liste des O. S. Ce cahier manuscrit contient 54 noms accompagnés du signe # qui désigne sûrement des membres de l'Ordre, car il est accolé au nom de tous ceux que nous savons pertinemment avoir fait partie de la Société et plusieurs des noms profanes sont accompagnés du pseudonyme entre parenthèses. D'ailleurs une

au cours de cette année une trentaine de recrues. A Munich : « où le recrutement marchait particulièrement bien ¹ » s'enrôlèrent : le conseiller Frohnhöfer (Raymond Lulle), le baron de Montgelas (Musée), le marquis de Costanzo (Dionède), le conseiller Werner (Ménélas), le comte Lodron (Numa Pompilius), le boulanger de la Cour Schiessl (Demonax), le baron Hornstein (Vespasien), le conseiller Dufrène (Maenius), le chanoine Bernat (Antisthènes), le musicien de la Cour Falgera (Attis), Xavier Mayer, secrétaire du général comte de Lerchenfeld, le lieutenant Gazon (Titus Quintus Flaminius), le major comte Spaur (Hector), le baron de Fuell, des gardes du corps à cheval (Philocrète), le baron Gumpenberg (Protée). A Ingolstadt, le professeur à l'Université Krenner (Arminius), le répétiteur Duschl (Deucalion), les candidats en droit Barch, Gropper (Anacréon), Pfest (Cicéron), Paur (Démocrite) formaient un groupe dirigé par Weishaupt lui-même dont ses subordonnés ne connaissaient pas l'éminente dignité. A Eichstaedt un nouvel Aréopagite, le baron Schroeckenstein (Mahomet) avait pris le 2 octobre le commandement de la colonie composée d'une dizaine de membres ². L'Ordre était en outre représenté à Bamberg par le baron d'Aufsess, grand bailli de Barnach, à Donauwerth par Bada Mayer (Ganganeli), professeur de théologie au monastère de Sainte-Croix ; à Erding par le professeur Niedermeyer (Suetone), à Dillingen par Poeppel, préfet du séminaire, à Neuenbourg par le médecin Strixner.

Ces progrès lents, mais continus encourageaient Weishaupt à intensifier la propagande. Il songeait à envoyer étudier dans les Universités catholiques de Salzbourg, Innsbruck et Fribourg quelques jeunes adeptes, qui seraient chargés d'y faire des prosélytes, après avoir reçu des instructions en conséquence ³. Il invitait les Aréopagites d'Athènes à donner l'ordre à leurs gens de « livrer des candidats » et à fournir particulièrement aux étrangers présents à Munich une connaissance assez complète des grades inférieurs pour qu'ils puissent ensuite établir des colonies dans leur patrie respective comme Augsburg, Ratisbonne, Salzbourg, Landshut, etc. ⁴.

Grâce à la ténacité du chef et à l'activité de certains de ses lieutenants la jeune Société avait pris après trois ans d'efforts quelque consistance. Si ses adeptes ne formaient pas une masse imposante, ils étaient pourtant assez nombreux pour remplir les cadres de son organisation intérieure.

lettre de Hertel à Hoheneicher du 27 novembre 1779 (B. U. M., E^h 11) mentionnant ce livre d'adresses dit qu'il contient les noms des adeptes.

1. O. S., 334. — 2. La liste des O. S. mentionne (p. 5) comme Aréopagite un certain (Armonius) auquel il n'est fait nulle part allusion dans la correspondance.

3. O. S., 315. — 4. O. S., 313.

CHAPITRE III

Organisation et Grades

Historique des Grades. — Le Noviciat : obligations et occupations du Novice ; les *Quibus Licet* ; l'Insinuant ; le Supérieur Insinuant. — Grade Minerval : l'Initiation ; Statuts de Minervaux ; les Assemblées. — Le Minerval Illuminé : la Réception ; travaux et fonctions du Minerval Illuminé ; les Assemblées Particulières.

Au moment où Weishaupt avait fondé son Ordre, l'organisation de tout le Système était à peine ébauchée dans son esprit. Quand il s'était subitement décidé à jeter les bases de son édifice, il avait hâtivement rédigé des Statuts provisoires, se promettant de les remanier et d'arrêter définitivement dans le silence du cabinet le plan général. « Je travaille continuellement à l'ensemble du système, écrivait-il à Massenhausen le 31 octobre 1777, et au gré de l'inspiration. Je fais des modifications et des retouches, je travaille à mon œuvre, lentement, mais sûrement¹. » Six mois plus tard il disait encore à Zwack : « Il est très possible que demain, ou plus tard, je modifie l'organisation que jusqu'à présent j'ai compté donner à mon Ordre². » A ce moment il paraît avoir songé à une organisation trinaire. L'Ordre aurait été composé de la Classe Préparatoire ou Noviciat, dont les grandes lignes étaient déjà arrêtées, d'une deuxième classe, dont Weishaupt était alors en train de rédiger le cahier et d'une troisième appelée les Mystères, qui n'existait pas encore même à l'état d'esquisse. Les Aréopagites auraient formé au-dessus des trois classes un comité secret inconnu aux membres ordinaires³. Pourtant après avoir énuméré tout ce qu'il avait l'intention de faire de son Ordre, Weishaupt ajoutait : « De combien de classes se compo-

sera-t-il en définitive, je ne le sais pas moi-même. Dieu et le temps nous l'apprendront⁴. »

En fait il abandonna complètement pendant le mois de novembre 1778 la rédaction du cahier de la deuxième classe pour consacrer ses veilles à la confection d'un grade intermédiaire (Mittelgrad) qui avait pour but d'éprouver plus sérieusement les dispositions des membres de la première classe avant de les admettre dans la deuxième⁵. Cependant il renonça bientôt à ce projet et, cédant aux instances des Aréopagites d'Athènes, il se remit à la rédaction du cahier de la deuxième classe qui fut définitivement organisée vers le milieu de 1779 sous le nom de Grade Minerval. Ce grade appelé d'abord tantôt Grade Illuminé, tantôt Deuxième Grade, tantôt Classe Minervale, tantôt Assemblées, coûta beaucoup de peine à Weishaupt et à ses collaborateurs⁶. Weishaupt s'y était attaqué dès le mois d'octobre 1777⁷, mais, bien qu'une partie des règlements eût été achevée cinq mois plus tard⁸, le cahier n'existait encore au mois d'août 1778 qu'à l'état de fragment⁹. La principale difficulté consistait dans l'organisation des Assemblées. Il était évident, en effet, que le bureau de ces réunions devait être composé de membres pourvus d'un grade supérieur à celui des membres ordinaires, le bureau étant non pas élu par Assemblée, mais nommé par le pouvoir central, d'où la nécessité d'esquisser un troisième grade avant de mettre la deuxième en vigueur et d'écrire un règlement pour les réunions particulières des membres du bureau. Les règlements pour les deux sortes d'assemblées furent bien envoyées par Weishaupt à Munich avant le mois de septembre 1778¹⁰, mais ce ne devait être qu'un brouillon puisque Zwack écrivait à la fin de l'année qu'il serait désirable que le règlement pour les Assemblées fût prêt pour le 1^{er} mai 1779¹¹.

Pourtant Spartacus et les Aréopagites se préoccupaient déjà d'inaugurer à Munich les Assemblées du Grade Minerval et comme ils tenaient à faire croire aux membres de ce grade qu'elles avaient lieu depuis très longtemps¹², comme d'autre part il ne fallait pas que les frères connussent la situation particulière des Aréopagites qui devaient pour faire nombre assister aux premières réunions¹³, il était nécessaire de bien fixer le rôle de chacun. C'est à l'élaboration de ces dispositions transitoires que se consacra Weishaupt pendant le dernier trimestre de 1778. Il envoyait notamment le 8 novembre une instruction très détaillée qui indiquait aux Aréopagites Athéniens de quelle façon ils devaient se conduire vis à vis de Coriolan, désigné pour

1. O. S., 188. — 2. O. S., 214.

3. Une note de Zwack du 13 mars 1778 (O. S., 206) esquisse également une division de l'Ordre en trois classes : Insinuati, Membres effectifs, Cohorte (sic) de Spartacus.

4. O. S., 217. — 5. O. S., 264, 265, 282. — 6. O. S., 264 — 7. O. S., 188. — 8. O. S., 225. — 9. O. S., 258. — 10. O. S., 261. — 11. O. S., 290. — 12. O. S., 246. — 13. Instructio pro Catoni, Mario et Scipioni, O. S., 46.

présider l'Assemblée Minervale, quand ils siégeaient en petit comité avec lui seul ou quand les Minervaux seraient présents¹. Ce point réglé on décida d'ouvrir les réunions, sans attendre la rédaction des règlements définitifs. La première Assemblée fut tenue le 16 février 1779 dans la maison de Bader, qui la présida assisté de Berger et de Hertel². Le 1^{er} mai Tamerlan était reçu solennellement au deuxième grade dans une Assemblée à laquelle assistaient Alcibiade, Solon et Périclès, qui avaient reçu l'enseignement nécessaire, et on lui passait au cou l'insigne minerval qui venait d'être frappé³.

Cependant Weishaupt continuait à travailler à la rédaction du cahier. Au mois de mars il réclamait aux Arcopagites d'Athènes les Statuts des Minervaux, qu'il leur avait précédemment expédiés, afin de pouvoir les remanier⁴. Enfin le 27 mai il envoyait à Munich les Statuts des Assemblées complètement mis au point, à quelques détails près⁵. Les instructions destinées aux Minervaux du degré supérieur, ou Minervaux Illuminés, furent vite rédigées, puisque Weishaupt y avait travaillé en même temps qu'il arrêtait celles concernant les Minervaux ordinaires, aussi furent-elles mises en vigueur avant la fin de 1779⁶. Quant aux Mystères ils restèrent dans les limbes. Pendant la période qui nous occupe l'Ordre se composa donc de trois grades ou plus exactement (le Noviciat ne pouvant compter pour un grade véritable) de trois classes : le Noviciat, le Minerval et le Minerval Illuminé.



LE NOVICIAT

Le profane qui désirait entrer dans la Société devait d'abord écrire et signer de sa main le Revers suivant : « Je soussigné m'engage sur mon honneur et ma réputation d'honnête homme et en m'interdisant toute restriction mentale à ne jamais faire connaître à qui que ce soit, fût-ce mon ami le plus intime ou l'un de mes parents, et de quelque façon que ce soit, paroles, signes, regards, etc., la moindre chose de ce qui m'a été confié par (nom de l'enrôleur) à l'occasion de mon admission dans une société secrète, que cette admission ait lieu ou non. Je prends cet engagement d'autant plus volontiers que celui qui me reçoit me donne l'assurance que cette Société ne vise à rien qui soit contraire au bien de l'État, à la religion et aux mœurs.

1. Instructio pro Catoni, Mario et Scipioni, O. S., 46.

2. Interrogatoire de Hertel du 24 mai 1787. — 3. O. S., 290, 310. — 4. O. S., 310. — 5. O. S., 351.

6. Zwack : *Beurk. Gesch.* Engel., 86.

Je promets aussi de restituer les écrits qui m'auraient été communiqués à cette occasion ou les lettres que je pourrais recevoir, aussitôt après en avoir fait, sous une forme inintelligible à tout le monde, les extraits nécessaires. Je fais cette promesse aussi vrai que je suis un homme d'honneur et entends le rester à l'avenir¹. »

Quand l'impétrant avait remis à son enrôleur l'engagement dûment daté et signé, il lui était donné lecture des Statuts principaux et il devait attendre la suite que l'Ordre donnerait à sa requête². Si celle-ci était favorablement accueillie, il entrait dans la Classe Préparatoire, c'est-à-dire commençait le stage qui lui était imposé avant d'être admis réellement dans la Société. Pendant cette période d'épreuve le Novice ne devait connaître aucun autre membre de l'Ordre que celui par lequel il avait été enrôlé et c'est par son intermédiaire qu'il entrait en relations avec des chefs qui lui restaient provisoirement inconnus. Son enrôleur lui donnait à lire en sa présence ou lui lisait lui-même les Statuts Généraux où il trouvait d'abord quelques indications sur le but poursuivi par l'Ordre et sur ce qu'il pouvait personnellement en attendre³.

1. O. S., 60; N. O. S., 231. Bassus, 7. — 2. O. S., 57.

3. Les documents sur le Noviciat se trouvent dans O. S. et dans l'Exposé de Bassus. Ce sont d'abord 4 rédactions différentes des Statuts de l'Ordre : 1^{er} Statuts des Illuminés (O. S., 13-26), reproduction de la première esquisse dont Weishaupt parle dans son *Pythagoras*, page 670, et qu'il remit à Massenhausen aussitôt après la fondation de l'Ordre (notes d'Ajax du 19 juillet 1776 (O. S., 164).

2^{es} Statuts réformés de la Deuxième Classe (O. S., 26-34) : refonte des Statuts des Illuminés faite par Bader en décembre 1778 ou janvier 1779 sur mandat des Arcopagites et avec le consentement de Weishaupt (Zwack : *Beurk. Gesch.*, Engel., 84). La disposition transitoire ordonnant au paragraphe 31 de faire rentrer les cotisations avant le 31 janvier 1779 indique qu'ils furent mis en vigueur un peu avant cette date.

3^e Idée Générale de l'Ordre (O. S., 38-43) : résumé des Statuts précédents, débarrassés de tous les détails d'administration. Ce résumé existait déjà au milieu de 1779 car il fut remis à Massenhausen lors de son retour à Munich qui eut lieu à cette époque (Interrogatoire de Massenhausen du 27 avril 1787, G. H. A.).

4^e Statuts généraux de l'Ordre. C'est une nouvelle rédaction des Statuts Réformés, d'une forme plus châtiée et plus concise, mais identique quant au fond. Pourtant on y retrouve certains passages des statuts des Illuminés omis dans les Statuts Réformés. Ils furent remis au printemps de 1780 par Hertel à Bassus qui les reproduit dans son Exposé (8-21). Ils figurent également dans l'Histoire complète des Poursuites écrite en 1786 par Weishaupt et dans le *Vrai Illuminé*.

Bien que de dates différentes ces quatre rédactions des Statuts ne présentent aucune évolution dans la pensée et dans les intentions de Weishaupt et de ses collaborateurs. Il serait donc superflu de chercher à faire un choix entre elles. Elles sont toutes quatre l'expression plus ou moins prolixe, plus ou moins heureuse des mêmes idées et contiennent essentiellement les mêmes règlements.

Au Noviciat appartiennent encore : Instructio Insignaturum (O. S., 61-64) et Instructio Insignaturum seu potius Receptorum (O. S., 64-67) qui sont deux rédactions presque identiques de la même Instructio ; Instructio pro Recipientibus (O. S., 48-57) et Instructio für diejenigen welche facultatem insigniandi erhalten (O. S., 57-60) ; cette dernière instruction est un résumé de la précédente.

« Le but de la Société, annonçait le préambule des Statuts¹ est de rendre *intéressante (sic)* pour l'homme la peine qu'il se donne pour améliorer et perfectionner son caractère moral, pour répandre les principes d'humanité et de sociabilité, empêcher la réalisation des mauvais desseins dans le monde, courir au secours de la vertu opprimée par l'injustice, chercher à faire parvenir les gens de mérite aux places qui leur sont dues et en général mettre à la portée de ses membres les moyens d'arriver à la connaissance et aux sciences. La Société déclare à tous ceux auxquels les présents Statuts seront communiqués que c'est là non une enseigne trompeuse, mais le but unique et dernier de l'Ordre. Par contre la Société ne prend aucun autre engagement. Si les Candidats trouvent un jour chez elle quelque chose de plus, tant mieux pour eux et ils pourront alors en conclure que contrairement à ce que font les autres Sociétés, nous tenons plus que nous n'avons promis. Quelqu'un qui serait poussé à entrer dans l'Ordre par l'espoir de devenir un jour, grâce à son appui, très puissant et très riche, n'y serait pas le bienvenu. »

Après cet exposé préliminaire venait l'énumération des devoirs que l'affiliation imposait au Novice. Le premier, le plus impérieux, était l'observation du secret inviolable qu'il s'était engagé à garder. « En effet, lui explique avec détail l'Idée Gén.rale de la Société², l'Ordre a intérêt à rester aussi caché que possible: 1° pour ne pas être gêné dans son action et dans la poursuite de son but par les contremains des gens malintentionnés; 2° pour que toute la Société ne puisse être dénoncée d'un même coup; 3° parce que avec le secret disparaîtrait l'attrait qu'elle exerce sur les imaginations; 4° pour rendre vains les complots et visées despotiques des gens avides de dominer. » Le silence et le secret sont donc l'âme de l'Ordre³ et la plus grande prudence est nécessaire. Voilà pourquoi on a, tout d'abord, fait signer au Novice un Revers de Silence⁴; pourquoi on prend des précautions contre les indiscretions que pourraient commettre les Candidats. On a décidé notamment que pour la sûreté des Supérieurs, aucun subordonné ne resterait possesseur d'une seule ligne sur les affaires de l'Ordre. Chacun, après avoir fait des extraits nécessaires des lettres à lui adressées par les Supérieurs devrait immédiatement les retourner avec sa réponse⁵. Le Novice doit se résigner pendant tout son stage à ne connaître aucun membre de la dernière classe dont il fait partie et à plus forte raison des classes supérieures, afin que si par malheur un indiscret était admis dans la Société il n'en puisse trahir qu'un seul membre, à savoir son propre enrôleur. Le Novice ne doit donc parler des choses de l'Ordre à personne quand bien même il penserait être en présence de frères⁶. « Le silence est la loi suprême » et les membres de l'Ordre doivent prendre l'habitude

d'agir avec la plus grande circonspection et d'observer une discrétion absolue vis à vis de tout le monde¹. La réserve ne saurait aller trop loin en pareille matière; quand le Novice sera monté en grade, il devra encore se comporter avec ses frères comme il avait accoutumé de le faire vis-à-vis des profanes: « Une franchise raisonnable n'est une vertu qu'envers les Supérieurs, une réserve intelligente et la méfiance à l'égard des autres membres de l'Ordre sont la pierre angulaire de l'édifice... Ainsi, que personne ne révèle sans nécessité les circonstances les plus insignifiantes, par exemple depuis combien de temps on fait partie de l'Ordre, les membres que l'on connaît, le grade que l'on possède, etc.²... » « On ne doit révéler le grade dont on est titulaire qu'à un frère du même grade. C'est pourquoi aucun frère ne doit dire à un autre frère depuis combien de temps il fait partie de l'Ordre, qui l'y a reçu, etc.³... »

Si le secret est bien gardé, si le Novice s'habitue à porter un bœuf sur sa langue, l'Ordre n'aura rien à craindre du dehors. Mais d'autres dangers, et plus grands encore, menacent son existence si tous ses membres n'arrivent pas à s'oublier eux-mêmes pour ne songer qu'au succès de l'entreprise commune. Pendant son stage le Novice devra donc s'entraîner à considérer le but suprême auquel doivent se subordonner toutes les vues égoïstes, tous les intérêts particuliers, toutes les affections ou haines personnelles. Le jour où il sera mis en rapport avec les autres membres de l'Ordre, il devra être prêt à les considérer, sans acception de personnes, comme des parents et des frères avec lesquels il doit travailler en bonne intelligence à la tâche commune. « Pour atteindre le but que l'Ordre se propose, le concours soit matériel, soit moral, de tous, la bonne entente et l'union parfaite des frères sont indispensables et comme il n'est pas moins important que les profanes aient l'idée la plus avantageuse des intentions de notre Société, ses membres doivent, par égard pour elle, éviter toute haine ou jalousie entre frères, se regarder réciproquement comme leurs amis les plus chers, fermer leurs cœurs à tout vil égoïsme et considérer le bien de l'Ordre tout entier comme leur propre bien⁴. » « On s'attend à ce qu'ils s'efforcent de prouver d'une façon tangible qu'ils cherchent à être utiles à la Société⁵. »

Or les membres de l'Ordre en général, les Novices en particulier, sont incapables de discerner ce qu'exige le bien de l'Ordre. Le troisième de leurs devoirs c'est donc l'obéissance et l'obéissance passive aux ordres des Supérieurs. La Société, il est vrai, « ne demande pas que ses membres fassent le sacrifice de leur liberté d'une façon générale, elle ne réclame ce sacrifice que dans le cas où il est un moyen de parvenir au but suprême de l'Ordre,

1. O. S., 26. — 2. O. S., 43-43. — 3. O. S., 17. — 4. O. S., 28. — 5. O. S., 32. — 6. O. S., 30.

1. O. S., 43. — 2. O. S., 17. — 3. O. S., 19, 32. — 4. O. S., 28. — 5. O. S., 40.

mais une soumission aveugle est exigée, chaque fois que les intérêts de l'Ordre sont en jeu¹. » Aussi, comme l'Ordre est le seul juge de ce qui peut lui être utile ou nuisible, le Novice d'aujourd'hui, l'Illuminé de demain, est tenu d'obéir avec une soumission respectueuse à ce qu'ordonnent les Supérieurs, ces porte-parole de la Société, ces truchements de sa volonté bienfaisante et sage. « On doit toujours supposer que les ordres des Supérieurs ont pour but de nous conduire à la fin suprême de l'Ordre, car les Supérieurs ont une connaissance plus étendue et plus profonde du système et c'est pour cela et non pour une autre raison qu'ils sont des Supérieurs². » « Les Supérieurs sont nos guides, ils nous dirigent à travers les ténèbres et l'erreur et nous font éviter les fondrières. La docilité et l'obéissance sont donc une obligation que nous impose la reconnaissance. Personne ne peut refuser d'obéir à qui travaille pour lui³. » Ce n'est pas assez que de se soumettre docilement à leur direction paternelle, il faut encore leur témoigner en toute occasion le respect dû à leur sagesse plus grande et ne jamais oublier la distance qui les sépare de leurs subordonnés. Le Novice a dès maintenant un Supérieur, son enrôleur. Il a pu avoir avec lui dans le monde profane des rapports d'étroite amitié, il s'est peut-être habitué à le traiter d'égal à égal. Il faut qu'à partir d'aujourd'hui il le considère d'un autre œil, qu'il observe dans son attitude en sa présence plus de retenue et de déférence, l'amitié qui les unit ne pourra qu'y gagner. « Plus un Supérieur doit user de politesse dans ses relations avec un inférieur, plus celui-ci doit avoir soin que cette politesse ne dégénère pas en familiarité. Il ne doit pas se croire autorisé à en agir avec lui comme avec un ami intime, mais attendre que le Supérieur l'invite à le traiter en ami et à en user plus librement avec lui. Bien que cette règle impose en apparence une contrainte qui devrait être inconnue entre amis et semble devoir exclure toute affection fraternelle, nos très chers frères sauront que le bon ordre l'exige, que nous avons l'intention de nous aimer non pas pour un temps, mais pour toujours et que rien ne trouble plus l'amitié la plus solide et la plus étroite que lorsqu'elle dégénère en familiarité. Réfléchissez à cela, obéissez à ces préceptes, très chers frères, et une amitié durable sera votre récompense⁴. »

Pourtant il faut prévoir le cas où les Supérieurs seraient tentés d'abuser de l'autorité absolue que leur dignité leur confère et l'Ordre ne veut pas que leur pouvoir devienne tyrannique. Aussi les subordonnés ont-ils un recours toujours ouvert contre les actes arbitraires de leurs chefs. « A la fin de chaque mois, l'inférieur remet à son Supérieur une ou plusieurs feuilles cachetées avec la suscription Quibus licet ou Soli, dans lesquelles il

1. O. S., 28. — 2. O. S., 28. — 3. O. S., 34. — 4. O. S., 13.

indique : 1° de quelle façon son Supérieur se comporte à son égard, s'il se montre zélé ou négligent, dur ou bienveillant ; 2° quels griefs le signataire peut avoir contre la Société ; 3° quels ordres son Supérieur lui a transmis pendant le mois écoulé, et quelles sommes il s'est fait remettre. Si le signataire n'a pas de plaintes à formuler, il doit pourtant remettre la feuille. Afin de faire plus facilement ce rapport, il préparera dès le commencement du mois une ou deux feuilles de papier, de façon à pouvoir y inscrire immédiatement ce qui lui viendra à l'esprit et il ne cachètera le tout qu'à la fin du mois. Cette disposition existe dans toutes les classes et personne n'en est dispensé. Le subordonné qui néglige de remettre son rapport est puni d'une amende proportionnée à sa situation de fortune ; il en est de même pour le Supérieur qui n'a pas transmis le rapport à temps⁵. »

Enfin le Novice apprendait que, s'il perdait patience pendant le stage ou si ses dispositions venaient à changer, il serait toujours libre de quitter la Société, à condition toutefois d'observer le silence juré. « Tout membre de cette classe, disent les Premiers Statuts, est libre de se retirer quand il le veut, après avoir donné de sa retraite des raisons suffisantes ; s'il observe un silence rigoureux, il n'a pas à craindre de notre part le moindre reproche ou le plus petit dommage⁶. » « Il est permis, répètent les Statuts Réformés, à tout membre et jusqu'au dernier moment du stage de se retirer, imposito tamen silentio⁷. » « Si un candidat de ce grade, reprend l'Idée Générale de l'Ordre, veut se retirer, il en est libre à tout moment, imposito tamen silentio⁸. »

Quand le Novice avait pris connaissance des Statuts Généraux, son enrôleur lui indiquait le nom de guerre que l'Ordre lui avait attribué, puis il lui donnait copie du chiffre dont l'usage était prescrit pour faire les extraits des règlements⁹ et lui remettait l'Instructio Insinuatorum concernant spéciale-

1. O. S., 35. Les premiers Statuts n'exigeaient l'envoi des Quibus licet qu'à la fin des mois de mars, juin, septembre et décembre. Par contre ils disposaient que les réponses données aux Quibus licet par les Supérieurs Suprêmes seraient communiquées au plaignant par son Supérieur direct, puis renvoyées après avoir reçu la signature des deux intéressés. Ils ajoutaient que si un Supérieur osait maltraiter son subordonné pour se venger d'une plainte élevée contre lui, ou même lui en témoignait le moindre ressentiment, cette façon d'agir pouvait et devait faire l'objet d'une nouvelle plainte le trimestre suivant. (O. S., 25-26.)

2. O. S., 20. — 3. O. S., 37. — 4. O. S., 43.

5. Voici ce chiffre tel qu'il est reproduit dans les O. S. (p. 1) et dans le Vrai Illuminé, (p. 38)

12	11	10	9	8	7	6	5	4	3	2	1
a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l
13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24
n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z

Bien que le Vrai Illuminé l'appelle : « Chiffre très simple à l'usage des jeunes gens », il fut le seul employé régulièrement par les membres de tous les grades. Les fondateurs

ment la Classe Préparatoire¹. Le Novice y trouvait indiquées les précautions qu'il devait prendre pour que rien de ce qui touchait l'Ordre ne tombât entre des mains profanes. Il lui était prescrit de se procurer une cassette spéciale où seraient déposés tous les papiers secrets et qui contiendrait un billet portant qu'en cas de mort subite de son propriétaire tout ce qui s'y trouvait devait être remis à son enrôleur. Pour plus de sûreté il avait l'ordre, au cas où la maladie lui laisserait le temps nécessaire, de sceller avec soin tous ces papiers et d'y inscrire le nom de son enrôleur². Mais ce que le Novice découvrait surtout dans cette Instruction, c'était l'énumération des obligations multiples qui lui étaient imposées.

Il devait d'abord rédiger d'après un modèle des Tablettes destinées aux archives de l'Ordre et où il avait à fournir les renseignements les plus détaillés sur lui-même et sur sa famille. Ces Tablettes étaient divisées en deux sections. La première se composait de sept colonnes portant les rubriques suivantes : 1° Nom, âge, lieu de naissance, domicile, qualité ; 2° amis, relations, livres possédés, noms des personnes avec lesquelles le Novice est en correspondance ; 3° liste des papiers de l'Ordre qu'il détient ; 4° état de fortune ; 5° lectures favorites ; 6° quels sont ses ennemis et pourquoi, quels sont leurs côtés forts et faibles ; 7° quels sont ses protecteurs. La deuxième section comprenait dix colonnes, lui demandant d'indiquer : 1° les noms et conditions de ses père et mère ; 2° le nom de leurs ascendants, leur domicile et leur âge ; 3° le nombre de leurs enfants ; 4° la situation de ceux-ci ; 5° la fortune globale de la famille ; 6° l'éducation reçue par le père et la mère ; 7° leurs passions dominantes, leurs côtés forts et faibles ; 8° la liste de leurs parents et alliés ; 9° celle de leurs protecteurs, relations et amis intimes ; 10° celle de leurs ennemis³.

Le Novice devait dorénavant, à la fin de chaque mois, présenter à son enrôleur le journal où il notait avec la date tout ce qu'il recevait de l'Ordre ou lui envoyait⁴, lui remettre son Quibus licet et aussi le résumé de tout ce qu'il avait pendant le mois appris, lu ou imaginé pour le bien de l'Ordre

de l'Ordre s'étaient, il est vrai, servi au commencement de plusieurs alphabets secrets, inventés par eux, pour donner aux papiers de la Société un plus grand air de mystère. (Lettre de Zwack, B. U. M. E. 46). Une note de Massenhausen du 19 mai 1776 mentionne trois chiffres différents. (O. S., 165). Mais seuls Berger, Zwack et Massenhausen eurent connaissance de ces alphabets compliqués (Lettre de Zwack, *Ibid.*) et les Aréopagites décidèrent dans une de leurs sessions du mois de décembre 1778 que l'on ne se servirait dorénavant que du chiffre dont nous venons de donner la traduction. (Zwack : *Beurk. Gesch. Engel*, 82, 84.) C'est en effet le seul qu'on trouve dans les documents imprimés ou manuscrits et les adeptes n'y ont recours en général que pour transcrire les noms de famille et les fonctions profanes des recrues.

1. O. S., 58. — 2. O. S., 67. — 3. O. S., 61-65. — 4. O. S., 61, 64, 66.

et l'augmentation de ses ressources ou de ses membres. Ce résumé devait couvrir au moins une demi-feuille¹.

Il avait en outre à faire pour son usage personnel un résumé de tout ce qu'il recevait de l'Ordre, à prendre copie de tous les modèles Tablettes et instructions², à noter sur des feuilles réservées à cet usage tout ce qui lui paraissait intéressant dans les livres dont la lecture lui était recommandée : traits de caractère, actions extraordinaires des hommes savants ou illustres des temps anciens ou modernes, pensées élevées, *sentiments* (*sic*, c'est-à-dire opinions) remarquables, maximes et apophtegmes. Ces feuilles devaient être transmises aux Supérieurs Suprêmes, toutes les fois qu'ils désiraient contrôler le travail et le zèle du Novice³. Enfin le néophyte avait à remettre au plus tard à la fin de son stage un travail de longue haleine appelé Pensum et consistant soit en une biographie complète du personnage dont l'Ordre lui avait attribué le nom et il devait en ce cas recueillir diligemment tous les éléments nécessaires à cette étude, soit en une dissertation philosophique sur un sujet donné⁴. En outre, le Novice tout en poursuivant l'étude de l'art ou de la science qu'il déclarait choisir comme occupation principale⁵, devait rester en relations fréquentes avec son enrôleur. S'absentait-il, il lui écrivait franco tous les quinze jours ; présent il se rendait au moins une fois par semaine dans sa demeure pour lire ou prendre des notes avec lui ou avoir « des entretiens édifiants⁶ ».

Ces travaux littéraires, ces lectures la plume à la main, ces entretiens, ces rapports mensuels, ne constituaient qu'une partie de la tâche pourtant déjà lourde du Novice. On lui demandait encore de contribuer personnellement au recrutement de l'Ordre, non seulement en dressant la liste des personnes de sa connaissance dont il croyait l'enrôlement possible et utile⁷, mais encore en se mettant lui-même à l'œuvre et il était prévenu que pour être promu à une classe supérieure, il lui faudrait avoir fait une recrue ou même deux suivant les circonstances⁸. L'Ordre venant en aide à son inexpé-

1. O. S., 63. — 2. O. S., 64. — 3. O. S., 62, 65. — 4. O. S., 30, 63, 67, 287. — 5. O. S., 28, 41. — 6. O. S., 31, 33. — 7. O. S., 62.

8. O. S., 31. Il peut paraître étrange au premier abord que Weishaupt ait chargé du recrutement de l'Ordre des membres tout nouveaux et qu'il connaissait si peu. Il avait eu pour prendre cette disposition des motifs qui n'étaient pas sans valeur. Il était à craindre en premier lieu que le Novice se lassât de jouer le rôle d'élève et Weishaupt pensait qu'on se résigne plus facilement à obéir à certaines heures, si à d'autres on peut commander. Les Statuts Réformés, en engageant le Novice à faire des prosélytes, ajoutaient : « C'est ainsi qu'un homme travailleur peut, dès l'époque de son Noviciat, se créer un petit royaume et deve-

rience lui donnait à cet effet les instructions les plus détaillées. Les Status lui avaient déjà appris que « Tout membre de l'Ordre a le droit de recruter, mais sous la direction de son Supérieur immédiat, que les Supérieurs doivent être informés de toutes les démarches faites par le recruteur et que nul ne peut entreprendre un enrôlement sans avoir consulté ses Supérieurs et obtenu leur autorisation¹ ». Le Novice entendait la lecture, faite par son enrôleur, d'une *Instructio pro Recipientibus* qui lui indiquait avec minutie la façon de procéder pour réussir dans cette entreprise et toutes les explications supplémentaires dont il pouvait avoir besoin lui étaient fournies oralement. On lui permettait même, s'il inspirait une confiance particulière, de copier certains passages de l'Instruction².

Les règles qui y étaient contenues se rapportaient à trois points : choix du candidat, façon de procéder à son égard, rôle du recruteur après la signature du Revers. En ce qui concerne le premier point, il était interdit au futur enrôleur de jeter les yeux sur des gens n'appartenant pas à la religion chrétienne, à moins d'en avoir reçu spécialement l'autorisation, et de songer par conséquent à recruter des Juifs ou des païens. Le même ostracisme frappait les femmes, les moines et les membres d'autres sociétés secrètes. Le Novice ne devait pas faire de tentatives auprès des gens bavards, débauchés, voluptueux, entêtés, orgueilleux, brutaux, insociables, vantards, inconstants, menteurs ou égoïstes, à moins qu'il n'eût l'assurance de les voir promptement s'amender. Il ne devait pas s'adresser à des personnes plus âgées que lui, ou pourvues d'un emploi, si lui-même n'était pas en place. Il fallait que le candidat eût le cœur philanthropique. qu'il fût doué de bon sens, travailleur, ponctuel, bon administrateur de ses biens et de bonne réputation. Il n'était pas d'ailleurs nécessaire qu'il fût très éclairé, car il était préférable qu'il dût

nir grand et puissant dans son humble sphère. » (O. S., 31.) « Faites remarquer à Scipion, écrivait Weishaupt à Zwack et à Hertel, que ce qu'il y a de désagréable dans la soumission aux ordres d'un Supérieur est tempéré par ce fait que le Novice a immédiatement le droit de faire des recrues et qu'ainsi il exercera lui-même dès les premiers temps son autorité sur ceux qu'il a reçus. » (O. S., 328.) Weishaupt avait encore une autre raison qu'il révélait à ses confidentes : c'est qu'un Novice était obligé de se constituer le répondant de l'Ordre, vis-à-vis de celui qu'il enrôlait et serait retenu par le respect humain s'il avait jamais envie de désertir. Il écrivait à propos de Socher : « Cet homme doit être enchaîné surtout par les enrôlements, qu'il faut le pousser à faire » (O. S., 262) et Socher montrant quelques velléités de se retirer Weishaupt revenait à la charge : « Ayez soin avant tout qu'Hermès fasse bientôt des recrues, alors il tiendra. » (O. S., 279.) « Faites qu'il se mette aussi à recruter, par là nous nous assurerons de lui », disait-il ailleurs d'une recrue qu'il tenait particulièrement à conserver (O. S., 274). C'est là une idée qui revient souvent dans sa correspondance (O. S., 213, 317), mais qui n'est exprimée nulle part avec plus de netteté que dans une lettre à Zwack : « Quand vous amenez vos gens à faire des recrues, vous vous assurez d'eux par là même. C'est pourquoi j'ai écrit exprès de confier, contrairement à l'usage, le recrutement aux derniers venus et aux plus inexpérimentés. » (O. S., 203.)

1. O. S., 31. — 2. O. S., 57, 60.

sa lumière à l'Ordre lui-même. Les meilleurs candidats étaient les hommes jeunes encore, de 18 à 30 ans, riches, désireux de s'instruire, au cœur vertueux, ayant de la docilité, un caractère ferme et de la persévérance.

Le Novice dressait d'après ces indications une liste de candidats parmi lesquels l'Ordre faisait un choix. C'est alors seulement que le Novice commençait à investir la place et ici encore son enrôleur ne lui ménageait pas les conseils, et, son cahier à la main, l'initiait aux secrets d'une stratégie compliquée, raffinée, et un peu puérile qui justifiait le titre officiel d'« Insinuant » donné au Novice exerçant les fonctions de recruteur.

Les premiers travaux d'approche étaient conduits avec prudence et lenteur. L'Insinuant ne devait pas songer à emporter la position dès la première attaque, mais chercher à s'attirer l'affection, la confiance et l'estime du candidat. Il s'agissait alors de faire naître chez celui-ci le désir de s'affilier à une société secrète et d'amener par des soins assidus la résolution à maturité. « L'enrôleur dirigera le candidat de telle façon que le désir d'entrer dans une société de ce genre s'éveille en lui non tout d'un coup, mais peu à peu. Il faut que l'enrôleur arrive, pour ainsi dire, à se faire prier par le candidat de l'aider à y parvenir¹. » Pour obtenir ce résultat deux moyens étaient recommandés : faire appel au raisonnement en démontrant la nécessité pour l'homme de s'appuyer sur les autres hommes, la force que donne l'union des volontés. L'autorité que peut acquérir sur ses semblables celui qui possède l'art de les connaître et de les diriger à son gré et d'autre part piquer la curiosité, spéculer sur l'attrait qu'exerce le mystère sur l'imagination, inspirer au candidat le désir de passer derrière le rideau qui lui cachait la scène. L'enrôleur choisirait d'abord des sujets de conversation permettant d'arriver à parler, par une transition facile, des relations sociales. « Par exemple, on commence par s'entretenir des cris et de l'impuissance d'un petit enfant, de la faiblesse de l'homme ; on montre combien peu de choses celui-ci serait en état de faire par ses propres forces. On expose ensuite combien il est fort et puissant par les autres. On établit que toute grandeur humaine, que toute la puissance des princes, repose sur l'accord des volontés. On montre tous les avantages de l'état de société sur celui de nature². » Après avoir ainsi préparé le terrain par cette accumulation de truismes dont son interlocuteur aurait eu mauvaise grâce à nier l'évidente évidence, l'enrôleur passait à un autre ordre d'idées. « On en vient à parler de l'art de connaître les hommes et de les diriger. On montre comment « une bonne tête » (ein kluger Kopf) arriverait facilement à diriger des centaines et des milliers d'hommes, si l'on connaissait leurs côtés faibles. On prouve cette thèse en

1. O. S., 49. — 2. O. S., 50.

donnant pour exemple l'obéissance des soldats et ce que les princes sont en état de faire par le consentement unanime de leurs sujets ¹. »

Ces deux ordres de considérations amenaient à vanter l'utilité et la puissance des sociétés secrètes ; établissant entre leurs membres une union beaucoup plus étroite que celle qui existe dans la société civile entre les profanes, elles procurent à leurs adeptes un appui qu'ils chercheraient en vain ailleurs, et en concentrant sur un point donné le faisceau des énergies individuelles, elles sont à même de jouer un rôle occulte mais prépondérant dans l'histoire des peuples. « On montre les avantages de la société en général, les défauts de la société civile et combien peu on doit s'y fier à l'aide des autres et même de ses amis. On dit qu'il est nécessaire de nos jours que l'un s'unisse à l'autre, que les hommes pourraient avoir le ciel sur la terre s'ils étaient unis et que seule leur désunion est la cause de leur sujétion ². On développe ce thème par des exemples, des fables, celle notamment des deux chiens qui gardaient les troupeaux et les ont bien défendus tant qu'ils étaient unis. Tout Novice devra collectionner des exemples de ce genre et avoir à sa disposition des livres qui traitent de la force que donne l'association, etc... on finit par dire que les associations secrètes pourraient faire plus encore et l'on indique pourquoi. On cite comme exemple l'Ordre des Jésuites, celui des Francs-Maçons, les sociétés secrètes de l'antiquité. On affirme que tous les événements importants de l'histoire du monde sont amenés par cent causes et ressorts cachés, parmi lesquels les sociétés secrètes jouent le rôle le plus important. On vante le plaisir qu'on éprouve à exercer un pouvoir occulte, à posséder les connaissances les plus secrètes et les plus mystérieuses. On cherche à découvrir la passion dominante du candidat, et on le persuade qu'elle ne peut être satisfaite que par l'affiliation à une société secrète ³. » On lui présentait ainsi l'ordre des Illuminés tantôt comme un club de savants, tantôt comme une association qui conservait les vrais secrets de la Franc-Maçonnerie ⁴.

1. O. S., 56.

2. Weishaupt employait lui-même la méthode qu'il recommandait à ses Insinuants. Il écrivait au baron de Bassus qu'il était en train de « préparer » : « Quand je considère combien un homme doué de la plus grande intelligence ne peut que peu de choses quand il est seul et combien une association pourrait faire incomparablement plus de bien dans le monde, je me demande si les forcés alliés d'amis vertueux ne pourraient pas mener à bien une pareille entreprise. Ne serait-il pas utile de fonder une société qui aurait pour but unique de rendre les hommes meilleurs et plus éclairés, où régneraient uniquement la morale la plus pure et une probité incorruptible, où l'homme vertueux trouverait un asile en cas de malheur et une protection contre les méchants... où un cœur pourrait s'ouvrir à l'autre, où une âme pourrait s'épancher auprès d'une âme sœur sans craindre qu'on abuse de sa confiance, où les esprits les plus élevés, les cerveaux les plus honnêtes et les meilleurs, et ceux-là seuls, seraient unis par un lien amical ? » (Bassus, 3-4).

3. O. S., 51. — 4. Zwack, *Beurk. Gesch.* Engel, 81.

Si ces entretiens souvent répétés faisaient impression sur le candidat, s'il « commençait à s'échauffer » on le pressait avec les mêmes arguments jusqu'à ce qu'on vit naître dans son esprit la résolution d'entrer dans une société secrète, si l'occasion s'en présentait. Il fallait alors pour que cette résolution naissante devint un ferme propos et se manifestât à un moment donné par un acte. piquer sa curiosité en lui laissant deviner que son interlocuteur faisait lui-même partie d'une société de ce genre. « On commence à montrer qu'on est expert en la matière ; on laisse échapper, ça et là, des propos à double sens. A un autre moment on s'arrange pour que le candidat en entrant chez vous vous surprenne tenant une lettre écrite en langage chiffré. On l'ouvre en sa présence et on la lit comme en se cachant, mais en ayant soin que le candidat puisse apercevoir le chiffre ; ou bien encore on laisse une lettre de ce genre à moitié ouverte sur la table et quand on pense que l'autre l'a vue, on la range avec l'air de quelqu'un qui veut cacher quelque chose ou on la met dans sa poche en feignant d'être obligé de sortir ¹. »

Cette longue et minutieuse préparation ², indispensable pour faire naître chez le candidat un désir violent et profond et non pas seulement une velléité passagère, va enfin porter ses fruits et l'enrôleur livre le dernier assaut : « On raconte qu'on a eu l'occasion, qu'on vous a confié, etc... On demande conseil au candidat. On lui expose ce qu'on en pense en faisant toujours valoir les arguments favorables. On feint des scrupules et précisément ceux qu'on soupçonne chez le candidat pour avoir l'occasion de les lever immédiatement et on ne cesse de lui demander son avis, pour qu'il soit forcé de se prononcer ³. » Si le candidat mordait à l'hameçon, l'Insinuant devait alors faire de la coquetterie. « Quand on s'aperçoit que le candidat a du zèle et le désir ardent d'être reçu on peut lui faire entendre que l'Ordre n'y tient pas et que l'admission n'est accordée qu'avec difficulté ⁴. » Enfin l'Insinuant se rendait aux prières

1. O. S., 52. Weishaupt savait par expérience personnelle comment cette façon de procéder pouvait agir sur une imagination inflammable. Le premier Franc-Maçon avec lequel il était entré en relations en avait usé de même à son égard. « H., raconte-t-il dans son *Pythagoras* (p. 655) m'avoua qu'il était Franc-Maçon. Il me l'avait laissé deviner par des paroles qui semblaient lui être échappées ça et là contre sa volonté. Celui qui connaît le cœur humain sait quelle impression font les paroles prononcées en apparence sans intention sur un esprit dans lequel a déjà été jetée la semence qui ne demande qu'à germer. »

2. Weishaupt tenait beaucoup à ce que les Insinuants ne brûlent pas les étapes. « Je n'ai rien à objecter à vos enrôlements, écrivait-il le 21 mars 1778 à Zwack, sinon que vous y procédez trop rapidement et sans préparation, particulièrement avec des gens qu'il faudrait amener par des chemins détournés là où on les attend. Vous devriez procéder peu à peu par des détours, des arrêts, des moments d'attente, faire d'abord naître des désirs imprécis et vagues puis quand le candidat arrive à les manifester, lui montrer l'objet qu'il saisira alors des deux mains. » (O. S., 231.)

3. O. S., 52. — 4. O. S., 55.

de sa dupe, il lui faisait signer le Revers et le transmettait aux Supérieurs Suprêmes par l'intermédiaire de son propre enrôleur.

A partir du moment où l'Insinuant avait été informé que sa recrue était admise au Noviciat, il devenait son Supérieur et recevait alors l'exemplaire complet des Instructions qui ne lui avaient été jusque-là communiquées que verbalement¹. Il y trouvait l'indication des obligations que lui imposait sa nouvelle dignité, sans qu'il fût dispensé d'ailleurs de celles qu'il avait contractées comme Novice; il y trouvait aussi des prescriptions très détaillées sur les règles qu'il devait observer dans ses rapports avec son subordonné.

Astreint à la plus grande circonspection, il ne devait jamais révéler au catéchumène le nom de son propre enrôleur, ne rien lui remettre par écrit avant d'en avoir reçu l'autorisation, ne pas lui laisser entre les mains une seule ligne de son écriture, et lui réclamer des récépissés pour tous les papiers importants qu'il lui donnait à copier. Guide adroit et paternel il devait se garder d'adresser à la légère des réprimandes à son subordonné, l'empêcher de s'ennuyer, lui imposer d'abord un travail facile, l'habituer surtout à l'ordre, à la ponctualité et à l'obéissance, lire fréquemment avec lui de bons livres, lui donner des conseils sur la façon de prendre des notes et de faire des extraits, savoir le tenir en haleine en ne lui communiquant pas en une fois tous les renseignements mais en tenant toujours quelque chose en réserve pour pouvoir ranimer son ardeur quand il commencerait à tiédir, l'encourager à se rendre par son zèle digne de recruter à son tour. Il lui fallait aussi être un mentor vigilant et sans faiblesse, soumettre son élève à une surveillance incessante, tenir la main à ce qu'il observât scrupuleusement les Statuts, s'entretenir souvent de l'Ordre avec lui et noter s'il en parlait avec enthousiasme, sérieux ou froideur, mettre sa docilité à l'épreuve², se faire présenter fréquemment ses cahiers, lui rendre de temps à autre visite à l'improviste pour s'assurer s'il gardait soigneusement tous les papiers secrets³.

Le travail de bureau que lui imposaient ses fonctions de Supérieur était considérable. Il avait à dresser, remplir et tenir à jour des tablettes contrôlant et complétant celles rédigées par son subordonné⁴, à noter dans un journal

1. O. S., 37.

2. Weishaupt fait un jour réclamer brusquement à Tite Live et à Cinna les documents qu'ils possèdent sur l'Ordre « pour mettre leur zèle à l'épreuve » (O. S., 190).

3. O. S., 55-56.

4. Ces tablettes dont le modèle se trouve dans O. S. (in fine) contiennent, outre les rubriques déjà mentionnées dans les tablettes dressées par le Novice lui-même, les renseignements suivants : colonne 2 : signalement du Novice; colonne 3 : caractère

spécial les règlements qu'il lui avait donnés à copier, à faire à son propre Supérieur des rapports écrits sur la conduite, le zèle, les sentiments, les progrès du Novice¹.

La durée du Noviciat dépendait surtout du zèle du stagiaire et de la façon dont il s'acquittait de ses fonctions de disciple, de recruteur et de pédagogue. Les premiers Statuts déclaraient expressément que la durée du stage était indéterminée². Les Statuts Réformés fixaient, il est vrai, le stage à trois ans pour les Novices âgés de 15 à 18 ans, à 2 ans pour ceux de 18 à 24 ans, à une année pour ceux de 24 à 30 ans, mais ils ajoutaient qu'il dépendait du travail, de la maturité et de l'application du Novice que la durée de ce temps d'épreuve fût abrégée³. Les mêmes dispositions se trouvent dans les Statuts Généraux⁴. En fait il semble bien que dans l'esprit de Weishaupt le stage devait durer deux ans en moyenne. C'est du moins ce chiffre qui se trouve indiqué dans la Correspondance chaque fois qu'il est question de la Classe Préparatoire et dans la Cérémonie de l'Initiation à la classe supérieure⁵.

GRADE MINERVAL⁷

La cérémonie au cours de laquelle le Novice promu à la classe supérieure devenait Disciple de Minerve ou Minerval s'appelait l'Initiation. Elle avait lieu soit le jour dans un endroit solitaire et un peu sombre, par exemple dans une forêt, soit pendant la nuit, dans une pièce retirée et tranquille, à l'heure où la lune brille au ciel. Notre satellite devait d'ailleurs se contenter de jouer son rôle à la cantonade, car les fenêtres étaient hermétiquement fermées. Les portes de la pièce où avait lieu l'Initiation, ainsi que celles de la pièce

moral, religion; colonne 6 : nom de l'enrôleur; colonne 7 : date de l'insinuation; colonne 8 : date de la Réception; colonne 9 : moyens d'action sur le Novice, connaît-il d'autres ordres; colonne 10 : passions dominantes; colonne 11 : date fixée pour la remise du Pensum; colonne 13 : date où le Novice doit acquiescer sa cotisation; colonne 14 : cotisations payées.

1. O. S., 57. — 2. O. S., 18. — 3. O. S., 29. — 4. Echl. III, 33. — 5. O. S., 207, 225, 233. — 6. O. S., 72.

7. Nous ne possédons pas le cahier de la Classe Minérale. Mais il est possible de le reconstituer avec assez de vraisemblance grâce aux quatre documents suivants :

Cérémonie de l'Initiation (O. S., 70-79). Massenhausen en prit connaissance quand il revint à Munich vers le milieu de 1779 (Interrogatoire du 27 avril 1789).

Profession de foi (sic) (O. S., 80-82) amplification du serment prêté par le récipiendaire, due à la plume de Zwack.

Statuts des Minervaux. Hertel les remit au printemps de 1780 à Bassus qui les a reproduits dans son Exposé.

Interrogatoire de Hertel du 24 mai 1787.

précédente, étaient verrouillées pendant la cérémonie. Dans un coin se dressait une table sur laquelle brûlait une lampe à huile donnant une faible lumière. Dans le coin opposé était une autre table éclairée de la même manière. Au fond de la forêt ou dans cette chambre solitaire le récipiendaire se trouvait en présence d'un inconnu d'un aspect imposant, l'Initiant¹, portant deux manuscrits dont l'un contenait les questions et l'autre les réponses et qui, pour plus de commodité, étaient écrits comme les rôles de théâtre avec la fin des répliques. Voici le dialogue que lisaient alternativement « à haute et intelligible voix et avec une solennelle lenteur » les deux personnages de cette scène mystérieuse, debout à l'ombre des arbres ou assis à leurs tables respectives :

Initians : « X. (nom de guerre du Novice) que désirez-vous ? »

Initiandus : « Auguste membre de l'Ordre Sérénissime dans lequel je désire être reçu, le temps de mon stage est écoulé, je parais ici sur votre ordre et manifeste à nouveau, après y avoir mûrement réfléchi pendant deux années, le désir d'être admis dans la Classe Supérieure, si la Sérénissime Société me juge digne de cette faveur. »

Initians : « J'ai transmis vos notes, envoyé les témoignages de votre zèle, on vous a trouvé digne de devenir un des nôtres, je vous en félicite et vous avertis en même temps d'obéir exactement à tout ce qui vous sera ordonné. Deux ans de réflexion et d'expérience, de commerce assidu avec un des membres de notre Société, l'étude des documents qui vous ont été communiqués, ainsi que les renseignements que vous avez reçus, ont dû nécessairement vous faire comprendre que le but suprême de notre Société n'est pas du tout de conquérir la puissance et la richesse, de saper les bases du gouvernement séculier ou spirituel, de dominer le monde, etc... Si vous vous êtes représenté notre Société sous ce point de vue, ou si vous y êtes entré dans cette espérance, vous vous êtes grossièrement trompé et comme cette Société a un tout autre but, elle vous donne ici par ma bouche la permission de vous séparer d'elle complètement si vous le voulez, sous la seule condition d'une discrétion inviolable. Vous êtes aussi libre qu'auparavant. La Société ne prétend à aucun droit sur vous, et, à moins que vous ne l'attaquiez, elle ne fera rien contre vous. En revanche vous n'aurez rien à attendre d'elle à part les devoirs qu'imposent à ses membres envers vous les lois et l'humanité. Persistez-vous encore dans votre résolution ? »

Initiandus : « J'y persiste et demande à être reçu. »

Initians : « Avez-vous aussi suffisamment réfléchi aux nouvelles obliga-

tions que vous allez contracter et qui restreindront votre liberté naturelle, aux ordres désagréables que vous pourrez recevoir ? Avez-vous pensé que vous pouvez rencontrer parmi nous des personnes qui vous seront antipathiques, qui peut-être même sont vos ennemis, que vous pourrez par suite être tenté de désobéir à vos Supérieurs et de vous parjurer contre toute la Société ? »

L'Initiandus assurait avoir mûrement réfléchi, il se disait convaincu que l'indépendance absolue est mauvaise pour l'homme et que tous les ordres que lui donnerait la Société ne pourraient jamais avoir d'autre but que son bien et celui de l'humanité. Enfin il se déclarait prêt à regarder tous les membres de l'Ordre comme dignes de son affection puisque l'Ordre Sérénissime les avait jugés dignes de la sienne.

L'Initians reprenait : « Moi (nom de guerre), représentant de l'Ordre qui m'a donné pleins pouvoirs à cet effet, je loue vos dispositions, mais avant que je vous permette d'entrer dans l'Ordre, je veux savoir sous quelles conditions vous entendez y être admis. »

Initiandus : « Je reconnais à la Sérénissime Société et à vous qui la représentez ici, tous les droits sur moi, abandon qui implique pour elle le devoir de veiller à ma sûreté et de s'occuper de mon vrai bien dans la mesure où il s'accorde avec le bien et la prospérité de la Société elle-même. En revanche je m'engage à lui obéir, à la respecter, à employer toutes mes forces dans son intérêt. Mais si l'expérience venait à m'apprendre qu'elle ne cherche qu'à me causer des dommages réels et non pas seulement imaginaires, qu'à faire de moi l'instrument de ses visées égoïstes et à abuser de ma bonne volonté, alors je la maudirais, je la considérerais comme mon ennemie. Si j'étais trop faible pour rejeter son joug, je ne le supporterais qu'avec colère et l'esclave de cette Société deviendrait son pire ennemi secret. »

Initians : « Votre désir est juste et raisonnable, aussi je vous promets au nom de nos Sérénissimes Supérieurs, au nom de tous les membres de l'Ordre, protection, justice et assistance. Par contre la Société ne prend aucun engagement au sujet des ennuis que vous vous seriez attirés par votre faute ou pour avoir voulu abuser de la puissance et de l'appui de l'Ordre. »

A ce moment l'Initians tirait son épée, en appuyait la pointe sur la poitrine du récipiendaire et changeant brusquement de ton lui disait d'une voix terrible en l'interpellant par son nom de guerre : « Mais si tu devais devenir un traître et un parjure, vois dans cette épée tous les membres de la Société en armes contre toi. Où que tu fuies alors, ne te crois jamais en sûreté. La honte et les reproches de ta conscience, la vengeance de tes frères inconnus, te poursuivront et te tortureront jusqu'au plus profond de toi-même. Maintenant, ajoutait-il en prenant un air plus doux, si vos dispositions n'ont pas

1. Ces fonctions devaient, d'après le règlement, être l'office particulier d'un membre de l'Ordre « que sa taille, sa voix posée et grave, son extérieur majestueux, mettaient à même de donner à cette cérémonie toute la solennité qui lui convient ».

changé, vous allez prêter le serment. » Il ordonnait alors au récipiendaire de se mettre à genoux, lui faisait placer une main à plat sur la tête ¹ et c'est dans cette posture incommode que le nouveau Minerval lisait une longue formule où il reconnaissait « devant Dieu tout-puissant et le respectable représentant de la Sérénissime Société dans laquelle il demandait à être admis, que tout homme a besoin de ses semblables ». Il s'engageait « à saisir avidement toute occasion d'être utile à l'humanité ». Il jurait « un silence éternel, une fidélité inviolable, une obéissance aveugle à tous les Supérieurs et à tous les commandements de l'Ordre ». Il promettait de sacrifier ses intérêts particuliers à ceux de la Société, de chercher tous les moyens licites d'augmenter sa puissance, de considérer tous ses amis et ennemis comme les siens propres, « de mettre à son service sa fortune, son honneur et son sang ». Comme garantie de la sincérité de son serment il ajoutait : « S'il m'arrivait jamais d'agir contre les règlements ou les intérêts de la Société Sérénissime avec préméditation, par passion ou par méchanceté, je me soumetts à tous les châtimens et punitions que mes Supérieurs pourront m'infliger. Je renonce à toute restriction mentale et fais cette promesse suivant les intentions de la Société qui me demande de prêter ce serment. Que Dieu me soit en aide si j'ai parlé sincèrement ! »

Si le récipiendaire exprimait des scrupules que l'Initiant ne se croyait pas en état de lever, la cérémonie était interrompue provisoirement, mais il fallait que les scrupules invoqués fussent très graves, dans le cas contraire les points litigieux étaient réservés, l'Initiant promettant de donner les éclaircissements réclamés quand il aurait reçu les instructions nécessaires. Si le Novice effrayé par les engagements formels qu'on lui demandait de prendre renonçait à entrer dans la classe Minervale, l'Initiant ne cherchait pas à le retenir et le laissait partir avec la plus grande politesse après lui avoir imposé un silence rigoureux.



La prestation du serment clôturait la cérémonie proprement dite. L'Initié était informé oralement qu'il lui était encore loisible dans cette classe de se retirer de l'Ordre, mais qu'alors la loi du silence lui était imposée encore plus strictement qu'auparavant. L'Initiant lui communiquait ensuite les signes qui lui permettraient de reconnaître quelques-uns des frères de sa classe, mais quelques-uns seulement, car on l'avertissait qu'il n'aurait pas

1. Ce geste signifiait que l'Initié mettait sa tête aux pieds de l'Ordre et le reconnaissait comme autorité suprême. (Procès-verbal de la session de l'Aréopage du 22 septembre 1780. B. U. M. A. 3.)

encore le droit de connaître tous les membres de l'Ordre, « ceux-ci ayant des raisons très graves pour se cacher à lui pour le moment ». Il apprenait qu'il devrait dans le délai d'un mois remettre un catalogue complet de ses livres, divisé par matières et indiquant l'édition de chaque ouvrage, et répondre par écrit au questionnaire suivant : « Quel doit être à votre avis le but de l'Ordre ? — Quels moyens voudriez-vous voir employer pour atteindre ce but ? — Quelle organisation donneriez-vous à un Ordre que vous voudriez fonder ? — Que désireriez-vous particulièrement trouver ou ne pas rencontrer au sein de l'Ordre ? — Quelles personnes ne voudriez-vous pas y fréquenter ? »

Quand le Minerval avait remis la réponse à ce questionnaire ainsi que le catalogue de sa bibliothèque, il recevait communication des Statuts des Minervaux. Il pouvait alors s'apercevoir que le nombre de ses obligations n'avait fait que s'accroître. S'il devait en effet continuer à tenir son journal, à remettre tous les mois son *Quibus licet*, à travailler à des portraits, il lui fallait en outre prendre des notes sur tout ce qu'il découvrait de rare ou de difficile dans l'art ou la science qu'il avait choisis lors de sa réception comme objet spécial de ses études et présenter le fruit de ses recherches au moins une fois par an et plus souvent même, si la demande lui en était faite. Les Supérieurs avaient le droit de le charger d'étudier un point particulier. S'il n'avait jamais eu l'occasion de s'en occuper, il devait consacrer exclusivement à ce travail tous ses loisirs pendant une année entière et remettre son rapport. Il devait encore, si l'Ordre lui en était donné, faire tous ses efforts pour découvrir et procurer à la Société un livre rare dont elle avait besoin.

Quant aux obligations morales qui étaient particulièrement imposées au Minerval, elles étaient résumées en sept points. Il lui était enjoint, sous peine de ne jamais parvenir à une classe supérieure : *a*. D'être satisfait de sa condition et de son sort ; *b*. D'administrer ses biens avec une sévère économie ; *c*. De respecter et aimer ses parents ; *d*. De respecter toutes les autorités, aussi bien celles de l'Ordre que celles de l'État ; *e*. De vénérer les cheveux gris ; *f*. De respecter tous les instituts savants, particulièrement les écoles, les sociétés savantes, les Universités, et aussi de contribuer à leur prospérité ; *g*. De recommander les frères de mérite connus de lui et de les défendre contre la calomnie et la médisance.

En revanche, s'il avait pendant longtemps fait des recherches sur une question importante et difficile dans l'intention de la traiter à fond, il pouvait réclamer l'aide des Minervaux de son district qui s'étaient consacrés au même ordre d'études et se servir des notes qu'ils avaient déjà prises sur ce sujet. Il avait également le droit de prendre part aux concours que l'Ordre ouvrait une ou plusieurs fois par an « afin d'encourager les membres au

travail ou pour récompenser en partie leurs efforts ». Les Statuts l'informaient que le montant du prix et le délai d'envoi des réponses aux questions proposées seraient toujours proportionnés à la difficulté du sujet et publiés en même temps que les sujets de concours, qu'enfin les travaux devaient être écrits au net. Si le Minerval voulait voyager en Allemagne ou à l'étranger, il pouvait demander des lettres de recommandation à ses Supérieurs et profiter des relations de l'Ordre, bien que ces avantages fussent réservés en principe aux membres des classes plus élevées. S'il avait l'intention d'écrire, l'Ordre promettait de le protéger contre la rapacité des libraires, dont dépendent les débutants, en faisant publier à ses propres frais tout ouvrage qui aurait quelque valeur et dont l'auteur se soumettrait à une censure raisonnable et large. L'Ordre se chargeait également d'assurer la vente des ouvrages en les faisant connaître par les soins de ses affiliés, en recueillant les souscriptions et versements avant livraison et, moins cruel que les bureaux de rédaction de notre époque, il s'engageait à rendre les manuscrits non acceptés¹. Enfin le Minerval pouvait compter qu'il trouverait en cas de besoin assistance et réconfort auprès des frères de sa classe avec lesquels il allait entrer en relations. S'il tombait malade, ils se relaieraient pour lui tenir compagnie, le consoler, le distraire, lui apporter, autant qu'il serait en leur pouvoir, aide et soulagement²; s'il venait à mourir, ils lui rendraient les derniers honneurs et son souvenir serait sanctifié par une oraison funèbre dans la prochaine Assemblée.

Ces assemblées, où les membres de l'Ordre entraient en contact après le long isolement du Noviciat, étaient le centre secondaire où commençait la vie inférieure de la Société. Elles se tenaient dans les endroits habités par plusieurs frères de la deuxième classe et se composaient de deux sortes de membres : les Minervaux ordinaires et les Minervaux Illuminés. C'est parmi ces derniers que l'Ordre choisissait le Président de l'Assemblée, le Censeur et le Questeur. Le Président était le Supérieur immédiat de tous les Minervaux fréquentant l'Assemblée; il centralisait les demandes de renseignements provenant soit des Minervaux du lieu, soit des Minervaux isolés, résidant

1. Zwack note dans son journal, à la date du 10 janvier 1776, qu'une circulaire a été envoyée aux membres de l'Ordre pour les inviter à s'adresser à la Société quand ils voudront se procurer des livres, souscrire à des ouvrages nouveaux, etc... O. S., 299.

2. Les visites rendues par les Minervaux à un frère malade avaient, à côté de leur but philanthropique, une raison moins désintéressée, car, si la maladie était dangereuse, les frères devaient mettre en sûreté les papiers de l'Ordre possédés par le patient et ne les lui rendre qu'après son rétablissement.

dans le district dépendant de l'Assemblée et qui communiquaient avec lui par l'intermédiaire de leur enrôleur resté leur Supérieur direct; il tenait un catalogue « desideratorum » dans lequel il inscrivait ces demandes ainsi que les titres des livres difficiles à se procurer, que quelque Minerval voulait acquérir par achat, échange, ou seulement emprunter; il faisait circuler dans le district des extraits de ce catalogue¹; il détenait le sceau de l'Assemblée représentant un hibou volant dans un ciel étoilé et portant en exergue les lettres Q. E. Q. N. (Quantum est quod nescimus².)

Les séances ordinaires, dites générales, avaient lieu une ou deux fois par mois³ et suivant un cérémonial immuable. Quand il devait être procédé à la réception d'un nouveau membre, celui-ci était introduit par le Censeur sitôt que l'Assemblée était au complet. On lui passait au cou l'insigne de son grade, consistant en un médaillon de métal doré et découpé, suspendu à un ruban vert large de trois doigts et où était représenté, au milieu d'une couronne de lauriers, un hibou planant au-dessus des nuages et tenant dans ses serres un livre ouvert sur lequel se lisaient les lettres P. M. C. V. (Per me cœci vident⁴). Le Président lui adressait une courte allocution pour l'engager à améliorer son cœur et à éclairer sa raison⁵, puis commençaient les travaux ordinaires de l'Assemblée. Le Censeur, prié par le Président de s'assurer s'il n'y avait pas parmi les Minervaux « quelque fils des ténèbres », demandait à chacune des personnes présentes le mot de passe : *ἐκὰς ἐκὰς ἔστε βέβηλοι*⁶ ! Si l'un des assistants était incapable de prononcer la phrase traditionnelle, le Censeur s'avancait au milieu de l'Assemblée et criait : *ἐκὰς ἐκὰς ὅστις ἀλλότριος* ! Le coupable devait se retirer à moins que le Président ne lui donnât expressément l'autorisation de rester. Si le Censeur annonçait que tout était en ordre, il était donné lecture de l'ode à la Sagesse de Uz⁷. Le

1. Eclt. III., 46. — 2. O. S., 349. — 3. O. S., 225. — 4. Interrogatoire de Hertel 24 mai 1787. — 5. *Ibid.*

6. Souvenir des vers de Virgile dans le sixième chant de l'*Enéide*:

Procul o procul este profani,
Conclamat vates, totoque absistite loco.

7. Le symbolisme classique de cette longue, lourde et plate amplification de l'honorable et consciencieux rimeur l'avait désignée au choix de Weishaupt. Voici à titre de spécimen les 4 premières des 14 strophes que les Minervaux devaient subir à chaque Assemblée :

L'oiseau, compagnon fidèle de la nuit, sort — enfin à l'approche du soir — de la tour solitaire — où, à l'abri de la chaleur du jour, — il reposait dans un isolement philosophique — au milieu du lierre, des décombres et des ruines.

Les accents de sa voix solennelle — éveillent et provoquent l'écho. — L'air empli d'ombre gémit. — J'entends et j'obéis — favori de Minerve, qui moi aussi — m'appelles au siège de la sagesse.

Elle aime le silence de la froide nuit. — Quand rit le pâle visage de la lune — l'oripeau et les fards ne font plus illusion. — L'obscurité enlève à la folie — son vêtement qui scintille au soleil et ses voiles colorés.

O Pallas, déesse de tous les arts, — source de mes joies, toi dont la faveur — nous rends

Président demandait ensuite ce que les membres présents avaient fait depuis la dernière réunion pour cultiver leur esprit. Chaque Minerval devait dire alors quel livre il avait lu et quels passages l'avaient particulièrement frappé. Puis le Président lisait à haute voix un chapitre d'Épictète, de Sénèque ou de quelque autre philosophe et plusieurs paragraphes des Statuts Généraux¹. Enfin le Minerval qui avait été désigné à l'avance à cet effet, lisait le discours qu'il avait préparé. Une quête faite par le Questeur au profit des pauvres clôturait les travaux, et le Président déclarait la séance levée².



MINERVAL ILLUMINÉ³

Le Minerval que les Supérieurs avaient jugé digne de devenir Minerval Illuminé ou Maître, était admis dans cette classe sans grandes formalités. Un député de l'Assemblée des Minervaux Illuminés, sans avertir le candidat qu'on allait lui conférer un grade supérieur, l'introduisait dans une salle où se trouvaient déjà le Supérieur, le Secrétaire, ainsi que les autres Minervaux Illuminés qui désiraient assister à la réception. Son introducteur le faisait

meilleurs et plus heureux, — toi qui parée d'une beauté sublime, — aussi admirée qu'adorée, terrasses les mortels, — je t'implore... (Echt. III, 73).

1. Inter. de Hertel; O. S., 243. — 2. Inter. de Hertel.

3. Il est impossible de se faire une idée même approchée de ce grade au moyen des documents antérieurs à 1780, car les indications données par la Correspondance et les Statuts des Minervaux sont des plus vagues. Le cahier que nous possédons est sorti du remaniement que Knigge fit subir au grade original conçu par Weishaupt. Cependant nous avons cru pouvoir faire état de cette seconde rédaction parce que Knigge lui-même a déclaré (*Endliche Erklärung*, 91) que son grade est pour la plus grande part la reproduction fidèle de celui de Weishaupt et parce que l'admiration professée par lui pour le grade original qu'il considérait comme le chef-d'œuvre de Spartacus l'a vraisemblablement empêché de le modifier très profondément. Il faut noter de plus que le but qu'il assigne à ce grade « où l'on apprend l'art de former et de diriger les hommes » concorde absolument avec ce que les Statuts des Minervaux disent, dans l'introduction, des Minervaux illuminés ou Maîtres « qui apprennent l'art de diriger les hommes »; il semble donc qu'en écartant ce qui fut manifestement ajouté par Knigge, c'est-à-dire tout ce qui concerne la Franc-Maçonnerie et l'explication des emblèmes introduits par lui dans le grade Minerval, on retrouve à peu de chose près l'ancien cahier de Weishaupt.

Le grade remanié par Knigge et intitulé *Illuminatus Minor*, se trouve reproduit avec des variantes insignifiantes dans: *Echter Illuminat* (80-238); *Schreiben an Herrn Utzschneider*, de Weishaupt (59-136); *Vollständige Geschichte der Verfolgungen der Illuminaten in Bayern*, du même (154-221); Exposé de Bassus (106-172). Il se compose des chapitres suivants: 1. Instructions pour le Supérieur de l'Eglise Minervale (le mot Eglise remplaça celui d'Assemblée dans la rédaction de Knigge) au sujet de la collation de ce grade. — 2. Allocation adressée à l'Illuminatus Minor lors de sa réception. — 3. Instruction destinée à mieux faire juger l'organisation intérieure de l'Ordre. — 4. Instruction pour former des collaborateurs utiles. — 5. Instruction dont les Illuminatus Minores reçoivent copie.

asseoir puis s'avancant devant le Supérieur lui annonçait qu'un membre de la classe Minervale désirait être promu. Comme le Supérieur se récriait sur la hardiesse présomptueuse de cet ambitieux, l'introducteur se portait garant de la pureté des intentions du candidat, puis, prenant le rôle de l'avocat du diable, il exposait les doutes que son compagnon pouvait avoir sur l'importance du but de la Société et sur l'efficacité des moyens employés par elle, car le monde, disait-il, est aussi mauvais qu'autrefois, l'on n'entend parler nulle part de l'Ordre et de ses travaux et le mystère dont il s'enveloppe peut faire croire qu'il est de fondation récente. D'autre part, continuait l'introducteur, si la Société ne peut employer que des hommes absolument parfaits, quel membre peut espérer arriver aux grades supérieurs, ou se flatter de vivre assez longtemps pour atteindre le degré de vertu exigé par l'Ordre.

Aux premières de ces objections, le Supérieur répondait avec une hauteur méprisante: l'Ordre, disait-il en substance, n'a pas promis de donner des preuves de ce qu'il avance, il laisse le candidat libre de douter de l'honnêteté et de la sagesse des chefs de la Société. Celle-ci ne retient personne de force; ceux qui ne veulent pas se laisser diriger et former par elle n'ont qu'à se retirer; elle ne tient pas à compter beaucoup de membres, car un homme docile a plus de prix à ses yeux que mille présomptueux. Quant à l'action de la Société dont on paraît douter, qui sait si le monde ne serait pas pire qu'il est aujourd'hui, si elle n'existait pas, et d'ailleurs le temps seul peut mûrir les fruits qu'elle fait pousser dans l'ombre. Qu'importe au candidat l'antiquité plus ou moins grande de l'Ordre; qu'il se figure, s'il le veut, que les Supérieurs actuels l'ont fondé. Chaque membre est libre de se considérer comme le fondateur de la Société et l'on ne peut pour le moment donner au candidat d'éclaircissements sur ce point. Pourtant si l'Ordre se refuse à dissiper des doutes qu'il considère comme injurieux, s'il n'a rien à répondre aux questions indiscrètes, il ne veut pas que les Minervaux perdent courage en se faisant une idée exagérée de la pureté morale qu'il exige de ses membres. Tous, si nobles que soient leurs intentions, sont pourtant des hommes et sujets comme tels aux faiblesses humaines, aussi l'Ordre est satisfait s'ils parviennent à se corriger de quelques-uns de leurs défauts. Il est vrai que plus on avance en grade, plus on doit approcher de la pureté absolue, il est vrai encore que les membres du grade suprême, « chargés de conserver le dépôt de certains secrets qui ne sont faits que pour très peu de mortels », sont fort peu nombreux, mais « c'est une joie céleste que de découvrir un homme arrivé à un tel degré de purification et c'est alors seulement qu'on voit à quelles hauteurs peut s'élever la nature humaine¹ ». Or, il faut bien s'en

1. Echt. III, 94.

convaincre, ce n'est que par le temps et l'obéissance aux lois de l'Ordre qu'on peut arriver à une telle perfection ; ce qu'il faut avant tout c'est ne perdre ni courage, ni surtout patience.

« Mais, quel est donc, reprenait le Supérieur, le nom de cet impatient pour lequel vous avez pris la parole ? » « Le voici, répondait l'introduit en faisant lever le candidat et en l'amenant devant le Supérieur, je ne sais s'il pensait tout ce que je viens de dire, mais peut-être ces doutes se sont-ils élevés dans son esprit, d'autres pourraient lui faire les mêmes objections, il était bon de lui apprendre ce qu'il doit répondre à lui-même et aux autres. »

Le Supérieur passait alors au candidat l'insigne du Minerval Illuminé, dont le médaillon, semblable à celui des Minervaux ordinaires, était suspendu à un ruban un peu plus large et porté en sautoir sur l'épaule droite¹, puis il le faisait asseoir sur une chaise laissée libre à ses côtés, le pria de lui accorder toute son attention et lui donnait lecture d'une Instruction destinée à lui mieux faire juger l'organisation intérieure de l'Ordre.

Cette Instruction affirmait que le but naturel de toutes les sociétés secrètes était de constituer une école de morale, qu'elles n'avaient pas d'autre raison d'être et qu'il ne fallait pas chercher ailleurs la cause qui les faisait naître. Elle insistait sur les difficultés que présentait une pareille tâche, sur la nécessité où se trouvaient les chefs de choisir parmi les membres de chaque classe les meilleurs sujets et d'exiger de leurs subordonnés une confiance sans réserves et une parfaite docilité. Elle revenait sur l'idée exposée déjà dans le dialogue entre l'Introduit et le Supérieur, à savoir que les chefs de l'Ordre ne pouvaient faire avancer en grade que les adeptes qui avaient mérité leur promotion, en arrivant à se guérir de leurs préjugés, à dompter leurs passions et à s'élever au-dessus de leurs intérêts particuliers et que souvent même pour mettre à l'épreuve la constance de leurs subordonnés, ils leur faisaient attendre la récompense dont ils s'étaient rendus dignes par leurs efforts.

Enfin le nouveau Minerval Illuminé était instruit des obligations spéciales que lui imposait son titre. Il apprenait qu'il devait étudier tout spécialement l'art de diriger ses semblables, d'agir par la persuasion sur leur volonté, de les amener, sans contrainte extérieure, à bien agir et à n'obéir qu'aux motifs les plus louables et les plus désintéressés. Il s'exerçait dans cet art difficile en s'occupant tout particulièrement de deux, trois ou quatre Minervaux ordinaires, qui lui étaient désignés par le Supérieur de son Assemblée, ou qu'il choisissait lui-même parmi ceux qu'il jugeait les plus accessibles à son influence. Il devait prendre à tâche de leur inculquer les principes de la

morale la plus pure, leur donner une haute idée de l'Ordre, entretenir leur ardeur, leur inspirer confiance, s'attirer leur estime et leur affection. Pour ce faire, il lui fallait étudier constamment, avec le plus grand soin, ses disciples, recueillir attentivement leurs propos, observer leurs actions, connaître à fond leurs penchants, leurs défauts et leurs vertus, s'exercer ainsi pratiquement dans la science du cœur humain. Les règles générales que devait observer le Minerval Illuminé dans ses délicates fonctions d'expert psychologue et de directeur de conscience, lui étaient indiquées dans deux longues Instructions où quelques remarques ingénieuses se trouvent noyées dans un flux de détails oiseux et de tirades creuses. Le Minerval Illuminé plein de conscience qui aurait lu, médité, et tenté d'appliquer dans le détail ce manuel, aurait été obligé de renoncer à toute autre occupation et aurait accumulé dans les tiroirs de son secrétaire une masse écrasante de dossiers.

Les Minervaux Illuminés continuaient à fréquenter les Assemblées Minervales, mais ils se réunissaient en outre une fois par mois en petit comité. Le Président de ces réunions, appelées Assemblées Particulières, portait comme insigne un médaillon suspendu à un ruban ponceau. Ce médaillon, moins large et moins épais que celui des Minervaux, était orné d'une couronne, d'une lune à son premier quartier et des sept pléiades au milieu de nuages. La lune, les étoiles et la couronne étaient émaillées, les nuages étaient mats¹.

Chaque Minerval Illuminé lisait les observations qu'il avait faites depuis un mois sur le compte des pupilles confiés à ses soins et qu'il avait consignées dans un journal spécial. Il faisait un rapport oral sur les progrès observés chez eux, sur les défauts dont ils ne s'étaient pas encore corrigés, indiquant de quelle façon il pensait s'y prendre avec chacun d'entre eux pour obtenir de meilleurs résultats et demandait l'avis de ses collègues dans les cas embarrassants. Les Tablettes des Minervaux, dont le bureau de l'Assemblée Minervale avait fourni les premiers éléments, étaient revues et rectifiées dans les Assemblées Particulières d'après les renseignements apportés par chaque surveillant responsable. Elles étaient ensuite mises au net et transmises aux Supérieurs Suprêmes. Il ne devait pas y avoir un seul Minerval qui ne fût confié aux bons soins d'un Minerval Illuminé et on devait au cours des Assemblées Particulières présenter un rapport sur chacun d'eux. Le Supérieur de chaque Assemblée Minervale existant dans la localité où se tenait l'Assemblée des Minervaux Illuminés, était tenu d'assister aux réunions de

1. O. S., 45.

1. O. S., 45 ; Hertel à Hoheneicher, 14 mai 1779. B. U. M. E² 27.

ces derniers et de faire un rapport général sur l'Assemblée présidée par lui. Un rapporteur spécial était désigné pour chacune des autres Assemblées du district. Le Supérieur de l'Assemblée Illuminée rendait compte à ses chefs de la façon dont chaque Minerval Illuminé s'acquittait de ses fonctions¹.

Après la lecture des rapports généraux ou particuliers, l'Assemblée Illuminée expédiait les affaires intéressant les Assemblées Minervales et un des membres présents lisait une dissertation où il commentait, au point de vue de l'application pratique, quelque passage du discours adressé au récipiendaire, lors de son admission à ce grade. Le thème de sa dissertation était choisi par le Président: il avait pour but d'exercer la sagacité de l'orateur en le forçant à éclaircir les points restés obscurs dans cette homélie.

1. Le premier Président de la première Assemblée Particulière fut Zwack (Inter. de Hertel du 24 mai 1787).

CHAPITRE IV

Caractères généraux de la Société

Société d'enseignement supérieur. — Institut d'éducation sociale. — Ligue anticléricale. — Les Sta-Bene. — Influence jésuitique. — L'Ordre des Illuminés expression d'une époque et d'un milieu : état moral des classes cultivées en Bavière vers 1780.

Au premier examen l'Ordre des Illuminés paraît être surtout une société d'enseignement. Le Novice est un élève travaillant sous la surveillance d'un directeur d'études. Il lit les livres qu'on lui indique, prend des notes ou fait des extraits et remet à date fixe un compte rendu de ses travaux ou des dissertations de longue haleine. On examine ses cahiers, on contrôle son travail ; c'est par ses devoirs qu'on juge de ses capacités et de son zèle¹. Celui qui obtient la première place dans les compositions, où se mesurent ces condisciples qui ne se connaissent pas entre eux, est récompensé par l'admission au grade supérieur². Le Novice fait en même temps sa rhétorique et sa philosophie, aussi le programme de ses études est-il très chargé. Il étudie les langues anciennes et modernes, surtout le grec et le français, qu'il doit du moins pouvoir lire couramment, sans oublier l'italien et l'anglais « qui ne sont rien moins que négligeables », étant averti que la connaissance d'une de ces deux langues secondaires est exigée de tout Novice désireux de monter en grade³. Il lit et relit les ouvrages de Sénèque et Épictète, la « Philosophie pratique pour toutes les conditions » de Basedow, les traités philosophiques de Meiners, les ouvrages de Wieland tels que Agathon, le Miroir d'Or et, en général, tous les écrivains « riches en images ». Il se

1. « Une des premières preuves de capacité qu'on puisse donner est la façon dont on traite la question que chacun doit résoudre et remettre à la fin de son stage » (Statuts Reformés, pg. 15; Statuts Généraux, pg. 29, O. S., 30).

2. « On donne de temps en temps certaines questions à traiter et la récompense décernée à l'auteur de la meilleure dissertation est la promotion à une classe supérieure. » (Statuts des Illuminés, pg. 24, O. S., 18.)

3. O. S., 34.

nourrit de l'esprit des anciens¹. Il va chercher dans les classiques de l'antiquité et aussi dans Tassilo Marini, Dante, Arioste, Pétrarque, Pope et Corneille « de belles sentences qu'il a soin de noter afin de s'en servir à l'occasion pour donner de l'agrément et du lustre à ce qu'il écrira² ». Il ne suffit pas qu'il enrichisse son style, il lui faut encore prendre connaissance des systèmes de morale anciens et modernes, des doctrines stoïcienne et épicurienne, de la théorie du Sens Moral de Smith et lire les auteurs riches en maximes morales³. Il doit par dessus tout chercher à tirer de ses études le profit qu'on attend d'une culture supérieure, c'est-à-dire arriver à penser par lui-même, à ne rien admettre sans examen, à développer en lui les sens critique et l'esprit d'analyse. Aussi il doit étudier la façon dont naissent nos opinions⁴, apprendre à faire appel surtout à son propre jugement, à exprimer à sa manière ce que d'autres ont pensé et dit avant lui, à n'accepter aucune opinion sans avoir cherché quel est son auteur et examiné ses origines et ses causes⁵, en un mot à considérer les choses non avec les yeux d'autrui mais d'une façon personnelle⁶.

Le Minerval, en continuant ses humanités, en étudiant toujours les anciens, en écrivant encore des dissertations, en traitant des sujets de concours⁷, en s'exerçant à employer son sens propre de préférence à celui des autres⁸, se consacre plus spécialement à un ordre d'études particulier et doit par son travail personnel se montrer digne de l'Académie Savante⁹ dont il fait partie. Il peut compter sur l'aide effective de ses confrères dont il a le droit de réclamer le concours pour des recherches à faire sur des points particuliers, de même qu'il leur doit le sien¹⁰. Pour que cette collaboration soit plus facile et plus fructueuse, il est rangé dans une classe particulière d'après la science ou l'art qu'il a choisi et il reçoit un enseignement approprié à cette branche d'études¹¹. Ainsi l'illuminé, après avoir comme Novice reçu une culture générale et achevé ses humanités, devient, sous le nom de Minerval, étudiant dans une sorte d'Université libre où il prépare une licence scientifique ou littéraire.

1. O. S., 32. — 2. O. S., 211. — 3. O. S., 33. — 4. O. S., 15. — 5. O. S., 14. — 6. O. S., 30. — 7. O. S., 216. — 8. Eclit. III, 50.

9. Le mot est de Weishaupt lui-même. « Je songe, écrivait-il à Zwack, le 10 mars 1778, à faire de la classe suivante (la classe Minervale) une sorte d'Académie (sic) Savante. (O. S., 216.)

10. « Dans cette classe on met à la disposition de tous des ressources qu'ils ne trouveraient jamais s'ils étaient abandonnés à eux-mêmes et c'est pourquoi ils s'appellent Minervaux. » (Eclit. III, 44.) « En général chacun doit tendre la main à son frère, mettre à sa disposition les ressources nécessaires à son travail et lui aplanir la route de la science. » (Ibid., 50.)

11. « Dans les centres de quelque importance où il y a plusieurs Assemblées, il sera publié des règlements spéciaux et des listes tenues à jour des arts et sciences qui y sont cultivés. Les membres y seront distribués en classes séparées, d'après la science ou l'art qu'ils auront choisi et un enseignement sera donné dans chaque Faculté. » (Eclit. III, 46.)

Société d'enseignement supérieur, l'Ordre cherche à procurer à ses élèves et à ses étudiants les instruments de travail indispensables. Une des principales préoccupations de Weishaupt, et dont on trouve la trace aussi bien dans les Règlements que dans la Correspondance, est de constituer une bibliothèque d'abord à Munich, puis avec le temps dans tous les centres importants. De même l'Ordre entend posséder, aussitôt que faire se pourra, un cabinet d'histoire naturelle, un musée d'antiquités, une collection de manuscrits et de chartes et tous ses membres sont invités à rechercher avec zèle les documents intéressants pour les mettre à la disposition de tous leurs frères¹.



Mais si la Société s'efforce de favoriser le développement des connaissances humaines, si elle attache un grand prix à la culture intellectuelle, le culte qu'elle voue à la science n'a pas sa fin en soi. Elle la considère non comme un but mais comme un moyen pour obtenir deux résultats distincts, mais qui pour Weishaupt se supposent réciproquement. C'est à savoir la perfection morale de l'homme et le bonheur de l'humanité. Le néophyte est prévenu dès son entrée au Noviciat que dans la société savante dont il va faire partie « l'exemple et l'enseignement doivent donner une direction à l'esprit et amender le cœur² ». Après avoir reproduit cette déclaration de principes et rappelé que le but général de l'Ordre est de faire le bonheur de l'humanité et en particulier d'inspirer aux hommes des sentiments nobles et élevés, le préambule des Statuts Minervaux ajoute : « Mais comme ce but ne peut être atteint qu'en développant l'intelligence de l'homme et en étendant ses connaissances, c'est là l'occupation particulière des membres de l'Ordre dans cette classe³. »

Le bonheur de l'humanité étant le but suprême, l'Ordre fait un choix entre les différentes sciences suivant qu'elles lui paraissent utiles ou nuisibles aux fins qu'il poursuit. « Je cherche, dit Weishaupt à Zwack, à cultiver les sciences qui ont de l'influence sur notre bonheur en général... et à écarter de notre route les sciences contraires⁴. » Les sciences contraires ce sont celles

1. Eclit. III, 46. — 2. O. S., 14.

3. Eclit. III, 44. A propos d'une Société littéraire que Weishaupt eut un moment l'idée de fonder et qui aurait été une annexe de l'Ordre, il écrivait à Hertel et à Zwack le 17 avril 1779 : « Je veux qu'on y travaille à notre but. Donc pas de badinage, mais des traductions de livres indiqués par nous, des biographies, l'étude de l'homme, la solution de problèmes moraux, comme il est indiqué dans nos derniers Statuts, la littérature se rapportant à ces matières, etc., en tout respect finem. Cette Académie doit être organisée de telle sorte qu'elle nous apporte une aide dans nos travaux. » (O. S., 333.)

4. O. S., 215.

qui détournent l'esprit de l'homme des problèmes de la vie pratique en l'égarant dans les régions nuageuses de la métaphysique ou en l'enlisant dans l'étude stérile des codes, des coutumes barbares et contradictoires, aussi le Minerval est-il averti que l'Ordre ne s'occupe pas de théologie et de jurisprudence dans le sens ordinaire du mot¹. Par contre les sciences utiles sont celles qui ont une portée immédiate et peuvent avoir de l'influence sur les conditions d'existence de la race humaine ou qui s'occupent des rapports existant entre les hommes vivant en société. Les sciences les plus recommandées sont donc la chimie et le commerce², et l'Ordre donnera une attention particulière aux finances, à la police et à l'économie politique³.

Pourtant si les sciences pratiques peuvent contribuer à l'agrément de la vie, la morale seule et la morale telle que l'entend l'Ordre, c'est-à-dire non pas individuelle mais sociale, est capable de rendre l'homme vraiment heureux. L'Ordre a donc son enseignement particulier qui a pour but de faire pénétrer dans l'esprit de ses adeptes certaines vérités morales. Il s'efforce de leur persuader que les hommes sont naturellement égaux, que par suite les privilèges que confèrent à certains d'entre eux le rang ou la fortune sont injustes, qu'ayant tous besoin les uns des autres ils doivent se prêter mutuellement aide et assistance, sacrifier une part de leur indépendance et borner leurs désirs dans l'intérêt commun, qu'en un mot, pour jouir d'un bonheur durable et général, ils doivent considérer l'égalité comme un fait et la fraternité comme un devoir. « Vous devez travailler non pour vous, mais pour le monde, pour les hommes, parce que travailler au bonheur des autres est le seul moyen infailible de faire son propre bonheur », dit un mandement des Supérieurs Suprêmes⁴. « Je suis persuadé, doit déclarer le récipiendaire au cours de l'initiation au grade Minerval, que l'indépendance absolue ne peut être que nuisible à l'homme, qu'il est nécessaire que ses désirs reçoivent une direction, que sans le secours des autres je ne suis et ne puis rien⁵... je reconnais mon impuissance et ma faiblesse naturelles et j'avoue n'être au fond rien de plus qu'un homme, malgré le rang, les dignités et le titre auxquels je puis prétendre dans la société civile. J'avoue que je dois tous les avantages dont je jouis et quel qu'en soit le nombre, au concours de mes semblables, et que, de même que je les ai acquis grâce à eux, il dépend aussi d'eux que je les perde, que par suite leur affection et leur estime me sont indispensables. Je promets de chercher à les mériter autant qu'il me

sera possible et de ne jamais abuser aux dépens du bien général du pouvoir et du crédit dont je dispose actuellement ou pourrai disposer à l'avenir⁶. » « J'atteste solennellement, dit à son tour la Profession de foi, que, pendant ce temps d'épreuve (le Noviciat), les expériences et les réflexions que j'ai faites m'ont amplement convaincu que, sorti pauvre et impuissant, sans titres et sans dignités des mains de la nature et du sein de ma mère, tout ce que je possède, fortune et rang, ne sont que des biens accordés par le hasard, que tout ce dont j'ai hérité de mes ancêtres est à moi sans que j'aie rien fait pour le mériter, que je n'ai pas le droit d'en concevoir de l'orgueil, que sans l'aide de mes semblables et de ceux qui sont nés avant moi je n'aurais jamais pu vivre jusqu'à ce jour, ni parvenir à l'état où je me trouve actuellement. Je déclare avoir la plus grande reconnaissance envers ceux dont j'ai reçu un pareil bienfait et je promets de la leur témoigner par les services que je leur rendrai dans la mesure de mes forces, chaque fois que l'occasion s'en présentera. J'atteste de plus m'être rendu compte que l'affection et l'aide de mes semblables me sont nécessaires, que sans eux je ne puis rien et qu'en conséquence je les aime et suis prêt à leur rendre service⁷. »

Mais si la pratique de la solidarité permet de tirer des rapports entre les hommes tous les avantages que nous sommes en droit d'en attendre, elle ne suffit pas pour donner à la vie en société tout le charme que nous devons y trouver pour être pleinement heureux. Il est bon d'être serviable, il est non moins utile de faire preuve dans les relations journalières d'une disposition d'esprit vraiment fraternelle. Un esprit querelleur, un caractère anguleux, la morgue et l'arrogance, des manières grossières et brutales peuvent, par les froissements continuels qu'ils provoquent, rendre la vie en commun insupportable. Ainsi l'Ordre prétend-il amener ses adeptes à agir les uns envers les autres comme des frères véritables. Pendant son stage le Novice a été invité à « étudier et établir par raison démonstrative ou mieux encore par des exemples tirés de son expérience personnelle ce qui rend agréable ou désagréable le commerce avec les hommes⁸ ». Arrivé au seuil de l'Initiation, il doit s'engager à « renoncer complètement et sans réserves à toutes manières offensantes, orgueilleuses, méprisantes ou arrogantes, à toute conduite insupportable⁹ ».

1. O. S., 75. — 2. O. S., 80. — 3. O. S., 15.

4. O. S., 81. On trouve dans la correspondance de nombreuses preuves de l'importance attachée par Weishaupt à l'observation de cette règle. « Agathon, écrit-il à Massenhausen, n'est pas encore assez ami des hommes (menschenfreundlich) pour que je désire le voir entrer dans l'Ordre et pour que je puisse tirer parti de lui. Je pense que c'est surtout son secret orgueil qui le rend si insociable. Monendus est ad socialitatem. » (O. S., 171.) Quelque temps après il songe à l'exclure de l'Ordre, parce que, dit-il, « au lieu de modifier ses façons brutales (sic) il devient pire tous les jours. Non est homo socialis. » (O. S., 182.) « S'il veut devenir un des nôtres, dit-il encore en parlant de Winter-

1. Echt, III, 45. — 2. O. S., 54.

3. O. S., 209. Weishaupt se chargeait de dresser un catalogue des meilleurs ouvrages traitant de ces questions. Nous avons vu que Troponogro avait ouvert à Munich, sous les auspices et avec l'appui officiel de l'Ordre, un cours de finances.

4. B. U. M. Af, 5-12. — 5. O. S., 73.

De cette étude approfondie de l'homme l'adepte tire un double profit. D'abord elle lui enseigne l'art d'agir sur la volonté de ses semblables, d'obtenir d'eux ce qu'il en désire, en faisant jouer les ressorts qui les mettent en mouvement presque à leur insu et dont il connaît le mécanisme compliqué. C'est là un résultat appréciable au point de vue social, puisque celui qui connaît le cœur humain ne sera pas tenté de recourir à la violence pour se faire obéir, la persuasion lui donnant sur les hommes un empire aussi grand et plus sûr ; c'est pourquoi le Minerval Illuminé étudie surtout l'art de diriger les hommes et reçoit à cet effet une instruction spéciale très détaillée. En second lieu, et c'est là son utilité la plus grande, l'étude de l'homme amène l'Illuminé à se connaître lui-même. Entraîné à surprendre chez les autres les pensées les plus secrètes, les instincts mauvais, les passions égoïstes, les préjugés néfastes, les sentiments inavoués tapis dans les replis les plus obscurs de la conscience, il finit par les découvrir chez lui et « la connaissance de ses semblables apprend à l'homme à se surveiller lui-même et à devenir meilleur ¹ ». Il se livrera donc fréquemment à un sévère examen de conscience et c'est de cet examen que l'Ordre attend pour une grande part l'amélioration morale qui est la condition du bonheur universel. Aussi l'impose-t-il expressément à ses adeptes. « Chacun, décrètent les Statuts des Illuminés, doit chercher à passer maître dans la connaissance de soi-même, dans l'étude approfondie de ses côtés faibles et de ses inclinations instinctives ² ». Comme preuve des progrès qu'il fait dans cette purification morale l'Illuminé doit remettre à son Supérieur, à la fin de chaque mois, un pli cacheté dans lequel il indique : 1° ce qu'il regarde comme des préjugés ; 2° les personnes chez lesquelles il les a constatés ; 3° quels préjugés il a découverts chez lui-même ; 4° quels sont chez lui les préjugés dominants et quel en est le nombre ; 5° quels préjugés il a déjà affaiblis ou extirpés ³.

Nous avons vu plus haut, d'après les déclarations imposées à l'Initié, de quels préjugés l'Ordre désirait guérir ses membres, mais il se gardait avec soin de les désigner expressément aux Novices et c'est là un trait caractéristique de la méthode employée par lui. Il croyait en effet que les principes dont il attendait le salut moral et le bonheur de l'humanité se trouvent à l'état latent dans l'esprit de tout homme qui a le « cœur bon ⁴ ». Il n'entendait donc pas les lui enseigner ex cathedra, les énoncer comme des axiomes, les imposer comme des articles de foi. Il considérait que la morale ne s'ap-

prend pas par une sorte de révélation. Il lui semblait que procéder de cette façon ce serait vouloir planter dans un terrain non préparé une plante étrangère qui bientôt dépérirait ou menerait une vie languissante sans jamais porter de fruits. Ce qu'il veut au contraire c'est que les vrais principes germent et jaillissent du sol où ils sont enfouis. Il est inutile, pensait-il, de semer le bon grain, il suffit de le faire lever, de forcer les disciples à réfléchir et à découvrir en eux-mêmes les vérités nécessaires, car elles sont si évidentes que personne ne peut les méconnaître si, comme le veut Weishaupt, l'Ordre « fait triompher la raison ⁵ ». « Nous voulons leur faire tirer leurs idées d'eux-mêmes sans qu'ils s'en aperçoivent », écrivait-il à Zwack ⁶. Le rôle de l'éducateur consistait donc à guider d'une main discrète et sûre l'attention de l'élève sur les points qui lui restaient à éclaircir par la réflexion et le travail de la pensée. D'où la place qu'occupent dans la méthode pédagogique de l'Ordre les questionnaires auxquels les élèves ont à répondre. Dès son entrée dans la Société, le Novice doit exposer ses idées sur la meilleure organisation qui peut être donnée à une société secrète parce que « si la Société n'a pas besoin de pareils essais ou si leur imperfection doit les faire rejeter, ils permettent pourtant de voir jusqu'à quel point le stagiaire est arrivé à pénétrer le plan de l'Ordre et où il a le plus besoin de lumières ⁷ ». Le Penseur qui lui est imposé et auquel Weishaupt donne dans la Correspondance le nom significatif de *Problemata*, est une énigme dont la solution doit lui fournir les clartés qui lui manquent ⁸. A son entrée dans la Classe Minervale l'Illuminé doit répondre à un nouveau questionnaire. Le discours adressé au Minerval Illuminé lors de sa réception est considéré comme un texte dont les membres de cette classe ont à commenter les passages laissés obscurs ou insuffisamment développés à dessein ⁹.

Cet accouchemment de l'esprit que la Société dirige et facilite en matrone experte, est hâté par un adjuvant qui vient au secours de la froide raison et de son lent travail de déduction. La flamme de l'enthousiasme qui transporte l'homme hors de lui-même et le contraint à oublier son étroite personnalité et ses calculs égoïstes en lui faisant éprouver combien il est agréable de chérir ses semblables et d'être aimé d'eux, contribuera à dissiper les ténèbres qui lui cachent la vraie route. La chaleur du sentiment fondra l'écorce de glace qui enserrera son cœur, elle le rendra perméable aux penchants altruistes et il sentira quels liens puissants et doux le rattachent au reste de l'humanité.

Fragmente venaient de paraître (1^{er} volume, 1774). Ainsi que Lavater, qui prétendait que la Physiognomie pouvait devenir une science comme la physique et la médecine, l'Ordre des Illuminés croit que l'observation des particularités physiques peut permettre de déduire avec certitude le caractère de l'individu étudié.

1. Echl. III, 117. — 2. O. S., 16. — 3. O. S., 17. — 4. O. S., 34.

1. O. S., 215. — 2. O. S., 219. — 3. O. S., 68.

4. « Je vous envoie plusieurs sujets de Pensums, écrit Weishaupt à Massenhausen. Vous pourrez les distribuer avec Strozz à futurs Recipiendis d'après les capacités des candidats, mais toujours de façon à faire connaître par ce moyen au Recipiendo les idées nécessaires qui lui font défaut. » (O. S., 187.)

5. Echl. III, 83.

Grâce à cette ivresse généreuse l'adepte apercevra par intuition tout ce que le raisonnement doit de son côté lui faire découvrir et par ces deux voies différentes et qui pourtant aboutissent au même point, il parviendra plus sûrement au but. C'est pourquoi l'Ordre recommande tout particulièrement à ses membres, les livres « bons qui élèvent l'âme et émeuvent le cœur¹ », parmi lesquels il range, entre autres, les ouvrages de Sénèque et d'Épictète, les œuvres morales de Plutarque, le *Traité du Mérite* de Abt, les *Mélanges philosophiques* de Meiners². « Ce qu'il faut surtout mettre entre les mains de nos gens, dit Weishaupt à Zwack, ce sont des livres qui échauffent le cœur et par la force de l'expression agissent fortement sur la volonté³. »



Weishaupt est resté convaincu jusqu'à son dernier jour que sa méthode d'enseignement de la morale était le chef-d'œuvre de l'esprit humain. En réalité la valeur éducatrice de l'Ordre était nulle parce que la plupart des théories dont son fondateur était le plus fier, non seulement sont fausses ou inapplicables, mais encore vont directement à l'encontre du but poursuivi.

Tout d'abord l'Insinué qui se décide à entrer dans la Société est dupe d'un mirage : l'Insinuant a exploité avec intention l'attrait qu'exerce le mystère sur les imaginations ardentes. Pour s'emparer plus sûrement de l'esprit du futur candidat il a eu soin de ne pas heurter de front ses préjugés et ses desirs les plus déraisonnables, il a paru d'abord entrer dans ses vues. Avec l'autorisation de l'Ordre, bien plus, sur son invitation expresse, il lui a conté les fables les plus extravagantes sur la toute-puissance de l'Ordre et sur les secrets dont il est dépositaire⁴. L'excuse de cette manœuvre c'est que l'Insinué est trompé dans son intérêt et que, lorsque l'enseignement moral de la Société aura fait son œuvre, il apercevra le néant des faux biens autrefois convoités par lui, aussi Weishaupt prétend-il que l'Illuminé pardonnera la ruse innocente dont il fut autrefois victime quand il pourra apprécier le service qu'on lui a rendu en le poussant par ce moyen à entrer dans l'école de la sagesse et de la vertu. Il est permis de penser au contraire que le jour où l'Illuminé voyait clairement à quel point on avait abusé de sa crédulité, il devait se sentir trop profondément blessé dans son amour-propre, pour ne

1. Ech. III, 17. — 2. O. S., 211. — 3. *Ibid.*

4. O. S., 51. Cf. par exemple ce passage significatif d'une lettre de Weishaupt à Caton où le chef de l'Ordre souffle à son lieutenant ce qu'il doit dire pour séduire un Insinué récalcitrant : « Ajoutez que nous cherchons à remettre en honneur des arts et des sciences aujourd'hui perdus mais extrêmement utiles, que pour atteindre ce but des établissements et de nombreux collaborateurs sont indispensables, bien que la doctrine et l'objet de ces sciences aient été connus et étudiés dans les anciens temps. » (O. S., 235.)

pas en garder quelque rancune contre ceux qui l'avaient si complètement dupé. Il était fondé à dire que le contrat initial passé tacitement entre le néophyte et l'Ordre reposait sur un malentendu voulu par l'Ordre et exploité par lui et cet artifice, si avantageux au point de vue du recrutement, présentait de sérieux inconvénients quand on se trouvait en présence d'un homme à l'esprit droit et au cœur fier.

D'ailleurs l'Ordre avait si bien conscience de cette difficulté qu'il se gardait soigneusement d'ouvrir lui-même les yeux aux Minervaux, fussent-ils Illuminés, sur ce mensonge pieux et leur laissait le soin de le découvrir eux-mêmes. Il déclarait, il est vrai, au Candidat lors de son entrée dans le Noviciat, que « celui qui l'espoir de devenir très puissant ou très riche décidait surtout à faire partie de l'Ordre, n'y serait pas le très bienvenu¹ », mais bien loin d'affirmer que ces espérances étaient chimériques il faisait miroiter aux yeux des néophytes des avantages que ceux-ci pouvaient se figurer d'autant plus considérables qu'il en était parlé en termes plus mystérieux. « Si les candidats, disait-il, trouvent plus tard plus qu'on ne leur a promis, tant mieux pour eux; ils verront alors que, contrairement aux habitudes des autres sociétés, on tient chez nous plus que ce à quoi on s'était engagé². » Passe pour le candidat, pourrait-on objecter, il n'a pas encore l'esprit assez développé pour supporter la vérité toute nue. Il est vrai, seulement ni le Minerval ordinaire ni le Minerval Illuminé ne sont mieux traités. Nulle part nous ne trouvons, dans les diverses Instructions, l'indication que l'Ordre se soit préoccupé de renseigner ses adeptes sur ce qu'il était en réalité et de rectifier les idées très fausses que la nouvelle recrue avait dû se faire de l'extension et de la puissance de la Société³. C'est que Weishaupt pris à son propre piège craignait les effets désastreux d'une révélation prématurée et comme sa conscience était très large quand ses intérêts étaient en jeu, elle ne le pressait nullement de détruire des illusions si avantageuses pour sa Société. Maint passage de la Correspondance prouve qu'il avait une propension regrettable à confondre l'utile avec l'honnête. « Marius, écrit-il par exemple à Zwack à propos de documents d'archives et de manuscrits appartenant à la bibliothèque de la Cour et possédés à titre de dépôt par Hertel, ne doit pas se faire un cas de conscience de nous remettre ces papiers, car seul ce qui cause un dommage est un péché, et quand le profit est plus grand que le dommage cela devient même un acte vertueux. Chez nous ils rendront certainement plus de services que s'ils restent enfermés cent ans à leur place primitive⁴. » Un tel paradoxe

1. O. S., 27. — 2. *Ibid.*

3. Par exemple on affirme encore au Minerval Illuminé que l'Ordre a des adeptes dans toutes les parties de l'Univers. (Echt. III, 131.)

4. O. S., 330.

moral n'est pas une simple boutade, il accuse un état d'esprit dangereux chez celui qui prétendait mettre une pieuse supercherie au service de la vertu.

Sur un point en tous cas, c'est-à-dire la prétendue ancienneté de l'Ordre, il entendait entretenir le plus longtemps possible l'erreur des adeptes. « Le plus grand de nos mystères, écrivait-il à Zwack, doit être la création récente de l'Ordre ; moins nous aurons de gens qui la connaissent et mieux cela vaudra. Jusqu'ici vous êtes, vous et Merz, les seuls au courant¹ et je n'ai pas envie de le dire de longtemps à personne d'autre. Il n'est pas un seul de nos gens à Eichstaedt qui le sache et ils donneraient leur tête à couper que notre Ordre est aussi vieux que Mathusalem². » Il faut avouer que ce ton gouailleur convient peu à un homme qui souffre de ménager par politique l'aveuglement de ses dupes et soupire après le moment où il pourra les détromper. Considérant l'intérêt de curiosité comme le moyen le plus sûr de tenir ses gens en bride et comme le ciment nécessaire à la solidité de l'édifice, Weishaupt n'éprouvait aucune hâte à faire la lumière. Zwack ayant exprimé l'opinion qu'il serait peut-être nécessaire d'être moins discret vis à vis des plus impatients, Weishaupt lui répondait sans détours : « Je ne suis pas d'avis de donner dès le commencement, comme vous le proposez, à tous ces gens-là une connaissance complète de l'Ordre et je persiste dans la façon de voir exprimée dans ma lettre d'hier. Une fois qu'ils sauront tout, ils nous quitteront. *Dès qu'on a bu on tourne le dos à la fontaine (sic)*... ne perdons pas par ces confidences prématurées l'apparence de l'ancienneté³. » Il est probable que dans son plan seuls les membres du grade le plus élevé, « qui auraient une connaissance complète de l'Ordre⁴ », devaient soulever le voile recouvrant cette décevante Isis et comme les membres de ce « Conseil Suprême » seraient fort peu nombreux, il n'en restait pas moins que la grande majorité des adeptes demeurerait éternellement dans l'erreur et que la Société qui prétendait éclairer l'esprit humain entretenait pour des fins égoïstes un de ses penchants les plus déraisonnables en donnant un aliment au dérèglement de l'imagination.

En second lieu un des moyens sur lesquels l'Ordre comptait le plus pour hâter l'amélioration morale de ses membres, donnait dans la pratique des résultats très fâcheux. Il prétendait être une association « où la dissimulation est sans effet, où l'hypocrite le plus raffiné est dépouillé du masque dont il cherche à se couvrir⁵ », parce que la surveillance incessante exercée par les adeptes sur les actes, les pensées et les intentions de leurs frères, devait nécessairement, d'après lui, rendre inutile et par suite faire disparaître l'hypo-

crisie qui règne dans les relations mondaines. En application de cette théorie le Novice ne connaissait pas d'autre frère « afin qu'il ne pût pas dissimuler¹ » et il était prévenu que les membres de la classe supérieure avaient l'œil sur lui et rendaient compte de sa conduite à leurs chefs². Ainsi le Novice était amené à soupçonner dans tous ceux qui l'entouraient ou avec lesquels il entrait en relations un de ces surveillants occultes. Quand il avait enrôlé à son tour un nouvel adepte, il savait qu'il s'était donné un autre espion qui ferait sur son compte des rapports secrets, comme il avait dû en faire sur son enrôleur et il apprenait en même temps par les notes qu'on lui demandait sur son élève, que depuis son entrée dans la Société des notes semblables avaient été données à son insu sur lui-même. Il savait que le dossier de chaque membre de l'Ordre se composait principalement de notes prises sur les candidats par l'enrôleur qui les avait en vue, que ces notes devaient former la base de toutes celles qui seraient prises plus tard, qu'elles fourniraient les éléments de tous les rapports demandés par les Supérieurs, qu'on en tirerait les matériaux nécessaires à la confection du portrait de l'adepte et qu'ainsi tous les jugements portés sur lui seraient influencés par l'impression, peut-être fautive, qu'il avait faite sur le premier informateur³. Que dire de l'atmosphère de suspicion et de défiance où il se trouvait plongé, quand, devenu Minerval, il prenait part aux Assemblées ? Quelle sincérité et quelle confiance pouvaient exister dans les rapports entre frères au sein d'une réunion où chaque membre ignorait si son interlocuteur n'était pas un membre d'un grade supérieur qui ne se faisait pas connaître de lui « pour mieux l'observer⁴ » ou même un égal « qui pouvait le dénoncer⁵ ».

Délation et espionnage réciproques, tel était le cours normal des relations entre membres de l'Ordre. Avec une extraordinaire inconscience, Weishaupt ne s'effrayait pas plus du mot que de la chose. Loin de s'apercevoir que de telles mœurs devaient rendre l'air irrespirable dans sa Société et persuadé de l'influence salutaire d'un pareil régime, il écrivait à Zwack : « Dans le deuxième grade je fais de chacun l'espion de tous les autres⁶ » et appliquant imperturbablement à ses collaborateurs les plus directs son extravagant système, il mandait à Zwack et à Hertel : « Caton (Zwack), Marius (Hertel) et Scipion (Berger) doivent comme les autres Illuminés envoyer à Spartacus, sous pli cacheté, leurs Gravamina et indiquer les défauts qu'ils remarquent chez leurs deux collaborateurs⁷. » Avec la même ingénuité l'Idée Générale recommandait aux adeptes « d'apprendre l'art de dissimuler, d'observer et d'espionner les autres⁸ ». Buté sur cette idée fixe, Weishaupt ne

1. A cette époque (25 février 1778) Massenhausen avait quitté temporairement la Société.

2. O. S., 202. — 3. O. S., 218. — 4. O. S., 216. — 5. Echt, III., 102.

1. Echt, III., 35. — 2. O., S., 19. — 3. O. S., 31-32. — 4. O. S., 43. — 5. O. S., 42. — 6. O. S., 214. — 7. O. S., 261. — 8. O. S., 40.

s'est jamais aperçu que ce système de délation rendait impossibles la confiance et l'affection fraternelles qu'il voulait voir régner entre les membres de son Ordre et leur enseignait une dissimulation avilissante.

L'enseignement théorique donné par l'Ordre n'est pas supérieur à ses procédés pédagogiques. Il déclare, il est vrai, considérer « comme son premier devoir de rendre les vérités indispensables au bonheur de tous les hommes si agréables et si sensibles et de les présenter d'une façon si appropriée à toutes les conditions que ces idées se transformeraient facilement chez chacun de ses membres en dispositions et en actes vertueux¹ », il s'engage à « démontrer aux hommes qu'ils ont intérêt à devenir meilleurs et à tendre à la perfection² », mais ce magnifique programme reste lettre morte. Il ne sait pas même tirer parti de la maieutique dont il attend de si merveilleux effets parce que trop souvent les questions posées aux adeptes n'ont aucun rapport avec la culture éthique. Sous prétexte en effet que les Sociétés Secrètes peuvent et doivent en théorie être les vraies écoles de morale, c'est sur ces sociétés, leur nature, leur utilité, les dangers auxquels elles sont exposées, qu'on attire surtout l'attention des adeptes, c'est à ce sujet qu'on emprunte de préférence le thème de leurs Pensums et cette étude très spéciale devient l'objet principal de leurs méditations. Sur 57 sujets de Pensums cités par Weishaupt, on en trouve 22 qui concernent exclusivement les sociétés secrètes. Le Novice doit dire par exemple jusqu'à quel point la liberté de leurs membres peut être limitée, dissenter sur l'attrait du mystère, sur la nécessité de la subordination dans ces sociétés, sur les vérités qui pourraient être nuisibles si elles devenaient publiques mais qui doivent pourtant être conservées et transmises par une élite, démontrer que leurs membres ne doivent y monter en grade qu'à de longs intervalles. Ou bien on le prie d'indiquer les causes de décadence auxquelles elles sont exposées, d'établir que la société civile ne rend pas superflue une union plus étroite entre quelques-uns de ses membres, etc.³.

Abstraction faite de ces aberrations et de l'étude de l'homme dont Weishaupt s'exagérait l'utilité au point de vue éthique, l'enseignement de la morale tel que l'Ordre la pratique, suit la vieille ornière dont Weishaupt prétendait sortir : exhortations très générales comme celles contenues dans

les différents Statuts, paraphrases verbeuses des divers commandements qui traînent dans tous les catéchismes, rhétorique ampoulée, chaleur factice sans élévation de sentiments ni noblesse de pensée. L'Ordre proclame que ce qu'on demande chez lui ce sont non des mots mais des actes⁴; cependant pourvu que ses membres parlent bien sur la morale, il se tient pour satisfait. Une longue dissertation au style redondant et déclamatoire, voilà en dernière analyse tout ce que l'Ordre exige de ses membres comme preuve de perfection et les statuts des Illuminés l'avouent avec une parfaite candeur en disant: « Pour atteindre ce but (leur perfection morale) les membres s'exercent à faire des dissertations⁵. » C'est en vain que les règlements s'efforcent à répéter aux disciples qu'ils doivent mettre en pratique ce qu'ils auront lu et pensé, qu'ils doivent songer toujours à l'application des maximes apprises⁶, puisque l'Ordre s'en tient à ces recommandations stériles.

D'ailleurs l'Ordre avait d'autres préoccupations inavouées qui l'empêchaient de concentrer sur son œuvre moralisatrice toute l'attention nécessaire. Il ne faut pas oublier que Weishaupt en fondant sa Société n'avait pas songé seulement à faire le bonheur de l'humanité, mais qu'il avait cherché aussi à trouver des alliés dans la lutte qu'il soutenait à Ingolstadt contre le parti des ex-Jésuites. A côté du but officiellement proclamé, l'Ordre avait donc un autre but, auquel on pensait d'autant plus qu'on en parlait moins. Weishaupt le reconnaissait sans détours quand il causait avec ses confidents: « Je prends Dieu à témoin, écrivait-il à Zwack, que je ne cherche rien autre chose que de réaliser mon plan, c'est-à-dire de trouver pour moi un asile en cas de danger et de former pour le monde des hommes vertueux⁷. » Il disait dans son message au Congrès des Aréopagites tenu à Munich: « Quand je commençai à penser à l'œuvre, qui vous rassemble en ce moment, mon intention était de venir en aide à plus d'un homme honnête et malheureux, exposé à la persécution et à la malveillance et de nous garantir des malheurs à venir⁸. » Le 30 janvier 1779, inquiet des intrigues qu'il soupçonnait les Jésuites de nouer pour remplacer à Ingolstadt par des hommes à leur dévotion les professeurs qui leur étaient hostiles et sur le bruit qu'ils voulaient le faire envoyer lui-même à Heidelberg, il pria les Aréopagites de Munich de venir à son aide en décourant quelque ministre hostile aux Jésuites et que l'on pourrait peu à peu disposer à écouter sans

1. O. S., 18. — 2. O. S., 27.

3. Weishaupt: *Vollständige Geschichte der Verfolgungen der Illuminaten in Bayern*, 135-143. Les sujets de Pensums indiqués par Weishaupt dans la Correspondance roulent à de rares exceptions près sur le même thème. Voici encore à titre de spécimen les trois sujets entre lesquels il donnait le choix à Claudius Imperator: « Est-il ou non utile d'entrer dans une association privée? — Quels avantages ont les sociétés secrètes sur les gouvernements civils? — De quelle façon pourrait-on disposer quelqu'un à entrer dans notre Ordre, ou comment le Candidat agirait-il d'après ses lumières actuelles avec une personne qu'il voudrait déterminer à se faire affilier à notre Société? » (O. S., 183.)

1. Echt. III., 103. — 2. O. S., 18.

3. Statuts des Illuminés, pg. 10, Statuts des Minervaux, pg. 17.

4. O. S., 279. — 5. O. S., 339.

préventions le récit des épouvantables persécutions dont ils se rendaient coupables ¹.

L'Ordre était donc destiné tacitement à devenir une ligue défensive et offensive de libres penseurs. Il devait avoir plus tard une doctrine officielle, une « religion » qui lui fut propre ² et cette doctrine ne devait pas manquer d'être assez hardie car Weishaupt écrivait à son lieutenant : « Par les préjugés dont les membres de la deuxième classe se disent affranchis, je pourrai voir quels sont ceux qui sont disposés à accepter certaines doctrines politiques peu communes et à un degré plus élevé, certaines doctrines religieuses ³. » Il croyait, il est vrai, dangereux de faire connaître aux adeptes les doctrines irréligieuses des matérialistes français, tant que l'éducation morale qui formait la base de son système n'aurait pas porté ses fruits. « Nous devons, écrivait-il à Zwack, nous montrer prudents avec les débutants en ce qui touche les livres traitant de politique et de religion. Je les ai, dans mon plan, réservés pour les hauts grades; pour le moment il ne faut faire connaître que les moralistes et les historiens philosophes. La morale doit être le principal objet de notre enseignement. *Robinet, Mirabaud, le Système Social, Politique Naturelle, Philosophie de la Nature (sic)* et les livres de ce genre sont pour plus tard; il faut actuellement les cacher avec soin et particulièrement Helvétius: de l'Homme. Si quelque membre le possède déjà, qu'on ne l'en loue ni ne l'en blâme. Ne parlez pas non plus aux Initiés de pareilles matières, car on ne sait pas comment elles seraient comprises, nos gens n'étant pas encore suffisamment préparés, et ils ne pourront l'être qu'après avoir passé par les classes inférieures ⁴. »

Comme les Mystères ou hauts grades ne furent pas même esquissés pendant la période dont nous nous occupons en ce moment, l'enseignement dogmatique donné par la Société laissait en effet de côté les questions politiques et religieuses. Pourtant certains passages des documents officiels trahissent les tendances secrètes de l'Ordre. Dans la liste des livres recommandés par les Statuts Réformés on voit par exemple cité le livre de l'Esprit d'Helvétius et l'écho des visées anticléricales de Weishaupt se retrouve dans les différents Statuts sous une forme il est vrai très enveloppée mais suffisamment claire pour qui savait lire entre les lignes. Le Novice aurait été bien borné qui n'aurait pas compris à demi-mot quand l'Ordre lui promettait « de venir au secours de la vertu persécutée, de le protéger contre l'injustice, de s'opposer à la réalisation des mauvaises intentions ⁵ » ou quand il lui faisait jurer « de combattre de tout son pouvoir les ennemis de la race humaine et de la société civile ⁶ ».

1. O. S., 306. — 2. O. S., 217. — 3. *Ibid.* — 4. O. S., 210. — 5. O. S., 27. — 6. O. S., 76.

Que l'Ordre sût d'avance qu'il s'adressait à des gens avertis, c'est ce qui ressort et de la Correspondance et de témoignages non suspects. Ce qui avait contribué à concilier à Zwack les bonnes grâces de Weishaupt, c'était certainement une note de Massenhausen, disant que la nouvelle recrue était au point de vue religieux beaucoup plus avancée que bien des gens, qu'elle était en ce qui concerne la religion et la foi très au-dessus des opinions du vulgaire et répondait tout à fait à ce que cherchait le chef de l'Ordre ¹. Aussi Weishaupt lui avait fait recommander immédiatement la lecture du Système Social interdite aux Novices ordinaires ². Les propos que Zwack avait coutume de tenir sur la religion étaient si hardis que Weishaupt devait lui conseiller de ménager les opinions religieuses du chanoine Hertel « dont l'estomac n'était pas encore préparé à digérer des mets aussi lourds ³ ». Mais si Weishaupt craignait d'effaroucher le timide Hertel, l'admiration enthousiaste que provoqua chez les membres de l'Ordre le Pensum de Zwack prouve qu'ils jouissaient d'un estomac plus robuste ⁴. L'auteur de cette dissertation après avoir vigoureusement dit leur fait au fanatisme et à l'intolérance, qu'il confondait avec toute conviction religieuse, ne cachait pas la prédilection qu'il avait pour l'athéisme. « Les tristes effets de la superstition, dont l'histoire ne fournit que trop d'exemples, me font penser, disait-il, qu'il serait moins mauvais pour une société de compter au nombre de ses membres des gens qui ne croient absolument pas à l'existence de Dieu que d'y souffrir ceux qui croient à un Dieu courroucé, avide de vengeance et animé de passions humaines. L'athée trouve son plaisir et son unique félicité dans la vie en société, il fait tous ses efforts pour y être heureux et utile à ses semblables et quand même l'amour de soi et le désir de s'élever dans l'ordre social seraient le principal ressort de tous ses actes, la communauté en tirerait toujours quelque avantage, tandis que la superstition nous enseigne à mépriser le monde et à le représenter aux autres comme méprisable, à voir une séduction dangereuse dans tout ce qu'il offre d'attrayant à ceux qui le servent, dans tout ce qui nous donne envie de vivre, et nous conseille enfin de violer nos devoirs naturels pour obéir aux ordres qu'elle attribue fausement à la divinité ⁵. » Le fait que Weishaupt ordonnait à tous les Supérieurs de copier cette dissertation, afin de pouvoir s'en servir pour l'instruction de leurs subordonnés ⁶, prouve qu'il connaissait assez l'état d'esprit de ses disciples pour être sûr que les tirades de Zwack, imitées de Raynal, que l'opuscule citait avec éloges, trouveraient auprès de tous l'accueil que leur avaient réservé les membres de l'Ordre auxquels il avait été déjà communiqué.

1. Tablettes d'Ajax sur Danaus, O. S. in fine.

2. O. S., 180. — 3. O. S., 223. — 4. O. S., 203. — 5. O. S., 131-9. — 6. O. S., 203.

L'esprit antireligieux qui régnait au sein de la Société au commencement de 1778 était toujours aussi vivace deux ans plus tard. Bassus se trouvant à Munich en décembre 1780 assista à une Assemblée Minervale où il entendit un abbé français lire un discours contenant les plus vives attaques contre les dogmes chrétiens et qui semblait être une compilation des pamphlets français : le Christianisme dévoilé, les Trois Imposteurs, l'Évangile de la Raison, le Militaire Philosophe, etc. ¹... Comme il exprimait après la séance son effroi à ceux qui avaient rempli les fonctions de Supérieurs et leur demandait pourquoi ils permettaient de lire de tels discours dans les réunions d'une Société qui s'engageait par les serments les plus sacrés à ne tolérer aucune attaque contre la religion, les bonnes mœurs et l'État, ses interlocuteurs promirent de faire à l'abbé les plus vives remontrances et de chercher à lui inspirer des idées plus raisonnables. Mais tout en reconnaissant qu'il avait mérité son exclusion immédiate, ils avouèrent qu'ils n'osaient lui appliquer cette peine car ils devaient y avoir recours avec beaucoup de précaution à cause du peu de prudence avec laquelle on avait procédé aux admissions dans les commencements ². Le candide Bassus se contenta de cette défaite, mais il est permis de supposer que les Supérieurs de l'Assemblée ne partageaient pas sincèrement son indignation puisqu'ils n'avaient pas retiré la parole au conférencier ou que du moins ils craignaient d'indisposer la majorité de son auditoire en sévissant contre lui.

Par une conséquence logique des opinions de ses membres et des intentions de son fondateur, l'Ordre devait un jour passer de la défensive à l'offensive, aussitôt qu'il se croirait assez puissant pour le faire, et attaquer vigoureusement ceux qu'il considérait comme ses ennemis. D'après le plan de Weishaupt le grade suprême devait former le conseil de guerre qui dirigerait les opérations. Dans une lettre adressée à Zwack et où il lui donnait un aperçu de ce que serait ce grade, il disait : « Pour couronner l'œuvre, on fait connaître complètement à l'Initié la politique et les principes de l'Ordre. C'est dans ce Conseil Suprême que seront élaborés les plans de campagne pour combattre, avec une vigueur de plus en plus grande, les ennemis de la raison et de l'humanité. Ce conseil décidera des moyens propres à faire participer les membres de l'Ordre à l'exécution de ses plans, choisira ceux de nos gens à qui l'on pourra se confier et déterminera de quelle façon chacun

1. Le Christianisme Dévoilé, pamphlet anti-chrétien du baron d'Holbach, publié sous le nom de Boulanger. — Le Traité des trois Imposteurs (Moïse, Jésus et Mahomet) parut à Amsterdam en 1776. On l'a attribué à Campanella, Vanini, Etienne Dolet, Rabelais, Giordano Bruno, etc. — Le Militaire Philosophe ou difficultés sur la religion proposées au R. P. Malebranche par un ancien officier. Londres, 1768. Pamphlet anonyme de Naigeon. Le dernier chapitre, attribué à d'Holbach, est intitulé : « Toute religion factice et contraire à la morale, lui est totalement inutile. » — 2. Bassus 37.

d'eux devra concourir à la réussite de cette entreprise suivant la connaissance plus ou moins complète qui lui aura été donnée des maximes de l'Ordre ¹. » Pour le moment l'Ordre emplissait son arsenal et faisait à l'ennemi une guerre de partisans. Il garnissait sa bibliothèque de tout ce qu'il pouvait découvrir de livres sur les ordres monastiques, leurs statuts, leur histoire, leurs légendes, « spécialement de tout ce qui avait été écrit contre eux », comme les factums de Sarpi contre le pape Paul V et le Magasin de le Bret « pour en tirer un jour quelque chose de splendide ² ». Il envoyait des fourrageurs piller de nuit chez l'adversaire les magasins mal gardés : Hohe-neicher promettait de livrer à la bibliothèque Illuminée de Munich un butin important tiré de la bibliothèque du chapitre de Freysingen, Tibère rapportait de celle des Carmélites de Ravensberg de riches dépouilles et entreprenait un raid à travers les couvents de Souabe ³. Weishaupt applaudissait à leurs succès et en annonçant triomphalement à Zwack les vols commis par Merz au couvent de Ravensberg, s'écriait : « Que diable feraient ces gaillards-là de tous ces livres ⁴. »

Non content de razzier le territoire de l'ennemi, l'Ordre l'attaquait par derrière en lançant contre lui des factums anonymes. Il avait à Munich un imprimeur affilié et cherchait dans les pays voisins, notamment à Augsbourg, Nuremberg et Ratisbonne, des libraires qui consentiraient à vendre des pamphlets qu'on ferait entrer secrètement en Bavière ⁵. Weishaupt recommandait à Zwack de ne pas oublier parmi les recrues qui pourraient être utiles à la Société les intermédiaires nécessaires à ce genre d'opérations : imprimeurs, libraires et maîtres de poste ⁶. Les adeptes devaient utiliser leurs connaissances, en français, anglais, italien ou espagnol pour traduire et mettre ainsi à la portée du public bavarois de « bons livres » c'est-à-dire des pamphlets antireligieux et antijésuitiques comme Il Cardinalismo, la Morale Universelle et la Relatio de Scioppius que l'Ordre faisait imprimer à ses frais ⁷. Les mieux doués devaient acquitter leur quote-part de libelles originaux dont Weishaupt indiquait la forme et le sujet. « Il suffirait à la rigueur que ces ouvrages n'aient qu'une feuille, écrivait-il à Zwack et à Hertel. Ce pourrait être par exemple une parodie des Lamentations de Jérémie, une complainte en prose poétique sur la situation de la Bavière, dans le goût de la Britannia de Thomson ou des Nuits de Young. Dans ce dernier cas il

1. O. S., 216. — 2. O. S., 329. — 3. O. S., 242, 330. — 4. O. S., 242. — 5. O. S., 207, 209, 221, 227. — 6. O. S., 199.

7. La publication de cet opuscule intitulé *Relatio de Stratagematis et Sophismatis Polchis S. J.* et que Scioppius avait fait paraître sous le pseudonyme de Alphonse de Vargas, fut une des principales préoccupations de Weishaupt et de Zwack pendant le premier semestre de 1778 ; la Correspondance et le Journal de Zwack en font souvent mention (O. S., 199, 206, 221, 227, 247, 249, 257, 318).

faudrait faire parler la Bavière. On pourrait aussi composer des prophéties dans le style oriental. Il faudrait que ces petits ouvrages soient satiriques sans trop de trivialité. Je me chargerai pour ma part de la parodie des Lamentations de Jérémie, cela est tout à fait d'actualité ¹. » L'appel de Weishaupt fut entendu et l'Ordre produisit un certain nombre de ces « Pièces ». Tamerlan et Timon se distinguèrent particulièrement dans ce genre de littérature et donnèrent plus d'une fois de la besogne à l'imprimeur de Munich. Si la « Pièce » d'Ecker eut peu de succès, un dialogue écrit par Tamerlan s'enleva avec tant de rapidité qu'on dut songer à en faire une seconde édition ².

Le but secret que l'Ordre s'était assigné influait sur les moyens employés pour atteindre celui dont il se réclamait officiellement. Ce n'est pas à dire que le rôle de professeur de morale qu'il prétendait jouer fut un pur prétexte servant à masquer ses véritables intentions. Weishaupt et ses collaborateurs voulaient très sincèrement rendre les hommes meilleurs, mais ils croyaient de très bonne foi que les adversaires de tout progrès intellectuel et moral étaient les prêtres et les moines et si, par prudence, l'Ordre se gardait de le dire ouvertement, ses règlements trahissent cette préoccupation secrète. S'il impose à ses adeptes avec tant d'insistance un silence rigoureux, c'est que voulant lutter contre les ministres de la religion d'État et les soldats les plus vigilants du catholicisme, les Jésuites, il lui faut avant tout dissimuler son existence. S'il s'informe avec tant de soin des relations du Candidat, c'est pour éviter de s'adresser à un de ces « homines rubri » contre lesquels Weishaupt met les recruteurs en garde ³. S'il prescrit à ses membres de s'espionner mutuellement sans relâche, c'est pour prévenir la trahison. Enfin la maïeutique qu'il emploie avec prédilection lui permet de connaître les gens auxquels il peut se fier et de battre en retraite à temps quand les réponses du Novice ou du Minerval ne lui paraissent pas satisfaisantes à ce point de vue spécial.

Bien plus : par le fait même qu'il se considérait comme une alliance offensive et défensive de libres penseurs, l'Ordre fut amené à violer les principes sur lesquels il s'appuyait comme association d'enseignement moral. En cette qualité il prétendait n'attendre la puissance que du nombre toujours plus considérable de citoyens vertueux qu'il formerait à loisir et qui devait s'accroître de génération en génération, et d'autre part, il lui fallait s'adresser à ceux qui étaient les plus accessibles à son enseignement, c'est-à-dire aux jeunes gens dont l'expérience du monde n'a pas encore faussé l'esprit et dont le cœur s'enflamme aux mots d'égalité et de fraternité, aux pauvres,

1. O. S., 322. — 2. O. S., 247, 251, 324, 332. — 3. O. S., 202.

aux faibles, aux opprimés qui sentent toute l'utilité de la solidarité. Enfin voulant enseigner à ses membres la pratique de l'égalité, il était logique et nécessaire qu'il les traitât tous de la même façon, sans permettre que la richesse, la naissance ou le rang conférât chez lui quelque avantage. Mais, ligue anticléricale, la Société devait être forte, et le plus tôt possible pour l'attaque comme pour la défense. Elle était par suite obligée de chercher des appuis dans le monde, de recruter des alliés puissants pour ses campagnes futures, des protecteurs pour la sûreté actuelle de ses adhérents, des banquiers pour fournir les fonds nécessaires à sa propagande. Il lui fallait donc s'adresser aux grands, aux gens en place, aux riches, et, pour les retenir, leur accorder tous les privilèges qu'ils croyaient dus à leur argent, à leur influence, à leur situation sociale. C'étaient là deux ordres de nécessité contradictoires et l'Ordre fut entraîné à sacrifier à ses intérêts les plus immédiats les principes hautement proclamés par lui.

S'il est vrai qu'il recommandait à ses recruteurs de rechercher surtout les Candidats de 18 à 30 ans ¹ et que Weishaupt préférait même ceux de 15 à 20 ans parce que leurs progrès plus lents étaient aussi plus sûrs et surtout parce qu'il les espérait plus dociles ², s'il est indéniable qu'en fait la grande majorité des recrues fut d'abord d'un âge assez tendre, il faut remarquer que la profession du fondateur de l'Ordre et l'âge de ses collaborateurs les plus actifs, comme Massenhausen et Zwack, les forçaient à s'adresser aux étudiants. En revanche on ne les voit nulle part désireux d'attirer dans leur Société les pauvres et les humbles. Avec quelle ardeur, au contraire, l'Ordre ayant besoin de gens « qui lui procurent considération et protection ³ » fait-il la chasse aux « divites », aux « potentes », aux « cavaliers » et quel accueil respectueux et enthousiaste est réservé au moindre conseiller aulique qui daigne accorder son adhésion. Les Statuts et Règlements, cela va de soi, ne soufflent mot de ces concessions faites aux nécessités pratiques. Ils affectent au contraire pour ces vaines contingences un superbe mépris. « Dites sans crainte et sans hésitation à tous vos gens, prescrit l'Ordre aux Minervaux Illuminés, que l'Ordre ne prie personne d'entrer dans ses rangs ou d'y rester; il lui est indifférent que ses membres soient nombreux ou non, riches ou pauvres, fils de prince ou journaliers. Ce sont les grands et les riches qu'il recherche le moins, car il est rare qu'on arrive à faire quelque chose d'eux, et ils peuvent s'estimer heureux quand on consent à les admettre. Les avantages que leur confère leur argent ou leur situation, les empêchent d'ordinaire de comprendre combien l'homme a besoin de ses semblables et c'est pourquoi ils sont rarement bons. Pourtant nous ne leur fermons pas absolument notre porte quand

1. O. S., 55. — 2. O. S., 261. — 3. O. S., 199.

ils sont dociles et quand ils ne cherchent pas à se prévaloir de leur situation dans le monde. Ils doivent apprendre en quoi consiste la vraie noblesse, et souffrir qu'un homme qu'ils estiment fort au-dessous d'eux dans le monde profane, se trouve chez nous leur commander. Celui qui trouve ces conditions trop dures n'a qu'à nous quitter, il peut même devenir notre ennemi, nous ne le craignons pas¹ ».

Ce sont là de nobles et fières paroles, mais dans la coulisse Weishaupt tient un autre langage. « L'entrée dans l'Ordre de M. le Secrétaire Intime Geiser, écrit-il à Hertel, a été pour notre entreprise un gain si important, qu'elle lui donne à partir d'aujourd'hui une tout autre tournure. Aussi faut-il en féliciter, vous, moi et l'œuvre tout entière qui pourra prendre tout son développement maintenant que des personnes en crédit vont donner du poids à notre Société. Présentez à M. le Secrétaire Intime mes civilités les plus empressées et mes remerciements². » Weishaupt ne songe pas à traiter un personnage aussi important de la même façon qu'un petit étudiant en droit, aussi ajoute-t-il : « M. le Secrétaire Intime aura toute liberté pour choisir le nom de guerre qui lui plaira, l'emploi qu'il veut occuper et le travail qu'il entend fournir ; il suffira qu'il m'en informe par votre intermédiaire afin que nous puissions prendre les mesures nécessaires pour le présent et pour l'avenir³ ». C'est avec un égal empressement qu'on accorde au comte Savioli des facilités particulières en lui déclarant « qu'à cause du service important qu'il rend à l'Ordre par le seul don de sa personne on ne sera pas aussi exigeant avec lui qu'avec les autres⁴ ». Ainsi la naissance et le crédit permettent d'entrer dans l'Ordre par une porte réservée et dispensent du stage imposé au commun des mortels.

La richesse n'accorde pas de moindres privilèges. Il suffit d'avoir de l'argent et de s'engager à payer une forte cotisation pour être dispensé des épreuves édictées par une Société qui prétend apprendre à ses membres qu'ils doivent s'assurer le concours de leurs semblables par l'affection qu'ils leur inspirent et non « en l'achetant⁵ ». « Je n'ai rien à dire contre le baron Ert, écrit Weishaupt, *c'est un bon enfant (sic)*, il faut avoir aussi de ces gens-là, ils font nombre et emplissent la caisse⁶ », et Zwack note dans son Journal : « Claudius a insinué X., à dispenser d'un Pensum difficile, il est riche⁷. » Ce privilège n'est pas accordé accidentellement ; les règlements, cette fois moins discrets, le consacrent officiellement. L'Idée Générale distingue deux classes d'Illuminés : ceux qui veulent fournir un travail personnel et ceux qui peuvent se racheter de cette obligation. « Tout membre, dit le para-

1. Echt. III., 124. — 2. O. S., 245. — 3. Ibid. — 4. O. S., 292. — 5. O. S., 171. — 6. O. S., 171. — 7. O. S., 207.

graphe 9, doit choisir une science ou un art comme occupation principale, mais comme quelques personnes n'ont pas le goût, le temps ou le moyen de se livrer à un pareil travail, l'Ordre a décidé que chaque nouveau membre doit déclarer dans les quinze jours à son Insinuant s'il veut être utile à l'Ordre par ses recherches dans les sciences ou bien par une contribution en argent. Dans le premier cas il doit remettre un travail qui sera imprimé, dans le second il versera une somme convenable pour indemniser celui qui écrira la dissertation à sa place et cette dissertation lui sera dédiée¹. »

Une pareille tolérance ne parut pas encore suffisante et il fut créé pour les adeptes plus pourvus d'argent que doués d'intelligence ou d'ardeur au travail, une classe spéciale, dont les Statuts et les Règlements ne soufflent mot, mais dont la Correspondance nous signale l'existence. A ceux qui sont rangés dans cette classe particulière, l'Ordre ne demande que de payer régulièrement une cotisation d'un carolin (environ 10 francs), il les dispense des obligations imposées aux Novices et aux Minervaux réguliers, mais il ne les initie pas aux doctrines et aux projets de la Société. Ces membres honoraires furent d'abord appelés « ceux qui payent un carolin » (Carolinzhahler) et l'Ordre était à peine fondé que Weishaupt et Massenhausen pensaient à leur donner un règlement spécial, intitulé *Receptio caroliniaca* ou *Instructio pro Carolinis*, que Weishaupt résumait ainsi qu'il suit : « Pour la réception des Carolinzhahler, il faut laisser de côté tout ce qui donne une idée un peu détaillée de l'enseignement que les membres devront recevoir. *Tels doivent être persuadés que le degré qui vient soit le dernier (sic)*. Il ne faut pas non plus les tourmenter avec des dissertations ou autres choses semblables. Bref respice finem propter quem eligitur. Il ne faut communiquer que ce qui est nécessaire pour atteindre le but qu'on se propose, le reste non². » Étaient aussi rangés parmi les Carolinzhahler ceux dont on désespérait de rien tirer, au moins provisoirement. « Il faut, écrivait Weishaupt à Massenhausen, que Winterhalter devienne un tout autre homme ; pour le moment c'est tout au plus si on peut en faire un pro-Carolino³. » La dénomination de Carolinzhahler paraissant sans doute trop significative, on appela plus tard des Sta Bene ceux qui étaient condamnés à ne jamais franchir le seuil du temple que leurs deniers servaient pourtant à construire. Aidé des conseils de Zwack, Weishaupt rédigea à leur intention des Statuts particuliers qui leur assignaient une place à part dans le deuxième grade⁴. Ces Statuts ne nous sont pas parvenus, mais il ressort d'une lettre de Zwack qu'ils furent terminés à la fin de 1778 et mis en pratique. « J'ai, écrit Zwack, recruté le jeune Schmöger en qualité de Sta Bene, pour qu'il nous prête plus tard son *Logie (sic)*

1. O. S., 41. — 2. O. S., 172. — 3. O. S., 175. — 4. O. S., 281, 289.

qui est très commode et surtout pour qu'il contribue pécuniairement à notre entreprise... Tite-Live également ne devra être considéré à l'avenir que comme un *Sta Bene*. Il s'est engagé spontanément à payer telle cotisation qu'on lui fixerait et à fournir des livres et des mémoires manuscrits, mais il m'a avoué qu'il n'avait ni les lumières ni le temps nécessaires pour effectuer les travaux dont on l'avait chargé. Je ne lui ai pas fait de réponse ferme pour le moment, mais je lui ai donné à entendre qu'il pourrait sans aucun doute continuer à faire partie de l'Ordre et qu'il serait alors rangé dans la classe de ceux qui nous sont utiles par leur contribution en argent ¹. »

Quand une association veut jouer un rôle politique il ne lui suffit pas d'avoir une caisse bien garnie et des protecteurs influents ; pour se défendre contre les attaques du parti adverse ou nouer des intrigues contre lui, il est nécessaire qu'elle soit au courant des secrets qui intéressent la vie privée de tous les personnages haut placés. Aussi l'Ordre qui, en théorie, travaille à l'écart du monde à améliorer le cœur et l'esprit de ses membres et transporte le sage dans une thébaïde où il peut méditer loin des vaines agitations des hommes, ce même Ordre incite ses adeptes à lui communiquer tout ce que la chronique scandaleuse raconte sur les gens qu'ils peuvent approcher. « Tout membre qui a pour nous quelque attachement, disent les Statuts des Illuminés, doit nous révéler sans hésitation toutes les relations secrètes qu'il arrive à découvrir. L'Ordre promet solennellement de ne pas en faire mauvais usage ². » Les Statuts Réformés maintiennent ces dispositions en les étendant expressément à tous les grades ³. Quand on est plus sûr de l'adepte, on devient plus explicite et plus pressant. « Comme celui qui reçoit de l'Ordre la permission d'insinuer les Candidats qu'il a proposés, dit « l'Instruction pour ceux qui ont reçu *facultatem insinuandi* », est élevé à un degré plus haut que celui de simple Insinué, la société attend de lui qu'il lui accorde toute sa confiance. C'est pourquoi il a été décidé que les membres de ce grade devront remettre, outre les demi-feuilles dont l'Instruction *Insinuatorum* a ordonné l'envoi, une demi-feuille spéciale contenant toutes les intrigues secrètes, amours et inimitiés de différentes personnes ⁴. » Grâce au rapport régulier de sa police occulte, l'Ordre se trouve armé pour la lutte, mais il est difficile de discerner ce que la perfection morale de ses membres pouvait gagner à ce genre d'occupation.



Ces dérogations sournoises ou impudentes à des principes hautement

proclamés, l'emploi méthodique de pratiques avilissantes, s'expliquent par le but secret que poursuivait la Société. On leur a cherché une autre cause : l'influence jésuitique. Ceux des historiens qui, tout en blâmant certains procédés de l'Ordre des Illuminés, sont favorables à ses tendances, rejettent la responsabilité de l'aberration morale qui avait introduit dans son système d'éducation le mensonge, la délation et l'espionnage, sur les premiers maîtres de Weishaupt dont les maximes détestables auraient pour toujours faussé son sens éthique. Ils lui reprochent d'avoir souvent agi comme s'il avait pris pour devise : « le but justifie les moyens » (*der Zweck heiligt die Mittel*), mais ils font valoir à son excuse que l'élève des Jésuites s'est servi pour les combattre des armes qu'ils employaient d'ordinaire. Il faut ici distinguer. Même en admettant ce qui aurait besoin d'être démontré, c'est-à-dire que le sens donné vulgairement au mot jésuitisme répond à la réalité des faits et que morale jésuitique signifie absence complète de scrupules, duplicité radicale et recherche du succès à tout prix ¹, il resterait encore à prouver que la politique pratiquée par les chefs de la Société de Jésus était connue des enfants auxquels ils enseignaient le latin et la rhétorique, ou bien que l'atmosphère viciée que l'on respirait dans leurs collèges corrompait fatalement les esprits les plus fermes et les plus droits. Homais l'affirme, mais Homais n'est pas une autorité.

Il n'est pas niable que Weishaupt ait appliqué sciemment le principe que la fin justifie les moyens, mais il était fort capable de le formuler spontanément. Un homme possédé d'une idée fixe, inventeur d'un nouveau système qui doit faire le bonheur de ses semblables, tout ébloui de la vision qui charme son orgueil, fanatique de ce qu'il s'imagine être la Raison, assez dupe de lui-même pour se croire le sauveur de l'humanité, quand il est seulement le jouet de son tempérament ambitieux et sectaire, n'hésitera pas à recourir aux moyens les moins avouables pour briser les obstacles qu'il rencontre. Si le hasard lui donne la puissance, il proscriit, il torture, il tue ; si le sort lui refuse l'usage de la force, il emploie sans scrupules la ruse et le mensonge, et sa conscience est d'autant plus à l'aise qu'il se targue vis à vis de lui-même de la pureté de ses intentions. Une pareille infirmité morale, dont on trouve des exemples ailleurs que chez les anciens élèves des Jésuites, n'est pas une maladie contagieuse provenant d'une contamination accidentelle, c'est une diathèse.

Ces réserves faites, il faut reconnaître que l'Ordre des Jésuites a servi de modèle en plus d'un point à Weishaupt et à ses collaborateurs et qu'il

1. O. S., 289, 291. — 2. O. S., 17. — 3. O. S., 41. — 4. O. S., 59.

1. Conférer sur cette question Boehmer : *Les Jésuites*, traduction G. Monod, XLIV-LII et 236-244.

ont employé délibérément certaines des méthodes usitées par lui, car le chef de l'Ordre et les Aréopagites avaient une trop haute idée de la puissance des Jésuites pour ne pas être tentés de les imiter dans l'organisation de leur Société. Dans une session de l'Aréopage du 22 septembre 1780 la question suivante avait été mise à l'ordre du jour : « Comment pourrait-on rendre les membres de notre Ordre indépendants de l'État, car l'Ordre des Jésuites était sans rapports avec lui comme l'est encore la hiérarchie ecclésiastique. Ils pouvaient tout seuls faire avancer leurs frères, nous, nous dépendons de l'État. Chez eux on devait renoncer à toutes les amitiés, à toutes les obligations, chez nous elles subsistent¹. » Les Aréopagites se demandaient même si les membres des grades supérieurs ne devraient pas être célibataires². Quelques Aréopagites étaient tellement hypnotisés par la hiérarchie Jésuite, que, sur leur proposition, les noms de Provincial, National, Assistants, furent attribués à certains dignitaires de l'Ordre des Illuminés³ et Weishaupt portait avec fierté celui de Général. La préoccupation dominante du chef de l'Ordre était d'introduire dans sa Société l'étroite subordination et surtout l'unité morale qu'il admirait dans la Société adverse, de mettre, ainsi qu'il le dit souvent dans ses lettres confidentielles, tous les Illuminés au même diapason (auf einen Ton stimmen). Si les Statuts Réformés obligeaient les Minervaux et les Novices à lire certains livres choisis, c'était « afin que tous les membres fussent animés d'un même esprit et qu'il y eût chez eux unité d'intelligence et de volonté⁴ ».

L'imitation méthodique se retrouve dans certains passages des règlements, dans divers détails d'organisation. Dans l'Instructio pro recipientibus, on entend à plusieurs reprises l'écho très net des règlements concernant le recrutement que Loyola avait édictés dans la première partie des Constitutions de la Société de Jésus⁵. Les études du Novice chez les Illuminés correspondent à peu près à celles que faisaient les élèves des collèges jésuites du premier degré. Le Minerval reçoit un enseignement supérieur équivalent à celui donné dans les collèges jésuites du deuxième et surtout du troisième degré, qui s'appelaient Académies. Naturellement certaines disciplines prosrites par les Jésuites, telle la médecine, étaient favorisées par les Illuminés, d'autres au contraire, comme le droit canon, admises par les premiers étaient rejetées par les seconds, mais il y avait concordance évidente dans l'ensemble⁶. Il n'est pas jusqu'au souci d'habituer les Novices et les Minervaux aux bonnes manières qui n'ait pu être inspiré par le désir de ravir aux Jésuites ce monopole de la bonne éducation qui leur était alors reconnu par

1. B. U. M. A 2. — 2. *Ibid.*, A 3. — 3. Zwack, *Beurk. Gesch.* Engel, 85. — 4. O. S., 32. — 5. Boehmer, 61. — 6. Boehmer, 225-226.

les protestants aussi bien que par les catholiques et par le souvenir de la peine que se donnaient les Pères d'Ingolstadt pour inculquer à leurs disciples l'urbanité à laquelle on reconnaissait les jeunes gens sortis de leurs mains¹. Il est possible également que l'idée d'instituer un Noviciat ait été donnée à Weishaupt par ces Congrégations de Marie, fondées par les Jésuites dès le XVI^e siècle, où ils faisaient entrer les jeunes gens pour les accoutumer aux exercices de piété². De même les Quibus licet, dont Weishaupt disait qu'ils seraient chez les Illuminés ce qu'était la confession chez les Jésuites³, étaient imités des bona opera que les membres de ces Congrégations devaient remettre sous pli cacheté à la fin de chaque mois⁴. Enfin Weishaupt avait trouvé, tout organisé chez ses ennemis, le système de surveillance mutuelle et de délation qu'il avait introduit dans son Ordre. Les Constitutions des Jésuites confiaient dans les Universités à un syndic général et à des syndics particuliers le soin de faire des rapports secrets sur tout ce qui leur paraissait digne de remarque et tous les Frères avaient le droit de faire au Général ou au Provincial des rapports également secrets. Dans les écoles chaque élève avait un aemulus chargé de le surveiller, de l'admonester et au besoin de le dénoncer. Dans chaque classe un élève exerçant les fonctions de Censeur ou de Préteur tenait le Préfet au courant de tout ce qui s'y passait, et les élèves étaient autorisés à dénoncer ce qu'ils trouvaient à reprendre chez leur maître⁵.

Les historiens qui ont vu dans l'Ordre des Illuminés une machine de guerre, inventée par un ancien élève des Jésuites pour les combattre avec leurs propres armes, ne se sont donc pas beaucoup trompés. Leur définition est incomplète, mais elle signale un des caractères, et non le moins frappant, de la Société créée par Weishaupt et ses collaborateurs.



Par ses divers caractères, avoués ou secrets, l'Ordre des Illuminés était l'expression d'une époque et d'un milieu. Le Système né dans le cerveau de Weishaupt avait trouvé des adeptes en Bavière parce qu'il répondait aux aspirations et satisfaisait les haines de la classe cultivée dans ce pays. L'état d'esprit de cette partie de la population s'explique par l'oppression

1. Boehmer, 231-232.

2. Kluckhohn : *Vortraege und Aufsätze*, 286.

3. O. S., 216.

4. Zwack : *Beurk. Gesch.* Engel, 85. Zwack notait dans son Journal : « Tous les mois des billets imprimés avec des devises ou Monita ad normam Sodalium, comme on fait avec les saints du mois. » (O. S., 106).

5. Boehmer, 229-230.

cléricale qui pesait sur la Bavière depuis trois siècles. L'alliance étroite du gouvernement civil et de l'autorité ecclésiastique était devenue à partir du ^{xvii}^e siècle le pivot de la politique des Wittelsbach. Depuis le mercredi des Cendres de l'année 1522 où le duc Guillaume IV de Bavière avait lancé un édit interdisant à ses sujets sous les peines les plus sévères de s'écarter de l'ancienne foi, les Électeurs s'étaient efforcés par tous les moyens en leur pouvoir de maintenir la religion catholique dans leurs États ¹. La Contre-Réforme, dont le Concile de Trente avait donné le signal, avait débuté en Bavière sous le duc Albert V. Usant des pouvoirs que conférait aux souverains le droit public de l'époque tel qu'il avait été formulé dans le *Jus reformandi* consacré par la paix d'Augsbourg en 1555, le duc avait fermé complètement ses États au protestantisme. Il avait obligé l'Université d'Ingolstadt à jurer la *Professio fidei tridentina*, fait brûler par montceaux les livres hérétiques, expulsé impitoyablement les récalcitrants et traité sans miséricorde les Anabaptistes par l'épée, le feu et les noyades ². Ses successeurs continuèrent sa politique. Encore en 1586 les Anabaptistes de Moravie réussirent à soustraire 600 victimes au duc Guillaume de Bavière. Ce seul exemple prouve que le nombre des expulsés se chiffra non par quelques centaines mais par plusieurs milliers ³. Les Électeurs Guillaume IV, Albert V et Guillaume V prirent les mesures les plus sévères, pour empêcher les idées et les livres protestants d'entrer dans l'Électorat ⁴. Aucun protestant ne put s'établir ni aucun office calviniste ou luthérien être célébré dans le duché et l'on ne trouvait de protestants que dans le Haut-Palatinate et à Donaueschingen où ils s'étaient établis avant l'annexion de ces territoires par la Bavière. Une censure rigoureuse, exercée par des ecclésiastiques, interdisait l'impression ou la mise en vente de tout ouvrage hétérodoxe.

L'Université d'Ingolstadt et tout l'enseignement des écoles que nous appelons en France secondaires avaient été mis entre les mains des Jésuites. Charles-Albert, Électeur de 1726 à 1754, faisait encore jurer à tous ses serviteurs qu'ils croyaient au dogme de l'Immaculée Conception. La Curie romaine avait eu soin d'entretenir le zèle des Électeurs de Bavière en récompensant largement les services rendus par eux à la cause de l'orthodoxie. Elle avait accordé à Guillaume IV d'importantes concessions financières et administratives. Elle avait pourvu plusieurs membres de la famille des Wittelsbach d'archevêchés et d'évêchés dans les territoires ecclésiastiques relevant directement de l'Empire. Malgré les décrets du Concile de Trente, le prince

Ernest de Bavière avait obtenu successivement les principautés ecclésiastiques de Freysingen, Hildesheim, Liège, Cologne, Munster et les grandes abbayes d'Empire de Stablo et de Malmédy ⁵. De 1583 à 1760 l'Électorat de Cologne avait été constamment gouverné par des princes bavarois. Les évêchés de Hildesheim, Paderborn, Freysingen, Ratisbonne avaient eu fréquemment des Wittelsbach pour titulaires et cette maison avait possédé en 1724, outre les électors du Palatinat et de Bavière, ceux de Cologne et de Trèves, soit quatre voix dans le chapitre électoral impérial.

L'entente cordiale entre la papauté et les Wittelsbach avait eu pour résultat de fermer la Bavière à toute influence novatrice. Elle l'avait complètement isolée du mouvement intellectuel qui allait se développant dans tout le reste de l'Allemagne. Pendant que sous l'influence de la Réforme, de la philosophie anglaise et des Encyclopédistes français, les idées évoluaient dans le monde germanique, la Bavière restait obstinément fidèle à un idéal social vieux de deux siècles. Cet attachement entêté au passé avait eu, à en croire les historiens qui décrivent la situation de la Bavière à la fin du ^{xviii}^e siècle, les plus funestes conséquences pour ce malheureux pays. Mais leur témoignage est assez suspect. Tous, à commencer par Nicolai et en continuant par Schlosser, Biedermann et Perthes sont des protestants du Nord, qui de prime-abord considèrent les Bavarois comme une race inférieure, d'abord parce que catholiques et ensuite parce qu'Allemands du Sud, et ils leur réservent une large part de la commisération dédaigneuse que le Germain pur sang accorde si généreusement d'habitude au *Welche* infortuné. Le tableau qu'ils font de l'Électorat à l'époque qui nous occupe est manifestement poussé au noir. Ils nous peignent une nouvelle Béotie où le peuple hébété par la superstition, démoralisé par une religion idolâtre, croupit dans la misère et dans le crime ⁶. S'ils reprochent avec raison au catholicisme bavarois d'avoir conservé la tradition barbare des procès de sorcellerie, s'ils rappellent avec une indignation légitime qu'en 1750 et 1756 deux fillettes

1. Boehmer, 116. — 2. Perthes, I, c., 376.

3. Confirmer particulièrement Schlosser : « La Bavière regorgeait d'oisifs et de mendiants entretenus par les aumônes que les couvents distribuaient sans discernement... Les prêtres et les moines innombrables avaient des enfants naturels qui devenaient des escrocs et des criminels. Les peines édictées étaient aussi barbares que les crimes qu'elles punissaient. Le nouveau code criminel semblait avoir été écrit avec du sang : la torture, la roue, la décapitation, la pendaison étaient à l'ordre du jour ; mais l'atrocité de la répression ne faisait qu'augmenter le nombre des criminels... La politique astucieuse des Jésuites avait fait des pèlerinages de l'oisiveté et des désordres qui en étaient inséparables une habitude populaire. Eux seuls faisaient cause de ce que les princes et la noblesse donnaient l'exemple à cet égard et la conséquence trêve naturelle de cet état de choses fut que, encore de nos jours la raison lutte en vain en Bavière et en Westphalie contre la tradition et la routine. » (II, 209 sq.)

1. Perthes : *Politische Zustände vor der französischen Revolution*, I, 376.

2. *Histoire Générale*, Lavis et Rambaud, V : Contre-Réforme dans l'Allemagne du Sud ; Boehmer, 114.

3. *Ibid.* — 4. Kluckhohn, 249-265.

de 13 ans avaient été décapitées puis brûlées comme sorcières¹, ils condamnent à tort les manifestations pittoresques d'une religion populaire qu'ils appellent superstition, faute de la comprendre. Ils prennent ombrage des fêtes et cérémonies religieuses comme en avait inventé la foi naïve du moyen âge et qu'aimait encore un peuple amoureux de ces spectacles où se mêlaient ingénuement le sacré et le profane. Ils rapportent avec horreur qu'on promenait à travers les rues de Munich dans un carrosse à six chevaux la statue de sainte Élisabeth coiffée d'un gigantesque toupet « la hérissée » ou qu'à la cérémonie du « Blutritt » au cloître de Weingarten un prêtre à cheval, escorté de dragons et de hussards, précédé d'une musique militaire et suivi de cavaliers en costume romain portait processionnellement le Saint Sang². Ils se scandalisent de voir des génies et des pages, des hommes et des femmes travestis, le géant Goliath et le petit David figurer dans les processions. Ils se voilent la face devant les perles de verre et les jets d'eau qui rehaussaient la mise en scène du Tombeau pendant la Semaine Sainte. Ils raillent le mannequin rembourré qui était hissé en haut de l'église à la fête de l'Ascension et le pigeon de bois qui descendait sur l'autel à la fête de la Pentecôte³ et ils gémissent sur ces usages païens qui altéraient la pureté de la vraie religion chrétienne.

Tout compte fait, il semble bien que les conditions d'existence n'étaient pas plus mauvaises en Bavière, ni le système gouvernemental pire que dans les autres pays de l'Allemagne. La loterie d'État drainait les économies des petites gens, les finances étaient en mauvais point (138 millions de florins de dettes pour un revenu annuel d'à peine 10 millions) et le gouvernement se voyait parfois obligé de recourir à des emprunts forcés, la culture du sol très défectueuse laissait le tiers du pays en friche, 5.000 fermes étaient désertes, les petits propriétaires fonciers devenaient de plus en plus rares, dans les années de disette le blé atteignait des prix exorbitants, malgré le nombre excessif des fonctionnaires l'expédition des affaires était d'une lenteur désespérante, l'arbitraire le plus complet régnait dans les rapports entre le pouvoir et les citoyens, la vie communale était morte et la vie de société n'existait que dans les villes un peu importantes⁴, mais c'étaient là des phénomènes que l'on pouvait observer également dans les États protestants et dont il serait injuste de faire retomber toute la responsabilité sur le clergé catholique.

Pourtant, les choses étant remises au point, il faut reconnaître que ce

clergé n'était pas exempt de reproches. Les privilèges qui lui étaient conférés, l'autorité presque absolue que lui avait laissé prendre le gouvernement séculier lui imposaient des devoirs très lourds et il se montrait incontestablement inférieur à sa tâche. Il lui était arrivé ce qui advenait à toutes les castes qui restent trop longtemps en possession d'un pouvoir incontesté : la sécurité l'avait amolli. Une Église militante donne des preuves souvent admirables d'abnégation et de sacrifice. Une Église triomphante s'enrêcle et s'engourdit dans la quiétude et le bien-être. Le renouveau de foi catholique qui avait accompagné la Contre-Réforme, n'avait pas duré longtemps dans un pays où elle avait vaincu sans combat. Enfin dans cette Bavière où le sol est fertile, la vie facile et la bière savoureuse, le corps n'a que trop d'avantages pour l'emporter sur l'esprit. La joie et la douceur de vivre ne permettent pas à la vie intérieure de se développer avec la profondeur et l'intensité qu'elle acquiert sous des cieux moins cléments et l'absence de mysticisme ne laisse à l'idéal qu'une place fort restreinte dans le sentiment religieux. Le prêtre et surtout le moine étaient trop occupés de bien manger et de bien boire pour apprécier les joies sévères du renoncement et ils s'inquiétaient beaucoup plus de leurs intérêts matériels que de la vie future. Ils considéraient leur sacerdoce comme un métier et se croyaient en règle avec Dieu quand ils s'étaient acquittés ponctuellement des exercices de dévotion que leur imposait leur état¹.

Comme d'autre part la générosité des fidèles et la faveur du gouvernement assuraient aux gens d'église de grasses prébendes, le clergé bavarois avait un effectif hors de proportion avec la population de l'Électorat. En Bavière et dans le Haut-Palatinate se trouvaient, à côté de 3.000 prêtres séculiers, 1.500 moines dans 59 abbayes, 2.000 autres dans 55 couvents et maisons d'ordres mendiants, 300 nonnes dans 8 abbayes de femmes, 700 dans 26 cloîtres. D'après une autre source il y avait dans la Bavière seule 180 couvents dont 90 d'ordres mendiants. Le « Voyageur français » y comptait 200 couvents avec 5.000 moines. Nicolai avait trouvé 28.000 églises et chapelles et le capital des fondations pieuses était évalué à 60 millions de florins². La seule ville de Munich qui comptait alors 40.000 habitants avait 17 couvents. Dans la Haute-Bavière les Bénédictins occupaient 13 couvents, les Augustins 16, sans parler des Dominicains, Carmélites, Théatins et Franciscains. 1.500 moines mendiants parcouraient les villes et les villages. Ces couvents si nombreux étaient extrêmement riches : lorsqu'en 1798 une bulle du Pape autorisa l'Électeur à disposer de la septième partie des biens du

1. La Bavière n'avait d'ailleurs pas le monopole de ces atrocités : en 1782, une servante fut condamnée et exécutée dans le canton suisse de Glaris pour crime de sorcellerie. (Wenk : *Deutschland vor hundert Jahren*, I, 25).

2. Biedermann, IV, 1099.

3. Perthes, I, c., 379. — 4. Biedermann, I, 102, 106, 219-220, 226.

1. Conférer sur la vie dissolue, le luxe et la paresse des moines dans les couvents de Bavière, l'autobiographie de François-Xavier Bronner (1795).

2. Biedermann, IV, 1096.

clergé, le gouvernement préleva 25 millions et fit remarquer que cette somme n'égalait pas la part qui lui avait été consentie.

Ce clergé enfoncé dans la matière n'avait pas su amener à une conception un peu haute de la religion un peuple peu ouvert à l'idéal ; au contraire il avait abaissé la doctrine du Christ au niveau de la masse populaire, il en avait fait une religion purement formelle et un grossier fétichisme. Les Munichoïses des deux sexes se rendaient en voiture aux lieux de pèlerinages ; après avoir rempli leurs devoirs religieux en expédiant quelques Pater et quelques Ave devant l'image du saint et gagnés les indulgences attachées à ces dévotions, ils se rendaient à l'auberge pour boire et danser. « Il n'y a pas de pays au monde, disaient les Bavaïrois, où la religion soit si aisée et la dévotion aussi gaie que chez nous. » L'enseignement religieux consistait essentiellement à apprendre par cœur le catéchisme du Jésuite Graetscher. La prière était considérée comme une corvée où on se débarrassait aussi vite que possible. « L'enfant est dégourdi, il va aussi vite qu'un Pater Noster », disait un dicton populaire caractéristique. Le mendiant donnait aux personnes charitables deux Pater pour un kreutzer, quatre Pater pour deux kreutzers. La prédication était presque exclusivement aux mains des moines et surtout des capucins qui se recrutaient d'ordinaire parmi les étudiants incapables de terminer leurs études¹. Le clergé encourageait les superstitions les plus absurdes. On trouvait à Munich 17 images miraculeuses et d'innombrables statues de la Vierge auxquelles on attribuait le même pouvoir extraordinaire. Une d'entre elles, qui, prétendait-on remuait les yeux, faisait beaucoup parler d'elle en 1780. Des reliques qui avaient la réputation de guérir toutes sortes de maladies attiraient, dans la ville ou dans ses environs, une foule de malades et d'estropiés. Les miracles opérés par les images étaient proclamés en chaire et les prédicateurs donnaient des recettes merveilleuses pour guérir par l'intervention divine les hommes et les animaux ; ils conseillaient par exemple à ceux qui avaient été mordus par un chien enragé, d'aller prier devant les reliques de saint Hubert, leur représentant que, s'ils avaient recours à la médecine naturelle, ils témoigneraient d'une méfiance coupable à l'égard de la toute-puissance de Dieu. Les curés portant le Saint-Sacrement faisaient le tour des champs pour les préserver de la grêle². Les paysans achetaient de petites statuettes en cire ou en métal, fabriquées par des magiciens et qui protégeaient contre les charmes. Pour défendre leurs moissons contre la grêle, ils se disputaient pendant les vèpres de la Pentecôte les parcelles tombant de l'image du Saint-Esprit qui brûlait au plafond de l'église et ils les entraient

dans leurs champs. Le vendredi Saint, les femmes frottaient contre le crucifix exposé sur l'autel des œufs, du pain et de la graisse pour avoir toute l'année abondance de ces denrées. Les corporations d'artisans portaient en procession par les rues les images de leur patron au son des fifres et des tambours et les jetaient ensuite à l'eau si elles n'avaient pas donné de beaux temps³.

Si l'état de langueur où était tombé l'idéal chrétien inquiétait peu le laboureur à sa charrue ou le commerçant derrière son comptoir, l'autorité oppressive que s'arrogeaient ses représentants officiels, pesait à la classe cultivée qui, en Bavière comme ailleurs, avait perdu la foi. Malgré les efforts d'une censure impitoyable et vigilante, les échos du dehors parvenaient dans l'Électorat par les voyageurs, par les journaux et les livres introduits en contrebande. L'esprit d'examen et le rationalisme triomphant dans le reste de l'Allemagne et en France, avaient trouvé des adeptes dans la noblesse, dans les professions libérales, dans le clergé même et tous les Bavaïrois qui aspiraient avec délices l'air vif soufflant par dessus la frontière, prenaient en haine ce clergé intolérant et cette religion jalouse à laquelle ils ne croyaient plus et qui d'ailleurs leur avait été fort mal enseignée⁴. Ils souffraient de leur isolement non par sentiment national allemand ou par fierté patriotique, car ils étaient trop « philosophes » pour ne pas être cosmopolites, mais parce qu'ils sentaient que tout ce qui n'était pas Bavaïrois les tenait pour des membres arriérés de la société humaine. Le particularisme bavaïrois, développé par la tutelle que l'Église catholique exerçait depuis deux siècles sur le pays et qui poussait les habitants de l'Électorat à se considérer à peine comme une race allemande, avait ses raisons pour être ombrageux. Le compagnon ouvrier se risquait rarement à faire son tour d'Allemagne, car tout Allemand était tenu pour protestant et tout protestant pour Allemand dont il fallait se défier afin de n'en être ni la dupe ni le plastron. Les Allemands répondaient à l'aversion mêlée de bravade et de crainte des Bavaïrois par un dédain non dissimulé pour leur état social. Ils visitaient rarement la Bavière. Le voyage de Nicolai en 1780 semblait un voyage de découvertes dans une contrée inconnue. Plus les progrès de l'Allemagne sur le terrain intellectuel avaient été grands au XVIII^e siècle, plus profond s'était

1. Kluckhohn, l. c., 306-307.

2. Weishaupt, après avoir exposé comment l'enseignement religieux donné par les Jésuites était peu fait pour asseoir la foi sur des bases solides, ajoute : « Ce que j'ai éprouvé, des milliers de mes compatriotes l'ont éprouvé aussi, car ils sortent tous de la même école et je crois pouvoir prétendre à bon droit, que l'incrédulité régnant dans ce pays n'a été causée ni par moi ni par l'illuminisme, mais par un enseignement religieux qui a toujours été mauvais et par l'ignorance de la majorité du clergé catholique. » (*Nachtrag zur Rechtfertigung meiner Absichten*, 17.)

1. Perthes, l. c., 379. — 2. *Ibid.*

3. Biedermann, IV, 1098; Perthes, l. c., 379.

creusé le fossé qui la séparait de la Bavière¹. Les Bavaïrois cultivés, conscients de leur infériorité, en éprouaient une amère humiliation chaque fois qu'ils se trouvaient en contact avec d'autres Allemands ou lisaient les ouvrages imprimés en Allemagne.

Ils souffraient surtout de ne pouvoir satisfaire leur soif de science. Les croyances traditionnelles évanouies n'offraient plus d'aliment à leur sensibilité et à leur imagination. Leur adoration allait instinctivement à la nouvelle idole que ce siècle incrédule avait dressée dans le temple désert et à laquelle nous apportons encore aujourd'hui, plus ou moins sincèrement, nos hommages. Mais la religion officielle faisait bonne garde. Une seule Université, celle d'Ingolstadt, si peu estimée que seuls les étudiants pauvres consentaient à la fréquenter, quelques « écoles latines » où les chaires étaient occupées par des ecclésiastiques qui proscrivaient les livres écrits en allemand moderne, appelé par eux « allemand luthérien » et surveillaient de près l'orthodoxie des ouvrages mis entre les mains des étudiants, tels étaient les établissements d'instruction où les jeunes gens avides d'apprendre trouvaient un enseignement châté, incomplet, humble caudataire de la foi, esclave du dogme, quand il aurait dû être pour leur plaisir l'interprète fidèle de la Raison et de la science indépendante. Ailleurs nulle trace de vie intellectuelle, pas de livres, ou chers et rares.

Les aspirations de la classe cultivée avaient été encouragées, sans être satisfaites, par le gouvernement de l'Électeur Max-Joseph (1745-1779), qui avait tenté de faire triompher en Bavière l'esprit de réforme soufflant à travers toute l'Europe. Max-Joseph aspirait comme certains princes de l'époque à jouer le rôle de « despote éclairé » ; il avait voulu moderniser la Bavière à coups de décrets et par mesures administratives. Il avait encouragé, avec plus de zèle que de succès, l'agriculture et l'industrie. De grandes sommes avaient été dépensées pour fabriquer dans le pays ce qu'on pouvait faire venir à meilleur compte du dehors. Au lieu de chercher à développer les industries dont la Bavière fournissait les matières premières, on avait forcé les paysans à élever des vers à soie et à planter des mûriers jusque dans les hautes régions où ces arbustes ne pouvaient vivre. L'État avait encouragé la fabrication des objets de luxe, des ouvrages en or et en argent. quand on manquait de bons charrons, serruriers et selliers. Pour protéger les fabriques qu'il avait fondées ou qu'il subventionnait, il avait interdit l'importation et rendu difficile le trafic intérieur en établissant des douanes spéciales². La réforme judiciaire avait été plus heureuse dans ses résultats. Le chancelier Kreitmayer avait été chargé de simplifier la procédure et de rédiger un

1. Perthes, I, c., 380. — 2. Schlösser, II, 210.

nouveau code criminel. L'Électeur avait établi à Munich, dans son palais même, une cour d'appel qu'il présidait souvent en personne¹.

Mais c'est surtout contre le despotisme clérical et l'oppression intellectuelle qu'il avait dirigé ses efforts. Les partisans des idées nouvelles avaient fondé avec son appui en 1759 une Académie des Sciences dont les publications avaient été soustraites à la censure des Jésuites. Le bénédictin Henri Braun avait écrit une série de traités didactiques sur l'éloquence allemande qui avaient été lus avec avidité. Westenrieder avait fait paraître un Résumé de la Religion conçu dans un esprit de large tolérance et le théâtre Sterzinger, en butte aux calomnies des Jésuites pour avoir écrit en 1766 contre les procès de sorcellerie, avait été protégé par l'Électeur. Pour redonner de la vie à l'Université d'Ingolstadt, qu'il chargeait l'État de réorganiser, Max-Joseph avait décrété que tout aspirant à une fonction publique en Bavière devrait y avoir achevé ses études. Braun, appelé en 1765 à Munich, s'était efforcé avec beaucoup de zèle de répandre l'enseignement populaire. Le « Règlement pour les écoles allemandes ou triviales » du 18 septembre 1770 dont il avait fait le plan, édictait que tous les enfants apprendraient, outre la doctrine chrétienne, la lecture, l'écriture, l'art de parler et écrire correctement en allemand et qu'on aurait soin de leur donner de bons maîtres et de bons livres de classe. Des écrivains avaient combattu, avec l'assentiment du gouvernement, la suprématie du pouvoir spirituel sur le pouvoir séculier. Pierre d'Osterwald, conseiller et référendaire intime de Max-Joseph, avait écrit sous le pseudonyme de Veremund von Lochstein « Arguments pour et contre les immunités du clergé » où il démontrait qu'il était injuste de mettre à la charge des malheureux paysans les impôts dont les biens fonciers ecclésiastiques étaient exempts. L'ouvrage ayant été condamné par l'évêque de Freysingen et taxé d'hérétique par l'Official, l'Électeur l'avait approuvé officiellement et avait nommé Pierre d'Osterwald directeur du Conseil des Affaires ecclésiastiques, fondé dans l'intention expresse de défendre les droits souverains de l'Électeur dans les affaires religieuses. Les couvents avaient été forcés de payer des impôts réguliers. L'autorité avait fixé la somme qu'un moine ou une nonne pouvait apporter en dot à son couvent et le nombre maximum des Novices pour chacun d'eux. Le droit de haute justice avait été retiré aux couvents. Le Conseil des Affaires Ecclésiastiques et son Directeur avaient combattu de toutes leurs forces les prétentions de la Curie à exercer un pouvoir absolu : aucune décision de quelque part qu'elle vint n'avait été tenue pour valable qu'après approbation du Conseil, l'élection des prélats n'avait pu avoir lieu que sous la surveillance de commissaires du gouvernement,

1. Schlösser, II, 208.

aucun Novice n'avait été autorisé à prononcer de vœux avant 25 ans, aucun Ordre n'avait eu le droit d'être en relations avec un supérieur établi à l'étranger. L'Électeur avait interdit le colportage et la vente de la traduction allemande du livre de Bellarmin : « Du pouvoir des Papes », qui défendait les principes de Grégoire VII et d'Innocent III et que les Jésuites s'efforçaient de répandre¹.

Pourtant si Max-Joseph avait cherché à rendre la religion plus « raisonnable » en interdisant en 1770 les représentations publiques du Crucifiement², il avait eu soin de conserver l'orthodoxie catholique intacte dans ses États : il avait établi une surveillance sévère à la frontière, quand les protestants s'étaient agités en Haute-Autriche, fait arrêter les paysans et colporteurs soupçonnés de détenir des livres protestants et ordonné que les suspects seraient interrogés par le curé de leur paroisse, qui confisquerait et brûlerait les livres hérétiques pendant que leurs possesseurs iraient en prison³. Aussi l'offensive de Max-Joseph contre l'oppression cléricale n'avait pas sérieusement ébranlé le pouvoir absolu du clergé catholique dans le domaine intellectuel. Les espérances qu'avait pu faire naître la politique réformatrice de l'Électeur avaient été bientôt déçues et le joug avait paru d'autant plus lourd qu'on avait espéré un moment en être déchargé. Le mécontentement causé par cette désillusion n'avait pas pris de caractère politique et le loyalisme bavarois n'avait jamais songé à contester à l'Électeur le droit de gouverner suivant les principes de l'absolutisme. Toute la colère des libéraux retombait sur les principaux agents de la tyrannie cléricale, sur les Jésuites.

Dans aucun pays du monde, si l'on excepte le Paraguay, les fils de Loyola n'avaient obtenu une victoire plus complète, ni conquis une autorité plus grande⁴. Arrivés en Bavière au moment où l'Église catholique semblait vouée à la ruine, où il appartenait au jeune duc Albert V de décider si l'Électorat resterait catholique ou deviendrait protestant, ils avaient su le décider à écraser la Réforme dans ses États en les prenant comme auxiliaires. Ils s'étaient emparés d'emblée du cœur et du cerveau du pays, de la Cour et de l'Université bavarroises, et, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, ils avaient eu l'habileté de conserver cette double position⁵. Confesseurs et précepteurs des Électeurs, leur influence était grande sur toute l'administration du pays,

même quand ils n'intervenaient pas directement⁶. Ils avaient réclamé avec insistance l'établissement de la censure la plus rigoureuse sur tous les livres, et avaient pris eux-mêmes en main l'inspection d'une partie des paroisses.

Mais leur but n'était pas seulement d'extirper le protestantisme ; ils voulaient aussi faire pénétrer dans le cœur du peuple la foi catholique. Pour y arriver ils avaient mis en œuvre leurs missions, leurs prédications, leurs confréries de Marie, leurs associations de bourgeois, de compagnons et d'apprentis et, en même temps, ils avaient poursuivi avec ardeur le rétablissement des représentations et des cortèges religieux populaires, des pèlerinages, du culte des reliques. En 1597 ils avaient été chargés de la surveillance sur toutes les écoles élémentaires du pays. Ils avaient fondé le premier collège bavarois à Ingolstadt en 1556, le deuxième à Munich en 1559. Ils avaient ouvert de nouveaux collèges, en 1592 à Altdorf, en 1618 à Mindelheim. En 1621 ils s'étaient rendus au nombre de 50 dans le Haut-Palatinate, qui venait d'être acquis par l'Électeur, pour ramener au catholicisme ce pays entièrement protestant. Enfin ils avaient créé des établissements d'instruction en 1629 à Burghausen et Landshut, en 1630 à Amberg, en 1631 à Straubing. On peut dire que tout l'enseignement en Bavière était tombé entre leurs mains⁷.

Certes leur influence s'était souvent exercée en faveur du peuple : les Électeurs Guillaume V et Maximilien I^{er}, leurs élèves dévoués et reconnaissants, s'étaient efforcés d'être de véritables pères de leurs peuples⁸ ; l'enseignement gratuit donné dans leurs gymnases aux pauvres comme aux riches permettait aux moins fortunés d'accéder à toutes les dignités et fonctions de l'Église et de l'État⁹. Mais ces bienfaits ne pouvaient faire oublier leur despotisme et leur intolérance, puis les Jésuites que connaissaient les libéraux de la fin du XVIII^e siècle, avaient perdu l'enthousiasme et le dévouement de leurs prédécesseurs. Ceux-ci avaient obtenu autrefois des résultats qui mettaient leurs collègues au niveau des écoles protestantes et ils avaient été d'excellents professeurs d'humanités, mais, une fois le triomphe de l'Église catholique assuré en Bavière, c'est-à-dire dès le XVII^e siècle, leur zèle avait diminué. Le monopole dont ils jouissaient ne craignait plus aucune concurrence, la routine avait pétrifié leur enseignement devenu un pur dressage de la mémoire, une scholastique sans vie¹⁰. L'évolution des idées avait rejeté parmi les conceptions du passé leur idéal religieux et politique, pourtant ils s'acharnaient à défendre une cause perdue et, dans les plus fortes de leurs anciennes positions, comme la Bavière, ils prétendaient ne faire aucune concession à l'esprit du siècle.

1. Schlosser, III, 224-225. — 2. Biedermann, IV, 1098. — 3. Schlosser, II, 213.

4. Sur les Jésuites en Bavière consulter Kluckhohn : *die Jesuiten in Bayern mit besonderer Rücksicht auf ihre Lehrthätigkeit* | *Vorträge und Aufsätze*, 230-313 article intéressant par les citations qu'il contient, mais systématiquement hostile. La tendance contraire est représentée par Lipowzki : *Geschichte der Jesuiten in Bayern*. Munich, 2 vol. 1876.

5. Boehmer, III-112. — 6. *Ibid.*, 116.

7. *Ibid.*, 107, 115, 116. — 8. *Ibid.*, 113. — 9. Kluckhohn, I, c. 270.

10. G. Goebel : *Aufange der Aufklärung in Altbayern*, 7-9.

La suppression de leur Ordre n'avait pas diminué sensiblement leur puissance et leur influence sur le gouvernement et l'administration de l'Électorat. Chassés de leurs maisons professes et de leurs noviciats, privés de leurs revenus, ils restaient unis par un esprit de corps indestructible et n'acceptaient pas leur défaite. Tous ceux qui les craignaient croyaient, non sans apparence de raison, que suppléant aux ressources qu'on venait de leur enlever par une cohésion plus grande de leurs efforts, par des intrigues et des menées sourdes, ils étaient aussi redoutables qu'auparavant.

A tous les mécontents, nobles et bourgeois incrédules, chanoines modernistes, fonctionnaires philosophes, l'Ordre des Illuminés ouvrait les bras. Il les conviait à former une ligue contre les « ennemis de la raison et de l'humanité », il stigmatisait par la plume de Zwack le fanatisme, « ce préjugé qui fait que, persuadé de la vérité de sa religion, on méprise toutes les autres¹ » et l'esprit de persécution, enfant du fanatisme, « qui pour la honte de l'humanité ne trouve de plaisir que dans la destruction et, séduit par la promesse de récompenses éternelles, se lamente quand il n'a pu accabler la communauté humaine de tous les maux, qu'à en croire les prédicateurs, il est nécessaire de lui causer pour mériter les béatitudes futures². » Il déclarait la guerre à l'intolérance dont il s'avouait incapable d'énumérer tous les crimes « car les scènes tragiques dont la responsabilité remonte à cette furie qu'une populace crédule tient pour sainte, forcent tout vrai cosmopolite à l'âme noble à s'en taire et, fort de sa conviction, à chasser des pensées qui coûteraient trop à son cœur sensible³ ». Il signalait le danger que faisaient courir à l'humanité ces dévots, que « les idées fantastiques de récompenses plus hautes et plus parfaites, méritées par le renoncement aux avantages terrestres, amènent à mépriser toute autre récompense, ces fanatiques qui souhaitent d'être punis, dans la persuasion où ils sont qu'à la fin de cette vie ils goûteront des plaisirs célestes, qui, en proie au pire aveuglement, tiennent pour des méchants et accusent des crimes les plus noirs tous les hommes ne pensant pas comme eux et restent insensibles à tous les procédés doux et amicaux⁴ ».

Cette phraséologie enflammée était faite pour enthousiasmer la clientèle à laquelle l'Ordre s'adressait, mais il lui offrait des satisfactions encore plus grandes. Elle trouvait chez lui une institution assumant la tâche que les établissements officiels d'instruction se refusaient à remplir, un sanctuaire où la science et la philosophie étaient cultivées librement, une bibliothèque contenant les livres que l'on ne trouvait pas chez les libraires, ou qui coûtaient

si cher à cette époque et dans lesquels ces âmes naïves croyaient trouver toutes les connaissances accessibles à l'esprit humain¹.

Sur ce dernier article l'Ordre s'efforçait de combler leurs vœux. Réunir des livres, beaucoup de livres, était une des premières préoccupations de Weishaupt. Sans cesse à la piste de nouveaux ouvrages, il fouillait les catalogues de foires, les annonces de ventes, il envoyait en chasse les membres de l'Ordre et ceux qui avaient découvert quelque livre rare, lui étaient particulièrement agréables². Il expédiait à Munich de nombreux doubles/de livres « précieux et rares » et recommandait d'acquiescer tout ce qu'on pourrait trouver de bons livres, en quelque quantité que ce soit, en double, quadruple et même centuple afin de pouvoir fonder des bibliothèques en d'autres endroits et il voulait qu'à cet effet on dressât un catalogue spécial des doubles afin de pouvoir en disposer par la suite³. Outre ses effectifs permanents, la bibliothèque de l'Ordre possédait une réserve toujours mobilisable, puisque tous les livres appartenant aux Minervaux, qui en avaient fourni la liste, pouvaient être réquisitionnés par elle.

Enfin l'œuvre de rénovation morale entreprise par l'Ordre était de nature à séduire des hommes aussi généreux qu'inxpérimentés. Évadés des croyances traditionnelles, ils embrassaient avec ferveur une foi nouvelle. Ils se sentaient fiers d'appartenir à une association de penseurs hardis, qui se proposaient de créer « une nouvelle religion, une nouvelle statistique, une nouvelle morale⁴ », morale sociale indépendante de tout postulat métaphysique, instaurant le culte d'une humanité qui, sans se soucier d'une existence future fort problématique à leurs yeux, se préoccupait de vivre le plus agréablement possible sur cette terre : ce plan gigantesque flattait leur imagination débridée et leur ambition de faire mieux que les prêtres dont ils voulaient ruiner la domination.

1. La privation de livres dont souffraient les gens cultivés en Bavière leur inspirait pour tous les ouvrages imprimés une vénération superstitieuse. Weishaupt et ses disciples étaient persuadés qu'il suffisait d'acquiescer à une belle bibliothèque pour posséder l'omniscience et dès 1790 le chef de l'Ordre invitait Ajax à faire une collection de livres de chimie et de physique, sciences dont ni l'un ni l'autre n'entendaient le premier mot. (O. S., 177.
2. O. S., 235, 177. — 3. O. S., 328. — 4. O. S., 217.

CHAPITRE V

Faiblesse de l'Ordre

Dissentiments entre Weishaupt et Zwack. — Lutte entre Weishaupt et les Aréopagites de Munich. — Convention d'Athènes. — Pénurie financière. — Incapacité de Weishaupt et de ses collaborateurs à régler les grades supérieurs. — Chasse infructueuse aux cérémonies « sublimes ».

Exactement adapté aux besoins de sa clientèle, l'Ordre des Illuminés aurait pu faire une belle carrière en Bavière si certaines infirmités congénitales fort graves n'avaient rendu son existence des plus précaires. La principale cause de faiblesse résidait dans le manque d'entente entre les chefs. Ame de l'entreprise, Weishaupt vivait confiné dans une petite ville. Enchaîné à son banc par ses occupations professionnelles et le manque de ressources, il était réduit à tout diriger du fond de son cabinet par une correspondance dispendieuse et écrasante et il lui fallait lutter contre l'apathie ou la mauvaise volonté d'intermédiaires dont il ne pouvait se passer et qu'il devait ménager une fois qu'ils connaissaient ses secrets. L'histoire des relations de Spartacus et des Aréopagites est celle de querelles sans cesse renaissantes et provenant invariablement des mêmes causes, de dissentiments toujours plus profonds que les adversaires pouvaient feindre d'oublier parce qu'ils avaient conscience de leur dépendance réciproque, mais qui subsistaient à l'état latent, comme un incendie mal éteint que le moindre souffle ranime.

Si Weishaupt avait cru être au bout de ses peines quand il avait réussi à mettre Massenhausen à l'écart, il dut bientôt s'apercevoir qu'il s'était lourdement trompé. Quatre mois à peine après la promotion de Zwack au grade d'Aréopagite, l'entente étroite qui avait régné tout d'abord entre Weishaupt et lui traversa une crise aiguë où elle faillit sombrer. Pendant les mois de février, mars et avril 1778, le maître avait mis en son nouveau lieutenant « toute sa confiance et le considérait comme la pierre angulaire de son édifice »¹. Mais, dès le mois de mai, il avait lieu de craindre que Caton ne

devienne un nouvel Ajax¹. Les rapports envoyés par Zwack se faisaient de plus en plus rares, étaient de plus en plus insignifiants et laissaient Weishaupt dans une ignorance absolue de ce qui se passait à Munich. Celui-ci en vint à douter que les progrès de l'Ordre en cette ville fussent aussi considérables que Zwack l'affirmait²; aussi ne tardait-il pas à manifester son mécontentement. « Il faut que je vous envoie tout à vous autres, lui écrivait-il le 15 juin, et que je vous tienne au courant de tout et pourtant j'ai mes occupations et aussi à mettre toute l'affaire en ordre. Je ne reçois aucune nouvelle et je finis par me considérer comme un simple manœuvre. Comment, au nom du ciel, voulez-vous que, dans ces conditions, je puisse tout diriger ?... Je vais donc vous dire mon dernier mot et je vous jure par les serments les plus sacrés que je m'y tiendrai. Si je ne suis pas informé à l'avenir avec exactitude et clarté, d'une façon détaillée et sincère, de tout ce qui se passe, j'adresserai, à la première omission, tous les gens que j'instruis et dirige actuellement à vous et à la colonie de Munich, je me retirerai complètement et n'écirai plus une ligne. Si je ne sais rien de plus que maintenant, du moins je n'aurai plus de fatigue et de souci et je pourrai travailler pour moi. C'est là mon dernier mot. Amen »³.

Ce qui pouvait inquiéter Weishaupt, c'est que le silence de Zwack ne provenait pas seulement de sa négligence et que les « femmes », qui avaient causé la perte d'Ajax, empêchaient maintenant Zwack de se consacrer exclusivement à son apostolat⁴. Pourtant il vint assez vite à résipiscence. Le 30 juin Weishaupt pouvait lui écrire une lettre commençant par ces mots : « *J'aime votre retour* » (sic) et où il le priait de lui dire exactement l'état des affaires à Munich. Néanmoins l'ancienne intimité, troublée par ce premier orage, fut longue à se rétablir; pendant l'été et l'automne les lettres de Zwack restèrent « brèves, hargneuses » ; il lui arrivait même de les faire écrire par une main étrangère et, à tout propos, il menaçait lui aussi d'abandonner la partie⁵. De son côté Weishaupt le trouvait beaucoup trop léger et superficiel; il le voyait avec peine négliger de nombreux détails, faute d'en comprendre l'importance, et lui reprochait de n'en faire souvent qu'à sa tête; aussi il en arrivait à regretter la sincérité sans bornes dont il avait usé envers lui, il n'osait plus l'informer directement de ses projets, les lui faisait communiquer par un tiers (probablement Hertel), et pesait chaque mot des lettres qu'il lui adressait⁶. Enfin il y eut une détente au mois de novembre et le 13 Weishaupt, répondant à une lettre plus aimable de Zwack, lui disait : « Votre dernière lettre est depuis longtemps la première qui ait,

1. O. S., 251. — 2. O. S., 255. — 3. O. S., 248. — 4. O. S., 254. — 5. O. S., 260.
273. — 6. Ibid.

dans le style et dans les expressions, le ton de nos premiers épanchements et quelques lettres comme celle-là seraient capables de rétablir l'ancienne confiance¹. » Une lettre du lendemain lui témoignait la satisfaction que causait à Spartacus son activité et accentuait encore la note cordiale².

La réconciliation n'était pourtant pas aussi complète que se l'imaginait Weishaupt, car ces dissensions avaient des causes plus générales et plus profondes que quelque amourette de Zwack. Le pouvoir absolu que Weishaupt entendait exercer, sa prétention à tout diriger jusque dans les moindres détails, paraissaient à la longue insupportables à son lieutenant. Traité en subordonné auquel le maître ne laisse aucune initiative, Zwack avait senti se refroidir sa première ardeur. Il ne savait même pas où Weishaupt avait dessein de le mener, car son chef ne le renseignait que d'une façon très vague sur ses projets. Cette réserve lui semblait inquiétante et il finissait par craindre de n'être qu'un instrument au service des vues égoïstes du fondateur de l'Ordre. Weishaupt, devinant ce sentiment inavoué, s'efforçait de le rassurer : « Je sais maintenant, lui écrivait-il le 27 juin 1778, toutes les raisons pour lesquelles vous êtes contre moi. Pour le dire en un mot, je vous effraie. Oh ! mon excellent ami n'ayez pas peur de moi³. » Il essayait de justifier son absolutisme par la nécessité d'une direction suprême et protestait de la pureté de ses intentions : « Très cher Caton, écrivait-il le 13 novembre, il est vrai que je commande en maître, mais cela est nécessaire pour construire notre édifice et personne n'a le droit de s'en plaindre tant que ma soif de domination n'exige que ce qui découle nécessairement de notre but et de notre entreprise, car, si je ne le faisais pas, il faudrait bien qu'un autre le fit... Si je voulais me servir de notre Société dans de mauvaises intentions et ne m'occuper que de mes intérêts personnels, si je cherchais à devenir riche, considéré et puissant, je serais coupable. Mais comment pouvez-vous supposer cela de moi ? Je suis satisfait de l'emploi qui me fait vivre et n'en désire pas de plus élevé, mes revenus sont suffisants et je ne souhaite être dans le monde rien de plus que ce que je suis déjà. En outre la situation où je me trouve et qui vous est connue, me force à rester, ma vie durant, ignoré de la plupart des membres de l'Ordre. Je suis forcé de tout faire par l'intermédiaire de cinq ou six personnes ; ce sont donc celles-là qui commandent, c'est moi qui suis le manœuvre, et tout ce que je demande, c'est d'être sûr que l'on travaille ainsi que je l'ai prescrit... Chacun est libre de ses actes, indépendant de moi et des autres, excepté pour tout ce qui est un moyen d'atteindre le but de l'Ordre... Quand l'Ordre est en jeu, lui seul est le maître ; nous sommes tous les serviteurs de notre but

1. O. S., 269. — 2. O. S., 275. — 3. O. S., 254.

et je suis le premier de ces serviteurs, car je travaille pour vous tous⁴. »

Ces considérations générales touchaient peu Zwack. Elles ne l'empêchaient pas de constater que Weishaupt voulait lui faire jouer le rôle, dangereux peut-être, humiliant en tous cas, d'un rouage inférieur qui reçoit le mouvement du ressort et actionne d'autres rouages sans connaître l'heure que marque le cadran. Par prudence et par amour-propre, se réclamant des services rendus à l'Ordre et du poste de confiance qu'il occupait, il demandait à être traité en associé et prétendait notamment être tenu au courant des progrès faits par l'Ordre dans les autres colonies. C'étaient là des exigences que Weishaupt trouvait excessives ; aussi la querelle renaissait bientôt et, dès le 15 novembre, Weishaupt jugeait nécessaire de remettre rudement à sa place l'outrecuidant Aréopagite et de le rappeler à la modestie, en lui montrant quel serait son embarras, s'il se trouvait subitement chargé du pouvoir suprême : « Vous occupez maintenant une place si élevée dans l'Ordre qu'il n'y a plus que moi pour faire obstacle à votre ambition. Vous êtes au-dessus de tous les autres et un large champ d'influence et de puissance s'ouvre à vous si l'Ordre se répand. Pouvez-vous me dire pourquoi la direction suprême que j'exerce vous est aussi insupportable... Qu'arriverait-il si vous finissiez par me rebuter, si je cessais de collaborer à l'œuvre commune, si je disais à tous les membres de l'Ordre de s'adresser à vous et si je me mettais à vivre pour moi seul ? Croyez-vous qu'alors vous seriez capable de continuer l'entreprise, que les autres vous obéiraient, que la jalousie et l'envie ne se manifesteraient pas chez eux ?... Ce que vous êtes dans l'Ordre, vous l'êtes par moi et parce que j'ai organisé... il est naturel que je réclame de vous des rapports parce qu'il faut que je sache si tout va bien, mais il n'est pas naturel que vous en exigiez de moi. C'est moi qui ai fait le plan de l'édifice, c'est moi qui vous ai choisis et non vous qui m'avez choisis... Est-ce que les premiers compagnons d'un saint Ignace, d'un saint Dominique ou d'un saint François ont exigé rien de pareil du fondateur de leur Ordre ? Pourquoi serais-je obligé de vous informer de ce qui passe à Erzeroum et dans les autres colonies ? Il suffit que je vous affirme que tout y va bien et bien mieux qu'à Athènes... Caton, dites-moi ce que vous voulez ; non, vos intentions ne sont pas pures et je n'en veux pour preuve que votre désir de dominer... oh ! Caton exprimez seulement le vœu que je remette tout entre vos mains, que je vous adresse tous nos gens et ne collabore plus à notre œuvre ; vous serez étonné de voir avec quelle promptitude je le ferai... Cher Caton, il est temps de décider ce que vous voulez faire. Nous sommes continuellement arrêtés et rien ne marche. Ou il nous faut renoncer tout de suite à notre entreprise, ou bien il faut travailler sérieusement

1. O. S., 270-271.

et sans de si fréquentes interruptions. Je cède volontiers sur les points où je peux le faire, mais votre désir n'est pas de ceux-là. Jam stans delibera¹. »

Cette mercuriale eut l'effet désiré ; Zwack fit sa soumission dont Weishaupt prenait acte le 24 novembre en termes affectueux : « C'est donc la paix. Fasse le ciel qu'elle dure. Vous verrez qu'en trois mois nous ferons plus de progrès que nous n'en avons fait jusqu'ici en deux ans et demi. *Soyons amis Caton (sic)*, vous vous apercevrez que je sais faire une différence entre les gens et rendre justice à ceux qui sont sincères, ont de bonnes intentions, et me témoignent de la confiance². » Mais cette alerte lui avait fait comprendre qu'il était nécessaire de ménager l'amour-propre de Zwack, car il ajoutait : « Vous ne remarquerez pas que je suis le chef si ce n'est par les brouillons de grades que je vous enverrai³. » Il pouvait se montrer magnanime, puisqu'il triomphait, et sa joie en était extrême. La crise qui venait de finir si heureusement avait abattu son ardeur et paralysé son imagination, car, disait-il naïvement : « Mon cerveau n'est jamais si fertile que lorsque l'entreprise marche bien⁴. » Aussi la conclusion de la paix et la nouvelle activité de Zwack à Munich lui rendaient confiance en son œuvre et en lui-même⁵.

La victoire remportée par Weishaupt n'avait rien de décisif. Les velléités de révolte manifestées par Zwack n'étaient pas graves en elles-mêmes puisque Weishaupt les avait assez aisément réprimées, elles étaient néanmoins inquiétantes comme symptômes avant-coureurs de la rivalité qui devait fatalement s'élever un jour entre Ingolstadt et Munich. Ingolstadt, berceau de l'Ordre et résidence de son chef suprême, était condamné à n'être jamais que cela. Les quelques adeptes que Weishaupt recrutait en grand mystère parmi ses pensionnaires, retournant chez eux leurs études terminées, étaient alors placés sous les ordres des Supérieurs de leur province⁶ et la prudence lui interdisait de faire de nombreux prosélytes dans la petite ville d'Université. Il devait donc arriver qu'une colonie prit, par le nombre ou le crédit de ses membres, une importance telle qu'elle fût tentée de jouer un rôle prépondérant dans le gouvernement de l'Ordre et de disputer le premier rang à la capitale officielle. Des quatre colonies existant en 1778, seule celle de Munich était dangereuse. Merz, occupé à instruire son unique disciple, n'était pas bien redoutable à Ravensberg. Selon Alcibiade et Cicéron, terrés à Freysingen, faisaient très peu, trop peu parler d'eux. Eichstaedt possédait une colonie assez importante, mais ses membres montraient une parfaite subordination et formaient sous la férule de Tamerlan, le plus

¹. O. S., 275. — ². O. S., 279. — ³. O. S., 280. — ⁴. O. S., 283. — ⁵. *Ibid.* — ⁶. O. S., 261.

disciplinaire des maîtres d'études, une petite classe d'écoliers appliqués et bien sages que Weishaupt ne se lassait pas de citer en exemple aux autres Illuminés et qu'il mettait sans cesse au tableau d'honneur : « Je voudrais qu'on travaille à Athènes avec autant de zèle et de persévérance que dans cette contrée-là. Les gens prennent véritablement la chose au sérieux ; ils se pénètrent de l'esprit de l'Ordre. Ils remplissent leurs nouveaux devoirs avec une conscience extrême et se laissent conduire je dirai presque comme des machines¹. Cette colonie modèle « qui aurait pu être dirigée par un enfant² », tellement les règlements y étaient observés à la lettre, avait conquis le cœur de Weishaupt par sa docilité filiale. Les ennuis que causait Munich au chef de l'Ordre lui avaient fait encore mieux apprécier les grâces modestes et la soumission touchante de la colonie d'Eichstaedt et il parlait d'elle en termes attendris. Depuis que la confiance qu'il avait d'abord accordée à Zwack avait été si rudement ébranlée, c'était du côté d'Erzeroum qu'il avait tourné son amour et « ceux de là-bas étaient vraiment ses enfants les plus chers³. » A l'en croire, seule l'affection qu'il éprouvait pour Erzeroum l'avait empêché d'abandonner l'entreprise, quand l'insubordination de Zwack l'avait réduit au désespoir⁴.

La colonie de Munich au contraire était animée d'un esprit d'indépendance menaçant pour l'avenir. Elle formait le centre de recrutement de beaucoup le plus important, sa situation était prospère et les Aréopagites qui la dirigeaient étaient les premiers personnages de l'Ordre après Spartacus. Chefs apparents de la Société puisque l'éminente dignité de Weishaupt restait ignorée de la grande majorité des adeptes, possédant la caisse confiée à Hertel, ils étaient naturellement tentés de réclamer une part d'autorité. Ils pouvaient faire valoir que Weishaupt avait besoin de leur collaboration non seulement pour le recrutement, mais aussi pour la rédaction des grades et des règlements. Malgré la haute opinion qu'il avait de ses talents et bien que prétendant rester le maître absolu, Weishaupt en effet ne pouvait suffire seul à ce travail colossal et il avait dès les débuts fait appel à l'imagination des premiers Conscii. Il en était résulté entre le maître et ses confidents un échange de notes et de projets et ce travail en commun avait inspiré aux Aréopagites l'idée toute naturelle de faire prévaloir leur avis quand ils n'étaient pas d'accord avec le chef.

Les Aréopagites avaient formé à Munich, au mois de mars 1778, un Conseil Supérieur, composé de Marius, Caton, Ajax et Tibère, « dans lequel le système de l'Ordre était mis au point et dont les décisions étaient soumises à la ratification de Weishaupt⁵. » En fait Tibère et Ajax éloignés

¹. O. S., 257. — ². O. S., 270. — ³. O. S., 273. — ⁴. O. S., 277. — ⁵. O. S., 219.

de Munich ne faisaient partie de ce conseil que de nom et Caton était beaucoup plus près de la vérité quand il notait dans son Journal le 13 mars 1778 : « Le Conseil Secret ne doit se composer que de Marius et de moi ». Mais l'importance du Conseil Supérieur avait augmenté quand Scipion, nommé Aréopagite le 28 juillet, y avait pris place. Ainsi se développait peu à peu un organisme qui était appelé à jouer un grand rôle dans la direction de l'Ordre et, s'il ne paraît pas que Scipion et Marius eussent soutenu ouvertement Caton lors de ses démêlés avec Weishaupt, il semble bien que celui-ci les savait de cœur avec le rebelle, car il parle plusieurs fois des Aréopagites Athéniens avec une amertume non dissimulée. D'ailleurs les autres Aréopagites songeaient déjà à se grouper autour du Conseil de Munich et à instituer des sessions plénières où tous les subordonnés immédiats de Weishaupt pourraient se concerter et opposer à ses volontés des résolutions prises en commun. Tibère avait proposé au mois d'août de réunir en septembre un *Congressus Consciorum* et il parlait de venir passer trois ou quatre jours à Munich afin d'y assister. Weishaupt, forcé de rester à Ingolstadt, autorisait bien Zwack à correspondre avec Tibère à ce sujet et se déclarait prêt à prendre toutes les mesures nécessaires¹, mais il ne pouvait rien augurer de bon d'une assemblée qui échapperait à son contrôle et dans laquelle Zwack pourrait se faire un parti. Aussi estima-t-il nécessaire de déterminer sans plus attendre les attributions respectives des Aréopagites et de rappeler aux chefs de la colonie de Munich que, dépendant d'Ingolstadt au même titre que les autres colonies, elle ne devait jouir d'aucun privilège particulier.

Le 2 septembre il adressait aux Aréopagites Athéniens un règlement provisoire, qui avait pour but apparent de répartir les membres de l'Ordre entre les cinq *Commandos* existant alors, mais où l'on sent la volonté bien arrêtée d'empêcher les Munichois de s'emparer de la direction de l'Ordre et de prévenir toute coalition entre les Aréopagites des diverses colonies. Sous prétexte que les Athéniens étaient « soit trop nouveaux dans l'Ordre, trop jeunes et aussi trop peu nombreux pour qu'on puisse leur confier l'expédition des affaires importantes, soit trop pris par leurs occupations professionnelles pour pouvoir y consacrer toute l'assiduité nécessaire », Weishaupt prenait les dispositions suivantes :

1° Les quatre localités : Athènes, Sparte, Thèbes et Erzeroum, n'ont à s'occuper que de leurs affaires locales ; elles sont indépendantes les unes des autres, relèvent toutes du Chapitre commun d'Eleusis (Ingolstadt) et sont toutes sous les ordres directs de Spartacus.

1. O. S., 206. — 2. O. S., 258.

2° Comme il n'existe pas jusqu'à présent à Athènes d'endroit sûr où l'on puisse loger les archives et comme il serait absurde que tous les documents s'y trouvent rassemblés, pendant que Spartacus et les autres chefs de colonies n'auraient entre les mains aucun document, les Athéniens ne recevront que les papiers les concernant personnellement et chacune des autres localités aura ses propres archives. Les archives principales se trouveront à Eleusis.

3° On procédera de même pour la caisse ; chacune des quatre localités aura sa caisse particulière et paiera ses propres dépenses. On ne prendra pour le moment aucune disposition pour établir une caisse générale. Les Athéniens adresseront à Eleusis l'état de leur caisse et attendront des ordres ultérieurs.

4° Chaque localité ne doit correspondre, pour tout ce qui concerne les affaires de l'Ordre, qu'avec les membres de son ressort ou avec Eleusis. Les Athéniens écriront une fois par semaine à Eleusis et rendront compte de tout ce qui se passe chez eux.

Enfin Weishaupt rappelait expressément à Caton, Marius et Scipion qu'ils devaient observer les règlements comme les autres Illuminés et qu'ils n'étaient dispensés d'aucune des obligations imposées à ceux-ci¹.

Les triumvirs Munichois ne se laissèrent pas intimider par l'offensive de Weishaupt. Son règlement fut très mal accueilli et, quand les Aréopagites se trouvèrent réunis, Zwack s'éleva avec véhémence contre l'esprit despotique du chef de l'Ordre. Weishaupt dut adresser au Congrès un long mémoire justificatif où il avait recours aux attestations solennelles, aux objurgations pathétiques et même aux menaces pour convaincre, émouvoir ou effrayer les Aréopagites². « Pour atteindre notre but, disait-il, étaient nécessaires l'union la plus étroite, le respect et l'observation des Statuts, la patience, l'activité, la persévérance, la docilité et l'affection pour celui qui, animé des intentions les plus pures, se donne toute la peine imaginable. J'ai choisi pour travailler à cette œuvre de vieux et intimes amis, les hommes que je connaissais le mieux et en l'habileté desquels j'avais toute raison de me confier. Mais tout ce travail et tous ces efforts ont aujourd'hui si peu de résultat que je me suis fait des ennemis de mes anciens amis, que nous finissons par tomber dans la discorde et la haine et que l'on va jusqu'à m'accuser de ce qu'il y a de plus haïssable, de despotisme. Je tiens à bien m'expliquer sur ce point et à me laver de ce reproche afin que nous nous séparions comme nous nous sommes réunis, c'est-à-dire cordialement et en conservant nos anciens sentiments d'amitié.

1. O. S., 259-265. — 2. O. S., 339-345.

Je vous le demande donc, mes très chers amis, qui d'entre vous ai-je traité despotiquement, avant le commencement de cette entreprise ? Marius et moi avons dès notre âge le plus tendre grandi côte à côte. Qu'il se lève et dise si, pendant vingt et quelques années de l'intimité la plus étroite, j'ai exigé de sa part autre chose que ce que j'avais le droit d'attendre de lui, ou affecté quelque air de supériorité à son égard. Caton et Scipion me connaissent depuis le temps de leurs études. Ont-ils jamais eu un professeur qui les ait traités d'une façon plus bienveillante et plus amicale ? J'ai du moins le droit de croire le contraire car ils me rendaient fréquemment visite et Caton, ses études terminées, m'a longtemps encore témoigné sa reconnaissance et son respect. Tibère et Alcibiade furent pendant leur séjour à l'Université mes amis les plus intimes et même mes commensaux. Quels sujets de plaintes ont-ils contre moi ? Leur ai-je jamais parlé avec dureté, ai-je voulu me conduire vis-à-vis d'eux en maître et en tyran ? L'amitié qu'ils n'ont pas cessé de me témoigner me fait espérer qu'ils ne me considèrent pas comme un despote. Mon plus grand crime a été, au contraire, d'être trop bon, trop franc et trop confiant envers mes amis. Pourtant voilà que Caton se lève pour témoigner contre moi ; je pourrais prouver pièces en mains qu'il est le seul de tous les membres de l'Ordre à m'accuser d'amour du pouvoir et de despotisme... Vous avez toutes mes lettres, lisez-les pour y chercher des traces de despotisme. Vous y trouverez que je ne considère pas notre entreprise comme un amusement, que je la prends au sérieux et veux qu'on en fasse de même, que j'ai recommandé l'ordre, la discipline, la docilité et l'activité, que j'ai indiqué les moyens de réaliser mon plan. N'était-il pas nécessaire qu'au début d'une entreprise comme la nôtre, j'importune de mes prières, de mes avertissements et de mes conseils les premiers membres dont tout dépend, ceux qui jouent le rôle le plus important et dont l'influence se fait sentir jusqu'au dernier grade du système, que je signale les défauts que je souhaitais voir corrigés, que j'indique de quelle façon chacun devait traiter les autres ? J'exige qu'on produise ma dernière lettre aux Athéniens et qu'on en donne lecture. Caton m'a écrit qu'il était surchargé de travaux professionnels, que Scipion ne voulait pas prendre la plume, que Marius ne déployait pas assez d'activité. Ne fallait-il pas chercher un remède à cette situation ? et qu'y avait-il d'autre à faire que de réduire le travail de moitié ? Voilà pourquoi je me suis chargé de la correspondance des quatre colonies. J'ai réclamé les documents pour les envoyer aux colonies qu'ils concernaient, j'ai établi pour chacune d'elles une caisse particulière. Quels avantages puis-je tirer de ces dispositions, qui me causent seulement un supplément de peine et de travail ? »

Après avoir ainsi justifié sa conduite et son Règlement du 2 septembre,

Weishaupt insinuaient que, en voulant garder entre leurs mains les documents de l'Ordre, les Aréopagites Athéniens cherchaient à s'assurer des armes contre lui. « Je ne vois pas à quoi pourraient servir ces archives générales d'Athènes, sinon de distraction, de moyen de satisfaire une vaine curiosité, ou, ce qui serait encore pis, de braver les autres membres de l'Ordre grâce à leurs propres écrits dont on serait possesseur et c'est cela qui serait vraiment du despotisme. Ce qui serait pis encore ce serait de vouloir, de cette façon, me braver et m'intimider parce qu'on pourrait prouver que je suis le fondateur de l'Ordre. Qu'on montre donc au monde entier tout ce qu'on possède de moi ; il n'y trouvera que des intentions louables mais méconnues et rendues vaines par la discorde et l'orgueil. » Pour prouver à ses adversaires qu'il ne leur céderait pas un pouce de terrain, il affirmait, comme il l'avait déjà fait vis-à-vis de Zwack, que sa qualité de fondateur et de chef de l'Ordre lui conférerait des privilèges intangibles : « Pour demander que la direction suprême me soit laissée j'avais les raisons suivantes, qui certainement ne sont pas sans valeur : 1° Je dois être sûr de nos gens ; je ne dois pas savoir par de simples rapports de sixième main si mon plan, approuvé par les Conscii, est appliqué et je ne puis en être informé d'une façon sûre que si les quatre colonies sont directement sous mes ordres ; 2° Je suis le fondateur et j'ai poursuivi le droit de réclamer ce privilège parce que l'amour que je porte à mon œuvre est garant de ma fidélité. Pour que le système fonctionne bien et soit cohérent, il faut que je puisse diriger tous ses membres. C'est un grand défaut quand dans une société le chef dépend du bon plaisir des inférieurs, comme on l'exige de moi. » Enfin, fidèle à sa tactique ordinaire, il terminait son message en annonçant qu'il allait procéder à la dissolution de la Société, qu'à partir de ce jour il rentrerait dans sa vie paisible et exempte de soucis, et qu'il allait travailler seul pour le monde, ne pouvant le faire avec d'autres, et n'ayant plus rien à attendre d'une association où s'étaient glissés dès le commencement l'orgueil et la soif de domination.

Le Congrès ne se montra pas très ému d'une menace qu'il savait ne pas être sérieuse, et, tout en prodiguant à Spartacus des assurances d'estime et de respect, il détermina les droits de l'Aréopage et accorda à la colonie d'Athènes les prérogatives qu'elle réclamait. Le résultat de ses délibérations fut consigné dans le procès-verbal suivant qui fut communiqué à Weishaupt : « Conclusum in Conventu Atheniensi, 26 Schabarimeh 1148 (26 septembre 1778). Praesentibus : Catone, Tiberio, C. Mario, Scipione, Alcibiade. — La haute estime et l'amitié que les Conscii professent pour Spartacus et le but sublime que poursuit l'Ordre, but ne pouvant être atteint que par l'union de tous les efforts, les ont déterminés à entrer dans une Société dont l'avenir se présente chaque jour sous un aspect plus favorable. Pour l'abandonner il

faudrait des raisons plus sérieuses que des querelles personnelles qui ont déjà été apaisées en partie pour le bien de la communauté et auxquelles la présente déclaration entend mettre définitivement un terme. Il n'est jamais venu à l'esprit d'un Conscius en particulier ou de tous les Conscii ensemble d'accuser Spartacus de despotisme, mais chacun d'eux s'est efforcé de veiller à la fois à sa sécurité et à celle des Aréopagites. Pour ce faire et aussi afin d'éviter tout malentendu à l'avenir, le Congrès a décidé, après mûre réflexion, d'arrêter les points suivants et de les soumettre à Spartacus, en l'assurant que les Aréopagites seront toujours prêts à recevoir ses cahiers, propositions et remontrances avec la parfaite estime due à l'inventeur d'une association si utile et à s'y conformer autant que possible :

Tous les conscii présents forment, sous la direction de Spartacus, le Conseil Suprême. Il ne pourra être fait de nouveaux Conscii sans l'assentiment unanime du Collegium Consciorum.

Chaque Commando enverra tous les mois un *Diarium* à Spartacus qui le communiquera, sur leur demande, aux Conscii.

Aussitôt que cela sera possible, les archives seront déposées dans une caisse particulière bien fermée et un seul Conscius en aura la clef, mais jamais celui qui aura la caisse en garde.

Si Spartacus persiste à réclamer les Statuts et Cahiers écrits de sa main, on les lui renverra tous, et, au cas où il croirait avoir des raisons pour se méfier de la loyauté des Conscii d'Athènes, on est prêt à lui remettre ses lettres originales en échange de celles des Athéniens.

Sparte et Thèbes enverront provisoirement toutes leurs recettes à Athènes. Les Conscii de ces deux Commandos ne pourront conférer aucun grade et devront adresser toutes les nouvelles recrues à Athènes¹.

Weishaupt, seul contre cinq, céda. Il approuva les décisions du Congrès², et deux mois plus tard il rédigeait, à l'usage des Aréopagites de Munich, un Règlement particulier³ dans lequel il accordait en fait ce qu'il avait refusé auparavant. Il rappelait, il est vrai, que « le premier souci des Aréopagites Athéniens devait être Athènes, que leurs rapports réguliers et complets seraient adressés à Spartacus seul et qu'ils auraient à demander son avis sur toutes les décisions à prendre; il disposait qu'ils auraient à lui transmettre, sans les ouvrir, les lettres de plaintes (*Litteras graviorales*) que Coriolan remettrait tous les mois sur leur compte, ainsi que devaient le faire les autres Conscii des lettres de leurs subordonnés immédiats, afin que Spartacus fut exactement renseigné sur la façon dont les Aréopagites s'acquittaient de leurs fonctions. Mais il reconnaissait que Caton, Marius et Scipion

avaient dans leurs attributions les affaires les plus importantes de l'Ordre et il les autorisait à adresser tous les mois aux autres Conscii une sorte de Journal et à recevoir d'eux le même compte rendu mensuel, ainsi qu'à faire circuler entre les mains de tous les Aréopagites une des copies des procès-verbaux de leurs réunions, les deux autres copies devant être, l'une envoyée à Ingolstadt et l'autre déposée dans les archives. Caton était chargé de la correspondance avec Eleusis et Erzeroum, Scipion avec Sparte et Marius avec Thèbes.

En outre les Aréopagites voyaient, soit dans ce Règlement, soit dans les lettres que Weishaupt leur adressait à la même époque, consacrer et préciser leur rôle de conseillers avec voix délibérative pour l'élaboration des lois et règlements. Les Aréopagites d'Athènes composaient, seuls ou avec l'assistance de Tibère, Alcibiade, Ajax et Solon, le Conseil Suprême, dans lequel étaient mis au point les projets et retouches qui devaient être communiqués par circulaire à tous les Conscii. Faisant entrer immédiatement cette disposition en vigueur, Weishaupt priait les trois Aréopagites Athéniens de lui renvoyer le présent Règlement accompagné des remarques ou objections qu'il leur aurait suggérées et, à propos d'une Instruction destinée à tous les Aréopagites, il disait expressément : « Cette Instruction doit être mise sous les yeux de Tibère, Alcibiade et Solon... chacun fera ses observations et les décisions prises à la majorité des voix auront pour toujours force de loi⁴. » Enfin il rapportait la mesure qui avait le plus mécontenté Zwack et ses deux amis, c'est-à-dire la dispersion des Archives. Il s'excusait auprès de Caton, le 13 novembre, d'avoir cru devoir prendre cette précaution « qui ne visait en rien son honnêteté ou sa personne, parce qu'on lui avait représenté son logis actuel comme trop peu commode⁵. » Les Archives resteraient à Athènes; elles seraient déposées chez Hertel, parce que Zwack venant de se marier aurait dû mettre sa femme dans le secret; chacun des Aréopagites Athéniens aurait une contre-clef de la caisse où seraient enfermés les documents de façon à ce qu'aucun d'eux ne pût l'ouvrir sans l'assistance des deux autres, « car, remarquait philosophiquement Weishaupt, un peu de méfiance ne fait jamais de mal », et il promettait d'envoyer aux Archives des extraits des rapports reçus d'Erzeroum⁶. Sur ce point Weishaupt tint parole et les archives d'Athènes s'enrichirent de l'abondante correspondance des Aréopagites et des rapports provenant des divers Commandos⁷. Les Aréopagites Athéniens se hâtèrent de tirer parti des concessions qu'ils avaient arrachées à Weishaupt. Dès le mois de décembre 1778 ils commencèrent à se réunir régulièrement pour délibérer

1. B. U. M. B. 89-90. — 2. Confirmatum a Spartaco. *Ibid.* 90. — 3. O. S., 43-47, 267.

1. O. S., 267. — 2. O. S., 270. — 3. O. S., 264. — 4. O. S., 274, 284, 388, 224.

sur les propositions du chef de l'Ordre et il était rédigé un procès-verbal de chaque séance¹.

L'entrée de Bader dans l'Aréopage, en décembre de la même année, donna aux Athéniens une conscience encore plus vive de leur force. Considérant « que l'Ordre manquait surtout d'unité dans la direction et la doctrine, que chaque Supérieur donnait à ses subordonnés des instructions arbitraires, inutiles et souvent ridicules, en les présentant comme les Statuts officiels », ils s'accordèrent pour délimiter exactement le rôle de l'Aréopage et celui de Weishaupt dans la direction suprême. Ils décidèrent à l'unanimité que l'Aréopage avait la direction générale. Le plan de Weishaupt était accepté dans ses grandes lignes, tous les projets des Aréopagites devaient lui être soumis et ils lui reconnaissaient le droit de rejeter ce qui lui déplairait dans ces esquisses, mais, en revanche, l'Aréopage stipulait qu'il pourrait apporter des modifications aux cahiers rédigés par Weishaupt lui-même et il chargeait Bader de réviser les Statuts Généraux ainsi que les Règlements particuliers et d'en émonder tout ce qui lui paraissait dangereux ou ridicule, comme par exemple les passages où il était recommandé de recruter des secrétaires de la poste aux lettres, des pharmaciens, des manœuvres, etc... et de collectionner des recettes de médecine ou d'opérations chimiques².

Weishaupt laissa remanier ses premiers Statuts sans protester ; il pria même au mois de mars 1779 les Aréopagites Athéniens de se réunir tous les jours de courrier pour délibérer sans retard sur les lettres qu'il leur renverrait régulièrement deux fois par semaine³, mais bientôt des dissentiments se firent jour sur une question de tactique que Weishaupt et son Conseil jugeaient chacun à leur point de vue particulier. Il s'agissait de décider si l'on se hâterait d'organiser complètement l'Ordre ou s'il était préférable d'avancer lentement et d'élever l'édifice pierre à pierre. Les Aréopagites préconisaient la première méthode, Weishaupt défendait la seconde. Il avait déjà eu l'occasion de s'expliquer à ce sujet avec Zwack et les raisons qu'il invoquait ne manquaient pas de solidité. « Comme j'ai tous les jours plus de goût et d'occasions de penser à l'organisation de mon Ordre, écrivait-il le 10 mars 1778 à son confident, comme mon expérience et mes lumières augmentent sans cesse, il vaut mieux reculer autant que possible le moment où le Système sera définitivement arrêté. Aussi mon principal souci, en procédant à l'organisation première, est de gagner du temps et de profiter de ce répit. C'est pourquoi je fixe de longs délais pour passer d'un grade à l'autre ; nous pourrions les abréger une fois que le Système aura pris de la consistance et que le nombre des adeptes sera plus considérable. Quand on entre dans une

Société Secrète, on a de grandes espérances et comment serais-je, à l'âge de 30 ans, en état de les satisfaire⁴. »

C'était là sagement parler, mais les Aréopagites, en contact avec des subordonnés qui s'impacientaient de marquer éternellement le pas, avaient d'excellentes raisons pour être plus pressés. Weishaupt pouvait en prendre à son aise. Il se contentait de faire des néophytes et, quand il avait enflammé leur imagination, il les expédiait dans une colonie. Pendant qu'il rentrait dans son cabinet pour polir, repolir et remettre sur le métier quelque projet de grade, les infortunés Aréopagites devaient apaiser la soif qu'il avait allumée chez les nouveaux adeptes et ils éprouvaient le besoin « d'offrir quelque chose de satisfaisant aux membres des premiers grades, dont la patience avait déjà été mise à une assez longue épreuve⁵ ». Puis ils avaient leurs vues particulières sur l'organisation du Système et n'étaient que trop tentés de prouver à leur chef que leurs cerveaux étaient aussi fertiles que le sien. Déjà, en septembre 1778, Weishaupt avait jugé nécessaire de calmer leur ardeur. Il leur reprochait de travailler avec trop de précipitation et de bâtir, dans leur hâte inconsidérée, des châteaux de cartes qu'ils n'arrivaient pas à faire tenir debout. Mais ses collaborateurs, talonnés par les Illuminés inférieurs, revenaient constamment à la charge et manifestaient la crainte de voir les plus anciennes recrues perdre patience et abandonner la Société⁶.

Leurs instances devinrent si vives au mois d'avril 1779 que Weishaupt voulut y mettre un terme par une de ces semonces qui lui étaient familières. Il écrivit le 17 avril à Caton, Marius et Scipion : « En général vous avez le défaut de vous occuper moins du présent que de l'avenir et vous bouleversez ainsi tout mon système. Notre devise doit être : Lente festinandum. Il est inutile de penser à ce qui arrivera ensuite, tant que le présent ne sera pas entièrement et solidement assuré. Préparez vos gens de telle sorte qu'on puisse s'en rapporter à eux et leur confier complètement la classe déjà existante, nous serons alors libres de nous occuper d'un grade supérieur. Je vous en prie donc, et l'avenir vous prouvera que j'ai raison, ne vous souciez de rien d'autre que de recruter de nouveaux adeptes, de faire leur éducation à fond, directement ou indirectement, comme le veulent les

1. O. S., 214. — Trois ans plus tard il n'avait pas changé d'avis ; il écrivait à Zwack le 26 mai 1781 : « Faire un plan est pour le moment chose vaine... on devrait organiser les grades d'après ce qu'exigent les circonstances. Le temps et les résultats obtenus montreraient ce qu'il faut modifier. Moi-même j'apprends tous les jours et je m'aperçois que je ferais incomparablement mieux cette année ce que j'ai fait il y a un an. Pourquoi nous hâter, esquisser grades sur grades, qui seront peut-être tous inutiles quand le moment viendra de les mettre en pratique ? Je veux baser mon système sur la nature de l'homme. Laissez-moi donc observer ce qui est utile ou non, les points où l'on peut porter remède et ceux où les hommes font d'eux-mêmes ce que l'on veut obtenir d'eux. » (O. S., 377.)

2. Zwack : *Beurk. Gesch.* Engel, 84. — 3. O. S., 343-345.

1. O. S., 290, 291, 299, 302. — 2. Zwack : *Beurk. Gesch.* Engel, 83-84. — 3. O. S., 311.

Statuts, d'exiger des recruteurs des rapports détaillés et exacts, de me les communiquer en original ou sous forme d'extraits, ou bien encore dans un tableau récapitulatif mensuel, d'écouter mes avis et observations, etc.... L'exemple des Illuminés d'Eichstaedt montre que cette façon d'agir est nécessaire et a de bons effets. Vous verrez, par les rapports de Tamerlan, que tout y marche régulièrement, que tous sont calmes comme lui, et tout cela, à ce que je crois, parce qu'il ne connaît de l'Ordre rien de plus que ce qu'il doit en connaître et ne fait rien de plus que ce qu'il doit faire... Mais à Munich, cum bona venia, il n'en est pas ainsi. Nec nimium propere; sed enim tua messis in herba est. Quod cito fit cito perit... Mettez-vous dans la situation de quelqu'un qui ne sait rien de plus que ce qui est écrit dans les Statuts et travaillez d'après eux... Mais, direz-vous, beaucoup se dégoûteront et nous quitteront. Baste, laissez-les faire ! Un seul qui triomphe de l'épreuve m'est plus cher que dix qui nous ont quittés, parce qu'ils voulaient dès les premiers jours parvenir aux plus hauts grades. C'est aussi le devoir des Supérieurs d'amuser, de distraire leurs subordonnés, naturellement d'une façon appropriée à la classe où ils se trouvent, de leur faire supporter la longueur de l'attente... Citez-leur l'exemple des Jésuites chez lesquels on doit attendre si longtemps avant de connaître tout le Système. Dites-leur que tous les membres doivent être mis peu à peu au même diapason, etc., etc... c'est seulement quand les gens actuellement dans l'Ordre auront été préparés à ce qu'ils doivent devenir, qu'il faudra penser aux grades futurs et je vous les livrerai si parachevés, quoad minima, que vous n'aurez qu'à les mettre en pratique ¹. »

Les Aréopagites étaient en droit d'objecter que Tamerlan n'était pas un Conscius, que le rôle du domestique chargé d'éconduire les créanciers impatients manque d'agrément, qu'amuser des gens auxquels on a peu de chose à dire est une besogne aussi fastidieuse qu'ingrate, et ils pouvaient, en citant l'exemple de Pythagore, qui menaçait en mars 1779 de se retirer « si on ne lui donnait pas plus de lumière », prouver qu'il était dangereux de mettre la patience des adeptes à une trop longue épreuve. Ils rédigèrent un nouveau plan du Système, où les pouvoirs accordés aux Aréopagites étaient fortement augmentés. Weishaupt protesta immédiatement dans une lettre adressée à Marius et à Caton à la fin d'avril ou au commencement de mai : « Dans le Système de l'Ordre tel que vous le rédigez actuellement, disait-il, je n'ai plus d'autre rôle que de donner des conseils et tout dépend de l'approbation du Conseil Permanent (*sic*) que vous réclamez avec tant d'insistance. Vous voudriez, je le vois, établir un régime aristocratique, mais moi je suis

1. O. S., 334 sq. — 2. O. S., 316.

d'avis que tant que la machine ne sera pas encore en marche, vos votes ne doivent être que consultatifs et non délibératifs, c'est-à-dire que le Système doit rester monarchique... quand il sera mieux organisé, nous pourrions, mais seulement alors, déterminer la meilleure forme de gouvernement pour l'avenir ¹. » C'était reculer la solution d'une question que chacune des deux parties en présence était bien décidée, in petto, à résoudre à sa façon.

Pourtant, si l'antagonisme entre Weishaupt et l'Aréopage augmentait et se précisait de plus en plus; ni le chef, ni ses conseillers, n'étaient en situation de remporter un avantage décisif. Weishaupt ne pouvait rien faire sans les Aréopagites, mais ceux-ci se rendaient compte de leur côté que la direction et l'organisation de l'Ordre feraient plier leurs épaules si elles devaient en supporter toute la charge et Weishaupt le leur laissait entendre avec une ironie non dissimulée. « Mais afin, ajoutait-il, de prouver que je ne songe pas qu'à ma grandeur et à gouverner despotiquement, je vous offre de vous laisser rédiger à Munich, dans votre Conseil, le plan général; je donnerai simplement mon vote consultatif et j'accepterai ensuite ce que décidera la majorité des membres présents. Je ne sais si notre Société pourra subsister longtemps dans ces conditions, du moins je ne le crois pas. Ajax a porté le premier coup à mon plan et maintenant on continue à le désorganiser. Je m'offre aussi à confier tous les gens d'Eichstaedt à votre direction, car, à voir comment vont les choses, il est évident qu'on fait le plan d'un système et qu'on en exécute un autre ². »

Ce qui rendait la position de Weishaupt très forte, c'est que les Aréopagites n'étaient pas d'accord sur ce que seraient ces grades supérieurs, qu'ils étaient si pressés de mettre sur pied. Les uns voulaient que l'Ordre n'enseignât que certaines sciences et eût une philosophie qui lui fût propre, d'autres demandaient que l'enseignement portât sur toutes les sciences et tous les arts, celui-ci insistait pour qu'on cherchât à rétablir le christianisme primitif, celui-là estimait que le secret suprême devrait consister dans l'histoire des autres sociétés secrètes et l'exposition de leurs doctrines, tandis qu'un autre parti trouvait suffisant de répandre la vraie morale, d'établir des relations d'étroite amitié et un appui mutuel entre les frères, de sorte que chaque membre du Conseil Suprême avait un projet particulier et voulait faire prévaloir ses idées favorites. Ces divergences se compliquaient du conflit des ambitions personnelles. Chacun prétendait avoir les mêmes privilèges dans la direction de l'Ordre, personne ne voulait laisser aux autres le droit de décider, et, pour régler ce point important, on agissait toujours la question de savoir quelle forme de gouvernement serait adoptée, mais là-dessus les

1. O. S., 338. — 2. *Ibid.*

idées étaient aussi opposées que sur le but principal de la Société ¹.

Les Aréopagites, sentant que, si Weishaupt se retirait, aucun d'eux ne voudrait se soumettre aux ordres de ses collègues ni ne parviendrait à s'en faire obéir, et incapables de s'entendre sur un plan commun, durent battre en retraite. Fort de sa victoire, Weishaupt prétendit rétablir son autorité ébranlée depuis le Congrès d'Athènes. Il écrivit le 25 mai 1779 à Marius et Caton : « Je vous en prévins tous d'avance, afin que vous ne vous en fâchiez pas, je reprendrai chez tous ceux dont je suis connu toutes les fautes dont je m'apercevrai. Je n'aurai d'indulgence pour personne et je chercherai à les persuader avec encore plus de zèle que les autres. Mon but l'exige. Si je ne devais pas avoir le droit de rien dire aux premiers de l'Ordre, à qui pourrais-je donc adresser mes observations, puisque les autres membres ne sont pas sous ma direction ? Voici donc quelles sont mes conditions :

1° Vous exécuterez fidèlement les ordres que je vous donnerai par écrit ou, si vous vous en écarter, vous voudrez bien m'en informer auparavant.

2° Je veux recevoir tous les samedis un rapport complet, avec documents à l'appui sur tout ce qui s'est passé dans la semaine, rédigé en forme de résumé comme les procès-verbaux et signé de tous les Conscii présents, ce qui n'a pas été fait jusqu'à présent bien que je l'aie réclamé. Ergo erratum fuit.

3° Je veux connaître tous les membres recrutés, ou que l'on pense à recruter, par la description de leur caractère et recevoir le portrait complet de chacun d'eux avant sa réception.

4° On ne travaillera pour le moment que dans la Classe Minervale et pas plus loin, on observera, cum omni cura, les Statuts qui la concernent, et personne ne sera dispensé de leur obéir sans qu'on m'ait préalablement demandé mon avis, car, si les gens d'Eichstaedt, de Ravensberg et de Freysingen voulaient de leur autorité privée y modifier quel communiter placuit, que deviendrait en fin de compte l'unité du Système ? Ce que l'exige de vous, vous l'exigez aussi de vos subordonnés. Quand il n'y a pas d'ordre en haut, la confusion se répand aussi dans les sphères inférieures.

5° Enfin j'exige qu'actuellement on ne pense à aucune hiérarchie ou forme de gouvernement. Pour le moment je me réserve le droit de commander. Je n'agirai despotiquement envers personne, je ne recherche et ne réclame que ce qui conduit à notre but. Quand l'affaire sera en train, je compte alors vous démontrer par des preuves évidentes combien peu je cherche ici mon propre intérêt et ma propre puissance, mais j'espère, comme compensation de la peine que je me donne, être informé de tout ce qui se passe, d'autant qu'un régime aristocratique est impossible et serait plutôt

nuisible puisque presque tous les Optimates sont dispersés et que cette aristocratie ne pourrait exercer ses droits que par lettres ¹.

La Correspondance, muette de fin mai 1779 à février 1780, ne nous dit pas si les Aréopagites cherchèrent encore une fois à secouer le joug ; en tous cas, quand elle recommence, nous trouvons Spartacus parlant toujours en maître et bien décidé à garder la haute main sur la direction de la Société. « Si vous persévérerez dans la voie que vous suivez actuellement, écrit-il le 28 février 1780 à Zwack, vous serez bientôt le meilleur de tous les Aréopagites. Vous n'aurez pas lieu de vous en repentir et vous constaterez que je suis toujours là où sont l'ordre et la discipline et que je me retire des lieux d'où ils disparaissent. C'est en cela que consiste mon inconstance apparente... Comme Celse dit tout à sa femme, je dois lui cacher bien des choses et cette réserve seule fait de moi le Général. Si je communiquais tout ce que je sais, comme je le faisais autrefois, l'ancien charivari recommencerait. Voilà aussi pourquoi je ne réclame pas le remboursement de mes frais de correspondance, que d'ailleurs j'aurais de la peine à obtenir, parce qu'ainsi je vous achète, vous m'appartenez et je peux communiquer les nouvelles à qui me plaît. Si je dois être le Général, il est naturel que je sois informé de tout ce qui se passe, car sans cela je ne pourrais m'occuper de tout le Système. Mais je ne vois pas en quoi il pourrait être utile que les Provinciaux et les autres Aréopagites soient au courant de tout. Cela ne servirait qu'à satisfaire leur curiosité indiscrete et ils pourraient, par imprudence, révéler prématurément d'importants plans d'opération... Que chacun s'occupe de ce qui le concerne, moi je m'occupe de l'ensemble. Ainsi personne n'est à même de porter un jugement sur les ordres que je donne, car on ne connaît pas les raisons que j'ai pour donner tel ou tel ordre... Si j'ai besoin de conseils je m'adresserai à celui en les lumières duquel j'ai confiance et c'est seulement dans ces conditions que je reste le Général ². » L'assurance dont témoigne cette lettre prouve que Weishaupt l'avait emporté par sa ténacité dans la lutte contre des subordonnés ambitieux ou impatientes. Les Aréopagites lassés et désunis avaient momentanément renoncé à substituer au gouvernement aristocratique de Spartacus un régime oligarchique dont ils auraient été les bénéficiaires, mais l'antagonisme existant entre l'esprit despotique du Général et le désir d'indépendance de ses lieutenants était pour toute la Société une cause permanente de faiblesse.



Si les conflits de pouvoir absorbaient une grande partie du temps et de l'énergie des chefs de l'Ordre, la situation financière de celui-ci était pour

1. Zwack, *Beurk. Gesch.* Engel, 84, 85.

1. O. S., 346. — 2. O. S., 351.

Weishaupt un sujet continuel de souci. Pour prouver le désintéressement de sa Société, il avait tenu à établir que la question d'argent y jouait un rôle tout à fait secondaire. Les Premiers Statuts n'avaient pas fixé le taux de la cotisation des Novices et, pour laisser aux frères pleine liberté à cet égard, Weishaupt avait même eu recours à la disposition suivante : chaque membre de l'Ordre aurait une tire-lire, dont il remettrait la clef à son Supérieur, il serait invité à y déposer tout ce qu'il économiserait sur ses plaisirs. A des dates fixes, c'est-à-dire le 21 mars et le 3 septembre, le Supérieur devait ouvrir la tire-lire en présence de son propriétaire; tout ce qui s'y trouvait au-dessus d'un carolin était versé dans la caisse de l'Ordre, le carolin était mis à part pour être rendu, en cas de besoin, au possesseur de la tire-lire ou plus tard à ses héritiers, à moins qu'il n'en eût disposé autrement. Sur sa demande on lui délivrait une reconnaissance de la somme totale, sous la forme d'une créance endossée par un membre de l'Ordre et avalisée par deux autres frères qui s'engageaient solidairement en renonçant au *beneficium divisionis*. Au cas où le Novice quitterait l'Ordre il était stipulé que tout l'argent versé lui serait intégralement remboursé¹. L'institution de la tire-lire devait avoir un double avantage : elle habitait les Novices à faire des économies, et la cotisation ne leur paraissait pas aussi lourde puisqu'ils n'étaient pas obligés de s'acquitter en une fois². Enfin comme il leur était donné des garanties très sérieuses au cas où ils réclameraient le remboursement, Weishaupt croyait que des mesures si libérales et si ingénieuses assureraient à l'Ordre des revenus suffisants.

L'expérience prouva qu'il était imprudent de s'en remettre aussi complètement à la discrétion des adeptes et la Société se vit obligée, sans toutefois fixer un chiffre uniforme de cotisation, de prendre des dispositions plus précises et qu'on pouvait espérer devoir être plus efficaces. « Tout membre, édictait le paragraphe 30 des Statuts Réformés, doit au moment de sa réception déclarer s'il est ou non en état de payer une cotisation. On espère que le Novice ne se fera pas plus pauvre qu'il ne l'est en réalité, d'ailleurs on est déjà renseigné sur sa situation de fortune. Dans le premier cas le Supérieur imposera au récipiendaire avant sa réception une cotisation proportionnée à ses moyens. Le montant de cette cotisation sera indéterminé pour les pauvres, d'un ducat pour les fortunes moyennes, d'un carolin pour les riches. On fera signer au Candidat, après qu'il aura écrit son Revers et avant de lui communiquer les Statuts, une déclaration indiquant la somme versée par lui et celle qu'il s'engage à payer la deuxième et la troisième année... Si un Candidat voulait frauder la Société, il serait déclaré déchu de tous ses privilèges

1. O. S., 16. — 2. O. S., 188.

tuturs. On ne doit rien réclamer à un véritable indigent, si *fidem paupertatis fecerit*, mais s'il amasse quelque argent, la cotisation annuelle croîtra en proportion de son revenu¹. » Pour assurer le paiement régulier des cotisations librement consenties, les Supérieurs étaient rendus responsables des retards² et le Novice était prévenu qu'il ne pourrait pas être promu à un grade supérieur tant qu'il n'aurait pas payé les sommes dues par lui³. Il restait entendu que tout Novice se retirant avant la fin de son stage, avait le droit de se faire rembourser ses cotisations, dont les Supérieurs devaient à cet effet tenir un compte exact⁴. Une disposition transitoire invitait les Supérieurs à faire rentrer avant le 31 janvier 1779 toutes les cotisations en retard. Les Statuts Réformés faisaient remarquer que ce Règlement avait été rendu nécessaire par la négligence avec laquelle des frères, qui pourtant espéraient fermement être secourus par l'Ordre en cas de besoin, s'acquittaient de ce qu'ils devaient, et que ces mesures étaient très légitimes, puisque les membres des autres sociétés secrètes devaient verser, dès l'entrée et sans distinction de fortune, cent florins et même plus et acquitter cette cotisation pendant plusieurs années⁵. Les exigences de l'Ordre vis-à-vis des Minervaux étaient très modérées. Chaque nouveau membre de cette classe était informé que ses frères payaient d'habitude une légère cotisation mensuelle « sur laquelle on pouvait d'ailleurs s'entendre suivant les circonstances⁶ ».

Ces Règlements témoignaient d'un indéfectible désintéressement, mais ils avaient de graves inconvénients au point de vue pratique. Comme l'Ordre était obligé de garder en réserve une partie des sommes versées par les Novices pour effectuer les remboursements éventuels, comme d'autre part les Minervaux étaient peu nombreux, les ressources de l'Ordre demeuraient fort modestes. La caisse n'était même pas en mesure de couvrir les frais de la Correspondance entre Ingolstadt et Munich et, les chefs de l'Ordre étant peu fortunés, la question du port des lettres prenait une importance démesurée et fournissait de nouveaux sujets de querelles. Weishaupt, qui se plaignait souvent d'être obligé de payer de sa poche l'affranchissement des lettres qu'il recevait, s'ingéniait à faire des économies sur ce chapitre en demandant à ses correspondants d'envoyer les paquets les plus lourds par les messageries, ou en cherchant à user de la franchise postale dont jouissait Zwack⁷. Celui-ci pour se rembourser de ses frais de poste et aussi pour payer son copiste faisait à la caisse déjà anémique de fortes saignées. Le sans-gêne et la prodigalité avec lesquels il disposait des fonds de la Société, indignaient et inquiétaient Weishaupt. Il lui écrivait le 15 décembre 1778 : « Je vois dans la reddition de

1. O. S., 36. — 2. O. S., 36. — 3. O. S., 42. — 4. O. S., 36. — 5. O. S., 37. — 6. *Echt*, III., 48. — 7. O. S., 262.

comptes du questeur Marius qu'à la deuxième session vous avez versé à la caisse 17 florins 12 kreutzers, mais qu'immédiatement vous avez repris 6 florins pour le scribe, 3 florins 10 kreutzers pour port de lettres et 1 florin 54 kreutzers pour achat d'une étagère à livres. Comme la caisse est destinée principalement à constituer un fonds pour les dépenses nécessaires, je n'aurais jamais cru que tout de suite et de votre propre autorité, vous auriez donné l'exemple de pareilles exigences. Si cela vient aux oreilles des autres Aréopagites, que j'ai eu tant de peine à remettre dans la bonne voie, tout va être arrêté de nouveau et je prévois de nouvelles dissensions. Personne ne voudra plus rien payer à l'avenir. Je vous en supplie Caton, soyez raisonnable, n'exigez pas de remboursement jusqu'à ce que la caisse soit mieux garnie... La correspondance de l'Ordre me coûte, par an, plus de 30 florins; si chacun veut se faire rembourser ce qu'il a dépensé, les recettes se trouveront réduites à rien. Ce procédé trahit encore votre intention de vous servir de l'Ordre dans votre intérêt personnel. Je suis prêt, moi, à sacrifier pour le bien de la Société tout ce que je possède, et vous, vous prenez dès le premier versement plus de 11 florins sur 17; est-ce là agir d'une façon sociale (sic). De plus la somme sur laquelle vous avez prélevé cet argent est fournie par des membres qui, conformément aux Statuts, peuvent se retirer à tout instant et s'ils réclament alors leurs versements, il faudra donc que ceux qui restent tirent l'argent de leur propre poche et nos cotisations auront ainsi servi uniquement à payer votre scribe et vos ports de lettres... Je suis sûr, Caton, que vous ne payez pas votre copiste 12 kreutzers par feuille double comme vous me les compez. Pourquoi êtes-vous si peu ménager de l'argent de la Société? Avec quoi paierons-nous maintenant les insignes, sceaux, etc... En voyant l'usage qu'on fait de notre argent, on ne peut m'en vouloir, si j'ai défendu à Erzeroum d'envoyer aucune cotisation à Athènes. Cette administration ne me plaît pas et j'ai peur qu'une telle façon de gérer nos affaires ne nous attire que honte et raillerie¹. »

Pour remédier à cette détresse financière, il n'était pas de ressources auxquelles Weishaupt et ses collaborateurs ne songeassent. Un jour Weishaupt exposait à Zwack tous les détails d'une combinaison assez puérile qui consistait à prendre le même numéro et pour le même tirage dans toutes les loteries de Gênes, « car, faisait-il remarquer avec une logique irréfutable, si je mise dans une seule loterie, je ne cours de chances que sur cinq numéros, mais si je mise dans dix loteries, mes chances portent sur cinquante numéros. Il y a plus de probabilités que mes numéros sortent sur

cinquante que sur cinq et je peux même gagner plusieurs fois avec le même numéro¹. » Un autre jour Zwack proposait de chercher à recruter quelqu'un faisant partie de la suite d'un ambassadeur étranger. Les envois faits à cet adepte étant dispensés de la visite de la douane, il ferait venir en franchise des marchandises qui, vendues par un commerçant affilié, produiraient de beaux bénéfices pour la caisse de l'Ordre². Ou bien Weishaupt songeait à rassembler tous les livres de lecture possédés par les adeptes « tels que poésies, romans, comédies ou autres livres jouissant actuellement de la faveur du public » et à les vendre au profit de la Société³, ainsi que les ouvrages dont la bibliothèque possédait déjà de nombreux exemplaires⁴. Il invitait Zwack et Hertel à faire écrire par les Illuminés trop pauvres pour payer une cotisation des brochures satiriques et d'actualité, des farces en prose ou en vers qu'on ferait imprimer aux frais de la Société quand elles en vaudraient le peine, afin d'en tirer quelque argent⁵. En désespoir de cause il engageait ceux des adeptes, qui en trouveraient l'occasion, à faire un beau mariage par dévouement pour la Société. « Chers amis, écrivait-il à Zwack et à Marius le 25 mars 1779, que ceux qui sont célibataires et qui prétendent faire quelque chose de rien se marient donc. Donnez ce conseil à tous ceux qui sont vos subordonnés⁶. » Mais tous ces projets étaient sans portée pratique et bien que Weishaupt répétait qu'il fallait avant tout s'occuper de remplir la caisse⁷, que la chose la plus urgente était de constituer un capital⁸, la caisse restait vide.

Faute d'argent l'Ordre ne pouvait pas donner à sa propagande anticléricale toute l'importance qu'il souhaitait et la publication du pamphlet de Scioppius restait en plan, parce qu'on ne pouvait pas avancer 120 florins à l'imprimeur qui craignait une confiscation⁹. Faute d'argent toujours, l'Ordre ne pouvait songer à acheter ou à louer les locaux nécessaires pour loger la bibliothèque et le cabinet d'histoire naturelle projetés, et pour tenir les Assemblées d'une façon commode et digne¹⁰. Son état d'extrême indigence restait un sérieux obstacle à son agrandissement.



Les dissentiments entre les chefs, la mauvaise situation financière, condamnaient l'Ordre à mener une vie languissante et précaire. Pourtant Weishaupt n'avait encore accompli que la partie la plus facile de son entreprise. Les trois premiers grades rédigés après de nombreux tâtonnements fonctionnaient à peu près, mais si les bases de l'édifice étaient établies, il

1. O. S., 204.

— 1. O. S., 250. — 2. O. S., 106. — 3. O. S., 177. — 4. O. S., 328. — 5. O. S., 201, 319, 322. — 6. O. S., 315. — 7. O. S., 319. — 8. O. S., 201, 322. — 9. O. S., 206. — 10. O. S., 315.

restait à construire les étages supérieurs. La tâche était des plus malaisées. Weishaupt avait promis à ses recrues monts et merveilles, il avait éveillé en eux de grandes espérances, il devait les satisfaire sous peine de se voir abandonné par ses disciples désillusionnés. Or il ne savait que leur dire et surtout que leur montrer de sublime et d'impressionnant, le jour où il leur permettrait d'entrer dans le sanctuaire. Comme il leur avait déjà tout dit dans les grades inférieurs, le résumé dogmatique qu'il se verrait réduit à leur exposer paraîtrait bien fade. Pour échapper à ce danger, Weishaupt voulait présenter les doctrines de l'Ordre sous une forme si splendide et si étrange à la fois, qu'elles parussent nouvelles aux adeptes éblouis. Il songeait à frapper les sens, à en imposer à l'esprit en enivrant l'imagination. L'oripeau neuf et le clinquant dissimuleraient ce que les idées pourraient avoir de banal aux yeux de l'Initié. La forme symbolique, en accaparant l'attention, ferait oublier la pauvreté du fond. Aussi Weishaupt était à la recherche d'un rituel inédit. Comme tous les hommes de son époque, il se figurait que es cérémonies liturgiques avaient été fabriquées de toutes pièces par des prêtres adroits et qu'il suffisait d'un peu d'esprit d'invention pour mettre sur pied de nouvelles cérémonies aussi prestigieuses que les anciennes. Malheureusement ses facultés imaginatives n'étaient pas à la hauteur de sa bonne volonté. Dans les classes inférieures tous ses efforts pour soigner le côté pittoresque avaient donné de piètres résultats. Prendre le nom d'un empereur romain ou d'un sage de la Grèce, correspondre à l'aide d'un chiffre peu compliqué, c'étaient là des amusettes qui pouvaient occuper quelques temps de jeunes étudiants, ou même flatter les goûts puérils de ceux qui cherchent à mettre à peu de frais dans leur existence du mystère et de l'imprévu, mais l'effet de ces artifices devait s'user rapidement, une fois évanoui le charme de la nouveauté.

Weishaupt sentait bien la pauvreté de pareils moyens, aussi avait-il tenté de relever le goût de ces inventions assez plates par quelques trouvailles ingénieuses. Il avait rejeté le nom d'Ordre des Perfectibilistes, adopté d'abord et qui exprimait assez clairement le but poursuivi par la Société et choisi celui d'Ordre des Illuminés qui éveillait dans l'esprit des non initiés le souvenir des associations mystiques et mystérieuses qui avaient autrefois porté ce nom. Pourtant cette dénomination ne le satisfaisait pas encore complètement : il lui reprochait de ne pas prêter assez aux développements allégoriques. Au commencement de 1779 il avait cru trouver pour le deuxième grade ce qu'il cherchait depuis près de trois ans. Il écrivait le 31 mars à Zwack et à Hertel : « Si vous le voulez bien, et si cela ne donne pas trop de peine, nous appellerons notre Société, Ordre ou Société des Abeilles. Vous revêtirez de cette allégorie tous les Statuts ; vous direz par exemple que le

Noviciat est le grade où l'on récolte le miel, pour avoir dans l'avenir de quoi se nourrir, c'est-à-dire l'instruction et les connaissances nécessaires. Ainsi s'expliquerait pourquoi nous recommandons la sobriété et l'économie. Notre gouvernement est doux et bienveillant comme celui des abeilles, chez qui les reines commandent. Ceci explique l'indulgence et la mansuétude des Supérieurs. Mais en même temps les abeilles ont un aiguillon et ici il faut faire allusion à autre chose (les visées anticléricales de l'Ordre). En général passez en revue les qualités des abeilles, par exemple leur ardeur au travail, leur prévoyance, leur sobriété, etc. Ces qualités-là nos gens doivent aussi les avoir, aussi vous distribuerez, sous ces différentes rubriques, les passages des Statuts qui s'y rapportent. Cette allégorie vous fournira aussi toute la terminologie : par exemple la ruche a essayé, signifierait : nous avons fait une recrue, ou bien : nous avons établi en tel endroit une nouvelle colonie. Buffon et les Contemplations de la Nature de Bonnet, vous rendront de grands services à cet égard. Sapienti pauca¹. Caton avait trouvé que le nom avait trop peu de noblesse, qu'il ne se prêtait pas à une interprétation « sublime² », et Weishaupt, après une nuit de réflexion, était arrivé aux mêmes conclusions. Il s'était aperçu que l'allégorie des abeilles ne lui fournissait pas de noms convenables pour les chefs et qu'elle manquait en général de grandeur³. Le nom d'Illuminés fut donc conservé faute de mieux pour les membres du deuxième grade⁴, mais il était d'autant plus nécessaire de trouver ces choses « sublimes » qui devaient imposer aux adeptes plus avancés dans l'Ordre, et de les incorporer dans les cérémonies.

Les inventions de Weishaupt n'avaient pas été jusqu'alors des plus heureuses en ce qui concernait ses dernières. La cérémonie de l'initiation au deuxième grade pouvait avoir fort bon air sur le papier, mais, qu'elle se passât à l'ombre des forêts où dans une chambre éclairée de trois lampes, elle comportait certains détails assez ridicules. Le symbolisme de la Classe Minervale avec son hymne à la déesse de la Sagesse et son hibou tenant un livre dans ses serres, sentait d'une lieue son cousin de collège. Le Minerval, il est vrai, n'avait pas le droit d'être bien exigeant : il savait en effet qu'il était encore sur le parvis. Mais il fallait trouver mieux pour la classe supérieure projetée, qui, portant le nom significatif de Mystères, devait être un chef-d'œuvre de mise en scène. Weishaupt écrivait à Caton : « Je réserve pour les Mystères toutes mes facultés inventives, tout ce que j'ai de connaissances philosophiques et d'éloquence. Je veux les organiser de telle sorte qu'il faudra être un connaisseur expérimenté pour en apercevoir la nouveauté et je veux que leur pompe ait de l'attrait pour tout le

1. O. S., 320. — 2. O. S., 322. — 3. O. S., 323. — 4. O. S., 331.

monde. Mais ils me coûteront encore beaucoup de lectures et de réflexions¹. » Pour réaliser ce programme ambitieux, Weishaupt cherchait partout des inspirations. Les Mystères, comme leur nom l'indique, devaient être en principe une imitation des mystères d'Eleusis, dont Ingolstadt portait le nom dans la géographie Illuminée. Ce que Weishaupt savait des mystères d'Eleusis, il l'avait appris dans les *Mélanges Philosophiques* de Meiners. Dès ses premières confidences à Zwack il lui signalait cet ouvrage², et il recommandait quelques mois plus tard aux Aréopagites Athéniens, de ne pas trop faire connaître l'Essai sur les Mystères qui s'y trouvait contenu, parce qu'il lui avait assigné une place dans son plan³. Un passage de l'Essai avait dû particulièrement le frapper. « La représentation scénique des actions et des aventures d'un dieu, disait Meiners, devait nécessairement agir fortement sur les sens, se graver profondément dans l'imagination qu'elle tenait sous le charme et faire naître, grâce à la vive illusion produite, une conviction plus solide que si elles avaient été exposées par un froid discours ou au moyen de lettres sans vie. Cette action dramatique, quand bien même elle n'aurait pas rendu l'histoire du dieu plus intelligible pour la populace qui ne comprend rien que par les sens, devait au moins provoquer une ferveur beaucoup plus grande, parce que l'impression qu'elle était destinée à produire était encore rendue plus forte par la pompe solennelle dont elle était accompagnée. »⁴

Éveiller cette ferveur qui ne laisse pas au croyant le temps de la réflexion et lui fait accueillir avec enthousiasme les idées qu'on lui présente, sans qu'il songe à se demander si elles sont bien nouvelles, et pour ce faire, inventer des solennités pareilles à celles des mystères antiques, telle était la tâche que s'était assignée Weishaupt. Mais si l'Essai de Meiners lui avait montré le but, il ne lui avait pas indiqué le moyen de l'atteindre et les nouveaux mystères restaient à créer. Weishaupt avait pensé un moment trouver des modèles chez les prêtres contemporains. « J'ai étudié ces jours-ci, avait-il mandé à Zwack et Hertel, la Liturgie de l'Église Romaine et j'en ai tiré des règles sur la nécessité des cérémonies. L'inventaire de cette liturgie n'était certes pas un mauvais psychologue. Enlevez au catholicisme le luxe de ses églises, la musique, les ornements sacerdotaux, les cérémonies rituelles fréquentes, et intelligemment réglées jusque dans les moindres détails, comme l'Ordination et la Messe et vous verrez que cette religion qui fait tant d'impression n'est au fond rien du tout. Je vous prie notamment de faire bien attention, quand vous assistez à la célébration de la Messe, à tout ce

qui se passe depuis le Credo jusqu'à l'Élévation. Vous verrez que ces gens-là ne manquent pas d'habileté. »

Mais ces cérémonies avaient à ses yeux le tort grave d'être devenues banales¹. Il fallait chercher ailleurs. Les Aréopagites avaient bien proposé d'emprunter à la Franc-Maçonnerie quelques-uns de ses rites, mais Weishaupt voulait que l'Ordre ait un rituel original et le Zendavesta lui étant tombé entre les mains, il lui était venu à l'idée d'y puiser des inspirations². Il confiait à Zwack : « Je pense à réchauffer l'ancien système des Guebres et des Parsis. Vous verrez tout ce qu'il contient de grand et de sublime. Cela sera pour tous nos gens quelque chose de neuf et qui provoquera l'admiration³. » Il avait déjà emprunté à la Perse ancienne l'ère Illuminée qui commençait en 630 après Jésus-Christ, année où le roi Perse Jezdegerd II était monté sur le trône et il avait adopté les mois du calendrier perse avec leurs noms bizarres⁴. Il songeait à lui faire de nouveaux emprunts pour les Mystères. « L'allégorie dans laquelle je veux envelopper les Mystères et les grades supérieurs, écrivait-il à Zwack et à Hertel, est le culte du feu, et j'emploierai les images dont se servait la philosophie de Zoroastre et des anciens Parsis, qui existe encore aujourd'hui dans l'Inde. L'Ordre dans les grades supérieurs s'appellera donc Culte du Feu, Ordre du Feu, Ordre des Parsis. C'est quelque chose de splendide et qui dépassera tout ce qu'on peut imaginer⁵. » Cette allégorie avait le double avantage de présenter aux adeptes une forme mystérieuse et inconnue et de permettre une interprétation adéquate aux vues de Weishaupt. On dirait aux Initiés, à ceux qui auraient confessé beaucoup de préjugés et se seraient ainsi quelque peu purifiés : « Le but final de l'Ordre est que la lumière se fasse et nous sommes ceux qui combattent contre les ténèbres, voilà ce que signifie le Culte du Feu⁶. »

Ce culte fournissait de plus une merveilleuse mise en scène au cours des initiations en permettant d'employer toutes les ressources de la science moderne. « Conseillez, écrivait Weishaupt à Zwack, à ceux des membres de l'Ordre, qui veulent se consacrer à l'étude de la physique, de s'occuper tout particulièrement de la théorie du feu et de la lumière ; j'y ajoute aussi l'électricité car ces connaissances seront très utiles pour l'organisation des

1. O. S., 319. — 2. Zwack. *Beurk. Gesch.* Engel, 82. — 3. O. S., 230.

4. Pharavardin (du 21 mars au 30 avril), Adarphascht (mai), Chardad (juin), Thirmeh (juillet), Merdedmeh (août), Schashrimeh (septembre), Meharmeh (octobre), Abenmeh (novembre), Adarmeh (décembre), Dimch (janvier), Benmeh (février), Asphandar (du 1^{er} au 20 mars) (O. S., 1). Dans beaucoup de lettres des O. S., le quinquantième de l'année conventionnelle, obtenu en retranchant 630 du chiffre de l'année vulgaire, est suivi du nom du roi Perse. Weishaupt commettait d'ailleurs une erreur : la date exacte de son avènement est 632. (*Religions Begründungen*, 1787, p. 780.)

5. O. S., 330. — 6. *Ibid.*

1. O. S., 227. — 2. O. S., 199. — 3. O. S., 239.

4. Cité par Hdb. F. M., 1865, article Mystères, II, 37a.

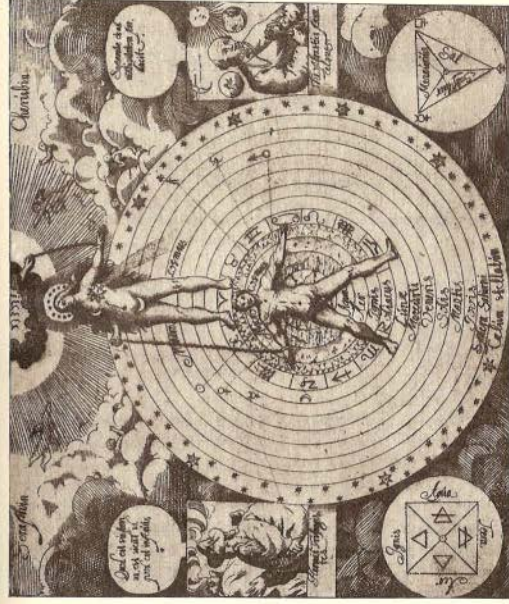
Mystères, surtout les expériences qui peuvent être faites au moyen du feu et de l'électrum. Vous serez certainement émerveillé quand vous saurez tous les projets que je couve à ce sujet ¹. » « Tâchez, écrivait-il encore à Zwack et Hertel, de vous procurer par l'intermédiaire de Tite-Live un bon traité d'électricité et de bons livres sur les expériences de physique. Je veux que le Temple du Feu soit électrisé dans tous ses coins et recoins et à quelque endroit que les Initiandi puissent être placés. On a publié d'excellents livres sur cette matière et l'on peut y trouver la description des expériences les meilleures et les plus rares. Euclide pourra se charger de la partie mécanique de l'architecture et de la décoration picturale du Temple. Le premier emploi que nous ferons de nos fonds sera d'acheter une maison dont nous puissions disposer à notre gré, à moins qu'un membre de l'Ordre ne nous cède deux ou trois pièces de sa propre habitation pour y installer notre Temple. Dans ce cas il serait nécessaire que cette maison soit habitée par deux ou trois membres de l'Ordre et pas un profane, même s'il appartenait à la famille d'un de nos adeptes, ne pourrait demeurer dans le logis où serait célébré le Culte du Feu ². »

C'étaient là de beaux projets, mais malgré l'enthousiasme qu'ils excitaient chez leur auteur, et bien qu'il eût sur la religion des Guèbres « un excellent livre », il s'aperçut bientôt qu'il était difficile de composer avec ces éléments hétérogènes, Mystères d'Eleusis, Religion des Parsis et expériences de physique amusante, un tout cohérent et d'y faire entrer toutes les vérités secrètes qu'il voulait enseigner ³. « Avant que j'arrive au bout de ma tâche, soupirait-il, on pourra dire de moi : Multum sudavit et alsit, abstinuit Venere et vino ⁴. » « Cela me forcera à beaucoup lire, étudier, penser, écrire, raturer et recommencer à écrire ⁵. » En fait il n'arrivait pas à combiner ses Mystères dont il ne parle jamais dans sa correspondance sans se plaindre de la peine qu'ils lui donnent. Il avait amassé des matériaux et fait des esquisses. Il méditait, effaçait, recommençait et effaçait encore. La rédaction des trois premiers grades, de leurs Statuts, de leurs Règlements et de leurs modestes cérémonies avait épuisé sa veine. Son cerveau surmené se refusait à un nouvel effort. Il était incapable d'achever son édifice et ses collaborateurs habituels ne lui étaient d'aucune utilité dans la circonstance, car les châteaux de cartes qu'ils construisaient avec plus de zèle que de bonheur ne pouvaient tenir debout un instant ⁶.

Ces causes de faiblesse auxquelles les chefs de l'Ordre ne trouvaient pas de remède, rendaient son existence fort précaire et il serait bientôt mort de

langueur s'il n'avait cherché enfin dans la Franc-Maçonnerie l'appui nécessaire et trouvé parmi les membres de la puissante Société secrète l'homme providentiel qui devait lui donner une nouvelle vitalité en le greffant sur ce tronc vigoureux.

1. O. S., 230. — 2. O. S., 244. — 3. O. S., 200. — 4. O. S., 230. — 5. O. S., 330. — 6. O. S., 345.



Gravure allemande de la deuxième moitié du XVIII^e siècle.
Origine inconnue.

LIVRE II

La Franc-Maçonnerie allemande, des origines à 1780

CHAPITRE PREMIER

Les débuts de la Franc-Maçonnerie en Allemagne

Freemasonry anglaise et hauts grades français. — Premières loges anglaises en Allemagne. — Introduction des grades français. — Chapitre de Clermont. — La Franc-Maçonnerie Écossaise en Allemagne. — Légende du grade de Maître Écossais. — Les Rose-Croix d'Or. — Légende Templière. — Système de Clermont. — Johnson.

La Franc-Maçonnerie, importée en Allemagne dans le second quart du XVIII^e siècle, s'y était présentée sous deux aspects fort différents: la Freemasonry anglaise et les hauts grades français.

La Freemasonry, qui avait reçu son organisation à Londres de 1717 à 1723, était moins une société secrète au sens propre du mot qu'une fédération de clubs dont les membres possédaient des signes de reconnaissance soigneusement cachés aux profanes et célébraient des cérémonies connues des seuls initiés. Le goût très-vif des Anglais pour les associations de tout genre, leur fidélité à la tradition avaient favorisé le recrutement des « loges » où lords et bourgeois se plaisaient à maintenir les anciens usages des tailleurs de pierre qui les avaient autrefois peuplées. Pourtant le succès de la Freemasonry s'expliquait par des raisons plus déterminantes: le mystère qui enveloppait ses assemblées excitait la curiosité des amateurs d'inconnu et l'humanitarisme sentimental dont elle faisait profession attirait les « cœurs sensibles » qui, dès cette époque, commençaient à battre d'une façon désordonnée. Le culte de la fraternité, qui d'ailleurs était célébré surtout par des phrases et par des banquets

copieusement arrosés, était la part du siècle dans les ingrédients divers dont se composait ce produit spécifiquement anglais; il fit la fortune de la Freemasonry en France où l'anglomanie lui avait préparé les voies. Mais nos ancêtres ne se contentèrent pas longtemps de la pure Freemasonry et sur les bases fournies par les Anglais ils construisirent un vaste édifice qui donne à la Franc-Maçonnerie française un caractère original.

Le Freemasonry se composait de trois grades: apprenti, compagnon et maître, en partie imités des degrés usités dans les corporations médiévales, en partie enrichis d'additions dont l'origine et la signification sont restées assez obscures. Le grade de Maître, notamment, avait une légende forgée de toutes pièces qui racontait le meurtre d'Hiram, architecte du Temple de Salomon, assassiné par trois compagnons rebelles et la découverte de son cadavre par les Maîtres envoyés à sa recherche. La cérémonie de réception à ce grade mettait en scène ce récit apocryphe. La Franc-Maçonnerie française inventa de nouveaux grades, supérieurs à celui de Maître, les grades d'Élus, où était racontée et mimée la punition infligée aux meurtriers. Elle fabriqua également d'autres hauts grades appelés Écossais sans qu'on sache exactement d'où elle avait tiré ce nom. Enfin elle institua des grades dits Chevaleresques qui assimilaient la Franc-Maçonnerie aux anciens Ordres de Chevalerie et dont les titulaires, nobles ou bourgeois, s'attribuaient en loge les plus hautes dignités de la société civile et se chaharraient de décorations. Le fourmillement de hauts grades créés en une vingtaine d'années (environ de 1735 à 1755) n'avait pas contribué à augmenter la valeur éthique de la Freemasonry. L'idéal maçonnique c'est-à-dire l'affirmation de l'égalité naturelle et la mise en pratique de la fraternité, qui se manifestait assez imparfaitement dans le Rite anglais, était passé tout à fait au dernier plan dans la Franc-Maçonnerie française bien qu'elle continuât à s'en réclamer verbeusement. Si le Rite Écossais semble avoir été organisé d'abord par des Maçons soucieux de rendre aux Assemblées le sérieux et la décence qu'elles avaient très vite perdus, il est vraisemblable que les grades d'Élus et les Grades Chevaleresques avaient dû leur naissance au désir d'attribuer à la Société une illustre origine, au besoin de créer au sein d'une société égalitaire par principe une hiérarchie et des castes se plaçant au-dessus des degrés inférieurs et de la foule des Maçons. En outre les secrets imaginaires dont les hauts grades faisaient grand état pour attirer la clientèle offraient un vaste champ d'action aux imposteurs et fournissaient un aliment aux anciennes rêveries alchimiques et théurgiques pour lesquelles le siècle de la « raison et de la philosophie » gardait de secrètes complaisances¹.

1. Pour plus de détails sur l'organisation de la Franc-Maçonnerie en Angleterre et son développement en France, voir, du même auteur: Introduction à la réimpression des « Plus secrets mystères de la Franc-Maçonnerie dévoilés » (1774).

La Freemasonry anglaise et les hauts grades français pénétrèrent en Allemagne à peu près à la même époque. La première Loge dont l'existence soit connue avec certitude fut fondée à Hambourg le 6 décembre 1737. Elle prit en 1741 le nom d'Absalon après que son Maître en Chaire eût reçu de la Grande Loge de Londres une patente de Grand Maître Provincial pour la Basse-Saxe. Une députation de la Loge de Hambourg avait initié en 1738 à Brunswick le Prince héritier de Prusse, le futur Frédéric II. Devenu roi il encouragea la fondation à Berlin en 1740 de la Loge Les Trois Globes qui créa en Prusse plusieurs Loges-filles et prit en 1744 le titre de Grande-Mère Loge. De Prusse la Freemasonry passa à Bayreuth et à Meiningen en 1741. De Hambourg elle pénétra à Brunswick (1744) à Hanovre (1746) à Goettingue (1747). Elle s'était établie à Francfort-sur-le-Mein où la Loge l'Union fondée en 1742 reçut une patente de constitution de la Grande Loge de Londres¹. Toutes ces Loges avaient pris pour code le Livre des Constitutions de 1723², et s'inspiraient de la Masonry Dissected de Prichard³, ou bien copiaient les rituels anglais employés par la Loge Absalon⁴.

L'influence française qui se manifestait alors avec tant de force, aussi bien dans les mœurs que dans la littérature, se fit bientôt sentir également dans le monde maçonnique. Au reste la Freemasonry allemande avait eu dès ses débuts un caractère aristocratique très marqué. Si l'on excepte les Loges de Hambourg et de Francfort composées surtout de marchands, la plupart des Loges allemandes furent fondées et peuplées par des nobles. La Loge de Charlottenburg eut pour Maître en Chaire Frédéric II en personne. Son exemple fut suivi par des princes allemands comme le Margrave de Bayreuth qui établit dans sa résidence la Loge le Soleil et le duc Charles Frédéric de Meiningen qui créa dans la sienne la Loge les Trois Boussoles. Les souverains amenaient dans les Loges les nobles de leur suite et la bienveillance qu'ils témoignèrent à la nouvelle association, la mit à la mode dans la haute société. La langue française qui était alors celle de tous les Allemands cultivés fut pendant longtemps presque exclusivement employée dans les assemblées maçonniques, les catéchismes étaient rédigés en français, les noms des Loges étaient français⁵. A la fin de la guerre de Sept ans, appartenir à la Franc-Maçonnerie était une preuve de haute naissance. Les

1. Fintel: *Geschichte der Freimaurerei*, (189-199; Adali, 1, 71).

2. 1^{re} édition des règlements publiés par la Grande Loge de Londres.

3. *Révélation sur l'organisation et les cérémonies des grades*, anglais parues à Londres et traduites en Allemand en 1736 sous le titre de: *die Zwöft der Freyen Maurer*, d'après une traduction française aujourd'hui perdue (Hdb. d. F. M. 1900, art. Prichard).

4. Fintel, *op. cit.*, 188-199; Nettelbladt, 181.

5. L'allemand commença à être employé à partir de 1743 à Berlin et de 1744 à Francfort dans les tenues concurremment avec le français, mais cette dernière langue conserva longtemps la prédominance.

nobles Frères avaient apporté dans les Loges leurs habitudes fastueuses et leur épicurisme. Les banquets coûtaient fort cher et dans certaines Loges comme celle des Trois Globes la caisse avait peine à couvrir les frais occasionnés par les fêtes, bien que les contributions des membres fussent fort élevées.

La Franc-Maçonnerie chevaleresque fut bientôt importée en Allemagne. Un an à peine après la création de la Loge anglaise de Hambourg, le comte saxon Rutowski, qui avait été élevé en France, et d'Ecombes, secrétaire d'ambassade à Dresde, avaient fondé dans cette ville la Loge les Trois Aigles Blancs qui cultivait les hauts grades français. A l'exemple de Rutowski, qui s'appelaient en Loge le Chevalier de l'Aigle, et de d'Ecombes, qui s'intitulait le Chevalier du Dauphin, les membres de la Loge les Trois Aigles Blancs, fondée à Dresde en 1739 par les Trois Aigles Blancs, portaient des noms de guerre suivant la coutume française. En 1741 les Trois Aigles fondaient encore Minerve aux Trois Palmes, à Leipzig. L'exemple donné par la Saxe où les usages français étaient servilement imités fut suivi à Berlin : on y rencontre, en 1742, la première trace de hauts grades dans la Loge l'Union. L'exclusivisme de la Franc-Maçonnerie française trouvait parmi les Frères allemands des imitateurs comme le Comte de Gotter qui, quittant les Trois Globes, tentait, en 1743, de fonder une « noble Loge » dont les membres auraient porté des bijoux particuliers ou comme les officiers de la suite du Margrave de Bayreuth qui ouvraient une Loge de la Cour distincte de la Loge de la ville.

Pendant l'occupation française nos compatriotes fondaient en 1758 à Brunswick la Loge les Trois Lys. Des officiers prisonniers internés à Berlin y ouvraient une Loge militaire, la Fidélité, qui disparut après leur départ, mais en 1760 d'autres Français résidant dans la capitale de la Prusse établissaient la Loge les Trois Colombes appelée, à partir de 1761, l'Amitié aux Trois Colombes. Enfin en 1760 un officier français fait prisonnier à Rossbach, le marquis Gabriel de Lernaï¹, créa dans la Loge les Trois Globes un Chapitre d'Élus réservé aux nobles, qu'il constitua « au nom, sous l'autorité et en vertu de la puissance jérusalémite » du comte de Clermont Grand Maître de la Franc-Maçonnerie française. Ce Chapitre intitulé : « Capitulum electorum fratrum ordinis equestris hierosolymitani » fut appelé couramment Chapitre de Clermont.

Son Système se composait de 4 hauts grades : Maître Écossais, Maître Élu ou Chevalier de l'Aigle, Chevalier Illustre ou du Saint Sépulture, Chevalier

Sublime ou Chevalier de Dieu. La légende, copiée sur celle du grade d'Élu, faisait des 9 Maîtres envoyés à la recherche d'Hiram autant de Chevaliers Maçons. L'un d'eux, dont le candidat jouait le rôle au cours de sa réception, avait, de son propre poignard, tué dans une caverne un des assassins et rapporté sa tête à Salomon. Le mot de passe était Nekom ou Vengeance. Il était raconté au récipiendaire que les membres de ce grade, ayant fait pendant les Croisades des prodiges de valeur pour protéger les pèlerins, avaient reçu en récompense le nom de Chevaliers de l'Aigle. Dans le grade de Chevalier Illustre l'aspirant devait venger la mort d'Hiram sur un deuxième meurtrier, mort depuis longtemps et dont le corps pourrissait dans un cachot muré ; il devait couper la tête du cadavre et le diviser en quatre tronçons. Ces Chevaliers avaient été chargés dans les anciens temps de garder le tombeau du Christ, de là venait leur nom de Chevaliers du Saint Sépulture.

La part originale de l'Allemagne dans le développement de la Franc-Maçonnerie fut la création d'un grade particulier de Maître Écossais et l'élaboration de la légende Templière. La Maçonnerie Écossaise avait été introduite en Allemagne vers 1740 par le Comte de Schmettau qui avait fondé en 1741 ou 42 à Berlin la Loge Écossaise l'Union, composée de membres des Trois Globes, et en 1744 la Loge Judica à Hambourg. Ce grade, dont le cahier était rédigé en français, ressemblait par le but que poursuivaient ses inventeurs au grade Écossais introduit dans la Franc-Maçonnerie française par des réformateurs bien intentionnés : il ne prétendait posséder aucun secret particulier et visait seulement à recruter une élite se distinguant de la masse des Maçons par la pureté des mœurs, la noblesse de la vie et l'exercice d'une charité active. Pourtant il différait de son modèle français par le soin qu'il prenait de se séparer nettement des grades johannites et par le nom particulier qu'il donnait en conséquence à ses membres, en remplaçant le titre ordinaire de Vénérable par celui de Très Vénérable, qui s'introduisit peu à peu dans toutes les Loges Allemandes. Les Loges Écossaises paraissent avoir eu peu d'influence sur les Loges symboliques. Judica ne fonda que deux Loges-filles et, sur les douze Loges créées par l'Union de 1745 à 1761, cinq n'eurent qu'une existence éphémère ; les autres furent absorbées par les Systèmes qui, vers 1760, tentèrent de conquérir la Franc-Maçonnerie Allemande. Mais la Maçonnerie Écossaise avait pris rapidement un caractère spécial en s'annexant les rêveries alchimiques qui se trouvaient en germe dans quelques grades français¹.

1. Dans le Grade de Chevalier Illustre du Chapitre de Clermont, analysé plus haut, le passage parlant d'un corps pourrissant dans un cachot muré et que le récipiendaire devait partager en quatre parties, après l'avoir décapité, faisait très clairement allusion à une opération alchimique.

1. Son nom est très diversement orthographié : Lernaï, Lernet, Tilly de Lernet, baron Filley de Lernaï.

Le goût pour les sciences occultes avait connu en Allemagne, au début du XVIII^e siècle, un renouveau provoqué par les découvertes en physique et en chimie et il avait fait naître un courant mystique d'une grande étendue et d'une grande profondeur. Les livres sur l'alchimie avaient recommencé à paraître et en plus d'un endroit les « Souffleurs » avaient rallumé leurs fourneaux. Le mysticisme renaissant trouva dans la Franc-Maçonnerie une terre chaude où il se développa avec exubérance. Les Loges allemandes devinrent l'asile des « Laborants », le centre de recrutement où les visionnaires ainsi que les charlatans trouvaient facilement des disciples ou des dupes. Les symboles de la Franc-Maçonnerie furent interprétés comme des hiéroglyphes alchimiques ou magiques et, pendant que les « Lumières » propagées par les « Éclaireurs » faisaient grand bruit dans le monde profane, elle attirait dans ses demeures obscures les esprits rêveurs et imaginatifs que rebutaient la sécheresse et la nudité de la philosophie rationaliste et qui demandaient aux mirages de leur cacher l'aridité du désert où le vent desséchant du « bon sens » avait tari les sources d'illusion¹. De ces rêveries naquit un nouveau grade de Maître Écossais.

Sa légende disait : lorsqu'en 1090 les Croisades avaient été entreprises pour reconquérir la Terre Promise, beaucoup de Frères avaient considéré comme un devoir d'y prendre part. Parmi eux se trouvaient trois Anciens Maîtres d'Écosse qui savaient par tradition qu'Esdras avait caché dans la pierre fondamentale du Temple, reconstruit à son époque, un document contenant l'ancien Mot de Maître ou du moins indiquant de quelle façon on pouvait le retrouver. Après la conquête de la ville sainte, les trois Anciens Maîtres avaient fait des fouilles dans les ruines du Temple et avaient découvert une pierre cubique creuse qui renfermait trois coupes d'or. Sur la première était gravé un J, sur la seconde un G, et sur la troisième un O. Les Juifs avaient interprété ces signes comme représentant les trois corps dont sont composées toutes choses en ce monde. Lorsque les Sarrazins étaient

1. Un livre auquel les historiens de la Franc-Maçonnerie n'ont pas accordé l'attention qu'il mérite : *Der Weisheit Morgenroethe* de Morgenstern, (Athènes, c'est-à-dire Munich, 1786) dit à propos de cette époque : « Jamais les livres sur l'alchimie, sur les esprits et l'art de les évoquer, sur la magie ou les sciences secrètes de la nature n'avaient eu autant de lecteurs et un aussi grand succès. Ce phénomène ne se serait jamais produit si l'n'y avait eu alors dans toute l'Allemagne des gens qui se sentaient du penchant pour ces sortes de choses et qui firent de la propagande en leur faveur. Par leur faute et par celle de leurs écrits, nous avons vu, dans le moment même où brillait la lumière répandue par la philosophie et une religion épurée, s'élever à l'horizon un nuage si épais et si sombre qu'on ne sait qui l'emportera du jour ou des ténèbres. On conviendrait que j'ai raison si l'on réfléchit que, jusqu'au moment où ces divagations ont pris naissance au sein de la Franc-Maçonnerie, on n'en avait presque pas ou du moins très peu parlé et que plus cette marotte a occupé l'esprit des Francs-Maçons, plus il est paru d'ouvrages de ce genre (p. 175).

redevus maîtres de Jérusalem, les Maçons Écossais avaient rapporté dans leur pays le secret de l'alchimie, qui avait été depuis conservé à Edimbourg¹.

La légende templière, qui faisait également allusion aux sciences occultes et qui fut introduite à la même époque dans la Franc-Maçonnerie allemande, semble avoir été inventée par les chefs des Rose-Croix allemands ou Rose-Croix d'Or. Cette association, dont l'histoire est fort mal connue, paraît avoir eu une origine purement allemande et s'être formée en dehors de la Franc-Maçonnerie. Le regain de vogue, dont avait joui au commencement du XVIII^e siècle les recherches alchimiques en Allemagne, avait remis en honneur le nom des fabuleux Rose-Croix² et les adeptes du Grand Œuvre se communiquaient des recherches manuscrites dont ils leur attribuaient la paternité³. Dans sa « Théophilosophie théorético-pratique ou Véritable et Parfaite Préparation de la Pierre Philosophale par la Confrérie des Rose-Croix d'Or », parue en 1714 à Breslau, Sincerus Renatus (Samuel Richter), qui avait emprunté les principaux éléments de son livre à des ouvrages alchimiques parus cent ans plus tôt, publiait les règlements d'une prétendue Société Secrète dont les membres travaillaient au Grand Œuvre. Comme les alchimistes avaient cru de tous temps que l'intervention directe de la divinité était indispensable à la réussite de leurs opérations, comme ils étaient persuadés que les patriarches, Moïse, les prophètes, Jésus et ses Apôtres avaient accompli leurs miracles à l'aide de la Magie Divine à laquelle ils étaient initiés, la Confrérie de Sincerus Renatus pratiquait la théurgie et la théosophie⁴.

Ce qui n'avait d'abord été qu'une fiction devint une réalité 40 ans plus tard lorsque la Société de la Rose-Croix d'Or, née soit dans l'Allemagne du sud vers 1756, soit à Francfort-sur-le-Mein en 1757, réunit les chercheurs d'inconnu qui croyaient à la magie et à l'alchimie. L'association se répandit rapidement dans tous les pays de langue allemande, en Hollande et jusqu'en Russie. Elle se composait de petits groupes dispersés dans toute l'Europe Centrale et formait plutôt une fédération qu'une organisation homogène, bien qu'elle eût des chefs exigeant de leurs subordonnés une obéissance

1. Schiffmann, *Die Entstehung der Rittergrade*, 13, 17, 113-114. — Ce grade passa ensuite en France où il fut appelé Écossais d'Écosse. Une modification postérieure de sa légende établit un rapport entre les Maîtres Écossais et l'Ordre du Chardon ou Ordre de Saint-André, patron de l'Écosse. Ce nouveau grade reçut le nom de Chevalier de Saint-André d'Écosse, décoré de la Croix de Saint-André (Schiffmann, *ibid.*).

2. Ce nom, rendu célèbre par deux opuscules parus au commencement du siècle précédent et attribués à un professeur de Tubinge, Valentin Andree, avait eu une fortune singulière. Il avait, contre les intentions de son auteur, servi à désigner les alchimistes, particulièrement en Angleterre, et les fabricants de hauts grades français l'avaient donné à un de leurs cabiers.

3. H. Kopp : *die Alchemie*, II, 9. — 4. Nettelblatt, 514.

aveugle et qu'elle possédait une légende et certains usages particuliers. Les Rose-Croix d'Or, bien que gardant jalousement leur indépendance, cherchèrent à faire des recrues dans les Loges en se prétendant les seuls dépositaires de la vraie et authentique Franc-Maçonnerie. Les confidences qui leur échappèrent lorsqu'ils sondaient les Maçons introduisirent dans la Franc-Maçonnerie allemande deux nouveautés dont ils étaient les inventeurs, c'est à savoir l'existence de Supérieurs Inconnus et la filiation templière. Ces deux idées, qui devaient pendant plus de vingt ans mener la Franc-Maçonnerie allemande à la poursuite de chimères, étaient d'ailleurs fort ingénieuses. En cachant aux simples Rose-Croix la personnalité de leurs chefs, connus seulement sous leur nom de guerre, la Société conférait à ceux-ci un prestige à nul autre pareil. D'autre part, en se prétendant les héritiers de l'Ordre du Temple, dissous violemment 450 ans auparavant et qui passait pour avoir possédé des connaissances ésotériques, les Rose-Croix expliquaient pourquoi leur association, dépositaire de ces secrets, s'était si longtemps tenue cachée¹. Enfin l'exécution de Molay offrait un pendant à l'assassinat d'Hiram et il était facile d'interpréter la légende de celui-ci comme une représentation symbolique de la mort du dernier Grand Maître connu par l'histoire².

La légende templière racontait que les mystères de l'Ordre avaient été transmis par les Esséniens aux Chanoines du Saint-Sépulcre. Au XII^e siècle, Baudouin étant roi de Jérusalem, neuf gentilshommes s'étaient réunis sous la conduite de Hugues des Payens, à l'endroit où s'élevait autrefois le Temple de Salomon, entre les deux colonnes du parvis, et avaient contracté alliance avec les chanoines de Jérusalem pour la défense de la religion et du tombeau du Christ. Les chanoines, voyant que les principes des Templiers : sobriété, secret, pauvreté, chasteté, amitié jusqu'à la mort, secours mutuel et défense de la religion, s'accordaient avec le but de leur Ordre, les avaient initiés à leurs

1. Schiffmann, 159; Nettelbladt, 293.

2. Le Livre des Constitutions d'Anderson citait parmi les Grands Maîtres de la Freemasonry le Grand Maître des Templiers qui avait fait construire le Temple de Fleetstreet à Londres sous le règne d'Henri II. — L'origine de la légende templière est aussi obscure que celle de la Franc-Maçonnerie Écossaise. D'après Schiffmann, le plus ancien document où elle figure : « Deuxième section de la Franc-Maçonnerie parmi les chrétiens », est certainement d'origine Rose-Croix, et il aurait été écrit pour compléter dans le sens Rose-Croix l'histoire de la Franc-Maçonnerie jusqu'au christianisme telle que l'avait contée de la Tierce dans son *Histoire de la Vénérable Confrérie des Francs-Maçons* (Francfort, 1744). Pourtant il est douteux que cet opuscule, écrit en excellent français, ait été rédigé en Allemagne et, d'après le *Hdb. d. F. M.* 1865 (art. Schwedische Lehrrart), les grades templiers auraient été cultivés en France avant 1750, par conséquent plusieurs années avant la création de la Rose-Croix d'Or. Il est donc fort possible que la légende templière soit née dans notre pays, où, comme nous l'avons vu, certains grades s'occupaient d'occultisme. Quoi qu'il en soit, elle ne reçut tout son développement qu'en Allemagne où elle donna naissance à la Franc-Maçonnerie Templière et c'est d'Allemagne que ce Système fut importé plus tard en France.

grands mystères. L'Ordre Ancien, dont les chanoines étaient les membres, avait été ainsi rétabli sous le nom d'Ordre du Temple. Celui-ci s'était pendant deux siècles illustré par le courage et les vertus de ses adeptes, mais ses richesses, le secret impénétrable qu'il gardait sur son organisation intérieure et « ses connaissances sublimes » avaient porté ombrage à Philippe le Bel et causé sa ruine. Les Templiers échappés au supplice s'étaient dispersés : les uns avaient fui jusqu'en Écosse, d'autres s'étaient retirés dans des lieux écartés où ils avaient vécu en ermites. Lorsque le vertueux Molay avait vu que tout espoir était perdu pour lui et pour l'Ordre, il n'avait plus songé qu'à sauver les sublimes connaissances dont il était dépositaire. Il avait révélé à son neveu Beaujeu que le cerceuil portant le nom de son prédécesseur et déposé dans le tombeau des Grands Maîtres renfermait, non un cadavre, mais les annales de l'Ordre, les manuscrits où étaient consignées les connaissances secrètes, la couronne des rois de Jérusalem, le chandelier d'or à sept branches et les quatre évangélistes d'or qui avaient autrefois orné le Saint-Sépulcre. Il lui avait confié en outre que les deux colonnes placées à l'entrée du chœur du Temple, près de la porte conduisant à la crypte des Grands Maîtres, étaient creuses et contenaient d'immenses richesses provenant des épargnes de l'Ordre.

Après l'exécution de son oncle, Beaujeu avait réuni 9 chevaliers échappés aux poursuites, il avait mêlé son sang au leur et leur avait fait jurer de maintenir l'Ordre sur la terre, tant qu'il s'y trouverait 9 Architectes Parfaits. Il avait obtenu de Philippe le Bel l'autorisation de retirer de la crypte le faux cerceuil et, avec l'aide de ses compagnons, il avait aussi enlevé secrètement l'or caché dans les colonnes. Papiers et trésor avaient été transportés en lieu sûr, probablement à Chypre, où résidait l'Archimandrite avec le Grand Chapitre Clérical de l'Ordre. Beaujeu avait réorganisé l'Ordre dans le plus grand secret, et, pour mieux dissimuler son existence, il avait institué de nouvelles cérémonies et inventé des hiéroglyphes se rapportant à l'allégorie du Temple de Salomon tout en conservant ceux qui étaient usités dans l'Ordre depuis une longue suite d'années. Après la mort de Beaujeu le siège magistral avait été occupé par Aumont, un des Templiers réfugiés en Écosse. Depuis Aumont jusqu'à l'époque contemporaine l'Ordre n'avait pas cessé d'exister et les initiés connaissaient la liste des Grands Maîtres qui s'étaient succédés sans interruption. Le nom et la résidence des vrais Supérieurs qui gouvernaient l'Ordre et dirigeaient ses sublimes travaux étaient encore un secret connu seulement des vrais « Illuminés » parce que l'heure de l'Ordre n'était pas encore venue et que le temps n'était pas révolu où les portes devaient s'ouvrir et la lumière luire pour tous. Par prudence on cachait donc encore aux profanes le domicile du Grand Maître, même quand

ils avaient entrevu dans les Loges symboliques quelques rayons de la lumière qui éclaire les Francs-Maçons authentiques¹.

La légende templière, avec ses condiments mystiques forma la base du nouveau Système de Clermont inventé par le baron de Printzen et l'ex-pasteur Rosa. Printzen était Maître en Chaire des Trois Globes de Berlin et Premier Maître du Chapitre de Clermont, qu'il avait créé avec de Lernay; Rosa, surintendant, conseiller de consistoire et premier pasteur de l'église Saint-Jacques à Koethen, avait été congédié à cause des scandales de sa vie privée. Les Frères de Halle l'avaient exclu de leur Loge les Trois Clefs d'Or. Il vivait des dupes dont il exploitait le goût pour les sciences occultes. En 1754 il avait persuadé au chambellan intime Fredersdorff qu'il possédait le moyen de faire de l'or avec du pollen. Il vit tout le parti que l'on pouvait tirer de l'entreprise de Printzen et se mit à l'œuvre avec l'intention bien arrêtée, comme il l'avoua plus tard dans un moment de franchise, de trouver dans la Maçonnerie un moyen d'existence². Il rédigea les cahiers du Système en ramaniant les grades jusque-là cultivés par le Chapitre de Clermont et en y ajoutant dans la suite quelques autres grades³.

Ces cahiers promettaient aux recrues de leur enseigner les scientiae divinae elatae et notamment la théologie, la mystique, la philosophie, l'astrologie, l'astrologie, la chronologie, la politique, la morale, la cosmologie, la cosmosophie, la cosmométrie, la physiognomonie, la chiromancie, la sympathie, l'antipathétie, la géosophie, l'alchimie, la Kabbale, la théosophie, la magie⁴, et Rosa prétendait que les Supérieurs connaissaient le secret de l'Hominum factio théosophique-alchimique⁵. Pour mieux en imposer aux adeptes, les règlements, statuts et procès-verbaux, ainsi que la correspondance étaient écrits en latin et Rosa ne communiquait les cahiers que sous le sceau du secret. Le tapis de la Loge Écossaise représentait le Temple de Salomon avec toutes ses divisions: parvis, sanctuaire et Saint des Saints. On y voyait, à côté des symboles maçonniques ordinaires, l'Arche d'Alliance, la Mer d'Airain, la Table des Pains de Proposition, l'Arche de Noé et la Tour

1. Schiffmann, 178-190.

2. Nettelbladt, 185.

3. Les historiens ne sont pas d'accord sur la liste des grades du Système de Clermont. D'après *Betrachtungen der Truggestalten* (1804), p. 313, elle comprenait: 1. Maître Écossais, 2. Maître Élu, 3. Chevalier d'Orient, 4. Chevalier Rose-Croix, 5. Chevalier de la Triple Croix, 6. Chevalier de la Voûte Royale. Abafi (I, 170, 237) ne connaît que cinq grades: 1. Maître Écossais Élu, 2. Maître Écossais Chevalier de Saint-André, 3. Chevalier d'Orient, 4. Chevalier de la Rose-Croix ou Initié du Souverain Prince de Jérusalem, 5. Chevalier de la Triple Croix. Nettelbladt, qui donne un exposé très détaillé du Système, n'analyse que les quatre premiers grades auxquels il conserve les dénominations qui leur avaient été assignées par de Lernay. Il ajoute il est vrai que Rosa fabriqua ensuite un 5^e et un 6^e grades mais il ne semble pas en avoir lu le cahier (p. 197).

4. Nettelbladt, 185. — 5. Morgenstern, 90.

de Babel. Après que le récipiendaire avait été armé Chevalier Écossais, on lui racontait la découverte des trois coupes faite au XII^e ou au XIII^e siècle dans les fondations du Temple par 4 Frères partis d'Écosse pour chercher à Jérusalem le feu sacré enterré par les Juifs sur la montagne du Temple. Le roi David II d'Écosse les avait pris sous sa protection et leur avait conféré l'ordre illustre du Chardon en les nommant Chevaliers Séculars de Saint-André. Grâce à leur découverte, il avait été possible de cultiver à nouveau la « science centrale » dont la connaissance avait disparu à la mort de Salomon et que les Chevaliers Écossais avaient ensuite transmise aux Templiers. Aussi tout Chevalier Écossais devait s'engager à cultiver théoriquement ou pratiquement l'Art Royal, c'est-à-dire l'alchimie. La coupe portant la lettre J indiquait le sel qui est l'essence première de toutes choses et par suite l'élément fondamental de toute « création philosophique » (fabrication de la pierre philosophale). La coupe marquée G signifiait le soufre. La troisième représentait le mercure ou Spiritus mundi generalis. Ces éléments devaient être purifiés sept fois par le feu et le fer que représentaient symboliquement les deux colonnes Jachin et Boaz, puis ils étaient plongés dans la Mer d'Airain où la matière se formait. Après de nouvelles purifications elle était placée dans l'Arche de Noé pour y pourrir. La vie lui était ensuite rendue par le symbole de la Tour de Babel. Elle se développait, se sublimait et devenait le Corps Philosophique. Le symbole de la pierre cubique donnait à ce corps l'homogénéité nécessaire et une énergie agissant dans tous les sens. Il recevait enfin de l'Étoile Flamboyante un pouvoir éclairant qui le faisait briller dans l'obscurité comme une escarboucle.

Quand le Chevalier Écossais s'était bien pénétré de ces vérités fondamentales, il était admis dans le Chapitre des Élus ou Chevaliers de l'Aigle. La Loge représentait une chambre du palais de Salomon. Le président, appelé Magister Prior, était assis sur un trône et tenait un sceptre à la main. La Chambre des Méditations figurait une caverne où le récipiendaire décapitait un mannequin de cuir dont il rapportait la tête piquée sur son poignard. Les Chevaliers de l'Aigle s'occupaient de « sciences célestes », de palingénésie et de magie naturelle. Pour devenir Electus Illustris ou Chevalier du Temple, le candidat devait tuer le deuxième assassin d'Hiram et planter sa tête sur un poteau. Les Élus Illustres, qui s'appelaient aussi Illuminés, étudiaient la métaphysique céleste et sublime, la science des choses surnaturelles, la religion sacrée et ils approfondissaient le mystère de la Trinité. L'Instruction du grade de Chevalier de Dieu ou Chevalier Sublime racontait que l'Art Suprême et les Sciences Célestes communiqués par Dieu lui-même aux Sages Frères avaient été conservés par les Juifs. Jésus-Christ avait rétabli la Société, moribonde à son époque. Il avait lui-même travaillé comme charpentier, porté

le tablier et n'avait pas jugé indigne de lui de s'occuper des sciences inférieures, comme l'architecture, que cultivaient encore les grades symboliques. Après lui les hautes sciences, à la suite de diverses vicissitudes, étaient arrivées aux mains des Templiers qu'on devait considérer comme des Chevaliers Prêtres, ce qui expliquait pourquoi les Chevaliers de l'Aigle recevaient la consécration. La Société s'était dissimulée sous le voile de la Franc-Maçonnerie et espérait reprendre un jour Jérusalem pour découvrir les anciennes connaissances dont elle ne cultivait que quelques branches dans les grades précédents. En attendant, elle conservait dans les grades inférieurs l'histoire de la mort de Molay et de la ruine de l'Ordre du Temple, qui donnait le véritable sens de tous les symboles et cérémonies rituelles et du mythe d'Hiram¹.

La Patefactio secreti sive historia ordinis faisait remonter l'institution de la Société à l'époque d'Adam, parce que Dieu, ayant prévu la méchanceté des hommes, avait conclu un pacte avec les meilleurs d'entre eux appelés Enfants de Dieu. Elle distinguait sept périodes dans l'histoire de l'Ordre. La deuxième commençait avec Noé, la 3^e avec Nemrod qui avait établi les trois grades symboliques et les signes de reconnaissance, la 4^e avec Salomon qui avait formé le système de 7 grades en consacrant les grades symboliques aux sciences mécaniques, le 4^e à la science hermétique, les trois derniers aux « sciences sublimes ». La 5^e période avait été inaugurée par Hugues des Payens qui avait, avec huit autres frères, donné à la Société le nom d'Ordre du Temple. La 6^e période avait été marquée par les persécutions dont l'Ordre avait été victime sous Philippe le Bel. Quelques frères avaient maintenu l'Ordre en Écosse et en Angleterre et avaient organisé la Franc-Maçonnerie pour le cacher. La véritable histoire de l'Ordre y était racontée allégoriquement : Hiram représentait le dernier Grand Maître, les trois compagnons meurtriers étaient : le roi de France, le Pape et Noffodei. Dans la réception au 5^e grade un des meurtriers appelé Abiram était tué parce que le roi d'Angleterre Édouard avait fait exécuter Noffodei. Dans le 6^e grade le second meurtrier trouvé mort était le pape d'Avignon. Les Franc-Maçons s'appelaient les Fils de la Veuve parce que, depuis la mort de Molay, leur Société n'avait plus de chef visible. La 7^e période commençait avec l'établissement du Système de Clermont qui voulait rétablir l'Ordre du Temple². Des trois Légations d'Asie, d'Afrique et d'Europe autrefois établies par le haut Chapitre de Jérusalem et qui comprenaient chacune quatre districts, la Légation d'Asie n'existait plus. Dans celle d'Afrique subsistait seulement le district de Sicile, dirigé par un comte résidant à Naples. Dans celle d'Europe, Vienne possédait un Légat général pour la Hongrie et la Transylvanie ; à Paris, le comte de Clermont était

Légat pour la France, l'Espagne, le Portugal et l'Italie ; à Londres résidait un comte gouvernant l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande ; enfin, à Halle, Rosa (le seul supérieur désigné nommément à part le comte de Clermont) remplissait les fonctions de Légat pour l'Allemagne, la Hollande et les royaumes du nord¹.

Rosa, muni des pleins pouvoirs de Printzen et du titre de Legatus Capituli Hierosolymitani Berolinensis Supremi et Primi Nationis Germanicae, se mit en campagne pour conquérir les loges allemandes en y établissant des Chapitres composés d'un Prieur, d'un Sous-Prieur et de Chevaliers. De Halle, où il s'était fait nommer en 1760 Maître en chaire de la Loge Philadelphie, il rayonna dans toute l'Allemagne du nord et en trois ans il créa des chapitres à Halle, Iéna, Brunswick, Hambourg, Bayreuth, Stuttgart, Leipzig, Rostock, Stettin, Königsberg, Greifswald, Dresde, Prague et Magdebourg². L'entreprise donna d'abord de beaux bénéfices ; les grades étaient vendus fort cher et les dupes s'empresaient de délier les cordons de leur bourse. Les excellents Frères de Greifswald, auxquels Rosa avait su inspirer un profond respect en leur persuadant que les esprits de l'air lui rapportaient immédiatement tout ce qu'on disait de lui dans leur ville, lui envoyaient en quatre mois 380 thalers du Rhin pour ses frais de voyage. Pourtant, au bout de quelque temps, l'absurdité des Instructions, des symboles et des cérémonies, le commerce honteux que Rosa faisait avec les patentes de constitution avaient fini par dégoûter la majorité des Frères et le Système commençait à périliter, quand la concurrence créée par un autre aventurier vint lui donner le coup de grâce.

Ce nouvel alchimiste, qui lui aussi savait faire de l'or avec la crédulité des Maçons, est connu dans l'histoire des imposteurs sous le nom de Johnson, bien qu'il se soit appelé successivement Becher, Despocher, de Bousch, Somery, Koenig, Scheel, Robert de Leichten, de Martin et Johnson à Fuenen. En réalité il se nommait Leucht et était de race juive. Il avait la mine basse et les traits repoussants, son instruction était des plus sommaires, mais il possédait à un degré éminent les qualités nécessaires pour réussir dans la carrière qu'il avait embrassée, c'est-à-dire une intarissable faconde et cette assurance imperturbable que donne une profonde connaissance de la sottise humaine. Il s'était fait recevoir en 1752 à Prague dans la Loge les Trois Étoiles et avait l'année suivante escroqué quelque argent à l'empereur François de Lorraine sous prétexte d'opérations alchimiques. Forcé par la misère à s'engager en 1755 comme laquais au service du prince de Anhalt-Bernburg, il lui avait persuadé qu'il savait fabriquer de l'or et de l'argent, mais d'une espèce si pure qu'on devait les allier à de l'or et de l'argent plus grossiers pour pou-

1. Nettelbladt, 186-196. — 2. *Ibid.*, 142-145.

1. Nettelbladt, 196. — 2. *Ibid.*, 186.

voir s'en servir. Le prince lui avait donné sa vaisselle plate pour obtenir l'alliage nécessaire, l'avait pris comme secrétaire et lui avait fait des avances de fonds. Mais Johnson, s'étant fait chasser en 1758 pour indécatesse, avait dû recommencer son existence vagabonde. Il allait de Loge en Loge se donnant pour un « Missionnaire de la Grande Loge » et vendant fort cher un grade « Sublime » qui trouva des amateurs à Halle, à Iéna et à Altona. Dans cette dernière ville il eut l'imprudence de commettre quelques faux aux dépens du prince héritier de Anhalt Bernburg, auquel il s'était présenté sous le nom de comte de Leichten, colonel au service du duc de Wurtemberg. Cette peccadille lui avait valu plusieurs mois de prison à la forteresse de Rendsburg, puis il avait repris le cours de ses exploits. Il s'était associé vers la fin de 1762 avec le capitaine de cavalerie François de Prangen qui, ancien Surveillant de la Loge militaire la Parfaite Union de Magdebourg, connaissait les hauts grades du Système de Clermont et aussi quelques grades chevaleresques importés dans cette ville par des officiers français prisonniers. Les deux compères résolurent de lancer un système templier de leur invention.

Après avoir tâté sans succès le terrain à Berlin, à Altona et à Hambourg, ils arrivèrent en septembre 1763 à Iéna avec deux autres complices. Johnson, qui s'intitulait cette fois Georges-Frédéric de Johnson, seigneur anglais, Chevalier du Grand Lion, Grand Prieur de l'Ordre Supérieur des Templiers de Jérusalem, Senior du Conseil Suprême, Prieur du Vritable et Secret Grand Chapitre du monde entier, Commissaire Général de l'Ordre, se présenta à la Loge des Trois Roses. Il venait, disait-il, réformer la Franc-Maçonnerie d'après le rite Templier, montrer la vraie lumière aux Frères errant dans les ténèbres et il laissait entendre en même temps qu'il connaissait l'art de transmuier les métaux. Les Frères d'Iéna l'accueillirent avec enthousiasme. Il fonda le chapitre Sion et cita les représentants des autres chapitres d'Allemagne à comparaître devant lui pour recevoir ses instructions, les sommant de lui remettre les diplômes délivrés par les autres autorités maçonniques et notamment par le Chapitre de Berlin, pour être solennellement brûlés. Il promettait de révéler à tous ceux qui se présenteraient des connaissances de la plus haute importance et parlait surtout de la fabrication d'une Cassia mystérieuse, produit d'une chimie inconnue. Les Chapitres de Greifswald, Rostock, Stettin, Königsberg, Stralsund, Hambourg, Copenhague, Brunswick, d'autres encore, lui envoyèrent des députés. Rosa fut assez simple pour se présenter. Peut-être avait-il cru déconcerter Johnson en acceptant la rencontre, mais il n'était pas de taille à lutter avec lui. Sommé d'interpréter de façon satisfaisante le tapis d'apprenti, de définir les *scientiae divinae elatae*, d'expliquer le symbole de l'archetypus mundi et de dire les vrais caractères de la Cassia, Rosa ne sut que balbutier et, pressé par Johnson, il s'excusa sur

ce qu'il avait simplement répété ce que lui avaient dit Lernay et Printzen. Johnson fit brûler au son des trompettes au milieu du chapitre Sion les patentes de constitution envoyées de Berlin au chapitre du Système de Clermont à Iéna.

Les autres Chapitres demandèrent des explications à Berlin mais n'en reçurent pas de réponse. Printzen se retira sans bruit, Rosa s'empressa de disparaître, le Haut Chapitre de Berlin ne fit aucune difficulté pour se dissoudre. Les Chapitres abandonnés à eux-mêmes envoyèrent à Iéna leurs beaux diplômes qui furent impitoyablement jetés au feu et leurs députés reçurent l'instruction nouvelle que Johnson avait écrite pour les Novices Templiers. Son triomphe était complet. Les Maçons qui avaient eu l'honneur de s'entretenir avec lui le vénéraient comme un demi-dieu. Ils étaient heureux d'apprendre qu'un vrai Franc-Maçon ne devait mourir que lorsque, rassasié et fatigué de la vie, il consentait à la quitter et ils affirmaient que l'ange Gabriel ne pouvait se vanter d'avoir une vue aussi étendue et de posséder des connaissances aussi sublimes que le Grand Prieur Frédéric de Johnson¹.

Mais si celui-ci s'entendait admirablement à détruire, il avait moins de talent pour édifier. Après avoir conféré aux délégués venus de toutes parts les grades de Novice et de Chevalier qu'il avait apportés tout prêts, il se trouvait fort embarrassé pour mettre son Système sur pied quand il apprit qu'il existait en Haute-Lusace un autre Système Templier qui serait disposé à s'allier avec le chapitre Sion.

1. Abafi, 196-202 ; Nettelbladt, 198, 689 ; Findel, *Verirrungen*, 58.

CHAPITRE II

La Stricte Observance de 1751 à 1772

Charles Baron de Hund. — Débuts de la Stricte Observance. — Convent d'Altenberg. — Légende de la Stricte Observance. — Caractère du nouveau Système. — Le Provisor Domorum Schubarth et le Plan Économique. — Starck et les Clercs du Temple. — Alchimie dans la Stricte Observance. — Légende du Cléricat. — Caractère catholique des rituels Cléricaux. — Zinnendorf et le Système Suddois. — Convent de Kohlo. — Ferdinand de Brunswick du Magnus Superior Ordinis.

Le rite qui devait sous le nom de Stricte Observance dominer pendant plus de 20 ans la Franc-Maçonnerie allemande avait eu jusqu'alors une existence fort discrète. Le caractère de son fondateur est resté énigmatique. Charles Gotthelf, baron de Hund et de Altengrothau, seigneur de Manau, Rauden, Lipse, Merzdorf et Beerwalde, chambellan puis conseiller intime de l'Électeur de Saxe roi de Pologne, conseiller intime de l'Impératrice Marie-Thérèse, riche propriétaire foncier dans la Haute-Lusace, n'était pas un aventurier comme Rosa et Johnson. Ceux qui le connaissaient intimement vantaient sa bienfaisance et la noblesse de ses sentiments, il eut des amis fidèles qui défendirent vigoureusement sa mémoire, il semble avoir eu sincèrement l'intention de réformer la Franc-Maçonnerie allemande en rétablissant l'ordre, la dignité et la gravité dans ses réunions et pourtant il a été l'auteur responsable d'une mystification colossale, il l'a patronnée de son nom, il l'a étayée de déclarations certainement mensongères. Les juges les plus indulgents ne peuvent le considérer que comme un esprit faible qui, d'abord dupe d'une chimère, n'a pas voulu plus tard reconnaître son erreur et après s'être trompé lui-même a cherché à tromper les autres.

Le baron de Hund, après avoir fait ses études académiques à Leipzig et à Strasbourg et passé un an à Paris (de 1741 à 1742), avait été initié à la Franc-Maçonnerie à Francfort-sur-le-Mein par les gentilshommes de la suite du marquis de Bellisle qui représentait le roi de France au couronnement de l'empereur Charles VII. Après les fêtes données à cette occasion et auxquelles

il avait assisté en qualité de Chambellan de l'Électeur de Cologne, Hund était retourné en France et s'y était beaucoup occupé de Maçonnerie. Il avait inauguré en 1743, à vingt-et-un ans¹, une nouvelle Loge à Paris en qualité de Maître en Chaire et rempli les fonctions de premier surveillant dans une Loge de Versailles. En Hollande, où il était passé pour venir en France et où il séjourna quelque temps après avoir quitté Paris, il avait probablement entendu parler de la légende templière propagée par les Rose-Croix fort nombreux en ce pays². Revenu dans sa terre de Unwuerde, il entra en relations avec les membres de la Loge les Trois Marteaux de Naumburg qui cultivaient les hauts grades français et portaient, dès le grade d'apprenti, des noms chevaleresques. Hund, qui avait reçu lui-même à Paris le nom de Chevalier de l'Épée, s'entendit fort bien avec le Chevalier de Franconie et le Chevalier du Marteau d'Or fondateurs de la Loge. Il fonda à son tour en 1751 la Loge des Trois Colonnes à Kittlitz sur sa terre de Unwuerde, se mit à la tête des deux Loges et entreprit de créer un système templier. En 1755 il avait arrêté, après quatre ans de réflexions et de tâtonnements, l'organisation et le rituel du Système et établi un Directoire Provincial composé d'un Banneret, un Prieur, un Procureur Général de l'Ordre, un Chancelier, un Trésorier, un Sous-Prieur, un Secrétaire Intime. Un Frère érudit avait rédigé le « Livre Rouge » ou « Matricule » contenant les « Regulae et Statuta S. S. Ordinis, legesque conscriptae quae attinent ad ejusdem VII Provinciam » copiés dans l'Historia Templariorum publiée par Guertler en 1703, les divisions géographiques de l'Ordre du Temple et particulièrement la division administrative en subpriorats, baillages, préfectures et commanderies de la septième province « à l'Elbe et à l'Order » qu'il s'agissait d'abord de rétablir. Le but principal du Système était en effet de réunir les fonds nécessaires pour racheter les biens ayant autrefois appartenu aux Templiers et dont les revenus seraient attribués aux membres du nouvel Ordre. Le Système comptait une trentaine de Chevaliers et la Loge les Trois Colonnes venait de fonder à Dresde une Loge-fille, les Trois Palmes, quand la guerre de Sept ans avait forcé la plupart des compagnons de Hund, qui étaient officiers, à rejoindre leur corps et désorganisé ainsi l'entreprise. Pourtant, en 1762, les Trois Épées d'Or de Dresde et Minerva de Leipzig avaient adhéré au Système.

Après la paix de Hubertsbourg (1763) Hund avait rouvert son Chapitre Provincial. La Loge de Kittlitz transportée en 1764 à Gortitz et baptisée « Le Serpent Couronné » avait été érigée en Mère Loge pour la Lusace et

1. Il n'était pas rare à cette époque de voir confier la plus haute fonction de la Loge à des Frères fort jeunes du moment qu'ils étaient de bonne maison. Conférer à ce sujet l'article Sakville, Hds. d. F. M. 1900.

2. Schiffmann, 50.

avait fondé la même année une nouvelle Loge « Les Trois Colonnes » à Guben¹. Néanmoins le Système restait confiné en Saxe et son chef rêvait de plus vastes conquêtes. Il reçut donc avec faveur à Unwuerde les deux ambassadeurs von Prangen et von Uffen que Johnson lui envoyait pour lui proposer une alliance. Le Grand Prieur du Chapitre Sion distribuait un grade Templier et armait des chevaliers, il communiquait à ses adeptes une division de l'Europe imitée de l'ancien Ordre du Temple, il savait même que le Grand Amiral de l'Ordre commandait à toute l'Asie, le Généralissime à l'Afrique, le Grand Prieur à l'Amérique et aux Iles². Il disait être envoyé d'Écosse par les Véritables Supérieurs pour réformer la Franc-Maçonnerie allemande. Il racontait que la Franc-Maçonnerie n'était pas autre chose que la continuation de l'Ordre du Temple et que le plan des Supérieurs était de le rétablir véritablement, que les « Chevaliers Prêtres » s'étaient réfugiés dans les Iles d'Écosse avec leurs connaissances et leurs secrets. Il assurait que lorsque les Maçons Templiers seraient assez puissants pour rétablir publiquement la milice du Temple, les Chevaliers Prêtres sortiraient de leur retraite et leur communiqueraient leurs connaissances et leurs trésors. Il produisait une liste de Grands-Maîtres depuis Molay jusqu'à l'époque contemporaine³. Il n'en fallait pas tant pour prouver à Hund que Johnson était un concurrent sérieux, peut-être crut-il même que le Grand Prieur était un émissaire des Supérieurs Inconnus. Johnson de son côté était heureux de trouver un répondant de haute naissance et de bonne réputation. Il raconta à ses dupes que le Banneret de Hund commandait à 26.000 hommes, qu'il recevait plusieurs mille louis d'or de traitement, que l'endroit où se réunissaient les Convents des Templiers était entouré d'un mur élevé gardé nuit et jour par des sentinelles, que les flottes anglaises étaient entre les mains de l'Ordre, que celui-ci possédait encore les manuscrits d'Hugues des Payens et que ses caisses se trouvaient en trois endroits différents : à Ballenstaedt, dans les montagnes de Savoie et en Chine⁴. Johnson profita de l'impression que ce récit produisait sur ses victimes pour les plumer complètement.

La rencontre eut lieu en 1764 à Altenberg, terre du Grand Duché de Saxe Weimar à deux lieues d'Iéna. Johnson arriva le premier avec ses fidèles leur fit prendre patience en les exerçant au service en campagne. Ils montaient pendant la nuit la garde, l'épée nue, devant la porte de sa chambre et faisaient des patrouilles à cheval autour du château. Il les conduisait par la pluie et l'orage à la lueur des torches à travers la forêt de Thuringe ; l'alarme sonnait au milieu de la nuit et les retardataires étaient mis aux

arrêts. Ces exercices militaires furent interrompus par l'arrivée de Hund qu'accompagnait quelques membres de son chapitre. Son chancelier von Kiesenwetter prêta à Johnson le serment d'obédience au nom du Chapitre Provincial et le Banneret de Hund armé de pied en cap lui rendit l'hommage à genoux. En revanche Johnson mit sous ses ordres les 30 ou 40 Chevaliers qui composaient son armée. Mais ceux-ci commencèrent à réclamer très haut les connaissances que Johnson leur avait promises en échange de leurs contributions qui s'élevaient à plus de 22.000 Rheinthalers. Hund perçut des échos de leurs plaintes et finit par s'apercevoir que le Grand Prieur n'était qu'un imposteur et un escroc. Il lui lança l'accusation en plein visage. Johnson voulut le prendre de haut et riposter grossièrement mais il prit un ton plus doux en voyant Hund, indigné de son insolence, tirer son épée ; il quitta précipitamment Altenberg sous prétexte d'aller chercher à Iéna certains documents d'une grande importance et ne reparut plus⁴. Prangen et les principaux complices de Johnson, soumis à un sévère interrogatoire, firent des aveux complets et furent déclarés exclus de la Société.

Hund resté maître du champ de bataille décida de continuer l'entreprise. Pour satisfaire la curiosité du convent déçu par le krach de Johnson, il raconta une histoire fort embrouillée qui tendait à faire croire que les Stuarts étaient les Supérieurs Inconnus de la Franc-Maçonnerie. Il déclara qu'il était entré en relations à Paris avec des Frères anglais et écossais appartenant à la suite du Prétendant. Initié par eux aux hauts grades, il avait été reçu Templier par l'Éques à Penna Rubra en présence de lord Kilmarnock, officier de la garde écossaise bleue, et de lord Clifford. Il avait été présenté au Prétendant ; on lui avait laissé entendre que celui-ci était un des chefs de l'Ordre du Temple et il avait supposé que le prince Édouard en était le vrai Grand Maître. Bien qu'il soupçonnât le Prétendant de chercher par le moyen de l'Ordre du Temple à recruter des partisans, il avait continué à entretenir des relations avec les Jacobites et avait porté à Paris l'habit bleu des volontaires écossais. En Flandre il avait fait connaissance avec d'autres chefs de l'Ordre. Ceux-ci lui avaient donné des instructions complémentaires avec le titre de Supérieur de la 7^e Province et l'avaient adressé au Frère Marschall qu'ils avaient envoyé quelque temps auparavant en Allemagne pour réorganiser l'Ordre dans cette région. Malheureusement, Marschall, déjà fort

1. Il fut arrêté l'année suivante dans le duché d'Anhalt et transféré, avec l'autorisation de la duchesse Amélie, régente de Saxe-Weimar, à la Wartburg où il resta détenu jusqu'à sa mort survenue dix ans plus tard. Les grands personnages qu'il avait dupés ne voulurent pas rendre publique leur sottise en faisant instruire son procès. Les frais d'entretien du prisonnier s'élevant à 300 thalers par an furent acquittés par la caisse de l'Ordre, qui servit également une petite pension à sa veuve, en échange de sa discrétion ou comme indemnité pour la détention arbitraire de son mari.

1. Nettelbladt, 240-244. — 2. Abaü, I, 171.

3. Knigge : *Beitraege zur Gesch. der Freimaurerei*, 61 à 63. — 4. Findel Verirrun-gen, 58.

malade et craignant d'être surpris par la mort, avait brûlé tous les documents importants dont il était dépositaire et il n'avait pu remettre à Hund qu'une copie de la liste des Grands Maîtres et le Matricule de la 7^e Province. Depuis la mort de Marschall, Hund s'était considéré comme le Banneret de cette Province. Dans la suite il avait reçu en Lusace la visite d'un Frère écossais qui lui avait réclamé au nom des Supérieurs des sommes importantes destinées à des opérations commerciales dans le Labrador où, d'après l'émissaire, l'Ordre possédait des établissements. Pendant quelque temps Hund avait envoyé de l'argent, puis, pris de soupçons, avait cessé toute correspondance¹.

L'imprécision de ce récit, dont certains détails étaient manifestement controuvés², n'empêcha pas l'Assemblée d'ajouter foi aux déclarations de Hund et sans plus s'occuper de ces Supérieurs mystérieux, si lointains et si peu gênants, on décida de réorganiser la 7^e Province et de rédiger le rituel du Système Templier. La Franc-Maçonnerie Templière fut appelée Stricte Observance, désignation inventée par Johnson et que Hund lui emprunta, pour indiquer qu'une discipline militaire devait régner dans l'association. La Franc-Maçonnerie anglaise à laquelle était appliqué le qualificatif dédaigné de Late Observance était considérée comme une Maçonnerie dégénérée et la Stricte Observance refusait de tenir ses Loges pour régulières; celles qui voulaient se faire « rectifier », c'est-à-dire entrer dans le nouveau Système, devaient signer un acte d'obédience où elles s'engageaient à observer une stricte obéissance et à renoncer aux obligations et usages de la Late Observance. L'Europe fut divisée en 9 Provinces comme elle l'avait été par les anciens Templiers, mais avec quelques modifications: Aragon, Auvergne, Occident ou Languedoc, Lyon, Bourgogne, Grande-Bretagne, Basse-Allemagne, (de l'Elbe à l'Oder, y compris la Pologne, la Livonie et la Courlande), Allemagne supérieure (ad Danubium Padum et Tiberim comprenant l'Italie et la Sicile), Grèce et Archipel³. Chaque Province devait être divisée en quatre Diocèses (appelés aussi Subpriorats ou Baillages) et ceux-ci en Préfectures, mais comme il était à prévoir que peu de Diocèses entreraient en activité, on déclara que les Préfectures actuelles seraient Exemptes, c'est-à-dire

dépendraient directement du Banneret et du Chapitre Provincial, et la dignité de Sous-Prieur ne fut accordée qu'à titre honorifique⁴. Les Grades de l'Ordre Intérieur, c'est-à-dire les grades supérieurs aux trois grades symboliques, étaient le Maître Écossais, le Novice, le Templier, divisé lui-même en trois classes, Armiger, Socius et Eques, auquel fut ajouté plus tard l'Eques Professus. Les Chevaliers recevaient un nom de guerre latin (de Hund, traduisant le nom de guerre reçu en France, s'appelaient Eques ab Ense), une devise et un blason.

La légende templière contenue dans l'« Extrait de l'histoire de l'Ordre du Temple », dont lecture était donnée au Novice aussitôt après sa réception, faisait de la fondation et du développement de l'Ordre du Temple un récit plein d'erreurs de dates et de personnes, jusqu'en 1307. L'histoire des causes qui avaient amené la suppression de l'Ordre était de la plus haute fantaisie. Deux chevaliers, Squin de Florian, ancien Commandeur de Montfaucon, et Noffodei, de la bannière du Pô et du Tibre⁵, furieux des châtiements que leur avaient attirés leurs fautes, s'étaient rendus auprès de leur Sous Prieur, Charles du Mont-Carmel, qui habitait une maison de campagne près de Montferrat. Ils avaient demandé à lui parler seul à seul et Noffodei lui avait donné de son marteau d'armes un violent coup sur la tête. Comme le Sous-Prieur, fuyant, allait atteindre la porte, il avait reçu par derrière un second coup qui l'avait jeté à terre. Ayant voulu ramper jusqu'à une autre porte, il avait reçu sur le front un troisième coup qui l'avait achevé. Profitant des ombres de la nuit, les assassins avaient jeté le cadavre par la fenêtre; ils l'avaient plus tard porté derrière une haie et l'avaient couvert de branches et de pierres. Ils s'étaient ensuite rendus à Paris où ils avaient accusé les Templiers des vices les plus abjects, puis ils étaient allés répéter les mêmes calomnies à Rome. Le Pape, trompé par ces traîtres, avait ordonné au Grand Maître, qui combattait à Chypre les Infidèles, de venir se justifier devant lui. Entre temps, Noffodei, qui, pourvu d'un sauf-conduit, avait osé repaître à Montferrat, avait été pris par les Templiers et étranglé sans autres formalités dans la salle du Chapitre Provincial du Pô et du Tibre.

Jacques Molay, arrêté à Paris le 13 octobre 1310, avait été brûlé à petit feu si bien que ses pieds avaient d'abord été consumés. Un grand nombre de chevaliers s'étaient enfuis vers le Nord, en Suède, en Norvège, en Irlande et en Écosse. Pierre d'Aumont, banneret d'Auvergne, avait fait une belle

1. Erich Servati: *Bruchstücke zur Gesch. der deut. Freim.*, Basel, 1787. Cité par Nettelbladt, 272.

2. Voir la critique très serrée que Schiffmann fait de ce récit dans son ouvrage: *Entstehung der Rittergrade* (43-50). La légende de la Franc-Maçonnerie Jacobite n'a pas été inventée par Hund. Déjà en 1739 Rapi Thoyras dans un livre paru à Hambourg et intitulé: *Von der Ankunft und Wachstum einer Sekte in Paris welche anjetzo viel Aufsehen erregt hat*, attribuait la fondation de la Franc-Maçonnerie au roi Jacques II. Mais ce fut Hund qui répandit l'idée que les Stuarts étaient les Supérieurs Inconnus. La croyance que les Jacobites ont tenté de faire servir la Maçonnerie à leurs visées politiques s'est maintenue chez certains historiens modernes, et non des moindres, comme Findel et Abaël, bien que Schiffmann (op. cit., 56-76) en ait démontré la fausseté.

3. Thory, *Acta Latomorum*, II, 134. — 4. Abaël, I, 262.

1. Ces noms étaient empruntés au chroniqueur florentin Villani qui racontait qu'un « Prieur de Montfaucon » et qu'un marchand de Florence nommé Noffo Dei, en prison à Toulouse, avaient pensé recouvrer leur liberté en dénonçant à des officiers du roi les pratiques des Templiers. Squin paraît être une déformation du nom d'un certain Squin de Béziers qui aurait rapporté au roi les confidences à lui faites par un Templier, son co-détenu à Toulouse. (Conférer *Histoire de France* de Lavisse, III, 180.)

défense dans plusieurs places fortes de l'Ordre, mais il avait été enfin obligé de fuir avec deux commandeurs et cinq chevaliers. Les fugitifs avaient changé de nom et s'étaient déguisés en maçons. Dans l'île de Mull ils avaient retrouvé Georges Harris, Grand Commandeur de Hamptoncourt, qui s'y était réfugié avec quelques frères. Les Templiers y avaient tenu chapitre à la Saint-Jean 1312 et avaient décidé de ne jamais renoncer aux droits de l'Ordre, jusqu'au moment où ils pourraient les faire valoir. Aumont avait été élu Grand Maître; les Templiers avaient adopté le costume et les usages des maçons pour rappeler qu'Aumont et ses compagnons avaient dû porter ce déguisement pendant deux ans et quelquefois exercer ce métier pour gagner leur vie. Les Templiers eurent l'autorisation de se marier pour perpétuer l'Ordre, car on n'osait faire de recrues. Pendant plus de 250 ans, seuls les fils des Templiers avaient été admis au grade de Maître Écossais et il y avait seulement 150 ans qu'on avait commencé à révéler les secrets de l'Ordre à des Maîtres Écossais nés de parents libres. Le cachet de l'Ordre, représentant un Phénix avec la devise « Perit ut vivat », et les autres symboles, dits maçonniques, avaient pour auteur le Grand Maître Harris, successeur d'Aumont.

La légende donnait enfin une liste très inexacte des Grands Maîtres depuis Hugues des Payens jusqu'à Jacques Molay, et une liste apocryphe de 21 Grands Maîtres depuis Aumont jusqu'à Eques a Sole Aureo, élu en 1743. A partir du 16^e, Eques à Tonitru (1659-1679), le nom profane était remplacé par le nom de guerre.

La Stricte Observance, bien que reposant sur des bases aussi fragiles que les autres Systèmes Templiers, présentait certaines qualités morales ou pratiques qui assurèrent son succès. La discipline militaire qu'elle avait introduite dans ses Loges et Chapitres donnait à ses troupes une cohésion et à ses travaux une régularité qu'on aurait en vain cherchées dans les autres assemblées maçonniques. Le Système remplaçait l'entassement confus des hauts grades par une hiérarchie logiquement organisée d'après un plan homogène et ayant un passé historique. Les membres de la Stricte Observance eurent d'abord la sensation d'obéir à une autorité sûre d'elle-même et consciente de sa force, de faire partie d'un corps fortement constitué et ils opposaient l'ordre régnant dans leurs réunions au laisser-aller des autres Loges. Cette autorité si ferme s'exerçait au profit de la décence et des bonnes mœurs. Le ton aristocratique, au meilleur sens du terme, qui, pendant les premières années, domina dans les Loges templières excluait les beuveries bestiales auxquelles se livraient beaucoup de Frères allemands¹. Les taxes étaient fixes et uniformes au lieu d'être, comme ailleurs, laissées à la discrétion des

Maitres en Chaire⁴. Tandis que les Loges de la Late Observance exigeaient parfois jusqu'à 100 Rheintalers pour les trois grades symboliques et des droits proportionnellement plus élevés pour les hauts grades, vendaient très cher les ornements maçonniques et dépensaient les neuf dixièmes de leurs revenus pour la décoration de la Loge et l'organisation de fréquents banquets auxquels les dignitaires prenaient part gratuitement⁵, le Novice Templier ne payait que 125 thalers pour ses trois ans de stage, l'Eques et l'Armiger 22 thalers 5 groschens, le commandeur 12 thalers 33 groschens⁶.

Ce système, fondé par des nobles et où ils se réservaient en principe le grade d'Eques, qui seul donnait droit d'entrée dans les Chapitres⁷, admettait pourtant les bourgeois dans l'Ordre Intérieur et, dès 1764, il était entendu que les Frères n'ayant ni titres, ni emplois, ni naissance conférant la noblesse, que même « les marchands honnêtes et considérés pourraient être armés chevaliers, s'ils étaient riches et se montraient généreux envers la Société »⁸. Ainsi l'aristocratie d'argent avait la satisfaction de coudeoyer dans les réunions capitales l'aristocratie de naissance et plus d'un bourgeois vaniteux devait être tenté d'entrer dans ce noble escadron, car, ainsi que le disait plus tard un ancien Templier, si l'on n'y chevauchait que des montures de carton, il est sûr du moins qu'on ne pouvait cavalcader en meilleure compagnie.

Le goût pour la pompe et les costumes fastueux, si développé chez les Maçons au XVIII^e siècle, trouvait satisfaction dans les grades templiers. Lors de la réception au grade d'Eques, le candidat était revêtu successivement de toutes les pièces d'une armure de chevalier et recevait à genoux les coups de plat d'épée sur les épaules⁹. Le préfet portait une cotte d'armes en fin cuir blanc, doublée de taffetas rouge, bordée de même sur deux doigts de large, ornée sur la poitrine d'une croix de satin rouge dans un large galon d'or et garnie en bas de franges plates de fils d'argent mat, longues d'un doigt. Sur la cote il revêtait le pallium de laine blanche à longues manches et orné de la croix rouge. Le ceinturon auquel pendait son épée était agrémenté de chevrons d'or et d'argent et se fermait par une boucle dorée portant en argent les lettres L V D (Labor viris decet, devise de la 7^e province). Au pommeau de son épée, garni d'or et d'argent, pendait un large gland. Son uniforme comprenait encore une chlamyde, ample manteau sans manches agrafé au cou. Il portait en cravate une croix rouge en émail, à son chapeau un nœud de ruban rouge, aux pieds des bottes éperonnées¹⁰.

Enfin la grande force de la Stricte Observance à ses débuts fut de poursuivre un but précis⁸. Rejetant de la légende templière toute allusion aux

1. Anti-Saint-Nicolas, (par Kessler de Sprengelsen), 1786, p. 28.

1. Anti-Saint-Nicolas, 21. — 2. *Ibid.*, 26-27. — 3. Abafi, I, 273. — 4. Nettelbladt, 245. — 5. *Ibid.*, 281. — 6. Abafi, I, 265. — 7. *Ibid.*, I, 267. — 8. Nettelbladt, 283.

sciences occultes, elle dirigeait l'attention de ses Frères sur des objets plus pratiques¹ et faisait luire à leurs yeux des avantages matériels qui ne pouvaient manquer de les séduire. Non seulement les règlements prévoyaient des traitements fixes pour les supérieurs de tous grades : 2.000 guldens pour le Banneret, 700 pour le Prior Equitum, 600 pour les Sous-Prieurs, 300 pour les Préfets², mais on songeait encore à assurer des revenus aux membres de l'Ordre Intérieur en leur constituant des prébendes comme celles dont avaient joui les anciens Templiers. Certes la Stricte Observance n'avait pas la folle prétention de revendiquer les anciennes possessions de l'Ordre du Temple³ ou de le ressusciter sous son ancienne forme⁴, mais elle voulait créer une puissante société anonyme qui aurait, comme la compagnie hollandaise des Indes, possédé de grandes richesses foncières⁵. Ces domaines, acquis à beaux deniers comptants, auraient reçu les noms des anciens prieurés, commanderies et préfectures⁶, et les chefs de la Stricte Observance envisageaient le moment où l'Ordre, devenu une corporation jouissant de revenus considérables, déciderait un prince à se déclarer son protecteur, et, avec l'autorisation des souverains et l'approbation du public, formerait un corps privilégié connu sous un nom d'emprunt qui dissimulerait la filiation templière⁷.

Le principal collaborateur de Hund pour la propagande fut un certain Schubart, ancien commissaire des guerres au service de l'Angleterre pendant la guerre de Sept Ans. Député Maître en Chaire des Trois Globes, il avait été chargé de surveiller la gestion financière de Rosa quand les collègues du Grand Prieur s'étaient aperçus qu'il se faisait la part du lion. Schubart s'était ensuite rendu auprès de Johnson comme délégué du chapitre de Hanovre et l'avait suivi à Altenberg. Après la fuite de Johnson il avait été

1. Morgenstern, 98. — 2. Nettelblatt, 277. — 3. Anti-Saint-Nicaise, 117. — 4. Acta Latomorum, II, 130. — 5. *Ibid.*, 131. — 6. Nettelblatt, 242.

7. Acta Latomorum, II, 132; Nettelblatt, 242. — De Kiesenwetter, disait dans une lettre datée du 1^{er} février 1767 : « Le but final, qui m'a toujours paru attrayant et flatteur et dont je n'ai jamais fait mystère vis à vis des Frères de l'Ordre Intérieur, est de paraître publiquement avec l'agrément d'une puissance quelconque, sous la forme d'un ordre chevaleresque régulier, en prenant alors tel nom qui nous plaira, et d'acquiescer pour l'Ordre des terres relevant directement de l'Empire, dès que nous nous serons procuré les capitaux nécessaires par des moyens licites et honnêtes. Ce qu'il y a dans ce plan d'attrayant pour moi, je peux le dire avec certitude, pour beaucoup des membres de notre Ordre, ce qui nous inspire tant de dévouement pour lui, ce n'est pas le bout de ruban qu'il nous serait permis de porter, mais bien l'idée flatteuse de fonder un État nouveau et indépendant où ne régnerait pas la volonté d'un seul et qui ne serait soumis à aucun souverain » (*Aufklärung ueber wichtige Gegenstände in der Freimaurerei*, 1787; cité par *Religions Begebenheiten*, 1787, 83-84). Cette entreprise, qui paraît aujourd'hui chimérique, pouvait sembler possible au XVIII^e siècle qui avait vu se fonder et prospérer les Compagnies des Indes, établies par les États maritimes de l'Europe, et l'État jésuite du Paraguay. Mais, pour imiter ces grands exemples, il manquait à la Stricte Observance l'esprit de suite, le sens pratique et surtout les territoires vacants.

admis dans l'Ordre Intérieur sous le nom de Christianus Eques à Struthione et nommé par Hund Commendator, Officialis Provisoris Domorum, Delegatus vi Commissarius apud totas Logias Latæ Observantiae, puis Prefectus ad honores avec le droit d'armer les Novices Chevaliers, enfin Provisor Domorum et Visitator Provinciae. Grâce à l'activité de Schubart, qui fit de nombreux voyages à Leipzig, Berlin, Brunswick, Hambourg, Hanovre, Mayence, en Danemark et jusqu'en Suède¹, la Stricte Observance se répandit rapidement. A Hambourg le Grand Maître Provincial de la Basse-Saxe, nommé par la Grande Loge de Londres, supprima la Loge Provinciale anglaise et ses Loges-filles et les remplaça par des Loges qui entrèrent dans la Stricte Observance. A Berlin elle conquiert les Trois Globes et la Concorde, à Hanovre les deux Loges Frédéric et Georges, à Brunswick la Loge Jonathan. A Celle elle recrute le futur grand-duc de Mecklembourg-Strelitz. Elle s'établit à Stettin, à Copenhague et dans de nombreuses villes de l'Allemagne du Nord et du Sud, en Danemark, en Bohême².

Pendant que Schubart conquiert les Loges, les chefs de l'Ordre s'occupaient de réaliser leurs plans pécuniaires. Après avoir songé à faire des établissements en Danemark et en Suède, après avoir examiné puis repoussé une proposition du gouvernement russe qui offrait des concessions de terres sur les bords déserts du Volga³, les Supérieurs se rallièrent en 1766 à un projet de Schubart qui proposait de fonder une tontine. Le « Plan Économique », qu'il avait conçu, supposait que chaque Loge du Système recevrait annuellement six apprentis, payant chacun 350 thalers à la caisse de l'Ordre, et ferait six Compagnons à 35 thalers l'un, six Maîtres à 40 thalers, six Écossais à 55 thalers, six Novices Candidats Chevaliers à 85 thalers et un Novice Candidat Socius, qui ne paierait en tout que 120 thalers mais renoncerait à tout revenu futur. En prenant seulement le chiffre de 25 Loges comme point de départ, Schubart calculait qu'avec le revenu des cotisations capitalisées on pourrait entretenir 100 Commanderies sur le pied de 500 thalers maximum par an et qu'en 1787, date à laquelle on ne recevrait plus ni Novices ni Chevaliers, le capital serait, pour un nombre total de 2.300 Chevaliers, de 12.294.476 thalers dont les intérêts permettraient de fournir aux survivants, en calculant les décès à 3 o/o, une pension convenable. L'entreprise recevait la garantie du Chapitre Provincial, du Prieur Eques ab Adamante

1. Nettelblatt, 283.

2. Nettelblatt, 556-559. — Une des raisons du succès foudroyant de Schubart fut l'habileté avec laquelle il savait toucher chez ses auditeurs la corde sensible. A Hambourg il avait recruté plusieurs commerçants en leur faisant valoir le parti qu'ils pourraient tirer pour leurs affaires des relations que l'Ordre leur procurerait avec d'autres contrées. (Abafi, I, 318.)

3. Anti-Saint-Nicaise, 74; Nettelblatt, 242.

(v. Kiesenwetter), du Trésorier Eques Carduo (v. Gersdorf), du Chancelier Eques a Stella (lieutenant Mylius) et du Provisor Domorum Eques a Struthione (Schubart). Malheureusement le « Plan Économique » échoua. Seuls quelques Chapitres donnèrent leur adhésion, encore refusèrent-ils de verser les fonds à la Caisse Provinciale, et les prévisions sur lesquelles était basée toute l'opération ne se réalisèrent pas.

Hund, qui n'avait jamais eu grande confiance dans son succès, proposa alors une autre combinaison qu'il présentait comme beaucoup plus avantageuse pour l'Ordre et qui l'était surtout pour lui. Ses affaires avaient été fort dérangées par la guerre de Sept Ans. Les Prussiens, qui le soupçonnaient d'être du parti de l'Autriche, avaient ravagé ses terres. Il offrit de vendre à l'Ordre, au prix coûtant, deux de ses propriétés, promettant de lui en léguer une troisième s'il achetait les deux premières. L'Ordre aurait constitué sur ces domaines des prébendes pour les Chevaliers âgés et dignes d'intérêt; il y aurait aussi construit des fabriques et fondé des établissements de bienfaisance. Les Chapitres accueillirent sans enthousiasme les propositions du Banneret; trois d'entre eux seulement souscrivirent quelques milliers de thalers. Hund, qui en demandait 40.000, fit affaire avec des profanes.

L'échec des plans financiers de l'Ordre porta un coup sérieux à son prestige. Non seulement il n'était pas arrivé à constituer un capital ou à acquérir des terres, mais encore il ne pouvait pas payer les traitements des Supérieurs prévus par le règlement de 1765, les Loges affiliées refusant de fournir les 14.590 guldens nécessaires en échange de la « protection » que leur accordait la Stricte Observance¹. En vain Schubart, qui était le grand financier de l'Ordre, s'évertuait-il à trouver des sources de revenus. Il avait offert aux riches marchands de Hambourg qui souhaitaient chasser les éperons d'or des Chevaliers du Temple d'assigner à leur entrée dans le Chapitre une somme proportionnée à leur état de fortune, en prenant l'engagement de verser scrupuleusement dans les caisses de l'Ordre les intérêts de ces capitaux engagés dans leurs entreprises et dont ils conserveraient la nue propriété². Il cherchait surtout à recruter des frères riches et généreux et prodiguait les dignités ad honores moyennant finances. Tous ces expédients étaient de peu de profit et les Caissees de l'Ordre ne se remplissaient pas. Les Frères qui étaient entrés dans l'Ordre Intérieur avec des vues intéressées perdaient de leur zèle et de leur attachement à mesure qu'ils voyaient leurs espérances déçues³. Les Loges de Copenhague, de Stettin, de Dresde se plaignaient de la rapacité du Provisor Domorum, des lourdes contributions qu'il exigeait, de l'élévation des droits de timbre et de chancellerie⁴.

1. Nettelblatt, 277. — 2. *Ibid.*, 281. — 3. Anti-Saint-Nicaise, 73. — 4. Nettelblatt, 386.

Les efforts loyaux faits par les chefs de la Stricte Observance pour donner à leur Société un but pratique avaient échoué. Ce fut le moment que choisit habilement un intrigant sans scrupules pour rappeler aux nouveaux Templiers les sciences occultes que leurs prédécesseurs étaient réputés avoir possédées. Le pasteur Starck, Conrecteur assez mal appointé au Gymnase de Wismar dans le Mecklembourg-Schwerin, souffrait de la modestie de sa situation¹. Il avait beaucoup vu, beaucoup lu et beaucoup retenu; il pensa qu'il lui serait facile de duper les hobereaux ignorants qui dirigeaient la Stricte Observance puisqu'un Johnson sans esprit et sans culture y était aisément parvenu. A Pétersbourg, où il avait professé deux ans les langues orientales et l'histoire de l'antiquité, il avait été initié au système fondé en 1765 par le lieutenant général Melesino et dont les hauts grades : la Voûte Obscure, le Maître ou Chevalier Écossais et le Philosophe, imités en partie de grades français, s'occupaient de théosophie et d'alchimie². A Paris, ses fonctions passagères d'interprète pour les manuscrits orientaux à la Bibliothèque Royale lui avaient permis de se documenter sur les théories mystiques de l'antiquité et du Moyen-Âge et il avait fréquenté les Loges où étaient cultivés les hauts grades³. A Wismar, il était entré dans la Loge les Trois Lions, fondée en 1767 avec l'autorisation de la Loge les Trois Étoiles de Rostock, qui appartenait à la Stricte Observance. Il fit savoir aux Supérieurs Templiers qu'il avait rapporté de Pétersbourg des connaissances maçonniques inconnues en Allemagne et qu'il entretenait une importante correspondance avec Paris et Pétersbourg. Il raconta à de Raven, Sous-Prieur du Chapitre de Rostock, esprit borné, grand amateur de magie et d'alchimie, que le Supérieur dont il dépendait s'appelait Pylades et résidait à Pétersbourg. Les Clercs Templiers dont Pylades était le chef possédaient, au dire de Starck, les vrais secrets de l'Ordre du Temple. Ils suivaient avec attention les faits et gestes de leurs Frères Séculiers et étaient heureux de voir avec quel soin ceux-ci choisissaient leurs recrues et comme ils s'efforçaient d'exclure de la Franc-Maçonnerie les membres indignes. Aussi les Clercs s'étaient décidés à renouer avec la branche séculière, dont ils s'étaient séparés depuis longtemps, et à communiquer leurs secrets au Banneret, mais à lui seul.

Entré directement en correspondance avec Hund sur la recommandation

1. Voir sur la carrière de Starck avant ses relations avec la Stricte Observance la thèse de M. Jean Blum : « J.-A. Starck et la querelle du Crypto-Catholicisme en Allemagne. » (Alcan, 1912), p. 13-42.

2. Nettelblatt, 295.

3. Le héros de son roman *Saint-Nicaise*, qui est en grande partie une autobiographie, raconte qu'il parvint à se faire admettre dans beaucoup de Loges de Paris où il fut fait Écossais de Saint-André et dans la Loge du Prince de Condé où il reçut les grades d'Élu, de Chevalier Illustre et de Chevalier Sublime (*Saint-Nicaise*, p. 50).

de Raven, Starck lui envoya les pleins pouvoirs suivants qu'il prétendait avoir reçus à Pétersbourg : « Je donne au Frère Jean-Auguste Starck, fils et frère des Pères et de la famille des savants de l'Ordre des Sages par tous (*sic*) les générations de l'Univers le plein pouvoir de recevoir et d'adopter tous ceux qu'il trouvera d'en être digne (*sic*) et capable (*sic*) selon l'âge, l'ordre et la propre conscience. Fait et signé de nous en termes propres. Pylades de la 3^e génération. Pour l'ère commune 1766¹ ». Starck révéla à Hund que le principal secret des Clercs était leurs immenses richesses, que le Grand Maître Eques a Sole Aureo était le Prétendant Charles Stuart qui habitait alors Florence où siégeait le Haut Chapitre, que de Florence les Clercs Templiers étaient allés à Pétersbourg et y avaient fondé un Chapitre dont il était membre. Il s'engageait au nom des Clercs, héritiers des Prêtres Templiers qui avaient toujours été les seuls dépositaires des secrets de l'Ordre, à communiquer ceux-ci aux Chevaliers ainsi que la véritable histoire de l'Ordre et les rituels authentiques des grades au-dessous de celui de Novice, tels qu'ils étaient encore observés dans la Province d'Auvergne, et il envoya à Hund un document en latin qui le reconnaissait pour Banneret de la 7^e Province. Starck déclarait que chaque Chapitre devait posséder au moins un Clerc pour célébrer les cérémonies liturgiques et donner la bénédiction aux nouveaux reçus ; il réclamait pour lui-même et pour les deux Clercs qui l'accompagnaient (le baron Vegesack et le lieutenant-colonel suédois commandant la place de Wismar, de Boëhmen, avec lesquels il avait fondé la Loge les Trois Lions) l'indépendance vis-à-vis des Supérieurs Séculiers et exigeait que la Loge de Wismar fût soustraite à l'autorité du Chapitre de Rostock.

La proposition de Starck arrivait à son heure. Ses promesses voilées éveillaient dans l'esprit de Hund et des membres du Chapitre Provincial des espérances inavouées qu'ils caressaient depuis longtemps en secret. En effet si les cahiers des grades ne parlaient pas de sciences occultes, beaucoup de membres de l'Ordre du Temple croyaient à leur existence. Ils trouvaient que jouer aux Templiers était une occupation indigne de Francs-Maçons, qu'elle devait cacher beaucoup plus de choses que ne le prétendait la Stricte Observance² et ils se livraient à l'alchimie. Le 1^{er} juin 1764 le Chapitre Provincial avait fait lire dans les Loges un « Mémoire contenant la description de la Transmutation des métaux et la préparation de différents amalgames par fusion ». Hund avait suivi avec intérêt les tentatives de fabrication de l'or, faites en 1765 par la Préfecture Rodomskoy (Prague) dont les Loges tempières débattaient « un sel minéral volatil » qui passait pour un excellent médi-

cament, et il se proposait, au cas où les expériences réussiraient, de communiquer la recette à toutes les Préfectures. Il avait essayé avec succès les « gouttes » du frère Pracht de Prague et, si le Chapitre Provincial avait refusé, malgré les prières instantes de Pracht, d'admettre l'alchimie parmi les secrets de l'Ordre, la préparation de son remède avait été inscrite dans les documents officiels. Quand les Frères de la Stricte Observance avaient compris qu'ils ne pouvaient pas récupérer les anciens biens de l'Ordre du Temple, comme plusieurs l'avaient espéré d'abord, ou même en acquérir de nouveaux, beaucoup d'entre eux s'étaient demandé s'il ne serait pas possible de retrouver les anciennes connaissances secrètes auxquelles, suivant une tradition connue, les anciens Templiers devaient leurs immenses richesses³.

Starck trouva donc le terrain tout préparé. Si Schubart, esprit positif et qui ne croyait pas aux moyens surnaturels de gagner de l'argent, refusa de servir de négociateur, Hund et le Chapitre Provincial furent d'avis que les ouvertures des Clercs Templiers devaient être accueillies. On leur accorda tout ce qu'ils demandaient ; de Raven fut autorisé à les armer chevaliers et Prangen, rentré en grâce et devenu l'Eques a Latere du Banneret et Préfet a Pavone, fut envoyé à Wismar avec le Grand Secrétaire de l'Ordre Jacobi, Eques a Stella Fixa. Prangen n'avait pas plus de cervelle que l'oiseau dont il portait le nom et, bien que le souvenir de Johnson eût dû le rendre plus circonspect, il fut enthousiasmé du grade de Clerc qui lui fut conféré et il eut la plus haute idée des connaissances occultes des Clercs Templiers après que Starck lui eût montré un petit lingot d'argent et affirmé que la transmutation n'était qu'un jeu pour les mystérieux Frères. Les documents apocryphes, communiqués par Starck et dont Jacobi prit copie, établissaient que les deux branches de l'Ordre existaient encore en Écosse, où étaient déposées les archives, et en France. Le Banneret d'Écosse était Sir James Steward, celui de Genève le Comte de la Tour du Pin, celui d'Auvergne Charles Chevalier de la Lucerne. Starck communiqua aussi aux deux délégués les cahiers des grades maçonniques et chevaleresques, les instructions « en vigueur dans les provinces françaises », la liste complète des Grands Maîtres depuis la mort de Molay et un « Extrait de l'histoire moderne de l'Ordre de 1312 à 1744 » qui développait et modifiait, dans un sens favorable à la thèse de Starck, la légende templière contenue dans les cahiers de la Stricte Observance.

Il ressortait de ces divers documents qu'il y avait eu de tous temps des hommes privilégiés, éclairés par la grâce divine, ayant une connaissance parfaite de la Nature et des rapports existant entre Dieu et l'Homme, et

1. Anti-Saint-Nicaise, II, 58. — 2. Morgenstern, 102.

3. Conférer sur ces recherches les documents significatifs qu'Abafi a empruntés aux archives de Degh et qu'il cite I, 264, 273, 299, 318, 333.

possédant un pouvoir absolu sur toutes les choses terrestres. Connaissant la matière primitive d'où Dieu a tout créé, ses vrais caractères et sa composition, ils pouvaient non seulement expliquer les phénomènes naturels, mais encore agir sur eux. Chez tous les peuples il y avait eu de ces Illuminés (Erleuchtete) qui adoraient Dieu en esprit et en vérité et qui, isolés du monde, ignorés de lui, avaient conservé le dépôt sacré de la Vérité et se l'étaient transmis sous la forme de Mystères et d'emblèmes variant avec les pays et les époques. La secte des Esséniens contenait un grand nombre de ces êtres privilégiés. Le Christ, qui avait été élevé et avait passé une grande partie de sa vie parmi eux, leur avait donné une connaissance encore plus parfaite des choses divines ainsi que les moyens de s'élever jusqu'au Très Haut et de s'unir à lui. Le hasard avait voulu qu'au temps des Croisades sept chrétiens de Syrie de la secte des Esséniens, poursuivis par les Infidèles près de Bastrum, trouvaissent un asile auprès des Templiers. Ils avaient demandé la permission de vivre auprès des Chanoines de Jérusalem dont la règle convenait à leurs goûts et à leurs habitudes. André de Montbars, un des fondateurs de l'Ordre du Temple et troisième Prieur des Chanoines, avait établi une union parfaite entre ces Syriens et les Chanoines. Par reconnaissance, les Syriens avaient communiqué leurs connaissances sublimes aux Chanoines qui en étaient restés dépositaires jusqu'à la suppression de l'Ordre. Ces Chanoines étaient devenus les Clercs du Temple, qui étaient les prêtres de l'Ordre et célébraient dans les chapelles des Templiers toutes les cérémonies liturgiques et tous les offices divins. Subordonnés seulement au Grand Maître et aux Provinciaux, ils formaient à l'intérieur de l'Ordre une Société fermée qui, protégée par lui, en était pourtant indépendante et avait son propre chef, le Prieur. Tous les Clercs n'avaient pas connaissance des secrets, car le Prieur les communiquait seulement à ceux qu'il jugeait dignes de cette faveur. Les Clercs pouvaient initier des Chevaliers à leurs mystères, mais alors ceux-ci devaient prendre des engagements particuliers. Les Clercs, moins atteints que les Chevaliers par le bras séculier, avaient, quoique dispersés, sauvé une grande partie des écrits secrets. En 1316 Petrus de Bononia, d'abord réfugié à Mayence, était arrivé en Écosse avec quatre autres Clercs. Il avait trouvé, dans l'île de Mull, Aumont et ses compagnons. Les Clercs fugitifs avaient fondé à Aberdeen un Chapitre Clérical dont le premier Prieur avait été Pétrus de Bononia. Ils avaient inventé les Symboles et allégories maçonniques pour dissimuler leur existence et la Franc-Maçonnerie leur avait servi de paravent, comme autrefois l'Ordre du Temple. D'Écosse ils avaient propagé leur doctrine secrète avec une extrême prudence, d'abord en Italie, puis vers l'extrême Nord et en France. Sylvestre de Grumbach, un des successeurs de Pétrus de Bononia, avait décidé en 1330, le jour de la fête capitulaire de

Saint-Eusèbe, qu'à l'avenir tout Grand-Maître devait recevoir l'investiture des Frères Éclésiastiques et le Grand Maître actuel Eques a Sole Aureo avait reçu l'investiture du Chapitre Clérical d'Aberdeen¹.

L'appât tendu par Starck aux membres de la Stricte Observance était soigneusement préparé. Non content de leur promettre des connaissances occultes de la plus haute importance, il flattait encore leur penchant secret par les cérémonies liturgiques qu'il avait introduites dans son Système. Il y avait alors dans les Loges allemandes nombre de frères au cœur protestant, mais d'imagination catholique, qui se sentaient étrangement attirés par les rites de l'Église Romaine. La pompe des offices, la beauté du décor, l'ampleur et la richesse de la mise en scène intéressaient leur sensibilité et cet attrait était d'autant plus vif qu'il leur paraissait avoir quelque chose de diabolique. On leur avait si souvent présenté l'encens fumant devant l'autel, les sons graves du plain-chant, les chasses et les crosses étincelantes de gemmes, les aubes brodées et garnies de dentelles, les dalmatiques, les chasubles et les mitres d'or et d'argent, les cierges aux flammes innombrables comme des prestiges de la grande magique établie sur les Sept Collines, comme des pièges tendus à la raison humaine par une religion qui, méthodiquement, abrutissait ses fidèles en enivrant leurs sens, que l'idolâtrie catholique leur inspirait une crainte superstitieuse. Mais cet abîme qu'évitaient en frissonnant les gens prudents exerçait une singulière attraction sur les esprits aventureux qui, tournant le dos au rationalisme triomphant dans le siècle, étaient prêts à s'engager dans les voies obscures de l'occultisme. Au surplus le caractère particulier que l'Église catholique conférait à la prêtrise devait séduire les amateurs de théurgie et d'alchimie. Le prêtre catholique, recevant par l'ordination un pouvoir surnaturel qui lui permettait d'exorciser les démons et d'opérer par la vertu de paroles rituelles le mystère de la transsubstantiation, leur paraissait un héritier des mages et des prophètes, de ces hommes mystérieux qui, participant de la toute-puissance divine, commandaient aux forces naturelles et aux esprits élémentaires et pouvaient, s'ils le voulaient, mener à bonne fin le Grand Œuvre.

Starck, spéculant habilement sur cet état d'esprit, avait imité avec complaisance les cérémonies catholiques et particulièrement celle de l'ordination. Le récipiendaire au grade de Novice était introduit aux accents d'un cantique latin dans une chapelle tendue de rouge où se dressait un autel drapé de blanc. Encadré de quatre Novices revêtus de soutanes blanches et portant des torches, il s'agenouillait au pied de l'autel pour prêter le serment entre les mains de l'Initiator et du Conductor Noviciorum dont les soutanes violettes étaient

1. Nettelbladt, 318-320.

recouvertes d'un surplus blanc¹. L'aspirant au Canoniat faisait une retraite de quatorze jours et devait s'estimer heureux d'être dispensé de sept jours de jeûne qu'on lui disait avoir été autrefois obligatoires. Après s'être confessé, il était conduit dans la chapelle où les chanoines étaient assemblés. Ces derniers portaient une soutane violette à collet et parements rouges sur laquelle était passé soit un surplus de mousseline, fendu sur le côté, avec de fausses manches pendant derrière le bras, soit le byrrhus, ample vêtement de lin blanc aux larges manches et orné de la croix rouge. Ils étaient coiffés du biretum, chapeau rond couleur ponceau avec cordons pendants. Après que le récipiendaire avait procédé à des ablutions rituelles, les chanoines faisaient fumer l'encens et chantaient des psaumes. Le Prieur consacrait l'eau en y jetant du sel, en faisant au-dessus d'elle plusieurs signes de croix et en la couvrant successivement d'un voile noir, d'un voile blanc et d'un voile rouge pendant qu'il prononçait des exorcismes en latin. Il aspergeait sept fois le candidat de cette « eau bénite », l'encensait trois fois, l'ignait au front et à la main droite avec l'huile sainte, lui passait au cou un ruban portant une petite croix dont il avait touché l'image du Buffomet² et il lui mettait au doigt un anneau³.

Les négociations engagées entre Starck et les chefs de la Stricte Observance n'aboutirent pas d'abord. Starck réclamait de l'argent pour aller chercher des documents à Pétersbourg. Hund trouvait que le voyage de Prangen à Wismar avait coûté déjà assez chers sans que Starck eût rien révélé des secrets des Clercs. En outre Prangen, qui venait de prendre du service en Russie, y avait appris que le Vénérable Pylades, Supérieur du Haut Chapitre Clérical, était un modeste horloger de Pétersbourg et tout à fait illettré. Starck, irrité de la parcimonie de Hund, lui écrivit en termes insolents que les Clercs refusaient de s'unir à la branche chevaleresque. Il fonda à Königsberg un Chapitre Clérical et en nomma Supérieur de Raven, qu'il avait reçu Clerc sous le nom de Frater Theodosius a Margarita et auquel il envoya de Pétersbourg une patente écrite en caractères étranges et indéchiffrables. Mais au bout de peu de temps les Supérieurs de la Stricte Observance se virent forcés de rouvrir les négociations. Après les premières entrevues de Prangen et de

1. Nettelbladt, 322-323.

2. Il avait été souvent question du Buffomet pendant le procès des Templiers. Quelques-uns d'entre eux, mis à la question, avaient désigné par ce mot une idole en forme de tête d'homme barbu que le Grand Maître gardait dans un coffre et dont il touchait la ceinture que recevait tout nouveau Chevalier. Il est probable que cet objet, dans lequel Nicolai voyait un symbole de l'Essence Divine des Gnostiques, était simplement un reliquaire, un chef en métal précieux comme ceux qu'on conserve encore dans certaines églises.

3. Nettelbladt, 324-327.

Starck ils avaient informé par une circulaire leurs frères de l'existence des Clercs et fait naître ainsi des espérances auxquelles beaucoup de Templiers étaient restés attachés. L'un d'entre eux avait profité de cet état d'esprit pour faire à la Stricte Observance une dangereuse concurrence. Le chirurgien Zinnendorf, chef du service médical de l'armée prussienne, ancien membre du Chapitre de Clermont, Eques a Lapide Nigra, Commandeur du Saint-Sépulcre, Préfet de Templin (Brandebourg), Maître en Chaire des Trois Globes, avait essayé dès 1763 de fonder un système particulier. Après avoir d'abord vainement cherché la « vraie maçonnerie » en Angleterre et en Écosse, il s'était associé avec trois autres Maçons berlinois pour faire venir de Suède des documents nouveaux. La réponse qu'il avait reçue ne l'ayant pas satisfait, il s'était tourné vers la Stricte Observance où il avait fait une carrière rapide. Pourtant les titres dont il avait été comblé n'avaient pas assouvi son ambition. D'autre part ses subordonnés se plaignaient de son esprit autoritaire et l'accusaient d'employer l'argent des cotisations à monter un commerce de vins, de beurre et de tabac dont il empochait les bénéfices. Ces plaintes avaient rendu nécessaire l'envoi à Berlin de deux commissaires enquêteurs, Schubart et Bode, dont les questions indiscrètes avaient blessé l'orgueil de Zinnendorf. Reprenant son ancien projet, il avait envoyé à Stockholm un de ses affidés pour recueillir des renseignements sur le Système Suédois.

C'est de France que la Franc-Maçonnerie avait été importée en Suède. Les trois grades symboliques y avaient été apportés de Paris en 1737, les grades écossois en 1751 de Strasbourg. En 1752 avait été fondée la Loge Saint-Jean Auxiliaire qui cultivait sept grades dont les rituels étaient d'origine française, la majorité des Frères Suédois ayant été initiés à Paris, Metz et Strasbourg. En 1756 Eckleff, un de ces esprits inventifs auxquels la Franc-Maçonnerie donnait l'occasion de se produire, avait fondé la Loge l'Innocente d'où était sorti, en 1759, un Grand Chapitre l'Innocente qui comptait 10 grades. Ce système, qui avait été composé par Eckleff, était un amalgame assez grossièrement fait des grades chevaleresques déjà cultivés par Saint-Jean l'Auxiliaire et des grades templiers qu'il s'était procurés en sa saint où¹. Il avait présenté des pouvoirs délivrés à son nom par une « Confraternité l'illuminée » qui ne portaient ni lieu, ni date, mais qu'il prétendait avoir reçus en 1750 à Genève.

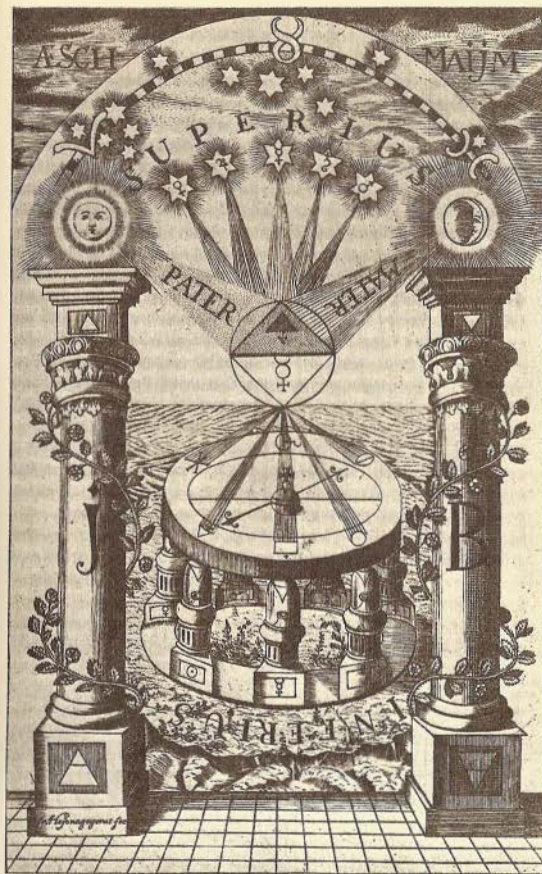
Le Système Suédois racontait que Salomon avait dû ses richesses à la pratique de l'Art Royal et que les Templiers, dont quelques-uns étaient initiés aux vrais secrets, en avaient tiré le même profit. Après la suppression de

1. Il avait en outre utilisé pour composer son « Instruction à l'usage du Député de Salomon » le livre de la Tierce.

l'Ordre du Temple, les dépositaires très peu nombreux de ces connaissances sublimes s'étaient réfugiés en Écosse et en Auvergne et de là les avaient portées en Orient et en Suède. Elles se divisaient en deux branches principales : transmutation des métaux et évocation des esprits. Toutes les explications du tapis de Maître Écossais, quise rapportaient dans la Stricte Observance à l'Ordre du Temple, avaient trait dans le Système Suédois à « la branche chimique » (alchimie). Le grade de Grand Architecte prétendait posséder les connaissances les plus complètes sur la nature et les facultés de l'âme et sur la fabrication de l'or¹.

L'Émissaire de Zinnendorf lui avait rapporté à la fin de 1766 copie des documents communiqués par Eckleff et des pouvoirs délivrés par le Grand Chapitre l'Innocente à son nom. Zinnendorf avait aussitôt annoncé à Hund et aux Maçons de Berlin qu'il était en possession de la Vraie Maçonnerie. Il leur offrait ses secrets sous la condition qu'ils lui rembourseraient les 1.100 thalers d'or qu'il avait dépensés pour les conquérir et qu'ils feraient alliance avec lui. Sa proposition ayant été repoussée, il avait en 1767 donné sa démission des Trois Globes pendant que la Stricte Observance le déclarait exclu du Chapitre Provincial et des Loges du Système. Zinnendorf était aussi tenace qu'habile. En 1770 il avait déjà établi sept Loges : à Potsdam, Berlin, Stettin, Stargard, Schweidnitz, Hambourg et créé « la Grande Loge Nationale des Francs-Maçons d'Allemagne » qui prétendait jouer le rôle d'autorité maçonnique suprême et dont il s'était fait élire Député Grand Maître National.

Les progrès inquiétants du Système Suédois décidèrent Hund et ses conseillers à tenter la conclusion d'une entente avec les Clercs pour empêcher les Templiers amateurs de mystère de passer dans le camp de Zinnendorf. Un convent siégea du 4 au 24 juin 1772 à Kohlo près de Pforzheim en Basse-Lusace ; Starck y députa Raven qui apportait un traité d'union tout prêt. L'assemblée ne reçut aucun éclaircissement sur les sciences occultes, mais Raven y parut dans un splendide costume ecclésiastique qui lui fit bien des envieux. Le Plan Économique fut complètement abandonné et l'union avec les Clercs fut conclue. Les 5 préfectures déjà reconnues : Tempelburg (Courlande), Gommern (Dresde), Derla (Leipzig), Brunopolis (Brunswick), Kalemberg (Hanovre) furent déclarées exemptes, ce qui revenait en fait à supprimer les Sous-Préurés, et eurent chacune une voix dans le Chapitre Provincial. Six autres préfectures furent admises : Templin (Berlin), Baruth (Gœrlitz), Rittersfeld (Francfort-sur-le-Mein), Nistitz (Silésie), Königsberg et Wismar. Le siège du Chapitre Provincial, transformé en Gouvernement Chapitral permanent et dont les attributions furent nettement définies, fut fixé à



Tapis Rose-Croix où les symboles alchimiques sont mêlés aux emblèmes maçonniques (*Compass der Weisen* par Ketmia Vere (Baron Proek), Berlin & Leipzig, 1779, page 112)

1. Archives de Degh. Abafi, III, 294.

Dresde. Les Chapitres Préfectoraux de Königsberg et de Wismar furent abandonnés aux Clercs, auxquels l'Ordre emprunta leur rituel de Novice, qu'ils prétendaient avoir reçu de France.

Un des événements les plus importants du Convent fut la demi-retraite de Hund. La fable dont il avait étayé sa prétendue mission rencontrait beaucoup d'incrédulités et, quoiqu'on n'osât pas le lui dire crûment, il sentait bien la suspicion dont il était l'objet. Il produisit une Patente en chiffres qu'il assura avoir reçue à Paris. La commission chargée d'examiner ce document eut la politesse de le déclarer authentique, bien qu'elle ne fût pas arrivée à le lire, mais le Convent décida qu'il ne reconnaissait pas de Supérieurs Inconnus et que les Frères de la Stricte Observance ne se soumettraient qu'à des Supérieurs choisis par eux et sous des conditions déterminées. Hund offrit alors sa démission. Elle ne fut pas acceptée, mais le duc Ferdinand de Brunswick fut, avec l'agrément du Banneret, élu Magnus Superior Ordinis per Germaniam Inferiorem et Grand Maître de toutes les Loges Ecossoises Unies, le nom de Stricte Observance ayant été abandonné comme blessant pour les Maçons des autres Systèmes¹. Le duc Charles de Courlande fut proclamé Superior Ordinis et Protector pour la Haute-Saxe, le duc Charles de Mecklembourg-Strelitz pour le Hanovre Electoral et le Mecklembourg, le prince Frédéric-Auguste de Brunswick pour les pays prussiens. Hund ne joua plus comme Banneret qu'un rôle honorifique. Pour le consoler de sa disgrâce, on lui donna le droit de présider les séances du Convent sur un siège en forme de trône, ainsi que celui de régler toutes les questions de cérémonial occupation pour laquelle il avait une prédilection marquée.

1. Ferdinand, duc de Brunswick Lüneburg (1721-1792), que l'on confond souvent avec son neveu Charles-Guillaume-Ferdinand de Brunswick Wolfenbützel Oels (1735-1806), l'auteur du fameux manifeste et le vaincu de Valmy, était le fils puîné du duc régnant. Il avait été au service de la Prusse de 1741 à 1766. Après avoir servi avec éclat et s'être rendu célèbre par la victoire de Minden, il avait demandé son congé comme maréchal de camp, parce qu'il trouvait que Frédéric II ne le traitait pas suivant ses mérites. Retiré dans son château de Wechelde près Brunswick, il s'était consacré à la Franc-Maçonnerie où il était entré en 1740. Il était depuis 1764 Protecteur de la Loge française de Brunswick, Saint-Charles de l'Indissoluble Fraternité, et, depuis 1770, Grand Maître Provincial des Loges anglaises du Duché. Il était entré en 1771 dans le Système Templier en qualité de Amicus et Protector sous le nom d'Eques a Victoria. La bienveillance qu'il témoignait aux Francs-Maçons n'était pas tout à fait désintéressée, car on disait couramment dans les Loges que « le duc Ferdinand empoignait avec beaucoup de satisfaction les cadeaux que les Frères lui offraient de temps en temps ». (Abaß, III, 308.)

CHAPITRE III

**Grandeur et déclin de la Stricte Observance
(1772-1780)**

Conquêtes de la Stricte Observance en Allemagne et en France. — Convent de Brunswick. — Gugomos et le Convent de Wiesbaden. — Le duc de Sudermanie. — Colloque de Leipzig. — Convent de Wolfenbuttel. — Conférences de Brunswick. — Découragement des troupes templières. — Crainte inspirée par les Jésuites. — Défection des Clercs. — Réforme de la Rose-Croix; sa nouvelle légende et sa nouvelle organisation. — Les Rose-Croix de Berlin. — État de la Franc-Maçonnerie allemande au moment de l'entrée en scène des Illuminés.

De 1773 à 1776 la Stricte Observance gagna du terrain non seulement en Allemagne mais encore à l'étranger. Pendant qu'elle fondait les préfectures d'Ivenach (Hambourg) et Templar (Cassel), elle créait celle de Binin à Copenhague, celle de Rodomskey à Prague, celle de Varsovie, fondait un Chapitre à Vienne et rétablissait en France les 5^e (Bourgogne, capitale Strasbourg), 2^e (Auvergne, capitale Lyon) et 3^e Provinces (Occitanie, capitale Bordeaux).

Son missionnaire outre-Rhin, de Weiler, Eques a Spica Aurea, prétendait avoir été armé chevalier templier à Rome, en 1743, par Lord Raleigh, dans l'église d'un couvent en présence de deux bénédictins. Il s'était présenté à Hund comme « Magister ambulans », délégué par le Comte Kufstein, Maître en Chaire de la Loge Les Généreux de Vienne, qu'il disait être le Banneret authentique de la 8^e Province templière. Hund l'avait « rectifié » et nommé son Commissarius et Visitationis specialis. Muni de cet titre et d'une traduction française des rituels faite par l'Eques a Monte Stellato, maître de langues à Dresde, Weiler était parti pour la France. Il y avait en vain cherché ces Clercs que Starck assurait exister en Auvergne, mais il avait trouvé à Strasbourg, à Lyon et à Bordeaux des Chapitres dont le grade suprême était, depuis 1766, un Chevalier Templier appelé officiellement Chevalier du Dragon pour

ne pas éveiller les soupçons du gouvernement. Les membres de ces Chapitres accueillirent favorablement les rituels que leur communiqua Weiler. Il installa à Strasbourg, Lyon et Bordeaux des Chapitres Provinciaux et à Montpellier un Prieuré qui, tous quatre, firent acte d'obédience à Hund et à Ferdinand de Brunswick.

Mais, au moment même où la Stricte Observance étendait son domaine, sa vitalité était compromise par des crises intérieures. La mission de Weiler, bien que couronnée de succès, amena de graves dissensions entre Hund et le Gouvernement Chapital de Dresde qui protesta contre l'initiative prise par le Banneret de la 7^e Province et lui contesta le droit de constituer des Chapitres en dehors de celle-ci. D'autre part, toutes les Préfectures avaient recommencé à se plaindre de l'insuffisance des documents produits par Hund et demandaient à être fixées sur la personnalité des Supérieurs Inconnus dont il affirmait l'existence. Les chefs de la Stricte Observance comprirent qu'il fallait régler définitivement la situation de Hund et rétablir une unité de direction d'autant plus nécessaire que le système de Zinnendorf continuait à faire des progrès inquiétants.

Après s'être vu refuser une Constitution par le Grand Chapitre de Suède, Zinnendorf avait décidé le Landgrave Louis-Georges-Charles de Hesse-Darmstadt à accepter le titre de Grand Maître de son Système. Le Landgrave avait obtenu en 1773 du Grand Secrétaire de la Grande Loge de Londres Hesselstine, contre un pot de vin de 50 livres sterling, une patente le nommant « Grand Maître de la Grande Loge Nationale des Francs-Maçons d'Allemagne ». Cette patente déposait tous les Grands Maîtres Provinciaux établis antérieurement par la Grande Loge de Londres, à l'exception du duc Ferdinand pour les États de Brunswick et de Gogel, Grand Maître Provincial à Francfort-sur-le-Mein. La Loge Royal York de l'Amitié, la seule Loge reconnue à Berlin par la Grande Loge d'Angleterre, s'était soumise le 19 mai 1774 à la Grande Loge Nationale des Francs-Maçons d'Allemagne qu'il avait reçu la même année un Tutorium de Frédéric II. La Grande Loge Nationale dont Zinnendorf était l'âme pouvait donc se targuer d'être pour toute l'Allemagne (exception faite pour le Brunswick et la Loge de Francfort, « l'Union », d'ailleurs peu influente), la seule autorité reconnue par la Rome maçonnique et elle tirait profit de cette supériorité pour faire une rude guerre à la Stricte Observance.

Le Convent convoqué à Brunswick y siégea du 23 mai au 6 juillet 1775. A la tête du cortège qui se rendait en grande pompe dans la salle des séances, magnifiquement décorée en l'honneur des 26 princes allemands qui faisaient partie de l'Ordre, chevauchait le Banneret en costume de parade. Ce fut son dernier triomphe, car, dès les premières séances, il fut mis en posture de pré-

venu sinon d'accusé. L'ordre du jour portait « que, la maison des Stuarts que l'on croyait généralement en possession de la Grande Maîtrise héréditaire n'ayant pu ou n'ayant voulu depuis plusieurs années s'occuper des affaires de l'Ordre, cette tacita renuntiatio permettait d'élire un autre Grand Maître. Cependant, pour éviter toute querelle ou tout doute ultérieurs, on s'efforcerait de se procurer une déclaration authentique sur cette question et on la communiquerait alors à qui de droit¹ ». Ce fut en vain qu'on essaya d'obtenir de Hund cette déclaration documentée. Il répéta simplement en réunion plénière ce qu'il avait raconté à Altenberg et rappela que la patente produite par lui à Kohlo avait été déclarée authentique par la commission chargée de l'examiner. Pressé de nommer l'inconnu qui l'avait armé chevalier et lui avait donné pleins pouvoirs et qu'il appelait Eques a Penna Rubra, il assura, les yeux pleins de larmes, que son serment et sa conscience lui interdisaient de le faire et il déclara ne pouvoir donner d'autre garantie de sa véracité qu'un serment prêté sur son honneur et son épée de gentilhomme. Il confessa toutefois qu'il n'existait pas à sa connaissance de Grand Chapitre de l'Ordre. La religion du Convent était suffisamment éclairée; les délégués ne voulurent pas faire un éclat, qui aurait nui à leur Ordre, et décidèrent « que l'on n'importunerait jamais plus sa Grâce en lui posant des questions sur sa légitimité² », mais la faillite morale de Hund était désormais complète et il avait perdu toute autorité. Le Gouvernement Chapitral céda la place à un Directoire de cinq membres dont la Loge fut transférée à Brunswick pour la commodité du duc Ferdinand, qui devint le seul chef suprême de l'Ordre.

Le Convent ne fut pas plus heureux avec Raven. Bien que l'assemblée eût reconnu aux Clercs le droit de recevoir dans leur Noviciat Ecclésiastique tous les Equites, Armigeri et Socii qu'il leur plairait de recruter, sans même en informer les diocèses intéressés, les Clercs ne répondirent pas à ces avances en révélant les connaissances secrètes que le Convent attendait avec impatience. Le Prior Clericorum a Margarita, sommé de parler, battit la campagne. Il fit valoir que les Clercs avaient toujours ponctuellement payé leurs cotisations, qu'ils avaient donné une explication des hiéroglyphes pleine d'indications précieuses pour qui savait les comprendre, qu'ils avaient fourni une meilleure histoire de l'Ordre et communiqué pour les grades symboliques, le grade écossais et le Novice Chevalier des rituels dont la simplicité prouvait l'antiquité et la pureté. Quant à dire s'il existait un Grand Chapitre des Clercs et d'autres Chapitres Cléricaux en activité, il n'en avait pas le droit, son serment le lui interdisant formellement. Tout ce qu'il pouvait révéler, c'est que Starck avait reçu ses documents du Chapitre Subprioral de Peters-

bourg, qui avait voulu entrer en sommeil, et qu'il existait en France, en Italie et encore dans d'autres contrées des Frères qui continuaient à travailler. Au surplus, bien qu'il doutât fort que ces Frères consentissent à se faire connaître, il s'offrait, au cas où le Convent le désirerait, à leur faire demander s'ils voulaient entrer en correspondance avec les Templiers allemands.

Le Convent de Brunswick n'avait obtenu aucun éclaircissement sur l'origine et l'authenticité du Système, ni sur les connaissances secrètes dont on le croyait dépositaire. Le silence obstiné de Hund et de Raven autorisait tous les soupçons. L'espérance de rentes et de bénéfices, fondée autrefois sur la réussite du Plan Économique, était à vau l'eau. Ce qui empêcha alors l'édifice de s'écrouler et ce qui devait retarder sa ruine de quelques années encore, ce fut la crainte d'avouer qu'on avait été dupe et l'aveugle entêtement d'une crédulité qu'aucune désillusion n'arrivait à lasser complètement. Le Directoire décida d'instituer une enquête approfondie sur les dires de Hund et de Starck et d'envoyer à cet effet en Italie Waechter, conseiller aulique à Stuttgart, Eques a Ceraso. Mais, avant qu'il se fût mis en route, parut sur la scène un nouveau personnage qui occupa quelque temps l'attention des Frères Templiers.

Pendant que le Convent de Brunswick tenait ses séances, les frères les plus en vue avaient reçu la visite d'un certain baron de Gugomos, conseiller du gouvernement à Rastadt, membre de la Loge templière de Cassel. Il leur avait tenu des propos mystérieux, s'était présenté à Raven comme un Clerc de l'Ordre du Temple, avait fait de vagues allusions aux sciences occultes puis s'était retiré. Après le Convent, il avait décidé le Landgrave Louis-Charles-Georges de Hesse-Darmstadt à partir avec lui à la recherche des Supérieurs Inconnus en l'assurant que l'Ordre du Temple l'indemniserait des frais du voyage. Les deux chercheurs étaient passés par Lyon, Avignon, Turin, Florence et avaient poussé jusqu'à Rome, dépensant les 3.600 florins avancés par le naïf Landgrave et qui ne lui furent jamais remboursés. Partout les adresses que Gugomos prétendait avoir reçues de source sûre s'étaient trouvées fausses et nulle part ils n'avaient découvert la trace des mystérieux Supérieurs. Gugomos prétendait pourtant que le voyage n'avait pas été sans résultats, du moins pour lui. Grâce aux renseignements que lui avait donnés Weiler, rencontré à Turin où il installait un Grand Chapitre du Baillage Templier de Lombardie, Gugomos assurait avoir découvert à Rome son « Père Spirituel » qui lui avait donné les instructions nécessaires. Il ne cessait dans les lettres adressées aux frères allemands avec lesquels il était en correspondance de parler des connaissances secrètes qu'il avait découvertes, déclarant dans un style emphatique et obscur que tout ce que les Templiers

1. Nettelblatt, 347. — 2. *Ibid.*

avaient fait et cru jusqu'alors n'était qu'un enfantillage et fausse doctrine¹.

En avril 1776 il adressait aux Chapitres et Loges de la Stricte Observance, au duc Ferdinand, au Directoire et au Prior Clericorum une invitation à prendre part à un Convent qui se tiendrait au mois d'août à Wiesbaden. Renchérissant sur les déclarations de Starck, il disait ouvertement que les moines catholiques et le pape étaient les vrais dépositaires des sciences occultes et qu'ils les lui avaient fait connaître. Il racontait dans sa Circulaire signée Théophilus a Cygno Triumphante. Presb. tert. Nov. Can. Cap. in aedibus H. Dux X. M. Conf. Rest. subdel. Relig. Templ. in Prov. Germ. Dan. Sued. et Pol. Prof. Emerit. in art. Diss. nat. « qu'il savait de source certaine que le véritable Ordre des Templiers existait encore mais ne comprenait plus que quelques membres isolés qui travaillaient *pratiquement* (c'est-à-dire au Grand Œuvre), que trois d'entre eux résidaient auprès du Saint-Siège et vivant dans une communauté sainte continuaient à tisser, à arroser, à modeler, à décomposer, à pulvériser, à dissoudre, à donner la vie pendant les six jours de la semaine et se reposaient le septième où ils s'abîmaient dans de saintes prières pour remercier et louer le Créateur². » Pendant qu'il se trouvait dans une contrée lointaine son « Père », heureusement découvert, lui avait fait subir un triple noviciat physique et moral et lui avait donné l'initiation du vrai Templier en vertu de la puissance de Grand Prêtre que lui avait conférée le Saint-Siège. Gugomos arrivait en Allemagne pour sauver un peuple dont l'âme avait tant de bonnes qualités et qui s'efforçait de parvenir à la perfection et il offrait d'instruire les frères qui paraîtraient au Convent. A ceux qui lui demandaient des lumières complémentaires il donna des explications si incompréhensibles sur la signification (al)chimique du mythe d'Hiram que ses correspondants furent pénétrés de respect pour la profondeur de ses connaissances³.

Le Directoire, après quelques hésitations, décida que la Stricte Observance ne serait pas représentée officiellement au Convent ; pourtant le duc Ferdinand, qui ne voulait laisser échapper aucune occasion de découvrir la Vraie Lumière, y envoya, en son nom et en celui du prince Charles de Hesse-Cassel, Schwarz, Eques ab Urno, Visitator Generalis et Provisor Domorum ; en outre les Chapitres Templiers de Munich, Stuttgart, Vienne et Meiningen se firent représenter⁴. Devant les 21 Frères réunis à Wiesbaden et parmi lesquels se trouvaient le duc de Nassau Urtingen, le duc Ernest de Saxe-Gotha, les princes Georges et Louis de Hesse-Darmstadt, Waechter et de Raven, Gugomos raconta que son Initiateur, sorti depuis quatre ans de l'Ordre des

Jésuites, était entré avec la permission du Pape dans celui des Petriners. Quelque temps avant sa mort l'Initiateur avait remis à Gugomos une petite caisse pleine de papiers que celui-ci avait, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, brûlés après les avoir lus et relus sept fois et sept fois sept fois. A Rome, Gugomos avait reçu le sacrement de l'Ordre par la vertu duquel son esprit était entré en communication avec Dieu. La consécration sainte avait été donnée à son corps pendant trois grandes heures, puis le silence lui avait été imposé par le serment le plus sacré. Il produisit les pouvoirs que le Très Saint-Siège de Chypre lui avait fait délivrer pour les provinces maçoniques allemandes, danoise, suédoise et polonaise, signés de Wilhelmus Albanus Georgius, Maître Suprême des Templiers, ainsi que son certificat de réception portant la signature de Petrus a Clavo Sancto et encadré de signes mystérieux représentant Anubis une épée à la main, un crucifix auréolé des couleurs du prisme, le Thau gravé sur la pierre cubique, des cercles magiques portant une croix et des rectangles irradiés de flammes jaunes et rouges. Il portait sous sa veste un crucifix d'argent suspendu à un ruban rouge, un autre plus petit sur la poitrine à même la peau, tous deux couverts d'héroglyphes et de symboles alchimiques. Il ajouta que l'Ordre existait depuis 3911 ans, que parmi ses Grands Maîtres avaient figuré Melchissédéc, les rois et les sages d'Égypte, de Judée et de Grèce, des Patriarches et des Prophètes, le Christ et quelques-uns des Apôtres, toute une série de Papes, enfin les Grands Maîtres de l'Ordre du Temple jusqu'à Molay. Le Grand Maître actuel était l'archevêque de l'église grecque à Nicosia dans l'île de Chypre et lui-même Gugomos était un des cinq membres du Très Saint-Siège⁵.

Il faut dire à la louange du Convent que ses membres se montrèrent en majorité sceptiques. Leur méfiance s'accrut encore quand ils apprirent que certaines des assertions de Gugomos étaient sûrement fausses, qu'il avait effrontément berné le prince de Hesse-Darmstadt et qu'enfin cet homme, qui prétendait pouvoir faire de l'or, s'était, à son retour de Rome, rendu à la foire de Francfort pour y vendre une pacotille de tabac d'Espagne et de soieries d'Italie. Pressé de prouver qu'il savait commander aux éléments et évoquer les esprits, Gugomos répondit, après avoir pris le temps de la réflexion, que l'enseignement des hautes sciences pouvait être donné seulement dans un Adytum Sacrum construit spécialement pour cet usage et que le feu du ciel consacrerait en consommant sur l'autel l'innocente victime. Plusieurs préférences s'engagèrent à fournir les fonds nécessaires, le duc de Nassau proposa un de ses châteaux, Raven une terre dans les environs de Wismar, mais Gugomos fit le difficile et ne trouva aucun des endroits désignés à sa conven-

1. Nettelblatt, 352-354. — 2. *Ibid.*, 356. — 3. *Ibid.*, 358. — 4. *Ibid.*, 361.

5. Nettelblatt, 705.

nance. En attendant il arma Chevaliers, suivant son rituel, plusieurs membres du Convent qui pourraient ainsi assister à la consécration, puis, comme on le pressait d'aller chercher les vases sacrés qui devaient être employés dans l'Adytum et qu'il assurait se trouver à Chypre, il disparut sous prétexte de mettre ses affaires en ordre à Rastadt avant d'entreprendre un si long voyage.

Si l'entreprise malheureuse de Gugomos n'avait pas été dangereuse pour la Stricte Observance, la mort de Hund survenue deux mois après le Convent de Wiesbaden lui suscita de nouvelles difficultés. Tout d'abord on put croire que la disparition du fondateur du Système était le plus grand service qu'il pût lui rendre. Après que Charles, Eques ab Ense, Chevalier Grand Profes, Banneret de la 5^e et de la 7^e Provinces, Gouverneur de la 2^e et 3^e, Administrateur de la 8^e, Grand Trésorier et Visiteur Général de l'Ordre des Chevaliers du Saint Temple de Jérusalem, eût été, suivant ses dernières volontés, enterré en grand costume de Banneret au pied de l'autel dans l'église de Melrichstadt, le duc de Brunswick restait le seul chef de la Stricte Observance en droit comme il l'était en fait depuis le Convent de Brunswick. Pourtant, s'il fut en janvier 1777 proclamé Grand Maître de l'Ordre, le Directoire de Brunswick, qu'il présidait, eut à compter avec le Conseil de Régence qui prétendait, conformément aux décisions du Convent de Kohlo, prendre la direction des affaires jusqu'à l'élection d'un nouveau Banneret et protestait avec énergie contre le rôle prépondérant que voulaient jouer le Directoire et le duc Ferdinand¹. Ce Conseil, il est vrai, ne pouvait exercer une autorité très active à cause de l'éloignement des quatre dignitaires dont il se composait : le Prior Equitum habitait la Courlande, le Prior Clericorum, le Mecklembourg ; le Doyen résidait à Varsovie et le Chancelier à Dresde. Mais le duc Ferdinand trouva bientôt un concurrent plus redoutable en la personne du duc de Sudermanie qui brigua le titre de Banneret de la 7^e Province avec l'intention mal dissimulée de devenir le véritable chef de l'Ordre entier.

Le duc Charles de Sudermanie avait, en 1774, acheté les documents possédés par Eckleff qui lui avait cédé tous ses privilèges et avait abandonné la direction de la Maçonnerie suédoise. Le duc, élu Directeur du Grand Chapitre suédois, avait entrepris avec un zèle inlassable de compléter le Système imparfait inventé par Eckleff. Il avait fait de nombreux emprunts aux rituels de la Stricte Observance et du Cléricat, tels que les noms de guerre latins donnés aux Chevaliers, la division de l'Europe en provinces templières, l'institution de dignitaires ecclésiastiques, les noms de certains

officiers, la fable des Supérieurs Inconnus. Le Maître des Cérémonies de la cour de Suède, Plommenfeldt, intrigant sans scrupules et menteur effronté, qui fut quelques années plus tard condamné à mort, lui avait persuadé que le Prétendant Stuart était le Grand Maître de l'Ordre. Plommenfeldt prétendait avoir été admis dans le Cléricat à Florence en 1766 (à l'âge de 15 ans !) et avoir reçu de sublimes connaissances théoriques. Il assurait en outre, développant ainsi le mensonge d'Eckleff, que le Chapitre de Stockholm avait été fondé par le Chapitre Cléricat de Genève et que le Grand Chapitre Cléricat de Florence tenait ses pouvoirs du Haut Chapitre de Chypre. Le duc de Sudermanie, soit par ambition personnelle, soit qu'il poursuivait un but politique, avait voulu étendre sa domination sur la Franc-Maçonnerie allemande sitôt que la nouvelle organisation de la maçonnerie suédoise avait été achevée. Zinnendorf ayant envoyé en 1776 un émissaire à Stockholm, afin d'obtenir un supplément de « connaissances » dont il avait besoin pour ériger un Chapitre à Berlin, le duc avait reçu son envoyé avec beaucoup de bienveillance. Il lui avait fait remettre la bannière de l'Ordre, la chaîne que portaient les Chevaliers, l'épée dont s'était servi Eckleff et il avait écrit de sa propre main à Zinnendorf pour lui dire combien il était satisfait de voir que les Maçons de Berlin se disposaient à établir dans leur ville la Vérité et la Lumière. La mort de Hund lui fournissait l'occasion d'intervenir directement. Il entra en négociations avec la Stricte Observance qui accueillit favorablement ses ouvertures. L'inventaire des papiers de Hund n'avait rien fait découvrir qui confirmât ses anciennes déclarations, mais beaucoup de Frères Templiers estimaient qu'on ne pouvait pas élire un nouveau Banneret avant de savoir sûrement qu'il n'existait pas quelque part un Grand Maître secret², et Ferdinand de Brunswick n'avait accepté ce titre qu'en qualité de suppléant jusqu'à ce que le véritable Grand Maître se fût fait connaître et reconnaître. Les chefs de la Stricte Observance étaient trop attachés, malgré leurs déceptions successives, à la légende templière et jacobite pour ne pas écouter le duc Charles de Sudermanie lorsque ce prince de sang royal prétendait savoir ce qu'ils cherchaient en vain depuis si longtemps.

En juillet 1777 eut lieu à Hambourg une Conférence entre les délégués du duc Charles : le comte Oxenstiern, Eques a Fide Alba, de Plommenfeldt, Eques a Stella Immaculata et les trois représentants du duc Ferdinand et du Directoire : Schwartz, Eques ab Urna, de Rhetz, Eques a Trabe Aurea, et le comte Marschall, Eques a Tymalo. Les deux parties se communiquèrent réciproquement les rituels de tous les grades, les tapis, les décorations et rubans ainsi que leur histoire de l'Ordre. Schwartz rédigea un projet d'alliance

1. Nettelblatt, 380.

2. Nettelblatt, 380; 714.

entre le Grand Chapitre Suédois et la Stricte Observance. Ce projet, approuvé et signé par les plénipotentiaires, fut soumis aux intéressés. Sur la demande du Directoire, le Grand Chapitre Suédois annula la patente que Zinnendorf avait reçue de Stockholm par l'intermédiaire d'Eckleff. En échange de cette complaisance le duc Charles entendait être accepté comme chef par la Stricte Observance. Ses deux députés Oxenstiern et Plommenfeldt rendirent successivement visite aux membres du Conseil de Régence, à ceux du Directoire, au duc Ferdinand et au prince Frédéric-Auguste de Brunswick pour poser la candidature de leur maître. Elle fut particulièrement bien accueillie par la préfecture de Templin (Berlin) qui convoqua à Leipzig, au mois d'octobre 1777, un Convent préliminaire auquel douze Chapitres se firent représenter.

Les députés suédois annoncèrent que le roi de Suède s'engageait à accorder à la 7^e Province sa bienveillance et sa protection. Ils promirent que le Grand Chapitre Suédois, qu'ils assuraient posséder sur l'origine, l'histoire et les secrets de l'Ordre les connaissances les plus étendues et les plus exactes et qui, à les en croire, était en relations avec d'autres Chapitres très instruits dans les sciences occultes, communiquerait aux Templiers allemands tout ce qu'il savait, les mettrait en rapport avec ces Chapitres et révélerait la vraie histoire de l'Ordre depuis Molay à tous ceux, mais à ceux-là seuls, qui voteraient pour le duc de Sudermanie. Ce dernier fut élu, à une grande majorité, par le Convent Magnus Superior Ordinis sous réserve que le duc Ferdinand consentirait à lui céder cette dignité. Le duc de Sudermanie, héritant de toutes les prérogatives de son prédécesseur, aurait le droit de confirmer l'organisation actuelle et recevrait tous les trois mois un rapport du Directoire allemand. Sur la demande des députés suédois le Conseil de Régence convoqua pour le mois de juillet 1778 à Wolfenbuttel un Convent qui devait se prononcer sur les décisions prises par celui de Leipzig¹.

Pendant les quelques mois qui s'écoulèrent entre les deux Convents le duc Ferdinand s'occupa de défendre sa situation menacée par le duc de Sudermanie et ses partisans allemands. Il se rendit à Copenhague sous prétexte de faire visite à la reine de Danemark, sa sœur, et eut plusieurs entrevues avec un représentant du Grand Chapitre Suédois. Il fit ensuite, en compagnie de Rhetz et Schwarz, une excursion de quelques jours en Suède et eut une conférence au château de Mattisholm avec le duc de Sudermanie, qui avait amené six membres du Grand Chapitre. Les hauts grades suédois auxquels le duc Ferdinand fut initié à cette occasion ne lui révélèrent rien de nouveau ou de solidement établi. Après avoir ainsi constaté que les Suédois étaient aussi ignorants que les Allemands, il était suffisamment armé pour résister

aux prétentions du Grand Chapitre. Il obtint que les frères suédois paieraient un tribut à la caisse de la 7^e Province, qu'ils obéiraient au Directoire où d'ailleurs leur représentant serait admis, et il avertit le duc Charles que le prochain Convent apporterait probablement des modifications à l'accord conclu à Leipzig.

Le Convent de Wolfenbuttel, présidé par le duc Ferdinand, tout en ratifiant l'acte d'union, refusa en effet de confirmer la nomination de Charles de Sudermanie comme Magnus Superior Ordinis et, s'il l'élu Banneret de la 7^e Province, ce fut sous la condition expresse qu'il accepterait, avant le 1^{er} octobre suivant, sub vitio nullitatis, les « Capitulations » qui restreignaient singulièrement son autorité. Jusqu'à cette date l'administration de la Province restait confiée au Directoire de Brunswick, c'est-à-dire au duc Ferdinand auquel un procès-verbal secret confiait le pouvoir réel. Le duc de Sudermanie avait espéré mieux ; il refusa la dignité de Banneret dans les conditions où elle lui était offerte. Après de longues négociations et une série de conférences tenues à Brunswick du 24 août au 9 décembre 1779, la fusion projetée fut remplacée par une association de la 7^e Province et de la 9^e (Suède) et le duc Charles fut réélu Banneret, sous la réserve qu'il résignerait ses fonctions s'il venait à monter sur le trône de Suède et que la 7^e Province aurait le droit de lui adjoindre un coadjuteur. Cette fois le duc de Sudermanie accepta et le Landgrave Charles de Hesse fut élu son Coadjuteur.

Pendant que les états-majors templiers se disputaient le commandement et finissaient par conclure un accord boiteux, le découragement et le doute s'emparaient de leurs troupes. Les révélations faites par le Grand Chapitre Suédois après l'élection du duc Charles avaient été fort maigres. Il n'avait livré que les cahiers des 6^e et 7^e grades, s'était refusé à donner le nom du Grand Maître secret, n'avait pu indiquer le lieu où résidait l'autorité suprême et avait même ajouté que la continuation et la restauration de l'Ordre du Temple n'étaient pas le seul but de la Franc-Maçonnerie. Plommenfeldt avait bien déclaré sous le sceau du secret que le véritable Grand Maître était Eques a Falcone II, nom de guerre dissimulant Sa Majesté Apostolique l'empereur Joseph II en personne, mais la bourde était vraiment un peu trop forte. D'autre part, Waechter, enfin parti en Italie à la recherche des Supérieurs Inconnus qu'on y croyait toujours cachés, non seulement n'avait rien découvert mais encore il avait reçu du dernier Prétendant Charles Stuart une déclaration signée de sa main et portant qu'il n'était pas Franc-Maçon, qu'ayant désiré le devenir il avait dû y renoncer sur la défense de son père et qu'il n'avait trouvé aucune trace de Franc-Maçonnerie dans tous les papiers qu'il avait fait venir de Saint-Germain-en-Laye. Cette déclaration authen-

1. Nettelbladt, 290.

tique avait été envoyée par Waechter à Ferdinand de Brunswick. Le vague ou l'in vraisemblance des déclarations faites par les Suédois, les renseignements donnés par Waechter avaient porté un coup si rude aux illusions de nombreux Templiers que les députés réunis à Brunswick avaient décidé de fermer l'Ordre Intérieur pour trois ans et d'interdire provisoirement la création de nouvelles Loges de la Stricte Observance en Allemagne¹. Déjà les Préfectures Apelstaedt (Silésie) et Templin (Berlin) avaient manifesté l'intention de se séparer de l'Ordre et de ne pratiquer que les quatre grades inférieurs sous la surveillance du duc Ferdinand en qualité de Grand Maître Ecossais.

Certains Templiers arrivaient même à se demander avec inquiétude s'ils n'étaient pas les dupes et les instruments inconscients des Jésuites. La légende qui faisait des Stuarts les chefs de la Franc-Maçonnerie templière et le caractère catholique que tant d'inventeurs de hauts grades avaient donné à leurs Systèmes justifiaient, en apparence, ce soupçon. Dès les ouvertures de Starck et après le compte rendu de Prangen quelques Frères avaient cru que les Jésuites étaient derrière les Clercs et Schubart, qui pensait comme eux, avait donné pour raison de sa retraite, survenue peu de temps après, les craintes que lui inspiraient les intrigues de la milice romaine². Le Frère Bode Eques à Lillie Convallium, Procureur Général de la 7^e Province templière, était arrivé à son tour à la conviction que les Jésuites avaient inventé la Franc-Maçonnerie templière, d'abord pour soutenir la cause des Stuarts catholiques, puis, après la suppression de leur Ordre, pour le maintenir en secret et combattre le protestantisme. Il croyait que Johnson, Hund, Starck, les Clercs, Gugomos, Waechter, qui prétendaient avoir rapporté de Rome des connaissances secrètes, le Chapitre Illuminé Suédois tout entier étaient les émissaires ou les instruments des disciples de Loyola³, et il se préparait à mettre les Supérieurs de la Stricte Observance en garde contre leurs menées.

Ces troupes démoralisées et inquiètes étaient affaiblies par la défection des Clercs. Les relations entre la branche séculière et la branche cléricale étaient devenues très tendues à la suite d'une querelle qui avait éclaté entre Starck et le Prior Equitum de Fircks, Eques ab Aquila Rubra. Fircks avait arrêté Starck sur la grande route et avait tenté de s'emparer de ses papiers. Les deux adversaires avaient assailli le Conseil de Régence de leurs plaintes et de leurs réclamations et les bons offices du duc Ferdinand n'avaient pu amener une réconciliation. Starck ayant déclaré formellement que les Clercs voulaient se retirer de l'Ordre, le Convent de Wolfenbützel avait été obligé d'accepter la démission de Raven et de déclarer que les Clercs Templiers ne faisaient

plus partie de la 7^e Province⁴. Starck fit sentir son ressentiment d'une façon encore plus cruelle en publiant, sous le voile de l'anonyme, « La Pierre d'Achoppement et le Rocher de Scandale » où il rendait publics l'organisation, les grades et l'histoire de la Stricte Observance et attaquait sans mesure le caractère et les intentions de ses chefs. Cette trahison portait un coup terrible au Système templier en révélant au monde profane et aux membres des Loges affiliées sur quelles bases fragiles reposait l'édifice. Elle ruinait les espérances de ceux qui attendaient de la Stricte Observance des places et des honneurs, de ceux qui la croyaient en possession de secrets alchimiques et magiques ; elle compromettait la situation des membres qui, parvenus aux hauts grades, avaient vécu avec les princes sur le pied de l'intimité la plus étroite et avaient conquis par le moyen de la Franc-Maçonnerie une influence que leurs mérites personnels leur auraient difficilement valu dans le monde profane⁵. La situation parut si grave au Magnus Supérieur Ordinis qu'il lança, le 19 septembre 1780, une circulaire de convocation à un Convent Général. La liste des questions qui devaient être posées à l'assemblée trahissait assez clairement le désarroi des dirigeants de la Stricte Observance. La circulaire annonçait en effet que le Convent aurait à rechercher : 1^o si l'Ordre reposait sur une convention ou s'il avait pour origine une société ancienne et quelle société ; 2^o s'il avait véritablement des Supérieurs Inconnus et lesquels ; 3^o quelle était sa fin véritable ; 4^o si l'on pouvait considérer comme telle la restauration de l'Ordre du Temple ; 5^o de quelle façon le cérémonial et les rituels devaient être organisés pour être aussi parfaits que possible ; 6^o si l'Ordre devait s'occuper de sciences secrètes⁶.

Pendant que la Franc-Maçonnerie templière se demandait si elle avait une raison d'être, les Rose-Croix devenaient de plus en plus menaçants. En 1767 leur Société avait été soumise à une réforme qui avait supprimé la légende templière et mis à la place une légende de caractère maçonnique qui devait lui permettre de recruter plus facilement des adeptes dans les Loges. Les nouveaux Rose-Croix affirmaient que la Franc-Maçonnerie était seulement le parvis du Temple dont l'entrée secrète ne devait être indiquée et ouverte qu'aux Maçons qui se montreraient dignes de cette faveur. A les en croire, Adam avait reçu directement du Créateur la suprême sagesse, la connaissance parfaite de Dieu, de la Nature et de toutes les choses créées. Après la chute, Adam avait perdu une grande partie de ces connaissances, mais Dieu avait permis que les purs esprits, les Anges, les réveillent dans sa mémoire et il les avait transmises à ses enfants. Le petit-fils de Noé, Arphaxad, n'ayant pas

1. Nettelblad, 401. — 2. Anti-Saint-Nicaise, 158. — 3. Nettelblad, 402.

1. Nettelblad, 390-392, 720-721. — 2. Knigge, *Endliche Erklarung*, 27. — 3. Nettelblad, 403.

pris part à la construction de la Tour de Babel, les avait conservées dans toute leur pureté. Au contraire elles s'étaient altérées dans la famille de Cham, qui, peu de temps après le Déluge, avait envoyé en Egypte une troupe d'Hébreux sous la conduite de Misraïm, petit-fils de Noé¹. Les-dépositaires des connaissances sublimes, révélées de nouveau par Dieu à Abraham et transmises par celui-ci à Zoroastre, avaient été les Mages, membres du plus ancien clergé. Celui des prêtres de la Nature, qui avait existé jusqu'à Moïse, avait été alors remplacé par le clergé lévitique, auquel avait succédé le clergé chrétien, suivant ce que nous enseignent les Saintes Ecritures. Les vrais Mages s'abîmaient dans la contemplation de l'Eternel; possédant la foi à laquelle tout est soumis, ils connaissaient le vrai nom des choses de la Nature, ils étaient les Nazaréens ou Fiancés, vivaient d'une vie sainte par la puissante action du Saint Esprit, étaient maîtres du Urim et du Thumim et agissaient par la vertu du Tétragramme ineffable (le nom de Jéhovah²). Cependant les connaissances imparfaites apportées en Egypte par Misraïm s'étaient répandues et développées sur la terre des Pharaons. Un des chefs hébreux, nommé Menès, fut plus tard mis au rang des dieux sous le nom d'Osiris et sa sœur et femme Ischa fut révérencée par les Egyptiens sous le vocable d'Isis. Un des conseillers de ce couple, nommé Thot et que les Grecs ont appelé Hermès, écrivit la Table d'Emeraude qui est la Bible des Sages hermétiques et inventa les hiéroglyphes sous lesquels il cacha aux profanes les sciences secrètes. En Judée, Abraham, Isaac et Jacob avaient conservé le précieux dépôt. Moïse, initié en Egypte où existaient déjà des Cercles hermétiques, avait reçu ensuite directement de l'Eternel la connaissance parfaite. Salomon avait été plus tard un des plus grands savants que la terre ait portés. Isaïe, Ezéchiel, Daniel et tous les Prophètes avaient appartenu à la confrérie. Elle s'était continuée avec les Esséens, les Juifs hellénisants d'Alexandrie, les Chaldéens, les Phéiciens, la société secrète qui célébrait les Mystères d'Eleusis, celle fondée par Pythagore, les Druides et les Bardes³.

La Société avait été réformée en Egypte par un prêtre et Sage alexandrin Ormissus ou Ormus, qui s'était fait baptiser avec six autres adeptes en 46 après Jésus-Christ, au moment où saint Marc prêchait l'Evangile. Ormus avait purifié la doctrine secrète des Egyptiens de toutes les horreurs païennes, l'avait appropriée aux articles de foi chrétiens et avait donné aux membres de cette nouvelle Société, appelés Sages de la Lumière, une croix or et rouge comme insigne distinctif et témoignage de leur foi chrétienne. Lorsque quelques Juifs Esséens s'étaient convertis au Christianisme, l'école de Sagesse

fondée par Salomon s'était réunie en Palestine vers 151 après Jésus-Christ avec les Ormusiens. A cette époque la Société s'était divisée en plusieurs classes distinctes et s'était maintenue paisiblement jusqu'au 14^e siècle dans un secret profond et avec le plus grand ordre. Aux 14^e, 15^e et 16^e il n'y avait eu que sept de ces Sages ou Mages et c'était d'eux que la Société avait reçu sa forme actuelle. Lorsqu'en 1118 la Palestine avait été reconquise par les Infidèles, les frères s'étaient répandus dans le monde entier et trois d'entre eux étaient arrivés en Ecosse. Ils avaient, dans un but de bienfaisance et aussi pour découvrir les hommes de mérite, fondé l'Ordre des Constructeurs d'Orient, qui devait servir de séminaire et de Noviciat à leur Société. Après l'initiation de Raymond Lulle l'existence de l'Ordre des Constructeurs avait été encore plus soigneusement cachée. On n'avait reçu comme membres associés que quelques personnes des maisons de Lancaster et d'York, qui portaient dans leurs armes une rose blanche et une rose rouge, d'où vient le nom de Rose-Croix. L'Ordre était en pleine décadence quand il avait été restauré par Cromwell qui, comprenant mal le mot de Constructeurs, l'avait traduit par Francs-Maçons. Ainsi, lorsque ces derniers prétendaient que leur Société avait existé plusieurs siècles avant Cromwell, ils se trompaient et les chers Frères du Parvis avaient pour pères spirituels les Frères christiani Rosae et Aureae Crucis. Les Rose-Croix avaient révisé leur Constitution à différentes époques et pour la dernière fois en 1767. Comme, en qualité de fondateurs de l'Ordre des Constructeurs d'Orient, ils avaient établi les bases sur lesquelles était construite la Franc-Maçonnerie, ils pouvaient seuls expliquer ses hiéroglyphes, ses symboles et ses allégories et ils avaient donné aux Francs-Maçons, qui recevaient un pâle reflet de la lumière éclairant les adeptes, le nom de Maîtres du Reflet de la Lumière en décidant qu'il fallait être Franc-Maçon pour devenir Rose-Croix⁴.

Le Système avait neuf grades (qu'on fit précéder plus tard d'un Grade Théorique de Salomon et d'un grade Ecossois pour mieux éprouver les Maîtres du Reflet de la Lumière): 1^o les Juniores, apprentis et débutants dans les sciences; 2^o les Théoriciens, qui apprenaient à lire les symboles alchimiques; 3^o les Praticiens, qui savaient appliquer les connaissances théoriques et connaissaient le Cahor (?); 4^o les Philosophes, qui connaissaient tout ce qui concerne la Nature et savaient teindre en blanc (fabriquer l'argent); 5^o les Mineurs, qui connaissaient le « Soleil Philosophique » et faisaient des cures merveilleuses; 6^o les Majeurs, qui connaissaient la « Pierre Minérale » et teignaient en rouge (faisaient de l'or); 7^o les Adeptes Exempts, qui connaissaient la pierre philosophale, la Cabale et la Magie naturelle; 8^o les

1. *Compass der Weisen*, (1779) Vorrede. — 2. *Nettelblad*, 521. — 3. *Compass der Weisen*, Vorrede.

1. *Nettelblad*, 521-523.

Magistri, possédant les trois sciences principales; enfin, 9^e les Mages, auxquels rien n'était caché et qui étaient maîtres de la Nature entière comme l'avaient été Moïse, Aaron, Hermès et Hiram¹.

La plus grande partie des Instructions était copiée dans d'anciens ouvrages hermétiques. La Géogonie figurant dans l'Instructio pro Junioribus était tirée de l'Opus mago-cabbalisticum et theosophicum de Welling (Hambourg, 1735). Le cahier du Théoricien était traduit textuellement du Novum Laboratorium chymicum de Glaser (1677). Le cahier du Magister contenait une série de recettes et opérations empruntées aux ouvrages de l'alchimiste et théosophe Khunrath (1560-1609). Les Juniors recevaient une explication du tapis maçonnique, qui donnait à toutes les figures une signification hermétique. Par exemple le soleil, la lune et les étoiles représentaient les trois éléments « philosophiques » : le sel, le soufre et le mercure; les colonnes Jachin et Boas : la semence mâle et la semence femelle; le cerceuil d'Hiram : la gangue cachant la Pierre Philosophale; son cadavre : le règne animal; la branche d'acacia : le règne végétal.

Chaque Cercle était composé de cinq, sept ou neuf membres dont un Directeur, un Senior, un Justitarius, un Actuarius, un Caissier. Les membres d'un Cercle ne connaissaient pas ceux des autres Cercles. Un certain nombre de Cercles étaient soumis à une Direction Générale composée de trois membres dont un seul était connu des Directeurs de Cercles du ressort. Les Directions Générales obéissaient à un Triumvirat de Directeurs Suprêmes. Chaque grade avait son Directeur particulier, par exemple les Juniores recevaient les ordres de William Licht Ami de Dieu. Chaque frère avait trois caractéristiques. Il ne se servait habituellement que de l'un d'eux et il recevait des armoiries dont il scellait tous les papiers traitant des affaires de l'Ordre. Les deux autres caractéristiques ne devaient être employés que sur l'ordre des Supérieurs, quand le premier était trop connu ou lorsque leur titulaire était promu à un poste plus élevé².

Plusieurs ouvrages, publiés à partir de 1777 par des affiliés de la Rose-Croix d'Or, avaient attiré l'attention du public sur l'existence et le but poursuivi par la Confraternité³. Ces révélations habilement présentées devaient éveiller la curiosité des nombreux Francs-Maçons qui pesaient vers l'occultisme.

Tandis que les Systèmes maçonniques redoutaient la publication de leurs cahiers, qui révélait au public que leur plus grand secret consistait à pleurer la mort d'Hiram, à se costumer en Chevaliers de Palestine ou à porter la croix rouge des Templiers, tandis que la Stricte Observance notamment voyait son prestige ruiné par les indiscretions de la « Pierre d'Achoppement », les écrits Rose-Croix amenaient de l'eau au moulin de la Société en promettant à ses recrues qu'elle leur ferait connaître l'art de fabriquer l'Elixir de Longue Vie et la Pierre Philosophale et les mettrait en communication avec les Esprits.

Les progrès de la Rose-Croix réformée avaient été rapides. En 1773 les Rose-Croix avaient pris pied en Silésie, en Haute-Lusace, à Marbourg, à Ratisbonne et dans une Loge secrète à Leipzig. En 1775 ils avaient conquis Vienne qui était devenu et resta, pendant plusieurs années, le centre pour l'Autriche, la Hongrie, la Bavière, le Wurtemberg et la Pologne. Ils venaient de s'établir solidement à Berlin, sous la conduite de deux chefs aussi habiles que dénués de scrupules : Bischofswerder et Woellner. Le premier, officier saxon entré au service du prince Charles de Saxe duc de Courlande, qui était un adepte convaincu des hautes sciences, avait été envoyé par lui à Leipzig pour étudier le cabaretier Schroeffer, qui évoquait les esprits dans la salle de billard attenant à son café. Bischofswerder s'était lié d'amitié avec le cafetier illuministe et avait hérité des appareils avec lesquels celui-ci simulait des apparitions⁴. Dupe de Gugomos au Convent de Wiesbaden, Bischofswerder était resté persuadé que les vrais initiés pouvaient faire de l'or et commander aux esprits. Il avait été affilié en 1777 par du Bosc, émissaire du cercle Rose-Croix de Vienne, et avait à son tour recruté en 1778, au Convent de Wolfenbüttel, Woellner qui y représentait les Trois Globes de Berlin.

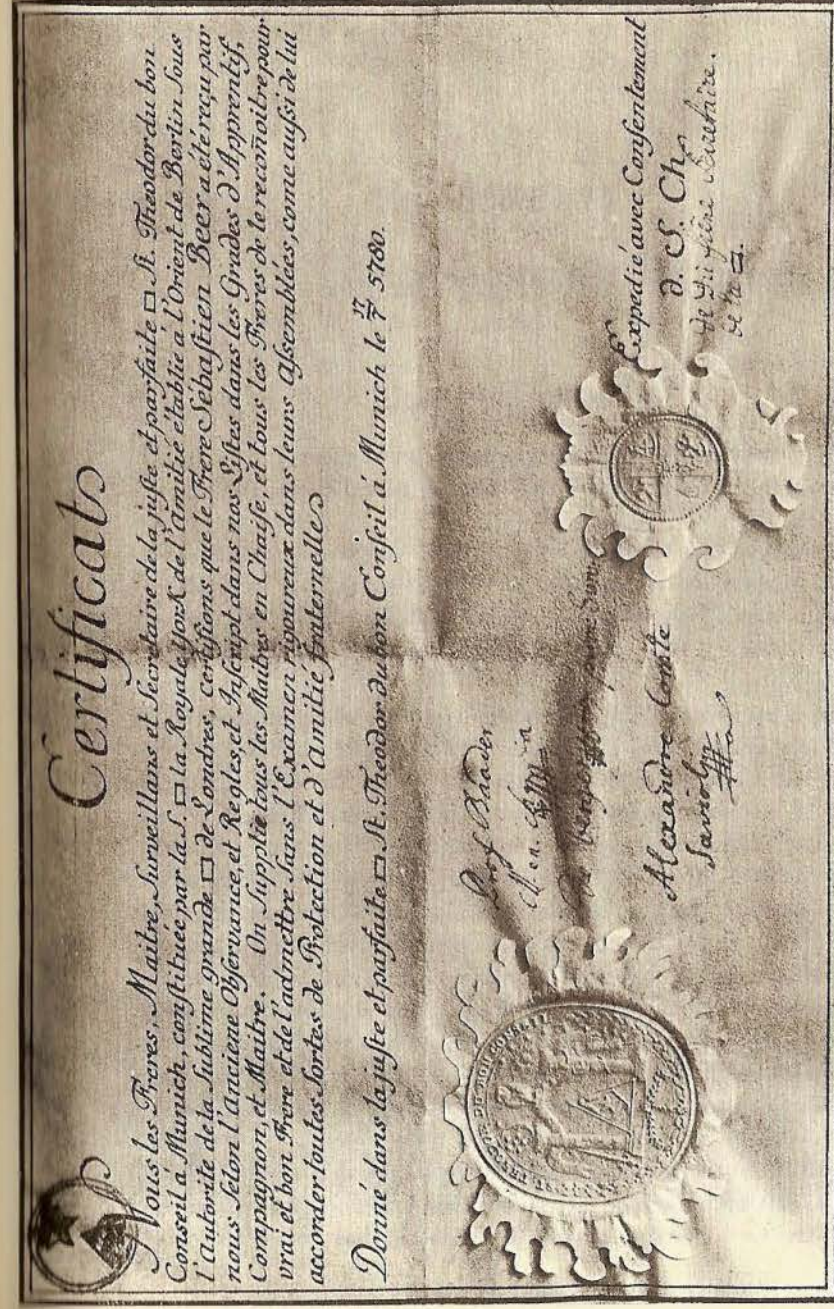
1. La carrière de Schroeffer met en pleine lumière l'insatiable crédulité des grands seigneurs Francs-Maçons en Allemagne au siècle de la « philosophie ». Cet ancien hussard avait d'abord mené contre la Loge Minerva de Leipzig une campagne d'injures et de placards qui lui avait valu une volée de coups de bâtons, donnée sur l'ordre du duc Charles de Courlande, Protecteur des Loges Saxonnes, et dont il avait dû délivrer resp. Réfugié à Brunswick, il avait si bien fait que le duc Ferdinand s'était entremis pour lui. Les Maçons de Leipzig avaient déclaré solennellement qu'ils tenaient Schroeffer et ses amis pour d'honnêtes gens et de bons Maçons. Schroeffer avait promis en revanche de laisser dorénavant la Loge Minerva en repos. Revenu à Leipzig, il avait repris ses séances d'apparitions où se pressaient les personnes de la meilleure société. Le duc de Courlande, dont la curiosité avait été éveillée par le rapport de Bischofswerder, fit venir Schroeffer à Dresde et on le vit se promener bras dessus, bras dessous en public avec ce cafetier qu'il avait fait autrefois bâtonner. La faveur dont il jouissait auprès des plus hauts personnalités avait fait perdre toute retenue à l'aventurier. Il avait entrepris de se faire passer pour le fils naturel d'un prince français et se produisait en uniforme de colonel français. L'ambassadeur de France l'ayant fait menacer d'arrestation, Schroeffer, dont les affaires étaient fort embarrassées, se brûla la cervelle le 8 octobre 1774 (Sur Schroeffer conférer particulièrement Bulau, *Personnages énigmatiques*, Paris, 1861, II, 363-375.)

1. Nettelblatt, 541. — 2. Nettelblatt, 546, 549.

3. *Geoffenbarter Einfluß in das allgemeine Wohl der Staaten der achtzehn Freimaurerey aus dem wahren Endzweck ihrer ursprünglichen Stiftung erwisen. Samt dem klar und deutlichen Unterricht, das wahre Rosenkreutzische Atstralpulver acht, zu bereiten und von Besten des gemeinen Wesens wider fast alle Krankheiten zu gebrauchen*. Amsterdam (Ratisbonne), 1777, par Plumenosk (baron von Ecker und Eckoffen). *Freimaurerische Versammlungsarten der Gold und Rosenkreutz der alten Systeme*. Amsterdam (Hof), 1777 (du même). — *Der Compass der Weisen, von Ketmia Vere* (baron de Præck), 1779. (Attribué aussi à Woellner).

Woellner, entré définitivement dans la Rose-Croix en 1779, était un ancien pasteur protestant de la Marche qui s'était fait Franc-Maçon autant pour cultiver les hautes sciences que pour nouer d'utiles relations. Bischofswerder et Woellner s'entendirent tout de suite pour exploiter une faiblesse dont ils n'étaient pas indemnes. Woellner, frère Chrysophoron pour les adeptes ordinaires, Héliconus et Ophiron pour les Supérieurs, présida le Cercle de Berlin où furent reçus, entre autres, le piétiste connu comte de Haugwitz et l'illustre chimiste Klaproth ; Bischofswerder, Farferus en Rosi-Crucisme, dirigeait le Cercle de Potsdam. Les Rose-Croix s'étaient rendus maîtres des Trois Globes. Ils avaient conservé les rituels de la Stricte Observance pour les trois grades symboliques, mais avaient remanié les grades supérieurs et ils avaient décidé la Loge à se retirer, en 1779, avec ses Loges filles du Système Templier.

La Stricte Observance menaçant ruine après quinze ans d'hégémonie, tâtonnant dans la nuit, où elle cherchait vainement à saisir les formes vagues qui s'évanouissaient sitôt qu'elle voulait y porter les mains ; la Franc-Maçonnerie anglaise presque complètement abandonnée, sauf dans quelques Loges isolées comme l'Union de Francfort ; le Système mystique de Zinnendorf fortement établi dans plusieurs villes du Nord ; les Rose-Croix actifs et entreprenants, toujours prêts à pêcher en eau trouble et à prendre dans leurs filets les Maçons mécontents de ce qu'on leur avait donné jusqu'alors ; ces Systèmes rivaux luttant dans l'ombre les uns contre les autres ; l'éveil tardif du bon sens chez quelques frères désabusés, mais qui, remplaçant une légende par une autre légende, découvraient des Jésuites dans toutes les Loges : tel était le tableau qu'offrait la Franc-Maçonnerie allemande en l'an de la Vraie Lumière 5780, au moment où les Illuminés de Bavière se disposaient à entrer en scène.



Certificat maçonnique sur parchemin délivré le 17 juillet 1780 par la Loge Théodore au Bon Conseil de Munich (Archives Secrètes de la Maison Royale de Bavière).

Le cachet de la Loge, placé à gauche, porte une chonette (emblème de la Classe Minervale) parmi les attributs maçonniques. Le cachet de droite est celui du Chapitre Secret dont dépendait la Loge.

On remarquera que les quatre dignitaires dont les signatures sont apposées sur le certificat appartiennent à l'Ordre des Illuminés.

LIVRE III

La Franc-Maçonnerie Illuminée

CHAPITRE PREMIER

Premiers rapports de l'Ordre des Illuminés avec la Franc-Maçonnerie

La concurrence maçonnique. — Réception de Weishaupt dans la Maçonnerie. — Recherches de Zwack. — Plan arrêté par Zwack et Weishaupt. — Conquête de la Loge Thiodore au Bon Conseil. — Mission de Costanzo auprès de la Loge francfortoise l'Union.

Si Weishaupt, lors de la fondation de l'Ordre, avait eu la prétention d'ignorer la Franc-Maçonnerie pour laquelle il avait alors le plus profond dédain, il dut bientôt s'apercevoir que les Illuminés, opérant sur le même terrain que les Enfants d'Hiram, se trouvaient fréquemment en contact et en concurrence avec eux. Tantôt, comme ce fut le cas pour Savioli, une nouvelle recrue se trouvait appartenir déjà à la Franc-Maçonnerie¹, tantôt, et ceci était beaucoup plus grave, il y avait lieu de craindre que quelque adepte impatient, ou poussé par la curiosité, ne passât dans l'autre camp : Annibal manifestait l'intention de se faire recevoir Maçon en Italie², Périclès, dont le frère appartenait déjà à une Loge, était tenté de s'y faire affilier et Weishaupt devait, avec l'aide de Tibère et d'Alcibiade, lui inspirer les plus grandes préventions contre la Société rivale³; ou bien encore Zwack, soufflé par Weishaupt, n'avait pas trop de toute son éloquence pour retenir Spicion prêt à désert⁴.

Pour parer à ce danger, Weishaupt et ses confidents ne se faisaient pas faute de peindre la Franc-Maçonnerie sous le jour le plus défavorable. « Comme Savioli est Maçon, écrivait Zwack à Weishaupt⁵, je lui ai fait voir clairement ce

1. O. S., 289. — 2. O. S., 304. — 3. O. S., 287. — 4. O. S., 325-328. — 5. O. S., 289.

qu'est cet Ordre, j'ai soumis toute l'affaire au contrôle de la raison et lui ai fait toucher du doigt toutes les imperfections de ce Système. » De son côté, Weishaupt faisait représenter à Scipion que l'admission dans la Franc-Maçonnerie lui coûterait fort cher; on lui ferait beaucoup de promesses qui ne seraient jamais tenues, les recruteurs de la Société l'importuneraient sitôt qu'il aurait fait mine de donner une réponse favorable, il serait comme néophyte obligé de s'occuper de pures niaiseries, il ne se verrait payer que de mots et tout l'avantage qu'il tirerait de son affiliation serait d'être introduit auprès de quelques personnes de qualité qui l'inviteraient à dîner, lui feraient payer son repas deux fois plus cher qu'il ne valait et le traiteraient non pas en ami et en frère, mais en inférieur. Enfin il devait considérer qu'une Société acceptant les candidats sur une simple recommandation, sans les étudier, les préparer et les instruire, était organisée d'une façon fort défectueuse¹.

L'argumentation de Zwack avait convaincu Savioli, le réquisitoire de Weishaupt avait détourné Scipion de son projet, Périclès avait renoncé à suivre son frère, mais ces plaidoyers intéressés des chefs de l'Ordre auraient-ils toujours la même force persuasive si l'on venait à tomber sur des gens décidés à ne s'en fier qu'à leurs propres expériences? Il était permis d'en douter. Il est vrai qu'on pouvait encore faire entendre aux hésitants que la Franc-Maçonnerie, ainsi que toutes les autres sociétés secrètes existant en Bavière, dépendait de l'Ordre et ne pouvait recruter de nouveaux membres sans lui indiquer leurs noms et solliciter son agrément², mais c'était là un moyen désespéré, et une imposture aussi grossière risquait fort d'être bientôt percée à jour. Le plus sûr était donc de se mettre en mesure de satisfaire la curiosité des adeptes, en leur communiquant sur les grades maçonniques tous les renseignements qu'ils pourraient désirer³. D'ailleurs Weishaupt, aux prises avec les difficultés de tous genres que présentait la rédaction des grades et qu'il n'avait pas soupçonnées d'abord, était arrivé assez vite à se demander si, en étudiant l'organisation et les rituels d'une Société si répandue, si célèbre et qu'il croyait si ancienne, il ne découvrirait pas quelque idée pratique, quelque invention ingénieuse dont il pourrait tirer parti. Il avait donc décidé, au commencement de 1777, d'entrer dans la Franc-Maçonnerie et fait part à Ajax de cette résolution, en lui indiquant le motif de sa démarche. « Une grande nouvelle, lui écrivait-il⁴, j'irai à Munich avant le Carnaval et me ferai recevoir dans l'Ordre célèbre des Franc-Maçons. Ne times. Notre entreprise n'en continuera pas moins et nous ferons ainsi la connaissance d'une autre association, nous serons par là reliés fortiores. »

Munich possédait alors deux Loges⁵. La plus ancienne, appelée Loge de Pögnen, avait été abandonnée par une partie de ses membres, qui avaient fondé, le 5 avril 1775, la Loge la Prudence (Zur Behutsamkeit) relevant de la Stricte Observance. Cette dernière Loge, à la tête de laquelle se trouvaient des gens d'importance comme le comte Moravitzky, le comte La Rosée, le conseiller intime de Vacchiery, le directeur Hofstetten, avait les qualités qui distinguèrent d'abord les Loges templières, c'est-à-dire une meilleure organisation, une direction plus ferme, plus d'ordre et de régularité dans les travaux⁶. C'est dans cette Loge que fut reçu Weishaupt au commencement de février 1777⁷.

Mais le grade d'Apprenti ne pouvait lui apprendre grand chose, ceux même de Compagnon et de Maître, à supposer qu'il y soit promptement parvenu, étaient plutôt faits pour exciter sa curiosité que pour la satisfaire, aussi le voyons nous, à partir de cette année, s'occuper très activement avec Zwack de découvrir en quoi consistaient les hauts grades maçonniques. La Correspondance témoigne à plusieurs reprises du zèle avec lequel les deux amis se livraient à ces recherches⁸.

1. Le goût pour les sociétés secrètes s'était manifesté, à la Cour de Munich, par la création d'une « Société des Incas ou Ordre de l'Amitié », que la princesse Marie-Antoinette de Bavière avait fondée, en 1764, à l'imitation des associations galantes et sentimentales qui florissaient alors en France. Les Statuts rédigés en français disaient que, pour être admis dans l'Ordre, il fallait être capable d'être un ami discret et sûr; les membres de la Société devaient avoir les uns pour les autres l'amitié la plus tendre, mais rien de plus. Le sceau de l'Ordre portait la devise : *La fidélité me mène*. Les Chevaliers et Chevalières de l'Amitié portaient au petit doigt de la main gauche l'anneau des Incas, garni de brillants avec l'inscription : *L'Ordre de l'Amitié Maria Antonia*. Le mot d'ordre était : Sincère. Les membres de la Société recevaient un surnom : Sans quartier, Discret, Constante, Timide, Prévoyant, Solide, Affable, Estimable, Aimable, Inébranlable. La Grande Maîtresse était la princesse Marie-Antoinette, le Grand Prieur l'Électeur de Bavière Max III Joseph, son frère, les Conseillers étaient le duc Clément de Bavière et la duchesse Marie-Anne, sa femme. Parmi les Chevaliers figuraient le prince Frédéric de Deux-Ponts, le prince de Fürstenberg. Lorsque Marie-Antoinette avait épousé, en 1747, le fils aîné de l'Électeur de Saxe, elle avait introduit la Société à la Cour de Dresde; la branche de l'Ordre qu'elle avait laissée à Munich sous le titre de « Langue de Bavière » disparut peu de temps après son départ. (S. Riegler : *Eine geheime Gesellschaft am Hofe Max III Joseph von Bayern*; Oberbayerischer Archiv, vol. xxxi).

2. Vollst. Gesch. d. Verf., p. 67 et Hdb. d. F. M., 1900, II, 62.

3. L'auteur anonyme de l'article : « Weishaupt » dans le Hdb. d. F. M., 1865 (III, 461), a eu sous les yeux une liste des membres de la Prudence, datée du 8 février 1777 et signée de J. K. Aloys comte de la Rosée, où Weishaupt est inscrit avec le n° 24 et avec le grade d'Apprenti. D'autre part, Weishaupt dans son *Nachtrag zu meiner Rechtfertigung* déclare (p. 43) avoir été reçu à Munich, en 1777, dans une Loge de la Stricte Observance, ce qui est confirmé par Hertel dans son interrogatoire du 24 mai 1787. Hertel appelle cette Loge la Loge de Moravitzky et dépose que Weishaupt y fut reçu peu de temps après avoir écrit à Massenhäusen la lettre citée plus haut.

4. Kluckhohn prétend (*Vortraege u. Aufsaetze die Illuminaten in Bayern*, p. 368) que Zwack se fit recevoir, en 1778, dans une Loge d'Augsbourg, appartenant à la Stricte Observance et qu'il arriva en peu de temps à connaître les hauts grades. Mais il ne donne pas

Le 25 août 1778 Weishaupt écrit à son confident qu'il est arrivé à jeter un coup d'œil jusqu'au fond du secret de la Franc-Maçonnerie, qu'il sait quel est son but final et le fera connaître à tous les Illuminés dans les cahiers d'un des grades supérieurs¹. Zwack de son côté avait eu, au mois de novembre, un entretien avec un certain abbé Marotti fort expert en ces matières et avait appris de lui que le secret de la Franc-Maçonnerie reposait sur l'ancienne religion et sur l'histoire de l'église primitive. L'abbé avait terminé sa conférence en donnant à son interlocuteur connaissance des hauts grades y compris ceux d'Ecosais. Trois jours plus tard, Zwack transmettait tous ces renseignements à Weishaupt².

Le hasard qui avait favorisé Zwack, en lui permettant de faire dans la science maçonnique des progrès plus rapides que son maître, lui inspira l'idée qui devait avoir pour l'Ordre des Illuminés des conséquences si importantes. Il songea le premier à mettre la Société en communication avec la Franc-Maçonnerie. Weishaupt se montra tout d'abord très hésitant : l'entreprise lui semblait périlleuse et exigeant la plus grande prudence³. Il avait, disait-il, toujours l'intention de jeter un coup d'œil dans cet édifice, mais seulement dans les grades futurs, et voulait, avant de rien décider, savoir exactement en quoi différaient les deux systèmes dont il avait entendu parler jusqu'alors, c'est-à-dire l'Union et la Réforme⁴. Il fallait donc que Zwack entrât d'abord dans une Loge du premier Système pour apprendre comment les choses s'y passaient. D'ailleurs, il doutait fort que Zwack connût le vrai but de la Maçonnerie et avait une furieuse envie de planter là la Loge la Prudence. Mais cet accès de découragement fut passager, l'idée de Zwack prit rapidement racine dans son cerveau et, dès le 6 décembre 1778, il songeait à réaliser le nouveau plan en faisant, il est vrai, quelques réserves. « Je vous communiquerai plus tard, écrivait-il⁵, mon avis et mes objections en ce qui concerne votre projet. Je suis d'accord avec vous sur un point, à savoir que les Aréopagites recevront de vous les trois premiers grades de la Maçonnerie (sic), ainsi que Coriolan et Tamerlan. J'enverrai ce dernier à

Athènes au commencement de février et je voudrais que vous y ayez fondé, pour cette époque, une Loge régulière où vous pourriez conférer à Tamerlan les grades de la Maçonnerie dans toutes les formes. Il recevrait en même temps la dignité de Vénérable régulier pour Erzeroum. Tamerlan confèrera ensuite les grades maçonniques à tous les membres que l'Ordre y recrutera, en se conformant aux instructions qui lui seront données à cet égard. Mais il faudra toujours faire remarquer que tout ceci n'a qu'une importance secondaire, ainsi qu'il sera expliqué plus tard. On établirait à Erzeroum une Loge régulière, afin que les membres de l'Ordre puissent répondre à ceux qui leur demanderaient à quelle Loge ils sont affiliés qu'ils relèvent de celle d'Erzeroum. J'enverrai plus tard Sylla, Démocrite et Confucius à Erzeroum pour y recevoir le deuxième grade et assister aux réceptions jusqu'à ce que l'affaire ait pris tournure. »

Ce que Weishaupt avait retenu du projet de Zwack c'était donc que l'Ordre, en mettant le pied sur le domaine de la Franc-Maçonnerie, entendait ne se rallier à aucun des Systèmes dominants et rester complètement indépendant. Zwack croyait, il est vrai, nécessaire d'obtenir d'abord pour la Loge d'Erzeroum une constitution de l'autorité maçonnique de Berlin, mais il prévoyait qu'un moment viendrait où la Loge d'Athènes ayant été constituée d'une façon régulière et indépendante pourrait jouer le rôle de Mère Loge⁶. Quelle devait être l'utilité de ce nouveau Système maçonnique, c'est ce qu'une lettre de Zwack nous apprend en partie. « Je suis d'accord avec vous, écrivait-il à Weishaupt, sur ce point que les travaux du grade Minerval s'effectueraient suivant le rituel de la Maçonnerie, mais je voudrais aussi que les Sta-Bene de ce grade eussent la permission d'entrer dans d'autres Loges⁷. » Plus nettement encore s'exprimait Weishaupt lui-même dans une lettre adressée à Celse et que Zwack résume dans son Journal à la date du 12 janvier 1779⁸. L'Ordre n'entreprendrait pas de réformer la Stricte Observance. Il aurait ses propres Loges qu'il considérerait comme sa Pépinière. On ne révélerait pas à tous les membres de ces Loges qu'on possède quelque chose de plus que la Maçonnerie ordinaire et on se couvrirait de celle-ci en toute occasion. Tous ceux qui ne seraient pas capables de prendre part aux travaux de l'Ordre resteraient dans la Loge et y auraient leurs promotions sans rien apprendre de plus sur le reste du Système. On ajouterait aux règlements maçonniques proprement dits l'institution des « Soli » et le principe de la soumission absolue aux ordres des Supérieurs. Enfin, pour dissimuler aux yeux des simples Maçons la différence existant entre le Système Illuminé et les autres Systèmes, on le leur présenterait comme la

de références et, d'autre part, ni le Hdb. d. F.M. de 1865 ni celui de 1900 ne connaissent de Loge à Augsbourg avant 1783. L'auteur anonyme de « *Kritische Geschichte der Illuminatengrade* » avance que Zwack fut reçu Maçon le 27 novembre 1778, mais sans dire où. Il semble avoir pris pour une réception formelle l'entretien que Zwack eut à cet égard avec l'abbé Marotti (O. S., 297) et dont il va être question tout à l'heure.

1. O. S., 258. — 2. Journal de Caton. O. S., 207.

3. Spartacus à Caton, 30 nov. et 2 déc. 1778. O. S., 283 et 284.

4. La Réforme est le nom que Weishaupt donne régulièrement à la Stricte Observance. Quant à l'Union, il semble bien qu'il désignait ainsi la Franc-Maçonnerie bleue, du nom de la Loge de Francfort (Zur Einigkeit) restée fidèle à la Maçonnerie Anglaise, ainsi qu'il ressort d'une de ses lettres (O. S., 304) où il appelle Loges Unionistes celles qui cultivaient seulement les trois grades symboliques.

5. O. S., 286.

1. O. S., 291. — 2. O. S., 291. — 3. O. S., 300-302.

Stricte Observance véritable. « Les Francs-Maçons, leur dirait-on, peuvent se comparer aux moines de Saint-François qui comprennent les Franciscains, les Minorites et les Capucins, lesquels sont tous à proprement parler des Franciscains. De même, quoiqu'il n'y ait qu'une Maçonnerie au monde, ce grand corps se divise en trois parties : les Unionistes, les Réformés et la branche de la Stricte Observance dont nous sommes. Tous les Maçons, sans distinction, ont les uns pour les autres estime et affection ; toute la différence consiste dans l'organisation intérieure des Loges et les confédérations qui existent entre elles. C'est là ce que tout Maçon doit tenir secret vis-à-vis d'un autre Maçon. L'Union est ouverte à tous les Maçons. Lorsqu'un Unioniste paraît en qualité de visiteur dans une Loge de la Stricte Observance, on y travaille suivant le rite unioniste¹, mais l'organisation propre à la Stricte Observance ne doit être révélée ni à un Unioniste ni à un Réformé. A part cela, tout Observant peut fréquenter les Loges unionistes, mais la différence principale entre l'Union, la Réforme et l'Observance consiste en ce qu'on trouve chez cette dernière une subordination plus rigoureuse, une assistance mutuelle plus efficace, des précautions plus sévères contre l'espionnage des gens étrangers au Système. »

Le plan était bien clair : se dissimuler derrière la Franc-Maçonnerie pour mener la propagande anticléricale, qui était un des buts immédiats de l'Ordre, trouver dans les Loges fondées par lui des recrues plus nombreuses, y déverser les Minervaux dont on n'espérait rien tirer, ainsi que les Stabene², donner au grade Minerval un cérémonial plus solennel que celui des Assemblées, voilà ce que Weishaupt voulait tirer de la fusion apparente et partielle de l'Ordre avec la Franc-Maçonnerie.

L'effort des Illuminés se porta d'abord sur Munich, et il fut couronné de succès. Les circonstances s'y trouvèrent en effet particulièrement favorables. A côté de l'ancienne Loge de Pögnern, qui subsistait fort affaiblie « sans faire parler d'elle ni en bien ni en mal », et de la Prudence, dont la prospérité avait été très atteinte par une intrigue politique dans laquelle elle avait eu le tort de s'engager en 1778, se trouvait une troisième Loge de création récente. Elle avait été fondée quelque temps après l'affiliation de Weishaupt à la Prudence par d'anciens membres de la Loge de Pögnern qui avaient quitté celle-ci après le départ de Moravitzky, sans pourtant le suivre à la Pru-

dence. Savioli et Zwack s'y firent admettre et y introduisirent Costanzo. Celui-ci, qui avait reçu en 1777 dans une Loge de Mannheim le grade de Maître et différents hauts grades français, adressa une requête à la Loge Royal York de l'Amitié à Berlin pour obtenir une patente de constitution contre engagement de lui payer un tribut annuel de trois florins (un écu d'or), par tête¹. Royal York accueillit avec bienveillance cette demande et envoya à la nouvelle Loge une patente qui la constituait « sous la protection de notre très illustre et sérénissime Charles Théodore » (sic)², et elle avait pris le nom de « Théodore au Bon Conseil », comptant par cette flatterie à l'adresse de l'Electeur obtenir une tolérance tacite. Comme elle avait reçu, en même temps que sa patente de constitution, une foule de grades français, elle faisait une rude concurrence à la Prudence, affaiblie encore par les querelles qui divisaient ses chefs et la teneur de quelques-uns d'entre eux³. Ces conjonctures modifièrent le plan primitif des Illuminés de Munich. Ils s'avisèrent qu'au lieu de fonder une nouvelle Loge pour le 21 mars 1779, premier jour de l'an illuminé, comme Zwack et Weishaupt en avaient d'abord eu l'intention⁴, il serait beaucoup plus commode de s'emparer d'une Loge jeune⁵ encore, sans traditions consacrées par l'usage et dépendant d'une Mère Loge qui n'était inféodée à aucun système⁶. Plusieurs Aréopagites de Munich se firent donc recevoir en 1779 dans la Loge Théodore et surent bientôt s'y créer un parti. « Ils réussirent à enlever le marteau à Radl, premier Maître en Chaire de la Loge, à faire élire à sa place Celse (Bader) et à occuper les premiers emplois de la Loge avec leurs

1. Déposition de Costanzo. *Apologie der Illuminaten*, 235-236.

2. Il est indiqué plusieurs dates différentes pour la collation de cette patente. Le Hdb. d. F. M. 1900 (art. München) donne le 9 avril 1777 ou 1779, le Hdb. d. F. M. 1900 (Ibid.) le 9 avril 1779, Nettelbladt (p. 624) le 29 avril 1779, Hertel (Lettre à Hoheneicher B. U. M. Ev. 14-15) le commencement de juin 1779. Weishaupt dans sa *Vollst. Gesch. d. Verf.* indique le 29 avril 1777 et l'année 1778 dans *Schilderung der Illuminaten* (p. 14). — La Loge Royal York, fondée le 10 août 1760, sur le désir de Maçons français établis à Berlin, en vertu d'une patente délivrée par le Maître en Chaire de la Loge aux Trois Globes, von Printzen, s'était d'abord appelée « Aux Trois Colombes ». Elle avait pris, le 27 juillet 1785, le nom de « Royal York de l'Amitié », en l'honneur d'Édouard-Auguste, duc d'York et d'Albanie, frère de Georges III d'Angleterre, qui avait daigné visiter son temple. Elle avait, depuis 1773, fondé en Allemagne de nombreuses Loges-filles. (Hdb. d. F. M., 1900, I, 95.)

3. *Vollst. Gesch. d. Verf.*, 99, 74-75; *Bewirk. Gesch.* de Zwack : Engel, 88-89.

4. O. S., 298, 304.

5. Weishaupt avait déjà trouvé le nom de la future Loge : elle devait s'appeler les Pélades (O. S., 309) et les deux amis comptaient demander à l'indispensable Marotti l'aide de ses conseils (O. S., 304).

6. Royal York, après avoir reçu de la Grande Loge de Londres en 1768 une patente de constitution, avait rompu avec les Trois Globes. Elle s'était par la suite rangée sous la Grande Loge Nationale d'Allemagne, mais, en 1776, elle s'était séparée de la Maçonnerie de Zinnenjorf et avait repris sa complète indépendance. (Hdb. d. F. M. 1900, I, 95.)

1. C'est-à-dire dans les trois grades symboliques.

2. Weishaupt fait dire à la même époque à Scipion que, s'il entre dans la Franc-Maçonnerie, il ne pourra plus avancer dans l'Ordre. (O. S., 325).

affiliés¹. Au commencement de juillet 1779, ils pouvaient considérer la Loge Théodore comme faisant partie de l'Ordre². Une fois maîtres de la place, ils apportèrent diverses améliorations aux règlements, bannirent des cérémonies tout ce qui leur parut superflu ou sans portée et firent un choix parmi les grades maçonniques qui y étaient cultivés. Ces réformes furent approuvées et « l'adhésion de nombreux et estimables frères venus de la Prudence ou de la Loge unioniste de Pœgner augmenta tellement l'effectif de la Loge Théodore, qu'elle pouvait être un objet d'envie pour ses sœurs aînées³ ».

Ce premier point de leur programme heureusement rempli, les Illuminés avisèrent au moyen de rendre leur Loge indépendante de Royal York et habile à établir des Loges-filles. Si ignorants qu'ils fussent de l'histoire contemporaine de la Franc-Maçonnerie, ils connaissaient pourtant suffisamment ses usages pour savoir qu'ils ne pouvaient ériger, de leur propre autorité, leur Loge en Mère Loge. Le plus sûr était donc d'obtenir, si possible, de la Grande Loge de Londres une constitution de Loge Provinciale, titre qui imposait une dépendance purement nominale et laissait aux Loges ainsi désignées une grande liberté d'allure par suite du peu d'intérêt que les Anglais portaient à la Franc-Maçonnerie du continent. C'est à ce parti que les Illuminés s'arrêtèrent. Ils surent inspirer aux membres de la Loge des doutes sur la légitimité de celle-ci et il fut décidé que l'on s'adresserait à la Loge l'Union de Francfort, seule Loge allemande restée invariablement fidèle à la Franc-Maçonnerie anglaise et Loge Provinciale pour les Cercles du Haut-Rhin, du Bas-Rhin et de Franconie, pour savoir si Théodore au Bon Conseil était régulièrement constituée et quel accueil Londres réserverait à sa requête.

Le marquis de Costanzo (Dionède), chargé de conduire les négociations, partit pour Francfort dans les derniers jours de 1779. Il était admis, le 10 janvier 1780, à une tenue de la Loge l'Union à laquelle il soumit le questionnaire suivant : « 1^o La Loge Théodore est-elle vraiment sur la liste dressée par la Grande-Loge de Londres ; 2^o Royal York a-t-elle le droit de constituer d'autres Loges en Allemagne ; 3^o Est-il vrai qu'elle soit obligée de payer à Londres une redevance annuelle pour chacun des membres des Loges constituées par elle ; 4^o Est-il vrai qu'elle doive envoyer à Londres une partie des droits qu'elle touche pour délivrer des constitutions⁴ ; 5^o La Grande Loge de Londres consentirait-elle à accorder à la Loge Théodore une patente de Loge Provinciale pour les Cercles de Bavière et de Souabe,

avec le droit d'y constituer des Loges ; 6^o La Loge l'Union serait-elle disposée à entrer en correspondance avec la Loge Théodore et à consentir à ce que chacune des deux Loges fût représentée au sein de la Loge correspondante¹. »

Nous ignorons quelle fut la réponse de l'Union sur les cinq premiers points, mais nous savons au moins qu'elle accepta d'entrer en relations régulières avec la Loge Théodore et promit même une constitution pour la Loge que les Bavares voulaient fonder à Eichstaedt, aussitôt qu'on saurait exactement à Francfort quelle autorité la Loge Théodore entendait exercer sur cette Loge-fille. Les bonnes dispositions dont témoignait l'Union ne pouvaient qu'être fort agréables aux Illuminés et Costanzo avait lieu d'être satisfait du résultat de sa mission. Il ne fut pas moins heureux à un autre point de vue. Des instructions secrètes, qui lui avaient été données par les Illuminés, lui ordonnaient de chercher à recruter à Francfort des adhérents pour l'Ordre lui-même. Cette mission officieuse eut des résultats autrement importants que les négociations avec l'Union, car pendant son séjour Costanzo recruta le baron de Knigge auquel l'Ordre des Illuminés allait devoir son organisation définitive.

1. H.Jb. d. F. M. 1865, art. *Illuminaten*.

1. Zwack ; *Beurk. Gesch.* Engel, 89.

2. Hertel à Hoheneicher, B. U. M. Ex, 14-15. — 3. *Ibid.*

4. La Loge Théodore avait payé à Royal York 90 florins pour sa patente de constitution et devait acquitter un tribut annuel de 4 florins par tête. (B. U. M. B., 12).

CHAPITRE II

Adolphe baron de Knigge

La jeunesse de Knigge. — A la cour du landgrave de Hesse-Cassel. — Séjour à Hanau. — Retraite à Francfort. — Carrière maçonnique de Knigge. — Confession du Chevalier du Cygne. — Études alchimiques. — Plan d'un Système Mystique. — Projet de réforme de la Stricte Observance. — Rencontre de Knigge et de Costanzo. — Enrôlement de Knigge. — Knigge agent recruteur à Francfort. — Articles et brochures contre les Jésuites. — Embarras de Knigge devant l'impatience de ses disciples. — Aven de Weisbaup.

Adolphe-François-Frédéric-Louis baron de Knigge, gentilhomme démocrate, dilettante par tempérament, homme de lettres par nécessité, écrivain abondant et médiocre, publiciste, moraliste, romancier sentimental et satirique, auteur d'un traité de philosophie mondaine « Sur le commerce avec les hommes » qui eut son heure de célébrité, est un personnage intéressant moins encore en lui-même que comme représentant d'une caste en dissolution. Il nous a laissés de sa personne physique et morale un portrait fort détaillé et qui semble fidèle¹. Il nous dépeint un homme au corps maigre et d'apparence souffreteuse, aux traits sans beauté, qui peuvent paraître ingrats à la foule « mais qui révèlent à l'observateur un esprit sensé, un cœur sensible, un tempérament peut-être trop sensuel ». Sa sensualité n'avait d'ailleurs rien de grossier, car, s'il aimait le vin et la bonne chère, s'il avait pour les femmes un goût un peu trop vif, il assure n'avoir été ivre qu'une fois dans sa vie et il fut bon époux et bon père. C'était un nerveux, d'une sensibilité extrême, de volonté faible, à l'esprit ouvert, doué de qualités brillantes mais sans solidité ni profondeur. Les contrariétés provenant des circonstances les plus insignifiantes l'affectaient assez vivement pour lui causer de véritables malaises pendant plusieurs jours. L'air indifférent d'un ami intime, un mot dit en passant et dont il se trouvait blessé, un manque d'attentions à son égard le mettaient de mauvaise humeur pour 24 heures.

Il se décourageait facilement et, dans ces moments de dépression, il se figurait que le sort et l'univers étaient conjurés contre lui, mais la légèreté de son caractère lui faisait bientôt oublier les ennuis qui l'avaient d'abord abattu. Au reçu d'une offense il était altéré de vengeance et se répandait en propos violents et souvent injurieux contre son insulteur, mais au bout de peu de temps il ouvrait ses bras à l'ingrat et « aurait partagé son dernier morceau de pain avec celui dont il avait à se plaindre ». Très vain mais non sot, il ne cherchait pas à s'attribuer les qualités qu'il ne possédait pas et détestait les flatteries grossières, mais il désirait ardemment voir apprécier ce qu'il y avait de bon en lui ; les témoignages de considération et d'affection lui étaient indispensables et son orgueil murmurait sitôt qu'il croyait être comparé à un homme médiocre. Il était peu discret, sauf sur les sujets qu'il considérait comme importants, et il lui arrivait souvent, dans les moments d'expansion, de laisser échapper des propos qui pouvaient avoir des conséquences désagréables pour lui-même et pour les autres. Prodigue et grand seigneur sur les questions d'argent, il avait horreur de s'occuper de ses intérêts et « il lui coûtait moins de se séparer d'un demi-florin que de perdre une demi-feuille de papier de Hollande ». Il s'enflammait facilement pour les causes qui lui semblaient nobles et bonnes, mais il était incapable de calculer froidement les suites de ses actes. Il était, quand son humeur l'y portait, le plus sociable et le plus agréable des compagnons comme le plus délié des courtisans et « il savait aussi s'insinuer avec une astuce jésuitique dans les bonnes grâces des méchants, mais il ne s'y maintenait jamais longtemps, parce que l'obligation de flatter lui devenait odieuse à la longue. » Enfin, mal doué pour la parole, il s'exprimait d'une façon confuse et décousue, sauf quand le sujet traité échauffait sa verve, mais il écrivait « avec clarté, éloquence et agrément » et se trouvait toujours en veine d'écrire.

Knigge, né le 16 octobre 1752 à Bredenbeck, appartenait à une famille fixée depuis longtemps en Hanovre¹. Le nom des Knigge est déjà cité dans une charte de 1135 et le titre de baron leur avait été conféré en 1665 par l'empereur Léopold I^{er}. Le père de notre héros, conseiller au tribunal aulique, docteur en droit et député de la noblesse pour la principauté de Kalemberg, possédait les terres de Bredenbeck et Leverte et deux autres propriétés à Patensen près de Hanovre. Adolphe de Knigge, fils unique et de complexion délicate, fut fort gâté dans sa jeunesse par sa mère, douce et timide créature, qui se montrait très fière des heureuses dispositions qu'elle découvrait chez lui. Le père s'aliéna de bonne heure le cœur de son enfant par

1. *Roman meines Lebens*, lettre 92; *Umgang mit Menschen*, 1^{re} partie, p. 204, 207 ; 2^e partie, p. 205.

1. Tous les détails sur la vie de Knigge, qui ne sont pas appuyés sur des références spéciales, sont empruntés à la biographie de Godeke : *Knigges Leben und Schriften*, Hanovre, 1844.

sa dureté et son caractère despotique, mais il ne négligea rien de ce qui pouvait développer les dons naturels de l'héritier de son nom. Seulement, le choix des maîtres ne fut pas toujours heureux, et les études poursuivies alternativement à Hanovre, où la famille demeurait en hiver, et sur les terres où elle passait l'été, manquèrent de méthode et de régularité. L'éducation morale du jeune homme laissa aussi fort à désirer. Son père aimait le faste, les distractions bruyantes et menait un train de maison hors de proportion avec son état de fortune. Adolphe de Knigge, élevé au milieu des fêtes et des parties de plaisir, habitué dès la plus tendre jeunesse à une existence dissipée et frivole qui ne laissait pas de place pour la réflexion et les études approfondies, devait conserver toute sa vie le goût du luxe, le désir de paraître, l'aversion pour l'ordre et l'économie.

Il avait à peine onze ans quand il perdit sa mère. Trois ans plus tard son père mourait à son tour, lui laissant une succession grevée de cent mille thalers de dettes. Les créanciers, qui du vivant de son père avaient déjà tenté de faire mettre les biens du prodigue sous séquestre, s'en emparèrent alors et servirent à l'orphelin une maigre pension de 500 thalers. Ses tuteurs le mirent en pension chez un certain Augsbourg, secrétaire de la Chambre des Comptes, qui s'acquitta très consciencieusement de ses fonctions de mentor et de pédagogue. Son premier soin fut de démontrer à son élève qu'il ne savait rien. Knigge avait pourtant écrit l'année précédente un poème sur la Doctrine Divine, et J. A. Schlegel, auquel il l'avait envoyé, s'était cru obligé de lui en faire les plus grands éloges. Mais enfin Knigge dut reconnaître que, s'il savait bien danser et jouer proprement du clavecin, s'il possédait une jolie écriture et parlait français assez couramment, ses connaissances en littérature et en science étaient des plus superficielles. Il résolut de rattraper le temps perdu et se mit avec une telle ardeur au travail qu'au bout d'un an et demi, grâce à la vivacité de son intelligence et à son excellente mémoire, il avait dépassé tous ses condisciples. Ses succès ne firent que développer son désir de se distinguer. L'étude de l'histoire le confirma dans l'opinion que, pour arriver à la célébrité, il suffisait d'y consacrer tous ses efforts. Alcibiade était son héros préféré, Alberoni et Richelieu, Masaniello et Pierre le Grand, César et Brutus, Alexandre et Luther, tous ceux qui, par leur audace ou leur persévérance, avaient su dominer les hommes et donner à leur nom un lustre immortel excitaient son imagination inflammable et il brûlait de les imiter. Il comptait pour réussir sur ce don de séduction qui lui était naturel, qu'il avait appris à développer au milieu de la compagnie élégante et polie qui fréquentait chez son père et qu'une application constante lui avait fait porter à la perfection. Cet enfant de 15 ans était déjà passé maître en l'art dangereux de prendre les gens par leurs côtés

faibles et de s'insinuer dans leurs bonnes grâces ; il était chez Augsbourg à peine depuis quelques jours, qu'il avait déjà conquis toute la famille. A peine entré dans l'adolescence, Knigge se montrait déjà ce qu'il devait rester toute sa vie. Nature éminemment sociable, plaire lui était un besoin et il y consacrait toute son étude. Esprit brillant, mais sans originalité et sans convictions fortes, il se mettait instinctivement à l'unisson de son interlocuteur, toujours prêt à exécuter les variations les plus harmonieuses sur les thèmes qu'il savait devoir être écoutés avec faveur.

Il quitta Hanovre en 1769 et se fit inscrire le 23 octobre à l'Université de Göttingue. Le jeune étudiant, qui pendant trois ans avait vécu chez Augsbourg comme dans un couvent et plongé dans les livres, fut grisé par une liberté toute nouvelle pour lui. Il avait quelque argent, car ses tuteurs venaient d'obtenir que sa pension fût portée à 650 thalers. Il se livra aux plaisirs avec si peu de retenue que ses dépassements ruinèrent sa faible constitution et la vie dissolue qu'il mena à cette époque lui causa des inconvénients dont il se ressentit jusqu'à sa mort. Spirituel, aimable et prodigue, il fut partout accueilli avec empressement. Bien qu'habitant chez l'éditeur de l'Almanach des Muses, il ne paraît pas avoir eu de rapports avec l'Union du Bosquet qui y tenait alors ses assises. D'ailleurs, lui et ses amis s'occupaient moins de poésie allemande que de littérature étrangère. « Ils méprisaient Voltaire, ce railleur insipide, bavard à la langue mielleuse, ils nourrissaient leur esprit de la sagesse virile du robuste Rousseau » et ils lisaient avec enthousiasme les poètes anglais. Pourtant la sève bouillonnante qui grisait alors les jeunes écrivains de la « Période des Génies » les enivrait aussi : ils se persuadaient qu'ils pourraient tout conquérir et réaliser tous leurs désirs pour peu qu'ils le voulassent sérieusement.

Après deux ans passés à l'Université, Knigge se rendit à Cassel où le crédit d'une de ses tantes, femme du ministre hessois de Althaus, le fit nommer, en 1771, gentilhomme de la Cour et assesseur à la Chambre de la Guerre et des Domaines. Un congé de dix-huit mois lui fut d'abord accordé pour finir ses études et, en 1772, il entra en fonctions. Il sut bientôt gagner la faveur du Landgrave Frédéric de Hesse et il s'occupa, avec la fougue de ses vingt ans, de développer l'industrie dans la contrée suivant les méthodes du despotisme éclairé alors à la mode. Sur ses instances le landgrave fonda une fabrique de pipes en écume de mer et créa une société d'agriculture, dont Knigge ouvrit les séances par un discours sur les avantages que présentait la culture de la chicorée, bien qu'il fût à peine en état, ainsi qu'il l'avoua plus tard, de distinguer la chicorée de l'avoine. Il s'éprit d'une demoiselle Henriette de Baumbach, fille d'honneur de la landgrave, « jeune personne à la taille élancée et bien faite, dont les grands yeux bleus étaient pleins de dou-

ceur et de bonté ». Il l'épousa après avoir obtenu de ses créanciers que sa pension fût portée à deux cents louis d'or, somme permettant au jeune ménage de vivre honorablement à la cour, et la noce eut lieu au château. En 1774 Knigge fut père d'une fille qui fut nommée Philippine.

Peu à peu ses occupations se multiplièrent au point qu'il n'eut plus le temps de se consacrer utilement à la gestion de ses affaires privées en Hanovre. Il était directeur de la fabrique hessoise des tabacs, il avait voix consultative à la Chambre de la Guerre et à celle des Domaines et sa charge de gentilhomme de la Cour lui prenait la meilleure partie de son temps. D'autre part sa faveur croissante auprès du landgrave avait excité la jalousie des courtisans qui tramèrent contre lui maintes petites intrigues et son irréflexion, ainsi qu'une présomption assez excusable chez un jeune homme de vingt-deux ans, donnèrent souvent des armes aux gens qui cherchaient à ruiner son crédit. Fatigué de cette lutte sourde et incessante, il demanda plusieurs fois son congé. Le landgrave le lui refusa d'abord¹ mais Knigge ayant un jour commis une imprudence plus grave que les autres, en froissant par des propos inconsidérés la vanité de la landgrave, sa démission fut enfin acceptée, en termes du reste fort élogieux.

Il se retira provisoirement auprès de sa belle-mère qui habitait sa terre de Neutershausen, dans la Basse-Hesse. Il chercha d'abord à prendre du service à Berlin, mais les conditions offertes ne lui convinrent pas. Il se rendit ensuite à Gotha et à Weimar où il obtint, en 1777, le titre de chambellan, mais sans trouver d'emploi. Il revint à Neutershausen, se livra à l'étude, fit plusieurs compositions musicales pour le duc Auguste de Saxe-Gotha², écrivit un drame *Ward.r.*, traduisit du français, sur le conseil de l'acteur Schroeder, deux comédies, *le Juge* et *les Deux Avides*, composa des poésies qu'il déclare lui-même insignifiantes et fit le plan d'un clavecin pittoresque (?). Entre temps, il entreprenait de petits voyages, le plus souvent à pied, et c'est ainsi qu'il parcourut la vallée du Rhin, l'Alsace, la Lorraine et la Haute-Saxe, visitant les fabriques et les établissements de bienfaisance, étudiant l'organisation judiciaire et fiscale des pays qu'il traversait, curieux d'œuvres d'art et notant ses impressions dans un journal qu'il commença à cette époque et continua jusqu'à sa mort. Ses excursions à travers les pays

1. « Cassel le 28 mars 1775. Mon cher Gentilhomme de la Cour de Knigge, j'espère que vous arrangerez vos affaires, de sorte que vous puissiez rester en service, étant très content de vous. Vous êtes habile et diligent. Je souhaite donc que vous vous tranquillisez. Au reste, je saurai, quand l'occasion se présente, vous prouver que je suis toujours, Votre affectionné Frédéric L. D. Hessen. » (Klenke : *Aus einer alten Kiste*, p. 195).

2. Il publia en 1781 six sonates pour clavecin seul « qui, disait-il plus tard, pouvaient être fort utiles, le solide papier sur lequel elles étaient gravées étant excellent pour emballer les souliers et les bottes. »

rhénans l'avaient conduit à Carlsruhe et à Darmstadt, où on lui offrit des emplois, mais l'accueil particulièrement amical qu'il trouva auprès du prince héritier Guillaume de Hesse-Cassel le décida à émigrer à Hanau en 1777 avec sa famille¹.

Knigge mena d'abord une existence fort agréable dans cette aimable petite cour où la littérature et le bel esprit étaient en honneur². Le prince le chargea de la direction du théâtre d'amateurs qu'il avait fondé et où les premiers rôles étaient tenus par des personnages princiers. Knigge s'acquitta de ses fonctions avec zèle; il composait des ballets, mettait les pièces en scène et tirait parti, pour la distraction du maître, de ses talents d'homme de cour et d'homme d'esprit. Il fit de nouvelles traductions et écrivit un essai de critique dramatique intitulé : « Quelques mots sur les pièces patriotiques. » Mais il était trop bien venu auprès des princes pour vivre en bonne intelligence avec leur entourage. A Hanau, comme à Cassel, son crédit lui fit des envieux et les courtisans craignaient qu'il ne mît à profit la faveur dont il jouissait pour obtenir quelque place avantageuse. L'expérience qu'il avait acquise de la vie de cour ne l'avait pas rendu plus sage. Il commit de nouveau de nombreuses imprudences, ne sut pas cacher assez bien ce qu'il pensait, se mêla, par servilité irréfléchie, à des querelles qui ne le regardaient en rien et donna souvent à ses ennemis l'occasion de le calomnier auprès de son protecteur. La situation devint intenable et, en 1780, il se décida à se retirer à Francfort-sur-le-Mein.

Il était las de la vie de cour et ses affaires se trouvaient en fort mauvais point, car il s'était laissé entraîner à des dépenses hors de proportion avec son mince revenu. Il mena à Francfort, dans le petit pavillon avec jardin qu'il avait loué devant la porte de Bockenheim, une existence retirée et besogneuse, obligé souvent d'engager les quelques bijoux qu'il possédait quand il n'y avait pas à la maison un kreuzer d'argent comptant. Bientôt l'oisiveté commença à lui peser, il avait besoin de se dépenser et de jouer un rôle. Il se lança à corps perdu dans la pratique des sociétés secrètes pour lesquelles il avait eu, de tous temps, un penchant décidé. Tout jeune encore, il avait souvent entendu parler avec enthousiasme, dans la maison paternelle, de Franc-Maçonnerie et de sciences occultes et il avait vu son père entouré de gens qui se vantaient de posséder la pierre philosophale³. Il s'était pendu à la bouton-

1. Le landgrave Frédéric II s'étant converti au catholicisme, son fils, le prince Guillaume, avait reçu, du vivant de son père, le comté de Hanau en toute souveraineté.

2. Le prince Guillaume avait autorisé, à partir de 1774, les libraires à se réunir à Hanau pour y vendre et échanger en pleine liberté toutes sortes de livres. (Wenk : *Deutschland vor hundert Jahren*, I, 85).

3. Le père de Knigge, reçu Franc-Maçon dans la Loge de Halle et titulaire de hauts

nière, en compagnie d'enfants de son âge, une croix d'argent au bout d'un petit ruban et avait écrit avec leur collaboration des plans de statuts pour une société secrète. A l'Université il avait fait partie d'un Ordre d'étudiants, probablement celui de la Concorde fondé à Hambourg en 1759¹, et s'était laissé affilier également à quelques Ordres de dames de moindre importance.

Avec de telles dispositions, il était une recrue toute désignée pour la Franc-Maçonnerie, aussi, dès qu'il avait eu l'âge requis, s'était-il fait recevoir en 1772 dans la Loge le Lion Couronné de la Stricte Observance à Cassel. Mais il était resté longtemps Apprenti, ses Supérieurs le trouvant trop indiscret et trop insubordonné pour le faire monter en grade; d'ailleurs il n'avait pas l'argent nécessaire pour payer les frais de promotion. Ces obstacles, loin de le décourager, avaient piqué sa curiosité, et sa vanité se trouvait offensée du rôle subalterne où on le maintenait. Pour acquérir les connaissances qu'il ne pouvait obtenir par la voie régulière, il se livra à des recherches. Les « Francs-Maçons trahis » et les livres où les secrets de la Franc-Maçonnerie étaient révélés lui donnèrent quelques lumières et un traître, qui avait conquis tous ses grades dans la Stricte Observance, lui raconta, en vidant avec lui une bouteille de vin, l'organisation des hauts grades templiers, sans oublier de lui donner la plus haute idée des Supérieurs Inconnus et des Clercs. Fier de ce trésor de connaissances, Knigge voulut en tirer parti pour obtenir de vive force, et gratuitement, un avancement rapide. Mais comme, à cette époque, la prétendue origine templière de la Franc-Maçonnerie était encore un grand secret, ses Supérieurs affectèrent de

n'avoir aucun égard à sa requête, ils le laissèrent libre de tenir pour vrai ou faux ce qu'il avait appris, de s'en taire ou de le divulguer à ses risques et périls et d'attendre son avancement de la voie régulière ou d'y mettre obstacle en procédant autrement. Fort blessé de se voir ainsi repoussé, Knigge avait cessé de fréquenter la Loge¹.

Une circonstance fortuite avait ranimé son ardeur. Le prince Guillaume, ayant voulu fonder une Loge à Hanau où les Maçons étaient peu nombreux, l'avait désigné pour une des charges. Cette fois les Supérieurs Templiers se montrèrent moins revêches. Knigge avait l'oreille du prince et pouvait rendre des services à leur Société. Aussi lui promit-on un avancement rapide tout en le laissant libre d'acquiescer, à sa convenance, les frais de réception aux différents grades. Rien n'empêchait plus Knigge de se livrer à son passe-temps favori. Il montra beaucoup de zèle et fut bientôt admis dans l'Ordre Intérieur où il reçut le nom de Eques a Cygno.

Ce qu'il cherchait dans la Stricte Observance ce n'était pas, comme beaucoup d'autres, une commanderie donnant de gros revenus. Knigge était à la fois plus désintéressé et plus exigeant. Si l'Ordre du Temple comptait en lui un adepte convaincu, c'est que Knigge le supposait en possession des sciences occultes et du pouvoir mystérieux à l'existence desquels tant d'hommes, qui s'estimaient « éclairés », croyaient alors. Ici il faut lui laisser la parole, car sa confession écrite avec autant de franchise que de clairvoyance constitue une excellente observation clinique sur une maladie intellectuelle dont l'époque offre de nombreux cas : « J'étais, raconte-t-il, sans occupations déterminées, à part la direction des spectacles qui me laissait beaucoup de loisirs, dévoré du désir d'agir, altéré de sagesse. Les systèmes philosophiques ordinaires ne me satisfaisaient pas. J'étais à l'âge où l'on a vite fait d'échafauder et de jeter à bas toute une philosophie. J'étais agité par l'idée orgueilleuse de pouvoir m'occuper de choses plus importantes que celles dont se contente le vulgaire, de jouer un grand rôle parmi les Maçons et d'acquiescer, par ce moyen, de l'influence dans le monde profane, où, en dehors d'un rayon de quelques lieues, j'étais un assez petit personnage. En religion, je flottais entre la foi et l'incrédulité; la doctrine des différentes confessions ne pouvait me contenter, ni la religion rationnelle me tranquilliser; j'étais tourmenté de doutes sur la vérité de quelques-uns des dogmes révélés, agité du désir d'une illumination plus complète et surna-

1. Knigge aurait, d'après Heribert Rau (*Mysterien eines Freimaurers*, 1844) fondé, en 1775, une Société Secrète appelée les « Inconnus » et basée sur une amitié passionnée entre ses membres. Ces « Inconnus » lui auraient fait éléver, après sa mort, un stèle à Neutershausen (Goedeko : *Knigges Leben u. Schriften*, 186). Il importe de noter que les renseignements donnés par Rau ne méritent qu'une confiance très relative. (Cf. Taute *Maurerische Buecherkunde*, n° 1963, p. 183).

grades obtenus à Hambourg, cherchait surtout dans la Franc-Maçonnerie des secrets alchimiques. (Lettre de Knigge au prince Charles de Hesse : *Astraea*, XVI, 182.)

1. Hdb d. F. M. 1865, I, 187. — Les rituels et statuts de l'Ordre de la Concorde, conservés dans les archives de la Loge Constance et Union d'Aix-la-Chapelle, donnent des renseignements intéressants sur cette société peu connue. Elle se composait de quatre classes intitulées : Société Générale, Société Secrète, Société Naissante et Société Heureuse. Les femmes étaient admises dans la quatrième classe dont les statuts accusent un fort penchant à la sentimentalité. « Cette Société, disent-ils, qui forme le quatrième grade d'un Ordre Respectable, se compose des membres d'élite de cet Ordre et des femmes que leur éducation a rendues capables de pratiquer la vertu la plus pure et de goûter les charmes d'une sublime amitié. Le but principal de cette association particulière est de travailler au bonheur général du monde et spécialement de faire le bonheur de ses membres par une union étroite et indissoluble. Elle s'adresse donc surtout au cœur. Ses membres ne travaillent pas seulement pour cette courte vie, mais aussi pour un monde meilleur où ils espèrent fermement trouver la douce récompense de leurs efforts et une félicité parfaite dans l'union la plus sainte et la plus complète. » Différentes dispositions avaient été prises pour prévenir la jalousie des maris profanes qui auraient pu avoir le mauvais goût de s'opposer à ce que leurs femmes goûtent, avec l'élite des Concordistes, les douceurs de l'amour platonique. (D' Pauls : *Festschrift zum 125. Stiftungsfeste der Johanniloge zur Beständigkeit und Eintracht im Orient Aachen*.)

turelle. Les grades supérieurs de la Stricte Observance la faisaient clairement pressentir; il me semblait évident que tant d'adeptes sensés et d'esprit élevé ne pouvaient se contenter du but mesquin et insignifiant qui consistait à rétablir l'éclat extérieur d'un ancien Ordre de chevalerie et que, s'ils s'occupaient de ces enfantillages, c'est qu'ils devaient dissimuler des objets plus élevés. D'anciens manuscrits me tombèrent sous la main, j'eus l'occasion de connaître les grades supérieurs et même des grades très rares d'autres branches de la Maçonnerie: tous s'occupaient de hautes sciences et de connaissances occultes. Je fis la connaissance de Schröder, de Marbourg, qui aurait été capable de remplir d'enthousiasme pour la théosophie, la magie et l'alchimie l'homme le plus froid¹. Plein de désirs, je parlais à la recherche des aventures. Pour peu que dans quelque maison la servante ou le valet ou tous les deux ensemble fussent tourmentés par un esprit malin, qu'ailleurs un moine rusé eût la réputation d'évoquer les âmes des morts et de faire sortir les ombres des tombeaux, ou que, dans quelque endroit retiré, un vieillard vécût à l'écart du monde, attirant autour de ses fourneaux des fous crédules, on était sûr de voir accourir le très respectable frère a Cygno².

Cette crise mystique avait eu son apogée pendant les années 1778 et 1779. La correspondance de Knigge avec le médecin Wendelstadt de Weimar (Eques a Serpente) et l'officier hanovrien Grewe³ le montre tout occupé de recherches alchimiques⁴: il fait la chasse aux manuscrits contenant des recettes pour la transmutation des métaux et exécute toutes les expériences recommandées aux apprentis du Grand Art. Peu satisfait des lumières trouvées au sein de la Stricte Observance, il avait cherché à se faire affilier à la Rose-Croix d'Or « le seul Ordre, disait-il, qui gouvernera un jour le monde entier par sa doctrine ». Il avait fait, au mois d'août 1778, des démarches pour être reçu, ainsi que Wendelstadt, dans cette société et il comptait sur

l'appui de Schröder qui lui avait communiqué une liste des questions préliminaires posées aux candidats et lui avait promis de lui donner, dans sa propre maison, un enseignant le mettant à même de passer cet examen d'entrée¹. Mais les Rose-Croix n'avaient pas accueilli la requête de Knigge et il avait dû se contenter de rester membre de la Stricte Observance. La déception qu'il venait d'éprouver ne fit qu'aiguillonner son ambition, et, pour montrer à ses frères ce qu'il valait, il conçut le plan d'une réforme radicale de la Franc-Maçonnerie. Son esprit mobile avait renoncé aux rêveries alchimiques, mais le nouveau but qu'il assignait à la Franc-Maçonnerie n'était pas moins utopique.

Il se déclarait à présent contre le Rosicrucisme menteur, condamnant la façon dont les sciences occultes étaient étudiées et protestait hautement qu'il attaquerait en justice celui qui lui apprendrait à faire de l'or². Il espérait parvenir à bannir de la Stricte Observance tous les mensonges alchimiques³, mais il affirmait avec autant d'assurance que la fin de la Franc-Maçonnerie était de rétablir l'homme dans sa dignité primitive, c'est-à-dire de le remettre en communication avec la Divinité. « Dieu, disait l'Exposé de son plan »⁴, a créé l'homme à son image, c'est-à-dire que Dieu, qui réunit en lui toutes les facultés, toutes les grandeurs in abstracto, a voulu créer des êtres dans lesquels toutes ces perfections pourraient se manifester à différents degrés in concreto. L'homme était primitivement dans un état d'innocence, c'est-à-dire que tous ses organes étaient purs, capables d'éprouver les impressions les plus délicates: ils révélaient et célébraient le Créateur avec lequel l'homme était intimement uni. Le désordre a commencé par le corps, qui est la cause fondamentale de tous les vices. L'intempérance, représentée allégoriquement par Moïse dans la fable de la pomme que mangèrent Adam et Ève, éveilla de mauvais désirs qui s'engendrèrent les uns les autres. » En s'enfonçant dans la matière, l'homme avait perdu tout contact avec Dieu dont ses sens devenus grossiers ne pouvaient plus sentir la présence. Pourtant il était resté au milieu de cette humanité déchue: quelques individus demeurés purs et qui remplissaient complètement la haute destinée réservée primitivement à tous les hommes. Les chefs de la Franc-Maçonnerie actuelle cherchaient à découvrir ces élus, et ils avaient cru les trouver dans les anciennes sociétés mystiques, chez les Templiers ou parmi les Rose-Croix. Mais ils faisaient fausse route, car à quoi servirait d'entrer en relations avec ces hommes faits à l'image de Dieu, puisque leur art sacré ne pouvait s'apprendre comme le droit civil ou le

1. Frédéric-Joseph Schröder, professeur à la Faculté de médecine de l'Université de Marbourg, ruina un corps déjà débile par des expériences alchimiques qu'il tentait sur lui-même. Les Rose-Croix s'étaient servis de lui pour faire des recrues, puis l'avaient laissé en plan quand ils n'avaient plus eu besoin de lui.

2. *Ädliche Erklarung*, 21-23. — 3. *Astraea*, XVII, 313 sq. et 298 sq.

4. Il s'était déjà occupé d'alchimie à Göttingue en compagnie d'un aventurier qui, sous prétexte de l'initier au Grand Œuvre, s'était arrangé pour vivre à ses crochets. Bien que Knigge assure n'avoir jamais souffert avec conviction à cette époque, il n'en fit pas moins venir plus tard à Cassel son maître en sciences occultes et lui fit donner, par bonté peut-être, un emploi dans la fabrique de pipes qu'il dirigeait. Il avait pu voir à Cassel, dans les collections de son maître, un morceau d'or pesant 2 onces et un morceau d'argent du poids de 14 onces, accompagnés d'un certificat écrit par l'ancien landgrave Charles (mort en 1730) et affirmant que l'alchimiste Gaetano avait fabriqué sous ses yeux l'or avec du cuivre et l'argent avec du mercure à l'aide de quelques parcelles de la Pierre Philosophale, grosses comme des graines de pavot. (H. Kopp, *Die Alchemie in alterer u. neuerer Zeit*, I, 91).

1. *Astraea*, XVII, 295, 296, 298.

2. Knigge à Grewe et Richers, *Astraea*, XVI, 179-180.

3. *Ibid.*, 179. — 4. *Ibid.*, 183 à 189.

métier de tailleur ? Comment leurs enseignements pourraient-ils être compris de créatures déchues et qui n'étaient plus qu'à moitié hommes ? Ce qu'il fallait donc faire d'abord, c'était travailler à reconquérir la pureté primitive, et le plan véritable des fondateurs de la Maçonnerie, dont il importait peu de savoir qui ils étaient, avait été de rendre par une éducation graduée les hommes capables de s'approcher de la perfection perdue. La déchéance de l'homme ayant eu pour cause première la décadence physique, c'est par le corps que devait commencer la régénération à laquelle prépareraient un régime spécial et les conseils d'habiles médecins. Les chefs de cette nouvelle Franc-Maçonnerie prendraient pour guide un idéal tout ascétique et mèneraient une vie monacale. Ceux d'entre eux qui pourraient se détacher des obligations mondaines habiteraient ensemble ; ceux qui ne pourraient pas se retirer du monde travailleraient à répandre la vérité et la vertu autant que la société actuelle peut les supporter. La sérénité des sages, l'éloignement des distractions, l'élévation de l'âme, la méditation sur de grands objets, l'étude de la nature, le mépris pour cette vaine science que le monde appelle érudition, une noble simplicité : tels seraient le genre de vie, les sentiments et les occupations de ces Maçons d'élite. Tout en suivant le sage régime indiqué par leurs médecins, ils ne négligeraient pas l'étude des sciences mystérieuses qui, peut-être, conduisent à Dieu ; ils examineraient de près toutes les histoires de revenants, les cures sympathiques ; bref, ils soumettraient à une enquête approfondie toute nouvelle découverte des forces de la nature, noteraient leurs observations, se les communiqueraient pour les corriger mutuellement et les conserveraient dans des archives où leurs descendants trouveraient un fil conducteur pour leurs recherches.

Knigge avait communiqué son plan au chambellan von Canitz, un des fondateurs de la Loge « Au Lion Couronné » de Cassel, au professeur Foerster, à l'officier Grewe et à son collègue Richers. Il avait jeté les yeux à Hanovre sur le conseiller aulique Rueling (Eques a Spelunca), sur le conseiller aulique et bourgmestre Falke (Eques a Rostro), membre influent de la Loge « Frédéric au Cheval Blanc », à Francfort sur le frère Brœnner de l'« Union »¹, et il espérait former un petit noyau de Maçons dont il prendrait la direction.

Il est difficile de savoir jusqu'à quel point il était sincère, car son projet avait été rédigé à l'intention du prince Charles de Hesse-Cassel², fervent occultiste, et il avouait à ses confidents Grewe et Richers « qu'il avait, au com-

mencement, forcé la note mystique, uniquement pour attirer l'attention du prince, ce qui lui avait réussi »³. Ce qui est sûr, c'est qu'il croyait avoir trouvé le moyen de se donner de l'importance et qu'il était prêt à toutes les concessions pour s'insinuer dans la faveur d'un prince, qui avait répondu aimablement à ses ouvertures⁴. Par un procédé peu scrupuleux, mais fort employé par les ambitieux, il exagérât d'ailleurs le nombre des Maçons recrutés par lui et affirmait qu'il connaissait à Cassel, Hanovre, Brunswick, Strasbourg, Francfort-sur-le-Mein, Mayence, Wetzlar, Schleswig et autres lieux d'Allemagne des hommes dignes d'entrer dans cette nouvelle association⁵. En tous cas, son plan de réforme de la Franc-Maçonnerie n'était pas fait pour ramener à des idées plus saines les nombreux Maçons amoureux du surnaturel.

Lorsque Knigge quitta Hanau il était donc connu parmi les frères pour un adepte des hautes sciences et l'habitation retirée où il était allé s'installer par économie ne put que les confirmer dans leur opinion. Beaucoup se persuadèrent qu'il avait été vivre dans la solitude pour se livrer en paix à ses études mystérieuses ; tous les chercheurs d'absolu virent en lui un de ces savants qui s'ensevelissent dans l'ombre pour couvrir leur trésor et sa petite maison devint un lieu de pèlerinage pour étudiants en sciences occultes. « Pas un visionnaire, raconte-t-il⁶, qu'il fût de haute ou de basse condition, pas un chasseur de secrets en voyage, pas un faiseur d'or mendiant ne passait devant ma porte sans entrer⁷. Le pavillon que j'habitais était surmonté d'une tourelle. Un membre de la corporation, qui était venu me rendre visite, me dit en la montrant : « C'est sur cette tour que vous faites probablement vos observations astrologiques. » La vénération des adeptes, l'oisiveté, enfin les restes d'une foi déjà chancelante mais qui ne voulait pas encore s'éteindre, tout poussaient Knigge à reprendre sa chasse aux chimères. Il fit peu d'alchimie expérimentale, la modestie de ses ressources lui interdisant ce coûteux passe-temps, et il ne put sacrifier à ces études qu'une demi-douzaine de petites cuillers d'argent. En revanche, il apprit par cœur le jargon des mystiques, mi-croyant, mi-sceptique, en partie dupé, en partie dupant les autres, non point pour tromper, comme il le dit à son excuse, mais afin de ne point trahir la faiblesse de ses connaissances et de ne pas éloigner les maîtres de l'art dont il espérait l'aide pour rectifier et ordonner les idées qui jusqu'alors flottaient comme un chaos dans son cerveau embrumé. Il se complaisait à ces rêveries. Tous ses autres projets d'ac-

1. *Astraea*, XVI, p. 177.

2. Second fils du landgrave Frédéric II, né en 1744, mort en 1796. Ce prince s'occupait presque exclusivement toute sa vie de théosophie, alchimie, astrologie et autres sciences occultes. Il était zélé Franc-Maçon et Rose-Croix.

3. *Astraea*, XVI, 176. — 2. *Ibid.*, 180. — 3. *Ibid.*, 188. — 4. *Endliche Erleuchtung*, 23. 5. Knigge s'est souvent de ces aventuriers quand il écrivit son *Roman de ma vie*. On y trouve un croquis très spirituel de l'un de ces adeptes qui commencent par promettre à leur dupe des secrets merveilleux et finissent par solliciter un léger secours.

tion dans le monde avaient échoué et pourtant il se croyait appelé à être quelque chose de mieux que le commun des hommes. Plein d'enthousiasme pour tout ce qu'on nommait mystère, l'Inintelligible lui paraissait presque toujours ce qu'il y a de plus respectable et, songeant à tout ce qu'on racontait des doctrines secrètes que les prêtres de Memphis et d'Elcuis se transmettaient jadis, il se demandait s'il ne se trouvait pas encore des sages inconnus dépositaires ignorés de cet héritage sacré. Quel serait le pouvoir de celui qu'ils introduiraient dans le sanctuaire ou qui saurait, à leur insu, en franchir le seuil ! Mais comment s'appelaient ses gardiens ? Les Jésuites peut-être ; on en disait beaucoup de mal, mais ceux-là mêmes qui leur étaient le plus hostiles s'accordaient pour leur attribuer un pouvoir immense sur les peuples et les rois. A de telles pensées Knigge sentait le sang battre son cerveau et si on lui avait à cette époque proposé, d'une façon qui aurait flatté ses idées ambitieuses et son désir de savoir, de devenir Jésuite, il avoue qu'il n'aurait pas opposé une résistance bien longue. Et il ajoute à l'adresse des censeurs éventuels cette remarque qu'il souligne et qui est en effet caractéristique : « Si tous ceux qui se sont trouvés dans une disposition d'esprit semblable ou qui s'y trouvent encore, au lieu de prendre un air de dégoût et de lever les épaules avec compassion, mettaient la main sur la conscience et confessaient leurs erreurs aussi sincèrement que moi, je crois que la vérité et la loyauté ne pourraient qu'y gagner ¹. »

La circulaire lancée le 19 septembre 1780 par les Supérieurs de la Stricte Observance vint donner une autre direction à ses idées. En annonçant la réunion prochaine d'un Convent, elle invitait tous les frères de l'Ordre Intérieur à envoyer aux Supérieurs des propositions sur les moyens propres à améliorer l'organisation de la Société et à donner à la Franc-Maçonnerie un but déterminé. L'occasion de se signaler par un coup de maître était trop belle pour que Knigge la laissât échapper. Toute son énergie se réveilla. Il dit adieu aux rêveries mystiques et se mit à élaborer un nouveau plan de réforme. Que fallait-il faire, demandait-il, pour donner une direction utile à la grande armée des Francs-Maçons, qui comptait dans ses rangs tant de cœurs, tant d'esprits élevés, tant d'hommes influents et riches réunis par un puissant esprit de corps, « mais, sans savoir à propre-

1. *Endliche Erklärung*, 24-25. — Il est vraisemblable que Knigge ne put s'empêcher de faire connaître à ses amis les sentiments qui l'agitaient, car le bruit courut alors dans les milieux maçonniques qu'il s'était converti au catholicisme. Les preuves avancées à l'appui de cette accusation sont bien fragiles : il aurait été vu se rendant en compagnie de deux prêtres catholiques chez un autre prêtre catholique. Starck prétend dans son *Triumph der Philosophie* (II, 269) que Knigge était passé secrètement au catholicisme à Francfort, mais l'avait ensuite abandonné, le projet qui l'avait poussé à faire cette démarche ayant échoué.

ment parler pourquoi, obligés à garder un silence inviolable sans savoir au fond sur quoi ; divisés entre eux, en désaccord sur les opinions, incapables de distinguer quels étaient ceux d'entre eux qui erraient au hasard dans les ténébres les plus épaisses et empêchés par là de travailler en commun au bonheur de l'humanité ? » Il fallait séparer dans la Franc-Maçonnerie la spéculation de l'action, réserver la première à une classe spéciale où entreraient les frères particulièrement doués à cet égard et où ils seraient libres de se livrer à toutes les recherches qui leur plairaient et de défendre dans leurs réunions toutes les opinions et tous les principes, étant bien entendu que les membres de cette classe n'auraient aucune influence sur le gouvernement et les doctrines de l'Ordre et, d'autre part, donner pour but à la Société prise dans son ensemble une action s'exerçant toujours et partout pour le bien de l'humanité. La Franc-Maçonnerie proprement dite enseignerait donc aux frères de tous les grades qu'ils devaient se secourir réciproquement, tirer de l'obscurité le vrai mérite, encourager par leur secrète influence tout ce qui peut se faire de bon et de grand dans le monde, diriger leur activité suivant la mesure de leurs facultés dans un sens favorable au bien de l'Etat et mettre à profit leur étroite et fraternelle union pour connaître de près les hommes de toutes les conditions et pour gouverner leurs semblables sans recourir à une contrainte toujours odieuse. Pour rétablir l'harmonie dans la Franc-Maçonnerie partagée en tant de sectes rivales, il suffirait de ne considérer comme articles de foi obligatoires pour tout vrai Maçon que les points sur lesquels tous les Systèmes pourraient tomber d'accord. Enfin, une administration prudente et fidèle des fonds recueillis permettrait d'en consacrer une grande partie à des buts philanthropiques.

Le nouveau Système devait se composer de sept grades. Les trois premiers seraient consacrés à l'éducation morale des adeptes, une moralité absolue étant, d'après tous les Maçons sensés, la base de l'édifice. L'esprit ingénieux de Knigge avait trouvé, à ce qu'il en assure, le moyen de faire sortir de la Société sans éclat ni scandale les sujets immoraux, de mettre à sa tête des gens honnêtes et connaissant les hommes, de former, occuper, récompenser et étudier le Maçon pendant son passage par ces trois grades ; malheureusement il a négligé de nous le faire connaître. Le Maçon parvenu au troisième grade était prêt à reconquérir la perfection perdue (symbole du 3^e grade), son cœur était purifié ; il fallait maintenant éclairer sa raison. Le 4^e grade était destiné à faire un choix parmi les plus capables, à débarrasser leur esprit des préjugés et à leur faire connaître graduellement et sans qu'ils le remarquent les principes qui seraient développés plus tard dans le 7^e grade. Le Maçon était alors un homme au cœur bon et à l'esprit libre. Le 5^e grade lui donnait l'éducation politique ; il devenait utile au monde, il

était capable de prendre part aux affaires, de réaliser de grands projets. Le 6^e grade formait la classe dirigeante, l'Ordre Supérieur mais non Templier. L'éducation du Maçon était alors parfaite : il pouvait être associé à l'exécution des plans les plus secrets, appuyer les vues politiques et économiques de l'Ordre et l'on cherchait à le faire parvenir aux emplois importants de l'État ; on pouvait avoir pleine confiance en lui, car la probité, la sagesse et la connaissance du monde qu'il avait acquises devaient le garder de tous les faux pas. Enfin venait le 7^e grade. Il lui fallait répondre aux besoins du cœur, c'est-à-dire du sentiment et de l'imagination, dont tout Maçon avait le droit de demander la satisfaction à l'Ordre maçonnique. Celui qui sentirait en lui le penchant pour une exaltation supérieure (zu grosserer Erhöhung), celui qui, fatigué des intérêts mesquins du monde, voudrait se retirer en lui-même, étudier la haute philosophie, la nature, la religion, celui-là aussi devait trouver qu'on s'était occupé de prévenir ses desirs. L'Ordre donnerait une orientation sérieuse au besoin de révélations surnaturelles qui avait fait jusqu'alors des Maçons les jouets de tous les imposteurs, parce que leurs connaissances purement scientifiques étaient insuffisantes. Le 7^e grade constituerait un cercle d'adeptes peu nombreux qui se livreraient en commun à l'étude des hautes sciences. Ses membres se diviseraient en différentes classes suivant la nature de leurs recherches ; ils étudieraient les ouvrages mystiques, se feraient recevoir dans toutes les sociétés secrètes dont ils entendraient parler, feraient une enquête sur toutes les histoires de revenants, démasqueraient tous les faiseurs d'or, consigneraient toutes leurs observations et en vingt ans on aurait découvert ce qui était vrai dans ces phénomènes et ces systèmes troublants¹.

Tel était, dans ses grandes lignes, le plan que Knigge envoya à ses Supérieurs, en indiquant par surcroît plusieurs projets économiques et politiques et en donnant les moyens pratiques pour réaliser son plan et empêcher le Système de s'altérer. On lut son mémoire, on lui en écrivit d'une façon fort honnête et promit de tenir grand compte, au prochain Convent, des idées qu'il contenait, mais sans témoigner l'enthousiasme et l'admiration auxquels Knigge s'attendait. Pour un homme qui se voyait déjà accueilli en sauveur et appelé dans le conseil suprême des chefs de l'Ordre la déception fut rude. La réponse évasive des Supérieurs ne le fit pas douter un instant de l'excellence de son projet ; il en conclut que les intérêts privés mettaient obstacle au triomphe de la vérité, que les chefs et les nombreux membres de la Stricte Observance dont les intentions étaient pures et les vues désintéressées manquaient de justesse dans les idées et ne savaient pas voir ce qui était

nécessaire et possible et il désespéra du futur Convent. Mais il n'était pas homme à garder pour lui des idées dont il était si satisfait. Dans les conversations fréquentes qu'il avait avec les Francs-Maçons qu'il fréquentait à Francfort il confia à ses interlocuteurs ses projets et ses inquiétudes et il trouva des auditeurs attentifs, car nombreux étaient les mécontents et tous sentaient qu'une réforme s'imposait. C'est à ce moment qu'il fit la connaissance du marquis de Costanzo¹.



Costanzo plut beaucoup à Knigge. L'ermite de Bockenheim et l'émissaire des Illuminés eurent plusieurs entrevues auxquelles assistaient trois Francs-Maçons, amis de Knigge. Knigge mit Costanzo au courant de ses plans de réforme et, comme il avait une disposition naturelle à prendre ses desirs pour des réalités et qu'un peu de hablerie se mêlait toujours à ses propos, il se déclara résolu « à fonder avec le concours de frères honnêtes, ses amis intimes, dispersés dans toute l'Allemagne, un Système indépendant. » Pourquoi, lui dit Costanzo après l'avoir écouté attentivement, vous donner une peine inutile et fonder un nouveau Système, puisqu'il existe déjà une Société qui a obtenu tout ce que vous cherchez et qui peut satisfaire aussi bien votre soif de connaissances, que votre désir de vous rendre utile à l'humanité ? Knigge ouvrit de grands yeux. Il lui paraissait étrange que la plus importante et la plus parfaite de toutes les sociétés secrètes lui fût inconnue, à lui, qui avait fait une étude attentive de toutes les sociétés de ce genre et de toutes les branches de la Franc-Maçonnerie. Mais Costanzo lui ferma la bouche en lui faisant remarquer « que la force de cette Société résidait précisément dans le profond mystère dont elle s'entourait, que ce secret inviolablement gardé permettait de juger de la fidélité et de la force d'âme de ses membres et qu'au surplus, si l'on ne remarquait pas son action, c'est qu'il se produisait dans le monde bien des événements dont on aperçoit les effets sans en découvrir les causes ». Le mystère avait toujours eu tant d'attraits pour Knigge qu'il ne demandait qu'à se laisser convaincre et il fut tout à fait conquis lorsque Costanzo lui eut affirmé que les progrès merveilleux des « Lumières » dans les états autrichiens, progrès dont les journaux faisaient tant de bruit, n'auraient pu être réalisés sans ressorts secrets, lui

1. Knigge déclare (*Endl. Erkl.*, p. 3a) que cette rencontre eut lieu en juillet 1780. D'autre part, Weishaupt parle de Philon (caractéristique de Knigge) dans une lettre du 28 février 1780 (O. S., 353) et il écrit dans la même lettre : « Soyez sûr qu'à cette heure de grandes choses s'accomplissent. » Il faut donc admettre que Knigge s'est trompé. Ce qui semble justifier cette hypothèse c'est qu'il est sûr que Costanzo était à Francfort en janvier et qu'il est peu vraisemblable qu'il y soit resté jusqu'en juillet.

1. BASSUS : 3p.45 : Lettre de Knigge du 23 nov. 1780.

laissant entendre que la société secrète dont il était membre n'était pas étrangère à ces heureux résultats. C'en était assez pour lever les derniers doutes de Knigge. Il sollicita son admission, signa la lettre reverse et reçut copie des cahiers de la Classe Minervale. Costanzo lui donna encore l'adresse de Celse (Bader) à Munich et partit après avoir également enrôlé les trois autres Francs-Maçons, les frères baron de Leonhardi, Brœnner, libraire et sénateur, et Kuestner¹.

Quand les quatre amis se mirent en commun à l'étude des cahiers communiqués par Costanzo, ils furent assez déconcertés. Ils jugèrent le grade Minerval pour ce qu'il était en réalité, une sorte d'école où l'on donnait à des jeunes gens la première culture intellectuelle, et ils remarquèrent que les livres dont on leur recommandait avec tant de mystère la lecture étaient connus des gens de la plus basse classe dans les pays protestants. On leur répondit, il est vrai, que l'Ordre recrutait surtout des jeunes gens, parce qu'on obtient plus des gens sans culture que de ceux qui souffrent d'un excès de culture et que, l'Ordre ayant été jusqu'alors répandu dans les pays catholiques, il était impossible de modifier les grades inférieurs suivant les besoins de chaque province, si l'on voulait conserver l'uniformité nécessaire, et ces raisons leur parurent acceptables. Ce qui les étonna encore, ce fut le style « épouvantablement barbare » des lettres qu'ils recevaient de Munich, le langage incorrect des cahiers de la Classe Minervale et le ton autoritaire qu'on prenait avec eux. Ils cherchaient à se rassurer en se disant qu'on peut avoir les idées les plus justes tout en parlant mal, que l'instruction était très imparfaite dans les pays catholiques et que, seuls, des hommes pénétrés de la bonté de leur cause pouvaient prendre des airs aussi impérieux. Mais enfin, ils déclarèrent qu'ils n'entendaient pas être traités plus longtemps comme des enfants et que, s'ils devaient recruter de nouveaux adhérents, il fallait qu'on leur donnât une connaissance plus complète du Système. Munich, qui avait d'excellentes raisons pour se taire, observa un silence obstiné. Les trois amis de Knigge, auxquels leurs occupations ne laissaient pas le temps de faire des devoirs d'écoliers et d'écrire des Quibus Licet, abandonnèrent la partie. Knigge fut plus tenace et se trouva bientôt récompensé de sa persévérance, car il reçut, en novembre 1780, une lettre de Weishaupt, qui se prétendait chargé par les Illustres Supérieurs de correspondre directement avec lui et lui ordonnait de ne plus écrire à Munich et de ne révéler à personne le contenu des lettres qu'il recevait d'Inngolstadt².

Les Aréopagites s'étaient en effet rendu compte des services que pouvait

leur rendre un homme qui avait de si belles relations dans le monde profane et dans la Maçonnerie. Ils en étaient toujours à chercher les moyens « de s'emparer si complètement de la Maçonnerie qu'ils pussent disposer à leur guise de ses revenus et de ses membres³. » Pour réaliser ce projet ambitieux l'aide de Knigge serait précieuse, aussi avaient-ils décidé « que Spartacus écrirait à Philon (caractéristique de Knigge), en signant de son nom véritable et en termes propres à lui enflammer la tête et le cœur⁴. » Weishaupt ne négligea rien de ce qui pouvait inspirer à Knigge un nouvel enthousiasme, flatter sa vanité et surexciter son imagination / Il lui peignit l'Ordre des Illuminés « comme une Société qui, par les moyens les plus déliés et les plus sûrs, cherchait à faire triompher la vertu et la sagesse de la sottise et de la méchanceté qui règnent dans le monde, à faire les découvertes les plus importantes dans les différentes sciences, à rendre ses membres des hommes bons et grands, à leur assurer dans ce monde le prix de leur perfection, à les protéger contre l'oppression et les revers du sort et à lier les mains au despotisme d'où qu'il vienne ». Il lui communiqua quelques dissertations magistralement écrites sur les moyens d'associer les hommes, sans contrainte extérieure et d'une façon durable, pour concourir à l'exécution d'un grand et noble plan, et, quand Knigge lui eut avoué en toute sincérité que les moyens indiqués lui paraissaient excellentement imaginés et infaillibles, Weishaupt déclara que c'étaient ceux mêmes employés par l'Ordre. Il lui promit « un nouveau ciel et une nouvelle terre, un système réformant les hommes et le monde, une alliance des plus nobles entre les hommes, une légion sacrée de soldats invincibles combattant pour la sagesse et pour la vertu ». Enfin, comme il s'était aperçu que Knigge avait un faible pour les « hautes sciences » et la philosophie spéculative, il lui assura que l'Ordre pourrait le satisfaire complètement à cet égard et il eut soin de l'éblouir en étalant sa connaissance des systèmes philosophiques anciens et modernes. D'ailleurs il l'engageait à se consacrer moins à ce genre d'études qu'au soin de recruter de nombreux membres, ajoutant qu'il se portait garant que Knigge trouverait véritablement tout ce qu'on lui promettait et qu'il lui en donnait sa parole d'honneur⁵. Le coup porta. Knigge, le cœur débordant de reconnaissance, fit le 23 novembre une longue réponse aux deux premières lettres de Weishaupt⁶. Il le mettait au courant de la crise que traversait la Stricte Observance et de l'intention où étaient beaucoup de ses membres de déterminer le prochain Convent à renoncer solennellement à la recherche des connaissances secrètes promises par les Clercs, à l'hypothèse templière et

1. *Endl. Erkl.*, 31-35. Hdb. d. F. M. 1865, II, 21. — 2. *Endl. Erkl.*, 35-37.

1. Procès-Verbal de la Session de l'Aréopage du 22 sept. 1780, B. U. M. A., 3. — 2. *Ibid.* — 3. *Endl. Erkl.*, 37-40. — 4. Bassus, 39-45.

à ramener la Maçonnerie à son but réel, c'est-à-dire à la culture morale et à l'union de tous les Maçons pour construire l'édifice commun. Enfin il lui faisait l'esquisse de son propre plan de réforme, qu'il avait dressé, assurait-il, à la demande de ses Supérieurs, ce qui était donner une légère entorse à la vérité, mais Knigge n'était pas fâché de faire croire à son correspondant qu'il jouait dans la Stricte Observance un rôle important, tout en lui donnant des preuves de la fécondité de son cerveau.

Weishaupt, sûr maintenant de son homme, fit savoir à Knigge qu'on ne lui communiquerait les grades au-dessus de la Classe Minervale que quand il aurait organisé une Assemblée et fait des recrues plus nombreuses encore. Knigge se soumit, mais il demanda l'autorisation de recruter d'abord, dans les villes les plus importantes des cinq Cercles dont il allait avoir à s'occuper, des adultes qui l'aideraient à mettre l'affaire en train. En peu de temps il eut enrôlé dans la Classe Minervale beaucoup de frères Maçons séduits par l'image enchanteresse que Knigge leur peignait de l'Ordre inconnu. Il avoue de bonne grâce que, « s'appuyant sur la parole d'honneur de son correspondant, il engageait la sienne pour garantir la grandeur et la bonté de l'œuvre et que, si Weishaupt promettait un Élysée, lui, entraîné par son tempérament, laissait entrevoir un paradis¹ ». Bientôt le courant devint si violent qu'il fut débordé et forcé d'admettre, sur les instances d'adeptes récents, des candidats qui ne présentaient pas toutes les garanties désirables. Il finit par avoir un nombre considérable de Minervaux à diriger².

1. *Endl. Erkl.*, 42.

2. Philon à Gatton, N. O. S., 101. — Knigge dit cinq cents, mais le chiffre paraît fortement exagéré. S'il est vrai que l'état de trouble où se trouvait la Franc-Maçonnerie à cette époque et que le peu de confiance qu'avaient la plupart des Maçons dans les résultats du futur Convent avaient déterminé un grand nombre de ceux à qui Knigge faisait des ouvertures à se laisser affilier, il est constant d'autre part, et de l'aveu même de Knigge, que beaucoup de ces recrues désertèrent au bout de très peu de temps. L'effectif réel du groupe de Minervaux dont il avait la direction fut donc très inférieur au chiffre indiqué par lui. Ce qui est exact dans son récit, c'est qu'il affilia quelques Maçons d'importance, tels que le Maître en Chaire de la Loge de la Stricte Observance, à Francfort-sur-le-Mein (Spartacus aux Arcopagites d'Athènes, 11 nov. 1780. O. S., 355). D'après Starck (*Triumph der Philosophie*, II, 272-273), il faudrait compter parmi ces recrues de choix : à Göttingue, le Dr Koppe (Accacius) et le professeur Feder (Aurelius) ; à Heidelberg, le conseiller ecclésiastique Miege (Epictète) ; à Hanovre, le conseiller aulique Falke ; à Wetzlar, Dittfurth (Minos), v. Riedesel (Ptolémée), v. Wenckstern (Carolus Audax), v. Vulpius (Cn. Pompée), tous quatre assesseurs à la Chambre d'Empire ; à Neuwied, le comte Stolberg (Campagna) et Kræber (Aglis) ; à Mayence, le coadjuteur v. Dalberg (Crescens), le conseiller ecclésiastique Kolborn (Chrysippe), le comte de Greifenklau (Hegesias), le chanoine Schelzer (Maneton) ; à Worms, le chanoine Schweickhard (Cyrille d'Alexandrie) et son frère (Maximilian Fedro) ; à Spire, le ministre de Hofenfels (Newton), le syndic Petersen (Bellisaire) ; à Cassel, Mauvillon, professeur à l'école des Cadets (Arcesias) ; à Berlin, Leuchsenring (Leveller) et Nicolai (Lucien). Mais, comme Starck n'indique pas la date du recrutement, il se peut que beaucoup des Maçons figurant sur cette liste ne soient entrés dans l'Ordre que beaucoup plus tard et au moins l'un d'eux, Leuchsenring, n'en a jamais fait partie, comme nous le verrons en un autre endroit.

Il avait à faire du reste à des gens dont la crédulité ne le cédait en rien à la sienne : « Chacun, dit-il, croyait trouver dans l'Ordre ce qu'il désirait et ce qu'il se promettait à lui-même ; il finissait par croire que je le lui avais promis et que je devais le lui procurer. » Ce n'est pas impunément en effet qu'on parle mystérieusement à de braves gens d'une association secrète dont la puissance formidable ne connaît pas d'obstacle et qui à l'omnipotence joint l'omniscience. Comme la foule n'a pas coutume de s'occuper longtemps de métaphysique transcendente, ces braves gens cherchent avant tout la solution des questions très secondaires et terre à terre qui les intéressent directement. « Un forestier, raconte Knigge, voulait-il savoir quelle sorte d'arbre prospère le mieux dans tel ou tel terrain, il le demandait à l'Ordre ; un chimiste désirait-il connaître la meilleure espèce de phosphore, c'était l'Ordre qui devait lui fournir le renseignement. Beaucoup exigeaient qu'on les aidât à obtenir des places ou des distinctions honorifiques ; d'autres réclamaient des avances d'argent, des souscriptions à des livres pour lesquels l'Ordre ferait de la réclame ; d'autres des prêts leur permettant de purger les hypothèques dont leurs biens étaient grevés ; d'autres enfin voulaient que l'Ordre négociait pour eux des mariages ou des accommodements ou sollicitât en leur faveur les juges à propos de leurs procès¹. »

Knigge sentit bientôt tout le poids du fardeau dont il s'était chargé et qu'il était d'ailleurs seul à porter, car à toutes ses demandes d'aide et de renseignements les Sérénissimes Supérieurs, à l'existence desquels il croyait toujours, lui faisaient répondre par Spartacus que chaque province devait s'occuper seule de ses propres membres. N'ayant pas connaissance des autres grades, il ne pouvait constituer des Supérieurs intermédiaires qui l'auraient déchargé d'une partie de la besogne. Obligé de répondre seul aux questions diverses dont il vient de nous donner un aperçu, il déploya une prodigieuse activité pour éviter une banqueroute morale et prévenir les reproches de gens dont les prétentions étaient peut-être d'autant plus grandes qu'ils n'avaient pas payé un kreutzer de frais de réception, et qui ne se gênaient pas pour témoigner leur mécontentement dans les termes les plus violents quand l'Ordre ne parvenait pas à les satisfaire. Pour répondre convenablement à un seul Quibus Licet, Knigge devait parfois écrire à dix autres personnes. Sa villa de Bockenheim devenait un office central de renseignements et d'aide mutuelle. Il avait presque toujours dans son cabinet quelques-uns des frères les plus jeunes qui lui servaient d'expéditionnaires ; il entretenait deux copistes assermentés, mais il était obligé de s'occuper lui-même des affaires graves et de la correspondance importante. Il travaillait seize heures par jour, et dépensa

1. *Endl. Erkl.*, 43-44.

en un an 250 florins en ports de lettres¹. Les frais de voyage même ne lui étaient pas remboursés, exception faite de quelques déplacements plus importants dont les intéressés le dédommagèrent. Sa santé et sa bourse se ressentirent bientôt de ce genre de vie et il fut même obligé d'engager pendant quelque temps son peu d'argenterie. Pourtant il arrivait à suffire à la besogne, grâce à l'étendue de ses relations, grâce au concours que se prêtaient les adeptes par son entremise et sans même se connaître. Il attribua, au nom de Supérieurs qui n'existaient pas, dignités, bénéfices, places honorifiques à ceux qu'il jugeait les plus dignes, fut dépositaire de secrets de famille et même, assure-t-il, de secrets d'état²; un peu effrayé parfois de la puissance d'une pareille association de volontés et d'intérêts et du mal qu'elle pouvait faire, si elle venait à tomber en des mains indignes, heureux en tous cas de jouer un rôle et de dépenser son activité.



Loin de lui venir en aide, les « Supérieurs Sérénissimes » avaient recours à lui pour d'autres besognes encore et mettaient à contribution ses talents de publiciste. Ils lui envoyèrent sur les intrigues des Jésuites des documents qui lui servirent à écrire plusieurs articles qu'inséra la *Correspondance de Schloezer*, à partir de mars 1781³. Les Jésuites y étaient représentés comme cherchant à chasser la langue allemande des écoles et des universités, à faire bannir des écoles primaires et supérieures les livres écrits par des protestants, à empêcher que la morale philosophique fût séparée de la morale religieuse, et Knigge s'efforçait de prouver que l'ignorance profonde des Loyolites en philosophie et en histoire leur faisait considérer comme hérétiques et réprouvés tous ceux, protestants ou catholiques, dont les connaissances l'emportaient sur les leurs.

Le plus important de ces articles est celui intitulé : « Tentatives faites par les ex-Jésuites pour rétablir en Bavière la barbarie et l'Ordre des Jésuites », parce qu'il montre comment Weishaupt profitait de la bonne volonté de Knigge pour mettre le public allemand au courant des querelles qui divisaient le petit monde universitaire d'Ingolstadt⁴. Il se compose

d'une préface où l'auteur souhaite que l'Électeur, dont il fait le plus plat éloge, ouvre les yeux sur les menées des Jésuites qui veulent s'emparer en Bavière des chaires de prédication et de la censure des livres, et de trois longs documents. Le premier est un rapport signé de quatre professeurs et adressé au Conseil Privé de Munich, le 9 août 1777, par la Faculté de théologie d'Ingolstadt. Les signataires protestent contre la prétention du professeur Stattler, ex-Jésuite, à être seul chargé de l'enseignement de la dogmatique. L'auteur de l'article ajoute que le rapport fut étouffé, que deux des signataires furent renvoyés dans leur couvent, que l'ex-Jésuite Sailer fut nommé d'abord répétiteur puis, en 1780, professeur de dogmatique, que les deux professeurs de mathématiques furent deux ex-Jésuites, qu'enfin les ex-Jésuites occupent actuellement sept chaires à l'Université et ont, par suite, sept voix dans le Sénat contre quatre qu'ils possédaient avant la suppression de leur Ordre. Ensuite vient une attaque très vive contre Stattler, son probabilisme et les intrigues des Jésuites à l'occasion des propositions faites au Conseil Privé en décembre 1779 par la Faculté de théologie. « Voilà trois ans qu'on travaille en secret à faire partir de la Faculté de théologie le professeur Stehler et de celle de droit le professeur Weishaupt et à les faire envoyer à Heidelberg, parce que ce sont surtout ces deux hommes qui, par loyauté, s'opposent aux menées des Jésuites ». L'article se termine par un avis de la Faculté de théologie, du 23 avril 1781, sur la fondation d'une chaire d'éloquence sacrée. La copie de ce rapport, dont la rédaction est attribuée à Stattler, est accompagnée de notes qui tendent à prouver que les Jésuites cherchent à rétablir leur Noviciat sous un autre nom et à faire de la propagande dans les campagnes, aussi l'article contient-il une protestation véhémement contre les scélérats qui veulent maintenir dans la barbarie, une nation « dont les Lumières se sont développées depuis peu d'une façon notoire¹ ».

Outre ces articles, Knigge écrivit, pour le compte des Illuminés, deux

1. Weishaupt, bien qu'un peu inquiet des suites que pouvait avoir cette attaque masquée, prenait des mesures pour faire connaître en Bavière l'article de Knigge. Il écrivait le 2 juin 1781 à Zwack : « Vous allez assister, ces jours-ci, à un événement qui va faire la plus grande sensation en Allemagne. Dans le prochain numéro de Schloezer paraîtra un article exposant tout ce que les Jésuites ont fait pour répandre la barbarie et ressusciter leur Ordre en Bavière. Ne communiquez cette nouvelle qu'aux Aréopagites et délibérez tout de suite sur la meilleure façon de tirer parti cum effectu de cet article à Athènes. C'est très probablement sur moi que retombera leur fureur, mais je m'offrirai volontiers comme victime si j'ai réussi, en agissant ainsi, à procurer à la raison l'occasion de s'exprimer librement. J'ai pris toutes mes précautions, mis en lieu sûr mes livres et papiers les plus précieux, brûlé les autres et je n'ai pas gardé cher moi une seule ligne sur les affaires de l'Ordre. Si vous, Messieurs, savez conduire habilement l'affaire à Athènes, soulever un bruit universel par l'intermédiaire de vos subordonnés, donner de l'importance à la chose et faire parvenir l'article entre les mains des grands personnages et de l'Électeur lui-même, vous rendrez le plus signalé service non à moi, mais à votre patrie et à la raison humaine outragée. » (Papiers Illuminés inédits. G. H. A. IV, 191).

1. Philon à Caton, N. O. S., 101.

2. Ne pas oublier que Knigge ne s'est jamais fait scrupule de gasconner, chaque fois que sa vanité y trouva son compte. Au surplus, les secrets d'état des petites cours qui pullulaient alors en Allemagne n'intéressaient pas la paix du monde.

3. Ces articles se trouvent dans les tomes 8 et 9 de ce périodique. Ce sont entre autres : Opinion de quelques prêtres catholiques sur les doctrines du professeur Wihl au Gymnase de Baden ; Monsieur l'ex-Jésuite Gruber ; Zäuper, etc. (Goedeke : *Knigges Leben*, 49-50).

4. *Correspondance de Schloezer*, livraison 49, vol. 9.

brochures: « Avertissement aux princes allemands, pour les mettre en garde contre l'esprit et le poignard des Jésuites¹ » et « Des Jésuites, des Francs-Maçons et des Rose-Croix allemands² ». Cette dernière brochure était signée avec une perfidie bien jésuitique: Joseph Aloys Maier, ancien membre de la Compagnie de Jésus. Elle se compose de trois chapitres: Remarques sur les principes pervers et dangereux de l'ancienne Société de Jésus, tirées de son histoire, des ouvrages de ses membres et d'autres sources dignes de foi; Lettre sur la Franc-Maçonnerie, écrite par un frère bien renseigné à un profane de ses amis; Nouvelles véridiques sur l'authenticité des Rose-Croix modernes. Le chapitre concernant les Jésuites est un travail de compilation. Knigge s'est servi de documents qui lui furent envoyés de Bavière et d'écrits hostiles aux Jésuites qu'il avait pu se procurer³ et il ne s'est manifestement pas préoccupé de rechercher si les accusations qu'il répétait de confiance avaient quelque fondement. D'ailleurs, ce n'était pas là ce qu'on attendait de lui et il faut reconnaître qu'il s'est consciencieusement acquitté de la tâche à lui confiée par les Sérénissimes Supérieurs. Il a mis dans son opuscule autant de passion apparente et d'indignation grandiloquente que ses inspirateurs pouvaient le désirer, et il faisait preuve ainsi d'un zèle d'autant plus louable « pour la cause de la raison et de la liberté qu'il n'avait jamais parlé de sa vie à un Jésuite⁴ » et que, n'ayant jamais eu à se plaindre d'eux, il les attaquait uniquement pour faire plaisir aux Illuminés⁵. Quant aux Rose-Croix il avait, comme nous le savons et quoi qu'il en ait dit plus tard⁶, des motifs de leur en vouloir et s'il satisfait, en les malmenant, les rancunes des Illuminés qui les considéraient comme les alliés ou même les instruments des Jésuites, il fut probablement bien aise de se venger du refus qu'ils avaient

opposé à sa demande d'affiliation. Attentif à satisfaire ses amis de Bavière, il entretenait le public allemand des griefs de Weishaupt contre les ex-Jésuites d'Ingolstadt « qui voulaient forcer les étudiants laïques à suivre les cours de théologie », signalait la conduite scandaleuse de l'ex-Jésuite Stattler « enseignant encore publiquement et impunément, les pires hérésies » et il glissait une réclame discrète pour l'Ordre des Illuminés. « Si, disait-il, une société aussi puissante, aussi fortement unie, sans pourtant recourir à des artifices aussi vils et honteux, voulait employer sa puissance pour le bien de l'humanité, pour réaliser des projets bienfaisants, pour répandre de bons principes, pour propager les « Lumières », bref pour poursuivre des buts utiles, si une association des meilleurs parmi les hommes se formait d'après un plan aussi bien conçu, instruisait ses disciples avec autant de soin dans la vertu que les Jésuites dressent les leurs à la méchanceté, si elle emplissait leur esprit, dès leur jeunesse, non de fanatisme mais d'amour pour le genre humain, du désir de propager des principes nobles et élevés et d'agir en grand pour le bonheur du monde, qu'est-ce que cette Société ne serait pas en état de faire? »

La docilité de Knigge enchantait Weishaupt et il comblait d'éloges ce précieux collaborateur. Il lui écrivait qu'il n'oublierait jamais, tant qu'il aurait un souffle de vie, le service qu'il lui avait rendu en combattant les Jésuites et qu'avec six hommes comme lui on pourrait réformer le monde.

Pourtant, si la vanité de Knigge était doucement chatouillée par de telles louanges, il commençait par ne plus savoir comment satisfaire à la fois les exigences contradictoires de son correspondant et de ses subordonnés. Malgré tous ses efforts la classe Minervale ne prospérait pas dans les pays protestants. Il avait beau représenter à Weishaupt que cette classe ne convenait qu'aux gens peu cultivés auxquels on avait à faire dans les pays catholiques, Weishaupt ne voulait rien entendre. Sans cesse il pressait Knigge d'organiser des Assemblées et il finit par témoigner quelque dépit du peu de résultats obtenus. Mais moins les recrues de Knigge montraient d'empressement à remplir leurs devoirs de Minervaux, plus elles mettaient de zèle à demander communication des grades supérieurs. Les attermolements continus de Knigge excitaient leurs soupçons, car les nombreuses impostures dont les Maçons avaient été récemment victimes rendaient suspects tous les Supérieurs Inconnus. Weishaupt s'étant décidé à envoyer à Knigge une partie de son grade d'Illuminatus Minor, les meilleurs d'entre eux. c'est-à-dire les plus enthousiastes, s'en montrèrent ravis et, pendant quelque temps, ils prirent patience. Mais les esprits recommencèrent à s'agiter et les adeptes craignirent d'être encore une fois dupes d'adroits intriguants. En outre, la plupart voulaient avoir une interprétation satisfaisante des hiéroglyphes

1. Ce pamphlet lui est attribué par Goedeke (*Knigges Leben*, p. 50), mais Knigge ne le cite pas dans la liste de ses œuvres (*Aus einer alten Kiste*: p. 30-34.)

2. *Ueber Jesuiten Freymaurer und deutsche Rosenkreutzer. Herausgegeben von Joseph Aloysius Maier, der Gesellschaft Jesu ehemaligem Mitglied.* Leipzig, 1781. (B. N. M. Hg. hum., 148). Knigge se reconnaît formellement l'auteur de ce factum. (*Aus einer alten Kiste*, p. 32 et *Endl. Erkl.* p. 48.)

3. Il cite, parmi les onze pamphlets auxquels il renvoie le lecteur, six opuscules français: les *Lettres Provinciales*, l'*Examen des Jésuites*, par La Chalotais, le *Jésuite criminel dans la théorie et pratique*, *Catéchisme des Jésuites*, les *Mystères les plus secrets des Jésuites*. L'ouvrage de Caradeuc de La Chalotais, procureur général au Parlement de Rennes, un des chefs de la campagne qui provoqua la suppression de l'Ordre des Jésuites en France, a pour titre exact: *Compte rendu des Constitutions des Jésuites*, et avait été publié en 1762.

4. Knigge, *Endl. Erkl.*, 48. — 5. Philon à Caton. N. O. S., 101.

6. Il prétend, dans une lettre confidentielle adressée à Zwack le 20 janvier 1783, (N. O. S., 101) et dans ses *Derniers Éclaircissements* (p. 48), qu'il n'avait aucun motif d'animosité contre les Rose-Croix, ce qui paraît bien étrange après l'humiliation qu'ils lui avaient fait éprouver. Sa déclaration qu'il avait toujours considéré les Rose-Croix modernes comme des imposteurs est aussi suspecte, car nous avons eu la preuve du contraire.

maçonniques et de toutes sortes de secrets; certains posaient à leur Supérieur des questions captieuses, auxquelles Knigge, dans son ignorance des opinions professées par l'Ordre sur certains points, était incapable de répondre. Enfin, à mesure que le nombre des recrues augmentait, Knigge malgré toute sa bonne volonté se trouvait débordé. Sa position devenait intenable. Il écrivit à Weishaupt en termes pressants: s'il ne recevait pas promptement communication des grades supérieurs, il serait obligé de se retirer. Mis au pied du mur, Weishaupt eut recours à un moyen désespéré: il avoua.

CHAPITRE III

La Réforme de l'Ordre des Illuminés

Correspondance de Knigge avec Weishaupt et les Aréopagites. — Son voyage en Bavière. — Conférences où est arrêté le plan du Système Illuminé. — Décision de l'Aréopage du 9 juillet 1781. — Convention du 20 décembre 1781. — La Loge Théodore et son Chapitre Secret. — Fondation de Loges Illuminées. — Mission de Costanzo à Berlin. — Répartition définitive des grades.

Weishaupt écrivit, vers le milieu de janvier 1781¹, à Knigge qu'à proprement parler l'Ordre n'existait encore que dans son cerveau, que seule la dernière classe, la Pépinière, avait été établie dans quelques pays catholiques, mais qu'il avait rassemblé en abondance les plus excellents matériaux pour les grades supérieurs². Il le pria d'excuser « l'innocente supercherie » dont il avait été victime, et, pour l'amadouer, il l'assura qu'après avoir longtemps cherché des collaborateurs capables de le seconder utilement, il n'en avait pas trouvé qui fussent aussi bien pénétrés de l'esprit de l'œuvre et dont l'activité fût aussi inlassable. Il se remettait complètement entre les mains de Knigge. Il s'engageait à lui communiquer tous ses brouillons et à lui laisser rédiger les cahiers comme il l'entendrait. Il lui permettait de faire connaître la vraie histoire de l'Ordre à qui il jugerait bon de le faire, pour avoir des lieutenants qui le soulagent dans sa tâche. Il allait jusqu'à ajouter qu'il ne voulait plus être le chef, mais bien se mettre sous ses ordres. Il l'invitait enfin à venir en Bavière où les frères l'attendaient avec la plus vive impatience et s'offraient à l'indemniser des frais du voyage³.

Il est possible que Knigge, en résumant la lettre de Weishaupt, en ait un peu forcé les termes. Il n'en est pas moins sûr que Weishaupt était décidé à s'assurer à tout prix le concours d'un homme qui, en peu de

¹ Knigge n'était pas encore Aréopagite le 6 janvier (Hertel à Hoheneicher B. U. M. E³, 49); le 13 février, Hertel annonce à Hoheneicher: « Philon est maintenant Aréopagite, c'est une conquête importante, pour notre Système (Ibid., E³ 20). Le 27 janvier Weishaupt déclare qu'il lui a confié le soin de mettre la Géographie en ordre. (N. O. S., 5).

² Knigge: *Endl. Erkl.*, 54. — 3. *Ibid.*, 55.

mois, avait fait tant de recrues, qui connaissait si bien la Franc-Maçonnerie¹ et dont la collaboration serait précieuse pour la rédaction des grades supérieurs. Il n'est pas étonnant, d'autre part, que l'aveu de Weishaupt n'ait pas déterminé Knigge à rompre. Il prétend qu'il se trouva d'abord dans un grand embarras et qu'il résolut de rester dans l'Ordre parce qu'il ne put se décider à détruire les espérances qu'il avait éveillées chez ses recrues et à abandonner aux risées du public un homme, qui avait agi d'une façon inconséquente il est vrai, mais dont les intentions étaient certainement des plus méritoires et enfin parce que sa retraite eût amené la ruine d'une entreprise qui donnait déjà en maints endroits des résultats merveilleux. A côté de ces raisons de sentiment il y eut d'autres motifs moins intéressés mais plus déterminants. Notons d'abord que la duplicité de Weishaupt ne souleva chez Knigge aucune indignation. Nous avons vu qu'à cet égard sa délicatesse morale n'était pas très grande et le temps n'était pas encore loin où il ne se faisait aucun scrupule de se prétendre possesseur des secrets mêmes qu'il voulait découvrir. Knigge avait joué maintes fois avec des dés pipés, il ne pouvait s'étonner que son adversaire s'en fût servi à son tour pour gagner la partie.

Puis, tout bien pesé, il avait plus de raisons pour être satisfait de l'aveu de Weishaupt que pour s'en affliger. En effet, s'il était obligé de reconnaître qu'il avait été honteusement dupé, s'il devait renoncer à trouver dans les hauts grades de l'Ordre ces connaissances secrètes qu'on lui avait formellement promises, il ne pouvait qu'être flatté de voir s'humilier devant lui le chef suprême de la Société, de passer de l'emploi de comparse à celui de protagoniste, de jouer dans la Franc-Maçonnerie, en se servant des Illuminés, le rôle éminent qu'il avait si longtemps ambitionné en vain. C'est là ce qui ressort clairement de sa réponse à Weishaupt. « Je lui écrivis, dit-il,² que j'étais décidé à ne pas l'abandonner, que la recherche des connaissances secrètes n'était pas ce qui m'avait déterminé en première ligne à entrer dans l'Ordre, mais bien le désir de me rendre utile à mes semblables et de contribuer au bonheur de l'humanité. Puisque j'y trouvais l'occasion la plus favorable pour atteindre ce but suprême, il m'était indifférent que l'Ordre fût ancien ou de fondation récente, qu'il fût complètement organisé ou encore à l'état de projet. Au contraire, cette dernière circonstance était beaucoup plus conforme à mes désirs, parce que l'organisation de l'Ordre pouvait être plus facilement adaptée aux besoins des pays protestants et remaniée en vue

1. Plusieurs passages des lettres de Weishaupt aux Aréopagites font allusion aux renseignements que Knigge fournissait sur la Franc-Maçonnerie. Voir notamment O. S., 359, 366.

2. Knigge : *Endl. Erkl.*, 56-57.

d'une fusion avec la Franc-Maçonnerie, considération qui avait une grande importance à mes yeux puisque tant d'hommes étaient attachés corps et âme à la Franc-Maçonnerie, se trouvaient posséder par là une sorte « d'esprit de corps » (*sic*) et attendaient tout des hiéroglyphes maçonniques. J'estimais qu'on devait tirer parti de cette disposition d'esprit pour expliquer les symboles d'une façon conforme à notre Système et, par ce moyen, arriver à diriger la Franc-Maçonnerie vers notre but sublime et la mettre sous notre direction. » D'ailleurs il jugeait devoir en agir maintenant vis-à-vis des autres comme on l'avait fait avec lui, car il ajoutait : « Je n'ai pas l'intention de confier pour le moment à d'autres membres l'histoire de la fondation de l'Ordre, de faire ce que vous appelez des Aréopagites. »

La confiance que lui témoignait Weishaupt avait remonté son courage. Il promit de faire patienter ses gens jusqu'à ce que les grades supérieurs fussent prêts, même si leur rédaction n'était pas achevée avant deux ans, ce qui était beaucoup s'engager. En réalité, il fut obligé de laisser partir les plus pressés et s'efforça de retenir par « les jongleries et les artifices les plus extraordinaires » ceux qu'il jugeait les meilleurs¹. D'ailleurs les colonies qu'il avait fondées étaient maintenant ce qui l'occupait le moins et toutes ses pensées allaient vers Munich et vers Ingolstadt. Il avait su faire la conquête du chef suprême, il lui fallait maintenant gagner les Aréopagites, ses nouveaux collègues. Il s'attira leur sympathie par le ton à la fois résolu et modeste de la première lettre, qu'il leur adressa. « Je m'estime très heureux, écrivit-il à Zwack², d'entrer en relations étroites avec des hommes si estimables et d'un jugement si excellent et ma plus douce occupation sera désormais de me rendre, en quelque mesure, digne de cet honneur. Vous trouverez que du moins ni la bonne volonté, ni le zèle, ni l'activité ne me feront défaut, que je saurai tout oser pour la bonne cause et ne reculerai ni devant les difficultés ni devant les dangers. »

Il ne tarda pas à leur donner des preuves non seulement de son zèle, mais aussi de sa compétence. A peine eut-il pris connaissance des grades déjà existants, des matériaux des grades futurs et de la correspondance des Aréopagites, qu'il envoya à ses collègues les observations que cette lecture lui avait suggérées et un nouveau plan d'organisation générale³. Avec un tel collaborateur tout devenait facile; Knigge, initié aux secrets des intrigues maçonniques, se jouait des difficultés que les candides Aréopagites avaient cru insurmontables. « Je dois avouer, écrivait-il à Zwack⁴, qu'à votre place je ne m'inquiéterais d'aucune Loge au monde, ne paierais rien à personne, ne me

1. Phil. à Cat. N. O. S., 101. — 2. Phil. à Cat. O. S., 357. — 3. Zwack, *Bewrk. Gesch.*, Engel, 115. — 4. Phil. à Cat., O. S., 357.

mettrais dans la dépendance de personne, mais chercherais à utiliser la crise actuelle pour travailler en toute liberté et constituer d'autres Loges. Qui pourrait vous interdire d'agir ainsi, puisqu'après tout personne ne sait qui a raison ? La Grande Loge Nationale d'Angleterre ne reconnaît pas les privilèges de Royal York et pourtant qui songe à déposer celle-ci ? Mais cela n'est pas mon affaire. Occupons nous de la nôtre. Si vous voulez obtenir de Londres une constitution de Loge Provinciale, cela ne souffrira pas de grandes difficultés ni ne vous occasionnera de gros frais. Vous aurez à payer une petite somme pour le diplôme et devrez désigner le frère au nom duquel il sera décerné, sans que cette dernière obligation soit absolue. Les Loges qui ont reçu leur constitution d'Angleterre ne paient pas la moindre cotisation annuelle; elles envoient seulement tous les trois ou quatre ans un modeste cadeau d'environ trois carolins à la Caisse de Secours, mais cela même est laissé à leur discrétion et elles ne le font pas toujours. Si vous voulez adresser une requête à la Grande Loge d'Angleterre pour demander un diplôme de Loge Provinciale accordé nominativement à un frère déterminé et valable pour votre Cercle, écrivez-la en français, ou mieux encore en anglais sous forme de lettre où vous insisterez surtout sur le tribut exagéré que Royal York vous extorque contrairement à sa constitution. Envoyez-moi votre requête et j'aurai soin que Gogel et Aristippe (du Fay) l'appuient chaleureusement. Je pourrai expédier le paquet par le courrier trimestriel de Hanovre qui prend aussi mes lettres. »

Les Aréopagites surent apprécier à sa valeur le concours que leur apportait Knigge. Ils furent très satisfaits de son projet d'organisation générale et abandonnèrent complètement à lui et à Weishaupt la rédaction des autres grades, se réservant seulement le droit de faire des objections si, contre toute attente, il devait s'y trouver quelque chose contre le but général de la Société². Libre de ses mouvements, Knigge se mit à l'œuvre sans retard. Pressé d'établir des Supérieurs intermédiaires, il se hâta de rédiger en collaboration avec Weishaupt le grade d'Illuminatus Major dont il avait reçu d'Ingolstadt la première ébauche et revit les deux premiers grades³. Les bases du Système ainsi solidement établies et mises en harmonie avec la Franc-Maçonnerie, Knigge se rendit à l'invitation de l'Aréopage.

1. Gogel, négociant à Francfort était, depuis 1751, Maître en Chaire de la Loge l'Union. Il avait été nommé, en 1766, par la Grande Loge d'Angleterre, Grand Maître Provincial pour les Cercles du Haut-Rhin, du Bas-Rhin et de Franconie. Il se rendait souvent en Angleterre et y entretenait des relations suivies avec les frères de Londres. — Du Fay, également négociant à Francfort, avait beaucoup d'influence dans la Loge l'Union, dont il faisait partie depuis vingt ans. Il devait en être nommé Maître en Chaire l'année suivante, après le décès de Gogel.

2. Zwack : *Beurk. Gesch.*, Engel, 115. — 3. Phil. à Cat., N. O. S., 101.



Au mois de novembre¹, les Illuminés lui ayant envoyé 50 florins pour ses frais de voyage², il alla en Bavière en passant par la Souabe et la Franconie. Il fut accueilli par tous les Illuminés avec une considération et une cordialité dont il fut profondément touché³. Il qualifie d'inoubliables les heures qu'il passa dans l'intimité « du cher Celse, traité comme un fils et un frère par sa femme si honnête et si sensée et par son aimable fille ». Il parle avec attendrissement de l'excellent Alfred et de sa digne épouse, de l'amabilité de Caton, de la bonté d'Arrian, de l'hospitalité d'Annibal, des soins que lui donna Scaliger pendant une indisposition dont il fut incommodé à Eichstaedt, du charmant caractère d'Alcibiade, des joyeux instants qu'il passa à Freysingen. Weishaupt fit sur lui tout d'abord une impression non moins favorable. Il se sentit pénétré de respect pour « ce grand homme, ignoré comme un diamant caché au sein de la terre et que peu de gens croyaient digne d'être tiré de cette obscurité, mais si profondément vénéralisé de ce petit nombre d'hommes qui le considéraient comme un des plus nobles êtres qui aient jamais existé, digne de réformer les Etats et les peuples, de répandre la lumière sur la terre, un de ces hommes enfin dont la lampe de travail éclaire le monde⁴. »

Pourtant, quand la connaissance devint plus intime, Knigge eut l'occasion de faire certaines remarques qui refroidirent son enthousiasme. Il continua à regarder Weishaupt comme « un cerveau de premier ordre, un profond penseur, d'autant plus digne d'admiration qu'il devait à lui-même toute sa culture intellectuelle et l'avait menée à bonne fin en surmontant les obstacles d'une stupide éducation catholique, par ses propres réflexions et la lecture de bons livres, si difficiles à se procurer dans ce pays⁵. » Il reconnut « que son cœur brûlait du désir désintéressé d'entreprendre quelque chose de grand et d'important pour le bien de l'humanité⁶ », qu'il avait auprès de ses concitoyens impartiaux la réputation d'un homme instruit, sensé et de mœurs irréprochables, qu'il menait une vie simple et digne et remplissait consciencieusement les devoirs de sa profession⁷. Mais il aperçut bientôt des ombres au tableau. Que Weishaupt eût la manie de surcharger ses lettres de citations empruntées aux écrivains anciens et modernes, qu'il ne pût se

1. Mémoire de Hertel, G. H. A., 154. — 2. Hertel à Hoheneicher, 3 nov. 1781. B. U. M. E^o 64.

3. Il a noté les impressions éprouvées alors dans le roman autobiographique : *Le Roman de ma vie*, paru l'année suivante.

4. *Roman de ma vie*. Lettre 11, datée du 27 novembre 1781.

5. Endl. Erkl., 59. — 6. *Ibid.* — 7. *Ibid.*, 63.

défaite du ton professoral et affaibli par là l'impression que causait sa chaude éloquence, passe encore. Ce qui était plus grave, c'est qu'il n'avait aucune connaissance pratique de l'homme et qu'il avait tiré des livres toutes ses idées sur ce qu'on pourrait faire d'utile dans le monde, c'est surtout que, n'ayant d'autres données sur l'art de gouverner ses semblables qu'une connaissance exacte de la constitution des Jésuites et de la façon dont les Pères en agissaient avec leurs élèves, Weishaupt était convaincu que le seul moyen de réaliser son plan était une autorité despotique des supérieurs sur les inférieurs et une obéissance aveugle et passive de ces derniers ; cette erreur avait développé la soif de domination qui lui était naturelle et Knigge fut obligé de reconnaître qu'il y avait chez Weishaupt un désir immodéré de commander, de l'entêtement et de l'orgueil ¹.

Les Aréopagites de leur côté, quelque excellentes gens qu'ils pussent être dans leur privé, parurent à Knigge peu faits pour diriger une société secrète. Zwack excepté, ils étaient tous ou trop distraits par leurs plaisirs ou trop pris par leurs occupations professionnelles pour s'occuper de l'Ordre d'une façon utile ; ils ne faisaient rien et prétendaient être consultés sur tout ². Il s'aperçut aussi qu'ils manquaient de franchise à son égard et il découvrit qu'ils lui avaient cité, comme faisant partie de l'Ordre, des personnes du premier rang qui n'en avaient jamais entendu parler, ainsi qu'il l'apprit de bonne source ³. La modestie de leur situation ne leur permettait pas de connaître le cours du monde ; aucun d'eux n'avait une connaissance pratique et un peu approfondie du cœur humain, n'avait l'expérience d'autres associations secrètes, n'était au courant des Systèmes maçonniques et l'ignorance de Weishaupt dépassait, à cet égard, celle de ses associés. Knigge fut obligé de leur faire un cours sur la situation de la Franc-Maçonnerie qu'ils ignoraient complètement ⁴.

La façon dont ils concevaient les « Lumières » qu'ils voulaient répandre parut à Knigge étroite et fautive. Ce qu'ils appelaient ainsi, c'était une hostilité violente contre toute idée religieuse et il constata que tous, sans exception, parlaient au moins trop librement sur la religion, la foi et la révélation, qu'ils se montraient intolérants vis-à-vis d'honnêtes gens, dont le seul tort était de rester attachés à une confession quelconque et de ne pas vouloir renoncer à leur foi tant qu'on ne leur aurait pas donné, à la place, quelque chose qui satisfît complètement leur cœur et leur raison ⁵. Il s'aperçut que

1. *Endl. Erkl.*, 76. — 2. *Ibid.*, 70.

3. *Originalschreiben eines Illuministen an einen Freund der von diesem System nicht ist*, 15 septembre 1784, vraisemblablement de Knigge. G. H. A. non coté.

4. Knigge : *Vertheidigung meines Betragens in Ansehung des Ordens der Illuminaten*, 20 avril 1784. G. H. A. non coté.

5. *Endl. Erkl.*, 71.

la pureté des mœurs de ces réformateurs laissait en général à désirer. qu'ils se mêlaient aux intrigues politiques et n'étaient que trop portés à procurer aux membres de l'Ordre des avantages particuliers dans le monde profane, sous prétexte que les ennemis de la bonne cause dans ce pays, c'est à savoir les Jésuites, qui avaient la plus grande influence sur le gouvernement, se servaient de moyens semblables, ce qui autorisait les Illuminés à agir de même.

Enfin il trouva les chefs de l'Ordre profondément divisés. Les relations entre Spartacus et les Aréopagites ne s'étaient pas en effet améliorées à partir du moment où nous les avons quittés. Weishaupt continuait à se plaindre de la paresse et de l'inexactitude de ses correspondants qui le laissaient parfois trois semaines sans nouvelles ¹. Fidèle à sa méthode qu'il croyait habile, mais qui était en réalité fort maladroite, il ne cessait de leur vanter le zèle de Knigge pour exciter leur émulation ² et n'arrivait qu'à les blesser. Il les traitait toujours en petits garçons, refusant, par exemple, de leur communiquer les lettres de Knigge tant qu'ils ne seraient pas plus exacts à répondre ³. Les ambitions particulières, les conflits d'attributions divisaient à leur tour les Aréopagites. Au mois de juillet 1780, les Illuminés d'Erzeroum s'étaient déclarés indépendants d'Athènes et avaient voulu former une province autonome. Mahomet, impatient du joug que les Athéniens prétendaient lui imposer, avait obtenu de Weishaupt qu'il sanctionnât cette déclaration d'indépendance. C'était en vain que les Athéniens avaient proposé d'établir une députation du Directoire Illuminé, composée de Mahomet et d'Arrian avec Tamerlan pour secrétaire, et dont l'avis aurait toujours été considéré au sein de l'Aréopage athénien comme un *votum informativum vim decisivam habens*, Erzeroum avait rompu toute relation avec Athènes ⁴. Pour mettre fin à cette scission, il avait été décidé qu'un Congrès général de l'Aréopage d'Athènes, auquel Annibal viendrait assister, se tiendrait à Munich à la fin de septembre ⁵. Cette réunion avait eu lieu le 5 octobre sous la présidence de Weishaupt. L'assemblée s'était préoccupée surtout de fixer le rôle et les attributions de chacun des Aréopagites dans le gouvernement de l'Ordre. Après avoir divisé le royaume Illuminé en 12 provinces, dont chacune devait être gouvernée par un Provincial assisté d'un ou plusieurs Conseillers et Secrétaires, elle avait distribué ces différents postes entre les Aréopagites dont chacun se trouvait

1. Spartacus aux Aréopagites d'Athènes, 11 novembre 1780. O. S., 356. — 2. *Ibid.*, 363, 366, 367.

3. *Ibid.*, 366. — Knigge avait d'ailleurs eu l'imprudence de mettre Weishaupt au courant de ses récriminations, car celui-ci écrivait à Zwack (N. O. S., 180) : « J'ai vu par la lettre de Philon quelle idée avantageuse vous cherchez à lui donner de moi, Messieurs les Aréopagites. »

4. Hertel à Hoheneicher, 8 juillet 1780. B. U. M. E² 79. — 5. *Ibid.*, 75.

ainsi participer à la direction de plusieurs provinces¹. Le Provincial devait administrer sa province sans que le Général Spartacus eût le droit d'intervenir directement. Les Provinciaux par contre étaient obligés d'envoyer tous les mois au Général le *Diarium*, tenu par un des Conseillers, et indiquant les réceptions, promotions, l'état de la caisse, les événements importants ainsi que les *Diaria* des Supérieurs des Assemblées Minérales².

Cette convention avait ramené pour un moment la paix dans l'Aréopage, mais, pour que les querelles prissent fin entre Spartacus et les Aréopagites, il aurait fallu que le premier renonçât à se montrer aussi jaloux de son autorité et que les autres fissent preuve de moins d'insubordination. Aussi Weishaupt avait recommencé bientôt à se plaindre de ses collaborateurs. Tantôt il s'indignait de la désobéissance des Aréopagites d'Athènes et proposait à Zwack d'abandonner Celse, Marius et Scipion à eux-mêmes, dans l'espoir qu'ils seraient promptement quittés par leurs subordonnés³. Tantôt c'était à Celse qu'il s'en prenait en particulier. Il l'accusait de réunir trop fréquemment les frères dans sa propre maison, d'être la cause de tout le désordre⁴, d'être trop entêté pour se soumettre aux avis des autres, et d'être empêché par ses occupations ou sa mauvaise volonté de rendre à l'Ordre les services qu'on avait le droit d'attendre de lui. « Je vous conseille, écrivait-il à Zwack⁵, de laisser Celse, Marius, Scipion et Ajax faire ce qu'ils veulent. Feignez de vous relâcher, ne travaillez plus. Quand eux aussi cesseront de travailler, tout se dissoudra inmanquablement en peu de temps. Ceux de nos gens qui ont quel-

que valeur partiront d'eux-mêmes, dégoûtés de cette anarchie. Les Aréopagites s'apercevront des conséquences de leur conduite et l'Ordre sortira de ces ruines avec un éclat et une discipline encore plus imposants... Personne ne nous fait autant de tort que Celse et personne n'est plus difficile à convaincre que Celse et peut-être peu d'hommes pourraient être aussi utiles que Celse... Marius est entêté et ne comprend aucun plan un peu étendu; Scipion est négligent et je ne veux rien dire d'Ajax... Ayez soin de rentrer en possession de mon dernier grade, je crains qu'on n'en fasse mauvais usage. Il ne faut pas laisser de couteaux dans la main des enfants. » Tantôt c'était Mahomet qui le réduisait au désespoir⁶. Zwack, lui-même, se voyait reprocher d'avoir fait des promotions sans en informer le Général, et d'avoir, à son insu, créé pour les Supérieurs des Assemblées un nouveau grade, qu'il avait, pour comble d'impudence, baptisé *Illuminatus Minor*⁷. Weishaupt écrivait à tous les Aréopagites des épitres justificatives et comminatoires⁸. Elles restaient sans effet et il soupçonnait les Athéniens des desseins les plus noirs. Si Marius ne se hâtait pas de renvoyer le projet de grade qui lui avait été communiqué, c'est, pensait Weishaupt, qu'il voulait lier les mains au Général⁹. Quant à Celse « qui aimait tant à dire aux gens toutes les sottises et grossièretés possibles, sans permettre qu'on lui répondît le moindre mot et passait son temps à tonner et à débâter contre lui », Weishaupt n'osait plus lui écrire, de peur de froisser sa susceptibilité¹⁰. Il n'était pas moins indigné de l'injustice des Athéniens qui s'étonnaient de le voir réclamer un carolin pour ses frais de correspondance, tandis que chaque Provincial faisait payer à la caisse de sa province ses ports de lettres et que beaucoup d'Aréopagites se servaient de lui comme de « boîte aux lettres ». Il trouvait qu'exiger du Général qu'il payât tant de sa poche « c'était trop blesser la délicatesse d'un homme¹¹ ».

Les Aréopagites n'acceptaient pas les mercuriales de leur chef avec plus de résignation qu'autrefois; l'écho de leur mauvaise humeur était plus d'une fois arrivé jusqu'à Francfort et Knigge avait reçu des lettres où ils se plaignaient de l'entêtement de Weishaupt, de son despotisme, de sa façon jésuitique de semer entre eux la discorde pour fonder son pouvoir sur la division des esprits, du peu de solidité de ses principes, du défaut de constance de son amitié et de la facilité avec laquelle il retirait sa confiance. Ils lui reprochaient de se tenir pour le premier des hommes, pour un second Messie et

1. Voici le Tableau du Gouvernement de l'Ordre dressé par le Congrès Général des Aréopagites Athéniens à Athènes, le 5 Meharn, 1150 (B. U. M. B., 8).

Général : Spartacus. Archiviste et Questeur général : C. Marius.

1. Grèce (Bavière) Provincial : Caton. Conseillers Provinciaux : Ajax, Marius, Scipion, Celse. Secrétaires : Alcibiade, Solon.

2. Illyrie (Franconie) Provincial : Arrian. Conseiller Provincial : Mahomet.

3. Pannonie (Soubie) Provincial : Mahomet. Conseiller et Secrétaire Provincial : Tibère.

4-5. Dacie et Macédoine (Haut et Bas-Rhin) Provincial : Celse. Conseillers et Secrétaires Provinciaux : Ajax, Caton, Marius, Scipion.

6-7. Ionie et Eolie (Haute et Basse-Saxe) Provincial : Scipion. Conseillers et Secrétaires Provinciaux : Ajax, Caton, Marius, Celse.

8. Thessalie (Westphalie) Provincial : Alcibiade. Conseiller Provincial : Marius.

9. (Italie) Provincial : Annibal. Conseiller Provincial : Caton.

10. (Suetia ?) Provincial : Tibère. Conseiller Provincial : Marius.

11. (Belgique) Provincial : Ajax. Conseillers et Secrétaires provinciaux : Caton, Marius, Scipion, Celse.

12. Pont (Tyrol) Provincial : Solon. Conseillers et Secrétaires Provinciaux : Ajax, Caton, Marius, Scipion, Celse.

1. Procès-Verbal du Congrès Général des Aréopagites Athéniens à Athènes, le 5 Meharn, 1150. B. U. M. B., 8.

2. Spartacus à Caton, 12 février 1781. O. S., 368-371. — 4. *Ibid.*, 363-64, 23 février 1781; 373, 2 avril 1781. — 5. O. S., 370, 12 février 1781.

1. O. S., 370, 12 février 1781. — 2. Spartacus à Caton, 2 avril 1781. O. S., 372.

3. Spartacus à Caton. O. S., 363. — 4. *Ibid.*, 26 mai 1781. O. S., 378, 154.

5. Ce qui avait surtout indigné Weishaupt, c'est que Celse, auquel il avait envoyé son Système de l'Idealisme « qui lui avait coûté tant de peine », avait toujours négligé de lui écrire ce qu'il en pensait, malgré les instances de l'auteur (O. S., 379).

6. En français. O. S., 378 154.

de ne donner raison qu'à ceux qui savaient le flatter¹. En outre, ils n'arrivaient pas à s'entendre entre eux et les querelles étaient devenues si fréquentes au sein de l'Aréopage que, pendant l'année 1781, les sessions étaient tenues très irrégulièrement et peu fréquentées. Weishaupt, venu à Munich pendant l'été pour essayer de rétablir la concorde, avait dû repartir sans avoir obtenu de résultats².

Knigge ne se laissa pas rebuter par ces constatations peu encourageantes. Il sentait qu'il était pour les Bavarois l'homme nécessaire. Il arrivait avec le prestige que lui conféraient sa connaissance des choses de la Maçonnerie, ses relations dans le monde des sociétés secrètes, les services qu'il avait déjà rendus à l'Ordre, enfin ce ton et ces manières d'homme de cour qui en imposent toujours aux bourgeois et aux gentillâtres. Il était sûr d'être, au moins dans les commencements, obéi avec empressement et il était trop habitué à vivre dans l'heure présente pour s'inquiéter de l'avenir. Il allait être le guide, le conseiller, le maître, il était au comble de ses vœux.

Son premier soin fut de jouer le rôle de médiateur entre Spartacus et les Aréopagites. Ses talents de diplomate et son éloquence insinuante firent merveille. Il parvint sans peine, assure-t-il, à rétablir la paix, au moins momentanément, entre les frères ennemis. Après avoir ramené la concorde au sein de l'état-major, il s'occupa de remonter le moral des troupes. Sous prétexte de distribuer les nouveaux cahiers d'Illuminatus Minor revus par lui, il se présenta aux frères Illuminés comme un député envoyé par les Sérénissimes Supérieurs. Il assista à quelques réunions, inspecta, en qualité de « Visiteur » (*sic*) muni de pleins pouvoirs, les différentes Pépinières de la région, « ranima les courages, enflamma les cœurs, prodigua les promesses, donna des espérances ». Ce fut une tournée triomphale. Bassus, qui l'accompagna dans une partie de ce voyage apostolique, fut tellement séduit par son éloquence et sa personne qu'il s'engagea à faire de la propagande au Tyrol³.

Entre temps, Knigge avait avec Weishaupt et les principaux Aréopagites de longs entretiens au cours desquels furent débattues et réglées les questions concernant l'organisation de l'Ordre, les buts qu'il poursuivait et la fondation d'un Système maçonnique indépendant. Tout d'abord il montra ce que

le plan primitif de Weishaupt avait d'impraticable. Elever des jeunes gens dans l'esprit humanitaire de l'Ordre, n'attendre pour l'époque actuelle aucun fruit de ses efforts et mettre ces jeunes gens, une fois formés, à la tête de la Société pour qu'ils fussent, à leur tour, les éducateurs des générations futures : c'était là un projet à la vérité noble et désintéressé, mais qui lui semblait irréalisable pour plusieurs raisons. En premier lieu, à supposer qu'un homme fût capable de donner à deux disciples une pareille éducation qui exigeait des soins incroyables et que chacun d'eux eût dressé deux autres élèves, il se passerait un siècle avant qu'on pût dire que l'Ordre était véritablement fondé et ces quelques personnes n'auraient au fond obtenu rien de plus que ce à quoi vise tout père de famille raisonnable. Pour fonder un Ordre digne de ce nom, il faudrait donc entreprendre l'éducation d'un nombre assez considérable de jeunes gens ; mais, en ce cas, un seul homme était incapable de suffire à la besogne, le fondateur était obligé de s'adjoindre des collaborateurs adultes. Or ceux-ci n'ayant pas reçu de l'Ordre leur éducation et étant à un âge où le caractère est formé et les idées arrêtées, il fallait que les Illuminés renoncent à n'avoir entre les mains que des instruments passifs et forgés par eux-mêmes. D'autre part, comment mener à bien l'œuvre d'éducation morale qu'on voulait entreprendre, si l'Ordre, démuné de toute contrainte extérieure et de toute sanction effective, ne pouvait obtenir l'obéissance des jeunes gens en leur promettant des avantages matériels certains comme récompense de leur docilité et de leur zèle, promesse qui supposait une puissance que seul un Ordre déjà existant pouvait avoir ? Enfin, abstraction faite de ces considérations, la méthode de Weishaupt était loin de donner les résultats infailibles que son inventeur en avait attendus : les plaintes de Weishaupt sur l'immoralité de certains de ses disciples, la conduite d'Ajax prouvaient que son efficacité pouvait quelquefois laisser à désirer.

Cette conception première de Weishaupt contenait de plus en germe une conséquence inéluctable : c'est qu'un Ordre reposant sur ce principe devait avoir fatalement une organisation despotique. Cette idée semblait à Knigge à la fois fautive et dangereuse : fautive, parce qu'il était évident pour lui que la coopération des idées d'hommes mûris par l'expérience devait être plus féconde que l'esprit d'un seul homme, à moins d'admettre l'impossible, c'est-à-dire que cet homme fût seul sur la terre à sentir ce qui était bon et utile pour l'humanité ; dangereuse, parce que, si le chef venait à être un homme égoïste et avide de dominer, une société secrète, dont les membres se prêtaient un appui réciproque pour arriver aux emplois et aux charges, serait entre ses mains une machine terrible pour l'humanité. Ainsi on devait renoncer à une méthode à la fois lente, inefficace et périlleuse et qui about-

1. *Endl. Erkl.*, 75.

2. G. H. A., 16., Interrogatoire de Massenhausen, du 28 avril 1787.

3. « Thèbes. *Diarium* du mois Adarneh 1151 (décembre 1781). Du 30 : Annibal et Philon sont arrivés ce matin. Annibal aussitôt initia Musonius avec les cérémonies habituelles et en fit autant, l'après midi, pour Atticus, Pansa et Lepidas. Ensuite Philon conféra à Augustus et Musonius le grade d'Illuminatus Minor. Annibal qui avait rempli, à cette occasion, les fonctions de parrain ouvrit solennellement l'Assemblée Minérale à laquelle il donna pour Supérieur, Musonius ; pour Censeur, Solon ; pour Questeur, Alcibiade et pour Secrétaire, Augustus. Il y eut le soir un banquet. » (B. U. M. B., 9.)

tissait au régime monarchique dans le gouvernement de l'Ordre. On conserverait à la Société son caractère d'institut d'éducation morale; mais, pour lui donner de sûrs moyens d'action, on recruterait aussi des hommes d'expérience, des hommes ayant déjà la pratique du monde, des hommes en place, comme Weishaupt l'avait déjà fait lui-même pour Bader et pour Zwack, comme il avait permis à Knigge de la faire à Francfort, et l'on instituerait un Conseil Suprême recruté parmi ces mêmes hommes, pour empêcher le chef de l'Ordre d'abuser de son pouvoir.

Il était encore un autre point sur lequel l'opinion de Knigge était bien arrêtée. L'esprit violemment antireligieux qui animait la majorité des Aréopages devait faire place à des sentiments plus tolérants, ou du moins il ne devait pas se manifester dans les doctrines officielles de la Société. Knigge connaissait bien l'origine de cet état d'esprit et avouait qu'il n'avait rien d'étonnant dans des pays exclusivement catholiques, où la culture intellectuelle des jeunes gens était entièrement négligée et où la religion était enseignée d'une façon inconciliable avec le but que se proposaient les éducateurs. Il trouvait naturel que les gens qui ont reçu une pareille éducation rejettent la noix avec la coquille et cessent de croire à toute religion positive du moment où ils commencent à ouvrir les yeux et veulent se débarrasser des chaînes de la superstition¹. Lui-même, en arrivant en Bavière, avait éprouvé cette sensation d'étouffement, dont ne pouvait se défendre tout Allemand protestant mettant le pied dans ce pays. « C'est un endroit maudit », disait-il d'Eichstaedt, dans son *Roman de ma vie*². « O gouvernement des prêtres quand donc cesseras-tu? Les habitants cherchent toujours, soit par méfiance, ou parce qu'ils n'ont rien de mieux à faire, par oisiveté, à savoir ce que nous sommes, quelle est notre profession, comment nous nous nommons, ce qui nous amène ici. Il faut avouer que celui que ses intérêts n'appellent pas dans cette ville aurait tort d'y venir pour son plaisir. Et cette atmosphère d'oppression papiste! Les habitants n'osent pas respirer à leur aise. Cela est intolérable. Celui qui n'a pas encore vécu dans ces pays catholiques où règne le plus profond obscurantisme est tenté à chaque instant de croiser les mains au-dessus de sa tête³. Hier un prêtre que nous avons rencontré dans la salle d'auberge parlait d'un luthérien qui s'est établi ici et y est devenu chrétien! Voilà l'idée qu'on se fait à Eichstaedt des autres confessions... La ville est morte, et quand vient le soir, moment où les prêtres qui presque seuls remplissent les rues pendant le jour ne peuvent plus sortir, on n'aperçoit plus un être vivant, si ce

n'est un capucin qui, rasant les murs, se rend chez une jolie femme malade pour lui porter quelque sacrement. On croirait que la peste a emporté tous les habitants, et en effet ce qui dépeuple ainsi les Etats catholiques est pire que la peste. » Knigge était donc tout prêt à excuser ses frères bavarois quand il les entendait débâter contre ces coquins de prêtres et contre la superstition.

Mais précisément parce que cette disposition d'esprit était un produit local, il estimait nécessaire d'en purger l'Ordre, si l'on voulait qu'il fit des progrès dans l'Allemagne protestante où les manifestations de cette passion antireligieuse pourraient scandaliser nombre d'esprits pondérés. D'ailleurs ce n'était pas seulement par prudence, c'était aussi par goût qu'il réclamait une réforme radicale sur ce point. Non pas que sa foi chrétienne fût bien orthodoxe. Comme un grand nombre de ses coreligionnaires, il croyait sincèrement que l'essence de la doctrine du Christ doit être cherchée dans les principes de morale inscrits au fond du cœur de tous les hommes et faciles à déchiffrer pour peu qu'on veuille regarder en soi-même⁴. Pour le surplus il attachait peu d'importance à l'Ancien Testament, car les livres historiques des Juifs n'avaient d'autre mérite à ses yeux que ceux de l'antiquité⁵. Seulement il jugeait des questions religieuses avec une largeur de vue et une égalité d'âme inconnues à ses amis de Bavière⁶ et le sentiment du divin lui paraissait chose respectable. C'est pourquoi il avait horreur des pamphlets que les « philosophes » français lançaient contre le christianisme. La réputation que lui inspiraient, à Goettingue, les écrits satiriques de Voltaire n'avait pas diminué avec le temps. « J'ai, devait-il écrire quelques années après⁷, toujours méprisé ce vil flatter des grands, ce frivole persifleur qui abusait de ses talents pour jeter le ridicule sur les objets qu'il n'avait ni la force, ni le courage d'approfondir. » L'homme qui, l'année suivante, déclarait dans son rapport sur la province de Dacie⁸: « Il ne faut pas traiter la vérité comme une fille de joie. C'est une femme honnête et pudique. L'esprit de prosélytisme et d'intolérance est aussi révoltant chez un déiste que chez les prêtres », ne pouvait goûter le matérialisme grossier et batailleur d'un Naigeon, dont

1. Lettre à de Luc. Klenke, 71. — 2. *Ibid.*, 70.

3. Il ne partageait pas non plus les craintes puériles qu'inspiraient à Gedike, Biester, Nicolai et consorts, les intrigues des Jésuites et le prétendu Crypto-catholicisme. Il écrivait, le 29 juillet 1785, à Hertel: « Je ne crois pas, bien que ce soit là l'opinion de beaucoup de personnes, que l'Eglise romaine ait un plan arrêté depuis longtemps pour ruiner l'Eglise protestante par des menées souterraines. La papauté a toujours été animée de l'esprit de prosélytisme, suite naturelle des maximes du catholicisme; quelques prêtres, dans quelques contrées, se montrent intolérants, mais le clergé protestant agit tout de même quand il en a le pouvoir. Encore une fois, je ne crois pas à un plan arrêté. » (Papiers Illuminés Inédits, G. H. A., non coté.)

4. Lettre à de Luc. Klenke, 70. — 5. Août 1782. N. O. S., 1, 205.

1. Knigge, *Endl. Erkl.*, 71. — 2. T. II, p. 328 et 330. Édition de 1805. — 3. Signe de détresse des Francs-Maçons.

les Minervaux, au témoignage de Bassus, faisaient leurs délices, et tout ce qu'il y avait d'agressif, de brutal et d'inintelligent dans l'anticléricalisme de ses nouveaux amis devait froisser son esprit plus ouvert et moins prévenu.

Knigge n'eut pas à se mettre en frais d'éloquence pour convertir les Aréopagites à ses idées¹. Soit qu'ils fussent arrivés d'eux-mêmes à se placer à son point de vue, soit, ce qui est plus vraisemblable, qu'il les eût déjà catéchisés dans les lettres qu'il leur avait adressées depuis son élévation au grade de Conscius, ils avaient accepté dès le 9 juillet 1781, c'est-à-dire trois mois avant l'arrivée de Knigge en Bavière, les conditions qu'il entendait leur poser. Le 9 juillet, en effet, les onze Aréopagites bavaros² s'étaient réunis à Munich en assemblée générale et avaient tous signé le procès-verbal de leurs délibérations intitulé : « Décision prise en commun par les Aréopagites sur le but de la Société, les moyens qu'elle doit employer et l'organisation qu'il faut lui donner ». Cette « décision » consacrait la défaite de Weishaupt et le triomphe des idées du nouvel Aréopagite : gouvernement oligarchique remplaçant le gouvernement monarchique que le fondateur de l'Ordre avait toujours cherché à établir, recrutement parallèle de jeunes gens et d'hommes mûrs, neutralité politique et religieuse. Les Aréopagites se réservaient expressément le droit de présenter leurs observations sur la rédaction des nouveaux grades et de se renseigner sur la façon dont les choses se passaient dans les districts non soumis à leur direction immédiate, pour savoir si le présent traité y était respecté, c'est-à-dire si l'enseignement y était donné et le recrutement pratiqué conformément aux principes énoncés ci-après.

Ces principes, tout en s'inspirant des idées qui avaient poussé Weishaupt à fonder l'Ordre, trahissaient l'influence modératrice et le sens pratique de Knigge. L'instruction passait au premier plan. L'Ordre cherchait, avant tout, à répandre les « Lumières » et s'efforçait par suite de multiplier et de perfectionner les établissements d'enseignement de tous les degrés et les sociétés savantes, de placer dans les écoles populaires des maîtres compétents, de répandre les connaissances utiles, déjà existantes, dans les classes de la société auxquelles elles étaient jusqu'alors restées étrangères, d'augmenter la somme de ces connaissances en rendant plus praticable la voie qui conduit aux sciences et aux arts, en distinguant partout l'utile du superflu et en écar-

tant tous les obstacles qui s'opposaient à leurs progrès. Par contre, l'éducation sociale, la pensée maîtresse de Weishaupt, se voyait avec une douceur polie mais ferme repoussée au second rang. La Décision accordait que l'Ordre devait offrir aux jeunes gens des attraits qui diminuent l'intérêt que leur présente le vice, elle approuvait les règlements rédigés jusqu'à ce jour pour mettre à l'épreuve et former les jeunes gens³, mais elle ajoutait expressément que, pour atteindre le but de la Société, il fallait d'un côté recruter des hommes expérimentés, éclairés et honnêtes, de l'autre en former de tels, mettant ainsi en seconde ligne la pédagogie sociale qui, dans le plan primitif, était la vraie raison d'être de l'Ordre.

Enfin, et ceci n'était pas le moins remarquable, la Décision établissait comme un principe inviolable que l'Ordre ne s'occuperait ni de religion, ni de politique, le but principal et les moyens indiqués plus haut ayant, par eux-mêmes, une grande action sur la superstition, le despotisme et la tyrannie. Considérant que le siècle présent avait déjà fait, à cet égard, des pas de géant, l'Ordre réservait cette tâche aux efforts et au génie des générations futures. Il déclarait que les éclats publics de l'incrédulité sont un effet de la corruption des mœurs et une de leurs causes et il manifestait la résolution de les combattre, aussi bien que les actes de violence amenés par le fanatisme et dirigés contre la constitution des Etats, la tranquillité des citoyens et des princes. Les Illuminés, tolérants vis-à-vis de toutes les religions, étaient aussi vis-à-vis des partisans des différents systèmes philosophiques ; l'Aréopage rejetait, en principe, la proposition d'avoir une philosophie propre à l'Ordre et il remettait à plus tard de décider, après mûre réflexion, et en assemblée générale, s'il serait donné dans les grades supérieurs un enseignement ou même exprimé seulement un avis sur les questions concernant la religion et l'Etat.

A vrai dire, tout ce passage de la Décision semblait inspiré par une prudence diplomatique plutôt que par une conviction véritable, et, si Knigge garda quelque scepticisme sur la sincérité des sentiments de tolérance si nouveaux chez les Aréopagites, il fit bien. A peu près à la même époque, Weishaupt, écrivant aux Aréopagites d'Athènes sur la Franc-Maçonnerie Illuminée projetée, n'avait-il pas dit : « Il faut qu'à la *Jésuite* (*sic*) on n'y trouve

1. Il est à noter que Weishaupt avait, dès 1778, songé à recruter « des hommes d'âge mûr et considérés, mais aussi, bien doués et avides de s'instruire ». (Brouillon de la main de Spartacus. N. O. S., II, 2-3.)

2. Weishaupt, Hoheneicher, Michl, Merz, Bassus, Cobenzl, Schroeckenstein, Zwack, Bader, Hertel, Berger.

3. Zwack. *Beurk. Gesch. Engel.*, 108-112.

1. Elle faisait d'ailleurs des réserves sur les retouches et les modifications dont ces règlements pourraient avoir besoin. Tout en admettant, par exemple, que la connaissance de l'homme était un des meilleurs moyens pour atteindre le but suprême, assertion d'ailleurs assez difficile à démontrer, et pour faire subsister la Société, ce qui était plus raisonnable, tout en prévoyant que certains grades seraient particulièrement consacrés à cette science, elle stipulait que l'étude des caractères serait purgée de tout ce qu'il y avait d'exagéré dans les règles données sur l'art d'observer, car l'Ordre voulait connaître les caractères des hommes et non les secrets de famille.

pas une seule ligne ambiguë qui trahisse nos visées concernant la religion et l'Etat »¹ et la Décision, pourtant si circonspecte, avait que l'Ordre devait « savoir gagner, diriger et seconder ceux que la Providence a appelés à former et à gouverner les hommes » ; de sorte que, si la Société prétendait s'abstenir de toute politique spéculative, elle entendait ne pas observer la même réserve dans la politique pratique. Mais l'important pour Knigge était d'avoir obtenu que l'Ordre cessât d'être, en principe, une association d'étudiants dirigés par quelques pédagogues et qu'il fût, en apparence, absolument neutre en religion et en politique.

Si l'Aréopage, Weishaupt en tête, s'était soumis avec tant de docilité aux désirs de Knigge, c'est que le Général et les Aréopagites bavarois avaient constaté une fois de plus, au cours de leur assemblée générale, qu'ils étaient incapables de se tirer d'affaire sans lui. Ils s'étaient tous réunis pour s'entendre de vive voix sur le programme qu'il convenait de soumettre à l'hôte considérable qu'ils allaient recevoir. Ils avaient mis en commun leurs facultés d'invention, fait appel à toutes les ressources de leur esprit. Mais c'est en vain qu'ils avaient pressuré leurs cerveaux. Leur réunion avait accouché d'un enfant, engendré d'ailleurs par Knigge, mais ils ignoraient comment il fallait s'y prendre pour le faire vivre. Ils étaient parvenus à élaborer une déclaration de principes, mais ils étaient hors d'état de dire comment les grades seraient répartis, ce qu'ils contiendraient et même comment ils seraient désignés. Ils avaient bien décidé que, malgré le peu d'approbation qu'avaient reçu les cérémonies de l'Ordre, on devait les continuer dans tous les grades, mais ils n'avaient aucune idée de ce que pourraient être ces nouvelles cérémonies. Ils partageaient bien l'Ordre en deux classes, celle des Petits et celle des Grands Mystères, mais ils avouaient que la première ne comprenait encore que le grade Minerval, l'Illuminatus Minor, une esquisse de l'Illuminatus Major et l'ébauche d'un autre grade, dont le nom n'était pas même trouvé, et que toutes les divisions de la classe des Grands Mystères restaient encore à fixer. Tout ce qu'ils pouvaient dire de précis, c'est que le grade suprême des Petits Mystères serait le « Grade Scientifique » où l'on établirait, pour chaque ordre de science, une classe spéciale et que les Initiés aux Grands Mystères auraient le monopole des découvertes faites par le Grade Scientifique, en confèreraient avec les savants étrangers faisant partie de la Société et assureraient la conservation et la mise en valeur de ces trésors. Ces Initiés auraient, de plus, la connaissance de l'organisation de l'Ordre et de celle de toutes les sociétés secrètes, administreraient les finances et formeraient une sorte de comité de surveillance et de perfectionnement. Quant

aux moyens pratiques d'exécuter ce plan, la Décision s'en taisait et pour cause. Elle observait la même réserve sur la façon dont l'Ordre devrait s'y prendre pour s'unir au Système maçonnique des Unionistes et ériger dans chaque pays ses propres Loges d'après ce Système, ainsi qu'il était décidé en principe¹. Aussi ce que les Aréopagites croyaient avoir de mieux à faire, c'était de rassembler chacun de leur côté les matériaux de ces grades fantomatiques et d'envoyer à Spartacus, *au plus tard dans un an*, les résultats de leurs lectures ou les fruits de leurs facultés inventives, mais, ajoutait la Décision, « il est désirable que ces mémoires aient quelque valeur et ne s'occupent plus, comme cela a été le cas jusqu'à présent, d'expériences d'alchimie, de recettes médicales, d'instructions magiques ou d'illusions d'optique et qu'elles ne soient pas copiées simplement dans des livres », avec qui jette un jour peu flatteur sur ce que les Aréopagites étaient capables de fournir.

On conçoit que des gens si inférieurs à leur tâche ne pouvaient que donner carte blanche à Knigge. A la fin du mois de décembre, les parties étaient tombées d'accord. Knigge devait être absolument libre d'élever à la dignité d'Aréopagite autant de membres qu'il le jugerait utile et d'établir autant de Supérieurs qu'il lui paraîtrait nécessaire pour l'aider dans l'administration de sa Province². On ne conseillait ni aux membres recrutés par lui, ni en général aux frères des classes inférieures, la lecture des livres dans lesquels les doctrines de la religion chrétienne étaient attaquées et on recommanderait à tous la prudence dans les propos sur toutes les questions concernant les devoirs des membres de l'Ordre vis-à-vis de l'Etat et leurs rapports avec lui³. Knigge était chargé de rédiger tout le Système. Les matériaux destinés aux grades élevés et toutes les ébauches de Weishaupt lui seraient remis et on le laisserait maître d'en tirer le parti qu'il voudrait,

1. Le 15 mars 1781, Weishaupt ne savait pas encore quelle attitude l'Ordre prendrait vis-à-vis de la Frano-Maçonnerie. Il hésitait entre plusieurs solutions : ou organiser une nouvelle Réforme, ou ériger un Système indépendant, ou fonder complètement l'Ordre avec la Frano-Maçonnerie. Ne pouvant se décider, il s'en remettait au temps du soin de lui inspirer la décision la plus pratique (O. S., 366). Cinq jours plus tard il esquisait, il est vrai, un projet d'union entre l'Ordre et la Frano-Maçonnerie, suivant lequel le Minerval fusionnait avec l'Apprenti, l'Illuminatus Minor avec le Compagnon, l'Illuminatus Major avec le Maître, l'Illuminatus Dirigens (qui n'existait encore que de nom) avec l'Architecte, le tout couronné par les Mystères, mais il estimait que, si ce Système était achevé dans trois ou quatre ans, ce serait bien assez tôt, et il proposait, en attendant, de laisser les choses en état et de faire patienter les membres de l'Ordre en leur disant que le vrai Système maçonnique ne leur serait révélé que lorsque l'Ordre aurait éliminé tous les membres indignes qui l'ont déshonoré jusqu'à présent. (N. O. S., 8-10). Le 26 mai 1781 (Spartacus à Caton, O. S., 375), il trouvait que le plus pressé pour le moment était d'obtenir une constitution de Londres et il n'avait pas pris de décision sur ce qu'il conviendrait de faire dans l'avenir. Les projets de grades de caractère maçonnique, envoyés par Knigge et par Schroekenstein, ne lui plaisaient pas, et il songeait à rédiger lui-même une autre esquisse sans montrer, d'ailleurs, beaucoup d'empressement à entreprendre cette tâche difficile. — 2. Knigge : *Endf. Erkl.*, 80. — 3. *Ibid.*

ainsi que de faire toutes modifications aux cahiers de la Classe Minervale. Était approuvée la proposition, faite par lui, de rattacher l'ensemble du Système à la Franc-Maçonnerie, d'appuyer à partir du grade d'Illuminatus Major tout l'édifice sur les hiéroglyphes maçonniques, de rédiger un nouveau rituel pour les trois grades symboliques, ainsi qu'un nouveau Code, de les faire introduire dans toutes les Loges, en profitant de l'influence qu'y prendraient les Illuminés et en ayant soin que les membres de l'Ordre aient la prépondérance dans les Loges des différents Systèmes¹. Enfin Knigge était autorisé à faire des ouvertures, au prochain Convent, à tous les Maçons « honnêtes et sensés » qu'il aurait lieu de croire assez libres de préjugés et assez philanthropes pour sentir toute l'importance du Système et vouloir le préférer à leurs frivoles enfantillages et à leurs amusettes hiéroglyphiques². Sur deux points seulement les pleins pouvoirs donnés à Knigge souffraient une restriction. D'abord le développement complet des principes religieux et politiques de l'Ordre, partie de la tâche qui exigeait les plus mûres réflexions, serait réservé aux Grands Mystères et ceux-ci ne seraient pas rédigés pour le moment. Puis, Knigge devait soumettre ses projets de grade à l'Aréopage qui, après avoir noté les observations de chacun de ses membres, enverrait le tout à Weishaupt chargé de décider en dernier ressort³.

Le rôle de Knigge nettement défini, une « Convention » fut signée le 20 décembre 1781 à Athènes par Philon, Marius, Caton et Celse, ces trois derniers comme représentants de l'Aréopage et du Général⁴. Cette Convention établissait les droits et prérogatives des Aréopagites : placés sous l'autorité de Spartacus, ils gouvernaient l'Ordre entier. Ils devaient recevoir, dans un délai de quatre semaines, à partir du 20 décembre, la liste complète des membres de l'Ordre et ensuite, tous les trimestres, une circulaire du Général les informant des événements de quelque importance, des progrès du recrutement, des promotions accordées et des exclusions prononcées. Il était entendu que, seul, un Convent général de l'Aréopage aurait le droit d'effectuer des modifications dans le Système, les grades, les cérémonies ou la « Direction » (*sic*) et que Spartacus et tous les Aréopagites s'engageaient à ne faire aucun nouveau Conscius sans le consentement de tous les autres. Le tableau des grades était arrêté ainsi qu'il suit :

¹ Classe : Classe Minervale : a. Novice, b. Minerval, c. Minerval Illuminé ou Illuminatus Minor.

² — : Franc-Maçonnerie bleue : a. Apprenti, b. Compagnon, c. Maître.

³ — : Classe des Mystères : a. Illuminatus Major ou Novice Ecossais, b. Illuminatus Dirigens ou Chevalier Ecossais.

⁴ — : Mystères Supérieurs : a. Prêtre, b. Mage, c. Régent.
(Ces grades ne devant être rédigés que plus tard).

1. *Endl. Erkl.*, 79. — 2. *Ibid.*, 80. — 3. *Ibid.* — 4. *N. O. S.*, II, 8-17.

Quant aux rapports qui devaient exister entre l'Ordre et la Franc-Maçonnerie, la Convention décidait que personne ne pourrait obtenir un grade supérieur à celui d'Illuminatus Minor sans s'être fait recevoir Franc-Maçon, qu'on veillerait, dans la mesure du possible, à ce que seuls les membres possédant le grade de Maître puissent devenir Magistrats des Assemblées Minervales et que, de plus, le grade d'Illuminatus Minor ne serait régulièrement accordé qu'aux Maîtres Maçons. Provisoirement et à titre transitoire, les Minervaux déjà reçus pouvaient être dispensés de cette obligation, mais, si ces Illuminati Mineurs hors cadre devaient avoir sous leur surveillance un certain nombre de Minervaux et prenaient place dans les Assemblées immédiatement après les Magistrats, ils n'étaient pas admis de droit aux réunions particulières de ces derniers et ne pouvaient y assister que sur une invitation expresse.



Sur le point qui tenait le plus à cœur aux Aréopagites bavares, c'est-à-dire l'érection de la Loge Théodore en Mère Loge autonome, la Convention n'apportait pas de solution nette. La situation était en effet assez compliquée et, après l'avoir examinée de près, Knigge ne montra plus la belle assurance qu'il avait manifestée à Francfort. La Loge Théodore avait formé, avant d'être conquise par les Illuminés, une Loge Ecossaise composée des Maîtres Elus et appelée Chapitre Secret. Or, si les Illuminés étaient maintenant les maîtres incontestés de la Loge bleue, où ils occupaient tous les emplois, il n'en était pas de même du Chapitre Secret composé de Maîtres Elus, mais non Illuminés, qui, n'ayant pas les mêmes ambitions, supportaient fort patiemment le joug de Royal York. Ces Maçons n'ignoraient pas, il est vrai, l'existence des Illuminés car il y avait eu, entre l'Ordre et le Chapitre Secret, un contrat solennel passé par députés en juin 1779¹, en vertu duquel un représentant des Illuminés (il semble que ce fut Savioli) siégeait parmi les membres du Chapitre, revêtu des insignes de l'Ordre², et il est vraisemblable que le Chapitre avait eu connaissance du voyage de Costanzo à Francfort. Mais, si le Chapitre découvrait les visées ambitieuses de la Société alliée avec laquelle il avait cru traiter d'égal à égal, il était à craindre qu'il ne refusât de se séparer de Royal York et de se mettre ainsi à la merci de ses rivaux. Quant à se passer de lui, il n'y fallait pas songer, car il représentait la plus haute autorité de la Loge Théodore. Il était seul habile, suivant les

1. B. U. M. A., 65 sq. — Dans ses communications au Chapitre Secret, Weishaupt, pour plus de solennité et de mystère, signait Basileus, nom de l'archonte qui, à Athènes, présidait l'Aréopage.

2. B. U. M., *Ibid.*

usages maçonniques, à créer des Loges-filles, et grâce à son concours l'Ordre avait pu déjà, au moment où fut signée la Convention d'Athènes, établir quelques Loges composées exclusivement de ses adeptes.

Dès le 30 juin 1779, c'est-à-dire peu de temps après la signature du traité d'alliance avec le Chapitre Secret, l'Ordre avait proposé à celui-ci de fonder une Loge-fille de Saint-Théodore à Eichstaedt¹. Un an plus tard, Mahomet (Schroekenstein) était revenu à la charge en adressant au Chapitre une supplique pour obtenir l'autorisation nécessaire² et la Loge Pallas aux Trois Lumières avait été fondée, en vertu d'une patente délivrée gratuitement par le Chapitre³. A la fin de la même année étaient établies, dans les mêmes conditions, la Loge Max à l'Espérance à Burghausen et Albert à l'Union à Griessbach⁴. Enfin, le 22 janvier 1781, la Loge Augusta aux Trois Couronnes à Freysingen recevait également une patente⁵.

Mais, si le Chapitre Secret avait rendu des services aux Illuminés, services peu désintéressés d'ailleurs, puisque ses alliés avaient rangé quatre nouvelles Loges sous son obédience, il constituait le principal obstacle que les Aréopagites rencontraient dans l'exécution de leur plan de conquête maçonnique. Une tentative faite pour s'affranchir du lourd tribut que la Loge Saint-Théodore payait à Royal York avait piteusement échoué. Les Illuminés avaient fait remarquer au Chapitre Secret que les frères envoyaient, chaque année, beaucoup d'argent à la Mère Loge et n'avaient jamais reçu, en échange, les connaissances maçonniques qu'ils avaient été promises. Costanzo avait écrit à Royal York pour lui demander de remplir ses engagements, ce dont

les Illuminés se souciaient probablement fort peu, mais, dans une réponse négative ou dilatoire de la Mère Loge, les Illuminés auraient trouvé un prétexte pour serrer les cordons de leur bourse. Royal York, qui ne voulait pas renoncer à la rente que lui payaient les frères de Saint-Théodore, avait répondu par une promesse de communiquer les connaissances qu'elle possédait au frère que les Munichois enverraient à Berlin. Costanzo était parti, le 4 avril 1780, pour la Prusse avec le consentement du Chapitre Secret et avait reçu pour instructions de conclure un nouveau contrat en vertu duquel la Loge Théodore pourrait payer un tribut moins élevé, ou même serait dispensée de toute obligation pécuniaire. Mais il avait eu une querelle en cours de route avec un Français au sujet d'une femme qui voyageait dans la même voiture de poste. Le Français envoya, quelques relais avant Berlin, une estafette au roi pour lui dénoncer Costanzo comme espion. A peine celui-ci fut-il arrivé qu'il fut mandé chez le gouverneur de la ville et invité à repartir sans délai. Grâce à l'intervention de Lagoanère, Maître en Chaire de Royal York, il obtint l'autorisation de rester 24 heures, au bout desquelles il dut quitter la ville avec ordre de sortir des Etats du roi de Prusse⁶.

Il avait eu le temps d'exposer les désirs de Saint-Théodore qui deman-

Député Maître en Chaire, Arrian, Premier Surveillant, Tamerlan, Deuxième Surveillant accusa, le 16 septembre 1781, en termes chaleureux, réception de cette circulaire. B. U. M. B., 91). Les pouvoirs donnés à Ulysse et Scipion par le Chapitre Secret et signés de Caton, Secrétaire des hauts grades, portaient que le Chapitre Secret constituait la Loge Augusta en vertu des privilèges à lui conférés par les hauts grades qu'il cultivait et de l'autorisation qu'il avait reçue de sa Mère Loge à l'Orient de Berlin sous la surveillance de la Grande Loge de Londres, de fonder et constituer des Loges-filles. Les députés Scipion et Ulysse devaient avertir les frères de Freysingen qu'aucun d'eux ne pourrait paraître dans la Loge avec un grade supérieur à celui de Maître, accepter aucune ou certifier d'un grade supérieur, ni être inscrit avec ce grade sur les listes d'affiliation envoyées à Berlin, Londres ou aux Loges-sœurs, à moins d'avoir prouvé d'une façon satisfaisante, soit par un mémoire détaillé, soit en produisant le Cahier, le Mot et l'Attestation, qu'il possédait légitimement le grade qu'il attribuait. Enfin les frères de Freysingen étaient informés que le Chapitre était obligé de payer chaque année une contribution à Berlin, ils devaient de leur côté expédier annuellement à Munich un tribut de cinq florins, dont la moitié serait acquittée chaque semestre par le Maître en Chaire qui en serait responsable, le premier versement devant avoir lieu à la Saint-Jean d'été prochaine.

1. Déposition de Costanzo. Apol. d. III., 236.

2. C'est du moins ce que raconte Zwack dans une lettre confidentielle (B. U. M. B., 34). Il est possible également que les chefs de Royal York, auxquels l'imprimé Costanzo avait communiqué avant son départ de Munich les instructions qu'il avait reçues, aient, comme il les accuse, intrigué auprès du roi pour qu'il les débarrassât de l'importun. L. de Lagoanère, directeur de la Régie Générale que Frédéric II avait établi dans ses Etats sur le modèle de la régie française, était très bien vu du roi. Si l'accusation de Costanzo est fondée, le Maître en Chaire, en obtenant un sursis pour la victime de ses intrigues, faisait preuve d'une remarquable duplicité. Le comte de Torring-Seefeld, Directeur du Chapitre Secret de Saint-Théodore, se plaignit au roi du traitement infligé au député de la Loge. Frédéric II n'indiqua pas les raisons de la mesure prise contre Costanzo, mais assura que son expulsion n'entachait en rien son honneur. (Déposition de Costanzo. Apol. d. III., 240.)

1. B. U. M., *Ibid.* — a. O. S., 355, 30 septembre 1780. — 3. B. U. M. B., 34; Rapport de Zwack sur sa Province pour novembre 1780. — 4. B. U. M. A., 18, 53.

5. Les Papiers Illuminés de la B. U. M. A., (18-28), contiennent l'histoire de la fondation d'Augusta aux Trois Couronnes. En voici le résumé: le 5 décembre 1780, les Illuminés de Thibbes (Freysingen), c'est-à-dire Augustus (baron de Königsfeld), Atticus (de Strommer), Pansa (Bellings), Lepidus (Cammerlocher) et Hohenelcher (le seul qui ait signé de son nom profane), avaient adressé une requête au « Très Respectable Chapitre Secret de la Loge Ecosaise Directrice Saint-Théodore au Bon Conseil à l'Orient de Munich », à l'effet d'obtenir une patente de constitution pour la Loge qu'ils avaient l'intention de fonder dans leur ville. Le 22 janvier 1781 le Chapitre Secret accordait l'autorisation demandée, décidait que la nouvelle Loge s'appellerait Augusta aux Trois Couronnes, nommait le frère Augustus Député Maître en Chaire et annonçait que la patente de constitution serait délivrée gratuitement, sauf les frais de copie. Le 4 août 1781, la Loge Augusta était solennellement installée par les frères Ulysse (comte de Torring-Seefeld) et Scipion (Berger), délégués à cet effet par Saint-Théodore, en présence des frères Augustus, Atticus, Pansa, Lepidus, Alcibiade (Hohenelcher), Socrate (abbé Lang), Trajan (de Frauenberg), Pompeius (de Taufkirchen) et des frères Visiteurs Alucius (lieutenant Maître), Maenius (Dufresnoy), Proteus (Gumpenberg) et Theocritus. Augustus était nommé Maître en Chaire, Atticus Premier Surveillant, Pansa Deuxième Surveillant, Alcibiade Secrétaire, Socrate Orateur, Trajan Frère Terrible (*sic*). L'hôtelier Bibinger était choisi comme Frère Servant. Le 5 août, la nouvelle Loge notifiait sa fondation aux Loges-sœurs d'Eichstaedt, Burghausen et Griessbach en leur envoyant la liste de ses membres et en demandant communication des leurs. (La Loge d'Eichstaedt, sous la signature de Mahomet

dait à recevoir le Directorium sur les contrées dans lesquelles elle voulait établir des Loges-filles. Depuis le départ précipité de Costanzo, les négociations, continuées par correspondance, traînaient en longueur et les Aréopagites songeaient à rompre ouvertement avec Royal York, mais comment, en ce cas, obtenir le consentement du Chapitre Secret? « Comment effectuer cette rupture avec Berlin, écrivait Weishaupt aux Aréopagites d'Athènes, de telle sorte que le Chapitre Secret tout entier se soumette à notre Ordre, lui laisse toute la direction et n'attende que de lui tous les hauts grades. Ne pourrait-on faire donner lecture dans une de ses réunions d'un décret de l'Ordre rédigé dans ce sens? Quels devraient en être les termes et quelles raisons séduisantes faudrait-il mettre en avant? Que faudrait-il faire si les membres du Chapitre Secret ne voulaient pas consentir à se séparer de Royal York et à se soumettre à nous? Bref comment opérer cette rupture avec Berlin de sorte que, non seulement la Loge Saint-Théodore, mais aussi le Chapitre Secret lui-même reconnaissent l'autorité de l'Ordre? »

Aussi la procédure expéditive que Knigge avait conseillée de Francfort n'avait pu être employée par crainte du Chapitre Secret. « J'aurais été d'avis de faire venir une constitution de Londres, écrivait Weishaupt à Zwack, et je le suis encore à condition qu'on puisse se fier aux membres du Chapitre d'Athènes... Si vous faites venir une constitution de Londres, arrangez-vous pour que les membres du Chapitre soient persuadés qu'ils en ont l'obligation à l'Ordre et qu'ils peuvent attendre de lui, sur les choses maçonniques, des instructions et des renseignements encore plus détaillés. Il faut les habituer à attendre de l'Ordre toutes les explications sur quelque sujet que ce soit. Je voudrais qu'on leur dise, au nom de l'Ordre, que celui-ci s'est décidé à se charger complètement de leurs intérêts et à leur obtenir de Londres une constitution par intérim, à condition qu'ils promettent de le reconnaître pour leur guide dans cette affaire, ainsi que dans toutes celles où il est intéressé¹. » Mais comment persuader au Chapitre qu'en acceptant cet arrangement il ne faisait pas un marché de dupes, c'est là ce que n'indiquait pas Weishaupt. L'embarras des Aréopagites devait rester le même tant que l'Ordre dépendrait du Chapitre pour la constitution de nouvelles Loges. La situation changerait seulement du jour où une propagande active, comme celle qu'entendait mener Knigge, amènerait aux Illuminés l'adhésion d'un nombre important de Loges déjà existantes et indépendantes du Chapitre Secret de Saint-Théodore. L'Ordre, appuyé sur elles, pourrait alors rompre avec Royal York sans avoir à s'occuper de l'avis de son ancien allié qui serait obligé de se soumettre ou de se démettre. En conséquence la Convention d'Athènes

arrêta « qu'on attendrait jusqu'au 1^{er} Pharavardin 1152 (21 mars 1782) pour établir le nouveau Système maçonnique dans les provinces de Grèce, d'Ilyrie et de Pannonie (Bavière, Franconie et Souabe) et se séparer de Berlin, afin d'opérer cette rupture avec plus de sûreté, de dignité et de préparation. » Elle ajoutait, d'ailleurs, sans avoir trop l'air d'y compter « que s'il était possible de rendre, avant cette époque, le Chapitre et la Loge d'Athènes indépendants de Berlin et de les déterminer à adhérer au Système de l'Ordre sans violer le contrat passé solennellement entre lui et le Chapitre, on y consacrerait tous les efforts possibles¹. » Les Illuminés devaient se contenter pour le moment d'introduire dans les Loges soumises à leur influence les trois grades symboliques nouveaux que Knigge allait rédiger.

* * *

Le plan d'organisation approuvé par la Convention d'Athènes fut bientôt remanié par Knigge pour combler une lacune qu'il n'avait pas aperçue d'abord. Revenu à Francfort dans les premiers jours de janvier 1782,² il constata, quand il se mit à l'œuvre, que l'Ordre manquait de grades de direction supérieure. Les Assemblées Minervales étaient gouvernées par les Illuminati Minores, les Loges le seraient par les Directoires Ecosais; mais ceux-ci dépendaient directement des Aréopagites, puisque la Classe des Grands Mystères se livrerait uniquement aux études spéculatives et n'interviendrait pas dans la direction de l'Ordre, de sorte que, le jour où les Directoires Ecosais seraient nombreux, le poids de la machine pèserait trop lourdement sur les épaules des seuls Aréopagites. Knigge proposa donc de faire du grade de Prêtre et de celui de Régent deux grades appelés Petit grade de Prêtre et Petit grade de Régent et chargés, le premier de la direction des études scientifiques, le second de l'administration générale. Les Aréopagites se réserveraient les Grands Mystères et confieraient le gouvernement aux Prêtres et aux Régents, dans les rangs desquels seraient choisis un Provincial pour chaque Province, un Inspecteur commandant à trois Provinciaux. Ces Supérieurs généraux établiraient, en vertu de leurs instructions, des Supérieurs locaux et seraient responsables du bon ordre dans les Provinces ou groupes de Provinces soumis à leur autorité. Les Aréopagites resteraient « derrière le rideau », toujours prêts à intervenir discrètement en cas de besoin, mais, déchargés des détails de direction, ils pourraient s'occuper à loisir de la rédaction des Grands Mystères³.

1. N. O. S., 11-12.

2. Bassus et Lettre du même à Zwack. N. O. S., I, 134.

3. Philon à Caton, 20 janvier 1782, N. O. S., I, 102.

Les Aréopagites ayant agréé cette proposition, Knigge remania en conséquence le tableau des grades. La Franc-Maçonnerie Ecossaise ne figura plus dans la Classe des Mystères ; elle fut rangée dans la seconde Classe, dont elle forma la deuxième section. Les Petits Mystères furent formés des grades de Prêtre et de Régent ; les Grands Mystères comprirent le grade de Mage et un grade nouveau, celui de Roi. Ainsi les quatre anciennes Classes furent fondues en trois, chacune des nouvelles Classes ayant deux subdivisions : d'abord la Pépinière, comprenant le Noviciat et le Grade Minerval ; puis la Franc-Maçonnerie divisée en Franc-Maçonnerie Symbolique et Franc-Maçonnerie Ecossaise, enfin la Classe des Mystères dans laquelle se trouvaient les Petits et les Grands Mystères.

Le 20 janvier 1782 Knigge envoyait à Munich ¹ le tableau synoptique ci-dessous qui indiquait le nombre et la désignation des Cahiers et fixait la répartition définitive des grades :

I ^{re} Classe : Pépinière . . .	Cahier préparatoire.		
	Noviciat.		
	Minerval.		
	Illuminatus Minor.		
II ^e Classe : Fr.-Maçonnerie.	a) Symbolique.	Consécration (Installation) des Magistrats.	
		a. Rituel.	Apprenti.
			Compagnon.
	b) Ecossaise.	a. Code maçonnique.	
		III. Major ou Novice Ecossais.	Maître.
			III. Dirigens ou Chevalier Ecossais.
III ^e Classe : Mystères . . .	a. Petits Mystères.	Prêtre.	
		Prince.	
	b. Grands Mystères.	Mage ² .	
		Roi.	

Ce plan ne reçut plus de modifications et, Knigge s'étant mis à l'œuvre avec sa fougue ordinaire, le Système de la Franc-Maçonnerie Illuminée fut bientôt rédigé jusqu'aux Petits Mystères inclusivement.

1. N. O. S., I, 108.

2. Knigge ajoutait en note que les cahiers de Mage et de Roi n'étaient pas encore faits. Nous savons que, suivant la Convention, les Grands Mystères ne devaient être rédigés que plus tard. Il semble bien qu'ils restèrent toujours à l'état de projet.

CHAPITRE IV

Grades et organisation de la Franc-Maçonnerie Illuminée

Cahier préparatoire du Noviciat. — Cérémonie d'Initiation au Grade Minerval et rituel des Assemblées. — Illuminatus Minor : le Président de l'Assemblée Minervale, le Censeur, le Questeur ; explication des hiéroglyphes minervaux. — Franc-Maçonnerie bleue : explication du tapis ; plan de la Loge ; Constitution de Loge Nationale ; Constitution de Loge bleue. — Illuminatus Major ou Novice Ecossais : réception ; rituel de la Loge Ecossaise ; occupations des Illuminati Majores. — Illuminatus Dirigens ou Chevalier Ecossais : réception ; catéchisme ; les Agapes ; fonctions des Illuminati Dirigentes et du Préfet. — Presbyter : réception ; installation du Doyen ; classes scientifiques ; Synodes. — Princeps ou Régent : réception ; prérogatives des Régents ; le Provincial. — Budget de l'Ordre. — Géographie Illuminée.

PREMIÈRE CLASSE LE NOVICIAT

Les modifications, apportées par Knigge à ce cahier, furent peu importantes. Il se borna à recopier le texte de Weishaupt, en élaguant les redites et en y mettant plus d'ordre et de concision ². La contribution personnelle de Knigge fut un Cahier Préparatoire intitulé « Idée Générale de la Société des

1. Les grades de la Pépinière se trouvent dans le *Le Vrai Illuminé* p. 7-38. Leur authenticité est certifiée par Knigge qui déclare, dans ses Derniers Eclaircissements (p. 96) : « Tous les grades que j'ai décrits jusqu'ici (il vient de les passer en revue à partir du Noviciat jusque et y compris l'Illuminatus Major) ont été imprimés cette année à Edesse (Francfort-sur-le-Mein) sous le titre de : *Le Vrai Illuminé*. On les trouvera là tels qu'ils sont sortis de ma plume. » — On les trouve également dans l'*Histoire complète des poursuites*, p. 119-143. — Les Cahiers manuscrits conservés dans les archives de la Loge Ernest au Compas de Gotha prouvent, d'autre part, que ces grades ont été distribués dans les colonies sous la forme où nous les possédons.

2. La Convention d'Athènes (N. O. S., 9) avait décidé que ce grade était déjà en trop de mains pour qu'on pût en modifier les parties essentielles et elle s'était contentée d'y faire quelques changements insignifiants.

Illuminés¹, que l'Enrôleur devait communiquer au Candidat avant de lui faire signer le Revers. Ce Cahier Préparatoire, qui s'adressait surtout aux Francs-Maçons ou aux gens qui pouvaient se sentir attirés par les Systèmes maçonniques rivaux, contenait de vives attaques contre toute la Franc-Maçonnerie contemporaine. Il exposait avec complaisance les vices d'organisation de cette Société où un encens plus ou moins grossier était, disait-il, prodigué au crédit, au pouvoir et à toutes les passions, où l'égoïsme l'ambition, la vanité, les haines et les sympathies particulières, l'extravagance, l'imposture et l'ignorance trouvaient toujours l'occasion de jouer un rôle². Par contre, l'Ordre des Illuminés était représenté comme étant, de point en point, la contre-partie de la Franc-Maçonnerie dégénérée et seul capable de rendre à l'Art Royal son ancienne splendeur, et les plus belles promesses étaient faites à celui qui consentirait à s'enrôler dans « la légion sacrée des meilleurs parmi les hommes³ ». Il s'y trouverait avec des frères « qui possédaient les connaissances les plus étendues, qui avaient fait leur éducation dans plus d'une école de sagesse, qui avaient des affidés à la tête de toutes les sociétés secrètes et de tous les Systèmes maçonniques, qui savaient ainsi d'une façon certaine ce qui était bon, authentique et utile, et dont le but suprême était de rendre le monde meilleur et plus sensé⁴, de ruiner dans leur principe les obstacles qui s'opposent au Bien et qui avaient choisi, afin d'atteindre ce but, les moyens les meilleurs et les plus sûrs pour récompenser la vertu dans ce monde même, pour se faire craindre du vice, mettre la méchanceté dans les chaînes, et combattre le préjugé avec autant de courage que de prudence⁵ ». Comment le Maçon convaincu et qui possédait déjà le grade de Maître, car sinon il aurait quelque peine à avancer dans l'Ordre⁶, pouvait-il refuser d'entrer dans une Société, « où l'ambition n'avait pas accès, où la curiosité et l'envie ne sauraient exercer leur influence corruptrice, où le bavardage était immédiatement puni, où les rêveries extravagantes, l'ignorance et l'imposture se voyaient enlever leur masque⁷, et dont l'action secrète s'était déjà manifestée par des événements connus de tous, mais que les profanes attribuaient à la fortune ou au hasard⁸ ». La Société ne lui promettait pas de secrets, car elle ne savait pas si elle pourrait tenir cette promesse vis-à-vis de chacun de ses membres, mais elle lui donnerait toutes les explications qui pourraient lui être utiles dans ce monde et dans sa situation⁹; elle l'engageait d'ailleurs à oublier qu'elle possédait des secrets et à se souvenir seulement de ce qu'elle faisait en général pour le bien de l'humanité¹⁰. Tous

devaient donc chercher avec la plus grande ardeur et la plus absolue confiance à être admis dans cette Société qui avait commencé seulement depuis quelque temps à songer à accroître le nombre de ses membres, parce que la corruption du monde rendait ses services de plus en plus nécessaires¹.

GRADE MINERVAL²

Le nouveau Cahier était, pour l'essentiel, semblable à l'ancien et les Statuts des Minervaux y étaient reproduits sans changements, mais tout le côté rituel, c'est-à-dire les cérémonies qui étaient assez indigentes dans l'ancien grade, avait été considérablement développé dans le nouveau à l'aide d'emprunts non déguisés aux usages maçonniques.

Les Minervaux avaient dorénavant un signe de reconnaissance qu'ils faisaient en mettant la main à plat sur les yeux, comme on a coutume de le faire quand une lumière vous aveugle, un attouchement consistant à prendre la main de l'autre frère et à la presser trois fois doucement avec le petit doigt, et ils recevaient un mot de semestre composé d'un nom de localité et d'un nom d'homme. « Où brille la plus grande lumière ? » demandait-on et l'interpellé répondait par exemple : « A Sagonte ! » « Qui la voit le mieux ? » — « Hannon ». La cérémonie de l'Initiation avait à présent une mise en scène plus compliquée mais aussi plus pratique et l'on sent que l'ébauche mal venue de Weishaupt avait été retouchée et mise au point par un homme du métier³.

C'est le soir. Dans une pièce aux volets clos sont assis devant une table éclairée d'une lampe avec un abat-jour vert le Supérieur de l'Assemblée Minervale ou son délégué faisant fonction d'Initiant et le Secrétaire chargé de rédiger le procès-verbal, tous deux revêtus de leurs insignes. Deux autres lampes brûlent sur des consoles placées à quelque distance. Le Récipiendaire est introduit par son Enrôleur jouant le rôle de parrain. Interpellé par le Supérieur, il manifeste le désir de subir l'Initiation. Son parrain lui fait alors déposer son épée et le conduit dans une pièce obscure, où il est laissé de dix à quinze minutes à ses réflexions. Ce délai écoulé, le Supérieur frappe deux coups, le parrain les répète à la porte de la pièce obscure, entre et demande au Récipiendaire s'il persiste dans sa résolution. Sur sa réponse affirmative, le parrain frappe à la porte de la Chambre d'Initiation deux coups auxquels répondent deux autres coups frappés par le Supérieur et il reçoit

1. Echt. III., p. 7-16. — 2. *Ibid.*, p. 12. — 3. *Ibid.*, p. 14. — 4. *Ibid.*, p. 10. — 5. *Ibid.*, p. 14. — 6. *Ibid.*, p. 14. — 7. *Ibid.*, p. 15. — 8. *Ibid.*, p. 16. — 9. *Ibid.*, p. 13. — 10. *Ibid.*, p. 10.

1. Echt. III., p. 15. — 2. *Ibid.*, p. 39-78.
3. *Ibid.*, p. 51-63.

l'ordre d'amener le Récipiendaire. Celui-ci reste debout à quelque distance de la table et le Supérieur, le chapeau sur la tête, commence à l'interroger, mais, dès la deuxième question, il est prévenu que, pour plus de commodité, le parrain répondra dorénavant à sa place et qu'il lui suffira d'approuver sans réserve ou avec réserve ou enfin de désapprouver les réponses faites en son nom. Tout le reste de la cérémonie : dialogue, serment, questionnaire donné au Récipiendaire est copié textuellement de l'ancienne Initiation, si ce n'est qu'au moment où le Récipiendaire à genoux prononçait la formule finale du serment : « Aussi vrai que Dieu m'aide », sa main jusqu'alors posée à plat sur sa tête venait s'appuyer avec trois doigts sur une Bible ouverte quise trouvait devant lui sur la table¹.

La salle où se tenaient les Assemblées était précédée d'une antichambre, dont la porte était fermée au verrou pendant les séances. Toutes les autres issues étaient alors également fermées et gardées contre les indiscrets. Au fond de la pièce se trouvait une table où prenaient place le Supérieur et les Visiteurs ; un peu plus loin était une autre table portant un flambeau et devant laquelle s'asseyait celui des assistants qui avait quelque chose à lire.

Une troisième table aussi pourvue d'un flambeau servait au Secrétaire chargé de rédiger le procès-verbal. La table où siégeait le Supérieur était éclairée par une lampe à verre blanc avec un abat-jour ; au mur, au-dessus de son fauteuil, pendait un tableau entre deux lampes aux verres de couleur : il représentait un oiseau à tête d'homme, coiffé d'un casque surmonté d'une plume, debout sur le globe du soleil, tenant dans une de ses pattes une épée et un bouclier et dans l'autre un rameau d'olivier. Derrière l'oiseau se dressait une colonne surmontée d'une amphore et à laquelle était suspendu un carquois garni de trois flèches². Sur le sol s'étendait, entre deux rangées de chaises où prenaient place les Minervaux, un tapis sur lequel était figurée une pyramide flanquée des lettres D et P et devant laquelle étaient trois pierres³.

1. Le Cahier contenait un « Modèle de procès-verbal d'Initiation pour les absents et les Candidats adultes, qui feraient des difficultés pour être reçus de la même manière que les jeunes gens ». (Echt. III, 40-44). Il y était expliqué que les cérémonies ordinaires étaient pour les jeunes membres de l'Ordre, auxquels ce grade était principalement destiné. Le Candidat adulte était prié de répondre lui-même aux questions posées par l'Initiant au Novice et il recevait communication des Statuts des Minervaux ainsi que de la formule du serment. Si ses réponses paraissaient satisfaisantes, il était invité à envoyer une copie du serment écrite et signée de sa main et il était admis sans autres formalités dans la Classe Minervale.

2. C'est du moins ce que représente un dessin fort grossier qui se trouve dans les Papiers de Bode (Archives de la Loge Ernest au Compas de Gotha). D'après le Vrai Illuminé, qui donne du tableau une description sommaire (p. 78), il représentait l'oiseau de Minerve avec le casque, le bouclier, la lance et foulant aux pieds la tête de Méduse.

3. Echt. III, p. 78 et Papiers de Bode.

Les Assemblées avaient lieu aux jours sacrés indiqués au Calendrier Illuminé, c'est-à-dire dans le mois Pharavardin (21 mars au 31 avril) le 1^{er} du mois et chaque nouvelle lune ; dans le mois Adarphasacht (Mai), chaque nouvelle lune et le 7^e jour du mois ; dans le mois Chardad (Juin), chaque nouvelle lune et le 24 ; dans le mois Thirmeh (Juillet), chaque nouvelle lune ; dans le mois Merdedmeh (Août) de même ; dans le mois Schaharimeh (Septembre), chaque nouvelle lune et le 28 ; dans le mois Meharmeh (Octobre), chaque nouvelle lune ; dans le mois Abenmeh (Novembre) de même ; dans le mois Adarmeh (Décembre), chaque nouvelle lune, et aussi le 21 et le 27 ; dans le mois Dimeh (Janvier), le 1^{er} et chaque nouvelle lune ; dans le mois Benmeh (Février), chaque nouvelle lune ; dans le mois Asphandar (Mars), chaque nouvelle lune et le 20, dernier jour de l'année Illuminée et équinoxe de printemps : soit vingt réunions par an⁴.

A l'heure indiquée par la convocation, les membres de l'Assemblée se réunissaient dans l'antichambre. Le Supérieur, qui se trouvait déjà dans la salle où les trois lampes étaient allumées, frappait deux coups avec une clef. A ce signal, le Censeur disait : « Chers Frères, l'heure de nos travaux nous appelle. » Il frappait à son tour deux coups à la porte avec sa clef, et deux nouveaux coups frappés par le Supérieur lui ayant donné la permission d'entrer, il pénétrait dans la salle, la tête découverte, refermait la porte derrière lui, s'inclinait devant la pyramide et faisait le signe de l'Aveuglement devant le Supérieur qui restait assis et la tête couverte ; il s'asseyait ensuite sur la première chaise de la rangée à droite du Supérieur. Entraient successivement, en observant le même cérémonial, le Questeur qui prenait place en haut de la rangée de gauche, le Secrétaire qui s'asseyait à sa table, puis les autres membres par rang d'ancienneté d'initiation. Le dernier entré verrouillait la porte.

Quand il devait être procédé à la réception d'un nouveau Minerval, celui-ci se présentait dans l'antichambre. Le plus jeune membre de l'Assemblée annonçait qu'un frère était à la porte. Le Censeur, sur l'ordre du Supérieur, se rendait dans l'antichambre, après avoir fait le signe de l'Aveuglement. Il demandait au nouveau venu le mot et le signe et frappait deux fois à la porte de la salle. Le Supérieur lui ayant donné par deux autres coups la permission d'entrer, le Censeur introduisait le nouveau Minerval appelé Introducendus. Tous deux faisaient, en entrant, le signe de l'Aveuglement

1. Il était dit que l'ère Illuminée ainsi que le mot Jezdedjerd était le souvenir d'une époque importante pour l'Ordre, mais que la vraie chronologie primitive remontait beaucoup plus haut, ainsi qu'il serait prouvé en son temps. Le cahier ajoutait que, lorsque les printemps commençaient avant ou après le 21 mars, le 1^{er} jour de l'année était celui où le soleil entrait dans le signe du Bélier, ce qui ne paraît jamais avoir été observé dans la pratique.

répété par tous les assistants à l'exception du Supérieur, puis s'approchaient de la pyramide devant laquelle ils s'inclinaient et s'arrêtaient enfin devant la table du Supérieur. Celui-ci demandait à l'Introduendus le mot et le signe, le faisait mettre à genoux et lui ordonnait de placer trois doigts de la main droite sur le cœur et de répéter le serment suivant : « Je jure devant Dieu, devant les Supérieurs et mes chers Frères, sans restriction mentale, d'exécuter fidèlement tout ce que j'ai juré lors de mon Initiation et ce à quoi je me suis engagé sur l'honneur dans mon Revers. » Le Supérieur le faisait relever, l'embrassait et demandait au Questeur le ruban et l'insigne de l'Ordre, qu'il passait au cou du nouveau membre de l'Assemblée en lui adressant un petit discours pour lui faire remarquer que les rubans et les décorations n'ont aucune valeur et que seules la vertu et la science doivent conférer des privilèges et des distinctions. Il lui expliquait la double signification symbolique du ruban, qui représentait les préjugés dont les chaînes enserrant notre raison pendant notre jeunesse et aussi les liens fraternels unissant les membres de la Société, et celle de l'oiseau de Minerve, emblème de la sagesse et du travail nocturne. Enfin l'Introduendus recevait une maxime à méditer¹ et le Questeur lui indiquait sa chaise.

La réception terminée ou, s'il n'y avait pas eu de réception, une fois que chacun avait pris sa place, le Supérieur se levait, saluait l'Assemblée en ôtant son chapeau et en le faisant descendre jusqu'à sa poitrine, puis, s'étant recouvert, il se rasseyait et disait : « Cher Frère Censeur, l'Assemblée est-elle couverte ? » Le Censeur s'inclinait, faisait le signe de l'Aveuglement, allait s'assurer que les portes étaient bien fermées, revenait à sa place, puis, avec un nouveau salut et en répétant le signe, il disait : « Auguste Supérieur, l'Assemblée est couverte. » « Cher Frère Censeur, reprenait le Supérieur, il ne suffit pas que l'Assemblée soit couverte, remplissez la première de vos fonctions, voyez s'il n'y a pas ici de fils des Ténébres et faites sortir tous les profanes. » Le Censeur, avec le même cérémonial que précédemment, et après avoir crié : *ἐκτός, ἐκτός ὅστε βέλῃς*², s'approchait d'abord du Questeur, qui lui disait le mot de passe à l'oreille, puis passait successivement devant tous les membres de l'Assemblée, qui imitaient le Questeur, enfin il venait dire à son tour le mot de passe au Supérieur, qui le recevait debout et la

tête découverte. Si un Minerval ne se souvenait pas du mot de passe, toute l'Assemblée s'écriait : *ἐκτός, ἐκτός ὅστε ἀνεργός* et le coupable devait quitter la salle, à moins qu'il n'obtînt du Supérieur la permission de rester, en payant une amende versée au tronc des pauvres.

Ces formalités accomplies, le Supérieur frappait deux coups, saluait ainsi qu'il a été dit plus haut, et, s'étant recouvert, il s'écriait en enlevant l'abat-jour de la lampe : « Chers Frères qui de vous peut supporter la lumière ? » Les frères faisaient le signe de l'Aveuglement, jusqu'à ce que l'écran fût replacé devant la lampe. « Frères, disait alors le Supérieur, vous voulez voir la lumière, mais vos yeux sont faibles. Qui veut la voir doit avoir un cœur pur et purs doivent être son intelligence, ses pensées, ses paroles et ses œuvres et il faut qu'il observe nos saintes lois. Cher Frère Censeur, n'avez-vous aucune plainte à porter contre les Frères ici présents ? Sont-ils purs en pensées, en paroles et en œuvres ? » Le Censeur se levant répliquait : « Auguste Supérieur, je dois juger les autres, mais suis-je moi-même pur à vos yeux, en pensées, en paroles et en œuvres ? » Si le Supérieur avait quelque reproche à faire au Censeur, il lui donnait son Monitoire en ajoutant : « Corrige-toi et corrige les autres. » Sinon il disait : « Je te trouve juste (*gerecht*) mais en est-il de même des autres Frères ? » Là-dessus le Censeur distribuait les Monitoires ou bien s'écriait : « Auguste Supérieur tous sont justes ».

Ensuite le Questeur faisait le tour de l'assistance avec le tronc des aumônes et avait soin de tenir son chapeau au-dessus de l'ouverture pour ne pas voir ce que les frères y déposaient, car, si tous devaient donner, le taux de l'offrande dépendait du bon plaisir de chacun. Pendant ce temps on allumait les deux flambeaux et deux coups frappés par le Supérieur annonçaient le commencement des travaux. Après la déclamation traditionnelle de l'Ode à la Sagesse, il était donné lecture de quelques paragraphes des Statuts, puis de passages de philosophes et poètes anciens : Sénèque, Cicéron, Salluste, Epictète, Homère, Horace, ou de moralistes modernes : Herder, Wieland, Rousseau, Zimmermann, Pope, Lavater, ou bien encore d'ouvrages traitant de Franc-Maçonnerie : Ernst et Falk de Lessing, Séthos³, Crata Repoa⁴. Parfois le Supé-

1. *Séthos, histoire ou vie tirée des monuments anecdotes de l'ancienne Egypte, traduit d'un manuscrit grec, roman de l'abbé Terrasson, paru à Paris en 1731, traduit en allemand dès 1732 ; les deux textes, français et allemand, ont été souvent réimprimés. Le but de l'auteur énit d'écrire un roman pédagogique à l'imitation du *Télémaque* de Fénelon et des *Voyages de Cyrus* du chevalier de Ramsay, mais la description qu'il faisait des Mystères d'Isis et de l'éducation morale donnée par les prêtres égyptiens aux initiés (livres III et IV, pages 137-159 ; 169-192 ; 218-225 ; 240-287, de la réimpression datée de l'an III de la République) attira surtout l'attention des Maçons et donna naissance à la théorie qui faisait venir la Franc-Maçonnerie d'Egypte.*

2. *Crata Repoa oder Einweihungen in der alten geheimen Gesellschaft der ägyptischen*

1. Voici à titre de spécimen les devises distribuées aux trois Minervaux, reçus le 19 Ardapahsch 1134, dans l'Eglise Minervale de Syracuse (Gotha).

Imperium maximum imperare sibi.
Quidquid agis, age prudenter et respice finem.

Vis de telle sorte que tu n'aies pas à te repentir d'avoir vécu.

(Papiers de Bode).

2. J'ai suivi sur ce point la version de B. U. M. C. 17-21, le passage du Vrai III, p. 70, contenant manifestement une erreur de copie.

rieur faisait un sermon sur un point de morale sociale comme l'amour fraternel et la concorde; plus souvent encore un des frères lisait une dissertation sur une question donnée par le Supérieur, par ex. : si les ordres ecclésiastiques peuvent avoir le droit de vie et de mort sur leurs membres; que la mort la plus honteuse est la mort d'un catholique; nécessité d'une préparation maçonnique; sur les qualités d'un homme aimable; sur l'utilité des sociétés secrètes; sur les mœurs des Quakers; caractères d'hommes célèbres¹.

Priester, publié en 1770 à Berlin par le Rose-Croix von Hymen et par Kappen, fondateur du Système des Architectes d'Afrique. Ce petit ouvrage, qui donnait un aperçu des plus fantasmatiques des doctrines secrètes enseignées par les prêtres égyptiens, eut un succès dont témoignent ses six éditions successives.

1. Archives de la Loge Augusta aux Trois Couronnes de Freysingen (B.U.M.B.); Papiers de Bode (Archives de la Loge Ernest au Compas de Gotha); Journal de Raymond Lulle, Supérieur de l'Église Minervale d'Athènes (N.O.S., 143-144.) — Voici quelques extraits des procès-verbaux des Assemblées Minervales qui sont parvenus jusqu'à nous : Thèbes, 16 Abennéh, 155 (Freysingen, 16 Novembre 1784) « Lecture de l'Ode à la Sagesse, des Statuts des Minervaux, de quelques paragraphes des Statuts Généraux et de remarques sur la vie en société tirées de différents auteurs. Le Supérieur s'est efforcé de nourrir les Frères de l'esprit des anciens et leur a lu quelques passages de Plutarque. » Thèbes, 4 Adarnéh, 155 (4 décembre 1784). « Lecture de l'Ode à la Sagesse. Le Supérieur lit quelques passages de Sénèque, puis il est donné lecture d'un fragment sur le Polythéisme. Le Frère Socrate expose quelques idées sur la façon dont on pourrait, à différents points de vue, être utile au pays par l'établissement de l'Ordre de Malte en Bavière. » Syracuse, le 19 Ardapachsch 155 (Gotha, le 19 mai 1784). « Après la distribution des Monitoires, Cassiodore lut une ode intitulée « Sur l'âme », qu'il avait composée pour la circonstance. Puis le Sérénissime Walter Fürst daigna parler sur la Sagesse en prenant pour texte une citation de la Bible. Ensuite le Frère Cléobule parla sur la vertu, le Frère Wickfield sur la façon dont les œuvres de la nature révèlent l'existence d'un Créateur éternel, le Frère Thomasius sur le texte : « Si quelqu'un vient à faillir aidez-le à se relever. » Le Frère Spanheim lut une poésie tirée du livre d'Hérodote sur l'Esprit de la poésie hébraïque. Le Frère H. Stephanus parla du respect dû à la vieillesse et le Frère Rob. Stephanus témoigna de ses bonnes dispositions en exprimant en quelques mots obligants la reconnaissance qu'il avait pour l'Ordre. » Syracuse, 20 Chardad 155 (20 juin 1785) « Le Frère Cassiodore a lu l'Ode « ô mon âme » d'Overbeck. Le Supérieur Sérénissime a lu cette fois les Statuts des Minervaux et quelques passages choisis de l'Agathon de Wieland. Guido della Torre lut un extrait de son Journal. Quand il eut fini, le Frère Theobule certifica avoir lu le Journal entier et l'avoir trouvé bien et régulièrement tenu. Conradin traita la question qu'il avait été chargé de résoudre : « Quel a été vraisemblablement le but de Dieu en créant toutes les créatures vivantes, peut-on tenir la domination de l'homme sur les animaux pour illimitée ou jusqu'à quel point s'étend-elle si l'on tient compte du but vraisemblable de leur existence ? » (Cette dissertation avait été faite par Conradin lui-même.) Robertus Stephanus a lu : « Des origines de la fable ésopeque » dans l'Essai de Gebhardt. Cassiodore a lu « Comment les distractions de société pourraient être rendues utiles sans tomber dans l'ennui et le pédantisme. » Le Frère Censeur a clôturé la réunion en donnant comme maxime à méditer les mots de la Bible : « Ne croyez pas avoir le droit de tout blâmer. » L'Assemblée Minervale de Freysingen mettait au concours pour le mois de Dimèh 151, avec un prix de 10 ducats la question suivante : « Pourquoi y a-t-il tant de méchants dans le monde ? Pourquoi sont-ils plus puissants que les bons ? Quels sont les moyens pour diminuer d'une façon durable la puissance des méchants et augmenter celle des bons, leur donner la prédominance et faire qu'ils deviennent redoutables aux méchants ? » (B.U.M.B., 40.)

L'ordre du jour épuisé, le Supérieur frappait deux coups et disait en levant l'écran de la lampe : « Chers Frères, mes yeux y voient clair et il fait clair dans mon esprit, pouvez-vous, comme moi, supporter la lumière ? » Les frères se levaient, fixaient quelques instants la lampe, puis tous faisaient, à l'exception du Supérieur, le signe de l'Aveuglement. « Vos yeux y voient plus clair, disait le Supérieur, votre esprit est plus serein (heiterer), vous avez fait un pas vers la lumière, mais vous n'êtes pas complètement sortis des ténèbres et votre vue est encore faible. Allez donc et préparez-vous encore pour le grand jour de la lumière. » En disant ces mots, il soufflait la lampe, se levait, saluait et priait le Censeur de donner à l'Assemblée une maxime à méditer. Il signait ensuite le procès-verbal, qu'il emportait, car il avait la garde de tous les papiers ainsi que du sceau de l'Assemblée², et chacun se retirait. Il était permis aux Minervaux de prendre en commun, après la clôture de l'Assemblée, soit dans la même maison, soit dans une autre, un repas frugal, composé uniquement de fruits, de pain et de vin coupé d'eau. La viande et la bière étaient interdites. La décence et la sobriété devaient régner dans ce repas, qui était fait aux frais des convives.

ILLUMINATUS MINOR³

Ce grade, comme celui de Minerval, était resté identique à l'ancienne rédaction en ce qui concernait les occupations de ses membres : étude du cœur humain, surveillance de quelques Minervaux, direction des Assemblées

1. Le sceau du « Magistrat Minerval » avait la forme d'un médaillon entouré d'un double filet. Au centre était gravée une chouette, perchée sur un livre ouvert souligné de deux branches de laurier entrecroisées. Sur le livre se voyaient quatre lettres : S/Sigillum, E. (Ecclesiae), M. (Minervalis), la quatrième étant l'initiale du nom Illuminé de la Colonie (Archives de la Loge Ernest au Compas.)

2. Le Cahier de l'Illuminatus Minor est reproduit sous une forme à peu près identique dans :

Le Vrai Illuminé, 82-138 ;
Lettre à Utzschneider, 59-136 (de Weishaupt) ;
Exposé de Bassus, 106-172 ;
Histoire complète des poursuites, 154-221 (de Weishaupt).
Il se compose de :

1. Instruction pour les Supérieurs de l'Église Minervale en ce qui concerne la collation de ce grade. (Bassus, 105-113 ; Histoire des poursuites, 154-161 ; Lettre à Utzschneider, 59-67).

Instruction pour les Supérieurs des Petits Illuminés (Vrai III., 82-87).
Les trois premiers textes sont identiques, à l'exception de quelques différences insignifiantes. Le quatrième est beaucoup plus bref au début ; p. 82-83 (Bassus 106-109 ; Utz., 59-64, Poursuites, 154-157).

II. Allocation lors de la réception d'un Illuminatus Minor (Vrai III., 88-99 ; Bassus, 114-127 ; Utz., 67-83 ; Poursuites, 161-175).

III. Enseignement destiné à permettre de mieux juger l'organisation intérieure de

dont quatre Illuminati Mineurs formaient toujours le bureau¹. Les réunions particulières du bureau s'appelaient « Assemblées des Magistrats ».

L'Illuminatus Minor qui avait été nommé Supérieur de l'Assemblée Minervale par le Supérieur Provincial recevait une Instruction lui enseignant ses devoirs particuliers. Il devait : 1° donner le bon exemple, allier la douceur d'un père à la sévérité d'un juge ; 2° s'attirer la confiance de ses subordonnés ; 3° veiller à l'observation rigoureuse des Statuts et Règlements ; 4° donner aux Récipiendaires des conseils sur la façon dont ils avaient à se comporter envers les Insinuati ou les Recepti ; 5° lire et prendre des notes de temps en temps avec ses subordonnés immédiats ; 6° les imprégner de l'esprit de l'Ordre ; 7° répondre, aussi rapidement que possible, à la lettre que lui adressaient tous les 15 jours les Minervaux éloignés et tenir la main à ce que cette réponse lui soit retournée avec la lettre suivante, aucun subordonné ne devant garder une ligne de son Supérieur ; 8° transmettre les Quibus Licet mensuels au Supérieur de l'Assemblée des Illuminati Mineurs ; 9° s'il ne se trouvait pas d'Assemblée de ce grade dans la localité, faire à l'Assemblée compétente un rapport écrit tous les 15 jours ; 10° dans le cas contraire, délibérer avec le bureau de cette Assemblée sur toutes les mesures à prendre ; 11° réunir au moins une fois par mois le bureau de son Assemblée Minervale et dresser procès-verbal de la séance ; 12° envoyer tous les trimestres l'état des comptes signé de tout le bureau ; 13° remettre tous les deux ans les fonds disponibles à la caisse des Grades Supérieurs ; 14° connaître à fond le caractère de ses subordonnés de façon à pouvoir en faire le Portrait ; 15° tenir, à cet effet, un registre particulier ; 16° n'accepter personne de sa propre autorité dans son Assemblée Minervale ; 17° ne remettre aucun document écrit à ses subordonnés à part l'Instructio Insinuatorum et le Methodon Notandi².

Le Censeur, nommé par le Supérieur Provincial, veillait à l'ordre, au sérieux, à la bonne tenue et à l'harmonie au sein de l'Assemblée Minervale. Il infligeait des amendes dont il versait immédiatement le montant entre les mains du Questeur ; il distribuait les Monitoires et veillait à ce que la réunion soit bien close³.

¹ *l'Ordre* (Bassus, 127-139 ; Utz., 83-97 ; Poursuites, 175-187). *Enseignement etc...* et de se rendre compte de ce qu'il exige de nous (Vrai III, 100-110).

² *IV. Enseignement pour former des collaborateurs utiles* (Vrai III, 111-129 ; Bassus, 140-160 ; Utz., 97-122 ; Pours., 187-200).

³ *V. Enseignement que les Illuminati Mineurs reçoivent par écrit* (Vrai III, 130-138 ; Bassus, 160-170 ; Utz., 123-133. Poursuites, 210-219).

⁴ *VI. Explication des hiéroglyphes minervaux* (Bassus, 170-172 ; Utz., 134-136 ; Pours., 219-221. Manque dans le Vrai III).

⁵ *1. Endl. Echl., 92. — 2. Instructio pro Superiori. B. U. M. A., 89-90. — 3. De officio Censoris, B. U. M. A., 91.*

Le Questeur gérait la caisse dont le Supérieur avait la deuxième clef. Il rendait ses comptes tous les trimestres et ne gardait que ce dont il avait besoin pour les dépenses courantes¹. L'Assemblée des Magistrats ouvrait les Quibus Licet des Novices.

Ce qu'on trouve de nouveau dans le cahier d'Illuminatus Minor ce sont les signes de reconnaissance et l'explication des hiéroglyphes minervaux. Le mot de passe était le même que pour les Minervaux, mais le signe se faisait en levant l'index de la main droite comme quelqu'un qui donne un avertissement et en disant : « Cave ne cadas »² ; l'attouchement consistait, pendant la poignée de mains, à appuyer trois fois légèrement le pouce sur le dos de la main qu'on tenait³.

L'explication des symboles minervaux était la suivante⁴ : Les quatre initiales P M C V, gravées sur l'insigne et qui devaient se lire Per Me Caci Vident, rappelaient à l'Illuminatus Minor ses devoirs envers les Minervaux qui lui étaient particulièrement confiés. La pyramide peinte sur le tapis et entourée de quelques pierres éparées était le symbole de l'Ordre Sérénissime qui devait se rapprocher à grands pas de son but, si ses membres, unissant leurs forces, voulaient travailler à la tâche commune pour la plus grande gloire du Grand Architecte et pour le bonheur du monde. Aussi les deux lettres D P encadrant la pyramide signifiaient Deo Proximo (pour Dieu, pour le Prochain). Pallas et la Chouette symbolisaient la sagesse et la vigilance. La tête de Gorgone, foulée aux pieds par Pallas, représentait les préjugés et les passions domptés par l'esprit délivré des ténèbres. Le casque de Minerve signifiait le courage, le zèle et un front où rayonne l'honnêteté. Son bouclier impénétrable était l'emblème de la conscience pure qui ne craint ni la raillerie ni la calomnie ; la lance était celui de la constance et de la résolution, la colonne celui de la fermeté d'âme. La cruche d'eau indiquait la sobriété ; le carquois garni de flèches : la puissance de l'éloquence jaillissant du cœur ; la branche de palmier : la paix, la tolérance et le calme de l'âme. Les trois lampes représentaient les trois principales classes de l'Ordre dont deux étaient encore plongées dans une demi-obscurité, mais conduisaient à la grande lumière éclairant la classe supérieure. Elles étaient aussi le symbole du travail nocturne, d'une vie retirée et sainte. Enfin les trois pieds de la lampe signifiaient silence, obéissance et sobriété.

¹ *De officio Quæstoris B. U. M. A., 93. — 2. Echl. III, p. 109. — 3. Bassus, 108-109. —*

4. Bassus, 170-172 ; Lettre à Utzschneider, 124-136 ; Vollst. Gesch. d. Verfolg., 219-221.

sible, travaillant sous la protection de l'Esprit qui dirige le Conseil de ses douze Serviteurs Illuminés et fidèles, Gardiens et Zélateurs de la Sagesse Secrète, t'envoyons, cher fils (nom de l'Ordre), notre salut et notre bénédiction paternelle.

Ayant résolu de répandre dans cette partie de l'Allemagne les vraies connaissances de la Vérité sous le voile de l'ancien Art Royal, du respectable Ordre des Francs-Maçons et de l'antique langue des Hiéroglyphes et de les protéger contre les intrigues de la fausse Maçonnerie, contre les faux Systèmes et les fausses doctrines, nous t'ordonnons fraternellement de fonder dans ta résidence, sous notre protection, en te conformant à nos instructions secrètes, une Grande Loge Nationale et de répandre de ce sanctuaire la lumière, quand, où, et comme il te paraîtra bon, sans avoir à rendre de comptes à d'autres qu'à nous-mêmes et à ton cœur. — Signature des douze Aréopagites Mystiques. »

Constitution de Loge

« Nous, Supérieurs, travaillant sous la protection invisible de la Grande Loge Nationale Secrète à l'Orient d'Allemagne et de la Loge Provinciale de ce Cercle, qui lui est soumise, munis des pleins pouvoirs des illustres et très respectables Supérieurs Secrets de l'ancienne et vraie Franc-Maçonnerie, avons, sur les prières instantes de quelques Frères de X et après avoir pris l'avis des Supérieurs Suprêmes, décidé d'y établir une vraie Loge de la Franc-Maçonnerie Secrète. A cet effet, nous avons communiqué à M. X. copie des anciens et vrais rituels et de nos constitutions et l'établissons par les présentes premier Maître en Chaire de cette Loge. Nous promettons de consacrer ladite Loge, sous le nom de X, aussitôt qu'il sera en état d'ouvrir les réunions. Nous invitons, en conséquence, tous ceux qui se feront recevoir librement et avec confiance dans cette respectable Loge à y déployer un zèle vraiment maçonnique pour que le Grand Architecte bénisse leurs travaux secrets et qu'ils contribuent au bonheur de l'humanité. Pour les Franc-Maçons errant sans guide ou plongés dans les ténèbres des fausses doctrines, qui travaillent autour de nous sous la protection d'une Constitution acquise à prix d'argent, garantie dont la vraie Sagesse n'a pas besoin, et qui ne connaissent ni les buts nobles et sacrés de l'Ordre, ni ses Supérieurs Secrets, nous leur exprimons notre compassion et leur offrons notre appui. Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. Il ne tient qu'à eux de nous connaître. A quoi servent des documents sans valeur ? La bonté de notre cause est la meilleure garantie de notre authenticité et dans les hauts grades, dans le sanctuaire du Temple, tout Maçon fidèle pourra voir qui nous a donné le droit d'ouvrir cette Loge : le Directoire Secret de l'Ordre Sacré, le..... » (Pas de Signature.)

ILLUMINATUS MAJOR ou NOVICE ECOSSAIS¹

Avant d'être admis à ce grade, le candidat était soumis à une enquête sévère. Le « Caractère » de l'Illuminatus Minor qui s'était distingué d'une façon particulière était examiné d'après les rubriques indiquées par une instruction spéciale, dans une tenue de la Loge Ecossaise. Il fallait que toutes les questions aient reçu une réponse nette et favorable avant qu'on pensât à procéder à la promotion et, si l'on n'avait pas de renseignements sur un des articles du questionnaire, un des Illuminati Majores était chargé de faire des observations sur ce point. Le Maître Ecossais qui présidait la Loge lisait successivement les questions et chacun des membres présents y répondait sur une feuille de papier posée devant lui. A la clôture de la tenue, les frères remettaient leurs feuilles au Président, qui, avec l'aide du Secrétaire Secret, en composait le Caractère du candidat. Toute liberté était laissée au Maître Ecossais pour ajouter au questionnaire les détails qu'il jugeait nécessaire d'éclaircir ; il pouvait également faire rédiger ce Caractère par une commission moins nombreuse². Les conclusions qu'il contenait devaient avoir été prises à la presque unanimité, car le veto de trois Illuminati Majores avait force inhibitoire. Si un seul Illuminatus Major ou deux au plus faisaient opposition, le Président décidait s'il fallait passer outre.

La proposition de promotion était adressée avec le Caractère du candidat à l'Assemblée des membres du grade supérieur, les Illuminati Dirigeantes, qui pouvaient l'accueillir favorablement ou la rejeter. En cas d'approbation de leur part, le Maître Ecossais mandait le candidat chez lui, lui annonçait, en présence du Secrétaire Intime, qu'on l'avait trouvé digne de parvenir à un grade supérieur et l'invitait à répondre aux questions suivantes :

« 1° Avait-il trouvé dans une autre Société une organisation meilleure, moins détournée de son but, établie sur une base plus solide et capable de satisfaire plus complètement et plus rapidement ses désirs ?

2° Avait-il été poussé à entrer dans l'Ordre par le désir de satisfaire sa curiosité ou par celui de contracter une alliance avec la meilleure partie de l'humanité, pour le bonheur du monde ?

3° Était-il content de l'organisation de la Société, ou du moins de ce qu'il en connaissait. Voulait-il concourir à la réalisation de ses projets ou qu'avait-il à y reprendre ?

4° Voulait-il appartenir entièrement à l'Ordre ou s'en retirer entière-

1. Echt. III., 139 212. — 2. Echt. III., 145-146 et B. U. M. C., 30.

passages essentiels : « Vous voyez ici la société fermée (Zirkel) et sacrée des Maçons fidèles et volontairement associés, rassemblés dans le Parvis de la Sagesse pour garder le Sanctuaire Intérieur où brillent la Vérité et la Sagesse impropres, qui doivent un jour répandre leur lumière sur toute la surface de la terre. Ces hommes, la légion sacrée des plus nobles parmi les humains, se cachent encore à vos yeux, mais ne croyez pas que vous échappiez de même à leurs regards. Pas un repli de votre cœur n'est inconnu aux Supérieurs Sérénissimes. Vous voilà au milieu de l'Assemblée des Sages, nu et sans parure, quand bien même vous cherchiez à vous contraindre et à dissimuler. Leur regard, mon Frère, est pénétrant. Mais vous ne devez pas le craindre, car si votre cœur n'était pas noble et bon, si votre façon de penser et de sentir était trop différente de la nôtre, jamais vous n'auriez été admis dans ce Cénacle des Meilleurs. Approchez Ami, Frère en l'Esprit. Si vous voulez apprendre de nous l'art sublime de terminer heureusement votre voyage à travers les dangers du monde, il vous faut à l'avenir des verres qui permettent à vos yeux de distinguer l'apparence de la réalité, l'hypocrisie de l'ami sincère. L'œil ordinaire ne saurait y parvenir. C'est l'Ordre qui vous donnera la clairvoyance nécessaire. Voyez l'image que contient ce miroir. C'est votre propre image. La connaissance de soi-même est la lunette magique avec laquelle vous pourrez lire dans l'âme des autres. (Le Supérieur plaçait ce miroir devant le visage du Récipiendaire...) Regardez-vous souvent dans ce miroir... Examinez vos traits fréquemment, chaque jour, à chaque heure. Vous y découvrirez toujours de nouveaux détails et par eux vous apprendrez à interpréter ceux des autres... Nosce te ipsum (Le Supérieur faisait le signe du grade). Homme, étudie-toi toi-même si tu veux pénétrer les autres et alors : Nosce alios. (À ce moment tous les Frères se découvraient le visage et faisaient le signe du grade). Voici vos amis les plus fidèles qui ne veulent pas se cacher plus longtemps à vous... Venez maintenant près de moi. (Le Candidat se plaçait à la droite de l'autel). Voici le tablier de Maçon Écossais (le Supérieur en ceignait le Candidat après lui avoir ôté le tablier de Maître). Il est exactement quadrangulaire et taillé à l'équerre. De même votre cœur doit être dirigé d'après l'équerre de la Vertu et de la Sagesse. Le vert¹ est la couleur de l'Espérance : espérez tout de l'Ordre si vous êtes honnête et fidèle. Le signe de votre grade se fait en posant sur le cœur l'index de la main droite et en élevant le bras gauche, l'index tendu vers le ciel. Le mot est : Nosce te ipsum ; la réponse : Ex te nosce alios. Pour l'attouchement on

ouvre l'habit et un côté de la veste et l'on baise le front de l'autre Frère en plaçant son cœur contre le sien. »

Le nouvel Illuminatus Major était alors envoyé à sa place, au bas d'une des colonnes, et les flambeaux étaient rallumés. Pourtant sa Réception n'était pas encore terminée. Il avait à répondre aux sept questions suivantes :

1. « Trouvez-vous que dans ce monde la vertu soit récompensée et le vice puni ? Ne trouvez-vous pas, au contraire, que le méchant est mieux partagé que ce qui concerne les biens matériels, plus considéré, plus puissant que l'honnête homme ? En un mot, êtes-vous satisfait du monde tel qu'il est actuellement ?

2. Ne voudriez-vous pas, si cela était en votre pouvoir, modifier cet état de choses, rassembler les honnêtes gens, les unir par des liens solides, chercher à les rendre plus puissants que les méchants ?

3. En quel pays, si le choix vous en était donné, voudriez-vous être né de préférence à votre patrie ?

4. À quelle époque auriez-vous préféré vivre ?

5. Si vous aviez le choix, quel état vous plairait le mieux et quelle science ?

6. Quel personnage historique est votre favori et quel écrivain votre maître ?

7. Ne considérez-vous pas comme un devoir de procurer à des amis éprouvés autant d'avantages matériels qu'il vous sera possible ? de récompenser leur fidélité et de leur rendre la vie plus facile ? Êtes-vous prêt à vous soumettre à ce qu'exige ce grade de chacun d'entre nous, c'est-à-dire à indiquer dans le Quibus Licet mensuel quels sont les emplois, bénéfices ou autres choses semblables que vous pouvez soit conférer vous-même, soit faire conférer par votre recommandation afin que les Supérieurs puissent proposer des candidats capables, choisis par les membres de l'Ordre ? »

Les réponses du Candidat étaient inscrites au procès-verbal, puis le Secrétaire Intime lui donnait lecture d'un « Aperçu général de tout le Système de l'Ordre¹ » dont le titre promettait beaucoup plus que le cahier ne tenait. En effet, il était dit tout d'abord que le voile cachant l'organisation de l'Ordre ne pourrait être levé qu'au moment où le Candidat aurait été assez préparé pour supporter toute la lumière. En fait, tout ce qu'on voulait bien lui révéler, c'est que le but final de l'Ordre était de répandre la vérité pure et de faire triompher la vertu et ce qu'il pouvait retenir de précis, c'est qu'il existait dans l'Ordre une classe supérieure dans laquelle les résultats obtenus par le zèle des frères et les traditions laissées par les ancêtres étaient portés

1. Le vert était la couleur traditionnelle des grades écossais, de même que le bleu était celle des grades symboliques (Apprenti, Compagnon et Maître) et le rouge celle des grades dits chevaleresques.

à la connaissance de ceux dont la préparation était complète et que le devoir de tout Illuminé était de chercher à procurer à l'honnête homme les avantages dans ce monde ainsi que le bonheur matériel et à occuper toutes les places dont les titulaires pouvaient mettre au service de la bonne cause la part d'autorité qui leur était déléguée.

Enfin on apprenait au Candidat le catéchisme du grade et on lui communiquait le mot d'ordre. La réception était terminée. Le Secrétaire Intime scellait le dossier contenant les réponses écrites par le Récipiendaire au domicile du Maître Ecossais, son Portrait esquissé par la Loge avec les additions et rectifications qui venaient d'y être apportées, sa silhouette (Schattenriss) le curriculum vitae et le Caractère rédigés par lui, ses réponses aux sept dernières questions. Le paquet, remis au Maître Ecossais, devait être transmis par lui à ses Supérieurs immédiats.

Les tenues ordinaires avaient lieu à chaque premier quartier de la lune. La décoration de la Loge était la même que celle de la Loge des Officiers. Les assistants portaient le tablier vert avec l'insigne à la boutonnière et étaient assis autour d'une table. Le rituel comprenait les trois chapitres suivants :

I. — Ouverture de la Loge des Frères Ecossais

Maître Ecossais : « A l'ordre mes Frères. (Commandement répété par le Premier, puis le Deuxième Grand Surveillant.)
Les Frères font le signe.

Maître Ecossais : Respectable Frère Premier Surveillant, où travaille le Franc-Maçon Ecossais.

Premier Surveillant : Dans un lieu sacré, au milieu du silence de la nuit, loin du tumulte du monde, à l'abri de l'espionnage des profanes.

Maître Ecossais : Respectable Frère Deuxième Surveillant, voyez si nous pouvons travailler en toute sécurité.

Deuxième Surveillant (il regarde si tout est bien clos, ferme la porte à clef et revient à sa place) : Respectable Maître, la Loge est couverte.


Maître Ecossais : Frère Premier Surveillant, quelle heure est-il ?

Premier Surveillant : Minuit passé.

Maître Ecossais : Frère Deuxième Surveillant, est-ce l'heure sainte où la Loge doit être ouverte ?

Deuxième Surveillant : Oui, respectable Maître.

Maître Ecossais : J'ouvre donc cette Loge de Frères Ecossais au nom des Sérénissimes et Vénérables Supérieurs par le nombre écossais sacré.

Le Supérieur frappe ( 4 fois) ; ces coups sont répétés successivement par le Premier et le Deuxième Surveillant.

Maître Ecossais : Mes Frères la Loge est ouverte.

II. — Catéchisme des Frères Ecossais

Q. Etes-vous Franc-Maçon Ecossais ?

R. Les Nobles m'ont reçu parmi eux lorsque j'étais orphelin et ne connaissais pas mon père.

Q. Où avez-vous été reçu ?

R. Dans un lieu solennel, obscur, sacré, devant la porte du Sanctuaire.

Q. A quelle heure ?

R. Dans l'ombre de la nuit, au premier quartier de la lune.

Q. Qui vous accueillit à votre arrivée ?

R. La troupe pacifique des Illuminés (Erleuchteten).

Q. Les connaissiez-vous ?

R. Non je ne les connaissais pas, mais ils me connaissent et m'aimaient et je leur ai voué un cœur fidèle et plein de reconnaissance.

Q. D'où venez-vous ?

R. Du monde des premiers Elus.

Q. Où voulez-vous aller ?

R. Dans le Saint des Saints.

Q. Qu'y cherchez-vous ?

R. Celui qui s'y trouve aujourd'hui, qui s'y trouvait hier et qui s'y trouvera de toute éternité.

Q. Qui vous éclaire ?

R. La lumière qui est en moi et qui est maintenant allumée.

Q. Qu'avez-vous vu quand on vous donna la lumière ?

R. J'abaisai mes regards vers la terre et j'y vis les hommes nus et sans vêtements, mais ils avaient honte de leur nudité.

Q. Que vous a-t-on ordonné de faire ?

R. On m'a appris à connaître, aimer et diriger les autres comme je le fais pour moi-même.

Q. Comment s'appelle votre Maître ?

R. Adonaf.

III. — Clôture de la Loge des Frères Ecossais

Maître Ecossais : Quelqu'un a-t-il encore quelque chose à proposer pour le bien de l'Ordre ?

(Le Premier Surveillant répond négativement.)

Maître Ecossais : Respectable Frère Premier Surveillant, quelle heure est-il ?

Premier Surveillant : Il est midi passé.

Maître Ecossais : Est-ce là l'heure convenable, respectable Frère Deuxième Surveillant, pour clore cette Loge Ecossaise ?

Deuxième Surveillant : Oui c'est là l'heure convenable.

Maître Ecossais : Je ferme donc cette Loge au nom de mes Sérénissimes et Vénérables Supérieurs par le nombre écossais sacré.

(Même batterie que pour l'ouverture, exécutée successivement par le Maître Ecossais et les deux Surveillants).

Maître Ecossais : Mes Frères la Loge est fermée. »

* *

Les occupations particulières des Illuminati Majeurs peuvent se résumer en quatre points. Ils se livraient à une analyse détaillée des caractères suivant les indications d'une Instruction qui portait dans le cahier le titre de Appendice B. Ils étaient chargés de dresser les frères que l'Ordre entendait employer spécialement comme recruteurs et recevaient, à cet effet, un résumé de l'Instruction pro Recipientibus intitulé Appendice A. Ils étaient tenus de mettre leurs relations ou leur crédit dans le monde profane au service de l'Ordre : à chaque tenue, le Novice Ecossais qui avait appris la vacance d'un emploi ou d'une charge honorifique ou bien qui connaissait les moyens d'y faire nommer un frère devait en faire la déclaration, consignée au procès-verbal et transmise ainsi aux Supérieurs immédiats¹. Ils avaient enfin l'administration générale des Assemblées Minervales : ils ouvraient en séance les Quibus Licet des Minervaux et recevaient les tablettes et rapports mensuels et trimestriels, les notes sur les Minervaux (Conduitenlisten), etc., qui leur étaient adressées par les Assemblées des Magistrats. Chaque Novice Ecossais avait un « département » composé d'une ou plusieurs Eglises Minervales et il faisait un résumé de tous les rapports concernant ce département, un tableau d'ensemble et une liste unique. Les travaux proprement dits de la Loge Ecossaise consistaient à recevoir et compléter les Tablettes sur les frères de la Classe Minervale qui avaient été envoyées par les Assemblées d'Illuminati Mineurs et qui étaient ensuite transmises aux Assemblées du grade supérieur, les Illuminati Dirigentes. Les Illuminati Majeurs avaient la garde des copies des Tablettes et des Lettres Reversales. Ils connaissaient de toutes les affaires concernant les Assemblées Minervales, telles que promotions, radiations, etc., sauf, si le cas était grave, à en référer aux Illuminati Dirigentes.

1. De même les Novices Ecossais devaient rendre soigneusement compte de ce qu'ils avaient appris sur la Franc-Maçonnerie et les autres sociétés secrètes.

ILLUMINATUS DIRIGENS ou CHEVALIER ECOSSAIS¹

Le Novice Ecossais qui voulait parvenir au grade supérieur, appelé Illuminatus Dirigens ou Chevalier Ecossais, devait fournir des preuves des progrès qu'il avait faits dans la connaissance de lui-même et des autres. Il s'exerçait à éclaircir la sémiotique de l'âme, il s'appliquait avec un soin particulier à résoudre les questions que l'Assemblée des Illuminati Dirigentes adressait de temps en temps à tous les Illuminati Majeurs et il devait montrer ainsi jusqu'à quel point il était capable de deviner, d'après les signes extérieurs, les sentiments et les inclinations des individus. On lui demandait, par exemple, d'indiquer quel caractère révèle un regard incertain ou égaré, de dire à quels signes on peut reconnaître qu'un homme est de mœurs dissolues, qu'il est disposé à la mélancolie ou qu'il a l'esprit craintif. Le Novice Ecossais qui se distinguait dans ce genre d'exercice était proposé aux suffrages des Illuminati Dirigentes. Chacun d'eux exprimait en toute liberté son opinion sur les mérites du candidat et le Président de leur Assemblée, qui portait le titre de Préfet, décidait, après avoir pesé les raisons pour et contre, si la candidature pouvait être admise. En cas d'affirmative tous les documents concernant le candidat, Portrait, curriculum vitae, etc., étaient envoyés aux Supérieurs des Illuminati Dirigentes avec des éclaircissements et remarques nouvelles ainsi qu'un résumé des qualités du sujet.

Le Préfet, quand il en avait reçu l'autorisation, faisait venir le candidat et lui disait qu'il était libre de quitter définitivement la Société ou de rester encore Novice Ecossais aussi longtemps qu'il le voudrait, mais qu'on était disposé à l'admettre au grade supérieur s'il signait de son nom profane et de son cachet le Revers suivant :

« Je, soussigné, prête par ce Revers serment de fidélité à partir de ce jour et pour toute ma vie au Respectable Ordre des Illuminés au sein duquel j'ai trouvé, jusqu'à présent, une complète satisfaction pour mon cœur et ma raison. Je m'engage : 1° à ne faire partie d'aucun autre Système maçonnique ou de quelque société secrète que ce soit, ni à me mettre à leur service ; 2° à consacrer, dans toutes les circonstances qui me permettront d'être utile à une société secrète, mes forces et mes connaissances uniquement au bien de notre Ordre Sérénissime ; 3° au cas où je voudrais me retirer de l'Ordre, ce dont on me laisse libre à quelque moment que ce soit, à ne jamais me croire en droit d'entrer dans une autre société secrète. Ces conditions me paraissent d'autant plus justes que je n'ai jamais rencontré nulle part ailleurs une direction aussi excellente et qui ait autant en vue mon

1. Le cahier a été publié en 1794, à Munich, sous le titre de : *Illuminatus Dirigens oder Schottischer Ritter*. Le cahier manuscrit conservé à Gotha présente le même texte sans aucune variante.

propre bonheur et celui du monde entier, ni trouvé une Maçonnerie meilleure et plus utile ; que j'ai par suite toutes les raisons de reconnaître les Supérieurs Suprêmes de notre Ordre pour les Supérieurs Inconnus de la Maçonnerie ; que, de plus, l'Ordre Sérénissime ne s'opposerait pas à ce que je le quitte si j'y étais obligé par ma situation dans le monde profane ou si je n'étais pas satisfait des connaissances qui me seront communiquées et qu'enfin mes Supérieurs auraient, dans ce cas, le droit d'exiger que je ne fasse pas profiter d'autres associations de l'enseignement que j'ai reçu chez eux. Intimement persuadé que la Société est fondée sur des bases excellentes et qu'elle a le vif désir d'accueillir tout ce qui peut être bon et utile, je considère comme mon devoir de tirer profit de son enseignement sans en divulguer la nature, de la façon qui m'est prescrite par mes Supérieurs actuels et n'a d'autre but que le bonheur du monde entier, et de contribuer ainsi à l'exécution du plan général de la Société. Je prends cet engagement en toute liberté et sans aucune restriction mentale, sur mon honneur et ma réputation ».

Quand ce Revers avait été signé par le candidat, on fixait le jour de la réception. La salle où elle devait avoir lieu était tendue de vert et était décorée et éclairée avec autant de luxe que le permettaient les circonstances. Le Préfet était assis sur une estrade haute de deux marches et surmontée d'un dais en étoffe verte. Au-dessus de sa tête brillait l'Etoile Flamboyante. Il était chaussé de bottes éperonnées et ceint du tablier de Chevalier Ecossais orné de la croix verte. Au côté gauche de sa poitrine brillait l'insigne de l'Ordre ; la croix de Saint-André¹ pendait à un large ruban passant sur son épaule droite. Il avait le maillet à la main. Les Illuminati Dirigentes avaient les bottes et les éperons, le tablier, les gants, l'épée au côté, et la croix était suspendue à leur cou par un ruban vert. Les dignitaires portaient en outre ainsi que le Préfet des touffes de plumes sur leurs chapeaux.

Les charges de la Loge des Novices et de celle des Chevaliers Ecossais étaient remplies par les mêmes personnes. Les mêmes dignitaires qui, dans la première, faisaient respectivement fonction d'Ancien Maître Ecossais, de Secrétaire Intime et d'Introduit s'appelaient, dans la deuxième, Préfet, Chancelier et Maître des Cérémonies. Le Trésorier et les Grands Surveillants gardaient le même titre. A droite du trône du Préfet se tenait le porteur-Glaive, l'épée de l'Ordre à la main ; à gauche était le Maître des Cérémonies

1. La décoration du Préfet était une croix à quatre branches égales plus larges à la circonférence et dont le centre était recouvert d'un carré blanc portant deux I en or entrelacés et encadrés de rouge ; les branches de la croix étaient vertes et bordées d'argent (Gotha). La Croix du Saint-André, verte et entourée de rayons dorés, représentait à l'avant saint André sur sa croix ; sur le revers se trouvait un rectangle bleu entouré de rayons dorés sur lequel étaient inscrits des caractères hébraïques en or (*Ibid.*).

tenant la canne et aussi le rituel qu'il remettait au Préfet chaque fois que celui-ci en avait besoin. Au milieu de la pièce se dressait une table portant quatre flambeaux, un encrier, du papier, un tablier et un cordon de Chevalier. A la table prenaient place le Chancelier et le Trésorier. Tout au fond de la salle étaient assis les deux Grands Surveillants tenant chacun un maillet et un rituel. Les Chevaliers occupaient deux des côtés de la Loge. Chaque fois qu'un Chevalier était interpellé par le Préfet ou prenait la parole, il se levait, tirait son épée et ne la remettait au fourreau qu'au moment de se rasseoir. A la cérémonie assistait en outre un Prêtre de l'Ordre qui, tête nue, sans insignes et vêtu d'une simple robe blanche, était assis à droite et en avant du trône. A partir du moment où la séance commençait, les Frères Servants ne pouvaient plus entrer dans la salle.

Après le dialogue usuel entre le Préfet et les Surveillants, dialogue accompagné d'un nombre considérable de coups de maillet, le Préfet déclarait la séance ouverte « au nom du Grand Architecte et en vertu de l'ancien Mot de Maître » ; les Chevaliers tiraient leur épée, la remettaient immédiatement au fourreau et, après que le Prêtre avait donné en silence sa bénédiction, ils faisaient, avant de se rasseoir, le signe du grade, en croisant les mains sur la poitrine. Le Chancelier lisait, à haute voix le Revers signé par le Récipiendaire que le Maître des Cérémonies allait ensuite trouver dans le vestibule. Il lui prenait son épée et rentrait dans la salle pour la déposer sur la table, puis il sortait de nouveau, ordonnait au Récipiendaire de se laver les mains, lui faisait ensuite remettre ses gants, et, le prenant par la main, l'amenait devant la porte close. Alors s'engageait un long dialogue entre le Maître des Cérémonies et le Préfet auxquels les deux Grands Surveillants servaient naturellement de truchements. Enfin, le Récipiendaire en bottes éperonnées et le chapeau sur la tête était introduit dans le Sanctuaire. Le Maître des Cérémonies le faisait arrêter devant le trône, le dos tourné à la table, et reprenait sa place à la gauche du Préfet. Le Récipiendaire s'agenouillait sur un coussin placé sur les marches du trône, posait deux doigts sur l'épée que lui présentait le Préfet et prêtait le serment dont le texte lui était dicté par le Chancelier et par lequel il s'engageait à obéir à ses Supérieurs, « à secourir en bon Chevalier l'innocence, la pauvreté, le malheur et le droit opprimé » et à sacrifier ses intérêts particuliers au bien de l'Ordre et au bonheur de l'humanité.

Après la prestation du serment que les Chevaliers Ecossais avaient écoutée debout et l'épée nue, le Préfet, tenant le rituel de la main gauche, frappait une première fois l'épaule du Récipiendaire du plat de son épée, en disant : « Je t'arme Chevalier de Saint-André, suivant les usages de nos ancêtres en vertu de l'Ancien Mot de Maître. Sois le champion de la Sagesse et de la

Vertu, et, semblable aux rois par ta prudence, sois l'ami du prince et du mendiant, s'ils sont vertueux. Que le secret de ton ami et l'honneur de sa femme te soient sacrés. » Il le frappait une seconde fois et disait : « Je t'arme Chevalier au nom de nos Supérieurs qui sont ceux de la vraie Maçonnerie. Reste toujours fidèle à l'Ordre, combats les maux que causent la sottise et la méchanceté et recherche la Vérité. » Après l'avoir frappé une troisième fois, il disait encore : « Je t'arme Chevalier au nom de ce Saint Chapitre et de tous les Ecossais de la Connaissance et de la Puissance. Lève-toi et ne plie plus jamais le genou devant celui qui est un homme comme toi. » Il lui bouclait ensuite son épée autour des reins, en lui disant : « Je te ceins l'épée, tire-la chaque fois que l'Ordre, la bonne cause et l'innocence opprimés auront besoin d'elle. » En lui attachant le tablier, il disait : « Etudie les mystères de l'Art Royal et souviens-toi de ton serment. » Il lui passait enfin le cordon au cou et disait : « A ce ruban est suspendue l'image de l'homme qui a sacrifié sa vie à ses principes. Son souvenir fut toujours sacré pour nos Maîtres Ecossais. »

Ces cérémonies symboliques accomplies, le Préfet apprenait au nouveau Chevalier que le mot de passe du grade était l'ancien Mot de Maître : « Jéhovah », que le signe se faisait en croisant les mains sur la poitrine et l'attouchement en saisissant le coude de l'autre frère. Il lui enseignait que, pour s'assurer s'il avait affaire à un vrai Chevalier Ecossais, il devait poser directement la question, ce à quoi l'interpellé avait à répondre : « Regarde-moi et vois si tu n'aperçois pas sur moi le signe » ; lui alors disait, en baissant son interlocuteur sur le front : « Oui, je vois sur ton front l'Etoile Flamboyante ». En lui donnant ce baiser, le Préfet disait au Récipiendaire : « Sois le bienvenu, noble Chevalier, dans cette Sainte Assemblée. Maintenant plie le genou devant le Grand Architecte, et remercie-le, du plus profond de ton cœur, d'avoir été si bon pour toi. » Le Prêtre s'approchait et faisait trois fois le signe de la croix sur le Récipiendaire agenouillé, en prononçant les paroles suivantes : « Sois béni au nom de Jéhovah, — sois béni au nom de l'Esprit où tout bien a sa source, — sois béni par les prêtres et les rois de la Connaissance et de la Puissance sur tout ce qui est visible et sur tout ce qui est invisible. » Le Récipiendaire s'étant relevé, le Maître des Cérémonies le faisait passer devant tous les Chevaliers Ecossais, dont chacun le baisait au front, puis il lui indiquait sa place.

Le Chancelier lisait alors l'explication des hiéroglyphes maçonniques, puis trois Instructions intitulées : « Instruction concernant l'ensemble du Système » ; « Instruction concernant les Classes inférieures » ; « Instruction concernant les Loges maçonniques ». Enfin, on récitait le catéchisme du grade, dont voici le texte :

- Q. « Es-tu Chevalier Ecossais ?
 R. Oui et celui qui m'a reçu avait la Connaissance et la Puissance.
 Q. A quoi puis-je reconnaître que tu es Chevalier Ecossais ?
 R. A ce que je porte au front l'Etoile Flamboyante.
 Q. Où as-tu été reçu ?
 R. Dans le Saint des Saints.
 Q. A quoi travaille le Chevalier Ecossais ?
 R. A rétablir l'harmonie, à ennoblir sa nature et à faire de lui l'instrument le plus pur de la divinité.
 Q. Quels sont les moyens pour y parvenir ?
 R. La sobriété, l'exaltation de l'esprit et l'activité.
 Q. A quoi le Chevalier Ecossais doit-il consacrer son activité ?
 R. A exercer la vertu maçonnique avec le cœur le plus pur, à déchiffrer la langue maçonnique, à chercher la Vérité, c'est-à-dire à combattre le préjugé et la passion, à vivre en amour et à étudier la nature.
 Q. Comment peut-on élever son esprit ?
 R. En s'occupant des grands sujets (hohe Gegenstaende).
 Q. Quel est ton maître ?
 R. Jésus de Nazareth.
 Q. Qu'a-t-il fait pour la bonne cause ?
 R. Il a souffert pour la Vérité.
 Q. Où célèbre-t-on son souvenir ?
 R. Dans les Agapes.
 Q. Quel est le salaire de tes travaux ?
 R. La paix, l'amour, la béatitude (Seligkeit).
 Q. Quel temps fait-il ?
 R. Le jour brille du plus vif éclat dans le Saint des Saints, mais tout n'est qu'orage et obscurité au dehors.
 Q. As-tu retrouvé l'ancien Mot de Maître ?
 R. Mes Supérieurs connaissent le tétragramme.
 Q. Qui peut déchiffrer la signification de l'Etoile Flamboyante ?
 R. Celui qui sent au plus profond de lui-même le lien qui unit le fini et l'infini.
 Q. Comment nommes-tu ce lieu ?
 R. La Vraie Lumière.
 Q. Quand le connaîtras-tu ?
 R. Quand je connaîtrai le triple principe : moi-même, la Nature, le Grand Architecte ».

Après la récitation du Catéchisme, le Préfet déclarait la séance levée avec

le cérémonial ordinaire et le Prêtre bénissait silencieusement l'Assemblée. Le procès-verbal de la réception était dressé, mention y était faite de la cotisation annuelle que le nouveau Chevalier s'engageait à verser et de la devise qu'il ferait graver sur son cachet¹.

La Réception proprement dite pouvait être suivie d'une cérémonie facultative appelée les Agapes et qui avait lieu à l'issue du banquet offert suivant l'usage par le nouveau Chevalier aux membres de la Loge, quand l'amphtryon, prévenu, avait témoigné n'avoir aucun scrupule à y prendre part.

Au milieu de la table du banquet étaient posés un calice, un broc plein de vin, une petite assiette vide et une autre assiette avec du pain sans levain, le tout recouvert d'une étoffe verte. Au dessert, les Frères Servants sortaient, on verrouillait les portes. Le Préfet faisait faire silence par quatre coups Ecossais répétés par les Surveillants, puis, levant l'étoffe verte, il demandait si les Frères Chevaliers se sentaient assez de tranquillité et de sérénité dans l'âme pour prendre part aux Agapes. Sur la réponse affirmative des assistants, le Préfet plaçait devant lui l'assiette portant le pain en disant : « La nuit où Jésus de Nazareth, notre Maître Suprême, fut trahi par un de ses amis, poursuivi, fait prisonnier et condamné à mort parce qu'il proclamait la Vérité, il réunit une dernière fois ses Frères les plus intimes pour célébrer avec eux les Agapes, acte qui a pour nous beaucoup d'importance à plus d'un égard. Il prit le pain (le Préfet prenait dans l'assiette de petits pains longs faits exprès), il le rompit (le Préfet faisait autant de morceaux qu'il y avait de membres présents et les plaçait sur l'assiette vide à côté du calice), il le bénit (le Préfet élevait l'assiette de la main gauche et faisait le signe de la croix avec la droite), il le distribuait à ses disciples et dit : « Prenez ce pain et mangez. Que ce soit le signe de notre sainte alliance. Je le sacrifie pour vous de même que mon corps sera bientôt sacrifié pour vous et pour tous ceux qui m'aiment. » Il prit aussi le calice à la fin du repas et le bénit (le Préfet plaçait le calice devant lui, le bénissait, ainsi qu'il avait fait pour le pain, et le remplaçait sur la table). Puis il dit : « Prenez et buvez. Qu'il vous soit consacré comme le sang que je verserai bientôt pour vous et qui coulera pour votre salut. Qu'il renouvelle et fortifie votre alliance. Chaque fois que vous vous réunirez dans une sainte concorde, comme nous le faisons aujourd'hui, pour prendre part à vos Agapes, vous vous souviendrez de moi et vous annoncerez ma mort, jusqu'à ce que, ressuscité et transfiguré, je revienne au milieu de vous ». Célébrons donc, mes Frères, le souvenir de notre Maître bien-aimé avec un cœur pur. (Le Préfet faisait circuler l'assiette sur laquelle chacun prenait un morceau de pain, puis

1. Les Chevaliers Ecossais faisaient souvent aussi graver sur leur cachet profane la croix de Saint-André.

se servait le dernier.) Que chacun s'examine bien et voie si l'amour habite dans son cœur. Malheur à celui qui injustement boirait et mangerait, à celui qui ne serait pas digne de participer à cette sainte alliance. Il mangerait son châtiment, sa condamnation et sa perte. » Le Préfet mangeait le pain et tout le monde en faisait autant avec recueillement et dans le plus profond silence. Puis le Préfet prenait le calice, y buvait une gorgée de vin et le donnait à son voisin de droite. Celui-ci vidait le calice et le rendait au Préfet qui essayait assiette et calice, les remplaçant au milieu de la table et les recouvrait de l'étoffe verte; puis il prononçait la prière suivante : « Grâce soient rendues à notre puissant Seigneur et Maître bien-aimé qui a établi ces Agapes pour unir les cœurs de ceux qui le suivent. Allez et soyez en paix mes Frères ! Sacrée soit la nouvelle alliance que nous avons conclue. Soyez bénis si vous restez fidèles et combattez pour la bonne cause » (le Préfet faisait le signe de la croix)¹.

Le grade de Chevalier Ecossais ou Illuminatus Dirigens était un grade purement administratif. Les membres, dispensés de s'occuper du recrutement, formaient le « Saint Chapitre Secret des Chevaliers Ecossais » qui avait la direction de tous les grades inférieurs depuis la Pépinière jusqu'à la Franc-Maçonnerie bleue dans la division territoriale soumise à son autorité et appelée Préfecture. Il se composait de six membres au moins et de douze au plus, non compris le Préfet. A chaque Illuminatus Dirigens était attribué un certain nombre d'Assemblées Minervales et de Loges et il faisait un rapport au Chapitre sur tout ce que lui envoyaient, pour les premières, le Référendaire de la Loge Ecossaise et, pour les secondes, les Loges d'Officiers. Tous les Chevaliers Ecossais devaient noter les défauts d'organisation, faire des propositions sur les moyens propres à entretenir la concorde et la discipline dans la Préfecture, étudier ce qu'il y avait de bon dans l'organisation des autres Sociétés et évaluer les embûches qu'on pouvait tendre à l'Ordre. Ils remplissaient l'emploi de Censeurs Secrets auprès des Magistrats Minervaux que le Chapitre jugeait utile de faire particulièrement surveiller, se relayant à tour de rôle dans ces fonctions, en partie pour ne pas attirer l'attention, en partie pour fournir au Chapitre des observations de sources différentes. Le Chapitre Secret devait veiller à ce que personne n'occupe, dans les classes inférieures, un emploi auquel ne l'habilitaient pas les grades qu'il possédait, à ce que des Loges bleues fussent établies dans toutes les villes importantes de son district, sans que leur nombre pût jamais dépasser celui de trente, ou, si cela était impossible, à ce que l'Ordre obtint secrètement une influence prépondérante

1. Le cahier fait expressément remarquer que jamais un Prêtre de l'Ordre ne devait être présent pendant les Agapes.

dans les Loges appartenant à d'autres Systèmes qui s'y trouvaient déjà, pour arriver à les réformer ou à les ruiner. Il délivrait, d'après un modèle uniforme, des patentes de constitution aux nouvelles Loges Illuminées et avait la garde de l'état du personnel des Loges. Il donnait ou refusait la permission de recevoir un Minerval gratuitement dans la Loge bleue et avait sous sa direction immédiate les Maçons expérimentés que l'Ordre pouvait recruter. Il recevait les dissertations et traités qui en valaient la peine.

Le Préfet, qui portait aussi le nom de Supérieur Local, présidait le Chapitre et était la plus haute autorité de la Préfecture. Il relevait uniquement du Provincial ou Supérieur de la Province dont dépendait sa Préfecture et avec lequel il était seul en rapports. Il devait surveiller la préparation, l'éducation, l'attachement, la discipline de ses subordonnés, garder jalousement le secret de l'existence de l'Ordre, veiller à ce que chaque Assemblée Minervale n'ait pas plus de dix membres, à ce que tout se passe conformément aux règlements et aux convenances dans les Loges et Assemblées, avoir soin que les Maçons qui n'étaient pas des adeptes fussent des gens honnêtes qui puissent être utiles à l'Ordre et incapables d'altérer l'esprit général de la Loge. Lors du décès d'un Illuminé, il veillait à ce que son caractère fût attribué à un nouveau frère qui recevait ce que son prédécesseur avait noté sur l'histoire de l'homme dont ils portaient le nom, à charge pour lui d'augmenter ce dossier. Le Préfet choisissait les huit localités de sa Préfecture où devaient être établies soit des Eglises Minervales, soit des Loges maçonniques. Il attribuait à son gré les caractéristiques de localités et de recrues que lui avait envoyés en bloc le Provincial et dont il distribuait un lot à chacun des Supérieurs Minervaux. Il décidait des promotions de tous les grades inférieurs jusqu'à celui d'Illuminatus Major inclusivement. Il nommait les Magistrats des Eglises Minervales de son chef ou sur la proposition de leurs Supérieurs directs et proposait ces derniers au Provincial. Il avait le droit de se faire remettre une fois l'an par ses subordonnés tous les papiers de l'Ordre qu'ils possédaient. Tous les Quibus Licet et rapports passaient par ses mains et il avait seul le droit d'ouvrir les Soli des Novices et des Minervaux et les Quibus Licet des Novices Ecossois.

Le Préfet adressait au Provincial, quatorze jours après la fin de chaque mois, un rapport général, dont il tirait les éléments des rapports particuliers faits par les Illuminati Dirigentes, et un résumé de tous les Quibus Licet qui lui étaient parvenus ouverts ou qu'il avait décachetés lui-même. Il lui envoyait également, mais sans les ouvrir, les Quibus Licet des Chevaliers Ecossois, qui devaient signaler quels emplois l'Illuminatus Dirigens pouvait conférer, et tous les autres Soli et Primo ainsi que les originaux des Tablettes

et Revers des nouvelles recrues. Il ne pouvait faire de nouveaux Chevaliers Ecossois sans l'approbation du Provincial. Tous les trimestres il fournissait, le troisième jour du mois, un tableau général du personnel et de l'état moral, économique et politique de sa Préfecture.

Les réunions du Chapitre étant des séances d'affaires, on n'y accordait rien aux vains amusements. Elles avaient lieu une fois par mois sans aucune cérémonie. Les membres présents s'asseyaient en habit de ville autour d'une table couverte d'un tapis vert. Le Préfet siégeait au haut bout, ayant à son côté le Chancelier chargé de rédiger le procès-verbal. Les autres membres prenaient place d'après l'ancienneté de leur promotion. La séance s'ouvrait par la lecture des trois instructions contenues dans le cahier du grade et qui indiquaient aux Chevaliers Ecossois en quoi consistaient leurs fonctions, puis on passait à l'audition des rapports et à l'expédition des affaires courantes¹.

TROISIÈME CLASSE

PRESBYTER OU PRÊTRE

Pour être admis au premier grade des Petits Mystères ou grade de Presbyter, le Chevalier Ecossois devait avoir donné, comme Minerval, des preuves de son zèle à étudier la science pour laquelle il s'était fait inscrire et des progrès qu'il avait faits dans cette science. Il devait, de plus, avoir mérité les éloges de ses Supérieurs dans les grades maçonniques qu'il avait traversés et avoir rendu à l'Ordre des services effectifs. Sa candidature était posée soit par le Préfet du Chapitre, soit par le Supérieur des Prêtres appelé Doyen, soit par les Supérieurs Suprêmes eux-mêmes. Quand, dans les deux premiers cas, elle avait reçu l'approbation du chef de la Province ou Provincial, le Préfet faisait venir le candidat, lui annonçait qu'il allait être promu à une classe supérieure et lui donnait l'adresse du Doyen auquel le candidat devait adresser les réponses qu'il croyait pouvoir faire aux questions suivantes :

1. « L'organisation actuelle de la société humaine, répond-elle à ce qui

1. Une Préfecture constituant la première division administrative de l'Ordre n'est peut-être pas inutile de donner ici une vue d'ensemble de la hiérarchie des grades administrés par le Chapitre Secret: Le bureau de chaque Assemblée Minervale était composé d'Illuminati Minores, le Supérieur de l'Assemblée devait être Illuminatus Major. La majorité des Officiers de chaque Loge devait être également composée d'Illuminati Majores. Le Maître en Chaire et le Délégué Maître en Chaire étaient toujours Chevaliers Ecossois et avaient, par conséquent, un siège dans le Chapitre Secret.

2. Les grades de Presbyter et de Régent ont paru à Munich, en 1794, sous le titre de: *Die neuesten Arbeiten des Spartacus u. Philo in den (sic) Illuminaten-Orden jetzt zum ersten mal gedruckt und zur Beherrschung bei gegenwärtigen Zeitaltern herausgegeben.*

En tête est reproduite l'attestation que portait l'original: « La présente copie est absolument conforme à l'exemplaire approuvé par les Sérénissimes Supérieurs et revêtu

semble être la destinée de l'homme sur cette terre ? Par exemple les Etats, les modes d'association dans la vie civile, les religions populaires remplissent-ils le but pour lequel ils ont été créés. Les sciences vulgaires répandent-elles les vraies Lumières, le vrai bonheur humain ou ne sont-elles pas plutôt des enfants de la nécessité, des besoins multipliés, d'un état contre nature, les inventions de cerveaux faux et vains.

2. Quelles sont, à votre avis, les associations et les sciences utiles et celles qui ne le sont pas ?

3. En a-t-il été autrefois autrement dans le monde ? N'y a-t-il pas eu autrefois un état plus simple, et comment vous le figurez-vous ?

4. Serait-il possible, après avoir traversé toutes les vaines inventions de nos constitutions civiles, de revenir à la simplicité primitive, à cette noble simplicité qui serait d'autant plus durable qu'armée de l'expérience qu'elle posséderait de toutes les sortes de corruption, elle placerait le genre humain dans un état semblable à celui où se trouve un homme qui, après avoir joui dans son innocente jeunesse d'un plaisir sans nuages et digne d'envie, après avoir été égaré dans son adolescence par les passions et en avoir connu tous les dangers, cherche dans son âge mûr à unir à la sagesse pratique qu'il a tirée de ses expériences l'innocence et la pureté de son enfance.

5. Comment faudrait-il s'y prendre pour amener cette heureuse époque et faire régner partout la morale ? Par des institutions publiques, des révolutions violentes ou de toute autre façon ?

6. La pure religion chrétienne ne vous donne-t-elle pas des indications à cet égard ? ne vous annonce-t-elle pas un pareil état de bonheur ? ne vous y prépare-t-elle pas ?

7. Mais cette religion simple et sainte, est-elle celle qu'enseignent aujourd'hui les différentes sectes chrétiennes, ou bien n'est-elle pas une religion meilleure ?

8. Peut-on enseigner cette religion meilleure ? Le monde, tel qu'il est aujourd'hui, pourrait-il supporter plus de lumière ? Croyez-vous qu'il serait utile, tant que d'innombrables obstacles ne seront pas levés, de prêcher aux hommes une religion épurée, une philosophie supérieure et l'art de se gouverner soi-même ? Est-ce que notre état politique et moral n'a pas pour conséquence si inéluctable la profanation de toutes ces choses que beaucoup d'hommes, par un intérêt mal entendu, et d'autres plus nombreux encore, par suite de préjugés enracinés, s'opposent à l'ennoblissement du genre humain, parce qu'ils sont habitués aux anciennes formes et tiennent pour

mauvais tout ce qui n'y peut rentrer, si naturelles, grandes et nobles que soient ces nouveautés ? Tout ce qui est intérêt humain et général n'est-il pas malheureusement sacrifié à l'intérêt personnel et étroit ?

9. Tous ces vices d'organisation et ces tares sociales ne doivent-ils pas être corrigés peu à peu et sans bruit, avant qu'on puisse espérer amener cet âge d'or et ne vaut-il pas mieux, en attendant, propager la vérité par le moyen des sociétés secrètes ?

10. Trouvons-nous des traces d'une pareille doctrine secrète dans les écoles de sagesse les plus anciennes, dans l'enseignement métaphorique que le Christ Sauveur et Libérateur de la race humaine a donné à ses disciples les plus intimes ? Ne remarquez-vous pas qu'une telle institution d'éducation progressive a existé depuis les temps les plus anciens ? »

Les réponses du candidat étaient transmises par le Doyen au Provincial qui décidait s'il pouvait être reçu, ou s'il fallait lui poser encore quelques questions pour mieux connaître sa façon de penser.

Le jour de la Réception arrivé, un envoyé venait chercher le Candidat, le faisait monter dans une voiture et lui bandait les yeux. Après maints détours, la voiture le déposait au lieu du rendez-vous. Il était introduit dans une pièce où son guide, après lui avoir ôté son bandeau, lui ordonnait de revêtir le tablier de Chevalier Ecossais et la croix de Saint-André, de se tenir le chapeau sur la tête et l'épée nue à la main devant une porte conduisant dans une pièce voisine et dont il ne devait franchir le seuil que quand on l'appellerait. Son guide le laissait seul. Au bout de quelques instants il entendait une voix lui dire solennellement : « Entre, malheureux orphelin, les Pères t'appellent, entre et verrouille la porte derrière toi. »

Obéissant à cet ordre il pénétrait dans une pièce brillamment éclairée et richement tendue de rouge. Au fond, se dressait, surmonté d'un dais, un trône devant lequel étaient posés sur une table une couronne, un sceptre une épée, de l'or, des bijoux et des chaînes. Sur un coussin devant la table étaient disposées les différentes pièces du costume de Prêtre. La salle était entièrement vide : seule une chaise basse rembourrée et sans dossier, placée près de la porte d'entrée, faisait face au trône. Quand le Chevalier Ecossais avait fermé la porte à clef, la voix reprenait : « Lève les yeux. Te sens-tu ébloui par l'éclat de ce trône ? Ces hochets, cette couronne, ce sceptre, ces objets précieux, tous ces monuments de l'abaissement des hommes te plaisent-ils ? Parle. S'ils ont des attrait pour toi nous pouvons peut-être satisfaire tes desirs ? Malheureux, si ton cœur y est attaché, si tu veux t'élever aux honneurs, si tu veux contribuer à rendre tes frères misérables et les opprimer, fais-le à tes risques et périls. Si tu cherches la puissance, le pouvoir, le

de leur sceau, en foi de quoi elle porte le sceau de la deuxième Inspection Nationale d'Allemagne. Edessa, (152 Jexdedj, (Frankfort, 1782) Philon. » Il ressort en outre des cahiers manuscrits, qui se trouvent à Gotha, que les Derniers Travaux de Spartacus et de Philon sont la reproduction exacte des cahiers distribués dans les colonies Illuminées.

faux honneur, les biens superflus, nous voulons travailler pour toi et tâcher de te procurer tous les biens de ce monde, nous te mettrons aussi près du trône que tu le voudras et t'abandonnerons alors aux suites de ta folie. Mais le fond de notre sanctuaire ne s'ouvrira pas pour toi. Si tu veux au contraire t'instruire dans la sagesse, apprendre à rendre les hommes plus raisonnables et meilleurs, libres et heureux, sois trois fois le bienvenu. Tu vois briller ici les insignes de la dignité royale et là tu vois sur ce cousin le costume modeste de l'innocence. Que choisis-tu ? Va et prends ce que ton cœur désire ! »

Si le Candidat avait l'inconcevable stupidité de porter la main sur la couronne, la voix irritée lui criait : « Hors d'ici, monstre. Ne souille pas ce lieu sacré de ta présence. Va-t-en. Fuis pendant qu'il en est temps encore ! » Son guide entraînait dans la salle et le conduisait dehors. Mais s'il prenait le vêtement de Prêtre, la voix lui disait : « Salut à toi, noble cœur ! Voilà ce que nous attendions de ta part. Mais arrête ! Tu ne dois pas encore revêtir cet habit. Apprends d'abord ce à quoi nous t'avons destiné. Assieds-toi et sois tout oreilles. »

Assis sur la chaise basse le Récipiendaire entendait alors la voix invisible lui donner lecture d'une longue dissertation intitulée : « Enseignement donné dans la Première Chambre » et sur laquelle nous aurons à revenir. Quand la voix s'était tue, le guide entraînait dans la pièce revêtu du costume de Prêtre. Il portait une longue robe de laine blanche boutonnant sur la poitrine et tombant jusqu'aux pieds. Cette robe était fermée au col et au bas des larges manches par des rubans de soie rouge feu, et une ceinture de même étoffe et de même couleur la serrait à la taille. Il était chaussé de mules et sur ses cheveux dénoués était posée une barrette carrée de velours rouge. Il demandait au Récipiendaire s'il avait bien compris tout ce qui venait de lui être lu, si rien n'avait éveillé en lui de scrupules, s'il était disposé à se confier à la direction des Supérieurs Sérénissimes ; sur sa réponse affirmative il lui ordonnait de le suivre et s'avancait vers la porte de la salle de réunion, portant solennellement le coussin sur lequel étaient posés les vêtements sacerdotaux. Le Chevalier Ecossais le suivait, le chapeau sur la tête et l'épée nue à la main, mais, avant d'entrer, il devait changer ses bottes contre des mules que lui donnait son guide. Sur un signal de celui-ci la porte s'ouvrait à deux battants.

Ils entraient dans une pièce tendue de rouge. Au mur du fond était adossé un petit autel drapé de rouge, au-dessus duquel pendait un crucifix. On voyait sur l'autel un pupitre portant le livre du rituel et une Bible reliée en rouge ; à côté du pupitre étaient une petite assiette en verre pleine de miel, une cuiller de verre, un vase de verre rempli de lait, un petit verre à boire,

une fiole contenant de l'huile parfumée. Au-dessus et un peu en avant de l'autel était suspendue une lampe d'église allumée. Les Prêtres en costume étaient assis des deux côtés de la pièce sur des banquettes capitonnées de rouge ; les Acolytes revêtus des mêmes robes, mais plus courtes, se tenaient debout ; près de la porte veillaient les Frères Servants, appelés ici Frères laïcs, en robes de même coupe, mais noires, et la tête nue. Le Doyen, que distinguait une croix rouge haute d'un pied et en forme de croix de Malte, cousue à la robe sur le côté gauche de la poitrine, se tenait devant l'autel, la face tournée vers l'Orient. Aux deux côtés de l'autel étaient disposés des sièges pour les Supérieurs d'un grade plus élevé.

La porte une fois refermée, l'Introduit leur allait poser le coussin sur la deuxième marche de l'autel et revenait se placer à côté du Récipiendaire. Le Doyen, se tournant vers les nouveaux venus, disait : « La paix soit avec vous. » « Salut et bénédiction aux rois et prêtres de la nouvelle alliance », disaient les Assistants. L'Introduit demandait que le Chevalier Ecossais fût préparé à servir dans le Temple de la Vraie Lumière. « Chevalier qui portes au front le signe des Elus, disait le Doyen, tourne une dernière fois ton visage vers l'Occident dont tu viens, et réponds-moi ! » Cependant un Acolyte ou un frère lui avait apporté un encensoir et une boîte à encens. Le Doyen jetait l'encens sur les charbons ardents et encensait trois fois en forme de croix, en disant : « Renonces-tu aux ennemis du genre humain, à l'esprit tentateur des mauvais désirs, à l'esprit d'oppression et d'aveuglement ? Consens-tu à ce que la malédiction et la honte t'atteignent, si tu deviens jamais apostat, si tu retombes dans l'esclavage du vice, de la méchanceté et de la sottise. Si oui, dépose ton vêtement maçonnique ! » Le Chevalier ôtait son chapeau, son épée, son tablier et son cordon. Le Doyen reprenait : « Approche Illuminé, et agenouille-toi avec un saint respect devant l'Être Suprême et Inconcevable à notre intelligence qui vit en nous et agit par ses fidèles serviteurs. » Le Récipiendaire s'agenouillait sur la première marche de l'autel et les deux Assistants se plaçaient à ses côtés : « Vois, continuait le Doyen en montrant le Crucifix, cette image de notre inoubliable Maître et Sauveur, sois fidèle à sa doctrine jusqu'au dernier moment de ta vie. (Les Assistants passaient au Candidat la robe de Prêtre.) Revêts ta robe d'innocence, dans laquelle tu paraîtras avec la dignité sacerdotale au grand jour du jugement du genre humain, pour annoncer le miracle de la Rédemption de Notre Maître et Sauveur Jésus-Christ (Les Assistants attachaient la ceinture). Je te ceins de la ceinture sainte, pour que tu sois consacré et armé contre les mauvais desseins des impies. (Ils dénouaient les cheveux du Récipiendaire.) Je dénoue ta chevelure, sois libre et rejette tes chaînes. (Le Doyen coupait avec de petits ciseaux quelques cheveux sur le sommet de la tête du Récipi-

pieux.) Que la lumière de la Sagesse rayonne autour de toi, afin que tu éclaires le petit nombre des Meilleurs qui t'approcheront. (Il lui versait quelques gouttes d'huile parfumée sur le haut de la tête et l'ignait en forme de croix avec l'index.) Je te oins Prêtre de la nouvelle alliance. Que l'esprit de la Connaissance t'éclaire, toi et tes Frères. (Il lui mettait la barrette.) Couvre ta tête de la coiffure sacerdotale plus précieuse qu'une couronne. (Il lui présentait un peu de miel dans la cuiller de verre.) Prends un peu de ce miel comme témoignage de notre alliance. (Il versait un peu de lait dans le verre et le lui offrait.) Bois un peu de ce lait. Cette simple nourriture nous est donnée par la nature. Pense combien les hommes seraient heureux, si leurs besoins n'étaient pas si multipliés, si, se contentant d'aliments plus simples et de la paix d'un cœur libre de désirs, ils n'avaient pas par leur intempérance empoisonné le baume de la vie. »

Le Doyen faisait alors laver le nouveau Prêtre, l'embrassait et lui donnait une copie de l'instruction de ce grade. Il lui enseignait que le signe se faisait en plaçant les mains en croix sur la tête, l'attouchement en prenant dans son poing le pouce tendu vers le haut que présentait le poing fermé de l'autre Prêtre. Il lui communiquait le mot de passe « Inri », qui s'épelait alternativement lettre par lettre, et signifiait Jesus Nazareus Rex Judeorum. L'Introduit conduisait le Récipiendaire à sa place, au bout de la salle; le Doyen et les Assistants s'asseyaient à côté de l'autel et le plus jeune des Prêtres, s'étant avancé devant l'autel, lisait à haute voix, après un court préambule où le nouveau Prêtre était invité à se consacrer à ses nouvelles fonctions avec zèle et soumission aux ordres des Supérieurs, l'Instruction dont copie lui avait été remise par le Doyen. Cette lecture achevée, tous les Prêtres se levaient, le Doyen s'avançait vers l'autel et, ouvrant les deux bras, disait : « Soyez bénis et éclairés, allez en paix. »

Le grade de Prêtre comportait une autre cérémonie : celle de l'installation solennelle d'un nouveau Doyen. Elle avait lieu en présence de tous les Frères par les soins de quatre membres des Grades Supérieurs, remplissant respectivement les fonctions de Plenipotentiarius, Primus Praepositus, Secundus Praepositus et Delegatus Patrinus. La cérémonie, en elle-même, était assez simple : Le Plenipotentiarius, après s'être assuré que le futur Doyen avait été choisi suivant les formes légales et s'être informé des fonctions qu'il avait déjà remplies, lui recommandait d'être zélé et humble de cœur, puis il le faisait mettre à genoux, le consacrait en lui imposant les mains et le revêtait de la robe ornée de la croix rouge.

En revanche, le rituel, pour plus de solennité, était tout entier rédigé en latin et le ton général avait une pompe sacerdotale dont le passage suivant

peut donner une idée : « Si tu autem aliquid attentari praesumeris, maledictus eris in domo et extra domum, maledictus in civitate et in agro, maledictus vigilando et dormiendo, maledictus manducando et bibendo, maledictus ambulando et sedendo, maledicta erunt caro et ossa, et sanitatem non habebis a planta pedis usque ad verticem. Veniat tunc super te maledictio hominis, quam per Moysen in Lege filii iniquitatis Dominus promisit. Deleatur nomen tuum e libro viventium et cum iustis non amplius scribatur. Fiat pars et hereditas tua cum Cain fratricida, cum Dathan et Abiram, cum Anania et Sophira, cum Simone Mago et Juda proditore. Vide ergo ne quid feceris, quo anathema mereris. »

Les Prêtres n'étaient pas connus sous ce nom par les Chevaliers Ecosais. Quand il était nécessaire de parler à ces derniers de la classe des Mystères, on nommait les membres de cette classe Epoptes et leurs Supérieurs Hierophantes. Il y avait dix Prêtres par Province. Leur chef, appelé Decanus, était nommé par les Supérieurs Suprêmes, sur la proposition du Provincial ratifiée par un vote unanime de tous les Prêtres de la Province. Deux autres Prêtres servaient d'aides au Doyen et remplissaient les fonctions de secrétaires dans les assemblées du grade. Chacun des sept autres Prêtres avait la direction d'une des classes suivantes :

1. Classe de Physique comprenant l'optique, la dioptrique, la catoptrique, l'hydraulique, l'hydrostatique, l'électricité, les forces centrales, le magnétisme, l'attraction, les expériences sur l'air et autres objets.
2. Classe de Médecine s'occupant de l'anatomie, de recherches sur les maladies et les médicaments, de sémiotique, de chirurgie, d'obstétrique, d'opérations chirurgicales, de chimie.
3. Classe de Mathématiques ayant pour objet d'étude le calcul ordinaire et supérieur, l'algèbre, les mathématiques pures, l'architecture civile et militaire, la construction des navires, la mécanique, les théories sur les sphères, l'astronomie.
4. Classe d'Histoire Naturelle embrassant l'agriculture, le jardinage, l'économie domestique, l'étude du règne animal depuis le plus petit insecte jusqu'à l'homme, des sortes de terrains, pierres et métaux, des phénomènes inconnus produits par les corps terrestres, de l'influence des astres.
5. Classe des Sciences Politiques qui avait dans son domaine la connaissance de l'homme dont les Illuminati Majores fournissaient les matériaux, l'histoire, la géographie descriptive, l'histoire des savants, les biographies des grands hommes écrites par les Illuminés qui les avaient reçus pour parrains, l'histoire des institutions antiques, la diplomatique, l'histoire politique de l'Ordre, de ses progrès, des événements arrivés dans chaque Province et surtout de ses luttes avec les sociétés adverses.

6. Classe des Arts et Métiers englobant la peinture, la sculpture, la musique, la danse, l'éloquence, la poésie, les langues vivantes, le latin et le grec, la littérature et tous les autres arts libéraux ainsi que les différents métiers.

7. Classe des Sciences Occultes et des Connaissances Secrètes où étaient étudiés les idiomes peu connus, les langues orientales, les graphies secrètes et l'art de les déchiffrer, les procédés pour ouvrir les cachets et faire des cachets inviolables, les hiéroglyphes anciens et nouveaux, les sociétés secrètes, les Systèmes maçonniques, avec l'aide pour cette nouvelle étude des notes et des documents rassemblés par les Chevaliers Ecosais.

Les Prêtres placés à la tête de ces sept Classes n'ayant pas à s'occuper des affaires de l'Ordre pouvaient se consacrer entièrement à leur direction scientifique. Les meilleurs travaux des Minervaux leur étaient envoyés et le Doyen leur communiquait, pour être inscrits sur leurs registres, le nom des nouvelles recrues qui s'étaient fait inscrire dans leurs Classes. Comme toutes les demandes de renseignements leur étaient transmises, ils devaient s'efforcer de satisfaire leurs gens et d'établir des théories solidement construites en faisant étudier et élucider par leurs subordonnés les points restés obscurs. Au cas où le trésor des connaissances accumulées par eux et leurs élèves se trouvait insuffisant, ils pouvaient demander conseil en leur nom personnel à des savants ne faisant pas partie de l'Ordre ou bien prier le Doyen, leur intermédiaire obligé dans toute leur correspondance avec les diverses Assemblées, de faire prendre des renseignements dans les autres Provinces. Si toutes ces démarches restaient infructueuses, ils avaient recours aux Supérieurs Suprêmes, mais seulement quand la question était d'importance et la plus grande discrétion leur était recommandée à cet égard « pour ne pas augmenter le fardeau de ces Supérieurs déjà surchargés de besogne ».

Les Prêtres n'étaient tenus d'assister à aucune des Assemblées des Classes inférieures. Ils pouvaient pourtant, à leur gré, fréquenter toutes les réunions et Loges et même les Agapes, mais sans faire connaître leur caractère de Prêtre ni en porter le costume ; ils figuraient seulement dans la cérémonie de réception des Chevaliers Ecosais.

Les réunions des Prêtres s'appelaient Synodes. Elles avaient lieu au moins une fois l'an dans le lieu le plus commode de la Province et la date en était fixée par le Doyen, après entente avec ses subordonnés. Les séances de chaque Synode étaient consacrées aux réceptions et aux délibérations sur toutes les questions importantes qui n'avaient pu être traitées complètement par correspondance. Quand il n'y avait pas de Réception, les membres du Synode y paraissaient en habit de ville. Le Doyen pouvait admettre au Synode, sous

le nom d'Acolytes, des frères trop jeunes pour recevoir les grades supérieurs, mais sur la fidélité desquels il pouvait compter. Les Acolytes étaient admis sans cérémonie particulière et prenaient seulement serment de discrétion. Ils remplissaient les fonctions subalternes et servaient en temps ordinaire de secrétaires au Doyen et aux Prêtres.

PRINCEPS ou RÉGENT

Le grade de Régent ne devait être accordé qu'à un très petit nombre d'Illuminés. Le candidat choisi par les Prêtres était proposé par le Provincial à l'Inspecteur National qui commandait à tous les Illuminés sujets d'un même Etat. Lorsque l'Inspecteur avait donné son approbation, le Provincial compulsait soigneusement le dossier du candidat pour voir comment il avait répondu progressivement aux différentes questions, quelles étaient ses qualités et quels ses défauts et quels de ses principes pouvaient encore rester douteux. D'après le résultat de l'enquête, il le chargeait de traiter le point sur lequel il ne s'était pas encore prononcé avec assez de netteté. Si le Provincial considérait la réponse comme suffisante, il l'envoyait à l'Inspecteur National. Si celui-ci se déclarait satisfait, le Provincial arrêtait le jour de la réception. Mais, avant qu'elle eût lieu, le candidat était informé qu'il aurait dorénavant chez lui des papiers de la plus haute importance et qu'il lui faudrait écrire une déclaration expresse indiquant l'usage qui, en cas de mort subite, devait être fait de ces papiers. Le candidat devait déposer cette déclaration soit chez un notaire, soit entre les mains d'un membre de sa famille.

Le local où avait lieu la Réception se composait de trois pièces en enfilade. Dans la dernière, tendue de rouge et brillamment éclairée, était un siège capitonné de rouge, couvert d'un dais de même couleur et élevé de plusieurs marches, où prenait place le Provincial. A droite du siège se dressait une colonne blanche haute de plus de deux mètres. Elle portait à son sommet une couronne rouge et or posée sur un coussin rouge ; une houlette de bois blanc et une palme artificielle y étaient suspendues en forme de trophée. A gauche était une table portant les différentes pièces du costume de Régent c'est-à-dire un pectoral en cuir blanc orné d'une croix rouge, un manteau blanc ouvert à manches bordées d'étroits revers rouges et à col rouge avec une croix rouge sur le côté gauche, un chapeau rond de forme haute et de couleur blanche avec un plumet rouge, des bottines rouges à lacets. Le Provincial, revêtu de ce costume, mais ayant pour signe distinctif des rayons dorés autour de la croix du pectoral, était seul dans la dernière pièce. Les Régents se tenaient dans la pièce du milieu. Aucun d'eux, non plus que le Provincial, n'avait d'épée, ni quelque arme que ce soit. La première salle ou

Chambre de Préparation était tendue de noir et on y voyait sur quelques marches un squelette aux pieds duquel étaient une couronne et une épée.

Le Récipiendaire, en habit de ville, était introduit dans cette première salle et, après qu'il avait remis la copie de ses dernières volontés et le reçu que lui en avait délivré le notaire ou son parent, on lui chargeait les mains de chaînes et on le laissait seul. Au bout de quelques instants il entendait tenir à haute voix dans la pièce voisine le dialogue suivant : « Qui a amené ici cet esclave ? — Il est venu et a frappé à la porte. — Que veut-il ? — Il cherche la liberté. Il demande à être délivré lui aussi de ses chaînes. — Pourquoi ne s'adresse-t-il pas à ceux qui l'en ont chargé ? — Ils ne veulent pas l'affranchir, car ils tirent profit de son esclavage. — Qui l'a réduit en servitude ? — La société, l'Etat, l'érudition, la fausse religion. — Il veut donc secouer ce joug et devenir un apostat et un révolté ? — Non pas, il veut seulement marcher avec nous la main dans la main pour lutter contre les abus des Etats, contre la corruption des mœurs, contre la profanation de la religion. Il veut que nous le rendions puissant pour réaliser ces nobles desseins. — Mais qui nous garantit que, si nous lui mettons en mains le pouvoir, il n'en abusera pas ; qu'il ne deviendra pas un tyran pour ses semblables et ne répandra pas encore plus de maux sur la terre ? — Son cœur et sa raison sont nos garants ; l'Ordre l'a purifié. Il a appris à dominer ses passions. Il s'est étudié lui-même. Les Supérieurs ont scruté son cœur. — C'est déjà beaucoup. Est-il au-dessus de tous les préjugés ? Est-il capable de sacrifier spontanément les intérêts particuliers au bien général ? — Il nous l'a promis. — Nombreux sont ceux qui ont fait cette promesse et ne l'ont pas tenue. Est-il maître de lui-même, peut-il résister à la tentation, ne se laisse-t-il pas influencer par les considérations de rang et de situation ? Demande-lui s'il sait ce que fut l'homme dont le squelette se dresse en ce moment devant lui, roi, noble ou mendiant ? — Il ne peut le dire, la nature a fait disparaître chez cet homme tout ce par quoi la corruption des mœurs marque la différence des castes. Ce squelette ne lui révèle rien sinon qu'il fut un homme, l'un de nous. Ce caractère a seul pour lui de la valeur et seul il ne craint rien de la putréfaction destructrice. — Bien, si c'est là ce qu'il pense, qu'il soit libre à ses risques et périls, amène-le ici. Mais il ne nous connaît pas. Quelles raisons a-t-il pour se mettre sous notre protection ? Vas-le trouver et parle-lui. »

Un Régent se rendait alors auprès du Récipiendaire, lui ôtait ses chaînes et lui adressait un petit discours où il l'informait que les doctrines professées par l'Ordre étaient connues des premiers hommes et avaient été transmises par une tradition ininterrompue et que la Franc-Maçonnerie n'était qu'une préparation à l'enseignement donné par l'Ordre, puis il l'invitait à le suivre.

L'Introduit ouvrait la porte de la deuxième chambre sans autre cérémonie, car dans ce grade on ne frappait plus à la porte. Les Régents barmoniaient le passage et l'un d'eux s'écriait : « Qui entre ici ? » L'Introduit : « Un esclave qui s'est échappé de chez son maître. » Un autre Régent : « Un esclave n'a pas le droit d'entrer ici ! » L'Introduit : « Il s'est échappé pour ne plus être esclave. Il cherche auprès de nous aide et protection. » — Le second Régent : « Mais si son maître le poursuit ? » L'Introduit : « Les portes sont bien fermées, il est en sûreté. » — Le second Régent : « Mais si cet esclave était un traître qui s'introduit parmi nous ? » L'Introduit : « Ce n'est pas un traître, il a grandi sous les yeux des Illuminés, ils ont imprimé sur son front le sceau de Dieu ! » Le second Régent : « Alors qu'il soit le bienvenu parmi nous ! »

Les Régents laissaient entrer le Récipiendaire et son guide et les accompagnaient jusqu'à la porte de la troisième chambre. Un Régent, qui les avait précédés et y avait rapidement pénétré, en retenait la porte au moment où l'Introduit voulait l'ouvrir et s'écriait : « Arrière ! Qui amènes-tu ? Ici tu n'auras pas si facilement accès ? » L'Introduit : « J'amène un prisonnier qui cherche la liberté et veut entrer dans l'Arche ! » Le Régent : « Ce n'est pas nous qui l'avons réduit en servitude. Nous ne voulons pas empiéter sur les droits de son maître. Qu'il se tire seul d'affaire ! » L'Introduit : « Vous lui avez promis assistance, vous lui avez donné des espérances quand il était dans la servitude. Il était dans les ténèbres et vous lui avez apporté la lumière. Vous l'avez conduit. Il peut maintenant se conduire lui-même et veut être libre ! » « Laissez-le entrer, crieait le Provincial du haut de son trône, pour que nous voyions s'il porte le signe de la liberté ! »

La porte s'ouvrait et l'Introduit amenait le Récipiendaire au pied du trône, aux deux côtés duquel se plaçaient les Régents. Le Provincial annonçait au Récipiendaire que l'Ordre, ayant maintenant pleine confiance en sa loyauté, renonçait à toutes les sûretés qu'il avait prises jusqu'alors contre lui et s'en remettait à sa conscience du soin de le punir s'il se montrait ingrat pour tous les bienfaits dont il avait été comblé. Il lui restituait en conséquence tout son dossier : Revers, procès-verbaux de réception, curriculum vitae, etc. Il lui apprenait que, pour faire le signe du grade, on étendait en avant les deux mains, les paumes en dessus, pour montrer qu'elles étaient pures de violence et d'injustice, que l'on procédait à l'attouchement en saisissant les deux coudes de l'autre frère, comme pour l'empêcher de tomber, et que le mot de passe était : Redemptio.

Le Récipiendaire était alors revêtu du pectoral, chaussé des bottines, couvert du manteau, coiffé du chapeau, pendant que le Provincial lui disait : « Cuirasse ta poitrine avec la fidélité, la vérité et la constance ; conduis-toi

en chrétien et les traits de la calomnie et du malheur ne pourront jamais l'atteindre. — Sois agile pour le bien et ne crains pas de t'engager dans toutes les voies sur lesquelles tu pourras répandre ou trouver le bonheur. — Sois un prince au milieu de ton peuple, c'est-à-dire sois le précepteur honnête et sage de tes Frères. — Ne désire jamais changer contre une couronne ce chapeau de la liberté ! Gouverne donc avec sagesse et rappelle-toi que celui qui donne la puissance peut aussi te la reprendre. »

Quand le Récipiendaire était complètement revêtu de son nouveau costume, le Provincial l'embrassait en lui faisant donner lecture de deux Instructions. La première, intitulée « Système de gouvernement de l'Ordre entier », indiquait de quelles charges pouvaient être revêtus les Régents et quelle était l'organisation financière de la Société, la deuxième enseignait l'art de gouverner les hommes sans qu'ils s'en doutent. Cette lecture faite, le Provincial annonçait la fin de la cérémonie en s'inclinant silencieusement et les Régents se retiraient.

Le grade de Régent fournissait les hauts fonctionnaires de l'Ordre : Inspecteurs Nationaux, Provinciaux et leurs Consultores, Préfets et leurs aides ; enfin les Doyens des Prêtres recevaient aussi ce grade. Tous ces emplois étaient, sauf promotion à un emploi plus élevé, démission ou révocation, conférés à vie. Tous les Régents d'une Province formaient un corps particulier sous l'autorité directe du Provincial. Ils étaient les premiers auxquels l'Ordre s'occupait de procurer des places et des revenus. Leurs Quibus Licet étaient, ainsi que ceux des Prêtres, transmis cachetés au Provincial par le Préfet de leur résidence.

Leurs Assemblées s'appelaient Convents et avaient lieu au moins une fois par an, sous la présidence du Provincial. Celui-ci avait d'ailleurs le droit de convoquer, aussi souvent qu'il le jugeait nécessaire, soit tous les Régents, soit seulement quelques-uns d'entre eux ; le Régent qui ne pouvait répondre à la convocation devait s'excuser quatre semaines d'avance.

Le Provincial¹, élu par tous les autres Régents de la Province sous approbation de l'Inspecteur National, ne pouvait être révoqué que par les Supérieurs Suprêmes. Il devait être né dans la Province ou bien connaître le pays, résider en un lieu d'où il pût facilement communiquer avec ses subordonnés, n'avoir autant que possible ni fonctions, ni caractère public qui l'empêchent

de se consacrer entièrement aux affaires de l'Ordre, et se donner l'apparence de chercher le repos et de vivre dans la retraite. Une fois nommé, il recevait des Supérieurs Suprêmes un nouveau caractère et le dessin du sceau de sa Province qu'il faisait graver sur son anneau.

Il avait la garde des Archives Provinciales, sanctionnait la nomination de tous les Supérieurs des Classes Inférieures et des Loges et proposait les Préfets à l'Inspecteur National. Il distribuait aux Préfets les caractéristiques dont une provision lui avait été donnée. Il publiait dans sa Province les exclusions et veillait à ce que la liste exacte en fût tenue à tous les endroits où il y avait des Assemblées. Il ouvrait les Soli des Illuminati Minores, des Magistrats Minervaux et des Novices Ecossais, les Quibus Licet des Chevaliers Ecossais et des Prêtres et les Primo des Novices, mais non les Primo des Minervaux, les Soli des Chevaliers Ecossais et des Prêtres et les Quibus Licet des Régents. Il informait tous les mois le Doyen des classes scientifiques où s'étaient fait inscrire les nouveaux Minervaux et lui faisait parvenir les meilleurs traités qui lui avaient été envoyés ainsi que tout ce qui pouvait intéresser les Prêtres. Il avait soin, lorsqu'un Chapitre avait plus de douze membres, d'élever au grade de Prêtre le meilleur des Chevaliers Ecossais ou celui d'entre eux qui n'était pas qualifié pour la direction politique et il devait veiller à ce qu'il y eût toujours dans chaque Chapitre un Prêtre de confiance qui y jouait le rôle de Censeur Secret. Quand il voulait donner une réprimande sans blesser celui qui l'avait méritée, il l'écrivait d'une écriture inconnue au destinataire et la signait Basilius, pseudonyme qui n'était celui d'aucun membre de l'Ordre et avait été expressément consacré à cet usage.

Il délivrait aux nouveaux Chapitres, qui étaient baptisés par l'Inspecteur National, une patente rédigée d'après le modèle suivant :

« Nous, Grand Maître Provincial et Officier du Cercle¹ de X, constitué par la Grande Loge Nationale à l'Orient de Berlin, faisons savoir et déclarons par les présentes que nous donnons au Respectable Frère (caractéristique) M^r (nom profane) pleins pouvoirs pour établir un Chapitre Secret de la Sainte Franc-Macçonnerie Ecossaise et pour répandre, conformément à ses instructions, l'Art Royal en établissant des Loges maçonniques des trois grades symboliques.

Directoire du Cercle de X. La Direction Provinciale Secrète. »

L. S. (Pas de signature).

Le Provincial était sous les ordres de l'Inspecteur National et soumettait à son approbation les candidatures au grade de Régent. Il lui envoyait à la fin de chaque mois un rapport général sur la situation de sa Province, signa-

1. Instructio für Provinzialen. Regentengrad, 191-200.

1. Les Provinces Illuminées correspondaient en Allemagne aux Cercles de l'Empire car, bien que l'Ordre prétendit dominer le monde entier, il ne visait en réalité que l'Allemagne.

lant tout ce qui s'était passé de notable dans chaque colonie et dans chaque classe, les recrutements et promotions, la liste des nouveaux Novicés avec date et lieu de naissance, profession et date de la signature du Revers. Tous les trimestres, il lui envoyait le tableau du personnel sous ses ordres. Il devait demander l'avis de l'Inspecteur pour toutes les questions importantes, particulièrement in politicis et ne devait jamais s'immiscer dans les affaires d'une autre Province. Il pouvait se plaindre de l'Inspecteur dans un Primo. Tous les Régents de sa Province étaient ses Consultores, lui devaient leur concours et lui servaient au besoin de secrétaires.

Les cahiers des grades ne contenaient aucune indication sur les fonctions des Inspecteurs Nationaux, qui administraient plusieurs Provinces, ni sur les Supérieurs Suprêmes dont le grade et la personnalité restaient, par suite, inconnus aux plus hauts dignitaires officiels.

Le budget de l'Ordre prévoyait au chapitre des dépenses les frais de réunions (local, décor, costumes), de correspondance, d'insignes, les subsides pour les membres envoyés en mission, les secours attribués aux frères se trouvant sans emploi, les sommes nécessaires à l'exécution de grands projets ou destinées à encourager les talents méconnus ou consacrées à des recherches et expériences scientifiques, les pensions accordées aux veuves et aux orphelins, les fondations philanthropiques. Au chapitre des recettes il portait les droits de réception, les cotisations, les dons volontaires, les amendes, les donations et legs, les gains produits par les entreprises commerciales et industrielles¹.

La collation des grades Illuminés était gratuite². Le Minerval payait seulement pour l'Initiation et l'introduction dans l'Assemblée un ducat, un carolin ou 3 ducats suivant son état de fortune et 2 florins 24 kreuzers pour l'insigne³. Les membres des Assemblées Minervalles payaient une cotisation

1. Beaucoup de ces articles n'ont jamais figuré dans le budget réel de la Société : on ne voit nulle part qu'elle ait fait des pensions aux frères dans le besoin, à leurs veuves ou à leurs orphelins, dépensé la moindre somme pour venir en aide aux artistes, aux écrivains ou aux savants, ou fondé le plus modeste asile. D'un autre côté il est impossible de découvrir la moindre trace de donations, de legs ou de profits commerciaux. Comme le disait plus tard Hertel dans un mémoire justificatif (G. H. A., 154), la plus grande partie des sources de revenus portées en compte par Knigge n'ont jamais existé que sur le papier.

2. D'habitude les frères à l'aise donnaient pourtant lors de leur réception dans l'Ordre 5 florins ou un ducat (Déposition de Hertel du 26 mai 1797).

3. A Ingolstadt les droits d'Initiation et d'introduction étaient d'un ducat et l'insigne coûtait un thaler de convention (*Vollst. Gesch. d. Verfolg.*, 335). A Freysingen le nouveau Minerval payait 5 florins de droits de réception, 5 florins de droits d'Initiation, 7 fl. 24 kr. de droits d'introduction et pour l'insigne (Comptes de l'Eglise Minervale de Thèbes B. U. M. E. 2).

mensuelle de 50 kreuzers et pouvaient être frappés d'une amende de 12 à 24 kreuzers quand ils avaient oublié de remettre leur Quibus Licet⁴. Les Illuminati Minores payaient un florin par mois à moins qu'ils ne payassent déjà à la Loge dont ils faisaient partie ou n'eussent une dispense. Pour les grades maçonniques bleus les droits étaient (outre les droits communs aux trois grades, soit 2 fl. 48 kr. pour le luminaire et 1 fl. 12 kr. de poubaire aux Frères Servants), 5 ducats plus 3 fl. pour les bijoux à la charge des Apprentis⁵, 1 à 2 ducats à celle des Compagnons, 2 à 4 ducats plus 2 fl. pour le tablier à celle des Maîtres. Tous les membres d'une Loge symbolique payaient 1 fl. de cotisation mensuelle. La taxe pour une patente de Franc-Maçon était de 5 fl., et de 1 fl. 30 kr. pour le certificat, au cas où le Maçon voulait en emporter un en voyage. La patente de constitution d'une Loge se payait 30 fl.⁶

Tout Chevalier Ecossais était dispensé des cotisations mensuelles, mais s'engageait, lors de la réception, à payer annuellement une certaine somme dont il fixait lui-même le montant d'après sa situation de fortune et sa générosité⁷. Les Assemblées Minervalles et les Loges avaient la libre disposition de leurs fonds et pouvaient ou garder en caisse les reliquats d'exercice, ou les envoyer au Provincial. Celui-ci n'avait donc pas de caisse spéciale, mais seulement les états financiers de la Province qui n'était tenue à aucune redevance vis-à-vis de l'Inspecteur et des Supérieurs Suprêmes, exception faite d'une légère contribution pour les indemniser de leurs frais de correspondance. Si le Convent des Régents décidait d'adresser un appel de fonds aux Loges et Préfectures de son ressort pour quelque grande entreprise, ce ne pouvait être qu'à titre d'emprunt et les sommes avancées devaient être remboursées, capital et intérêts⁸.

L'Ordre avait sa « Géographie » particulière : division administrative des pays où la Société comptait des affiliés, avec les noms de guerre des pays et des villes. Ce tableau, comme il fallait s'y attendre, ne comprenait que les pays de langue allemande et n'était complet que pour l'Allemagne

1. Pour ne pas avoir remis de Quibus Licet, 24 kr.; pour l'avoir remis en retard, 12 kr.; pour ne pas avoir assisté à l'Assemblée, 24 kr.; pour être arrivé en retard, 12 kr.; pour avoir oublié le mot d'ordre, 24 kr. (Comptes de l'Eglise Minervale de Thèbes B. U. M. E. 2).

2. Pourant la taxe pouvait être plus élevée dans certaines Loges. Les frais de réception payés par tout nouveau membre de la Loge Saint-Thodore du Bon Conseil s'élevaient, luminaire et bijoux compris, à 55 fl. 48 kr. (Hertel à Hoheneicher, 4 nov. 1780, B. U. M. E. 44).

3. Mémoire de Hertel (G. H. A., 154) — 4. III. Dirigens., p. 21. — 5. Grade de Régent et Mémoire de Hertel.

proprement dite, les pays autrichiens formant une division distincte ¹.

L'Allemagne (Assyrie) était divisée en trois Inspections: Achaïe, Éthiopie, Abyssinie.

L'ACHAÏE comprenait :

La Province de Grèce (Cercle de Bavière) : avec les *Préfectures d'Achaïe* (Duché de Bavière), capitale ² Athènes (Munich) ; de *Calabre* (Archevêché de Salzbourg), capitale Nicosia (Salzbourg) ; de *Chaldée* (Ratisbonne, Passau, Sternberg, Ottenburg, Leuchtenberg, Sulzbach), capitale Corinthe (Ratisbonne) ; du *Delia* (Haut Palatinat, Freysingen, Neubourg), capitale Thèbes (Freysingen).

La Province d'Illyrie (Cercle de Franconie) : avec les *Préfectures de Canaan* (Eichstaedt, Ansbach et villes d'Empire), cap. Erzeroum (Eichstaedt) ; de *Colchide* (Bayreuth, comtés et biens nobles), capitale... ? (Bayreuth) ; de *Galatie* (Wurtzbourg et Bamberg), cap. Carthage (Wurtzbourg) ; d'*Etrurie* (Villes de l'Ordre Teutonique et Henneberg), capitale... ? (Meiningen).

La Province de Pannonie (Cercle de Souabe) : avec les *Préfectures d'Istrie* (Augsbourg, Constance, Kempten), cap. Nicomédie (Augsbourg) ; du *Latium* (Wurtemberg, Zollern, villes d'Empire), cap. Damiette (Stuttgart) ; de *Mingrèlie* (Cettingen, Furstemberg, abbayes, villes d'Empire), cap. Tybur (Cettingen) ; de *Morde* (Bade, biens chevaleresques, villes d'Empire), capitale... ? (Carlsruhe).

L'ÉTHIOPIE comprenait :

La Province de Macédoine (Cercle du Rhin Electoral ou du Bas-Rhin) : avec les *Préfectures de Paphlagonie* (Palatinat Rhénan), cap. Thessalonique, d'abord Surinam, (Mannheim) ou Utique (Heidelberg) ; d'*Albanie* (territoire de Mayence et Beilstein), cap. Epidamne (Mayence) ; de *Pamphlie* (Archevêché de Trèves), capitale... ? (Coblentz) ou... ? (Trèves) ; de *Pisidie* (Cologne), Arenberg, Reineck, Isenburg), cap. Stagyre ³ (Bonn) ou... ? (Cologne).

¹ Le tableau qui suit a été reconstitué avec :

a Le tableau de la Direction Nationale de l'Allemagne, dont l'original, de la main de Knigge, se trouve au G. H. A. et est reproduit dans N. O. S. in fine.

b Une liste manuscrite des papiers de Gotha portant les noms profanes et Illuminés des Inspections, Provinces et Préfectures, mais sans indiquer les capitales de ces dernières.

c Les indications trouvées dans les rapports des Provinciaux conservés au G. H. A.

1. La capitale de chaque Préfecture était la ville où siégeait le Saint Chapitre Secrétaire des Chevaliers Écossais. Ce Chapitre, composé des Illuminati Majores et des Illuminati Dirigentes, ne pouvait se trouver que dans une ville où il y avait une Église Minervale importante, une Loge et une Assemblée d'Illuminati Mineurs. (Lettre de Zwack aux Arcopagites, B. U. M. E. 45 ; cette lettre où Zwack dicte à ses amis leur réponse, en cas d'enquête, donne sur certains points des indications manifestement fausses ; elle semble ici dire la vérité, du moins pour la majorité des cas.)

2. Le nom de Stagyre, donné à Bonn dans les papiers de Gotha, est appliqué également à Cologne dans les rapports des Provinciaux conservés au G. H. A.

La Province de Dacie (Cercle du Haut Rhin) : avec les *Préfectures de la Grande Lydie* (Villes d'Empire de Wetteravie, biens chevaleresques, etc.), cap. Sebaste (Wetzlar) ; de la *Petite Lydie* (Hesse-Cassel), cap. Gordium (Cassel) ; de l'*Épire* (Fulda, Hanau, Francfort-sur-Mein), cap. Edesse (Francfort) ; du *Péloponèse* (Hesse-Darmstadt), cap. Lystra (Darmstadt) ¹.

La Province de Thessalie (Cercle de Westphalie) : avec les *Préfectures de Picinnum* (Wied, Sayn, Meurs, Thiern, Essen), cap. Claudiopolis (Neuwied) ; de *Servie* (Münster, Osnabrück, Juliers, Clèves), capitale... ? (Münster) ; de *Sionie* ? (Paderborn, Minden, Corvey, Nassau), capitale... ? (Paderborn) ; de *Tagna* ? (Werden, Oldenburg, Hoya, Schaumbourg), capitale... ? (Oldenburg) ².

L'ABYSSINIE comprenait :

La Province d'Ionie (Cercle de la Haute-Saxe) : avec les *Préfectures d'Arcadie* (Saxe Electorale, Vogtland, Zeitz), capitale... ? (Dresde) ou Sinope (Leipzig) ; d'*Argos* (Brandebourg et Poméranie), cap. Pelusium (Berlin) ; de *Ligurie* (Duché de Saxe et Schwarzburg), cap. Hieropolis (Weimar) ou Syracuse (Gotha) ; de *Phénicie* (Anhalt, Mannsfeld, Stolberg et Querfurth), capitale... ? (Dessau).

La Province d'Eolie (Cercle de la Basse-Saxe) : avec les *Préfectures de Suziane* (Hanovre Electoral, Celle, Grubenhagen), cap. Tarsus (Hanovre) ; de *Thrace* (Wolfenbüttel, Magdebourg, Halberstadt, Hildesheim), cap. Capoue (Brunswick) ; de *Palestine* (Brême, Hambourg, Holstein), cap. Camarina (Brême) ; de *Cappadoce* (Mecklembourg, Lubeck, Ratzeburg), capitale... ? (Strelitz).

En Autriche (Égypte) la géographie Illuminée ne distinguait, en dehors de Rome (Vienne), que la Province du *Péloponèse* (Tyrol), capitale Samos (Innsbruck).

1. Le Tableau de la Direction Nationale du N. O. S., qui ne mentionne pas les noms de guerre, porte une cinquième Préfecture inconnue à la liste de Gotha. Cette Préfecture comprenait Spire, Worms et Deux-Ponts. L'état de la Province de Dacie (G. H. A.), dans un rapport de Provincial, l'appelle Apalie ? avec capitale Issus (Spire).

2. Starck (*Triumph der Philosophie*, II, 277) appelle Picinnum le pays de Cologne et de Trèves et Pinnia la ville d'Hachenburg.

CHAPITRE V

Doctrines politiques et religieuses

Développement des méthodes de l'Ordre primitif. — Nouveau mode de recrutement. — Gouvernement « républicain ». — Attitude vis-à-vis des autres Systèmes maçonniques. — Enseignement ésotérique donné aux Chevaliers Ecossais. — Théories sociales. — La doctrine secrète du Christ. — Importance réelle des doctrines du Système Illuminé. — Le Gouvernement universel de la Morale. — La religion pour le peuple. — Le Système Illuminé comparé aux autres Systèmes maçonniques.

Sur beaucoup de points le Système de la Franc-Maçonnerie Illuminée n'avait fait que développer les idées et les principes sur lesquels s'appuyait déjà l'Ordre des Illuminés et certains des caractères qui distinguaient celui-ci étaient encore accusés dans les grades supérieurs de celui-là.

L'Académie Savante dont la première Société avait jeté les bases recevait dans le grade de Prêtre une organisation complète. Les nouvelles recrues, inscrites dans la section littéraire ou scientifique qu'elles avaient choisie, « formaient sans le savoir, avec les autres travailleurs qui s'étaient consacrés aux mêmes études et qui étaient placés sous la direction du Prêtre présidant cette section, un groupe distinct, une Faculté. Chaque Prêtre devait donc veiller à ce que sa section comptât un nombre de travailleurs suffisant pour organiser cette sorte de Faculté¹ ». Chaque Prêtre tenait un Catalogue des Matières où étaient inscrites par ordre alphabétique les questions sur lesquelles avait été réuni un ensemble de connaissances importantes. Pendant les Synodes annuels des Prêtres de la Province, il était fait des extraits de ces divers catalogues un relevé qui était envoyé à la Direction Nationale et inséré par celle-ci dans le Catalogue Principal². A l'exemple de la Société des Minervaux, la Franc-Maçonnerie Illuminée prétendait réunir un trésor de connaissances encyclopédiques au moyen d'une vaste enquête conduite avec méthode et qui ne laisserait dans l'ombre aucun détail. Les Prêtres devaient

veiller à ce que les jeunes gens fussent exercés à l'esprit d'observation, à ce qu'ils rassemblent une foule de faits et d'expériences bien établies, à ce que celles-ci fussent examinées, comparées, appliquées de telle sorte que l'Ordre pût se passer des systèmes existant jusqu'alors et exposer à ses adeptes des théories fondées uniquement sur la nature, qu'il eût des inventeurs dans toutes les branches, qu'il possédât un trésor de la sagesse la plus profonde et la plus cachée¹.

Une des principales préoccupations des Prêtres devait être de forger l'instrument nécessaire en établissant les règles fondamentales qui devaient faire de l'observation un moyen d'investigation rigoureusement scientifique. Non seulement l'esprit d'observation devait être déjà développé chez les Minervaux, mais les Prêtres avaient encore à mettre au concours dans chaque Province les questions suivantes : « Qu'est-ce que l'esprit d'observation, comment peut-il être acquis et comment forme-t-on de bons observateurs ; que doit-on faire pour observer avec détail et exactitude ? » Les meilleurs travaux devaient être récompensés par des promotions, de l'argent ou de toute autre façon. Une fois que la méthode serait arrêtée dans ses grandes lignes, le Doyen aurait à poser les mêmes questions dans les différentes classes des Petits Mystères². Les essais reçus seraient distribués par lui aux membres les plus capables de la classe, à ceux qui auraient l'esprit philosophique le plus pénétrant, le discernement le plus fin et l'« esprit de détail » (*sic*). Ils tireraient des matériaux mis à leur disposition les meilleurs éléments et esquisseraient un système complet et détaillé. Ces esquisses faites dans chaque Province arriveraient enfin entre les mains du Supérieur National qui ferait établir la méthode définitive. Elle serait alors communiquée à chaque Provincial qui chargerait les membres les plus capables de l'enseigner aux Minervaux et de les guider dans son application pratique. Le Grade de Prêtre donnait déjà des indications sur les principes qui devaient présider à l'élaboration de cette méthode ; il exhortait les Prêtres à distinguer intelligemment le permanent de l'accidentel et le nécessaire du contingent, à appliquer ce critérium aux théories existant déjà, à tirer de cet examen des règles qui, classées et comparées, permettraient d'établir de nouvelles lois jusqu'à ce que naisse peu à peu un nouveau système d'une sûreté absolue. Il indiquait avec quel soin et quelle ampleur devait être conduite cette enquête en signalant qu'il serait bon de faire des recueils d'expressions provinciales, de mots techniques, d'observations climatologiques, de tables de naissance et de mortalité avec notation de l'âge, du sexe, des maladies, de la saison, d'observations sur les terrains et les végétaux, de découvertes sur la Franc-Maçonnerie, de procédés de

1. Priestergrad, 92. — 2. *Ibid.*, 105.

1. Priestergrad, 95. — 2. *Ibid.*, 96.

magie naturelle, encre chimique, chiffres, etc..., de chroniques des anciens annalistes, d'anecdotes sur les secrets historiques, de portraits de personnages contemporains¹.

Quand l'Ordre posséderait sur toutes les questions des recueils bourrés de notes et de statistiques complètes, il aurait épuisé le domaine de omni re scibili, mais il devait, dès maintenant, s'occuper tout spécialement des sciences directement utiles à l'humanité et particulièrement de la médecine. « Considérant que la vie et la santé sont choses si précieuses pour les hommes » l'Ordre enjoignait à tous les médecins reçus dans ses rangs « d'étudier la sémiotique et avant tout les maladies infantiles si négligées et d'une façon si inexcusable jusqu'à nos jours ». Chacun avait à étudier spécialement une maladie, un symptôme, un médicament, chercher le siège de la maladie non seulement dans le corps, mais aussi dans l'âme, étudier la nature elle-même et non pas seulement dans les livres. Chaque année le président de la section de médecine mettrait au programme un symptôme, une maladie, un médicament et les observations recueillies sur ce point particulier serviraient à établir, à la fin de l'année, des conclusions qui seraient soumises à un nouvel examen ou inscrites dans le Catalogue des Matières².

La science par excellence restait pourtant la connaissance de l'homme. La Franc-Maçonnerie Illuminée apportait à cette étude une telle minutie qu'elle attachait une égale importance aux détails les plus infimes. Les Illuminati Majores devaient, pour établir le « Portrait » du candidat à ce grade, répondre à plusieurs milliers de questions qui occupent trente pages d'imprimé³. Il leur fallait décrire la physiologie du sujet, sa chevelure, sa voix, sa tenue, son allure; parler de sa santé, de sa façon de s'exprimer, de son éducation; indiquer les langues qu'il avait apprises, les connaissances qu'il possédait, ses talents et capacités; dire quelle était la valeur de son jugement, l'orientation de son esprit; dresser la liste de ses passions, de ses habitudes; donner des renseignements sur sa situation de fortune, sa réputation, ses opinions religieuses, ses relations, ses occupations favorites, sa façon de dormir et de s'habiller, son logement et son mobilier⁴.

1. Priestergrad, 105. — 2. *Ibid.*, 100-105. — 3. *Echt.* III., 150-181.

4. Voici, à titre d'échantillons, quelques chapitres :

« *Allure* : Lente, rapide, posée, à grandes ou à petites enjambées, traînante, indolente, sautillante, dansante, martelée, levant haut la jambe ou pliant les genoux, les pieds en dedans ou en dehors, les pieds frottant le sol, glissante, alternativement lente et rapide, mal assurée, le corps penché en avant ou en arrière, le regard fixé sur les pieds, les mains formant balancier, la tête rejetée en arrière ? »

Habilleinent, anseublement : Ses habits sont-ils soignés, propres, déchirés, splendides, au-dessus ou au-dessous de la position de leur propriétaire, variés, fréquemment changés, à l'ancienne ou à la dernière mode ? Quelles sont ses couleurs préférées ? Comment le trouve-t-on de s'habiller, son logement et son mobilier ? Achète-t-il des habits

Par la comparaison de ces Portraits où le sujet était représenté avec ses traits caractéristiques les plus ténus, l'Ordre prétendait connaître ses Illuminati Majores jusque dans les replis les plus cachés de leur cœur et il espérait en tirer, avec le temps, les matériaux d'une science de l'homme en général, d'une infaillible sémiotique de l'âme¹.

Tout comme l'Ordre des Illuminés, le Système Illuminé entendait garder le monopole des découvertes faites par ses savants : « Il n'est permis à personne, disait le Grade de Prêtre², de faire connaître aux profanes les découvertes faites sous la direction et avec le concours de l'Ordre et de le dépouiller ainsi de ce qui lui appartient. Il est donc interdit de rien faire imprimer sur de telles questions sans l'autorisation des Supérieurs. En conséquence tous les ouvrages doivent être, avant l'impression, soumis au Provincial qui décide, après en avoir référé en haut lieu, si le livre doit être imprimé par les presses secrètes de l'Ordre et quels frères doivent le lire. Aucun exemplaire n'en doit être distribué sans permission écrite du Provincial. » « Il faut³ que l'Ordre soit utile au reste du monde et puisse, par contre, se passer de lui, qu'il puisse distribuer à qui il voudra les lumières qu'il aura acquises par le travail et l'intelligence de ses membres⁴. »

La Franc-Maçonnerie Illuminée veut, comme l'Ordre dont elle est issue, s'emparer de l'enseignement laïque et religieux et agir sur l'opinion publique. Elle rappelle aux Prêtres que, la Société cherchant particulièrement sa force dans le recrutement des jeunes gens, les Supérieurs doivent s'occuper de la façon dont l'instruction est donnée dans les écoles de leur ressort et s'efforcer d'y faire nommer, comme professeurs, des membres de l'Ordre. « De cette façon on apprendra à la jeunesse les maximes de l'Ordre, on formera son cœur et son cerveau, disposera les plus intelligents à travailler pour nous, on les habituera à l'obéissance et à la discipline. On s'attirera leur respect et les premières

d'occasion ? Est-il le premier à adopter une mode ? Change-t-il son habillement d'après le temps, le lieu, la situation, les personnes ? Comment sont installées sa maison et sa chambre ? N'a-t-il que l'indispensable, recherche-t-il seulement le confort ou aime-t-il le superflu ? Ses meubles sont-ils en rapport avec sa situation ? A quoi consacre-t-il le plus d'argent ? En batterie de cuisine, table, tableaux, livres, chaises, équipement de chasse, cave, linge, bibelots, argenterie, tapisserie ? Pour ce qui frappe les yeux, ou ce qui est utile et solide ? Ses meubles sont-ils de bonne qualité, de bon goût, bien choisis, bien rangés, bien entretenus ? Même ceux dont il se sert tous les jours ? Tout est-il chez lui à sa place ou en désordre ? Son souci de l'ordre est-il poussé jusqu'à la manie ? »

Parmi les détails auxquels s'attachait la curiosité de l'Ordre, il faut noter qu'il voulait savoir comment se comportait le candidat quand il était ivre et s'il cherchait toutes les occasions de voir sa maîtresse ou s'il ne la visitait qu'à heures fixes.

1. *Echt.* I., 92. — 2. Priestergrad, p. 115. — 3. *Ibid.* 95.

4. Dans la cérémonie de consécration du Doyen (Priestergrad, 125) cette interdiction était solennellement renouvelée : « Firmiter sub interminatione anathematis inhiho tibi ne quid de scientiis occultis, vel secreta tibi revelanda abducas, surripias, vel alicui profano communicas, sed ea cum quiete possideas et maxima cum cura custodias. »

places de l'Etat seront un jour occupées par nos élèves dont l'attachement pour l'Ordre sera inébranlable comme est ineffaçable tout ce dont on a été imprégné dans ses jeunes années ¹. « De même les Prêtres doivent faire tous leurs efforts pour gagner les supérieurs des séminaires, « car par là on s'empare d'une des classes dirigeantes du pays, on attire de notre côté les adversaires les plus puissants de tous les projets utiles à l'humanité et par eux (les ecclésiastiques) les basses classes tomberont dans les mains de l'Ordre, ce qui est d'une importance capitale ². Mais elle recommande aux Prêtres de ne s'adresser qu'aux prêtres séculiers et surtout de fuir les Jésuites comme la peste. Les Prêtres Illuminés devront toujours esquisser et tâcher de réaliser de nouveaux plans pour avoir, dans leur Province, la haute main sur l'enseignement, la direction du clergé, les chaires de prédicateurs et de professeurs ³. Il leur est enjoint de tâcher « de mettre à la mode » les principes bienfaisants de l'Ordre, afin que les jeunes écrivains les répandent parmi le peuple et servent l'Ordre sans le savoir ⁴. Les Régents sont invités à ne jamais perdre de vue les écoles militaires, les académies, les imprimeries, les librairies, les chapitres de chanoines, en un mot tout ce qui procure l'influence sur l'instruction et sur le gouvernement ⁵, et il leur est recommandé de faire leur possible pour que les couvents, particulièrement ceux des ordres mendiants, soient supprimés et leurs biens attribués à des entreprises agréables à l'Ordre, par exemple à l'entretien de bons éducateurs pour le peuple des campagnes ⁶.

Enfin le Système Illuminé n'éprouvait pas plus de scrupules que la Société sa devancière à duper et les profanes et ses membres mêmes. « On doit, disait-il dans son Instruction secrète pour les recruteurs ⁷, savoir doser le breuvage d'après la constitution de chacun, et, par suite, donner toujours à l'Ordre le nom qui aura le plus d'action sur le candidat. Les uns cherchent une nouvelle sorte de Franc-Maçonnerie, d'autres une société savante, d'autres un Cercle Rose-Croix, d'autres encore une association politique. Chacun doit trouver ce qu'il cherche. L'Ordre peut satisfaire toutes les aspirations et il n'agit pas dans tous les pays sous le même nom. » Il laissait croire aux Illuminati Mineurs que l'Ordre Sérénissime remontait à l'antiquité la plus reculée ⁸ et il leur affirmait que ses membres étaient répandus dans

1. Regentengrad, 172. — 2. *Ibid.*, 176. — 3. Priestergrad, 117. — 4. *Ibid.*, 118. — 5. Regentengrad, 166. — 6. *Ibid.*, 162. — 7. Eicht. III, 149-150.

8. Il usait, d'ailleurs, de la même méthode hypocrite qu'avait employée déjà l'Ordre lui-même et qui laissait tout croire, sans rien affirmer. Le passage suivant de la réception d'un Illuminatus Minor donne une idée très exacte du procédé :

Député : « Le secret, dont l'Ordre s'enveloppe, éveille peut-être chez mon ami le soupçon que l'Ordre est de fondation récente.

Supérieur : Il est libre de le supposer. Il peut même croire que c'est nous qui l'avons

toutes les parties du monde ¹, affirmation mensongère qui était répétée aux Régents eux-mêmes ². Il racontait aux Illuminati Dirigentes que les Sérénissimes Supérieurs donnaient généralement des sommes importantes pour entretenir les frères sans fortune qui se consacraient exclusivement aux affaires de l'Ordre ³. Il enseignait aux Régents l'art honnête de duper leurs subordonnés, en les dupant d'ailleurs eux-mêmes. « Il est parfois nécessaire, leur disait-il ⁴, de laisser entendre aux subordonnés, sans pourtant le leur dire expressément, que tous les autres Ordres et Systèmes maçonniques sont dirigés secrètement par nous, ou que les plus grands monarques sont menés par l'Ordre, ce qui est, en réalité, le cas dans certains pays. Quand il arrive un grand événement dont nous avons lieu de nous réjouir, il faut faire supposer qu'il est le résultat de nos efforts. Il faut faire croire que tout homme d'un mérite extraordinaire est des nôtres. On donnera ainsi parfois, sans aucun but, des ordres mystérieux. On s'arrangera, par exemple, pour qu'un subordonné trouve sous son assiette, dans une hôtellerie où il est de passage, une circulaire de l'Ordre, qu'on pourrait lui faire bien plus commodément parvenir chez lui. On se rendra, à l'époque des foires s'il est possible, dans les grandes villes, habillé en commerçant, en abbé ou en officier et on s'attirera, en tous lieux, la réputation d'un homme excellent et respectable, employé dans les affaires importantes... Ou bien l'on écrira des ordres de conséquence avec une encre chimique qui disparaît au bout de quelques temps et ainsi de suite. »

Le Système Illuminé usait encore, et sans avoir les mêmes excuses, de la tactique sournoise inaugurée par l'Ordre en Bavière : « Dans le secret, disait-il aux Régents, réside pour une grande part notre force. Aussi faut-il tou-

fondé. Celui qu'attire seule notre ancienneté, celui pour qui la noblesse et l'utilité de notre œuvre n'a pas d'attrait, celui-là n'est pas le bienvenu parmi nous. Que chacun de nous se considère donc comme le fondateur de notre Société, puisque d'ailleurs nous ne pouvons donner, pour le moment, aucun éclaircissement sur ce point. Qu'il se considère comme le premier bienfaiteur de l'humanité. Il y a plus de grandeur à planter un arbre, dont l'ombre abritera les générations futures, qu'à jouir des fruits du travail de ses ancêtres, sans songer à les replanter. Ce n'est pas parce que notre Ordre Sérénissime nous est venu de l'antiquité qu'il est bon. Les résultats obtenus jusqu'à ce jour sont peu de chose en comparaison de ce qui reste à faire » (Eicht. III, 92).

1. *Ibid.*, 150. — Le soin avec lequel l'Ordre cherchait à persuader les recrues de sa toute puissance portait ses fruits. Le major Desbarres de Newuid, Archelaus en Illuminisme, demandait aux Sérénissimes Supérieurs de lui faire obtenir le grade de major à la suite dans l'armée française et la croix du Mérite. (N. O. S., 183, rapport d'Agis). Le Frère Pic de la Mirandole (le sous-diacre Brunner d'Heidelberg), suppliait l'Ordre, dans un Quibus Licet, de prendre des mesures pour que la forteresse d'Empire Philippsbourg, abandonnée par les troupes impériales, ne tombe pas entre les mains du prince évêque de Spire, bigot fanatique, mais soit plutôt confiée au prince d'Anhalt. (Rapport d'Epictète, N. O. S., I, 174.)

2. « Notre légion sacrée est répandue dans le monde entier » (Regentengrad, 158).

3. III. Dirig., 20. — 4. Regentengrad, 159.

jours nous couvrir avec le nom d'une autre Société. Les Loges de la Franc-Maçonnerie inférieure sont le voile le plus commode pour dissimuler nos buts élevés, parce que le monde est déjà habitué à n'attendre d'elle rien de grand et qui attire l'attention. Le nom de société savante est aussi un masque excellent pour nos classes inférieures et derrière lequel nous pourrions nous dissimuler si on apprenait quelque chose de nos Assemblées. Dans ce cas, il faut raconter que, si nous nous réunissons en secret, c'est en partie pour donner à notre Société plus d'attrait et d'intérêt, en partie pour ne pas être forcés d'admettre le premier venu, pour éviter les obstacles soulevés par les malveillants et les railleurs, ou pour cacher la faiblesse d'un établissement encore récent...¹ » « Même² dans les pays où l'Ordre serait assez fort pour paraître en public, il faut bien se garder de le faire. Bien au contraire, le Préfet doit donner adroitement à son entreprise, d'après les circonstances locales, une apparence particulière et même la revêtir de quelque déguisement approuvé par le Provincial. De même que pour les ordres religieux dépendant de l'Eglise Romaine la religion n'était malheureusement qu'un prétexte, de même notre Ordre doit se cacher d'une façon plus noble derrière une société savante ou quelque chose de tel³. » L'histoire de l'Ordre, c'est-à-dire la date de sa fondation et le nom de ses fondateurs, ne devait être révélée qu'aux membres admis dans les Mystères Supérieurs⁴, qui ne furent jamais rédigés.

Le système de l'espionnage était maintenu et perfectionné. Les Assemblées Minervales avaient, outre le Censeur officiel, un Censeur Secret qui devait observer tous les membres de l'Assemblée et se renseigner sur leur compte auprès des profanes qui les connaissaient. Il communiquait au Supérieur ses observations notées sur un journal spécial et l'informait des actes répréhensibles commis par les Minervaux ou des coteries qui pouvaient se former parmi eux. Le Censeur Secret devait être souvent changé pour rester inconnu aux Minervaux et le Censeur officiel était au besoin chargé de ses fonctions⁵.

1. Instruction pour les Régents, p. 165.

2. Instruction pour les Préfets ou Supérieurs locaux. Regentengrad, 188.

3. La Franc-Maçonnerie Illuminée avait également hérité de la morale trop large de l'Ordre des Illuminés. « Il faut, disait-elle à l'Illuminatus Minor (Echt. III, 122), se servir, pour faire triompher le bien, des mêmes moyens que l'imposture met au service de la méchanceté », et elle demandait captivement au candidat admis au grade de Prêtre : « Jusqu'à quel point est-il vrai que tout moyen qui conduit à un but bienfaisant est un moyen licite ? Quelles limites doivent être posées à cette maxime pour éviter de tomber dans un des deux extrêmes, c'est-à-dire en abuser comme les Jésuites, ou rester esclavé du préjugé par excès de scrupule » (Priestergrad, p. 93).

4. Philo Catoni, (N. O. S., I, 196).

5. De Officio Censoris B. U. M. A. 92. — Cette disposition des règlements ne resta pas lettre morte. Dans un Monitoire conservé à la B. U. M. (B. 20) le Frère Onesicritus (Hobmann, conseiller des écoles supérieures à Munich) est nommé Censeur Secret.

La partie originale du Système Illuminé était, en dehors des rituels, le mode de recrutement, le système gouvernemental de l'Ordre, les prescriptions sur la conduite à tenir vis-à-vis des autres Systèmes maçonniques, les théories politiques et la doctrine religieuse enseignées dans les hauts grades.

Le Cahier Préparatoire, dédaigneux de la tactique savante autrefois préconisée par Weishaupt, caractérisait le nouveau mode de recrutement. Ecrit surtout pour les candidats adultes et les Francs-Maçons que l'Ordre devait désormais s'efforcer de recruter, il pouvait également être mis entre les mains des jeunes gens et convenait ainsi aux deux sortes de candidats que la Société avait en vue ; il constituait une manière de compromis entre les principes sur lesquels Weishaupt avait d'abord basé théoriquement le recrutement des Disciples de Minerve et les idées nouvelles que Knigge avait fait prévaloir. « A partir du moment, explique ce dernier¹, où l'on recrutait les membres de l'Ordre plutôt parmi les adultes et les hommes d'esprit cultivé que parmi les jeunes gens sans culture intellectuelle, il n'était plus possible de les mener les yeux bandés, de les considérer comme les pupilles d'une Société dont le but principal ne pouvait leur être révélé, du moins à tous, d'exiger d'eux une obéissance aveugle et un compte rendu fidèle de leurs progrès dans des connaissances qu'ils avaient déjà acquises dans leur jeune âge, de leur promettre notre appui et nos lumières pour l'étude de sciences où nous avions à attendre plus d'eux que eux de nous. Il était pourtant nécessaire, non seulement de les mettre au courant de l'organisation de la Pépinière, mais encore, en les obligeant à répondre aux questions de tout genre qui leur étaient posées, de les amener à développer plus complètement leurs principes, à se mettre à notre diapason et à donner des preuves de leur attachement. Le Cahier Préparatoire, destiné en principe aux candidats d'esprit cultivé, devait néanmoins être mis sous les yeux de tous les candidats ; il contenait un exposé général des buts principaux poursuivis par l'Ordre et des principaux moyens employés pour les atteindre. »

Au gouvernement soit monarchique comme le désirait d'abord Weishaupt, soit oligarchique comme le voulaient autrefois les Arcopagites, Knigge avait substitué, en introduisant dans le Système le grade de Régent, « une espèce de gouvernement républicain ». La classe des Régents, qui choisissait librement dans son sein les titulaires des plus hauts emplois et exerçait ainsi le pouvoir exécutif, formait contrepoids à la puissance despotique que les Arcopagites et le Général auraient pu être tentés de s'attribuer au nom des

Supérieurs Inconnus. Pour donner aux Régents une sorte d'indépendance vis-à-vis des Supérieurs Suprêmes, les règlements leur faisaient rendre, lors de leur promotion à ce grade, tous les engagements qu'ils avaient signés jusqu'alors, tous les papiers confidentiels tels que Tablettes, curriculum vitae et Portrait, en un mot toutes les armes dont l'Aréopage aurait pu abuser pour faire des Régents des instruments passifs de ses volontés. Ainsi se trouvait établi l'équilibre des pouvoirs. Les Aréopagites, cachés sous le voile de l'anonymat et par suite irresponsables vis-à-vis des membres de l'Ordre, constituaient, sous la présidence de Weishaupt, un Conseil Suprême qui recevait les rapports des Supérieurs Nationaux et exerçait seulement un droit de surveillance sur les chefs de l'Ordre, mais ils ne pourraient jamais, dès que l'Ordre fonctionnerait normalement, occuper un des emplois administratifs, ceux-ci étant réservés aux seuls Régents ¹.

Système maçonnique, l'Ordre des Illuminés avait prévu les dangers de désertion que pouvait faire courir à ses Loges l'attrait exercé par les Systèmes rivaux. Pour les prévenir, il avait recouru à divers artifices. Les Supérieurs devaient refuser catégoriquement toute discussion sur l'authenticité du Système Illuminé. Si un des frères émettait des doutes sur le droit qu'avaient les Sérénissimes Supérieurs de fonder des Loges, on lui répondait qu'il était libre de douter, que seul était authentique ce qui était bon et vrai, que l'ancienneté ne faisait rien à l'affaire, et que, si les mécontents trouvaient en quelque autre Loge de meilleurs principes, des occupations plus importantes et plus bienfaisantes, ils n'avaient qu'à s'y faire recevoir ; ils pourraient voir alors si l'Ordre les avait trompés. S'ils voulaient continuer à figurer sur les listes Illuminées, ils devaient se garder, sauf permission expresse des Supérieurs, de fréquenter les Loges d'autre observance ². D'ailleurs que trouveraient-ils, leur faisait-on observer, dans ces prétendues Loges constituées d'Angleterre ou d'ailleurs : une lettre portant une signature et un cachet qui ne prouvait rien, car l'authenticité de la Franc-Maçonnerie repose sur des connaissances et non sur des patentes de constitution, quelques emblemes interprétés tout de travers ou sans explication satisfaisante, quelques cérémonies insignifiantes, une profonde ignorance sur le caractère de la vraie Maçonnerie, ses buts élevés et la personnalité de ses chefs suprêmes. Il n'existait en Allemagne qu'une seule Loge ayant été constituée de source authentique qui ne fût pas en relations avec les Sérénissimes Supérieurs, mais elle n'était plus en activité ³. Si le frère curieux insistait, s'il demandait à être promu sans répondre à ce que l'Ordre attendait des membres des hauts grades, si l'on n'arrivait pas à lui faire adroitement comprendre qu'il devait se contenter du grade obtenu, si

enfin il paraissait disposé à chercher des éclaircissements dans les autres Systèmes, le Chapitre Secret lui faisait remettre sous pli cacheté ceux de leurs cahiers que l'Ordre avait pu se procurer, mais, après les avoir lus, il devait payer une amende comme punition de sa folle curiosité. Aussi les Chevaliers Ecossais étaient-ils invités à réunir tous les cahiers qu'il leur serait possible de découvrir pour en enrichir la collection de la Loge Provinciale ⁴. Les frères des autres Systèmes étaient admis dans les Loges Illuminées, contre le paiement d'une légère taxe et après avoir juré obéissance aux Supérieurs Inconnus ⁵. Les Minervaux qui ne voulaient pas devenir publiquement Francs-Maçons, pour des raisons qui devaient être soumises à l'appréciation du Préfet, pouvaient être reçus in secreto, avec l'autorisation de la Loge Provinciale ⁶.

L'Ordre considérait les Loges affiliées surtout comme des sources de revenus. Les Officiers ne pouvaient disposer d'aucun fonds sans en référer en haut lieu. Le Député Maître en Chaire de chaque Loge, qui faisait partie du Chapitre Secret et était le Censeur Secret de sa Loge, avait soin que les fonds provenant des cotisations fussent employés suivant les intentions de l'Ordre, mais sans que les frères le remarquent. Ainsi, il devait s'arranger pour que les secours dont pouvaient avoir besoin les membres de l'Ordre leur fussent fournis par la Loge, s'ils étaient Maçons et même s'ils n'appartenaient à aucune Loge. La dixième partie des recettes était envoyée, chaque année, au Chapitre Secret et le produit de ces contributions régulières était confié au Trésorier du Chapitre, pour être augmenté par d'habiles spéculations. Le Chapitre avait le droit de tirer sur les Loges des bons de caisse que celles-ci devaient acquitter ou de contracter auprès d'elles des emprunts à terme fixe dont il leur payait les intérêts. Il recevait chaque trimestre un état de la caisse de chaque Loge et transmettait à la Loge Provinciale un état général des Loges de son ressort. Tous les trois ans, les députés des Chapitres se réunissaient pour revoir les comptes de la Province et délibérer sur le placement des sommes disponibles. La Loge Provinciale fixait le tribut que chaque Chapitre devait lui payer mensuellement pour frais de correspondance et autres dépenses ⁷.

L'enseignement ésotérique donné par l'Ordre commençait en apparence avec le grade de Chevalier Ecossais ou Illuminatus Dirigens. Mais, comme ce grade était destiné à retenir et à occuper les adeptes qui n'étaient pas jugés

¹. *Endl. Erkl.*, 81, 82, 116 sq. — ². *Instruktion in Ansehung der Freimaurer Logen*: Illuminatus Dirigens, 28. — ³. *Ibid.*, p. 28-29.

⁴. Illuminatus Dirigens, 30-31. — ⁵. *Ibid.* — ⁶. *Ibid.* — ⁷. *Ibid.*, 31-33.

dignes d'aller plus loin, « les bonnes gens pour lesquels ce qu'on appelait les hautes sciences et l'étude des hiéroglyphes était le plus important, on avait pris soin de leur procurer en abondance une nourriture qui flatte leur palais »¹ et l'explication des hiéroglyphes maçonniques donnée aux Chevaliers Ecossais était une vraie parade de foire qui avait pour but d'étourdir et d'égarer les auditeurs.

Se conformant à la tradition qui faisait de la Maçonnerie Ecossaise une héritière des doctrines gnostiques et mystiques, l'Ordre aiguillait ses Chevaliers Ecossais sur cette fausse voie, se réservant de remettre plus tard dans la bonne route ceux qui sortiraient vainqueurs de l'épreuve. « L'homme tel qu'il apparaît aujourd'hui à nos sens, disait l'Instruction², est profondément déchu de sa haute dignité. Autrefois sa nature était pure, spiritualisée, l'image de la divinité. Emanation de la Source Première, il était au plus haut degré de l'échelle des êtres et jouissait de l'immortalité. De même qu'il commandait à tout ce qui est visible sur cette terre, de même son esprit, pour nous servir des termes vulgaires, lui donnait le pouvoir sur la nature invisible. A la suite d'une certaine révolution dans le monde des esprits, la partie pure de son être fut enveloppée de cette écorce grossière qui tombe aujourd'hui sous le contrôle de nos sens. La matière devint alors le domaine où il pouvait agir. Mais il dépendait de lui de faire ce que nous appelons le corps ou au moins une de ses parties revint un jour à sa pureté et à sa spiritualité premières et que, ramené à son essence primitive, il retournerait à la grande source d'où il était sorti ou qu'au contraire il se laisserait étouffer par les parties les plus grossières de la matière et vient à tomber, après sa dissolution, inerte et souillé dans une classe inférieure. C'est malheureusement ce qui arriva. Il usa mal de ses facultés, abusa des trésors de la nature et tomba peu à peu dans un tel état de dégradation qu'il lui reste aujourd'hui à peine une ombre de sa haute dignité. Les organes de la vue et du tact matériels sont devenus plus grossiers et ce que nous croyons voir et percevoir autour de nous n'est pas la vraie essence des choses, ce ne sont que des illusions des sens, des chimères, des phénomènes. »

L'homme pouvait et devait s'efforcer de s'élever de nouveau à l'état sublime qu'il avait perdu et quelques Confidents (Vertrauten) de la Sagesse Eternelle, ayant conservé leur esprit pur et sans souillure, en avaient mis dans une langue symbolique les moyens à la portée du faible genre humain. Ces emblèmes, ces révélations qui étaient l'alphabet de la vraie sagesse divine, avaient été transmis par les Ecoles Secrètes de Sagesse. Les vrais

prêtres et les chefs des Mystères s'étaient toujours efforcés de créer des organismes qui conservent ce précieux dépôt afin que les meilleurs parmi les hommes qui étaient capables de s'intéresser à ces hauts objets fussent mis, conduits par un ami sincère, sur la trace de leur destinée supérieure. Jésus de Nazareth avait enseigné cette sagesse divine à ses confidents et particulièrement à Saint Jean. Il leur avait imposé les mains, les avait consacrés et leur avait communiqué son esprit. Les Apôtres avaient transmis ces révélations aux évêques des premières communautés et prêché au monde cette doctrine sublime qui maintient l'harmonie dans le monde et est la seule voie conduisant à une sagesse supérieure. Mais cette religion elle-même avait bientôt perdu sa pureté primitive et le petit troupeau des vrais chrétiens était devenu toujours moins nombreux. Les prêtres et les philosophes avaient construit sur cette base divine un édifice d'absurdité, de sottise, de préjugés et d'égoïsme. Bientôt la tyrannie des prêtres et le despotisme des princes s'étaient alliés pour fonder de nouveau sur les pauvres humains. Pourtant la pure vérité n'avait pas été perdue, elle avait été pieusement conservée par les écoles secrètes. Ces écoles avaient changé de nom suivant les époques et les circonstances et la Franc-Maçonnerie était la dernière en date qui avait transmis dans nos contrées les hiéroglyphes anciens et authentiques. Mais, ici encore, cette tradition ne s'était conservée que dans un groupe de quelques nobles esprits, car la Franc-Maçonnerie vulgaire était devenue bientôt si profanée, elle s'était alourdie d'additions misérables et si mal comprises qu'enfin les Supérieurs Inconnus s'en étaient retirés, laissant la foule des Maçons se livrer à ses absurdes amusements. Cependant, quand le désordre était arrivé à son comble, les Sérénissimes et Très Respectables Supérieurs de l'Ordre étaient intervenus une dernière fois, ils avaient confié les symboles authentiques de la pure sagesse à des disciples fidèles et ils avaient créé un Système maçonnique convenant parfaitement à l'époque actuelle pour venir, encore une fois, en aide à l'humanité s'il était possible de la sauver et pour hâter en tous cas la venue de la grande époque promise aux générations futures.

Après ce préambule fait pour remplir le Chevalier Ecossais du frisson du mystère, il lui était simplement dit que l'ancien Mot de Maître était Jéhovah et que ces quatre lettres contenaient l'idée épurée de la divinité, que, depuis l'époque où ce culte divin avait été perdu, le Mot de Maître avait été Mac Benac, c'est-à-dire : « Ils ont tué le fils » ou en d'autres termes : « Ne perdez pas de vue la grande révolution que voulait effectuer Jésus et qui n'est pas encore accomplie. » Quant aux mystères de l'immortalité de l'âme, de la résurrection du Messie percé de cinq blessures, du réveil d'un corps par les cinq points de Maître, enfin l'explication exacte du mot Hieram composé des initiales de la phrase : Hic Jésus Est Resurgens a Mortuis, c'étaient là des

1. *Endl. Erkl.*, 99.
2. *Illi. Dirigens*, 63-74.

notions encore trop abstraites pour ceux qui n'avaient pas l'habitude de cultiver la Sagesse Supérieure. Au Chevalier Ecossais de méditer, de lire, de chercher « parce qu'il y a une foule de choses qu'on ne peut pas, il est vrai, trouver sans guide, mais qu'on ne peut pas non plus apprendre seulement par l'enseignement et que ces vérités dont on vient de vous donner l'alphabet demandent, pour être découvertes, de l'application et de l'étude ». « D'ailleurs, ajoutait l'Instruction, on a mêlé aux hiéroglyphes maçonniques des figures qui font allusion à des événements historiques qui se rapportent en partie à l'œuvre de la Réformation du Monde, en partie à la Franc-Maçonnerie sous sa forme actuelle, par exemple, de quelles contrées du monde la Sagesse nous est parvenue, où elle a été méprisée, et quels instituts de Réformation on a jusqu'à nos jours tenté de fonder. Les Cérémonies viennent en partie de l'Eglise primitive, elles ont en partie de légers rapports avec l'histoire de la fondation de la Franc-Maçonnerie actuelle. Tous ces éléments différents ont été reliés entre eux. L'esprit réfléchi et chercheur y trouve sa nourriture, les têtes vides regardent cette étude comme un vain amusement, l'Initié y découvre une langue exprimant des objets pour lesquels les expressions ordinaires et matérielles sont trop faibles. Enfin nous vous conseillons, pour approfondir cette question, de consacrer tout particulièrement votre attention à l'histoire des premières communautés chrétiennes et aux doctrines des anciens Gnostiques et des Manichéens, dont l'Eglise présente, il est vrai, de grandes difficultés. Vous apprendrez alors quels rapports étroits existent entre elles et les Ecoles de Sagesse modernes. »

Pour donner au malheureux Chevalier un avant-goût des grandes découvertes que lui réservaient ces études ardues, l'Ordre consentait à lui révéler pour quelles raisons les Illuminés se servaient du calendrier persan. « L'ère ancienne, lui confiait-il, commençait en l'an 101, année où, d'après le témoignage de Saint Jérôme, mourut Saint Jean l'Evangéliste, fondateur et chef des Eglises d'Asie. On sait combien la doctrine de Jésus se répandit ensuite en Asie et en Europe. Mais, en l'an 530 après sa mort, ou 631 de l'ère vulgaire qui est le neuvième de l'Hégire, les Chrétiens d'Asie coururent de grands dangers. Mahomet, qui venait de conquérir l'Arabie, entra en Syrie avec 30.000 Tébucs. Il y reçut une députation des communautés chrétiennes qui lui offraient de payer tribut, à condition de pouvoir célébrer leur culte. Mahomet refusa et les Chrétiens durent émigrer ou abjurer. C'est ce dernier parti que prirent les plus lâches, mais un plus grand nombre s'enfuit vers la Perse qui résistait toujours aux armes de Mahomet. Ils y fondèrent, en secret, un nouvel empire et, en souvenir de ce glorieux bannissement, ils commencèrent une nouvelle ère qui s'est conservée jusqu'à notre époque avec le calendrier persan alors en usage. En même temps, ils donnèrent au mot *Jezdejdier* un

sens mystique pour éterniser le souvenir de Saint Jean, leur premier fondateur, de sorte qu'il signifie : *Johannes Evangelista Zebedei filius, Detractus, Ecclesias, Domitiano Interfecto, Exerit Regnante Trajano*. Pour vérifier l'exactitude de ce fait historique, il suffit de lire Saint Jérôme qui dit : *Johannes Apostolus, Filius Zebedei, XIV anno, secundum post Neronem persecutionem, Patmus insulam relegatus, interfecto Domitiano, sub Nerva rediit Ephesum, ibique usque ad Trajanum principem perseverans, totas Asiae fundavit rexique Ecclesias*¹. »

Le Chevalier Ecossais qui se mettait à étudier l'histoire des premiers chrétiens et les écrits des Gnostiques était condamné à ne jamais recevoir d'autre grade². Si, montrant plus de perspicacité ou peut-être moins de zèle, il refusait de mordre à l'appât, il pouvait enfin, en parvenant aux grades de Prêtre et de Régent, connaître les vraies doctrines de l'Ordre.

Les théories sociales et religieuses, exposées principalement par « l'Instruction donnée dans le second appartement³ », étaient inspirées par les principes mêmes que Weishaupt avait autrefois enseignés aux Illuminés bavaïrois ; seulement l'humanitarisme, dont il avait déjà énoncé les dogmes essentiels et qui servait de base à sa morale sociale, allait chercher ses titres dans l'histoire de l'humanité et dans la religion chrétienne. L'Ordre professait qu'une évolution progressive était la loi du développement de la vie sociale. « Tu es ici entre le monde passé et le monde futur, disait-il au nouveau Prêtre, jette un regard en arrière sur les siècles écoulés et aussitôt sont tirés les dix mille verrous et les portes de l'avenir s'ouvrent devant toi. Apprête-toi à y jeter un regard rapide mais hardi, tu verras l'indicible richesse, les réserves inépuisables dont disposent Dieu et la Nature, tu verras l'abaissement et la dignité de l'homme, le monde et l'humanité dans leur adolescence, sinon dans leur enfance, là où tu croyais les trouver dans la décrépitude et la vieillesse, tout près de leur décadence et de leur ruine⁴. ... La nature qui est le développement progressif d'un vaste plan... ne fait pas de bond au cours de toutes les transformations qu'elle éprouve. Elle part de ce qu'il y a de

1. Pour absurde que fût cette fable, elle n'en faisait pas moins grand honneur à l'ingéniosité de Knigge. Elle lui permettait de concilier, en citant un Père de l'Eglise, ce qui constituait le fin du fin, la tradition de la Maçonnerie symbolique, qui avait pris Saint Jean pour patron, avec celle de la Maçonnerie Ecossaise, qui prétendait représenter le christianisme primitif et, en même temps, de donner une explication concordante du calendrier persan que Weishaupt avait adopté au moment où il songeait à « réchauffer » la religion des Guèbres et qui restait, vestige un peu encombrant de ce projet avorté.

2. *Endl. Erkl.*, 99. — 3. *Priestergrad*, 17-82. — 4. *Ibid.*, 17.

plus infime et imparfait, parcourt régulièrement toutes les étapes intermédiaires, pour arriver au degré le plus élevé et le plus accompli d'un état qui est peut-être le stade le plus bas d'une nouvelle transformation d'une valeur supérieure. Des enfants elle fait des adultes, des sauvages elle fait des hommes civilisés... pour nous montrer qu'en nous faisant ce que nous sommes elle n'a pas épuisé ses réserves infinies et que des changements encore plus importants sont réservés à notre race. Car, de même que chaque homme, la race humaine a son enfance, sa jeunesse, son âge viril et sa vieillesse !... »

L'évolution de l'humanité avait été amenée par la nécessité où elle s'était trouvée de satisfaire des besoins devenant plus nombreux à mesure que la civilisation se développait. Poussée par cet aiguillon toujours renaissant, elle avait, depuis les temps les plus reculés, avancé sur une route dont le but était le plus grand état de perfection qu'elle pût atteindre. « Chacune des périodes de son développement avait fait connaître aux hommes des besoins jusqu'alors inconnus. Chaque nouveau besoin avait été, pour ainsi dire, la semence d'où était sorti un nouveau changement, un nouvel état de choses, un nouveau progrès, parce qu'il excitait l'activité des hommes en éveillant chez eux le désir de le satisfaire. De chaque besoin satisfait était né un nouveau besoin et l'histoire de la race humaine était celle de ses besoins et de la façon dont ils étaient nés les uns des autres, et elle était en même temps l'histoire du perfectionnement de la race humaine tout entière ?... »

Mais la ligne décrite par le mouvement ascensionnel de l'humanité n'était pas continue, et chaque stade de son développement ne constituait pas nécessairement un progrès sur le stade précédent. En effet, lorsque l'humanité était encore dans l'enfance, lorsqu'elle se trouvait à son premier état de sauvagerie et de nature inculte, alors que la famille était la seule société, que la faim et la soif aisément satisfaites, un abri contre les intempéries, une compagne et le repos après la fatigue étaient ses seuls besoins, l'homme jouissait, sans limites, de deux souverains biens : l'égalité et la liberté. Les hommes alors étaient heureux, parce qu'ils n'étaient pas assez développés intellectuellement pour perdre la paix de l'âme, pour éprouver les penchants funestes, causes de notre misère actuelle : l'amour de la puissance, l'ambition de se distinguer et de primer ses semblables, la sensualité, le désir de posséder les signes représentatifs de tous les biens, désir qui est le vrai péché originel et dont les conséquences, c'est-à-dire l'envie, l'avarice, l'intempérance, les maladies et toutes les tortures de l'imagination, sont si funestes pour son repos. Les hommes avaient perdu la paix du cœur et le bonheur, d'abord

parce qu'ils avaient fermé l'oreille aux avis que leur donnait la nature, parce qu'ils ignoraient l'art de ne pas abuser de leurs facultés, de tenir en bride leurs passions, parce qu'en un mot ils n'étaient pas encore ce que leur race ne pourra devenir qu'après de longues préparations ; puis le développement de la civilisation était venu les pousser plus avant dans la voie âpre et périlleuse où ils s'étaient engagés. « Quand les familles avaient augmenté et que les vivres avaient commencé à faire défaut, que la vie nomade avait pris fin, que la propriété était née, que les hommes étaient devenus sédentaires et que l'agriculture avait forcé les familles à entrer en rapports pour échanger les différents produits de leurs champs, le langage s'était développé, la vie en commun avait amené les hommes à mesurer leurs forces, ils avaient aperçu ici la supériorité et là la faiblesse, ils avaient vu, il est vrai, que l'un pouvait être utile à l'autre, que la force et l'intelligence de l'un d'entre eux pouvaient mettre de l'ordre dans la vie commune des groupes de familles et garantir toute une étendue de pays contre l'attaque des autres groupes, mais ce nouvel état de choses avait été aussi la première cause de la ruine de la liberté et l'égalité avait disparu... car, auparavant, chaque homme étant libre et indépendant, il ne pouvait exister de contrainte exercée par un homme sur un autre homme et toute subordination était volontaire. »

L'Etat une fois né, les années d'épreuves avaient commencé pour l'humanité. « Les hommes sortaient de leur paisible situation pour se trouver dans un état de sujétion. Eden, le jardin du Paradis, était perdu pour eux, car ils avaient fait une chute ; soumis au joug du péché et de l'esclavage, il leur fallait gagner leur pain dans la soumission et à la sueur de leur front. Quelques hommes mirent leurs semblables sous leur domination, leur promirent protection et devinrent leurs chefs ou bien les plus rusés se firent passer pour des êtres surnaturels et des envoyés de Dieu, afin de donner de l'autorité à leurs ordres et de diriger leurs dupes suivant leur bon plaisir et leurs intérêts, et c'est ainsi que la théocratie fut introduite parmi les hommes¹. » « Pour être en sûreté, les hommes accordèrent à un homme une puissance qu'il ne possédait pas auparavant et qui est actuellement plus grande que celle de chacun d'eux en particulier. Aussi ils se sont créés un nouveau souci, c'est-à-dire la crainte que leur inspire l'œuvre de leurs propres mains. Pour être en sûreté, ils se sont privés eux-mêmes de la sûreté et c'est l'histoire des Etats où nous vivons actuellement². »

Non seulement l'Etat opprime les hommes, mais encore il les divise en les partageant en camps ennemis. « Par suite de la naissance des nations et des peuples, le monde cessa de former une grande famille, un seul royaume,

le grand lien de la nature fut rompu... L'homme commença à céder le pas au compatriote et le nationalisme remplaça l'amour de l'humanité ¹... Du patriotisme, sortit le particularisme (Localismus), l'esprit de famille et enfin l'égoïsme individuel ²... Par le désir qu'à chaque patrie de s'agrandir et les guerres qui en résultent, le patriotisme trouva sa punition en lui-même et l'humanité offensée fut bien vengée de ses ennemis. Mais c'est là un mal inséparable de tout Etat, quelle que soit sa constitution politique, et qu'aucune science politique ne peut guérir ³. »

Pour que l'humanité fit complètement son apprentissage, il était nécessaire que l'erreur qu'elle avait commise produisît ses dernières et plus funestes conséquences. Il fallait que les germes morbides, qu'elle devait éliminer pour recouvrer la santé, lui causent des souffrances insupportables. Le destin en eut soin. Avec une impitoyable logique le mauvais principe a déchainé sur l'humanité une suite de calamités où le philosophe découvre un enchaînement rigoureux. Bientôt les rois se mirent à la place de la nation, ils en vinrent à la considérer comme leur chose et à ne plus se regarder seulement comme son chef ⁴. Ils distribuèrent les pays conquis pour avoir un parti, une milice permanente à opposer à la nation qui voulait encore commander, pour asservir une partie du peuple au moyen de l'autre partie. Ce fut l'origine de la féodalité. Elle produisit une race d'hommes qui servait non la nation, mais le roi, et était prête à partir en guerre contre la nation au premier signe de lui, vrais instruments de despotisme et moyens d'opprimer la liberté nationale, précurseurs et modèles des armées permanentes qui vinrent plus tard. Celles-ci avaient le même but, seulement elles étaient payées en argent monnayé, tandis que les armées féodales l'étaient en terres pour prix de leur esclavage et de l'office de bourreau qu'elles devaient remplir. Ces deux sortes d'armées louaient leurs bras pour tuer et dépouiller des hommes innocents ⁵. La puissance des rois, ce pouvoir de maltraiter les humains, ne fut plus dérivée du peuple mais directement de Dieu. La vie, les biens et l'honneur des citoyens furent abandonnés à leur arbitraire. On vit alors des princes sans intelligence, insouciant du sort de leurs sujets, se noyer dans les plaisirs des sens, on vit des cours sans mœurs, foyers d'une corruption qui se répandit jusque dans les plus basses classes, on vit partout le vice triomphant, la vertu dans les chaînes et, à la place qui lui revenait, la flatterie et la bassesse, les sciences et l'intelligence opprimées, les fonctions occupées par des incapables ou des indignes ⁶. Les cours, en inventant le système de l'équilibre des puissances, ont rendu les révolutions plus difficiles

1. Priestergard, 28. — 2. *Ibid.*, 29. — 3. *Ibid.*, 30. — 4. *Ibid.*, 33. — 5. *Ibid.*, 33. — 6. *Ibid.*, 36.

et ont ainsi fortifié le pouvoir qu'elles s'arrogent d'opprimer leurs sujets et de les traiter arbitrairement ¹.

Certains peuples ont cru que le régime monarchique absolu était la source du mal et ils se sont révoltés contre lui. Mais la suite a bien prouvé qu'il faut aller chercher plus loin la cause des maux dont nous souffrons. L'étiquette du gouvernement ne fait rien à l'affaire. « Tant que la source du mal, c'est-à-dire le manque de moralité, n'est pas tarie, toutes les révolutions seront inutiles depuis que les rois ont trouvé le secret d'avoir leur part dans le choix des représentants du peuple ou de répandre la corruption parmi eux... D'autres peuples, qui avaient tout à fait horreur du pouvoir d'un seul homme, choisirent le régime populaire. Mais ils découvrirent bientôt que la liberté est un bien que l'homme n'est pas capable de posséder quand il vient de s'arracher à la corruption monarchique, et que les affaires d'un peuple ne peuvent pas toujours être traitées devant la foule assemblée. Aussi choisirent-ils des chefs et des représentants et ceux-ci finirent par oublier qu'ils avaient reçu leur mandat du peuple et qu'ils devaient se réunir non en leur propre nom, mais en celui de leurs commettants, et ils fondèrent ainsi une aristocratie ². » Toutes les révolutions, qui n'ont d'autre but que de changer la constitution politique d'un pays, sont donc condamnées à rester stériles.

En désespoir de cause, plus d'un homme resté vertueux au milieu de la dépravation régnante jette en arrière un regard d'envie sur l'enfance de l'humanité. Mais ce serait une erreur de chercher le bonheur dans un retour impossible à un état disparu. L'humanité ne goûtera plus les joies de l'enfance, celles plus pleines et plus parfaites de la virilité l'attendent au tournant de la route. Qu'elle fasse un dernier effort et elle entrera dans la troisième époque, où l'homme, ayant terminé ses années d'apprentissage et maître de ses destinées comme de lui-même, pourra se passer des lisières qui le blessent. Il retrouvera la liberté et l'égalité, dont il jouissait à l'origine non point en retournant en arrière, mais en faisant un pas en avant, non point en renonçant au développement intellectuel que lui a donné la culture, mais en l'élevant encore d'un degré, non point en devenant une brute, mais en développant encore sa raison et son intelligence ³.

1. Priestergard, 41. — 2. *Ibid.*, 40.

3. Cette idée est contenue implicitement dans tout l'exposé que nous venons d'analyser, mais il est curieux de constater qu'elle n'y est jamais nettement exprimée. En bon disciple de Rousseau, l'Ordre avait pour la brute primitive une tendresse inavouée ; il se faisait, quoiqu'il en eût, une peinture idyllique du premier âge de l'humanité où nos ancêtres vivaient heureux « au bord d'un ruisseau gazouillant, à l'ombre d'un arbre chargé de fruits nourriciers, aux côtés d'une compagne aimante et au cœur sensible. » (*Ibid.*, 39.) D'autre part, considérant l'époque actuelle comme un âge de décadence, il se gardait d'insister sur tout ce qui pouvait le relever aux yeux de ses disciples et d'ailleurs ce qui

Ce pas décisif, l'homme le fera quand il se sera pénétré des règles morales et des principes que l'Ordre enseigne aux adeptes dès les premiers grades. « Apprenez assidûment aux hommes, dit-il à ses disciples, et dès leur jeunesse, combien l'homme est nécessaire à l'homme, apprenez-leur que, pour ne pas souffrir l'injustice, il faut se garder d'être injuste soi-même, que, pour recevoir les bienfaits de ses semblables, il faut être bienfaisant avec eux. Répandez parmi les hommes la tolérance, l'indulgence, la modestie, l'affection et la bienveillance, enseignez-leur tout cela, faites-le leur sentir avec des arguments probants par l'expérience et par l'exemple et vous verrez alors si l'homme a besoin d'un autre pour le conduire ¹. » Le bien sortira du mal comme le mal a succédé au bien. « La liberté a donné naissance au despotisme et le despotisme ramène à la liberté. La réunion des hommes en Etats est le berceau et le tombeau du despotisme, elle est en même temps le tombeau et le berceau de la liberté... La nature a attaché la race humaine à la sauvagerie et a réuni les hommes en Etats, nous sortons des Etats pour contracter de nouvelles formes d'associations plus intelligemment choisies ². »

L'évolution sera parvenue à son dernier stade quand les hommes auront appris à modérer leurs désirs, car « avoir peu de besoins est le premier pas vers la liberté, c'est pourquoi les sauvages et les hommes parvenus au plus haut degré de développement intellectuel sont peut-être les seuls hommes libres ». Alors l'homme n'aura plus besoin de chefs et l'autorité civile disparaîtra comme un rouage inutile : « Des lumières partout répandues, une sécurité générale rendent les princes et les Etats inutiles... la morale est l'art qui enseigne aux hommes à devenir majeurs, à sortir de tutelle, à entrer dans l'âge viril et à se passer de princes. » « Les rois sont des pères, la puissance paternelle prend fin avec l'incapacité de l'enfant. Le père ferait outrage à son enfant s'il voulait s'attribuer quelques droits sur lui, passée cette époque. Tout homme majeur a le droit de se gouverner lui-même et, quand toute la nation est majeure, il n'y a plus de raison pour qu'elle reste en tutelle. »

Cette émancipation de l'humanité sera amenée par les sociétés secrètes et notamment par la meilleure d'entre elles, c'est-à-dire par le Système Illuminé. « Par les écoles secrètes de sagesse, l'homme se relèvera de sa chute, les princes et les nations disparaîtront sans violence de la terre, le genre humain deviendra une seule famille, le monde sera le séjour d'hommes

constitue la supériorité intellectuelle : un esprit plus compréhensif, une intelligence plus ouverte, une sensibilité plus fine, un sens esthétique plus développé, lui paraissait de peu de valeur si l'humanité, fière de ces avantages superficiels, oubliait de pratiquer les vertus sociales qui devaient lui donner le vrai bonheur.

1. Priestergrad, 46. — 2. *Ibid.*, 26. — 3. *Ibid.*, 50.

raisonnables. La morale seule produira insensiblement ce changement. Un jour viendra où chaque père de famille sera, comme autrefois Abraham et les Patriarches, le prêtre et le maître absolu de sa famille et où la raison sera le code universel de l'humanité. C'est là un de nos plus grands secrets ¹. »

Que cette théorie sur le développement de l'humanité soit exacte, que cette vue sur le rôle de la morale soit juste, l'Ordre en trouve la preuve dans l'histoire du peuple juif et dans la vraie doctrine du Christ. L'histoire du peuple juif, heureux à l'origine sous le gouvernement familial et par la vie patriarcale, opprimé en Egypte, s'en échappant pour aller à la conquête de la Terre Promise, errant dans le désert, goûtant quelques années de félicité quand il fut en possession de son pays, mais bientôt remis sous le joug jusqu'à ce que parût un homme surgi de ses rangs qui devint le libérateur de son peuple et du genre humain tout entier, cette histoire est le symbole où sont représentés : notre dignité première, l'oppression qui l'a suivie, nos désirs et nos espérances, les vaines tentatives faites pour les satisfaire, notre rachat final. Nous sommes actuellement à moitié route. La sainte morale du Christ doit préparer la deuxième grande période de la vie de l'humanité et nous conduire, à travers les tristes expériences qui nous attendent encore, au but final, au Royaume de Mille Ans ou plutôt au royaume éternel de Vérité et de Liberté ².

La morale prêchée par l'Ordre n'est que la pure morale du Christ, non pas celle dont une religion dégénérée et qui n'est plus chrétienne que de nom a fait une doctrine ascétique, une école de fanatisme et d'intolérance. « La morale, pour rendre l'homme bon et heureux, ne doit pas s'occuper de subtilités, abaisser l'homme, le mettre au-dessous de sa dignité, le rendre indifférent aux biens terrestres, lui interdire la jouissance et les joies innocentes de la vie, développer en lui la haine de ses semblables, favoriser l'égoïsme de ceux qui l'enseignent, prescrire la persécution et l'intolérance, contredire la raison, interdire l'usage raisonnable des passions, considérer comme vertus l'oisiveté, la paresse, le gaspillage des biens donnés à de saints fainéants, inspirer à des hommes déjà torturés par d'autres hommes le découragement et le désespoir en les menaçant de l'enfer et du diable. Il ne faut pas qu'elle exige des hommes l'impossible ; le joug qu'elle leur impose doit être tolérable et le poids en être léger. Elle doit être la doctrine divine de Jésus et de ses disciples, cette doctrine si mal comprise, dénaturée par l'égoïsme, altérée par tant d'additions arbitraires et dont le vrai sens n'a été transmis et n'est arrivé jusqu'à nous que par une tradition secrète ³. »

Le Christ a enseigné au peuple juif, qui attendait la venue d'un Sauveur

1. Priestergrad, 44. — 2. *Ibid.*, 36. — 3. *Ibid.*, 59.

promis par les Prophètes, la doctrine de la raison et, pour la rendre plus efficace, il en a fait une religion. Il s'est servi de la légende qui avait cours parmi le peuple et l'a fondue habilement avec la religion populaire et les usages alors régnants sous lesquels il a caché l'essence même de sa doctrine¹. Les commandements qu'il présente comme le chemin de la Rédemption sont en tout et pour tout au nombre de deux : amour de Dieu et amour du prochain ; il n'en demande pas plus à aucun de nous². Personne n'a mieux défini et établi ce qui unit la société humaine, personne n'a plus instamment invité les hommes à pratiquer une bienveillance réciproque, personne n'a mieux su se familiariser avec les idées de ses auditeurs et les épouser en apparence, ni cacher avec plus d'habileté le sens élevé de sa doctrine et personne n'a tracé d'une manière plus sûre et plus claire que le grand maître des Illuminés, Jésus de Nazareth, le chemin qui conduit à la Liberté.

Il est vrai qu'il a dissimulé en général le sens secret et les conséquences naturelles de sa doctrine, car il avait une doctrine secrète comme le prouvent maints passages de l'Écriture. Mais bien des obscurités et des contradictions apparentes que l'on trouve dans son enseignement s'éclaircissent ou disparaissent si l'on considère que le but secret de cet enseignement, but révélé par la *Disciplina Arcani* et qui perce dans ses discours et dans ses actes mêmes, était de rendre aux hommes leur liberté et leur égalité originelles et de leur frayer la voie qui y conduit. Alors les dogmes du péché originel, de la chute de l'homme, de la résurrection deviennent clairs ; alors on comprend ce que signifie l'état de nature pure, de nature déchue et le Royaume de la Grâce. L'homme a abandonné l'état de nature et perdu sa dignité, en sortant de l'état de liberté originelle, en cédant sans mesure à ses passions et instincts innés, en renonçant à lutter contre ses appétits sensuels. Les hommes qui vivent assemblés en États ne sont donc plus dans l'état de la pure nature mais bien de la nature déchue³. Quand ils auront reconquis leur dignité primitive en modérant leurs passions et en limitant leurs besoins, l'œuvre de la Rédemption sera accomplie et ils seront en état de grâce. C'est par la morale qu'ils seront rachetés et c'est Jésus qui a enseigné la morale la plus parfaite et conduisant tout droit à ce but suprême. Quand la morale, c'est-à-dire la doctrine de Jésus, sera partout répandue, le Royaume des Justes et des Elus sera établi sur la terre, ainsi qu'il est annoncé dans de nombreux passages de la Bible et notamment dans les chapitres 6, 7, 8, 9, 10, 13, 14, 15, 19, 21, 22 de l'Apocalypse.

Ainsi la raison, l'histoire et la vraie doctrine chrétienne arrivent aux

mêmes conclusions et les « Lumières » ne sont pas les ennemies d'une religion aussi raisonnable. « Seules les Lumières partout répandues feront comprendre aux hommes l'état de leur misère passée et de leur présente félicité. Ils comprendront qu'en s'éloignant des préceptes de Jésus ils retombent dans l'esclavage. Ces Lumières, cette Grâce, feront que les hommes ne retomberont plus dans le péché et que leur état de grâce et de félicité sera éternel⁴. »

Si l'Ordre a conservé le dépôt de cette doctrine libératrice, c'est que, dépositaires de la vraie morale chrétienne, les Illuminés sont les Elus du Seigneur. Ils n'ont pas toujours porté le même nom. Pendant des siècles ils se sont appelés Franc-Maçons et leur Société remonte au Déluge. « Si l'on regarde notre Ordre comme la petite troupe des hommes bons et sages qui luttent contre la dépravation générale, qui, échappés au Déluge, munis des trésors de la sagesse et de la vertu, sauvèrent eux et les leurs pour préparer aux générations futures des temps plus heureux, on peut dire que notre Ordre est aussi vieux que le monde. Une Sainte Alliance de cette sorte a existé de tous temps. Dieu et la Nature n'ont permis à aucune époque que le torrent de la corruption engloutisse ceux dont ils avaient fait leurs instruments et qui devaient amener peu à peu les hommes au plus haut point de leur perfection. Ces Elus se construisirent une arche dont Dieu lui-même donna le plan, ils échappèrent au Déluge et transmittent à leurs descendants, quand l'orage fut passé, les vérités qu'ils avaient sauvées et qui devaient servir de base à un monde nouveau. C'est pourquoi la Franc-Maçonnerie, dont le but est de rendre les hommes capables d'être libres en leur enseignant à pratiquer le christianisme d'une façon active, en répandant la doctrine du Christ et en faisant triompher la raison, compte déjà les Patriarches et les Noachites parmi ses membres et nous avons dit, dans le grade de Prêtre, que Jésus le Rédempteur a posé la première pierre de la nouvelle Eglise, du royaume de Vérité, de Sagesse et de Liberté et que notre Ordre a toujours existé et a agi sur le monde sous des formes différentes. Chaque fois que la corruption parvint à se glisser en certains points de son organisme, l'Ordre Supérieur dépouilla l'enveloppe dont il était alors revêtu et apparut sous une forme nouvelle. C'est ce qu'il fait à chaque période de l'histoire de l'humanité de la façon la plus appropriée aux circonstances. »⁵

La Franc-Maçonnerie, elle aussi, n'a pu échapper à la corruption et il était temps de la réformer. Comme toutes les institutions humaines, si saintes et respectables soient-elles, elle a été profanée. Des fourbes ont voulu en faire l'instrument de leurs vues intéressées, ils ont parlé de commerce avec des êtres invisibles, d'enthousiasme, de révélations, d'inspiration, ils ont excité le

1. Priestergad, 61. — 2. *Ibid.*, 63. — 3. *Ibid.*, 67. — 4. *Ibid.*, 68-69.

1. Priestergad, 70. — 2. *Ibid.*, 74.

pire de nos penchants, la soif de l'or, et, si les Elus n'y avaient veillé dans l'ombre, « la raison eût été bannie de la terre par les princes, les prêtres et les Francs-Maçons et l'univers eût été couvert non d'hommes mais de tyrans, d'hypocrites, d'assassins, de spectres, de cadavres et d'êtres humains semblables à des bêtes féroces¹ ». « La Franc-Maçonnerie a fait tout le bien qu'on pouvait attendre d'elle et préparé le monde à l'œuvre que nous entreprenons à présent. Pourtant on a besoin de son aide quelque temps encore et c'est pourquoi nous avons conservé ses usages dans les classes intermédiaires² ». C'est ainsi que l'Ordre a conservé les hiéroglyphes maçonniques, mais il révèle à ses adeptes leur véritable sens qu'il est seul à connaître. La pierre brute, la pierre fendue et la pierre polie représentent les trois états successifs de l'humanité. La première symbolise la race humaine dans l'état de sauvagerie. La deuxième est le symbole de la nature déchue, dégradée, de l'homme vivant au sein d'un Etat, et elle est fendue parce qu'alors la race humaine ne forme plus une seule famille mais est divisée par la différence des gouvernements, des pays et des religions. Sitôt que cette différence artificielle disparaîtra, la pierre fendue se retrouvera entière. La troisième pierre est le symbole de l'état où notre race aura recouvré sa dignité. L'étoile flamboyante portant la lettre G en son centre est la « Lumière », la Grâce (Gratia) qui nous guide sur les chemins de traverse où nous avons erré jusqu'à présent. Ceux chez qui agit cette Grâce sont les Illuminés, Illuminati, nom qui était donné dans l'Eglise Primitive à tous les chrétiens après le baptême et par suite à tous les croyants³. Hieram est notre maître Jésus de Nazareth sacrifié pour le salut du monde. Ce mot est composé des initiales des mots suivants : **H**ic **J**esus **E**st **R**estituens **A**morem **M**undi ou d'après une autre version : **H**ic **J**esus **E**st **R**esurgens **A** mortuis. Le mot de passe rabbinique Mac Benac, c'est-à-dire : « Il a tué le fils », se rapporte également à lui. Comme, d'après la doctrine du Christ, les hommes reconquièrent leur liberté par la justice et la bienveillance, ces vertus sont indiquées par deux colonnes portant les lettres J et B (Justitia, Benevolentia); ce sont les deux colonnes fondamentales sur lesquelles repose l'édifice de l'indépendance humaine. L'équerre, le fil à plomb, etc. sont les symboles de la légitimité de nos actions avec lesquels nous déterminons et mesurons leurs rapports avec le but. Les neuf Maîtres qui ont été à la recherche du cadavre d'Hieram représentent les premiers fondateurs de l'Ordre qui ont remis en honneur parmi eux, suivant la doctrine de leur maître assassiné, la fraternité éteinte parmi les hommes et ont dégagé cette doctrine des scories et des additions humaines qui l'altéraient, et c'est parce que la Franc-Maçonnerie a enseigné aux hommes l'art de se dominer et de

maîtriser leurs passions qu'on la nomme l'Art Royal. Le soleil, la lune et les étoiles sont les différents degrés d'illumination que l'homme reçoit sur sa route pour parvenir à ce but⁴.



Les théories politiques et religieuses du Système Illuminé lui ont souvent été reprochées, non seulement par les adversaires de principe de la Maçonnerie et du rationalisme, mais encore par les Francs-Maçons modérés qui l'ont accusé d'avoir introduit dans leur Société des principes qui, par définition, devaient lui rester étrangers⁵. Ce reproche est fondé si l'on considère que la Franc-Maçonnerie n'avait, au XVIII^e siècle et particulièrement en Allemagne, de tendance révolutionnaire ni en politique, ni en religion. Il est vrai que les Maçons, cosmopolites fervents, apôtres de l'égalité et de la liberté, indifférents aux dogmes des différentes religions positives, professaient des principes en opposition avec l'état social de l'Europe et qu'ils semblaient devoir être les adversaires nés des frontières, des castes, de toute religion d'Etat, de tout pouvoir absolu, de toute théocratie. En fait, il n'en était rien parce que la Franc-Maçonnerie avait toujours proclamé sa neutralité absolue en politique et en religion⁶, parce qu'elle se plaçait au-dessus des confessions diverses et en dehors des régimes politiques. D'esprit protestant, elle était certes peu favorable à la religion catholique, mais elle n'avait aucune hostilité contre les dogmes chrétiens. Pratiquant au sein de la Loge une égalité et une liberté théoriques, exerçant la fraternité entre les membres de leur Société, les Maçons étaient en général des sujets respectueux et dociles, des chrétiens plus ou moins tièdes, plus ou moins latitudinaires, mais sans animosité contre la religion qui leur avait été enseignée dans leur jeunesse. Les différents Systèmes, qui avaient été entés sur la Franc-Maçonnerie symbolique,

1. Priestergrad, 74-75.

2. Cf. par exemple Boubée (*Etudes historiques et philosophiques sur la Franc-Maçonnerie*, 1863) : « Weishaupt avait créé, inspiré par un passage de Rousseau dans le *Discours sur l'Inégalité*, un système anti-social qui voulait ramener les hommes à la vie patriarcale et attaquait la propriété. Sa secte étrangère à la Franc-Maçonnerie s'était abritée sous son nom et lui a fait un tort immense. » Cette accusation se retrouve chez d'autres historiens maçonniques.

3. Le Livre des *Constitutions* d'Anderson, qui fut l'Evangile de la Franc-Maçonnerie au XVIII^e siècle, disait : Chapitre II De l'autorité civile : « Un Mason est un paisible sujet du gouvernement; en quel que endroit qu'il réside et travaille, il ne prend jamais part aux conspirations contre la paix et le bien public et se comporte vis-à-vis des autorités d'une façon conforme à ses devoirs »; et Chapitre VI : « Nous nous déclarons nettement contre toute intervention en politique, chose qui n'a jamais été bonne pour la prospérité de la Loge et ne le sera jamais ». (Hdb. d. F. M. 1865. Alte Pflichten). Il n'existe pas de faits ou de témoignages sérieux établissant que les Francs-Maçons aient jamais été, surtout en Allemagne, infidèles à ce principe.

1. Priestergrad, 74. — 2. Regentengrad, 140. — 3. Priestergrad, 70.

ne s'étaient nullement occupés de politique et quelques-uns, comme la Franc-Maçonnerie Ecossaise, avaient témoigné d'un mysticisme chrétien qui, pour les protestants austères, sentait fort le catholicisme. Dans le monde maçonnique, où le rite anglais représentait assez bien le centre et les Systèmes mystiques la droite, le Système Illuminé venait figurer une extrême gauche bruyante et compromettante. On comprend donc fort bien que la majorité des Maçons l'ait renié, surtout aux époques où les adversaires de la Franc-Maçonnerie accusaient cette association de vouloir ruiner l'ordre social; mais il serait exagéré de considérer l'Ordre des Illuminés comme une école de révolte contre les trônes et de voir, dans ceux qui avaient écrits Cahiers, des précurseurs de la révolution qui allait, à la fin du XVIII^e siècle, ébranler toute l'Europe.

Certes l'Ordre des Illuminés parle fort derrière ses portes closes. Il est violent dans ses propos. Il déclare, en termes véhéments et emphatiques, la guerre à l'état de dépravation où la société lui paraît plongée. « Oh mon ami, mon frère, mon fils, dit-il à l'Illuminatus Major ¹, quand nous nous réunissons dans ce lieu sacré et solitaire et que nous nous y livrons à nos méditations silencieuses, quand nous voyons comme tout va mal dans le monde, comme le bonheur échoit rarement à celui qui le mérite, comme la misère, le malheur, la persécution sont le lot de l'honnête homme, quand nous voyons plus d'un homme digne d'affection, au cœur noble, et sa nombreuse famille, élevée dans la vertu, languir dans l'affliction, opprimés, persécutés par des coquins, son fils devenir un criminel parce qu'il ne veut pas souffrir comme son père; quand nous voyons la ruse, la flatterie, la tyrannie, la fausseté partout favorisées, tandis que la vérité et la loyauté sont foulées aux pieds; quand enfin nous voyons les hommes opposer la dissimulation à la dissimulation, se tromper réciproquement, rechercher toujours leur avantage particulier aux dépens des meilleurs d'entre eux, la sagesse en quête de retraites où elle puisse se cacher, le vrai philanthrope qui a voulu travailler au bonheur du monde obligé de fuir de pays en pays pour échapper à la persécution, faut-il donc nous taire, nous contenter de soupirer et ne jamais tenter de secouer ce joug? Non, mon Frère, ayez confiance en nous ! »

L'Ordre proclame que « de l'orgueil, de l'ambition, de la cupidité, de la soif de dominer et de l'envie est née l'oppression des prêtres et des princes ² ». Il s'indigne « de ce que les favoris de la fortune, c'est-à-dire les rois et les princes, soient censés posséder, par un privilège de la naissance, des qualités dont ils sont dispensés de faire la preuve, et qu'ils détiennent un pouvoir

que ni la vertu, ni l'intelligence, ne contèrent à ceux qu'une nécessité fatale a condamnés à l'esclavage ³ ». Il déclare que les princes ne doivent être reçus dans l'Ordre que tout à fait exceptionnellement, et que, si on les admet, ils doivent rarement dépasser le grade de Chevalier Ecossais, « car si on laisse les mains libres à ces gens-là, non seulement ils refusent d'obéir, mais encore ils savent tirer un avantage personnel des institutions les plus philanthropiques ⁴ ». Il demande « qui a condamné l'homme le meilleur, le plus intelligent, le plus éclairé, à un esclavage éternel et qui a appelé à exercer une domination éternelle un seul prédestiné, esclave de la nature et souvent le plus faible de toute la nation ⁵ ». Il rappelle à ses adeptes « qu'un de leurs premiers soins doit être de ne pas laisser s'élever trop haut, parmi le peuple, un respect servile pour les princes, parce que les basses flatteries ne font que corrompre plus encore des hommes qui sont pour la plupart médiocres et faibles, qu'ils doivent donner l'exemple dans leur façon d'en user avec les souverains, en évitant de leur faire des confidences, en leur parlant librement bien qu'avec politesse, en leur inspirant de la crainte et du respect, en s'exprimant sur leur compte, de vive voix ou par écrit, comme on le fait des autres hommes, pour qu'ils apprennent qu'ils sont des hommes comme les autres et qu'ils ne sont les maîtres qu'en vertu d'une convention ⁶ ». Non seulement il affiche ses préférences pour le régime démocratique, car, dit-il, « celui qui veut opérer des révolutions, n'a qu'à changer les mœurs; suivant qu'il les rendra meilleures ou pires, il en sortira avec le temps, une république ou un Etat despotique... Bannissez de la monarchie le luxe et son cortège, vous en ferez une démocratie ⁷ », mais encore il s'attaque à tous les Etats, il recommande à ses fidèles de prêcher partout un intérêt vif et chaleureux pour tout le genre humain et de rendre les gens indifférents pour les relations plus étroites, chaque fois qu'elles sont en conflit avec le bien de l'humanité ⁸.

Pourtant le fracas que font ces tirades sonores ne doit point nous étourdir. Elles n'ont pas plus de portée que les déclamations tout aussi bruyantes par lesquelles se manifestaient, dans les ouvrages contemporains, les idées politiques de ce qu'on pourrait appeler les intellectuels de l'époque. Pendant que la masse du peuple allemand restait respectueuse de l'autorité monarchique, par loyalisme traditionnel, par un effet de cette conviction héritée du Moyen-âge que l'ordre politique est d'institution divine, l'opposition, non plus pratique comme aux siècles précédents, c'est-à-dire répondant à des besoins concrets et immédiats (résistance des villes, des chevaliers, des

1. Echl. III., 18. — 2. Ill. Dirig., 69.

1. Priestergrad, 48. — 2. Regentengrad, 177. — 3. Priestergrad, 45. — 4. Ibid., 163. — 5. Ibid., 57. — 6. Ibid., 119.

corporations aux empiètements des pouvoirs voisins ou du pouvoir suprême) et s'attaquant aux individus mais non aux institutions elles-mêmes, était devenue, au XVIII^e siècle, théorie et mettait en face du régime monarchique l'idée des droits de la liberté naturelle et originelle de l'homme¹.

Cette évolution dans l'idéal politique de la classe cultivée en Allemagne avait été amenée par la Réforme, qui, bien que prêchant avec Luther et Melancthon, la soumission la plus absolue dans la vie civile, avait porté le premier coup à l'autorité des souverains en exigeant du chrétien l'opposition la plus énergique quand sa foi était en danger, et aussi par le développement de l'absolutisme et la disparition des groupements où l'individu trouvait un refuge contre l'arbitraire et une occupation pour son activité politique. Sans contact avec la réalité, l'opposition au XVIII^e siècle se réclamait des principes abstraits révélés par une raison divinisée et infaillible. Au lieu de s'efforcer de comprendre ce qui existait, elle prétendait que seul ce qu'elle comprenait avait droit d'exister. Elle avait trouvé son évangile politique dans le *Contrat Social* et dévoré le *Discours sur l'Inégalité* ainsi que tous les ouvrages de Rousseau. Les disciples du rhéteur genevois se grisaient de sa prose emphatique et répétaient avec un aveugle enthousiasme les paroles du maître. Celui qui serait entré au hasard dans un cercle d'Allemands parlant politique se serait figuré qu'il fallait s'attendre à un bouleversement prochain de l'ordre social en Allemagne. Les formes générales de gouvernement étaient discutées avec vivacité, on se disputait sur la valeur intrinsèque de la démocratie, de l'aristocratie et de la monarchie et tout le monde parlait de cette idée fausse que le bonheur des peuples dépend presque entièrement de la constitution politique sous laquelle ils vivent et très peu de l'intelligence ou de la conscience de ceux qui exercent le pouvoir.

Cet intérêt pour les questions politiques se retrouve dans l'Agathon de Wieland, dans le Damoclès de Klingler, dans le Fiesque de Schiller, dans certains passages de l'Egmont de Goethe. Comme l'attrait que présentait la discussion sur les genres et les formes de constitution politique avait pour contre-partie l'impossibilité absolue où se trouvaient les Allemands des classes cultivées d'exercer une influence quelconque pour réaliser l'un ou l'autre de ces plans, on se dédommageait en portant sur les gouvernements existants les jugements les plus sévères², en se livrant à des rêveries sans portée pratique, en lançant des imprécations contre la société, contre les souverains corrupteurs et les cours corrompues. Le mot République exerçait un charme étrange par les souvenirs classiques qu'il évoquait. On vantait la républi-

nisme des Suisses à côté de celui des Grecs et des Romains. On cédait avec enthousiasme à l'influence des républicains anglais et du courant hostile aux princes qui se manifestait chez les Encyclopédistes français. L'opinion que ceux-ci cherchaient à faire prévaloir et d'après laquelle le patriotisme ne peut exister que dans une république, se trouve exprimée par beaucoup d'intellectuels allemands à l'époque de la guerre de Sept Ans. En 1761 le brave Thomas Abt se donnait beaucoup de peine dans son traité : *De la mort pour la patrie* pour prouver que la patrie existe aussi dans les monarchies. Le mot de « citoyen » était mis au-dessus de celui de sujet et la république était regardée comme un régime supérieur à la monarchie³.

L'impression produite par la guerre d'Indépendance américaine, l'indignation soulevée par la vente de soldats allemands à l'Angleterre⁴ avaient développé les sympathies des Allemands pour la forme républicaine. Klopstock chantait la victoire que le droit de la raison remporterait sur le droit du glaive dans le siècle suivant. Le doux Claudius s'écriait : « Si le roi n'est pas le meilleur de ses sujets, que le meilleur soit roi. » Frédéric de Stolberg célébrait tout d'une haleine Tell, Hermann, Klopstock, Brutus, Timoléon dans son « Ode à la liberté », et, dans son « Chant de Victoire du XX^e siècle », il montrait le siècle futur « renversant d'un coup de pied les tyrans et les trônes qui s'écroulent avec le bruit du tonnerre et d'une main dégouttante de sang répandant sur l'Allemagne le torrent de la liberté ». Dans les œuvres des poètes de la Période de Tempête et d'Assaut on trouve plus d'une fois magnifiée la meurtre des tyrans. Le fait que la Conjuración de Fiesque avait été représentée quatorze fois en trois semaines prouvait à Schiller que le public prussien comprenait la liberté républicaine. Dans la *Berliner Monatsschrift* de 1783 paraissait une ode « La liberté d'Amérique » où un professeur d'Université annonçait qu'un jour l'Europe deviendrait une république et chasserait les princes⁵. En 1784 un autre collaborateur de cette même revue conseillait naïvement aux souverains d'introduire eux-mêmes dans leurs Etats une constitution républicaine et de saisir ainsi le seul moyen qui leur restait d'acquiescer une gloire nouvelle après les exploits de Frédéric II.

Les coryphées de la littérature allemande traduisaient dans leurs œuvres cet état d'esprit. Dans Emilia Galotti, que Lessing fit représenter en 1772, le prince est le type de ces souverains frivoles, égoïstes et sensuels que les Allemands connaissaient bien, souverains parfois d'un pays de quelques

1. Wenk, I, 10.

2. Frédéric II de Hesse avait vendu 12.000 de ses sujets à l'Angleterre pour combattre les insurgés. Des Allemands vendus ainsi par leur souverain aux Anglais 11.853 restèrent enterrés en Amérique. (Wenk, I, 47-60).

3. Wenk, I, 11-12.

1. Perthes : *Deutsches Staatsleben vor der Revolution*, p. 200. — 2. Wenk : *Deutschland vor hundert Jahren*, I, 9.

lieues carrées, mais ne mesurant pas leur orgueil à leur puissance, qui croyaient que tout avait été créé à leur intention et qu'ils avaient le droit de tout faire, auxquels la notion de devoir était totalement inconnue et qui ne connaissaient que leur Moi souverain. Les Brigands de Schiller, qui parurent d'abord en brochure, sont un cri de guerre contre tous les éléments d'injustice et d'oppression, comme l'indique symboliquement la vignette ornant le titre de sa deuxième édition : un lion dressé sur ses pattes de devant avec la devise : In Tyrannos. La Conjuración de Fiesque portait en sous-titre « Drame républicain » et Verrina, un des personnages sympathiques, est un « ferme républicain ». Dans Intrigue et Amour on trouve une satire enflammée de la corruption des cours, des pères de la patrie qui vendent leurs sujets pour pouvoir offrir des diamants à leurs maîtresses, des courtisans corrompus et corrupteurs, de la dépravation générale causée par le pouvoir absolu et ses instruments.

L'indifférence en matière de patriotisme est absolue chez les interprètes contemporains de la pensée allemande. « Je n'ai, écrit Lessing à son ami Gleim (fév. 1758), pas la moindre idée de ce qu'est l'amour de la patrie et le mieux que j'en puisse penser, c'est que c'est une faiblesse héroïque dont je me passe très volontiers. » Schiller¹ considère l'intérêt que peut inspirer la patrie comme un sentiment qui n'a d'importance que pour les peuples adolescents et non encore arrivés à la maturité. Le jeune Goethe critiquant âprement l'essai de Sonnenfels sur l'amour de la patrie écrit dans Avons-nous une patrie ? : « Pourquoi nous efforcerions-nous en vain d'éprouver un sentiment que nous ne pouvons ni ne devrions éprouver, qui n'est et n'a jamais été que le résultat de la rencontre de nombreuses circonstances favorables chez certains peuples et à certaines époques ? Patriotisme romain ! Que Dieu nous en garde, comme de nous donner la taille des géants. Nous ne trouverions pas de sièges pour nous asseoir, de lits pour nous étendre. » Wieland déclare que ce qui s'appelait chez les Grecs et les Romains amour de la patrie est une passion inconciliable avec les principes cosmopolites qui sont ceux de la raison².

Un observateur superficiel pourrait conclure de ces citations qu'une fermentation pareille à celle qui devait amener en France l'explosion de 1789 agitait les esprits en Allemagne dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Mais, pour apprécier la portée réelle de ce mouvement d'opinion, il faut tenir compte du génie différent des deux peuples. Tandis que le Français a une tendance héréditaire à vouloir faire immédiatement passer dans la pratique les conceptions abstraites et a priori de son cerveau, un des traits les plus

caractéristiques de l'esprit allemand est de ne pas confondre ce qu'on pourrait appeler le « plan » théorique avec le « plan » réel. L'Allemand le plus hardi dans la spéculation reste, en fait, fort respectueux des réalités : c'est là un fait si souvent constaté qu'il est inutile de rappeler l'exemple célèbre de Kant, rétablissant en partie dans sa Critique de la Raison Pratique, ce qu'il avait impitoyablement réduit en poussière dans sa Critique de la Raison Pure. L'irritation que les intellectuels allemands manifestaient bruyamment contre le régime de l'absolutisme et les privilèges de la noblesse se dépensait en paroles ; leur humanitarisme sentimental, leur cosmopolitisme antiétatiste n'arrivaient pas à se formuler en un programme politique. Tandis que les novateurs en France eurent d'abord comme idéal un régime constitutionnel, une monarchie tempérée imitée de la constitution anglaise, puis un état républicain et démocratique copié sur les républiques de l'antiquité, telles du moins qu'ils se les figuraient : les Allemands les plus avancés se contentaient de déclamer contre les tyrans et de se bercer de rêveries politiques qui n'avaient aucune application directe et qui ne prétendaient pas en avoir. Très révolutionnaires en paroles, ils ne songeaient pas aux moyens de modifier l'ordre de choses dont ils se plaignaient avec tant d'amertume et Perthes note dans sa *Vie politique allemande avant la Révolution* que les mêmes hommes, qui ne craignaient pas de discuter l'état légal de l'Allemagne et le déclaraient indigne des lumières du siècle, respectaient scrupuleusement toutes les lois et avaient souvent un attachement sincère pour la personne de leur propre souverain. Les gouvernements allemands connaissaient bien ce fait : de là l'indulgence très grande de la censure, à d'autres égards si ombrageuse, qui laissait dans de nombreux Etats les écrivains imprimer des opinions en apparence subversives, du moment qu'ils ne sortaient pas des généralités¹, et la tolérance que le gouvernement de Frédéric II témoignait aux théories les plus hardies².

Les théories politiques et sociales de l'Ordre des Illuminés doivent être considérées du même point de vue. Ses violences verbales ne portent pas plus à conséquence que les tirades régicides de Stolberg. S'il accuse l'argent et la propriété d'être les causes principales de la corruption des mœurs et de la misère humaine, il n'esquisse pourtant pas le moindre système communiste. Son idéal politique et social, l'état patriarcal d'où les rois auront disparu, où chaque chef de famille sera le chef sous son toit, est un rêve idyllique sans portée pratique. « Quelle perspective, s'écrit le Provincial dans son allocution au nouveau Régent, si un jour le bonheur, l'amour et la paix revenaient régner sur la terre, si la misère, les besoins superflus, l'aveuglement, l'oppression en étaient complètement bannis, si chacun mis à sa place faisait ce

¹. Correspondance avec Körner. — 2. Wenk, I, 134.

1. Wenk, I, 9. — 2. *Ibid.*, 13.

qu'il peut pour le bien commun, si chaque père de famille était souverain dans sa paisible chaumière, si celui qui oserait attenter à ces droits sacrés ne trouvait nulle part dans le monde un asile, si l'oisiveté n'était pas tolérée, si la foule des sciences inutiles était définitivement bannie, si rien d'autre n'était plus enseigné que ce qui rend l'homme meilleur, le rapproche de son état naturel et de sa destinée future... si chaque homme tendait à son semblable des bras fraternels¹. » De telles « perspectives » ne comportent de dangers que lorsque ceux qui les contemplent prétendent faire, dès demain, régner sur la terre l'égalité, la justice, la fraternité et la liberté, car en ce cas les moyens qui leur paraissent les plus propres à faire le bonheur de l'humanité sont d'ordinaire la violence, la terreur et l'assassinat juridique².

L'Ordre au contraire croit, et il le répète avec insistance, que l'amélioration du sort de l'humanité sera le fruit non pas d'une révolution violente, mais bien d'une évolution très lente, amenant la réforme des mœurs publiques. « Toutes les sciences et toutes les institutions du monde, dit-il déjà dans le Cahier Préparatoire³, ont besoin d'être réformées, mais une réforme si profonde ne peut pas être faite publiquement et ne peut être entreprise rapidement ; elle ne doit pas être non plus une réforme qui détruit plus qu'elle n'édifie ; elle doit être universelle, tout embrasser, s'occuper non pas de spéculations théoriques, mais bien de mesures pratiques et efficaces pour ramener les hommes au niveau de leur dignité primitive. » « Pourquoi, dit-il à l'Illuminatus Major⁴, y a-t-il tant d'hommes mauvais et si peu de bons ?

1. Regentengrad, 148-149.

2. M. Pierre Janet semble avoir, dans son *Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale* (1887. T. II, L. IV, chap. x, p. 668-671), attribué aux doctrines humanitaires de l'Ordre des Illuminés une portée et surtout une précision qu'elles n'avaient certainement pas quand il les croit inspirées du communisme spéculatif et métaphysique de Dom Deschamps qui, déduit du panthéisme, distinguait l'« état deslois » où nous vivons de l'« état des mœurs » où les hommes hors des villes jouissent sans inconvénient et sans rivalité de toute l'abondance, de toute la santé, de toute la force que la vie champêtre, l'égalité morale et la communauté des biens, y compris celle des femmes, peuvent leur procurer. D'autre part, si M. Janet reconnaît « que ces premières anticipations sur les systèmes socialistes modernes n'ont d'intérêt que par le développement qu'elles ont pris plus tard » s'il avoue que « ce serait un anachronisme de leur supposer de leur temps une importance ou une influence qu'elles n'ont jamais eue », il va encore trop loin quand il affirme « qu'on ne se trompera pas beaucoup en supposant que la secte des Illuminés contient en germe les principes de l'anarchisme moderne » et que les théories exposées dans les cahiers illuminés « suffisent à nous faire entrevoir dans les Illuminés d'Allemagne une des sources du nihilisme et de l'anarchisme modernes ». Au surplus, en inférant d'une lettre de l'abbé Fauchet à Anacharsis Cloots que les disciples de Weishaupt poursuivaient un but très dangereux, M. Janet a été victime d'une confusion dont la Légende de l'Illuminisme nous fournira plus d'un exemple. Quand l'évêque constitutionnel du Calvados écrivait à l'Orateur du Genre Humain « qu'il avait tout l'éloignement possible pour les Illuminés d'Allemagne », il voulait parler des Rose-Croix d'Or et non des Illuminés de Bavière.

3. Echt, III., 10. — 4. *Ibid.*, 205.

Parce que l'attrait du mal est le plus fort, parce que grâce à lui on fait mieux son chemin dans le monde. Il faut donc donner la prédominance à la vertu, chercher à procurer à l'honnête homme, dans ce monde même, une récompense sûre et efficace de son honnêteté. Les prêtres, les princes et les régimes politiques actuels sont de grands obstacles à ces desseins. Que devons-nous faire ? Favoriser des révolutions, tout renverser, lutter contre la violence par la violence, échanger des tyrans contre d'autres tyrans ? Loin de nous une telle pensée ! Toute réforme violente est condamnable parce qu'elle ne peut rien améliorer tant que les hommes resteront avec leurs passions ce qu'ils sont actuellement et la sagesse n'a pas besoin d'une telle contrainte. » De sorte que, si l'Ordre affirme que « celui qui prêche aux hommes la sobriété, la modération dans les désirs et le contentement de leur état est plus dangereux pour les trônes que s'il prêchait le régicide¹ », les rois peuvent dormir tranquilles tant que les hommes n'auront pas atteint ce degré de haute perfection.

Tout en affirmant que cet idéal se réalisera un jour, l'Ordre reconnaît lui-même qu'il ne pourra être atteint avant longtemps. « Peut-être, dit-il à ses Prêtres², se passera-t-il des milliers ou des centaines de milliers d'années avant qu'arrive le temps de la moisson, mais tôt ou tard il faut que la nature achève sa tâche et que notre race s'élève à la dignité à laquelle elle a été destinée dès l'origine. Pour nous, nous nous comportons à cet égard comme des spectateurs et des instruments de la nature. Nous ne voulons obtenir aucun résultat avant l'heure et ne nous permettons d'employer aucun autre moyen que de propager les Lumières, que de développer la bienveillance et les mœurs policées parmi les hommes. Sûrs d'un succès immanquable, nous nous abstenons de tout moyen violent et nous contentons de prévoir de loin le plaisir et le bonheur de nos descendants et d'en avoir jeté les bases par les moyens les plus inoffensifs. Aucun reproche ne pourra nous troubler, car nous avons conscience d'avoir aussi peu causé le renversement des Etats et des trônes, qu'un homme d'état serait responsable de la ruine de son pays pour l'avoir prévue fatale et inévitable. »

A vrai dire, l'Ordre ne pratiquait pas la politique de non-intervention avec autant de rigueur que semblent l'indiquer les passages que nous venons de citer. Nous avons déjà vu qu'il prétendait avoir la haute main sur l'enseignement et agir sur l'opinion publique. Il voulait faire plus encore : un de ses buts avoués était, en respectant l'ordre social existant alors, d'exercer une influence occulte dans l'intérêt de la morale sur les détenteurs de l'autorité publique. « Pourquoi, disait-il aux Illuminati Majores³, ne serait-il pas

1. Priestergrad, 53. — 2. *Ibid.*, 80. — 3. Echt, III., 209.

permis de s'établir, par des moyens honnêtes et doux, assez solidement pour obtenir de l'influence sur les gouvernements. La principale intention qui préside à l'organisation des Etats, est de mettre au gouvernement des hommes bons et capables, de récompenser le mérite, de donner des couronnes à la vertu. En obtenant ce résultat par son enseignement moral, en dirigeant les cœurs, en formant dans son sein les serviteurs de l'Etat les plus honnêtes, les meilleurs, les plus sages, les plus éprouvés, en cherchant à les faire avancer, à récompenser leur zèle, l'Ordre remplit tous les devoirs du sujet le plus fidèle et répond ainsi à ce que les hommes ont recherché en s'unissant par le lien social. » « Trouvez-vous condamnable, demandait-il plus tard aux Régents¹, une Société qui, jusqu'à ce que les grandes révolutions de la nature soient mûres, trouve des situations au moyen desquelles les monarques soient mis hors d'état de faire le mal, où ils ne pourraient le faire même en le voulant, une Société qui, en secret, s'oppose aux abus de la puissance suprême?... Le pouvoir peut-il être confié à des mains plus sûres que celles de nos membres que nous avons mis tant de soin à former? Si un gouvernement institué par des hommes peut être inoffensif, lequel peut l'être plus que le nôtre qui est basé sur la moralité, la sagesse, l'intelligence, la liberté et la vertu? Ne vaudrait-il pas la peine de tenter d'introduire dans le monde, et quand bien même ce serait une chimère, le Gouvernement Universel de la Morale (ein allgemeines Sittenregiment) »? Il voulait donc « lier les mains à ceux qui encouragent les abus, sans qu'ils s'en aperçoivent, les diriger sans leur commander, introduire une sorte de gouvernement qui s'étende sur le monde entier sans rompre les liens de la société civile, laisser les gouvernements libres de faire tout ce qui leur plairait, sauf d'empêcher la réalisation du plan sublime qui vise à faire triompher le bien dans le monde². » Pour ce faire, l'Ordre voulait réunir autour des puissants de la terre une légion d'hommes qui, avec un zèle inlassable, dirigeraient tout d'après ce plan sublime pour le bien de l'humanité et influeraient sur l'opinion dans tous les pays. Cette tactique, qui rendait toute violence inutile, ouvrirait les yeux aux souverains; ils verraient qu'ils trouvent à pratiquer la vertu des avantages et qu'ils ne peuvent faire le mal qu'avec des difficultés inouïes³. Aussi les Prêtres étaient informés que la partie la plus importante de leur mission était d'occuper peu à peu, avec les membres de l'Ordre, les ministères et les conseils des princes, ce qui était beaucoup plus efficace que d'affilier les princes eux-mêmes.

Il est certain que ce plan, qui occupa très sérieusement certains membres

de l'Ordre et non des moindres⁴, pouvait avoir des résultats très fâcheux. Knigge prétend bien⁵ que les Supérieurs, possédant les Portraits les plus fidèles des qualités extérieures et intérieures de leur subordonnés, savaient très exactement quels services chacun d'eux pouvait rendre à l'Etat et que l'Ordre était à même, grâce à l'exacte connaissance qu'il avait de ses membres, de ne recommander que les plus dignes, de mettre chacun d'eux à la place qui lui convenait le mieux et de faire ce qu'aucun souverain n'est capable de faire. Il montre le ministre Illuminé auquel le prince demande : « A qui croyez-vous que je doive confier avec sécurité cet emploi? » étalant devant son maître une foule de Portraits de gens du pays et d'étrangers, parmi lesquels celui-ci pouvait choisir l'homme qui répondait le mieux à ses desseins. Mais, pour partager cette vue optimiste, il faudrait faire trop de crédit à la clairvoyance et à l'impartialité des chefs de l'Ordre, et il y avait beaucoup de chances pour que l'Ordre devint, dans le pays où il arriverait à exercer une influence occulte sur le gouvernement en occupant avec ses affiliés les avenues du pouvoir, une coterie politique servant, consciemment ou inconsciemment, au nom de la morale et du bien public, les intérêts égoïstes de ses membres et sacrifiant tout à sa propre grandeur.

Pourtant ce plan, dont les gouvernements auraient eu le droit de s'alarmer, ne pouvait être réalisé en grand que dans un Etat très centralisé; dans l'Allemagne morcelée du XVIII^e siècle il aurait fallu enlever trop de positions pour établir une domination universelle. En réalité il semble, comme nous le verrons plus loin, n'avoir reçu un commencement d'exécution que dans la petite principauté de Neuwied. D'autre part, les menées occultes des Illuminés devaient, partout où elles remporteraient des succès, provoquer les résistances d'autres coteries, comme le fait se produisit en Bavière. Considéré au point de vue pratique, le plan de Sittenregiment dont s'occupaient avec tant de zèle quelques braves professeurs d'Université était encore plus chimérique que dangereux.

**

Si peu mûries, si vagues et irréalises que fussent les théories politiques de l'Ordre des Illuminés, elles avaient du moins le mérite d'être sincères;

1. Les Archives de Gotha contiennent un mémoire de 256 pages grand format, pour combattre certaines opinions des frères Dicaarch (Meinert), Beyle (Spittler), Marc-Aurèle (Feder) et Accacius (Kopp), tous quatre professeurs à l'Université de Göttingue, sur la meilleure façon d'établir un Gouvernement Universel de la Morale. Des Minervaux avaient été chargés de traiter la question suivante : « Comment serait-il possible d'établir, dans toute l'Europe, un Gouvernement de la Morale? Quels moyens devraient être employés pour atteindre ce but? Aurait-on besoin de la religion chrétienne pour y parvenir et des révoltes seraient-elles nécessaires? » (*Drei merkwürdige Ausagen die innere Einrichtung des Illuminatenordens in Bayern betreffend.*) — 2. *Endl. Erhl.*, 95.

on ne saurait rendre le même témoignage à sa doctrine religieuse. Quand elle fut connue du public elle souleva l'indignation des chrétiens orthodoxes, catholiques ou protestants, qui lui reprochèrent de profaner la parole divine et accusèrent les Illuminés de socinianisme et de propagande anti-chrétienne. En dehors de toute préoccupation confessionnelle, ce que l'on peut reprocher de plus grave à cette interprétation tendancieuse du christianisme, c'est son insincérité.

En apparence, elle constituait une tentative intéressante s'inspirant des tendances de ce que l'on pourrait appeler le protestantisme libéral de l'époque et elle répondait à un besoin dont beaucoup d'Éclairés méconnaissaient l'importance. Les théologiens de la nouvelle école, se séparant des orthodoxes qui s'attachaient surtout aux dogmes, prétendaient que le vrai chrétien ne doit pas s'en tenir à la lettre des Écritures, et ils finissaient par compter les dogmes fondamentaux au nombre des choses secondaires sur lesquelles un homme intelligent et à l'esprit libre de préjugés ne saurait s'échauffer. Par opposition au piétisme, qui, ne donnant de prix qu'à l'ardeur de la foi, faisait peu de cas des œuvres, les nouveaux théologiens insistaient sur la valeur pratique du christianisme et ils estimaient que la probité et l'exercice consciencieux des devoirs sociaux étaient en dernière analyse l'essence même de la religion chrétienne. Cette école, qui domina pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle, trouva de nombreux disciples dans les classes aisées. Nombre de protestants allemands admettaient les vérités révélées du christianisme comme un postulat tacitement convenu, mais, par crainte de retomber dans les erreurs des orthodoxes, par horreur de l'intolérance qu'avait inspirée à ces derniers leur attachement au dogme, ils se gardaient d'en faire le centre de la doctrine. Ils mettaient en évidence ce qui pouvait concourir à l'amélioration morale de l'homme et n'admettaient comme convenable, pour un esprit cultivé, que la foi qui descend de la tête au cœur¹.

Mais ces mêmes gens qui ne croyaient plus aux dogmes de leur religion et faisaient bon marché de la divinité du Christ n'avaient pas contre le christianisme l'hostilité de principe des libres penseurs anglais et des encyclopédistes français. Le souvenir de la foi naïve qui avait illuminé leur enfance leur était resté cher. Ils se rendaient compte en outre que beaucoup d'hommes ont besoin d'une religion positive et que, si l'élite intellectuelle dont ils jugeaient faire partie pouvait se passer de dogmes, la masse devait conserver la foi en la religion traditionnelle pour obéir aux prescriptions de la morale élevée qui lui donnait toute sa valeur. Ils concevaient donc la nécessité d'une « religion pour le peuple » qui, sans ébranler les bases essentielles des croyances

anciennes, permettrait à l'homme qui prétendrait penser de croire à la religion de ses pères sans rougir de sa faiblesse.

C'est cette religion que voulait créer l'Ordre à en croire Knigge¹. « L'homme, dit-il, a besoin d'une religion positive. Quand bien même la révélation divine ne serait rien de plus que la raison révélée, quand même elle ne nous enseignerait rien de plus que ce que nous aurions trouvé tout seuls plus tard par notre propre réflexion, au moment où l'esprit humain aurait atteint son plus haut degré de développement, il n'en resterait pas moins que la doctrine d'après laquelle la lumière de la raison suffit seule à nous éclairer sur nos devoirs et à nous donner une notion sûre et tranquillissante de notre destinée présente et future ne peut convenir que pour les hommes les plus sages et les meilleurs. La masse a besoin qu'une autorité supérieure lui enseigne les vérités auxquelles elle doit ajouter foi. Si on la laisse libre de construire à sa fantaisie son système philosophique en prenant pour base le seul raisonnement, elle ne sera pas seulement empêchée par son ignorance de concevoir un système conséquent et homogène et elle ne fera alors que répéter inintelligemment ce qui lui aura été dit par des gens qui peut-être ne raisonnent pas de bonne foi, mais encore elle sera aveuglée par ses appétits et ses passions, elle se créera une théorie indulgente et commode à ses faiblesses et détruira ainsi, en rejetant toute religion positive, sa morale même². »

Indispensable comme frein moral pour la foule grossière et ignorante, une religion positive était presque aussi nécessaire pour la classe cultivée. Car, disait encore Knigge, « l'homme doute, cherche, désire surtout avoir des lumières sur son état futur après la mort. Il ne veut pas seulement des espérances, il aspire à une certitude. Si sa raison ne peut la lui donner, il perd toute confiance en ses propres lumières et alors il préfère croire aux choses les plus absurdes, il se livre à des imposteurs et accepte, comme une révélation, le système le plus déraisonnable pourvu que celui-ci lui donne une certitude sur ce qui l'attend par delà la tombe. Par là s'explique ce phénomène étrange que l'époque des plus grandes « Lumières » est ordinaire-

1. Knigge avait déjà songé à résoudre ce problème quelques années auparavant, mais d'après des principes un peu différents. Dans son *Allgemeines System für das Volk* publié en 1775, il cherchait à déterminer les éléments d'une religion qui conviendrait toutes les sexes, même à celles qui n'admettent pas la Révélation. Il réservait au clergé toutes les questions de dogmatique pure. Considérant que la foi est déterminée par une direction involontaire de l'intelligence et qu'il importe aux hommes bien moins de savoir ce qu'ils doivent croire que ce qu'ils doivent faire, il supprimait tout enseignement systématique et démonstratif de la religion, confiait au seul sentiment le soin d'établir la conviction des fideles et voulait qu'avant de songer aux perspectives d'un monde meilleur ils s'efforcent de mériter le bonheur ici bas (Résumé par Klenke, 36-37).

2. *Endl. Erkl.*, 102.

1. Perthes: *Politisches Leben vor der Revolution*, II, section 3, chap. III.

ment immédiatement suivie d'une période où triomphe la plus épaisse superstition. Il faut donc que les hommes auxquels le bonheur et le repos de leurs frères sont chers s'efforcent de trouver à chaque époque un juste équilibre entre la foi et la pensée et de maintenir debout une religion positive qui ne paraisse pas au penseur en contradiction avec la saine raison et qui, en même temps, donne la paix de l'âme aux esprits plus faibles, dirige leur morale et échauffe leur cœur¹. En outre, « il pensait que l'Ordre qui avait affaire à la fois à des amis et à des contempteurs de la religion et qui voulait s'occuper de tout ce que les hommes tiennent pour important et sacré ne pouvait négliger de mettre, autant que possible, tous ses membres au même diapason au point de vue de la religion. Chacun resterait fidèle à ses convictions et aux principes admis par lui une fois pour toutes, mais il devait reconnaître à ses frères les mêmes droits, ne pas mépriser les sceptiques ni ceux qui professent d'autres religions; il devait au contraire se persuader que le fond de ces doctrines opposées reposait sur des vérités très simples que seules des périphrases et des paraboles avaient tellement modifiées qu'elles paraissaient actuellement profondément différentes et contradictoires² ».

Or, parmi toutes les religions positives, il n'en était pas une seule qui répondît aussi parfaitement que la religion chrétienne, purifiée de toutes les additions humaines, puisée directement et sans altération dans la Bible, au but que l'on se proposait. L'Ordre devait donc s'efforcer de la retrouver et pour ce faire, il fallait : 1° la rendre intéressante, l'incorporer dans le Système Illuminé, célébrer, dans les réunions de l'Ordre, le souvenir de son divin Fondateur par des cérémonies simples et impressionnantes à la façon des Maçons Ecossais et représenter la Franc-Maçonnerie comme l'élite des chrétiens.

2° Prouver que toutes les doctrines du Rédempteur révélaient une sagesse et une bonté suprêmes et avaient pour but l'exécution d'un plan d'une grandeur et d'une noblesse infinies conçu pour le bien de l'humanité et qui n'était autre que le plan de la Haute-Maçonnerie, c'est-à-dire du Système Illuminé.

3° Etablir enfin que les mystères de la religion ne contredisent en rien la raison, et ont au contraire le sens philosophique le plus sublime, mais qu'il n'était ni nécessaire ni utile pour tous les hommes d'approfondir ce sens,

1. *Ibid.*, 104 sq. — Il prêchait la même doctrine à Zwack : « Aujourd'hui les mensonges des prêtres ont révolté presque tout le monde contre la religion chrétienne, mais en même temps, comme c'est l'habitude chez les humains qui veulent toujours se rattacher à quelque chose, les visions les plus extravagantes se répandent partout comme une épidémie. Pour avoir de l'action sur ces sortes de gens et les réunir, il faut inventer une explication de la religion chrétienne qui ramène les imaginations exaltées à la raison et détermine les libres esprits à ne pas rejeter la noix avec la coquille » (N. O. S., 104).

2. *Endl. Erkl.*, 100.

étude qui demandait une application considérable, et que, par suite, l'essence de la religion chrétienne consistait, non pas dans des spéculations de l'esprit, mais dans la pratique de ses excellentes maximes¹.

Les Aréopagites avaient adopté le point de vue de Knigge et il avait été d'abord convenu que « les Mages (grade des Grands Mystères) réuniraient et mettraient en ordre les systèmes philosophiques les plus élevés et travailleraient à composer une Religion pour le peuple, que l'Ordre avait l'intention de donner au monde le plus tôt possible² ». Seulement Knigge avait, sans plus attendre, procédé à l'exécution de son plan en rédigeant les grades du Système, de sorte qu'il réalisait le premier point de son programme dans le grade de Chevalier Ecossais, le deuxième dans le grade de Prêtre³, le troisième restant réservé aux Grands Mystères.

Telle est l'explication officielle fournie par le rédacteur des cahiers Illuminés, mais, si l'on consulte la Correspondance secrète, on s'aperçoit bien vite que le but de l'interprétation du christianisme était en réalité bien moins de lui conserver, aux yeux de la masse des adeptes, son prestige de religion positive que d'exploiter, au profit des doctrines politiques de l'Ordre, le respect que la religion traditionnelle inspirait encore à maint Illuminé et surtout d'amener les plus « philosophes » d'entre eux, ceux qui devaient être initiés aux Grands Mystères, à douter de son origine divine. Le zèle que Knigge manifeste pour les intérêts du christianisme dans ses Derniers Eclaircissements ne saurait nous tromper et il est prudent de rester sceptique quand on l'entend affirmer « qu'il croyait avoir trouvé, au cours de ses recherches sur les Ecoles anciennes et modernes et surtout sur la Franc-Maçonnerie, dans certains hiéroglyphes que ces Ecoles se sont transmis pres-

1. *Endl. Erkl.*, 106. — 2. Convention d'Athènes, N. O. S., 13-16.

3. Dans les papiers de la Loge Illuminée Augusta aux Trois Couronnes, se trouve (B. U. M. B., 39) une explication du tapis de Loge Symbolique, qui résume ainsi qu'il suit l'interprétation des hiéroglyphes maçonniques :

« Pierre brute = genre humain dans l'état de barbarie.

Pierre polie = état de la dignité recouvrée.

Pierre fendue = division en familles, gouvernements, religions, pays.

Etoile flamboyante avec la lettre G = « Lumières » (Aufklärung).

Grâce (Gnade), Gratia hinc Illuminati Photizomeni.

Hieram = Jésus-Christ. *Hic Jesus est resurgens à mortuis,*

ou bien : *Hic Jesus est restitutus amoris mundi.*

Mac-Benac = mot de passe rabbinique : « Il a tué le fils. »

Colonne B = Benevolentis.

Colonne I = Justitia.

Art Royal = parce qu'il apprend aux hommes, l'art de se gouverner eux-mêmes. »

Si, comme tout semble l'indiquer, ce feuillet était un aide-mémoire dont se servait le Maître en Chaire, il est curieux de noter que l'enseignement ésotérique donné au Prêtre au cours de « l'Instruction dans le second appartement » était déjà dispensé, au moins dans ses grandes lignes, aux simples frères des premiers grades quand la Loge était peuplée uniquement de membres de l'Ordre.

que sans altération la clef des mystères de la religion chrétienne¹. Ce sont là arguments d'avocat plaidant les circonstances atténuantes. Avec ses confidents, il tenait un autre langage : « Le despotisme des princes, écrivait-il à Zwack le 28 janvier 1783², augmente pendant que l'esprit de liberté se répand en tous lieux. Pour concilier ces deux extrêmes, nous disons : Jésus n'a pas voulu établir dans le monde une nouvelle religion, mais rétablir dans leurs droits la religion naturelle et la raison. Il voulait réunir les hommes par un lien général plus étendu et les rendre capables de se gouverner eux-mêmes, en répandant une sage morale et en combattant tous les préjugés. Le sens exact de sa doctrine était que la liberté et l'égalité universelles seraient rétablies sur la terre sans révolution. On peut expliquer et commenter d'après ce sens tous les passages de la Bible et ainsi sont terminées toutes les disputes entre les sectes, du moment que chacun trouve un sens raisonnable dans la doctrine de Jésus, que cette interprétation soit exacte ou non. » « Comme nos gens, écrivait-il encore³, voient par là (par les Agapes) que nous sommes les seuls chrétiens authentiques et véritables, nous pouvons, en échange, dire un mot de plus contre les prêtres et les princes. Pourtant j'ai arrangé tout de telle façon que les papes et les rois pourraient, après avoir subi les épreuves, être admis à ces grades, j'en fais le pari. »

Weishaupt « qui avait apporté d'excellentes preuves à l'appui de cette thèse⁴ » était aussi sceptique sur sa valeur. Il disait bien : « Je finis par croire moi-même que, comme je l'explique, la doctrine secrète du Christ était vraiment d'introduire de cette manière la liberté parmi les Juifs ; je crois même que la Franc-Maçonnerie n'est qu'un christianisme occulte ; du moins mon explication des hiéroglyphes cadre complètement avec cette idée et, de la façon dont j'interprète le christianisme, personne ne peut avoir honte d'être chrétien, car je laisse subsister l'étiquette, mais je place dessous la raison. » Il ne faut voir dans cette déclaration qu'une boutade inspirée par la satisfaction d'avoir résolu d'une façon si brillante le problème ardu « de concentrer dans un seul grade une nouvelle religion, une nouvelle théorie politique et l'explication d'hiéroglyphes si obscurs⁵ ». Quand il était moins ébloui par sa propre ingéniosité, Weishaupt avouait qu'il ne pouvait s'empêcher de rire de la traduction de Hiram par Hic Jesus est resurgens à mortuis et de l'assimilation de Hiram avec Jésus⁶, et, après s'être écrié orgueilleusement : « Qui aurait cru qu'un professeur d'Ingoistadt donnerait des leçons aux professeurs de Göttingue et aux plus grands hommes de l'Allemagne⁷ », il disait encore avec une satisfaction goguenarde⁸ : « Vous ne sauriez croire

comme notre grade de Prêtre intéresse nos gens et leur en impose. Le merveilleux, c'est que de grands théologiens protestants et réformés qui font partie de l'Ordre croient, par dessus le marché, que l'enseignement religieux qui y est donné contient le vrai sens de la religion chrétienne. Oh ! hommes que ne peut-on arriver à vous faire croire ? Aurais-je jamais pensé que je deviendrais le fondateur d'une nouvelle religion¹. » Le respect que l'Ordre affectait dans certains de ses grades pour le christianisme n'était qu'une ruse pour détourner les soupçons de ceux qui avaient encore la foi et pour les amener tout doucement à s'en détacher². Non seulement, oubliés de la tolérance affichée d'autre part, il attaquait violemment le catholicisme en mettant sur une même ligne « la théologie, le gouvernement des prêtres et des coquins, la papauté et le despotisme ecclésiastique³ », en lui reprochant « de faire meilleur sort à un meurtrier, un débauché, un imposteur qui croit la transsubstantiation qu'à l'homme honnête et vertueux qui a le malheur de ne pas comprendre comment un morceau de pâte peut être en même temps un morceau de chair⁴ » ; mais il cherchait aussi à convertir ceux qui gardaient encore quelques vestiges de la foi religieuse. Savioli rapportait avec satisfaction aux Sérénissimes Supérieurs qu'après quelques jours passés avec les frères de Munich le bigot Kolowrat « mettait maintenant en doute l'immortalité de l'âme et montrait pour la Maçonnerie Illuminée un particulier attachement⁵ ». « Vous pouvez certainement avoir confiance en Chrysippe (Kohlborn, gouverneur du jeune comte Stadion à Mayence), écrivait Knigge à Zwack⁶, il est un peu religieux, sans être superstitieux, et notre grade de

1. Dans une première esquisse Weishaupt établissait l'identité de Hiram et du Christ en montrant que Hiram avait été tué comme le Christ, cherché et retrouvé par ses disciples comme le Christ, avait voulu comme lui réédifier le temple. Il expliquait ensuite les hiéroglyphes maçonniques comme des symboles de la religion chrétienne ; le chiffre 3 cher aux Maçons était une allusion à la Trinité, l'Étoile Flamboyante était le symbole de l'Épiphania Domini, le soleil, la lune et les étoiles représentés sur le tapis de la Loge rappelaient le bouleversement qui s'était produit dans le cours des astres au moment de la mort du Christ, la pierre était celle qui avait fermé la tombe du Sauveur ou bien encore celle sur laquelle il avait voulu construire son église. Weishaupt montrait enfin que nombre des usages en honneur parmi les Francs-Maçons rappelaient ceux des premiers chrétiens et il entreprenait de prouver, par des citations d'Origène, de saint Ambroise, de Cyrille, de Tertullien et de Justin, que l'analogie entre la liturgie des chrétiens et celle des Francs-Maçons était frappante (N. O. S., II, 121-133). De toute cette exégèse fantaisiste Knigge n'avait conservé que la charade sur le nom d'Hiram.

2. Dans son Projet d'Explication des Hiéroglyphes Maçonniques résumé dans la note précédente, Weishaupt dit textuellement aux Ariopages : « Je vous prie de remarquer que par cette interprétation, on pourrait se servir de la Maçonnerie pour répandre un système religieux comme le socinianisme et que les sociens saisiraient avidement cette occasion, si l'on voulait s'entendre avec un de leurs théologiens pour développer ce thème avec encore d'autres preuves et d'autres déductions. » (N. O. S., II, 126.)

3. Priestergard, 72. — 4. *Ibid.*

5. Quibus Licet de Brutus, N. O. S., I, 153. — 6. N. O. S., I, 110.

1. *Endl. Erkl.*, 100. — 2. N. O. S., 104. — 3. Philo Catoni, 20 janv. 1783, N. O. S., I, 105. — 4. *Ibid.*, 105. — 5. *Ibid.* — 6. N. O. S., II, 123. — 7. N. O. S., I, 38. — 8. N. O. S., I, 76.

Prêtre en a fait, sans qu'il s'en doute lui-même, un demi-naturaliste. » « J'ai cherché, écrivait-il au même¹, à persuader à ceux d'entre nous qui s'emploient si activement pour l'Ordre, mais qui sont encore tout englués de religiosité et qui craignent qu'on n'ait l'intention de répandre le déisme, que les Supérieurs Suprêmes n'avaient rien moins que cette intention. Mais peu à peu, j'en viens où je veux. »

Il est possible qu'en écrivant ces lignes Knigge ait cédé à son besoin de plaire en abondant dans le sens de ses interlocuteurs et qu'il ait affecté un zèle anti-chrétien qu'il n'éprouvait pas réellement, mais il n'en reste pas moins que de son propre aveu² on devait, dans les Mystères Supérieurs, découvrir la pieuse supercherie dont ceux qui avaient cru à la religion pour le peuple avaient été victimes et établir par des textes l'origine de tous les mensonges religieux et leurs rapports ; en d'autres termes, déclarer que toutes les religions positives étaient une imposture. Ces Mystères Supérieurs n'ayant jamais été rédigés³, on pourrait soutenir que l'Ordre n'a jamais, en fait, révélé à ses adeptes le fond de sa pensée, si l'on ne trouvait dans les grades des Petits Mystères certaines indications qui ne pouvaient échapper aux Prêtres et aux Régents doués de quelque réflexion. Le Prêtre devait être frappé notamment de ce fait que, dans l'Instruction de son grade, la source divine de

1. N. O. S. I., 112.

2. Philo Catoni N. O. S. I., 106.

3. La question des Grands Mystères est des plus obscures, Knigge affirme que les cahiers de cette classe ne furent jamais écrits (*Endl. Erkl.*, 119). Mais Weishaupt mandait à Zwick, probablement à la fin de 1784 (N. O. S. I., 69), qu'il avait tout prêt trois grades incomparablement plus sublimes que le grade de Prêtre et qu'il réservait pour les Grands Mystères. Le 3 février 1785 il écrivait encore à son confident (N. O. S. I., 55) : « Pour faire suite aux grades de Prêtre et de Régent, j'ai déjà composé quatre grades et, au prix du plus mauvais d'entre eux, le grade de Prêtre est un jeu d'enfant. » Weishaupt qui aimait à se vanter peut avoir, il est vrai, présenté comme achevés des projets de grades à peine ébauchés et ce qui paraît confirmer cette hypothèse, c'est qu'il déclare ne vouloir les communiquer à personne pour le moment. Il semble pourtant qu'après la retraite de Knigge ou même à partir du moment où il cessa de correspondre avec Weishaupt, celui-ci rédigea les grades de ces Mystères. Il annonce en effet dans une lettre, malheureusement non datée, qu'il apportera pour Pâques le premier grade des Grands Mystères à Munich et que les Aréopagites en seront émerveillés (Spart. à Cat. G. H. A., IV, 163) et il parle en un autre endroit d'un grade des Grands Mystères communiqué à Dalberg (Spart. à Cat., 18 déc. 1784, N. O. S. I., 223). Le peu que nous sachions sur les Mystères c'est que cette classe ne devait comprendre que les douze Aréopagites, les vacances étant comblées par de nouveaux membres choisis parmi les Régents (*Endl. Erkl.*, 119). Quant aux doctrines, la seule indication précise est le passage que nous citons plus haut. Dans ses Derniers Éclaircissements, Knigge dit seulement que l'objet des travaux de cette classe devait être tout ce que la classe scientifique aurait trouvé de sublime, de sacré et d'important dans les traditions religieuses secrètes et dans la haute philosophie, programme qui manque de clarté. L'auteur de *l'Histoire Critique des Grades Illuminés* est plus précis. D'après lui (p. 85) le premier grade qui s'appelait Mage ou Philosophe s'inspirait dans son enseignement des principes de Spinoza, d'après lequel tout est matière, Dieu et le monde ne sont qu'un même objet ; toute religion est sans bases solides et une invention d'hommes ambitieux. Le deuxième

la doctrine du Christ était non seulement passée sous silence, mais encore niée implicitement puisque, suivant l'Instruction, les idées qui lui servaient de base avaient été discrètement propagées bien avant Jésus par une société dont l'origine remontait au Déluge, puisqu'enfin le Christ était représenté comme un sage qui avait donné la forme d'une religion aux principes tirés directement de la raison, pour leur conférer plus de prestige, et s'était servi habilement de la légende messianique répandue parmi le peuple¹.

Le Régent, de son côté, devait être assez surpris de voir que l'Ordre faisait bon marché de tout ce qui avait été dit jusqu'alors de l'authenticité du Système Illuminé, et par suite de la tradition chrétienne dont il se prétendait dépositaire, et de l'entendre déclarer sans ambages : « Si les connaissances communiquées sont dignes d'être approuvées par un homme intelligent et honnête, il ne doit pas s'occuper d'où elles viennent². »

En dernière analyse la « religion pour le peuple » enseignée aux adeptes des hauts grades n'était qu'un piège tendu à leur crédulité, un stratagème pour calmer leurs scrupules et les amener, par une pente insensible, au pur déisme. Les Prêtres, que Knigge représente comme « les directeurs et les exégètes de la religion pour le peuple, les gardiens de toutes les connaissances qui ont de l'importance et sont sacrées aux yeux des hommes³ », étaient dupés avec autant de désinvolture que de simples Chevaliers Ecossais.



Si l'on compare le Système de la Franc-Maçonnerie Illuminée avec les autres Systèmes maçonniques contemporains, on constate que, sans leur être très supérieur, il avait sur eux certains avantages. Il fut logique et relativement

grade appelé Roi, enseignait que tout paysan, bourgeois et père de famille, est souverain, comme c'était le cas dans la vie patriarcale à laquelle les hommes doivent être ramenés, et que par suite toute autorité doit disparaître. Mais la déposition de ce témoin anonyme et fort hostile aux Illuminés est très suspecte. Il affirme, par exemple, avoir lu lui-même ces deux grades, ayant passé par tous les degrés de l'Ordre, or il n'est fait nulle part mention ni du Mage, ni du Roi, dans la correspondance des Aréopagites, qui auraient seuls pu les connaître, et on ne trouve absolument rien dans les documents qui permette de supposer que les cahiers de ces deux grades aient été distribués ou même définitivement rédigés. Comme il remarque qu'il est facile de deviner ce que devaient être les grades des Mystères Supérieurs en lisant les lettres où Weishaupt et Knigge manifestent leur zèle anti-religieux, on s'excuse de ne pouvoir imposer le Mage et le Roi parce qu'ils étaient seulement lus aux Initiés qui étaient reçus sans aucune cérémonie, on a le droit de supposer qu'il a inventé tout ce qu'il rapporte.

1. Le passage suivant montre avec quelle habileté les termes familiers aux théologiens étaient détournés de leur sens traditionnel : « Maintenant, s'écrit l'Instruction du grade de Prêtre après avoir exposé la prétendue doctrine sociale du Christ (p. 67), celui-là même qui ne croit pas aux mystères des religions chrétiennes vulgaires... n'hésitera pas à appeler Jésus le Sauveur et le Rédempteur du Monde. »

2. Regentegrad, 141. — 3. *Endl. Erkl.*, 108.

honnête. Il fut logique parce qu'il tira des principes sur lesquels reposait la Franc-Maçonnerie symbolique les conséquences pratiques que celle-ci négligeait par timidité d'esprit. Il prétendit, théoriquement au moins, introduire dans la vie civile l'égalité et la fraternité qu'elle réalisait, fort mal d'ailleurs, uniquement au sein des Loges. Il tenta de donner une forme au vague idéal politique et social qu'elle faisait entrevoir à ses adeptes et le déisme qu'il professa plus ou moins ouvertement était l'aboutissement naturel de la tolérance religieuse, ou pour parler plus exactement, de l'indifférence en matière de confession religieuse qui était la devise de la Franc-Maçonnerie. Il fut encore logique en voulant former ses disciples dès l'adolescence. Puisque la Franc-Maçonnerie prétendait faire l'éducation de ses membres et leur enseigner les vertus sociales, il était utile de commencer cette éducation à l'âge où les cerveaux sont encore malléables. Enfin il fut honnête au point de vue de l'argent. Il n'imposa pas à ses adeptes les contributions élevées qu'exigeaient d'eux la Stricte Observance et maint Système chevaleresque, il ne les a pas pressurés comme les Rose-Croix et, si on a pu lui reprocher bien des choses, on n'a du moins jamais pu dire que la question d'argent, qui joua souvent un rôle si répugnant dans les affaires maçonniques, ait avili le Système Illuminé. Il a eu, en outre, l'honnêteté de détourner constamment ses membres des chimères décevantes telles que pierre philosophale, magie et chevalerie templière qui, dans les hauts grades de presque tous les autres Systèmes, tentaient les cerveaux faibles et les imaginations ardentes.

Mais par contre il a, tout comme ses rivaux, exploité la crédulité humaine et le goût du mystère. Pour en imposer à ses adeptes, il s'est prétendu le dépositaire d'une tradition secrète remontant au Déluge. Il a menti sur le véritable état de ses forces et sur son origine. Si, nouveau venu dans le monde maçonnique, il affectait de mépriser les autorités maçonniques établies et déclarait à ses Régents « qu'il doit être indifférent à tout homme sensé de savoir à quelle époque reculée ou récente la Franc-Maçonnerie symbolique est née, qui a le droit de constituer des Loges et où résident les vrais Supérieurs de la Franc-Maçonnerie »¹, il disait lui aussi avoir des Supérieurs Inconnus « dont on n'apprendrait jamais les noms ». Il affirmait que ceux qui étaient actuellement à la barre n'étaient pas les fondateurs du Système, et, pour se dispenser de donner des preuves de ce qu'il avançait, il avait recours à une imposture grossière, ressource désespérée des plus vulgaires charlatans, il disait que tous les documents concernant l'histoire primitive de l'Ordre avaient été brûlés².

Son vice capital est d'avoir voulu satisfaire les désirs contradictoires de

tous ceux qui se jetaient dans les bras des sociétés secrètes d'être, suivant l'énergique expression allemande, « tout à tous ». Sous l'impulsion de Knigge, dont c'était là l'idée favorite, le Système Illuminé a tenté de concilier l'inconciliable et il a sombré dans une mer de contradictions. Si l'Ordre était dans son droit en donnant une interprétation particulière à ce vieux thème de la palingénésie, cher aux anciens mystiques, s'il le rajeunissait assez habilement, en donnant à la régénération un sens politique et social; par contre il était inexcusable, lui qui défendait le rationalisme et faisait secrètement campagne pour le déisme, d'emprunter à d'autres Systèmes à tendances mystiques comme l'Apprenti Ecossais la communion sous les espèces du miel et du lait, transportée dans le grade de Prêtre, et les Agapes de son grade de Chevalier Ecossais, copiées textuellement dans le rituel du Chevalier Rose-Croix³. De là, le caractère bâtard et hétérogène de ce Système, qui devait à

1. Les Relig. Begeb. (1793, p. 585) font, à propos des Agapes Illuminées, cette intéressante remarque : « Ce que Philon appelle Liebesmahl dans son III. Dirigen est une imitation de l'Abendmahl dont il a pris l'idée dans un grade français, le Chevalier Rose-Croix. Ce n'est pas une reconstitution du Liebesmahl, qui était tout différent de l'Abendmahl et qui était pris d'abord avant, puis, dans la suite, après lui, jusqu'au moment où il tomba définitivement en désuétude. Dans le grade français, ce repas est appelé non pas « Agape » ou « Repas de Charité » (Liebesmahl) mais « Cène Mystique ». Knigge avait peut-être entendu le mot dans la bouche de pasteurs protestants, qui appellent souvent ainsi l'Abendmahl, quoique dans un sens purement figuré, peut-être aussi l'a-t-il employé par ignorance, car il connaissait mal l'histoire religieuse. — Voici ce que disait le cahier d'Apprenti Ecossais (*Voile levé*, 80-82) : « Après les préparatifs d'usage, on fait avaler au Récipiendaire une mixture mystérieuse, qu'on lui présente avec une truelle d'or. Cette mixture est une espèce de libation, faite avec de la farine, du lait, de l'huile et du miel... Le Puissant Maître prend la truelle d'or qui est dans l'urne, la couvre de pâte mystique et la présente à la bouche du Récipiendaire pour en avaler, en lui disant : « Oue cette pâte mystique que nous partageons avec vous, forme à jamais un lien si indissoluble, que rien ne soit capable de le rompre; dites avec nous, ainsi que tous les Frères : Malheur à qui nous désinira... » Cette cérémonie se trouve également dans le grade de Petit Architecte (Berage, p. 67 et *Recueil Précieux*, II, p. 53). Ici la mixture se composait de lait, d'huile, de vin et de farine. Dans le grade de Compagnon Ecossais, le Récipiendaire recevait une onction sur le front, l'œil droit et le cœur, puis communiait avec le Très-Puissant, qu'il recevait sous les espèces du pain et du vin (*Voile levé*, 92-93). — Les Agapes étaient décrites ainsi qu'il suit dans le rituel du Chevalier Rose-Croix (*Recueil Précieux*, II, 130 et *Voile levé*, p. 226 sq.) : « On met, au milieu de la salle, une table couverte d'une nappe sur laquelle il y a un pain et une coupe pleine de vin. On a soin de proportionner la grosseur du pain et la quantité du vin pour que chaque Frère puisse avoir un peu des deux... Le Très Sage prend le pain duquel il rompt un petit morceau, puis le donne au premier Surveillant qui est à sa droite, celui-ci en rompt aussi un morceau et passe le pain au Frère à droite, et ainsi de suite, de manière que le pain arrive au deuxième Surveillant qui le mange. Le Très Sage ayant mangé le pain, il prend le vin, en boit un peu, passe la coupe au premier Surveillant qui boit de même et passe la coupe au Frère à droite. Le premier Surveillant se retourne vers le Très Sage qui lui donne l'attouchement en lui disant : Emmanuel, et le Surveillant répond : Pax vobis. La coupe passe et la cérémonie se succède jusqu'au deuxième Surveillant qui rend la coupe et donne l'attouchement au Très Sage. — On peut noter enfin que le grade de « Rose-Croix Franc-

1. Regentengrad, 141. — 2. *Ibid.*

la fois, ainsi que l'expérience le prouva, éveiller la défiance des chrétiens sincères et exciter les soupçons des protestants rigides et des rationalistes intransigeants qui allèrent, suprême ironie, jusqu'à l'accuser d'être l'instrument de Rome et des Jésuites.

Maçon » (*Conjuration contre la religion catholique et les souverains*, Paris, 1792, p. 94-132), où les emblèmes avaient un caractère nettement catholique et dont le rituel contenait une cène finale avec la communion sous les deux espèces, enseignait que le Christ avait révélé la religion naturelle et que sa doctrine avait été retrouvée par la Franc-Maçonnerie.

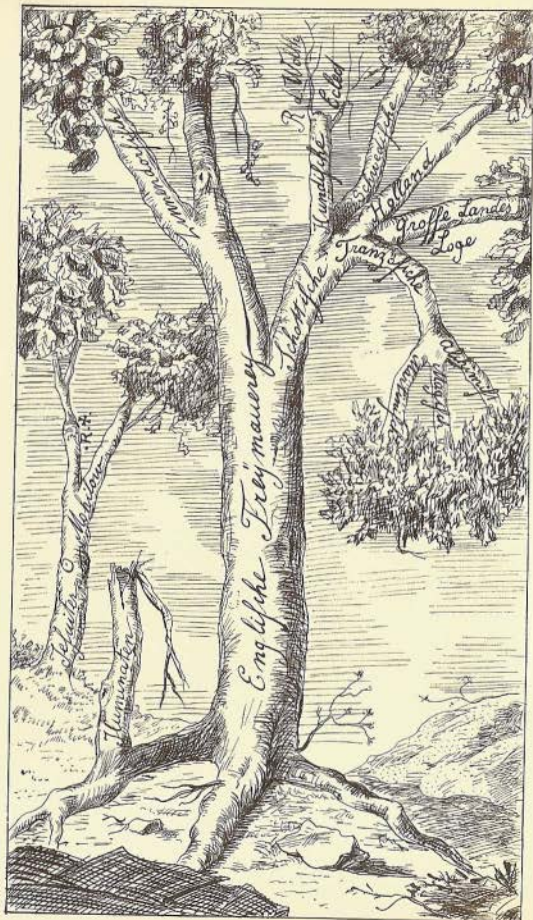
Frontispice de l'ouvrage intitulé *Aufklärung über wichtige Gegenstände in der Freymaurerey, besonders über die Entstehung derselben. Aus der Loge PURITAS, 1787*. (Reproduit dans les *Religions Begebenheiten*, 1787, page 62).

Cet arbre généalogique dressé par un Frère du Rite de Zinnendorf présente ce Système comme un jet principal du tronc : la Freemasonry.

Une branche adventice, la Franc-Maçonnerie Ecossaise, porte cinq rameaux : 1° la Franc-Maçonnerie française, d'où sont nées la Franc-Maçonnerie alchimiste, la Franc-Maçonnerie magique, la Franc-Maçonnerie Martiniste ; 2° la Grande Loge Nationale ; 3° la Franc-Maçonnerie hollandaise ; 4° la Franc-Maçonnerie suédoise ; 5° la Franc-Maçonnerie templière, morte, mais d'où sortent deux maigres rejetons : le Système des Chevaliers Bienfaisants et la Franc-Maçonnerie éclectique.

D'une graine tombée non loin est née la Franc-Maçonnerie jésuitique, d'où sont sorties deux ramifications, le Système russe de Mohilow et la Rose-Croix.

Le rejeton Illuminé, enté sur une racine du tronc primitif, a été brisé par la foudre.



LIVRE IV

Histoire du Système Illuminé

CHAPITRE PREMIER

L'action sur les Loges allemandes

Conquêtes de l'Ordre de 1781 à juillet 1782 : effectif par Provinces et Préfectures. — Recrutement dans les Pays Autrichiens. — Conquête du Chapitre Secret de Saint-Théodore. — Rupture avec la Loge Royal York de l'Amitié. Situation de la Stricte Observance en 1782. — Congrès de Wilhelmsbad. — Les partis en présence : les Chevaliers Bienfaisants de la Cité Sainte et leurs alliés ; les rationalistes. — Les représentants des Illuminés : plan de campagne de Dittfurth et de Knigge. — Résultats du Convent. Recrutement de Bode. — La Fédration des Loges. — Manifeste adressé aux Loges allemandes. — L'Alliance Ecclésiastique et l'Ordre des Illuminés.

Pendant que Knigge se hâtait de donner à l'Ordre une organisation définitive, l'active propagande qu'il avait, dès son affiliation, instituée en faveur de la nouvelle Société, continuait à répandre l'illuminisme parmi la Franc-Maçonnerie allemande. Cette propagande, habilement conçue, s'adressait de préférence aux frères influents et particulièrement aux dignitaires des Loges qui, une fois enrôlés, devaient entraîner dans l'orbite de l'Ordre la plèbe des Apprentis, des Compagnons et des simples Maîtres. Déjà, en novembre 1780, Knigge avait recruté Mauvillon, membre important de la Loge de Cassel, comptant « avoir par lui toute la Loge entre ses mains ¹ ». En 1781, l'Ordre

1. O. S., 361, — il en fut douteux que Mauvillon fût véritablement, comme l'écrivait Knigge à Weisbach, Maître en Chaire de la Loge, car le *Hib. d. F.* 1900, qui cite Mauvillon comme orateur de la Loge Frédéric à l'Amitié en 1789, ne dit pas qu'il y ait jamais tenu le maillet. Ce qui est vrai, en tous cas, c'est que Mauvillon, *Mauzon* et enfin, j'ousais d'une grande autorité sur ses frères et avait embrassé avec enthousiasme les principes de l'illuminisme, ce qui était, à l'époque, une nouveauté. On ne peut pas dire, il est vrai, que Mauvillon ait été un grand maître, mais il est certain qu'il a vu les hommes d'un caractère ferme, d'une âme bonne et douce, et d'un bon esprit, se réunir dans la Maçonnerie pour des objets vraiment grands. » [Lettre de Mauvillon à Savioli, en français. G. H. A., IV, 228].

pouvait enregistrer l'affiliation du Maître en Chaire et des deux Surveillants de la Loge de Wetzlar (Sébasté): Ockel (Hercules), Hert (Gyges), Hoffmann (Cudworth); de Grollmann (Gratian), Maître en Chaire de la Loge Louis aux Trois Lions d'Or de Giessen (Eudoxia); de Robert (Salomon), Maître en Chaire de la Loge au Lion Couronné de Marbourg¹. En mai 1782, les adeptes de Neuwied avaient amené la Loge allemande et la Loge française de cette ville à leur remettre leurs archives et la nouvelle Loge, formée par la réunion des deux premières et qui comptait bientôt trente membres, n'avait pour dignitaires que des Illuminés². A la même époque le Maître en Chaire de la Loge la Constance à Aix-la-Chapelle, le baron de Witte, se faisait fort de convertir toute sa Loge à l'illuminisme et envoyait aux Supérieurs Illuminés six Revers en une seule fois³.

Grâce à cette méthode adroite, au zèle de Knigge, à l'enthousiasme des nouveaux adeptes faits par lui, comme Kroeber (Agis) à Neuwied, de Witte à Aix-la-Chapelle, à la confiance qu'il avait su inspirer à d'anciens membres de l'Ordre comme Bassus et le comte Cobenzel, à l'activité de Diomède qui avait fait d'avril à mai 1781 une tournée de propagande dans la région du Rhin, établi à Mannheim une Eglise Minervale de sept membres et qui remplissait consciencieusement son rôle de commis-voyageur de l'illuminisme⁴, l'Ordre put, en deux ans, c'est-à-dire depuis l'affiliation de Knigge jusqu'à l'ouverture du Congrès de Wilhelmsbad (juillet 1782), étendre ses conquêtes dans l'Allemagne du Centre et du Sud et jusque dans les Pays Autrichiens⁵.

Dans la Province de Macédoine (Cercle du Bas-Rhin), la Préfecture de Paphlagonie (Palatinat Rhénan) comptait trente et un membres à Epidamne (Mayence), quinze à Thessalonique (Mannheim), douze à Patara (Lautern), dix à Utique (Heidelberg), cinq à Taurus (Sinzheim), quatre à Dodone (Neustadt an der Hardt), quatre à Mantinée (Bruchsal); la Préfecture de Pisidie (Archevêché de Cologne) avait douze adeptes à Stagyre (Cologne).

La Province de Dacie (Cercle du Haut-Rhin) avait, dans la Préfecture de Petite Lydie (Hesse-Cassel), deux fortes colonies de vingt-six membres à Sébasté (Wetzlar)⁶, et de onze à Gordium (Cassel) et deux centres plus

modestes de deux membres à Desium (Rothemburg), et de cinq à Luceium (Marburg). La Préfecture du Péloponèse (Hesse-Darmstadt) ne comptait encore que trois membres à Eudoxias (Giessen), deux à Antium (Homburg) et un seul à Lystra (Darmstadt), celle d'Apulie ne disposait que de huit membres à Issus (Spire) et de deux à Elis (Worms), mais celle d'Epire (Fulda, Hanau, Isenbourg, Francfort) comptait, outre cinq membres à Abassum (Hanau), deux à Nicosia (Assenheim) et un à Lacédémone (Fulda), un groupe important de vingt-deux affiliés à Edesse (Francfort-sur-le-Mein).

La conquête de cette dernière place était d'autant plus glorieuse qu'elle avait été plus malaisée. La majorité des Maçons de Francfort était toujours restée attachée à la Franc-Maçonnerie bleue, dite anglaise, et pleine de défiance vis-à-vis des hauts grades. Malgré toutes les instances de Weishaupt, Knigge n'avait d'abord pu recruter qu'une dizaine de Maçons qui, presque tous, avaient bientôt abandonné, « car les Francfortois étaient, disait-il, trop nonchalants, trop voluptueux, trop riches, trop républicains¹ ». Un an plus tard, le Provincial de Dacie, Minos (Dittfurth, assesseur au tribunal impérial de Wetzlar), leur faisait le même reproche : « A Edesse, écrivait-il², la tâche est difficile et les gens ne doivent connaître personnellement aucun Provincial, à cause de l'esprit républicain qui y règne, car l'orgueil et le soupçon les feraient alors se cabrer. » Pourtant Knigge n'avait pas voulu s'avouer vaincu sur les lieux mêmes où il pouvait agir en personne et il avait trouvé dans le marchand de bois Kuestner, membre de la Loge l'Union et de la Loge Provinciale anglaise, un auxiliaire plein d'ardeur³. Le premier trimestre de 1782 ne s'était pas écoulé qu'il était parvenu à faire des recrues plus fidèles parmi lesquelles Agathocles (Schmerber)⁴. Ces nouveaux adeptes, il est vrai, plaisaient peu à Weishaupt qui leur reprochait de chercher uniquement à pénétrer les secrets de l'Ordre, de réclamer constamment de nouveaux grades, de railler les cérémonies et d'avoir à un haut degré les défauts des riches, c'est-à-dire l'ignorance, l'orgueil, l'esprit d'indépendance et l'horreur du travail⁵. Néanmoins Knigge, encouragé par ses premiers succès, continuait sa propagande et, trois mois plus tard, il pouvait fonder à Francfort la Loge Illuminée Joseph de l'Aigle Blanc dont nous avons indiqué plus haut l'effectif⁶.

La Province de Thessalie, que Knigge avait prise sous sa direction⁷, (Cercle de Westphalie) comptait dans la Préfecture de Picium (Wied, Sayn, Meurs, Thorn, Essen) un centre important à Claudiopolis (Neuwied) où le zélé

1. Rapports des Provinciaux, G. H. A. — 2. Lettres d'Agis, G. H. A., IV, 15, 18. — 3. *Ibid.* et N. O. S., 181. — 4. Hertel à Hoheneicher, B. U. M. E., 77, 78, 80.

5. Le relevé qui va suivre est extrait de: 1° Liste derjenigen Illuminaten in Ober- und Niederrheinischen Kreise welche in den Jahren 1781 u. 1782 angeworben worden (liste dressée par la police); 2° Etat des Provinces de Macédoine, Dacie et Thessalie (liste dressée par les Illuminés); 3° Rapports des Provinciaux. — Tous ces documents se trouvent au G. H. A.

6. A Sébasté le supérieur Moly avait déjà tenu quelques Assemblées Minervales en août 1781, reçu trois nouveaux Minervaux et fait quatre autres Novices (Rapport de Minos, N. O. S., 167).

1. N. O. S., 103. — 2. Rapport du 7 sept. 1781. G. H. A. — 3. Hdb. d. F., 1900: articles Frankfurt et Kuestner. — 4. Spart. aux Aréop., 15 mars 1782. N. O. S., 10. — 5. *Ibid.* — 6. Philon à Caton, 28 juin 1782. G. H. A., fasc. 4, cote 100. — 7. Hertel à Hoheneicher, 19 janv. 1782. B. U. M. E., 97.

Krœber, précepteur du prince héritier de Neuwied, avait fait vingt-huit recrues et où Knigge établissait, en juin 1782, la Loge Caroline aux Trois Paons et une Eglise Minervale¹. L'Ordre était encore représenté dans la Préfecture à Pinna (Haschenburg)². La Préfecture de Servie (Munster Osnabruck, Juliers et Clèves) disposait de treize Illuminés recrutés à Gaza (Aix-la-Chapelle) par de Witte, de deux à Triconium (Dusseldorf), d'autant à Baniascum (?) d'un à Trinacria (Osnabruck).

Dans la Province de Pannonie (Cercle de Souabe) l'Ordre comptait quatre membres à Damiette³ (Stuttgart), sept à Tybur (Cettingen), deux à Paramaribo (Frankenthal).

La Province d'Eolie (Cercle de la Basse-Saxe) avait neuf adeptes à Tarsus (Hanovre), onze à Andrus (Goettingue), trois à Capoue (Brunswick.)

La Province d'Illyrie (Cercle de Franconie) avait huit membres à Erzeroum (Eichstaedt).

Dans la Province de Grèce (Cercle de Bavière) Thèbes (Freysingen), chef-lieu de la Préfecture du Delta (Haut Palatinat, évêché de Freysingen et Neubourg), avait, à côté de la Loge Illuminée, une Eglise Minervale de huit membres⁴.

En Egypte (Pays Autrichiens), l'Ordre avait établi une colonie forte de huit membres à Olympie (Fribourg-en-Brisgau). Bassus, de passage à Samos (Innsbruck), y avait, au mois de janvier 1782, fait plusieurs recrues, parmi lesquelles le comte Trapp (Titus Emilius), gouverneur de la province, qu'il avait établi Supérieur Illuminé pour la région⁵, et l'évêque d'Innsbruck le comte Spaur (Antonius Pius)⁶. Poussant plus loin vers le sud, il avait recruté à Milan le gouverneur de la Lombardie, J. comte Wilczek, mais le nouvel adepte lui avait conseillé de renoncer à l'espoir de faire d'autres adhérents parmi les Milanais, gens amis du plaisir, qui aimaient fort les réunions, mais publiques et joyeuses, et n'auraient aucun goût pour une société secrète où on prétendrait les faire travailler⁷.

1. Hertel à Hoheneicher, 19 janv. 1782. B. U. M., 97.

2. « Ici, dit un rapport anonyme de novembre 1782 (N. O. S., I, 189) les affaires de l'Ordre sont en bonne voie car le comte n'est entouré que d'Illuminés. Secrétaire intime, médecin, confesseur, conseillers, tous nous appartiennent. »

3. Mahomet, Provincial de Pannonie, mandait dans un rapport : « Damiette : L'Académie devient par l'intermédiaire de Pyrrhon (le professeur Werther) un séminaire de notre Ordre. Pythagoras est le Supérieur d'une Assemblée des plus nobles jeunes gens, mais un Supérieur inconnu et on ne leur fait pas signer de Revers. Epiménide a recruté le sous-gouverneur du prince cadet de Wurtemberg. » (N. O. S., 161). — 4. Etat financier trimestriel de décembre 1781 à mars 1782. B. U. M. E⁹, 98. — 5. Annibal à Caton, N. O. S., 134-40. — 6. Tit. Emilius à Hannibal, (O. S., 397.)

7. Abafi prétend (V, 21) que Weishaupt avait, en 1780, inauguré en personne une Loge Illuminée à Botzen (Tyrol) mais que le chef de cette Loge, le banquier v. Gumner, qui était Rose-Croix (il s'occupait d'alchimie depuis plus de 30 ans, avait reçu de Cagliostro

C'est sur Vienne que s'était surtout dirigé l'effort des Illuminés. On ne pouvait, en effet, songer à répandre l'Ordre en Autriche tant qu'on n'aurait pas établi dans la capitale une autorité centrale dont dépendraient les Weishaupt autrichiens. Les sujets de Joseph II ne voulaient pas, ainsi que l'avaient déclaré à Bassus les recrues d'Innsbruck, enfreindre l'ordonnance impériale du 26 mars 1781 interdisant à toute société religieuse ou civile d'envoyer de l'argent à l'étranger et, pour ne pas être soupçonnés d'obéir à une autorité étrangère, « ils préféreraient recevoir la lumière de Rome (Vienne) plutôt que d'Athènes (Munich) ». De plus les Illuminés croyaient, sur la foi des lettres de Bassus, que Joseph II était disposé à se faire recevoir Maçon et qu'il n'attendait que l'affiliation du Grand-Duc de Russie, pour ceindre lui-même le tablier¹. Quel coup de fortune, si, sous le couvert de la Maçonnerie, ils pouvaient recruter ce Frère Sérénissime ! Le comte Cobenzel (Arrian), chargé au commencement de 1782 de faire des adeptes à Vienne, trouva facilement parmi les Maçons viennois des frères prêts à accueillir avec empressement les doctrines Illuminées, parce qu'ils allaient trouver dans l'Ordre un allié contre l'hégémonie des Rose-Croix.

Dès l'origine, en effet, la Franc-Maçonnerie viennoise avait été dominée par les mystiques, les théosophes et les thaumaturges. La première Loge qui avait été fondée à Vienne, la Loge « Aux Trois Canons » inaugurée le 17 septembre 1742, avait eu pour Grand Maître l'époux de Marie-Thérèse, François de Lorraine, qui s'occupa jusqu'à sa mort avec un zèle inlassable des hautes sciences et se fit initier à tous les grades Rose-Croix. Quand Marie-Thérèse avait, à l'insinuation du clergé, ordonné le 7 mars 1743 la fermeture de la Loge « Aux Trois Canons », malgré la protection occulte accordée à la Maçonnerie par François de Lorraine, celui-ci n'en avait pas moins continué à cultiver l'alchimie et la magie au sein d'un Chapitre fondé par le chirurgien Fischer, qui avait rapporté de Lyon le grade alchimique de Maître Parfait ou Chevalier de l'Aigle, et les séances du Chapitre avaient même eu lieu quelquefois à la Hofburg². La Loge « les Généreux », née vers 1761, avait eu pour fondateur le comte Kuffstein qui semble avoir reçu, à Paris et peut-être des mêmes personnes mystérieuses dont de Hund se réclamait, le titre de Grand Maître de la huitième Province templière, mais qui s'occupait surtout de

en 1770 des secrets qui l'avaient enthousiasmé et avait fondé, en 1779 à Botzen, un Cercle Rose-Croix) ayant été déclaré par ses chefs sur les dangers de l'illumination, se retirait bientôt, et que, par suite, l'illumination ne put prendre pied à Botzen. Malheureusement Abafi ne donne pas de références, bien qu'il soit d'ordinaire très exact sur ce point, et il n'y a pas de trace dans la Correspondance, imprimée ou manuscrite, d'un voyage de Weishaupt en Tyrol en 1780 ou à quelque autre moment.

1. N. O. S., 135, 138. — 2. Abafi, I, 58 sq. et 72 sq.

l'étude des sciences secrètes et prétendait pouvoir deviner l'avenir au moyen de dix salamandres rapportées d'Italie et qu'il assurait être des esprits.

Lorsque Joseph II était arrivé au pouvoir comme corégent, les idées philosophiques, importées de France et d'Allemagne et dont on le savait partisan, avaient pourtant commencé à pénétrer dans les Loges, mais elles ne s'y faisaient jour qu'avec beaucoup de difficulté. Quoique les fondateurs de la Loge « L'Espérance », née en 1770, fussent plutôt hostiles au mysticisme hermétique, ils n'en avaient pas moins accepté une patente de constitution de la « Croissante aux Trois Clefs » de Ratisbonne, très adonnée à la théosophie, et, bien qu'ils eussent expulsé de l'« Espérance » le Rose-Croix Bacciochi et les adeptes faits par lui au sein de la Loge, ils avaient continué à pratiquer les hauts grades à tendance alchimique reçus de leur Mère Loge. Ils ne s'étaient décidés à faire disparaître de leurs tabliers et de leurs tapis les Tours de Babel, Arches de Noé, Tables des pains de Proposition et autres symboles alchimiques qui les ornaient, qu'en 1776, au moment où leur Loge, devenue « L'Espérance Couronnée », avait adhéré au Système de Zinnendorf. La Loge « Les Trois Aigles », fondée en 1771 par le Sous-Prieur templier de Droysig, la Loge « La Vraie Union », fondée en mars 1781 par quinze transfuges de l'« Espérance », présentaient le même spectacle du rationalisme luttant sourdement contre le mysticisme toujours vivace. Beaucoup de frères balançaient incertains entre les deux tendances et ceux qui représentaient dans les Loges l'esprit nouveau n'étaient ni assez résolus, ni assez nombreux, pour susciter un mouvement d'opinion capable de leur donner la victoire ; l'Illuminisme venait à point pour raffermir leur courage et donner de la cohésion à leurs efforts.

La tâche de Cobenzel fut encore facilitée par le mécontentement qu'inspiraient aux frères viennois et la Stricte Observance et la Grande Loge Nationale. Le Système templier, représenté alors par la Loge « Les Trois Aigles », n'avait jamais eu beaucoup de succès à Vienne. Le premier Chapitre templier de Saint-Poelten s'était éteint en 1773¹. La Grande Loge Ecossaise « Albert au Casque d'Or », fondée le 2 mars 1776, avait dès 1779 cessé d'armer des Chevaliers. De même la Grande Commanderie de Saint-Poelten, établie par la Stricte Observance en faveur des « Trois Aigles », était morte de consomp- tion en 1781 et la Loge elle-même, prenant pour prétexte l'Edit du 26 mars 1781, avait obtenu du duc de Brunswick une déclaration la reconnaissant indépen- dante. Libres donc mais isolés, les frères des « Trois Aigles » se trouvaient sans boussole et sans guide. Les deux Loges composant depuis 1776 la Loge Provinciale d'Autriche et qui, depuis cette date, appartenaient au Système de Zinnendorf, l'« Espérance Couronnée » et la Loge « Saint-Joseph » (fondée

en 1771) étaient fort mécontentes de la Grande Loge Nationale. Après six ans de démarches et de négociations, elles n'avaient obtenu de Berlin que les rituels des trois premiers grades et se voyaient obstinément refuser ceux des grades supérieurs. La patience des frères était à bout et beaucoup d'entre eux songeaient à s'affranchir d'une autorité qu'ils témoignaient tant de méfiance ou d'indifférence.

Cobenzel, arrivé à Vienne à la fin de mars 1782 avec pleins pouvoirs, sauf celui de créer des Aréopagites de son autorité privée², et muni de la liste des membres de la Loge Saint-Joseph que les Illuminés avaient reçue³, mit à profit ces conjonctures favorables. En peu de temps, il eut recruté le lieutenant baron Hompesch (La Fontaine), le professeur au Theresianum Koefel et Sonnenfels (Fabius)⁴, tous trois membres de la « Vraie Union », le comte Cobenzel, vice-chancelier impérial (Numa) et le colonel de cavalerie comte de Longueval-Buquai (Bellovacus). C'étaient là des recrues d'importance et un début si heureux permettait d'espérer mieux encore de l'avenir.

L'Ordre commençait à prendre de la consistance. Il s'était accru en quelques mois d'environ trois cents membres et la qualité de ces nouvelles recrues l'emportait encore sur leur nombre. Fidèle à son programme, Knigge s'était surtout adressé aux hommes en place. Parmi les nouveaux adeptes, on ne comptait qu'une vingtaine d'étudiants. Le reste, si l'on excepte quelques commerçants groupés à Francfort, se composait de représentants des profes- sions libérales : médecins et pharmaciens, avocats et gens de loi, un grand nombre de professeurs de gymnase et d'Université, précepteurs dans de grandes familles, gouverneurs de pages, recteurs d'écoles publiques⁵, des juges, parmi lesquels plusieurs membres de la Chambre Impériale de Wetz- lar, des officiers, des pasteurs et des conseillers de consistoire, des prêtres et des chanoines catholiques, surtout dans la vallée du Rhin, des fonction- naires de toutes sortes : baillis, conseillers auliques, greffiers, secrétaires intimes, conseillers de gouvernement, chambellans, officiers de bouche, chargés d'affaires, sans oublier un escadron de barons et de comtes, à la tête

1. Hertel à Hoh. B. U. M. E^h, 95. — 2. Le même au même, *Ibid.*, E^h, 114.

3. D'après Starck (*Triumph der Philosophie*, II, 265) le célèbre minéralogiste de Born et Sonnenfels (Numa) étaient affiliés à l'Ordre dès 1778, mais cela semble douteux.

4. Jean Kochlin, directeur de l'Institut Commercial à Mulhouse en Alsace, Jacob Mau- villon, professeur à l'Ecole des Cadets (Cassel), Hutten, recteur du gymnase de Spire, Feder et Koppe, professeurs à l'Université de Göttingue, Robert et Behring, professeurs à l'Université de Marburg, Schoenmetzel, professeur à l'Université d'Heidelberg, Chambion, gouverneur des pages de l'Electeur à Mayence, Kohlborn, gouverneur du jeune comte Stadion, etc., etc... Un pédagogue célèbre, Pestalozzi, figurait parmi les membres de l'Eglise Minervale de Lautern.

duquel marchaient de grands personnages, comme le comte de Stolberg à Neuwied, le comte héritier de Salm-Asenheim, de Hackenberg, lieutenant général, et Charles-Auguste de Hardenberg à Brunswick, le comte régnant de Hesse-Hombourg à Hombourg.

Pendant que Knigge s'occupait avec succès de peupler les Provinces, les Aréopagites de Munich ne restaient pas inactifs. En février 1782, ils avaient attaqué directement le Chapitre Secret. Comme, d'après le plan d'organisation de l'Ordre, les membres des Chapitres Provinciaux devaient être Illuminati Minores, Zwack avait conféré ce grade à Diomède, Brutus, Ménélas, Musée et Atys, membres du Chapitre de Saint-Théodore, afin de fortifier leur zèle et de s'assurer leur concours dans la lutte contre le président du Chapitre Ulysse (le comte de Törring Seefeld) qui ne semblait pas disposé à renoncer à son indépendance. Weishaupt lui avait fait offrir de diviser la Loge Saint-Théodore en deux Loges, dont l'une aurait été dirigée exclusivement par l'Ordre, tandis que la seconde, soumise à l'autorité du Chapitre, aurait cultivé les grades de Maître Elu, de Rose-Croix et autres grades français et aurait reçu les Sta-Bene dont la Loge Illuminée aurait voulu se débarrasser. Mais Seefeld, pressé par Bader et lassé par la lenteur des négociations que Weishaupt faisait traîner en longueur afin de donner à Knigge le temps d'intervenir, avait fini par capituler sans conditions¹ et l'Ordre avait pris la haute main sur le Chapitre Secret que l'archiviste comte Savioli, le premier correspondant marquis Costanzo, le deuxième correspondant baron Montgelas, le garde du sceau Zwack, le Maître en Chaire Bader, le Député Maître en Chaire Berger, l'orateur Werner, le trésorier Hertel² allaient pouvoir gouverner à leur guise.

Ils s'empêchèrent de tirer parti de la situation pour rompre avec Royal York de l'Amitié. Ils firent lire dans la Loge d'Elu et dans celle de Maître un mémoire exposant que la Mère Loge de Saint-Théodore au Bon Conseil n'avait observé aucun point du contrat passé avec elle, qu'elle n'avait pas accordé le Directorium et fourni les rituels promis, qu'elle n'avait donné à Diomède ni la protection qu'elle lui devait, ni les lumières nécessaires et que du reste les mille florins dépensés pour la constitution, les voyages de Diomède et le tribut annuel l'avaient été en pure perte, attendu que, d'après des

renseignements dignes de foi, Royal York si fier de ses secrets ne possédait que des grades français et était elle-même à la recherche de connaissances véritables. L'exposé ajoutait que le Chapitre Secret, disposé à rompre avec sa Mère Loge, ne voulait pas prendre une décision aussi grave sans avoir recueilli l'avis des frères du grade d'Elu et de ceux du grade de Maître et les priaient en conséquence de signer tous, au cas où ils approuveraient sa manière de voir, une déclaration portant qu'ils voulaient cultiver l'Art Royal en toute indépendance et d'après un Système maçonnique authentique sur la nature duquel les éclaircissements nécessaires leur seraient donnés en temps utile et à proportion de leur grade³.

La Loge d'Elu et celle de Maître, où l'influence des Illuminés était prépondérante, donnèrent au Chapitre Secret le mandat qu'il sollicitait et il adressait le 26 juin 1782 à la Loge Royal York de l'Amitié, au nom de la Loge Théodore au Bon Conseil, les deux documents suivants⁴:

« Le Très Vénérable Maître en Chaire, les Vénérables Frères Surveillants, Officiers, Frères gradés et Maîtres de la Loge Saint-Théodore du Bon Conseil à l'Orient de Munich, ayant examiné les contrats conclus avec les Sublimes Modérateurs de la Loge Royal York de l'Amitié à l'Orient de Berlin, le 11 mai 1779 et le 12 octobre 1781, ont trouvé qu'après avoir suivi exactement les lois prescrites par les dits contrats, la S. L. Royal York, excepté la constitution et rectification des deux premiers grades, n'a non seulement pas rempli aucun des articles accordés, mais semble par le silence gardé sur les lettres écrites par les Sublimes Modérateurs de la Loge, depuis le retour du T. S. F. Marquis de Costanzo de Baruth, être tout à fait éloignée de les remplir. Ces raisons, jointes à celles que les Sublimes Modérateurs de la Loge auront la bonté de spécifier plus amplement, ont engagé le T. Vénérable Maître en Chaire, les Vénérables Frères Surveillants, Officiers, Frères gradés et Maîtres de la Loge Saint-Théodore du Bon Conseil à se déclarer libres pour l'avenir de toute obligation relevant des dits contrats et c'est moyennant cette déclaration signée par les dits Frères que la Loge Saint-Théodore du Bon Conseil à l'Orient de Munich renonce au titre de fille de la Loge Royal York de l'Amitié, titre qui dans le cas contraire lui eût été sacré, et à toute dépendance, excepté celle qu'inspire le zèle d'être utile à l'Art Royal et à chaque Frère en particulier.

« Donné à Munich d'un lieu très régulier où règnent le Silence, la Paix l'Égalité et surtout la Probité ce 26^e 1782. »

Cette déclaration de la Loge était accompagnée d'une lettre du Chapitre

1. Spart. à Caton, 16 fév. 82. N. O. S., 29-30. Spart. à Celse. N. O. S., 64.

2. Weishaupt: *Apologie der Illuminaten* 239. Mém. de Hertel, G. H. A. 154. — Ces fonctions étaient assez lucratives, les membres du Chapitre touchant 4 fl. 50 kr. du jeton de présence, et les séances ayant lieu de deux à trois fois par mois.

3. B. U. M. B., 12. — 2. G. H. A., doss. 4, cote 217, texte français.

« à la Très Respectable, Juste et Parfaite Loge Royal York de l'Amitié à l'Orient de Berlin ¹ ».

« Très chers, très vénérables et très respectables Frères. C'est malgré nous que nous sommes obligés de vous envoyer la déclaration de la Loge Saint-Théodore du Bon Conseil par laquelle elle renonce au titre de fille de votre S. Loge et à toute dépendance. Ce titre si cher et si recherché faisait notre bonheur. Nous tâchions de combler les vœux de notre chère Mère ; les contrats du 11 may 1779 et 12 octobre 1781 furent exactement remplis mais les obligations n'étaient-elles pas réciproques ? Enfants de la Lumière, est-ce dans les ténèbres qu'on devait nous laisser ? La Loge Saint-Théodore du Bon Conseil décide d'être érigée en Loge Provinciale ; vous demandez un commissaire pour traiter l'affaire de bouclie et le T. R. Frère Marquis de Costanzo part. Il arrive à Berlin, se trouve accusé de mauvaises vues ; il est forcé de quitter les Etats de Sa Majesté Prussienne sans se justifier et, loin de le défendre, vous l'abandonnez à son mauvais sort. Il se retire à Beiruth ; la conclusion de l'affaire est retardée pendant un an par une misérable dispute des mots ; il souhaite de voir les patentes par lesquelles il vous est permis de constituer des Loges, de les ériger en Directoires et sa demande est éludée par de vaines promesses. L'on convient enfin des articles, vous promettez de rectifier nos grades, de nous communiquer avec les tableaux ceux qui nous manquent, de nous admettre à vos travaux et rien n'est rempli ; vous refusez de le faire sous prétexte qu'on n'a pas encore envoyé le double du contrat, sans réfléchir que le Marquis de Costanzo, moyennant le pouvoir que nous lui avions donné, en avait signé les articles et que c'était nous offenser que de douter de notre parole. Nous l'avons rappelé et depuis son retour, vous ne daignez pas même nous honorer d'une réponse. Loin d'examiner si c'est ainsi qu'une Mère devrait agir avec sa fille, si telles sont les vues et le but de l'Art Royal et si c'était à des dépenses inutiles qu'on devait nous engager, nous sommes convaincus qu'il y a point de lois au monde qui puissent nous forcer de remplir, à l'avenir, un Contrat dont l'arbitraire ne fut point observée et c'est sur ce juste titre que la déclaration de notre Loge est fondée. Cependant, si elle renonce au titre de fille de la S. Loge Royal York, le titre d'amie lui sera toujours cher, ses desirs seront pour elle des lois et l'Art Royal ne souffrira jamais de cette séparation. Que le Grand Architecte de l'Univers daigne bénir sous sa Toise bienheureuse votre Respectable Loge et ses travaux, qu'il vous accorde la santé, la joie, la prospérité, car tels seront toujours les vœux sincères de ceux qui ont l'honneur d'être par les nombres sacrés :

« Vos très humbles et très affectionnés Frères, les Modérateurs de la Loge Saint-Théodore du bon Conseil ¹. »

Le plan de campagne arrêté par Knigge et les Aréopagites avait été suivi jusqu'à présent avec succès et le programme des Supérieurs Suprêmes était en voie de réalisation : l'Ordre avait élaboré son Système, s'était ménagé des intelligences dans la Franc-Maçonnerie et la principale Loge, derrière laquelle il se dissimulait et qu'il gouvernait tout entière, était à l'heure actuelle indépendante de toute autorité maçonnique. Mais ces heureux débuts n'auraient pas de lendemain si la Stricte Observance parvenait à triompher de la crise qu'elle traversait depuis deux ans. Le Convent qui allait se réunir le 15 juillet à Wilhelmsbad pouvait rendre une nouvelle vigueur au Système qui constituait le plus grand obstacle au plan de conquête maçonnique des Illuminés. Ils se préparèrent à lui accorder la plus sérieuse attention.



La situation de la Stricte Observance, depuis l'époque où Ferdinand de Brunswick avait lancé la première circulaire de convocation (19 septembre 1780), était devenue de plus en plus critique. L'autorité du nouveau Banneret, le duc de Sudermanie, était restée purement nominale. Les Templiers allemands le soupçonnaient d'avoir des visées politiques et, ainsi que le landgrave Charles de Hesse l'en avait accusé ouvertement, de chercher dans un but intéressé à dominer toute la Maçonnerie allemande comme il faisait déjà de la Maçonnerie suédoise. Ils estimaient que les députés suédois les avaient dupés en leur promettant communication des secrets importants qu'on possédait dans leur pays et en assurant que le duc et le Grand Chapitre connaissent le Grand Maître actuel. Les Loges templières allemandes avaient continué à considérer Ferdinand de Brunswick comme leur véritable chef. Le

1. La Loge Augusta aux Trois Couronnes de Freysingen approuvait en septembre, par un document signé de tous ses membres, la Loge Théodore au Bon Conseil de s'être séparée de Royal York et de « s'être soumise dans l'Art Royal à la direction de l'Ordre Auguste » (sic) et elle décidait qu'elle suivrait son exemple (B. U. M. B., 15). L'Ordre avait fait parvenir à toutes les Loges affiliées la note suivante : « Les Frères savent, par les récentes communications qui leur ont été faites, que la rupture avec la Loge Royal York de l'Amitié ayant été décidée à l'unanimité dans les Loges d'Elu et de Maître, la déclaration visant la dénonciation du contrat passé autrefois avec cette Loge a été soumise à tous les Frères présents et signée par eux. Le délai que nous avions accordé nos Supérieurs était trop court pour que nous puissions recueillir le consentement de tous les Frères n'habitant pas la ville. Nous portons ci-joint à la connaissance des Frères les griefs que nous avons contre R. Y. Nous espérons que ceux qui approuvent notre décision et veulent se soumettre au Système maçonnique des L. de l'ancienne F. M. unies pour le rétablissement de l'Art Royal, que nous ont fait connaître les Sérén. Sup. des Illuminés, signent de leurs noms : manifeste. — Par ordre des Supérieurs Suprêmes. L'Eglise des Ill. Maj. et des Frères Ecossais. »

Directoire, de son côté, s'était étudié à témoigner aussi peu d'obéissance que possible aux ordres du Banneret : il mettait une lenteur calculée à prendre connaissance de ses rescrits, s'abstenait de lui faire les rapports trimestriels prévus par les Capitulations, refusait de reconnaître la restauration de la 9^e Province (Suède) et mettait sur les diplômes le nom du Magnus Superior Ordinis (Ferdinand de Brunswick) avant celui du Banneret. La désillusion avait été complète quand on avait appris en Allemagne que le duc de Sudermanie tenait le dernier Stuart pour le véritable Grand Maître et qu'il lui avait demandé d'approuver en cette qualité son élection comme Banneret. Tant d'ignorance jointe à une telle morgue méritait un châtiement et le Directoire, mis au courant par Waechter de la correspondance échangée entre Stuart et le duc de Sudermanie, se fit un malin plaisir de communiquer officiellement à celui-ci la réponse faite par le premier en 1777 aux questions de Waechter. Le duc de Sudermanie avait en vain tenté de réagir contre l'esprit d'insubordination des Allemands en interdisant, par un rescrit du 20 février 1781, de réunir le Convent projeté sous prétexte qu'il avait été organisé sans sa participation. Le Directoire avait refusé de porter cet interdit officiellement à la connaissance des Diocèses et Préfectures, il avait maintenu la convocation et communiqué à toutes les Préfectures le procès-verbal de sa délibération du 14 mars 1781 à ce sujet, ainsi que la lettre du Banneret¹. Celui-ci, dans un mouvement de dépit, avait résigné ses fonctions en termes peu gracieux (10 avril 1781) et rompu complètement avec les Allemands.

La Stricte Observance, débarrassée de cette tutelle étrangère, ne s'en était trouvée ni plus unie ni plus forte. Les réponses des Loges Écossaises au questionnaire contenu dans la circulaire du 19 septembre 1780 trahissaient le désarroi des esprits. Tout ce qui se détachait de positif des avis contradictoires venus de tous les points de l'Europe, c'est que, en majorité sinon en totalité, les membres de la Stricte Observance ne se croyaient plus les héritiers légaux des Templiers mais qu'ils étaient incapables de trouver une autre base sur quoi établir la raison d'être de leur Société. C'est au milieu de cette confusion et de cette incertitude que le Convent, qui avait dû avoir lieu d'abord le 15 octobre 1781, puis à Pâques 1782, s'ouvrit enfin le 16 juillet de la même année à Wilhelmsbad, petite ville d'eaux près de Hanau.

C'était, en apparence, une imposante assemblée et celui qui n'aurait pas connu la détresse morale où se débattait la Stricte Observance se serait senti pénétré de respect en lisant les titres sonores des 35 députés qui allaient siéger sous la présidence de Ferdinand de Brunswick.

La septième Province (Basse-Allemagne) était représentée par le landgrave Charles de Hesse, Eques a Leone Resurgente, Coadjuteur du Banneret démissionnaire; par Bode, Eques a Lilio Convallium, Procurator Generalis Provinciae, mandataire du Prior Equitum de Firks, Eques ab Aquila Rubra, du deuxième Procurator Generalis Kessler de Sprengesen et des Préfectures de Tempelburg (Mittau), Brême et Meiningen; par de Kortum, Eques a Fonte Irriguo, mandataire du Visiteur Generalis et Provisor Domorum comite de Bruehl, Eques a Gladio Ancipiti; par Schwarz, Eques ab Urna, archiviste de l'Ordre Intérieur, secrétaire du Convent pour la langue allemande, mandataire du trésorier de la Province de Rhez, Eques a Mergite, des Préfectures Soltwedel (Brunswick), Callenberg (Hanovre), Koenigsberg et du Grand-Prieuré de Batavie et qui représentait aussi les frères de Russie; par le comte Marschall, Eques a Thymalo, Maître des Cérémonies du Convent, mandataire du Chancelier de la Province de Jahn, Eques a Cancro Aureo; par le colonel de Koeppen, Eques a Tribus Uvis, mandataire de la Province de Binin (Copenhague); par Dertinger, Eques a Metallis, mandataire du Grand Dignitaire de la huitième Province de Falke, Eques a Rostro, et de la Préfecture de Templar (Cassel); par de Heine, Eques ab Arcu, mandataire de la Préfecture Eidendorp (Schleswig).

La huitième Province (Haute-Allemagne) avait pour représentants : le prince Charles de Hesse, Banneret; de Dittfurth, Eques ab Orno, pour la Préfecture de Wetzlar; de Roskampff, Eques ab Equo Bellicosio, pour le Chapitre Prieural Herrenburg (Stuttgart); Bauer, Eques a Vomere, pour le même Chapitre; baron Dahlberg, Eques a Tumba Sancta, pour le Chapitre Prieural Halsberg (Munich); Wundt, Eques a Laurea, pour le même; de Heiden, Eques a Cidonia, pour la Préfecture de Francfort; baron de Seckendorf, Eques a Capricornu, pour la Préfecture d'Anspach.

L'Autriche avait député le comte Kolowrat-Liebstein, Eques ab Aquila Fulgente, pour le Chapitre Hippolyte de Vienne et celui d'Hermannstadt; le comte Salm-Reifferscheidt, Eques ab Intacto Fulmine Laureo, et Baedeker, Eques a Lapide Cubico, pour la Loge Nationale d'Autriche; le comte Szapary, Eques a Gladio Hungarico, et le comte de Vitzai pour les Chapitres de Pest et de Posen.

La deuxième Province (Auvergne) avait pour mandataires : le comte de Virieux, Eques a Circulis, représentant le Banneret duc d'Havrè-Croy, Eques a Porto Optato; le chevalier Savaron, Eques a Solibus, Visiteur Generalis Provinciae, représentant les Préfectures de Lyon et de Chambéry; Willermoz, Eques ab Eremo, Cancellarius Provinciae, représentant le Trésorier de la Province Lambert de Lisioux, Eques a Turri Alba, et le Grand Maître des Cérémonies chevalier de Rachais, Eques a Leone Strenuo.

1. Abail, IV, 93.

Les députés de la troisième Province (Occitanie) étaient : le marquis Chefdebien de Saint-Amand, Eques a Capite Galeato, pour le Grand Prieuré de Septimanie (Montpellier); ceux de la cinquième (Bourgogne): de Durkheim, Eques ab Arcu, Banneret ; le colonel de Durkheim, Eques ab Ave; de Turkheim, Eques a Flumine, secrétaire général du Convent pour la langue française, Visitator Generalis Provinciae, pour la Préfecture de Sarrebruck; le docteur Lavater de Zurich, Eques ab Esculapio, Grand Prieur d'Helvétie, et Kayser, Eques a Pelicano, pour la Préfecture de Zurich; le conseiller intime de gouvernement Salzmänn, Eques ab Hedera, Chancelier du Grand Prieuré d'Austrasie, pour le Chapitre Provincial; Turkheim, négociant à Strasbourg, Eques a Navibus, pour la Préfecture d'Alsace; le lieutenant colonel Chappes de la Henrière, Eques a Cruce Coerulea, pour les Préfectures de Metz et de Nancy.

Le Grand Prieuré d'Italie était représenté par son Chancelier le docteur Giraud, Eques a Serpente, chargé des pouvoirs du Banneret comte de Bernez, Eques a Turri Aurea, de tous les grands officiers des Préfectures de Turin, Naples, Vérone et du Prieuré Casal à Turin, et par le baron Gamba, comte de Pérouse, Eques a Cruce Argentea, Visitator Generalis.

En apparence, ces hauts et puissants personnages se réunissaient pour décider du sort de la Franc-Maçonnerie templière, pour rechercher s'il était possible de l'établir sur des bases solides ou s'il fallait se résigner à l'enterrer solennellement. En réalité la Stricte Observance était condamnée d'avance et deux partis ennemis, mais qui combattait dans l'ombre, se préparaient à se disputer son héritage. Le plus puissant par le nombre et la qualité de ses représentants était celui des Templiers français ou Martinistes.

Le rejeton que la Stricte Observance avait planté à Lyon s'était trouvé porter d'étranges fleurs. Sous le voile de la mise en scène templière le mysticisme lyonnais avait bientôt dissimulé une doctrine théurgique empruntée au Rite des Elus Coens ou Reaux-Croix, qui avait eu pour inventeur un juif portugais Martinez Pasqualis (Paschalis ou Pasqually), moitié visionnaire, moitié charlatan¹. La Stricte Observance française, représentée par la deuxième Province (Auvergne) et la septième (Bourgogne), avait résolument évolué

1. Pasqualis, auteur d'un *Traité sur la réintégration des êtres dans leurs premières propriétés, vertus et puissances spirituelles et divines*, avait fondé le Rite des Elus Coens en 1754. Il l'avait apporté en 1768 à Paris où il eut assez de succès. Des Loges d'Elus Coens se fondèrent à Bordeaux, Toulouse et Marseille. Les adeptes avaient pris, à partir de 1775, le nom de Martinistes; ils comptèrent dans leurs rangs le baron d'Holbach et l'alchimiste Duchateau. Sur les théories de Pasqualis et le caractère théosophique de son Système cf. les documents publiés par: Matter, *Saint-Martin*, 1862; Thory, *Histoire de la fondation du Grand Orient*, 1812, p. 244 sq; *Papier Martinet de Pasqually*, 1902; G. Bord La Franc-Maçonnerie en France, I, 227; *Enseignements secrets de Martinet de Pasqually*, 1900.

dans cette direction. Elle avait, au Convent des Gaules tenu à Lyon en novembre-décembre 1778, sous prétexte que la prétention de rétablir l'Ordre du Temple pouvait éveiller les susceptibilités de la police, transformé complètement le Système. « Les Chevaliers Bienfaisants de la Cité Sainte », qui avaient remplacé les Templiers français, possédaient des hauts grades dans lesquels les véritables connaissances supérieures étaient communiquées aux adeptes éprouvés et où l'on s'efforçait par des opérations magiques d'entrer en rapport avec les esprits et les forces surnaturelles². Les Chevaliers Bienfaisants admettaient qu'il y avait entre l'Ordre du Temple et la Stricte Observance des rapports historiques, mais ils considéraient celle-ci comme une école préparatoire d'où les élus étaient introduits dans le cercle intérieur de la doctrine martiniste. La Stricte Observance française voulait maintenant entraîner sa mère, la Stricte Observance allemande, dans la voie où elle s'était elle-même engagée et Willermoz, qui avait été à Lyon le promoteur du nouveau Système et avait ajouté deux grades secrets aux six hauts grades du Rite primitif, était venu à Wilhelmsbad avec l'intention de le faire triompher au Convent.

Il devait y trouver un appui auprès des deux frères les plus influents par leur situation dans la Franc-Maçonnerie templière et dans le monde profane, c'est-à-dire Ferdinand de Brunswick et Charles de Hesse. Le premier, après son élection comme Magnus Superior Ordinis en 1772 au Convent de Kohlo, s'était d'abord occupé avec zèle de la Stricte Observance, mais il avait bientôt découvert le vide que masquaient ses pompes dehors. C'est en vain qu'il avait espéré trouver quelque chose de positif chez les Clercs et en Suède où il s'était rendu. Pourtant, si ces déceptions l'avaient dégoûté de la fable templière, elles l'avaient laissé toujours aussi prêt à s'enthousiasmer pour tout ce qui était mystérieux et extraordinaire. Membre du Cercle Rose-Croix de Berlin sous le nom de Redivivus, il avait en 1778 fait travailler d'après les recettes trouvées dans des manuscrits traitant d'alchimie³. Aussi quand le hasard l'avait mis en relations assez étroites avec Charles de Hesse, il avait été séduit par les opinions maçonniques et mystiques de ce prince, un des rêveurs les plus extravagants et les plus crédules de son époque. Elles l'avaient amené à croire que certains élus pouvaient arriver pendant leur vie à entrer en communication directe avec Dieu et à obtenir ainsi, non seulement la domination sur les forces naturelles, mais aussi le pouvoir de commercer avec le monde des esprits³. Ses rapports avec Saint-Germain pen-

1. *Acta Latom*, I, 135 sq. — 2. H. Kopp: *Geschichte der Alchemie*, II, 95, 99.

3. Le prince de Hesse était notamment en rapports avec les membres de l'Ecole du Nord « vaste affiliation rattachée à Martinez Pasqually et qui comptait dans le Nord des Loges ou Sociétés diverses et un centre à Copenhague ». D'une relation faite par Lavater

dant le long séjour que celui-ci, à la fin de sa vie, fit à Gottorp, résidence du prince Charles, le confirmèrent dans ces idées et le rusé charlatan n'eut pas de peine à troubler complètement la judiciaire d'un homme que son manque de culture scientifique et son penchant au mysticisme livraient sans défense aux manœuvres des imposteurs. Ferdinand de Brunswick était entré en correspondance suivie avec Willermoz qui l'avait fait élire par le Convent des Gaules chef suprême des Provinces restaurées d'Auvergne et d'Occitanie¹; en retour, il avait donné son approbation à la décision prise par la Stricte Observance française de modifier le Système templier, sanctionnant ainsi un schisme sournois qu'en sa qualité de chef suprême de l'Ordre il aurait dû dénoncer.

D'ailleurs tout semblait conspirer pour fortifier en lui des idées auxquelles il n'était que trop tenté de faire accueil. A la fin de 1778, il avait fait la connaissance de Haugwitz. Ancien chevalier templier sous le nom de Eques a Monte Sancto, passé ensuite au Système de Zinnendorf, Haugwitz était entré en Silésie en relations avec les communautés de piétistes et, gagné à leurs doctrines mystiques, il s'était retiré du monde pour se consacrer entièrement aux études théosophiques sous la direction du mystique suisse Kaufmann. Il avait bientôt trouvé des disciples dans cette Silésie où abondaient les piétistes déclarés ou latents et il avait fondé une communauté connue plus tard sous le nom de Frères de la Croix et dont les premiers membres furent les comtes Christian et Frédéric-Léopold de Stolberg, auxquels se joignirent ensuite Claudius, le prince Eugène de Wurtemberg et quelques autres. Haugwitz voulait « pénétrer les mystères naturels, surnaturels et divins que Jehovah dans son infinie bonté avait autrefois révélés à Adam par l'intermédiaire d'un ange » et comptait obtenir par la prière la force et la science nécessaires. Il prétendait trouver dans une interprétation exacte des hiéroglyphes et des symboles de la Maçonnerie la preuve que cette Société avait pour but unique de permettre aux hommes « de parvenir au père par l'intermédiaire du fils » et qu'elle n'était pas autre chose que la véritable religion chrétienne. Ennemi des Rose-Croix d'Or et des alchimistes, « qui avaient l'audace impie de jouer un jeu terrestre avec l'hyperterrestre », il ne cherchait pas le Grand Œuvre auprès des hommes, mais assurait que, par l'union

sur le voyage qu'il avait entrepris dans la capitale du Danemark pour s'y rendre compte des résultats merveilleux qui y étaient obtenus selon ses amis, le prince de Hesse et le comte Bernstoff, il ressort : 1° que l'École du Nord obtenait des manifestations physiques de la cause active et intelligente; 2° qu'elle avait des apparitions de Saint Jean et enseignait son prochain avènement ou retour; 3° qu'elle professait la migration des âmes. (Matter : *Saint-Martin*, p. 136, 217).

1. Cf. sur les relations épistolaires de Willermoz avec le duc de Brunswick, Charles de Hesse et Haugwitz : G. Bord, I, 39-40.

intime avec Dieu, avec l'aide de la croix et de la grâce de Jésus, nous pouvons obtenir la force, la puissance et la domination sur tout ce qui est terrestre et participer à sa sainte sagesse.

Ferdinand de Brunswick, suivi de Charles de Hesse, s'était enrôlé dans la petite communauté d'Haugwitz et avait entretenu avec lui une correspondance assidue pendant toute l'année 1779. Cette même année, Waechter, à son retour d'Italie, avait communiqué au duc Ferdinand et au prince Charles des connaissances et des secrets qu'il prétendait avoir découverts de l'autre côté des Alpes et qui, à l'en croire, avaient une influence décisive sur le bonheur des hommes ici-bas et dans l'autre monde. Les deux illustres dupes avaient déclaré ces connaissances « importantes, grandes, sublimes et consolantes » sans d'ailleurs s'en expliquer autrement, mais il est vraisemblable qu'elles trouveraient dans les prétendues révélations de Waechter un écho des doctrines martinistes¹.

A mesure que Ferdinand de Brunswick s'enfonçait plus avant dans le mysticisme, il sentait mieux la fausseté de sa situation. Chef de toute la Stricte Observance qui ne formait en apparence qu'une seule Société, il dirigeait en réalité deux Systèmes qui n'avaient rien de commun dans le fond, car, si l'on avait en France conservé l'organisation hiérarchique de la Maçonnerie templière, on avait renoncé au rétablissement de l'Ordre du Temple qui était encore, théoriquement du moins, le but de la Stricte Observance allemande, et on avait mis autre chose à la place. Il avait donc entrepris de ramener à l'unité ces deux Systèmes divergents en convertissant les frères allemands aux théories des frères français dont il partageait de plus en plus les idées.

Dans une circulaire qu'il avait écrite en collaboration avec Schwarz, son Camérier Secret, et avec Waechter et qu'il avait envoyée en octobre 1779 aux Anciens Maîtres Ecossais il laissait percer ses intentions secrètes. La circulaire insinuait qu'il serait peut-être nécessaire de réformer profondément la Stricte Observance et elle faisait allusion aux connaissances supérieures que l'homme vertueux peut déjà acquérir ici-bas. Cette communication du Magnus Superior Ordinis avait soulevé de vives protestations dans le Directoire qui avait même hésité à la transmettre aux intéressés. Mais Ferdinand de Brunswick, tout en assurant qu'il ne voulait ni ruiner, ni abandonner l'Ordre, avait insisté sur la nécessité de communiquer sa circulaire à quelques membres choisis de chaque Chapitre et, dans une circulaire du 18 juin 1781, il avait fait des allusions plus claires encore à ses idées mystiques. « Je suis

1. Certaines lettres de Waechter indiquent qu'il s'agissait surtout de théosophie et de nécromancie. D'après une tradition maçonnique, le fils de Waechter fut l'initiateur de Bonaparte dans la Franc-Maçonnerie (Reichard, *Selbstbiographie*, 98, note).

convaincu, mes Frères, y lisait-on, que sous les vrais hiéroglyphes et allégories de la Franc-Maçonnerie, exception faite de ceux qui se rapportent seulement à l'histoire de cette Société, sont cachées certaines vérités et connaissances, qui, sans rentrer dans quelque système philosophique que ce soit, ni être aucune des impostures si connues de nos jours, n'en sont que plus certaines, sublimes et consolantes et sont peut-être plus anciennes que la plupart des sciences humaines ordinaires. »

Il avait pensé que soit Haugwitz, soit Waechter consentirait à paraître au Convent et à instruire les frères assemblés : « J'espère, croyait-il pouvoir dire dans la circulaire du 18 juin, que ceux qui ont donné à leurs recherches la bonne direction ne nous feront pas défaut. » Mais aucun de ses deux maîtres ne voulut lui accorder son concours ; Haugwitz n'attendait rien d'une grande assemblée, car pour lui le salut était « dans les petites réunions où deux ou trois Frères s'assemblent au nom du Seigneur », et Waechter ne consentait à communiquer ses connaissances qu'à un petit nombre de personnes choisies par lui, après que l'organisation de l'Ordre aurait été remaniée comme il le désirait, et il exigeait qu'on s'engageât à lui obéir aveuglément. Ferdinand de Brunswick ne s'était pas résigné facilement à se passer de leur concours : à trois reprises il avait prorogé l'ouverture du Convent, espérant chaque fois qu'il parviendrait à vaincre les résistances soit de Haugwitz, soit de Waechter. Quand il avait vu qu'il fallait renoncer à cet espoir, il s'était décidé pour une imitation de la Réforme de Lyon, car elle donnait, en même temps qu'une base solide, la possibilité de mettre en pratique les doctrines de Haugwitz et de Waechter et de former un Système répondant, dans une certaine mesure, à ce qu'ils demandaient.

Lorsque Ferdinand de Brunswick avait lancé, le 30 mars 1782, sa dernière circulaire convoquant le Convent pour le 16 juillet à Wilhelmsbad, il n'est pas douteux que, d'accord avec le landgrave Charles de Hesse, il n'eût voulu donner comme but final à la Franc-Maçonnerie les connaissances secrètes que les Martinistes prétendaient posséder ou du moins rechercher. Les délégués des Martinistes, Willermoz et Gaspard de Savaron, Président des deux grades supérieurs du Système de Lyon, la « Petite et la Grande Profession », grades purement théosophiques et inconnus aux frères des grades inférieurs, pouvaient donc compter sur l'appui secret du Magnus Superior Ordinis, du Banneret de la huitième Province, Coadjuteur du Banneret de la septième, et aussi de plusieurs délégués, comme le comte Kolowrat, ami intime de Bacon de la Chevalerie, substitut de Pasqualis à Paris depuis 1767, le duc de Havré-Croy très lié avec Willermoz, Schwarz, qui votait pour les frères de Russie, les Préfètes de Brunswick, de Hanovre, de Koenigsberg et le Grand Prieuré de Batavie, et le colonel de Kœppen, délégué par la

préfecture de Copenhague, affiliés tous deux au Système de Lyon.

Les adversaires de ce parti puissant étaient moins nombreux et moins influents, leur situation profane et maçonnique leur conférait une autorité moindre et ils ne disposaient pas d'autant de suffrages, mais ils étaient ardents et résolus à se défendre. Les deux chefs de la résistance étaient Bode et Dittfurth.

Fils d'un journaliste de Brunswick, d'abord berger, puis hautbois dans la musique d'un régiment, ensuite imprimeur à Hambourg où il avait édité la Dramaturgie de Lessing, depuis 1778 établi à Weimar comme homme d'affaires de la veuve du ministre d'Etat von Bernstoff, traducteur de romans humoristiques anglais, de pièces françaises, anglaises et italiennes, Bode qui, cachant sous un air de franchise brutale beaucoup de souplesse et de flatterie insinuante, cherchait dans la Franc-Maçonnerie l'occasion de fréquenter familièrement les grands et de satisfaire à la fois sa vanité de parvenu et son goût pour la vie large¹, était aussi par la solidité et l'épaisseur de son bon sens, par son rationalisme dogmatique et ombrageux, un de ces « éclaireurs » de grossière étoffe dont Frédéric Nicolai est le type le plus accompli. Entré en 1764 dans la Stricte Observance avec la Loge Absalon de Hambourg, dont il était Maître en Chaire, et bientôt admis dans l'Ordre Intérieur, il avait collaboré à la rédaction du Plan Economique, rempli des missions de confiance et pris part aux Convents de Kohlo, de Brunswick et de Wolfenbützel. Persuadé, comme nous l'avons vu plus haut, que les Jésuites étaient les auteurs cachés de l'imbroglio que les Francs-Maçons n'arrivaient pas à démêler, il avait, l'année précédente, adressé aux Supérieurs de la Stricte Observance un long mémoire où il soutenait cette thèse aventureuse à l'aide d'arguments pour la plupart fantaisistes².

L'ami et l'admirateur de Lessing, le rationaliste au cerveau sain mais étroit, aux idées claires mais courtes, ne pouvait éprouver qu'horreur et mépris pour les rêveries des Martinistes. Leur nom seul lui était suspect, car

1. Rapport de Philon, N. O. S., 214; Reichard, *Selbstbiographie*, 167.

2. *Anbefohlenen pflichtmässigen Bedenken ueber das hochst verurtheilte provisorische Circular Sr. Herzogt. Durchl. M. S. O., a Victoria sub dato des 19 sept. 1780 eines allgemeinen O. Convent bezeugend: abgesetzt Fr. Cristoph. Egg. a Lillo Coupsallium. Weimar, 12 mai 1781.* — Trois exemples pris au hasard peuvent donner une idée de la méthode critique de Bode: 1° Hiram tué par deux compagnons rebelles symbolise la hiérarchie romaine détruite par Luther et Calvin; 2° La feuille d'acacia chère aux Francs-Maçons ressemble exactement au signe épiscopal (?); 3° Hund avait raconté qu'il avait été reçu par l'Eques a Penna Rubra, dont il avait juré de taire le véritable nom. Or Hardenberg, dans son *Histoire de l'Ordre des Jésuites*, publiée en 1760, racontait qu'un des Jésuites faits prisonniers au cours de la bataille livrée le 10 octobre 1759 par les Espagnols et les Portugais aux indigènes du Paraguay, portait un casque orné d'une plume rouge, un habit rouge à la hussarde avec les manches flottantes et une chaîne au cou. Bode en conclusions hésite que le Jésuite prisonnier, le père Lenaez, était l'Eques a Penna Rubra désigné par Hund, et qu'il portait au combat le collier de la Stricte Observance ainsi que le manteau de Préfet que l'auteur du récit avait confondu avec une veste de hussard.

il lui rappelait le mystique Claude de Saint-Martin et son livre des *Erreurs et de la Vérité* où il croyait trouver sous une forme allégorique l'histoire de la mainmise des Jésuites sur la Franc-Maçonnerie¹. L'adversaire farouche et anxieux de la théocratie romaine dressait l'oreille quand il entendait Waechter parler de ce Supérieur Inconnu appelé « le Sage de l'Orient » et, à l'aide de ses déductions familières, il n'avait pas de peine à reconnaître le Pape sous ce masque maçonnique.

Dittfurth, Maître en Chaire de la Loge de la Stricte Observance Joseph aux Trois Casques de Wetzlar et Préfet du Chapitre de Kreuznach, était partisan de la suppression des grades templiers parce qu'ils paraissaient promettre des connaissances secrètes et encourageaient ainsi les écarts de l'imaginaire et la poursuite de chimères décevantes. Il avait adressé en 1779 à Ferdinand de Brunswick un mémoire intitulé : « Idées sur l'Ordre du Temple et proposition de le supprimer » où il conseillait de ne pratiquer que les trois grades symboliques et de réserver à un quatrième et dernier grade, où seraient admis seulement quelques membres d'élite, l'histoire de l'Ordre du Temple, mais en spécifiant expressément qu'on ne possédait aucun secret de quelque genre que ce soit. Il proposait, en conséquence, de brûler tous les cahiers parlant de l'Ordre du Temple et tous les attributs y faisant allusion, d'affranchir les Loges de toute subordination et contribution en argent et d'établir une confédération des Loges indépendantes sous l'autorité de Ferdinand de Brunswick, mais seulement en qualité de Grand Maître de la Franc-Maçonnerie allemande.

Ainsi dans le champ-clos du Convent se heurtaient les deux tendances entre lesquelles oscillait alors la Franc-Maçonnerie². Mais il était facile de prévoir

1. Il avait communiqué au public cette belle découverte dans un opuscule intitulé : *Examen impartial du livre intitulé des Erreurs et de la Vérité*. Quant à la confusion, provenant de la similitude des noms, entre les disciples de Saint-Martin et ceux de Martin Pasqualis, on la trouve encore aujourd'hui dans nombre d'ouvrages sur la Franc-Maçonnerie. En réalité Saint-Martin, ainsi que l'établit la *Préface aux Enseignements secrets de Martin Pasqualis* (Chacornac, 1900. Cf. aussi M. Matter : *Saint-Martin*, 71-73 et 94, 357, 361-362), n'a pas eu la moindre part à la création du Système des Elus Coens dont Martin Pasqualis est le seul auteur responsable. Saint-Martin fut, il est vrai, en relations suivies à Lyon avec Willermoz, mais celui-ci ne put jamais le décider à prendre part sérieusement aux travaux des adeptes, Saint-Martin n'obtenait de résultats que par l'extase solitaire et individuelle, tandis que les Elus Coens cherchaient par des cérémonies à assujettir les agents et intermédiaires de Dieu qu'ils appelaient Puissances et Vertus de la région astrale. Pourtant son nom étant, grâce à ses écrits mystiques, plus connu que celui de Martin Pasqualis, dont la foule ignorait toujours l'existence, le Système Martiniste lui fut attribué tout naturellement. Au surplus les ouvrages de Claude de Saint-Martin étaient très populaires parmi les mystiques de tout ordre et un des membres français du Convent avait apporté et distribuait à Hanau un ballot d'exemplaires de son *Tableau Naturel*.

2. Weishaupt, renseigné probablement par Knigge, envoyait à Zwack le résumé suivant qui semble très exact : « Les parisiens en présence sont : 1. Le duc Ferdinand qui fera toutes les concessions pourvu qu'il reste le chef ; 2. le prince Charles de Hesse qui a reçu d'un certain M. de Haugwitz un misérable système religieux ; 3. un Français, Willermoz

que les mystiques auraient l'avantage. Ils disposaient de nombreux mandats, avaient des partisans influents et surtout ils tenaient en réserve un Système tout prêt pour remplacer celui que tous étaient d'accord pour abandonner. Les rationalistes étaient moins bien partagés. Ce qui leur manquait surtout, c'était un programme. S'ils voulaient supprimer les hauts grades où la magie, l'alchimie, la théurgie et la théosophie trouvaient naturellement un asile, ils savaient bien, d'autre part, que le monde maçonnique, habitué aux édifices compliqués des divers Systèmes, ne se contenterait plus des trois simples grades bleus. Le retour pur et simple à la Franc-Maçonnerie anglaise, solution où devait aboutir logiquement leur tentative de réforme, ne présentait aucune chance de succès et Dittfurth, le plus radical des réformateurs rationalistes, croyait nécessaire d'ajouter aux trois grades symboliques un quatrième grade où il était encore question de la légende templière avec laquelle il voulait rompre. Aussi ceux des frères de la Stricte Observance qu'effrayaient ou révoltaient les tendances mystiques qu'ils sentaient envahir leur Société, conscients de leur impuissance à remplacer ce qu'ils voulaient détruire et craignant d'être majorisés au Convent, étaient prêts à accueillir tout Système hostile aux Martinistes.

Ils allaient bientôt découvrir un allié prêt à leur ouvrir les bras, car les Illuminés avaient pris leurs dispositions pour entrer en ligne au Convent. Un des députés, et non des moindres, était chargé de travailler pour eux. Dittfurth, Eques ab Orno dans la Stricte Observance, était aussi le Frère Minos en Illuminisme. Il avait été recruté en 1780 par Costanzo, au moment où la tentative de réforme qu'il avait faite de sa propre autorité dans sa Loge de Wetzlar venait d'échouer. Les membres de la Loge, apprenant que le Maître en Chaire voulait supprimer les grades templiers, avaient protesté violemment, aussi Dittfurth avait-il accueilli avec empressement les ouvertures de Diomède³. L'Ordre des Illuminés lui avait dû quelques nouvelles recrues et, en considération des services qu'il pouvait rendre, les Supérieurs Suprêmes l'avaient nommé Provincial d'Ionie (Cercle de la Haute-Saxe)⁴.

qui voudrait faire triompher en Allemagne son nouveau Système érigé à Lyon ; 4. un député italien qui dit toujours oui ; 5. quelques fous hermétiques ; 6. un espiion des Rose-Croix ; 7. une petite troupe de gens sensés qui ne veulent plus que les deux princes les mènent par le bout du nez. » (Spart. à Cat. 31 juillet 1780. G. H. A. IV, 166.)

1. Kloss (Bibliographie n° 2312) lui attribue la paternité de la *Pierre d'Achoppement* (cf. Livre, II, ch. III.) qui parut en 1780, mais il est peu vraisemblable que Dittfurth, qui voulait réformer la Stricte Observance et non la détruire, soit l'auteur de révélations dont le but évident était de ruiner le Système templier. Homme violent, mais honnête, il était incapable, semble-t-il, de commettre une pareille trahison.

2. Il montrait un zèle extrême et Weishaupt le citait en modèle à ses confidents, « Minos cet homme considérable, écrivait-il aux Aréopagites d'Athènes, (25 janvier 1782 N. O. S., 27), travaille à sa biographie. Il en est seulement à sa 17^e année et il a déjà converti trois doubles feuilles ! Et il a 45 ans ! Cela dépasse une confession générale. »

C'est avec lui que Knigge, « muni des pleins pouvoirs des Sérénissimes Supérieurs pour agir au mieux des intérêts de l'Ordre et suivant ce que les circonstances lui paraîtraient exiger ¹ », devait s'entendre sur la marche à suivre. Knigge avait d'abord songé à traiter à visage découvert avec la Stricte Observance. Il conservait pour elle une certaine inclination et avait pensé qu'il vaudrait mieux contracter alliance avec elle que la combattre sans merci. De la fusion du Système Templier et du Système Illuminé, il voyait déjà sortir une Société assez forte pour dominer toute la Franc-Maçonnerie. Aussi, bien qu'il ne fût pas autorisé par ses commettants à communiquer au futur Convent les cahiers des grades Illuminés, ce qui n'était d'ailleurs pas dans ses intentions pour le moment, il avait fait des ouvertures verbalement et par écrit. Mais le Directoire templier lui fit répondre qu'il n'avait qu'à envoyer ses documents ou les faire déposer sur le bureau de l'Assemblée et que celle-ci verrait s'il était possible d'en tirer quelque chose d'utile. En outre, ce plan fut désapprouvé par Weishaupt. « Quand même, fit-il remarquer, le Système de la Stricte Observance se relèverait à présent, cette résurrection ne serait pas durable. Je parie que tôt ou tard ils viendront à nous. Je suis donc contre une alliance avec la Stricte Observance. Restons indépendants, ne nous occupons d'aucun autre Système et travaillons en paix. C'est nous qu'on viendra chercher et on nous accordera alors tout ce que nous exigerons ². »

Knigge dut donc changer de tactique et il imagina un plan de campagne qui ne manquait pas d'habileté. L'Ordre des Illuminés resterait dans la coulisse et son action s'exercerait d'une manière occulte. Dittfurth s'efforceraient de susciter des difficultés aux Martinistes, de les forcer à démasquer leurs batteries, pour mettre en garde les esprits raisonnables contre leurs intrigues et attirer à lui les mécontents. Il soutiendrait toutes les propositions visant à briser la forte hiérarchie qui faisait de la Stricte Observance un bloc difficile à entamer. Il tâcherait, en particulier, de faire décider que toutes les Loges pratiquant les grades symboliques traditionnels, et sévères dans le choix de leurs membres, se reconnaîtraient réciproquement pour authentiques, que les hauts grades ne confèreraient pas à ceux qui les possédaient de situation privilégiée dans les Loges bleues et que les membres des Loges élaieraient leurs Maîtres en Chaire et les Loges leurs Directoires Écossais ³. Enfin il devait laisser entendre qu'un autre Système connu de lui s'offrait à recevoir les transfuges de la Stricte Observance ⁴. Knigge, tapi à Francfort, recruterait tous

1. Rapport de Philon sur la Province d'Ionie, N. O. S., 209. — 2. Spartacus à Caton, s. d. Papiers Illuminés inédits. G. H. A. IV, 131. — 3. N. O. S., 209-220.

4. Les instructions que Dittfurth s'était fait donner par la Loge Écossaise Joseph aux Trois Casques et dont il avait probablement arrêté le texte d'accord avec Knigge faisaient une allusion très claire à l'Ordre des Illuminés. Il y était dit en effet : « Le député doit insister pour que nos prétendus Supérieurs établissent leurs titres à être les vrais

les Templiers anti-martinistes que lui adresserait Dittfurth, celui-ci devant s'abstenir par prudence de faire ouvertement de la propagande au sein du Convent.

Les deux conjurés s'acquittèrent en conscience de leur mission respective, Dittfurth harcela sans répit les Martinistes qui auraient bien voulu amener le Convent à voter suivant leurs désirs, sans pourtant lui dire nettement où ils entendaient le mener, car les opérations magiques auxquelles se livraient les membres de la Petite et de la Grande Profession étaient des secrets qu'ils n'étaient pas disposés à communiquer au Convent ; Dittfurth, au contraire, voulait les forcer à parler. Il fit d'abord remarquer que la circulaire de convocation promettait la révélation de connaissances secrètes. Le landgrave de Hesse se décida alors à déclarer qu'il avait découvert un certain Système templier et qu'il était prêt à communiquer ce qu'il savait sur son compte. Mais, le duc de Brunswick ayant nommé une commission spéciale pour recevoir les confidences du landgrave, Dittfurth s'éleva contre cette discrétion excessive et demanda que le procès-verbal de l'entrevue entre le landgrave et les commissaires fût communiqué intégralement à l'Assemblée pour qu'elle pût décider elle-même en connaissance de cause. Le duc objecta que les engagements particuliers pris par les frères ne permettaient pas qu'on les obligât à faire des communications plus détaillées ; Dittfurth riposta que l'Assemblée ne pouvait se contenter de cette réponse : Les députés, dit-il, avaient été convoqués pour acquérir de nouvelles connaissances, ils devaient être mis à même d'en apprécier la valeur et il ajouta, pour bien montrer quelles gens il visait : « Je déclare que je ne veux rien savoir de pareils secrets du moment qu'on m'assurera qu'ils ne concernent pas la Franc-Maçonnerie ¹. »

Cette attitude excita le mécontentement des deux princes, mais elle ouvrit les yeux à plusieurs députés qui se groupèrent autour de Dittfurth. Il les adressa, ainsi qu'il avait été convenu, à Knigge qui leur donna à lire le cahier du Noviciat en leur assurant que l'organisation entière de l'Ordre des Illuminés répondait fidèlement aux principes qu'ils y trouveraient exposés, et il leur fit signer le Revers après les avoir invités à jurer le silence le plus absolu ². Knigge, prêt à admettre « tout frère honnête qui voudrait entrer

Supérieurs de la Franc-Maçonnerie, ou qu'il nous soit permis d'en élire de tels. Les Supérieurs doivent nous donner des explications sur la signification des hiéroglyphes maçonniques et sur l'origine, le but final et l'utilité de la Franc-Maçonnerie. Ils ne doivent pas attendre de nous que nous acceptions une nouvelle organisation conventionnelle et qui serait inventée sous leur direction, parce que nous sommes en situation d'en trouver une tout seuls, de nous unir à elle et de continuer nos travaux dans une association qui répond mieux à ce que nous nous sommes » (Nettelbladt, p. 474, et note 591, p. 751).

1. Nettelbladt, 738. — 2. *Endl. Erkl.*, 85 ; Rapport de Knigge, janvier 1783. N. O. S., I, 211-212.

dans l'Ordre ¹ », ne s'était pas contenté du gioia que Dittfurth lui avait rabattu. Il avait pris langue avec les députés du parti contraire, se gardant bien d'approuver les déclarations dont « le brave Minos » donnait lecture en séance, et, grâce à cette tactique prudente, il était arrivé à faire signer le Revers à Charles de Hesse, qui, séduit par le mystère dont Knigge savait envelopper ses demi-révélation, avait demandé à être affilié ; il enrôla également le comte Kolowrat, chambellan de l'Empereur, député du Chapitre Saint-Hippolyte de Vienne, auquel il donna le nom de Numenius ².

Dittfurth fut moins heureux dans la deuxième partie de sa tâche. Le Convent repoussa sa proposition de constituer un quatrième grade dont les titulaires, choisis parmi les frères les plus instruits, s'occuperaient de déterminer le but de la Maçonnerie et la signification des hiéroglyphes pour conserver ce qu'ils trouveraient de raisonnable et d'utile et rejeter tout ce qui leur paraîtrait insensé et superflu ³, de permettre aux frères de chercher la vérité dans tous les Systèmes, de laisser les Loges libres de pratiquer les grades qui leur plairaient et de n'exercer sur elles qu'une surveillance générale. Dittfurth se montra fort irrité de sa défaite, il quitta Hanau avant la clôture du Convent et écrivit aux Aréopagites qu'il n'y avait rien à attendre de bon de cette assemblée ⁴. Pourtant cet échec était à prévoir, car la Stricte Observance ne pouvait renoncer ouvertement à l'autorité absolue qu'elle s'était arrogée sur la Franc-Maçonnerie.

Par ailleurs, les Illuminés avaient tout lieu d'être satisfaits du tour qu'avaient pris les choses à Wilhelmsbad : ils avaient fait des recrues au sein même du Convent et celui-ci avait donné le coup de grâce à la Stricte Observance. En effet le Convent, à l'exemple de tous les congrès présents, passés ou futurs, au lieu de résoudre nettement la question qu'il avait pour mission de régler, avait cherché à satisfaire tout le monde : partisans obstinés

1. Endl. Erkl., 85.

2. Rapport de Philon d'août 1782, N. O. S., 199. — Waechter demanda également à être reçu, mais Weishaupt lui fit poser des conditions qu'il trouva probablement trop dures, car il ne fut plus question de lui dans la suite. (Spart. à Cat., s. d. *Papiers Illuminés inédits* G. H. A., IV, 131.)

3. W. Keller. *Geschichte des eklektischen Bundes*, p. 93.

4. Rapport de Minos, 7 août 1782, N. O. S., I, 166. — Il semble que les mystiques aient évanoui la sagesse des Illuminés. S'il faut en croire, en effet, une lettre de Weishaupt à Zwack (G. H. A., IV, 159) ils avaient fait circuler au Convent une prétendue formule du serment usité chez les Illuminés et qui aurait contenu les choses les plus honteuses. En tous cas, les doctrines de l'Ordre avaient été dépeintes aux déguisés sous les plus noires couleurs, car le colonel de Virieux, qui prouva son royalisme sous la Révolution en se faisant tuer pendant le siège de Lyon, revint de Wilhelmsbad avec la conviction qu'il se tramait une conspiration si bien ourdie et si profonde qu'il serait bien difficile à la Religion et aux Gouvernements de ne pas succomber. (Barruel : *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme*, IV, 160.)

de la Maçonnerie templière, mystiques et libéraux, de sorte que la solution bâtarde à laquelle il s'était arrêté le 29 août, après 31 séances orageuses, était un chef-d'œuvre d'incohérence. Le Convent déclarait que la Stricte Observance ne pouvait se considérer comme la continuation de l'Ordre du Temple et qu'elle renonçait solennellement à le rétablir ¹. Mais il décidait de conserver tout l'appareil militaire et chevaleresque, les costumes et les titres qui désormais n'avaient plus de raison d'être, de maintenir les Commanderies, Préfectures, Baillages, Prieurés, les deux grades de l'Ordre Intérieur, Novice et Chevalier du Temple subdivisés en quatre degrés : Eques, Armiger, Socius et Profes, de continuer à armer des chevaliers avec le cérémonial traditionnel et de donner dans la dernière classe un enseignement historique établissant les rapports entre l'Ordre du Temple et la Maçonnerie. Il laissait subsister la direction centrale et le duc de Brunswick s'était vu confirmer ses pouvoirs de Grand Maître Général de l'Ordre, mais l'autorité du Directoire et de son chef était singulièrement diminuée, car le Convent, reprenant en partie le projet de Dittfurth après l'avoir rejeté, avait accordé l'autonomie aux Loges en ce qui concernait leur administration intérieure et les avait autorisées à entretenir des relations fraternelles avec les Loges bleues des autres Systèmes. Les Martinistes, qui avaient déployé une grande activité pendant le Convent ², l'emportaient en apparence, mais leur succès n'était pas décisif. Ils avaient obtenu que Willemoz et les Français fussent invités à soumettre à l'Assemblée les actes du Convent de Lyon, le code, les rituels et les instructions qui y avaient été rédigés et ces documents devaient être la base de la refonte du Système. Dorénavant les frères de l'Ordre Intérieur devaient s'appeler Chevaliers Bienfaisants de la Cité Sainte, comme en France. Les nouveaux rituels des trois grades symboliques prendraient pour modèle les rituels rectifiés par le Convent des Gaules. L'explication de certains symboles

1. De la 3^e à la 13^e séance on avait discuté la question : « Ce que nous sommes et depuis quand nous existons » et on avait conclu, après examen de tout ce qu'avait prétendu de Hund et de tout ce qui s'était passé depuis l'apparition de Johnson, qu'il n'y avait rien qui prouvât la filiation templière.

2. Ils avaient fait décider que chaque Province n'aurait que trois voix au Convent, ce qui constituait un avantage pour les Français, moins nombreux que les députés allemands. Ils avaient eu soin particulièrement d'écarter toute concurrence. Ils avaient fait refuser l'entrée du Convent aux députés du Chapitre et de la Mère Loge « la Croissante aux Trois Clefs » de Ratisbonne qui cultivait l'alchimie (Thory). Ils avaient décidé le Convent à passer à l'ordre du jour sur un mémoire adressé par la Loge « Frédéric au Lion d'Or » de Brunswick, où celle-ci offrait de révéler de nouvelles connaissances secrètes, de rétablir le nom des Supérieurs Inconnus et faisait allusion au vrai rituel de la Haute Maçonnerie conservé par les Frères Clerici. Le Convent avait également refusé, à leur insinuation, d'admettre deux délégués de la Haute Direction Rose-Croix de Ratisbonne. Quelques frères ayant proposé, dans la sixième séance, de prendre des renseignements sur le Système de Zinnen-dorf, le duc Ferdinand avait ramené l'attention sur les délibérations du Convent de Lyon. (Nettelbladt, 445.)

recevait un caractère mystique. Le nouveau grade Ecossais copiait pour la plus grande partie le rituel de Lyon et Willermoz avait fait insérer dans l'Instruction de ce grade des allusions préparatoires à la doctrine des Martinistes¹.

Mais il avait été décrété que seuls les trois grades symboliques seraient considérés comme essentiels et que toutes les Provinces et Préfectures seraient laissées libres de pratiquer ou non le grade Ecossais. De plus, les grades supérieurs ne furent arrêtés que dans leurs grandes lignes, une commission spéciale restant chargée de rédiger les rituels et ayant pleins pouvoirs pour accepter définitivement les hauts grades et en général tout le Système, de sorte que l'influence martiniste pouvait être annihilée si elle n'arrivait pas à prévaloir au sein de la commission.

Pour se donner l'air d'avoir fait quelque chose, le Convent s'était occupé avec une gravité risible de régler des questions d'étiquette et d'administration. Il avait décidé que le Grand Maître Général porterait le titre d'Eminence et

1. Bayerlé (*De Conventu Latomorum*), pour prouver que le Convent avait donné au Système une base théosophique, cite un passage de l'Instruction du premier grade rédigée par le frère ab Eremo où il est dit « que le mystère dont il est question dans le catéchisme se rapporte à la triple nature de l'homme qui est composé de l'esprit, de l'âme et du corps » théorie que l'on trouve chez Paracelse, Valentin Weigel, les deux van Helmont et Boehme. Nettelbladt (451-452) remarque de son côté : « Il est évident qu'il y avait au fond de la nouvelle organisation quelque chose de plus que ce qu'on avait. Si l'on compare les quatre premiers grades et surtout le grade Ecossais avec ce que Ferdinand de Brunswick avait énoncé dans sa circulaire, avec les discours et certains débats, on trouve, ici comme là, un fond d'idées communes qui peuvent se résumer ainsi : Le but de la Maçonnerie est de connaître l'origine de l'homme et pourquoi il a été créé. Mais il est impossible d'arriver à cette connaissance sans pénétrer profondément dans l'ordre sublime établi par la divinité. Pour y parvenir, la pureté des mœurs et une humble adoration de Dieu sont indispensables. Il faut dépouiller le vieil homme et devenir un homme nouveau. Il est nécessaire que l'âme se dégage de la matière qui l'entoure, qu'elle soit éclairée par une grâce particulière du Très Haut. Cet état, si elle y parvient, comporte la connaissance de la création de toutes les choses terrestres et de leur origine. C'est là la vraie Sagesse à laquelle ont participé Salomon et quelques rares élus. C'est elle qui doit expliquer les secrets de l'Écriture Sainte. Tous les hommes ne peuvent pas recevoir cette grâce, c'est pourquoi la doctrine n'a pas besoin d'être complètement développée à tous. Une indication suffit et celui qui est élu saura en tirer profit. — Le discours d'ouverture de Ferdinand de Brunswick et le discours de clôture de Charles de Hesse démontrent assez clairement ces idées qui s'accordaient avec celles de Haugwitz et étaient assez bien vues des Martinistes. Cette doctrine, il est vrai, ne donnait rien de positif, mais excitait l'attente et l'espérance. C'est précisément ce que voulaient les Martinistes. Ils considéraient la Franc-Maçonnerie avec toutes ses sections comme une préparation à la doctrine supérieure par laquelle ils croyaient être parvenus à des connaissances plus vastes qui leur permettaient de jouer le rôle d'instituteurs et de bienfaiteurs de l'humanité. Ils possédaient les jalons dans les quatre premiers grades. Les deux grades suivants devaient représenter la classe des Chevaliers appelés à développer une activité pratique pour le bien de l'humanité. Parmi les Chevaliers on choisirait les plus dignes, ou plutôt ceux que ne rebuterait pas la longueur de la route ou qui ne se contenteraient pas de passer leur temps à fonder des orphelins, des hôpitaux, des asiles ou des maisons d'accouchement, et qui, cherchant d'eux-mêmes un enseignement meilleur, tomberaient facilement dans les mains des Martinistes. »

arrêté la forme du sceau et du blason de l'Ordre. La neuvième Province (Suède) établie par le duc de Sudermanie avait été supprimée, le Grand Prieuré d'Italie élevé au rang de Province. Le Convent avait fait du Chapitre de La Haye un Grand Prieuré sous les ordres du Grand Prieur Ferdinand de Hesse-Cassel (Éques à Septem Sagittis), du Chapitre Prévôt de Brème une Préfecture exempte sous le nom de Rittersfeld, de la Loge Ecossaise de Metz une Préfecture régulière. Le Grand Prieur Helvétique avait été rangé dans l'obédience du Banneret de la cinquième Province et l'Autriche ainsi que la Russie avaient été reconnues comme Provinces. Enfin les numéros des Provinces avaient été changés et le tableau suivant arrêté : I Basse-Allemagne, II Auvergne, III Occitanie, IV Italie et Grèce, V Bourgogne, VI Haute-Allemagne, VII Autriche, VIII Russie, IX (réservé à la Suède en cas de réconciliation.)

Ce nouveau décor n'arrivait pas à masquer la triste réalité. En somme le Convent avait trouvé le moyen de détruire tout ce qui donnait à la Stricte Observance quelque consistance. Il déclarait à ceux qui avaient compté sur les avantages matériels que leur procurerait la restauration de l'Ordre du Temple que cette restauration était impossible. Il ceignait de l'épée les frères admis dans l'Ordre Intérieur, leur attachait la croix rouge sur la poitrine et les éperons aux pieds pour finir par leur dire que le Chevalier devait se consacrer à la bienfaisance, comme l'avaient fait autrefois les Templiers de Palestine. Il ruinait la sévère subordination qui avait jusqu'alors fait des Maçons templiers un groupe discipliné au milieu des querelles et des rivalités qui divisaient les Loges des autres Systèmes. Il se séparait, laissant à une commission le soin de décider ce qu'il conviendrait de mettre dans les grades supérieurs, n'osant prendre sur lui de satisfaire complètement les Martinistes, mais en ayant assez fait pour exciter les soupçons et les inquiétudes de tous ceux qui craignaient de voir triompher leurs doctrines¹.

1. La Stricte Observance était bien morte et sa décomposition fut rapide. Les cahiers des grades d'Ecossais et de Chevalier ne furent pas réédités (Hdb. d. F. M., 1865, I, 199). Cette même année 1782, le Directoire Helvétique Roman, dissous par les autorités de Berne, dut fermer les Loges du pays de Val d'Aoste et quatorze Loges des États Italiens qui dépendaient de lui. Plusieurs Préfectures refusèrent d'accepter les décisions du Congrès; la Loge de Brunswick (Chartes à la Colonne Gouronné) celle de Dresde, celle de Prague et celle de Bayreuth restèrent fidèles à l'ancien Système; les Loges de Pologne pratiquèrent l'Ecossais Rectifié de Glazys, celles de Prusse passèrent au rite de Zinzendorf ou tombèrent entre les mains des Rose-Croix; le nouveau Régime, ou plutôt l'embryon de Système réduit aux trois grades symboliques, fut appliqué par la Préfecture de Lombardie (1783-84), par le Directoire Helvétique resté ouvert, par une Loge de Danemark (1785) et en France par les provinces d'Auvergne et d'Aquitaine. Celle d'Occitanie n'existait plus. Celle de Septimanie réduite à huit membres de la Loge de Montpellier avait, en 1781, passé un traité avec le Grand Orient. En 1782, cinq de ses membres se firent affilier aux Elus Coens (*Intr. aux Euseis, de Martines de Pasqually*, 119-121.) Le Système des Chevaliers Bienfaisants, dernier souvenir de la Stricte Observance, fut rétabli en France en 1808. En 1810 le frère Willermoz

Les Illuminés pouvaient, ainsi que l'écrivait Knigge¹, être satisfaits des résultats du Convent. Knigge n'en avait pas moins pris ses précautions contre toute surprise. Le conseiller ecclésiastique Wundt, représentant au Convent des Loges de Munich et chargé par le nouveau Système templier de la direction de la huitième Province dont le siège avait été transféré à Heidelberg, avait été recruté par lui. Il avait promis de prendre l'avis des Illuminés du Palatinat et, pour s'assurer de sa fidélité, Knigge l'avait fait nommer, par le comte de Neuwied, directeur de chancellerie aux appointements de 1.200 florins². En outre Knigge s'était ménagé des intelligences dans la commission chargée de rédiger les hauts grades en recrutant Bode, un de ses membres³.

Cette conquête n'avait pas été facile. Bode, après avoir lu les grades inférieurs jusqu'à l'Illuminatus Minor inclus, s'était d'abord montré très méfiant. Dans les Supérieurs Sérénissimes il flairait des Jésuites et Knigge avait beau lui affirmer qu'il connaissait personnellement les chefs de la Société⁴, Bode répétait qu'il ne voulait pas de secrets. Quand Knigge se fut ainsi assuré par la lecture des papiers que lui communiqua Bode, entre autres ses conjectures sur l'origine de la Franc-Maçonnerie, le résumé de ses votes et propositions au Convent, qu'il n'y avait aucun danger à lui faire mieux connaître l'Illuminisme, il lui confia le cahier d'Illuminatus Major. Bode en fut fort satisfait, mais insinua que l'on pouvait dissimuler sous les plus beaux discours les plans les plus dangereux ; il recommença à parler des Jésuites et refusa de se livrer sans réserve, tant qu'on ne lui témoignerait pas une confiance entière. Knigge se décida à faire un pas de plus et lui fit lire le grade de Chevalier Ecossais. Après de longs pourparlers, Bode s'engagea, sous condition qu'on lui ferait connaître le plan entier de l'Ordre, qu'il le trouverait bon et qu'on lui indiquerait nommément quelques personnes honorables faisant partie de la Société et qu'il saurait être aussi ennemies des Jésuites que lui-même, à s'employer en faveur des Illuminés, c'est-à-dire à chercher à leur procurer

était Grand Chancelier de la deuxième Province et en 1850 le Directeur de la Province de Bourgogne représentée tout entière par la seule Loge « Sincérité Parfaite Union et Constante Amitié réunies » de Besançon se composait encore de sept Chevaliers : Eques a Nubibus, Maître Provincial ; Eques a Caritate, Visiteur Général ; Eques a Flore Rubro, Préfet ; Eques a Corona Aurca, Doyen ; Eques ab Hyssopo, trésorier ; Eques a Columbis Inspecteur des Novices ; Eques a Columbis, prieur. (Kaufmann et Cherpin : *Histoire philosophique de la Franc-Maçonnerie*, 472-473.)

1. N. O. S., 212. — 2. Rapport de Philon, août 1782, N. O. S., I, 201-203. — 3. N. O. S., I, 206.

4. Knigge avait pu d'ailleurs lui citer le passage de son pamphlet : « Des Jésuites, des Franc-Maçons et des Rose-Croix d'Allemagne », où il mettait lui aussi les Franc-Maçons, en garde contre les prétendues intrigues des Jésuites en insinuant « qu'ils cherchaient actuellement à mettre dans leurs intérêts une grande Société d'hommes réputés pour leur amour de la sagesse et de la vertu ».

la prédominance dans le nouveau Système, à leur faciliter l'accès des Directoires, à s'inspirer des cahiers de l'Ordre pour la rédaction du nouveau code, et à communiquer aux Supérieurs Illuminés ce qu'il savait de l'origine de la Franc-Maçonnerie et des Rose-Croix. Il se déclarait même prêt à amener les Loges de la Stricte Observance à fraterniser avec les Loges Illuminées, si celles-ci reconnaissaient extérieurement le duc Ferdinand pour leur Grand Maître et acquittaient un léger tribut pour l'entretien du Directoire Suprême⁵. Ces dernières conditions paraissaient très désagréables à Knigge ; il continua à négocier. Entre temps les deux diplomates échangeaient des services : Bode procurait à un Illuminé de Neuwied un emploi de précepteur auprès d'un jeune prince, et Knigge plaçait à Meiningen un protégé de Bode⁶. Enfin Knigge, qui réclamait instamment des Aréopagites de Munich, en janvier 1783⁷, l'autorisation de faire de Bode un Conscius, reçut la permission demandée. Bode passa sans réserve à l'Illuminisme, sans plus rien réclamer pour le duc de Brunswick ou le Directoire Suprême, et recruta définitivement le prince Charles, landgrave de Hesse, qui signa le 28 février 1783 son Revers à Cassel et reçut le nom d'Aaron⁸. Le 10 mars suivant, le frère Aaron, en qualité de Grand Maître Provincial des Loges de Francs-Maçons de toute l'Allemagne (ancienne Stricte Observance), donnait pouvoir à Bode « d'entrer directement en relations avec les Supérieurs d'une Société Secrète et, pour prouver à ces Respectables Supérieurs la confiance qu'il avait en eux, il autorisait Bode à leur donner connaissance de tout ce qui avait été fait au Convent de Wilhelmsbad et à leur communiquer tout ce que Bode savait par lui de l'organisation, des grades et des nobles intentions de la Société dont il était un des chefs⁹. »

L'écroulement de la Stricte Observance laissait le champ libre aux Illuminés et ils avaient hâte de chasser les souliers du mort. Knigge avait d'abord songé à faire alliance avec le Système de Zinnendorf et était entré en correspondance à cet effet avec Ruedinger, membre de la Grande Loge Nationale⁶, mais les négociations n'avaient pu aboutir. Weishaupt, plus hardi que son lieutenant, avait conçu de son côté un plan beaucoup plus audacieux : celui de constituer sous le nom de « Fédération des Loges de l'ancienne Maçonnerie purifiée unies pour la conservation de l'Art Royal⁷ » un nou-

1. N. O. S., 209-220. — 2. N. O. S., 221. — 3. *Ibid.* — 4. Gotha.

5. Philon aux Aréopagites, 31 mars 1783. G. H. A. IV, 123.

6. Nettelblatt, 751 et N. O. S., I, 221. — 7. Weiss à Zwack, N. O. S., 84.

veau Système Maçonnique qui serait solidement établi avant la Saint Jean 1783. Cette Fédération reposait sur les bases suivantes : Toutes les Loges cultivant les trois grades symboliques étaient invitées à accepter un rituel et un code communs, calqués sur ceux de la Maçonnerie anglaise et très peu différents d'ailleurs de ceux employés par Royal York de l'Amitié¹. Les membres des Loges fédérées auraient le droit de visiter toutes les Loges bleues. Il était permis à chaque Loge confédérée d'adopter, au-dessus des trois grades symboliques, tous les grades des autres Systèmes qui lui plairaient, mais ces hauts grades ne confèreraient à leurs titulaires aucun droit ou privilège particulier au sein de la Confédération, qui prétendait ignorer tous les grades supérieurs à celui de Maître. Toutes les Loges élaient leur Maître en Chaire et étaient indépendantes les unes des autres. Elles ne payaient plus de contributions à une autorité maçonnique quelconque; elles versaient seulement une cotisation pour les frais de correspondance et de visitation générale et pouvaient être invitées en cas de nécessité à fournir des dons volontaires². Les rouages administratifs de la Confédération étaient très simples : à la tête d'un certain nombre de Loges était placé un Directoire Ecossais chargé de surveiller leur gestion financière, de régler leurs différends et de constituer les nouvelles Loges. Ce Directoire était composé de Maçons ayant le grade de Maître et délégués par les Loges du ressort, à raison d'un représentant par Loge adhérente. Plusieurs Directoires Ecossais formaient, à leur tour, par délégation un Directoire Provincial. Trois Directeurs Provinciaux élaient un Inspecteur et trois Inspecteurs choisissaient un Directeur National. Toutes les Loges acceptant ces principes et adhérant à la Fédération étaient reconnues pour régulières³.

Que ce projet eût été, comme il est vraisemblable, conçu par Knigge, qui avait exposé les mêmes principes dans les instructions données à Dittfurth⁴ et les avait déjà appliqués à Francfort où la Loge fondée par lui était une sorte de club ouvert également aux membres de la Loge anglaise l'Union et à ceux de la Loge les Trois Chardons relevant de la Stricte Observance⁵, ou au contraire qu'il eût pour auteur Weishaupt, ainsi qu'il l'affirmait au Grand Orient de Varsovie⁶, l'idée de tolérance maçonnique sur laquelle il reposait

était logique en soi et venait à son heure. Elle présentait aux adversaires des réveries théurgiques ou alchimiques quelque chose de positif en ramenant l'attention sur un des caractères de la Franc-Maçonnerie qui, depuis plus de vingt ans, paraissait complètement oublié. Il est bien vrai que tous les frères de tous les Systèmes parlaient avec onction de fraternité et de liberté maçonniques, mais ceux qui les écoutaient et tenaient à leur tour le même langage savaient bien que ce n'était là, le plus souvent, que parade oratoire ou récitation machinale de formules traditionnelles, car il suffisait d'ouvrir les yeux pour constater que tous les Systèmes maçonniques démentaient par leurs actes les principes dont ils se réclamaient avec le plus d'insistance. Rivalités acharnées, excommunications réciproques, tyrannie et intolérance, tel était le spectacle qu'offrait une Société qui proclamait que tous ses membres étaient libres et égaux en droit et devaient s'aimer comme des frères. Or ceux qui déploraient cet état de choses étaient amenés à en trouver la cause dans l'institution de grades supérieurs aux grades symboliques. Suivant que l'on considérait la Maçonnerie bleue ou la Haute-Maçonnerie, on trouvait à la Société deux aspects différents : la première, accessible à tous les Maçons, ne faisait entre eux aucune différence, la deuxième, recherchant des connaissances secrètes réservées à un petit nombre d'adeptes, partageait les Maçons en élus et en réprouvés, semait entre eux la discorde, le mépris et l'envie. Le Maçon resté fidèle aux enseignements qu'il avait reçus dans les premiers grades en arrivait à conclure qu'il fallait changer de méthode, mettre au premier plan ce qui unissait les frères et laisser dans l'ombre ce qui les divisait, faire qu'un Rose-Croix, qu'un Elu Coen, qu'un Templier, puisqu'enfin ils étaient Maçons, fraternisent sans arrière-pensée dans les Loges bleues et déposent à la porte, ainsi qu'on devait le faire pour toutes les distinctions profanes de rang et de fortune, l'un ses réveries alchimiques, l'autre ses prétendues connaissances théurgiques, le troisième sa cotte d'armes et ses éperons. Cette façon de voir s'était, depuis quelques années, répandue dans la Franc-Maçonnerie; c'était d'elle que procédaient les plans de réforme de Dittfurth et de Bode. Elle s'était affirmée avec tant de force au Convent de Wilhelmsbad que la Stricte Observance avait été obligée de reconnaître aux Maçons de tous les Systèmes le droit de visite dans ses Loges bleues. La Fédération des Loges offrait à une idée, qui se précisait de plus en plus, le moyen de passer du domaine de la théorie dans celui des faits.

Seulement le nouveau Système inventé par les Illuminés ne saurait être considéré comme un effort sincère pour réaliser l'idéal maçonnique qu'il prétendait vouloir servir. La Fédération des Loges avait un tout autre but que celui dont elle faisait parade : elle était une ruse pour dominer la Franc-Maçonnerie et y propager l'Illuminisme d'une façon plus rapide et plus effi-

1. Lettre de Saint-Théodore au Grand Orient de Varsovie, G. H. A., IV, 117; Weis. à Zwack, N. O. S., 84 et Circulaire adressée aux Loges, N. O. S., 135-136.

2. Saint-Théodore au Grand Orient de Varsovie; Weis. à Zwack. — 3. Circulaire aux Loges.

4. N. O. S., 209-220. — 5. Hdb. d. F. M., 1900, Art. Frankfurt.

6. N. O. S., 84. — Le titre du Système est en tout cas de l'invention de Knigge qui, dès juin 1782, s'en servait par prudence pour désigner l'Ordre des Illuminés aux Francs-Maçons qu'il « insinuait » (Knigge à Zwack, 28 juin 1782, G. H. A., IV, 100). Dittfurth s'en était servi à son tour pour baptiser son système à quatre grades qu'il avait proposé au Convent. (W. Keller, *Geschichte des eklektischen Bundes*, p. 93).

cace. Weishaupt s'en expliquait vis-à-vis de son confident Zwack avec la plus grande franchise. « Je songe, lui écrivait-il le 11 janvier 1783 ¹..... à établir un Système de Loges confédérées, de façon à y étudier les meilleurs sujets, à couper l'herbe sous le pied à la Stricte Observance et à la ruiner..... Si cela réussit nous aurons tout ce qu'il nous faut..... Nous avons le plus grand intérêt à introduire dans la Franc-Maçonnerie un Système éclectique. Nous aurons alors tout ce que nous voudrions..... Une foule de Loges seraient déjà passées à nous si elles ne craignaient pas d'être considérées par les autres comme des Loges bâtarde, Hoc cessat tali modo..... Ce qui importe, c'est de former un corps de Loges ² ». Aussi voit-on souvent dans la circulaire officielle annonçant la fondation de la Fédération ³ le bout de l'oreille Illuminée dépasser le masque « éclectique ». La circulaire ne se contentait pas, ce qui était déjà significatif, de parler avec dédain des Loges allemandes, dites anglaises, c'est-à-dire restées fidèles aux seuls grades symboliques, de les représenter comme des assemblées qui admettaient sans choix beaucoup de personnes pour leur argent et où les frères passaient leur temps à célébrer des cérémonies, à jouer avec des symboles sans les comprendre, à faire de bons repas, à boire, à digérer et à distribuer de temps en temps des aumônes, sans s'occuper de buts plus élevés. Elle faisait encore des allusions plus ou moins voilées aux doctrines et à l'existence de l'Ordre. On y pouvait lire que la corruption de la société civile provenait de l'intérêt mal entendu, qu'il était nécessaire de venir au secours du monde malade, que seule une légion disciplinée d'hommes au cœur noble et grand, aux vues sages et désintéressées, à l'esprit philanthropique, était capable de guérir cette corruption générale et qu'au cas où ils seraient trop faibles pour arrêter ce torrent dévastateur, ils pourraient au moins élever une digue qui assurerait aux générations à venir des jours meilleurs et plus paisibles, et, sans retirer de leurs efforts des résultats immédiats et sensibles, avoir la satisfaction de fermer chaque soir les yeux avec la plus douce des voluptés, celle que donne la conscience d'avoir rempli une mission sacrée et de s'être dans cette journée un peu plus rapproché du but. L'Ordre se découvrait encore plus quand il disait à la fin de la circulaire : « Il ne nous appartient pas de nous vanter de

1. N. O. S., 84.

2. Dans une autre lettre non datée il revenait sur ce plan. Il expliquait que la Fédération des Loges avait pour but : de dissoudre les autres Systèmes, de donner aux Loges Illuminées une existence légale, d'attirer les mécontents des autres Systèmes. Une fois l'œuvre de destruction accomplie, les Illuminés pourraient songer à utiliser la Fédération pour insuffler leur esprit à la Franc-Maçonnerie. Mais actuellement les autres Maçons ne devaient pas deviner les intentions de l'Ordre, aussi Weishaupt n'était pas d'avis que Théodore au Bon Conseil se mit à la tête de la Fédération, car il craignait que cette démarche n'éveillât les soupçons. (Spart. à Cat. G. H. A. IV, 155.)

3. N. O. S., 135-159.

ce que nous voulons faire pour le monde, de ce que nous avons déjà fait sans bruit. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que nous avons déjà établi dans divers endroits, des Pépinières pour former des jeunes gens que nous introduisons ensuite dans la Franc-Maçonnerie, afin qu'ils travaillent pour la génération suivante et qu'ils lui procurent des jours meilleurs et paisibles. C'est là le travail qui nous paraît le plus digne de nos efforts, mais sur ce point les Loges peuvent trouver le plus commodément des renseignements auprès de ceux qui leur exposeront notre plan. »

En effet, quand ils entraient en négociations avec des Loges qui leur paraissaient disposées à mordre à l'hameçon, les Illuminés laissaient voir que les promoteurs de la Fédération des Loges ne professaient pas pour les hauts grades l'indifférence affichée dans les statuts officiels de l'Association. Tantôt ils se contentaient d'insinuer que les Loges confédérées ne resteraient libres de cultiver les hauts grades qui leur plairaient que « jusqu'au moment où l'on serait convenu, par une correspondance réciproque, de ceux qui doivent faire partie du Système général de la Fédération ¹ ». Tantôt ils avouaient posséder déjà des hauts grades particuliers et avoir des Supérieurs Inconnus, bien que le manifeste officiel affirmât solennellement que les Confédérés n'avaient pas de Supérieurs qui pussent leur donner des ordres ². « La Fédération, écrivait Savioli à Heyking, Député Grand Maître de la Grande Maltrise de Pologne et de Lithuanie ³, doit son origine aux anciens Supérieurs Ecossais dont les règlements et les grades ont été adoptés par plusieurs Loges, tant nouvelles qu'anciennes, qui ne s'étaient jamais éloignées du vrai but de l'Art Royal. Les dignes Pères de la Liberté maçonnique, loin de se soumettre à leur Système ⁴, souffrent même que chaque Loge confédérée adopte au delà du Maître les grades que bon lui semble. Celles qui prétendent d'acquiescer de connaissances solides seront tôt ou tard obligées de revenir à eux, puisqu'il n'est guère possible d'être satisfait dans les autres Systèmes. Ces respectables Maîtres ne refusent point de communiquer leurs lumières... ils m'ont imposé de vous informer et de leur existence et de leurs travaux. C'est de votre réponse que dépendent les mesures qu'ils prendront, mais souvenez-vous qu'il faut, avant tout, que la Confédération soit signée de leur part. Il s'agit ici des grades supérieurs dont il ne saurait être question avant que les inférieurs soient réglés et alors seulement pour ceux qui aspirent à la vraie Lumière. »

La Loge Théodore au Bon Conseil fut chargée par les Illuminés de faire connaître au monde maçonnique la fondation de la Fédération. Elle venait

1. Saint-Théodore au Grand Orient de Varsovie. G. H. A. IV, 117. — 2. N. O. S., 135-159. — 3. G. H. A. IV, 118; en français.

4. Savioli veut probablement dire : « loin d'imposer leur Système ».

d'être annexée complètement par l'Ordre, que la majorité de ses membres avait connu jusqu'alors sous le nom de Confrérie Secrète¹, et elle avait pris résolument le titre de Loge Provinciale auquel elle n'avait aucun droit, une Loge Provinciale régulière ne pouvant être constituée que par la Grande Loge de Londres. Mais, par cette usurpation de qualité, elle se rangeait en apparence et sans y être autorisée dans la Franc-Maçonnerie anglaise. Elle avait commencé par annoncer officiellement sa rupture avec Royal York de l'Amitié en envoyant, le 25 octobre 1782, aux Loges dépendant de son ancienne Mère Loge la circulaire suivante²:

« Très Vénérable Maître en Chaire. Très respectables Officiers de la Loge. Maîtres-Compagnons et Apprentifs. Très chers Frères, Vous n'ignorez pas, très chers et très respectables Frères, l'époque qui nous unit à la T. S. Loge la Royale York de l'Amitié à l'Orient de Berlin. Elle daigna constituer notre Loge, l'ériger moyennant une taxe annuelle en Directoire de plusieurs provinces et nous promettre les lumières nécessaires pour prendre part à ses travaux. Tout fut rempli, excepté le dernier article, qui était le plus nécessaire et sans lequel l'Art Royal ne serait qu'un amas d'hiéroglyphes et des plus inutiles cérémonies. En vain, le Marquis de Costanzo, que nous avons envoyé à Berlin pour conclure l'affaire, insista sur la ratification de nos grades et sur la communication de ceux qui nous manquaient ; ses demandes furent inutiles et, enfants de la Lumière, nous serions encore dans les ténèbres si nous n'avions pas renoncé à une affiliation qui semblait les perpétuer.

Loin de condamner la Sublime Loge Royal York de l'Amitié, nous aimons nous persuader que des importantes raisons purent l'empêcher de remplir ses engagements, mais les contrats conclus étant réciproques, nous le devons à nous-mêmes de nous tenir quittes de toute obligation, et aux lois de l'Amitié fraternelle de vous annoncer l'événement. Libres et simplement unis à plusieurs Loges de notre Système, nous ne cesserons jamais d'être ce que nous étions pendant notre affiliation à la Sublime Loge Royal York de l'Amitié pour laquelle nous conserverons toujours la plus parfaite estime ; les membres de votre Sublime Loge seront toujours admis à nos travaux et toute occasion par laquelle nous pourrions vous être unis par des liens plus étroits nous sera sacrée. Nous attendons de votre zèle pour l'Art Royal, ce généreux retour qui caractérise les vrais Maçons, et nous avons l'honneur d'être par le nombre sacré, Très Vénérable Maître en Chaire, Très Respectables Officiers de la Loge, Maîtres Compagnons et Apprentifs, Très

1. Die geheime Verbrüderung. Mémoire de Hertel, G. H. A., 154. — 2. G. H. A. dos. 4, f. 224. Texte français.

chers Frères, vos très humbles et très obéissants serviteurs et dévoués Frères.

Orient de Munich, ce 25 octobre 1782.

De Berger, Conseiller du Revisoire. Maître en Chaire Député.

Professeur Bader, Maître en Chaire.

Baron d'Egckher, premier surveillant.

Comte Savioli, second surveillant.

Comte de Toring Seefeld, Maître en Chaire de la Loge Française.

Par mandement de nos très Illustres Supérieurs J. v. Ow. »

Au commencement de 1783, la Loge Saint-Théodore lançait un manifeste rédigé par Knigge¹ et adressé également aux Loges-filles de Royal York. Après avoir² dans le préambule déploré « la triste situation où se trouvait, dans presque tous les pays de l'Europe, l'Ordre ancien et vénérable de la Franc-Maçonnerie et la décadence d'une Société dont le but était de confier à un petit nombre d'hommes les meilleurs, les plus sagement choisis et les mieux éprouvés certaines vérités consolantes, importantes pour l'humanité tout entière et transmises depuis l'antiquité la plus reculée, sans avoir jamais été profanées par toutes les écoles antiques de sagesse, d'une Société que Dieu et la Nature avaient destinée de tout temps à revendiquer les droits de l'humanité opprimée, de la vertu persécutée et de la sagesse outragée », Knigge se livrait à une critique impitoyable de tous les Systèmes rivaux, sous prétexte de résumer l'histoire de la Franc-Maçonnerie pendant les dernières années. Reprenant la thèse de Bode, il soutenait que les Jésuites étaient les auteurs responsables et intéressés de toutes les extravagances qui avaient détourné la Franc-Maçonnerie de sa route : les inventeurs de la légende templière au profit des Stuarts, les instigateurs de Hund, de Johnson, de Starck et de ses Clercs, enfin des Rose-Croix. Il contestait toute valeur morale à la Stricte Observance, ce Système qui avait su uniquement flatter les passions égoïstes de toutes les classes de la Société, où « les princes espéraient trouver des trésors, la puissance et la domination, les valets des princes des cordons et une protection puissante, où les bourgeois vaniteux étaient heureux de recevoir les titres d'une nouvelle chevalerie, où les rêveurs se voyaient déjà en pensée dans la société d'êtres supraterrrestres ». Il raillait les chefs de l'Ordre templier, qui, après avoir pendant douze ans

1. Endl. Erkl., 104. — Nettelbladt (471) croit que cette circulaire fut expédiée à la fin de 1782. Mais il ressort de deux lettres de Weishaupt à Zwack (N. O. S., 84, 97), d'une lettre de Knigge au même (N. O. S., 110), d'une lettre de Saint-Théodore au Grand Orient de Varsovie (G. H. A., IV, 117) et d'un accusé de réception du Haut Chapitre Ecossais de Ratisbonne (G. H. A., IV, 226) qu'elle ne fut approuvée par l'Aréopage et expédiée qu'à la fin de janvier 1783. — 2. N. O. S., II, 135-159.

poursuivi des chimères, se décidait enfin à envoyer Waechter auprès du Prétendant et apprenait trop tard que de Hund ne leur avait raconté que des fables absurdes. Plus ignares encore et plus dangereux aussi lui paraissaient les Rose-Croix avec leur Système basé sur les théories hermétiques qu'ils comprenaient d'ailleurs tout de travers, pauvres gens « égarés de la façon la plus astucieuse par quelques imposteurs ignorants qui voulaient non pas enseigner mais s'instruire, faire des recherches et mettre sous leur domination toutes les Loges maçonniques ». Il reconnaissait au Rite de Zinnendorf quelques bons côtés, avouant « qu'il savait animer ses gens du même esprit, les former pour la plupart à la vertu, à la politesse et à la bienfaisance, qu'il suivait toujours paisiblement sa route et qu'il n'y avait rien à en dire publiquement »¹, mais il rappelait que Zinnendorf prétendait être entré en Suède en relations avec les véritables et sages Clercs, ce qui rendait toute sa Maçonnerie terriblement suspecte. Après avoir ainsi répandu sur les autres Systèmes le ridicule ou la suspicion, le manifeste faisait connaître les Statuts Généraux de la Fédération et promettait que la liste des Loges Confédérées « dont le chiffre était déjà assez élevé » serait communiquée à toute Loge qui enverrait une demande d'affiliation signée de la majorité de ses membres².

Les réponses que reçurent les deux communications officielles de Saint-Théodore furent, du moins autant que permettent d'en juger les documents qui nous restent, peu nombreuses, tardives et en général assez froides. Si le Sacré Chapitre de la Loge Saint-Charles de l'Union à l'Orient de Mannheim annonçait, le 11 février 1783, que sa Loge avait décidé de réduire le tribut payé jusqu'alors à Royal York en la sommant de communiquer la Lumière qu'elle avait promise et qu'elle refusait toujours³, le Haut Chapitre Vieil Ecossais de Ratisbonne se contentait d'accuser, le 28 février, réception du projet de Fédération en remettant à plus tard de répondre sur le fond⁴ et la Loge la Sagesse de Potsdam blâmait le 17 mai, en termes courtois mais fort nets, la Loge Théodore d'avoir rompu avec sa Mère Loge⁵. La Loge Frédéric à l'Amitié de Cassel, sans vouloir entrer dans les raisons qui avaient amené la rupture, se déclarait prête à mettre dans sa liaison avec la Loge Saint-Théodore toute l'intimité que celle-ci pourrait souhaiter et elle chargeait Mauvil-

1. Knigge était tenu à quelques ménagements pour les Zinnendorffistes auxquels il venait de proposer une alliance.

2. A la circulaire était annexé un Tableau de la Direction Nationale d'Allemagne. Il était calqué sur le Plan d'organisation de l'Ordre des Illuminés avec cette différence que les localités étaient désignées par leur nom profane et que les Directoires Ecossais étaient placés au chef-lieu des Préfectures Illuminées. Le Directoire Ecossais de Munich venait en tête de liste.

3. G. H. A. IV, 216. — 4. G. H. A. IV, 226.

5. G. H. A. IV, 227. — La lettre ne porte pas le nom de la Loge. Mais d'après le Hdb. d. F. M. 1900. Art. Potsdam, la « Sagesse » était à Potsdam la seule Loge-fille de Royal York.

lon de conférer avec le Grand Secrétaire Provincial Savioli sur les détails relatifs à la Confédération⁶. Mais Mauvillon prévenait Savioli qu'il lui fallait agir avec beaucoup de prudence pour ne pas amener un schisme dans la Loge et que, comme « la manière d'entrer dans une parfaite intimité de liaison avec le Chapitre Saint-Théodore emportait un concert parfait touchant les hauts grades », il jugeait nécessaire de travailler avec Savioli seulement, jusqu'au moment où ils pourraient, d'un commun accord, mettre les résultats de leurs travaux sous les yeux des frères⁷.

Plus encourageantes avaient paru d'abord les dispositions de la Grande Maîtrise Nationale du Royaume de Pologne et de Lithuanie au Grand Orient de Varsovie⁸. Par une lettre signée du Grand Maître comte Ignace Potocki, du Député Grand Maître baron d'Heyking et du Grand Secrétaire d'Elie d'Aloye les membres du Grand Orient, qui avaient à se plaindre de Royal York⁹, manifestaient le désir d'entrer en correspondance intime et suivie avec « les Loges et les Orientis qui, incapables comme eux, de souffrir aucun joug étranger, jouissaient comme eux de la liberté sacrée, caractère distinctif de la vraie Maçonnerie¹⁰ », et ils chargeaient le baron d'Heyking de conduire les négociations avec Savioli qu'il avait connu dans sa jeunesse à Munich. La joie de Weishaupt avait été grande à la nouvelle de ces ouvertures ; il avait ordonné de faire, à l'intention de Varsovie, la première copie du manifeste aux Loges allemandes¹¹ et la Loge Saint-Théodore avait envoyé une réponse officielle le 22 janvier 1783 au Grand Orient de Varsovie¹². Pourtant les

1. G. H. A. IV, 225 et 235. La première lettre est sans date, la deuxième est du 15 mai 1783.

2. Mauvillon à Savioli, 20 mai 1783, G. H. A. IV, 228.

3. La Franc-Maçonnerie était en Pologne une société très aristocratique. La Loge fondée par quelques nobles à la cour de Frédéric-Auguste II avait cessé ses travaux en 1739, à l'apparition de la bulle lancée par Clément XII contre la Franc-Maçonnerie. Mais, dès 1742, avait été ouverte à Wisniewitz une nouvelle Loge imitée en 1744 par « Les Trois Frères » à Varsovie et en 1747 par les « Trois Déesses » à Lemberg. En 1749, le colonel Jean de Thoux de Salvarte avait fondé à Varsovie la Loge « Le Bon Berger » très florissante sous le règne de Stanislas-Auguste II. Le Maître en Chaire de cette Loge, le comte Moszynski, était passé à la Stricte Observance et devenu Eques à Rupe Alba Coronata. Il avait établi avec Alois comte de Bruehl (Eques à Gladio Ancipiti) une nouvelle Loge « Le Vertueux Sarmate » qui s'affilia à la Stricte Observance et se proclama en 1769 Grande Loge de Pologne. Cette autorité maçonnique avait créé d'autres Loges à Varsovie, Bialystok, Marienbourg, Dantzic et Lemberg. En 1774, un officier, Jean de Clemens, avait fondé à Lemberg la Loge « Les Trois Etendards », qui avait reçu une patente de la Préfecture templière Rodomskoy (Prague). (Absh. II, 190-196).

4. Cette Loge avait reçu de Royal York en 1779 une constitution provisoire avec promesse qu'elle serait confirmée par Londres dans les six mois. Royal York n'ayant pas tenu parole, les Polonais avaient obtenu le 4 août 1780, par l'intermédiaire de la Loge « la Discrétion » de Pétersbourg, une constitution de Grande Maîtrise délivrée par Londres. Royal York, blessée de ce qu'ils se fussent ainsi passés d'elle, semblait éviter de reconnaître formellement le Grand Orient de Varsovie.

5. G. H. A. IV, 223. En français, 14 décembre 1782. — 6. N. O. S., 84. — 7. G. H. A. IV, 117.

pourparlers n'aboutirent qu'en partie. Un acte formel d'union fut signé le 18 mars par la Grande Loge du Grand Orient de Varsovie, qui chargea Savioli de la représenter auprès du Sacré Directoire de Bavière¹, mais cette alliance ne concernait que les grades symboliques d'après le programme même de la Fédération des Loges et les Polonais refusèrent d'entrer en rapports avec les « dignes Pères de la liberté maçonnique ». Si le Grand Orient de Varsovie avait formé, quatre ans auparavant, le projet « d'établir une *union mystique* depuis les bords glacés de la Néva jusqu'aux rives fortunées du Tibre et de la Tamise », il voulait que cette union fût conclue entre égaux et il déclarait qu'il n'accepterait jamais un rite qui le priverait de son indépendance et de sa souveraineté dans ses Etats. Les Polonais avaient, pour cette raison, toujours refusé d'accepter « le Système de Brunswick » (la Stricte Observance) et « tout en portant à la Loge Métropole de Londres, Mère de leur Grand Orient, un respect filial, ils se considéraient comme des enfants, qui, devenus majeurs, jouissent des mêmes droits que leurs parents ». Aussi la Grande Loge, chargée de la direction de la Franc-Maçonnerie « extérieure », avait-elle accepté un traité d'alliance qui respectait ses droits souverains, mais le Sacré Chapitre, dont dépendait la Maçonnerie « dogmatique », c'est-à-dire les grades supérieurs aux trois grades symboliques, ne voulait pas conclure de traité particulier avec les Illuminés avant d'être fixé sur la nature des hauts grades auxquels Savioli faisait allusion et Heyking, tout en convenant que les Loges anglaises lui semblaient assez ignorantes sur les questions maçonniques, que les grades français étaient des inventions ridicules et que les lumières des Rose-Croix étaient vacillantes, obscures et peu satisfaisantes, ne répondait aux avances insidieuses de Savioli et de la Loge Saint-Théodore² qu'en proposant de réunir un Congrès « qui seul pourrait donner à ce plan sublime (identité des travaux à peu près complète, conformité des principes, communication des lumières) les derniers degrés de perfection »³. C'étaient là des exigences auxquelles les Illuminés n'étaient pas disposés à se soumettre et ils durent se contenter d'une union qui n'apportait à leur Ordre aucune force nouvelle.

Après plusieurs mois de négociations la Loge Théodore n'avait, à la Saint Jean 1783, reçu d'adhésion à la Fédération que de la part de la Grande Loge de Varsovie, de la Loge aux Sept Sages de Linz⁴, des Loges de Mannheim⁵,

Lautern et Cassel. Si l'on joint à cette liste le nom de la Loge Augusta aux Trois Couronnes de Freysingen, qui avait témoigné à sa Mère Loge le désir d'entrer dans la Confédération et avait été consacrée le 21 juillet 1783 d'après le nouveau rituel par le frère Périclès (baron Ecker), délégué à cet effet¹ et celui de la Loge Saint-Joseph de Vienne, qui, sur une invitation de la Loge Saint-Théodore envoyée en janvier 1783², avait conclu avec elle « un traité formel stipulant une union intime »³ sans que nous sachions d'ailleurs jusqu'où allait cette intimité, on constate que le corps de Loges révé par Weishaupt se composait de sept Loges en tout⁴.

Cet insuccès s'explique en partie par le peu de prestige dont jouissait auprès des autres Loges Saint-Théodore, de fondation récente, et par la précipitation maladroite avec laquelle les Illuminés avaient dévoilé leur véritable but, effrayant ainsi ceux-là mêmes que le prétexte si habilement choisi devait attirer; mais la principale cause de leur échec fut l'initiative prise par un groupe de Maçons plus connus et aussi plus sincères, qui tentèrent de réaliser sans arrière-pensée l'idée que les chefs de l'Illuminisme avaient cherché seulement à exploiter.

Nous avons vu avec quelles difficultés Knigge était parvenu à faire des recrues à Francfort et combien Weishaupt était mécontent du mauvais esprit des Illuminés francfortois. Si certains membres de l'« Union » s'étaient laissés enrôler, d'ailleurs sans enthousiasme, c'est qu'ils comptaient trouver dans l'Ordre un allié contre les grades templiers et mystiques dont ils avaient toujours été les adversaires déclarés; mais leur esprit « républicain » s'accommodait mal d'obéir, eux qui par surcroît étaient membres d'une vieille Loge Provinciale anglaise, à une Société très autoritaire et en partie inconnue. Convaincus que l'essence de la Franc-Maçonnerie se trouvait contenue dans le rituel des trois grades symboliques, ils se sentaient pleins de défiance pour les hauts grades de l'Illuminisme. Aussi la tentative de réforme qu'entreprenait en apparence la Fédération des Loges devait-elle avoir en eux des partisans zélés, à condition qu'elle fût un but et non un moyen. Ils trouvèrent un allié en Dittfurth. Celui-ci n'était aussi qu'un Illuminé occasionnel et son attitude au Convent, attitude qui avait fort scandalisé Knigge, prouvait qu'il faisait passer la défense de ses idées avant les intérêts de l'Illuminisme. Knigge l'avait accusé de s'être conduit, dès les premières séances du Convent, avec tant de maladresse et d'imprudence que non seulement il avait perdu toute influence, mais qu'on avait

1. Heyking à Savioli, G. H. A., IV, 236.

2. Elle avait donné à Savioli pleins pouvoirs pour entrer avec Heyking dans tous les détails non seulement relatifs à la Confédération, mais aussi « de tous les grades supérieurs avec lequel il peut s'expliquer sans réserve ». — 3. G. H. A., IV, 233, 236.

4. Lettre de la Loge Joseph à l'Aigle Impérial de Wetlar à la Loge Saint-Théodore, 3 juillet 1783. G. H. A., IV, 234. — 5. Cette Loge établie le 31 mars 1783 avait immédiatement notifié sa fondation à la Loge Saint-Théodore. G. H. A., IV, 231.

1. B. U. M. A., 67 et 99. — 2. Weishaupt à Zwack, 11 janvier 1783, N. O. S., 4. — 3. N. O. S., 8.

4. Il semble que les autres Loges-filles de Saint-Théodore, les Loges de Eichstaedt, Burghausen et Griessbach, étaient déjà entrées en sommeil à cette époque.

même établi tout de suite une commission spéciale dont il avait été exclu¹. Il lui reprochait aussi d'avoir étalé si naïvement son déisme que ses discours n'avaient pu faire bonne impression sur aucun des délégués². Il est possible que ces reproches fussent justifiés, car Dittfurth était un homme violent et entier, mais ils établissent, en tous cas, que Dittfurth avait moins songé à travailler pour l'Ordre des Illuminés qu'à faire prévaloir ses idées et que, s'il avait manœuvré pour lui, c'est parce que cette Société était opposée aux tendances mystiques. Mis en rapport par l'Ordre lui-même avec les Maçons de Francfort qui en faisaient partie, il eut l'occasion de s'entretenir avec eux du plan de Weishaupt et de Knigge. Il fut décidé que ce plan serait repris et exécuté loyalement.

Il est vrai que, si l'entreprise réussissait, son succès présenterait des avantages auxquels les participants ne pouvaient rester indifférents. La Loge l'Union se trouvait, en effet, dans une situation assez embarrassante en ce moment. Son Maître ou Chaire Gogel, auquel la Grande Loge de Londres avait autrefois donné une patente nominative de Grand Maître Provincial, était mort le 12 mars 1782. Le nouveau Maître en Chaire Passavant, ayant demandé à Londres une patente semblable, s'était vu renvoyer à la Grande Loge Nationale, à laquelle la Grande Loge d'Angleterre avait, par traité du 30 novembre 1773, accordé une autorité absolue sur les Loges allemandes avec le titre de Loge Provinciale pour toute l'Allemagne. L'Union, ne voulant pas reconnaître ce traité qui lésait ses privilèges particuliers, ni se soumettre au rite de Zinnendorf, s'était, le 29 novembre 1782, déclarée indépendante de Londres en conservant le titre de Loge Provinciale de Francfort. Pour justifier ce titre et le rang qu'il indiquait, il lui fallait trouver un certain nombre de Loges disposées à lui reconnaître la qualité d'autorité maçonnique. En se mettant à la tête d'une Fédération de Loges bleues, elle pouvait obtenir ce résultat. Dittfurth, de son côté, pouvait prétendre à jouer dans la nouvelle association un rôle plus prépondérant que celui qui lui était attribué dans l'Ordre des Illuminés comme Provincial d'Ionie. Mais, cette part faite à la vanité humaine, il faut reconnaître que le plan des associés l'emportait en franchise et en logique sur celui des chefs de l'Illuminisme et il n'est pas douteux qu'ils croyaient, en l'exécutant sincèrement, revenir, autant que les circonstances le permettaient, à la vraie Maçonnerie primitive.

Ils remanièrent le projet présenté par Dittfurth au Convent de Wilhelmshad : l'établissement d'un quatrième grade fut provisoirement ajourné, le nouveau rituel fut rédigé d'après celui pratiqué depuis longtemps dans la Loge l'Union et arrêté après que les Loges de Francfort et de

Wetzlar se furent fait des concessions réciproques, enfin la circulaire de Knigge, qui venait de paraître, fut remaniée par Broenner avec l'approbation de Dittfurth¹. Le 11 mars 1683, la Loge Saint-Joseph à l'Aigle Impérial de Wetzlar se retira de la Stricte Observance par une déclaration adressée à Ferdinand de Brunswick et affranchit de l'autorité de sa Loge Ecossaise toutes les Loges symboliques qui en dépendaient jusqu'alors. Un contrat fut passé entre elle et la Loge l'Union, en vertu duquel les deux Loges se donnaient le titre de Loges Directoriales et devaient diriger conjointement le nouveau Système. Le 18-21 mars 1783, elles lançaient la circulaire due à la plume de Broenner invitant les autres Loges à adhérer au Système des « Loges alliées pour rétablir l'Art Royal de l'ancienne Franc-Maçonnerie », titre qui fut bientôt remplacé par celui moins encombrant d'« Alliance Eclectique »².

1. Nettelbladt (427) en attribue la paternité à Dittfurth lui-même. En février 1783, la Loge Joseph aux Trois Casques avait, poussée par Minos (Dittfurth) et Prométhée (Lage) (de Riedesel, assesseur au Tribunal d'Empire), adressé à Ferdinand de Brunswick une lettre que celui-ci trouva très irrespectueuse et J. Molay (le procureur près le Tribunal de Borsel) lui avait envoyé sa démission de Procurator Domorum de la huitième Province templière, fonctions qu'il exerçait depuis 8 ans. Dans sa réponse, datée du 15 mars suivant, le duc se plaignait de ce que la Loge eût fait imprimer sa lettre et l'eût envoyée à tous les frères « aimant de la liberté » et il déclarait rompre toutes relations avec Joseph aux Trois Casques. (G. H. A. II, 112-118.)

2. L'Alliance Eclectique est la première manifestation du mouvement de réaction contre les hauts grades. Sa mémoire est, à ce titre, chère aux Maçons allemands modernes qui sont revenus à la seule Maçonnerie symbolique et, comme la réputation révolutionnaire de l'illuminisme bavarois effaroucha un peu leur loyalisme monarchique et leur modérantisme religieux, ils n'admettent pas volontiers qu'il y ait eu filiation entre l'Ordre de Weishaupt et le Système des deux Loges Directoriales. C'est ainsi que le Hdb. d. F. M. 1900 (Art. Frankfurt) prétend que ni Knigge ni l'illuminisme n'ont eu part à la fondation de l'Alliance Eclectique, parce que Knigge, qui avait d'abord songé avec les Maçons de Francfort à établir une association rejetant tous les Systèmes, se consacra ensuite complètement à l'illuminisme, de sorte que l'entreprise fut continuée sans lui. L'auteur anonyme ne reconnaît d'autre mérite à Knigge que d'avoir eu l'idée de fonder un club maçonnique à Francfort et il avance que les idées fondamentales de l'Alliance des Loges venaient de Dittfurth. Il est très possible que l'idée génératrice de l'Alliance Eclectique ait germé d'elle-même dans le cerveau de Dittfurth, mais il semble qu'elle est arrivée d'abord à maturité dans celui de Knigge. En effet, il est à remarquer que ce dernier disait, dans son deuxième Plan de réforme, que le vrai moyen de réconcilier tous les Systèmes maçonniques était de « ne considérer comme articles de foi obligatoires pour tout vrai Maçon que les points sur lesquels tous les systèmes pouvaient tomber d'accord », c'est-à-dire en d'autres termes les rituels des trois grades symboliques débarrassés de toute allusion aux différents hauts grades, tandis que le système de Dittfurth se composait essentiellement de quatre grades. Il est vrai que le projet d'établir des relations fraternelles entre toutes les Loges bleues, proposé par Dittfurth au Convent de Wilhelmshad, se rapproche beaucoup du plan de l'Alliance Eclectique, mais Knigge affirme, dans son rapport de janvier 1783 (N. O. S., 2093q), qu'il en est lui-même l'auteur et il semble bien que le titre donné par Dittfurth à ce Système est de l'invention de Knigge. Il ressort en tout cas ce qui vient d'être exposé que la Fédération des Loges entreprise par les Illuminés est la première réalisation de cette idée et que les fondateurs de l'Alliance Eclectique n'ont fait que la reprendre et l'appliquer pour elle-même. Il est évident, en effet, que la rédaction de la circulaire envoyée par les

Les principes sur lesquels reposait l'Alliance Eclectique¹ étaient identiques à ceux exposés dans la circulaire de Knigge : alliance de toutes les Loges cultivant les trois grades symboliques d'après un même rituel ; autorisation pour toutes les Loges adhérentes de cultiver tous les hauts grades qui leur plairaient et même de conserver au-dessus d'elles des Loges Ecossaises, étant bien entendu que l'Alliance ne reconnaissait aucun des grades supérieurs à celui de Maître et ignorait l'existence de toute Loge Ecossaise ; autorisation pour tous les frères appartenant à l'Alliance d'entrer dans d'autres Systèmes, à condition de ne pas se prévaloir des grades qu'ils y auraient obtenus, de ne pas faire de prosélytisme dans les Loges bleues et de ne pas chercher à modifier les trois grades symboliques ; élection à vie ou à temps du Maître en Chaire et des deux Surveillants par les Maîtres de la Loge ; suppression du tribut payé jusqu'alors aux Mères Loges ; autonomie des Loges au point de vue financier et pour l'administration intérieure. Sur un point de détail seulement, l'Alliance Eclectique se séparait de la Fédération des Loges : son organisation plus simple ne connaissait ni Provinces, ni Directoires, ni Inspections ; toutes les Loges alliées étaient directement en rapport avec les deux Loges Directoriales qui leur servaient d'intermédiaire pour la correspondance et constituaient les nouvelles Loges par patentes délivrées gratuitement.

Mais, si la circulaire de l'Alliance n'apportait en somme rien de nouveau, elle était rédigée d'un tout autre ton que celle de Knigge : ici plus d'attaques véhémentes ou perfides contre les autres Systèmes, plus d'allusions à un rite mystérieux, mais un exposé clair et franc du point de vue élevé où se plaçaient les auteurs du projet : « Observons, disaient-ils, dans le monde profane et dans le monde maçonnique une sage neutralité vis-à-vis de tous les Systèmes connus actuellement et dont aucun n'a pu, jusqu'à ce jour, prouver son authenticité. Supprimons tout ce qui, chez nous, peut inspirer des soupçons à l'autorité séculière. Que chaque Loge ne soit responsable que vis-à-vis d'elle-même des hauts grades qu'elle cultive et qui ne sont pas le bien commun de la Maçonnerie. Rétablissons avant tout, chers et respectables Frères, la vraie Maçonnerie en cet état de simplicité et de pureté où elle se trouvait il n'y a pas encore longtemps, avant l'éclosion de tous

Loges Directoriales a, ainsi que le reconnaît Nettelbladt (477), emprunté à celle écrite par Knigge (N. O. S., 155-159) les idées essentielles, et c'est un fait, comme le constate le Hdb. d. F. M. 1865 (I, 266), que le plan de l'Alliance Eclectique a pour auteurs quelques membres de l'Ordre des Illuminés. Enfin Hertel, qui était au courant de tous les projets de l'Ordre, écrivait à son confident Hoheneicher le 20 mai 1783 (B. U. M. P., 137) : « Est-ce que vous n'avez pas encore reçu de Celse (Bader) la Circulaire de Francfort et Wetzlar au sujet de la nouvelle organisation de la Franc-Maçonnerie, le plan vient de l'Ordre. » N'est-il pas curieux de noter encore que Weishaupt parle d'organiser une « Eclectique » le 11 janvier 1783, c'est-à-dire deux mois avant que l'Alliance du même nom fût fondée.

1. Cf. la circulaire reproduite dans Hdb. d. F. M. 1865, I, 266-268.

ces Systèmes. Nous nous défendons pourtant de porter un jugement sur l'utilité, l'authenticité et la validité des preuves de tous ces Systèmes, parce que, à notre avis, la tolérance est le devoir fondamental de notre Ordre ; nous nous contentons de faire remarquer, en nous appuyant sur les faits, que l'introduction des hauts grades a amené ces dissensions, ces schismes, qui ont enlevé à notre Ordre une si grande partie de sa valeur. Nous en tirons la conclusion indubitable que, dans une Société comme la nôtre, doivent régner la liberté et la conviction intime et que la raison ne s'y laisse point donner d'ordres. Imitons donc ces hommes célèbres de l'antiquité, ces philosophes éclectiques, qui, sans se rendre esclaves d'aucun système philosophique particulier, puisaient dans tous les systèmes ce qu'il y avait de meilleur et de plus satisfaisant pour la raison et notre Maçonnerie éclectique sera certainement dans l'avenir la meilleure de toutes¹ ».

L'initiative des Loges de Francfort et de Wetzlar ne parut pas dangereuse aux chefs de l'Illuminisme. Knigge parlait avec quelque mépris, dans une lettre à Ruedinger le 28 mars 1783², de la tentative des Maçons de Francfort pour former une nouvelle association et Weishaupt, qui espérait, le 11 janvier 1783, que la Loge d'Edesse (Francfort) passerait du côté de l'Ordre sitôt que celui-ci aurait formé un corps de Loges³, put y voir une adhésion involontaire de l'Union à l'Illuminisme. D'ailleurs ils s'aperçurent bientôt que la confusion qui s'établissait dans l'esprit des Maçons pouvait être avantageuse à leur Fédération, la Loge de Francfort dont on connaissait la longue et courageuse fidélité à la Maçonnerie anglaise jouissant d'une autorité morale à laquelle Saint-Théodore ne pouvait prétendre. La Loge de Cassel, restée d'abord très fraîche aux ouvertures venues de Munich, ne s'était décidée à entrer dans la Fédération qu'après avoir reçu la circulaire des deux Loges Directoriales⁴, et Mauvillon écrivait le 20 mai 1783 à Savioli : « Instruit que le circulaire envoyé aux Loges, dont notre planche parle, par celles de Francfort et de Wetzlar, devait leur parvenir incessamment, puisque j'ai été chargé d'en faire la traduction en français, je pensais que vous deviez avoir le même objet en vue, puisque les principes développés dans ce circulaire et dans votre

1. Hdb. d. F. M. 1865, I, 267. — 2. Nettelbladt, 474. — 3. Weishaupt à Zwack, N. O. S., 84.

4. « Nous avons la faveur de vous marquer qu'outre votre invitation d'accéder à la Confédération de plusieurs Loges pour le rétablissement de l'ancienne et véritable Franc-Maçonnerie, nous avons encore reçu le Circulaire qu'ont fait rouler à ce sujet les Loges de Francfort et de Wetzlar. Pénétrés de la vérité de ce que vous dites, très chers Frères, et de ce que contient ledit Circulaire sur les désordres qui s'y sont glissés et sur leurs causes, nous avons pris, dans la dernière Loge que nous avons tenue, la résolution d'accéder à cette union des Loges, fondée sur des principes aussi raisonnables qu'utiles à l'humanité. » (Lettre de la Loge Frédéric à l'Amitié de Cassel à la Loge Théodore, 14 mai 1783 ; en français ; G. H. A. IV, 235.)

lettre étaient si parfaitement les mêmes. Or, sachant combien l'exemple de la Loge de Francfort influe dans la nôtre, dont plusieurs membres y vont toutes les foires, je jugeai que cette réunion d'invitations ferait le meilleur effet et la suite m'a fait voir que je ne m'étais pas trompé¹. » De même, quand la majorité des membres de la Loge « Les Trois Montagnes » d'Innsbruck, où les Illuminés avaient des adeptes, décida d'ajourner sa réponse à la circulaire de l'Alliance Eclectique, la minorité, comprenant tous les Illuminés, se retira pour fonder une nouvelle Loge qui écrivit sur sa bannière, non seulement les principes de l'Eclectisme, mais aussi ceux de l'Illuminisme².

Ces expériences décidèrent les chefs de l'Ordre à adhérer à l'Alliance Eclectique. D'ailleurs, ce qui pouvait les rassurer c'est que l'Ordre avait des adhérents parmi les membres de l'Alliance Eclectique. La commission chargée de rédiger le nouveau Code maçonnique comptait trois Illuminés : Brønner, Dittfurth et du Fay. Dans la Loge de Francfort, le Premier Surveillant, Brønner déjà nommé, et le Trésorier Leonhardi étaient Illuminés, de même le Maître en Chaire (Dittfurth) et le Premier Surveillant (Hoffmann) de la Loge de Wetzlar. Le 3 juillet 1783, la Loge Saint-Théodore annonçait son adhésion aux deux Loges Directoriales et leur faisait connaître les heureux résultats de ses négociations avec le Grand Orient de Varsovie, les Loges de Linz, Mannheim, Lautern et Cassel³. Le 1^{er} août, les Loges Directoriales lui donnaient acte de son adhésion par le document suivant⁴ : « Nous, Grand Maître Provincial, Député Grand Maître Provincial, Grands Surveillants, Grands Officiers et membres des deux Révérendissimes Loges Directoriales de Francfort et Wetzlar, faisons savoir par les présentes que le Très Respectable Frère Costanzo, conseiller de la Chambre des Finances de l'Electeur de Bavière à Munich, nous ayant fait savoir au nom de la Très Respectable Loge Maçonnique Théodore au Bon Conseil de cette ville, que ladite Loge désirait vivement adhérer à l'Alliance Maçonnique Eclectique dont nous avons annoncé la fondation au mois de mars dernier et sous les conditions énoncées dans notre circulaire, nous n'avons pas eu la moindre hésitation à accueillir favorablement sa demande et à le recevoir avec la dite Loge Théodore au Bon Conseil, ainsi que toutes les Loges qu'il pourra avoir l'occasion de fonder dans la même contrée pour répandre la Franco-Maçonnerie de l'Alliance Eclectique, mais sous la condition expresse de ne recevoir aucune personne indigne, serviteurs infidèles ou encore membres scandaleux de l'Eglise Chrétienne et par contre d'employer tous les moyens permis pour faire des jeunes gens des hommes bons et utiles, de leur enseigner de la façon la plus efficace l'amour

de la Sagesse, de la Vertu, de la Patrie, et particulièrement la fidélité envers leur souverain, de leur donner, par une préparation et une éducation adéquates, les moyens les plus rapides et les plus sûrs de parvenir à cet état de perfection. Nous reconnaissons et déclarons, par suite, aussi bien la dite Loge Théodore au Bon Conseil que toutes les Loges qui en dépendent pour Loges-sœurs unies à nous pour le rétablissement de l'Ancien Art Royal de la Franco-Maçonnerie et enjoignons à toutes les Loges alliées de les considérer comme telles. Au surplus, nous laissons à la dite Loge et à toutes les Loges qui en dépendent le soin d'employer les cotisations au profit des pauvres, pour l'encouragement des talents et autres institutions contribuant vraiment à l'honneur et au bien-être de la patrie. En foi de quoi et sur la requête du dit Très Respectable Frère comte de Costanzo, le présent acte de fraternisation a été signé dans les deux Loges Directoriales et revêtu de leur sceau. »

Des relations suivies s'établirent entre les trois Loges. Le 6 août, la Loge Joseph à l'Aigle Impérial informait la Loge Théodore qu'elle avait chargé son Premier Surveillant, le Frère Hoffmann, conseiller aulique et procureur auprès de la Chambre Impériale (Cudworth en Illuminisme), de représenter chez elle la dite Loge Théodore. Le 11 août la Loge l'Union accusait réception des lettres d'adhésion des Loges de Mannheim et de Cassel, promettait d'écrire au Grand Orient de Varsovie et à la Loge de Linz aussitôt qu'elle aurait reçu leurs adresses et envoyait à la Loge Théodore la liste de ses membres, en la priant d'y choisir le frère qui serait chargé de la représenter auprès de la Loge Directoriale de Francfort et de lui communiquer toutes les nouvelles qui pourraient l'intéresser¹. De son côté, la Loge Théodore remplissait consciencieusement les devoirs que lui imposait son affiliation à l'Alliance Eclectique. Elle communiquait aux deux Loges Directoriales qu'elle appelait « Directoire National Allemand », la lettre que lui avaient envoyée, le 14 décembre 1782, les frères de Pologne². Le 30 juillet 1783, son Chapitre Secret adressait au nom des Supérieurs Suprêmes à « M. Simon Kuestner le Jeune à Francfort-sur-le-Mein » (Avicenne en Illuminisme) ou à « M. de Dittfurth, assesseur de la Chambre Impériale de et à Wetzlar » les frères de Constance qui lui avaient demandé, par l'intermédiaire de la Loge Augusta aux Trois Couronnes de Freysingen, l'autorisation de fonder dans leur ville une Loge adhérent à la Fédération des Loges³. Le 27 décembre 1783, la Loge des Officiers d'Athènes, après avoir accepté la démission d'Atticus (baron Strommer de Freysing) en ce qui concernait l'Ordre, décidait que la Loge lui accorderait un Demissorium aussitôt qu'il aurait payé ses cotisations en retard et que cette démission serait portée alors à la connaissance de la

1. G. H. A. IV, 228, en français. — 2. Abaß, V, 13. — 3. G. H. A. IV, 234. — 4. *Volks-
Gesch. d. Verfolg.* E, 251-253.

1. G. H. A. IV, 237. — 2. G. H. A. IV, 117. — 3. B. U. M. A. 45-47.

Loge Directoriale de la Franc-Maçonnerie Eclectique siégeant à Francfort pour que celle-ci en informe « les autres Loges confédérées avec nous ¹ ».

L'association que l'Ordre avait conclue avec l'Alliance Eclectique ne lui apporta aucun avantage positif. L'Alliance avait bien, par dérogation à ses principes, officiellement reconnu l'organisation particulière de l'Ordre en faisant allusion dans l'acte de « fraternisation » à l'existence de la Pépinière et elle avait admis que la Loge Théodore fit mention dans ses communications de ses Supérieurs Suprêmes, mais c'étaient là des satisfactions platoniques. A partir du moment où Dittfurth et ses amis de Wetzlar et de Francfort eurent fondé un Système répondant mieux à leurs aspirations, ils ne s'occupèrent plus sérieusement de l'Ordre bavarois ².

L'entreprise des Illuminés perdait toute chance de succès du jour où l'Alliance Eclectique fut constituée. Leur Fédération, forcée de se mettre à la remorque des Loges Directoriales, ne pouvait plus rien prendre dans ses filets sournoisement tendus ³.

1. B. U. M., B. 52.

2. A partir de 1783 les Illuminés ne firent plus une seule recrue à Francfort.

3. Non seulement la plus grande partie des Loges bleues qui avaient dépendu de la Loge Joseph à l'Aigle Impérial adhèrent à l'Alliance Eclectique, mais encore des Loges comme celles de « Louis aux Trois Lions d'Or » à Giessen et « la Constance » à Aix-la-Chapelle, dont Knigge avait recruté les Maîtres en Chaire en 1781-1782, passèrent à l'association rivale, trompant ainsi les espérances des Illuminés.

CHAPITRE II

L'Apogée

Recrutement à partir de 1782. — Situation de l'Ordre à Munich et en Bavière.

— *Population des Provinces et des Préfectures en 1784. — Les Illuminés de Weimar et de Gotha. — Les Illuminés autrichiens. — Effectif probable de l'Ordre à son apogée. — Les opposants : Lavater, Nicolai. — Les adversaires : les Rose-Croix ; progrès de la secte ; les Rose-Croix de Bavière. — Querelles entre les chefs de l'Ordre. — Brouille de Weishaupt et de Knigge. — Retraite de Knigge.*

Si la tentative d'enrôlement en masse, dont la Fédération des Loges était le prétexte, échoua complètement, le recrutement individuel se poursuivit d'une façon assez satisfaisante pendant les deux années qui s'écoulèrent après le Convent de Wilhelmsbad, de sorte qu'à la fin de 1784 l'Ordre avait sensiblement augmenté le nombre de ses adhérents et celui des localités où il comptait des affiliés.

En Bavière, les mêmes causes qui avaient favorisé le développement de l'Ordre continuaient à lui amener des recrues. Lorsqu'en 1777 Charles-Théodore, successeur de Maximilien-Joseph, était arrivé à Munich, les classes cultivées avaient beaucoup espéré de lui. Ce prince s'était fait, par la façon dont il avait gouverné jusqu'alors les provinces du Rhin en qualité d'Electeur Palatin, une réputation de souverain éclairé et libéral. Il avait été en correspondance avec Voltaire et l'avait invité à venir le voir à Mannheim sa résidence. Son ministre de Hompesch, aidé par quelques autres conseillers de l'Electeur, cherchait à marcher avec son temps et le précédait même pour les finances et l'administration. Sous la présidence d'Hompesch, F.-H. Jacobi avait été appelé quelque temps au ministère pour appliquer les idées physiocratiques. Charles-Théodore protégeait les arts, il avait fondé une Académie, et le théâtre de Mannheim avait représenté deux opéras allemands composés sur des livrets tirés d'Euripide par Wieland, des pièces d'Iffland où s'exprimait l'humanitarisme à la mode et les révolutionnaires *Brigands*

de Schiller¹. Pendant les deux premières années de son gouvernement, le nouvel Electeur de Bavière avait justifié les espérances qu'avait fait naître son avènement. Si les protestants avaient continué à être exclus de toutes les fonctions de l'Etat et de la commune, jusque dans les provinces où les catholiques étaient en minorité², l'enseignement donné aux enfants de la bourgeoisie dans les écoles communales et municipales de Bavière avait été réformé par l'ordonnance du 8 août 1778; certaines cérémonies religieuses qui paraissaient trop grossières et entachées d'idolâtrie, comme la procession de la Fête-Dieu, avaient été supprimées; les sonneries de cloches en temps d'orage avaient été interdites³. L'Académie des Sciences avait reçu des preuves sensibles de la faveur du souverain; des sommes considérables avaient été dépensées pour les artistes et les œuvres d'art, pour l'orchestre et le théâtre de la Cour, pour la bibliothèque et la galerie de tableaux de l'Electeur. Le ministre comte de Rumfort s'efforçait de ranimer, par des mesures souvent violentes, l'agriculture et l'industrie. Le gouvernement avait institué le rachat des corvées, des marais furent desséchés, des landes défrichées, on tenta de diminuer le vagabondage par l'établissement d'asiles de travail⁴.

Mais ces tentatives de réforme avaient bientôt provoqué une coalition d'intérêts lésés. Les courtisans, les fonctionnaires et le clergé, menacés dans leurs privilèges, avaient uni leurs efforts pour conjurer l'orage et ils y étaient assez aisément parvenus. Charles-Théodore avait le cœur bon, mais, de volonté faible et d'intelligence médiocre, il se laissait facilement influencer. Son confesseur jésuite, le Père Franck, et le baron de Lippert, tout dévoué au parti ultramontain, s'emparèrent de son esprit. Les hommes qui jusqu'alors avaient dirigé les réformes furent écartés. Hompesch et Rumfort, abandonnés par l'Electeur, donnèrent leur démission. Les fonctionnaires et l'entourage immédiat de Charles-Théodore ne furent plus que les instruments du Père Franck qui conserva jusqu'à sa mort, survenue en 1795, son empire sur l'Electeur. Le chancelier Kreitmayer qui, sous Max-Joseph, avait tant fait pour la réforme de l'administration, dut se plier aux circonstances. Braun fut forcé de renoncer à diriger la réforme de l'enseignement qui retomba aux mains des moines. Le collège des censeurs se mit à surveiller, avec une sévérité toujours croissante, toutes les manifestations de la pensée⁵. Tout livre « allemand », c'est-à-dire importé en Bavière, fut purement et simplement considéré comme luthérien et interdit. Kant était mis à l'index et le Père Franck avait écrit que la Bavière n'était pas assez « bardus » pour avoir besoin de faire venir un mathématicien hérétique⁶. Sous l'influence d'un clergé

tout-puissant, l'autorité de la censure devint illimitée; les discours prononcés à l'Académie des Sciences ne purent être imprimés sans son autorisation et les ouvrages approuvés par elle furent parfois interdits dans la suite sur les instances du clergé. Non seulement ceux qui répandaient, mais encore ceux qui lisaient les ouvrages prohibés, furent menacés de fortes amendes⁷. Le recteur Sutor qui avait écrit sous Max-Joseph une « Morale pour les Ecoles » fut inquiété; Westenrieder, ayant pris son parti, fut cité devant l'officiel de Freysingen à cause de son « Esprit de la religion » et fut incarcéré quelque temps⁸. Le parti ultramontain avait profité de la tendresse que Charles-Théodore portait à ses enfants naturels pour enlever à l'enseignement des ressources que Max-Joseph lui avait attribuées. Six millions confisqués à l'Ordre des Jésuites au moment de sa suppression avaient été destinés sous ce prince à entretenir des écoles populaires. Mais Charles-Théodore, qui voulait fonder une « langue de Bavière » de l'Ordre de Malte, dont son fils naturel, le comte de Brezenheim, devait être Grand Prieur, ayant manifesté l'intention de forcer les couvents riches à fournir les fonds nécessaires, ses conseillers lui persuadèrent de consacrer à cette fondation les six millions des Jésuites et d'accepter les propositions des moines menacés qui offraient de donner gratuitement l'enseignement aux enfants du peuple.

La mésaventure arrivée à Zaupser, secrétaire du Conseil des affaires militaires à Munich, montrait quelle influence le clergé avait sur l'Electeur. Zaupser avait composé une ode où il flétrissait l'Inquisition à grand renfort de rhétorique. Cette amplification, pleine de bons sentiments et de mauvais vers, avait paru si anodine au comité de censure qu'il l'avait visée sans objection et porta plainte auprès de l'Electeur quand un ex-Jésuite se permit de violemment critiquer en chaire la négligence ou la complicité des censeurs qui autorisaient de telles attaques contre la religion. Mais le Père Franck travailla si bien l'Electeur que le collège des censeurs reçut un blâme, leur visa fut annulé et les exemplaires de l'ode furent saisis. Zaupser, convoqué devant le Gouvernement de la Haute-Bavière, dut faire publiquement acte de foi à la religion chrétienne catholique « parce qu'on avait des raisons suffisantes pour douter de la pureté de ses principes religieux ». Il lui fut défendu d'écrire publiquement ou secrètement à l'avenir sur les questions religieuses, « car il n'avait ni les connaissances nécessaires, ni la prudence requise pour traiter de tels sujets » et le Conseil des affaires militaires fut invité « à occuper suffisamment son secrétaire avec des travaux de chancellerie pour qu'il n'eût plus le temps de s'adonner à des écrivasseries théologiques et extravagantes »⁹.

1. Schlosser, IV, 238. — 2. Biedermann, IV, 1100. — 3. Biedermann, IV, 1099.

4. Lerchenfeld : *Geschichte Bayerns unter Max-Joseph*, I, p. 4.

5. Schlosser, III, 248. — 6. Perthes, *Polit. Zust.*, I, 377.

1. Biedermann, IV, 146. — 2. Schlosser, III, 249-250. — 3. *Ibid.*, 255-256.

Les Bavaïrois qui souffraient de cette oppression intellectuelle regrettaient le gouvernement de Max III « l'Inoubliable » qui, en comparaison, leur semblait avoir été le règne de la liberté. Ils se rappelaient « ses courageuses campagnes contre le despotisme ecclésiastique », la création de l'Académie des Sciences, les mesures qu'il avait prises pour libérer l'enseignement public du monopole des Jésuites¹. Le caractère du nouvel Electeur ne pouvait inspirer à ses sujets un attachement personnel. Charles-Théodore, né et élevé dans les pays du Rhin, avait peu de points de contact avec les Bavaïrois ; ils lui reprochaient sa prédilection pour ses sujets du Palatinat ; ils ne pouvaient oublier que, lors de son avènement, loin de combattre les prétentions de l'Autriche sur une partie de la Bavière, il avait semblé les favoriser par son inaction et que, par le malheureux traité de Teschen, il avait cédé le Quartier de l'Inn à l'empire voisin². Ils lui en voulaient surtout de se laisser dominer par le clergé. Tous ceux qui voyaient avec dépit les Jésuites, « ces anciens et célèbres Statores Barbarici »³ devenus plus puissants que jamais, se laissaient facilement insinuer par les Illuminés et l'Ordre avait fait de sérieux progrès en Bavière.

Il était solidement établi à Munich. Saint-Théodore avait recueilli une partie des membres de la Prudence qui n'avaient pas accepté le Système des Chevaliers Bienfaisants⁴ et comptait parmi ses cent trente membres des personnages importants par leur situation à Munich ou par leurs grades maçonniques⁵. La Loge où, depuis le mois de novembre 1782, avait été introduit

1. Weishaupt : *Vollständige Geschichte der Verfolgungen*, 49.

2. Lerchenfeld : *Geschichte Bayerns unter Max-Joseph*, I, p. 6.

3. Weishaupt : *Vollst. Gesch. d. Verf.*, 50.

4. Weishaupt : *Vollst. Gesch. d. Verf.*, 68.

5. Un tableau, reproduit dans les O. S. in fine et complété d'après l'original conservé au G. H. A., donne la liste suivante des principaux membres de la Loge : Bader, Directeur de la classe de philosophie à l'Académie des Sciences, S. P. de la Rose-Croix, Maître en Chaire ; Berger, Maître Elu, Chevalier Kadosch, Premier Surveillant ; Satzenhofen, lieutenant-colonel de la garde, Maître Elu, Deuxième Surveillant ; Diomedes (marquis Costanzo), Maître Ecossais, Représentant ; Atys (Falgera, musicien de la Cour), Maître Ecossais, Maître des Cérémonies ; Marius (chanoine Hertel), Maître Ecossais, Trésorier ; Cadmus (Radl, valet de chambre de l'Electeur et dentiste), Chevalier d'Orient, ancien Maître en Chaire ; Brutus (comte Savioli), Chevalier d'Orient, Premier Orateur ; Raymond Lulle (Fronhofer, directeur d'école à Munich), Maître, Deuxième Orateur ; Maenius (Dufrène), Maître, Secrétaire ; Télémaque (comte Seefeld jeune), Maître Elu, Directeur des décorations ; Enée (Schmøger, conseiller à la Chambre des Rentes), Maître, Visiteur des Malades ; Ménélas, (Werner, conseiller à la Cour d'Appel), Frère Terrible ; Musée (comte Montgelas, conseiller aulique), Maître, Correspondant ; Tite Live (Rudorfer, adjoint au Gouvernement Provincial), Compagnon, Majordome de la Loge ; Woszycki, musicien de la Cour, Compagnon ; baron de Herding, Compagnon, Garde des bijoux ; Euclide (Riedl, conseiller au Tribunal Aulique), Compagnon, Premier Décorateur ; baron de Erdt, Compagnon ; Coriolan (Troponegro, conseiller de commerce), Compagnon, Econome de la Loge ; Thésée (baron de E....), Compagnon ; Durer (Berr, peintre de portraits), Compagnon ; baron de Gumpenbrg, conseiller au Tribunal Aulique, Compagnon ; Darius (lieutenant de Kern), Com-

le nouveau rituel maçonnique rédigé par Knigge¹, avait acheté, en mars 1782, au prix de 5.222 florins, une maison entourée d'un jardin ; la moitié de la somme avait été payée comptant et le reste acquitté au moyen d'une hypothèque prise sur la propriété². Une fois dans ses meubles elle avait formé une belle collection d'histoire naturelle et d'instruments de physique³, ainsi qu'une bibliothèque enrichie par des dons fréquents et dont le conservateur Hermes Trismegiste (le recteur Socher) mettait à la disposition des frères de nombreux périodiques, tels que les *Staatsanzeigen* de Schloëzer, le *Journal für und von Deutschland* du frère Goeckingk, la *Deutsche Zeitung für die Jugend und ihre Freunde* du frère (Illuminé) Becker, le *Graues Ungeheuer* du frère Wehrklin et les principales revues maçonniques⁴. Les bourgeois parlaient avec respect de ces personnages mystérieux qui possédaient pignon sur rue et les voyaient sans s'émouvoir se rendre tous les jours publiquement, et même en voiture, à la Loge⁵.

Le Chapitre Secret, organe de l'Ordre invisible et présent, administrait la Loge Mère Théodore au Bon Conseil et ses Loges-filles, autorisait l'entrée dans la Loge des Novices qui avaient fini leur stage, accordait suivant le cas la dispense des droits de réception et conférait le grade de Maître Elu aux Illuminés que l'Ordre lui désignait⁶. Une commission des finances, présidée par le chef du Chapitre le comte de Seefeld et composée de huit membres tous Illuminés : Bader, Berger, Werner, Savioli, Costanzo, Montgelas, Zwack et Hertel, examinait les comptes que ce dernier lui présentait en

pagnon ; baron de Benzl, conseiller du Gouvernement Provincial, Maître ; Moron (de Offner, curé à Munich), Compagnon ; Philoctète (de Full, de la garde à cheval de l'Electeur), Compagnon ; Antisthène (chanoine Bernat), Maître ; Vespasien (baron de Hornstein), Maître ; Ulysse (comte de Tœrring-Seefeld, président du Tribunal Aulique), Chevalier d'Orient ; de Hepp, Maître. — On remarquera que les hauts grades français de Maître Elu, Chevalier Kadosch, Chevalier d'Orient et Rose-Croix étaient portés dans les tenues de Saint-Théodore par les Illuminés qui en étaient titulaires, bien que ces grades ne fussent pas admis par l'Ordre. — Il ressort de six listes de convocation datant de 1784 que la Loge comptait alors quarante-neuf membres fréquentant régulièrement les tenues. (G. H. A. IV.)

1. Journal de Raymond Lulle. N. O. S., 142.

2. G. H. A. Déposition de Hertel ; B. U. M. E^h, 94. Hertel à Hoheneicher.

3. Weishaupt. *Voll. Gesch. d. Verf.*, 93.

4. B. U. M. A. 62.

5. Journal de Zwack, O. S., 8. — Hertel racontait à Hoheneicher le 30 novembre 1782 (B. U. M. E^h, 40) que les Illuminés ayant convoqué l'Eglise Minervale dans le local de la Loge en l'honneur de l'Illuminatus Major autrichien Numenius (comte Kolowrat) les cavaliers (nobles) s'y étaient rendus en cinq carrosses. Les domestiques, buvant dans l'auberge voisine pendant la séance, avaient demandé à l'hôtelier le nom du grand personnage auquel leurs maîtres rendaient visite et il avait répondu : « C'est là que se réunissent les Francs-Maçons. Autant que nous pouvons en juger par ce que nous voyons, ce sont de braves gens et des personnes d'importance. »

6. B. U. M. A. 68, 70, 72.

qualité de Trésorier de la Loge ¹. Il y avait à Munich une Assemblée d'Illuminati Majores très active, une Assemblée d'Illuminati Minores assez importante et deux fortes Eglises Minerveales ².

La Bavière comptait des Eglises Minerveales à Freysingen ³, Landsberg, Erding, Amberg, Aichach, Neuburg ⁴, Eichstaedt ⁵, Burghausen ⁶, Straubing ⁷, Ratisbonne.

A Ingolstadt une Loge Illuminée avait été ouverte en décembre 1782 ⁸ et l'Eglise Minerveale comptait une dizaine de membres ⁹ avec le professeur Renner comme Supérieur, le directeur d'école Drexel comme Censeur, le

1. Déposition de Hertel. G. H. A., IV.

2. O. S., 7. — Les Journaux de Brutus et de R. Lulle indiquent 17 réunions en moins de deux mois (10 octobre au 30 novembre 1782. N. O. S., 141 sq.; 156). 10 octobre: Assemblée générale des Minerveaux Maçons; 14: Assemblée Minerveale extraordinaire en l'honneur de deux frères de Mayence; 15: Réunion des Illuminati Minores; 16: Loge extraordinaire pour la réception du chambellan comte Stadion; 17 novembre: Réunion des Illuminati Majores chez Brutus; 8: Réunion des Illuminati Majores; 9: Assemblée générale des Minerveaux Maçons; Réunion des Illuminati Majores chez R. Lulle; Réunion des Illuminati Minores; 16: Réunion des Illuminati Minores; Réunion des Illuminati Majores; 21: Réunion des Illuminati Majores; Loge Ecossaise solennelle chez Celse; 28: Réunion générale des Maçons en l'honneur du Frère Numerius; 29: Réunion des Illuminati Minores; 30: Loge présidée par Celse; Réunion des Illuminati Majores chez Brutus.

3. La Loge Illuminée Augusta aux Trois Couronnes de Freysingen était composée de: Léopold (Xavier de Kammerlocher, candidat et praticien en Droit), Maître en Chaire; Pansa (Joseph de Delling, chanoine de l'Eglise Collégiale de Saint-André), Second Grand Surveillant et Trésorier; Trajan (baron de Frauenberg, chambellan de S. A. S. Elect. Bav. conseiller intime de S. A. R. M^{te} le prince évêque de Freysingen), Frère Terrible; Alcibiade (Hohenicher, conseiller de la Chambre des Finances et garde des archives de S. A. R. M^{te} le prince évêque), Secrétaire et Correspondant de la Loge, Deuxième Orateur; Auguste (J. comte de Königsfeld, chanoine capitulaire de l'Eglise Cathédrale, prévôt de Saint-Wolfgang, commandeur et doyen du Très Illustre Ordre de Saint-Georges de S. A. S. Elect. Palat. Bav.), Député Maître en Chaire et Précepteur de la Loge; Socrate (abbé Lang, bénéficié à Erding), Premier Orateur et Maître des Cérémonies; Philémon (Michel Sibringer, hôte au Cerf d'Or), Econome de la Loge; Atticus (baron de Strommer, chambellan de S. A. S. Elect. Palat. Bav. Cavalier de la Cour, conseiller aulique de S. A. R. M^{te} le prince évêque), Premier Surveillant; Pompée (comte de Taufkirch, chambellan, capitaine au régiment du Prince d'Isenbourg-Cairassiers au service de S. A. S. Elect. Palat. Bav. à Landshut.) (B. U. M. B., 1-2 en français). — Le compte trimestriel de l'Eglise Minerveale de Freysingen du 1^{er} janvier au 31 mars 1784 énumère douze membres dont trois Illuminés Minores, six Minerveaux et trois Novices (B. U. M. E. 3).

4. Déposition de Hertel. Cité d'après par Engel, 341-342.

5. A Eichstaedt existait une Loge affiliée où les Illuminés étaient reçus. Franchis-Maçons (Vollst. Gesch. d. Verf., 330).

6. La Loge Illuminée Max à l'Espérance de Burghausen était tombée en sommeil à la fin de 1781. Mais l'Assemblée des Minerveaux, qui avait pour Supérieur l'auditeur de régiment (juge d'instruction près le conseil de guerre) de Meggenhoffen, pour Questeur le lieutenant Ewald et pour Secrétaire le baron Armanperg, tenaient régulièrement séance (Meggenhoffen, *Meine Geschichte et Apologie*, 56, 63, 68).

7. L'Eglise Minerveale de Naupflis (Straubing) avait été fondée en janvier 1783 par l'abbé Cosandey (*Grosse Absichten des Illuminatenordens*, 1-4); elle avait pour Supérieur le conseiller de Gouvernement de Jung (Meggenhoffen, *ibid.*, 66).

8. Zwack aux Aréopagites: Engel, 117. — 9. Interrogatoire de Drexel: Vollst. Gesch. d. Verf., 326.

grand juge de la ville Fischer comme Questeur, le juge Beierhammer comme Secrétaire ¹. Dans la Loge, Renner faisait fonction de Maître en Chaire, Fischer de Secrétaire; le lieutenant Kaltner et le professeur Krenner étaient Surveillants et l'Orateur était Weishaupt lui-même.

Celui-ci avait loué, dans la maison dont il occupait le premier corps de bâtiment, un appartement donnant sur la cour et il l'avait disposé pour servir aux réunions de la Loge. Comme il ne voulait pas que les Assemblées Minerveales se tinssent dans le même endroit et avait même décidé de ne pas y assister pour éviter les indiscrétions, elles avaient d'abord eu lieu chez Deucalion ², puis les Minerveaux avaient fini par avoir une salle spéciale qui existe encore aujourd'hui dans son ancien état et est appelée communément à Ingolstadt la Salle des Illuminés. Au milieu du plafond est une fresque représentant Jupiter trônant sur les nuages et entouré de Leda, Neptune, Amphitrite, Saturne, Mars, Aphrodite et Adonis. Au-dessus de la porte, dans un médaillon surmonté d'un aigle, un homme, vêtu d'une robe aux plis flottants, coiffé d'une mitre, est assis sous un dais; il tient un chien sur les genoux et caresse deux chiens debout à ses côtés. Sur la muraille faisant face à la porte un autre médaillon symbolise d'une façon burlesque la punition réservée à la curiosité indiscrète: sur une meule, que tourne un remouleur, un arlequin appuie le long nez d'un troisième personnage pendant qu'un quatrième, accroupi sur un gilet et culotte bas, arrose la meule de façon fort indécente. Au-dessus de ce médaillon une oie, le cou replié, contemple la partie postérieure de son corps qui a la forme d'un visage au nez gigantesque. Quatre médaillons d'angle représentent la Justice à côté du Temps, une femme assise caressant un chien et le bras droit passé autour d'une colonne, une autre femme élevant dans une main un cœur enflammé, une autre encore portant une palme. Entre les médaillons des reliefs en stuc figurent des fruits, du gibier, des cerfs, des licornes, des perroquets, des paons, des corbeaux et des chouettes au milieu de nœuds de rubans, de bouquets et de guirlandes ³.

Dans le Cercle de Westphalie la colonie ⁴ d'Aix-la-Chapelle était passée

1. Spart. à Caton, N. O. S., 36. — 2. Le répétiteur Duschi; Spart. à Cat. G. H. A., IV, 150.

3. J. Hartmann: *Altbayerische Monatschrift*, 1900, fasc. 2-3. La reproduction d'une partie de cette décoration murale illustre l'article. L'ensemble du plafond est figuré en tête du livre de Léop. Engel.

4. D'après: 1^o G. H. A. trois feuilles doubles chacune d'une écriture différente. (III Atten. 4). Provinz Macedonia, Provinz Dacia, Provinz Thessalia, et un brouillon (*ibid.*, 4, cote 120). Ces listes ont été dressées par les Ill. en 1783. 2^o Gotha: Papiers de Becker: deux feuilles datant du commencement de 1784; 3^o Gotha: Papiers de Bode: liste portant sur les mêmes Provinces que 1^o mais postérieure à celles-ci et contenant en outre les Provinces Eolis et Ionia.

de treize membres à dix-huit, celle d'Osnabruck de un à cinq et de nouvelles colonies avaient été fondées à Umbela (Melle près d'Osnabruck), Pelopia (Duisbourg), à Rothenburg dans le duché de Werden.

Le Cercle du Haut-Rhin avait trente-six membres au lieu de vingt-huit à Neuwied, vingt-huit membres au lieu de vingt-six à Wetzlar, seize au lieu de onze à Cassel, six au lieu de deux à Rothenburg, douze au lieu de huit à Spire, cinq au lieu de deux à Worms.

Le Cercle du Bas-Rhin comptait à Mayence cinquante et un membres au lieu de trente et un, à Mannheim dix-huit au lieu de quinze, à Heidelberg dix-huit au lieu de dix, à Neustadt six au lieu de quatre, à Bruchsal sept au lieu de quatre, à Lautern vingt au lieu de douze, à Sinzheim sept au lieu de cinq et toutes ces localités possédaient une Eglise Minervale. Deux nouveaux centres avaient été fondés à Bensabé (Weilburg) et Antigonie (Coblence).

Le Cercle de Basse-Saxe s'était augmenté de treize membres, soit vingt-deux, à Hanovre; de quinze, soit vingt-six, à Goettingen; de trois, soit six, à Brunswick. Il avait cinq membres à Tamarina (Brême), trois à Arbona (Stade), à Constantinopolis (Hambourg), à Drebnunum (Pethum près d'Emden), à Trébia (Celle), à Erix (Hildesheim).

Le Cercle de la Haute-Saxe, désert jusqu'en 1782, comptait maintenant, outre deux petites colonies à Lycopolis (Erfurt) où il y avait une Eglise Minervale et à Sinope (Leipzig), trois centres importants: Hieropolis (Weimar) avec onze adeptes, Syracuse (Gotha) avec douze et Aquinum (Rudolstadt), avec dix-sept¹.

Le peuplement des colonies d'Hieropolis et de Syracuse était dû à Bode, qui avait recruté les ducs de Saxe-Weimar et de Saxe-Gotha, et ceux-ci avaient été suivis par leurs familles.

Le 10 février 1783, le duc Charles-Auguste (Eschylus) lui avait remis son Revers: il avait reçu le jour suivant celui de Goethe (Abaris) et le premier juillet celui de Herder² (Damasus Pontifex).

1. Les listes mentionnent encore trois membres à Amphipolis et cinq à Smyrne, localités qu'il a été impossible d'identifier.

2. La colonie illuminée de Weimar se composait de Bode; des Régents: Philostratus (comte Marschall), Apollonius (de Schardt, conseiller intime de Gouvernement), Eschyle (Charles-Auguste), Abaris (Goethe), des Prêtres: Damasus Pontifex (Herder), Amaris (Kaestner, gouverneur des pages), Priscillianus (Museum, professeur au collège), de l'Illuminatus Dirigens Flavienus (Batsch); des Illuminati Mineurs Zwingli (Pammi) et Werner von Stauffachen (v. Fritsch, conseiller intime et ministre. (Gotha: Papiers de Becker.)

Les originaux des Revers du duc, de Goethe et de Herder se trouvent dans les Archives de la Loge-Ernest au Compas. Copie de celui de Goethe a été délivrée le 30 décembre 1901 aux Archives de Goethe à Weimar. Goethe ne semble pas avoir pris une part très active aux travaux des Illuminés. D'ailleurs le fait qu'il remit son Revers le lendemain du jour où le duc avait signé le sien semble bien indiquer qu'il se laissa recruter pour imiter son protecteur. Dans les procès-verbaux des Assemblées des Illuminés de Weimar, il

Le duc de Saxe-Gotha¹, qui était un des Supérieurs du Système de Zinnendorf², avait d'abord fait quelques difficultés pour signer le Revers. Il écrivait, le 31 janvier 1783³ à Bode, en lui renvoyant les cahiers que celui-ci lui avait donnés à lire, qu'il considérait le Système Illuminé comme un chef-d'œuvre de pénétration dans la connaissance approfondie de l'homme, mais qu'il craignait que les intentions de ses auteurs ne fussent pas très pures et que dans ce cas cette Société serait une des plus dangereuses qui aient jamais existé. Pourtant il lui demandait⁴ le mois suivant de faire copier les cahiers pour qu'il pût les étudier à loisir, promettant, aussitôt que ses doutes seraient levés, de s'employer de tout son pouvoir à répandre l'Ordre, et il ajoutait avec une naïveté qui n'est pas sans grâce: « Malgré toutes les choses amères qu'on y trouve contre des préjugés de ma classe, je suis, à parler franchement, absolument d'accord sur ce point avec l'auteur de ces écrits et souhaite d'être à même de vous convaincre qu'il y a aussi des cœurs honnêtes dans cette classe d'hommes. » Une nouvelle lecture des cahiers leva ses doutes et il entra dans l'Ordre sous le nom de Timoléon, suivi de son frère Auguste (Walter Fuerst) et de quelques-uns des familiers des deux princes comme von der Luehe (Caton d'Utique), gouverneur du prince héritier; Wehmeyer (Cléobule), intendant des jardins de la Cour; von Hellemot (Chrysostome), colonel de cavalerie; Rudorft (Aly), secrétaire particulier d'Ernest II; Schenk (Robert Stephanus), secrétaire particulier du prince Auguste; Reichard (Wickleff), bibliothécaire de la Cour. Inutile d'ajouter que les deux princes avaient le grade de Régent et que leurs amis étaient titulaires de grades élevés⁵.

n'est mentionné qu'une fois, le 22 Thirmeh 1153 (22 juillet 1783) parmi les membres présents et il faut noter que cette fois son Altesse le Frère Eschyle assistait à la séance pour recevoir le prince Constantin: il fut prié de remplir les fonctions de Supérieur de l'Eglise Minervale de Weimar, tandis que, à l'unanimité, Abaris était nommé Censeur et Flavienus (Batsch) secrétaire. Malgré le peu de zèle qu'il déployait, Goethe se vit promu bientôt au grade de Régent, probablement à cause de sa situation à la cour de Weimar.

1. Le duc Ernest II était entré en 1774 dans la Loge « Les Cosmopolites » fondée quelques mois auparavant à Gotha par le comédien Eckhof. Ce prince témoigna toute sa vie un goût très vif pour la Maçonnerie dont les principes humanitaires lui semblaient s'accorder parfaitement avec sa foi chrétienne très sincère. Il protégea la Loge de Gotha appelée d'abord « La Couronne de rue », puis « le Compas » et autorisa ses membres à revêtir un uniforme spécial: calotte blanche, floc bleu foncé à col rouge et à boutons dorés portant en relief une couronne de rue. La Loge de Gotha était passée à la Stricte Observance et le 25 février 1777 elle avait reçu solennellement, dans une salle du château ducal, le duc Ferdinand de Brunswick. La table du banquet, auquel avait assisté la duchesse avec sept dames de la Cour, avait la forme d'un T « emblème que l'on remarque sur les monuments des anciens Templiers ». (Reichard: *Selbstbiographie*, 97-98.)

2. Philon aux Athéniens, 31 mars 1783. G. H. A. IV, 128.

3. Copie jointe à la lettre ci-dessus.

4. Deuxième annexe à la lettre ci-dessus.

5. Papiers de Becker.

En Autriche les progrès avaient répondu aux espérances données par les premiers succès de Cobenzel. A Vienne l'Ordre comptait, d'après une lettre trouvée dans les Archives de Degh¹, sept nouveaux membres de la Loge La Vraie Concorde, deux de l'Espérance Couronnée, deux des Trois Aigles et quatre autres adeptes. Mais cette liste est loin de comprendre tous les Illuminés viennois. Il semble notamment qu'une grande partie des membres de la Vraie Concorde passa à l'Illuminisme comme cela est prouvé pour le poète Léon et le poète Aixinger². En tous cas il apparaît que les doctrines Illuminées avaient fait une profonde impression sur les frères viennois. Le plan pour une Académie des Sciences rédigé par Sonnenfels rappelle tout à fait les principes de l'Ordre et aurait été soumis à une réunion des Illuminés de Vienne et approuvé par eux³. La Monachologie d'Ignaz Born, Maître en Chaire de la Vraie Concorde⁴, violente satire contre les Ordres religieux, est la manifestation de l'idée qui inspirait Born : l'Illuminisme est dirigé en première ligne contre la partie du clergé que l'on doit considérer comme nuisible, c'est-à-dire le clergé régulier et il cherche en même temps à répandre les « Lumières ». La Loge qu'il dirigeait avait le dessein bien arrêté « de faire disparaître peu à peu des autres Loges viennoises la superstition et le mysticisme qui s'y étaient glissés et de donner à la Franc-Maçonnerie un caractère qui la rende non seulement inoffensive mais utile dans le sens le plus rigoureux et le plus noble du mot, car Born lui-même et beaucoup d'autres membres de la Loge appartenaient à l'Ordre des Illuminés et leurs efforts suivaient la direction hautement morale qui était à l'origine propre à cette noble association⁵ ». Il n'est pas douteux que Born et Sonnenfels firent prévaloir dans leurs Loges les principes de l'Illuminisme et qu'ils voulaient, ainsi que le dit un témoin⁶, réformer la Franc-Maçonnerie en faisant des Francs-Maçons des Minervaux et en répandant d'abord le grade d'Illuminatus Minor dont le ton modéré ne pouvait éveiller de scrupules.

1. XXIII, 108; Abafi, IV, 131.

2. Keil : *Wiener Freunde*, 23, 60. — La Vraie Concorde était en correspondance suivie avec Saint-Théodore. Le 17 février 1783, elle lui recommandait un de ses membres de passage à Munich (G. H. A. IV, 230). Les 12 mars 1783 et 1784 elle lui annonçait officiellement qu'elle venait de fêter les troisième et quatrième anniversaires de sa fondation et elle lui envoyait à cette occasion la liste de ses membres (G. H. A. IV, 229-232).

3. Kohn : *Brüder v. Sonnenfels : Der Zirkel*, 1887, n° 4-7.

4. Ignaz von Born, conseiller à la Chambre des Monnaies et des Mines, fit paraître en 1783 *Specimen monachologiae methodo Linnaeanae*, où il raillait la constitution et l'esprit des différents Ordres monastiques dont il décrivait et classait les membres comme une espèce intermédiaire entre le singe et l'homme. Cette satire eut un énorme succès et fut traduite en anglais et en français. Born serait le modèle du Sarastro de la *Fête Enchantée*, le célèbre opéra maçonnique composé par Mozart sur le livret écrit par le frère Schikaneder (Keil : *Wiener Freunde*, 8).

5. Schlichtegroll : *Necrolog auf 1791*, article : Born.

6. Hoffmann : *Erinnerungen*, 1795.

L'Illuminisme n'avait pas fait moins de progrès dans les autres parties de la monarchie. A Prague des membres démissionnaires de la Loge « Aux Trois Étoiles Couronnées », qui étaient dégoûtés des hauts grades et du Système templier, avaient fondé le 30 novembre 1783 la Loge « Vérité et Unité ». Tous les fondateurs de cette Loge étaient Illuminés et leur Loge peut être considérée comme le foyer de l'Illuminisme à Prague. La liste des Illuminés de Degh¹ cite à Prague vingt-trois Illuminés. La plaque gravée à Vienne pour imprimer les certificats délivrés par la Loge « Vérité et Unité » représentait un temple grec dont l'architrave portait gravé le cri poussé dans les Assemblées des Minervaux : *ἐνώς, ἐνώς ἔσσε βέβηλοι*!

L'Illuminisme s'était répandu en 1784 en Hongrie où le baron Podmaniczky et le conseiller de justice Pierre de Bolagh, membres de la Loge « le Silence » de Presbourg et portés comme Illuminés sur la liste de Degh, paraissent avoir fait de la propagande en sa faveur. En Tyrol, un nouveau voyage de Bassus en 1784 lui avait permis de recruter le président du Gouvernement comte Heister, le vice-président comte Kinigl (Démétrius), le comte de Turn-Taxis, maître chef des postes, et les plus influents des conseillers du Gouvernement². Enfin la Loge Concordia, fondée à Milan en 1783, le fut très probablement à l'instigation ou au moins sous les auspices du comte Wilczek, ministre plénipotentiaire près le gouvernement de Lombardie, que Bassus avait gagné à l'Illuminisme deux ans auparavant.

En Suisse Mulhouse possédait à la date du 12 avril 1783 une colonie de Minervaux forte de six membres, qui tenaient des réunions sans cérémonies, mais avaient déjà signé le Revers et fourni leurs Tablettes³.

Le tableau général que nous venons de dresser ne donne qu'une idée imparfaite des forces et de l'extension de l'Ordre à la fin de 1784. La liste des membres, empruntée aux documents encore existants, ne s'élève en effet qu'à 650 adeptes environ, tandis que, au dire de Weishaupt et de Hertel, qui avait dressé l'état complet du personnel Illuminé, l'effectif devait atteindre le chiffre de 2.500⁴. Même en admettant que Weishaupt et Hertel aient compté

1. L, 18; Abafi.

2. Abafi, V, 107; Annibal aux Arcop., 24 juin 1784; O. S., 393.

3. Epictète à Spartacus. G. H. A. IV, 151.

4. Charles Weishaupt, fils d'Adam, écrivait à Boettiger le 28 nov. 1830 (Lud. Geiger : *Bayerische Briefe : Forschungen zur Kultur u. Literaturgeschichte Bayerns*, V, 1897) : « La liste complète des Illuminés, possédée par Hertel, devait au dire de mon père s'élever à plus de 2.400 ». — Hertel, dans son interrogatoire du 26 mai 1787, dit de son côté : « S'il est vrai que Knigge ait recruté cinq cents membres, le nombre des Illuminés a pu être en Allemagne d'environ 3.000. » Les chiffres concordent donc, car les cinq cents membres enrôlés par Knigge devaient se réduire en réalité à quelques dizaines.

comme adhérents les membres des Loges faisant partie de l'Alliance Eclectique avec laquelle ils cherchèrent, pendant les poursuites, à faire confondre leur Société, il est sûr que nous ne connaissons pas les noms de tous les Illuminés véritables, car le nombre des Maçons Eclectiques ne fut jamais considérable et, de plus, on trouve mentionnés ça et là des caractéristiques inconnus aux listes que nous possédons¹. Les papiers de Zwack mentionnent un Curtius, un Philippus, un Achias²; on trouve cités dans les Ecrits Originaux un Durer³, un Caton le Censeur, un Trebonius, un Aristophon, un Yorik, un Usonig, un Placidus, un Diagoras, un Critolaus, un Sinerius, un Orpheus, un Parménide, un Tessin, un Paracelse, un Grassus, un Arius, un Cebes, un Maximus Tyrius, un Aurelius Antoninus, un Theognis, un Pierre Cotton, un Nahor, un Sylvius, un Achéus⁴, un Artemon, un Arion, un Acrisius, un Nectarius⁵; la Correspondance feuilletée en 1853 par le D^r Klencke donne les noms profanes de Fredericus a Stella, Palari, Camillus⁶: tous personnages qui ne figurent pas ailleurs.

L'Ordre, ainsi qu'on en peut juger même par ces documents incomplets, avait acquis à la fin de 1784 une véritable importance. Non seulement il n'avait cessé de croître et de s'étendre pendant les deux dernières années, non seulement il avait augmenté son contingent de chanoines, de pasteurs, de professeurs, d'avocats, de médecins, mais encore il avait su recruter une nouvelle phalange de protecteurs influents. C'étaient : à Weimar le duc régnant Charles-Auguste ; à Gotha le duc de Saxe-Gotha Ernest II et son frère Auguste I^{er} ; à Erfurt le statthalter de Dalberg⁷ (Bacon de Verulam), qui gouvernait en souverain cette dépendance de l'évêché de Mayence ; à Brunswick le duc Ferdinand de Brunswick (Joseph) et son bras droit dans toutes les affaires maçonniques, le conseiller d'Etat Schwarz (Agésilas) ; à Coblenz le comte Metternich, ambassadeur impérial ; à Vienne le comte Brigidio, gouverneur de Galicie, le comte Léopold Kolowrat, chancelier de Bohême,

le baron Kressel, vice-chancelier de Bohême, le comte Poellfy, chancelier de Hongrie, le comte Banffy, gouverneur de Transylvanie et Grand Maître Provincial de la même Province, le comte Stadion, ambassadeur à Londres, le baron Van Swieten, ministre de l'instruction publique.

La situation de l'Ordre à cette époque paraît donc des plus prospères. Solidement établi en Bavière, il s'étend sur toute l'Europe Centrale, du Rhin à la Vistule et des Alpes à la mer du Nord et à la Baltique. Il compte au nombre de ses membres des jeunes gens qui appliqueront plus tard les principes qu'il leur a inculqués, des fonctionnaires de tout ordre qui mettent leur influence à son service, des membres du clergé auxquels il enseigne la tolérance, des princes dont il peut invoquer la protection et qu'il espère diriger. Il semble que le Grand Architecte de l'Univers ait spécialement veillé sur lui : d'années en années, l'Ordre a depuis sa fondation étendu ses conquêtes ; son chef a trouvé, au moment même où il commençait à plier sous le poids de l'entreprise, un collaborateur ingénieux et actif, aussi bon la plume à la main pour rédiger les cahiers des grades que propagandiste habile et persuasif ; la Stricte Observance, le principal obstacle à ses projets ambitieux, s'est écroulée, lui laissant la route libre ; les deux grands chefs de la Franc-Maçonnerie templière sont entrés dans ses rangs et, s'il n'a pas réussi, comme il en avait eu un moment l'espérance, à dominer à son tour la Franc-Maçonnerie, son Système particulier a su s'y faire place. Quel chemin parcouru depuis le jour où Weishaupt réunissait dans sa chambre quelques étudiants obscurs ! L'Ordre, semble-t-il, peut porter ses regards au loin, l'avenir est ouvert devant lui.

Ces apparences sont trompeuses : sous des dehors imposants l'Ordre porte en lui des germes de mort et il a des ennemis qui, eux aussi, croissent en force et en nombre et n'attendent que l'occasion de l'abattre. Tout d'abord, son succès est une sorte de paradoxe. Né dans un pays catholique, issu d'un mouvement de réaction contre l'oppression religieuse, il réussit à faire de nombreux prosélytes dans l'Allemagne protestante. Il a accompli ce tour de force en professant l'humanitarisme sentimental et niveleur dont, au XVIII^e siècle, tous les esprits « philosophes » étaient ivres, en prêchant un nouvel évangile politique qui devait séduire les imaginations inflammables et les cœurs « sensibles ». Mais quels sont ces amants d'une liberté et d'une égalité également chimériques qu'il réunit dans ses Assemblées ? Des étudiants tout frais émoulus du collège ; des professeurs aux cerveaux bourrés d'abstractions et d'idées pures ; de ces grands seigneurs comme l'époque en a tant connu, qui aiment à flirter avec les idées égalitaires et se savent bon gré de s'abaisser quelques heures par mois au niveau des simples mortels, d'ailleurs soigneusement choisis et trop pleins de tact pour abuser de la condescendance

1. Il faut remarquer, en outre, que le témoignage de Hertel ne saurait être suspect d'exagération, ce qui pourrait être le cas pour celui de Weishaupt. Hertel, en prison préventive et accusé de faire partie d'une association puissante et malfaisante, avait tout intérêt à ne pas enfler mensongèrement le nombre de ses adhérents.

2. G. H. A. dossier 40, f. 6. — 3. O. S. Tableau de la Loge in fine. — 4. N. O. S., 24, 25, 31, 52, 71, 159, 162, 163, 185, 198, 174, 179, 187, 220, 238. — 5. N. O. S., 242, 245, complété d'après l'original : G. H. A. non coté.

6. Il est regrettable que le D^r Klencke n'ait pas jugé utile de publier cette Correspondance qui semble aujourd'hui perdue.

7. Le baron Charles de Dalberg, frère du Wolfgang Dalberg qui de 1772 à 1802 dirigea avec éclat le théâtre de Mannheim, fut en 1787 élu coadjuteur de l'Electeur de Mayence. Napoléon le fit, après la chute du Saint-Empire, Grand-Duc de Francfort, président de la Diète et prince primat de la Confédération du Rhin. Lorsqu'il fut élu coadjuteur par le Chapitre de Mayence, en partie grâce à l'appui de Charles-Auguste, la Curie fut de grandes difficultés pour confirmer l'élection à cause de sa qualité d'ancien Illuminé. (Perthes, *Polit. Zust.*, I, 307, 308, 320).

du maître; quelques grands esprits comme Goethe et Herder, qui, moitié par curiosité, moitié par complaisance, se sont laissé enrôler et se contentent de jouer un rôle passif au milieu de ces naïfs enthousiastes. Ceux, et même parmi les partisans des idées nouvelles, qui gardent leur sang-froid et vont au fond des choses, démêlent bien vite tout ce qu'il y a d'absurde et de dangereux dans les doctrines et les règlements de l'Ordre et les Illuminés se sont vu refuser des concours dont ils attendaient beaucoup pour l'extension de leur Société. Les deux plus notables parmi ces gens clairvoyants furent Lavater et Nicolaï.



Knigge, ayant calculé que l'apôtre de Zurich, qui disposait d'une autorité considérable sur ses nombreux correspondants et avait des disciples dévoués, serait une conquête importante, s'était adressé par lettre à Lavater au commencement de 1783. Après avoir essuyé un premier refus, il était revenu à la charge quelques mois plus tard sans obtenir un meilleur résultat¹. Les deux réponses de Lavater méritent d'être reproduites parce que ses objections, dont quelques-unes sont très fortes, montrent pourquoi les piétistes ne voulaient pas prendre part à l'entreprise de Weishaupt. « J'ai reçu, écrivait Lavater² le 19 février 1783, votre lettre, cher Knigge, et vous remercie comme je le dois de la confiance que vous me témoignez. Je crois bien volontiers à la sincérité et à la pureté de vos intentions, mais je dois vous déclarer avec la franchise et la loyauté que, plaise à Dieu, je conserverai jusqu'à mon dernier souffle, que, comme *chrétien* et comme *psychologue*, je n'ai aucune confiance dans toutes les œuvres purement humaines et à longue portée, dans ces projets de réforme, ces machines artificielles et craignant la lumière, qui ont pour but de rendre l'humanité meilleure; aussi je me tiens pour obligé de vous prédire qu'il n'en sortira rien de pratique. Essayer de former des hommes qui soient meilleurs et plus heureux, c'est là une tentative louable en soi et qui fait honneur au cœur de ceux qui l'ont conçue, mais je doute fort que ce but puisse être jamais atteint, à supposer que cela soit possible, par d'autres moyens que ceux qu'inspire une âme modeste qui se résigne à attendre, qui agit sans plan arrêté et se contente de tirer parti des occasions qui se présentent..... Toute Société dont le but est d'augmenter le nombre de ses

1. Lavater connaissait Weishaupt. Il l'avait vu à Ingolstadt le 17 juin 1778 en se rendant à Ratisbonne. Weishaupt l'avait conduit chez les autres professeurs de l'Université, lui avait fait visiter les curiosités de la ville, mais il ne semble pas qu'il lui eût alors parlé de sa Société. (Weishaupt à Zwack, O.S., 250.)

2. Klenke : p. 43-46.

membres est en dehors du Spiritus Mundi. Toute Société dont les principes sont bons a, au commencement, le bien pour but; puis, à la longue, son but devient l'augmentation du nombre de ses membres et ce dernier but finit toujours par faire oublier le premier et l'esprit qui animait d'abord la Société disparaît..... Ce qui ne peut pas prouver son origine divine ne subsistera pas, et tout ce qui vise à dominer l'esprit humain ne vient pas de Dieu. Dieu respecte à un tel point le libre arbitre de l'homme qu'il ne lui impose de contrainte d'aucun genre. La manière d'agir sur cette volonté est, me semble-t-il, le monopole de Dieu, son privilège royal qu'on ne peut s'arroger sans crime de lèse-majesté... Je me prosternerai devant le tribunal divin, chargé de péchés sans nombre, mais à ces péchés innombrables je ne voudrais pas ajouter celui d'avoir été assez arrogant pour entreprendre de réformer secrètement et d'après un plan déterminé la race humaine qui ne peut l'être sans Dieu. »

Knigge ayant reproché à Lavater son quietisme, celui-ci lui répondait le 13 juin¹ : « Je n'ai pas le moins du monde l'intention de vous déconseiller toute activité, mais bien celle-là seule qui prétend réformer le monde d'après un plan tenu secret. Je veux que vous soyez un quietiste non point par respect pour la fatalité, mais en considérant le peu que sont vos propres forces. La seule chose que je ne puis admettre, c'est qu'on veuille agir sur l'ensemble du monde d'après un plan et qu'on enchaîne les uns aux autres des êtres libres par des moyens secrets et je prévois avec une assurance presque prophétique que rien de solide et de durable ne peut résulter de pareils artifices..... Vous me dites « ce monde n'est pas fait pour philosopher mais pour agir », cela est vrai cher ami, mais cette action doit être exercée avec la simplicité de cœur d'un enfant et elle ne doit pas vouloir déborder le cercle étroit où nous nous trouvons placés. Il est bien vrai que « tout ce que nous faisons avec un cœur pur est agréable à Dieu », mais seul est pur le cœur de celui qui n'a pas besoin de cacher ses intentions et qui emploie seulement les moyens qui peuvent être avoués publiquement. Vous dites encore : « Attendre sans plan arrêté et rester inactif, qui peut approuver ce principe ? » et moi je vous réponds : « Attendre sans plan préconçu l'occasion d'employer nos facultés et alors la saisir avec empressement et en tirer consciencieusement parti, qui peut désapprouver cette maxime ? »

Les objections de Nicolaï, pour être d'un tout autre ordre, n'en étaient pas moins graves. Le libraire de Berlin, éditeur de la revue rationaliste *la Bibliothèque universelle allemande*, défenseur bien connu des « Lumières », adversaire acharné de l'obscurantisme et de la superstition et dévot de la Raison, devait sembler aux Illuminés un allié très désirable et ils avaient

1. Klenke, 47-48.

fait tous leurs efforts pour l'attirer à eux¹. Pendant le voyage qu'il fit en 1781 à travers l'Allemagne et la Suisse, et qu'il raconta en huit interminables volumes, Nicolaï était entré en rapports avec Knigge². Celui-ci lui avait révélé que des hommes pleins de raison et animés des meilleures intentions avaient fondé une association pour lutter contre les superstitions et les rêveries creuses dont on faisait un tel abus en secret et pour diminuer, sinon complètement anéantir, l'influence des Jésuites si funeste au genre humain, et que cette entreprise devait ramener l'âge d'or sur la terre. Ce dernier résultat parut à Nicolaï aussi problématique que la paix universelle rêvée par l'abbé de Saint-Pierre, mais une Société qui luttait contre les Jésuites ne pouvait que lui plaire. Il consentit donc à signer le Revers ordinaire et à prendre connaissance des trois premiers grades. Les cahiers lui parvinrent à Berlin en avril 1782. Ils ne l'enthousiasmèrent pas et trois ou quatre amis auxquels il les communiqua, avec la permission de Knigge, en jugèrent comme lui. L'idée mère de l'Illuminisme, c'est-à-dire que des hommes de génie et de science peuvent amener des révolutions d'une portée incalculable dans l'intérêt de la civilisation et du bonheur de l'humanité, pourvu qu'ils s'unissent et poursuivent d'un commun accord un but déterminé, lui parut fautive de tous points. Il savait, comme écrivain et comme libraire, que l'influence exercée par la littérature était aussi faible en Allemagne qu'elle était puissante en France et en Angleterre, parce que le public allemand ne portait aucun intérêt aux questions sociales. Il était également convaincu qu'une association d'hommes de talent et de science ne pouvait être durable. D'ailleurs il doutait fort « qu'avec une grande bonne volonté, quelques idées ingénieuses, beaucoup d'imagination, quelques plans excentriques et des moyens mal combinés on pût arriver à transformer le monde ».

Si l'entreprise lui paraissait chimérique, la voie qu'elle prenait pour atteindre son but lui semblait fort dangereuse. Il écrivit, le 3 juillet 1783, à Knigge « que l'obéissance exigée ne lui plaisait pas, qu'il ne jugeait pas bon d'employer pour le bien les moyens dont les Jésuites se servaient pour le

mal et que, si des hommes indignes, et notamment ces mêmes Jésuites, arrivaient à se glisser dans les hauts grades, il pourrait en résulter des suites très mauvaises, si louables que pussent être les intentions du fondateur » ; et il faisait expressément remarquer « que son sentiment moral se trouvait offensé de ce qu'il était prescrit, dans le troisième grade, de donner aux jeunes Minervaux une haute opinion de l'Ordre et de leur faire croire qu'ils pouvaient tout attendre de lui, quand on n'avait encore rien vu soi-même dans ce grade qui justifiait ni ce respect ni ces espérances ». Tout ce qu'il accordait à la rigueur, c'est que le grade Minerval pouvait être utile aux jeunes catholiques en les habituant à penser par eux-mêmes, en leur recommandant la lecture de bons livres et en les faisant réfléchir sur des sujets raisonnables. Aussi Nicolaï ne fit-il aucune propagande et il n'envoya pas de Quibus Licet.

Il s'applaudit de sa réserve quand un nouvel émissaire des Illuminés lui eut fait lire, en avril 1784, les hauts grades y compris celui de Régent ou Princeps. Il lui arriva de corner deux pages sur cinq pour marquer un passage qui le choquait. Le grade de Prêtre lui fut particulièrement antipathique. Ce qui lui déplut dans ce grade, ce ne fut pas seulement sa disposition générale, qui lui permettait d'être accepté par les catholiques, et ses cérémonies d'où émanait un parfum de papisme qui offusquait ses narines protestantes, ce fut surtout la prétention d'introduire un clergé chez les protestants et de faire révéler par ce clergé secret des notions que chacun pouvait tirer publiquement de sa raison et des Ecritures. Pourtant Nicolaï, cédant aux instances de l'émissaire Illuminé, consentit à ce que son nom figurât parmi ceux des membres de l'Ordre, mais il stipula qu'il ne jouerait jamais un rôle actif et, en effet, il ne fit pas de recrues parmi ses amis et coréligionnaires philosophiques³.

Il est permis de supposer que les scrupules de Nicolaï furent partagés par nombre de Maçons de sens rassis et que particulièrement les théories très hardies de l'Ordre en religion et en politique firent reculer plus d'un membre d'une Société qui fut au XVIII^e siècle, surtout dans les pays protestants, d'esprit conservateur. Mais si plus d'un, parmi ceux que les Illuminés avaient compté recruter, se contenta de refuser son adhésion, il était un parti maçonnique que ses principes et ses tendances devaient amener fatalement à leur

1. Cette déclaration de Nicolaï est confirmée par la liste des Papiers de Bode (Gotha) où il est mentionné comme le seul Illuminé résidant à Pelusium (Berlin). Le titre de Princeps lui est attribué parce qu'il avait lu le cahier de ce grade.

1. Le nom de Nicolaï jouissait d'un tel prestige auprès des membres de l'Ordre que, dès qu'il eut été insinué, Weishaupt s'empressa d'informer les Aréopagites d'Athènes (25 janvier 1784, N. O. S., 48) que Nicolaï faisait partie de l'Ordre et en était contentissime, ce qui d'ailleurs était faux ainsi qu'on va le voir.

2. *Öffentliche Erklärung ueber seine geheime Verbindung mit dem Illuminatenorden*. Berlin et Stettin, 1788. — Nicolaï ne nomme pas son interlocuteur mais il le désigne assez clairement en le qualifiant homme de mérite qui ne lui était alors connu que comme écrivain. Il était en correspondance depuis 1779 avec Knigge qui, à partir du mois de juin de la même année, avait commencé à écrire dans la Bibliothèque Universelle Allemande où il faisait des comptes rendus d'ouvrages nouvellement parus. (Nicolaï à Knigge, 10 juin 1779, Klenke, 7-6.)

déclarer la guerre du jour où il découvrirait leur existence. Par conviction ou par calcul, les Rose-Croix étaient des tenants farouches du trône et de l'autel¹; pratiquant alternativement la magie et l'alchimie, parfois les deux ensemble, et cherchant à recruter leurs adeptes dans la Franc-Maçonnerie, ils devaient considérer comme des adversaires et des rivaux dangereux les Illuminés qui les avaient d'ailleurs attaqués déjà sous le masque de l'anonymat. L'existence de l'Ordre avait été bientôt connue dans le monde maçonnique, malgré le secret imposé à ses membres à grand renfort de serments écrits et verbaux. Dès le mois de novembre 1780, de Lagoanère, Maître en Chaire de la Loge Royal York, avait demandé à Costanzo s'il ne connaissait pas une certaine Société d'Illuminés qui voulait, disait-on, organiser, dominer et soumettre la Franc-Maçonnerie². A Sébaste (Wetzlar) en août 1782 les Supérieurs n'osaient pas tenir d'Assemblée Minervale en raison des attaques du baron de Waldenfels, qui prétendait savoir beaucoup de choses sur le compte de l'Ordre et raillait publiquement le nom d'Illuminé³. Malgré toutes les recommandations des chefs de l'Ordre, qui ne cessaient d'enjoindre à leurs subordonnés d'être sur leurs gardes vis-à-vis des Rose-Croix⁴, ceux-ci avaient à leur tour connu l'existence de l'Ordre, en partie par la maladresse des recruteurs Illuminés qui avaient enrôlé des adeptes Rose-Croix. C'est ainsi qu'un des Illuminés de Sinope (Leipzig), Welfo (lieutenant de Benkenhoff) est signalé par ses Supérieurs comme ami de la magie⁵. A Prague, deux des membres de la Loge Vérité et Unité fondée par les Illuminés, le comte Kolowrat et Plency, présidaient des Cercles Rose-Croix. Knigge, tout le premier, avait souvent manqué de prudence: le comte Kolowrat, recruté par lui à Wilhelmsbad, était très adonné au mysticisme. Knigge avait avoué qu'on ne pourrait pas en tirer grand parti⁶. Weishaupt avait dû entrer en correspondance avec lui pour « essayer de le guérir de la théosophie⁷ » et

Savioli rapportait dans un Quibus Licet que le frère Numenius (Kolowrat) lui avait paru très attaché au Système de la Loge (martiniste) de Lyon, très soumis à la religion et qu'il cherchait à faire des recrues pour les Rose-Croix¹. Weishaupt reprochait à Knigge d'avoir nommé Inspecteur de la Basse-Saxe un archi-Rose-Croix, un fou mystique². Il avait été obligé d'écrire un « Essai sur la Théosophie » pour ramener à des idées plus saines Hierotheus (Falke, bourgmestre de Hanovre), que Knigge avait fait Provincial d'Ionie³, et Zwack notait que très certainement Falke était Rose-Croix, ajoutant: « Je pense qu'il y en a plusieurs parmi ceux engagés par Philon⁴. »

Le prince Charles de Hesse, enrôlé par Bode à Wilhelmsbad, mystique déterminé comme nous l'avons vu plus haut, avait été très mal impressionné par la lecture des hauts grades. Il n'avait accepté les fonctions de National du Nord de l'Allemagne que pour arrêter les progrès de la Société dans cette région et il avait eu soin d'éclairer les Illuminés danois, qui ne connaissaient pas les grades supérieurs, sur les doctrines dangereuses professées par les chefs de la Société⁵.

Le danger était d'autant plus grand que les Rose-Croix formaient maintenant un parti puissant, notamment à Berlin. Deux ans après les débuts de la Société dans la capitale de la Prusse, c'est-à-dire en 1781, Woellner était Grand directeur en chef (Oberhauptdirector) et à la tête de 26 Cercles et de 200 adeptes. Il était de plus Premier Maître de la Loge Ecossaise Frédéric au Lion d'Or et les Rose-Croix étaient les maîtres absolus de la Loge Les Trois Globes, qui avait à sa tête des membres de la Confrérie comme Woellner lui-même et son associé Bischofswerder, de Hymnen, du Bosc, Theden, de Reppert, Simpson, Beier, de Rapin-Thoiras, Beumann. Woellner avait même songé à dominer la Stricte Observance et avait fait, comme nous l'avons vu, adresser le 10 août 1782, par la Loge Frédéric au Lion d'Or, au Convent de Wilhelmsbad un mémoire qui fut rejeté par le Convent. Mais Woellner pouvait facilement se consoler de cet échec, car les Rose-Croix étaient de plus en plus satisfaits du zèle d'Ormesus Magnus. Ce frère n'était autre que le prince héritier de Prusse dont Bischofswerder avait su gagner la confiance pendant la campagne de la Succession de Bavière (1778) en le guérissant d'une maladie grave, grâce à un médicament prescrit par l'Ordre et dont « les vertus surnaturelles » firent merveille. Ormesus Magnus avait été reçu solennellement le 8 août 1781 au château de Charlottenburg et, comme les appareils

1. Cf. sur les théories théocratiques et absolutistes des Systèmes maçonniques mystiques la thèse de M. Spénlé : *Novalis*, p. 249-251. — Les Rose-Croix d'Or, travaillant surtout à la Pierre Philosophale, avaient hérité de la religiosité des alchimistes du Moyen-Âge qui, croyant l'intervention directe de la Divinité indispensable à la réussite de leurs opérations, étaient extrêmement dévots. (Cf. Kopp : *Alchimie*, I, 204-220.)

2. Rapport provincial de Caton pour le mois Abimeh 1150 (nov. 1780), B. U. M. B. 34.

3. Rapport de Dittfurth, N. O. S., 169.

4. Knigge à Zwack, 20 janvier 1783 : « Soyez prudents avec les Francs-Maçons de Rome (Vienne). Les Rose-Croix y pullulent. » — « Le Supérieur a mis les Frères en garde contre les Faux-Maçons et particulièrement contre les Rose-Croix » (Procès-Verbal de l'Assemblée Minervale du 27 Adarmeh 1152 (décembre 1782) à Thibbes (Freysingen), B. U. M. B. 102). Le 12 septembre 1781 il est donné lecture dans une tenue de la Loge Augusta de ce qui concerne les Rose-Croix dans l'opusculé anonyme de Knigge intitulé : *Ueber Jesuiten, Freimaurer und deutsche Rosenkreutze*. (B. U. M. B. 44.)

5. Papiers de Bode. — 6. N. O. S., 109. — 7. N. O. S., 91.

1. N. O. S., 153. — 2. Spart. à Cat., 28 janvier 1783, N. O. S., 88.

3. Spart. à Cat., deux lettres. s. d. Papiers III. inédits, G. H. A. IV, 158, 165.

4. Papiers III. inédits, G. H. A., IV, 194.

5. Mémoires manuscrits du prince de Hesse, cités par Saint-René Taillandier : *Revue des deux Mondes*, t. LXI, p. 917.

hérités de Schroeffer lui avaient montré au milieu du tonnerre et des éclairs les esprits de Marc-Aurèle, de Leibnitz et du Grand Electeur, il n'avait plus douté du pouvoir mystérieux possédé par ses maîtres. Ceux-ci n'avaient rien négligé pour l'entretenir dans cet état d'esprit. En 1782, les séances de magie avaient eu lieu soit chez Woellner, dans une salle machinée spécialement pour ce genre de représentation, soit chez la comtesse de Lichtenau, maîtresse du prince. Un ami intime de Bischofswerder, nommé Steinert, ventriloque et très habile à se grimer, y paraissait en esprit de Leibnitz, de Jules César, ou encore du comte de la Marche, un fils que la Lichtenau avait perdu. Assurés de dominer un jour en Prusse par l'ascendant qu'ils exerçaient sur l'héritier du trône, les Rose-Croix de Berlin avaient fondé des Cercles à Brunswick, Hambourg, Marbourg, Cassel, Koenigsberg, Glogau, etc.¹.

L'hostilité des Rose-Croix se manifesta d'abord par les accusations de tendances révolutionnaires et d'athéisme qu'ils lancèrent à Berlin contre les Illuminés et qui se répandirent même parmi les Maçons berlinois qui ne faisaient pas partie de la Confrérie Rosi-Crucienne. C'est très vraisemblablement à ces bruits défavorables que fait allusion Nicolaï quand il cite, parmi les motifs particuliers qui l'ont empêché de jouer un rôle actif dans l'Illuminisme, la connaissance où il était que dans une autre Société à laquelle il appartenait déjà (la Franc-Maçonnerie) on avait mis en garde contre l'Ordre des Illuminés et qu'il en savait en partie les raisons². Les Rose-Croix firent bientôt un pas de plus en envoyant aux Loges de la Basse-Saxe une circulaire mettant les Maçons en garde contre les Illuminés sans pourtant les nommer³. Vis-à-vis du prince héritier de Prusse ils étaient moins discrets. Frédéric-Guillaume, recevant au mois d'avril 1783 la visite du landgrave Charles de Hesse à Potsdam, lui demandait s'il avait entendu parler d'une branche de la Franc-Maçonnerie appelée les Minervaux qui, sous prétexte de faire régner la liberté universelle et de supprimer le despotisme, cherchait à s'assurer la soumission des frères en leur faisant prêter de terribles serments. Il avait ajouté que l'on possédait dans les Loges de Berlin, les papiers de ces Minervaux, qui s'appelaient aussi Illuminés, et que ces papiers contenaient des choses épouvantables⁴.

Accentuant leur attaque, les chefs Rose-Croix dénoncèrent enfin leurs adversaires nommément à tous leurs adhérents dans une circulaire intitulée

« les Illuminés démasqués ». Ils prévenaient les frères d'être en garde contre les Illuminés « déistes et sociniens » qui faisaient des conférences sur les ouvrages de Voltaire et d'Helvétius et cherchaient, sous prétexte que la Franc-Maçonnerie n'a rien de commun avec la religion, à saper les bases de toute foi religieuse et à convaincre de plus en plus les hommes de la vérité de ce précepte du funeste Bayle « qu'il serait bon d'organiser la constitution fondamentale de l'Europe de telle sorte qu'elle n'eût aucun rapport avec la religion ». Constatant avec regret que les Illuminés avaient trouvé le moyen de « prendre dans leurs rêts meurtriers les âmes de plusieurs ecclésiastiques », la circulaire ajoutait : « Comme ce doit être une affaire de conscience pour tous les Directeurs Inférieurs de chasser tous ces loups dévorants de nos saintes bergeries... nous sommes obligés, pour différentes raisons, de doubler nos efforts en ce qui concerne le recrutement et de ne pas nous laisser dépasser à ce point de vue par des nations encore quelque peu barbares, comme par exemple les Russes dans l'immense empire desquels la glorieuse activité de nos Frères de ces contrées a poussé si loin ses efforts qu'il y existe des Cercles jusqu'à la frontière de Chine. » Les Supérieurs des Cercles Rose-Croix recevaient l'ordre de répéter à leurs subordonnés ce qui était dit plus haut de l'Ordre des Illuminés et de ses séductions et de leur faire comprendre combien il était nécessaire d'arracher à ces meurtriers des âmes autant de victimes qu'il serait possible et combien serait lourde la responsabilité des Rose-Croix s'ils restaient inactifs et perdaient courage en face de ces horreurs dévastatrices. Il fallait opposer des Cercles entiers à cette tourbe déiste et socinienne et y choisir des sujets qui puissent non seulement s'opposer aux entreprises de ces impies, mais encore arracher au feu de l'enfer ceux qui n'étaient pas encore tout à fait endurcis ou au moins chercher à les recruter. Mais la plus grande prudence était recommandée à ceux qui devaient sonder les Illuminés « car ceux-ci, et particulièrement leurs Minervaux, étaient les plus rusés des enfants des hommes qu'Adonaï, le Tout Puissant Créateur du ciel et de la terre, laisse debout comme l'ivraie au milieu du froment jusqu'au temps de la récolte, c'est-à-dire jusqu'au jugement dernier, où il les arrachera et les consumera dans le feu de soufre de sa colère¹. »

Enfin le 11 novembre 1783 la Loge Les Trois Globes, qui venait de se proclamer officiellement indépendante de la Stricte Observance et se trouvait maintenant entièrement entre les mains des Rose-Croix, déclarait ouvertement la guerre aux Illuminés en lançant l'anathème contre « une secte maçonnique qui voulait saper la religion chrétienne et faire de la Maçonnerie un système politique ».

1. Une copie de cette circulaire, tombée entre les mains des Illuminés, se trouve B. U. M. A. 95-96.

1. Schuster : *Geheime Gesell. u. Orden*, II, 118-128.

2. *Offentl. Erkl.*, p. 61.

3. Rapport du Provincial d'Eolis du 9 avril 1783, G. H. A.

4. Les propos furent rapportés par Charles de Hesse (Aaron) à Knigge qui les nota de sa main sur une feuille de papier conservée dans les Papiers Illuminés non cotés du G. H. A.

Le mot d'ordre donné par Berlin fut observé partout par les Rose-Croix en 1783-84 et particulièrement en Autriche où la Confrérie avait de nombreux adeptes et où l'existence de l'Ordre était connue depuis quelque temps¹. A Vienne ils surveillaient attentivement Sonnenfels dans lequel ils voyaient le chef des Illuminés de la capitale². Ils répandaient à Innsbruck le bruit que les Illuminés étaient les auteurs des pamphlets anti-religieux *Horus* et *Faustin*; ils cherchaient à déterminer l'évêque comte Spauer à agir contre eux, ignorant qu'il appartenait lui-même à l'Ordre, et ils forçaient le comte Trapp, chef de l'Illuminisme pour le Tyrol, à être si prudent dans le choix des candidats que le recrutement s'en trouvait complètement arrêté³. Dès que l'Illuminisme eut pris pied en Hongrie, ses principaux adeptes furent immédiatement connus des Rose-Croix, qui mirent leurs frères en garde contre « la peste de l'Illuminisme se répandant comme une trainée de poudre⁴ ». Un membre de la Loge les « Vertueux Cosmopolites » de Miskolcz appartenant aux Rose-Croix, étant soupçonné au printemps de 1784 d'être passé aux Illuminés, « cette bande qui s'efforce de ruiner notre Société et les droits des souverains », était mis en surveillance sur l'ordre des Supérieurs⁵. Le Directeur du Cercle de Temesvar mandait à ses Supérieurs que la Loge d'Essek paraissait incliner à l'Illuminisme, parce qu'elle avait dit dans sa déclaration de principe vouloir rester neutre en fait de religion⁶.

En Bavière les Rose-Croix de Munich avaient été informés par un traître de l'existence et du nom de l'Ordre⁷. Une imprudence inconcevable de Bader vint fortifier leurs soupçons. Toujours à la recherche de bons chimistes, dont ils espéraient apprendre ce qu'ils prétendaient déjà savoir, les Rose-Croix avaient voulu l'enrôler. Bader céda à leurs importunités et entra dans un de leurs Cercles⁸. Sitôt après sa réception il lui fut donné, en présence d'autres frères, lecture d'un rescrit du Cercle Directeur de Munich, disant que le Très Respectable Directoire Général avait appris que le Frère Athamas (Bader lui-même) osait présider une Loge de soi-disant Illuminés, constituée par Royal York de l'Amitié et solennellement reniée par les Rose-Croix, et qu'il avait même envoyé en Wetteravia et dans d'autres contrées le comte

Costanzo pour faire des prosélytes et engager des membres de la Sainte Confrérie à entrer dans cette Société bâtarde. Ordre était donné au Frère Athamas, sous peine de suspension, de déposer immédiatement le marteau de « ces faux-Maçons dits Illuminés et qu'on pouvait appeler plus justement aveugles », de cesser toute correspondance avec l'émissaire Costanzo, de s'en tenir aux trois grades anglais reconnus authentiques par les Rose-Croix et de se comporter dorénavant en vrai Rose-Croix repentant¹. Bader, qui avait été assez maladroit pour entrer chez les Rose-Croix, fut plus maladroit encore en envoyant une démission rédigée en termes insultants. Il déclarait à la Sainte Confrérie qu'elle ne possédait pas de secrets, qu'elle ignorait ce qu'étaient en réalité les Illuminés et, pour comble d'imprudence, il reconnaissait que la Loge Saint-Théodore dépendait de Supérieurs Suprêmes². D'autres écrits publiés contre les Rose-Croix et contenant des expressions semblables à celles dont s'était servi Bader firent penser aux Rose-Croix de Munich qu'il en était l'auteur et ils n'en furent que plus excités contre les Illuminés³.

L'hostilité des Rose-Croix avait pris, à la fin de 1784, une forme des plus vives. Le 14 novembre, la Loge Les Trois Globes faisait imprimer un manifeste où elle disait des Illuminés : « Cette secte est connue de tous, sans que nous ayons besoin de l'appeler par son nom. Nous avouons que, tout esprit de persécution ou de parti mis à part, nous ne pourrions jamais reconnaître ses partisans pour des Francs-Maçons ou avoir le moindre commerce avec eux, encore moins les admettre aux travaux de nos Loges. Maudit soit le Maçon qui ose saper la religion des chrétiens, qui profane la noble et sublime Maçonnerie en en faisant un système politique et expose cette Société tout entière au danger manifeste d'être tôt ou tard atteinte par les coups du bras séculier. Arrière ces malfauteurs ! »



Au moment où l'Ordre était menacé par des ennemis aussi passionnés qu'habiles, il était affaibli par des dissensions intestines. Le Conseil de l'Aréopage avait, il est vrai, disparu. A partir de la refonte du Système par Knigge, il avait été formé à Munich un Conseil Provincial composé de tous les Aréo-

1. Quand Knigge avait, pendant le Convent de Wilhelmsbad, fait des ouvertures au comte Kolowrat, il s'était aperçu que le comte connaissait l'Ordre de nom et savait que Sonnenfels en faisait partie (Rapport de Philon, août 1788, N. O. S., 199).

2. Archives de Degh. Abafi, IV, 136.

3. Titus Oemilius à Annibali, 2 août 1784. O. S., 397.

4. Abafi, V, 157. — 5. *Ibid.*, 256. — 6. *Ibid.*, 297.

7. *Vollst. Gesch. d. Verf.*, 266.

8. *Ibid.*, 60. — La conduite étrange de Bader s'explique peut-être par ce fait que les Rose-Croix avaient des partisans parmi les membres non-Illuminés de Saint-Théodore; Bader dit en effet qu'il entra dans la Société des Rose-Croix uniquement pour maintenir le calme et la concorde dans sa Loge. (*Ibid.*, 268.)

1. *Vollst. Gesch. d. Verf.*, 264.

2. *Ibid.*, 269-270. — Dans une tenue de Loge, le 30 novembre 1784, Celse prononça un violent réquisitoire contre les Rose-Croix. (Journal de R. Lulle, N. O. S., 144.) Weisshaupt, aussi imprudent, avait encouragé Bader à écrire sa virulente réponse; il était persuadé que les attaques des Rose-Croix n'ébranleraient aucun des Illuminés, leur feraient sentir la nécessité de rester unis et s'émanciperaient chez beaucoup de Maçons le désir de faire partie de l'Ordre. (Spariacus à Caton, 27 novembre 1784. G. H. A. IV 150.)

3. *Ibid.*, 69. — 4. *Ibid.*, 255-256.

pagites bavares et dont Costanzo était la cheville ouvrière¹; puis Celse (Bader), Marius (Hertel) et Scipion (Berger), sentant que Weishaupt, qui n'adressait plus ses lettres qu'à Zwack, finirait par les exclure complètement de la direction, avaient résigné leurs fonctions au retour du voyage maçonnique fait par Costanzo à Berlin en 1782 et s'étaient consacrés exclusivement à la direction de la Loge Saint-Théodore². Weishaupt avait dissous le Conseil Provincial bavarois et institué à sa place un Collège des Provinciaux dont Campanella (le comte régnant de Stolberg) et Epictète (le pasteur Miege d'Heidelberg) avaient été nommés par lui Inspecteurs. Ce Conseil se composait des Provinciaux et Vice-Provinciaux qui furent : pour la Bavière Zwack et Costanzo, pour la Franconie le comte Cobenzel et le comte Starnberg, pour la Souabe Schroeckenstein et Merz, pour la Haute-Saxe Knigge et le duc de Saxe-Gotha, pour la Basse-Saxe Dittfurth. Les Provinciaux ou Vice-Provinciaux qui n'étaient pas encore Conscils le devinrent à cette occasion³.

Mais, si l'Aréopage n'existait plus, les Aréopagites restaient. La lutte entre eux et le Général avait repris dès que Knigge eût quitté Munich. Spartacus soupçonnait Mahomet, associé à deux frères couverts de dettes, de vouloir fonder un autre Ordre pour en exploiter les recrues⁴ et il gémissait sur les mœurs dissolues de ses collaborateurs. « Socrate (l'abbé Lang), écrivait-il à Zwack⁵, qui pourrait être un excellent sujet, est toujours ivre. Auguste (le comte Koenigsfeld à Freysingen) a la plus mauvaise réputation. Alcibiade (Hoheheicher à Freysingen) passe ses journées à soupier, assis devant son hôte, et se consume d'amour. Tibère (Merz) a voulu faire violence à la sœur de Democedes (Winterhalter) à Corinthe (Ratisbonne) et s'est laissé surprendre par le mari. Quels Aréopagites ai-je là, au nom du ciel ! » Il se plaignait du peu d'estime que les Aréopagites d'Athènes avaient pour son génie et il les suppliait en vain de ne pas laisser perdre les maximes qui souvent se trouvaient dans ses lettres, de les reproduire chaque fois dans les Instructions pour les Aréopagites, car elles ne lui venaient pas toujours à l'esprit et, avec le temps, on pourrait en faire un superbe Grade Politique⁶. Pourtant il avait autre chose à faire que de se disputer avec ses lieutenants. Depuis que l'Ordre comptait des gens de savoir parmi ses membres « il lui fallait étudier comme un furieux pour conserver sa supériorité ». Il s'était jeté à corps perdu dans l'étude du grec et se plongeait dans les œuvres complètes de Xénophon empruntées à Hertel⁷.

La nouvelle organisation n'avait pas donné de meilleurs résultats que l'ancienne. Les Provinciaux n'en faisaient qu'à leur tête et il n'y avait pas de cohésion ni d'entente¹. Les deux plus indisciplinés étaient Cobenzel et Schroeckenstein. Cobenzel non seulement administrait tout de travers sa Province de Franconie, mais encore il prétendait tout diriger à Vienne et il agissait en Autriche comme si toute la monarchie était sous ses ordres². Schroeckenstein s'obstinait à laisser Weishaupt dans l'ignorance de ce qui se passait dans sa Province de Souabe et ne lui adressait aucun rapport³. Weishaupt, impatienté, avait fini par écrire à Mahomet qu'il ne voulait plus s'occuper de lui et de sa Province⁴.

À Ingolstadt même Weishaupt n'arrivait pas à faire prévaloir son autorité. A la suite d'une violente querelle qui avait éclaté en 1783 entre lui et le professeur Semmer, Supérieur de l'Eglise Minervale, celui-ci avait quitté l'Ordre, et son collègue, le professeur Krenner, qui l'avait remplacé dans son emploi au commencement de 1784, s'était à son tour brouillé avec le Général et se montrait aussi inactif que possible⁵. Mais la mésintelligence la plus grave fut celle qui éclata entre Weishaupt et Knigge et qui finit par amener la retraite de ce dernier.



Les causes profondes de cette brouille furent l'orgueil et l'ambition des deux hommes. Weishaupt, qui s'était complètement subordonné à Knigge au moment où il avait vu en lui un sauveur, avait prétendu occuper la première place sitôt que les choses avaient pris meilleure tournure. Il ne pouvait se résigner à être un monarque constitutionnel comme l'entendait Knigge, « il ne voulait pas renoncer à être le Général qui seul donne des ordres⁶ » « ni perdre l'habitude de se comporter vis-à-vis des Conscils encore moins en chef qu'en pédagogue⁷ ». Knigge de son côté avait le droit de se dire que la Société serait restée sans lui quelque chose de fort insignifiant⁸. D'autant plus disposé à s'en souvenir que Weishaupt paraissait trop vite l'oublier, il était bien décidé à ne pas se laisser traiter en quantité négligeable.

Le conflit de caractères se doubla d'un conflit d'idées. Weishaupt avait gardé son fanatisme anticlérical ; il suffisait de déclamer contre la superstition,

1. Knigge : *Enl. Erkl.*, 130. — 2. Lettre inédite de Weis, du 27 novembre 1783. G. H. A.

3. O. S., 384. — 4. Mahomet aux Aréopag. G. H. A. IV, 90.

5. *Unterhaengigte Vorstellung meiner des wuestigen Illuminatenwesens wegen im Jahre von 1785 auf 1786 erlittenen widrigen Schicksale* par Krenner; Papiers de Lippert V : cité par Wolfram II, 12 et note 25; Interrogatoire de Drexl : *Vollst. Gesch. d. Verfolg.*, 323. — 6. *Enl. Erkl.*, 126. — 7. *Ibid.*, 120. — 8. *Ibid.*, 128.

1. B. U. M. E., 45. — 2. Déposition de Hertel. G. H. A. — 3. *Ibid.*. — 4. Spart. à Cat., 16 fév. 1782. N. O. S., I, 28. — 5. Février 1782. N. O. S., I, 39.

6. Spart. aux Aréop. d'Athènes, 15 mars 1782. N. O. S., I, 12. — 7. Spart. aux Aréop. d'Athènes, 25 janvier 1782. N. O. S., I, 27.

la sottise ou l'esclavage pour lui être sympathique, et Knigge s'indignait quand il apprenait qu'on recommandait ouvertement aux Minervaux d'une certaine contrée la lecture des livres hostiles à la religion chrétienne, entre autres *Horus*¹, ou quand Weishaupt éveillait les scrupules des meilleurs frères de Goettingue en recommandant les écrits de Boulenger². Weishaupt trouvait de son côté que Knigge n'était pas assez hostile à la Stricte Observance et aux sectes maçonniques à tendances mystiques. Il était confirmé dans sa façon de voir par Dittfurth, qui reprochait à Knigge de s'être montré trop diplomate et pas assez exclusif pendant le Convent de Wilhelmsbad et avait peint à Weishaupt avec de telles couleurs Charles de Hesse, recruté par Knigge, que Weishaupt était prévenu contre tous ceux qui avaient assisté au Convent ou désapprouvé l'attitude combative que Dittfurth y avait prise³. Cette antipathie allait si loin que Weishaupt avait d'abord refusé à Knigge l'autorisation de négocier avec Bode, de lui communiquer les cahiers des grades, et avait déclaré ne pas vouloir établir de colonies dans la Haute-Saxe⁴. Knigge avait bientôt deviné le nom de celui qui entretenait les répugnances de Weishaupt, et l'influence que Dittfurth avait prise sur ce dernier ne lui faisait rien augurer de bon de l'avenir⁵.

La querelle éclata à propos des grades Illuminés. Weishaupt était fort peu satisfait des cahiers rédigés par Philon et il ne se gêna pas pour témoigner son mécontentement. Il trouvait que la fusion entre les grades Minervaux et la Franc-Maçonnerie avait été opérée d'une façon fort maladroite. Il reprochait aux trois grades symboliques du Système de n'avoir aucun rapport avec les grades inférieurs et supérieurs et de ne pas constituer un progrès sur l'Illuminatus Minor auquel ils succédaient immédiatement, puisque l'adepte n'y trouvait pas d'occupations correspondant à ce qu'il avait fait jusqu'alors, ni à ce qu'il aurait à faire plus tard et que, passant d'une grande activité à l'oisiveté absolue, il ne pouvait avoir la sensation d'avoir véritablement avancé mais oubliait ce qu'on avait pris soin de lui enseigner auparavant. Il trouvait

aussi très mauvais que les Maîtres en Chaire fussent élus par les membres de la Loge, ce qui était contraire aux principes appliqués dans toutes les autres classes de l'Ordre et pouvait avoir les plus grands inconvénients si l'Ordre ne faisait pas passer son candidat⁶.

Aux hauts grades supérieurs il faisait deux reproches principaux. D'abord de contenir certains passages trop montés de ton, particulièrement dans l'Instruction que le candidat au grade de Prêtre recevait dans le Deuxième Appartement. Il craignait que, si la chose tournait mal et que, par l'imprudence des Illuminés, sa tête vint à être en danger, il ne fût obligé de s'entendre reprocher son manque de mesure et l'emploi d'expressions injurieuses, inutiles et inconsidérées⁷. Puis, et c'était là son grief le plus grand, il estimait que l'abus des cérémonies, et des cérémonies liturgiques, donnait à l'ensemble des hauts grades un caractère fâcheux. L'allocation du Chevalier Ecossais était écrite en jargon moitié théosophique, disait-il, et ce grade, qui ne cadrait pas avec les autres et ne pouvait que diminuer le respect des adeptes pour l'Ordre, était manifestement le plus misérable de tous⁸. Les cérémonies du grade de Prêtre étaient naïves et mal conçues, le costume puéril et trop coûteux. Le grade de Régent était encore inférieur à celui de Prêtre et aussi misérable que celui de Chevalier Ecossais, inférieur lui-même à l'Illuminatus Minor⁹.

Ces reproches étaient fondés. La soudure entre les grades Minervaux et les grades symboliques était mal faite. Il est incontestable que les additions apportées par Knigge à l'allocation du cahier d'Illuminatus Dirigens, rédigée par Weishaupt, et dont il avait fait l'Instruction du Deuxième Appartement, dépassaient le but. Knigge, en voulant donner plus de couleur au texte primitif, avait forcé la note et Cobenzel, ainsi que Schroegenstein, avaient trouvé à bon droit que l'allocation ainsi remaniée était pleine d'un esprit de rébellion et devait scandaliser certains lecteurs¹⁰. Il est non moins vrai que telles cérémonies rappelant la communion ou l'ordination catholique devaient paraître soit des mœuvres, soit des parodies blasphématoires. Weishaupt n'était pas seul de son avis. Feder, le professeur de Goettingue, appelait

1. *Endl. Erkl.*, 131. — 2. Knigge à Zwack, N. O. S., I, 115. — 3. Knigge aux Aréop., G. H. A. IV, 123. — 4. *Ibid.*

5. N. O. S., I, 15 et 28. — Les rapports entre Knigge et Dittfurth étaient très froids depuis le Convent de Wilhelmsbad. Si Dittfurth avait trouvé Knigge trop opportuniste, celui-ci reprochait à son associé ses maladroites et son intempérance de langue. Il racontait que, par son indiscrétion, la société qui se réunissait autour de la source pour prendre les eaux savait dès l'après-midi ce qui s'était passé dans la séance du matin, et il l'accusait de s'être rendu antipathique aux princes (le duc de Brunswick et le landgrave de Hesse) par ses déclarations impolitiques (Rapport de Philon, juillet 1782, N. O. S., I, 193). Il semble que les plaintes de Knigge étaient fondées, car Kolowrat confia plus tard à Savioi que Dittfurth avait parlé trop librement au Convent sur la religion (Quibus Licet de Brutus, 2 décembre 1782, N. O. S., I, 153) et Kræber, dans son rapport sur la Province de Macédoine, demandait qu'on imposât silence aux gens assez maladroits pour rejeter toute religion et pour tourner en ridicule toute foi religieuse (N. O. S., 182.)

1. Weis. à Zwack, N. O. S., I, 51, 54.

2. N. O. S., I, 88. — 3. N. O. S., I, 8, 10, 66. — 4. N. O. S., 94, 95.

5. *Ibid.*, I, 92. — Voici les additions de Knigge (*Géné. de Prêtre*, 51). « Le pain, le tabac, le café, l'eau-de-vie, etc. sont les machines les plus puissantes du despotisme quand il met dessus sa laide main. — (*Ibid.*, 67). Maintenant celui qui ne croit pas aux mystères des religions chrétiennes ordinaires altérées par les prêtres, et auquel on ne peut pas pour le moment dévoiler les mystères encore plus grands qui y sont cachés, n'hésitera pas à appeler Jésus le Rédempteur et le Sauveur du monde. — (*Ibid.*, 72). C'est alors que naquit cette chose superbe qui est la théologie, le gouvernement des prêtres et des coquins, la papauté, le despotisme ecclésiastique. — (*Ibid.*, 72-73). Et un meurtrier, un entremetteur, un imposteur qui croyait à la transsubstantiation, avait un meilleur sort que l'homme honnête et vertueux qui avait le malheur de ne pouvoir comprendre qu'un morceau de

cela jouer la religion¹ et Mieg, pasteur à Heidelberg, Vice-Inspecteur du Conseil des Provinciaux, écrivant à Weishaupt pour le remercier de l'avoir mis au nombre des Conscii, lui disait que, si l'Ordre lui plaisait beaucoup par certains côtés, il ne pouvait approuver l'accumulation de cérémonies, l'initiation compliquée, et, dans les hauts grades, l'emphase des discours, la pompe sacerdotale et les emprunts exagérés aux rituels maçonniques et à la hiérarchie ecclésiastique. Il ajoutait que le grade de Prêtre, excellent à certains égards, l'avait peu édifié par les cérémonies qu'il contenait et que, les frères de sa ville pensant comme lui, il avait souvent supprimé les cérémonies pour ne pas détourner des gens de valeur². Ces scrupules avaient été partagés par les Illuminés de Munich; l'Aréopage d'Athènes n'avait pas admis l'Illuminatus Dirigens ou Chevalier Ecosais. Zwack avait communiqué le grade *brevi manu* à quelques Illuminati Majores, mais l'accueil peu favorable qu'il avait reçu avait déterminé les Aréopagites à ne pas le faire connaître à d'autres; le grade de Prêtre avait eu le même sort, de sorte que les chefs de la Province avaient laissé celui de Princes complètement de côté et aucun de ces hauts grades n'avait été pratiqué en Grèce (Bavière)³.

Seulement il était un peu tard pour s'apercevoir des défauts de l'œuvre de Knigge. Tous les grades avaient été soumis par lui à Weishaupt et aux Aréopagites, ils lui avaient été retournés avec leur visa et munis du sceau de l'Ordre. Il est vrai que les Aréopagites s'étaient fait beaucoup prier pour donner leur approbation et avaient proposé de ne rédiger les hauts grades que successivement en profitant des leçons du temps et de l'expérience. Mais Knigge, ayant objecté qu'il avait affirmé à ses recrues que le Système était complètement organisé et qu'il ne pouvait se laisser convaincre de

mensonge, avait reçu l'autorisation formelle de distribuer les cahiers⁴. Pourtant Weishaupt ne s'arrêta pas à ces considérations. S'autorisant des reproches de Cobenzel, Schroeckenstein, Feder et Mieg, il demanda à Knigge de faire des modifications dans le sens indiqué et de les communiquer à ses subordonnés⁵. Knigge protesta violemment⁶. Il fit remarquer que Weishaupt se déjouait bien vite, qu'il avait été convenu que les Agapes, qui l'offusquaient tant maintenant, pourraient ne pas être célébrées suivant les circonstances, et qu'enfin les additions faites par lui à l'Instruction donnée dans le Deuxième Appartement étaient peu de chose en regard des idées exposées dans cette allocution dont le texte était de Weishaupt⁷ et où celui-ci avouait lui-même avoir trop chargé les couleurs⁸. Comment pouvait-il, au surplus, déclarer à ses gens que ces grades qu'il venait de leur distribuer ne valaient rien et leur offrir de nouvelles copies profondément remaniées. Une telle façon d'agir le rendait ridicule et suspect à leurs yeux et l'Ordre avec lui. D'ailleurs la nécessité où il allait se trouver de faire rentrer les cahiers déjà distribués dans toutes les parties de l'Allemagne et reproduits à de nombreux exemplaires, de les corriger et expédier ensuite à Weishaupt pour qu'il les atteste de nouveau, impliquait des difficultés et des retards inouïs.

Ces arguments restaient sans effet sur l'esprit de Weishaupt, heureux de faire payer à son collaborateur ses anciens triomphes : il persista dans sa façon de voir, et Knigge dans la sienne⁹. Puisque Knigge refusait de faire les retouches demandées, Weishaupt résolut d'y procéder lui-même. Il supprimerait dans le Chevalier Ecosais le Revers, les Agapes, l'explication des hiéroglyphes maçonniques et écrirait une nouvelle allocution¹⁰. Dans le grade de Prêtre, il ne laisserait subsister que l'Instruction dans le Premier Appartement et l'Instruction in scientificis; il ferait disparaître toutes les cérémonies et simplifierait le costume, qui ne consisterait plus qu'en une petite croix rouge au côté gauche de l'habit ou tout au plus en un pectoral blanc des-

pâte soit en même temps un morceau de chair. — Ces attaques contre la religion catholique peuvent étonner de la part d'un homme qui reprochait aux Illuminés bavarois leur anticléricalisme injurieux, mais la conséquence dans les actes et les propos n'a jamais été le caractère distinctif de l'esprit de Knigge. Il s'était laissé emporter par le ton général de l'allocution. D'ailleurs les autres grades présentaient des passages assez vifs contre les usages catholiques, par exemple cette allusion à la confession dans le cahier d'Illuminatus Minor : « Si un moine stupide peut par des rêveries mystiques déterminer l'homme le plus intelligent à lui révéler ses pensées les plus secrètes... » (Echt. III, p. 122).

1. Sic. Spart. à Caton. N. O. S., I, 66-67, 88. — 2. Epictète à Spart., 18 décembre 1782. G. H. A. IV, 110.

3. Déposition de Hertel du 26 mai 1789; Lettre de Zwack aux Aréopagites B. U. M. E., 45. — Hertel dit simplement que tous ces grades ne furent pas admis dans le Système de l'Ordre. Mais, si l'on peut admettre que sa réponse est vraie pour la Bavière, sans oublier d'ailleurs qu'il avait intérêt à renier ces grades que les enquêteurs considéraient comme séditeux, il est prouvé par les déclarations de Knigge (Cf. particulièrement N. O. S., I, 106 et Endl. Erkl., 123), par les documents reproduits dans la *Kritische Geschichte der Illuminatengrade* et par les listes manuscrites qu'ils furent distribués et pratiqués dans les autres régions de l'Allemagne.

1. N. O. S., I, 99-111. Endl. Erkl. 120. sq. — Neuf mois s'étaient écoulés depuis que Knigge avait envoyé les projets de grade à Munich et, les Aréopagites tardant encore à lui faire parvenir leurs observations, Knigge avait réclamé avec instance une réponse. Enfin Weishaupt l'avait autorisé à distribuer les cahiers tels qu'ils étaient et, peu de temps après avoir procédé à cette distribution, Knigge avait reçu les grades revêtus du sceau de l'Ordre. La seule objection soulevée par les Aréopagites avait été la difficulté d'introduire la Cène du Chevalier Ecosais dans les pays catholiques. Il avait été convenu que cette cérémonie pouvait être supprimée suivant les circonstances. Philon à Caton, 20 janvier 1783. N. O. S., I, 106; Endl. Erkl. 123; Mémoire justificatif de Knigge du 30 avril 1784. G. H. A. non coté.

2. Knigge : Endl. Erkl., 127 et N. O. S., I, 8a. — 3. Ibid. 4. Le texte de Weishaupt, intitulé « Allocution adressée aux Illuminati Dirigentes » se trouve dans N. O. S., II, 44. — 5. N. O. S., I, 89.

6. Endl. Erkl., 127 — 7. N. O. S., I, 66.

pendant jusqu'à la hanche sous l'habit et orné d'une petite croix rouge, le Doyen ayant comme signe distinctif une croix plus grande ou la portant seul¹. Après avoir mûri son projet, il écrivit ces nouveaux grades, puis il commença à correspondre à l'insu de Knigge avec les Supérieurs établis par celui-ci et divers membres de l'Ordre, en leur laissant entendre qu'il était le chef et le fondateur de tout le Système, et il fit distribuer en divers endroits ses propres grades. Comme les différences remarquées entre les cahiers² surprenaient quelques frères, il fit courir sous main le bruit que Knigge avait falsifié les grades et que ceux envoyés de Bavière étaient les seuls authentiques, puisqu'il était connu que c'était de ce pays que l'Ordre était d'abord parvenu dans les contrées colonisées par Knigge³.

Celui-ci fut outré d'un procédé aussi perfide et, à partir de ce moment, ce fut la guerre ouverte entre Weishaupt et lui. Il abandonna la direction de ses Provinces⁴, et adressa à ses subordonnés une circulaire où il déclarait que ses occupations l'empêchaient dorénavant de s'occuper des affaires de l'Ordre. En disant adieu à ses frères, il leur conseillait de penser à établir enfin une autorité suprême rendue nécessaire par le développement qu'avait pris la Société⁵. En même temps il s'adressait aux Aréopagites pour les faire juges du différend. Il dénonçait⁶ l'esprit jésuitique de Weishaupt, qui cherchait toujours à semer la discorde entre ses collaborateurs, pour régner despotiquement sur des hommes qui, peut-être, ne possédaient pas une imagination aussi riche, ni autant de finesse et de ruse, mais qui du moins ne lui cédaient en rien en bonne volonté, en droiture et en honnêteté. Il l'appelait que sans lui l'Ordre, fondé avec l'aide de jeunes gens recrutés sans discernement, serait resté quelque chose d'assez pitoyable. Il déclarait qu'il avait fait preuve jusqu'alors d'une complaisance et d'une docilité presque exagérées, mais qu'il se retirerait irrévocablement si on continuait à en agir avec lui d'une façon indigne, qu'il ne pourrait jamais plus avoir avec Weishaupt les mêmes rapports qu'autrefois et qu'il ne voyait pas pourquoi il se laisserait traiter par un professeur d'Ingolstadt comme un étudiant. « C'est un bonheur pour

Spartacus, disait-il enfin, que je sois un honnête homme, car je pourrais, avec l'aide de la Stricte Observance, ramener l'Ordre à son premier néant. »

Quelques jours plus tard il accentuait la menace : « Je ne voudrais pas, écrivait-il¹, que Spartacus par sa conduite imprudente, grossière et emportée me force à faire quelque chose de désagréable à des hommes aussi aimables que vous et pourtant je ne me sens pas la force de me laisser insulter et fouler aux pieds sans murmurer. Si vous avez jamais tenu à mon amitié arrangez cette affaire... J'aurais peu de peine à fonder contre Spartacus une ligue redoutable, à anéantir tout ce qu'il a fait et peut faire encore... Si je cède à mes désirs de vengeance, réfléchissez aux suites. Si je révélaux aux Jésuites et aux Rose-Croix la personnalité de celui qui leur fait la guerre, si je révélaux seulement à quelques personnes l'origine humble et insignifiante de l'Ordre, si je leur prouvais par mes brouillons que j'ai rédigé moi-même une partie des grades, si je leur faisais connaître le caractère jésuitique de l'homme qui nous berne peut-être, nous fait servir à ses vues ambitieuses et nous sacrifie aussi souvent que son entêtement l'exige, si je leur faisais voir ce qu'ils ont à craindre d'un tel homme et d'une pareille machine derrière laquelle se cachent peut-être au bout du compte des Jésuites ou derrière laquelle ils pourraient se cacher. Si j'assurais à ceux qui cherchent des secrets qu'ils n'ont rien à attendre ici. Si je mettais ceux auxquels la religion est chère au courant des opinions de M. le Général. Si je révélaux la jeunesse de l'Ordre et le peu de solidité de sa base. Si j'attirais l'attention des Loges sur une Société derrière laquelle se dissimulent les Illuminés. Si je m'associais de nouveau aux princes et aux Francs-Maçons. Si j'inventais alors un plan mieux construit, plus désintéressé et plus clair, basé sur une honnêteté et une liberté absolues, où j'attirerais les meilleurs cerveaux avec lesquels je suis en relations, si j'envoyais dans toutes les contrées des gens qui se fassent admettre dans l'Ordre sans se faire connaître, pour être au courant de tout ce qui s'y passe. Si je donnais des renseignements à certaines gens en Grèce (Bavière) même et si tout d'un coup je faisais connaître le fondateur et tout le reste. Si je faisais du bruit à Rome (Vienne) par l'intermédiaire des princes, de Numenius (comte Kolowrat) et des Rose-Croix ? La vengeance ne me conduira pas jusque-là, mais je ferai tout ce qu'il faudra pour sauvegarder ma réputation. Je suis prêt à travailler sur le même pied qu'autrefois et même à faire en faveur de l'Ordre les plus grandes choses, si on me témoigne de nouveau une confiance absolue. Je connais bien tous nos gens, sais par quoi chacun d'eux est attaché à l'Ordre, sais sur quel ressort il faut agir pour les porter au plus haut enthousiasme ou les détacher tout à coup. Spartacus ignore cet art. Je n'ai rien

1. N. O. S., 94.

2. Ces différences devaient consister essentiellement dans la suppression des cérémonies car, lorsque le 4 février 1785 Weishaupt propose de montrer à l'Électeur de Bavière le grade de Prêtre, il recommande de tout dissimuler hors l'instruction scientifique (N. O. S., I, 225), ce qui prouve que les questions préliminaires et l'allocution, c'est-à-dire les parties du grade dangereuses à produire, n'avaient pas été changées. Quant au grade de Régent, il déclarait le 7 février 1783 (N. O. S., I, 93) qu'il n'y avait rien, à part quelques phrases naïves et basses (niedertaechtig), parce que c'était un grade directeur et contenant toute l'instruction pour les Provinciaux.

3. Endl. Erkl., 130 — 4. Ibid., 133.

5. *Vertheidigung meiner Betragen in Ansehung des Ordens der Illuminaten*, 20 avril 1784. G.H.A., non coté.

6. Knigge à Zwack, 20 janv. 1784. N. O. S., I, 99-111.

fait jusqu'à présent contre lui, mais j'en fais le serment, si d'ici au 26 avril je n'obtiens pas complète satisfaction, je ne réponds plus de rien.... Si on veut me laisser carte blanche, je donne ma tête en gage que je peux communiquer à l'Ordre des choses très importantes, lui soumettre la Stricte Observance, ou même l'anéantir complètement, lui procurer une grande influence sur le système de Zinnendorf, la puissance dans le monde profane ainsi que la richesse, et tout cela sans modifier en rien notre Système... Ayez la bonté, mon très cher Frère, de montrer cette lettre à Spartacus. Si je ne reçois pas de réponse satisfaisante avant le 26 avril, je commence l'attaque. Toutes mes dispositions sont prises. Si je reçois une seule ligne grossière, tout est fini. Si tout est réparé, vous et Spartacus recevrez de moi à la fin d'avril des nouvelles qui vous feront certainement plaisir et vous convaincront de ma prudence et de ma loyauté. »

Weishaupt fit intercepter la circulaire de Knigge. Celui-ci pensa un moment à imprimer et publier ses griefs, il y renonça sur les instances de ses amis ¹. De tous les Aréopagites, seuls Cobenzel et Schroeckenstein se déclarèrent pour Knigge ² et encore ils le firent moins par sympathie pour lui qu'afin d'être désagréables à Weishaupt ³. Arrian (Cobenzel) lui écrivait à la fin de janvier 1783 ⁴ : « Mahomet (Schroeckenstein) m'a montré la dernière lettre que vous avez reçue de Philo. Il se plaint avec raison que vous lui ayez ordonné de conférer les grades de Presbyter et de Régent tels qu'ils étaient sans attendre les copies corrigées... et vous lui avez continuellement écrit des duretés. Lorsque je réfléchis sur les lettres que vous avez écrites à moi, je puis juger des lettres que vous avez écrites à Philo et il est dur pour un homme tel que Philo qui possède un cœur sensible, des sentiments et des talents, de souffrir des mépris, des duretés, peut-être des impertinences. Vous voulez diriger des hommes et vous choquez tous vos amis. Je parle maintenant à un homme qui pense et qui réfléchit, dites-moi donc, vous qui m'écoutez lorsqu'on n'a pas de forces pour conduire les hommes selon ses vues, de quels moyens doit-on se servir pour les amener, les retenir et les faire agir selon ses intentions. Vous répondez par la douceur, l'affabilité, les

1. *Vertheidigung meines Betragens*.

2. Les Aréopagites d'Athènes avaient d'abord pris le parti de Knigge et protesté contre les modifications apportées aux cahiers. Pour empêcher Weishaupt de donner suite à son projet, ils avaient même refusé de lui envoyer la copie du grade de Prêtre qu'ils possédaient. Mais Weishaupt s'était procuré une autre copie, avait annoncé lui-même aux Inspecteurs l'envoi des nouveaux cahiers et déclaré tout net aux Athéniens qu'il fallait choisir : ou ils distribueraient les grades modifiés, ou ils recevraient sa démission. (Spart. à Cat. Papiers III. inédits. G. H. A. IV, 202) Caton et ses amis s'étaient inclinés.

3. Knigge prétend (*Endl. Erkl.*, 134) que les Aréopagites lui donnèrent raison, mais qu'on (lisez Weishaupt) sut changer leurs dispositions.

4. G. H. A. IV, 161 ; en français.

liens de l'amitié, le don de persuasion, etc... Pourquoi n'employez-vous donc pas ces moyens ? Pourquoi outrager, offenser ses meilleurs amis ? Celui qui veut régner doit se faire aimer, le despote qui blâme, ordonne et offense est toujours haï... Nous vous aimerons si vous vous rendez aimable et pour devenir aimable il ne vous faut qu'un peu de sociabilité, n'outrager personne et vivre en bonne société avec nous. »

Arrian s'empressa de se mettre en relations directement avec Knigge et il adressa aux autres Aréopagites une lettre signée de lui et de Mahomet ¹, déclarant que ni eux, ni leurs subordonnés ne seraient dorénavant sous les ordres de Spartacus. Ils proposaient d'envoyer, avec des fonds fournis par eux et par la caisse de Saint-Théodore, Diomède à Vienne pour représenter dans toutes les Loges et Eglises autrichiennes Spartacus comme un méchant homme et inviter les frères à obéir au seul Arrian. Les deux conjurés n'attendaient que la réponse des Aréopagites pour mettre la main à l'œuvre et déposer Spartacus. Arrian ², auquel cinq années de querelles avaient appris qu'il était temps pour Spartacus d'abandonner la direction, lui avait trouvé un remplaçant dans la personne du comte Stolberg, qui serait proclamé Supérieur Suprême avec le titre de National du Saint Empire romain de nation germanique. Les Provinciaux seraient indépendants. Spartacus recevrait comme compensation le titre honorifique de Consultor National et ses fonctions se réduiraient à recevoir les rapports des Provinciaux, non pour donner des ordres, mais pour les déposer dans les Archives après les avoir fait circuler entre les Aréopagites.

Les Conscii ayant refusé de suivre Cobenzel et Schroeckenstein, ceux-ci n'osèrent se révolter ouvertement, et Knigge, ne trouvant pas d'alliés, en fut réduit à traiter seul avec Weishaupt. Sa colère était tombée et le sentiment de son impuissance l'amena à baisser le ton. Il savait, lui écrivit-il de Cassel le 25 février 1783 ³, que Weishaupt pouvait vivre sans lui, mais rien au monde ne pourrait l'empêcher de rompre les liens qui les unissaient s'il recevait encore une lettre écrite dans le style des précédentes. Il savait que Weishaupt pourrait recommencer son entreprise avec des gens nouveaux, mais il le savait aussi trop sensé pour le croire capable de prendre une pareille détermination. Tout ce qu'il demandait, c'est que Weishaupt, faisant violence à son orgueil, reconnaisse qu'il avait eu des torts envers lui. « Vous m'avez offensé, disait-il, vous le sentez, mais vous ne voulez l'avouer ni à vous-même, ni à moi, parce que vous croyez que si vous disiez : j'en ai trop fait à cet homme, votre prestige en souffrirait. Aussi vous cherchez à persuader aux autres et à vous-même qu'il vous est indifférent que je quitte l'Ordre

1. G. H. A. IV, 90. — 2. Arrian à Caton. G. H. A. non coté. — 3. N. O. S., I, 118 sq.

ou non, et que d'ailleurs je ne suis pas l'homme qu'il faut pour une si grande entreprise. En même temps vous sentez bien que nous sommes tous des hommes, que nous avons tous nos défauts, qu'on doit nous prendre comme nous sommes et, qu'à recommencer tous les six mois par le commencement, on ne peut avancer. En un mot vous ne désirez pas que je me retire pour aller fonder une autre association, mais vous ne voulez pas que je m'aperçoive que vous avez besoin de moi. » Il lui facilitait le retour en déclarant qu'il n'avait pas la vanité sottise d'exiger qu'un homme qui lui était supérieur par l'intelligence s'humiliât devant lui en lui demandant pardon; il ne tenait même pas à ce que Weishaupt reconnût formellement qu'il avait lui, Knigge, fait ce qu'il devait faire; il lui demandait seulement de se l'avouer à lui-même. Puis venaient les promesses: il avait eu la semaine précédente à Cassel des conférences secrètes avec le prince Charles de Hesse et d'autres personnes et il avait appris les vraies origines de la Franc-Maçonnerie et des Rose-Croix, qu'il pourrait révéler dans les Mystères Supérieurs de l'Ordre. Il était également en mesure de communiquer à Weishaupt des secrets de la nature stupéfiants et lucratifs, sans avoir pourtant rien de surnaturel. Il connaissait les moyens de soumettre la Stricte Observance, de procurer à l'Ordre une base solide, la puissance et l'argent, de lui faire obtenir la liberté de commerce en Danemark et dans le Holstein¹, ainsi que des avances d'argent, de lui assurer l'appui d'un parti puissant contre les Jésuites et aussi contre les Rose-Croix qui devenaient de jour en jour plus dangereux pour lui. Voilà tout ce qu'il apporterait si Weishaupt consentait à retirer les accusations injurieuses lancées contre lui. Sinon il connaissait d'autres personnes qui se fieraient volontiers à lui et sans réserve et il fonderait une association encore plus solide que celle des Illuminés.

Knigge ne se décidait pas à envoyer cette lettre. Elle ne lui paraissait jamais assez convaincante. Le 10 mars à Brunswick, le 26 mars à Neutershausen, il ajoutait de longs post-scriptums où il ressassait ses promesses, ses menaces, insistait sur la modestie de ses prétentions. Mais, avant que sa lettre fût partie, il reçut le 27 mars une lettre de Weishaupt, transmise par Falke et conçue en termes si impérieux et si outrageants² que toute sa colère se réveilla. « Oh! vous n'auriez pas dû agir ainsi, s'écriait-il, dans un nouveau post-scriptum. Vous allez me mettre hors de moi, moi qui suis si emporté, et vraiment vous aurez à vous en repentir... Qu'est le grade de

Prêtre en face de votre théorie sur les moyens permis pour arriver à des fins louables... Ma trop grande facilité a fait que je me suis laissé employer à toutes sortes d'usages par un homme qui me traite aujourd'hui d'une façon si ignominieuse... Quoi, si vous étiez vous-même un Jésuite? Cette pensée me fait frémir d'horreur. Mais, dans ce cas, l'enfer même ne vous arracherait pas à mes griffes. » Pourtant, dans un quatrième et dernier post-scriptum daté du 31 mars, il laissait encore la porte ouverte aux négociations. « Ne vous pressez pas trop de me répondre. Caton vous enverra quelque chose qui peut-être changera vos dispositions. Cave ne cadas! Je suis prêt de mon côté à faire tout ce qui dépendra de moi. Mais ne me poussez pas à bout, car je serais capable de tout. Ne vous en fiez pas trop à la faiblesse de mon cœur. La vengeance est une tentation à laquelle je ne résiste qu'avec peine. »

En même temps il écrivait à Zwack³ avec lequel il était resté en bons termes. Le 26 mars il le mettait au courant de ce qu'il proposait à Weishaupt et le pria de décider celui-ci à lui répondre promptement. Le 27 mars il laissait libre cours à la colère que lui causait la lettre de Spartacus. « Veut-il absolument m'avoir pour ennemi? En ce cas il n'aura jamais eu un ennemi comme moi... Mon cœur lutte encore. Seule l'amitié, la tendre et profonde affection que j'éprouve pour mes bien-aimés. Frères, m'empêchent de parler ouvertement à personne. Mais, si d'ici au 26 avril Spartacus ne répare pas ses torts, je ne réponds de rien. Je suis à même de tout détruire, de faire des Aréopagites en foule⁴, de ruiner tout le Système. Oh! empêchez-moi de faire ce que je ne ferais qu'à regret. Je commence à avoir des soupçons. Si Spartacus n'était lui-même qu'un Jésuite masqué, je suis prêt à le tressasser. »

Le 31 mars il faisait une dernière tentative pour soulever les Aréopagites contre leur Général. Sa lettre⁵, toute frémissante de colère, est une satire sanglante du Système Illuminé et du caractère de son fondateur. « Nous sommes toujours partis de l'idée, disait-il, que l'Ordre a été créé pour le bien de l'humanité. Que devrions-nous faire si nous nous apercevions que nous nous étions trompés? S'il était arrivé, par exemple, qu'un homme à l'esprit bouillant et impétueux, la tête farcie de lectures faites sans méthode et mal digérées, fier de tout ce fatras et conscient de la supériorité que lui donnait sa culture dans un pays très en retard au point de vue des Lumières, se fût exagéré sa valeur jusqu'à prétendre jouer le rôle de réformateur du monde; si cet homme avait composé de pièces et de morceaux un Système où

1. Charles de Hesse avait pour femme la princesse Louise de Danemark; il avait été, à l'occasion de son mariage, nommé feld-marchal danois puis gouverneur général des duchés du Schleswig-Holstein. Sa fille avait épousé le prince royal de Danemark (Cf. Bulau: *Personnages énigmatiques*. Traduction française, 1861, II, 345.)

2. N. O. S., I, 128.

1. N. O. S., 125.

2. C'est-à-dire des gens qui connaissent la vraie histoire de l'Ordre.

3. G. H. A. IV, 123.

brillent çà et là quelques étincelles d'un génie d'ailleurs emprunté ; s'il avait appris des Jésuites l'art de remplir d'enthousiasme pour un pareil Système des hommes de bonne volonté et prêts à faire tout ce qui leur paraîtrait noble et utile ; si cela lui avait été d'autant plus aisé qu'il vivait dans une contrée où le besoin de lumières et de liberté était vivement ressenti, où les connaissances littéraires étaient si peu développées que cet homme pouvait s'amuser à donner pour sorties de son cerveau des productions dont pas un mot peut-être n'était de lui ; si alors, attirant à lui les meilleurs esprits, il avait tiré profit des connaissances de chacun d'eux, laissant tout le poids et tous les risques d'un travail ingrat retomber sur les épaules de ses collaborateurs, puis semant entre eux la discorde, afin de pêcher en eau trouble, de passer tous-jours pour le plus sage et le meilleur, de décourager et faire partir les hommes au caractère droit et doués de talents, après leur avoir dérobé leur miel ; s'il n'avait choisi entre tous les projets que ceux qui pouvaient le rendre plus puissant et plus grand et rejeté comme sans valeur tous les autres et mis ainsi en mouvement une foule d'hommes, pour avoir la satisfaction de se dire en fumant sa pipe, les pieds sur les chenets : « Honneur à toi, mon maître, de ton cabinet tu mènes par le bout de leur nez, qu'il soit long ou court, des hommes de toutes sortes et parmi lesquels il en est pourtant dont le monde ingrat ne te croit pas digne de dénouer les sandales. » Et si ce misérable était pour comble aux gages des Jésuites malgré toutes les injures dont il les accable ? Ou bien encore supposons qu'il s'agisse d'un homme bien doué et au cœur ardent, mais plein d'un orgueil indomptable et manquant complètement de la connaissance de l'homme, et que cet homme ait entrepris une pareille œuvre, que, peu ferme dans ses principes, il choisisse mal ses collaborateurs et tienne tel d'entre eux tantôt pour un ange, tantôt pour un démon, qu'il considère un esprit faux comme le Messie et croie Socrate mûr pour les petites maisons... Certes alors ce serait un devoir de ruiner une pareille entreprise quand bien même il devrait vous en coûter la vie, de clouer publiquement au pilori ce scélérat et ce fou pour sauver maint honnête homme du danger de faire une sottise. Mais, Dieu merci, nous ne sommes pas dans ce cas. Nous ne sommes pas sous le gouvernement d'un Tsar. Qui d'entre nous, Aréopagites, consentirait à se laisser conduire à l'aveugle ? Nous avons un chef auquel nous nous sommes soumis de notre plein gré pour qu'il dirige l'Ordre avec notre aide et d'après des lois que nous avons faites. »

Knigge terminait en faisant miroiter aux yeux des Aréopagites les merveilleux secrets que le landgrave de Hesse lui avait communiqués. Pour emporter leur adhésion, il leur révélait que ces secrets, transmis par Saint-Germain et d'autres sorciers, consistaient en recettes pour préparer le thé de

santé¹, enlever les taches des diamants, fabriquer un métal semblable à l'or, dont il existait déjà à Ludwigsburg une fabrique rapportant des bénéfices énormes, et en d'autres procédés encore plus importants. Enfin, il déclarait s'en rapporter au jugement des Aréopagites mais récuser celui de Weishaupt, bien qu'il fût prêt à se réconcilier avec lui s'il retirait ses propos calomnieux, et il offrait de venir à ses frais en Bavière avec Bode et un autre député des Loges Unies pour établir la fraternisation des Loges bleues.

Cette éloquence fut dépensée en pure perte. Les Aréopagites continuèrent à faire la sourde oreille, et toutes les récriminations de Knigge, tous ses appels à la justice, à la prudence de leur Général, toutes ses menaces et toutes ses promesses vinrent se briser contre l'entêtement de Weishaupt. Il reprochait à Zwack d'écrire au rebelle d'une façon trop cordiale et de le confirmer par là dans sa folle idée que tout dépendait de lui. Il refusait de répondre aux lettres à la fois furibondes et suppliantes de Knigge en disant : Optimum injuriarum remedium si non intelligantur. Il estimait que, si on donnait à Knigge de bonnes paroles, il deviendrait encore plus impudent et plus insolent². Il refusait d'entrer directement en correspondance avec lui, lui faisait écrire par Falke, un de ses anciens subordonnés, qu'il « ne mordrait pas à l'hameçon » ; il affectait de lui parler d'un ton impérieux et brutal et lui faisait parvenir ses ordres dans des termes qu'on n'emploierait pas avec un écolier³. Il répondait le 7 février 1783 à Zwack, qui lui avait fait part des avances de Knigge⁴ : « Si Philon recommence à me parler comme auparavant et s'il reconnaît ses torts, je serai pour lui ce que j'étais autrefois, mais je ne lui ferai d'avances d'aucune façon ; il faut que je lui prouve qu'il ne m'est pas indispensable... Il ne faut pas alimenter sa vanité si nuisible à lui-même et à nous ; précisément parce qu'il veut être prié, il ne faut pas qu'on le prie... Si son entêtement et sa vanité l'emportent, il ne mérite pas que nous nous inquiétions encore de lui, parce qu'après avoir été recherché et prié il serait encore pire qu'auparavant... je lui ai cédé, il est vrai, pendant longtemps, mais maintenant il va trop loin. »

Zwack tenta en vain d'arranger une entrevue entre les deux chefs de l'Ordre, en invitant Weishaupt à passer quelques jours de vacances dans le plus strict incognito à Munich⁵. Knigge, poussé à bout, crut avoir trouvé le moyen d'amener Weishaupt à composition. Il convoqua en septembre 1783,

1. Trois ans plus tard il se moquait du thé dépuratif de Saint-Germain qui, disait-il, purgeait si radicalement les gens qu'il manquait les envoyer dans l'autre monde. (*Beitrag zur neuesten Geschichte des Freimaurerordens in neun Gesprächen*, Berlin, 1786, p. 135) sur Saint-Germain conférer l'étude de Bulau dans ses *Personnages Enigmatiques*, II, 340-351).

2. Spart. à Cat., 28 janv. 1783. N. O. S., I, 88. — 3. Knigge : *Endt. Erkt.*, 133. — 4. N. O. S., I, 95. — 5. Hertel à Hoheneichen, 22 avril 1783. B. U. M. P., 140.

avec Mahomet, qui écrivait dans toutes les directions pour ruiner Weishaupt dans l'esprit des adeptes¹, un Convent des Aréopagites. Mais la convocation n'eut pas d'effet : certains Conscil comme Mieg et le comte de Stolberg y étaient tout à fait opposés et les autres n'avaient ni le loisir ni probablement le désir de s'y rendre².

Weishaupt sortait donc vainqueur de la lutte ; pourtant il finit par craindre que Knigge, ne pouvant le supplanter dans la direction de l'Ordre, ne mit ses menaces à exécution en cherchant à fonder une société rivale de la sienne³. Il avait appris que tous ceux des Illuminés auxquels Knigge écrivait autrefois se plaignaient de ne plus recevoir de nouvelles de lui et ce silence lui paraissait de mauvais augure⁴. Il savait maintenant que Knigge, qui avait d'abord recruté Ferdinand de Brunswick sans lui en souffler mot, avait entamé avec le duc des négociations formelles⁵. Enfin Knigge se remuait beaucoup : il allait plaider sa cause auprès des membres des hauts grades, notamment auprès des Régents de Weimar⁶. Aussi Weishaupt recommandait-il à Zwack d'être très prudent dans ses rapports avec Philon et il résolut de prendre des précautions contre une attaque possible déclarant « qu'il faudrait que Knigge se lève de bonne heure s'il voulait l'emporter sur lui ». Weishaupt se mit directement en relations avec Bode et, par celui-ci, avec le duc de Saxe-Gotha

1. N. O. S., I, 20. — 2. O. S., 384 et *Endl. Erkl.*, 134. — 3. Spart. à Cat., N. O. S., I, 81. — 4. *Ibid.*

5. N. O. S., 384. — Lorsque Knigge avait commencé à recruter pour l'Ordre à Francfort, Weishaupt lui avait fait ordonner d'entrer en relations avec le duc Ferdinand et Waechter puis, craignant sans doute d'avoir affaire à trop forte partie, il avait révoqué son ordre. Knigge, dans son désarroi, songeait à trouver un appui auprès du duc de Brunswick et de Ernest de Gotha. (*Vertheidigung meines Betragens*). Pour se concilier les bonnes grâces du duc Ferdinand, il venait de traduire en allemand l'ouvrage de Beyerle, magistrat du Parlement de Nancy, Visiteur de la Province (templière) d'Autriche : *Oratio de Conventu Generali Latomorum apud Aquas Wilhelmianas prope Hanoviam*, avec des notes où il défendait chaleureusement le duc de Brunswick contre les reproches du Templier français et il avait signé sa traduction de son caractère templier (Des Hochw. Br. Eq. à Fasc. Praef. des Lothr. Cap. und Visit. der Prov. v. Austr. Abhandlung ueber die allgemeine Zusammenkunft der Freimaurer bei dem Gesundbrunnen in Wilhelmabad ohnweit Hanau. Ins Teutsche uebersetzt mit Anmerkungen und Erläuterungen von Ritter von Schwan, 1784). — Au reste Weishaupt avait toujours été fort mal renseigné sur les négociations avec les princes, ainsi le 31 mars 1783 il ne savait encore rien des négociations de Bode avec le duc de Saxe-Gotha. (G. H. A., IV, 123).

6. Cette démarche est signalée par la lettre suivante de Goethe à Bode (Papiers de Becker) : « Mon ch. fr. Bode je reçois, au lieu du traité que j'attendais de vous, un procès-verbal qui m'apprend qu'il y a eu le 12 une réunion dans les formes des Régents, dans laquelle le Frère Philon a donné des explications et où on a décidé de prendre quelques mesures. Je suis complètement d'accord avec les Frères sur les points principaux et je maintiens les termes de ma déclaration d'hier et je promets aussi, en ce qui me concerne, un secret inviolable sur l'organisation actuelle de l'Ordre, mais je ne puis signer le procès-verbal auquel je n'ai pas concouru. Je ne comprends pas mon cher Frère Emilius pourquoi vous ne m'avez pas fait signe afin que je puisse me trouver à la réunion. Ce 14 fév. 84. Abaris. »

et il sut si bien les « retourner » qu'il put être sûr qu'ils refuseraient de suivre Knigge et resteraient fidèles à l'Ordre. Il entreprit également d'entamer des négociations personnelles avec Ferdinand de Brunswick et Charles de Hesse, bien qu'il se rendit compte qu'il lui faudrait se montrer particulièrement habile avec ces deux chefs d'une secte si importante¹.

Les craintes que lui inspiraient les menées souterraines de Knigge le rendaient encore plus accessible aux insinuations de Dittfurth, qui ne cessait de lui faire des rapports pleins de déductions sur la conduite de Philon² et qui avait profité de l'éloignement de celui-ci pour amener le naïf Weishaupt à adhérer à son Alliance Ecclésiastique³. Dittfurth lui persuada facilement que Knigge avait trahi l'Ordre en révélant à des adeptes recrutés par lui, et même à un Rose-Croix, l'origine de la Société et le nom de son fondateur⁴. Weishaupt mit les Aréopagites au courant de ces accusations et ils les crurent vraies parce que le Congrès réclamé par Knigge l'avait fait soupçonner d'avoir un plan secret. Hertel s'écria qu'il avait toujours pensé que Knigge voulait leur jouer un mauvais tour, mais qu'il ne se serait jamais attendu à une trahison si affreuse⁵. Diomède indigné écrivait : « Oh ! le misérable. N'aurait-on pas le droit d'envoyer un tel démon dans l'autre monde ? » Ces bruits, qui se répandirent bientôt dans l'Ordre entier⁷, enlevèrent à Knigge ce qui lui restait de crédit auprès des frères. Il avait, lui aussi, parmi les Illuminés des ennemis et ceux-ci ne se faisaient pas faute de colporter, en les commentant, ces accusations de trahison⁸.

Knigge comprit que la partie était définitivement perdue et il ne songea plus qu'à faire une retraite honorable. Il rédigea le 20 avril 1784 et communiqua à ses amis un mémoire justificatif⁹, où il racontait l'histoire de ses rapports avec Costanzo, Weishaupt et les Aréopagites, son voyage à Munich, la Convention d'Athènes, sa querelle avec Weishaupt à propos des hauts grades et insistait sur les principes dangereux du chef de l'Ordre et les opinions anti-religieuses de beaucoup de ses membres. En même temps il faisait connaître à Bode, au comte Stolberg et au duc de Saxe-Gotha son désir de

1. O. S., 385.

2. Interrogatoire de Hertel du 31 mai 1787. — 3. *Endl. Erkl.*, 131. — 4. O. S., 386 et *Interr.* de Hertel. — 5. O. S., 386. — 6. O. S., 392. — 7. *Endl. Erkl.*, 134.

8. Un des plus acharnés était le conseiller ecclésiastique Mieg de Heidelberg, que Knigge avait persécuté dans son *Roman meines Lebens* et qu'il accusait d'avoir prêté la main à tous les mauvais procédés de Weishaupt contre lui (*Absehnst eines Originalschreibens eines Illuminaten an einen Freund der von diesem System nicht ist*, 12 sept. 1784). Un des plus violents fut Bayard (le major de Basch), qui lui avait réclamé en vain ses Tablettes sur lui-même et autres confessions écrites pour l'Ordre. Dans le dossier que Bayard remit à Bode sur cette querelle se trouve une ligne de la main de Knigge écrite en caractères inconnus (Gotha).

9. *Vertheidigung meines Betragens in Ansehung des Ordens der Illuminaten*, copie. G. H. A. non coté.

quitter l'Ordre, mais à condition d'en sortir la tête haute ¹. Bode eut avec lui une entrevue à Heidelberg. Un accommodement fut conclu ² auquel Weishaupt ne s'opposa pas ³, assez aise au fond de se débarrasser de Knigge dont on pouvait toujours craindre un coup de tête.

Au mois de juillet 1784 fut signé un accord aux termes duquel Knigge remettait tout ce qui lui restait des papiers de l'Ordre ⁴ et s'engageait à garder le silence sur tout ce qui s'était passé, à ne pas travailler contre les intentions philanthropiques de l'Ordre et à ne pas nommer ou compromettre ses chefs. En revanche l'Ordre promettait de démentir, par une circulaire adressée à tous les frères à partir du grade d'Illuminatus Minor, tous les bruits défavorables et faux qui avaient couru sur son compte et lui délivrait un Demissorium portant les signatures du duc de Saxe-Gotha et du comte Jean-Martin de Stolberg. Ce document, daté de Gotha et Neuwied le 1^{er} et 10 juillet 1784 ⁵, fut remis à Knigge à la fin d'août de la même année et devait, suivant l'accord conclu à Heidelberg entre lui et Bode, être communiqué à toutes les Provinces et Préfectures ⁶. En voici le texte :

« Le très respectable Frère Philon, baron de Knigge, de l'Ordre des Illuminés, ayant sollicité pour des raisons importantes, personnelles et autres, d'être déchargé des emplois qu'il occupait jusqu'à présent dans l'Ordre et ayant rempli les obligations habituelles lors d'une pareille résignation, en remettant les papiers de l'Ordre et en signant une promesse de silence éternel, l'Ordre s'est vu obligé, après un examen attentif des circonstances et conformément à ses lois, de faire droit à sa requête et, non seulement d'accepter sa démission, mais encore de la faire connaître par la présente. Les Supérieurs Locaux, Supérieurs et membres de l'Ordre seront donc invités à ne plus importuner à l'avenir le dit très respectable Frère Philon par des rapports ou des lettres concernant les affaires de l'Ordre. Comme, par suite d'un malentendu, le bruit s'est répandu que le très respectable Frère Philon a falsifié les grades de l'Ordre ou agi contrairement aux intentions philanthropiques de l'Ordre, celui-ci se croit obligé, par amour de la vérité et de

1. *Endl. Erkl.*, 136 et *Nettelblatt*, 473.

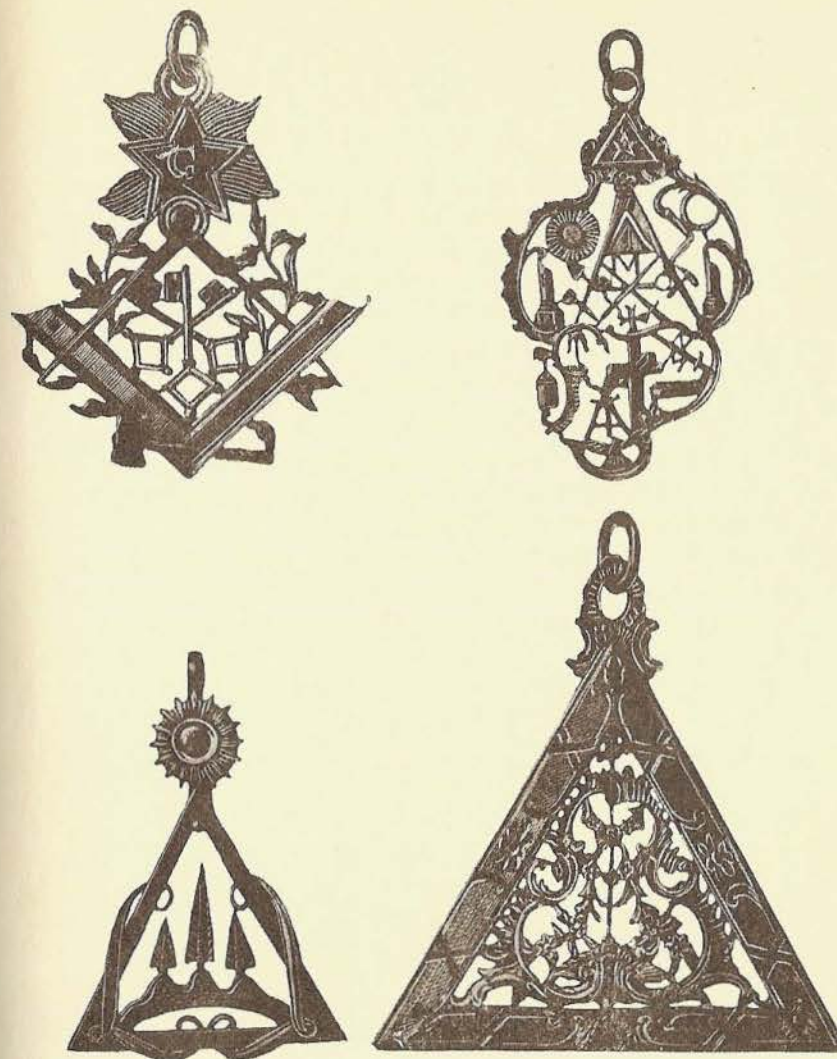
2. Knigge à Bode, Neutershausen, 15 avril 1785 (Gotha).

3. Il ressort du dossier 4 de Gotha que ce fut Bode qui s'entremet pour amener la retraite amiable de Knigge.

4. Il avait brûlé, à ce qu'il prétend, après l'échec du Congrès, craignant de se laisser entraîner à une basse vengeance, une grande partie des lettres de Weishaupt et d'autres papiers, dont la publication aurait pu causer de grands embarras à plus d'une personne, et il avait renvoyé le reste aux intéressés. Il avait également remis tous les cahiers des grades à un Franc-Maçon sûr, contre reçu et promesse écrite de ne pas en faire un mauvais usage.

5. *Nettelblatt*, 473.

6. *Abschrift des Originalschreibens eines Illuminaten an einen Freund der von diesem System nicht ist.*, 12 sept. 1784. G. H. A. non coté.



Décorations exposées au Musée National de Munich et connues sous le nom d'Insignes Illuminés, bien qu'elles ne semblent pas avoir été portées par les membres de l'Ordre.

D'après une photographie obligeamment communiquée par M. le Dr Hans Stegmann, directeur du Musée National.

la justice, à démentir ce bruit mal fondé et à reconnaître solennellement au contraire, que le très respectable Frère Philon a donné maintes preuves du zèle le plus désintéressé et déployé une grande activité pour augmenter le nombre de ses membres. L'Ordre lui adresse ses sincères remerciements et invite très instamment tous les Frères à le laisser, en ce qui concerne les affaires de l'Ordre, jouir complètement du repos qu'il demande et dont il a besoin. En foi de quoi les soussignés, munis à cet effet des pleins pouvoirs de l'Ordre, ont remis au dit très respectable Frère Philon la présente copie d'un rescrit qui sera communiqué à tous les Diocèses et dont l'original est revêtu de leur nom profane, de leur signature et de leur sceau, afin qu'il puisse s'en servir au cas improbable où il aurait besoin de se justifier vis-à-vis des Frères de l'Ordre. Au nom des Supérieurs. »

Knigge parti, Weishaupt restait le seul maître incontesté de l'Ordre, mais il ne devait pas jouir longtemps des fruits de sa victoire. Au moment même où le très respectable Frère Philon s'en allait, son certificat en poche, les nuages s'amoncelaient en Bavière et déjà l'Edit lancé le 22 juin 1784 par Charles-Théodore contre les sociétés secrètes avait, comme un coup de tonnerre, annoncé la tourmente qui devait emporter l'Ordre des Illuminés.

CHAPITRE III

Les Poursuites en Bavière jusqu'au 10 octobre 1786

Imprudences des Minervaux de Munich. — Inquiétudes provoquées dans le public et le clergé bavarois par l'influence de l'Ordre. — Premières attaques. — La duchesse Marie-Anne de Bavière. — Les intrigues austrophiles des Illuminés. — Utzschneider et Weishaupt. — Le « Tableau de la vie humaine ». — Edit d'interdiction du 22 juin 1784. — Dissolution apparente de l'Ordre. — Le « Premier Avertissement » et ses « Suppléments ». — Supplique adressée par les Illuminés à l'Electeur. — Nouvel Edit d'interdiction du 2 mars 1785. — Dissolution réelle de l'Ordre. — Fuite de Weishaupt. — Déposition publique de Cosandey et Renner. — Poursuites contre les Illuminés d'Ingolstadt. — Documents trouvés sur l'Illuminé Lang. — Arrestation de Savioli, Costanzo et Heriel. — Sanctions disciplinaires contre les Illuminés de Munich. — Déposition publique de Utzschneider, Cosandey et Grunberger. — Plaidoyers défensifs et offensifs de Weishaupt. — Riposte des quatre dénonciateurs. — Brochures provoquées par les poursuites.

Les poursuites auxquelles l'Ordre fut exposé en Bavière furent en grande partie provoquées par les imprudences des Illuminés bavarois.

Les Minervaux, loin d'observer la discrétion que leur imposaient leurs Statuts, ne surent pas se taire et leurs intempérances de langage éveillèrent l'attention du public. Ils se posaient en censeurs, blâmaient sans ménagements ce qui leur paraissait des vices chez les profanes¹ et, comme il se trouvait parmi ceux qu'on savait appartenir à la Société quelques individus de mauvaise réputation et de mœurs relâchées², ces déclamations vertueuses, pour si sincères qu'elles pussent être, paraissaient affectation ridicule, sinon hypocrisie raffinée. Ils parlaient sans retenue des travaux qui leur étaient imposés et, quand on apprit de quelle façon l'Ordre prétendait développer chez

ses disciples l'esprit d'observation, bien des gens hochèrent la tête, non pas, comme le prétend Weishaupt, que les profanes craignaient le regard scrutateur d'observateurs si pénétrants³, mais parce que, traduisant en langage vulgaire les propos indiscrets des jeunes disciples, ils appelèrent espionnage et délation, ce que l'Ordre nommait étude et connaissance de l'homme.

Poussant encore plus loin l'étourderie, les Minervaux ne purent s'empêcher de répéter les conversations tenues au cours des Assemblées Minervales ou dans les réunions hebdomadaires qui avaient lieu dans le jardin de la Loge Saint-Théodore⁴. Le ton de ces conversations était toujours très libre et il ne faut pas s'étonner si de tout jeunes gens, ivres de la philosophie aventureuse qu'on leur enseignait discrètement, et que l'inexpérience de leur âge poussait à embrasser avec enthousiasme les théories les plus radicales, se répandaient en propos contraires à l'orthodoxie religieuse et sociale. « Comme on n'aimait pas les « religionnaires », un Minerval se faisait beaucoup d'honneur et acquérait même la réputation d'un esprit éclairé quand son discours⁵ avait un ton très hardi. » Dans les Assemblées Minervales on observait encore une certaine réserve et le Supérieur faisait mine d'être légèrement mécontent quand les théories exposées lui paraissaient de nature à scandaliser quelques assistants plus timorés⁶. Mais dans les rendez-vous hebdomadaires, où les membres les plus zélés se réunissaient sans aucune cérémonie rituelle, les assistants disputaient sans contrainte et sans retenue sur tous les sujets⁷. Là les Supérieurs visibles et ceux qui s'étaient nourris de l'esprit de l'Ordre savaient rendre si ridicules les préjugés religieux et donner tant d'attraits aux principes de l'Ordre que le plus timide, excité par l'exemple de beaucoup d'autres, se débarrassait de toutes les scories et de tous les préjugés religieux et devenait tout à fait semblable aux autres frères⁸.

Non seulement les Supérieurs, sûrs de trouver dans ces réunions des oreilles attentives, donnaient à leurs disciples d'un ton confidentiel des indications sur les doctrines de l'Ordre qu'ils n'avaient pas encore le droit de leur remettre par écrit⁹, mais encore ils cherchaient à leur inspirer une haute idée de la Société par les fables les plus ridicules. Abusant de la crédulité de leurs auditeurs, ils leur persuadaient que pas un prince n'était assez puissant pour mettre à l'abri de la vengeance des Illuminés celui qui viendrait à les trahir¹⁰; qu'ils possédaient les moyens de se débarrasser

1. *Ibid.*, 97. — 2. *Grosse Absichten des Ordens der Illuminaten, Muenchen, 1786*, p. 33; *Drei merkwürdige Aussagen die innere Einrichtung des Illuminatenordens in Bayern betreffend*, s. 1., 1786, p. 22.

3. Il s'agit du discours que chaque membre lisait à tour de rôle dans les Assemblées Minervales. (*Drei merk. Aus.*, 22.)

4. *Ibid.*, 22. — 5. *Ibid.*. — 6. *Grosse Absichten*, 53. — 7. *Drei merk. Aus.*, 14, 24, 50.

1. *Voll. Gesch. d. Verf.*, 99. — 2. *Ibid.*, 99.

impunément de leurs accusateurs, sans que ni la police ni la justice pussent rien contre eux¹. Ils leur racontaient sérieusement que l'Ordre était très répandu en Italie, particulièrement à Venise, en Autriche, en Hollande, en Saxe, sur le Rhin et spécialement à Francfort, et même en Amérique sous différents noms², et que, lorsque les Illuminés seraient arrivés en Bavière à occuper successivement tous les postes importants et à disposer de six cents membres, rien ne serait plus en état de leur résister³. Ils leur révélaient que l'Ordre arriverait un jour à établir le règne de la morale (Sittenregiment), que, s'attribuant les fonctions de Procureur Général de la Vertu (Fiskalat), il créerait dans tous les pays, sous le nom de Commission des Mœurs (Sittenkommission), un Conseil composé des hommes les plus habiles, les plus capables et les plus vertueux, qui, possédant la confiance absolue du prince, décideraient sans appel de toutes les grâces, nominations, promotions et révocations; de sorte que les souverains, entourés par la légion sacrée des partisans de l'Ordre et dirigés par lui, abdiqueraient en fait entre ses mains et ne seraient plus que des fantômes méprisables et impuissants, des esclaves couronnés⁴.

Ces vantardises, écoutées avec avidité et répétées avec enthousiasme, échauffaient les esprits. Les disciples voulaient se mettre à la hauteur de leurs maîtres et ceux-ci cherchaient à étonner leur auditoire par des propos toujours plus audacieux. On disait couramment, dans les réunions où fréquentaient les Minervaux, que l'accroissement de l'Ordre devait être pour ses membres Dieu, patrie et conscience, que le vrai Illuminé devait considérer comme le devoir tout ce qui était utile à la Société et comme vice et noire trahison tout ce qui pouvait lui nuire et que par suite les calomnies, les empoisonnements, les assassinats, les parjures, les trahisons, les rébellions, tout ce que les préjugés des hommes nomment des crimes, étaient permis et louables quand ils menaient au but⁵. Le distique français: « Tous les rois et tous les prêtres sont des fripons et des traîtres », y était cité avec complaisance⁶. Il était admis comme une vérité incontestable que, pour être promu au-dessus des grades maçonniques, il fallait avoir dépouillé les préjugés religieux ou au moins paraître les avoir dépouillés, car, pour parvenir aux grades supérieurs, il fallait être affranchi de toute religion et leur accès était interdit aux « religieux »⁷. Les souverains, aussi méprisés que ces « coquins de prêtres »⁸, se voyaient refuser le droit de commander aux Illuminés qui étaient des hommes libres et ne devaient l'obéissance qu'à leurs Supérieurs. Tous les princes n'étaient que des despotes, du moment qu'ils n'étaient pas dirigés

par l'Ordre et Costanzo prétendait qu'ils devraient passer par les grades inférieurs de l'Ordre et ne monteraient en grade que s'ils comprenaient les vues bienfaisantes de la Société, qui n'avait d'autre but que de mettre des bornes à l'état d'esclavage où les princes, la noblesse et le clergé réduisaient les hommes, d'établir l'égalité des classes et de rendre les hommes libres et heureux¹.

Bref il était constant pour ces politiques fongueux que les princes et la religion s'opposaient aux grands projets de l'Ordre et qu'il fallait détruire la religion, l'amour de la patrie et du prince qui, inspirant aux hommes un trop grand attachement pour les Etats particuliers, les détournait des vues élevées de l'Illuminisme². Certains des chefs s'inquiétaient de la hardiesse de ces conversations; Weishaupt lui-même jugeait nécessaire de mettre le holà. « Réfléchissez, cher Caton, écrivait-il à Zwack³, que l'on est encore bien loin d'être un homme éclairé, quand on se borne à injurier ou railler les princes et la religion. Il faut bien d'autres choses encore pour mériter ce nom. » Brutus (Savioli), approuvé par Weishaupt, avait proposé d'interdire les discours libertins et les insultes qu'on prodiguait aux souverains⁴. Mais le courant était trop fort pour se laisser endiguer par quelques remontrances paternelles. Les Minervaux sortaient de leurs réunions hebdomadaires le cerveau plein de ces divagations et persuadés que professer des opinions aussi hardies leur conférerait une grande supériorité intellectuelle sur les profanes. Il leur eût fallu une force d'âme peu commune pour résister au désir d'en faire parade⁵ et ils s'imposaient d'autant moins de contrainte qu'ils

1. *Drei merk. Aus.*, 46. — Le marquis de Costanzo a été un précurseur ignoré mais convaincu de l'unité allemande. Quand il se lançait dans les considérations politiques dont nous venons de voir un échantillon, il ajoutait qu'il ne devrait y avoir en Allemagne qu'un ou tout au plus deux souverains. Naturellement ces princes auraient été membres de l'Ordre et leur entourage se serait composé exclusivement d'Illuminés. (*Ibid.*, 47.)

2. *Ibid.*, 15, 47. — 3. *Papiers Illuminés inédits*, G. H. A. IV, 130. — 4. *Papiers Illuminés inédits*, Spart. à Caton, 208.

5. Conférez sur ce point les aveux de Weishaupt. « Il arriva parfois que la découverte d'un monde nouveau et splendide au milieu du vieux monde tourna la tête à quelque jeune homme et que sa bouche laissait échapper ce dont sa tête et son cœur étaient pleins. » (*Schild. der Ill.*, 23.) « Plusieurs des membres de la Loge osèrent violer leurs règlements sacrés, fournirent au public des preuves indéniables de l'existence de la Société et lui firent même connaître en partie les noms des membres de leur association. Les Supérieurs blâmèrent souvent ces imprudences, mais le besoin de bavarder, une sottise vanité et des démarches inconsidérées déchirèrent le voile du secret. » (*Vollst. Gesch. der Verfolg.*, 83.) « Le manque de discrétion de beaucoup d'Illuminés avait fait connaître les noms de nombreux adeptes et le « personnel » de la Société était connu en partie avant les premières dénonciations. » (*Apologie der Ill.*, 121.) Weishaupt avait en vain recommandé à Zwack de veiller à ce que les Illuminés d'Athènes ne bavardent pas et ne fassent pas connaître les noms des membres de l'Ordre. (Spart. à Cat., 8 mars 1783. N. O. S., I, 49.) A Freysingen Properce (baron Charles Roth de Schrackenstein) « homme dépravé et couvert de dettes trompait partout les noms des Illuminés de Munich, de Freysingen et d'Eichstaedt ». (Spart. à Cat., fév. 1783. N. O. S., I, 39.)

1. *Drei merk. Aus.*, 14. — 2. *Ibid.*, 50. — 3. *Ibid.*, 31, 47. — 4. *Ibid.*, 15, 30, 47.

5. *Ibid.*, 15, 46. — 6. *Ibid.*, 14, 20. — 7. *Ibid.*, 12, 45. — 8. *Ibid.*, 14.

se croyaient tacitement tolérés comme Francs-Maçons. La Franc-Maçonnerie n'avait jamais été officiellement autorisée en Bavière, mais aucune loi ne l'interdisait formellement. L'existence des Loges de Munich et d'autres villes bavaroises était si universellement connue et l'indifférence de l'autorité si manifeste que les Minervaux croyaient inutile de dissimuler leur qualité¹. Il fut bientôt avéré dans le public que les Illuminés étaient des « libertins » et, une fois leur réputation bien établie, on leur attribua la paternité de tous les pamphlets anti-religieux qui circulaient sous le manteau, tels que *Faustis*, les *Lettres Marocaines*, *Salvator*, *l'Appel au public*, *Horus*, *l'Almanach des Phantastes*².

Les Illuminés scandalisaient la foule par les doctrines qu'ils professaient imprudemment et par celles qu'on leur attribuait; ils l'inquiétaient aussi par l'influence occulte qu'ils étaient réputés exercer sur les diverses administrations publiques. On savait par les inscriptions des Minervaux, qui rencontraient dans les libres réunions de la Loge Théodore au Bon Conseil des Illuminés de tout grade, que l'Ordre comptait dans ses rangs des hommes

1. Vollst. Gesch. der Verfolg., 82.

2. Les *Lettres Marocaines* de l'Espagnol Cadalso (1742-1782) sont une imitation des *Lettres Persanes*. — *Horus*, *astrologisches Endurtheil ueber die Offenbarung Johannis nach ueber die Weissagung ueber den Messias* était de Chr. E. Wunsch, professeur de physique à l'Université de Francfort-sur-l'Oder. L'auteur de cet essai d'astrologie mystique cherchait à interpréter l'Apocalypse et à établir que saint Jean avait été Franc-Maçon (Abst. IV, 133; Hdb. d. F. M., 1865, art. Wunsch). Une contrefaçon en avait paru en 1783 à Vienne chez Moede. — *Faustis oder das philosophische Jahrhundert* avait pour auteur Joh. Pezzi et était paru à Zurich en 1783. — Voici ce que disait de trois de ces opuscules un ouvrage paru au moment des poursuites et attaquant les Illuminés. « Un *Faustis* et un *Salvator* souhaitent que la religion des chrétiens soit extirpée, que le naturalisme prenne sa place et que les sacrements les plus saints soient supprimés. Mais parmi tous les écrits de cette secte (les Illuminés) il n'en est pas de plus dangereux ni de plus hypocrite que l'*Horus* de l'ex-professeur Christian-Ernest Wunsch à Francfort-sur-l'Oder. Voici quels sont les principes de ce dénon : 1° Il est un Dieu qu'on doit servir, mais il n'y a pas de religion révélée; 2° le monde existe de toute éternité, il a en quelque sorte été créé, mais sous la forme d'une lumière, d'une planète qui naît d'une autre et ainsi de suite éternellement. Il n'y a pas eu de véritable création, pensée de toute éternité, effectuée dans le temps par la main toute-puissante d'un être incréé, existant par lui-même, indépendant de toute cause agissant en dehors de lui, car 3° les livres de Moïse sont une invention et une fantasmagorie imitée des inventions des anciens Égyptiens; 4° Pythagore est supérieur au Sauveur Jésus; 5° l'Apocalypse est un poème gnostique dont les éléments ont été fournis par les anciens astronomes; 6° Jésus n'était pas le fils de Dieu, ni le Messie, mais le fils naturel de Joseph. C'était un homme doué de facultés intellectuelles éminentes, d'un cœur excellent, qui avait les intentions les plus nobles, mais il ne peut avoir été Dieu, car il est contraire à la raison d'être à la fois homme et Dieu; 7° les Apôtres et les Disciples de Jésus sont des visionnaires et des imposteurs; 8° l'auteur admet l'immortalité de l'âme, elle continue à penser et à sentir après la mort comme elle l'avait fait avant d'entrer dans le corps; 9° il n'y a ni vraie christianisme, ni vraie religion, mais, là où une religion existe et est considérée comme telle par les lois de l'État, on doit observer les usages. » (*Lehrsätze der heutigen Illuminaten oder Freidenker gezogen aus ihren classischen Schriftstellern*: Vollst. Gesch. der Verfolg., 256).

considérables, de hauts fonctionnaires, des magistrats³. On les accusait d'avoir des affiliés dans toutes les cours de justice et tribunaux de tout ordre et les plaideurs malheureux allaient criant qu'il fallait appartenir à l'Ordre pour gagner un procès⁴.

Il y avait de l'exagération dans ces plaintes, mais les craintes du public n'étaient pas sans quelque fondement, car les Illuminés avaient des représentants dans tous les Conseils. Le président du Gouvernement de Haute-Bavière, le comte Seinsheim n'était qu'un instrument inconscient entre les mains de son fils l'Illuminé Alfred⁵ que les Illustres Supérieurs avaient su mettre à leur discrétion en l'aident à sortir des embarras financiers où il était tombé « par un défaut habituel aux âmes généreuses, c'est-à-dire la négligence dans l'administration de sa fortune »⁶.

L'Ordre comptait deux adeptes dans le conseil du Gouvernement de Straubing, un dans celui de Burghausen, quatre dans celui d'Amberg, dont le gouverneur lui-même. Il disposait de trois conseillers à la Cour de Cassation, de neuf conseillers au Conseil Aulique, de trois conseillers à la Chambre des Comptes, de trois conseillers au Conseil de Commerce⁷. Grâce à l'appui

1. *Grosse Absichten*, 53. — a. Vollst. Gesch. der Verfolg., 94.

3. Rapport de Zwack sur les progrès faits par l'Ordre dans le domaine politique en Bavière. (O. S., 11.) Dans *Anhang zu den O. S.*, des III. O. Zwack dit (p. 12) que les progrès considérables dans ce relevé vont de 1780 à 1784 et qu'il n'y eut pas de faits en une année comme l'avancent les O. S., mais il ne nie pas l'exactitude de son rapport; d'ailleurs toutes les énonciations de ce rapport, faites en termes généraux, sont confirmées par maints passages des lettres de Hertel à Hohenheiser (B. U. M. E.) où les places obtenues et les noms des bénéficiaires sont mentionnés au jour le jour.

4. G. H. A. IV, 124. — La lettre où ces propositions furent faites à Alfred est rédigée dans les termes les plus flatteurs pour le jeune prodige. Elle montre avec quelle souplesse et quelle adroite courtoisie les Illustres Supérieurs savaient s'insinuer dans les bonnes grâces des puissants et ménager leur amour-propre en faisant d'eux leurs obligés.

5. Papiers de Zwack. Engel, 316. — Voici le relevé des Illuminés en place dans les Conseils :
Gouvernement de la Haute Bavière à Munich : comte Seinsheim, vice-président (sur quinze membres).

Cour de Cassation : baron de Montgelas, de Erdt, de Gumpenberg, de Pettenkoffen, de Kestler, comte Savioli, de Zwack, comte Seefeld jeune, de Eckartshausen (neuf conseillers sur trente-huit).

Chambre des Comptes : comte Costanzo, de Zwack, de Massenhausen jeune (trois conseillers sur cinquante-trois).

Conseil Ecclésiastique : de Haefelein, vice-président, de Pettenkoffen (deux conseillers sur treize).

Conseil du Commerce : comte Savioli, de Zwack, de Troponero (trois sur neuf).

Gouvernement de Straubing : de Jung, de Riedl (deux sur vingt-neuf).

Gouvernement de Landsbut : pas un Illuminé sur vingt-deux conseillers.

Gouvernement de Burghausen : baron de Armentspere jeune (un sur vingt-trois).

Gouvernement d'Amberg : comte Hollenstein, gouverneur, baron de Loewenthal, comte Hollenstein jeune, de Grafenstein (quatre sur treize).

Bemerkungen ueber einige Original Schriften des Illuminatenordens. Bibliothèque de l'Etat à Munich, XLIV, Bavaricum 4005.

qu'ils se prêtait mutuellement, beaucoup de membres de l'Ordre avaient obtenu des places ou des augmentations de traitement et deux d'entre eux avaient reçu de la Cour, sur la recommandation de leurs frères, des subsides pour voyager à l'étranger¹. On n'ignorait pas dans les bureaux à quelles influences occultes étaient dus ces faveurs et quand l'Illuminé von Eckartshausen fut bombardé archiviste du Gouvernement de la Haute-Bavière et archiviste du Cabinet avec 1.200 fl. de traitement, le haut fonctionnaire chargé de rédiger le décret de nomination disait, en recevant le billet autographe de l'Electeur qui lui en donnait l'ordre : « Voilà encore un plat cuisiné par les Francs-Maçons². » Il se trompait, car les Illuminés n'étaient pour rien dans cette nomination³, mais l'exclamation prouvait quel crédit on attribuait aux Illuminés et il est facile d'imaginer tout ce que ce crédit, qui souvent n'était pas imaginaire, soulevait contre eux de jalousies et de rancunes⁴.

Un corps puissant avait surtout les meilleures raisons du monde pour s'apercevoir de leur existence et se plaindre de leur activité. Fidèles à l'idée qui avait présidé à la fondation de l'Ordre, les Illuminés bavaïrois s'étaient efforcés et avaient réussi en partie à prendre la haute main sur l'instruction publique et l'enseignement religieux, à mettre dans les écoles et dans les églises des maîtres et des prêtres de leur choix. Ils avaient au Conseil Ecclésiastique deux représentants, dont le vice-président, le prélat Haefelin⁵. Grâce au zèle de ces deux membres, l'Ordre faisait attribuer des bourses, des béné-

fices ou des allocations particulières à ses protégés et tous les frères ecclésiastiques étaient bien pourvus de bénéfices, de cures ou de places de précepteurs⁶. Comme les Illuminés étaient arrivés à faire nommer le frère Pylade (v. Pettenkoffen) Fiscal du Conseil Ecclésiastique, l'Ordre avait à sa disposition les fonds des églises⁷. Il avait pu ainsi veoir en aide à ses adeptes, soit en leur accordant des subsides, soit en leur prêtant de l'argent comme à Numa Pompilius (comte Lodron), à Télémaque (comte Seefeld jeune), à Ulysse (comte Törring-Seefeld) pour rétablir leurs affaires en mauvais point ou les délivrer de leurs créanciers⁸. Il avait occupé plusieurs chaires de prédication avec ses affiliés et comptait mettre bientôt la main sur la Fondation de Saint-Barthélemy pour les jeunes prêtres et sur un autre séminaire encore, ce qui lui permettrait de fournir toute la Bavière de « bons prêtres ». Par les efforts des Illuminati Majores, qui avaient tenu spécialement six réunions à ce sujet, et grâce à l'aide accordée par plusieurs ministres, l'Ordre était arrivé à défendre le Conseil Ecclésiastique contre les intrigues des Jésuites et, non seulement il avait obtenu que le Conseil fût maintenu dans ses prérogatives, mais encore il lui avait fait attribuer, ainsi qu'à la caisse des Universités et des Ecoles allemandes, l'administration de tous les fonds ecclésiastiques qui, comme l'Institut de la Mission, l'Aumône d'Or, la Exercitii-Haus, étaient encore en Bavière entre les mains des Jésuites⁹. Non content de faire nommer des curés et des prédicateurs, il songeait aux moyens de mettre le prélat Haefelin à la tête de l'évêché de Freysingen¹⁰. Si l'Ordre pouvait se féliciter des victoires remportées sur le clergé orthodoxe et les Jésuites qu'il ne craignait pas d'attaquer sur leurs propres domaines, il poussait ses conquêtes sur un terrain qu'ils avaient accoutumé de considérer comme le leur. Par l'entremise des frères, les Jésuites avaient été éloignés de toutes les chaires de l'Université

1. Rapport de Zwack O. S., 10. — Hertel écrivait à Hoheneicher (lettre non datée) : « Unità vis fortior. Fronhofer devient conseiller électoral ; Caton, conseiller à la Chambre des Comptes et Fiscal, avec 1000 fl. de traitement ; Lodron, conseiller à la Cour de Cassation ; Cosanday à la Bibliothèque de la Cour avec 400 fl. ; Schiessl, boulanger de la Cour » (B. U. M. E¹ 55). Il lui annonçait, le 9 mars 1783, que Pericelli était nommé juge de paix et Loewenthal conseiller intime et ajoutait avec satisfaction : « Tout marche à souhait. » (B. U. M. E¹ 108.)

2. Hertel à Hoheneicher, 3 fév. 1783. (B. U. M. E¹ 10.)

3. En réalité v. Eckartshausen devait sa nomination à sa femme. Celle-ci, qui était du dernier bien avec le prince Max de Deux-Ponts, avait obtenu qu'il recommandât son mari à l'Electeur, par l'intermédiaire de son frère le duc Charles, pour cette place d'archiviste. Comme l'Electeur se faisait tirer l'oreille « d'une femme assez jolie, inspirée dans cette circonstance par une mère intrigante et d'une conscience surtout peu timorée, a vaincu la résistance de S. A. E. par des sacrifices » le résultat des audiences que l'Electeur accorda à la solliciteuse fut enfin la nomination désirée, avec 700 fl. de traitement (Chalgrin. Rapport du 2 mars 1784).

4. Zwack avait largement profité de l'appui des Illuminés pour augmenter ses revenus. Nommé conseiller aulique en 1778 avec 600 florins de traitement et conseiller de commerce le 11 déc. 1779, il avait obtenu, le 5 mars 1782, le titre de conseiller en exercice de la Chambre de la Cour et celui de Fiscal qui lui rapportait 400 florins. En juin 1784, il ajouta à ces emplois celui de membre de la Commission des Frontières de Salzbourg avec 250 florins d'indemnité et quelque temps après celui de conseiller de la Loterie. D'Etat et de rapporteur auprès du Gouvernement Provincial qui lui valait 600 autres florins. (Klein Schmidt : *Neue Heidelberger Jahrbücher*, 1897 ; Karl Theodor, *Friedrich zu Salm und Fr. X. von Zwack*.)

5. Papiers de Zwack : Engel, 316 et Hertel à Hohen. B. U. M. E¹ 132.

1. Rapport de Zwack, O. S., 9.

2. Ces fonds (Kirchengelder) étaient consacrés en grande partie à faire des prêts à la noblesse contre hypothèques. Pylade en sa qualité de Fiscal faisait un rapport au Conseil Ecclésiastique sur les demandes de prêts. (Zwack : *Auhang zu den O. S.*, p. 16.)

3. O. S., 9. — 4. O. S., 11.

5. B. U. M. A. 113-115 ; 118-122 ; E¹ 13. — Weishaupt, chargé par le Conseil des Affaires Ecclésiastiques de proposer un candidat aux fonctions d'inspecteur des écoles allemandes d'Ingolstadt, désigne, en mars 1782, Pythagore (Drexel) et fait faire par Alfred (comte Seinsheim, vice-président du Gouvernement de la Haute-Bavière), d'appuyer la proposition. Le 3 juin, Hertel écrit à Hoheneicher qu'il vient de recevoir la visite de R. Lulle (Fronhofer, membre du Conseil Ecclésiastique). Celui-ci, qui sort d'une séance du Conseil, lui annonce qu'il est accordé à Pythagore (Drexel), sur un rapport favorable de Haefelin, 15 fl. par mois, sur le budget des Ecoles en qualité d'inspecteur des Ecoles à Ingolstadt, en attendant qu'il reçoive un bénéfice, qu'une bourse a été donnée au frère Hubert sur la recommandation d'Alfred et de Celse et que Kampson Gauri en recevra une l'année suivante (B. U. M. E¹ 135). Le 3 avril 1783 Solon (Michl) obtient une cure à Griesbach dans le diocèse d'Augsbourg par l'intermédiaire d'Alfred auquel le comte Taxis, qui a la nomination du curé, n'a rien à refuser, et l'on espère qu'il pourra y joindre plus tard un bénéfice situé au même endroit et dont le comte a aussi la collation. (B. U. M. E¹ 122.)

d'Ingolstadt et remplacés par des adeptes comme Arminius (Krenner) et Cortez (Semmer) et les jeunes affiliés avaient obtenu des bourses à cette Université¹. Les Ecoles Allemandes ou Triviales étaient sous la direction de l'Ordre et ceux qui s'en occupaient étaient tous membres de l'Ordre² : à Ingolstadt par exemple elles avaient pour inspecteur Drexel et pour commissaire Weishaupt lui-même³. L'Académie Sainte-Marie, ou Ecole Nationale, à Munich avait été organisée d'après un plan arrêté par l'Ordre et la plupart des professeurs étaient des Illuminés, de sorte que Zwack pouvait dire que tous les élèves étaient des pupilles de l'Ordre⁴.

A ces adversaires suscités par les bavardages des disciples et les intrigues des chefs étaient prêts à se joindre les Maçons des autres Systèmes dont le succès de la Franc-Maçonnerie Illuminée éveillait la jalousie. La Loge de la Stricte Observance, la Loge de Poegner et trois autres Loges bâtarde⁵ voyaient aller aux Illuminés tous les candidats qu'elles auraient voulu recruter et elles accusaient l'Ordre d'être la cause directe de leur décadence⁶. Plus exaspérée et surtout plus redoutable était la haine des Rose-Croix d'Or, qui depuis le Convent de Wilhelmsbad avaient fait de grands progrès en Bavière et surtout à Munich où ils avaient recueilli une partie de la Loge de Moravitzki⁷. Ils soupçonnaient des transfuges passés aux Illuminés d'avoir écrit contre eux *der Rosenkreutzer in seiner Blösse und Ueber Jesuiten, Freimaurer und Rosenkreutzer*⁸.

Les premières attaques publiques contre l'Ordre étaient venues de ces « Jésuites et de ces moines qu'il combattait avec tant de succès »⁹. Dès 1781, l'ex-Jésuite Frank, confesseur de l'Electeur, avait, dans un sermon sur la Passion, traité les Francs-Maçons de frères de Judas, qui préparaient le royaume de l'Antéchrist; il avait signalé leurs progrès et déploré l'indifférence des pouvoirs publics qui ne s'opposaient pas aux conquêtes de cette secte où l'on trouvait « des prêtres et des laïcs, des gens de haute et de basse condition et jusqu'à des hommes qui avaient reçu les six et même les sept sacrements ». Les prédi-

cateurs franciscains avaient fait à plusieurs reprises retentir la chaire de leurs clameurs contre les fils d'Hiram et leurs attaques avaient été si violentes que leur Provincial, le Père Bernardinus, put se vanter plus tard d'avoir été le premier à dénoncer la Société des Illuminés¹. Cette éloquence sacrée avait pu laisser tout d'abord les Illuminés assez indifférents, car les déclamations contre la Franc-Maçonnerie étaient un thème souvent choisi par les prédicateurs et l'Ordre n'était visé qu'indirectement. Mais en 1783 les accusations se firent plus précises et ceux qui les proféraient : le libraire Strobl, le professeur Westenrieder et le chanoine Dantzer, directeur des Ecoles de Bavière, pouvaient être moins soupçonnés de partialité.

Strobl, candidat blackboulé par la Loge Saint-Théodore, ne lui pardonnait pas d'avoir repoussé une combinaison fort avantageuse, surtout pour sa maison², et, comme il lui semblait que les membres de la Loge s'abstenaient avec intention de se fournir chez lui, il faisait continuellement retentir sa boutique d'injures contre ces malfaiteurs et les déclarait dignes de la roue et de la potence. « Il apostrophait les passants dans la rue et les mettait en garde contre la peste qui menaçait de tout contaminer³. » Les critiques du professeur Westenrieder avaient plus de poids. Partisan sincère des Lumières et peu suspect de cléricisme⁴, connaissant les doctrines et les méthodes de l'Ordre qui avait autrefois essayé de l'enrôler et les jugeant absurdes et dangereuses, il ne se gênait pas pour dire ouvertement aux nombreux jeunes gens sur lesquels il avait une grande influence ce qu'il pensait de la Société à laquelle il reprochait de prêcher l'anti-patriotisme et de développer chez ses membres l'égoïsme et la paresse en leur faisant espérer plus de la puissance de l'association que de leurs propres efforts.

Enfin Dantzer, qui s'était aperçu que menées des Illuminés dans les établissements d'instruction et attribuaient à leur influence le manque de subordination du nouveau référendaire secret pour les affaires ecclésiastiques et

1. Kluckhohn, 386-387.

2. Il avait proposé d'éditer les œuvres des membres de la Loge, à condition que celle-ci obligât ses membres à acheter chacun un exemplaire des livres édités ou contre-faits par lui.

3. Winkopp : *Gedanken ueber die Verfolg.*

4. Westenrieder avait quitté l'enseignement en 1778 pour se consacrer à des travaux littéraires. Ardent patriote, il défendait les principes libéraux : éducation du peuple, réformes sociales, développement du commerce et de l'agriculture ; mais il était en même temps profondément religieux et fidèle à sa foi catholique. Il fut au commencement du siècle suivant un adversaire déterminé des réformes brutales de Monpelas. Il écrivit une *Histoire de la Bavière pour le peuple et la jeunesse* et ses ouvrages lui ont valu le titre de premier historien de la Bavière. Son humanitarisme chrétien et réaliste, qui trouvait son expression dans les différents périodiques qu'il publia successivement, lui donnait une grande influence sur la jeunesse cultivée de Munich. (Cf. Kluckhohn, *Lorenz Westenrieder*, 1890.)

1. Rapport de Zwack, O. S., 8 et 10. — 2. *Ibid.* — 3. B.U.M., E, 55. — 4. Rapport de Zwack, 9. — 5. *Apol.* d. III., 245. — 6. *Voll. Gesch. d. Verf.*, 105 et *Gedanken ueber die Verfolg.* — Après la rupture de Saint-Théodore au Bon Conseil avec Royal York et l'établissement du Système Illuminé la Loge de la Stricte Observance s'était presque éteinte et quelques-uns de ses membres s'étaient fait recevoir à Saint-Théodore. (*Journal de R. Lulle N. O. S.*, I, 145.)

7. *Voll. Gesch. d. Verf.*, 69. — 8. Winkopp. *Gedanken ueber die Verfolg.* — Le premier opuscule était en réalité du baron de Ecker et Eckhoffen qui ne fut jamais Illuminé, mais le second était bien de Knigge ainsi que nous l'avons vu.

9. Rapport de Zwack, O. S., 7.

les écoles, accusait les frères de lui dresser des embûches et s'imaginait même qu'ils en voulaient à sa vie¹.

Pourtant les attaques venues du dehors ne furent pas décisives, si violentes ou si justifiées qu'elles pussent être ; le coup mortel fut porté à l'Ordre par quelques-uns de ses membres. Vers le commencement du mois d'octobre 1783 la duchesse douairière Marie-Anne de Bavière reçut une dénonciation circonstanciée contre les Francs-Maçons Illuminés. Ce factum² donnait un aperçu de l'organisation du grade Minerval et des extraits du questionnaire des grades d'Illuminatus Minor et d'Illuminatus Major et exposait qu'il existait en Bavière, et particulièrement à Munich, une Société maçonnique fort dangereuse qui, se couvrant du manteau de la morale et de l'amour de l'humanité, cherchait à chasser du cœur des jeunes gens l'attachement pour leur souverain et leur pays, déclarait le patriotisme une chimère puérile et nuisible à l'humanité et la religion une sottise. Ces Francs-Maçons avaient pour principe que la fin justifie les moyens, exigeaient une obéissance aveugle aux ordres des Supérieurs et dressaient les frères à s'étudier réciproquement et à révéler à la Société leurs défauts et leurs passions. Ils professaient que leurs adhérents devaient agir par passion et non par raison, que le suicide est chose permise et s'attribuaient, au moins tacitement, sur les membres de leur Société le droit de vie et de mort. Ils se vantaient de pouvoir assassiner impunément, aussi cherchaient-ils à attirer dans leur Ordre les médecins, pharmaciens et majordomes, et un ami sûr avait dit à l'auteur de la dénonciation que, dans cette Société, on savait empoisonner ses ennemis de façon à les faire mourir peu à peu de consommation. Ces dangereux fanatiques étaient au service de l'Autriche, ils volaient les papiers d'Etat et les faisaient parvenir par Ingolstadt à M. Cobenzel à Eichstaedt ou les adressaient directement à M. Sonnenfels, le grand patriote autrichien, car Vienne était le centre d'où dépendait la Loge de Munich. On pouvait voir par là qu'il s'agissait d'un grand complot politique dont la dénonciation pouvait encore donner d'autres preuves : un frère, qui connaissait très bien la Société, avait dit à un autre frère que l'Autriche arriverait un jour, par le moyen de cette Société, à s'emparer de toute l'Allemagne et qu'elle en recevait des renseignements sur

1. *Voll. Gesch. d. Verf.*, 110-114.

2. Une copie de ce document se trouve aux Archives du Ministère des Affaires Étrangères de Paris. Il porte en note : « On tient cette pièce d'un des membres des Illuminés dont les Statuts lui font horreur et qui s'en est retiré. » Chalgrin dit d'autre part, dans son rapport du 2 mars 1784 (*Aff. Etr. Bavière*, t. 169, p. 80) : « Quelques précautions que prit cette Société pour rester secrète, il était impossible que des détails ne pénétrassent pas dans le public ou qu'ils ne fussent pas trahis par des Frères émigrants (démissionnaires). C'est ce qui arriva. Un d'eux les révéla à la duchesse de Bavière et lui communiqua un extrait des Statuts qui, on aurait peine à le croire, composent la base du Système et des intrigues de cette Société. »

tous les autres Etats de l'Europe ; l'« évêque » de l'Ordre à Munich avait dit que l'Autriche pouvait être très tranquille quand Charles-Théodore mourrait et qu'avant vingt ans elle aurait la Bavière parce qu'alors tous les grands personnages auraient fermé les yeux ; enfin l'Ordre travaillait à mettre un certain M. Zwack, conseiller aulique et Fiscal à Munich, son plus ardent adhérent, auprès du jeune prince de Deux-Ponts comme « informator ». On pouvait conclure de ces faits qu'une telle Société, déjà très dangereuse pour tous les Etats, l'était particulièrement pour la Bavière et ses princes.

De toutes les accusations portées contre les Illuminés dans la dénonciation, celle d'avoir lié partie avec l'empereur d'Autriche était de nature à émouvoir le plus profondément la duchesse. Marie-Anne-Josèphe de Bavière, appelée ordinairement la princesse Clémentine du nom de son mari, s'était donné pour mission de conserver à sa maison cet Electorat de Bavière auquel Charles-Théodore, son cousin¹, paraissait si peu tenir et dont elle aurait été la souveraine si son mari, le duc Clément, petit-fils de Max-Emmanuel, neveu de l'Empereur Charles VII et dernier représentant de la branche Ludovicienne de la maison de Wittelsbach, n'était pas mort prématurément en 1770. Quand elle avait eu vent du projet de troc bavarois conclu entre Charles-Théodore et Marie-Thérèse, le 3 janvier 1778, elle avait écrit directement à Frédéric II pour le supplier de s'y opposer. Cette démarche ne lui avait naturellement pas concilié les bonnes grâces de l'Electeur. Il avait voulu, peu de temps après son accession au trône, l'amener à quitter Munich et avait cherché à l'atteindre dans la personne de son trésorier André, qui était son homme de confiance et quelque chose de plus encore. André, accusé d'avoir été en relations avec l'espion prussien Doropp, arrêté en février 1779 à Munich sur l'ordre de l'Autriche, avait été envoyé le 10 juin de la même année à la forteresse de Rothenberg. A la suite de démarches réitérées, la duchesse avait obtenu l'élargissement d'André après quatre mois de détention, mais sans qu'il lui fût permis d'habiter Munich. Pourtant l'Electeur n'en était pas arrivé à ses fins : la duchesse, bien qu'elle eût épousé secrètement André en 1780², était restée à Munich, surveillant l'Electeur et l'Autriche, en correspondance suivie avec Frédéric II, gardienne vigilante de l'héritage que la paix de Teschen avait promis à la maison de Deux-Ponts. Mal vue du gouvernement actuel, elle n'en était pas moins une puissance par les services qu'elle avait rendus et qu'elle pouvait encore rendre au souverain de

1. Elle était fille de Joseph-Charles-Emmanuel, prince héritier du Palatinat Sulzbach, mort avant de pouvoir régner et dont l'héritage avait été recueilli par son frère, qui mourut à son tour après un an de règne, laissant sa succession à son fils Charles-Théodore, le futur Electeur.

2. Engel, 190-191.

demain, par l'énergie dont elle avait donné des preuves, par l'influence qu'elle exerçait sur le parti des patriotes bavaïrois, c'est-à-dire de tous ceux qu'effrayaient les convoitises de l'Autriche et qui entendaient conserver à la Bavière son intégrité.

Les Illuminés, soucieux de s'assurer de l'avenir, avaient cherché à se ménager des intelligences à la cour du futur Electeur et à se concilier les faveurs de la duchesse. Estimant qu'il était très important d'avoir à Deux-Ponts des gens à eux, ils avaient tenté d'y fonder une colonie espérant que l'un ou l'autre de leurs adeptes parviendrait à un poste important et qu'ils trouveraient ainsi le moyen de « s'insinuer ¹ ». En janvier 1780, le prince Max de Deux-Ponts avait été reçu avec solennité comme Frère Visiteur à une tenue de la Loge Saint-Théodore ².

Pour se faire bien venir de la duchesse, l'Ordre avait essayé d'obtenir, par l'intermédiaire de Cobenzel, que la cour de Vienne intervint en faveur d'André et décidât à l'Electeur à le laisser rentrer à Munich. Zwack avait été chargé de mettre Gruenberger (Archytas), un des protégés de la duchesse, au courant des espérances que Cobenzel avait données à Weishaupt sur la réussite de la démarche et à inviter André à s'adresser directement à Arrian (Cobenzel) au cas où il douterait des efforts faits en sa faveur ³. Peut-être la duchesse ignora-t-elle les bons offices rendus par les Illuminés à son époux secret, peut-être trouva-t-elle leur zèle indiscret; en tous cas, si elle leur fut un moment reconnaissante du service qu'ils avaient tenté de lui rendre, les révélations que contenait la dénonciation secrète sur leurs intrigues politiques en firent la plus cruelle ennemie de leur Ordre. Du moment qu'elle vit en eux les suppôts de l'Autriche, elle jura leur perte et ils éprouvèrent bientôt les effets de son inimitié ⁴.

1. Diomède à Caton, O. S., 390.

2. Hertel à Hoheneicher, 29 janvier 1780. B. U. M. E³ 12.

3. Weishaupt à Zwack. Papiers III, inédits, n° 159, s. date, mais de 1782. — Spartacus écrivait le 27 novembre 1782 à Caton (Papiers III, inédits, 150) : « Voici la lettre de son frère (le frère de Arrian-Cobenzel) était chancelier impérial à Vienne) propos de la duchesse. Vous me la renverrez au plus vite. Il nous demande de faire en sorte que Lehrbach (ambassadeur impérial à Munich) ne sache pas qu'il s'insinuerait à cette affaire. Aussi faites un usage très prudent de cette lettre. Il est évident que Lehrbach en fait une affaire personnelle et qu'il n'y a plus rien à espérer du côté de Vienne. Il ne reste donc d'autre chose à faire que de gagner Lehrbach. Que cette lettre ne sorte pas des mains des Aréopagites. » Le même au même (Ibid., 153) : « Arrian m'écrit : J'ai écrit encore une fois à Vienne pour l'affaire de la duchesse Clémentine, j'ai recommandé l'affaire chaudement et je la pousserai jusqu'au bout (en français). Vous voyez qu'André peut avoir bon espoir. » Pourtant Cobenzel ajoutait qu'on en voulait beaucoup à Vienne aux partisans de la Prusse en Bavière; en effet, les démarches n'aboutirent pas et André n'eut l'autorisation de vivre inconnu à Munich qu'après la mort de la duchesse (Engel, 191).

4. Le contenu de cet écrit monstrueux et criminel, mande Chalgrin (rapport du 2 mars 1784), lui parut (à la duchesse) menaçant pour les successeurs de la Maison Pala-

Qu'y avait-il de fondé dans les inculpations qui amenèrent la ruine de l'Ordre et quelle fut la genèse de la dénonciation dont les Illuminés furent victimes? Ce sont là deux questions auxquelles les documents actuellement connus ne permettent pas de répondre avec certitude. Que les Illuminés eussent une grande sympathie pour le souverain autrichien, c'est ce qui paraît très naturel si l'on réfléchit qu'ils voyaient surtout en lui l'adversaire du gouvernement théocratique et du cléricalisme. La popularité de Joseph II était à cet égard très grande dans toute l'Allemagne catholique auprès de ceux qui souffraient de l'intolérance du clergé. Il est douteux que les Illuminés eussent été plus libres sous sa domination que sous le gouvernement assez doux de Charles-Théodore et il est sûr que, dans sa lutte contre le clergé, l'empereur cherchait bien moins à affranchir l'esprit humain, comme le croyaient naïvement les Joséphistes, qu'à établir au profit de l'autorité impériale un pouvoir absolu, un despotisme administratif souvent aussi oppressif et soupçonneux que le despotisme religieux. Mais enfin il fermait les couvents, pourchassait les moines, voulait limiter les pouvoirs que la Curie s'arrogeait dans son empire et cela suffisait pour en faire un souverain désirable aux yeux des Illuminés. Il est incontestable, d'autre part, que ce vœu, qui n'aurait été que platonique dans d'autres circonstances, pouvait paraître réalisable aux Illuminés bavaïrois qui connaissaient comme tout le monde les convoitises de l'Autriche ¹.

Les Illuminés furent donc sans conteste, à cette époque où tout Bavaïrois était ou prussophile ou autrophile ², du parti de l'Autriche et à différentes reprises ils avaient sollicité l'appui du gouvernement impérial, par exemple quand ils avaient cherché à faire nommer à l'évêché de Freysingen leur frère, le prêtre Hæffelin ³, ou quand ils avaient obtenu l'intervention de Joseph II pour défendre le Conseil Ecclésiastique contre les intrigues des Jésuites ⁴, ou

tine. » Winkopp (*Gedanken ueber die Verfolg.*) dit de son côté : « La duchesse fit depuis la dénonciation tous ses efforts pour découvrir les membres de l'Ordre des Illuminés et les anéantir en Bavière. »

1. Les bruits qui couraient sur les projets de troc bavaïrois continuaient à inquiéter l'opinion publique. En 1785 la ville de Munich adressait une requête solennelle à l'Electeur pour le supplier de dire nettement s'il avait signé avec la Cour d'Autriche un accord lui cédant le duché de Bavière en échange de la Belgique. L'Electeur lui faisait répondre avec une réserve toute diplomatique que l'accord signé avec l'Autriche concernait uniquement une rectification de frontières dans le Quartier de l'inn et que le bruit répandu par ses feuilles publiques était sans fondement (Settler : *Ein Munchischen*, p. 343-345).

2. Pendant que mon barbare me coiffe, raconte le recteur Kandler, nous causons politique, nous parlons de la guerre et de la paix : s'il en tient pour l'Autriche je prends le parti de la Prusse et réciproquement, suivant ce que nous inspire notre patriotisme peu stable. » (*Hochst natuige Beilage zu der Vollst. Gesch. d. Verf.*, 72.)

3. B. U. M. A. 16-18, E² 2-3.

4. Rapport de Zwack, O. S., 11. La phrase représentée dans O. S. par des points de suspension est sur l'original : durch angesuchte und geleistete Unterstützung des grossen Kaisers.

encore, comme nous venons de le voir, à l'occasion des démarches en faveur d'André. Il est possible que Joseph II, de son côté, ait jugé utile d'encourager les tendances austrophiles des Illuminés pour amener en Bavière un mouvement d'opinion favorable aux desseins de son gouvernement. Mais il est impossible d'établir s'il y eut des intelligences véritables entre l'Ordre et les agents de la Cour de Vienne, particulièrement en ce qui concerne le troc bavarois¹.

Si la culpabilité des Illuminés à cet égard paraît donc très problématique, ce n'est pas à dire que la dénonciation ait été uniquement l'œuvre d'un calomniateur et d'un adversaire sans scrupules, comme l'a affirmé à plusieurs reprises Weishaupt. Utzschneider qui fut très probablement, ainsi que l'en accusèrent les Illuminés, sinon l'auteur, du moins l'inspirateur du factum remis à la duchesse², avait pour trahir ses anciens frères des motifs plus

1. Tout ce qui a été dit à cet égard paraît mériter peu de confiance. Brabbe prétend bien (*Die Asiatischen Brüder* : Latonia, XXII, 25) que Joseph II, ayant connu par Sonnenfels les tendances libérales des Illuminés, l'aurait chargé d'entrer en relations avec eux pour l'aider à réaliser son projet d'annexion de la Bavière. Mais il ajoute qu'on ne sait pas si les négociations eurent un résultat et il paraît bien invraisemblable que Joseph II ait chargé Sonnenfels d'une pareille mission. Tout aussi fantaisiste semble le bruit rapporté par Starck (*Triumph d. Phil.*, II, 95) d'après lequel Joseph II, qui se méfiait des Illuminés, aurait chargé un certain Kleiner ou Kleiser de s'introduire dans les Loges dirigées par les Illuminés pour les surveiller. Pour comble Starck rapporte que les Francs-Maçons et les Illuminés auraient complètement racheté l'édition d'un rapport de ce Kleiner, imprimé sur l'ordre de l'Empereur, ce qui prouverait que les prétendus alliés n'étaient pas en fort bons termes. L'instruction secrète, envoyée de Vienne à l'ambassade impériale à Munich le 23 novembre 1784, en réponse à un rapport de l'ambassade du 5 novembre sur les poursuites entamées contre les Illuminés et dont copie se trouve aux Archives Politiques de Munich (K. gren 10/1 12), est aussi peu concluante. L'ordre donné à l'ambassadeur de « ne rien faire ni pour ni contre les Illuminés, rien pour parce que l'antipathie qu'ils inspirent à l'Electeur est trop grande, rien contre parce que les personnes signalées dans le rapport doivent être extrêmement ménagées à cause de l'influence dont elles jouissent dans toutes sortes d'affaires » ne paraît pas, comme le prétend Wolfram (II, 9), apporter une nouvelle preuve des intelligences entre l'Autriche et les Illuminés. La Cour de Vienne garda toujours la même attitude réservée. Lorsque, le 29 mai 1785, son ambassadeur à Munich, de Lehrbach, lui demanda s'il devait communiquer à l'Electeur les renseignements, erronés d'ailleurs, envoyés par le baron de Borlé et d'après lesquels il serait facile de saisir la caisse et les archives de l'Ordre que les Illuminés allaient transporter à Ratisbonne, il lui fut répondu que l'empereur n'avait pas l'habitude de s'occuper de pareilles niaiseries et que Borlé ne devait se mêler de rien. (Archives de l'Etat à Vienne, rapports des ambassades, n° 11, cité par Engel, 204.) On avait d'ailleurs été renseigné exactement à Vienne sur l'Ordre des Illuminés par un rapport anonyme très impartial et perspicace, émanant de quelqu'un de fort bien renseigné. (*Ibid.*, 197-203.) Il faut noter en tout cas que certains Illuminés, qui avaient eu de hauts grades comme Montgelas et Seinsheim, reçurent de Max Joseph de Deux-Points des postes de confiance aussitôt après avoir été chassés de Bavière et que l'héritier de Charles-Théodore ne les aurait pas pris à son service s'ils s'étaient compromis en favorisant, comme membres de l'Ordre, les plans de Joseph II (Kluckhohn : *Portrait d. u. Aufsteig.*, 389).

2. La réhabilitation d'Utzschneider a été tentée dans ces derniers temps par le comte du Moulin Eckart (*Eine Ehrenrettung : Forschungen zur Kultur und Literaturgeschichte Bayerns*, 5^e vol., 129 sq.) et par Léop. Engel (190), mais leur argumentation manque de

sérieux que ceux-ci n'ont voulu l'avouer. Il les dénonça ou fit dénoncer en partie par vengeance, mais aussi par scrupule de conscience.

Joseph Utzschneider, fils de pauvres paysans tyroliens, était le neveu d'André. La duchesse Marie-Anne s'était intéressée à lui, l'avait pris pour intendant de sa terre de Schwaiganger et lui avait donné ainsi les moyens de fréquenter l'Université d'Ingolstadt, puis, après l'arrestation d'André, elle l'avait fait son secrétaire intime³. Recruté pour l'Ordre par Gruenberger, qui avait été son maître⁴, et par Cosandey⁵, il lui avait d'abord rendu de grands services : il avait, avec l'aide de Gruenberger, enrôlé son oncle André et avait obtenu de celui-ci qu'il déterminât la duchesse à ne nommer que des membres de l'Ordre comme professeurs de l'Académie Sainte-Marie qu'elle venait de fonder⁶ et où Utzschneider était chargé d'un cours de finances et d'administration. Mais Utzschneider avait trouvé bientôt que les Supérieurs ne lui témoignaient pas toute la reconnaissance à laquelle il avait droit : il estimait qu'on le laissait trop longtemps dans la classe Minervale. Son mécontentement s'accrut quand, arrivé à Ingolstadt en juin 1783, pour y passer un examen de droit, avec une recommandation de Costanzo pour Weishaupt, il fut assez mal reçu par celui-ci⁷. Weishaupt le trouva suffisant et indiscret. Pour rabattre sa superbe, il le traita comme un écolier et trouva fort impertinent qu'il prétendit comprendre Tacite et Montesquieu⁸. Utzschneider étant entraîné sans y être invité dans la pièce où Weishaupt faisait un collegium privatisimum aux deux comtes de Freysingen, le professeur lui reprocha rudement son impudence. Utzschneider quitta Ingolstadt la rage au cœur. A Munich, Costanzo l'accueillit froidement ; il avait reçu de Weishaupt des reproches sur la légèreté avec laquelle il donnait des recommandations et il reprocha vivement sa conduite au malheureux Minerval. Celui-ci dut écrire à Weishaupt deux lettres d'excuses. Il s'exécuta parce qu'il avait encore besoin de Weishaupt pour ses examens. Mais Costanzo eut l'imprudence de lui imposer une épreuve trop forte. Pour s'assurer de sa soumission absolue aux ordres de ses Supérieurs et le mettre à la discrétion de l'Ordre en le compromettant, il exigea qu'Utzschneider lui livrât quelques lettres écrites par Frédéric II et son ministre Herzberg à la duchesse Marie-Anne⁹. Cette fois Utzschneider

force surtout parce qu'ils n'ont pas étudié les pièces du procès. Les accusations de Weishaupt reposent sur une base très solide et, si l'on écarte les exagérations où l'a entraîné le ressentiment, on reste en présence d'un ensemble de faits et de dates qui donnent à son réquisitoire beaucoup de vraisemblance. Les réponses de Utzschneider sont très faibles et ne réfutent pas quelques-unes des imputations les plus précises. Ce qui augmente l'obscurité sur cette question, c'est que l'accusateur et l'accusé n'ont certainement pas dit tout ce qu'ils savaient.

1. du Moulin, 130. — 2. *Apod. d. III*, 66. — 3. *Ibid.*, 152. — 4. *Ibid.*, 68. — 5. *Ibid.*, 62-67.

6. *Antwort von Utzschneider auf das « Schreiben an Herrn Utzschneider »*, 22. — 7. Zschokke : *Bayerische Geschichten*, IV, 342.

se révolta et le jour même il envoyait, au lieu des papiers demandés, son insigne de Minerval avec une lettre de démission ¹.

La démarche imprudente de Costanzo était faite pour exciter en lui les plus vifs soupçons. Mêlé depuis sa plus tendre jeunesse aux affaires politiques, c'était lui qui, à l'âge de quinze ans, avait été chargé par la duchesse de porter secrètement à Frédéric II la lettre par laquelle elle implorait en 1778 son intervention. Le Grand Frédéric, qu'il avait vu à cette occasion, avait fait la plus profonde impression sur sa jeune imagination ; il était ardemment patriote, c'est-à-dire prussophile. Il avait pu entendre, dans les Assemblées Minervales et dans les réunions de la Loge, tenir des propos favorables à l'Autriche. Il pouvait croire et il crut que Costanzo agissait sur les instructions de Vienne et qu'on l'incitait à trahir à la fois ses convictions politiques et sa maîtresse. Cet Ordre où l'on avait méconnu sa valeur, où il avait éprouvé des humiliations dont son orgueil saignait encore, pactisait donc avec les ennemis de la patrie. Il résolut de dévoiler ses desseins coupables et de venger en même temps le mal fait par les Illuminés à Utzschneider et à la Bavière. Il fit part de ses griefs à ses collègues de l'Académie Sainte-Marie : Dillis, Gruenberger, Cosandey, Renner et Zaupser. Certains d'entre eux, comme Gruenberger et Cosandey, étaient entrés dans l'Ordre longtemps avant Utzschneider ; le premier était Illuminatus Major, le second, affilié en 1780, était Illuminatus Minor et avait fondé à Naulps (Straubing) une Église Minervale ². Ils n'avaient pas de l'Ordre une idée défavorable, mais Utzschneider les convertit d'autant plus facilement à son opinion qu'ils dépendaient de lui, qu'il les avait fait nommer professeurs et que son crédit auprès de la duchesse leur était connu ³. Zaupser en particulier se souvenait des désagréments que lui avait valu son ode sur l'Inquisition et ne voulait pas s'exposer à de nouveaux orages ⁴. Ils se communiquèrent ce qu'ils avaient observé et entendu : les propos suspects, les bravades niaises, les vantardises absurdes, les noms propres cités imprudemment au cours des conversations. Cosandey et Gruenberger livrèrent à Utzschneider les cahiers

de leurs grades et c'est ainsi que furent rassemblés les éléments de l'acte d'accusation remis à la duchesse Marie-Anne par l'un des conjurés ⁵.

La duchesse songea d'abord à se tourner du côté du roi de Prusse, car elle savait que les intrigues autrichiennes reprochées aux Illuminés ne paraîtraient pas bien criminelles à l'Électeur. Le 11 octobre 1783, elle communiquait au baron de Herzberg l'acte d'accusation et lui demandait conseil sur les mesures à prendre pour étouffer cette détestable Société ⁶. Mais la Cour de Prusse se montra peu émue des révélations qui épouvantaient la duchesse. Pourtant les Rose-Croix avaient déjà attiré l'attention du prince héritier de Prusse sur les prétendues menées politiques des Illuminés et ce prince avait déclaré, le 14 avril 1783, à Charles de Hesse qu'il avait entendu dire que l'Empereur connaissait cette Société et en faisait même partie, qu'on le soupçonnait de vouloir user d'elle dans un but politique aux dépens d'autres gouvernements et qu'il se pourrait, si ce bruit se confirmait, qu'on se décidât à Berlin à déjouer ce projet en faisant connaître au public des grades épouvantables des Illuminati ⁷. Peut-être aussi la mesure rigoureuse prise contre Costanzo dans la capitale prussienne venait-elle de ce qu'il avait parlé à son compagnon de voyage, comme il l'avait fait vis-à-vis de Knigge, des prétendues relations existant entre l'Empereur et l'Ordre, ce qui expliquerait pourquoi il avait été, ainsi que le raconte Zwack, chassé comme espion. Mais les accusations entées dans la dénonciation sembleraient trop exagérées pour être prises au sérieux. Aussi Herzberg ne se pressa pas de répondre et c'est seulement le 14 décembre 1783 qu'il se décida à renvoyer le document à la duchesse, en lui faisant entendre en termes polis qu'on ne pouvait à Berlin attacher d'importance à de pareilles « niaiseries » ⁸.

1. Rap. de Chalgrin du 30 déc. 84. — Si le rôle prédominant joué par Utzschneider dans la dénonciation paraît évident, il est possible qu'il ne l'ait pas rédigée lui-même. Il affirme solennellement dans son *Antwort auf das Schreiben an Herrn Utzschneider* (p. 16), qu'il n'a jamais écrit une ligne contre l'Ordre avant sa déposition officielle du 9 sept. 1785.

2. Rapport de Chalgrin, 3 mars 1784. — 3. Rapport anonyme, G. H. A.

4. Rapport de Chalgrin, 3 mars 1784. — Ces témoignages précis infirment complètement le récit de Zschokke (*Bayerische Geschichte*, IV, 343 ssq.) d'après lequel Herzberg aurait, sur l'ordre de Frédéric II, averti le 25 janvier 1785 la duchesse des intrigues autrichiennes des Illuminés. Zschokke prétend, il est vrai, avoir vu cette lettre. Mais Engel établit (p. 168) : « que dans la correspondance entre Marie-Anne et Frédéric II, de 1762-1785, conservée aux Archives de la Maison Royale de Prusse à Charlottenburg, où il est souvent question du projet de tronc bavarois, jamais il n'est fait mention de l'Ordre et de son attitude au sujet du tronc ; » qu'on n'a pu découvrir aux Archives la copie de la lettre d'Herzberg, bien que la copie de toutes les pièces diplomatiques y soit déposée ; ³ que dans la correspondance entre Marie-Anne et le baron de Schwarzenau, envoyé prussien à Ratisbonne, publiée en 1890, correspondance devenue très active à partir de 1784 et qui prove que, dès la guerre de la Succession de Bavière, Marie-Anne informait Frédéric II avec grand détail de tout ce qui se passait à la Cour de Munich, on ne trouve pas la moindre allusion à la lettre de Herzberg et aux Illuminés et notamment dans une lettre adressée le 8 février 1785 par la duchesse à Schwarzenau, c'est-à-dire au moment même où, à en croire Zschokke, elle venait de recevoir l'avertisse-

1. Le récit de Zschokke sur les causes des poursuites est très sujet à caution et il s'est manifestement trompé sur certains points importants (par ex. date du voyage de Costanzo à Berlin ; lettre de Herzberg à la duchesse Marie-Anne pour la mettre en garde contre les menées des Illuminés). Mais, s'il fait erreur encore ici sur la date de la retraite d'Utzschneider, qu'il place au mois de novembre quand elle eut lieu en réalité dès le mois d'août (*Apol. d. III*, 63), il semble qu'il a donné le vrai motif de cette démission. Il semble en effet qu'il faille voir une allusion aux exigences maladroites de Costanzo dans certains passages de la déposition signée par Utzschneider, Gruenberger et Cosandey où il dit : « Les Supérieurs cherchaient à obtenir de leurs subordonnés des documents d'archives et des papiers d'État. » (*Drei. merk. Ausz.*, 45) et encore : Les Illuminés encourageaient leurs adeptes à commettre des trahisons » (*Ibid.*, 49).

2. *Grosse Absichten*, 2. — 3. *Schild. d. III*, 14. — 4. *Apol. d. III*, 77.

La retraite d'Utzschneider, suivie à quelques semaines de celles de Dillis et Zaupser¹, puis le 7 décembre de celles de Gruenberg, Cosandey et Renner², n'avait pas laissé les Illuminés indifférents. Ils ne s'étaient pas dissimulé que les démissionnaires avaient obéi aux conseils d'Utzschneider et ils craignaient les ennuis que celui-ci pourrait encore leur causer³. Il ne se gênait pas en effet pour dire en tous lieux grand mal de l'Ordre et affirmer qu'on abusait de la Société en Bavière⁴. Gruenberg, Cosandey et Renner, pour motiver leur demande de congé, avaient prétexté leurs occupations, les ménagements que leur imposait leur situation et la défiance que leur témoignaient quelques frères⁵, mais on connaissait leur intimité avec Utzschneider. Les Illuminés n'osèrent pas témoigner leur ressentiment et la Loge Théodore délivra, le 17 janvier 1784, aux respectables frères Xénophon (Cosandey), Pizarre (Zaupser), Anaximandre (Renner) et Hellenicus Lesbius (Utzschneider)

ment d'Herzberg. L'éditeur de cette correspondance a affirmé d'autre part qu'il n'a trouvé dans aucune partie de la correspondance restée inédite une allusion quelconque à la communication du ministre prussien. Un autre fait cité par Zschokke pour prouver l'intervention de Frédéric II dans les poursuites contre les Illuminés est également controvérsé. Il prétend en effet que Frédéric II, instruit du but politique secret qu'avait eu la mission maçonnique de Costanzo à Berlin, ordonna en mars 1784 à Schwarzenau de prendre des informations sur l'Ordre des Illuminés qui, à ce que croyait le roi de Prusse, était répandu en Autriche comme en Bavière et avait même de l'influence à Vienne. Or, Costanzo s'étant rendu à Berlin en 1780, Frédéric II aurait donc mis quatre ans à s'émeuvoir ; de plus, dans tous les rapports de Schwarzenau on ne trouve mention des Illuminés que le 10 mars 1785 et il n'en parle qu'avec la plus grande indifférence comme d'« une certaine Société de Francs-Maçons ou Illuminés qui vient d'être supprimée ». De même, dans les rapports des 22, 25, 29 avril, des 8 et 12 septembre, il ne les cite que pour mémoire. Les pièces d'archives, loin de prouver comme l'auteur Brabbe (*Die Asiatischen Brüder : Latomia*, XXII, 25) à la suite de Zschokke « que Frédéric II ayant eu connaissance des intentions de Joseph II donna la première impulsion aux mesures qui devaient anéantir l'Ordre des Illuminés » ou, comme le dit Posselt dans sa *Neueste Weltkunde* (n° 112, p. 45, cité par Starck, *Triumph der Philosophie*, II, 281, note) « que Frédéric a fait sonner en Bavière la première cloche d'alarme contre les Illuminés de Weishaupt », montrent bien au contraire que le roi de Prusse n'attacha jamais à cette affaire plus d'importance qu'elle n'en méritait au point de vue international. C'est seulement le 8 novembre 1785 que Frédéric II, dans une instruction envoyée à Schwarzenau, parle des Illuminés, et, au lieu de se réjouir des poursuites, il se demande si elles ne sont pas, comme on l'affirme, une manœuvre de l'Electeur pour exaspérer les patriotes bavares et les pousser à une révolte qui donnerait à l'Empereur un prétexte pour intervenir et séquestrer la Bavière et il fait conseiller à la duchesse et à son parti d'éviter toute extrémité (Engel, 177). Schwarzenau, de son côté, soupçonnait la cour de Munich de chercher, en poursuivant les Illuminés, à détourner l'attention de la population irritée par les projets de troc qu'avait dénoncés la déclaration de Frédéric II du 23 août 1785 (Lettre de Schwarzenau du 26 septembre 1785 Engel, 173) et rapportait, dans sa réponse à la dépêche de Frédéric II (Engel, 177), un bruit d'après lequel Joseph II aurait abandonné en Bavière les Illuminés aux Jésuites pour les récompenser des services qu'ils lui rendaient en Russie. Il est vrai que Frédéric avait fait donner à la duchesse par Ganz, subordonné de Schwarzenau, un avertissement, mais au sujet du projet de troc et non point des Illuminés, ainsi qu'en témoigne une lettre de la duchesse à Herzberg du 16 janvier 85.

1. *Drei merk. Aus.*, 49. — 2. Hertel à Hohen. B. U. M. E³ 69. — 3. *Ibid.* — 4. *Apol. d. Ill.*, 120. — 5. Hertel à Hohen. B. U. M. E³ 69.

un Démissaire conçu dans les termes les plus honorables où elle se bornait à exprimer l'espoir qu'ils acquitteraient leurs cotisations en retard et qu'ils observeraient le silence le plus absolu, ce qui ne manquait pas de piquant⁶. Mais il était urgent de rassurer les frères que les propos des démissionnaires pouvaient avoir effrayés⁷.

A la séance solennelle de la Saint Jean d'hiver (8 janvier 1784), le discours d'usage répondit aux accusations d'irréligion lancées contre les Maçons, en faisant remarquer que la Loge ne pouvait être rendue responsable des opinions privées de ses membres⁸. Les Supérieurs faisaient ajouter à tous les Monitoires du même mois une note qui trahissait l'inquiétude que leur causait le bruit fait par Utzschneider. « Encore quelques mots à nos Fils et à chacun de nos Fils. N'avez-vous pas entendu dire qu'un Frère démissionnaire, Hellenicus Lesbius, a répandu le bruit qu'on abuse de l'Ordre en Bavière ? Sinon apprenez-le de nous qui vous invitons à déclarer dans votre prochain Quibus Licet, ou si vous le préférez dans un Soli : 1° si l'on a abusé de vous ; 2° si vous savez que quelqu'un abuse ou veuille abuser de l'Ordre. Nous ne pouvons, il est vrai, nous persuader que ce bruit soit fondé, mais, s'il devait l'être, n'épargnez personne, quand ce serait un ami. L'esprit de celui qui serait capable de jouer avec l'Illustre Ordre un jeu politique est très malade, sa maladie est incurable et de plus contagieuse. Ceux qui ont une tournure d'esprit aussi déplorable doivent être séparés de notre corps, même si ce sont des Supérieurs. Oui, plutôt que de souffrir une telle profanation de la plus sainte de toutes les institutions et de voir avec indifférence souiller la cendre de nos augustes fondateurs, nous préférons sacrifier non seulement un ou deux membres, mais même une Province entière, et reconnaître que cette Province n'est pas encore arrivée au degré de maturité qui lui permettrait de comprendre les vues désintéressées de l'Ordre⁹. Nous prions en outre vous et chacun de nos Frères qui ne serait pas satisfait de nous de se retirer sans crainte et de ne pas gêner nos travaux. Si au contraire vous êtes satisfaits, nous vous demandons de nous le prouver par des paroles et par des actes et de montrer de la constance. Oh ! s'il pouvait être écrit dans les plans du Très Haut de déchaîner la tempête afin de nous montrer par là quels sont les fidèles et les bons et quels les infidèles et les indignes ! Peut-

1. Cosandey devait à la Loge 7 florins, Zaupser 2, Renner 35 et Utzschneider 34 (*Ibid.*) — 2. *Nothige Beilage zur Beilage zur ersten Warnung.*

3. La disparition de Cosandey et de Gruenberg avait ému les Minervaux dont ils étaient les Supérieurs directs ; pour les rassurer, on leur déclara que les démissionnaires étaient des « Disparus », c'est-à-dire qu'ils avaient été promus à des grades plus élevés (*Grosse Absichten*, Suppl., I, p. 149). — 4. B. U. M. C 82.

5. Cette protestation avait déjà été insérée en termes identiques dans l'Absolutorium délivré à Gruenberg et consorts (*Nothige Beilage zur Beilage zur ersten Warnung*).

être cette épreuve est-elle agréable à la Providence. Car il semble à certains signes que jamais plus qu'aujourd'hui l'activité du côté des méchants et l'indolence du côté des bons ne se sont mieux accordées pour mettre obstacle au perfectionnement de la nature humaine¹. »

Les craintes que trahissait cette circulaire se manifestaient encore dans l'allocation que prononçait Bassus à la même époque (février 1784) en installant les frères Miltiade (capitaine v. Ow), Thésée (bar. v. Erdt), Pylade (v. Pettenkoffen) et Attilius Regulus (v. Eckartshausen) comme Supérieurs de la troisième Église Minérale qui venait d'être fondée à Munich. « Si notre existence était toujours restée ignorée, disait-il, ou du moins si elle était restée dissimulée comme auparavant sous le voile de la Franc-Maçonnerie ordinaire, quelques hommes avides de dominer, ou fiers de leurs connaissances, ou jaloux de tout ce qu'ils ignorent ou qui ne vient pas d'eux, n'auraient pas trouvé l'occasion de faire et de répandre des suppositions basses et fausses sur notre Ordre illustre, de nous accuser d'être les partisans d'un monarque pour nous faire persécuter par un autre monarque, ou encore d'être uniquement des athées, des matérialistes et des partisans d'Helvétius². » Hertel, bien placé à Munich pour recueillir tous les bruits, croyait savoir que le Père Frank, Kreitmayer et Stubenrauch faisaient en secret une enquête et il avait appris qu'il circulait sous le manteau une liste de Francs-Maçons. Il conseillait, d'accord avec Diomède, d'avertir franchement les frères de la retraite des professeurs de l'Académie Sainte-Marie, qu'Atticus (Strommer à Freysingen) et Cleomprotus venaient d'imiter, d'en indiquer les causes et de procéder à une réfutation en règle de toutes les accusations dont les Illuminés étaient l'objet. Comme il avait des doutes sur la constance que montreraient beaucoup d'adeptes au cas où l'enquête dont on parlait découvrirait l'Ordre, il proposait de laisser tous les frères libres de se retirant le premier jour de l'année Illuminée (21 mars) où était donné le nouveau mot d'ordre, et de leur ordonner de se déclarer catégoriquement sur ce point dans le Quibus Licet de février. Pour lui, il avait mis ses papiers en lieu sûr et il promettait de combattre courageusement pour la bonne cause, mais il conseillait à Hoheneicher de nier si son nom et celui de Michl se trouvaient sur les listes qu'on faisait circuler³.

Au mois de février des copies des Statuts commençaient à se répandre dans le public et Chalgrin en recevait un exemplaire⁴. Les dangers que faisait courir à l'Ordre la campagne d'Uttschneider paraurent assez graves à Weisshaupt pour le décider à placer la direction suprême officielle hors de Bavière.

1. B. U. M. B. 47.

2. Bassus, *Appendice*. — 3. Hertel à Hohen., 20 janvier, 1784 B. U. M. E^o 53. — 4. Chalgrin au prince Max.

Sur sa prière, le prince régnant de Newwid, comte Stolberg (Campanella), accepta le titre de Supérieur National pour l'Allemagne¹.

L'apparition d'un roman à clef intitulé *Tableau de la Vie Humaine* et édité chez Strobl vint prouver aux Illuminés que leurs ennemis ne désarmaient pas. Cet ouvrage, d'inspiration physiocratique, contenait dans sa deuxième partie un chapitre où les Illuminés étaient visés d'une façon très apparente et dépeints sous le jour le plus défavorable. Le jeune prince auquel le héros du livre cherchait à inspirer l'amour du peuple et de l'agriculture recevait la visite d'un homme « qui avait la réputation d'un savant » et avait réuni sous ses ordres « une bande nombreuse » dont tous les membres avaient pour premier devoir de combattre tous ceux qui ne faisaient pas partie de leur Société. Ce prétendu réformateur entreprenait de convertir le prince à ses doctrines. Il tournait en ridicule le physiocrate, cet ardent patriote dont la vertu exaltée prétendait refondre l'Etat et la société. Il déclarait que ce patriotisme tant vanté n'était qu'un mot vide de sens, plaquait la cause de l'égoïsme et de la jouissance et professait que pour arriver au bonheur tous les moyens sont bons. Son contradictoire parti, le physiocrate demandait au prince s'il pensait qu'il serait prudent de confier à un tel homme un emploi dont dépendrait le bonheur de ses sujets. Il l'avertissait que, si jamais des membres de cette Société composaient son entourage, « il ne pourrait passer un jour sans craindre pour sa vie » ; pourtant il ajoutait que ces hommes égarés méritaient plutôt la compassion que le châtiement tant qu'ils resteraient des théoriciens².

Les Illuminés attribuèrent aussitôt à Uttschneider les attaques contenues

1. Wolfr., II, 5-6. Lettre de Zwack, B. U. M. E^o 45.

2. L'auteur de ce roman, Babo, n'était pas un allié des Jésuites comme le crurent les Illuminés. Il appartenait, comme Westenrieder et Strobl, à ce parti de patriotes bavarois qui s'occupaient plus d'économie sociale que de politique. Le thème fondamental de son roman est l'amélioration du sort des paysans, de ce peuple des campagnes qui est « le sang du cœur de l'Etat ». Il se plaint amèrement de la noblesse et des moines qui s'occupent trop de leurs intérêts matériels et il critique vivement le clergé où il trouve « l'airain sonore et le bruit des clochettes mais peu d'amour du prochain ». (Wolfram, II, 2-3.) Renseigné par Strobl, il put croire que les Illuminés étaient des ambitieux égoïstes et des utopistes dangereux et que, s'ils s'emparaient des avenues du pouvoir, ils détourneraient le prince de sa tâche solitaire de père des paysans. Les physiocrates, malgré tout ce que leur théorie avait d'étroit, furent vraiment des réalistes en politique, parce qu'ils avaient un but très précis et ne voulaient pas entreprendre une réforme générale de la société. Attendant tout de l'intervention du pouvoir central pour lutter contre la résistance des propriétaires fonciers : noblesse et clergé, ils s'accommodaient fort bien de la monarchie absolue. En France Quesnay essayait de convertir aux idées physiocratiques la marquise de Pompadour et les économistes de son école voulaient « unité de pouvoir », la « despotisme légal » ; c'est ainsi qu'ils appelaient l'autorité d'un monarque qui ferait observer « la grande loi naturelle du respect des propriétés » dont les lois écrites ne devaient être que le développement. La puissance du souverain ne pouvait, suivant eux, être tempérée que par les Lumières et son intérêt personnel à la généralité des « avances » c'est-à-dire des travaux de l'agriculture. (*Instruction populaire sur les droits et les devoirs de l'homme*, 1774. Cité par Mounier, p. 33.)

dans ce roman. Ils l'accusèrent d'en avoir fourni le texte à l'auteur¹. Leur inquiétude redoubla quand ils apprirent que la duchesse connaissait leur Système. Ils décidèrent de lui prouver qu'on l'avait trompée; mais une fausse manœuvre de leur avocat perdit tout. Bader, qui avait été chargé de cette mission, crut habile, après avoir déploré les impressions défavorables qu'on avait essayé de faire naître dans l'esprit de la duchesse sur le compte de la Société, de déclarer que, loin d'avoir des sentiments ou de participer à des entreprises contraires aux intérêts de la Maison Palatine, les Illuminés travaillaient contre l'Autriche. Cet excès de zèle parut suspect à la duchesse et tout ce qu'elle retint des protestations de Bader c'est que, de l'aveu même de leur représentant, ces Francs-Maçons prétendaient jouer un rôle politique. Tous ses soupçons se trouvèrent confirmés. Elle renvoya Bader avec de bonnes paroles, mais bien décidée à tout faire pour ruiner cette Société. Elle usa du dernier moyen qui lui restait puisque son allié de Berlin refusait de la secourir : elle s'adressa à l'Electeur².

L'Electeur n'avait pas jusqu'alors accordé grande attention aux bruits malveillants qui couraient sur les Illuminés. S'occupant fort négligemment des affaires du gouvernement et peu jaloux de son autorité, il ne s'était pas inquiété des progrès de la secte. Il avait refusé de prêter l'oreille aux insinuations de son confesseur, le Père Frank, et l'on racontait chez les Illuminés qu'il l'avait prié de ne pas lui rebattre les oreilles des crimes des Francs-Maçons. Son gouvernement avait même exilé à Neubourg l'ex-Jésuite Gruber pour avoir prêché contre la tolérance³. L'inaction du gouvernement avait passé aux yeux des Illuminés pour une autorisation tacite et ils se persuadaient que « le meilleur des princes leur était tout à fait favorable⁴ ». Le bruit courait d'ailleurs à Munich que l'Electeur était Franc-Maçon et beaucoup d'Illuminés le croyaient⁵.

La duchesse parvint à le tirer de sa quiétude, probablement en lui présentant les Illuminés comme dangereux pour son trône et sa propre personne. Chalgrin prétend que l'effroi fut le premier sentiment que provoqua chez Son Altesse Electorale cette communication confidentielle et

que son insouciance disparut presque complètement⁶. Pourtant il ne se décida pas à agir sur le champ et ce fut seulement trois mois après que se manifestèrent les effets de la démarche de la duchesse⁷. Peut-être la Société, avertie, parvint-elle, comme le prétend Chalgrin, à parer le premier coup qu'on aurait dû lui porter.

En tous cas elle ne le para qu'incomplètement, car le 23 juin était publié l'Edit suivant :

« Attendu que toutes communautés, sociétés et confréries fondées sans autorisation de l'autorité publique et confirmation du souverain sont illégales et interdites en droit comme choses en elles-mêmes suspectes et dangereuses, Son Altesse Electorale est décidée à ne pas les tolérer dans ses Etats quelles que puissent être leurs dénominations et constitutions intérieures et Elle ordonne très catégoriquement par les présentes à tous ses sujets de se retirer de toute association ou assemblée secrète de cette sorte et cela avec d'autant plus de force que non seulement ces sociétés ont attiré l'attention du public et éveillé ses craintes, mais aussi que Son Altesse y fera soigneusement attention aussi bien en ce qui concerne sa faveur qu'en autres choses. En foi de quoi le présent Edit d'interdiction sera publié pour la gouverne de tous et un chacun. Par ordre exprès de Son Altesse Electorale. Munich, le 22 juin 1784⁸. »

Dès que les Illuminés apprirent qu'un Edit d'interdiction allait être lancé, ils décidèrent de faire preuve d'obéissance, du moins en ce qui concernait la Franc-Maçonnerie et les Eglises Minérales. Les Supérieurs de Munich, réunis en assemblée extraordinaire le jour même où l'Edit fut signé, mais avant qu'il fût publié, pensèrent qu'une soumission, en apparence sans réserve, prouverait à l'Electeur que les Illuminés n'étaient pas les rebelles qu'on lui avait dépeints. Ils reconnurent que l'Ordre avait trop compté sur ses propres forces et travailla avec trop d'imprudence contre ses ennemis.

1. Rapport du 1^{er} mars.

2. Elle eut lieu, à en juger par le rapport de Chalgrin qui en parle comme d'une chose toute récente, dans le courant de février 1784. Il faut signaler que la lettre de Chalgrin au prince Max la place à la fin de 1783. Mais cette lettre qui donne des événements passés dans l'année un résumé très succinct mérite moins de créance que le rapport du 1^{er} mars. — Un article, paru dans le n° 16 du *Grauer Uebersetzer* de 1785 pour justifier la conduite du gouvernement bavarois, raconte que l'Electeur, avant de se décider à agir contre la Loge Saint-Théodore, se serait fait présenter une liste exacte de toutes les Loges existant en Allemagne. Comme il n'y avait pas trouvé le nom de Saint-Théodore et qu'il avait appris que le vrai Ordre des Francs-Maçons refusait de la reconnaître pour authentique, il se serait seulement alors décidé à lancer l'Edit d'interdiction. Il est possible que, dans ce cas, la liste présentée à l'Electeur ait été, comme le suppose Weishaupt (*Schild. d. Ill.*, 34), celle des Loges de la Stricte Observance, qui naturellement ne considéraient pas comme régulières les Loges faisant partie de l'Alliance Eclectique.

3. Bassus, 73-74.

1. Apol. d. Ill., 169.

2. Chalgrin prétend [rapport du 1^{er} mars] que cette déconvenue suffit à décider les Illuminés à abandonner le lieu de leurs réunions, à mettre leur correspondance en sûreté et, dans la crainte d'être surpris, à confier leurs papiers à des mains étrangères qu'on ne put découvrir. Mais il a peut-être confondu les dates et ce qu'il rapporte ici paraît devoir être placé après la première interdiction.

3. Kluckhohn, 386-387. — 4. Diömied au Conseil National. Engel, 284.

5. Hertel à Hohen. B. U. M. Fb 10; Apol. d. Ill., 79. — Charles-Théodore avait en effet appartenu à la Franc-Maçonnerie pendant vingt-cinq ans. Mais son confesseur était parvenu à lui persuader que cette association était une chose abominable. (Rapport de Montezan du 26 novembre 1785.)

Il fallait pour le moment plier les épaules et laisser aux frères bien en Cour le temps d'amener l'Electeur à des dispositions plus favorables. Une circulaire fut rédigée qui annonçait à toutes les Loges et Eglises Minervales de Bavière la suspension jusqu'à nouvel ordre des travaux et de la correspondance. Les papiers de l'Ordre furent mis en sûreté ou détruits¹. La publication de l'Edit rassura un peu les Illuminés de Munich ; ils avaient craint que l'Electeur, décidé à détruire leur Ordre, ne l'interdit tout particulièrement². Ils constatèrent avec satisfaction que l'Edit était conçu en termes généraux et que l'Ordre n'y était pas nommé et en conclurent que, leurs rivaux les Francs-Maçons et leurs ennemis les Rose-Croix étant également atteints, l'interdiction pourrait être avantageuse pour l'Ordre lui-même, si ses membres savaient obéir et attendre³. Weishaupt écrivait à Bode : « Les poursuites dont nous sommes l'objet n'ont aucune importance. L'Electeur a déclaré au Grand Maréchal de la Cour, comte de Seinsheim, et à d'autres qu'il était lui-même Franc-Maçon, qu'il connaissait et respectait tous les Systèmes et qu'il avait signé le rescrit uniquement pour avoir la paix de la part de son chancelier et du P. Frank. Quelle faiblesse ! En attendant, cette mesure a eu pour notre Société les meilleurs effets et les plus satisfaisants »⁴.

Dès la fin du mois de juin, la Loge Théodore envoyait à toutes ses Loges-filles une circulaire contenant copie de l'Edit et ordonnant de suspendre les travaux. Mais, bien que proclamant que les Maçons devaient se comporter « en sujets dociles du plus vénérable des pères de la patrie », la Loge cherchait à persuader aux frères que la partie n'était pas définitivement perdue. C'était, à l'en croire, seulement par scrupule de conscience qu'elle s'empres-sait d'obéir aux ordres du gouvernement, car il était permis de douter que l'Interdiction concernât la Loge et les Francs-Maçons qui n'y étaient pas nommés. Comme ces derniers n'avaient rien fait pour éveiller les inquiétudes du public dont arguait l'Edit, on pouvait admettre qu'elles avaient été causées par d'autres sociétés en partie secrètes qui existaient actuellement en Bavière et dont un bon nombre était connu ; par exemple celle de ces gens qui, bien qu'ayant été dissous aux yeux du monde entier, continuaient pourtant à agir quo tales et qui avaient encore des réunions pendant la nuit. Après ce coup de patte aux Jésuites, la Loge déclarait que les travaux seraient interrompus jusqu'à ce qu'on fût informé des dispositions véritables du souverain. La Loge se soumettait à cette épreuve que la sage Providence envoyait certainement aux Maçons pour leur plus grand bien. Elle rappelait

quelle sérénité d'âme les Sages Supérieurs avaient montrée dans la note ajoutée aux Quibus Licet au moment des récentes contrariétés éprouvées par la Société (retraite d'Uttschneider et de ses amis) et exhortait ses membres à pratiquer toujours les vertus maçonniques afin de pouvoir, quand lui-railaient des jours meilleurs, dont la Loge espérait fermement la venue, reprendre d'un cœur encore plus joyeux les travaux interrompus. Enfin la Loge communiquait, à titre de renseignement d'un intérêt purement rétrospectif, le résultat des votes pour les emplois d'Officiers rééligibles à la Saint Jean⁵.

Les Illuminés s'aperçurent bientôt que les accusations dont l'Ordre était l'objet avaient éveillé des doutes et des inquiétudes dans l'esprit de plusieurs des adeptes et la Loge Théodore se vit obligée de lancer, le 13 juillet, une nouvelle circulaire pour les rassurer. Sous prétexte que des informations récentes les avaient convaincus que l'Edit visait bien les Francs-Maçons, les Supérieurs entreprenaient de répondre à des inculpations qu'ils avaient cru devoir dédaigner, tant qu'ils avaient pu les considérer comme des bavardages de profanes, mais qu'ils ne pouvaient plus mépriser du moment qu'elles avaient trouvé un écho auprès du gouvernement et jusque chez quelques frères. On reprochait surtout à la Loge, d'abord d'avoir employé toutes ses forces dans l'intérêt d'une Cour étrangère, ensuite d'avoir noué des intrigues dans tous les ministères et particulièrement dans les cours de justice. Sur le premier point la Loge répond que cette calomnie a été inventée par son ancienne Mère Loge Royal York, irritée d'une rupture dont les frères connaissent les vraies causes. Par suite de son accession à l'Alliance Eclectique, la Loge Théodore est entrée en relations avec les Loges autrichiennes qui en font partie et il est arrivé que quelques frères des hauts grades ont été obligés de faire un petit voyage pour les affaires de l'Ordre⁶. C'est de ces circonstances si innocentes en elles-mêmes qu'on a pris texte pour accuser la Loge de voler des documents dans les archives, d'avoir formé des plans pour des échanges de pays, d'avoir en un mot vendu sa patrie à l'étranger. Comme on ne pouvait l'attaquer ouvertement sur ce point, on a eu recours à toutes sortes de fables avec l'aide du clergé et particulièrement d'une certaine classe de ce clergé, pour ruiner la Société, et une conjuration de Maçons parjures a su si bien prendre dans le réseau de ses mensonges un des plus nobles cœurs et des plus patriotes qu'ils ont mis au service de leur haine son crédit tout-puissant.

La deuxième accusation est aussi fautive. Bassus ne vient-il pas, au su de

1. Diomède au Conseil National, 23 juin 1784. Engel, 284-285. — 2. *Ibid.* — 3. *Ibid.* — 4. Gotha. D 4.

1. Bassus, 74-79 ; B. U. M. B 60-62.

2. Allusion à la mission de Cobenzel à Vienne. Cf. Livre IV, Chap. 1.

tous, de perdre un procès important. Certes la Loge a pu quelquefois hâter la conclusion d'une affaire arrêtée par des intrigues, venir en aide à un bon sujet, déjouer une cabale, ou barrer la route à un scélérat, mais elle est fière d'avoir agi ainsi et elle invite tous les frères qui ont eu à soutenir un procès à dire si elle a jamais fait, en faveur d'un seul d'entre eux, une seule démarche contre la justice et aux dépens d'un plus digne. Ceux qui accusent l'Ordre de jésuitisme, à cause de la conformité dans la façon de penser et d'agir qu'il impose à ses membres et du soin avec lequel il les met à l'épreuve, n'ont pas comparé les deux Systèmes. Pendant que les patriotes traitent les Illuminés de mercenaires de l'Autriche, l'ambassadeur de l'Empereur à Munich les tient pour des agents de la Prusse et, si certaines gens crient que dans le voyage cité plus haut les Illuminés ont vendu leur patrie, d'autres prétendent qu'ils ont volé des documents pour empêcher toute l'affaire de l'échange. Ainsi tous les partis considèrent les Illuminés comme leurs adversaires. Pourquoi, sinon parce qu'ils sont du parti de la Vérité et de la Raison. Ils partagent le sort de Socrate, de tous les sages et des chrétiens tant qu'ils ont dû se réunir en secret. La cause de tous leurs maux, ce sont quelques frères que les Illuminés n'avaient offensés en rien, mais dont l'ambition n'avait pas été satisfaite et qui se sont laissés conduire par un jeune homme orgueilleux et follement présomptueux dont ils auraient dû être les chefs. Irrité par la voix de la vérité qui pénétrait un peu rudement dans ses oreilles rétives, il a rompu les lisères avant de savoir marcher et, à la tête de sa bande de déserteurs, il fait la guerre à l'Ordre par toutes sortes de calomnies et de cabales. Victimes de la haine de ces parjures, de la jalousie des autres Maçons qui trouvent chez les Illuminés trop de simplicité et pas assez de rêveries mystiques, les frères Illuminés continueront par respect pour le souverain à suspendre leurs travaux et attendront des temps meilleurs et, pour preuve de leur soumission, ils peuvent annoncer qu'ils viennent de vendre la maison de la Loge à Munich¹.

Si l'Ordre avait tant à cœur de se disculper vis-à-vis de ses propres membres, c'est que ses chefs, tout en obéissant matériellement à l'Edit d'interdiction, tenaient à lui conserver une sorte de cohésion. Ils considéraient que l'Ordre avait à supporter une tempête passagère et qu'ils devaient ne pas laisser leurs troupes se débâter afin de pouvoir, le beau temps revenu, « travailler avec une ardeur redoublée à l'édification de la pyramide² ». Pendant que l'Ordre déploierait encore plus d'ardeur dans les autres pays³, il devait s'efforcer de maintenir ses adeptes bavarois en haleine. Pour obtenir ce résultat, les chefs Illuminés s'avisèrent de deux moyens qui leur parurent à la fois discrets et

efficaces. Les frères ne se réuniraient plus en Loge ou en Assemblée Minérale, mais ceux qui voudraient témoigner de leur fidélité s'engageraient par écrit à continuer à payer les cotisations mensuelles ordinaires (circulaire du 13 juillet), sous prétexte de contribution à des œuvres de bienfaisance⁴ et en outre ils se réuniraient par petits groupes pour former des « Sociétés de Lecture » où les jeunes gens pourraient continuer à se former et à s'occuper suivant les prescriptions des Statuts. Ces Sociétés, étant publiques et ne tombant pas sous le coup de l'Interdiction, formeraient une excellente pépinière pour les temps futurs⁵. Grâce à ces mesures la Société, dissoute en apparence, continuait, après l'Edit du 22 juin, à vivre d'une vie ralentie il est vrai, mais prête à renaître aussi vivace une fois l'orage passé⁶.

D'ailleurs les Illuminés entendaient bien se défendre dès maintenant. Le 16 juillet 1784, ils faisaient insérer dans la *Realzeitung* d'Erlangen un article où ils exécutaient une contre-attaque visant les Jésuites. Après avoir reproduit l'Edit d'interdiction, le rédacteur anonyme se demandait avec une feinte naïveté quelle société secrète le gouvernement bavarois pouvait bien avoir en

¹ Engel, 284. — 2. *Ibid.*, 285.

³ Le Supplément des Ecrits Originaux contient (première partie), copie des comptes (332-333) de l'Eglise Minérale de Mège (Landsberg), pour les mois de juillet, août et septembre 1784 (*ibid.*, 239); des Supérieurs de Corinthe (Ratisbonne), pour sept-déc. 1784 (*ibid.*, 239-241); de Graniplatium (Erding), pour oct.-déc. 84 (*ibid.*, 242-244); de l'Eglise Minérale de Juvenatium, pour oct.-déc. 1784 (*ibid.*, 245-249); de l'Eglise Minérale de Nemea (Burghausen) du 1^{er} janvier au 28 février 1785 (*ibid.*, 234-237, 250, 251), des Illuminés d'Athènes (Munich) pour juillet-déc. 1784 et janv.-1785. — Hertel dans son interrogatoire du 24 mai 1787 et jours suivants (G. L. A.), reconnaît qu'il y eut des cotisations volontaires de juillet 1784 à janvier 1785. — La planche XIII des N. O. S. (in fine) contient les déclarations de fidélité indébranlable à la date de juillet 1784 de: Achille (Rascho), Apollo (Seesau), Artaxerxes (Satzenhofen), Militude (v. Ow.), Moron (v. Giffner), Musaeus (Montgelas), Nearclius (Schuch), Numa (comte Lodron), Sabinus (Sauer), Scipion (Berger), membres de l'Eglise d'Athènes. — La planche XIV: recettes d'Athènes pour déc. 1784, prouve que vingt-cinq membres payaient encore. — D'après la planche XV il y avait même vingt-sept cotisants en janvier 1785. — Une partie des membres de l'ancienne Eglise Minérale d'Athènes s'était réunie sous la présidence de Musaeus (Montgelas) en cercle amical intime chez Demanach (Schissel). — Au commencement de juillet 1784 (N. O. S., 234), une Société de Lecture s'était formée à Straubing (Wolfram, II, 42, Kreisarchiv). — Dans un interrogatoire Schissel, conseiller électoral et secrétaire de la Chambre à Munich, déclara plus tard que des lectures avaient lieu une ou deux fois par mois dans sa demeure. On y lisait à haute voix l'*Essai sur le Mérite* d'Abt, Sénèque, Epictète, etc. — Ces Sociétés de Lecture très courtes servaient à attirer des candidats. Il en existait dans beaucoup de villes. Les livres lus à haute voix étaient choisis dans la liste des ouvrages recommandés au chapitre xv des Statuts. Il y avait à Ingolstadt un cercle de ce genre sous la direction du professeur Krenner (Engel, 290). Dans sa déposition faite à Ingolstadt, le 10 juin 1785, Drexel avoua que, si l'apparition de l'Edit du 22 juin la Loge cessa ses réunions, la Classe Préparatoire au contraire subsistait et que, malgré la suppression des réunions Minérales, on recruta et prépara trois candidats et procéda même à la réception d'un nouveau membre. (Kandler: *Hochst nortliche Beilage*, 87, 89; *Vollst. Gesch. d. Verf.*, 225-247.) Le N. O. S., II, reproduit (231) le Revers signé le 5 août 1784 à Ingolstadt par Isocrate (Alois Bauer, étudiant en droit).

1. B. U. M. C 82 sq. — 2. Diomède au Conseil National, Engel, 284. — 3. *Ibid.*

vue et il insinuait qu'il s'agissait de cet Ordre qui a toujours ses provinciaux et ses caisses provinciales, qui tient la nuit des réunions secrètes dans des maisons dont certaines sont connues et qui, à ce qu'on assure, procède même encore à des réceptions¹.

La réponse ne se fit pas attendre. Elle parut sous le titre de : « Des Francs-Maçons. Premier Avertissement »². Comment, s'écriait l'auteur anonyme, les frères ont-ils le front de dire dans la *Gazette d'Erlangen* que l'Edit concerne les Jésuites et d'affirmer que ceux-ci se réunissent en secret, quand il est connu que la Loge de Munich a continué après l'Edit à réclamer des cotisations en se dissimulant derrière l'enseigne menteuse de Société de Bienfaisance ? On crie contre les moines, mais on souffre que les Francs-Maçons forment un Etat dans l'Etat. Qui fut coupable d'intolérance, l'Ordre des Jésuites ou celui des Francs-Maçons qui possédait à Munich pignon sur rue et tenait, au vu et au su de tout le monde, des réunions qui n'ont jamais été troublées ? Pourtant les Francs-Maçons ont organisé une conspiration contre les ex-Jésuites, ils ont répandu le bruit que le jésuitisme existait encore, ils ont poursuivi de leurs calomnies les anciens membres de cette société en les accusant de nouer des intrigues et d'exercer une influence néfaste. Est-ce que l'obéissance passive exigée chez les Francs-Maçons, qui s'attribuent sur leurs frères un droit de justice suprême, n'est pas plus absolue que celle en honneur chez ces moines contre lesquels ils crient si fort ? L'auteur du factum entreprenait à son tour de prouver que les Francs-Maçons, mal connus des puissants et des princes auxquels ils ne montraient dans leurs Loges que des amusettes, étaient plus dangereux pour la paix publique que les victimes de leurs calomnies. A l'appui de sa thèse il citait une lettre apocryphe où un Franc-Maçon d'Ephèse s'étonnait le 1^{er} Thirmeh (juillet) que les puissants adeptes de l'Ordre n'eussent rien fait pour empêcher la publication de l'Edit du 22 juin : « Cependant, disait l'Ephésien, nous avons des Frères dans tous les conseils et jusque dans ceux qui sont le plus près du trône. Ils ont fait jusqu'à présent loyalement leur devoir et ont mis leur influence complètement au service de la Loge. Est-ce que, grâce à eux, la Loge n'était pas l'autorité la plus haute et la plus puissante dans notre pays ? Mais on a été imprudent dans le recrutement des jeunes gens et l'initiation à nos mystères ne les a pas tous guéris des péchés héréditaires de patriotisme et d'amour du prince, bien que nous ayons eu soin, en occupant les chaires d'enseignement avec nos adeptes, de faire des Universités et des gymnases des classes préparatoires de notre Ordre. D'autres ont mis trop de zèle à remplir l'office d'informateurs que la

Société exige d'eux et ils se sont rendus suspects comme espions. » La réponse tout aussi apocryphe que recevait l'Illuminé d'Ephèse était faite autant pour inquiéter les lecteurs que pour rassurer le destinataire. Elle affirmait en effet qu'il avait été dressé une liste de cinquante victimes qu'atteindrait la vengeance des Illuminés et que l'Ordre avait des amis puissants, dont il était sûr puisqu'il les tenait par l'aveu de leurs hontes enfermés dans ses tiroirs, et qui combattraient bon gré mal gré pour lui et assassinaient même ses ennemis si l'auteur de la lettre le voulait.

Le Premier Avertissement reproduisait ensuite des documents plus réels : le serment du Minerval, la définition des Quibus Licet, Soli et Primo et quelques passages de l'Instruction destinés à prouver que les Minervaux étaient dressés à l'espionnage. Quant aux principes et aux doctrines de la Société, le factum ne trouvait pas de termes assez violents pour les qualifier : La Loge de B. (Bader) ne cherchait qu'à extorquer de l'argent à ses membres et le candidat bien renté était sûr de s'y voir reçu à bras ouverts quand même ce serait le polisson le plus vil et le plus dissolu ; les théories dominantes étaient un mélange du matérialisme le plus grossier et d'un épicurisme mal digéré et l'on ne pouvait rien s'imaginer de plus scandaleux que l'impertinence avec laquelle les disciples de cette Loge raillaient la divinité, la religion et l'immortalité de l'âme ou le mépris qu'ils témoignaient aux serviteurs de l'Eglise. Le pamphlétaire n'avait garde d'oublier le rôle politique que prétendait jouer la Loge Théodore : il accusait ses membres de s'allier avec des étrangers vagabonds pour comploter les projets les plus dangereux contre la patrie, de voler dans les archives les papiers les plus importants et d'avoir fait passer à Rome (Vienne) entre les mains de Fabius (Sonnenfels) plus d'un dossier important. Il assurait qu'un des premiers membres de la Loge avait dit, une fois qu'il était ivre, qu'un certain monarque, avec lequel la Loge se vantait de correspondre, gagnerait en pleine paix, avec l'aide de l'Ordre, plus d'une belle province. Enfin, passant en revue les chefs de la Loge, il signalait le zèle maçonnique de Celse (Bader) et Alfred (Seinsheim), hommes très ordinaires au point de vue professionnel, l'esprit d'intrigue de Caton, Brutus et Diomède, meneurs qui, même sans partisans, seraient dangereux, la profession de Discoride (le pharmacien Merz) qui pouvait à plus d'un égard rendre de grands services à la Loge. Il signalait encore les noms de Scipion et de Marius et révélait que les frères voyaient déjà en Caton le gouverneur du futur prince héréditaire du P. (Palatinat). « Voilà, concluait-il, ce prétendu Jésuitisme secret en Bavière, contre lequel on déclame tant. L'Edit fera plus de mal que de bien en forçant la secte à mieux dissimuler ses menées. »

Ce pamphlet, aussi violent que perfide, émut les Illuminés. Il portait l'affaire devant l'opinion et faisait connaître au grand public les bruits défa-

1. B. U. M. E^o 11.

2. *Ueber Freimaurer. Erste Warnung*. Bibliothèque de l'Etat, Munich, Bav., 4005.

vorables qui couraient sur leur compte. Pour la première fois on les nommait publiquement par leur nom. (Vous vous appelez Illuminés, disait l'Avertissement, p. 27.) Ils crurent y reconnaître la main d'Utzschneider ¹. En effet seul un frère ou un ancien frère, semblait-il, pouvait connaître les noms de guerre des chefs de l'Ordre à Athènes et posséder les cahiers dont l'Avertissement donnait des extraits. Ils en conclurent que Utzschneider avait fait alliance avec les Jésuites et que le but de ce pamphlet était d'ameuter l'opinion pour forcer le gouvernement à agir contre eux d'une façon plus énergique. Il leur fallait accepter la lutte sur le terrain où leurs ennemis le portaient. Les lettres apocryphes publiées dans l'Avertissement leur fournirent un excellent prétexte pour répondre à ce pamphlet. Le 13 décembre parut une courte brochure intitulée : « Supplément nécessaire au Premier Avertissement ² » dans laquelle la « Loge dissoute, Théodore au Bon Conseil à l'Orient de Munich », sommité son accusateur de comparaître en personne ou par représentant et dans le délai d'un mois devant le tribunal qui lui plairait, pour faire la preuve de ses accusations et produire l'original des lettres d'Athènes et d'Ephèse imprimées par lui, faute de quoi il avouerait par son silence n'être qu'un calomniateur. — Cette réponse fut en outre insérée dans les gazettes d'Erlangen, de Salzbourg, de Bayreuth, dans les revues publiées par Schloezer, Wehrklin, Goecking et dans le *Journal Allemand*, puis expédiée aux libraires pour être mise en vente en même temps que le Premier Avertissement ³.

L'auteur du factum ne se fit pas connaître, mais la sommation de la Loge Théodore provoqua une réponse qui fut très désagréable aux Illuminés. Ce fut un « Supplément nécessaire au Supplément nécessaire au Premier Avertissement ⁴, » dans lequel Cosandey, Gruenberger, Renner et Utzschneider, désignés très clairement dans la riposte de la Loge Théodore

1. L'auteur véritable était Babo ainsi que le supposait Winkoppp dans le *Deutscher Zuschauer* de mars 1786 (p. 144). Une lettre de Babo du 21 janvier 1797 (Papiers de Lippert, V, cité par Wolfram, II, note 9) ne laisse aucun doute sur ce point. Il est vraisemblable que les attaques que lui avait attirées son *Tableau de la Vie Humaine* avaient excité sa bile et il avait probablement reçu de Utzschneider les renseignements nécessaires, car il y a des concordances frappantes entre l'Avertissement et la dénonciation remise à la duchesse Clémentine. Weishaupt note (*Apol. d. Ill.*, 71) que les accusations d'irréligion, de corruption des mœurs, de haute trahison, d'empoisonnement et d'une tentative de meurtre portées dans le Premier Avertissement, se retrouvent textuellement dans les dépositions de Cosandey (3 avril 1785), Rennér (7 avril) et Utzschneider lui-même (9 sept.) (Cf. *Drei merkwürdige Aussagen*). Il prétend (*Gedanken ueber die Verfolg.*) que l'Avertissement valut à Babo une place de secrétaire intime auprès de la duchesse.

2. *Noethige Beilage zur ersten Warnung*. Bibl. de l'Etat, Munich, Bav., 4005.

3. Hertel à Hoheneicher, 18 décembre 1784, B. U. M. E^b 58. — Haefelin se chargea de donner un sérieux avertissement au prieur des Carmélites dont un des subordonnés avait lu en chaire la bulle contre les Francs-Maçons et parlé avec éloge du Premier Avertissement. (*Ibid.*)

4. *Noethige Beilage zur noethigen Beilage zur ersten Warnung*. Bibl. de l'Etat, Munich, Bav., 4005.

comme les auteurs des calomnies contenues dans l'Avertissement, déclarèrent, le 27 décembre 1784, qu'ils n'en étaient pas les auteurs. Mais, loin d'en contester les articulations, ils donnaient comme cause de leur retraite le fait que les membres de la Société perdaient leur temps et leur argent, ne faisaient que déclamer contre le patriotisme, prêcher le cosmopolitisme, et que d'ailleurs une société secrète quelle qu'elle fût ne pouvait être utile dans quelque Etat que ce soit. Ils faisaient en outre suivre ces principaux motifs de leur démission de plusieurs etc... qui laissaient beaucoup à penser.

Ces accusations, signées et venant d'anciens membres de l'Ordre, arrivaient au moment où le gouvernement semblait obéir aux excitations de l'Avertissement ¹. Le libraire Kraetz, soupçonné sur la dénonciation de Strobl d'avoir composé avec Wolf le pamphlet intitulé *Salvator* et d'avoir correspondu avec Winkopp, était mis d'abord à la Prison des Bourgeois, puis, une enquête ayant fait découvrir dans sa boutique des « pièces scandaleuses » qui y étaient cachées, Kraetz était envoyé à la Maison de Force, où il était soumis au régime des criminels de droit commun et l'on racontait que Wolf serait mis au pilori ². Le bruit courait que le P. Frank avait passé presque toute une après-midi avec Kreitmayer et qu'on allait nommer des commissaires spéciaux qui, sous prétexte de rechercher les pamphlets, mettraient le nez partout ³. On prétendait savoir que la commission aurait pleins pouvoirs pour perquisitionner chez toute personne soupçonnée de posséder des écrits et des livres attaquant la religion et l'Etat, faire arrêter tous ceux qui lui refuseraient l'accès de leur demeure et confisquer tout ce qui lui paraîtrait suspect, sans être obligée de référer à nul autre qu'au chancelier intime et sans que les gens soumis à une perquisition aient même le droit d'en souffler mot à qui que ce soit. A en croire les gens bien informés, ces grands inquisiteurs seraient établis à Ingolstadt et dans toutes les villes de Gouvernement et les secrétaires intimes, qui étaient pour la plupart des créatures des Jésuites, passaient les nuits à écrire des ordres sur lesquels ils devaient observer le silence le plus absolu sous peine de révocation ⁴.

1. Il semble que la duchesse trouva à ce moment des alliés qui poussèrent le gouvernement à agir. Ce fut d'abord le parti Jésuite commandé par le P. Frank et dont les principaux agents furent le ministre de la guerre de Belderbusch, le chancelier baron de Kreitmayer (qui d'ailleurs soupçonnait les Illuminés d'avoir écrit le pamphlet politique intitulé : *Appel au public*) le conseiller du Gouvernement de la Haute-Bavière de Lippert, le bourgmestre et chambellan de Rindl, le grand juge de la ville de Barth, le chef archi-viste d'Eichstaedt Lehenbauer. Les Rose-Croix donnèrent aussi avec le comte Joseph de Toerring, le curateur de l'Université Charles de Vachery, le président comte de Morawitzki et le directeur des Ponts et Chaussées Aloys de Hofstetten (*Gedanken ueber d. Verfolg.*)

2. Chalgrin au prince Max. et Hertel à Hohen, 24 décembre 84, B. U. M. E^b 58.

3. Hertel à Hohen *Ibid.* — 4. Hertel à Hohen., 26 décembre 1784, B. U. M. E^b 57.

Ces nouvelles, vraies ou fausses, avaient répandu les plus vives alarmes dans le camp Illuminé. Beaucoup de frères étaient très inquiets et l'abattement que Celse et Diomède ne parvenaient pas à dissimuler déconcertait les plus fermes. Le brave Hertel, bien qu'affectant une grande confiance pour ne pas donner le mauvais exemple comme Bader et Costanzo, craignait que l'enquête confiée aux ennemis des Illuminés ne donnât des résultats défavorables à l'Ordre, quoiqu'il fût innocent de tous les crimes qu'on lui reprochait. Hertel était d'avis que les plus grandes précautions étaient nécessaires car « par ces temps-ci on pouvait s'attendre à tout ». Il conseillait à Hoheneicher de mettre en sûreté les papiers de l'Aréopage qu'il pouvait posséder; quant à lui, il n'osait plus faire venir de livres de Ratisbonne, craignant qu'ils ne fussent saisis à la douane. Les chefs Illuminés ne voulaient même pas accorder de Démissioire aux frères qui en sollicitaient, comme Marcellus, Pline le Jeune et Solon, car ils les croyaient incités à cette démarche par les ennemis de l'Ordre cherchant à connaître les noms des Supérieurs et à posséder la preuve écrite que l'association et les rapports entre ses membres existaient encore¹.

Un nouveau pamphlet anonyme vint, dans les premiers jours de 1785, redoubler leurs inquiétudes. Sous forme de lettre écrite à un ami de Vienne qui avait demandé à l'auteur son avis sur le Premier Avertissement et le Supplément Nécessaire, « Encore un Supplément au Premier Avertissement »² entreprenait de séparer la cause de la vraie Franc-Maçonnerie de celle des Illuminés, qui s'y trouvaient dépeints sous des couleurs encore plus noires que dans les deux précédents pamphlets. Non content de reproduire les accusations déjà connues de déisme, d'antipatriotisme, de cabales politiques, le nouveau factum représentait les Illuminés comme des coquins et des débauchés qui, pour déraciner ce qu'ils appelaient superstition, c'est-à-dire toute religion révélée, encourageaient la corruption des mœurs, afin que leurs adeptes fussent heureux de ne plus croire en Dieu, et comptaient de nombreux sodomites dans leurs rangs. Il fallait soigneusement distinguer, disait-il, entre la Franc-Maçonnerie des trois anciens grades, où l'on prête serment sur l'Evangile et jure fidélité au souverain et aux lois de l'Etat, et les Illuminés qui se cachent derrière elle et en interprètent à leur manière les symboles. Aussi l'auteur de l'Avertissement avait eu tort de ne pas déposer entre les mains du prince une accusation en règle contre cette secte dont le Système, l'Illuminisme, restait debout même après la dispersion de ses Loges bleues. Les mesures prises contre eux avaient été insuffisantes; ils se riaient à présent

de l'Edit et continuaient à se réunir chez Celse, chez Diomède, chez Alfred, dans différentes maisons de campagne, pour ne parler que de l'Eglise d'Athènes. L'autorité sommeillante les laissait faire, la Cour était toujours conduite par cette cabale qui continuait à creuser ses mines et elle leur distribuait des emplois comme dernièrement encore à Attilius Regulus. Pourtant il était bien vrai qu'ils volaient des papiers d'Etat et que leurs intrigues justifiaient les inquiétudes patriotiques de l'auteur de l'Avertissement pour la succession Electorale et le gouvernement futur de la Bavière, bien qu'on ne pût parler dans une lettre de ce qui concernait les *affaires étrangères* (sic) de MM. les Illuminés. La réponse de la Loge Théodore était grotesque à force d'impudence. Ces gens qui se posaient en victimes avaient inondé l'Allemagne de pamphlets contre la personne sacrée de leur souverain, calomnié ses ministres, livré leur patrie aux risées de l'étranger. Un de leurs Supérieurs avait, à la lecture de l'Edit, éclaté devant témoins en imprécations telles que la langue qui les avait prononcées méritait d'être clouée au pilori. Un autre de leurs Supérieurs avait fixé le nombre d'années (in vino veritas) au bout desquelles il ne devrait plus y avoir de Wittelsbach. La Loge parlait de la tranquillité de sa conscience et pourtant le baron de K. (Knigge) à F. (Francfort), cet ancien patron de la Loge si maltraité par elle, vivait encore et l'écrivit qu'il avait été obligé d'anéantir existait encore, au moins dans sa tête. La Loge parlait de son honneur! L'honneur de gens qui, nourris par la Bavière, étaient prêts à vendre leur pays et communiquaient à des voisins, dont les intentions n'étaient pas toujours les plus bienveillantes, des secrets à eux confiés par le prince et l'Etat. Au surplus il était ridicule de la part de la Loge de sommer l'auteur de l'Avertissement de comparaître devant un tribunal, car dans toutes les cours de justice il trouverait en face lui des Illuminés. A la cour suprême trônait Alfred qui pourrait supprimer la plainte à l'insu de ses collègues, au tribunal criminel siégeaient Brutus et Caton, Musée et Oreste, Thésée et Télémaque, Protée et Attilius Regulus, Cléomène et d'autres Illuminés. S'il plaidait en diffamation il rencontrerait au tribunal civil Scipion, Numa Pompilius, Ménélès et toute leur coterie. Pour mettre fin au travail souterrain de la secte, il fallait que les « Avertisseurs » déposent leurs accusations et leurs preuves au pied du trône, quand bien même ils devraient le faire d'abord secrètement; il fallait surtout que le gouvernement surveille la correspondance des chefs en Bavière: W. Celse, Caton, Scipion, Brutus, Marius, Diomède, Hermes et R. Lulle, les éloigne de l'enseignement et ne leur communique pas de secrets d'Etat.

Si l'auteur de cet écrit était, comme le soupçonnait Weishaupt¹, le comte

1. Hertel à Hohen. 26 dec. 1784, B. U. M. E³, 56.

2. *Noch eine Beilage zur ersten Warnung*. Bibl. Etat, Munich, Bav., 4005.

1. N. O. S., I., 224-227. — Dans une lettre inédite, adressée d'Ingolstadt au duc de Saxe-Gotha, Weishaupt affirme qu'il tient ce renseignement d'une source sûre.

Toerring, il faut avouer que ce Rose-Croix cachait bien son jeu en parlant avec mépris « des labyrinthes de l'alchimie et des souterrains de la magie ». Aux lecteurs sans parti pris il paraît un partisan de la Maçonnerie anglaise un « de ces vrais et honnêtes Maçons, comme il en existe encore en Bavière, qui ne sont ni des Illuminés, ni des Frères de l'Agneau, ni des Chevaliers, ni des Souffleurs, ni des Matérialistes, ni des évocateurs d'esprits, qui osent croire en Dieu, tiennent la Bible pour parole divine, n'ont pas honte de vénérer l'Evangile, aiment mieux être Bavares que cosmopolites, remplissent fidèlement ce que le chrétien stupide et le citoyen borné nomment des devoirs, et cela avec d'autant plus de zèle qu'ils sont de vrais et sincères Maçons ». Non moins caractéristique est l'affirmation que les trois grades symboliques sont absolument inoffensifs et ne peuvent cadrer avec les principes des Illuminés qu'après avoir été épouvantablement défigurés.

En tous cas l'auteur de « Encore un Supplément » témoigne d'une connaissance étonnante des affaires intérieures de l'Ordre. Il sait que les Illuminés permettent à leurs adeptes d'explorer les autres Systèmes maçonniques pour qu'ils puissent se convaincre que les Rites rivaux ne possèdent pas de secrets et en rapporter quelque chose d'utile pour leur Société. Il sait que Knigge croit avoir à se plaindre des Illuminés et que Philon a écrit un réquisitoire contre l'Ordre. Il désigne à deux reprises Weishaupt, en tête des chefs de la secte, par l'initiale de son nom. Il connaît si bien le réquisitoire de Knigge qu'il ajoute : « Si W. Celse, Caton, Brutus, Scipion et Diomède lisaient ceci, ils seraient touchés par cet argument ad hominem. » On peut se demander, en présence de ces constatations, si Knigge ne fut pas, au moins involontairement, pour quelque chose dans la rédaction du factum. Sans aller jusqu'à croire, comme le faisait Förster sur la foi du baron de Gemmingen, Maître en Chaire de la Loge viennoise La Bienfaisance, que Knigge, complètement réconcilié avec les Rose-Croix, leur aurait communiqué tout ce qu'il savait sur les Illuminés¹, on est tenté d'admettre que Knigge avait laissé échapper, au moment de sa grande colère contre Weishaupt, des paroles imprudentes qui avaient été soigneusement recueillies par les ennemis des Illuminés.

Cet appel direct et pressant au gouvernement parut d'autant plus dangereux aux Illuminés que le nouveau factum, non seulement rééditait les accusations déjà connues, mais encore en ajoutait d'autres et leur donnait, par un air d'impartialité et de connaissances maçonniques, une apparence de vérité qu'elles n'avaient pas dans le Premier Avertissement². En outre l'exci-

tation de l'opinion publique qu'il allait provoquer pouvait inciter l'autorité à agir plus vigoureusement. Le Tableau de la vie humaine, le Premier Avertissement, Encore un Supplément, les sermons furieux de prédicateurs comme Frank, Kremb et Buerger, qui commentaient et développaient en chaire pour les illettrés tout ce qui s'imprimait contre la Société, avaient provoqué « une fermentation générale³ ». Il était à craindre que ce courant de haines n'emportât les dernières résistances de l'Electeur qui jusqu'alors avait refusé de sévir. Puisqu'il hésitait encore ne serait-il pas de bonne tactique de s'adresser directement à lui, et, s'appropriant l'idée défendue par l'auteur du dernier pamphlet, qui voulait que le souverain connût l'organisation et les membres des sociétés maçonniques existant dans ses Etats, de lui faire exposer, naturellement sous le jour le plus favorable, les principes et le but de l'Ordre. En agissant ainsi, les Illuminés monteraient une confiance en leur bon droit qui devait impressionner favorablement le prince; en temporisant plus longtemps, ils justifiaient tous ses soupçons.

Il y avait déjà quelques mois que les chefs de l'Ordre avaient pensé à cette dernière planche de salut. Dès qu'il avait eu connaissance de l'Edit, Diomède avait écrit le 23 juin 1784 au Conseil National : « Peut-être que ceux de nos Frères qui sont puissants à la Cour persuaderont l'Electeur de prendre connaissance de nos Statuts et de nos grades et cela aurait certainement un bon effet, surtout si on lui révélait l'origine de l'Ordre, le nom de son fondateur et si on lui montrait tout ce que l'Ordre a eu souvent de puéril. Ce serait la meilleure façon de lui prouver combien on a exagéré notre puissance et combien nous sommes peureux et doutables⁴. » Weishaupt avait également conseillé aux chefs Athéniens, au cas où le gouvernement procéderait à une enquête, de ne pas s'engager dans le détail, de déclarer que nulle contrainte au monde ne pourrait les forcer à fournir les explications nécessaires à tout autre qu'à l'Electeur lui-même et de lui donner alors à lire les deux grades des Mystères Supérieurs dont Dalberg avait été si satisfait⁵.

La publication de Encore un Supplément décida les Illuminés à mettre leur plan à exécution. Werner rédigea un projet de supplique exposant que les membres de l'ancienne Loge Théodore, attaqués dans leur honneur par des accusations anonymes les plus graves et avancées sans preuves, n'avaient d'autre ressource que de se précipiter aux pieds de leur souverain. Ils le faisaient avec d'autant plus de confiance que celui-ci était attaqué lui-même dans le dernier pamphlet qui le représentait comme un prince indolent dont la vigilance endormie laissait tant de crimes impunis,

1. Lettre de Förster à Sommering, août 1784, citée par Kopp. *Alchimie*, II, 97.

2. Circulaire de Saint-Théodore. B. U. M. C., 88.

3. Schild, d. III., 24. — 2. Engel, 285.

3. Spart. à Caton, 17 décembre 84. N. O. S., I, 223.

assertion qui constituait une critique insolente de la personne du prince. Forts de la conscience d'avoir obéi à l'Édit de juin, prêts à sacrifier leur sang, leur vie et leurs biens pour le service de la religion, de Son Altesse et de la patrie, ils remettaient avec leur requête la liste de leurs membres et étaient prêts à soumettre à l'Électeur tous leurs grades et leurs documents maçonniques. Ils le priaient d'inviter les auteurs de l'Avertissement et de Encore un Supplément à se faire connaître et à prouver où, quand et par qui avaient été commis les crimes de haute-trahison, de sodomie et d'empoisonnement, les vols de documents. Si leurs accusateurs y consentaient, ils acceptaient pour juge l'Électeur lui-même ou un de ses ministres, pourvu qu'il fût impartial. Ils demandaient, au cas où leurs accusateurs continueraient à se dérober, qu'on ouvrit une instruction contre eux et que leurs brochures subissent le sort réservé aux écrits diffamatoires. Enfin ils priaient Son Altesse de fermer la bouche aux prédicateurs qui trompaient et inquiétaient le peuple en le faisant juge dans un procès qui n'était pas de sa compétence¹.

Weishaupt approuva ce projet de requête, mais en demandant d'ajouter que les grades ne seraient soumis qu'à l'Électeur lui-même. Il ne pouvait être question au surplus, faisait-il remarquer, de lui communiquer tous les grades. Les pétitionnaires remettraient au prince le Cahier Préparatoire, le Grade Minerval, celui d'Illuminatus Minor dans lequel on remplacerait le « plus sot des moines » par « le plus sot des hommes », celui d'Illuminatus Major en supprimant le passage « les prêtres et les mauvais princes sont des obstacles à nos projets ». Du Grade d'Illuminatus Dirigens on ne soumettrait que les Cérémonies de réception et l'Allocution rédigée par Weishaupt et du Grade de Prêtre que l'Instructio in scientificis, mais en la revoyant soigneusement pour qu'elle ne contienne rien faisant allusion aux autres parties du Grade. Il fallait surtout supprimer dans la Faculté historique le passage parlant de vols dans les archives. Weishaupt espérait que, grâce à ces précautions, la démarche qu'on allait tenter pourrait changer la face des choses et il pressait les Illuminés d'Athènes de remettre la supplique sans perdre un moment².

Le 6 février la Loge adressait à ses membres une circulaire pour leur demander s'ils approuvaient la démarche projetée, en insistant sur la nécessité où ils se trouvaient de répondre à Encore un Supplément et sur l'inefficacité certaine d'une polémique publique. Comme ce n'était pas les chefs seuls qui étaient visés dans cette brochure mais bien la Société entière, la Loge espérait que tous, sauf ceux qui contre toute attente auraient quelque chose à se reprocher, voudraient sauver l'honneur de l'Ordre ainsi que le

leur propre et voteraient par écrit pour la remise de la requête³. Les frères ayant donné leur approbation à l'unanimité⁴, Zwack rédigea la requête définitive datée du 24 février 1785 et signée du comte de Seeau, du comte de Seinsheim junior, du conseiller à la Cour de Cassation Werner et du conseiller de Gouvernement Berger. Elle devait être remise à l'Électeur par le comte de Seeau, Intendant des Menus Plaisirs, au nom de tous les membres de l'ancienne Loge Théodore au Bon Conseil à l'Orient de Munich⁵. Seeau avait reçu copie des grades de Minerval et d'Illuminatus Minor qu'il connaissait depuis longtemps, en outre Zwack et Falgera lui avaient lu et expliqué ceux d'Illuminatus Major et d'Illuminatus Dirigens pour qu'il fût en mesure de répondre aux questions de l'Électeur⁶.

Cette démarche en laquelle les Illuminés avaient mis tant d'espérances n'eut aucun résultat. La ténacité de la duchesse Marie-Anne avait enfin triomphé des hésitations de l'Électeur. Au mois de décembre 1784, elle avait eu un nouvel entretien avec lui. « Son Altesse Electorale avait fini par se laisser persuader qu'il serait nécessaire d'ouvrir des informations juridiques contre la Société et d'autoriser les professeurs des Cadets qui, par ordre de M^{me} la Duchesse, avaient abjuré, à publier par la voie de l'impression les maximes odieuses des Illuminati⁷. »

1. H. U. M. C. 88-89. — 2. *Ibid.*

3. Pol. Arch. K. gruen 79/1, 19-21 et B. U. M. C. 90-95. Elle est reproduite également dans Engel (283-290), avec de nombreuses erreurs de copie. Le texte diffère peu de celui de Werner. Zwack s'est contenté d'ajouter quelques arguments à l'appui des protestations d'innocence des pétitionnaires. Il cherche à maintenir la confusion entre la Franc-Maçonnerie et l'Ordre en arguant que la Loge Théodore est authentique, puisqu'elle possède une constitution délivrée par les Loges Directoriales de l'Alliance Ecclésiastique à Wetzlar et à Francfort et qu'elle ne peut professer le déisme, attendu qu'on doit faire profession de christianisme pour entrer dans la Franc-Maçonnerie. Il cite le passage de l'Absolutium délivré à Cosandey, Renner, Utzschneider et Zaupser où les Supérieurs protestent que l'Ordre ne s'est jamais mêlé d'intrigues politiques. Il nie que les Illuminés aient pu s'emparer de documents secrets, puisque le *factum* qui les accuse de pareils vols a été publié avant l'entrée d'Eckartshausen aux Archives Privées. Enfin il fait remarquer que les auteurs présumés de certains pamphlets attribués aux Illuminés n'ont jamais fait partie de la Loge, tandis que les auteurs notoires de quelques autres de ces pamphlets ne sont certainement pas Francs-Maçons.

4. *Bemerkungen über einige Originalschriften*, 1787, XLV.

5. Chalignat au prince Max, 30 déc. 1784. — Il semble peu probable que l'irritation de Charles-Théodore contre les Illuminés vint, comme le suppose un peu gratuitement du Moulin Eckard (201), de leur immixtion dans l'affaire connue sous le nom de Ponctuation d'Em's et spécialement de ce qu'ils avaient pris position contre son gouvernement dans la question de la nomenclature de Munich, qui ne fut sérieusement agitée qu'en 1785. Charles-Théodore avait demandé au pape Pie VI de nommer un nonce à Munich afin que l'Électorat eût une juridiction ecclésiastique indépendante. Cette innovation lésait dans leurs prérogatives traditionnelles trois des plus puissants princes spirituels de l'Empire : l'Électeur de Cologne, qui avait dans son obédience Juliers et Berg, l'Électeur de Mayence, dont dépendaient les diocèses du Bas-Palatinat, enfin le prince évêque de Salzbourg métropolitaine de Vêché bavarois de Freysingen. Les trois princes, auxquels se joignit l'Électeur de Trèves,

Quand la duchesse eut appris le 1^{er} mars que les Illuminés voulaient tenter de se justifier devant l'Electeur, que celui-ci était disposé à écouter leur défense et avait accordé une audience au comte de Seeau pour le lendemain, elle se rendit le 2 mars dans la matinée au palais, et eut avec son cousin un entretien qui dura une heure. A une heure de l'après-midi, un nouvel Edit contre les Francs-Maçons était publié à son de trompe à travers la ville¹. Lorsque le comte de Seeau, reçu à quatre heures², commença à parler de la Loge de Bader, l'Electeur, violemment ému, l'interrompit en disant qu'il ne permettait pas qu'on lui dise rien d'une Société qui était et resterait interdite. Il repoussa la requête que lui présentait le comte et se retira brusquement dans son cabinet³. Seeau ne pouvait avoir eu aucune illusion sur l'utilité de ses efforts, car la lecture de l'Edit lui avait prouvé que la partie était perdue d'avance.

* Nous, Charles Théodore, par la grâce de Dieu comte Palatin du Rhin, duc de Haute et Basse-Bavière, Grand Ecuyer Tranchant et Electeur du Saint Empire romain, duc de Juliers, Clèves et Berg, landgrave de Leuchtenberg, prince de Moers, marquis de Berg op Zoom, comte de Veldenz, Spanheim, de la Marche et de Ravensberg, seigneur de Ravenstein, etc., etc. à tous et à chacun salut et protection elettorale. Nous avons été vivement affecté et mécontent d'apprendre que les différentes Loges des soi-disant Francs-Maçons et Illuminés qui se trouvent encore dans nos Etats ont si peu tenu compte de notre Interdiction Générale, publiée le 22 juin de l'année dernière contre toutes les confréries non approuvées et illégales, qu'elles ont continué non-seulement à tenir des réunions secrètes, mais encore à faire des collectes et à recruter de nouveaux membres, cherchant ainsi à augmenter encore le nombre déjà très élevé de leurs adeptes. Nous estimons que cette Société, très dégénérée de son institut primitif, est trop suspecte, tant en ce qui concerne la religion qu'au point de vue social et politique, pour que nous

puissions la tolérer plus longtemps dans nos Etats. Comme on ne doit en attendre, ainsi que l'expérience l'a déjà prouvé, que des suites fâcheuses, telles que troubles, désordres et méfiance générale dans le public, factions dans les Conseils ainsi qu'en ce qui touche la religion, la justice, les bonnes mœurs et l'Etat, nous l'interdisons par les présentes d'une façon absolue, comme aussi toute réunion, collecte et enrôlement de nouveaux membres; enjoignons à toutes les autorités de veiller exactement à l'exécution de nos ordres et de nous informer secrètement de toute désobéissance. Nous déclarons que tout argent et toute somme provenant de ces collectes illégales seront confisqués pour : la moitié en être attribuée aux fonds des pauvres et l'autre moitié au dénonciateur, même s'il est membre d'une de ces Sociétés, avec promesse de tenir son nom secret. Nous espérons que chacun de nos sujets attachera assez de prix à notre faveur ainsi qu'à son honneur et son bonheur pour que nous puissions compter en tous lieux sur l'obéissance due à nos ordres et être dispensé de prendre des mesures plus sévères⁴.

Les Illuminés comprirent que les subterfuges auxquels ils avaient eu recours jusqu'alors n'étaient plus de saison. Sur l'Ordre venu de Munich toutes les correspondances et travaux furent complètement suspendus et les Sociétés de Lecture dissoutes, toutes relations des Francs-Maçons aussi bien en Bavière qu'avec l'étranger furent supprimées⁵.

L'Edit du 2 mars avait porté à l'Ordre le coup de grâce en forçant les Illuminés à détruire les liens ténus qui réunissaient encore leurs adeptes. La plus grande partie de la correspondance des Aréopagites, qui était entre les mains de Zwack, fut envoyée par celui-ci au comte de Stolberg et celle concernant les grades inférieurs fut brûlée. Les chefs pensaient qu'on ne pourrait plus les accuser d'avoir maintenu l'association, puisqu'ils en avaient détruit les archives, et ils empêchaient ainsi la divulgation de ce qu'ils avaient toujours considéré comme le secret le plus important : la fondation récente de l'Ordre et le nom de son fondateur⁶.

Par une ironie du sort, le gouvernement, si indifférent ou si tolérant jusqu'alors, ne commença à sévir que lorsque le danger était passé et, après avoir respecté si longtemps l'organisme vivant, il s'acharna sur le cadavre.

protestèrent d'abord à Rome, mais en vain. Ils demandèrent alors à l'Empereur de s'opposer à cet empiètement de la Curie sur l'autorité des évêques allemands. Au moment même où le Pape faisait son entrée à Munich, ils signèrent le 25 août 1786 la déclaration appelée Ponctuation d'Emis. Il est possible que, par son air de révolte contre l'autorité du Saint-Siège, cette démarche très intéressée ait plu aux Illuminés, mais il est difficile d'établir qu'ils aient fait campagne en faveur des évêques fédérés. Le fait que le baron de Waldenfels, ministre de l'Electeur de Cologne et particulièrement chargé des négociations au sujet de la nonciature de Munich, était depuis longtemps en relations avec les Illuminés par l'intermédiaire de Knigge (N.O.S., I, 88) et qu'il proposa le 28 avril 1787 à Zwack, alors errant en Allemagne à la recherche d'un emploi, d'écrire sous un nom supposé une brochure en faveur de la Ponctuation, paraît insuffisant pour prouver qu'il y avait eu deux ans auparavant une action véritable des Illuminés contre les projets de l'Electeur ou même des démarches capables d'éveiller ses soupçons.

1. *Apol. der III.*, 72-73. — D'après les Papiers de Lippert l'audience eut lieu seulement le 4 mars. La date a d'ailleurs peu d'importance puisqu'en tous cas le comte ne fut reçu par l'Electeur qu'après la proclamation du second Edit.

2. *Ibid.* — 3. Papiers de Lippert, V, cité par Wolfram, II, 16.

1. Bassus; Wolfram, II, 14. Traduction peu exacte dans Thory: *Acta Latomorum*.

2. Déposition de Drexler; Kandler, *Hochst. not. Beil.*, p. 89. — Lettre de Schiess à Krenner, Papiers de Lippert, V, cité par Wolfram, II, 17. *Vollst. Gesch. d. Verfolg.*, 325. Il faut pourtant noter que Hertel a reconnu dans sa déposition du 24 mai 1787 et jours suivants (G. H. A.) que quelques membres se réunirent encore à Ingolstadt jusqu'en juin 1785 et qu'il avait entendu dire en décembre de la même année qu'il y avait encore des réunions à Munich.

3. Zwack aux Aréopagites. B. U. M. E5, 46.



Les poursuites qui allaient atteindre les chefs de l'Ordre en Bavière ne pouvaient plus inquiéter son Général. Deux semaines avant la publication du second Edit Weishaupt avait franchi la frontière et s'était réfugié à Ratisbonne. Si la cause apparente de cette retraite précipitée fut la révocation dont il venait d'être victime, la cause réelle semble bien avoir été le désir de fuir l'orage qu'il sentait approcher, car il avait provoqué la mesure de rigueur dont il prit prétexte pour quitter précipitamment la Bavière.

Au cours d'une réunion du conseil de l'Université d'Ingolstadt, le 22 janvier 1785, Weishaupt s'était plaint avec aigreur du bibliothécaire en chef Seemiller, qui, malgré ses demandes répétées, n'avait pas encore acheté pour la bibliothèque l'ouvrage de Richard Simon et le dictionnaire de Bayle dont il avait besoin pour ses cours d'histoire de la philosophie et qui étaient trop chers pour qu'il les achetât à ses frais. Le bibliothécaire s'excusa en objectant que Weishaupt exigeait une traduction allemande du dictionnaire de Bayle et qu'une bonne édition allemande était très difficile à trouver. Le professeur de dogmatique Frœhlich ayant réclamé, au cas où les œuvres demandées par Weishaupt seraient acquises par la bibliothèque et mises ainsi à la disposition des étudiants, l'achat de la réfutation de Richard Simon par Bossuet, Weishaupt répondit grossièrement à Frœhlich que, si on l'écoutait, la bibliothèque ne serait remplie que d'ouvrages de pédants. Le recteur Kandler dut, pour couper court à la dispute, lever la séance.

La conduite de Weishaupt à cette occasion serait inexplicable s'il n'avait eu le projet bien arrêté de provoquer un éclat. Il savait que son contradicteur le professeur Frœhlich, violent ennemi des « lumières » ne cessait de prêcher une croisade contre les Illuminés dans ses conversations privées et d'attaquer en chaire la philosophie moderne. Ce même mois Frœhlich avait adressé à l'évêque d'Eichstaedt une dénonciation contre le prémontré Reiner, professeur de logique, de métaphysique et d'histoire générale à l'Université, qu'il accusait d'accommoder l'Ecriture au goût moderne¹. L'évêque d'Eichstaedt avait envoyé Frœhlich à l'Electeur avec une lettre d'introduction² et le professeur,

1. Kandler: *Hoechst noet, Beit.*, 11-22.

2. *Ueber die Lehre des ehemaligen Professors Reiner*, B. E. M., Bavaricum, 4005.

3. La lettre de l'évêque est reproduite dans: Sattler: *Ein Moenchsleben* (346-349). Il était reproché à Reiner: 1° d'avoir extrait son introduction à l'histoire générale de livres protestants, et d'avoir mis dans le tableau du vi^e siècle les Papes et Mahomet sur le même plan; 2° d'avoir représenté Moïse comme un homme vindicatif et avide de domination; 3° de l'avoir appelé fils de p... et d'avoir traité de fable le récit de son sauvetage par le fils de Pharaon; 4° d'avoir représenté l'histoire sainte jusqu'à Abraham comme une poésie égyptienne et hiéroglyphique; 5° et 6° d'avoir travesti le récit de la chute en disant qu'Eve avait

à l'instigation du vicaire général d'Eichstaedt, ennemi personnel de Weishaupt, avait, sous prétexte d'exposer les dangers que courait la religion à l'Université d'Ingolstadt, attaqué les doctrines professées en chaire par Weishaupt, aussi bien que celles reprochées à Reiner. Le parti Jésuite, heureux de voir un évêque rééditer les plaintes dont il avait jusqu'alors fatigué sans succès les oreilles de l'Electeur, avait produit triomphalement Frœhlich à la Cour³. L'évêque de Freysingen avait également demandé audience à l'Electeur pour lui exposer ses doléances sur l'état de cette Université « profondément dégénérée » et attirer son attention sur la gravité du mal⁴.

Si Weishaupt cherchait le scandale, il fut servi à souhait, car l'écho de la dispute provoquée par ses exigences arriva jusqu'à Munich. Le 3 février Kandler reçut un rescrit daté du premier lui ordonnant de réclamer de Weishaupt des explications écrites sur les demandes d'achats présentées par lui et de les envoyer dans les 24 heures ad intimum⁵. Weishaupt put se rendre compte que l'affaire devenait grave. S'il en avait pu douter, la mesure qui frappait Reiner, le jour même (le 4 février) où il fut invité par Kandler à remettre les explications exigées, dut lui ouvrir les yeux. Reiner, qui, après avoir reçu l'ordre de réintégrer son couvent de Steingaden, avait vainement demandé une enquête, était invité à quitter Ingolstadt sur le champ, « l'Electeur ne pouvant souffrir dans son Université un agitateur tel que lui⁶ ». Weishaupt aggrava son cas en remettant à Kandler une déclaration où il se contentait de dire qu'il avait besoin de Bayle pour préparer son cours et qu'il n'avait pas le moyen d'acheter cet ouvrage fort cher. Malgré toutes les remontrances amicales de Kandler, il refusa de changer un mot à sa réponse. Le 14 février l'Université reçut deux rescrits⁷: ils ordonnaient d'acheter, au lieu des ouvrages de Simon et de Bayle, une réfutation de ceux-ci: les *Nouvelles Chrétiennes* et *Historiques* de Zabuesnich « afin qu'on sache ce que sont vraiment Bayle, Voltaire, Rousseau et tous les autres faux philosophes modernes

vu un serpent manger le fruit sans en être incommodé et en avoir goûté ainsi qu'Adam, ce qui avait causé leur mort; 7° d'avoir nié que le Déluge eût été universel; 8° d'avoir expliqué la confusion des langues en disant que les hommes occupés à construire la tour de Babel, éblouis par un coup de tonnerre, qu'ils avaient pris dans leur terreur puérile pour une manifestation de la colère divine, s'étaient dispersés, ce qui avait amené la différence entre les langues; 9° d'avoir nié que Mathusalem eût vécu 900 ans; 10° d'avoir en général fait disparaître de l'Ecriture tous les miracles; 11° d'avoir propagé le pyrrhonisme en exposant les plus grossières erreurs sous une forme dubitative; 12° d'avoir parlé des principes moraux de la philosophie pratique; 13° d'avoir fait son cours en allemand; 14° de porter l'habit de son Ordre « à la mode galante » (sic) et de dire sa messe en sept minutes au plus.

1. *Apol. d. Ill.*, 206-207.

2. Bref du Pape à l'évêque de Freysingen, 12 novembre 1785, cité par Engel, 15.

3. Texte chez Engel, 208 — 4. *Ueber die Lehre des ehemaligen Professors Reiner*.

5. Texte chez Engel, 208-210.

de même espèce que Zabuesnich a fait voir tels qu'ils sont, et qu'on puisse mieux se défendre contre la contagion de leurs principes hostiles à la religion » ; deplus Weishaupt aurait à faire la profession de foi du Concile de Trente devant le Plenum et apertis jannus ; il devrait quitter sa chaire à la fin de l'année scolaire et une pension de 400 fl. lui était accordée, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un autre emploi, avec défense d'habiter Ingolstadt et ses environs ou Munich.

Weishaupt ne parut pas au Concilium Plenum ; Krenner lut en son nom une sorte de proclamation rédigée d'un ton superbe et où il parlait à l'Electeur de puissance à puissance. Il refusait l'acte de foi exigé de lui, déposait son emploi sans accepter de pension et promettait de quitter dans une dizaine de jours la ville et le pays. Ses collègues écoutèrent avec stupeur la lecture de cette déclaration. Ils le savaient orgueilleux et violent, mais une conduite en apparence aussi folle les confondait. En réalité, Weishaupt saisissait avec empressement l'occasion que lui offraient bénévolement ses ennemis de sortir avec les honneurs de la guerre d'une situation qui devenait chaque jour plus dangereuse. Il sentait que les attaques de plus en plus précises des libelles finiraient par lever le voile qui l'avait dissimulé jusque-là. Encore un Supplément l'avait désigné par l'initiale de son nom ; un pas de plus et il était découvert. Peut-être même était-il déjà connu des enquêteurs secrets. Il soupçonnait le professeur d'anatomie Loewling de le dénoncer et d'envoyer ses fils suivre ses cours ainsi que ceux de Reiner pour les espionner¹. Il avait appris par un courrier spécial, que lui avait envoyé un adepte, que les paquets venant d'Ingolstadt étaient ouverts par la police² et il croyait que sa correspondance était particulièrement visée par cette mesure³. Il craignait que Knigge, répondant à l'invitation lui qui était faite par Encore un Supplément, ne publiât ses griefs contre l'Ordre et ne fit des révélations décisives : « Si, pour comble, écrivait-il au duc Ernest II⁴, ce calomniateur se joint à eux (aux Rose-Croix), cela va faire une belle comédie. » Il doutait, il est vrai, qu'on ouvrit une enquête contre les personnes, avant d'avoir en mains les éléments d'accusation qu'on en était encore à chercher dans les correspondances interceptées⁵, mais le moindre hasard pouvait livrer à ses ennemis les preuves qui leur manquaient.

Sitôt qu'il eut donné sa démission, le sol lui brûla sous les pieds. Le lendemain de la séance plénière, le 16 février, malgré les objurgations de ses collègues qui lui suppliaient de retirer sa déclaration et avaient différé de 24 heures la rédaction du procès-verbal pour lui permettre de le faire, il

partit, laissant sans argent ses enfants et sa femme en couches⁶. Suivant une tradition orale recueillie récemment à Ingolstadt⁷, il se serait caché chez un serrurier qui faisait partie de l'Ordre. Au bout de quelques jours il était sorti de la ville déguisé en ouvrier et conduisant un attelage que lui avait procuré le serrurier. Les gardes des portes, qui avaient reçu l'ordre de l'arrêter, ne l'avaient pas reconnu et il avait pu quitter ainsi Ingolstadt sans encombre. Son départ fut en réalité, d'après un témoin oculaire, beaucoup moins romanesque. Il se mit en route fort paisiblement et avec si peu de mystère que quelques Minervaux vinrent prendre congé de lui en pleine rue à la portière de sa voiture⁸. Pourtant il semble que ses craintes n'étaient pas sans fondement. La rapidité avec laquelle ses paroles imprudentes avaient été rapportées à Munich, la soumission incontestablement humiliante que l'on prétendait lui imposer, enfin les termes du rescrit par lequel le Conseil Privé, en prenant acte le 19 février de sa démission, constatait « qu'on ne perd avec cet orgueilleux fanfaron qu'un Maître de Loge vaniteux⁹ » prouvent qu'on avait l'œil sur lui et laissent supposer qu'on avait agi à son égard avec tant de rigueur pour le pousser à bout.

Ce faisant, les ennemis de Weishaupt allaient au-devant de ses désirs. Mais cette retraite hâtive cadrait mal avec les fières déclarations qu'il avait envoyées à ses amis. Deux mois auparavant il leur avait affirmé qu'il n'éprouvait ni souci ni crainte et que, s'il devait succomber, il le ferait avec honneur quand même sa tête serait en jeu. Il jurait de ne pas laisser échapper une si belle occasion de se montrer grand¹⁰. Dernièrement encore il se déclarait prêt à marcher au martyre et il engageait les Illuminés de Munich à déclarer au besoin à l'Electeur qu'il était le fondateur de l'Ordre, assurant qu'alors il se chargeait de répondre, si on s'en prenait à lui¹¹. Maintenant il fuyait, laissant aux autres la tâche de « se montrer grand » et surtout de se tirer d'affaire sans lui ; mais il avait été assez habile pour sauver la face. Il tombait en victime de l'intolérance, il avait tout sacrifié, position et argent, à sa dignité. En exigeant qu'il fasse amende honorable « on avait voulu diminuer son influence sur la jeunesse et le rendre ridicule¹² ». Il refusait

1. Sur l'intervention du recteur Kandler, le premier trimestre du traitement de Weishaupt fut payé à sa femme, comme on avait l'habitude de le faire pour les veuves de fonctionnaires. (Kandler, p. 24.) Weishaupt, qui laissait des dettes et avait emprunté 250 fl. au juge Fischer pour sa fuite, pria Zwack d'envoyer quelque chose à sa femme sur la caisse de l'Ordre. (O. S., 404.)

2. Weishaupt u. sein Illuminatismus. Article de M. Joseph Hartmann dans *Alt-bayerische Monatschrift*, Livraison 2-3, 1900.

3. Kandler. *Hochst. noet. Beilage*, p. 9. — 4. Kandler, p. 22. Texte chez Engel, 210. — 5. *Spart.* à Cat., 10 décembre, 84. N. O. S., 1, 223. — 6. N. O. S., 1, 224-227. — 7. *Apol. d. Ill.*, 191.

1. *Gedanken ueber d. Verfolg.*

2. Weishaupt au duc Ernest de Saxe Gotha, 2 février 1785, Gotha.

3. N. O. S., 1, 224-227. — 4. Weis. au duc Ernest, 2 fév. 1785, Gotha. — 5. N. O. S., 1, 224-227.

le prix dérisoire dont on croyait payer son abaissement¹. « Excessit, erupit evasit, écrivait-il à ses amis d'Athènes, je crois que je me suis conduit comme un homme « in quem inane ruit semper fortuna » et tel vous me verrez jusqu'à mon dernier jour et quand cela devrait me coûter la tête. Je souhaite, ajoutait-il, que vos affaires aillent mieux et que l'orage s'apaise maintenant que je me suis sacrifié comme le bouc émissaire. » Il attendait ce que les hommes allaient faire pour lui qui avait fait tant pour eux et il tirait aimablement sa révérence à Hertel, Costanzo, Zwack et à tous les autres qu'il ne comptait plus revoir, car il leur annonçait qu'il n'avait pas l'intention de revenir jamais en Bavière, même si on lui faisait les conditions les plus avantageuses². Le plus extraordinaire c'est qu'ils admirèrent son héroïsme et Costanzo, apprenant le départ du maître, écrivait avec fierté « qu'il était tombé comme un sage et un vaillant³ ».

Cependant le gouvernement entraînait décidément en campagne contre les Illuminés. La duchesse ayant obtenu que ses témoins fussent appelés à déposer et que leurs déclarations fussent rendues publiques, le 30 mars 1785 Cosandey et Renner, qui avaient pour ordinaire l'évêque de Freysingen, étaient invités par lui à dire ce qu'ils savaient sur les doctrines de l'Ordre en ce qui touchait la morale chrétienne et la religion catholique. Cosandey était en même temps invité par l'Électeur à faire la même déclaration⁴. Le 3 avril Cosandey, le 7 avril Renner signaient deux dépositions identiques pour le fond, si celle de Renner est plus modérée dans la forme. Ils ne se bornaient pas à répondre à la question particulière qui leur était posée, mais dressaient contre l'Ordre un réquisitoire sévère, sans toutefois parler des intrigues politiques des Illuminés. Ceux-ci les accusèrent plus tard d'avoir été des calomnieux éhontés et systématiques. Il ne paraît point à la lecture de leurs dépositions que ce reproche soit tout à fait justifié. On sent qu'ils parlent à leur corps défendant, moins désireux de nuire aux Illuminés que préoccupés de se sauver eux-mêmes. Entraînés par Utzschneider dans sa retraite, auteurs ou collaborateurs de la première dénonciation, ils doivent continuer bon gré mal gré dans la voie où ils se sont engagés, parce que la duchesse, leur protectrice, a besoin maintenant de leur témoignage public. Comme ils ont à se faire pardonner

d'avoir longtemps appartenu à une Société qu'ils ont ensuite représentée comme si détestable, ils pensent se tirer d'affaire en l'accablant. Comme ils sont obligés de taire la vraie cause de leur retraite, ils rassemblent tout ce que leur mémoire peut leur fournir de griefs rétrospectifs en faisant état des vantardises des Supérieurs et des propos considérés des Minervaux, en dénaturant le sens de ce qu'ils ont entendu, soit par lâcheté parce qu'ils ont peur, soit peut-être aussi parce qu'ils n'ont pas toujours bien compris. C'est ainsi qu'ils accusent les Supérieurs de faire aux Minervaux l'éloge du suicide, de le leur représenter comme une volupté céleste⁵, parce qu'ils ont entendu dans une « Uebungsloge » déclamer une traduction d'un passage de Sénèque ou de quelque autre auteur classique, « les exemples de nobles suicides de l'antiquité étant toujours pour une tête jeune et fougueuse un thème fécond pour un exercice oratoire », ou parce qu'un jour on a raconté devant eux l'histoire d'un Anglais qui, détaché à temps de la corde à laquelle il était pendu, a dit ensuite avoir entendu la plus belle des harmonies⁶. De même ils font grand bruit des membres appelés Disparus, c'est-à-dire promus à un grade plus élevé et ne fréquentant plus les classes inférieures⁷, et les représentent comme des sortes de Jésuites de robe courte. Leur déposition, pot-pourri d'accusations d'une exagération manifeste allant souvent jusqu'à l'absurdité, est le fruit de la peur et de la contrainte morale. Cosandey et Renner furent dans toute la force du terme des témoins subornés.

En tous cas, il avaient donné ce qu'on attendait d'eux et, poussant la complaisance jusqu'au bout, ils avaient dressé une liste des Illuminés qui leur étaient connus. Cette liste ne contenait que 25 noms, mais elle comprenait ceux des chefs de l'Ordre : Zwack, Costanzo, Weishaupt, Bader⁸. Les informations judiciaires commencèrent à Ingolstadt. Après le départ tapageur de Weishaupt on avait surveillé ses amis⁹. Le grand juge de la ville Fischer, auquel Weishaupt avait recommandé sa femme en couches, lui avait rendu plusieurs visites et s'était rencontré chez elle avec trois anciens Illuminés, Frauenberg, Kaltner et Drexel, qui venaient prendre de ses nouvelles. Le bruit courut que Weishaupt était revenu secrètement à Ingolstadt et y avait tenu des délibérations très importantes avec ses quatre amis¹⁰. Ceux-ci ayant commis l'imprudence d'aller le voir à Ratisbonne, ce voyage fortifia les soupçons¹¹. Un rescrit du chancelier intime arriva le 9 juin à Ingolstadt ordonnant au conseil des échevins d'informer contre Fischer accusé d'avoir tenu dans une auberge des propos blasphématoires contre l'intercession des saints, la

1. Dès son arrivée à Ratisbonne il mandait au comte de Lerchenfeld que, forcé à fuir pour échapper aux calomnies continuelles et aux pièges des Jésuites, il offrait à l'Électeur, abusé par ses ennemis, de venir à Munich pour se justifier de tous les crimes dont on l'accusait, *Apol. d. Ill.*, 191.

2. Spart à Cat., 25 février 85, O. S., 403-404. — 3. Wolfram, II, 14.

4. Grasse *Abt. Nachtrag.*, I, 3.

1. *Drei merk. Aus.*, 12, 20.

2. *Apol. d. Ill.*, 281 et *Anzeige eines aus dem Illuminatenorden getretenen Mitgliedes.*

3. *Drei merk. Aus.*, 13, 29. — 4. *Apol. d. Ill.*, 153. — 5. Engel, 308. — 6. *Vollst. Gesch.*, 271. — 7. *Ibid.*, 272. — 8. *Ibid.*, 273.

concession auriculaire et le jeûne et d'avoir fait gras un jour de Quatre Temps en revenant de Ratisbonne¹. Le rescrit affirmait que les conventicules des Francs-Maçons et des Illuminés continuaient à Ingolstadt et à Munich, qu'on y recevait de nouveaux membres et qu'ils étaient présidés à Ingolstadt par Drexel, Duschl et Kaltner². Un second rescrit reçu le même jour invitait le Conseil de l'Université à soumettre à une enquête Frauenberg et Drexel qui avaient rendu visite à Weishaupt à Ratisbonne, y avaient tenu Loge avec lui et avaient mangé de la viande un jour maigre. Les enquêteurs auraient aussi à examiner les livres de Frauenberg soupçonné de recéler et d'avoir prêté des pamphlets impies³. Le même mois un décret du ministère de la guerre déplaçait le lieutenant Kaltner et l'envoyait tenir garnison à Burghausen⁴. Le 11 juillet un rescrit du Conseil Privé ordonnait à l'Université d'ouvrir une information contre le professeur Krenner qui aurait tenu Loge, le 29 juin, de 10 heures à midi avec Semmer et Duschl⁵. Krenner avait simplement reçu la visite de ses deux amis après s'être fait saigner dans la matinée⁶, mais il s'était rendu suspect en servant de porte-parole à Weishaupt et en lui envoyant quelques lettres à Nuremberg. Kandler, le sachant Franc-Maçon, lui avait conseillé, dès la fin de février, d'écrire au chancelier intime qu'il avait quitté cette Société. Il put s'estimer heureux de conserver sa place après avoir reçu un avertissement et contre l'engagement écrit de ne plus correspondre avec Weishaupt, sous peine de révocation⁷. Les autres accusés s'en tirèrent à moins bon compte. Le rescrit arrivé le 4 août envoyait Drexel comme vicaire dans une cure de campagne. Duschl, révoqué de ses fonctions de répétiteur, Frauenberg, privé de la pension qu'il recevait comme page de l'Électeur⁸, un autre étudiant, le baron Barthes, étaient expulsés d'Ingolstadt comme convaincus d'affiliation à l'Illuminisme qui n'était, d'après le rescrit, qu'un enseignement secret du déisme⁹. Un autre rescrit de même date enlevait à Fischer son titre de conseiller, le révoquait de ses fonctions de juge et lui ordonnait de quitter Ingolstadt « comme libre penseur et Illuminé notoire » et de se conduire dorénavant de telle façon qu'on n'eût pas à l'envoyer plus loin¹⁰.

Jusqu'alors le gouvernement bavarois n'avait pu établir que les Illuminés avaient désobéi aux Edits d'interdiction. Un coup de foudre, que leurs ennemis attribuèrent à la Providence¹¹, lui fournit un commencement de

preuve. Le soir du 10 juillet 1785, l'abbé Jacob Lang qui, se rendant en Silésie, s'était arrêté quelques jours à Ratisbonne auprès de Weishaupt fut foudroyé à ses côtés pendant qu'il faisait avec lui une promenade dans les environs de la ville. Le cadavre fut déposé dans la chapelle de Saint-Emmeran et on découvrit, cousus dans ses vêtements¹, un certain nombre de papiers parmi lesquels se trouvait une instruction qui parut compromettante. Un bénédictin de Saint-Emmeran, Roman Zirngibl, fit part de la découverte au conseiller de Gouvernement de la Haute-Bavière, Gaspard de Lippert, qui prenait une part active aux recherches contre les Illuminés, et le pria d'en informer Kreitmayer². Le document suspect était ainsi conçu : « Visitez pendant votre voyage autant de Loges que possible. Notez soigneusement les points suivants : 1° le nom de la Loge et celui de la ville où elle se trouve ; 2° le nom du Maître en Chaire, des deux Surveillants et des membres influents ; 3° le Système auquel elle appartient ; 4° depuis combien de temps elle travaille ; 5° la façon dont elle est dirigée ; 6° quels grades elle confère au-dessus des grades symboliques ; 7° si elle connaît le Système Illuminé ; 8° quelle idée elle s'en fait ; 9° ce qu'on y dit des poursuites contre les Francs-Maçons en Bavière et qui on en rend responsable ; 10° ce qu'on dit des L. et J. (Loyalistes et Jésuites). Ne pas révéler votre qualité d'Illuminé pour pouvoir étudier plus commodément les opinions des gens³. » Avec l'instruction se trouvait une liste des Illuminés qui venait compléter celle fournie par Cosandey et Renner⁴.

Le gouvernement vit dans cette instruction, qui était de la main de Costanzo, la preuve que l'Ordre existait encore et que les travaux maçonniques avaient été continués. Il crut que Lang était un « évêque » de l'Ordre et qu'il avait été envoyé en Silésie comme espion et recruteur⁵. Une perquisition fut faite dans son domicile à Erding pour confisquer ses papiers et, comme le bruit s'était répandu que Savioli s'en était emparé, on fit une enquête sur ce point⁶.

Les poursuites devinrent plus sévères. A Ingolstadt quinze étudiants ayant accompagné Frauenberg à cheval et à quelques lieues de la ville furent « relégués » par rescrit du 22 août⁷. Lorsque cette escorte était passée devant les fenêtres du curé doyen et professeur Wibmer, celui-ci s'était mis à la fenêtre et avait salué les cavaliers ; il lui fut demandé compte de sa conduite au nom de l'Électeur⁸. A la fin de juillet, v. Belderbusch, lieutenant général et propriétaire du régiment de la Garde, fit dire à tous les officiers de ce

1. *Vollst. Gesch.*, 277. — 2. *Ibid.*, 310. — 3. *Ibid.*, 278. — 4. *Ibid.*, 249. — 5. *Ibid.*, 292 et Kandler, 38. — 6. *Apol.* d. III., 52.

7. Krenner : *Unterth. Vorstellung*. Papiers de Lippert, V, Wolff, II 17.

8. *Apol.* d. III., 50. — 9. *Vollst. Gesch.*, 298. — 10. *Ibid.*

11. Solanus Buerger, prédicateur à l'Église du Saint-Esprit, s'écriait à la fin d'un sermon : « Tous les Francs-Maçons sont des coquins, et tous les coquins sont Francs-Maçons. Le tonnerre a révélé cette abomination. » (*Schild.* d. III., 31-32.)

1. Engel, 213. — 2. Papiers de Lippert, Wolfram, II, 21. — 3. *Apol.* d. III., 248. — 4. Engel, 316. — 5. *Apol.* d. III., 50. — 6. *Ibid.*, 148. — 7. *Vollst. Gesch.*, 301.

8. Le rescrit reléguant les étudiants fut rapporté sur l'intervention de Kandler. (*Kandler* 50.)

régiment, que tous ceux qui étaient Francs-Maçons devaient le déclarer¹. Le 11 août un ordre fut envoyé par le Conseil de la Guerre en exécution d'un rescrit du 3 du même mois. Les gouverneurs et colonels devaient faire savoir discrètement aux officiers que, sous peine de disgrâce, cassation ou punition, il leur était interdit de faire partie de l'Ordre, d'assister à ses réunions ou de recruter pour lui. Les colonels devaient veiller par eux-mêmes et « par des gens de confiance, contre récompense raisonnable » et signaler les délinquants directement à l'Electeur. Les adeptes de la Franc-Maçonnerie qui se déclareraient dans les six semaines et prendraient par écrit l'engagement de cesser tous rapports avec elle auraient leur pardon, sinon ils seraient, en cas de découverte, d'autant plus sévèrement châtiés. Tout civil ou militaire surpris en réunion interdite devait être provisoirement arrêté en attendant les ordres de l'Electeur².

Le 16 août, un rescrit adressé à tous les Conseils disait que l'Electeur, ayant appris de source sûre que les Francs-Maçons et les Illuminés continuaient leurs menées malgré les interdictions répétées et avaient la majorité dans quelques Conseils, ordonnait à tous les présidents et membres des dits Conseils qui faisaient encore partie de cette secte de déclarer en séance plénière, dans un délai de huit jours à partir de la lecture du rescrit, qu'ils s'en étaient retirés, qu'ils s'engageaient à ne plus assister à ses assemblées, à ne plus payer de contributions, ni à figurer parmi les membres des Loges étrangères. Ceux qui manifesteraient leur repentir seraient amnistiés, ceux au contraire qui n'obéiraient pas sans réserve, ou laisseraient passer le délai fixé et seraient découverts ensuite, seraient non seulement révoqués ipso facto, mais encore frappés d'une amende ou de toute autre peine afflictive, et les dénonciateurs, dont les noms seraient tenus secrets, recevraient une récompense³.

Le jour même où cet Edit était signé, Zwack, Savioli et Costanzo étaient suspendus ab officio, le bénéfice de Hertel mis sous séquestre⁴ et les quatre suspects étaient cités devant une commission d'enquête. Le 19 août commençaient les interrogatoires de Savioli, Costanzo et Hertel, car Zwack, en tournée d'inspection, n'avait pas été touché par la citation⁵. Il fut déclaré aux comparants que l'Electeur avait appris que Savioli était archiviste, Costanzo secrétaire intime, Zwack garde du sceau et Hertel trésorier de la secte des Illuminés et qu'il les sommait de remettre tout ce dont ils étaient dépositaires en vertu de leurs fonctions. L'Electeur, sachant en outre de source sûre qu'après l'Edit d'interdiction et malgré la déclaration imprimée de la Loge

Théodore il avait été procédé à des réceptions et que les réunions et convéncules continuaient comme par le passé, les comparants étaient invités à dire où ces réunions avaient lieu, qui y avait assisté ou avait été reçu, avec quelles Loges de Bavière ou de l'étranger la Loge avait continué à correspondre, à combien s'étaient élevées les cotisations, qui avait donné l'instruction trouvée sur le prêtre Lang, enfin pour quelles raisons le comte Costanzo avait été à Berlin quelques années auparavant et avait dû en partir si précipitamment¹.

Les réponses des inculpés ne furent pas de nature à dissiper les soupçons du gouvernement. Ils assurèrent, il est vrai, qu'il n'y avait plus eu de réunions depuis l'Edit de mars 1785, ils déclarèrent que Costanzo était allé à Berlin uniquement pour négocier avec la Loge Royal York et en avait été brusquement expulsé par suite des intrigues de cette Loge. Costanzo exposa de son côté qu'il avait donné l'instruction trouvée sur Lang au commencement de 1784, au moment où les prédicateurs tonnaient en chaire contre les Francs-Maçons, et qu'on ne pouvait le rendre responsable de l'imprudence de Lang, qui avait conservé une instruction devenue sans objet après l'Edit d'interdiction. Mais les déposants avouèrent que l'Ordre avait continué d'exister, qu'il avait reçu des cotisations mensuelles jusqu'au deuxième Edit et que la Loge Théodore avait encore correspondu au mois d'août 1784 avec une Loge de Paris et ils ne purent remettre aucun document. Savioli avait brûlé les archives de la Loge, Hertel en avait fait autant pour ses livres de comptes et avait envoyé le 20 mars 1785 à Fischer, pour les transmettre à Weishaupt, le solde en caisse, environ 275 florins, et les pièces comptables qui lui restaient².

Le gouvernement crut que les accusés voulaient le jouer. Le 31 août un rescrit déclarait les explications de Hertel tout à fait insuffisantes³. Il comparut le 10 septembre devant de nouveaux commissaires. On le somma de produire ses livres journaux, d'établir de façon convaincante à combien s'élevaient les recettes et les dépenses, en donnant les noms de ceux qui avaient payé et touché, et surtout de prouver que le solde en caisse était aussi minime qu'il l'avait indiqué, car l'Electeur ne pouvait ajouter foi à sa déclaration sur ce point. Hertel proposa en vain de réclamer à Weishaupt les comptes qu'il lui avait envoyés. Le relevé approximatif qu'il fit de mémoire des recettes et dépenses de la Loge Maçonnique ne parut pas suffisamment probant⁴. Les

1. *Apol. d. III*, 229. — 2. *Apol. d. III*, 230-238. — 3. G. H. A.

1. *Vollst. Gesch.*, 228 et *Meggenhoffer'sche Mein. Geschichte u. Apologie*, 9 et 39-40.
2. Texte dans Engel, 305. — Engel ajoute que l'on avait découvert les noms d'une douzaine d'officiers sur les listes. (de Lang ?)

3. Bassus, 84-86. — 4. Wolfram, II, 24-74. — 5. *Apol. d. III*, 238.

4. Deux lettres dans lesquelles Hertel rend compte à Hoheneicher de ses interrogatoires reçus par Hohen. le 28 août et le 20 septembre 1785. B. U. M. E. 19-21, 24-25 prouvent que ses déclarations avaient été absolument sincères. — D'après le relevé qu'il fournit à la commission d'enquête, les ressources financières de l'Ordre n'avaient jamais été consi-

requêtes adressées par Savioli et Costanzo à l'Electeur restèrent sans réponse. Le 17 septembre, Hertel était averti que son bénéfice restait sous séquestre et l'évêque de Freysingen, dont il relevait, était informé le 19 de la mesure prise contre lui¹. Il était notifié le 16 à Savioli et à Costanzo qu'ils étaient révoqués et qu'ils devaient remettre immédiatement à qui de droit les papiers qu'ils détenaient en vertu de leurs fonctions. Le 21 un arrêté leur ordonnait de se retirer en Italie tout en accordant au premier 800² et au second 400 florins de pension. Zwack était envoyé en disgrâce comme conseiller de gouvernement à Landshut avec 800 florins de traitement, au lieu de 1.800, sans avoir été interrogé et sans qu'une requête, où il s'engageait à faire communiquer par le comte Stolberg toute la correspondance des Aréopagites qu'il lui avait confiée après le deuxième Edit, eût reçu de réponse³.

Le 23 septembre il était donné connaissance au Conseil des Affaires Ecclésiastiques, réuni en séance plénière, d'une décision portant que les conseillers des Ecoles Frohnhöfer, Bucher et Socher, le vice inspecteur des Ecoles Augustus Sedlmair étaient révoqués. Ceux d'entre eux qui avaient reçu les ordres étaient renvoyés dans leurs cures⁴. L'inspecteur des Ecoles à Burghausen Sutor était également révoqué. Merz recevait l'ordre de quitter Munich dans les 48 heures⁵. Le 27 août le conseiller de ville de Delling ayant manifesté sa sympathie pour Fischer avait été arrêté et révoqué après trois jours de détention⁶. Le 29 septembre l'évêque de Freysingen citait Hoheneicher devant une commission d'enquête⁷. Le 5

décembre, Le projet d'établir une caisse centrale n'avait jamais été réalisé. Les cotisations stipulées par le grade de Chevalier Rössner et dans le code des Loges bleues n'étaient pas payées. Le déficit sur les sommes que les Assemblées Minérales devaient verser dans la caisse de l'Ordre s'était élevé de 1779 à 1783 à environ 1.500 florins, et il y avait pour 1.800 florins de cotisations personnelles en retard. Par contre les indemnités payées aux chefs, les gratifications et secours, les créances irrécouvrables grevaient lourdement le budget Illuminé. De 1779 à 1785 Weishaupt avait reçu de 300 à 400 florins. Costanzo s'était fait donner 600 florins pour frais de voyage à Francfort et à Berlin et, de janvier 1783 à février 1785, il avait eu un traitement mensuel de 25 florins. Zwack, Savioli, Bader et Hertel touchaient 50 florins par an. On donnait des récompenses aux Illuminés qui travaillaient pour les Supérieurs, par exemple 60 florins à Tropenogro, 20 à Dillis, 50 à Solon pour avoir recopié les Monitoires; le Minerval Haebert avait reçu 84 florins pour aller étudier à Vienne; pendant quelques mois Drexel avait touché 33 florins mensuellement et Semmer junior 8 fl. à titre de secours. L'Ordre avait payé les dettes de Drexel s'élevaient à 230 fl. 400 florins prêtés au comte Portia de Mannheim n'avaient jamais été remboursés et Costanzo n'avait rendu que 176 fl. sur les 500 qui lui avaient été avancés. La caisse contenait au moment de la dissolution de l'Ordre environ 1.000 florins, dont 500 avaient été envoyés à Weishaupt à Ratisbonne, 250 à Fischer à Ingolstadt pour être remis à M^{re} Weishaupt et 200 donnés à Costanzo. (Mém. de Hertel, G. H. A. 154.)

1. D'après *Gedanken ueber die Verfolg.* il était exilé à Freysingen et devait renoncer à la moitié de son bénéfice. — 2. Il avait un traitement de 1.500 florins (*Ged. ueb. d. Verf.*) 3. *Ibid.* — 4. Zwack à Hohen. B. U. M. Ev. 46.

4. Kluckhohn: *Journal de Westenrieder*, I, 84 et *Apol.* d. III., 247.

5. *Apol.* d. III., 247; — 6. G. H. A. et *Apol.* d. III., 52. — 7. B. U. M.; Wolfram, II, 33.

septembre le Chapitre de l'église Notre-Dame de Munich faisait signer à tous les chanoines et domicellaires une déclaration sur leur participation à l'Illuminisme¹.

Le même mois, le ministre de la guerre adressait à tous les officiers qui avaient signé la déclaration exigée par le décret du 11 août précédent un questionnaire portant sur 26 points, auxquels ils devaient répondre sur leur honneur d'officier et leur foi de gentilhomme. Il leur était demandé les renseignements les plus circonstanciés sur l'organisation de l'Ordre, les occupations et les noms de ses membres et ils étaient sommés de remettre à leurs chefs tous les papiers et insignes qu'ils pouvaient encore posséder². Une lettre, livrée par un dénonciateur à la commission d'enquête, fournit au ministre le prétexte cherché pour faire un exemple. Meggenhoffen, auditeur (rapporteur au conseil de guerre) du régiment Baron Henneberg, en garnison à Burghausen, ancien Supérieur de l'Assemblée Minérale de cette ville, écrivant à un ami avait critiqué les poursuites. Une perquisition faite chez lui fit découvrir des papiers insignifiants. Soumis à une enquête conduite avec la plus flagrante partialité, Meggenhoffen fut déclaré coupable par le conseil aulique de la Guerre, subit un mois d'arrêts et dut donner sa démission³.

Pour justifier ces mesures de rigueur aux yeux de l'opinion publique, le gouvernement, n'ayant pu se faire livrer de documents par Savioli, Costanzo et Hertel, s'adressa aux premiers dénonciateurs⁴. Sur l'ordre de l'Electeur, Utzschneider, Cosandey et Gruenberger rédigèrent, le 9 septembre, une déposition commune signée de leurs trois noms, dont ils répètent les termes, le 10 septembre, devant une commission spéciale, après avoir prêté serment⁵. Leur mémoire, intitulé *l'Illuminisme en Bavière*⁶, était un résumé des dépositions de Cosandey et Renner devant l'évêque de Freysingen et de la dénonciation remise autrefois à la duchesse Marie-Anne. Il distinguait dans la Loge de Bader entre la Loge maçonnique proprement dite et les Illuminés qui, inconnus aux Maçons ordinaires, encaissaient leur argent et l'employaient à leur profit exclusif. Le mémoire donnait ensuite un aperçu du Noviciat et de la Classe Minérale, citait le texte du Revers et du serment des Minerveaux, parlait des Tablettes, des Quibus Licet, des Soli et des Primo, repro-

1. Kreisarchiv. Wolfram, II, 27.

2. Texte dans Meggenhoffen: *Meine Geschichte und Apologie*, 43-53. — 3. *Ibid.*, 10 sq. et 75-77.

4. C'est ce que suppose Weishaupt (*Apol.* d. III., 30-31). Cette hypothèse paraît confirmée par un passage du livre *Grosse Absichten* où Gruenberger, Cosandey, Renner et Utzschneider, répondant aux reproches des Illuminés, disent (p. 39): « Par votre désobéissance (en ne fournissant pas vos papiers), vous avez forcé le gouvernement à exiger de nous des dépositions qui ne nous ont pas été aussi agréables que vous le croyez. »

5. *Drei merk. Aus.*, 55. — 6. *Ibid.*, 33-35.

duisait le calendrier et le chiffre Illuminés. Les auteurs s'étudiaient particulièrement à mettre en relief tout ce que la Société avait de dangereux. Après avoir reproduit les accusations déjà connues sur l'impie des Illuminés, leur éloge du suicide, leur haine pour les souverains représentés comme des despotes, les déclarations de Costanzo, nommé en toutes lettres, sur le gouvernement qui conviendrait à l'Allemagne, les déclarations contre le patriotisme, les signataires disaient que les Illuminés avaient soin de recruter des jeunes gens sans expérience pour les dresser à l'espionnage, que, « par le moyen des Quibus Licet, les Supérieurs étaient à même de savoir tout ce qui se passait dans les cabinets des souverains, des princes, des ministres et des généraux, les décisions prises dans tous les conseils, les ordres donnés dans chaque régiment » ; qu'ils encourageaient leurs inférieurs à commettre des indiscretions coupables à cause des avantages qu'ils en retireraient et aussi pour maintenir ceux qui voudraient trahir par la crainte d'être dénoncés au cas où ils n'obéiraient pas, « orderint d'un mutuant » ; qu'ils faisaient tous leurs efforts pour occuper avec leurs adeptes les maîtrises de poste dans tous les pays et qu'ils se vantaient de savoir ouvrir et refermer les lettres sans qu'on s'en aperçoive¹.

« Nous nous sommes retirés de cette Société, disaient-ils enfin, parce que nous avons compris qu'un sage souverain, qui sait quel est son intérêt et dont le cœur paternel veille au bonheur de son peuple, ne peut supporter une pareille secte qui, sous le couvert de la Franc-Maçonnerie, est arrivée à se glisser dans tous les pays, car elle répand des germes de division et de méintelligence entre les parents et les enfants, le souverain et ses sujets, entre les amis les plus sincères, elle introduit la partialité dans les cours de justice et les autres conseils, en sacrifiant le bien de l'Etat à celui de l'Ordre et les intérêts d'un profane à celui d'un frère. L'expérience nous avait convaincus que cette secte pervertit toute la jeunesse de Bavière. Irréligion, mœurs dissolues, insubordination vis-à-vis du souverain et des parents, négligence des études utiles, tels étaient les traits caractéristiques auxquels on reconnaissait ses élèves. Nous prévoyions les suites fâcheuses que devait avoir la méfiance générale du prince contre ses sujets, du père contre ses enfants, des ministres contre leurs secrétaires, des membres des conseils les uns vis-à-vis des autres »... « Après notre retraite ils nous ont calomniés en tous lieux, nous représentant comme les plus vils des hommes. Ils ont par leurs cabales fait rejeter toutes nos requêtes, nous ont rendus suspects à nos supérieurs et nous les soupçonnons même d'avoir tenté d'assassiner l'un de nous. Après que ces persécutions eurent duré toute

une année, un Illuminé représenta au conseiller à la Chambre des Comptes Utzschneider qu'il savait maintenant à ses dépens ce que c'était que d'avoir l'Ordre pour ennemi, que rien ne lui réussirait sans l'appui de ce dernier, mais qu'il pouvait encore revenir sur ses pas et n'attendre rien que de l'Ordre². » A la déposition était jointe une liste des membres connus des signataires, qui distinguaient entre les chefs occultes et les « persuadés », c'est-à-dire ceux qui ignoraient le but secret de la Société³.

Les Illuminés se rendirent compte de la gravité du coup qui leur était porté. Hertel écrivait à Hoheneicher le 18 février 1786⁴ : « Ce qui a causé notre ruine, c'est l'exposé remis à l'Electeur le 7 septembre dernier par Utzschneider, Gruenberger et Cosandey. Sans lui on s'en serait tenu à la dissolution de l'Ordre et à exiger des engagements de ne pas en faire partie. » Les dépositions des dénonciateurs avaient trouvé un écho hors de Bavière. De nombreuses copies de la première déposition de Cosandey avaient déjà circulé dans toute l'Allemagne⁵ et elle avait été reproduite par Kessler de Sprengesen dans la seconde partie d'un livre⁶ où il défendait la Stricte Observance et Ferdinand de Brunswick contre les attaques du pamphlet de Starck intitulé *Saint-Nicase*. En 1785, une apologie de la Franc-Maçonnerie, parue pour défendre cette Société contre les attaques que lui valait le bruit fait autour de l'Ordre des Illuminés, jetait celui-ci par dessus bord et déclarait qu'« il était très humiliant pour les honorables Maçons d'entendre les gens, victimes d'une confusion ou emportés par un zèle fanatique, porter un jugement sur l'arbre tout entier d'après un petit rameau qui en serait sorti »⁷. Maintenant l'*Illuminisme en Bavière* circulait à son tour sous forme de nombreuses copies et il en était fait en peu de temps deux éditions successives sous le titre de : *Trois remarquables dépositions sur l'organisation intérieure de l'Ordre des Illuminés en Bavière*⁸.

Les Illuminés restés en Bavière ne pouvaient songer à protester ; la prudence la plus élémentaire leur conseillait de se terrer et de laisser passer

1. *Drei merk. Aus.*, 51-52.

2. Cette liste n'est pas reproduite par *Drei merk. Aus.*, mais Gruenberger connaissait les Illuminati Majores de Munich, ses anciens collègues, et Hertel écrit à Hoheneicher (B. U. M. E. 27) que les dénonciateurs ont cité parmi ceux qui ne connaissent pas tout le système de l'Ordre, mais lui sont très attachés : Savioli, Frohnhof et les Disciples.

3. B. U. M. E. 27 — 4. *Apol. d. Ill.*, 177.

5. Archidemes oder des Anti-Saint-Nicase zweiter Theil, 214-235.

6. *Etwas ueber achte Freimaurerei u. Freimaurer. Eine Beilage zu den vielen Beilagen zur ersten Warnung ueber Frei-Mauer.*

7. *Drei merkwuerdige Aussagen die innere Einrichtung des Illuminatenordens in Bayern betreffend.*

1. *Drei merk. Aus.*, 40. — 2. *Ibid.*, 45. — 3. *Ibid.*, 48. — 4. *Ibid.*, 49-50.

l'orage. Weishaupt, qui n'avait plus rien à craindre des poursuites, entreprit de justifier son Ordre, de tirer vengeance des auteurs de sa ruine et de soulever l'opinion allemande contre les traitres et le gouvernement bavarois. Il consacra à cette entreprise une activité dévorante : en quelques mois il écrivit neuf plaidoyers offensifs et défensifs dont quelques-uns forment de véritables volumes¹.

Il s'attachait à démontrer que les accusations contenues dans la « Confession » de Cosandey ainsi que celles énoncées par le *Premier Avertissement* et *Encore un Supplément* étaient avancées sans preuves et d'une façon vague et générale²; que les dénonciateurs ne pouvaient fournir aucun document et rapportaient des conversations, sans même savoir si ce qui avait été dit par les Supérieurs ne l'avait pas été pour provoquer une réfutation³; qu'ils avaient été dans le *Premier Avertissement* jusqu'à imprimer des

1. Il est difficile d'établir exactement l'ordre dans lequel ces opuscules ont paru, car quelques-uns n'indiquent que l'année de leur publication, c'est-à-dire 1786; pourtant, en tenant compte de certaines indications, par exemple des allusions faites dans plusieurs d'entre eux à d'autres précédemment parus, on arrive à en dresser chronologiquement la liste comme il suit:

1° *Nathige Anschlusse der in Bayern ausgebrochenen Verfolgungen gegen geheime Gesellschaften* (signé: Les membres persécutés de la Société des Illuminés en Bavière). Reproduction de la déposition de Cosandey faite devant l'évêque de Freysingen et dont une copie circulant dans la région du Rhin était tombée entre les mains des Illuminés (*Apol. d. Ill.*, 179) et du *Supplément Nécessaire au Supplément Nécessaire*, avec notes réfutant les accusations y contenues.

2° *Anzeige eines aus dem Orden der Freimaurer oder der sogenannten Illuminaten getretenen Mitglieds in Bayern ueber die Einrichtung u. den Zweck dieser Gesellschaft. Mit Anmerkungen.* (Les Remarques sur quelques Ecrits Originaux, parus en 1787, disent expressément que Weishaupt en est l'auteur.)

3° *Ueber die Verfolgung der Illuminaten in Bayern*, paru d'abord dans la troisième livraison (mars 1786) du *Spectateur Allemand* de Winkopp avec des notes de celui-ci et tiré à part la même année sous le titre de *Gedanken ueber die Verfolgung der Illuminaten in Bayern*. Le style et les idées exprimées prouvent que l'article est de Weishaupt.

4° *Schilderung der Illuminaten*, réponse à un article paru dans le n° 15 du *Graues Ungeheuer* de Wercklin, où les poursuites étaient représentées comme une opération de police nécessaire. Weishaupt attribuait cet article aux quatre dénonciateurs (*Grosse Absichten*, préface), bien à tort semble-t-il, car il est douteux qu'ils aient pu écrire le passage suivant: « Ce qu'il y a de plus triste dans le sort des Illuminés et peut-être ce pour le bien de la patrie elle-même, c'est que l'enquête est confiée en partie à des gens qui seraient plus à leur place comme scribes du Saint-Office que comme juges. »

5° *Nachtrag zu der Schilderung*, réponse à un article paru dans le 1^{er} numéro du *Journal Politique*, où la doctrine de l'Ordre était représentée comme reposant sur des principes qu'aucun souverain ne pouvait tolérer.

6° *Schreiben an Herrn Hofkammerrath Uttschneider, Erste Warnung, Cavete vobis* (sic) a signatis.

7° *Apologie der Illuminaten*.

8° *Schreiben an den Herrn Abbe Cosandey*, 19 juillet 1786 (*Apol. d. Ill. A.*).

9° *Vollstaendige Geschichte der Verfolgung der Illuminaten in Bayern*, 1 (Il n'est pas paru de second volume).

2. *Noethige Anschlusse und Gedanken ueber die Verf.* — 3. *Anzeige*.

lettres supposées, attribuées à des tiers pour les rendre suspects⁴; qu'ils tiraient des propos inconsidérés de quelques membres de l'Ordre les conclusions les plus exagérées et les plus malveillantes et que la Société ne pouvait en être rendue tout entière responsable⁵.

Il faisait remarquer que, dans leur déclaration en réponse à la sommation de la Loge Théodore (*Supplément Nécessaire au Supplément Nécessaire*), ils n'osaient parler ni de haute trahison, ni de vols de documents, ni d'empoisonnements, ni d'athéisme⁶; que les Illuminés poursuivis, loin d'être convaincus d'aucun de ces crimes horribles, dont on n'avait trouvé, d'ailleurs, nulle part la trace⁷, n'avaient pas même été invités à se justifier sur ce point; que le vice-chancelier des Etats, le baron de Kern, ayant été accusé de vols de documents, avait demandé une enquête qui avait prouvé son innocence; que le conseil ecclésiastique et le consistoire de Freysingen avaient été obligés d'acquiescer les prêtres cités devant eux; que toutes les recherches n'avaient pu établir que les pamphlets contraires à la religion, à l'Etat et aux mœurs, dont on attribuait la fabrication aux Illuminés, fussent vraiment d'eux⁸; que les poursuites mêmes commencées en Bavière contre eux démentaient qu'ils eussent été suspects d'intrigues austrophiles, puisque de puissantes Cours d'Allemagne prétendaient que le projet de troc bavarois était conforme aux desirs de l'Electeur et qu'il n'aurait donc pas persécuté des partisans de sa politique.

Il mettait les accusateurs au défi de prouver que l'Ordre eût jamais justifié le suicide ou qu'il eût incité les Minervaux à commettre des délits pour mieux les tenir dans sa sujétion; qu'il les eût encouragés à se faire les dénonciateurs de leurs connaissances ou leur eût fait jurer une obéissance à des Supérieurs Inconnus⁹. Que restait-il de ce torrent d'accusations ridicules ou infâmes dont on avait essayé de submerger les Illuminés? Rien, moins que rien. Perte de temps? Les accusateurs, qui avaient fait partie de l'Ordre, auraient pu employer plus mal leurs loisirs. Perte d'argent? Dans quelle Société les cotisations étaient-elles moins élevées? Leur nom? Un peu orgueilleux peut-être, mais qui ne pouvait en aucun cas le faire confondre avec les hérétiques espagnols. Leur serment? On pourrait faire le même reproche à toutes les sociétés secrètes⁷. Leur zèle à recueillir des documents? Mais ils le faisaient dans un intérêt scientifique, pour rassembler les matériaux d'une revue: le *Musée historique bavarois*, dont les poursuites avaient empêché la publication au moment même où le programme venait d'en être arrêté⁸.

1. *Apologie*. — 2. *Apologie*. — 3. *Gedanken ueber die Verf.* — 4. *Schilderung*. — 5. *Gedanken*. — 6. *Anzeige*. — 7. *Gedanken*. — 8. *Apologie*. — Weishaupt publiait intégralement ce programme. (p. 215-226).

En réalité ces Illuminés, accusés sans preuves d'être des libres penseurs, des athées, des épicuriens, des régicides, des traîtres à leur pays¹, étaient calomniés et persécutés comme l'avaient été les Pythagoriciens de Crotone, Socrate accusé lui aussi de corrompre la jeunesse, les Stoïciens sous Néron, les premiers Chrétiens avant Constantin². Ils ne voulaient pas former un Etat dans l'Etat, car ils ne poursuivaient aucun but égoïste ou hostile à l'Etat; ils se contentaient de rendre l'homme meilleur et par suite d'en faire un meilleur citoyen³. Ils prêchaient le cosmopolitisme, mais c'était bien mal comprendre ce mot que les soupçonner de vouloir supprimer tout amour pour la religion, le prince et la patrie, car un vrai cosmopolite est un bon père de famille, un bon citoyen de l'Etat dont le sort l'a fait le sujet. Le vrai cosmopolite veut abattre les barrières élevées par l'égoïsme et l'étroitesse d'esprit, qui font que l'homme ne voit que lui-même ou sa famille, ou sa petite ville, ou tout au plus l'Etat; il prétend enseigner que tous les hommes, de quelque pays ou religion qu'ils soient, méritent notre affection, notre estime et notre assistance⁴.

Les Illuminés formaient une société secrète parce que l'histoire nous apprend que les peuples anciens et les plus éclairés ont dû leurs lumières aux Mystères. Ils étaient soumis à une sévère discipline parce que la subordination ne peut être jamais assez grande dans une société secrète. L'incognito des Supérieurs était nécessaire à leur prestige et la meilleure garantie contre les velléités de despotisme. L'observation exacte de leurs frères était un moyen de leur faire faire des progrès dans la connaissance de l'homme, science indispensable⁵. Pour suspecter le mystère dont ils s'enveloppaient, il fallait ignorer les bons effets du secret et l'influence toute-puissante que possède un enseignement moral donné dans ces conditions⁶.

Au reste cette société secrète des Illuminés était-elle quelque chose de si extraordinaire et anormal? Non, puisqu'elle n'était après tout qu'une Société maçonnique. L'Illuminisme était aussi bien Maçonnerie que le Système des Rose-Croix ou des Templiers ou la foule des grades français et c'était à tort qu'on lui reprochait de prendre en Bavière la Franc-Maçonnerie comme manteau⁷. Il donnait, il est vrai, des hiéroglyphes maçonniques une explication qui lui était propre, mais qui pouvait lui refuser ce droit, puisque personne n'était capable d'expliquer avec certitude l'origine et le sens vrai des hiéroglyphes employés dans les trois grades de la Franc-Maçonnerie bleue, les seuls primitifs et communs à tous les Systèmes? Tous les chercheurs s'étaient cru fondés à donner de ces hiéroglyphes l'interprétation qui leur

paraissait la plus convenable, chacune de ces interprétations avait trouvé ses partisans et c'est de là qu'étaient venus les rameaux et Systèmes différents de la Franc-Maçonnerie : tels que la Maçonnerie française avec l'énorme nombre de ses grades, le Système de la Stricte Observance ou Système templier, les Rose-Croix, les Zinnendorffistes et enfin les Illuminés. Par suite de l'ignorance générale où l'on était sur l'origine de la Franc-Maçonnerie et le sens de ses hiéroglyphes les Illuminés avaient aussi bien le droit que tout autre Système d'expliquer ces hiéroglyphes à leur manière, parce qu'il n'y a pas dans le monde entier un homme qui puisse, par une filiation documentée, prouver qu'il est le vrai et authentique Supérieur de la Franc-Maçonnerie. Aucun de tous les Systèmes n'avait pu, jusqu'à ce jour, établir historiquement qu'il avait découvert le vrai sens des hiéroglyphes ni critiquer ou réfuter les explications données par les autres Systèmes, de façon à lever les doutes. Le seul Système qui avait pour lui le plus de présomption d'avoir trouvé le vrai sens caché était celui qui tirait avantage de cette incertitude plus pour le bien que pour le mal et donnait, de toutes les explications possibles, celle qui était la plus raisonnable, qui flattait le moins les attentes et les vœux insensés des hommes, mais conférait au contraire par ce moyen plus d'attraits et d'efficacité à la morale, plus de poids aux devoirs naturels et sociaux¹. Or l'Ordre des Illuminés donnait des hiéroglyphes maçonniques l'explication la plus raisonnable et, si son Système différait encore par certains points des autres Systèmes maçonniques, c'est que chacun de ses grades contenait un enseignement moral intéressant, que ses membres étaient soigneusement éprouvés et qu'on s'y préoccupait d'étudier la science de l'homme². La preuve au surplus que l'Illuminisme était un Système maçonnique authentique, c'est qu'après s'être séparée pour des motifs très sérieux de sa Mère Loge Royal York, la Loge Théodore au Bon Conseil avait adhéré à l'Alliance maçonnique éclectique et avait reçu une nouvelle constitution des deux Loges Directoriales de Francfort et Wetzlar³. Ces Maçons d'élite n'avaient pas oublié que les cosmopolites qu'ils se piquaient d'être devaient être des citoyens exemplaires; sitôt que leur souverain avait parlé, ils s'étaient empressés d'obéir. L'Ordre n'avait pas seulement cessé tout rapport avec ses anciens membres dans les Etats de l'Electeur, il s'était également dissous dans les autres Etats⁴.

Pour prouver qu'il l'avait fait sans esprit de retour et démontrer en même temps l'excellence de ses intentions, Weishaupt reproduisit le mandement des Supérieurs de la Province de Bavière, dont il était donné lecture à la fin de chaque année dans les Assemblées et qui débordait d'exhortations

1. Gedanken. — 2. Apologie. — 3. Gedanken. — 4. Anzeige und Gedanken. — 5. Gedanken. — 6. Apologie. — 7. Schreiben an Uttschneider.

1. Apologie. — 2. Schreiben an Uttsch. — 3. Schilderung. — Cette patente de constitution était reproduite en appendice à l'Apologie. — 4. Schreiben an Uttsch.

morales¹; il publiait les Statuts Généraux de l'Ordre², le cahier d'Illuminatus Minor³, l'allocution du grade de Chevalier Ecossais ou Illuminatus Dirigens⁴; il donnait même la liste des Illuminati Majores de Munich⁵.

Pourquoi ces philanthropes, ces sujets soumis étaient-ils persécutés? Parce que, partisans des lumières, ils s'étaient attiré la haine d'un clergé et d'une populace également fanatiques. « Représentez-vous, disait leur avocat, que ce pays (la Bavière) a toujours été le lieu d'élection de la superstition et de l'intolérance, qu'à ce moment même la lutte y était très vive entre les lumières et les ténèbres, que les membres fanatiques du clergé craignaient que la lumière venant de l'Est ne se répandit aussi en Bavière, qu'ils avaient par suite à défendre leur existence, que ce pays est connu pour être le séjour des Jésuites, qu'un Jésuite même conduit la Cour et les persécuteurs, que les Jésuites étaient tombés depuis peu, avaient perdu les Ecoles et cherchaient à les conquérir⁶ », et vous connaîtrez la vraie cause des poursuites. L'Ordre avait tenté de répandre les lumières que Max III avait favorisées, mais dont son successeur voulait empêcher la propagation. Les Illuminés et les Francs-Maçons avaient été combattus par le clergé, les moines, par tous les partisans d'une religion intolérante et fanatique⁷. La populace, dans les chaires de prédication et au pied des chaires, en pleine rue et dans les cabarets, ne parlait que de les passer par les verges, les mettre au pilori, les pendre, les décapiter et les rouer⁸. Le gouvernement n'avait été que trop accessible à ces suggestions et, s'il avait été moins cruel que les fanatiques ne l'auraient désiré, il avait montré au cours des poursuites l'arbitraire le plus révoltant. Il avait commis de telles illégalités que c'était déjà une grande justification pour les Illuminés que d'avoir été poursuivis en Bavière⁹. On leur avait fermé toutes les allées du trône; le prince avait refusé de prendre connaissance de leurs grades et de leur organisation¹⁰. Les membres poursuivis n'avaient pas été cités devant un tribunal, ni confrontés avec leurs accusateurs¹¹. On n'avait réclamé de ceux-ci aucune preuve de leurs articulations, car c'étaient là les usages très particuliers de la justice en Bavière¹². Quand même les Illuminés auraient été une Société dangereuse pour l'Etat, ils avaient le droit d'exiger qu'on procédât contre eux suivant les lois, de

1. *Nachtrag zur Schilder.* — 2. *Vollst. Geschichte.* — 3. *Schreiben an Utz.* et *Vollst. Gesch.* C'est-à-dire : Instruction pour les Supérieurs de l'Eglise Minervale touchant la collocation de ce grade; Allocution adressée au Récipiendaire; Instruction permettant de mieux juger l'organisation intérieure de l'Ordre; Instruction pour former d'utiles collaborateurs; Instruction que les Illuminati Minores reçoivent par écrit; explication des symboles minervaux.

4. *Vollst. Gesch.* — 5. *Apol.*, 183. — 6. *Gedanken.* — 7. *Vollst. Gesch.* — 8. *Schilderung.* — 9. *Gedanken.* — 10. *Ibid.* et *Schilder.* — 11. *Noethige Aufschlüsse.* — 12. *Schreiben an Utzsch.*

demandeur qu'on n'enquêtât pas sur leur compte en violant toutes les coutumes et qu'on les condamnât d'après le texte des lois de leur pays ainsi qu'on le fait pour les pires criminels¹. Les condamnations avaient été prononcées en violation du chapitre 25 des Annotations au Code Civil, rédigées par ce même baron de Kreitmayer, un des principaux agents des poursuites, où il est dit que la cassation, la déposition et le déplacement d'un fonctionnaire sont species paenae supposant toujours un crime et ne peuvent être infligées que comme *prævia sufficienti causae cognitione*. Pas un seul des accusés n'avait été invité à se justifier des crimes imaginaires que leur imputaient la populace et le *Premier Avertissement*², et pourtant Savioli, Costanzo, Hertel, Zwack, Fischer, Schuhbauer, Frohnhofer, Drexl, Bucher, Socher, Sutor, Sedelmayer avaient été révoqués ou envoyés en disgrâce dans des postes inférieurs avec de fortes diminutions de traitement³; les décrets contre Delling, Reiner et Meggenhoffen étaient des actes de despotisme oriental⁴. Les condamnés, qui avaient supporté leur sort avec un admirable stoïcisme, étaient tombés « en nobles champions de la vérité et de la vertu » et « leur mémoire serait sacrée et inoubliable, comme éternelle et inoubliable était la honte de leur patrie⁵ ».

Si Weishaupt cherchait à démontrer l'innocence des Illuminés et à attendrir ses lecteurs sur le sort des victimes des poursuites, il avait surtout à cœur de tirer publiquement vengeance des dénonciateurs qui les avaient déchainées. Westenrieder, « cet homme qui veut avoir en Bavière le monopole des sciences et persécute et calomnie tout ce qui fait obstacle à ses desseins⁶ », Strobl et Babo recevaient à plusieurs reprises leur volée de bois vert. Le P. Frank servait à justifier les Illuminés d'avoir laissé quelques membres indignes se glisser dans leurs rangs, car était-ce une raison pour rejeter la religion chrétienne parce qu'un Frank était chrétien et, qui plus est, prédicateur⁷? Mais c'étaient les quatre dénonciateurs, « les Iscariotes et les Cylons de la fin de ce siècle », qui se voyaient le plus violemment pris à partie. Weishaupt leur reprochait moins leur retraite, qui, en elle-même, était indifférente, que d'avoir les premiers répandu des bruits défavorables sur la Société, rédigé des dénonciations secrètes et infamantes, abusé de leur puissante protectrice en la prévenant contre l'Ordre et fait connaître partout la liste des membres de l'Ordre; de s'être alliés avec un Strobl, un Babo, avec les Rose-Croix et les Jésuites, d'avoir publié directement ou indirectement les pamphlets les plus infâmes et d'avoir été, tout en restant toujours derrière le rideau, les ressorts des événements épouvantables arrivés

1. *Schreiben an Utzsch.* — 2. *Schilderung.* — 3. *Gedanken* et *Apologie.* — 4. *Gedanken.* — 5. *Ibid.* — 6. *Ibid.* — 7. *Ibid.*

jusqu'alors. Le patriotisme dont ils se vantaient n'était que le désir de se faire connaître du futur gouvernement, de lui rendre de prétendus services en calomniant des innocents, de passer pour avoir sauvé la patrie d'un danger qui n'avait jamais existé et de recevoir plus tard du futur gouvernement des emplois élevés et bien payés ainsi qu'une grande influence politique¹. Impitoyablement Weishaupt mettait en relief leur duplicité et le double langage qu'ils avaient tenu suivant qu'ils parlaient au public ou qu'ils murmuraient à l'oreille de la duchesse des accusations dont ils n'osaient prendre la responsabilité au grand jour. Des quatre complices deux étaient particulièrement maltraités : Cosandey, « le calomniateur éhonté, cause première des poursuites et des malheurs de tant d'innocentes victimes », auquel étaient consacrées spécialement trois brochures,² et surtout Utzschneider sur lequel Weishaupt s'acharne avec toute la rage d'une haine inassouvie.

Son troisième factum l'attaquait (sans le nommer, mais Winkopp écrivait le nom en toutes lettres dans une note) dans les termes les plus blessants, cherchant à l'atteindre au point le plus vulnérable, dans sa vanité. « Supposez, disait-il, un jeune homme très irréfléchi et en même temps très ambitieux qui voudrait bien jouer un rôle, avoir un grand cercle d'action et est pour cela entré dans l'Ordre des Illuminés. Figurez-vous ensuite que les services d'un de ses parents (André) ont procuré à ce jeune homme la faveur d'une puissante princesse. Si cet homme voit ses projets échouer, si son ambition n'est pas satisfaite au sein de l'Ordre, s'il n'y parvient pas tout de suite aux premiers rangs, vous pouvez imaginer qu'il quittera l'Ordre et avec mauvaise humeur. Il entraînera ceux qui dépendent de lui par la faveur même de cette princesse. Si ensuite il veut fonder lui-même une association et écrit dans toutes les directions pour trouver des adhérents, si ce nouveau projet échoue, si toutes les intrigues mises en jeu pour ruiner l'ancien Système restent sans effet, il lui faudra recourir à des moyens plus efficaces. Il lui faut faire de l'effet, pour donner de l'importance à sa nullité. Si la personne puissante qui le protège a été autrefois prévenue par lui-même en faveur de la Société, il doit maintenant lui expliquer d'une façon plausible pourquoi il l'a quittée subitement. Alors il découvre tout d'un coup que cette Société forme des plans contre la patrie, qu'elle est secrètement de connivence avec une grande Cour voisine, parce que cette grande dame est un zélé défenseur de la liberté de sa patrie. Les Illuminés deviennent par enchantement une cabale autrichienne parce que la Loge Théodore venait de se séparer de sa Mère Loge Royal York de Berlin et qu'on s'était servi d'un

Illuminé pour obtenir à la Cour Impériale la grâce de certaine personne (André), négociation qui avait échoué. Ce récit trouve crédit, les Cours de B. (Berlin) et de Z. (Zweibrücken : Deux-Ponts) en sont immédiatement informées. Notre esprit, si fécond en projets, n'était pas satisfait par ce succès. Il fallait que les Illuminés deviennent odieux à la Cour et à la populace », et Weishaupt accusait Utzschneider de s'être allié à Strobl, qui avait fait écrire par un des folliculaires à ses gages le *Tableau de la Vie Humaine* et le *Premier Avertissement*.

Utzschneider, irrité par ces allusions transparentes et par un article paru le 22 janvier dans la *Gazette de Deux-Ponts* où il était désigné par ses initiales, eut l'imprudence de faire insérer dans ce journal une réponse d'ailleurs assez embarrassée où, sans relever les accusations précises de Weishaupt, il arguait qu'il n'avait pas dépassé le grade de Minerval et qu'un hasard lui avait permis d'apercevoir la « lumière des Illuminés ». Weishaupt saisit avec empressement l'occasion de prendre publiquement à partie celui qu'il rendait, avec raison semble-t-il, responsable de la ruine de son Ordre. Il publia sa *Lettre ouverte à Utzschneider*, chef-d'œuvre de raillerie insultante et de verve injurieuse. La passion donne au style de Weishaupt, ordinairement pédant et lourd, du nerf et de la légèreté. Il s'ingénia à faire souffrir sa victime et déjà l'épigraphie Cavete vobis a signatis rappelle méchamment l'infirmité de Utzschneider qu'un accident de chasse avait privé d'un œil. Il l'accuse, anonymement, d'être un calomniateur masqué par paroles et par écrits. Il lui rappelle les humiliations éprouvées à Ingolstadt et affecte d'y voir la seule cause de sa retraite. Il fait allusion aux services rendus par l'oncle et par le neveu à la duchesse et à la Cour de Deux-Ponts pour contrecarrer les projets de l'Electeur régnant. « Je n'aurais qu'à raconter quelques anecdotes, authentiques quoique ignorées de beaucoup de personnes, pour révéler combien peu vous parlez la langue du cœur en ce qui concerne le souverain actuel. Il y a, en Bavière et surtout hors de Bavière, des gens qui vous connaissent ainsi qu'un certain autre de vos amis. Ils savent ce qui se passa en 1779, savent les causes secrètes de vos pérégrinations d'alors en Bavière et dans le Haut-Palatinate. Quand on a fait une fois l'hypocrite, on le fait toujours. Que peuvent attendre un souverain et l'héritier de son trône de celui qui, sans nécessité, dissimule et rampe ? Les Illuminés ne se mêlèrent jamais, publiquement ou en secret, des affaires politiques intéressant la maison du prince, comme ceux qui aiment à leur attribuer des intrigues politiques. » Il raille « ce sauveur de la patrie, ce second Brutus qui, dès sa tendre jeunesse, travaillait sans relâche dans les cabinets des rois et mit fin aux querelles des Etats de l'Europe ». Il l'invite à définir les « hasards » qui lui avaient révélés les véritables principes de l'Illuminisme. Il lui promet l'immortalité infamante qu'avaient déjà acquise

1. Schilderung. — 2. Anzeige, Noethige Aufschlüsse et Schreiben an H. Abbé Cosandey.

les Erostrate, les Lycon, les Anytus et les Melitus. Il insinue qu'il n'a pas tenu à lui que le sang ne coulât et qu'il n'y ait eu en Bavière une autre Saint-Barthélemy et de nouvelles Vêpres Siciliennes. « C'est vous, M. Utzschneider, qui, après avoir quitté la Société, avez couvert d'injures les autres professeurs de l'Ecole Sainte-Marie jusqu'à ce qu'ils se soient retirés aussi. C'est vous avec vos complices qui avez fourni au Premier Avertisseur ses matériaux et avez persuadé à son Altesse la duchesse que la Loge travaillait au profit de la Cour d'Autriche, c'est vous qui avez fait avec vos associés le brouillon du mémoire remis, le 3 avril de l'année dernière, à l'évêque de Freysingen par un Cosandey sans honneur et sans conscience. C'est vous qui, avec Cosandey et Gruenberger, avez remis à l'Electeur, le 7 septembre dernier, le même factum avec quelques modifications et dénoncé les membres de l'Ordre. D'où vient l'erreur du prince ? Qui a trompé honteusement lui et ses conseillers et les a poussés à prendre des mesures qui étonnent l'Allemagne ? Qui a terni la réputation de ce prince, sinon vous le plus infâme de tous les imposteurs avec vos complices Cosandey et Gruenberger ? » Dans son *Apologie des Illuminés*, Weishaupt lançait encore quelques flèches à son ennemi, il lui citait ce que Montesquieu et Tacite, ces auteurs qu'il prétendait si bien comprendre, avaient dit de la délation chez les Romains, et, l'attaquant jusque dans sa vie privée, il affirmait que le conseiller à la Chambre Aulique avait honte de son père, l'humble paysan tyrolien, le laissait mourir de faim et disait du mal de lui afin de n'avoir pas à le secourir. A l'appui de cette accusation Weishaupt rapportait un incident dont Strobl et Eckartshausen pourraient au besoin témoigner : Strobl ayant invité à sa table le père d'Utzschneider pour le faire rencontrer avec son fils et ramener ce dernier à de meilleurs sentiments, ce fils dénaturé avait quitté la salle aussitôt qu'il avait aperçu celui auquel il devait le jour¹.

Weishaupt trouva dans cette campagne un auxiliaire en la personne d'un Illuminé victime des poursuites. A la fin de 1786 paraissait une brochure intitulée : *Mon histoire et apologie* ², où le baron de Meggenhoffen, démissionnaire de son emploi d'auditeur de régiment et quittant la Bavière pour aller chercher une place à l'étranger, publiait, avec pièces justificatives, l'histoire des poursuites dont il avait été l'objet. Le ton digne et mesuré avec lequel il racontait ses épreuves, la force d'âme et la conviction que

révélaient son récit, le ridicule qu'il jetait, comme à regret, sur le ministre de la guerre de Belderbusch et le juge enquêteur Häusler, l'énumération des questions naïves ou captieuses qu'il lui avaient été posées et surtout le texte du jugement grotesque rendu contre lui par le conseil aulique de la Guerre, faisaient de cette brochure un excellent plaidoyer en faveur des Illuminés et une satire mordante des poursuites dirigées contre eux. Mais la vivacité de la riposte ne pouvait qu'exaspérer leurs ennemis³.

La polémique menée par Weishaupt avec tant de vigueur et d'acrimonie ne pouvait pratiquement améliorer en rien la situation des Illuminés en Bavière. S'il avait raison quand il faisait remarquer que les membres de l'Ordre n'étaient pas les criminels pour lesquels leurs accusateurs voulaient les faire passer, il était peu probable que cette démonstration fit de l'effet sur une opinion publique ameutée et un gouvernement prévenu. De plus, en publiant les noms de certains Illuminés non inquiétés jusqu'alors⁴, il attirait sur eux l'attention d'une façon très maladroite, tandis que, par ses attaques contre les ex-Jésuites, le clergé, le gouvernement de l'Electeur, le P. Frank, Kreitmayer et les quatre dénonciateurs, il exaspérait des gens déjà très échauffés contre son Ordre. Les réponses à ses factums ne se firent pas attendre. Le 18 avril Utzschneider⁵ avait publié anonymement une troisième édition des *Trois dépositions remarquables*, les deux reproductions antérieures présentant des omissions ou des altérations. Le 30 juin⁶ les quatre démissionnaires publiaient *Les grands desseins de l'Ordre des Illuminés, révélés au public patriote par quatre anciens membres de cette Société*⁷ où, à l'aide de nombreuses citations tirées du cahier d'Illuminatus Minor et de l'*Encyclopédie de l'Histoire des Sciences* de Meiners, ils entendaient démontrer qu'à l'exemple des anciens Chaldéens, des Hiérophantes égyptiens, des Mages de Perse, dont les Illuminés, à en juger par leur calendrier, prétendaient descendre, et des Pythagoriciens de Crotona, l'Ordre avait des visées politiques ; que, comme ses devanciers et ses modèles il

1. Meggenhoffen avait déjà fait le même récit dans une lettre ouverte adressée le 20 nov. 1785 à Weishaupt et publiée dans le *Spectateur allemand* (Texte dans Engel 306-315).

2. Par exemple les comtes Seefeld et Seinsheim, le baron Montgelas, le b. v. Ecker, le major v. Ow, les conseillers du Réviseur v. Werner et Berger, le pharmacien Wörz cités par lui (*Apologie* : 83) comme Illuminés Majores.

3. *Apologie*, 19. 4. *Apologie*, 173.

5. *Grosse Absichten des Ordens der Illuminaten dem patriotischen Publikum vorgelegt von vier ehemaligen Mitgliedern.*

1. Dans une *Beilage zur Apologie der Illuminaten* parue l'année suivante, Utzschneider prouva la fausseté de cette anecdote en publiant une lettre de Eckartshausen et une déclaration faite par Strobl devant un magistrat qui, toutes deux, démentaient formellement le récit de Weishaupt.

2. *Meine Geschichte und Apologie, ein Beitrag zur Illuminaten-geschichte von Freiherrn von Meggenhoffen*, 27 déc. 1786.

cherchait à s'assurer le monopole des sciences, à exercer une dictature en morale, à gouverner en secret les Etats en mettant les rois et les peuples en tutelle et ils justifiaient, par une longue et tendancieuse analyse de l'allocution adressée au nouvel Illuminatus Minor, tout ce qu'ils avaient dit sur les maximes immorales, le cosmopolitisme et l'esprit révolutionnaire des Illuminés. La brochure contenait trois suppléments : dans les deux premiers Cosandey répondait successivement aux *Noehige Aufschlüsse* et à l'*Anzeige*, il soupçonnait Weishaupt « un des plus hauts Supérieurs connus en Bavière », d'avoir quitté Ingolstadt pour rendre impossible une enquête approfondie dans ce pays ; il établissait un parallèle entre Tartufe et les Illuminés et recommençait à citer l'Illuminatus Minor pour établir que l'Ordre dressait ses disciples à l'obéissance aveugle et à l'espionnage ; Utzschneider, ripostant à la *Lettre ouverte* de Weishaupt, se défendait comme il pouvait, c'est-à-dire sur les points de détail, et, pour dissimuler la faiblesse de son plaidoyer, il s'acharnait à prouver longuement que le gouvernement de la morale (Sittenregiment), que l'Ordre voulait s'attribuer, était une chose dangereuse et que les Illuminés avaient justifié toutes les mesures de rigueur du gouvernement en désobéissant au premier Edit d'interdiction, ce qui était proprement déplacer la question.

Kandler, recteur de l'Université d'Ingolstadt, représentait dans les *Gedanken* et l'*Apologie* (suppléments H et I) comme un des instruments employés par les Jésuites contre les Illuminés et accusé d'avoir mené à Ingolstadt les enquêtes avec une partialité et un arbitraire révoltants, publiait de son côté, en septembre 1786 : *Supplément très nécessaire à l'histoire complète de la persécution des Illuminés en Bavière*¹, où il établissait que Weishaupt avait travesti les faits et reproduit d'une façon volontairement inexacte les procès-verbaux des interrogatoires.

Cette guerre de brochures en suscitait d'autres et, comme ceux qui croyaient devoir dire leur mot connaissaient mal l'état des choses, ces opinions fausses et contradictoires ne faisaient qu'embrouiller la question. Kessler de Sprengsen confondait, dans son *Anti-Saint-Nicaise*, les Illuminés avec les Rose-Croix d'Or², louait l'Electeur de ne pas les tolérer dans ses Etats, leur déniait le titre de Francs-Maçons et voyait en eux les auteurs de la *Pierre de Scandale* et de *Saint-Nicaise*³. La *Lettre du comte de Mirabeau à M... sur MM. Cagliostro et Lavater* rangeait également⁴ les Illuminés parmi les Rose-Croix, les Cabalistes et les Alchi-

mistes. L'auteur anonyme de *Sur les Sociétés Secrètes par un protestant*⁵ prétendait que leurs Supérieurs Inconnus étaient les Jésuites⁶. *L'Aurore de la Sagesse*⁷ les accusait d'insultes ainsi que les Rose-Croix⁸. Les *Ephémérides de la Franc-Maçonnerie pour l'an de lumière 1786* publiait une lettre injurieuse contre eux. Le *Voyage maçonnique à travers les Etats de Bavière, où l'on raconte la suppression de l'Ordre des Illuminés et des Francs-Maçons et examine leur Système*⁹, tout en affirmant qu'ils ne s'occupaient pas de religion, leur reprochait de fouler aux pieds les lois de la Franc-Maçonnerie en se mêlant des affaires politiques et en ne pratiquant pas la fraternité vis-à-vis des autres Maçons et des profanes et d'avoir, par leurs dangereuses doctrines politiques, fourni un prétexte aux prêtres pour faire interdire tous les Systèmes maçonniques. Le *Système de la République Cosmopolite dévoilé*¹⁰ les représentait comme des émissaires des Jésuites, qui avaient été sacrifiés par leurs maîtres pour avoir manqué de prudence¹¹.

Celles mêmes de ces brochures qui prenaient le parti des Illuminés compromettaient leur cause par leur ton anticlérical. La *Lettre remarquable d'un prêtre catholique romain en Bavière à un ami et collègue en Souabe sur la persécution des Francs-Maçons et Illuminés en Bavière et sur l'antique et excellent Ordre des Obscurorum Virorum ou Obscurantistes*¹², pamphlet

1. *Ueber geheime Verbindungen von einem Protestanten*.

2. Hertel à Hoheneicher, 4 juillet 1786. B. U. M. E. 48.

3. *Der Weisheit Morgenroethe*, datée d'Athènes, 1786. — 4. *Ibid.*

5. *Eine freimaçonnerische Reise durch die bayerischen Lande worin die Aufhebung des Illuminati u. Freimaurer Ordens erzählt und deren System geprüft wird*.

6. *Entthüllung des Systems der Weibnergeographie. In Briefen aus der Verlassenschaft eines Freimaurers*, Rom, 1786.

7. L'auteur de ce curieux livre, von Gœchhausen, monarchiste et protestant vaincu, entreprenait de démontrer que la Franc-Maçonnerie, inoffensive en elle-même, était devenue l'instrument des visées ambitieuses du Pape, qui espérait par elle réaliser son rêve de domination universelle, moins religieuse encore que temporelle. Ce qu'on appelait les « Lumières » était, pour Gœchhausen, la guerre déclarée à l'autorité de la Bible qui, enseignant aux peuples en qualité de vérité révélée le respect dû aux souverains, mettait obstacle aux plans de Rome. Les Jésuites, affirmait-il, avaient disparu, mais le Jésuitisme, c'est-à-dire la volonté de dominer le monde, existait toujours et les Supérieurs Inconnus favorisaient, en minant le loyalisme chez les sujets, l'éclosion de l'anarchie qui devait leur livrer le pouvoir le jour où, les anciennes monarchies ayant été abattues, la masse, désabusée et lasse de ses excès, reconnaîtrait la nécessité d'une autorité suprême. Weishaupt, auquel le duc Ernest II de Gotha avait envoyé le livre, en lui demandant de lui écrire ce qu'il en pensait, répondait le 10 juillet 1786 de Ratisbonne : « C'est de la folie pure. Ainsi la Franc-Maçonnerie aurait été employée par le Pape et les Jésuites pour soumettre les protestants à l'autorité de Rome en encourageant les Lumières et la liberté de penser et en répandant aussi la superstition et la sottise ! Comme si les Lumières, laissées à elles-mêmes, ne conduisaient pas les esprits, sans l'intervention du Pape et des Jésuites, d'abord à l'incrédulité, puis à la superstition... Ce livre fera beaucoup de mal et il est triste que le cosmopolitisme soit présenté sous un jour si odieux. » (Gotha).

1. *Hochst wichtige Beilage zu der Vollkommenen Geschichte der Verfolgung der Illuminaten in Bayern*.

2. p. 107. — 3. p. 108 ; dernière note. — 4. p. 48-56.

dans le genre des *Lettres Persanes*, faisait avec ironie l'éloge des Obscurantistes et reprochait hypocritement aux Illuminés d'avoir voulu répandre à flots la lumière qui ne doit être dévoilée qu'avec prudence et par la main des prêtres comme en Egypte. Les *Soirées philosophiques du cuisinier du roi de Prusse, publiées pour électriser les cerveaux fanatiques, traduites du français en allemand et enrichies de notes abondantes par un Illuminé de Bavière*² s'en prenaient dans les notes à la religion catholique, au Pape, aux pèlerinages et surtout aux moines. Weishaupt y était cité³ comme un martyr de la raison et de l'humanité avec Zaupser, Milbiller, Schmidt, Wolf, Kraetz. Le P. Frank recevait, et souvent sans aucun rapport avec le texte, de rudes coups de boutoir et le livre était signé : « Ecrit dans l'atmosphère de Frank, 1786⁴. »

1. *Merkwürdiges Schreiben eines römisch catholischen Geistlichen in Bayern an seinen Freund u. Amtsbruder in Schwaben die Verfolgung der Freimaurer und Illuminaten in Bayern und den uralten vortrefflichen Orden der Obscurorum Virorum oder Obscuranten betreffend.*

2. *Philosophische Abendstunden vom Koche des Königs v. Preussen zur Elektrisirung fanatischer Köpfe aus den franzesischen ins deutsche uebersetzt u. reichlich mit Anmerkungen versehen von einem Illuminaten in Bayern.*

3. p. 57.

4. La seule brochure raisonnable qui ait paru à cette époque est intitulée : « Principes, constitution et histoire de l'Ordre des Illuminés en Bavière. Extrait historique des écrits publiés par cette Société, par l'éditeur du Journal Allemand » (*Grundsätze, Verfassung u. Schicksale des Illuminaten Ordens in Bayern. Ein historischer Auszug aus den von dieser Gesellschaft herausgegebenen Schriften vom Herausgeber der Deutschen Zeitung*). C'est un tirage à part de quatre articles de R. Z. Becker, Illuminé, membre de la Loge de Gotha, parus le 20 et 27 octobre, le 3 et 10 novembre 1786 dans la *Deutsche Zeitung* et où sont analysés avec sympathie, mais sans prendre la responsabilité des faits articulés, les écrits apologétiques et polémiques de Weishaupt, particulièrement l'*Histoire complète des poursuites*.

CHAPITRE IV

La fin de l'Ordre

Perquisitions chez Zwack. — Publication des Ecrits Originaux. — Arrestation de Massenhausen et de Hertel. — Perquisitions à Sandersdorf. — Publication du Supplément aux Ecrits Originaux. — Interrogatoires de Hertel. — Le témoin Maendl. — Rescrit du 16 août 1787. — Poursuites contre Montgelas, Zwack et Weishaupt. — Ecrits apologétiques de Weishaupt. — Le Système Amendé des Illuminés. — La belle-sœur de Weishaupt. — Caractère des poursuites : leur légitimité, illégalités et arbitraire, crédulité du gouvernement, intervention du clergé. — Disparition rapide des colonies Illuminées. — La fin de l'Ordre en Bavière et en Autriche. — Bode et les Illuminés de Saxe. — Les chefs de l'Illuminisme après la ruine de l'Ordre.

Le bruit mené par Weishaupt, ses antagonistes et ses partisans entretenait l'agitation des esprits en Bavière et les soupçons du gouvernement. Hertel avait été informé qu'il était tout particulièrement surveillé et que la moindre lettre ou le moindre conciliabule suspect lui attirerait la visite du commissaire enquêteur, le conseiller aulique Engel. « Il faut nous tenir très tranquilles, écrivait-il à Hoheneicher le 18 février 1786 ; il est facile à Weishaupt et à Meggenhoffen d'écrire puisqu'ils sont en sûreté, mais il faut leur conseiller de restreindre leur correspondance avec leurs frères d'ici¹. L'apparition de l'*Apologie des Illuminés* lui avait fait craindre d'avoir à subir une nouvelle enquête et il redoutait les colères qu'elle allait soulever². Les craintes de Hertel n'étaient pas chimériques : le gouvernement se rendait bien compte qu'il n'avait jusqu'alors rien trouvé de décisif contre les Illuminés et surtout rien qui le renseignât exactement sur l'organisation de leur Ordre. Les dénonciateurs n'avaient pu le satisfaire à cet égard. « Il n'est pas vrai que cette entreprise, écrivait Utzschneider le 22 janvier 1786,

1. B. U. M. E²⁶. — 2. Hertel à Hohen., 9 sept. 86. *Ibid.*, E²⁶.

dans la *Gazette de Deux-Ponts*¹, ait commencé seulement en 1778 et encore moins vrai que le but, les moyens et l'organisation de l'illuminatisme soient l'œuvre et l'invention de l'ex-professeur Weishaupt. » Babo supposait dans le *Journal de la Cour* que Cagliostro était le chef des Illuminés². L'auteur anonyme d'un article paru dans le n° 15 du *Graues Ungeheuer*, et que Weishaupt croyait être toujours Utzschneider, assurait que l'Ordre avait été fondé, en 1779, par un officier qui, au retour d'un voyage à l'étranger, avait introduit la Société en Bavière pour se faire des rentes aux dépens de ses dupes³. Le mystère restait si impénétrable que Weishaupt osait dire le 19 juillet 1786 en parlant de lui-même « le prétendu chef des Illuminés⁴ ». Mais la police cherchait toujours et au mois d'octobre elle arrivait, grâce à la négligence de Zwack, à découvrir ce après quoi elle était depuis si longtemps en quête.

Zwack aurait dû pourtant être sur ses gardes. Traité comme un pestiféré à Landshut où il avait eu peine à trouver un logement, cependant que les conseillers de Gouvernement, ses collègues, lui refusaient une place parmi eux, sous prétexte de réparations entreprises dans les bureaux, il se savait continuellement surveillé par des yeux d'Argus. Deux anciens frères étant venus le voir un jour qu'il était malade, cette visite fut rapportée à la Cour où on raconta que Zwack avait tenu Loge. Averti, il se hâta de se rendre à Munich pour démentir ce bruit dangereux, mais, bien qu'y ayant appris qu'on se disposait à faire une perquisition chez lui, il négligea de donner aucune instruction à ses gens sur ce qui devait être mis en sûreté. Le 10 octobre ses papiers étaient examinés en son absence par une commission composée du commandant de la place, d'un vicaire et de v. Leibrach, chanoine de Freysingen, et elle découvrit sous le linge de sa femme⁵ tout un paquet de papiers et d'insignes de l'Ordre. Zwack, informé de la perquisition, était en train de rédiger une requête au conseil aulique quand il reçut avis qu'ordre était donné de l'arrêter. Il se réfugia chez le comte de Preysing, vice-président du conseil aulique, qui le cacha d'abord chez lui, puis le fit sortir secrètement de Munich accompagné par quatre de ses domestiques, le 14 octobre pendant la nuit⁶. Le lendemain matin au point du jour des détachements, la baïonnette au canon, fouillèrent son appartement de Munich et les propriétés de ses parents situées aux environs. Une décision du 31 octobre déclarait sa place de conseiller vacante, ordonnait son arrestation s'il mettait le pied en Bavière et confiait l'administration de ses biens à son

plus proche parent¹. Zwack s'était arrêté à Augsbourg, une demande d'extradition formulée par l'Electeur l'en fit partir; il se réfugia à Wetzlar d'où il écrivit au baron de Belderbusch, chargé d'instruire contre lui, pour demander une procédure régulière et offrir de comparaître, si on lui donnait un sauf-conduit. Belderbusch se contenta de lui répondre qu'il avait eu tort de garder des papiers Illuminés après avoir assuré qu'il n'en avait plus², et Zwack jugea prudent de ne pas rentrer en Bavière.

Zwack se rendait bien compte que son insouciance pouvait avoir de graves conséquences pour ses amis de Munich. Aussi, bien qu'il s'efforçât de rassurer Hertel en lui faisant dire par sa belle-sœur, M^{me} de Heppenstein, qu'il avait brûlé ou envoyé au comte de Stolberg les papiers les plus importants et qu'on n'avait pu trouver chez lui que quelques vieilles lettres de Weishaupt et quelques règlements, il avouait que ce qui restait suffisait pour montrer qu'ils étaient, Weishaupt, Hertel et lui, sinon les fondateurs, du moins les premiers personnages de l'Ordre³; aussi engageait-il Hertel à venir le retrouver si on l'inquiétait, promettant de ne le laisser manquer de rien⁴. Il jugeait qu'il faudrait maintenant dire, en cas d'enquête, toute la vérité sur l'histoire de l'Ordre, nommer le fondateur et ses premiers lieutenants, raconter comment la Franc-Maçonnerie Illuminée avait été mise sur pied avec la collaboration de Knigge, tout en insistant sur ce point que le Supérieur National, c'est-à-dire le comte Stolberg à Neuwied, ne pouvant pas donner d'ordres à l'insu et sans l'approbation des Provinciaux, ni ceux-ci sans celle des Chapitres Secrets, il aurait été impossible à un Supérieur d'abuser de l'Ordre, même s'il l'avait voulu⁵.

En effet, les papiers trouvés chez Zwack faisaient la lumière pleine et entière sur les débuts de l'Ordre. Plus de deux cents lettres de Weishaupt adressées à Zwack, Massenhausen et Hertel, de septembre 1776 à février 1785, la plupart datées de 1776 à 1781, des lettres de différents Arcopagites : Knigge, Costanzo, Zwack, Bassus, le *Journal* de Zwack révélait chez leurs auteurs des ambitions démesurées et des opinions religieuses peu orthodoxes. La cachette contenait encore le chiffre et le calendrier de l'Ordre, les termes géographiques, la liste des membres admis de 1776 à 1779, les Statuts des Illuminés, les Statuts Réformés, les Instructions pour les recruteurs, le texte du Revers, la Cérémonie primitive de l'Initiation. Pour comble de malheur il se trouvait, parmi ces documents, des pièces terriblement accusatrices en apparence, telles que les procès-verbaux de réception des étudiants en droit Sutor et Bauof, contenant des questions qui paraissaient attribuer à

1. *Schreiben an Utz*, p. 17. — 2. *Ibid.*, 18. — 3. *Ibid.*, 18 et *Schilderung*, 6. — 4. *Apologie*, 199. — 5. Hertel à Hohen, B. U. M. E° 83. — 6. Montezan. Rapport du 18 octobre 1786. *Aff. Etr. T.*, 171, p. 268.

1. *Relig., Begeh.*, 1787, p. 282. — 2. Papiers de Zwack; du Moulin, 195-198. — 3. B. U. M. E° 83. — 4. *Ibid.* E° 43. — 5. Zwack à Hohen. B. U. M. E° 45-46.

l'Ordre le droit de vie et de mort sur ses membres, des notes de Zwack indiquant les conquêtes faites par la Société au point de vue politique, des pensées sur le suicide écrites de sa main, de lui encore une dissertation où se trouvait l'éloge de l'athéisme, une proposition de fonder un Ordre de femmes¹, une collection d'empreintes de cachets, enfin, sous le titre de Cabala Major, la description d'une machine infernale pour conserver les papiers secrets, celle d'une serrure inviolable, trois recettes ad procurandum abortum, d'autres pour préparer l'aqua fontana (sic), de l'encens sympathique, des herbes vénéneuses, des parfums vénéneux, pour contrefaire les cachets, pour procurer fuorem uterinum.

Ainsi la plupart des accusations lancées contre les Illuminés se trouvaient justifiées : c'étaient des impies, des conspirateurs qui voulaient ruiner la religion, asservir le gouvernement civil, des empoisonneurs, des faussaires, des criminels de droit commun. Le gouvernement ordonna immédiatement de dissoudre les Sociétés de Lecture qui pouvaient subsister encore et qu'il considérait comme des Loges d'Illuminés masquées². Les documents confisqués furent remis à Utzschneider, Gruenberger, Cosandey et Renner avec ordre de les trier et de faire des extraits des plus remarquables. Un rescrit du 2 janvier 1787 chargea les archivistes v. Eckartshausen et v. Schneider de collationner ces extraits avec l'original, d'en dresser procès-verbal, d'adresser un rapport au Cabinet en y annexant les pièces intéressantes et de conserver provisoirement le reste dans les Archives³.

Les commissaires se mirent à l'œuvre sans retard ; dix-huit pages de procès-verbaux des séances de la commission du 5 au 9 janvier et 92 pages d'extraits des documents saisis chez Zwack témoignent de leur zèle⁴. Les documents communiqués à l'Electeur lui parurent si probants qu'il ordonna de les faire connaître au public. Le 26 mars 1787 il en paraissait un recueil sous le titre de : *Quelques écrits originaux de l'Ordre des Illuminés trouvés chez l'ancien conseiller de Gouvernement, Zwack, au cours d'une perquisition faite à Landsbut, le 11 et 12 octobre 1786, et imprimés sur l'ordre de son Altesse Electorale*⁵. La préface invitait tous ceux qui douteraient de l'authenticité des documents à se rendre aux Archives Privées où les origi-

naux leur seraient présentés. Ce volume de plus de 400 pages contenait la plus grande partie de la correspondance saisie et reproduisait les procès-verbaux signés par Sutor et Bauer, la Cabala Major, bref tout ce qui pouvait faire partager aux lecteurs l'horreur que ces papiers suspects avaient inspirée à l'Electeur.

Les *Ecrits Originaux* firent une profonde impression, même sur d'anciens Illuminés. Le poète viennois Léon écrivait à son ami Reinhold : « As-tu vu les *Ecrits Originaux*, un assez gros livre qui vient de paraître à Munich sur l'ordre de l'Electeur de Bavière. Ils font ici une sensation extraordinaire. D'après ce qu'ils contiennent, je ne puis me figurer qu'on ait fait en Bavière un usage honnête de cette Société, à moins que, comme on peut plutôt le supposer, on ait mêlé intentionnellement aux papiers trouvés chez le Frère Zwack des choses qui doivent le présenter au monde sous l'aspect le plus odieux et le plus horrible¹. » Sitôt que les *Ecrits Originaux* furent connus à Mayence, beaucoup d'Illuminés de cette ville donnèrent leur démission².

La publication des *Ecrits Originaux* annonçait de nouvelles mesures de rigueur. Montgelas, bien qu'il n'y fût pas nommé, jugea prudent de fuir de Bavière ; il sut obtenir son congé sans éveiller les soupçons et se rendit à la Cour de Deux-Ponts où on lui avait offert une place d'archiviste³. Hertel et Massenhausen, désignés par la correspondance comme les lieutenants de Weishaupt, auraient fait sagement en imitant son exemple. Le 13 avril, l'Electeur ordonnait au comte Torring, Président de la Chambre des Comptes, de faire arrêter le conseiller Massenhausen et de saisir ses papiers, et nommait les conseillers Engel et Starck commissaires enquêteurs. Le lendemain à l'aube Massenhausen était incarcéré⁴. Une semaine plus tard Hertel était arrêté à son tour et, le 23 avril, l'évêque de Freysingen déclarait son cachot prison épiscopale⁵.

1. Keil : *Wiener Freunde*, 67-68.

2. Nicolas Vogt : *Rheinische Geschichten u. Sagen*, IV, 240. Cité par Fried. Hurter : *Denkwürdigkeiten aus den letzten Decennium des 18^{ten} Jahrhunderts*, Schaffhausen, 1840.

3. Du Moulin : *Montgelas*, p. 68. — 4. G. H. A.

5. Wolfram, II, 47. — Il est possible que ces arrestations nient été provoquées en partie par le passage à Munich d'un personnage resté énigmatique. Un étranger, disant s'appeler le docteur Frédéric Munter de Copenhague, s'était présenté aux Archives pour voir le manuscrit des *Ecrits Originaux* ; il avait signé l'engagement de ne pas faire imprimer les noms propres passés dans le volume, mais il avait refusé de promettre de ne pas les révéler en causant avec des amis et il avait demandé à lire les recettes criminelles, ce qui lui fut refusé. Ses manières avaient paru étranges. La police interrogea le domestique de louage qu'il avait pris à Munich. Cet homme raconta que son maître avait rendu visite à Bader, à Hertel et à Massenhausen. On supposa que Munter était un Minerval étranger, qu'il avait été tenu Loge chez Bader et que Munter avait eu des raisons particulières pour demander communication de la Cabala Major. Soit que Munter se fût aperçu qu'il était filé, soit que l'arrestation de Massenhausen lui eût paru de mauvais augure pour lui-même,

1. Ce projet, de la main de Zwack, faisait remarquer que les sœurs Illuminées pourraient fournir à l'Ordre de l'argent, des nouvelles secrètes et sûres et des renseignements utiles pour compléter les Portraits des Frères-Maçons dissolus. Il proposait de les diviser en deux classes : les vertueuses et les dépravées. On s'attachait les premières en leur procurant de bons livres et les autres en leur donnant l'occasion de satisfaire en secret leurs passions (O. S., 5-6).

2. Cf. le rescrit adressé le 14 octobre 1786 au Gouvernement de Strassburg : *Religions Begebenheiten*, 1787, p. 286.

3. G. H. A. 40, 1-2. — 4. G. H. A. *Ibid.* — 5. O. S. Cf. la bibliographie.

Du 24 au 30 avril 1787 Massenhausen subit sept interrogatoires. Il dit tout ce qu'il savait sur les débuts de l'Ordre et les querelles des Aréopagites jusqu'en 1781, date à partir de laquelle il avait cessé de fréquenter les réunions, où il n'avait d'ailleurs jamais été très assidu. Revenu à Munich au milieu de 1779, il avait fait connaissance avec les autres Aréopagites et siégé dans leur conseil. On lui avait communiqué les cahiers rédigés en son absence¹, mais le ressentiment que lui avait inspiré la conduite de Weishaupt et de Zwack à son égard, la méfiance dont il se sentait entouré l'avaient amené, à la fin de 1782, à cesser tous rapports avec l'Ordre, bien qu'il ne se fût jamais décidé à donner formellement sa démission². Il fit remarquer que les questions captieuses posées à Bauhof et Sutor avaient été rédigées par Weishaupt pour en imposer aux jeunes gens et leur donner une haute idée de la puissance de l'Ordre, mais que, sur les objections élevées par plusieurs Aréopagites, le questionnaire n'avait plus été posé à aucune autre recrue. Quant aux recettes sur lesquelles il fut longuement interrogé, il nia d'abord les avoir écrites, puis, quand il lui eut été démontré qu'elles étaient bien de sa main, il déclara que c'étaient des extraits qu'il avait fait pour son plaisir et son instruction et qu'il avait tirés de vieux livres. Il se rappela notamment que la recette de *odore nocivo* avait été copiée par lui quand Weishaupt lui avait ordonné de réunir des matériaux *pro chimicis et physicis*. Quand Zwack lui avait réclamé brusquement tous les papiers de l'Ordre qu'il possédait, il lui avait remis par mégarde ces recettes avec les autres papiers, la colère l'ayant empêché d'y regarder de près. S'étant aperçu dans la suite de son étourderie, il avait prié Zwack à plusieurs reprises de brûler ces papiers compromettants, ce que celui-ci s'était gardé de faire pour le tenir à discrétion. Sur le voyage de Costanzo à Berlin, il ne put donner aucun renseignement.

Pendant que Massenhausen cherchait à se tirer de la situation désagréable dans laquelle il se trouvait par la faute de Zwack, une nouvelle imprudence de celui-ci faisait découvrir un second dépôt de documents. Depuis sa fuite, toutes les personnes avec lesquelles il avait été en relations suivies étaient surveillées. Parmi ces suspects se trouvait l'intendant du château de Sandersdorf, près d'Ingolstadt, appartenant à Bassus. Celui-ci, habitant les Grisons, avait confié à Zwack l'administration de ses biens en Bavière et Zwack

s'était lié avec Mayer, intendant du château où il avait souvent passé, en automne, plusieurs jours en compagnie de Bader, Hertel et Costanzo³. La police avait intercepté une lettre écrite de Wetzlar, le 30 mars 1787, par Zwack à Mayer, dans laquelle il le chargeait de remettre à son père tout l'argent qu'il avait en sa possession. Le gouvernement crut que Zwack avait affirmé Sandersdorf et qu'il avait des créances à recouvrer pour son compte personnel. On s'avisa de les confisquer et de rechercher si Sandersdorf ne cachait pas des papiers intéressants, puisque Bassus appartenait aussi à l'Ordre des Illuminés⁴. Le 2 mai 1787, l'Electeur donnait l'ordre de perquisitionner à Sandersdorf, d'arrêter Bassus au cas où il s'y trouverait et de mettre sous séquestre ses biens en Bavière. Les commissaires, qui arrivèrent le 5 mai avec un détachement fourni par la garnison d'Ingolstadt, découvrirent dans un des tiroirs du secrétaire de Bassus trois paquets cachetés portant une note d'après laquelle ils devaient être remis au professeur Weishaupt. Bassus, de passage à Munich en été 1785, les avait reçus de Hertel ou de Costanzo avec mission de les faire parvenir à Weishaupt par la première occasion sûre et il les avait déposés en attendant à Sandersdorf⁵.

La prise était d'importance: outre une volumineuse correspondance de Weishaupt avec les principaux Aréopagites de 1781 à 1783, des rapports des Provinciaux Schroekenstein, Dittfurth, Mieg, Kræber et différents documents tel que l'instruction pour les Provinciaux, la circulaire envoyée aux Loges, l'allocation adressée au nouvel Illuminatus Dirigenz, l'explication des hiéroglyphes maçonniques, les paquets contenaient des pièces comptables prouvant que l'Ordre avait continué à exister après le premier Edit d'interdiction⁶. Un choix des documents saisis chez Bassus fut aussitôt publié sur l'ordre de l'Electeur sous le titre de *Supplément aux Ecrits Originiaux*

1. Interrog. de Hertel, 31 mai 1787. G. H. A.

2. Il semble en outre que la présence de papiers suspects avait été révélée à la police par une lettre envoyée, le 22 mars 1787, par Bassus à Hertel et qui avait été ouverte par le cabinet noir. (G. H. A., II, pièce non cotée.)

3. Bassus.

4. Parmi les pièces jugées les plus accablantes figurait un rapport de Dittfurth (N. O. S., 169-172) qui revenait sur le projet de fonder des Loges d'Adoption. Hercule (Oeckel, stagiaire au tribunal de Wetzlar) ayant proposé de fonder une Assemblée Minervale pour jeunes filles, Dittfurth faisait remarquer qu'il avait déjà recommandé la même idée à Knigge et était d'avis qu'il fallait commencer en recrutant des filles adultes. Il proposait la femme de Ptolémée Lagos (de Ridesel, assesseur à la Chambre d'Empire) et ses quatre propres belles-filles dont l'aînée était au-dessus des préjugés et pensait comme lui sur la religion. Ses quatre filles ayant beaucoup de jeunes amis, il serait facile de former une petite Société, sous la direction de M^{me} de Ridesel. Les Illuminés surveilleraient en secret le recrutement et soumettraient la liste des livres recommandés et les sujets de dissertations. Ils donneraient à cet Ordre féminin un rituel et les grades imités de ceux des « Dames Maçonnes » (*sic*) et de l'Ordre des Mopées (Société androgyne de caractère maçonnique qui semble avoir été une des premières formes de la Maçonnerie d'Adoption).

Il partit de Munich en toute hâte le 16 avril au matin et, quelques jours après, il racontait à Ratisbonne que, s'il avait retardé son départ de 24 heures, il aurait certainement été arrêté. (Ergl., 329-330.)

1. Interrogatoire du 27 avril — 2. Interrogatoire du 28 avril.

concernant en général la secte des Illuminés et particulièrement son fondateur Adam Weishaupt, ancien professeur à Ingolstadt, documents trouvés dans le château du baron Bassus à Sandersdorf pendant les perquisitions opérées dans ce célèbre repaire d'Illuminés, imprimés immédiatement sur l'ordre de l'Electeur et déposés aux Archives Privées pour être examinés par tous ceux qui en témoigneraient le désir. Deux parties, Munich, 1787¹.

Hertel, dont les papiers découverts indiquaient le rôle important dans l'Ordre comme trésorier, eut à s'expliquer à nouveau sur les revenus de l'Ordre, tandis que Massenhausen était laissé tranquille parce qu'on avait vu qu'il n'y avait rien à tirer de lui. Du 24 mai jusqu'en juin, Hertel fut mis sans relâche sur la sellette. Il se défendit avec courage et dignité. Il exposa dans un mémoire détaillé les ressources financières de l'Ordre et écrivit un résumé de l'histoire de la Société pour prouver que les Aréopagites de Munich avaient cessé depuis 1782, à l'exception de Zwack, de s'occuper de sa direction et s'étaient exclusivement occupés de la Loge. Il s'efforça de démontrer qu'il ne fallait pas confondre le Système de Weishaupt, comprenant des grades supérieurs, entre autres celui d'Illuminatus Dirigens et l'allocation de tendance révolutionnaire écrite par lui pour ce grade, avec le Système approuvé par les Aréopagites Athéniens et composé uniquement des grades de Minerval, de Petit et de Grand Illuminé, ce qui était rigoureusement exact pour la Bavière. Il profita des récriminations de Weishaupt dans sa correspondance avec les Aréopagites pour montrer que lui et ses amis avaient toujours refusé de le suivre aveuglément. Il établit que, dès sa première réunion, l'Aréopage avait décidé la suppression du questionnaire capiteux auquel Sutor et Bauhof avaient dû répondre. Enfin il affirma que, quand la lettre de Weishaupt sur les vols de livres et de documents avait été lue en session de l'Aréopage, il s'était élevé, ainsi que Bader, contre ces principes révoltants pour tout honnête homme et il expliqua que les livres appartenant à la bibliothèque de la Cour, que Weishaupt lui conseillait de livrer à celle de l'Ordre, avaient été prêtés à son père et qu'il les avait restitués en 1778, bien que Weishaupt, qui les avait vus chez lui, l'engageât à les garder².

Les interrogatoires d'Hertel, bien que menés avec une extrême rigueur, n'avaient que peu donné, car rien de ce qu'il avait dit ne justifiait les accusations lancées contre les Illuminés et dans certains documents trouvés chez Zwack paraissaient fournir des preuves. Le hasard procura aux enquêteurs

un témoin à charge tel qu'ils pouvaient le désirer. Le 9 juillet 1787, le juge chargé de l'inventaire de la succession du valet de chambre du baron Maendl, chambellan de l'Electeur, conseiller aulique et conseiller à la Chambre des Comptes, trouvait, parmi les objets appartenant au défunt, une boîte en fer blanc pleine de cachets de cire, d'insignes et de papiers concernant l'Ordre des Illuminés. Maendl fut cité le 18 juillet devant la commission d'enquête. Ancien membre de la Loge Saint-Théodore où il avait occupé les fonctions d'Orateur, de « Frère Terrible », de premier et de deuxième Surveillant et de Député Maître en Chaire, ancien membre de l'Ordre où il avait reçu le grade d'Illuminatus Minor sous le nom de Colbert, il se crut perdu et, comme c'était un esprit inventif en même temps qu'un lâche, il pensa mériter son pardon en faisant des révélations aussi abondantes que sensationnelles.

Il commença par prétendre que la boîte accusatrice avait été placée chez lui par les Illuminés pour le compromettre. Après avoir pris cette précaution, il lâcha la bride à son imagination. La Loge de Bader avait, à l'en croire, 97 grades qui coûtaient très cher. Celui d'Apprenti coûtait 55 florins, celui de Compagnons 9 fl., celui de Maître 25 fl., celui d'Elu 50 fl., celui d'Ecosais 150 fl., et ainsi de suite en augmentant de 50 en 50 florins à travers les 97 grades. Les 6.000 membres de l'Ordre payant un ducat et 28 florins de droits d'entrée et 50 kreutzers de cotisations mensuelles, la caisse possédait 6.000 ducats (72.000 fr.) plus 168.000 florins de capital et avait 36.000 florins de revenus annuels. Les 2.000 Illuminés qui étaient en même temps Franc-Maçons lui payaient, pour les trois grades symboliques seulement et sans parler des 94 autres grades avec leurs droits énormes, 178.000 florins de capital et 24.000 florins de revenus annuels, chaque Franc-Maçon étant astreint à une cotisation mensuelle d'un florin.

Après le premier Edit d'interdiction les Illuminés avaient caché leurs archives et leur caisse successivement à Ingolstadt chez Fischer, à Sandersdorf chez Bassus, à Straubing, à Augsburg et enfin chez le jeune comte Seinsheim. Ce dernier les avait, deux ans auparavant, transportées avec l'aide du comte de Wolfegg par une grande neige à Salzbourg, où il les avait remises au comte Spauer. Maendl les avait croisés sur la route le vendredi après le mercredi des Cendres de 1785, à 7 heures du soir. Leur traineau était tellement chargé par devant et derrière de lourdes caisses qu'il paraissait prêt à se rompre et ils lui avaient fait signe de ne pas les trahir.

Quant à l'Ordre, son but final était : *dominari toti mundo*. Le fond du Système était d'occuper avec les Illuminés toutes les places lucratives et honorifiques et de se débarrasser au moyen des médecins et des pharmaciens Illuminés de ceux qui les empêchaient d'y arriver. Les Illuminés encourageaient le meurtre, l'adultère, la prostitution, l'onanisme et la sodomie.

1. N. O. S. Cf. la bibliographie.

2. En réalité il ne les avait pas restitués tous, car on avait trouvé chez lui 36 volumes (livres de bibliographie, recueils de philosophes classiques, traité de langue syriaque, etc.) qui appartenait à la bibliothèque de la Cour. (G. H. A. II, 25.)

Les Supérieurs s'occupaient de politique et Maendl pouvait en donner une preuve évidente car il avait été chargé, ainsi que le baron Eckeret-Frohnhofer, lors de l'arrivée du Pape à Munich et pendant tout son séjour, d'observer le cérémonial de la Cour et d'indiquer, par écrit et avec des faits à l'appui, quelle influence le Pape pouvait avoir sur les princes, le clergé, la noblesse, les fonctionnaires, la bourgeoisie et les paysans.

Sur la mission mystérieuse de Costanzo à Berlin, Maendl connaissait des détails du plus haut intérêt et fort significatifs : au cours d'une Loge d'Elus tenue dans la maison de Bader sous la présidence de celui-ci, assisté du baron Bassus et du major von Ow et en présence des Seefeld père et fils, de Seau, Montgelas, Savioli, Berger, Zwack, Hertel, Massenhausen, Cosandey, Renner, Gruenberger, Frohnhofer, Werner et Bucher, Bader avait tenu le discours suivant : « Notre Frère Costanzo est en grand danger; nous l'avons, comme le savent tous ceux qui font partie du Chapitre Secret, envoyé avec un traitement mensuel de 200 fl. à Berlin, pour sonder le roi sur ce qu'il dirait à l'occasion d'un certain projet de troc en Bavière. Il devait en même temps chercher s'il y avait des Illuminés à Berlin, quel était leur Système, établir en tous cas le nôtre, nous apporter des grades authentiques, obtenir de notre Mère Loge Royal York qu'elle nous cède une Province s'étendant du Pô à la Save. Costanzo chargé de toutes ces missions s'est adressé à un vrai Maçon, secrétaire particulier du roi. Ce scélérat a tout révélé au roi qui a chassé Costanzo de Berlin en menaçant de l'envoyer à Spandau. Costanzo s'est retiré d'abord dans un bourg à trois lieues de Berlin et, comme nous l'avons invité à continuer les négociations par correspondance, il a été obligé de quitter les Etats prussiens en toute hâte, car le roi parlait de lui faire mettre la tête entre les jambes et maintenant il se trouve à Aix-la-Chapelle, sans argent, et nous sommes trahis. » Savioli, qui était d'ordinaire chargé de la correspondance avec Berlin et Vienne, se prétendant indisposé, Maendl avait dû, sur sa proposition, rédiger deux lettres, la première à Costanzo, où on lui ordonnait de revenir en rompant toutes les négociations avec Royal York, la deuxième à Sonnenfels où on l'informait que le projet de troc était connu en Prusse, que l'on soupçonnait que le roi s'y opposerait et qu'il fallait, en conséquence, se montrer prudent à Vienne. A la suite de cette affaire, Maendl, effrayé d'avoir été mêlé à une intrigue politique de cette importance, avait cessé d'assister aux réunions, soit maçonniques, soit illuminées, mais il savait pourtant que les Illuminés s'étaient moqués du premier Edit d'interdiction, qu'ils avaient continué à se réunir dans différents endroits hors de la ville et avaient organisé des banquets où M^{me} Bader et ses filles avaient dû les servir à table. Plus tard, devenus prudents, ils ne se rassemblaient que la nuit et déguisés en femmes.

Maendl avait été également informé fortuitement d'un crime épouvantable commis par ses anciens frères. Un soir que sa fille était malade, il s'était rendu chez Bader. Il y avait trouvé réunies quinze à dix-huit personnes et il avait entendu dire dans un groupe de trois personnages rassemblés près d'une fenêtre : « La chose a réussi à Deux-Ponts, car, le soir même où on nous a écrit que ce que nous avions envoyé avait fait bon effet, le prince est mort » Il était donc sûr que les Illuminés avaient empoisonné l'héritier présomptif de Deux-Ponts¹. Il savait aussi que l'année précédente les chefs de l'Ordre avaient ordonné aux affidés d'acheter chacun un stylet à l'occasion de la foire, afin de s'en servir dans l'intérêt de l'Ordre, consigne exécutée avec tant d'empressement que la boutique où se vendaient ces armes avait écoulé tout son approvisionnement. Il avait enfin lu une lettre circulant en ville et dans laquelle les Illuminés promettaient de tirer vengeance des commissaires qui avaient informé contre Massenhausen et de tous ceux qui s'étaient fait leurs auxiliaires, en les empoisonnant les uns après les autres au moyen d'une poudre contenue dans une lettre. Aussi l'honnête Maendl était-il d'avis que l'Electeur devait prévenir les princes de Deux-Ponts d'être sur leurs gardes, car, eux disparus, la vie du souverain serait en danger, et il suppliait les commissaires de garder sa déposition secrète, s'ils ne voulaient pas apprendre bientôt sa propre mort².

L'effet de ces prétendues révélations ne se fit pas attendre. L'Electeur se décida à recourir aux mesures les plus rigoureuses contre cette secte abominable. Le 16 août 1787, il faisait publier le rescrit suivant³ : « Plus le peuple s'école et mieux se découvre combien est nuisible et dangereuse pour l'Etat et la religion la secte des Illuminés, si répandue dans nos Etats et au dehors. Il est impossible de prévoir les effets déplorables qui en résulteraient pour la postérité la plus reculée, si on ne s'occupait très sérieusement, pendant qu'il en est temps encore, d'extirper un mal qui sévit avec tant de violence et qui est beaucoup plus redoutable que la peste elle-même. En conséquence, Son Altesse Electorale non seulement réitere par les présentes les défenses contenues dans les précédents Edits, mais, afin de leur donner plus de force, Elle ordonne de procéder au criminel sans distinction de personne, dignités, état ou qualité contre quiconque se laissera recruter dans Ses Etats ou au dehors, pour le recruteur être privé de la vie par le glaive, et le recruté être condamné à la confiscation de ses biens et au bannissement à vie de tous les Etats de Son Altesse Electorale avec serment de n'y jamais

1. La mort subite du fils de Charles-Auguste de Deux-Ponts le 21 août 1784 avait fait courir des bruits d'empoisonnement. Sa disparition faisait de Max-Joseph (le futur roi de Bavière) l'héritier à la fois de Charles-Auguste et de Charles-Théodore.

2. Déposition de Maendl. Polit. Archiv. K. gru. 79. — 3. Engel, 280.

rentrer. Sous les mêmes peines de confiscation et de bannissement sont interdites les Loges Illuminées sous quelque nom qu'elles se dissimulent et l'on aura soin de les soumettre en tous lieux à une rigoureuse surveillance. Seront tenues pour Loges et traitées comme telles les réunions ayant lieu à huis-clos ou de quelque autre façon suspecte dans les hôtelleries ou maisons particulières, et l'on n'admettra pas la vaine excuse donnée habituellement, qu'il s'agit de sociétés honnêtes de bons amis, surtout quand elles se composeront de gens s'étant déjà rendus suspects d'Illuminisme et d'impieété ».

Malgré le ton tragique auquel le gouvernement était monté, il semble avoir, à la réflexion, soupçonné Maendl, déjà une fois condamné à la prison pour dénonciation calomnieuse¹, d'avoir été un trop « bon témoin », et s'être en tous cas rendu compte que les prévenus qu'il avait à sa disposition n'étaient pas les scélérats dont le digne baron racontait les forfaits. Les accusés s'en tirèrent à assez bon compte. Le 9 août, après quatre mois de prison préventive, Massenhausen était révoqué de sa charge et déclaré indigne de servir dorénavant en Bavière. Il est vrai que, comme il commit la maladresse de s'évader dans la nuit du 13 au 14 août avant de connaître la décision de l'Electeur, un mandat d'arrêt fut lancé contre lui le 17, mais c'était là une mesure forcément platonique². Bassus dut se constituer prisonnier en décembre à Munich, pour faire lever le séquestre mis sur ses biens. La commission spéciale chargée par l'Electeur d'instruire son affaire conclut dans son rapport, remis le 18 février 1788, que Bassus était seulement coupable d'avoir conservé des papiers suspects et proposa de le remettre en liberté³. Il fut en

1. Maendl avait accusé, en 1772, le curé d'Aibling d'avoir mal parlé de l'Electeur et de ses conseillers. Le curé, d'abord arrêté, ayant pu prouver son innocence, Maendl avait dû faire un assez long séjour à la prison des Nobles. (Sattler, *Ein Mönchleben*, Ratisbonne, 1808, p. 328.) Un passage de la déposition de Maendl mettant en cause Seinsheim lui avait attiré un vigoureux démenti. Maendl avait raconté que Bader, chargé en qualité de médecin particulier de Seinsheim de faire l'autopsie d'un domestique de celui-ci, poignardé par un certain Pistorius, avait déclaré que la victime n'avait pas reçu de blessure mortelle et que son décès était dû à la syphilis. Maendl en concluait que la Loge avait sauvé un criminel avec la complicité de Bader. Seinsheim établissait que cette histoire était inventée de toutes pièces et que le prétendu mort vivait encore. Il rappelait que l'Electeur avait retiré à Maendl sa clef de chambellan et l'avait révoqué de sa place de conseiller de la chambre tout à la suite de son affaire avec le curé d'Aibling. « Quelle confiance, ajoutait-il, mérite ce parjure sur tous les autres points de sa déposition ? » (Mémoire de Seinsheim : Geheimes Staatsarchiv, Bogen 418).

2. G. H. A. — 3. Wolfram, II, 61.

effet relaxé et la jouissance de ses biens en Bavière lui fut rendue, après qu'il eut donné sa démission de chambellan et signé l'engagement de ne plus reparaitre dans les Etats de l'Electeur et de ne plus avoir aucun rapport avec les Illuminés⁴. Enfin, le 10 mai 1788, Hertel fut à son tour remis en liberté après avoir été prévenu que, s'il se découvrait tôt ou tard qu'il n'avait pas dit la vérité ou s'il était le moins du monde suspect de rester attaché à l'Ordre en paroles ou en actions, il serait arrêté de nouveau et ne serait plus relâché aussi facilement. L'argent qui lui avait été confisqué lui fut restitué en vertu d'un arrêté du 17 mai 1788, déduction faite des frais du procès. Il ne fut plus jamais inquiété et il n'y eut plus d'autres poursuites contre les Illuminés en Bavière⁵.

En revanche, le gouvernement de l'Electeur s'acharna après les Illuminés fugitifs et s'efforça, d'ailleurs sans succès, de remettre la main sur ceux qu'une retraite opportune avait soustraits aux poursuites.

En août 1787, l'Electeur envoya son chambellan le baron de Vieregg, fils d'un de ses ministres, au duc de Deux-Ponts, pour le mettre en garde contre Montgelas que ce prince avait nommé conseiller de légation au département des Affaires Etrangères. Le duc de Deux-Ponts crut donner satisfaction à son oncle en faisant jurer solennellement le 27 août à Montgelas « qu'il renonçait complètement aux relations qu'il avait eues avec les Illuminés, qu'il ne ferait rien en leur faveur ou pour leur défense et s'abstiendrait de toute correspondance avec eux ». Mais Charles-Théodore ne se contenta pas de ce serment. Le 30 août, Vieregg reparut à Deux-Ponts avec une nouvelle mission de l'Electeur, sans pouvoir obtenir la révocation de Montgelas. Le 23 septembre, son père, le ministre, mandait à son collègue du Palatinat, Eisebeck, en lui envoyant copie de la déposition de Maendl : « Depuis le retour de mon fils de Deux-Ponts, on a fait ici de nouvelles découvertes relatives à la secte des Illuminés. L'Electeur ne voulant pas les laisser ignorer à Monseigneur le Duc, c'est par ordre exprès de Son Altesse Sérénissime Electorale que j'ai l'honneur de vous adresser, Monsieur, le protocole ci-joint, dans lequel sont dévoilés les dangereux principes de cette intolérable Société pour l'Etat et la Religion et aussi pour les mœurs. Je vous prie, Monsieur, d'avoir la bonté de remettre en mains propres de Votre Sérénissime Maître ce protocole ainsi que la liste pareillement ci-annexée des membres de cette Secte, qui n'est que trop répandue dans la Bavière. » Les déclarations de Maendl ne firent pas l'effet attendu. Eisebeck répondit simplement que le protocole avait confirmé le duc dans son opinion que toutes les sociétés secrètes devenaient nuisibles à tous les Etats et ne pouvaient y être tolérées et il

1. Engel, 278. — 2. Engel, 343-44.

terminait par cette phrase, où un blâme bien net et des conseils de modération se dissimulaient sous la politesse étudiée de la forme : « C'est d'après ce sentiment que Son Altesse Sérénissime ne peut qu'applaudir au vœu de son Auguste Oncle d'éliminer de la Bavière une institution dont les principes sont au moins équivoques. Elle est persuadée que dans le choix des moyens pour effectuer ce plan S. A. S. E. suivra les voies de sagesse, de bonté et de justice qui lui sont propres. » Cette fois l'Electeur se le tint pour dit et Montgelas continua à jouir paisiblement de la faveur de son nouveau maître¹.

Zwack ressentit également les effets de l'inimitié de l'Electeur. Il est vrai qu'à en croire Montezan son souverain avait contre lui des griefs particuliers et d'ailleurs peu avouables. L'ambassadeur de France écrivait le 28 octobre 1786 : « On assure que l'on a trouvé dans les papiers de M. Zwack un plan qui contenait une histoire très peu flatteuse pour l'Electeur et dont on pensait qu'elle s'établirait comme croyable. » Le 11 novembre 1786 il donnait plus de détails sur cette histoire : « La véritable raison du décret rendu contre M. Zwack est qu'on a trouvé dans les papiers confisqués en son absence des notes détaillées sur la conduite des finances à laquelle il a longtemps travaillé sous les ordres de M. Castell. Il y prouve... que l'archevêque de Salzbourg n'a dépensé que la moitié de la somme énorme qu'on a fait payer à la Bavière, tandis que l'autre moitié a été partagée entre plusieurs ministres, M. de Lehrbach et la caisse des enfants naturels². » Zwack au surplus excita maladroitement la colère de l'Electeur par une vantardise déplacée. Dans sa lettre à l'intendant de Sandersdorf, saisie par la police, il disait : « Je puis vous donner l'agréable nouvelle que je suis entré dans un poste élevé, au service d'un des princes de l'Empire les plus considérés³, avec l'agrément de la Cour de Deux-Ponts et que j'ai reçu de celle-ci l'assurance que sous le prochain gouvernement je recouvrerai ma place de fiscal. Dans deux mois je me rendrai à mon nouveau poste et de là j'irai faire ma cour à Deux-Ponts⁴. » Dans une autre lettre à un ami de Landsbut, également saisie et que Chalgrin cite dans son rapport du 7 mai 1787, il répétait qu'il avait conquis la faveur du duc de Deux-Ponts et du prince Max et qu'à la mort de Charles-Théodore il était assuré de rentrer en Bavière et d'y retrouver tous ses emplois et dignités. Il ajoutait qu'il avait été informé par le ministère de Deux-Ponts de toutes les intrigues secrètes machinées

contre lui et qu'il avait refusé l'offre à lui faite d'entrer au service de l'Empereur⁵.

La Cour de Munich, qui déjà reprochait à celle de Deux-Ponts d'avoir fait bon accueil à Montgelas, sentit vivement ce nouvel affront. Le 29 avril 1787 la duchesse Marie-Anne envoya copie de la lettre de « ce vilain » Zwack à Hohenfels, ministre de Deux-Ponts, en faisant remarquer que l'original écrit de sa main était dans celles de l'Electeur, et elle ajoutait : « Comme je ne puis croire que le duc protège un homme semblable, qui même a voulu le tromper et qui est l'esclave de Sonnenfels, je supposerais plutôt que ce scélérat, par une nouvelle ruse, a voulu faire parvenir lui-même cette lettre à l'Electeur pour mettre la zizanie entre ces deux princes, en se vantant de la protection des princes de Deux-Ponts, et les rendre par là odieux à la nation⁶. »

Il ne semble pas que la Cour de Deux-Ponts ait désavoué Zwack, mais l'évêque de Liège fut moins courageux. Il avait reçu de l'Electeur une protestation véhémement contre la nomination de Zwack à Ratisbonne. « Les Ecrits Originaux, lui avait fait écrire Charles-Théodore, prouvent les efforts de cet archi-illuminé, le second après le fondateur, pour la propagation d'une secte également dangereuse pour la religion, les mœurs et l'Etat. L'Electeur ne peut croire que l'évêque prenne ainsi sous sa protection un sujet qui s'est soustrait par la fuite à l'enquête et à la prison. L'Electeur ne voit pas d'inconvénients à ce qu'il trouve une place dans les Etats de Liège qui sont loin d'ici, mais il ne peut le voir avec indifférence installé dans un endroit situé au milieu des Etats bavares, où il pourrait, de concert avec le général de l'Ordre Weishaupt et d'autres membres de l'Ordre qui se trouvent à Ratisbonne, continuer à être le Provincial de cet Ordre. » L'évêque crut devoir faire droit à cette protestation et Zwack ne reçut pas la place qui lui avait été promise⁷. Au mois de mars 1789, Charles-Théodore, ayant appris qu'il devait passer par Savernheim (Palatinat), donna l'ordre de l'arrêter. Par bonne fortune Zwack renonça au voyage projeté. Le gouvernement bavarois se retourna alors vers le prince de Salm-Kyburg, qui avait nommé Zwack en 1787 directeur de sa chancellerie, puis l'année suivante directeur des apanages des princes de Salm-Kyburg, Salm-Salm, des Wildgraves et Rhingraves et l'avait chargé de suivre à Wetzlar en cette qualité les procès intéressant la maison de Salm. Le 12 avril 1789, Charles-Théodore demandait personnellement au prince de Salm-Kyburg de lui livrer Zwack à son retour de Wetzlar où il se trouvait à ce moment. Le prince y consentit d'abord,

1. Wolfram, II, 44-46. — De même la Cour de Deux-Ponts répondit le 25 août sur un ton ironiquement courtois au prince évêque de Ratisbonne qui lui avait envoyé son mandement du 31 mai contre les Illuminés. (Engel, 370.)

2. Engel, 370. — 3. Zwack espérait être nommé secrétaire de l'ambassade de l'évêque de Liège à Ratisbonne. (du Moulin, 308.) — 4. Staatsarchiv. (Engel, 273.)

1. Polit. Archiv. Wolfram, II, 43. — 2. Wolfram, II, 44. — 3. du Moulin, 309.

puis, sur les instances du prince de Grumbach et des habitants de Kyburg, il finit par refuser¹.

Les ennuis éprouvés par Weishaupt furent plus graves, car le gouvernement bavarois, surtout dès qu'il eut appris que l'ex-professeur d'Ingolstadt était non pas seulement un chef de Loge, mais encore le fondateur de l'Ordre des Illuminés, ne se pardonna pas de l'avoir laissé échapper et fit tout son possible pour s'emparer de lui. Weishaupt, après sa fuite, s'était d'abord arrêté à Nuremberg; il avait ensuite séjourné quelque temps à Altdorf, à Erlangen, s'était rendu à Neuwied, soit qu'il espérait y trouver un emploi, soit pour se rendre compte de l'état de cette Province de l'Ordre², et il était revenu le 25 février³ à Ratisbonne où il s'était fixé définitivement.

Sa présence dans une ville qui, bien que libre d'Empire, se trouvait au milieu des possessions bavaroises parut dangereuse à l'Electeur. Il crut que Weishaupt voulait le défier et rester en communication avec ses affiliés⁴. Le voyage de Fischer, Kaltner, Frauenberg et Drexel à Ratisbonne, les papiers trouvés sur Lang et le fait qu'il était aux côtés de Weishaupt quand il avait été foudroyé confirmèrent ces soupçons. Ordre fut donné le 31 août 1785 au gouvernement de Straubing de faire exercer sur Weishaupt une étroite surveillance afin de pouvoir l'arrêter si, au cours des promenades qu'il faisait souvent aux environs de la ville, il mettait le pied sur le territoire bavarois et de ne pas le relâcher jusqu'à nouvel ordre⁵. En septembre 1785, le conseil aulique de Munich adressa au Sénat de Ratisbonne des observations sur les réunions maçonniques qui se tenaient dans sa ville. En effet Weishaupt pouvait s'y rencontrer avec Sauer (Atila), chancelier de Saint-Emmeran, Speer (Argus), employé à la chancellerie de l'archevêque, et le banquier Frey (Jason). Le Sénat envoya une réponse évasive disant que l'attitude des Francs-Maçons à Ratisbonne ne méritait pas le moindre reproche et qu'il ne savait pas si les personnes nommées dans le memorandum appartenaient à la Franc-Maçonnerie⁶.

Weishaupt ne fut donc pas inquiété, mais le droit d'asile qu'on lui accordait dans la ville d'Empire ne lui donnait pas de quoi vivre. Il avait, après sa fuite, reçu des subsides de divers côtés. Dalberg lui avait envoyé quelque argent⁷. Charles-Auguste de Saxe-Weimar avait, sur la proposition

de Koppe, permis aux frères du grade de Régent de faire une collecte dont le produit avait été envoyé par Bode partie à Weishaupt alors à Nuremberg, partie à sa femme encore à Ingolstadt¹. Mais l'argent qu'il avait reçu avait fini par s'épuiser. D'autre part la mort de la dernière des cinq filles issues de son premier mariage et qui décéda à 14 ans à Ratisbonne lui rendit le séjour dans cette ville encore plus pénible. Surmontant la répugnance que Vienne lui avait toujours inspirée, il s'y rendit en 1786 au milieu de l'été. Le *Journal de Bayreuth* dans une correspondance datée de Vienne, 16 août 1786, annonçait à ses lecteurs : « Le célèbre professeur bavarois Weishaupt, qui pour des raisons connues a dû quitter sa patrie, vient d'arriver ici où il est reçu avec beaucoup de considération. On ne sait pas le vrai but de son voyage, mais on suppose qu'on saura retenir parmi nous cet excellent professeur de droit canon². » Pourtant Weishaupt ne réussit pas à trouver une chaire, malgré la réclame que lui faisaient ses amis; une tentative pour le faire nommer à l'Université d'Iéna échoua également³ et il dut revenir à Ratisbonne. Il y vécut tranquille quelques mois, puis l'Electeur reprit ses projets d'enlèvement. On envoya à Stadthof, village situé de l'autre côté du Danube en face de Ratisbonne, un espion chargé de chercher le moyen de surprendre Weishaupt chez lui sans attirer l'attention. Le premier lieutenant Lorenzer, auquel avait été confiée cette honorable mission, mandait le 19 août 1787 que l'ex-professeur Weishaupt demeurait chez le savonnier Stadler, au Engelsberg au deuxième étage⁴. A ce moment le bruit se répandit à Ratisbonne que la Cour de Munich allait faire une démarche auprès du Sénat pour obtenir l'extradition de Weishaupt et le corps municipal, craignant de se brouiller avec son puissant voisin, n'était pas médiocrement embarrassé de la conduite à tenir en cette circonstance.

Weishaupt, dans ce pressant besoin, eut recours à l'appui du duc Ernest de Gotha. Dès qu'il avait décidé de quitter la Bavière, il avait songé à se ménager la protection de ce prince dont il connaissait les tendances libérales. Le 2 février 1785, il lui avait envoyé copie du rescrit de l'Electeur ordonnant de lui demander des explications sur sa proposition d'achat de Bayle et de

1. Gotha. — Avec une rare délicatesse le duc recommandait d'effectuer l'envoi de telle sorte que les deux bénéficiaires ignorent les noms de leurs bienfaiteurs. D'ailleurs Charles-Auguste suivait avec grande attention les poursuites. Il écrivait le 4 décembre 1785 à Bode : « Faites-moi donc le plaisir de demander à nos Frères Illuminés des renseignements sur la révocation du président de Chambre Birber à Fulda. Je voudrais connaître les détails et savoir ce qu'est cet homme qui fait partie de notre Société, afin de pouvoir juger les gens qui l'ont renversé. » (Gotha.)

2. Engel, 228. — 3. Note de Caroline Weishaupt sur son père. *Forschungen ur Kultur und Literaturgeschichte Bayerns*, vol. 5, 1897.

4. Geh. Staatsarchiv. Engel, 230.

1. Kleinschmidt: *Karl Théodor, Fried. zu Salm u. Fr. X. Zwach. Neus Heidelberger Jahrbuch*, 1897.

2. Nous savons que Neuwied abritait une colonie Illuminée nombreuse et influente. Weishaupt disait, en parlant de ce voyage : « L'Éloignement ne m'empêchera pas d'agir et ce n'est pas sans raisons que je me rends dans ces contrées. » (Lettre à Fischer du 9 août 1785, N. O. S., 1, 228.)

3. O. S., 405. — 4. *Apologie*, 50. — 5. *Apologie*, 50; Staatsarchiv, Engel, 213. — 6. G. H. A. et Wolfram, II, 34. — 7. Lettre de Fiad à Zschokke. Engel, 390.

Richard Simon; il ajoutait qu'il était au milieu de mille dangers et que, s'attendant à tout instant à être arrêté, il prenait congé de lui, lui recommandait sa femme et ses enfants et il le pria, au cas où il voudrait lui écrire pour l'encourager ou lui donner des conseils, d'adresser ses lettres à M. Dobel, capitaine au régiment de Deux-Ponts à Ingolstadt¹. Le 19 février Weishaupt écrivait encore de Nuremberg au duc pour lui annoncer sa fuite qu'il représentait comme une retraite triomphale : sa démission et son départ avaient fait sensation ; les étudiants, qui avaient pour lui une affection et une estime extraordinaires, avaient été prêts à faire du tumulte à l'Université ; une foule considérable l'avait accompagné à son départ et beaucoup d'habitants lui avaient offert de l'argent. Sa femme, qui relevait de couches, était la plus à plaindre mais « par bonheur » le nouveau-né était mort au bout de huit jours. Pour lui il n'avait plus d'espoir qu'en Dieu et dans le duc et il irait peut-être à Gotha pour se jeter à ses pieds². Le duc avait répondu à cet appel indirect en envoyant, le 14 avril 1785 à Weishaupt, un brevet de conseiller aulique accompagné du billet suivant : « Recevez pour le moment, mon très cher conseiller aulique, ce léger témoignage de ma parfaite estime et de ma sincère amitié. Considérez-le comme une preuve de la part très vive que je prends à vos malheurs, et soyez persuadé que j'aurai à cœur de veiller à l'avenir sur votre tranquillité et sur votre bonheur. Puissent ces lignes contribuer à rendre votre situation plus supportable et vous convaincre de la sincérité des sentiments avec lesquels je resterai toujours votre affectionné duc Ernest³. »

En apprenant le danger véritable qui menaçait Weishaupt, le duc résolut de tenir sa promesse. Pour le mettre à l'abri des entreprises du gouvernement bavarois il l'attacha à son ambassade de Ratisbonne. Le 11 août 1787, il ordonnait à son ministre d'admettre Weishaupt dans sa chancellerie et ses archives et de lui faire prêter serment⁴. Bien que Weishaupt fût seulement autorisé à prendre connaissance des documents, exception faite pour ceux concernant les affaires religieuses de l'Empire ou les privilèges de la religion évangélique, et à en faire des extraits « pour développer ses connaissances des affaires de la Diète Impériale et devenir plus capable de nous rendre service », cette mesure lui donnait une sorte de position officielle près de l'ambassade. La légation de Gotha, de concert avec de Ompteda (Andronicus Rhodius en Illuminisme), ministre de l'Electeur de Brunswick, fit savoir au Sénat de Ratisbonne que Weishaupt était dorénavant effectivement au service du duc de Saxe-Gotha-Altenbourg⁵. Pourtant le Sénat n'était pas encore rassuré. Il fit représenter, le 25 août 1787, au duc Ernest que, la position de Weishaupt

restant équivoque, la ville ne pourrait pas refuser en toute sécurité son extradition au cas où l'Electeur l'exigerait et qu'elle ne se souciait pas d'irriter ce dernier. Le Sénat conseillait donc au duc d'éloigner Weishaupt avant que l'Electeur eût formulé sa demande d'extradition. Le duc riposta le 31 août que Weishaupt était réellement employé aux affaires de la légation et relevait uniquement de lui d'après les lois de l'Empire et les privilèges des ambassades⁶ ; mais au même moment la légation de Gotha apprenait que Lorenzer devait s'emparer de la personne de Weishaupt moyennant une « douceur » de cent ducats. Weishaupt quitta en toute hâte Ratisbonne, avec le concours discret du Sénat⁷ très aise de sortir ainsi d'embaras, et le fugitif se rendit à Gotha. Le duc était absent de sa résidence. Le pauvre Weishaupt, qui se figurait toujours avoir Lorenzer à ses trousses, ne se crut pas encore en sûreté et resta pendant trois jours caché dans une cheminée chez une M^{me} Mackler dans la Grosse Siebleberstrasse. De vagues indications dans les documents contemporains semblent indiquer qu'il y eut vraiment à ce moment un complot pour s'emparer de lui⁸.

L'Electeur avait très mal pris l'intervention du duc Ernest en faveur de Weishaupt. Il lui avait fait écrire, le 9 août 1787, pour protester contre la protection accordée à « ce scélérat qui, comme pour nous défer, a eu l'audace de s'établir en un lieu situé au milieu de nos Etats ». Il se déclarait décidé à demander son extradition et manifestait l'espoir que le duc renoncerait à le protéger plus longtemps⁹. Le duc répondit le 29 août 1787 que Weishaupt lui avait été recommandé par des personnes estimables comme un homme éclairé et riche en connaissances et que, Weishaupt ayant reçu un emploi à la chancellerie de sa légation à Gotha, le Sénat de Ratisbonne n'avait aucune juridiction sur lui. Si l'Electeur pouvait établir que Weishaupt avait commis quelque délit étant à son service ou s'il faisait connaître des faits pouvant servir de base à une action judiciaire, le duc ne manquerait pas de faire instruire contre lui et de lui infliger, en cas de culpabilité, la peine qu'il aurait méritée, mais il refusait de le livrer¹⁰. L'Electeur envoya, le 6 septembre 1787, un long mémoire pour prouver que Weishaupt était convaincu d'inceste, d'infanticide et de lèse-majesté et il déclarait qu'aucune protection étrangère ne pourrait empêcher son gouvernement de s'emparer du criminel là où il pourrait le saisir et d'en faire justice sans réquisition spéciale¹¹. Le duc ne se laissa ébranler ni par des accusations qui, ainsi que nous le verrons bientôt, n'étaient pas tout à fait sans fondement, ni par le ton menaçant de Charles-Théodore et, pour mettre fin à une affaire qui s'éternisait, il se con-

1. Gotha. — 2. Gotha. — 3. G. H. A., non coté. — 4. Engel, 230. — 5. Engel, 231.

1. Engel, 234. — 2. Thory, *Acta Latomorum*, p. 172. — 3. Engel, 236. — 4. *Ibid.*, 231. — 5. Gotha et Engel. — 6. Engel, 238.

tenta d'accuser réception de la communication en ajoutant qu'il ne pourrait répondre aux menaces qu'elle contenait d'une façon conciliable avec la parfaite estime qu'il désirait toujours témoigner à l'Electeur¹.



L'apparition des *Ecrits Originaux* avait prouvé à Weishaupt qu'il lui fallait songer à sa propre défense et renoncer à l'anonymat. La publication de sa correspondance faisait cesser toute équivoque et dépouillait l'Ordre des Illuminés du mystère dont il avait pu continuer à s'envelopper jusqu'alors. Le jour cru de la réalité révélait tout ce que l'entreprise avait eu de mesquin; il montrait à plein les querelles, les petitesse, les vues extravagantes ou présomptueuses des protagonistes. Weishaupt se rendit compte de l'effet défavorable que cette publication pouvait faire sur l'esprit du public. Le professeur Will, accusé dans une lettre de Spartacus, que reproduisaient les *Ecrits Originaux*, d'avoir volé une montre, avait déposé une plainte en diffamation contre Weishaupt et Hoheneicher, auteur de l'inculpation². Weishaupt se vit forcé de lui faire publiquement réparation d'honneur en déclarant que les bruits répandus par les ennemis de Will avaient été reconnus faux et que le frère Agrippa avait quitté l'Ordre de son plein gré³. Il comprit que le ton superbe affecté jusqu'alors n'était plus de mise et il se résigna à plaider les circonstances atténuantes. Dans deux brochures intitulées l'une : *Introduction à mon Apologie* et l'autre : *Remarques sur quelques Ecrits Originaux*⁴, il présenta sa défense avec une habileté parfois peu scrupuleuse, une argumentation souvent très faible et en dessinant quelques retours offensifs contre ses ennemis.

Il jetait la suspicion sur l'authenticité des documents imprimés : la perquisition avait été faite irrégulièrement et les papiers saisis étaient restés, avant d'être publiés, six mois entre les mains des commissaires hostiles aux Illuminés. Non seulement ils avaient été confisqués en l'absence de l'intéressé, en l'absence de tous témoins légaux nécessaires et sans qu'il en eût été dressé sur place un état régulier, mais encore ils avaient circulé pendant plusieurs mois par plusieurs mains ennemies sans avoir été soumis à Weishaupt ou à leurs auteurs pour en être reconnus. Les auteurs du

Premier Avertissement n'avaient pas craint de faire imprimer de fausses lettres de lui et c'étaient les auteurs mêmes de ces faux qui avaient été chargés d'examiner et de trier les documents des *Ecrits Originaux*. Weishaupt déclarait donc faire les plus expresses réserves sur l'exactitude des reproductions, sur les omissions, les altérations volontaires ou involontaires qui avaient pu se produire, d'autant plus que les copies n'avaient pas été collationnées avec l'original et que les notes révélant de la haine et du sarcasme. Pourtant il reconnaissait comme authentiques, du moins dans les grandes lignes, les lettres qui lui étaient attribuées. Au sujet des documents mêmes, il faisait remarquer que les *Ecrits Originaux* ne contenaient que des lettres confidentielles, des opinions privées, chose que la loi ne poursuivait pas; que des passages isolés du contexte ne signifient rien; que les lettres ne représentaient qu'une petite partie du tout et qu'il aurait fallu connaître l'ensemble pour pouvoir porter un jugement fondé.

Sur les faits mêmes de la cause il fallait, d'après lui, distinguer trois points : ce que les documents ne prouvaient pas, ce qu'ils paraissaient prouver, mais en réalité ne prouvaient pas, ce qu'ils prouvaient réellement. En premier lieu, ils ne justifiaient aucune des accusations de haute trahison, de rébellion, d'attentat contre la maison des Wittelsbach, d'intrigues autrichiennes, d'athéisme, de sodomie et d'empoisonnement lancées contre les Illuminés. En second lieu, aucun des faits graves qu'ils semblaient révéler ne résistait à l'examen. Les recettes de la Cabala Major étaient sans valeur et Weishaupt savait pertinemment que la recette pour la fabrication de l'Aqua Tofana, jalousement gardée aux Archives Secrètes, consistait à distiller la graisse d'un jeune porc préalablement nourri d'arsenic⁵. La collection de cachets avait été faite par le frère de Zwack, par pure curiosité. La proposition de créer un Ordre de jeunes filles était un projet en l'air et rien ne prouvait qu'il eût été soumis à l'Ordre. L'idée n'était pas d'ailleurs défendable, mais peut-être Zwack avait-il pensé au P. de la Chaise servant d'entremetteur à Louis XIV ou aux Ordres de chevalerie féminine du temps des croisades où des masses de jeunes filles et même de nonnes suivaient les troupes, armées de pied en cap, et employaient le repos nocturne à faire des recrues pour l'avenir. La lettre de Zwack sur le suicide était copiée dans le *Werther* de Goethe⁶.

1. Cette préparation, qui avait au moins le mérite de la simplicité, avait été inventée par Cagliostro et devint célèbre au moment des démentis du charlatan sicilien avec le gazetier Théveneau de Morande, à Londres, en 1786.

2. Dans une lettre ouverte adressée de Wetzlar à Weishaupt, le 20 mai 1787 et imprimée sous le titre de : *Appendice aux Ecrits Originaux de l'Ordre des Illuminés (Anhang zu den Original Schriften des Illuminaten Ordens)*, Zwack confirmait les déclarations de Weishaupt sur tous les points qui l'intéressaient personnellement. Il ajoutait que le plan d'un Ordre de femmes lui avait été inspiré par l'Ordre des Mopes et qu'il l'avait jeté sur

1. Gotha. — 2. *Freimaurer Zeitung*, n° 43, Neuwied, 28 mai 1787. — 3. *Einfleitung zu meiner Apologie*, note.

4. *Einfleitung zu meiner Apologie*, para sous son nom, vers Pâques 1787, car une brochure justificative de Zwack, datée du 30 mai 1787, s'y réfère explicitement. — *Bemerkungen ueber einige Original Schriften* parut quelque temps après l'*Einfleitung*, celle-ci s'y trouve en effet citée en deux endroits.

Weishaupt employait dans ses lettres le mot de « conquérir » en parlant des acquisitions de livres, ce qui est autre chose que voler et d'ailleurs les moines donneraient toutes leurs bibliothèques pour pouvoir garder leurs tonneaux de bière et de vin. Weishaupt, il est vrai, avait songé à tirer de l'argent des pamphlets, mais ce projet n'avait jamais été réalisé car les interrogatoires rigoureux auxquels avaient été soumis Kraetz et Wolf à Munich, les perquisitions infructueuses, les questions posées à Winkopp à Mayence avaient prouvé l'innocence des Illuminés à cet égard.

Ce que prouvaient les *Écrits Originaux*, c'est que Weishaupt, et il le reconnaissait sans honte, était le fondateur de cette Société si décriée, c'est qu'elle n'avait eu ni origine suspecte, ni puissance effrayante, ni revenus formidables, c'est qu'en un mot la montagne accouchait d'une souris. Ils prouvaient encore que le gouvernement bavarois n'avait pas eu en mains de preuves justifiant les mesures rigoureuses prises en général ou en particulier contre quelques membres d'une honnêteté inattaquable; enfin ils établissaient que les dénonciateurs avaient édifié un amas de calomnies sur de simples suppositions, sur des propos inconsidérés de membres isolés, vaniteux et non formés, en dénaturant, avec une préméditation malveillante, les grades qu'ils connaissaient.

Les *Écrits Originaux* prouvaient aussi, il est vrai, que les fondateurs de l'Ordre avaient eu des opinions aventureuses en politique et en religion, mais parce que les premiers statuts de la Société étaient basés sur des principes en partie faux et dangereux. Cela Weishaupt ne faisait pas difficulté de le reconnaître, mais ces constatations ne prouvaient rien contre l'Ordre des Illuminés poursuivi et dissous en 1784, car elles ne s'appliquaient qu'à la première période de son histoire, à une époque de tâtonnements où Weishaupt et ses amis avaient des opinions fort radicales dont une maturité plus grande les avait bientôt affranchis. Pourtant, dès le début, leurs intentions avaient été les plus pures et les plus désintéressées. L'Ordre, tel que le faisaient connaître les *Écrits Originaux*, était moins une Société réelle qu'un essai, une expérience, une école, où devaient se former des hommes capables un jour de fonder une association parfaite, répondant aux besoins et à l'attente de l'humanité.

Si Weishaupt avait songé à employer des moyens suspects, à qui en incombait la responsabilité, sinon à ses anciens maîtres, car que prouvaient les *Écrits Originaux*, sinon qu'un homme dirigé dès sa plus tendre jeunesse par les Jésuites et qui n'a pas, par conséquent, eu toujours sous les yeux les

le papier sans songer à en parler à Weishaupt ou aux Aréopagites. Les « portraits des demoiselles de Mannheim » était un libelle, paru en 1783 ou 1784, qui se trouvait parmi les papiers de la femme de Zwack.

meilleurs modèles de vertu, qui par exemple a entendu louer saint Crépin d'avoir volé du cuir pour en faire des souliers aux pauvres, peut avoir l'idée de garder pour lui, dans l'intérêt général, un livre qui ne lui appartient pas. Ils prouvaient que l'éducation des disciples de Loyola laisse des traces fâcheuses et indélébiles, en rendant leurs élèves incertains sur l'application des règles de morale et en les poussant à leur donner des interprétations jésuitiques. Si Weishaupt avait conçu un si vaste plan avant que sa raison et ses facultés fussent assez développées pour lui permettre de le réaliser, la faute n'en était-elle pas aux gouvernements qui n'ont jamais connu l'art de mettre chacun de leurs sujets à la place qui convenait le mieux à ses capacités et lui aurait permis de développer son activité d'une façon utile? Certes Weishaupt avait pu laisser échapper dans des lettres confidentielles des expressions regrettables pour lesquelles il faisait publiquement amende honorable, mais c'est qu'il cédait alors aux impulsions d'un cœur brûlant pour le bien et que chaque homme a ses moments d'irréflexion où les sens entraînent sa raison et lui inspirent des pensées qu'il repoussera de lui-même, peut-être une heure après, quand son esprit aura repris son équilibre. Il est vrai qu'il avait incliné un moment au naturalisme et au matérialisme, mais son *Système de l'Idéalisme* conçu dès 1780, ainsi que le prouvait une lettre de lui du 26 mai 1781 reproduite dans les *Écrits Originaux*¹, démontrait qu'il était tellement revenu à cette époque de ces théories coupables, qu'il y établissait une nouvelle preuve de la Révélation. Par suite il n'était pas douteux que dans l'intervalle le *Système* tout entier avait dû être forcément modifié et que les lettres publiées ne pouvaient s'appliquer qu'aux débuts de cette institution, à une époque où elle était encore dans l'enfance et nullement à son âge mûr. En effet le *Système* avait été refondu complètement en 1783 et, pour le prouver, Weishaupt se déciderait peut-être un jour à publier tous les cahiers des grades pour démontrer en même temps qu'il avait complètement renoncé à son entreprise.

Weishaupt ne fut pas long à tenir sa promesse. Quelque temps après l'*Introduction à mon Apologie* paraissait *Le Système amendé des Illuminés avec tous ses grades et toute son organisation*². Cette œuvre dédiée « au monde et à la race humaine » devait prouver que l'auteur avait complètement renoncé à continuer son œuvre³ et que le gouvernement bavarois avait dissous l'Ordre des Illuminés justement au moment où son auteur, assagi par les années et l'expérience, était en train de lui donner un tout autre caractère.

1. p. 379. — 2. *Das verbesserte System der Illuminaten mit allen seinen Graden und Einrichtungen*. — 3. Préface, p. 10.

C'était en effet quelque chose de tout nouveau qu'apportait ce volume de plus de 400 pages, et il n'y avait presque rien de commun entre la Franc-Maçonnerie Illuminée et ce Système amorphe divisé arbitrairement en huit grades, sans cérémonies, sans signes de reconnaissance, sans règlements particuliers et qui ressemblait plutôt à un cours de philosophie en huit leçons qu'au plan d'une société secrète. Malheureusement pour la sincérité de Weishaupt, il est impossible de considérer ce prétendu Système comme autre chose qu'une supercherie destinée à égarer l'opinion publique en lui présentant un document forgé pour les besoins de la cause. Tout prouve en effet que le *Système amendé* fut écrit précipitamment après la disparition de l'Ordre. Il semble, il est vrai, qu'il y avait eu des tentatives faites pour modifier les grades de la Franc-Maçonnerie Illuminée au moment de la grande querelle de Weishaupt et de Knigge. Nous savons que Weishaupt avait rédigé pour le grade d'Illuminatus Dirigen une nouvelle allocution et fait quelques modifications de détail. Nicolai dit avoir appris en avril ou mai 1784¹ de bonne source qu'un certain nombre d'Illuminés instruits et protestants pensaient sérieusement à opérer une refonte générale des grades de façon à en éliminer tout ce qu'ils avaient de trop particulièrement destiné aux catholiques. Ils devaient apporter de nombreuses modifications à l'organisation tout entière qui serait rendue plus apte à atteindre le but poursuivi et plus appropriée à la façon de voir des protestants. Ils espéraient que Weishaupt n'insisterait pas pour le maintien du grade de Prêtre et qu'en tous cas la question serait étudiée lors de la réforme générale projetée². D'autre part il est indéniable que les idées de Weishaupt avaient évolué, que, du matérialisme et de l'athéisme puisés dans la lecture des Encyclopédistes, il était passé à l'optimisme spiritualiste de Leibnitz, ainsi qu'en témoignent ses essais philosophiques imprimés à cette époque (*Materialisme et Idéalisme, Théorie du bonheur, Apologie du mal et du plaisir*) et qu'il avait pensé à communiquer aux adeptes des doctrines plus orthodoxes dans les deux grades des futurs Mystères³, ainsi qu'un plan d'après lequel les sciences citées dans les Statuts des Minervaux devaient être enseignées⁴. Il avait commencé à rédiger ces cahiers, car il avait songé un moment à les soumettre à l'Electeur⁵.

Seulement Hertel ajoute que les Mystères n'ont jamais été réalisés¹, et, si Nicolai a vu quelques brouillons des nouveaux grades, il n'a jamais appris que la réforme projetée ait été complètement effectuée et il ne sait pas si les réformateurs avaient obtenu le concours de Weishaupt, s'ils avaient même songé à le solliciter². Ainsi les projets de refonte ou de remaniement des grades Illuminés étaient restés des projets jusqu'au moment des poursuites et les affirmations contraires de Weishaupt sont démenties par des témoignages précis et des faits. Weishaupt prétend, dans sa préface au *Système amendé*, qu'il avait rédigé quelques-uns de ces grades avant son départ d'Ingolstadt et qu'il les avait communiqués à quelques membres de l'Ordre en Bavière³. Il ajoute que son explication de l'origine du mal, donnée dans la quatrième classe et qui se trouve également dans son *Apologie du plaisir*, avait été exposée par lui en cours public, qu'enfin une œuvre aussi considérable que le *Système amendé* n'aurait pu être composée en quelques mois. Il faut remarquer sur le premier point qu'il ne nomme point ceux des membres auxquels il distribua ces grades, dont, en outre, on ne trouve pas trace dans la correspondance imprimée ou inédite, et qu'en tous cas, si ces quelques grades étaient prêts depuis quatre ans, les autres ne l'étaient pas avant les poursuites et par conséquent avaient été inventés après la disparition définitive de l'Ordre, si solennellement affirmée d'autre part. En second lieu, il y a quelque ridicule à prétendre que ce qui avait fait l'objet d'un cours public pût être enseigné dans une société secrète et que son chef vint murmurer comme un secret à l'oreille des adeptes ce qu'il avait prêché depuis longtemps sur les toits. Quant au troisième argument, Weishaupt montre trop de modestie. En effet ce n'était qu'un jeu pour lui d'écrire dans les quelques mois qui se sont écoulés entre la publication des *Ecrits Originaux* et celle du *Système amendé*, un ouvrage composé de pièces et de morceaux et qui ne lui a pas demandé un grand effort d'imagination.

Mais ce qui est décisif c'est : 1^o le témoignage de Knigge qui déclare

1. Interrogatoire de Hertel du 26 mai 1787.

2. Ce qui rend en outre le témoignage de Nicolai très suspect, c'est que, d'après lui, les savants protestants qui auraient entrepris de réformer l'Illuminisme étaient les amis les plus intimes de Lavater et il prend texte de ce prétendu fait pour argumenter pendant 45 pages contre le pasteur de Zurich, dans lequel il voyait, comme on sait, un complice ou une dupe des jésuites. Il semble qu'ici encore la passion religieuse a obscurci le jugement de Nicolai et lui a fait interpréter, au gré de sa manie, des bruits sans consistance.

3. On trouve dans les papiers Illuminés de B. U. M. (C. 38-80), un cahier intitulé : *Ideen ueber das Wesen u. Einrichtung einer geheimen Gesellschaft, Unterricht fuer die Mitglieder des 1^{er} Grades* qui reproduit exactement le cahier contenu dans le *Système Amendé*. (15-88). Mais, peut-être est-ce une copie du livre et dans le cas contraire l'existence de ce document prouverait tout au plus que Weishaupt avait rédigé un nouveau cahier mais non qu'il eût mis sur pied tout le *Système amendé* avant les poursuites.

1. *Off. Erkl.*, 41. — 2. *Ibid.*, 78. — 3. Interrogatoire de Hertel du 26 mai 1787.

4. D'après l'*Introduction à mon Apologie* (p. 13), l'*Apologie du mal et du plaisir* devait, particulièrement la 5^e partie, former l'objet de l'enseignement donné dans la première classe des Mystères. L'essai sur le *Matérialisme et l'Idéalisme* devait être enseigné dans leur seconde et dernière classe.

5. Weishaupt à Hertel, 16 déc. 1784, N. O. S., 223. — Dans le premier de ces deux grades il avait inséré une histoire du développement de la race humaine qu'il trouvait mieux réussie que celle contenue dans l'allocution du grade de Prêtre (*Nachtrag zur Rechtfertigung*, p. 71).

dans ses *Derniers Eclaircissements*¹ : « Je dois dire que l'ouvrage publié par M. Weishaupt sous le titre de *Verbessertes System* contient des cahiers qui me sont complètement inconnus et qui n'ont pas été distribués aux Illuminés tant que j'ai fait partie de cette Société (c'est-à-dire jusqu'au 1^{er} juillet 1784); 2° le fait que Weishaupt dans sa lettre du 2 février 1785 aux Aréopagites² énumérant ce qu'on doit montrer à l'Electeur ne parle pas des nouveaux grades du *Systeme amendé* dont on aurait pu au moins présenter les parties rédigées, ce qui aurait évité les modifications prescrites par Weishaupt et dont la découverte aurait pu être si périlleuse, tandis que les grades cités dans cette même lettre : Illuminatus Minor, Illuminatus Dirigens, Priestergrad ne figurent pas dans le *Systeme amendé*; 3° la constatation qu'il n'y a trace des grades du *Systeme amendé* ni dans la *Lettre à Utzschneider*, ni dans l'*Histoire des Poursuites* et qu'au contraire ces deux ouvrages reproduisent textuellement sous son ancienne forme l'Illuminatus Minor, si profondément remanié dans le *Systeme amendé* que seuls quelques passages en sont conservés, sans que le nom d'Illuminatus Minor, non plus que les autres désignations habituelles des grades, y soient seulement cités. Enfin, même dans l'*Apologie des Illuminés*, publiée en 1786, on ne trouve aucune trace du *Systeme amendé*, quoiqu'il eût pu fournir une réponse si commode aux accusations. De tous ces faits, il ressort avec évidence que Weishaupt n'a pas dit la vérité quand il a affirmé que son *Systeme amendé* était la nouvelle forme que son Ordre avait reçue dès 1783. La vérité c'est que le grade d'Illuminatus Minor, qu'il avait publié pour prouver l'innocence de la Société, ayant causé du scandale et que l'apparition des *Ecrits Originaux* ayant confirmé cette mauvaise impression, Weishaupt fabriqua hâtivement un *Systeme* édulcoré avec les matériaux hétérogènes qu'il avait sous la main, sans se rendre compte que cette improvisation ne pouvait tromper que les lecteurs mal informés³.

L'apparition du *Supplément aux Ecrits Originaux* força Weishaupt à reprendre la plume pour écrire deux autres mémoires défensifs. Les nouvelles révélations apportées par cette seconde partie de sa correspondance le mettaient définitivement en fort mauvaise posture devant l'opinion. Non seulement le public était mis au courant des démêlés de Weishaupt avec Knigge et pouvait lire les lettres furibondes de ce dernier, mais encore il apprenait que l'homme qui avait voulu s'ériger en professeur de morale avait commis, d'intention sinon de fait, un de ces actes que les plus indulgents qualifient de criminels. Le fondateur de l'Ordre des Illuminés n'était plus seul en cause, mais bien

l'homme lui-même dont la réputation et même l'honneur se trouvaient compromis. Pour sauver l'une et l'autre, Weishaupt écrivit sa *Courte justification de mes intentions*¹ qui, par le mode d'argumentation, est bien le plus extraordinaire de tous ses plaidoyers.

« Avez-vous réfléchi aux conséquences que peut avoir votre acharnement à me noircir, disait-il gravement au gouvernement bavarois, ne voyez-vous pas que vous faites œuvre mauvaise en révélant à la foule les faiblesses d'un homme qui a pu parfois se tromper mais n'a jamais voulu que le bien de l'humanité, que vous risquez d'amener les hommes à douter de la vertu, d'encourager leur penchant pour la médisance et la calomnie en leur montrant que les meilleurs d'entre eux ont leurs défauts ? La méfiance contre tout ce qui est bon va augmenter parmi les hommes ; on voudra découvrir un hypocrite dans tout professeur de vertu et flairer la tromperie dans toute institution morale, et, pour porter ce jugement, on citera mon exemple. Plus d'un homme qui était en voie de devenir meilleur reviendra sur ses pas ; il doutera du pouvoir et de la réalité de la vertu, de la possibilité de se perfectionner, s'abandonnera à la paresse ou même s'alliera au vice dans l'intérêt de son repos². » C'est pour éviter que la légèreté du gouvernement bavarois n'ait d'aussi funestes conséquences que Weishaupt entreprend encore une fois de se défendre et de démontrer qu'aucun des motifs vulgaires qui d'ordinaire inspirent les actions des hommes ne l'a guidé dans son entreprise. Il n'a cherché ni la vie facile, ni le repos, ni la volupté ou les plaisirs sensuels, car il lui est arrivé de vivre pendant dix-huit mois uniquement de lait et de fruits ; ni l'honneur ou la gloire, puisqu'il était inconnu à la plupart des membres de l'Ordre ; ni la puissance personnelle, étant l'esclave de sa Société et, s'il a voulu être le maître, comme semble le prouver son Instruction aux Provinciaux, c'était dans l'intérêt de la vertu ; ni l'or ni la richesse, puisqu'ayant pu faire des mariages riches il les avait refusés et avait été obligé d'emprunter 30 florins à la caisse de l'Ordre afin de faire enterrer sa bonne vieille mère. Si dans son *Systeme amendé* il a tant parlé de la raison et si peu de la religion chrétienne, c'était afin de rendre celle-ci plus acceptable pour les gens qui pensent. Son enseignement ne porte ce vêtement philosophique que pour se ménager un meilleur accueil auprès des gens du monde, pour prouver que la raison même comble le précipice qui sépare le déisme de la révélation³. Ainsi Weishaupt est un homme désintéressé, un chrétien sincère et il le tient pour prouvé. « Une seule tache, qui accuse plus de faiblesse que de méchanceté, peut-elle infirmer tout ce qu'il

1. p. 96. — 2. N. O. S. 204.

3. L'imposture de Weishaupt fut dénoncée et prouvée dès 1794 par l'auteur anonyme de l'*Histoire critique des Grades Illuminés*.

1. *Kurze Rechtfertigung meiner Absichten*. — 2. p. 19. — 3. p. 43.

vient de dire, enlever toute force à ses arguments et mettre à néant toute une vie d'innocence ? »

A vrai dire cette tache était assez noire et il n'est pas douteux que Weishaupt n'ait écrit toute sa brochure pour tenter de l'effacer. Le *Supplément aux Ecrits Originaux* reproduisait³ la lettre suivante qu'il avait adressée le 13 août 1783 à Hertel : « Il faut que je vous confie enfin sous le sceau du secret une affaire de cœur qui m'enlève tout repos, me rend incapable de rien faire et me met au désespoir. Je suis en danger de perdre mon honneur et ma réputation (*sic*) qui me donnaient tant d'influence sur nos gens. Pensez donc, ma belle-sœur est enceinte. Je l'ai envoyée à Euriphon à Athènes pour qu'il sollicite à Rome une dispense qui me permette de l'épouser. Vous voyez combien il est important que la réponse soit favorable et qu'on ne perde pas un instant, car chaque minute a son prix. Mais que ferai-je si la dispense n'est pas accordée ? Quel dédommagement puis-je donner à une femme envers laquelle mes obligations sont infinies ? Nous avons déjà tenté différents moyens pour amener une fausse couche. Elle-même était décidée à tout. Mais Euriphon est trop timide (*sic*) et je ne vois pas d'autre expédient (*sic*). Si j'étais sûr de la discrétion de Celse, il pourrait me tirer d'affaire, il me l'a promis il y a trois ans. Parlez lui en, si vous croyez qu'il y ait quelque utilité à le faire. Je ne voudrais pas que Caton fût mis au courant de cette histoire, parce qu'alors tous ses amis la sauraient. Si vous pouvez me sortir de là, vous me rendrez la vie, l'honneur, le repos et mon autorité. Sinon, je vous le dis, je recourrai à quelque moyen désespéré, car je ne peux ni ne veux être déshonoré. Je ne sais quel diable m'a tenté, moi qui ai toujours été sur ce point extrêmement prudent. Pour le moment tout est encore tranquille. Personne n'en sait encore rien hors vous et Euriphon. Il serait encore temps d'essayer quelque chose, car nous ne sommes qu'au quatrième mois et le plus terrible c'est que je suis passible des tribunaux. C'est là ce qui rend nécessaire un effort (*sic*) suprême et la résolution la plus audacieuse. Adieu, vivez plus heureux que moi et pensez aux moyens qui pourraient me sortir d'embarras. »

La publication de cette lettre avait gravement compromis Weishaupt non seulement auprès des gens jusqu'alors indifférents, mais même de quelques-uns de ses amis⁴. On en parlait beaucoup dans toute l'Allemagne. Les Maçons, craignant que cette faute individuelle ne fût exploitée contre leur Société, condamnaient Weishaupt sans réserve. Ils insistaient sur cette circonstance révoltante que le père lui-même était l'auteur de l'infanticide et, tout en distinguant entre l'Ordre et son fondateur, déclaraient que ce der-

nier devait être mis au ban de la société⁵. Les Illuminés, furieux qu'il eût ainsi prêté le flanc à leurs ennemis, faisaient éclater leur indignation et protestaient contre la confusion qui pourrait s'établir dans l'esprit des profanes entre les doctrines de l'Ordre, la moralité de ses membres et l'acte criminel de son chef⁶.

Weishaupt, pour se disculper, montrait comment un fatal enchaînement de circonstances l'avait entraîné, pour cacher les suites d'une première faiblesse, à pratiquer des manœuvres abortives. Il avait perdu le 8 février 1780 sa femme, morte en couches après avoir été malade pendant trois ans. Quelques mois avant sa mort elle lui avait fait promettre d'épouser, quand il serait veuf, sa sœur qui était venue la soigner. La belle-sœur de Weishaupt était restée auprès de lui pour diriger la maison et s'occuper du nouveau-né. Son deuil passé, Weishaupt avait fait faire des démarches à Rome pour obtenir la dispense nécessaire au mariage projeté. Ces négociations, qui duraient déjà depuis trois ans, n'étaient pas encore arrivées à un résultat satisfaisant lorsque, du fait de Weishaupt, sa belle-sœur s'était trouvée dans un état intéressant⁷. La crainte du scandale l'avait poussé à faire les tentatives criminelles dont il est parlé plus haut et, comme elles avaient été vaines, il s'était adressé d'abord à Euriphon, puis, se rappelant dans son désespoir une plaisanterie assez risquée qu'avait faite Bader trois ans auparavant à propos de sa belle-sœur, il avait écrit la lettre fatale qui devait un jour tomber entre les mains des commissaires. Heureusement ses amis avaient refusé de lui prêter leur concours. Euriphon lui avait représenté que ces pratiques criminelles pouvaient amener la mort de la patiente. Hertel lui avait tenu le même langage et s'était bien gardé de rien dire à Bader⁸. Les choses s'étaient arrangées, Rome ayant enfin donné la dispense. Le 21 décembre 1783 la cérémonie religieuse avait eu lieu au château de Sandersdorf où la belle-sœur de Weishaupt cachait sa grossesse et, quand l'enfant était né le 30 janvier 1784, la situation de ses parents était régularisée⁹.

Si Weishaupt s'était contenté de cet exposé, qui comportait en sa faveur quelques circonstances atténuantes, et s'il y avait ajouté l'expression d'un repentir sincère et digne, il aurait fait tout ce qui était humainement possible pour atténuer sa faute¹⁰. Mais cette humiliation coûtait trop à son

1. Schiller à Koerner 10 sept. 1787.

2. Schiller à Koerner, 18 sept. 1787. — A Munich Euriphon (le docteur Kanzler) fut soumis à une enquête sévère d'où il ne résulta d'ailleurs la preuve d'aucune faute de sa part. Engel, 221.

3. *Rechtfertigung*, p. 56 sq. — 4. *Rechtfertigung*. — 5. Engel, 222-225.

6. Il se gardait bien d'ajouter qu'il avait complètement oublié, peu de temps avant l'accident, la promesse faite à sa femme mourante. Du mois de septembre 1782 au mois de mars 1783 il avait en effet fort sérieusement songé à épouser la belle-sœur du Zwack, N^m d'Aré-

orgueil; il plaïda non coupable avec une audace qui confond. « Vous êtes bien bornés, ô mes compatriotes, s'écriait-il, si vous ne comprenez pas que les fautes, que les crimes même de certains hommes, révèlent plus de sens moral que mainte action vertueuse de tant de pharisiens et d'hypocrites qui ont Dieu à la bouche et Satan dans le cœur¹. » « Mais de pareilles fautes, direz-vous ! Dieu du ciel, quel est celui qui n'a pas failli ? ». Tous aujourd'hui connaissent la faute que j'ai commise, mais on ne connaît pas celle des hommes dont on n'a pas forcé les coffres et les tiroirs. Si cette façon d'agir se généralise, vous verrez alors que je suis peut-être un ange au prix des autres². » D'ailleurs Weishaupt ne pourrait-il au besoin se justifier avec les moralistes de la Compagnie de Jésus qui, comme les pères Morinus, Navarra, Bannez, Henriquez, Sà, Castro Palolo, Sanchez, se sont demandé si le crime dont il est convaincu n'était pas excusable : ob vitandam infamiam, casu, quo hoc esset medium unicum et necessarium, ad occultandum delictum; et forte non subiect damnationi dicens, licere, non ob vitandam propriam infamiam sed ob vitandam infamiam communitatis religiosae. Ne pourrait-il invoquer en tous cas pour son excuse l'exemple du recteur du collège de Toulouse, le célèbre Père Girard, qui a appliqué cette doctrine sur la nommée La Cadière, comme en témoignent les actes du Parlement ? Au surplus ce qui a déterminé Weishaupt, c'est moins l'intérêt personnel que celui de la vertu : « il était professeur public, son mauvais exemple pouvait corrompre tant de jeunes gens. Les membres de son Ordre avaient tous les yeux fixés sur lui, tout son édifice reposait sur le crédit dont il jouissait; si celui-ci était ruiné, Weishaupt n'était plus en état de représenter avec autant d'énergie la cause de la vertu³. » Si bien qu'il pouvait prétendre que c'était pour sauver l'honneur de la morale qu'il s'était décidé à tenter ce moyen désespéré, à commettre cet acte qui indignait tant ses accusateurs⁴. » Si l'on considérait « que peu d'hommes avaient éprouvé un repentir plus profond de leurs faux pas⁵ », que la responsabilité du sien revenait principalement aux lenteurs de la Curie, qui lui avait d'abord donné bon espoir et tardait ensuite

tin et à se débarrasser de la sienne en la plaçant auprès de la duchesse Clémentine, par l'intermédiaire de Gruenberger. Weishaupt se montrait fort amoureux de « cette jolie et gentille enfant » ; il pria Zwack avec instance de parler en sa faveur et, bien qu'ayant reçu de M^{re} d'Arétin une réponse peu encourageante, il protesta le 1^{er} mars 1783 (c'est-à-dire à une époque où ses relations avaient déjà commencé avec sa belle-sœur) qu'il ne renonçait pas à l'espoir de devenir le beau-frère de Zwack. Le double jeu qu'il joua pendant six mois avec ces deux femmes, le manque de tact et de pudeur qu'accusent certains passages de ses lettres, impossibles à reproduire pour une plume qui se respecte, l'inconscience que révèlent sa conduite et ses propos dans toute cette affaire, jetent le jour le plus défavorable sur son caractère. (Weishaupt à Zwack, N. O. S., 77; G. H. A. IV, 150 [27 nov. 1782], 153, 154, 156 [10 sept. 1782], 166 [1^{er} mars 1783].

1. *Rechtfertigung*, p. 50. — 2. *Ibid.*, 52. — 3. *Ibid.*, 55. — 4. *Ibid.*, 61. — 5. *Ibid.*, 65 — 6. *Ibid.*, 51.

à se décider, aux avis des théologiens qui, au courant des usages du tribunal ecclésiastique, lui avaient indiqué une grosseesse comme le meilleur moyen d'obtenir la dispense qu'on hésitait à lui accorder, qu'enfin les manœuvres abortives conseillées par lui à sa belle-sœur, saignées, bains fréquents, exercices violents, avaient plutôt contribué à fortifier l'enfant ainsi que le prouvait son état actuel, on ne pouvait se refuser à absoudre Weishaupt. Bien plus, en tenant compte de ce qu'il avait souffert, on devait voir en lui un martyr « qui peut-être devait subir toutes ces épreuves pour devenir le rédempteur et l'avocat de tant d'hommes qui auraient à passer plus tard par les mêmes angoisses¹. »

Après cette triomphante plaidoirie, Weishaupt, se considérant comme acquitté avec félicitations du jury, publia encore un *Supplément à la justification de mes intentions*² où il examinait les documents reproduits dans le *Supplément aux Ecrits Originaux*. Reprenant le système de défense qu'il avait déjà adopté dans *Introduction à mon Apologie*, il arguait que les idées exprimées dans ces documents représentaient un état d'esprit qui n'était plus le sien à l'heure actuelle, mais il ajoutait que ces idées pouvaient se défendre et que l'Ordre des Illuminés, en tant que société secrète, n'avait fait qu'imiter les Jésuites et les autres associations occultes; enfin il se défendait d'avoir abusé de la Franc-Maçonnerie.

S'il avait, disait-il, projeté de composer une religion pour le peuple, c'était pour purifier autant que possible la religion chrétienne des abus qui s'y sont glissés et empêcher le peuple d'être maintenu dans la superstition par les impostures grossières des moines. C'est seulement dans ses lettres qu'on trouvait des traces de naturalisme, mais elles disparaissaient à mesure que le temps s'écoulait et dans les grades il n'était parlé de la religion chrétienne qu'à son plus grand avantage. L'idée que le christianisme est caché sous le voile de la Franc-Maçonnerie n'était pas outrageante pour celui-ci et l'explication des hiéroglyphes maçonniques paraissait si vraisemblable à Weishaupt qu'il se demandait si les premiers fondateurs de la Maçonnerie n'avaient pas voulu travailler pour le christianisme. En tous cas cette idée n'était pas nouvelle; elle se trouvait exprimée dans beaucoup de grades maçonniques, particulièrement dans la Rose-Croix française. Une telle explication valait mieux que celle qui interprète les hiéroglyphes par la magie et l'alchimie et elle prouvait au moins que Weishaupt était à cette époque devenu socinien, ce qui constituait un progrès sur le naturalisme, car on ne pouvait exiger de lui qu'il fût passé sans transition du naturalisme à la foi d'un franciscain. Cette idée de transition devait servir de terrain d'entente aux opinions si divergentes des

1. *Rechtfertigung*, 63. — 2. *Nachtrag zur Rechtfertigung meiner Absichten*.

membres de l'Ordre en matière religieuse¹. Au surplus on l'avait accusé d'avoir dans l'allocution aux Ill. Dirigentes abusé de la religion chrétienne et falsifié la doctrine évangélique. Mais ne pouvait-on prétendre que la masse, en prenant le Christ pour le Messie, ne l'a pas compris et que le vrai sens de sa doctrine a été que les Juifs devaient se convertir, c'est-à-dire moins dépendre de leurs passions, et que c'était le meilleur moyen de se délivrer dès ce monde de l'esclavage et d'arriver à la liberté si désirée ? C'était là même ce que prêchait l'Ordre quand il enseignait que la morale seule peut rendre les hommes indépendants et libres, et quelle morale meilleure pouvait-il donc choisir que la morale évangélique qui combat les passions et prêche la fraternité humaine ? En agissant ainsi Weishaupt avait rendu la religion plus attrayante pour maint sceptique et, si cette interprétation était erronée, l'erreur qu'il avait commise n'était-elle pas la plus inoffensive et même la plus bienfaisante parmi tant d'autres erreurs.

L'Ordre n'avait jamais prétendu, comme on l'en avait accusé sans fondement, dominer le monde, supprimer violemment les souverains ou les diriger comme des machines. L'Instruction pour les Provinciaux rédigée par Weishaupt, ou plutôt le fragment portant ce titre, recommandait bien aux Illuminés de chercher à s'emparer des places importantes de l'Etat, mais quel souverain pourrait se plaindre si les hommes les plus honnêtes et ayant les intentions les plus pures occupaient les fonctions publiques ? C'était, repris par des gens sincères, un plan vieux comme le monde et que les Jésuites avaient appliqué pour le mal. Même si des méchants en avaient abusé, le résultat n'aurait jamais été pire qu'il l'était actuellement où il n'était appliqué que par les méchants. D'ailleurs le plan n'était pas dangereux pour les souverains, car il ne pouvait se réaliser que très lentement. Si les couleurs étaient un peu chargées dans l'histoire de la race humaine, c'est que Weishaupt sortait alors de la lecture de Raynal. Mais il restait vrai que le souverain est le premier serviteur et sujet de son peuple, que la naissance des Etats a creusé un abîme entre les hommes, etc., etc... L'idée d'un âge d'or n'était pas dangereuse ; ce pouvait être une rêverie, mais elle était très ancienne et le principe d'égalité et de liberté humaines sur lequel elle reposait se trouvait déjà symbolisé dans les Saturnales et avait été de tous temps la doctrine favorite de la Maçonnerie. Les moyens que l'Ordre indiquait pour y parvenir, c'est-à-dire moralité et

lumières, étaient tout à fait inoffensifs. Au surplus Weishaupt était quelque peu revenu de cette idée qui lui avait été inspirée par le dialogue *Ernst und Falk*¹ de Lessing. Il ne croyait plus que les souverains, les nations et les classes disparaîtraient un jour de la terre, il croyait seulement que l'autorité suprême serait un jour contenue dans des limites compatibles avec le rôle qui lui est assigné et que l'égalité serait plutôt une égalité des droits que des personnes et des conditions².

On avait reproché à Weishaupt d'avoir voulu tromper son souverain en lui présentant de faux grades. Mais les modifications insignifiantes qu'il proposait de faire aux grades, avant de les soumettre à l'Electeur, étaient nécessaires parce qu'il les avait ordonnées depuis longtemps, parce que certaines expressions comme « les princes et les prêtres sont des obstacles à nos projets » se trouvaient là à son insu et contre sa volonté, parce qu'il prévoyait que l'Electeur livrerait ces grades aux ennemis de l'Ordre. Du reste il n'était pas absolument nécessaire qu'un souverain connût l'organisation d'une société secrète. Toutes celles de l'antiquité avaient été fondées sans l'autorisation de l'autorité ; les Jésuites existaient encore et l'existence d'une société secrète n'était pas contraire au contrat social, d'où provenait toute autorité dans la société civile. Pouvait-on s'opposer, autrement qu'en secret, aux intrigues des Jésuites, surtout quand le gouvernement était complètement entre leurs mains, et ne devait-on pas lutter de même contre les théosophes et les mystiques ? N'est-ce pas ce qu'avaient fait les chrétiens des premiers siècles, ce que faisaient encore les missionnaires dans les pays infidèles ? Pour ces raisons, Weishaupt n'était pas obligé de soumettre les grades et l'organisation de l'Ordre à son souverain, d'autant que celui-ci ne l'avait pas invité à le faire. Quant à la désobéissance à l'Edit d'interdiction, qui paraissait prouvée par les comptes allant jusqu'au commencement de 1785, Weishaupt répondait que le premier Edit ne désignait aucune société en particulier ; qu'on pouvait le considérer comme l'œuvre des Jésuites et qu'alors c'était à eux qu'on désobéissait et non au gouvernement ; que l'on espérait, en soumettant les grades à l'Electeur, donner à l'affaire une tournure plus favorable et que la Loge de la Stricte Observance avait proposé à ses membres à la fin de 1784 de reprendre ses travaux, exemple qu'avaient suivi les Illuminés.

Le *Supplément à la justification de mes intentions* fut le dernier plaidoyer

1. Weishaupt avouait du reste, ce qui permettait de douter de sa sincérité, que cette explication du christianisme avait été inventée pour trouver quelque chose qui parût extraordinaire aux membres de l'Ordre et satisfît leur attente des mystères dont ils croyaient les sociétés secrètes dépositaires, ce qui n'était pas une tâche facile. La Franc-Maçonnerie, dit Weishaupt, avait inventé dans ce but l'Ordre du Temple, l'alchimie, la théosophie, la magie et d'autres folies. Le moyen trouvé par lui était le plus inoffensif de tous, car il ne nuisait ni à la saine raison ni à la morale.

1. Dialogue où Lessing assigne à la Franc-Maçonnerie un but idéal qu'aucune association humaine n'est capable d'atteindre.

2. Weishaupt citait un passage de Mably : *De la législation*, I, l. ch. n, prouvant que la liberté et l'égalité peuvent se concilier avec la hiérarchie et l'inégalité des conditions.

direct de Weishaupt. L'avocat le plus intrépide s'enroue à répéter sans cesse les mêmes arguments et la patience de l'auditoire a ses bornes.



Les défenseurs des Illuminés ont qualifié les poursuites dont l'Ordre fut l'objet en Bavière de spectacle révoltant, digne de l'Inquisition et scandaleux dans un siècle civilisé. Un examen impartial des pièces du procès ne permet pas de partager sans réserve cette opinion dont la plupart des historiens de l'Ordre se sont fait l'écho. La conduite du gouvernement bavarois ne fut pas aussi indéfendable qu'on a coutume de l'affirmer. Les Illuminés n'étaient pas, en effet, exempts de tout reproche en tant que sujets de l'Electeur de Bavière. Ils avaient tenté d'exercer une influence occulte sur les tribunaux et sur les différentes administrations publiques, ils avaient épié, ce faisant, sur les prérogatives de l'autorité civile ; le rôle politique qu'ils avaient prétendu jouer, leur intervention dans les affaires publiques n'aurait été tolérés par aucun gouvernement. D'autre part, ils avaient essayé d'éluder le premier Edit d'interdiction et cette première désobéissance, que Weishaupt, leur porte-parole, fut obligé de reconnaître, autorisait l'Electeur à ne pas prendre au sérieux leurs protestations de loyalisme. Il put se féliciter d'avoir refusé les papiers que lui présentait le comte de Seauw, quand il trouva, dans une lettre de Weishaupt, la preuve que les documents qu'on lui avait apportés étaient incomplets et expurgés ad usum Electoris, et juger qu'il avait eu raison de ne pas accepter l'offre faite par Weishaupt et Zwack de venir se disculper. Des gens qui avouaient, quand ils ne pouvaient plus faire autrement, avoir maintenu leur Société, tout en disant bien haut que la Loge Saint-Théodore était dissoute, pour donner le change, pouvaient être justement soupçonnés de mentir encore. Si donc l'on considère que le reproche, souvent fait aux Illuminés par leurs adversaires, d'avoir voulu constituer un status in statu était justifié, que ceux d'entre eux qui furent frappés étaient tous des fonctionnaires qui avaient obéi dans des affaires relevant de leurs fonctions à d'autres chefs que leurs supérieurs hiérarchiques et qu'enfin les peines disciplinaires dont ils furent atteints n'avaient rien de barbare, on accordera que le gouvernement avait le droit de se défendre, qu'il le fit sans trop de cruauté et que les Illuminés ayant joué et perdu la partie étaient mal venus à se plaindre de payer le frais de la guerre.

Mais si, prises en elles-mêmes, les poursuites ne justifiaient que très imparfaitement l'émotion qu'elles soulevèrent en dehors de la Bavière, ce qui leur donna un caractère odieux, ce qui permit aux Illuminés de se poser devant l'Europe en victimes de la calomnie et en martyrs de la philosophie, ce fut

la façon dont elles furent menées et les circonstances qui les accompagnèrent.

En premier lieu le procès des Illuminés fut conduit avec le plus parfait dédain pour la légalité et la justice distributive. Les accusés se virent refuser toutes les garanties qu'accorde aux prévenus une procédure régulière. Il n'y eut ni instruction dans les formes légales, ni jugement rendu par un tribunal. Les enquêtes furent menées par des commissaires nommés spécialement à cet effet et qui ne rendaient de comptes qu'au cabinet de l'Electeur. La perquisition opérée chez Zwack le fut en son absence ; les documents saisis furent inventoriés et triés hors de la présence du propriétaire ou de ses représentants ; Savioli, auquel l'Electeur avait promis qu'on n'agirait pas contre lui sans l'entendre¹, Costanzo, Zwack, Fischer furent mis à la retraite ou révoqués sans avoir été admis à faire valoir leurs moyens de défense². Les amis de Dellling ayant tenté d'intercéder en sa faveur auprès du souverain, celui-ci avait défendu, le 17 septembre 1785, de l'importuner avec cette affaire et il avait été interdit à tous les condamnés, sous les peines les plus sévères, de présenter des mémoires ou des requêtes et de continuer à ennuyer Son Altesse. Quand Zwack protesta contre son envoi en disgrâce à Landshut, on lui fit savoir « que ce n'était pas une punition, mais le bon plaisir de l'Electeur »³. Quand il sollicita une audience, il lui fut répondu « que Son Altesse n'avait le temps de le recevoir ni le lendemain, ni le jour suivant, et qu'Elle tenait l'audience pour donnée »⁴.

Le gouvernement bavarois pouvait arguer, il est vrai, que le procès des Illuminés était un procès politique, que, dans ces sortes d'affaires, les gouvernements, quelle que soit l'étiquette du régime, n'ont pas coutume de respecter les règles ordinaires du droit et que les complots contre la sûreté de l'Etat sont soumis en général à une juridiction d'exception⁵. Mais au moins aurait-il dû poursuivre tous les coupables. Or il n'en fut rien : Bader

1. *Apologie*, 250. — 2. Le 10 janvier 1788 une perquisition inopinée chez le baron de Pechmann, beau-frère de Weishaupt, et dénoncé par son propre père, faisait découvrir pour toute pièce compromettante une copie d'une lettre par laquelle le duc de Gotha promettait à Weishaupt, secours et protection. Cité devant une commission d'enquête, Pechmann, bien que reconnu non suspect d'affiliation à l'Illuminisme, se vit infliger par un rescrit du 15 mars une sévère réprimande et dut payer les frais du procès et de la perquisition. (Wolfram, II, 63-64.)

3. *Pro Memoria* de Zwack : du Moulin, 194. — 4. *Ibid.*

5. C'est ce qui ressort d'une réponse faite par le cabinet de l'Electeur à des représentations du conseil aulique. Celui-ci ayant manifesté, après le procès Bassus, le regret qu'il ne lui eût pas été fait de rapport officiel sur les enquêtes conduites par les commissaires spéciaux qui avaient informé contre les Illuminés, l'Electeur lui fit savoir, le 14 janvier 1788, que ces critiques lui avaient déplu et que son intention n'avait jamais été de faire traiter publiquement l'affaire des Illuminés au conseil aulique, ni de lui communiquer les documents s'y rapportant ou de lui demander son avis (Engel, 281).

fut sauvé par la princesse Clémentine dont il était le médecin; Berger par ses parents qui surent se ménager l'appui du confesseur de l'Electeur; Seinsheim par ses grandes entrées auprès du souverain; Montgelas obtint de l'Electeur la promesse, cette fois tenue, qu'on ne prendrait pas de mesures contre lui sans procédure régulière préalable et ne fut pas inquiété tant qu'il resta en Bavière, bien qu'accusé d'avoir détenu le sceau de l'Ordre¹. D'autres encore durent à leur situation ou à leurs amitiés une pareille immunité et les exemples de cette tolérance arbitraire furent si nombreux que la commission chargée d'instruire le procès Bassus, pourtant composée de membres peu suspects de partialité en faveur des Illuminés, se permit de faire remarquer dans son rapport du 18 février 1788 « que, jusqu'à cette date et depuis le début, l'enquête sur l'affaire des Illuminés n'avait pas été conduite méthodiquement et que la justice distributive n'avait pas été observée, puisque des personnages importants de l'Ordre n'avaient été ni poursuivis ni punis² ». Épargnés ou frappés avec un égal arbitraire, condamnés sans appel et sans avoir même été jugés, les Illuminés furent sans conteste les victimes de la « Cabinetsjustiz », de la justice administrative la moins dissimulée.

La seconde faute de l'Electeur et de ses agents fut d'ajouter foi avec une crédulité naïve aux accusations infamantes lancées contre les Illuminés et de les tenir, contre l'évidence, pour des criminels ayant commis les plus horribles forfaits. Les Illuminés ont vu dans cette façon d'agir l'effet d'une malveillance préméditée et d'une noire méchanceté. Il semble que la sottise joua ici le premier rôle. Les dénonciateurs chargés de choisir les documents publiés dans les *Ecrits Originaux* ne falsifièrent pas les textes, ne supprimèrent pas, comme les en accusèrent Weishaupt et Zwack, ce qui aurait pu servir à la justification des accusés³; mais ils reproduisirent les recettes suspectes copiées par Massenhausen, les pensées sur le suicide qu'ils attribuaient à Zwack, ils mentionnèrent la collection de cachets du frère de Zwack, parce que ces documents sans valeur prouvaient à leur sens que les Illuminés s'exerçaient à décaçeter les lettres, prêchaient le suicide et se livraient à des pratiques criminelles. Le gouvernement partagea cette erreur, comme il avait ajouté foi aux accusations parues dans des factums anonymes. Un rescrit du 14 avril ordonna d'interroger Massenhausen sur les fameuses recettes trouvées chez

Zwack, de lui demander pourquoi il les avait communiquées à celui-ci et si, d'après le jus vitae et necis que s'attribuait l'Ordre, il en avait été fait usage⁴. Les commissaires s'acquittèrent en conscience de cette partie de leur tâche et interrogèrent Massenhausen avec une persistance qui démontre qu'ils croyaient à la culpabilité des Illuminés⁵. La déposition de Maend fut admise, bien qu'elle suât le mensonge, et envoyée à Deux-Ponts comme preuve de la perversité de Montgelas. L'opinion préconçue que le gouvernement avait de la culpabilité des Illuminés resta inébranlable, bien que rien dans l'enquête ne vint prouver leurs crimes. Le voyage mystérieux de Diomède à Berlin, qui avait fort intrigué les commissaires parce qu'ils y soupçonnaient des intrigues prussophiles, s'avéra, d'après les dépositions unanimes des prévenus, avoir été uniquement causé par les négociations avec Royal York. Seul le misérable Maend lui donna une explication politique, mais sans aucune preuve. Le baron Kern, accusé d'avoir livré des documents importants à la Cour Impériale, demanda une enquête qui établit son innocence⁶. Nulle part on ne trouva une apparence de preuve que les Illuminés eussent assassiné ou empoisonné qui que ce fût, attenté à la vie des souverains ou pratiqué l'amour socratique. Le gouvernement n'en resta pas moins convaincu qu'ils étaient des criminels dangereux. L'Electeur, homme faible, indolent, indulgent et facile de nature, mais borné et crédule, se laissa emporter par une peur absurde et qui tourna à la manie. Il craignit pour son trône et pour sa vie, et cette idée, une fois implantée dans son cerveau, l'envahit bientôt tout entier. Il vit dans les Illuminés des révolutionnaires et des régicides. Cette phobie alla s'exagérant et on en suit les progrès dans la sévérité de plus en plus grande des Edits. A partir de 1786 les poursuites contre les Illuminés devinrent sa principale affaire. « C'est là ce qui occupe surtout le prince en ce moment, écrivait Montezan, le 18 août 1786, et, en flattant sa passion, on est sûr de lui plaire⁷. » « Toute la Cour de Munich est occupée de ces poursuites », écrivait-il encore le 11 novembre 1786⁸.

1. G. H. A. — 2. Il faut noter à leur décharge que les tentatives d'avortement avouées par Weishaupt dans les N. O. S. paraissent démontrer qu'une au moins de ces recettes avait été utilisée.

3. *Bemerk. ueb. einige Orig. Schrift.*, XLV. — 4. Engel, 270.

5. *Ibid.* — Schwarzenau, ministre de Prusse à Ratisbonne, dit dans un rapport du 12 septembre 1785, que la Cour de Bavière est trop occupée de ces poursuites pour penser à d'autres affaires (Engel, 172). Le 6 février 1788, Cosandey, Renner et Gruenberg, que le gouvernement bavarois voulait probablement faire repaître en scène, suppliaient l'Electeur de les laisser tranquilles en considération des services qu'ils lui avaient déjà rendus dans cette affaire, car, s'ils étaient encore obligés de se produire publiquement par ordre supérieur, on recommencerait partout à les décrier comme des dénonciateurs acharnés (Engel, 282). Le 21 mars 1791, ordre était donné au conservateur des Archives Secrètes de faire remettre tous les papiers concernant l'Ordre des Illuminés à l'Electeur qui désirait les voir. (G. H. A. dossier 40, pièce non cotée.)

1. *Bemerk. ueb. einige Orig. Schrift.*, XLV. — 2. Wolfram, 61.

3. Les documents reproduits ont été scrupuleusement copiés sur les originaux; seuls ont été passés les noms pouvant amener des complications diplomatiques, comme ceux de l'empereur Joseph II et du grand duc de Russie. Les papiers non reproduits, conservés au G. H. A., sous l'étiquette de « Papiers Illuminés inédits », sont insignifiants et ne contiennent rien qui eût constitué des faits à décharge pour les Illuminés. Tout ce qu'on peut reprocher aux O. S. et N. O. S. ce sont quelques notes haineuses.

L'importance exagérée que la Cour de Munich attachait à cette affaire, la disproportion manifeste entre les torts réels des Illuminés et ceux qu'on leur supposait gratuitement, l'acharnement que l'Electeur montra contre Weishaupt, Zwack et Montgela, déjà assez punis par l'exil et la révocation, devaient frapper tous les spectateurs impartiaux, rendre l'Electeur ridicule et par contre-coup les Illuminés sympathiques. En vain l'Electeur envoyait-il à toutes les Cours d'Europe des exemplaires des *Ecrits Originaux* et de leur *Supplément*, partout on refusa de prendre au tragique les révélations qui l'épouvantaient et ceux des souverains auxquels ils s'adressa directement, comme le duc de Saxe-Gotha et son propre neveu, le prince de Deux-Ponts, lui laissèrent clairement entendre que sa conduite leur paraissait déraisonnable.

Ce qui contribua particulièrement à rendre l'opinion publique favorable aux Illuminés, ce fut la part prépondérante que prit aux poursuites le parti des dévots fanatiques et des ex-Jésuites acharnés à la ruine d'une Société qui voulait répandre les « Lumières » en Bavière. Si les poursuites furent d'abord provoquées par la duchesse Marie-Anne et le parti des patriotes bavares, le parti clérical s'empressa de se jeter dans la mêlée et il prit bientôt la direction du mouvement en entretenant et exploitant sans scrupules les craintes de l'Electeur. Ce fut lui qui lança contre les Illuminés ces accusations absurdes et diffamatoires qui faisaient lever les épaules aux gens sensés. Ce fut lui qui organisa en grand l'espionnage contre les Illuminés. Partout ses affiliés aux aguets surveillèrent les membres de l'Ordre. La déclaration de Weishaupt devant le conseil de l'Université d'Ingolstadt fut connue le lendemain à la Cour, avant même que le recteur Kandler l'eût expédiée¹. Frauenberg, Krenner furent dénoncés de même. Lorsque Savioli et Costanzo, sur le chemin de l'exil, avaient voulu offrir un repas d'adieu à quelques amis dans un village situé sur le territoire de Freysingen, leur projet avait été dénoncé le matin même et une estafette envoyée au prince-évêque avec prière de faire arrêter les convives². Dellling ayant plaint Fischer, ses paroles furent rapportées à l'Electeur³. Le *Premier Avertissement* fut envoyé secrètement à tous les ennemis de l'Ordre; les évêques voisins reçurent des lettres anonymes avec la liste des Illuminés de leur diocèse; le Gardien des Capucins remit un exemplaire du *Premier Avertissement* à l'Electeur⁴. Les *Trois dépositions remarquables* furent adressées à tous les dicastères de Bavière avec les *Franco-Maçons démasqués* sous simple enveloppe⁵. Les prédicateurs commentèrent en chaire les libelles les plus infamants contre les Illuminés. Un des chefs les plus actifs de cette campagne fut le P. Frank qui reprit

1. Kandler, *Beilage* — 2. *Apologie*, 53. — 3. Engel, 322.

4. *Gedanken ueber d. Verfolg.* — 5. *Apol.*, 168.

ses attaques contre l'Ordre sitôt qu'il trouva en l'Electeur un auditeur mieux disposé. « L'abbé Frank, écrivait Montezan le 18 octobre 1786, recommande à occuper l'Electeur avec les Illuminés et rend le nonce lui-même suspect d'être de leur parti⁶. »

Il existe un document caractéristique sur la disposition d'esprit de ce prêtre fanatique. Le P. Frank était Directeur d'un Cercle Rose-Croix à Munich et en relations avec Woellner. Celui-ci, ayant découvert une liste des Illuminés de Bavière et l'ayant envoyée au Grand-Prieuré (Rose-Croix) de l'Allemagne du Sud, ce dernier lui répondit le 1^{er} septembre 1786 par la communication suivante : « Où en sont actuellement les choses en Bavière en ce qui concerne les Illuminés, et quel cours elles pourront prendre, c'est ce qui ressort d'un rapport de notre Directeur de Cercle à Munich, personnage important de l'Etat en cette ville. Dieu a béni ses durs et périlleux travaux et nous lui avons prêté le plus possible notre appui par nos conseils, nos actes, les correspondances de toute sorte et d'ardentes prières. Voici son rapport : « Le dernier jour du Système Illuminé en Bavière paraît approcher. Depuis la mort du prêtre Lang, foudroyé à Ratisbonne aux côtés de Weishaupt au moment où il s'apprêtait à partir en mission pour Berlin, j'ai de tout mon pouvoir travaillé à leur ruine pour le maintien de la religion de Jésus et le salut de ma patrie, pour celui de la jeunesse et pour le bien de notre Ordre. Enfin le Ciel a béni mes efforts, les deux meneurs d'Ingolstadt (Weishaupt et Fischer) ont été révoqués; ils ont été, à l'effroi des autres, privés de leur pain avec femme et enfants et bannis de leur pays; de plus, dix autres, pour la plupart de jeunes nobles libertins, ont été expulsés de l'académie et par suite mis dans l'impossibilité de remplir un emploi public, puisqu'ils n'ont pu passer leurs derniers examens. L'Université elle-même a reçu des ordres sévères et d'amers reproches, de sorte que, là où tout se raillait de son Altesse Sérénissime, tout tremble aujourd'hui. Tous les officiers, depuis le maître de camp jusqu'au cornette, tous les tribunaux de haute, moyenne et basse justice, tous les conseils ont dû s'engager, sous peine de cassation ipso facto, à ne pas faire partie de la secte des Illuminés. Tous les Gouvernements, commandants de place, officiers de police ont l'ordre, sous peine de cassation sans merci, d'arrêter tout membre de leurs Loges sans acception de personne. Les célèbres Savioli, Costanzo et Zwack sont mis en disponibilité et les dénonciateurs reçoivent des récompenses. Au sujet de notre clergé, qui est très *illuminé*, je sers d'intermédiaire entre son Altesse Sérénissime et l'évêque de Freysingen, qui bientôt va nous venir en aide avec des interdicts, des suspensions, et des

1. Engel, 270.

lettres pastorales. De concert avec la duchesse douairière j'ai prévenu tout le mal à Freysingen et, comme M. de Lehrbach était absent, j'ai remué le ciel et l'enfer pour décider l'Electeur trop longanime à intervenir énergiquement. Mais je réponds qu'il ne rapportera pas ses Edits et nous aurons ainsi quelque temps de repos et de tranquillité avec ces gens-là. Votre Grâce peut facilement voir, par tout ce que je viens de dire, à quel point le Tout-Puissant a béni jusqu'à présent mes efforts et je n'ai pas à me reprocher d'avoir nui personnellement à qui que ce soit ou de m'être laissé entraîner par l'impétuosité de mon tempérament. Et maintenant, grâces éternelles en soient rendues au Tout-Puissant, notre Ordre Sacré reste debout après tant de tempêtes au milieu de tant de milliers d'hommes qui, dans leur ignorance, osent diffamer la Maçonnerie, sans que la calomnie se soit pourtant attaquée à aucun de nos Frères. Nous allons, il est vrai, sans bruit, mais avec un front courageux parmi les faux Frères en proie à l'erreur, nous obéissons pour le bon exemple aux ordres de notre souverain et ne tenons pas actuellement de réunions, mais nous sommes assurés de sa faveur... Vous pourriez vous rendre compte de ce que j'ai osé, osé et oserai, si vous connaissiez les gens et l'état des choses ici, mais, si je dois tomber victime de mon zèle, là-haut m'attend un grade qu'on ne peut atteindre sur cette terre ¹. »

Avec de tels auxiliaires, les poursuites prirent bientôt un caractère de persécution religieuse et tous ceux qui étaient suspects de libre pensée, ou seulement de modernisme, furent accusés d'« Illuminisme » et traités en conséquence. Reiner, Milbiller, Schmid, Braun, Schuhbauer, Kraetz et Wolf, frappés avant ou pendant les poursuites, n'étaient pas membres de l'Ordre ², non plus que Castel du Département des Finances, qui fut mis à la retraite après le deuxième Edit ³. Sur le seul soupçon d'être en relations avec des éditeurs de revues étrangères, Milbiller dut partir en exil en 1785 ⁴. Delling, qui lui au moins était Illuminé, se vit surtout reprocher, au cours de l'enquête à laquelle il fut soumis, d'avoir reçu différents numéros du *Spectateur Allemand* de Winkopp et de les avoir fait circuler. L'arrêté du 24 août 1785, qui lui infligeait la réprimande, trois jours d'arrêts de rigueur et la cassation,

le menaçait d'une peine plus sévère, s'il était de nouveau convaincu d'avoir acquis, détenu ou répandu des écrits interdits. Il était prévenu qu'on le considérerait comme suspect et qu'il serait fait de temps en temps des perquisitions inopinées chez lui ⁵.

Le zèle des défenseurs de l'autel les poussa à des excès ridicules. Le baron de Belderbusch, ami intime du P. Frank ⁶, chargé à partir d'octobre 1787 de diriger les poursuites, reprochait à Meggenhoffen son irreligion prouvée par ce fait qu'il lisait des auteurs païens de l'antiquité. Ce même Meggenhoffen, auditeur d'un régiment, était envoyé dans un cloître de Franciscains pour y être instruit des vérités élémentaires de la religion ⁷. Von Triva, conseiller de gouvernement à Landshut, ayant, dans une salle d'auberge, passé un chapelet au cou d'un chien, fut révoqué par un rescrit du 2 janvier 1787 et reçut l'ordre de quitter Landshut sous peine d'arrestation ⁸.

Poussé par Frank et ses alliés, l'Electeur appela l'autorité ecclésiastique à la rescousse contre les Illuminés et, s'il est douteux que le P. Frank ait obtenu de lui, comme l'affirmait la *Gazette Maçonnique* de Neuwied de 1787 ⁹, que tous les évêques du Cercle de Bavière fussent menacés de la séquestration de leurs biens temporels s'ils ne se conformaient pas à ses désirs, il est sûr du moins qu'il chercha à décider l'autorité spirituelle à agir, comme il appert des rescrits qu'il adressa, le 25 mai 1787, au prince-évêque de Ratisbonne, à l'archevêque de Salzbourg, aux évêques de Freysingen, Augsburg, Passau et Eichstaedt, pour les prier de surveiller les prêtres suspects d'Illuminisme soumis à leur ordinaire et de sévir contre ceux qui en seraient convaincus, leur promettant, si besoin était, l'appui du bras séculier ¹⁰. Le 11 septembre 1787, l'Electeur revenait à la charge auprès du prince-évêque de Ratisbonne et lui adressait une lettre constatant la nécessité de perquisitions inopinées chez les curés, l'autorisant à en faire opérer dans les écoles bava-roises, allemandes et latines, de son diocèse et mettant la force armée à sa disposition ¹¹. Ces démarches restèrent en partie sans effet. Si l'évêque de Ratisbonne lança une lettre pastorale, l'archevêque de Salzbourg, les évêques de Passau, Freysingen et Eichstaedt, ce dernier malgré trois démarches du P. Frank, refusèrent d'enquêter et d'excommunier les Illuminés et les

1. Engel, 322.

2. *Tabelle zur Geschichte der Illuminaten in Bayern*. G. H. A. non coté.

3. Disons à l'honneur des P. Franciscains qu'ils se montrèrent moins intolérants que le colonel. Ils laissèrent leur catéchumène libre de passer comme il l'entendait son temps de pénitence et Meggenhoffen prétend même qu'il entreprit de les convertir au rationalisme. (Meggenhoffen : *Meine Geschichte u. Apologie*, 26-28 ; Lettre à Weis, Engel, 315).

4. *Freim. Zeitung* de Neuwied n° 7, cité par *Relig. Begeb.*, 1787, p. 286. — 5. du Moulin.

6. *Beitrag zur Verbesserung der Kirchenpolizei in Deutschland*, 1787, p. 213, cité par *Relig. Begeb.*, 1788, p. 66-67.

7. Engel, 348-349.

1. *Nettelblatt*, 346-347. — *Nettelblatt*, qui d'ordinaire cite toujours ses sources, ne donne pas ici de référence. Pourtant cette lettre est certainement authentique car Weishaupt en donne une analyse très complète dans son *Histoire des Poursuites* (200-21) pour prouver, dit-il, à messieurs les Rose-Croix qu'il connaît leurs menées et qu'il sera en mesure de les dénoncer publiquement s'ils continuent.

2. *Gedank. ueb. d. Verf.* — Kraetz, Wolf, Milbiller, Schuhbauer étaient d'ailleurs soupçonnés par le chancelier Kreitmayer d'être les auteurs d'un pamphlet dirigé contre lui et intitulé *Appel au Public* (*Ibid.*).

3. *Papiers* de Zwack : du Moulin. 193. — 4. *Zschokke*, IV, 345.

Francs-Maçons¹; Hoheneicher, interrogé à Freysingen sur mandat de l'évêque, ne fut pas inquiété.

Mais, si les princes de l'Eglise montrèrent pour la religion un zèle moins aveugle que l'Electeur, les tentatives de celui-ci pour transporter les poursuites sur le terrain religieux leur donnèrent un caractère de réaction contre les « Lumières » qui indisposait l'opinion libérale en Allemagne. On oublia les torts réels qu'avaient eus les Illuminés et ils passèrent pour des martyrs de la libre pensée, calomniés par les obscurantistes et persécutés par un gouvernement fanatique. A la suite du rescrit du mois d'août ordonnant à tous les fonctionnaires bavaarois de déclarer s'ils étaient Francs-Maçons, Ignace de Born envoya sa démission de membre de l'Académie des Sciences de Munich et adressa au chancelier Kreitmayer une lettre imprimée dans le *Spectateur Allemand*, où l'on trouve l'écho des sentiments qu'inspirait aux libéraux allemands le caractère donné par les cléricaux aux poursuites contre l'Ordre des Illuminés. « Votre Excellence, disait-il, dans son zèle si louable pour le salut et l'honneur de sa patrie, a trouvé le moyen de chasser de Munich et de Bavière ou de dépouiller de leurs emplois et de leurs bénéfices beaucoup d'hommes qui étaient parmi les plus sensés et les plus éclairés. Comment pourriez-vous hésiter à remplir ce devoir de charité vis-à-vis d'un étranger qui vous est inconnu, d'autant plus que je vous avoue sans détour n'avoir aucun repentir d'être Franc-Maçon. A cet aveu, qui probablement blessera vos oreilles et celles du révérend P. Frank, j'ajoute avec la franchise qui m'est propre : que je tiens les poésies de Zaupser sur l'Inquisition pour un des plus beaux produits de la raison en Bavière, que je tiens tous les procès faits aux hérétiques pour des jugements de cannibales sans entrailles, que j'ai lu avec attention le Dictionnaire de Bayle et même que je le possède, que je considère le livre chrétien ou plutôt prétendu tel de Zabuenisch comme une rapsodie imbécile, que je lis tous les bons livres, que je suis un ennemi déclaré des moines ignorants, les regarde comme la peste de la raison humaine et estime qu'on ne devrait jamais leur confier exclusivement l'éducation de la jeunesse, que, pour moi, jésuitisme et fanatisme ont le même sens que méchanceté et ignorance, superstition et sottise, en un mot que ma façon de penser est exactement le contraire de celle qu'on a la réputation d'avoir en Bavière². »

Nicolaï, tout en reconnaissant que le plan de Weishaupt, incohérent et inapplicable, ne pouvait avoir d'utilité et bien que se félicitant de n'y avoir jamais collaboré d'une façon active, trouvait pourtant que la façon dont on en usait avec « le bon Weishaupt » était « tout à fait infâme³ ». Des princes

1. *Freim. Zeitung* de Neuwied, du Moulin. — 2. Engel, 318. — 3. Nicolaï à Knigge : Klenke, 78.

comme Ernest de Saxe-Gotha, Charles-Auguste de Saxe-Weimar, Max de Deux-Ponts, qui n'aurait pas toléré qu'une association secrète se permit d'intervenir dans les affaires publiques ou de désobéir à leurs édits, s'intéressèrent au sort des membres de l'Ordre et accordèrent leur protection à ses chefs, moins peut-être par sympathie pour eux qu'afin de protester contre la conduite de l'Electeur de Bavière et de ses conseillers.

Considérés en eux-mêmes, les chefs de l'Illuminisme sont peu intéressants, parce qu'il ne se trouvait pas parmi eux de grand caractère, parce qu'ils représentaient un idéal social chimérique, parce qu'enfin ils avaient provoqué l'orage qui les dispersa. Mais la sottise et l'acharnement de leurs ennemis les rendirent sympathiques. Objets de l'exécration des dévots, ils furent considérés comme les champions des « Lumières » en Bavière, bien que leur torche fumeuse répandit peu de clarté. De sorte que la sévérité du gouvernement bavaarois leur a, en fin de compte, rendu service. S'il les avait laissés tranquillement rédiger leurs Quibus Licet et leurs Tablettes, écrire des dissertations sur l'utilité des sociétés secrètes, s'édifier mutuellement en lisant avec dévotion Sénèque et Helvétius, prononcer à huis-clos des discours enflammés contre le despotisme des princes et des prêtres, ils auraient encore placé dans quelques presbytères des curés « philosophes », formé quelques précepteurs ou professeurs « éclairés » ; puis leur Système serait mort de consommation par les querelles des chefs et la lassitude des subordonnés et leur Société se serait éteinte obscurément. Le gouvernement bavaarois a rendu à l'Ordre des Illuminés le service de le faire mourir en beauté, de lui donner une notoriété qu'il ne méritait pas. Il a avancé sa fin de quelques années peut-être, mais il l'a fait bénéficier de l'intérêt qui s'attache toujours aux victimes de la persécution, même quand celle-ci est anodine¹ et celles-là sans grandeur intellectuelle ou morale.

* * *

Organisme atteint de sénilité précoce, l'Ordre des Illuminés ne sut pas se relever du coup qui l'avait atteint en Bavière. La compassion que pouvaient inspirer les Illuminés bavaarois ne ralluma pas le zèle de leurs frères des autres contrées et les colonies Illuminées se dépeuplèrent rapidement, bien qu'aucun gouvernement ne songeât à imiter la conduite de l'Electeur. Le Supérieur National pour l'Allemagne, le comte de Stolberg, perdit courage

1. Il n'y a pas lieu de s'arrêter aux bruits ridicules rapportés par Zschokke dans ses *Bayerische Geschichten* et d'après lesquels plusieurs libres penseurs auraient été exécutés secrètement, certains même à l'aide de la Vierge de Fer, placée dans une des tours de l'enceinte de Munich.

dès que l'orage commença à gronder à Munich. Les Illuminés de Neuwied qui l'entouraient et formaient le centre le plus important en dehors de la Bavière craignirent que l'autorité publique ne prit des mesures contre l'Ordre dans le Cercle du Bas-Rhin, particulièrement à Mayence où les frères avaient commis quelques « incorrections », et, au commencement de 1785, l'Inspecteur de la Province faisait connaître confidentiellement aux frères des hauts grades un projet de circulaire décrétant la suspension des travaux. Deux mois plus tard le Supérieur National lançait une circulaire conçue dans le même esprit¹. Du moment que l'autorité suprême s'abandonnait de la sorte, les centres secondaires, moins peuplés et inhabitués à user d'initiative, ne pouvaient montrer plus d'énergie. Les désertions furent si complètes que dans telle Loge, comme celle d'Aix-la-Chapelle où les Illuminés avaient eu des partisans zélés, tous les documents concernant l'Ordre disparurent des archives sans laisser de traces.

Dans les Pays Autrichiens, où l'Illuminisme avait reçu un accueil empressé, les poursuites dont il était l'objet en Bavière amenèrent un arrêt subit de la propagande. Elles empêchèrent la transformation complète de la Loge présidée par Ignace de Born en une Loge Illuminée². La disparition de l'Illuminisme autrichien fut hâtée par l'édit que Joseph II fit publier le 11 décembre 1785 pour réglementer l'existence de la Franc-Maçonnerie autrichienne. Le prince Dietrichstein, très en faveur auprès de l'Empereur, avait prié de protéger cette Société contre l'invasion des Rose-Croix³, Joseph avait consenti à intervenir, mais pour mettre la Franc-Maçonnerie en tutelle. Son caractère autocratique ne pouvait supporter dans ses Etats la présence d'une association secrète échappant à son contrôle et, comme il ne pouvait procéder brutalement contre les Francs-Maçons, ainsi qu'on avait fait en Bavière, sous peine de perdre sa réputation de libéralisme, il se contenta de les soumettre à la surveillance rigoureuse de l'autorité publique. La Patente de Réforme décidait qu'à partir du 1^{er} janvier 1786 il ne pourrait exister qu'une seule Loge dans chaque chef-lieu de province; cette Loge devrait avertir d'avance le représentant de l'Empereur de toutes les réunions qu'elle tiendrait et son chef était obligé de communiquer tous les trois mois la liste exacte de ses membres. Toutes les autres Loges ou assemblées secrètes étaient interdites⁴. Cet édit porta un coup mortel à l'Illuminisme autrichien. Non seulement le ton méprisant avec lequel l'Empereur parlait de la Franc-

Maçonnerie⁵ réduisait à néant l'espoir longtemps caressé de l'enrôler dans ses rangs, mais encore les dispositions qu'il prenait vis-à-vis des Loges mettaient fin à la propagande occulte des Illuminés. Les Loges où ils avaient recruté des adhérents durent disparaître ainsi que les Eglises Minérales. La Loge des Vrais Amis Réunis, fondée au commencement de 1785 à Brunn par Belcredi et qui comptait une vingtaine d'Illuminés⁶, était forcée de fusionner dès la fin de 1785 avec une Loge non Illuminée⁷. De même la Loge Pythagore de Troppau, fille de la précédente, fondée en 1785 et pratiquant aussi l'Illuminisme, était forcée de tomber en sommeil à l'apparition de la Patente de Réforme⁸. Le poète Léon pouvait écrire en 1786 à son frère en Illuminisme, le philosophe Reinhold : « Il y a longtemps qu'il n'est plus question ici (à Vienne) d'Illuminisme. L'Ordre a complètement cessé d'exister chez nous, où il n'a pas duré plus d'un an et quelques mois⁹. »

Au Tyrol le comte Trapp, Supérieur de la Province, avait considéré que les Edits d'interdiction rendus en Bavière avaient sonné le glas de l'Ordre. Pour éviter d'éveiller les soupçons du gouvernement autrichien, il avait déjà rompu toutes relations avec Munich et fait dépendre l'Eglise Minérale d'Innsbruck des Supérieurs de Vienne; abandonné de ce côté, il suspendit les travaux et arrêta les réceptions¹⁰.

En quelques mois les Loges et Assemblées Illuminées disparurent à peu près partout sans laisser de traces, comme l'eau bu par le sable. Là où des tentatives isolées furent faites pour galvaniser l'Illuminisme expirant, ces efforts héroïques restèrent sans résultat.

A Munich, quelques entités continuèrent pendant les dernières années du règne de Charles-Théodore à se réunir en grand secret et cherchèrent à maintenir, sous des prétextes innocents et dans la mesure du possible, les traditions de la Société. La dénonciation d'un nommé Charles Tagner informait la police, le 21 août 1787¹¹, qu'un certain nombre d'Illuminés se

1. « Ce qu'on appelle les Sociétés de Francs-Maçons, gens qui prétendent posséder des secrets qui me sont inconnus et dont je n'ai jamais eu l'indiscrétion de vouloir apprendre les tours de charlatan (Gaukeleien)... augmentent et se répandent actuellement jusque dans les plus petites villes. Ces assemblées, abandonnées à elles-mêmes et laissées sans direction, peuvent donner lieu à des excès nuisibles à la religion, au bon ordre et aux mœurs, permettre aux chefs par l'union étroite que crée le fanatisme de ne pas agir avec une complète justice envers les inférieurs qui ne font pas partie de la Société ou du moins l'erreur de prétexte à des escroqueries (Geldschneiderei) » (Abaß, IV, 147). Abaß, qui ne peut se consoler de la mauvaise opinion que ce souverain « éclairé » avait de la Franc-Maçonnerie, croit que Joseph II voulait se venger du peu d'appui qu'elle lui avait donné dans ses projets sur la Bavière. C'est aller chercher bien loin les raisons d'une antipathie qui provenait simplement de ce que Joseph II ne voulait souffrir aucun pouvoir auprès du sien.

2. Abaß, IV, 135. — 3. *Ibid.*, V, 135-157. — 4. *Ibid.*, 139. — 5. Keil : *Wiener Freunde*, 60. 6. Emiliius à Annibal, O. S., 396. — 7. G. H. A., fasc. 2, cote 92.

1. Lettre de Bode, 15 Adarpahatsch, 1566. Gotha. — 2. Abaß, IV, 308.

3. On prétendait que, de 1.000 à 1.300 sous Marie-Thérèse, ils avaient fini par être 20.000, chiffres qui semblent bien élevés.

4. Abaß, IV, 146-149.

réunissaient à dates fixes chez Socher, curé de Hasching, où ils se rendaient par des chemins détournés et dont ils revenaient pendant la nuit. En 1791 à l'approche du 21 mars, premier jour de l'an Illuminé, une circulaire envoyée par le comte de Seinsheim aux adeptes restés fidèles proposait, puisque l'obéissance due au souverain empêchait de célébrer les fêtes usitées autrefois, d'organiser une fête de l'Amitié. Les frères devaient décider si, pour plus de prudence, cette solennité ne devrait pas avoir lieu un autre jour que le 21 mars. D'après le nombre des participants, la réunion se tiendrait le même jour au même endroit, ou en plusieurs endroits à des jours différents. Tout frère qui donnerait son adhésion paierait trois florins pour les pauvres, en revanche « on communiquerait à nos amis des lettres de l'étranger ¹ ».

Si, comme il est probable, ces derniers tenants de l'Illuminisme croyaient que des jours meilleurs luiraient pour eux à l'avènement du futur Electeur, ils furent cruellement déçus. Lorsque le prince Max de Deux-Ponts succéda à son oncle, le 16 février 1799, Lippert, un des ennemis les plus acharnés des Illuminés, fut, il est vrai, mis à la retraite; Montgelas devint ministre des Affaires Etrangères; Zwack, depuis 1795 ministre plénipotentiaire de Deux-Ponts à la Chambre d'Empire, reçut un emploi important²; le comte de Seinsheim fut nommé président d'une commission chargée de la suppression des nombreux couvents et de la confiscation de leurs revenus et propriétés³; le baron Frauenberg, ancien Illuminé, fut envoyé à Rome pour négocier avec le Pape à ce sujet⁴. La politique de Montgelas, auquel l'indolence de son souverain donna bientôt la première place dans le gouvernement, parut être inspirée par les enseignements qu'il avait reçus dans les assemblées de l'Ordre. Jamais l'ex-frère Musée ne renia, par ses actes, les opinions de l'Illuminé qu'il avait été et auquel la destruction de l'ancien ordre de choses paraissait être à la fois un devoir et un plaisir pour un homme éclairé. Il trouva un appui dans la classe cultivée, car l'esprit de mécontentement qui avait autrefois donné naissance à l'Ordre des Illuminés continuait à dresser contre l'ancien régime la majorité de cette classe⁵. Tout comme lui, elle considérait la vie politique, religieuse et sociale, non comme un ensemble de rapports et de situations différentes et souvent contradictoires, nés du conflit de forces adverses, d'inclinations et d'antipathies innombrables,

mais comme un rouage de montre construit par un habile horloger; elle méprisait comme lui et comme lui tenait pour absurdes, nuisibles et ridicules les formes de la vie sociale, intimement liées depuis des siècles aux penchants et aux habitudes des Bavaïois. Montgelas procéda aux réformes avec la violence d'un homme qui se venge, avec la brutalité qu'inspire à ses fanatiques la logique abstraite et aussi avec une inintelligence des nécessités historiques égale à celle dont les Jacobins venaient de faire preuve en France. Sous ses ordres, des hommes, dont plusieurs avaient été ses frères en Illuminisme¹, exécutèrent souvent les mesures anticléricales arrêtées par lui avec un zèle emporté². Mais, si l'esprit de l'Ordre inspirait le nouveau gouvernement et ses agents, l'Ordre lui-même n'avait rien à attendre de Montgelas. Le ministre de Max-Joseph avait évolué, sa maturité ne voulait plus se souvenir de ses folies de jeunesse et il ne croyait plus à l'utilité sociale des associations occultes. Dès le 4 novembre 1799, un Edit interdisait toutes les sociétés secrètes de quelque nature qu'elles fussent et exigeait de tout candidat à des fonctions publiques l'engagement écrit de ne faire partie d'aucune d'elles. Cette interdiction fut renouvelée solennellement le 5 mars 1804³. Les Illuminés impénitents durent se rendre à l'évidence: le nouvel Electeur avait jeté la dernière pelletée de terre sur l'Ordre Sérénissime.

A Vienne, des adeptes qui cherchèrent à sauver quelques débris du naufrage ne furent pas plus heureux. Un nouveau grade Ecossais, sorte de compromis entre les principes Illuminés et les doctrines des Rose-Croix, devant permettre aux Illuminés qui ne voulaient pas s'avouer pour tels, mais comptaient encore des partisans parmi les membres de la Grande Loge d'Autriche, de se réunir en une Loge Ecossaise particulière, ne put être introduit dans la Maçonnerie. Les Rose-Croix, qui éventèrent la ruse, lui firent une opposition acharnée et Matolay, le seul homme de tête qui eût pu mener l'œuvre à bien, perdit courage et renonça complètement à poursuivre l'entreprise⁴.

En Saxe, la ténacité d'un ancien Supérieur sut donner à l'Ordre un semblant de vie pendant quelques années encore. Bode, après avoir témoigné d'abord tant de défiance, était devenu un partisan enthousiaste de l'Ordre qui lui avait révélé sa vocation de pédagogue. Avec un visible plaisir et un zèle admirable il avait rédigé des centaines de Monitoires dont les brouillons, écrits de sa main, s'entassaient dans son cabinet⁵. Il ne voulut pas abandonner une occupation si conforme à ses goûts. Il combattit tous les projets

1. Wolfram II, 67. — Cette circulaire, dont copie se trouve dans les papiers de Lippert, lui fut livrée par Fischer que le besoin avait rendu traître à ses anciens frères.

2. Il mourut le 7 novembre 1843, à Mannheim, conseiller intime en exercice du roi de Bavière et conseiller d'état en service extraordinaire. (Kleinschmidt: *Neue Heidelberger Jahrbuecher*, 1897.)

3. Perthes, *Polit. Zustände*, I, 393. — 4. Fournier: *Patrioten u. Illuminaten*.

5. Perthes, I, c. I, 391.

1. M. du Moulin Eckart se trompe en qualifiant d'ancien Illuminé le comte Moravitzky que Montgelas prit pour collaborateur en qualité de ministre des Cultes. (*Bayern unter dem Ministerium Montgelas*.) Moravitzky, dont le nom ne se trouve sur aucune liste, était Rose-Croix et regardé par les Illuminés comme un de leurs ennemis les plus acharnés. (*Tabelle zur Geschichte der Illuminaten in Bayern*, G. H. A., non coté.)

2. Perthes, I, c. I, 410. — 3. Engel, 378; Wolfram, II. — 4. Abafi, IV, 141-142. — 5. Gotha.

de dissolution provisoire, estimant qu'une interruption des travaux ferait perdre à la Société un terrain qu'il serait difficile de reconquérir ensuite. Il refusa d'obéir à l'ordre de suspension donné par le Supérieur National, parce que « quatre ans d'efforts l'avaient convaincu que la Société pouvait faire beaucoup de bien, qu'elle avait développé et rectifié les connaissances de maint jeune homme, frayé la voie à maintes vérités et forcé beaucoup de gens à employer utilement un temps qu'ils auraient autrement gaspillé sans profit », et il jugeait que l'Ordre n'avait pas le droit de supprimer « cet institut secret qui faisait l'éducation du genre humain en répandant les vraies lumières ». Il n'admettait pas que tous les membres dussent une obéissance passive aux Supérieurs. Ces mots de Supérieurs Sérénissimes, d'Ordre, d'Illuminés, avaient leur raison d'être parce qu'ils en imposaient aux très jeunes gens pour leur bien. Mais, si les Supérieurs pouvaient exiger des débutants une soumission absolue et d'ailleurs temporaire à leur autorité, ils n'avaient pas, à son avis, le droit d'y prétendre de la part de ceux qui, embrassant l'ensemble, étaient à même de juger de la légitimité des ordres qu'ils donnaient. Bode se croyait donc autorisé à continuer l'Ordre, tant qu'il se conformerait à ses règlements et à son esprit et que l'autorité profane ne le lui interdirait pas. D'ailleurs il ne prenait pas très au sérieux la circulaire du Supérieur National et « il ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle n'était qu'une ruse permise, inventée par la prudence des Supérieurs, afin que les membres de la Société pussent présenter ce document pour leur défense, au cas où les poursuites viendraient à s'étendre. » Dans les contrées du Nord, particulièrement en Ionie et en Eolie (Cercles de la Haute et de la Basse-Saxe) grâce à Dieu, tant de précautions n'était pas nécessaire et Bode ne voyait pas pourquoi, si même l'Ordre était interdit partout ailleurs, il ne continuerait pas à accomplir sa noble tâche dans ces contrées. La seule objection sérieuse, c'était la publication des cahiers et, si Weishaupt en était l'auteur, il avait chargé sa conscience d'une lourde responsabilité, mais tous les cahiers de la Franc-Maçonnerie avaient été eux aussi imprimés sans amener la ruine de cette Société et, à moins que Basilius (Weishaupt) ne le voulait lui-même, il n'était au pouvoir de personne de trahir le moyen employé pour former les jeunes gens et diriger les frères plus âgés, c'est-à-dire les Quibus Licet et les Monitoires. Aussi il pouvait affirmer, en mai 1786, qu'assurés de l'autorisation tacite de leur Illustre Directeur (Ernest II ou Charles-Auguste), les frères d'Ionie avaient, sous sa direction, continué leurs travaux « il est vrai dans le plus grand secret mais non sans succès¹. »

1. Bode au vénérable Wilhelm, Hieropolis (Weimar), le 15 Ardsapatsch 1786 (15 mai 1786), (Gotha). — Certains passages de cette lettre semblent indiquer que le destinataire était le Supérieur d'une localité située dans l'Allemagne du Nord.

Après avoir troqué son nom de guerre Amelius contre celui de Winnefried, probablement pour être moins connu des adeptes restés fidèles, Bode déploya une grande activité pendant toute l'année 1787. A Constantinople (Hambourg), il instruisit quelques frères et établit un Supérieur très zélé à Camarina (Brême). Il prit sous ses ordres le Supérieur local Gélon (Denecke) et rendit le courage aux frères. Il travailla à fonder dans une ville voisine de Brême une colonie qui dépendrait de Gélon. Il prit en mains la direction à Capoue (Brunswick), où il craignait l'hostilité de Carolus V Imperator (v. Hardenberg Westentlau) pour raisons politiques¹. Ses efforts furent récompensés par quelques succès. A Lycopolis (Erfurt), il enrôla une demi-douzaine de nouveaux adeptes au commencement de 1787² et fit des recrues à Altona, Mulhouse en Saxe, Rudolstadt (Aquinum), Hanovre (Tharsus)³.

Il avait, il est vrai, essayé vainement de recruter Schiller, sous prétexte de le faire recevoir dans la Franc-Maçonnerie. Schiller, sachant que Bode recrutait pour les Illuminés, avait décliné l'invitation parce qu'il doutait que le despotisme des Lumières fût préférable à l'anarchie des Lumières que Bode prétendait combattre et il craignait que l'étroite subordination régnant dans cette Société ne permit des abus plus dangereux que le mal auquel elle voulait porter remède⁴. Mais d'autres Insinuations, moins célèbres, se laissèrent persuader et le recrutement continua jusqu'en 1789⁵. Si le nombre exact des recrues et des anciens Illuminés restés sous les drapeaux est difficile à déterminer, il semble avoir été d'une quarantaine environ. Le centre principal se trouvait à Syracuse (Gotha), où la Loge Ernest au Compas était restée fidèle à l'Ordre, bien que Weishaupt n'y eût jamais mis les pieds et n'y exerçât aucune influence, même indirectement⁶. Par son Maître en Chaire Koppe, surintendant à Gotha et très en faveur auprès du duc Ernest, les Illuminés y avaient conservé la haute main, et, lorsque Koppe quitta Gotha en 1788, dans l'espoir d'obtenir la place d'abbé à Loccum, Bode s'empara habilement de la direction et eut bientôt dans la Loge une influence prépondérante.

1. Bode au vénérable Wilhelm (Gotha).

2. Loos (Babilon), Beliermann (Paolo Sarpi), Hofmann (Zinzendorf), J. Weissmantel, J. Fried. Weissenborn, Wehra (Uipen), professeur de droit (Liste manuscrite). Lettre de Paolo Sarpi à Bode, du 4 mars 1787, annonçant l'envoi des Quibus Licet. Lettre d'Uipen du 12 février 1787, (Gotha.)

3. Lettres reversales de J. Schulz, 4 janvier 1787; à Altona, de Stueber, Reinhold, Koenig à Mulhouse, avril 1787; Quibus Licet de Senèque, David, Visconti pour janvier février et mars 1787 à Rudolstadt, de Ruhling (W. Penn) à Hanovre. (Gotha.)

4. Schiller à Koerner, 10 septembre et 18 septembre 1787.

5. Lettre reverse de Severius (Schilling) de Weimar, 7 juin 1789.

6. Rien dans les papiers de Bode ne permet de croire que Weishaupt ait dirigé sous le nom de Bode cet essai de continuation de l'Ordre.

Pendant l'année 1787, Bode put croire qu'il avait sauvé l'Ordre du naufrage. Il y eut des réunions Minervales et des Assemblées de Magistrats Minervaux à Gotha¹; il reçut des Quibus Licet et put rédiger de volumineux Monitoires². Ce succès lui donna assez d'assurance pour faire quelques modifications aux cahiers. Il respecta dans l'essentiel la formule des lettres reversales et des tablettes, les noms de guerre et le calendrier persan³, mais il rédigea de nouveaux cahiers des premiers grades, pour remplacer ceux que l'impression avait fait connaître,⁴ et il esqua deux projets de grades supérieurs intitulés Grands Mystères⁵.

Pourtant le Système Illuminé recréé par Bode ne donnait pas ce que son rénovateur en avait espéré. Dès 1788, il avait commencé à languir; les recrus devenaient rares, rares aussi les Quibus Licet, les Assemblées avaient cessé à Gotha. Bode tenta un dernier effort pour sauver son Système. Il essaya de créer une nouvelle Société où les Illuminés, alliés aux Francs-Maçons éclectiques dont l'Alliance venait de faire faillite, auraient trouvé un asile. L'entreprise de Dittfurth n'avait pas eu en effet un meilleur destin que l'Ordre des Illuminés. La Loge Directoriale Joseph à l'Aigle Impériale de Wetzlar était devenue inactive⁶; son associée, l'Union de Francfort, s'était réaffiliée, le 20 février 1789, à la Grande Loge de Londres. A l'instigation de Bode, la Loge Le Compas lança en septembre 1790 une circulaire qu'il avait rédigée. Ce manifeste déclarait l'Alliance Eclectique dissoute et proposait de former une nouvelle alliance englobant toutes les Loges allemandes. En même temps, Bode écrivait pour la Loge de Gotha un rituel et une instruction particulière en vue de cette union. Son projet tendait à faire du nouveau Système une sorte d'Illuminisme épuré. Dans sa circulaire il examinait prolixe, en s'appuyant sur le principe d'égalité et de fraternité, si une autorité suprême avait le droit de s'imposer à la Société des Francs-Maçons et il concluait que

ce droit n'existait pas, même pour la Grande Loge d'Angleterre, car, faisait-il ingénument remarquer, « l'égalité de sa situation résultait déjà de ce fait qu'elle était aussi ignorante que les autres » et qu'elle n'avait jamais donné aux autres Loges que la forme extérieure de la Franc-Maçonnerie. La nouvelle Alliance empruntait à l'Eclectisme défunt ses principes fondamentaux: liberté réciproque et égalité de droits et de devoirs pour toutes les Loges; une Grande Loge pour régler les affaires de l'Alliance tant que le nombre des Loges adhérentes ne dépasserait pas 27; en cas d'une plus grande extension, une Grande Loge par Cercle, la présidence devant être exercée à tour de rôle par toutes les Loges du ressort; refus de reconnaître les grades supérieurs aux grades symboliques; remplacement du titre de très respectable (hochwuerdig), par celui de respectable (ehrwuerdig); suppression du port de l'épée dans les tenues et du titre de Chevalier Maçon. Ce qui rappelait l'Illuminisme, c'était l'exposé de principes sur le but de l'Alliance et les moyens qu'elle comptait employer pour y parvenir: union étroite des hommes au cœur généreux pour poursuivre des fins d'une utilité générale qui, sans la réunion des énergies isolées, ne pourraient être atteintes, du moins aussi facilement et sûrement; choix dans chaque Loge de frères « confidents » (betraute), auxquels seraient soumis les documents secrets; établissement d'une classe secrète divisée en deux sections, Ecole Secrète et Académie Spéciale (geheime Schule et gesonderte Academie) et intitulée « Ordre des Amis Invisibles », qui servirait à instruire et former les jeunes gens pour en faire de bons Francs-Maçons¹.

Ce dernier avatar de l'Illuminisme n'eut aucun succès. La Loge Le Compas ne recueillit que dix adhésions de principe, elle fut exclue de l'Alliance Eclectique où elle était entrée, le 10 décembre 1784, sur l'initiative de Bode², et l'union projetée ne fut jamais réalisée. Une maladresse d'un des plus ardents adeptes de l'Illuminisme, Rodolphe-Zacharie Becker, amena une scission parmi les membres de l'Ordre qui faisaient partie du Compas. Becker, ancien professeur au gymnase de Dessau, ami intime de Bode, écrivain très aimé du gros public, était un admirateur déclaré de la Révolution Française. En 1790 il tint, en qualité d'orateur de la Loge, le jour anniversaire de la naissance du duc Ernest, un discours où il proclamait qu'en présence des événements qui se déroulaient en France un vrai Franc-Maçon ne pouvait rester indifférent, mais devait prendre nettement parti pour la liberté, et il

1. Procès-verbaux du 36 Pharavardin 1577 (26 avril 1787) et du 30 Adarphatsch 1577 (30 mai 1787), Syracuse (Gotha).

2. Les archives de la Loge Ernest au Compas possèdent un cahier de 40 pages composé des brouillons de Monitoires adressés de 1785 à avril 1787 à Joh. Oldenburg, Fredericus Sapiens, Gronovius, Saint-Evremond, de Thou, Colbert, par Bode sous le pseudonyme de Basilus.

3. Les pseudonymes et l'ère persane disparaissent de la correspondance à partir de 1787, probablement par prudence, mais subsistent dans les pièces officielles.

4. Bode à Wilhelm. Gotha.

5. Ces deux cahiers, dont le premier portait le titre de Philosophi et le second celui de Doceten, étaient d'une rare insignifiance. Ils contenaient un insipide verbiage aux prétentions philosophiques, œuvre d'un autodidacte qui veut faire étalage d'une science mal digérée. Le cahier des Philosophi expose, entre autres révélations surprenantes, une histoire de la civilisation qui ne vaut pas l'honneur d'être résumée et il était démontré aux Doceten que l'homme n'a pas d'idées innées.

6. Elle devait disparaître définitivement en 1800.

1. Findel: *Gesch. d. Freimaur.*, 229-230 et Nettelblatt, 580-581. — La ressemblance avec l'Ordre des Illuminés était si frappante que les Maçons, à la lecture de la circulaire, supposèrent que Weishaupt y avait collaboré (Lettre de l'acteur Schröder de Hambourg à Knigge, 2 février 1791: Klenke, 181.)

2. Reichard, *Selbstbiographie*, 245.

invitait les frères officiers dans l'armée à observer une sage neutralité, si on invoquait le secours des troupes en cas d'émeutes populaires. Ce discours fit scandale. Bode, sommé par plusieurs membres de la Loge de désavouer l'orateur, fit intervenir le duc qui eût la sagesse d'étouffer l'affaire. Mais des Illuminés, parmi lesquels le bibliothécaire Reichard, concurrent, à la suite de cet incident, des soupçons sur les tendances de la nouvelle Alliance Ecclésiastique et se retirèrent de la Société dirigée par Bode¹.

D'ailleurs ce résidu de l'Illuminisme ne ressemblait plus que de très loin à l'organisation primitive et c'est avec raison que Boettiger, défendant la mémoire de Bode, mort en 1793, contre les attaques que lui avait attirées son rôle dans l'Illuminisme, déclarait qu'à partir de 1790 il n'avait plus été question nulle part de l'Ordre des Illuminés². Cette fois l'Ordre était bien mort et pour toujours. Les soins diligents que lui avait prodigués son dernier médecin n'avaient fait que reculer l'issue fatale. Il ne pouvait survivre au XVIII^e siècle qu'il avait enfanté et il n'y avait plus de place pour lui dans la nouvelle époque qu'allait ouvrir pour l'Allemagne la Révolution Française et les guerres napoléoniennes.

Les chefs de l'Illuminisme, dispersés par la bourrasque qui avait détruit leur édifice, suivirent les voies divergentes que leur traçait la destinée. Pour certains, comme Zwack et Montgelas, l'affiliation à l'Ordre des Illuminés eut des conséquences désagréables, mais passagères, et ne compromit pas leur carrière. D'autres, comme Massenhausen, Savioli et Costanzo, retomberent dans l'obscurité dont les avait momentanément tirés leur procès. L'excellent Hertel, après sa sortie de prison, ne chercha plus qu'à se faire oublier. Il vécut modestement à Munich, évoquant dans sa correspondance avec son vieil ami Hoheneicher les souvenirs d'autrefois et voyant avec mélancolie les anciens frères en Illuminisme disparaître un à un fauchés par la mort.

1. Reichard, I, c., 264-265. — Becker, qui avait senti se refroidir son admiration pour la Révolution Française, fut, le 30 novembre 1811, incarcéré comme suspect à la forteresse de Magdebourg sur l'ordre de Davoust. Napoléon le fit mettre en liberté 17 mois plus tard, touché par une requête que lui remit la femme de Becker pendant qu'on changeait les chevaux de sa berline au relais de Gotha. (Reichard, 426.) Becker a laissé sur l'Illuminisme quelques documents qui sont conservés dans les archives de la Loge Ernest au Compost.

2. *Nouveau Mercure Allemand* publié par Wieland, année 1797, p. 267. — 4. On sait partout en Allemagne que toutes les associations d'Illuminés ont complètement cessé à partir de 1790. Les documents qui se rapportent à cette question, dépôt sacré d'un mourant, sont entre les mains d'un noble prince (le duc Ernest de Saxe-Gotha) et au besoin on pourrait en demander la publication.

Après sa retraite, Knigge, libre d'occupations, reprit le cours de son existence de dilettante, toujours troublée par des soucis d'argent. Etabli à Heidelberg, où il avait émigré en 1783 et où il resta quatre ans, il composa des sonates, des symphonies et même quelques messes pour les Dominicains dont il fréquentait assiduellement l'église. Il faisait de fréquentes excursions à pied dans les environs et s'arrêta quelque temps près des Vosges, chez le prince de Sarrebruck¹. Pour suppléer à l'insuffisance de ses revenus, il bâclait des articles pour des nombreux périodiques comme le *Magasin des Demeures* de Seybold, les *Variétés du Haut-Rhin*, le *Museum du Palatinat et de Bavière* où il fit paraître des lettres sur le théâtre. Il écrivit des sermons, dont quelques-uns furent prononcés par lui dans des temples protestants; d'abord six sermons sur le Despotisme, la Sottise, la Superstition, l'Injustice, l'Infidélité et l'Oisiveté², puis six autres sur l'Humilité, la Douceur, la Paix de l'âme, la Prière, la Bienfaisance, l'Intolérance³: amplifications verbeuses où les idées sont délayées dans un flux de mots, où se pressent et se chevauchent les citations tirées de la Bible⁴. Il publia une *Collection de pièces étrangères remanées pour la scène allemande*⁵ et un périodique, le *Journal d'Ufstaedt*, qui mourut à son troisième numéro⁶. Il fit paraître la quatrième et dernière partie d'un livre à clef sur la Cour de Cassel, le *Roman de ma vie*, dont il avait publié les trois premières parties à l'époque où il était encore le frère Philon⁷. Le succès obtenu par ce livre l'encouragea à écrire un autre roman, une imitation de *Gil Blas*, l'*Histoire de Pierre Claus*⁸, qui fut traduit en hollandais, en anglais et en français⁹ et dont la première partie eut trois éditions en un an¹⁰. A ce livre, où se trouve une peinture souvent très crue de la corruption des hautes classes, de la frivolité et des goûts aventureux de l'époque, succédèrent deux ans plus tard les *Erreurs du philosophe ou histoire de Louis de Seelberg*¹¹, dont le héros successivement, et par principe, débauché, athée, bigot, misanthrope, philanthrope, mystique, sceptique, jésuite, réformateur de la société, rêveur, égoïste, est un type assez représentatif du désarroi des esprits à la fin du XVIII^e siècle¹².

Malgré les revenus assez importants que lui valaient ces ouvrages, Knigge se trouvait toujours dans une situation gênée, aussi en mai 1787 il était revenu s'établir à Hanovre pour tâcher de rentrer en possession de sa fortune.

1. Gœdeke, 94 — 2. Francfort 1783, 2^e édition, 1785. — 3. Heidelberg, 1785.

4. Gœdeke, 100 — 5. 2 vol. Heidelberg, 1784 et 1785. — 6. Gœdeke, 103.

7. 1^{re} partie, Riga, 1781; 2^e et 3^e parties, Riga et Francfort, 1782, 4^e partie, 1783; 4^e édition en 1787, 5^e édition en 1803.

8. I, II, Riga, 1783; III, Francfort, 1785.

9. Sous le titre de *Gil Blas allemand*, Paris, 1789. — 10. Gœdeke, 80 — 11. 2 vol. Francfort, 1787 — 12. Gœdeke, 88.

Mais l'administrateur de ses biens séquestrés, fort peu pressé de perdre une situation avantageuse, n'avait rien fait pour éteindre les dettes qui grevaient les propriétés de son pupille malgré lui, et Knigge ne put obtenir une augmentation de la maigre rente de 1.000 thalers en or qui lui était servie provisoirement depuis de longues années¹. Il était fatigué de sa vie indépendante mais besogneuse, sa santé de plus en plus chancelante le forçait à se ménager et nécessitait des soins dispendieux. Il chercha un poste qui assurât à lui et à sa famille le pain quotidien. En 1788 il songea à postuler la place de résident prussien à Hambourg, mais Nicolai, auquel il avait demandé aide et protection, lui représenta qu'il n'avait aucune influence à la Cour, que tout poste dans la diplomatie coûtait plus qu'il ne rapportait et que d'ailleurs le rôle joué par Knigge dans l'illuminisme ne pouvait que le rendre très suspect à Frédéric-Guillaume II². En attendant une position stable, Knigge continua à écrire. En 1788 il publiait, outre une nouvelle série de six sermons sur la Consolation dans les souffrances, la Nécessité de dompter ses passions, les Bonnes Œuvres, la Calomnie, l'Etude de la Bible et la Flatterie³ et un périodique : *Feuilles d'art dramatique*, qui ne vécut que deux trimestres, l'ouvrage qui a donné à son nom une certaine célébrité, ce *Commerce avec les hommes* qui eut un immense succès⁴ et lui vaut l'honneur d'être cité dans les histoires de la littérature allemande⁵. L'année suivante il publiait encore *L'Histoire du pauvre Seigneur de Mildeburg*⁶, roman édifiant où il était démontré que l'homme sage, vertueux et modéré dans ses désirs jouit d'un bonheur que rien ne peut lui ravir. Enfin en 1790 il fut nommé par le gouvernement de Hanovre, probablement grâce à l'intervention de Goethe⁷, grand bailli et inspecteur des écoles à Brême où il alla s'établir en 1791. Il y vécut ses cinq dernières années, souffrant horriblement de la pierre et quittant à peine son lit. Il mourut le 6 mai 1796, emporté par une congestion cérébrale. Ses fonctions, peu absorbantes, lui avaient permis de continuer à écrire. Il avait fait paraître en 1791 *Le Château enchanté* ou *Histoire du comte Tunger*, imité du *Diable boiteux*, en 1792 le *Voyage à Brunsuick*, un roman humoristique inspiré par les ascensions de l'aéronaute Blanchard

et enfin en 1794 un roman du même caractère : *Le Voyage à Fritzlur*¹.

La dissolution de l'Ordre des Illuminés avait été pour Weishaupt une catastrophe dont il ne se releva jamais. Il survécut quarante-quatre ans à la Société qui avait été pendant dix années le but suprême de son activité, mais, avant d'avoir parcouru la moitié de sa carrière, il avait perdu sa principale raison de vivre. Il passa le reste de son existence à Gotha, comme un roi détrôné qui a perdu l'espoir de jamais recouvrer son royaume. La chute avait été si profonde, la désillusion si amère, que toute son énergie et sa ténacité en restèrent paralysées. Jamais il ne songea à rattacher les fils brisés; toutes les sollicitations de plusieurs de ses anciens disciples qui lui demandaient de reconstruire l'édifice sur des bases un peu différentes ne purent triompher de son découragement². Il refusa même de fréquenter la Loge Le Compas où son ancien subordonné Bode avait entretenu pendant quelque temps encore le feu sacré de l'Illuminisme.

Il vivait tristement et modestement du petit traitement que lui avait accordé le duc Ernest et qui était bien maigre pour entretenir sa nombreuse famille. Seul son fils aîné n'était pas à sa charge, ayant été mis en pension aux frais du duc dans l'institution ouverte quelques années auparavant par le célèbre pédagogue Salzmann à Schnepfenthal³. Weishaupt, d'abord accueilli comme un martyr, avait vu la faveur de son protecteur se refroidir après la publication des *Ecrits Originaux*. Dans les dernières années de sa vie le duc, mort en 1804, ne le voyait plus que chez la duchesse Charlotte-Amélie, sa femme⁴. Celle-ci, caillète à prétentions philosophiques, suivait les traces de sa belle-mère, la duchesse Louise-Dorothee, qui avait été en correspondance avec Diderot, Helvétius, J.-J. Rousseau et Voltaire et que Frédéric II avait honoré de son amitié⁵. La duchesse Charlotte se piquait de sciences et avait l'esprit démocratique. Elle organisa en 1798 un congrès d'astronomie où parut l'illustre Lalande⁶. Pendant la Révolution, elle se déclara ouvertement en faveur de la jeune république, cessa complètement d'accompagner son mari au temple les dimanches et jours de fêtes, et les bustes des grands révolutionnaires, à commencer par ceux de Bailly et de La Fayette, se succédèrent dans ses appartements et furent à tour de rôle montés au grenier pour céder la place à de nouvelles célébrités⁷. Cette duchesse rouge et le prince

1. Gœdecke, 105. — 2. Klenke, 80.

3. Francfort, 1788.

4. Hanovre, 1788, 2^e édition, 1788, 3^e 1790, 4^e 1792, 5^e 1796, 6^e 1798; 7^e 1801; 8^e 1804; 9^e 1818; 10^e 1825; 11^e 1830; 12^e 1844. Traduit en hollandais, danois et anglais.

5. Ce manuel de philosophie mondaine, sans idéal ni élévation morale, où l'égoïsme sait prendre une forme élégante, contenait une idée nouvelle : celle de donner des règles de conduite dans les rapports avec toutes les classes de la société.

6. Hanovre, 1789-1790, 2^e édit., 1794.

7. Lettre de Frau Aia à M^{me} Knigge 23 juin 1789, Klenke 42.

1. Gœdecke, 172-178. — Il fit en outre de nombreuses traductions d'ouvrages français, anglais et hollandais, entre autres de la *Suite des Confessions* de J.-J. Rousseau (3^e et 4^e parties), de l'*Origine du despotisme* de Boulanger, des *Nouvelles remarquables sur la peste de Toulon* de Antrecheau (Gœdecke, 176-177).

2. Lettre de Charles Weishaupt à Böttiger, *Forsch. z. Kult. u. Lit. Gesch. Baierns*, V, 25-30.

3. Reichard, 165. — 4. *Ibid.*, 165-166. — 5. *Ibid.*, 24. — 6. *Ibid.*, 317.

7. Reichard, 288, 315.

Auguste, frère cadet du duc, qui partageait le goût de sa belle-sœur pour les principes jacobins¹, recevaient assez fréquemment le pauvre Weishaupt²; mais leur sympathie était impuissante à panser son orgueil saignant. Le danger qu'il avait couru à Ratisbonne, d'être enlevé par des émissaires de l'Électeur de Bavière, l'avait si fort impressionné qu'il se croyait toujours exposé aux embûches de ses ennemis. En 1821, à une époque où il n'avait plus rien à craindre de la Bavière, il s'imagina que le gouvernement prussien clérical et réactionnaire d'alors voulait s'emparer de lui, parce que deux pasteurs évangéliques d'Erfurt, de passage à Gotha, lui avaient rendu fréquemment visite et proposé de l'accompagner dans les promenades qu'il aimait à faire aux environs. Weishaupt flaira en ces deux innocents ecclésiastiques des policiers prussiens déguisés qui voulaient l'enlever par surprise et, tant qu'ils furent à Gotha, il ne passa pas les portes de la ville³.

Il avait accepté sa défaite par découragement, mais il ne pouvait se consoler d'avoir été méconnu. Il se considéra jusqu'à la fin de ses jours comme un bienfaiteur de l'humanité que les ennemis du genre humain avaient réussi à perdre dans l'esprit de ses contemporains et il aspirait ardemment après une revanche morale, une réhabilitation solennelle. La destinée lui refusa cette compensation. Il eut un moment d'espoir quand, après la mort de Charles Théodore, d'anciens Illuminés notoires comme Zwack et Montgelas étant rentrés en Bavière avec le nouvel Électeur, le bruit se répandit que l'ex-Général des Illuminés allait être rappelé dans son pays. Il fit paraître dans le *Kaiserlicher Privilegiertes Reichsanzeiger* du 26 avril 1799 une « Déclaration Finale » où il exprimait l'espoir que le nouveau souverain voudrait signaler son avènement en anéantissant un épouvantail créé par les plus noires calomnies et lui accorderait les juges qu'il avait vainement réclamés treize ans auparavant. Il offrait une dernière fois de paraître devant tout tribunal qui conviendrait à ses ennemis⁴. Le gouvernement ne répondit pas à cette invitation, mais elle lui attira une lettre anonyme où on lui disait que, Montgelas et Zwack ayant été appelés au ministère par le souverain, il était sûr d'être trouvé innocent par un prince que conseillaient et obsédaient les Illuminés et leurs partisans.

Weishaupt chercha à tirer parti de cette manifestation d'hostilité où il croyait voir la main de l'ancien Illuminé Grollmann ou de Goeckhausen. Le silence dédaigneux du gouvernement bavarois avait porté le dernier coup à son orgueil. Il renonça à réclamer son rappel et se contenta de solliciter une petite pension. Il envoya l'écrit anonyme à Montgelas en l'accompagnant

des lignes suivantes : « Le texte de cette lettre, que je ne puis me dispenser de communiquer à Votre Excellence, prouve combien Elle est un obstacle aux projets de ces misérables et montre en tous cas quelles sont leurs opinions. Vous voudrez bien en conséquence ne pas me traiter d'importun si je m'adresse à vous. Je vous prie de n'attribuer cette démarche qu'à la vieille affection, à l'attachement et à l'estime inaltérables que j'ai pour vous et je vous demande de me laisser profiter de cette occasion pour vous témoigner la joie sincère que m'a causée votre élévation. J'espère aussi que vous ne m'oublierez pas. Je ne m'attends, dans les circonstances actuelles qui sont très défavorables, qu'à bien peu de chose. Je suis assez équitable pour me rendre compte des difficultés de l'heure présente, mais il me semble que j'ai le droit de vous demander ce que vous pourriez m'accorder sans inconvénient. Si son Altesse Electorale ne me considère pas comme un véritable criminel, je pense mériter au moins une petite pension. Ce serait peu de chose pour un si grand prince et beaucoup pour moi. Elle me permettrait de vivre avec moins de souci et de faire donner une meilleure éducation à mes sept enfants. On m'a traité très mal en Bavière et l'équité semble exiger qu'on me donne une légère compensation, d'autant plus que le prince m'a refusé le recours à la justice qui était ma dernière et unique ressource et qu'en autorisant tous les autres bannis à rentrer en Bavière et en m'excluant seul de cette mesure, il a rendu ma situation matérielle et morale beaucoup plus mauvaise. Cet ostracisme m'a réduit aux dernières extrémités et m'a diminué encore dans l'opinion publique. Je supplie Votre Excellence de daigner exposer à Son Altesse ma malheureuse situation et de me recommander à ses bontés. Votre recommandation aura certainement beaucoup d'effet et je me flatte de l'espoir que vous ferez tous vos efforts pour adoucir la situation d'un homme banni et calomnié depuis 14 ans. Je termine en assurant Votre Excellence du respect sans bornes qu'a pour Elle son très humble et très obéissant serviteur. Gotha, le 26 juin 1799¹. »

Cette humble requête n'eut pas plus de succès que l'article tapageur paru dans le *Reichsanzeiger*. Pourtant Weishaupt ne se découragea pas, il adressa à Montgelas et au prince héritier Louis de Bavière des mémoires sur la réforme de l'armée et des monnaies². Le gouvernement bavarois finit par se laisser toucher. Peut-être l'ex-frère Musée eut-il honte de laisser dans la misère son ancien chef, un des premiers champions en Bavière de ces Lumières qu'il faisait aujourd'hui triompher un peu rudement. Weishaupt ne fut pas rappelé, mais Max-Joseph paya les études de ses deux fils aînés et

1. Reichard, 117. — 2. *Ibid.*, 117, 166.

3. Hertel à Hoheneicher, 1^{er} sept. 1821, B. U. M. E³ 39. — 4. Engel, 381.

1. Geh. Staatsarchiv, *Nachrichten ueber verschiedene politische Ereignisse*, 1795-1804. Cité par Wolfram, II, 59 et Engel, 385.

2. Engel, 386.

leur donna une commission d'officier dans son armée en 1804. En 1807 le troisième entra dans l'armée bavaroise. Le quatrième étudia aux frais du roi de Bavière et reçut ensuite un emploi dans l'administration des Mines et Salines¹. Weishaupt lui-même fut nommé le 22 juillet 1808, avec l'approbation de Max-Joseph, membre étranger de l'Académie des Sciences, qui avait été rétablie deux ans auparavant à Munich², et, à partir de la même année, il toucha régulièrement une modeste pension, augmentée à diverses reprises, et qui lui fut maintenue jusqu'à sa mort³.

Le temps avait fait son œuvre pacificatrice. Weishaupt s'était réconcilié avec Utzschneider et, s'il n'est pas sûr, comme l'affirme Zschokke, que ce dernier ait contribué à lui faire obtenir sa pension, il existe au Baier. Reichsarchiv deux lettres amicales adressées par l'exilé le 2 mai 1809 et le 3 novembre 1818 à son adversaire de jadis⁴. L'ancien ennemi des prêtres et de la religion positive, l'ancien matérialiste admirateur de d'Holbach s'occupa vers la fin de sa vie à réunir les fonds nécessaires à l'édification d'une église catholique à Gotha et le proscriit sollicita du roi de Bavière une contribution qui lui fut d'ailleurs accordée⁵. Pourtant il n'avait jamais renoncé à l'espoir de faire reviser son procès. Puisque l'ingrate Bavière lui refusait des juges, il avait voulu porter sa cause devant l'opinion publique. Son occupation principale pendant ses années de retraite et presque jusqu'à sa mort, amenée le 18 novembre 1830 par l'épuisement sénile, fut d'écrire des traités philosophiques dont la fin dernière était de justifier aux yeux du monde ses opinions, ses théories et son œuvre morte. Cette obstination à, suivant son expression, « sauver son honneur » a quelque chose de touchant. Il avait été orgueilleux, égoïste et despote ; il lui avait manqué l'abnégation et le courage qui ennobissent les actes des pires fanatiques, mais au moins il était sincère et les calculs vils lui furent étrangers. Si sa présomption fut sans limites, elle fut aussi cruellement châtiée et, quand on songe à ce que l'ancien Général de l'Ordre des Illuminés dut vivre d'heures amères dans ce Saint-Hélène qui pour lui s'appelait Gotha, on ne peut s'empêcher de lui accorder l'absolution qu'il réclama avec tant d'insistance.

Le recul du temps permet aujourd'hui de ramener à de justes proportions

1. Les quatre fils de Weishaupt firent tous une belle carrière en Bavière : Ernest devint lieutenant-colonel ; Charles et Edouard, retraités, le premier comme lieutenant général d'artillerie après avoir été ministre de la Guerre, le second comme général, reçurent des lettres de noblesse ainsi que leur frère Alfred qui devint conseiller supérieur des Mines et Salines.

2. Note de Caroline Weishaupt sur son père, *Forschungen zur Kultur- u. Literaturgeschichte Bayerns*, vol. V, 1897.

3. Lettre de Charles Weishaupt à Böttiger : Engel, 399. — 4. Engel, 393-395.

5. Engel, 396.

une figure que la peur et la haine ont démesurément grandie et qui pourtant n'eut rien d'épique ni dans le bien ni dans le mal. Weishaupt n'a été ni un génie maléfisant ni un bienfaiteur de l'humanité, ce fut simplement un régent de collège. Fils de professeur, entré tout jeune dans la carrière paternelle, confiné depuis sa naissance jusqu'à l'âge de trente-sept ans dans une petite ville universitaire, ne connaissant d'autre société que celle de ses collègues et de ses étudiants, il est resté toute sa vie marqué du pli professionnel et l'empreinte fut d'autant plus profonde qu'elle avait rencontré un esprit tout prêt à la recevoir. Le hasard et la vocation s'allièrent pour former un type si achevé qu'il touche à la caricature et que l'individu disparaît presque complètement derrière l'homme de métier.

Weishaupt a du pédagogue classique la foi dans la science livresque, l'orgueilleuse suffisance, le ton doctrinal et pédant, l'esprit autoritaire, l'ignorance radicale de la vie réelle. Il ne voit les hommes et la société qu'à travers les livres et il est convaincu que l'homme en état de lire ce qui fut écrit depuis l'antiquité la plus reculée posséderait la science intégrale et pourrait résoudre tous les problèmes qui se posent à l'être humain. Bien que son érudition soit superficielle et fragmentaire, elle lui donne une telle fierté qu'il se prend pour un esprit d'essence supérieure et, pour avoir étudié le droit canon, les Pandectes et les Institutes, lu Sénèque, Epictète et les Encyclopédistes, s'être barbouillé de latin et bourré la mémoire de citations, il se juge capable de décider sans appel en religion et en politique et de réformer la société. Accoutumé à dominer ses élèves par la supériorité que lui confèrent ses connaissances sur l'objet de son enseignement, à parler sans être interrompu devant un auditoire attentif, il ne souffre pas de contradiction et n'admet pas qu'on doute de son infailibilité. Le chef des Illuminés s'est toujours cru dans sa chaire professorale, il n'a cessé de considérer l'Ordre comme une grande classe et ses membres comme des élèves qui devaient se soumettre docilement à l'autorité du maître. Il ne faisait pas de distinction entre les plus jeunes Minervaux et les Aréopagites, dont la plupart étaient ses anciens auditeurs. Aux uns comme aux autres il distribuait du même ton impérieux les avertissements et les réprimandes. Les bons points qu'il accordait avec une sage parcimonie devaient surtout exciter l'émulation des élèves médiocres. Toute manifestation d'indépendance lui semblait un acte d'indiscipline et l'élève indocile devait, s'appelait-il Knigge, se soumettre au règlement ou quitter l'établissement. Devant les révoltes de ses collaborateurs immédiats Weishaupt a toujours gardé l'attitude d'un régent aux prises avec des écoliers turbulents, qui ne désespère pas de rétablir le silence à force d'énergie et de rappels à l'ordre. Mais c'est surtout dans la rédaction des grades que se manifeste sa vocation pédagogique. Tant qu'il s'agit de distribuer des

sujets de dissertation, de corriger des devoirs, d'attribuer des prix, d'examiner des cahiers de notes, de diriger les lectures des élèves, de dresser la liste des candidats dignes d'entrer dans une classe supérieure, d'arrêter des programmes, son esprit est en verve; le « Noviciat » le « Minerval » et le « Minerval Illuminé » sont conçus et enfantés dans la joie, mais, quand les règlements pour les élèves et les professeurs ont été rédigés et qu'il faut organiser les grades supérieurs, la source d'inspiration est tarie. Weishaupt n'est à l'aise que devant des élèves, la fêrue à la main et le bonnet carré sur la tête; il se sent dépaycé dès qu'il a franchi le seuil de la classe. Aussi son plus vif désir est de ramener à l'école et d'y maintenir à vie tous les hommes. Il nous fait bien entrevoir le moment où l'humanité saura se passer de chefs, mais le but suprême est, de son aveu même, encore fort éloigné et, tant qu'il ne sera pas atteint, tant que l'homme n'aura pas parfait son éducation, il est condamné à rester sur les bancs. La société idéale, telle que la conçoit Weishaupt, est pour de longs siècles un immense collège où le pédagogue est roi.

LIVRE V

Le Testament philosophique de Weishaupt

CHAPITRE PREMIER

Esquisse d'une Morale Pratique Les Principes

Les deux morales de Weishaupt : matérialisme et idéalisme. — Les deux conceptions du bonheur. — Conception idéaliste de la perfection, de la science et de la vertu. — Rapports superficiels et contradiction fondamentale entre les deux morales de Weishaupt.

Principes de la morale matérialiste : la fin de l'homme; identité de la vertu et du bonheur; définition de la félicité; solidarité humaine; hiérarchie des buts; perfection morale.

Les deux vices fondamentaux : paresse et ignorance. — Bilan moral de l'humanité : effets bienfaisants de la vie en société; obstacles apportés par la civilisation au progrès moral.

Il faut un certain courage pour lire les traités philosophiques de Weishaupt¹. Le style est emphatique, verbeux et diffus. L'auteur s'attarde à

1. En voici la liste :

1° *Ueber Materialismus und Idealismus*. Nuernberg, 1780.

2° *Apologie des Misvergungens und Uebels*. Drei Gespraechen, 2 vol. Frft. u. Leip.

1787.

3° *Von dem Ursprung und den Absichten des Uebels*. Frft. u. Leip. 1787.

4° *Geschichte der Vervollkommenung des menschlichen Geschlechts*. Nuernberg, 1788.

5° *Ueber Wahrheit und sittliche Vollkommenheit*. 3 vol. Regensburg, 1793-1797.

6° *Ueber die Selbsterkenntniss, ihre Hindernisse und Vortheile*. Regensburg, 1794.

7° *Pythagoras oder Betrachtung ueber die geheime Welt- und Regierungskunst*. Frft. 1795.

démontrer des propositions sur lesquelles tout le monde s'accorde et présente souvent comme des vérités toutes neuves les lieux communs les plus rebattus. Il enfonce à grands efforts toutes les portes ouvertes qu'il rencontre sur sa route et ne cache pas assez la fierté que lui inspirent ces exploits herculéens. L'art de l'exposition lui est étranger à un degré rare, même en Allemagne. Il peine et se travaille pour mettre de l'ordre et de l'enchaînement dans ses démonstrations, il abuse des divisions et subdivisions, mais, comme il ne sait pas trier ses idées, cette classification minutieuse en apparence ne le garde pas des redites et des anticipations. Son amour pour la rhétorique déclamatoire l'entraîne à chaque instant plus loin qu'il ne voulait aller ; il résiste rarement à la tentation d'aligner des phrases, d'épuiser, au risque de déborder le cadre de sa démonstration, tout ce qu'un thème, fût-il des plus banals, lui offre de matière à développement¹.

Mais ce qui rend la lecture de ses œuvres particulièrement pénible, c'est le manque de netteté et de cohérence de sa doctrine. Dans tous ses traités se trouvent confondus les éléments de deux systèmes de morale inconciliables, entre lesquels sa pensée oscille perpétuellement sans jamais se décider à faire un choix, et le lecteur déroute ne sait de quoi il lui faut le plus s'étonner : de la netteté des démentis que l'auteur s'inflige à tout moment ou de la superbe inconscience avec laquelle il se contredit. La raison de cette incohérence est double : Weishaupt a écrit ses essais à une époque où son esprit avait évolué du matérialisme au spiritualisme, ils reflètent ainsi sa nouvelle façon de voir, et d'autre part il n'a pas voulu renier son passé, il a prétendu défendre les idées qui représentaient un état antérieur de sa pensée.

Au moment où il avait écrit les grades inférieurs de son Ordre et rédigé les brouillons dont Knigge s'était inspiré pour composer les cahiers des

8° *Die Leuchte des Diogenes oder Prüfung unserer heutigen Moralität und Aufklärung*. Regensburg, 1804.

9° *Materialien zur Beförderung der Welt- und Menschenkunde*, 3 livraisons, Gotha, 1810.

Weishaupt a écrit en outre trois petits essais où il réfute certaines théories de Kant ; ils sont intitulés :

1° *Zweifel ueber die Kantischen Begriffe von Zeit und Raum*. Nuernberg, 1788.

2° *Ueber die Graende und Gewisheit der menschlichen Erkenntnis zur Prüfung der Kantischen Kritik*. Nuernberg, 1788.

3° *Ueber die Kantischen Auskhaungen und Erscheinungen*. Nuernberg, 1788. On en trouvera l'analyse dans un article de M. J. Bach publié dans les *Historische Politische Blätter*, 1801. Bd. 127, Hef. 2, sous le titre : « A. Weishaupt, der Gruender der Illuminaten als Gegner des Koenigsberger Philosophen Immanuel Kant. »

1. Ecrivain intempérant, Weishaupt est en outre fort pauvre de pensées ; la matière de ses neuf traités se laisserait aisément résumer en quelques pages et le voyageur qui se fraie péniblement un passage à travers les broussailles et les sables mouvants de sa dialectique retrouve toujours les mêmes points de vue. Enflure, platitude et monotonie, tels sont les caractères distinctifs de ses interminables amplifications.

grades supérieurs, il avait, nous l'avons vu, tenté de jeter les bases d'une morale sociale purement humaine sans postulat métaphysique, sans sanction supraterrrestre. La morale, telle qu'il la concevait alors, était l'art d'obtenir la plus grande somme de bonheur dont l'homme peut jouir en ce monde en s'assurant, grâce à l'aide fraternelle de ses semblables, tout ce qui fait le charme et l'agrément de la vie. Weishaupt était à cette époque, sinon nettement matérialiste et athée, du moins violemment anti-catholique et anti-chrétien, et il avait voulu fonder ce qu'on appellerait aujourd'hui une morale laïque. Mais, dans les dix années qui avaient suivi la fondation de son Ordre, ses idées avaient subi sur bien des points une lente métamorphose. Dès 1780, il avait pu écrire à Knigge qu'il était à présent persuadé de l'immortalité de l'âme et qu'il savait maintenant, d'une façon certaine, qu'il reverrait un jour l'épouse chérie dont la mort venait de le séparer¹. L'écroulement de son œuvre, le repliement sur lui-même qui en avait été la conséquence, le besoin de trouver un appui pour son âme désespérée avaient porté à maturité les fruits de ce sourd travail intérieur. La foi en l'existence de Dieu, que son dégoût de la théologie lui avait fait considérer autrefois comme une question, sinon tout à fait négligeable, du moins d'ordre secondaire, s'était imposée à son esprit comme une nécessité. Lorsqu'il se vit banni et calomnié, il trouva un soulagement à sa détresse morale dans la conviction qu'un tel martyr devait avoir un jour sa récompense et il chercha un refuge contre le découragement dans une sorte de quietisme énévéré qui adorait l'infinie bonté de la Providence, dont les voies sont mystérieuses mais conduisent les humains à la félicité future.

En même temps sa conception du bonheur s'était élevée et élargie. Il entendait autrefois sous ce nom surtout le bien-être matériel, la satisfaction aussi complète que possible des besoins physiques. Depuis que la doctrine spiritualiste avait triomphé dans son esprit, Weishaupt arrivait à se dire : « La question est de savoir si le bien suprême de l'homme, c'est-à-dire la libre jouissance de la vie, est une jouissance sensuelle ou une jouissance intellectuelle... ou, ce qui revient au même, si l'homme pense pour manger ou mange pour penser. La réponse sera très différente suivant que l'on se représentera l'homme comme un être passager ou comme un être immortel². » Ce qu'il avait autrefois représenté comme l'essence même de la morale pratique, il le flétrissait à présent du nom de « sensualité raffinée » et reniait Hévétius, un de ses anciens dieux : « Hévétius, disait-il, a démontré compendieusement, d'accord en cela avec tous les sophistes anciens et modernes, que toute vertu n'est rien de plus qu'une sensualité plus artiste, plus raffinée

1. *Endl. Erkl.*, 39. — 2. *Diogenes*, 178.

et prolongée¹. » « Satisfaire les besoins les plus urgents, donner du plaisir à tous les sens, s'épargner autant que possible toute impression désagréable, y parvenir le plus heureusement que faire se peut, voir dans cette façon d'agir la vraie sagesse et ne voir que folie dans tout le reste : voilà ce qu'enseigne cette sensualité raffinée. De tels principes n'excluent pas nécessairement toute modération, toute justice et toute vertu. Il y a même, dans ce système, plus d'une raison pour se conduire en homme honnête, voire bien-faisant et utile à ses semblables. En effet, d'après lui, toute la sagesse consiste dans l'art de jouir longtemps, et celui-là seul y parvient qui jouit avec modération. La modération dans les désirs et une sage contrainte imposée aux passions sont donc, même dans le système qui nie l'immortalité de l'âme, des vertus indispensables et, là où l'on trouve la modération, on a une base sur laquelle on peut élever tout l'édifice d'une morale. Mais cette vertu et cette morale ne sont dans leur ensemble, si on les examine de près, rien de plus qu'une sensualité raffinée et prolongée, car une telle vertu ne nous est imposée que par le désir de goûter une plus longue jouissance sensuelle². »

Au surplus cette sensualité raffinée paraissait maintenant à Weishaupt un calcul de dupe, parce que le bonheur tout matériel qu'elle poursuit dépend trop du milieu et des circonstances, parce que ce bonheur si incertain ne constitue qu'une part minime de la félicité plus parfaite et plus sûre réservée à l'homme qui sait découvrir en quoi consiste le vrai bonheur. Il lui paraissait à présent que le mal n'est pas seulement la souffrance physique, de même que le bien ne réside pas uniquement dans la satisfaction des sens. « Tout ce qui nous affecte douloureusement n'est pas en dehors de nous et n'intéresse pas seulement notre corps. En fait, toute sensation n'est perçue par la conscience que sous la forme d'une représentation (*Vorstellung*) ; par suite l'impression éprouvée par nos sens n'existe vraiment pour nous que si elle se traduit dans notre esprit par une idée. D'où il résulte que la valeur affective de la sensation est loin d'être absolue et que nous ne pouvons la prendre pour critérium de ce qui est bon ou mauvais pour nous. La valeur de la jouissance sensuelle et physique doit nécessairement diminuer pour tout homme qui arrive à se convaincre qu'au fond toute jouissance physique n'est qu'une jouissance intellectuelle. En effet, qu'est en réalité la jouissance physique, qu'est la plus sensuelle de toutes nos joies si elle n'est pas perçue par la conscience et qu'est cette perception même sinon une idée ? Jouir c'est donc se représenter la jouissance, et le plus grand débauché ne veut pas autre chose, par le plus sensuel de tous ses actes, que faire naître en lui l'idée

que ceci ou cela plaît à sa sensualité. » C'est donc la représentation d'une souffrance qui est vraiment douloureuse ; de sorte qu'en dernière analyse le véritable obstacle à notre bonheur est constitué par l'ensemble d'idées ou représentations désagréables qui causent la disposition d'esprit appelée « mécontentement » (*Missvergnügen*), la félicité n'étant au contraire, à proprement parler, que le nombre supérieur de représentations ou idées agréables qui font naître le « contentement » (*Vergnügen*)¹.

Sur ces données nouvelles Weishaupt avait construit un second système de morale, ou si l'on veut une nouvelle méthode pour être heureux, la morale restant pour lui, suivant une définition dont il ne mit jamais en doute la justesse, « l'art de jouir gaiement et librement de la vie » c'est-à-dire « d'éprouver une somme d'impressions agréables supérieure à celle des impressions contraires ». Puisque les choses qui sont en dehors de nous ne dépendent pas de nous, le moyen le plus sûr d'arriver à la félicité est donc de modifier le sujet plutôt que l'objet, de faire que les représentations agréables l'emportent en nombre et en vivacité sur les représentations pénibles. « Nous ne dépendons pas uniquement des objets qui sont en dehors de nous, tout dépend bien plutôt des dispositions de notre esprit². » « Si nous voulons tout estimer d'après les premiers jugements que nous portons sur la vie, il est évident que toute existence humaine présente infiniment plus d'impressions désagréables que d'agréables. Elles proviennent de circonstances et d'objets qui ne dépendent pas de nous et qui, en vertu des lois immuables de la nature, ne peuvent impressionner autrement un être organisé comme nous le sommes. Si donc l'homme n'avait pas la force de se mettre au-dessus de ces impressions désagréables, il est sûr qu'il ne pourrait jamais être heureux... Il faut donc qu'il soit capable de faire que certains objets ne lui causent aucune sensation désagréable ou bien qu'il lui soit possible d'affaiblir ces impressions, de les prévenir, et par là d'en être moins affecté, ou même d'éprouver une impression contraire³. » Le premier moyen est insuffisant, car, si l'homme peut améliorer sa situation extérieure, il est incapable de la rendre telle qu'il puisse lutter victorieusement en tout temps et en toute circonstance contre tous les maux ou même contre la plupart des maux qui le menacent, et la possession des biens matériels ne peut le mettre à l'abri de tout déplaisir, le protéger contre la douleur physique, la maladie, la mort. Les biens matériels n'ont eux-mêmes aucune valeur si on ne sait en jouir, car la faculté de jouir est une des plus hautes facultés de l'esprit. Par contre l'homme peut affaiblir les impressions désagréables « en donnant à son

1. Pythagore, 127. — 2. Diogène, 181.

1. Diogène, 199 sq. — 2. *Apologie du Mécontentement et du Mal*, III, an. — 3. *Pyth.*, 90.

esprit un essor vigoureux, en lui apprenant à se représenter d'une façon particulière les choses en dehors de lui, en conquérant la force de réagir, de ne pas se comporter d'une façon exclusivement passive, en se modifiant lui-même plus qu'il ne modifie les objets ¹. »

Il peut même arriver jusqu'à un certain point à modifier ces objets, du moins sous le rapport des impressions qu'ils lui causent. « Il est nécessaire, si nous voulons jouir d'un contentement véritable et durable, que nous acquerrions la disposition d'esprit par laquelle des objets déplaissants deviennent désirables, car les objets en dehors de nous se modifient dans la mesure où nous nous modifions nous-mêmes ². Une telle disposition d'esprit, qui est à proprement parler la perfection intérieure ³, peut seule nous faire parvenir à la félicité, car « par elle tout ce qui nous semblait mauvais devient bon, tout ce qui nous paraissait laid devient beau ⁴ ». Cette perfection intellectuelle, nous l'acquérons en rendant notre esprit capable de reconnaître dans l'ordre et l'harmonie universels l'œuvre d'une Providence bienfaisante et sage. La source d'énergie qui nous permettra de réagir avec tant de puissance contre les impressions du monde sensible, nous la trouverons dans la persuasion que cette Providence veut nous conduire à la perfection par la voie d'un progrès ininterrompu, que la mort n'est que le passage à une existence meilleure, qu'il faut mettre notre esprit d'accord avec l'harmonie universelle en nous soumettant aux décrets de la Providence, en ne voulant que ce que nous devons vouloir. « À celui qui s'est rendu capable de découvrir la grande future dans la petitesse présente, la vérité au sein de l'erreur, dans la sauvegarde le germe de la civilisation et de la morale, dans l'oppression celui de la liberté, dans la souffrance un moyen de purifier ce qu'il y a de plus élevé en lui et dans la mort une vie future plus haute et meilleure, qui en outre croit qu'au-dessus de lui est une Providence veillant sur sa destinée et qui se représente l'esprit qui a tout créé et tout organisé, à celui qui pense souvent à toutes ces choses et avec l'attention nécessaire, qui donne à son esprit cette direction et accorde la prédominance à ces idées, à celui-là tout apparaît comme revêtu d'une splendeur virginale, la nature lui semble baignée dans une lumière d'aurore, pour lui le mal n'a plus d'aiguillon ⁵. »

Cette perfection intérieure, c'est à la bien prendre la science, car quelle est la fin dernière de la vraie science, sinon de prouver l'existence de la Providence ? « Le vrai savant se rend compte des causes et des fins qui régissent le monde physique, il voit l'enchaînement des choses, il se persuade

par cette étude de la bonté et de l'excellence du monde, de la perfection de son auteur ; il constate que celui-ci a tout ordonné en vue du plaisir et du bonheur de l'homme, que toute chose est ce qu'elle doit être pour produire ce résultat ; il voit le bien partout. D'autres s'affligent ; lui se réjouit et jouit. L'histoire lui apprend que tout événement en contient d'autres en germe, que le but suprême du monde est d'amener l'homme à un état de perfection toujours plus grand, que tout conduit à ce but, que tout naît de ce qui précède et prépare ce qui suit, que tout est le produit de son époque, que les siècles passés ont déterminé ce qui arrive aujourd'hui et arrivera dans l'avenir. En tout il aperçoit le bien, partout il trouve sujet de se réjouir, partout il voit Dieu ¹. »

La perfection intérieure est aussi la vertu, car celle-ci n'est autre chose « que cette harmonie de toutes les facultés de l'âme et de tous les instincts, cette disposition de notre esprit à voir partout le bien et la perfection, à en conclure la perfection de l'auteur du monde ; c'est l'amour de la nature entière, c'est se fondre et se dissoudre dans tous les êtres, c'est être capable de concevoir d'une façon toujours plus claire et plus précise le gigantesque plan de l'univers, de reconnaître partout l'accord et nulle part la contradiction, de considérer que tout est à sa place, que tout n'est qu'un moyen d'arriver à un seul but, c'est-à-dire notre bonheur et notre perfection ². » Ainsi la vertu ou perfection intérieure trouve en elle-même sa récompense et l'homme vertueux se reconnaît à ce que tout mécontentement a disparu de son âme. « L'homme arrivé au plus haut degré de perfection ne peut jamais être mécontent ou peu satisfait de sa situation... parce qu'il se rend compte que les dernières conséquences immédiates ne sont que les conditions préparatoires indispensables pour que puissent se produire ces dernières conséquences si bienfaisantes ³. » « Les caractères sensibles et sûrs de la perfection intérieure sont le contentement, le calme de l'âme, l'égalité de l'humeur, la sérénité ⁴. »

La perfection intérieure est donc le but suprême que l'homme doit poursuivre. C'est le seul qui ait de la valeur pour lui « parce qu'elle le rend plus disposé à goûter toutes sortes de jouissances, lui fait connaître les vrais rapports existant entre tous les phénomènes du monde sensible, le délivre ainsi de l'erreur, des désirs et des souhaits insensés et par suite du mécontentement, puisqu'elle lui procure au plus haut degré ce que les hommes ont de tous temps cherché avec le plus d'ardeur : un état où le plaisir l'emporte d'une façon durable, en un mot le bonheur ⁵. »

¹. *Pythagore*, 90. — ². *Apol. du M. et du M.*, III, 20. — ³. *Pyth.*, 92. — ⁴. *Ibid.*, 103. — ⁵. *Ibid.*, 106.

¹. *Apol. du M. et du M.*, II, 105. — ². *Pyth.*, 109. — ³. *Ibid.*, 113. — ⁴. *Ibid.*, 101. — ⁵. *Apol. du M. et du M.*, 28.

Entre cette morale individuelle et la morale sociale qu'avait enseignée Weishaupt aux Illuminés il y avait un abîme. Sans doute il a prétendu, et son raisonnement n'était pas tout à fait faux, qu'elle était un moyen plus sûr d'atteindre le but que poursuit la morale matérialiste elle-même, c'est-à-dire de faire régner la vertu et le bonheur au sein de la société humaine en élargissant le point de vue de chacun de nous, en permettant à notre esprit d'embrasser un plus vaste horizon et en nous guérissant ainsi de l'égoïsme étroit et borné. En effet, si la croyance à l'existence d'une Providence donne à l'individu la paix de l'âme, l'esprit auquel la contemplation de l'ordre admirable régnant dans l'univers a montré l'enchaînement des causes et la dépendance réciproque de tous les phénomènes est convaincu « que son bien est inséparable de celui des autres, que par eux il est tout, que sans eux il n'est rien, que la meilleure façon de songer à soi-même est de songer aux autres¹. » Ainsi l'homme est amené par cette voie, beaucoup plus sûrement que par toute autre, à cesser de se considérer comme le centre de l'univers, à renoncer à cette fatale erreur qui cause tous les malheurs de la vie en société.

En second lieu, s'il est vrai que la modération des passions est la condition première du bonheur de l'homme sur la terre, il n'est pas moins sûr que la croyance à l'immortalité de l'âme est le meilleur moyen d'obtenir cette modération si nécessaire. « Il n'y a que deux moyens d'obtenir la modération (des passions égoïstes) sans laquelle on ne peut imaginer de morale. On l'obtient, soit par la conviction que tous ces biens, puissance, honneurs, richesses, jouissance des sens et vie facile (Bequemlichkeit) n'ont pas la haute valeur qu'on leur attribue, de sorte qu'on les tient pour des biens d'espèce inférieure, ou bien l'homme doit, à chaque manifestation de ces penchants, consentir à leur imposer une modération nécessaire pour la raison qu'il vaut mieux jouir un peu que pas du tout. Il faut alors qu'il soit capable de perdre d'un côté pour gagner de l'autre, pour jouir d'une façon plus complète et plus paisible de ce qui lui reste après son sacrifice. Le fond de toute modération et de toute morale reste donc dans ce système le désir de jouir, le danger et l'impossibilité de jouir de tout. Cette morale ne comporte par suite d'obligation qu'aussi longtemps que subsiste la base sur laquelle elle repose. Laquelle de ces deux théories peut le plus sûrement obtenir une modération véritable et durable, sur laquelle de ces deux doctrines peut-on baser une éthique obligatoire pour tous les hommes en tous les temps et dans toutes les circonstances ? La réponse à cette question ne saurait être douteuse si tôt qu'on pourra indiquer à l'homme des

biens d'une espèce plus élevée dépendant moins de ce qui l'entoure et ayant, par suite, une valeur permanente. Or ces biens existent : dès qu'il existe un état dans lequel toutes les richesses, toutes les distinctions et toute la puissance terrestres ne confèrent aucun avantage et ne tiennent rien de ce qu'elles promettent, une existence dans laquelle aucun de ces biens ne peut être transporté et dans laquelle les biens d'une tout autre sorte ont seuls de la valeur¹. » Et voilà encore une raison pour mettre le système spiritualiste au-dessus du système de la sensualité raffinée. Car, « si l'arbitraire et l'égoïsme despotique trouvent là aussi (dans le second système) quelque chose qui les tient en bride, si la justice et le respect des droits d'autrui doivent être aussi considérés dans ce système comme des vertus, ce ne sont que des vertus dont le plus faible a besoin tant que dure sa faiblesse. Pour tout autre qui peut être impunément injuste, il n'y a pas de biens assez forts pour mettre des bornes à son arbitraire... Toutes les notions de juste et d'injuste restent donc dans ce système des inventions vaines et maladroites des plus faibles. Elles sont la conséquence d'une renonciation volontaire et d'une convention qui cherche par ce moyen à paralyser la puissance du plus fort. On s'abstient de l'injustice pour ne pas souffrir d'injustice en retour. Toute l'obligation d'être juste disparaît en un moment, sitôt que la cause, c'est-à-dire la peur des représailles, disparaît. L'idéal de la perfection est, par suite, dans ce système, l'état où il est possible à l'homme d'être injuste impunément². »

Pourtant, si à un certain point de vue la morale spiritualiste peut paraître un développement de la morale matérialiste, les deux systèmes reposent sur des principes trop dissemblables et aboutissent à des conclusions trop différentes pour qu'on puisse établir entre eux des liens de parenté même éloignée. Il est impossible de concilier deux morales dont l'une, faisant dépendre le bonheur de l'homme de l'aide fraternelle de ses semblables, met le bien moral dans l'acte utile à la communauté humaine tandis que l'autre, plaçant la félicité la plus parfaite dans la sérénité de l'esprit, indépendante de toute sensation, dans un détachement absolu des biens terrestres qui prend pour devise les vers de la tragédie de *Sidney* (de Gresset) :

« Je reste sans désir sur tout ce qui doit-être... »

« Le monde, usé pour moi, n'a plus rien qui me touche³... »

conçoit une perfection morale « qui consiste aussi peu à faire de bonnes actions qu'à avoir de bonnes intentions, mais bien plutôt à disposer

1. *Pyth.*, 108.

1. *Diogène*, 176. — 2. *Ibid.*, 182-184. — 3. *Ibid.*, 206.

notre esprit de telle sorte qu'il ne découvre partout que le bien¹ » et se contente ainsi d'une vertu toute contemplative.

Si Weishaupt n'a jamais pu se décider à faire un choix entre ces deux systèmes antagonistes, c'est qu'il n'a jamais voulu renier Spartacus. On lui reprochait d'avoir fondé une association d'athées et il proteste que, si les vérités essentielles sur lesquelles repose la morale traditionnelle ont été un moment obscurcies dans son esprit, elles y brillent actuellement du plus vif éclat. Il proclame son orthodoxie déiste avec insistance à tout propos et hors de propos, et sans doute il est sincère. Mais il ne veut pas faire amende honorable pour son passé. Il entend défendre encore moins ses idées d'autrefois que cet Ordre des Illuminés qui fut sa grande pensée, qui reste le point lumineux de son existence. S'il est obligé de reconnaître que lui et ses collaborateurs ont eu le tort de vouloir aller trop vite, qu'ils ont commis des fautes imputables à leur inexpérience dans cette sorte d'entreprise, il n'en soutient pas moins que le principe sur lequel était fondée sa Société était juste et salutaire². Or l'Ordre des Illuminés est une tentative d'application de sa morale matérialiste, il ne peut se comprendre sans elle, elle lui est indispensable comme l'âme l'est au corps. Weishaupt est donc amené tout instant à plaider la cause de cette morale qu'il devrait rejeter. Si Don Juan, repentant avant le souper du Commandeur, avait été finir ses jours dans un cloître, il lui serait sans doute arrivé, au milieu d'entretiens édifiants avec son confesseur, de se rappeler parfois sans trop de contrition ses conquêtes et ses folies passées; il aurait parlé avec un regret attendri du temps où il était beau, aimé, amoureux, où il vivait enfin. De même Weishaupt, résigné à laisser la Providence gouverner le monde, s'est toujours souvenu avec fierté de l'époque où il avait entrepris de lui venir en aide pour perfectionner son œuvre.

Au surplus, si sa prétention de soutenir deux thèses contradictoires rend souvent pénible la lecture de ses écrits, il est heureux qu'il soit resté obstinément fidèle aux idées de sa jeunesse, car sa morale spiritualiste est le fruit sans saveur d'un arbre dont la sève est épuisée. L'idéal de perfection qu'elle nous présente n'a pas de valeur pratique, puisque, intéressant seulement l'intelligence, il laisse la volonté sans direction et ne saurait servir de règle de conduite dans la vie. Les sanctions supérieures auxquelles cette morale fait allusion ne sont pas même indiquées. Weishaupt n'avait aucune disposition pour « faire l'ange ». Son esprit terre à terre semble pris de vertige dès qu'il quitte le sol et il se perd dans les nuages quand il veut planer dans les régions élevées de la métaphysique. Au contraire sa morale maté-

rialiste avec son corollaire, la théorie de la Société Secrète idéale, est la partie originale et vivante de son œuvre philosophique. Elle seule forme un tout avec les postulats qu'elle suppose et les conséquences qu'elle implique et seule elle mérite d'être exposée avec quelque détail.



La morale étant par définition la science qui nous fait connaître notre fin et les moyens de la remplir, il faut tout d'abord chercher quelle est cette fin dernière de notre existence³. Or, pour savoir ce que peut et doit être l'homme en ce monde, nous n'avons qu'à regarder autour de nous et à nous interroger nous-mêmes. Que cherchent en effet tous les hommes, sinon le bonheur ? « Bonheur est la devise de tous les hommes, le but suprême de leurs efforts. Où est l'homme qui ne veut pas être heureux ? Qu'on cite une seule action qui ait pour but de rendre son auteur malheureux⁴. » « Tout homme veut être heureux, c'est là un fait indéniable⁵. » Un sentiment aussi universellement répandu, aussi fortement enraciné dans l'âme humaine ne saurait nous induire en erreur. En pareille matière, l'instinct est un guide aussi sûr que le raisonnement le plus rigoureux et, comme l'a dit Voltaire :

Malheur à qui toujours raisonne
Et ne s'attendrit jamais⁶.

Car « le critérium de toute vérité se trouve dans notre cœur. C'est de là que toute vérité tire son origine⁷. » Admettons donc comme établi que la fin de l'homme est le bonheur. Admettons-le avec d'autant plus d'assurance que la raison prouve combien notre cœur a ici raison et combien il est vrai de dire que « ce contre quoi notre cœur ou notre sentiment se soulève doit être rejeté comme une erreur⁸ ». Soutenir en effet que

1. Les passages cités à l'appui du résumé qu'on va lire sont extraits de Pythagore, de Diogène et de l'Apologie du Mécontentement et du Mal, c'est-à-dire des trois traités où la pensée du moraliste est le plus nettement exprimée. Il aurait été facile d'emprunter aux autres essais des citations concordantes, mais on a voulu ménager la patience du lecteur. Un résumé des doctrines exposées dans les essais : *Sur le Matérialisme et l'Idéalisme*, *Sur l'Origine et la Raison d'être du Mal*, *Sur la Vérité et la Perfection morale*, *Sur la Connaissance de soi-même, ses difficultés et ses avantages*, dans l'*Histoire du Perfectionnement de la race humaine*, n'aurait rien fait connaître qui ne soit déjà dans les trois traités mis à contribution. Les Matériaux pour servir au développement de la connaissance du monde et des hommes sont un ouvrage de vieillesse où l'auteur croit nécessaire de redire encore une fois ce qu'il a répété à satiété dans ses ouvrages précédents.

3. *Pyth.*, 89. — 4. *Diog.*, 35a. — 5. *Ibid.*, 276. — 6. *Ibid.*, 284.

1. *Pyth.*, 102. — 2. *Ibid.*, 636 sq.

l'homme doit renoncer à prétendre au bonheur reviendrait à dire que la vie n'a pas de sens. A quoi bon vivre si le bonheur, qu'un instinct impérieux nous fait rechercher toujours et partout, est un rêve irréalisable, et ne serait-il pas légitime en ce cas de voir dans la mort, dans l'anéantissement final, le bien suprême de l'homme et le but dernier de notre existence? Nous ne vivrions donc que pour désir mourir le plus tôt possible, nous ne serions nés que pour arriver à la conviction que ce n'était pas la peine de naître; l'absurdité d'une telle proposition saute aux yeux¹. Dire que l'homme veut être heureux, c'est donc simplement constater qu'il veut vivre, c'est reconnaître un fait contre lequel aucun argument ne vaut et qui n'a pas besoin d'explications. « On peut demander pourquoi un homme veut être puissant ou riche, on peut même à la rigueur demander pourquoi il veut arriver à la perfection et pratiquer la vertu, mais demander pourquoi l'homme veut être heureux, c'est poser une question qui n'a pas besoin de réponse². » Comme la recherche obstinée du bonheur implique la possibilité pour l'homme d'être heureux, « ce but unique de nos desirs est assurément la fin suprême et dernière de l'homme et la raison ne peut nous ordonner rien de mieux que de le poursuivre³. » Ainsi la science des mœurs (Sittenlehre) est en même temps la science du bonheur (Glückseligkeitslehre). Elle est la science ou art qui enseigne à l'homme comment il peut se procurer la jouissance de la vie la plus durable. La morale qui nous indique les moyens les plus sûrs pour parvenir à ce résultat est en même temps la seule qui soit conforme à la raison et à la réalité, car « c'est là ce que veulent la nature et la raison et elles ne peuvent rien nous prescrire de mauvais⁴. »

Science des mœurs et science du bonheur étant des termes équivalents, la vertu est donc la condition nécessaire et suffisante du bonheur et l'homme sera d'autant plus heureux qu'il sera plus parfait. Mais cette formule a besoin de quelques précisions, car, pour établir ce qu'il faut entendre par vertu et perfection, il est nécessaire de déterminer en quoi consiste le bonheur auquel l'homme a le droit de prétendre, et sous quelles conditions il peut parvenir à en jouir. Être heureux, c'est « vivre dans de telles conditions que la somme des sensations agréables l'emporte sur la somme des sensations contraires⁵ », c'est « avoir pendant toute sa vie autant de plaisir et aussi peu de déplaisir que possible »; par suite « le bonheur est un état où le plaisir domine⁶ » et où l'homme peut, dans les limites que nous venons de fixer, « jouir gaîement et librement de la vie⁸. » Or l'homme livré à ses propres forces est incapable de parvenir à cet état si désirable et si

désiré. Pour lutter contre les forces hostiles qui menacent son existence ou la rendent pénible et douloureuse, pour se procurer ce qui fait l'agrément de la vie, il lui faut l'aide constante des autres hommes. « Le bonheur des hommes dépend en grande partie de la collaboration de leurs semblables, d'un certain degré de sociabilité (Geselligkeit) et d'affection réciproque, de l'union étroite de toutes leurs énergies¹. » « De même que la prospérité d'un pays est favorisée par la libre circulation des marchandises et de l'argent, de même l'agrément de la vie et de la société est augmenté et entretenu par l'échange des services réciproques². » Cela est si incontestable que tous ceux qui réfléchissent en conviennent : « C'est là, quelque divergentes que soient souvent les opinions humaines, une vérité reconnue par tout homme doué de raison, que la plus grande partie de ce qui nous cause du plaisir ou de la peine en ce monde dépend de la façon dont les hommes en agissent les uns avec les autres³. »

Cette nécessité de la solidarité humaine a des conséquences très importantes. Pour que l'individu puisse arriver sûrement à jouir du bonheur, il faut que celui-ci soit la part de tous les hommes sans exception; il ne sera certain d'être heureux que lorsque l'humanité entière le sera elle-même. En effet, si quelques-uns seulement goûtent la joie de vivre aux dépens des autres, en les contraignant à contribuer à leur bien-être sans consentir à les payer de retour, qui nous garantit que nous serons du nombre des maîtres et non de celui des esclaves? Ce n'est donc qu'en reconnaissant les droits des autres que nous pouvons nous tenir assurés de voir nos propres droits toujours et partout reconnus. Ainsi l'échange des services doit être fait sur le pied d'une parfaite égalité et la vie en société doit être une association également avantageuse pour chacune des parties contractantes. Qu'est-ce à dire, sinon que chaque homme a le devoir de faire au bien commun le sacrifice de tout ce qui, dans ses appétits instinctifs, empiète sur le droit que possèdent aussi ses semblables de jouir de la vie, qu'il lui faut chercher non pas à dominer les autres, mais à se dominer lui-même et, calculateur prudent, ne pas s'exposer à tout perdre pour avoir voulu trop gagner? « Que deviendrait le monde, que deviendrions-nous nous-mêmes, si chacun était seigneur et maître de la création? Si tous les hommes ont le droit d'avoir ce désir, lesquels d'entre eux doivent le voir satisfait? Tous les hommes, ou seulement quelques favoris de la nature? Le premier cas est simplement impossible, le second serait honteux et injuste. Il doit y avoir un moyen terme et ce ne peut être que d'arriver à ce que chacun parvienne à ses fins sans que les autres, qui ont des droits égaux, en souffrent, à ce qu'il y ait un

1. *Pyth.*, 90. — 2. *Diog.*, 153. — 3. *Ibid.*. — 4. *Ibid.*. — 5. *Pyth.*, 89. — 6. *Diog.*, 353. — 7. *Pyth.*, 90. — 8. *Diog.*, 152.

1. *Pyth.*, 23. — 2. *Apol. du M. et du M.*, III, 74. — 3. *Diogène*, 101.

bonheur des individus qui soit compatible avec celui de tous¹. » « Puisqu'il est certain que toutes les façons de se conduire ne sont pas propres à nous rendre le séjour sur cette terre agréable, il semble incontestable que la meilleure est celle qui permet à tous les concurrents (Mitwerber) d'arriver à leur but, qui met le moins en conflit les intérêts opposés... et les concilie au mieux avec le bien-être des autres hommes². »

Devenir maître de ses instincts égoïstes, réprimer tout ce qu'ils ont d'excessif et de débordant, voilà le premier devoir de l'homme vertueux, puisque la vertu est l'art d'être heureux et le premier enseignement de la morale, puisqu'elle est la science du bonheur. « Sitôt que tous les hommes veulent jouir de la vie au plus haut degré... et dominer leurs semblables... tous les moyens qu'ils emploient cessent d'être les vrais moyens d'arriver au bonheur, car ils troublent la libre jouissance de la vie, loin de la favoriser... Il semble donc absolument nécessaire que les prétentions de tous ces points de vue inspirés par la passion soient modérées et ramenées au point où il est possible de les concilier. C'est là seulement que commence véritablement ce qui mérite, à proprement parler, le nom de morale³. »

Mais, pour pouvoir établir cette conciliation des instincts égoïstes et contraires, il faut être capable de dominer l'ensemble, il faut surtout être à même de décider dans tous les cas particuliers où les intérêts individuels se trouvent en conflit. Ici les bonnes intentions, les dispositions les plus louables sont de peu d'effet si l'homme vertueux n'est doué d'un esprit très ouvert et d'un jugement très sûr, s'il ne possède, pour se guider dans toutes les circonstances, une règle de conduite infaillible qui le remette dans le droit chemin quand ses propres lumières ne suffisent pas à lui montrer la route. Choisir, entre les différents buts qui s'offrent dans la vie à notre activité, les seuls véritablement bons et seuls capables de nous conduire au but suprême, c'est-à-dire le bonheur universel, c'est là ce que doit savoir l'homme vertueux. Il ne suffira donc pas qu'il aime et pratique la vertu, il faudra encore qu'il possède la sagesse, car la sagesse est la science qui nous enseigne la hiérarchie des buts. « Chaque homme poursuit un but déterminé. Ce but, c'est un bien quelconque qu'il prévoit et que son acte doit produire, mais, de même que ces biens sont contradictoires et entrent souvent en conflit, il en sera ainsi des buts. Il y aura des buts vrais ou faux, nobles ou bas, étroits ou généraux, comme les biens qu'ils supposent⁴. » « Il y aura donc, semble-t-il, une hiérarchie des buts et, si l'on doit préférer à tout le reste ce qui procure le plus grand bien, le but le plus élevé et le plus général doit mériter notre attention exclusive. Tous les autres n'auront de valeur qu'en

tant qu'ils sont des moyens d'atteindre celui-là. Cette connaissance de la hiérarchie des buts, qui nous met à même de déterminer la valeur de tous les autres buts, qui donne à notre âme une heureuse disposition et de la vigueur à notre volonté pour agir conformément à ce but, nous pouvons, semble-t-il, l'appeler sagesse¹. »

Pour établir cette hiérarchie entre les différents buts, le sage usera d'un critérium infaillible. En effet, les moyens qui promettent à son besoin de bonheur une satisfaction immédiate sont en fin de compte les plus inefficaces, puisqu'ils se mettent au service de ses instincts égoïstes. Ceux au contraire qui ne visent qu'à obtenir les résultats les plus éloignés, c'est-à-dire qui le rendront heureux en faisant le bonheur de la communauté, seront les plus sûrs et les meilleurs. « Quand les hommes agissent, il n'y a que deux mobiles possibles de leurs actes : des avantages ou immédiats ou éloignés. Celui dont le but est le plus sagement choisi est celui qui recherche des avantages éloignés². » Comme, pour admettre la valeur de ce critérium, il faut une intelligence très développée qui sait calculer les conséquences les plus lointaines des actes, l'homme vertueux et sage est aussi l'homme dont l'esprit a atteint le plus haut degré de développement. « Sa précipitation est moindre, sa vue de l'enchaînement des choses plus étendue, sa faculté de prévoir plus exercée, par suite la perfection de son esprit est incomparablement plus élevée... Le sacrifice qu'il fait de l'avantage actuel lui est facilité et est compensé par la perspective d'un bien plus grand qu'il recueillera par la suite³. »

En détachant son esprit de la contemplation exclusive de son intérêt personnel, en apprenant à élargir son moi, l'homme arrivera à reporter sur ses semblables une grande partie de l'affection qu'il a naturellement pour lui-même. Il les considérera comme des frères pour lesquels il ne peut avoir que sympathie et bienveillance. L'amour du prochain, qui n'est en fin de compte qu'un amour plus intelligent de soi-même, tel est le dernier et suprême résultat du développement intellectuel : « Une raison qui sait prévoir les suites les plus éloignées des actes, une intelligence qui connaît exactement les rapports multiples des choses et peut dans les cas nouveaux conclure par analogie, sentent assurément que le bien-être de chaque homme est inséparable de celui des autres, que par eux il est tout, que sans eux il n'est rien, que le meilleur moyen de s'occuper de soi, c'est de s'occuper des autres. Il est impossible qu'un homme, disposant d'une telle raison et d'une telle intelligence, agisse d'une façon égoïste, dure et injuste avec ses semblables ; il n'aura pour eux que bienveillance⁴. »

1. *Diog.*, 3:8. — 2. *Ibid.*, 302. — 3. *Ibid.*, 173. — 4. *Apol. du M. et du M.*, 24.

1. *Apol. du M. et du M.*, 26-27. — 2. *Ibid.*, 156. — 3. *Ibid.*. — 4. *Pyth.*, 107-108.

Arrivé à une telle hauteur, l'esprit perd de vue son point de départ. Un égoïsme aussi intelligent par l'ouverture d'esprit qu'il suppose, aussi bien-faisant par les actes qu'il inspire, à quelque chose de noble et de grand. Si l'on accorde que « celui qui voit en lui-même le but de toute chose agit d'après les plus basses de toutes les intentions¹ », on peut dire que l'homme vertueux n'est déterminé que par les mobiles les plus purs et les plus élevés, puisqu'ils sont dégagés de tout calcul d'intérêt basement personnel. L'homme vertueux, possédant en même temps la perfection de l'intelligence caractérisée par la foule, la justesse et la clarté des idées (*Vorstellungen*), par la grandeur et la généralité du point de vue, et celle de la volonté qui se reconnaît à la noblesse et à la pureté des motifs d'action², pourra donc être regardé comme moralement parfait, car « la perfection intérieure consiste dans la purification la plus haute des intentions et cette purification est la conséquence d'un point de vue plus général, d'une vue plus profonde des vrais rapports des choses, de la dépendance et de l'enchaînement de tous les phénomènes (sociaux)³ ».

Cette définition de la vertu et de la perfection morale nous explique pourquoi le bonheur véritable est si rare sur la terre. C'est parce que les hommes agissent mal les uns avec les autres, parce qu'ils « réclament les bons offices de leurs semblables sans les payer de retour⁴ », parce qu'ils ignorent la loi de la solidarité humaine ou n'en admettent l'existence que lorsqu'il s'agit de satisfaire leurs intérêts immédiats et étroitement personnels et méconnaissent ainsi ce qu'elle a d'universellement obligatoire, qu'ils sont à la fois malheureux et coupables.

La cause de cette aberration, d'ailleurs si durement châtiée, se trouve dans la nature même de l'esprit humain. L'homme est naturellement paresseux et borné : il a l'horreur de l'effort et il ne sait pas prévoir les conséquences de ses actes. « O homme, le déplaisir que te cause le travail te touche plus que les avantages que ce travail pourrait te procurer dans un avenir un peu lointain. Tu es trop paresseux pour poursuivre avec persévérance un but élevé, mais éloigné, en luttant contre tes passions, contre l'influence des impressions et l'attrait des avantages qui séduisent directement tes sens. La jouissance et le plaisir doivent se présenter d'eux-mêmes ; tu ne veux rien entreprendre ni rien sacrifier pour les conquérir. Tu aimes plus que tu ne te la figures les maux dont tu souffres. Tu les aimes tant qu'ils te paraissent le moyen d'échapper à quelque chose de plus pénible encore, c'est-à-dire à

l'effort, à l'obligation de rompre avec une longue habitude, au sacrifice de certains avantages qui te sont chers, en un mot à la lutte pour dominer ton indolence¹. »

En vertu de cette indolence innée, l'homme a une propension instinctive à considérer comme un bien tout ce qui le dispense de l'effort et à placer la félicité dans l'oïveté absolue. Il se figure que l'absence d'activité lui donnera le maximum de sensations agréables et le minimum de sensations contraires et que les meilleurs moyens pour arriver au bonheur sont ceux qui servent sa paresse. Comme « tout homme préfère, chaque fois qu'il le peut, en vertu de l'indolence qui lui est propre, le plus facile au plus difficile, l'immédiat au médiate, le présent au futur² », « il recherche la vie facile (*Bequemlichkeit*) et la satisfaction des sens (*Sinnlichkeit*), c'est-à-dire qu'il saisit avidement toute occasion de jouir, de contenter ses appétits physiques, qu'il évite tout effort pénible, sans se demander quelles peuvent être les conséquences de sa précipitation. Le système de l'homme sensuel et aimant ses aises part du principe que tout ce qui trouble sa quiétude et son repos est un mal, que l'activité n'est un bien qu'en tant qu'elle le met en état de se dispenser dans la suite de tout effort. Dans le système de cet homme, le repos est le but et toute activité un moyen de parvenir au repos. Si, par suite, l'homme était libre de suivre son penchant naturel, s'il pouvait absolument agir à sa guise et si toutes les circonstances extérieures étaient à ses ordres, aucun homme ne travaillerait sur la terre, chacun se contenterait d'étendre le bras pour prendre ce dont il a besoin et ne s'inquiéterait de rien de plus. Le repos et la jouissance des sens seraient tout pour l'homme et le travail serait considéré par lui comme le plus grand des maux³. »

Des expériences répétées lui apprennent, il est vrai, que toute jouissance doit être conquise de haute lutte et qu'il faut arracher à la nature marâtre tout ce dont l'homme a besoin pour vivre et jouir de la vie. Mais, comme sa vue bornée ne dépasse pas le cercle étroit de son intérêt personnel, il ne comprend pas que les hommes, associés pour cette bataille, doivent se partager équitablement le fruit de leurs efforts. Aussi, toujours entraîné par sa paresse native, il considère ses semblables comme les instruments de ses plaisirs et de son bien-être, il veut qu'ils travaillent pour lui, tandis qu'il se livrera en paix à l'oïveté, et son égoïsme despotique (*Eigenmaechtigkeit*), refusant aux autres les droits monstrueux qu'il s'arroge, lui fait voir dans ceux qui l'entourent des esclaves aux ordres d'un maître et obligés de le servir tant que le maître est assez fort pour leur imposer l'obéissance.

Ainsi les vices cardinaux de l'homme : crainte de l'effort (*Bequemlichkeit*),

1. *Pyth.*, 115. — 2. *Apol. du M. et du M.*, 1, 48. — 3. *Pyth.*, 166. — 4. *Apol. du M. et du M.*, 74.

1. *Apol. du M. et du M.*, 1, 71. — 2. *Diog.*, 154. — 3. *Ibid.*, 155.

propension à chercher la plus grande somme possible d'impressions agréables et le minimum d'impressions contraïres dans la satisfaction immédiate des appétits matériels (Sinnlichkeit), prétention à faire de son moi le centre de l'univers (Eigenmächtigkeit), sont en fin de compte l'effet logique de ces deux tares héréditaires qui se supposent réciproquement, car si « la paresse native est le vrai péché originel de notre race et pourrait presque être appelée la mère et la cause de toutes nos folies ¹ », il faut ajouter que « tout homme à l'origine est paresseux parce qu'il est ignorant ² ».

Paresse et ignorance étant donc les deux grands obstacles qui empêchent l'homme de remplir sa destinée, la science des mœurs, qui est aussi la science du bonheur, aura pour mission de les faire disparaître. Voyons, en établissant le bilan moral de l'humanité à notre époque, dans quelle mesure elle s'est corrigée de sa paresse et de son ignorance et, par suite, ce qui reste à faire à la morale pour venir à bout de sa tâche.

Il est incontestable que l'homme est, à l'heure présente, sinon moins paresseux, cependant moins ignorant qu'autrefois et que sa sensualité et son égoïsme despotique ont diminué d'une façon appréciable. Ce progrès moral a été amené par un phénomène social d'une grande portée, par le passage de l'état de nature à la vie en société. Le sauvage primitif, pour satisfaire ses vues égoïstes, avait institué le droit du plus fort. Mais les plus faibles finirent par s'unir pour mettre un terme aux abus de la force physique et constituèrent des alliances défensives. A leur tour les plus forts, constatant l'insuffisance de la force d'un seul quand il se trouve en présence de plusieurs coalisés contre lui, établirent entre eux des alliances offensives pour rétablir leur suprématie compromise. Mais, si différente que fût l'origine de ces deux sortes d'associations, elles firent découvrir à l'homme quelques idées importantes et produisirent certains résultats identiques ³.

Il s'aperçut premièrement que, pour satisfaire à tous ses besoins, l'homme est faible, qu'il est incomparablement plus fort et plus puissant quand d'autres lui prêtent leur concours, que la collaboration de nos semblables est un élément essentiel de notre bonheur, que notre propre intérêt nous impose de ne plus agir aussi despotiquement, mais au contraire de rendre service à qui nous sert et par exemple de protéger qui nous protège. Ainsi l'idée du bonheur a gagné en amplitude, puisque le concours des autres augmente notre félicité, et par suite la sociabilité a acquis une certaine valeur aux yeux de l'homme. De plus, l'homme ayant fait l'expérience que le concours de ses semblables ne peut pas toujours s'obtenir d'une façon assurée par la violence

ou même l'intérêt, mais qu'il faut encore une certaine sympathie éveillée par des manières affables, a été amené à rechercher l'affection de ses associés et à cultiver les qualités qui peuvent la lui concilier ⁴.

Par l'association l'homme a acquis en second lieu la notion d'un droit supérieur à lui-même. « Le choc des intérêts si nombreux, les rivalités et les conflits qui en résultent perpétuellement ont bientôt fait naître chez l'homme la conviction profonde que chaque façon de voir, ou intérêt particulier, ne peut être la mesure du bien et du droit. Il s'est donc vu obligé, pour concilier ces prétentions contradictoires, de se servir d'une sorte de mesure plus haute et de reconnaître un intérêt qui lui est commun avec plusieurs. Cet intérêt plus élevé, qui s'impose naturellement à l'attention de chaque individu, est le bien d'une association dont il fait lui-même partie... Il y a un droit depuis que l'homme a ce point de vue. »

Troisièmement, la vie en société a contribué au développement de l'intelligence en mettant l'homme à même de comparer ses facultés intellectuelles avec celles des hommes qui l'entourent, en lui apprenant à voir plus loin et à calculer les conséquences de ses actes, en le forçant à devenir toujours plus ingénieux pour satisfaire les besoins toujours plus nombreux qu'elle fait naître.

Enfin, obligé de produire plus qu'il n'est nécessaire à lui-même, afin de satisfaire aux besoins des autres qui, en échange, lui fournissent ce qui lui manque, il s'est rendu compte que l'oisiveté absolue n'est un bien qu'en apparence, qu'en obéissant aveuglément à l'instinct qui l'incite à la paresse il éprouve une somme de douleurs supérieure à celle des plaisirs que l'oisiveté lui cause, et qu'en définitive, la peine et l'effort ayant leur récompense, l'activité est un bien par les jouissances qu'elle procure ⁵.

L'homme a donc fait un grand pas en avant en passant de la vie sauvage à la vie en société. On n'a, pour mesurer la route déjà parcourue par l'humanité, qu'à comparer la brute primitive suivant en aveugle ses instincts bestiaux, rêvant pour bonheur suprême l'immobilité engourdie du fauve repu, incapable de penser, de prévoir, de vivre en dehors de l'heure présente, avec l'homme civilisé, actif, inventif, augmentant par son industrie les commodités et les agréments de la vie, asservissant la nature, sachant tirer parti de l'union des volontés et des forces. Aussi l'homme est-il moins malheureux depuis qu'il vit en société. « Nos affaires vont depuis lors, sinon tout à fait bien, du moins d'une manière plus supportable et en tous cas mieux qu'auparavant. Le nombre des contradictions et des conflits d'intérêt a été considérablement réduit ⁶. »

1. *Apol. du M. et du M.*, 1, 81. — 2. *Pyth.*, 194. — 3. *Ibid.*, 200-209.

1. *Pyth.*, 217. — 2. *Ibid.*, 219. — 3. *Diog.*, 82.

Malheureusement l'homme s'est arrêté à mi-côte après cette première étape et, assis au bord du chemin, il paraît avoir renoncé à se remettre en route. C'est que la civilisation, après l'avoir poussé en avant, semble prendre à tâche de mettre elle-même obstacle à ses progrès.

La vie en société, sortie d'associations produites par des intérêts opposés, n'a pas su se dégager de cette formule étroite. Au contraire, à mesure que la civilisation se développait, ces groupements hostiles se sont multipliés sous des noms divers : classes, castes, nations, établissant des barrières entre les hommes, favorisant l'éclosion des sentiments d'envie, de mépris, de haine et leur donnant sans cesse de nouveaux aliments, de sorte que « la société actuelle est composée d'un nombre infini de groupes formés pour la défense d'intérêts particuliers et dont les buts et les efforts sont forcément opposés... les hommes ont maintenant une raison de plus pour se haïr, de moins pour s'aimer, ils cessent de se connaître en tant qu'hommes¹ ». Par suite, si l'égoïsme individuel s'est élargi en ce sens que l'homme a cessé de penser en toute occasion uniquement à lui-même et à son intérêt immédiat, il a seulement changé de forme puisqu'il renait aussi féroce et aveugle dans l'égoïsme collectif du groupe. « L'immoralité qui règne parmi les nations provient de ce qu'à l'exemple des particuliers elles se regardent comme le but de la création et rapportent tout à elles-mêmes. Cette disposition d'esprit les conduit fatalement à considérer comme juste tout ce qui leur est avantageux. On remarque alors chez les peuples les défauts qui sont, chez l'individu, la conséquence d'un amour exagéré de soi² ». Aussi le droit dont l'homme avait reconnu l'existence n'a de valeur à ses yeux qu'à l'intérieur de l'association dont il fait partie. « Il appelle injuste ce qui est contraire à l'intérêt de cette association, bon ou juste ce qui lui est profitable³ » et « il n'impose de contrainte à ses instincts égoïstes (Maessigung) que vis à vis de ses alliés et s'en dédommage aux dépens des autres hommes⁴ ». « Il n'y a pas de droit entre les peuples, ou ce droit existe tout au plus en vertu d'une convention et ne dure qu'autant que l'exige l'avantage du plus puissant. Le Breton tient pour juste tout ce qui favorise la gloire et la prospérité de la Bretagne. Le Gaulois, animé d'un esprit tout semblable, soutiendra l'opinion contraire pour les mêmes motifs et le droit britannique lui semblera une criante injustice⁵ ».

« Une fois les nations formées, la guerre a existé à l'état endémique sur toute la surface de la terre et la valeur guerrière est devenue la première des vertus. Les vaincus ont formé une nouvelle classe d'hommes, les serfs

¹. *Pyth.*, 224. — ². *Apol. du M. et du M.*, I, 118. — ³. *Diog.*, 82. — ⁴. *Pyth.*, 211-217. — ⁵. *Diog.*, 83-84.

et les esclaves, auxquels le vainqueur a dénié tous les droits reconnus aux humains, et c'est là qu'il faut voir l'origine de l'inégalité sociale qui, accusée encore au sein de la société civile, a fait disparaître toute trace de l'égalité primitive¹. »

Non content de rendre les hommes étrangers les uns aux autres, de les empêcher de se rendre compte de la nécessité de la fraternité universelle, la civilisation a donné à leur paresse congénitale et à leur égoïsme despotique de nouveaux moyens de se satisfaire.

En instituant les sociétés elle a établi une hiérarchie parmi les hommes, elle a donné à certains l'autorité et la puissance, où ils n'ont vu qu'un moyen de suivre leurs penchants sans s'imposer la contrainte nécessaire au bien de la communauté humaine. Qu'il s'agisse des premiers chefs fomentant sans cesse de nouvelles guerres pour exercer sans interruption un pouvoir que la paix aurait fait disparaître, des seigneurs féodaux attachant à leur service personnel les guerriers les plus braves par des distributions de parts de butin et de territoires conquis, des grands feudataires cherchant à se rendre indépendants de leur suzerain, des rois modernes s'appuyant sur la bourgeoisie et les villes pour réduire la noblesse à l'obéissance et fonder le pouvoir absolu, toujours nous voyons les grands faire des autres hommes les instruments et les victimes de leur égoïsme despotique et user de leur puissance comme du moyen le plus commode pour arriver sans peine et sans travail à jouir de la vie². Aussi a-t-elle bientôt passé pour être un bien infiniment précieux et partout elle a étendu son influence corruptrice. Car « comme il ne peut y avoir que peu d'hommes qui soient très puissants et parce qu'il faut qu'il y en ait de moins élevés sur lesquels l'autorité des grands puisse s'exercer, cette voie pour aboutir au bonheur est fermée à la majorité des hommes. Aussi, celui qui ne peut être au premier rang tente au moins d'être le premier ou le deuxième après le premier. Il se trouve alors des hommes qui veulent devenir puissants en plaisant aux puissants. Toute grandeur a, comme l'a démontré Montesquieu dans son *Esprit des Lois* (III, 5), pour cortège la bassesse et la flatterie et ce sont, la plupart du temps, les classes inférieures qui corrompent les classes supérieures et, pour pouvoir agir arbitrairement dans leur sphère, entretiennent l'arbitraire des grands³. »

La civilisation a créé la propriété et sa représentation, l'argent. La puissance du métal monnayé est aussi grande qu'était autrefois celle de la force physique et le danger auquel les hommes avaient voulu échapper en s'associant renait plus redoutable que jamais. L'homme finit par se convaincre

¹. *Pyth.*, 217, 223, 225. — ². *Ibid.*, 232. — ³. *Diog.*, 164.

que celui qui a de l'argent possède tout. L'argent est le moyen de se procurer tout le plaisir et d'éviter toutes les peines. Celui qui a de l'argent n'a besoin de solliciter aucune aide, car il peut acheter le concours des autres hommes. Qui a de l'argent n'a pas besoin de travailler lui-même; lui seul peut jouir en paix de la vie pendant que les autres travaillent pour lui. « La richesse donne ainsi une sorte de puissance. Elle est peut-être de tous les éléments constitutifs de la puissance le premier et le plus important. Celui qui est riche, très riche, peut tout ce qu'il veut. La richesse protège contre toute privation présente ou future. Elle procure à l'homme la jouissance de tous les biens possibles, elle met à cet égard les gens de l'origine la plus basse sur le même pied que les plus élevés dans la hiérarchie sociale. Elle donne à tous ceux qui la possèdent une sorte d'indépendance et même le pouvoir, elle procure les hauts emplois et la considération; tout ce que l'homme ici-bas peut rechercher et désirer se trouve réuni dans la possession de l'argent. Il n'est donc pas étonnant qu'encore aujourd'hui l'argent soit l'idole des hommes et le ressort le plus puissant de leur activité, que tous leurs efforts convergent vers ce centre, que le désir de s'enrichir exerce sur eux un attrait si irrésistible que la pauvreté paraît au riche, aussi bien qu'au pauvre, le plus grand des maux. Parmi les objets qui nous paraissent désirables ici-bas, il n'en est pas qui soit aussi propre à satisfaire tous nos autres désirs. Aucun autre objet ne paraît donc être à un si haut degré le but suprême de toute l'activité humaine que de grands biens ou de l'argent ¹. »

Enfin la civilisation, en développant les facultés intellectuelles de l'homme, lui a appris la ruse et la dissimulation et celui qui ne possède ni puissance, ni richesse, s'efforce d'acquiescer de l'influence, c'est-à-dire d'obtenir le concours de ses semblables, en gagnant leur affection par des démonstrations mensongères de cordialité et de bon vouloir. Aussi « l'art de plaire, l'art d'abuser les autres a été porté à sa perfection ² », et la vie sociale repose sur l'hypocrisie et le mensonge. Comme, par contre, l'homme, passé maître en fait de dissimulation, est très peu perspicace quand il lui faudrait percevoir à jour l'hypocrisie des autres, il joue éternellement le rôle de trompeur trompé; l'apparence a autant d'effet que la chose elle-même, on ne considère que les effets et les suites visibles des intentions, sans s'inquiéter de pénétrer les intentions elles-mêmes, et ce qu'on appelle la vertu n'est pas autre chose qu'une apparence. Aussi le moyen le plus noble ou du moins le plus innocent pour parvenir à la libre jouissance de la vie, la voie de l'estime et du mérite, n'y conduit presque jamais sûrement parce que la notion de ce

qui mérite honneur et considération est arbitraire et incertaine, puisque honneur et considération dépendent du jugement de nos semblables et qu'ils jugent surtout sur l'extérieur et la simple apparence ³.

Grâce aux nouveaux alliés que lui a amenés la civilisation, la paresse originelle, vaincue en apparence, reste en définitive maîtresse du champ de bataille. « Elle n'a pas, à ce qu'il me semble, abandonné son ancien plan. Autrefois elle voulait aller directement à son but au moyen de la force physique, aujourd'hui que l'esprit a vaincu le corps, depuis que le plus habile est le plus fort, elle renouvelle sa première tentative infructueuse ⁴. » Aussi l'activité déployée par ceux qui recherchent la puissance, la richesse ou l'influence ne doit pas nous abuser. Si « rien n'est défendu avec autant de ténacité et au prix des plus grands sacrifices qu'un haut degré de puissance ⁵ », si l'avare entasse des trésors, si l'intrigant s'agite et s'ingénie à capter suivant l'heure les bonnes grâces du souverain ou la faveur imbécile du peuple, si le philanthrope de profession se dépense en discours, si des aventuriers vont au péril de leur vie conquérir la toison d'or, si tous ces hommes ne ménagent ni leurs peines ni leur fatigue, c'est dans l'intention bien arrêtée d'être un jour dédommagés de tous ces sacrifices par le droit de ne rien faire. « Tous ces hommes qui semblent ne pas connaître de plus grands biens que la puissance, la richesse et l'influence, qui ne trouvent aucune peine assez grande pourvu qu'ils puissent les conquérir, qui méprisent tous les dangers et les obstacles, qui passent leur vie dans une agitation continuelle, tous ces hommes ne sont au fond que des hommes sensuels et qui aiment leurs aises. Ils veulent devenir puissants, riches et considérés pour pouvoir un jour se croiser les bras, goûter la joie de vivre, passer leur temps à jouir et à se reposer. Ils sont actifs pour pouvoir se livrer dans la suite à l'oisiveté. Ils recherchent par des détours et des dangers ce que l'homme sensuel cherche à acquiescer par le chemin le plus court, parce qu'une suite d'expériences leur a appris qu'il n'y a pas de voie plus directe pour arriver au but de leurs désirs. Ils voudraient, en hommes sensuels qu'ils sont, jouir immédiatement si cela était possible, et ils ne négligent aucune occasion de le faire. Jouissance, oisiveté, activité sans effort, voilà donc ce que l'homme veut, voilà le but unique de tous ses penchants et de ses passions, voilà ce qui ressort de toutes ses actions ⁶. »

Ainsi la civilisation actuelle, après avoir fait faire à l'homme quelques pas sur la bonne route, l'a égaré sur des chemins de traverse en lui donnant pour vrais de faux biens qui l'ont détourné du but véritable, parce qu'il y trouve un moyen de satisfaire son indolence naturelle. C'est donc dans la

1. Diog., 167. — 2. Ibid., 139.

1. Diog., 170. — 2. Pyth., 200-206. — 3. Diog., 163. — 4. Ibid., 147-149.

civilisation, telle du moins qu'elle est organisée à notre époque, qu'il faut chercher la véritable cause de ce qu'on appelle très improprement la corruption humaine. Il est faux de prétendre, comme le font certains systèmes de morale, soit qu'elle a été de tout temps la même et que le progrès moral est une chimère, car, si la vertu n'existait pas, comment pourrions-nous en avoir l'idée, soit que l'homme, parfait à l'origine, est devenu mauvais après sa chute, car un homme parfait dès sa naissance serait quelque chose d'inouï en ce monde, *natura non fecit saltus*, et, si la perfection originelle de l'homme était la plus haute possible, on ne s'explique pas comment il aurait pu déchoir¹. En réalité, l'homme d'aujourd'hui n'est pas coupable quand il agit comme nous le voyons faire et ce sont les circonstances dans lesquelles il se trouve placé qui doivent être rendues responsables de son immoralité. « L'homme ayant un droit indubitable à atteindre le but suprême de son existence et étant misérable dans la mesure où il ne peut y parvenir ou bien s'en éloigne, un de ses premiers devoirs est de s'efforcer d'y atteindre. S'il n'existe aucun autre moyen que puissance, richesse et considération, c'est donc un devoir pour chacun d'entre nous de devenir aussi sensuel, nonchalant, cupide, ambitieux, vain et avide de domination qu'il peut l'être, c'est également un devoir pour chacun d'agir comme l'exigent la nature et le but que poursuit l'homme ou sensuel, ou nonchalant, ou ambitieux, ou cupide, ou avide de dominer... Chacun de ces hommes agit donc suivant le bien et le droit, car il agit comme il doit agir pour atteindre son but et se sert des moyens qui y conduisent². »

Mais, si l'équité nous force d'absoudre chaque individu en particulier, si nous affirmons que l'homme n'est pas foncièrement mauvais, il n'en reste pas moins que l'humanité piétinera sur place, butée au fond d'une impasse, tant qu'elle n'aura pas reconnu la vanité des biens qu'elle convoite à cette heure. Il faut déchirer le voile qui lui cache les vrais principes, lui faire comprendre que le respect des droits d'autrui, la fraternité, la pratique de toutes les vertus altruistes sont la condition du vrai bonheur, qui est par définition la part, non de quelques privilégiés, mais de tous les hommes, et que ce bonheur ne peut être que le résultat des efforts de chacun de nous tendant tous au même but : le bien de la communauté humaine. Il faut, en un mot, lui enseigner d'une façon convaincante et efficace les vérités morales qu'il ignore encore. De quelle nature sera cet enseignement qui doit faire franchir à l'humanité la dernière étape, c'est là le problème que doit résoudre le moraliste.

1. *Pyth.*, 170-174. — 2. *Diog.*, 172.

CHAPITRE II

Esquisse d'une morale pratique : Partie critique

Inefficacité des écoles de morale : Etat, Eglise, Education. — Vices particuliers à chacune de ces institutions. — Valeur éducatrice des « Lumières ». — Raisonement et raison. — Connaissance vivante et connaissance morte.

Pour pouvoir déterminer sur quels principes devra être basé un enseignement efficace de la morale, il est nécessaire de discerner pour quelles raisons cet enseignement a donné jusqu'à présent si peu de résultats. Car cet enseignement existe, et depuis longtemps. En effet, quand nous parlons de l'ignorance de l'homme en ce qui touche les conditions sous lesquelles il lui est permis de remplir sa destinée, nous devons distinguer entre l'individu et la collectivité. Si, comme nous l'avons vu, le premier prouve par sa conduite qu'il est très mal informé sur ce point, il est indéniable que l'humanité prise dans son ensemble a, du jour où les hommes ont commencé à vivre en société, senti quels rapports étroits existent entre le bonheur et la vertu. Aussi trouvons-nous chez tous les peuples civilisés certaines institutions identiques destinées à enseigner les principes de la morale ou même à les faire respecter par la force. Mais aucune de ces institutions, qu'elles s'appellent Etat, Religion ou Education, n'a atteint le but commun poursuivi par toutes, et souvent même le remède a rendu le mal plus aigu. Nous connaissons déjà la cause première de cet échec. Par quel miracle, en effet, la civilisation actuelle parviendrait-elle à étouffer les vices qu'elle entretient elle-même ? Il est pourtant nécessaire de mettre en lumière les causes secondes, car elles nous montreront ce que le véritable enseignement de la morale devra faire pour éviter de tomber dans les mêmes erreurs.

Tout Etat possède un arsenal de lois destinées à protéger les faibles et à contenir le débordement des passions égoïstes. Elles restent sans effet réel

sur la moralité des citoyens pour deux raisons. D'abord l'Etat, par sa législation, veut bien moins rendre l'homme meilleur que l'empêcher de nuire aux autres ¹. Il ne s'occupe que des actes, que des effets tangibles des mauvaises intentions et non de celles-ci. Les crimes les plus révoltants ne tombent sous sa juridiction qu'autant qu'ils deviennent publics. Il ne cherche qu'à empêcher certains actes, car, à vouloir agir sur les pensées, il se perdrait dans les détails. Aussi, conscient de son impuissance à cet égard, il a pris pour devise : de internis non judicat praetor. En conséquence, il renonce à combattre certaines dispositions vicieuses, pourvu qu'il n'en résulte pas de dommages manifestes pour les citoyens. Celui qui agit avec inhumanité, orgueil, ambition, rapacité, ingratitude, d'une façon vile, insociable, avec avarice, vanité, imprévoyance, le bavard, l'homme emporté, l'hypocrite ne tombent pas sous le coup des lois qui n'ont pas de sanctions pour les délits ou les crimes moraux. Tout citoyen est libre d'obéir aux mobiles les plus bas, s'il n'en résulte pas de dommage apparent pour les autres. La loi veut uniquement que l'homme agisse d'une façon déterminée, sans s'inquiéter de savoir s'il y est déterminé intérieurement. Par suite l'inclination mauvaise subsiste. Incapable de moraliser véritablement les hommes, l'Etat est obligé de tolérer publiquement des actes immoraux par crainte de plus grands malheurs, d'admettre par exemple tacitement le duel et l'existence des maisons de tolérance. Il y a pis encore : les peines et les récompenses instituées par lui, ne visant pas les intentions mêmes, incitent l'homme à paraître plutôt qu'à être réellement. Ce qu'on nomme les mœurs policées (feine Sitten), c'est-à-dire la modération des passions qui vient de la crainte du châtiment et aussi du désir d'être loué, n'est que l'apparence de la vertu. Elles ne se distinguent de la conduite ordinaire de l'homme que par un plus grand art de dissimulation ². Enfin l'Etat, incapable d'amender l'homme, doute que cet amendement soit possible. Gendarme chargé de maintenir la tranquillité publique, d'empêcher les crimes, de châtier les coupables, l'Etat ne connaît l'homme que par ses mauvais côtés et le considère comme un être irrémédiablement pervers qui doit être forcé à bien agir uniquement par la contrainte, que tout progrès de ses facultés ne peut conduire qu'à une corruption plus grande encore et dont le développement intellectuel doit être contenu dans certaines limites ³.

En second lieu l'Etat a aussi ses passions qui dictent ses actes, ses buts particuliers qu'il poursuit per fas et nefas. C'est à ceux-ci qu'il s'intéresse surtout et l'éducation qu'il donne à ses concitoyens est dominée

par ces préoccupations d'un genre tout spécial, de sorte qu'il les forme en vue des services qu'il en attend ⁴. Ainsi, il se peut que le seul intérêt de la conservation engage l'Etat à commettre des actes contraires à la morale et aux droits de la personne humaine, à encourager par exemple la traite des nègres, la contrefaçon des livres, les coutumes superstitieuses, à entretenir des racoleurs, à établir des loteries, à donner de nouveaux aliments au lucre, à développer les goûts sanguinaires et les instincts belliqueux, et Mandeville ⁵ a prouvé surabondamment que la prospérité des grands Etats ne peut exister sans qu'ils favorisent certains vices. Par suite, « tous les encouragements donnés par l'Etat au progrès de la moralité, s'ils ne sont pas des déclamations hypocrites et sans portée, sont soumis implicitement à la condition suivante : en tant que cette morale supérieure peut se concilier avec le bien de l'Etat et être pour lui un moyen de réaliser ses vues ⁶. » Aussi y a-t-il souvent conflit entre les devoirs prescrits par la raison et ceux imposés par l'Etat et « le problème consistant à concilier la vertu politique avec la vertu morale de telle sorte que l'une n'agisse pas en opposition avec l'autre n'a pu être résolu d'une façon satisfaisante par personne... la politique est inépuisable en contradictions avec la morale ⁴. »

La religion paraît au premier examen une école de morale beaucoup plus efficace que l'Etat. Si celui-ci ne s'occupe que des actes extérieurs, les mobiles de ces actes sont justiciables de la religion qui prétend étendre son pouvoir jusque dans le for intérieur de l'homme et agir sur sa volonté. Perfection morale et purification du cœur, là-dessus toutes les religions raisonnables s'accordent et c'est là le résultat qu'elles promettent. Or purification du cœur, c'est essentiellement ennoblissement des mobiles ¹. Aussi la religion n'est au fond pas autre chose que la somme des principes sublimes qui rendent l'homme capable d'ennoblir ses intentions à un degré supérieur. Un des premiers effets de son influence bienfaisante est d'établir un trait d'union entre les hommes qui, sans elle, resteraient par la faute de l'Etat toujours étrangers les uns aux autres et se haïraient éternellement. Elle fait que les groupes humains jusqu'alors séparés se rapprochent et s'unissent sous une nouvelle qualité, sous un nom commun à plusieurs peuples ⁶.

1. *Apol.* du *M.* et du *M.*, I, 30; *Pyth.*, 32a-32b.

2. Dans *The fable of the bees* (Londres, 1723), où il démontre que les vices des particuliers sont utiles au bien de l'Etat.

3. *Pyth.*, 324. — 4. *Ibid.* — 5. *Apol.* du *M.* et du *M.*, II, 133. — 6. *Pyth.*, 329.

1. *Apol.* du *M.* et du *M.*, II, 66. — 2. *Pyth.*, 316-32a, 3. — *Diog.*, 55.

Grâce à la religion, les hommes apprennent à se considérer comme des frères, comme les enfants d'un même père, comme les sujets d'un souverain unique et puissant, comme les instruments de leur bonheur réciproque. Cette ressemblance est la base de la fraternité humaine universelle sur laquelle repose toute moralité supérieure. Ce point de vue est le plus élevé auquel l'homme soit capable de parvenir¹.

Pourtant l'enseignement moral donné par la religion est peu efficace parce qu'elle néglige quelques vices de second plan, mais d'une grande importance dans la vie en société, tels que l'ingratitude, l'insociabilité, le manque de complaisance, mais surtout parce que la méthode qu'elle emploie est mauvaise. La religion ne fait pas assez de concessions à la faiblesse humaine. Elle exige trop à la fois. L'ascétisme qu'elle prône est inefficace et dangereux. « Une nature aussi mêlée qu'est celle de l'homme ne peut se passer complètement des joies des sens. Dire qu'il est seulement un pur esprit est une vantardise, un bavardage scolastique vide de sens; cette erreur provient d'une illusion que se fait un amour-propre fils de l'orgueil. Il en coûte à notre esprit, quand il veut s'élever au-dessus du monde sensible, une telle somme d'efforts qu'il rencontre plus souvent l'extravagance que la vérité et nous réussissons rarement à maîtriser une passion sans appeler une autre passion à notre secours². » La religion ne sait pas appuyer sur le ressort qui pourrait faire agir à coup sûr ses fidèles. L'homme ne fait d'efforts que pour atteindre soit un bien qu'il connaît, soit quelque chose qu'il estime en ce moment être un bien, et seulement quand cet effort peut le conduire à son but. La religion le renvoie à l'avenir : un bien si lointain n'est pas capable d'exciter assez ses désirs pour le faire triompher de sa sensualité et détourner son attention du présent. Elle lui promet le ciel, il veut à la fois le ciel et la terre. Le point de vue qu'elle lui présente est sublime mais n'aurait d'attrait véritable que pour un être parfait que l'homme n'est pas encore, puisqu'à l'heure actuelle il est incapable de porter si loin ses regards et reste attaché au présent.

Si encore on n'avait à reprocher à la religion que cette erreur de méthode le mal ne serait pas considérable. Ce qui est plus grave, c'est qu'elle ne se contente pas de rester ce qu'elle est essentiellement, l'expression des plus hautes vérités morales. L'idée religieuse, au lieu de se manifester aux hommes dans toute sa pureté, se présente à eux sous la forme de plusieurs religions positives basées sur un ensemble de dogmes interprétés par un clergé et, sous ce déguisement, elle obtient des résultats directement opposés à ceux qu'elle prétend rechercher. Dans toute religion positive les idées et

les principes les plus élevés ne sont pas enseignés dans toute leur pureté; ils sont défigurés par mainte addition arbitraire et nuisible. Par suite il n'est pas rare que l'enseignement religieux néglige son principal objet et dégénère souvent dans les écoles en subtilités oiseuses et en exagérations ridicules³. Comme les théologiens ne veulent pas s'en tenir aux quelques vérités simples et lumineuses dont se compose la vraie morale, il arrive soit que les sectateurs d'une même confession sont en désaccord sur les points les plus essentiels (rigoristes et probabilistes), soit que certaines Eglises admettent des théories vraiment immorales, comme celles qui soutiennent que le mérite personnel n'est pas indispensable au salut (intercession des saints et des personnes pieuses), ou bien que toute action bonne n'est possible que par l'effet de la grâce divine, ou encore qui placent au premier rang des vertus l'oïveté, l'ignorance, le célibat, la vie contemplative⁴. De telles aberrations frappent souvent de stérilité ce qu'une Eglise tente de faire en faveur de la morale. Par exemple, la dernière erreur que nous venons de signaler vicie dans son principe une institution ecclésiastique qui, par certains côtés, trouvait sa justification dans des considérations non dénuées de valeur. La vie monacale présente deux avantages qu'ont eus en vue ses fondateurs : échapper aux divertissements qu'offre le monde et qui sont dangereux pour une vertu supérieure, offrir à celui qui aime la vertu la société de gens ayant la même inclination. Mais l'homme enfermé dans un couvent est trop séparé du monde, car, s'il est bon que l'esprit puisse se recueillir, la vie uniquement contemplative empêche le développement complet des facultés et il est mauvais que l'homme ne vive que pour soi-même dans un monde où tout individu doit être utile aux autres. Les principes élus par ces associations ne peuvent être vrais, parce que, si tous les hommes les observaient, le monde deviendrait un désert.

Les ministres du culte sont en général de mauvais professeurs de morale. Ou ils se montrent inférieurs à leur tâche ou, pis encore, ils démentent par leur conduite privée et publique les préceptes qu'ils prêchent en chaire. Les plus consciencieux sont en majorité peu psychologues. Ignorant l'art d'agir sur l'esprit de leurs ouailles, ils les traitent d'après des systèmes ou des hypothèses qui ne sont pas conformes à la vraie nature de l'homme. Pourtant ils ont à leur disposition un moyen merveilleux de connaître à fond leur pénitent ainsi que doit le faire tout bon professeur de morale : la confession auriculaire pourrait produire des miracles si les confesseurs avaient une connaissance plus approfondie de l'homme, mais ils se guident en général d'après des principes trop généraux et ne cherchent pas à pénétrer leur

1. *Pyth.*, 331. — 2. *Diog.*, 197.

1. *Diog.*, 326. — 2. *Pyth.*, 364.

pénitent, de sorte que tout l'enseignement religieux de la morale se borne à des sermons où les prédicateurs ressassent des sujets cent fois traités.

S'avouant incapable d'agir sur les intentions mêmes, ce qui est pourtant sa raison d'être et son but officiel, l'Eglise en arrive à attacher des récompenses à l'observation de pratiques religieuses, telles que le baptême, qui n'apportent aucune modification aux dispositions de l'esprit, et à faire dépendre le salut d'une fin pieuse. Il ne peut y avoir de vraie morale là où on s'occupe plus d'actions indifférentes, observation des prescriptions rituelles, maigre, jeûne, etc., que de l'ennoblissement des mobiles, où l'on rend trop facile la justification, où l'on fournit à l'homme, pour faire son salut, des moyens qui favorisent la paresse humaine.

Si les gens d'Eglise se montrent, comme professeurs de morale, inférieurs à leur tâche, beaucoup d'entre eux sont en outre un objet de scandale par leur vie privée et publique et trop souvent il arrive que des hommes, qui devraient donner l'exemple des vertus qu'ils enseignent, enlèvent toute autorité à leur prédication en sacrifiant aux passions humaines. Le tort qu'ils font à la cause de la morale est immense quand ils vivent d'une façon fastueuse et dissolue et, s'il est permis de juger l'arbre à ses fruits, l'influence moralisatrice de la religion positive est bien nulle, à voir la conduite de ses ministres. « Quelle opinion aurons-nous de la religion des hommes dont la plupart des actions, sinon toutes, trahissent le souci d'augmenter leurs richesses, d'accroître leur puissance, de goûter sans retenue la joie des sens ? Quelle influence a donc la religion sur ces hommes incapables de s'imposer la moindre privation, qui sacrifient tout pour conserver leur influence et leur crédit, qui se haïssent, se persécutent, se bannissent les uns les autres, qui, pour arriver à leurs fins, commettent toutes les injustices, font l'usure, se livrent à la débauche, abusent de l'aveuglement de leurs semblables et les y maintiennent dans ce but¹. »

Une religion positive s'allie avec le pouvoir séculier et cette alliance est des plus préjudiciables à la morale, car, si d'une part la religion se croit dispensée d'agir sur les âmes par la persuasion, puisque l'Etat met à son service ses moyens de coercition pour obtenir une obéissance de fait, d'un autre côté l'orthodoxie officielle devient un moyen de parvenir au pouvoir, à l'influence, à la richesse et « la religion a plus d'une fois servi à satisfaire l'orgueil et la vengeance, à calomnier des adversaires, écarter des compétiteurs, augmenter ses revenus, à établir sa domination d'une façon durable². » « Elle devient un vaste manteau sous lequel se cachent toutes les passions et tous les scélérats³. » C'est ainsi que les cloîtres, après s'être autrefois trop

éloignés du monde, s'en sont trop rapprochés de nos jours ; par l'influence qu'ils ont acquise, ils ont ouvert aux hommes des plus basses classes la perspective de devenir puissants, et l'exercice apparent de la vertu est devenu le moyen d'atteindre un but de valeur inférieure.

Mais ce qui fait surtout des religions positives des obstacles aux progrès de la vraie morale, c'est leur intolérance dogmatique. Chacune d'elles prétend être seule en possession de la vérité à l'exclusion de toutes les autres, les Pères de l'Eglise eux-mêmes ont soutenu qu'il ne peut y avoir de vertu en dehors de la foi chrétienne. Quand une religion a fixé les articles de foi auxquels ses adhérents sont obligés de croire et établi son Symbole, elle distingue entre les croyants et les hérétiques et partage l'humanité en deux camps ennemis. Aussi « les religions positives qui, d'après leur destination primitive, devaient devenir un trait d'union entre tous les hommes et combler l'abîme qu'avait creusé entre eux la naissance de tant d'Etats, sont devenues, au témoignage de l'histoire, de nouvelles barrières plus hautes encore et par là elles ont répandu sur toute la terre une indicible misère⁴. » La foule des Eglises fit naître les dissensions et les sectes qui cherchent par tous les moyens à s'exterminer. Quand on constate d'autre part que le lien établi par la communauté de la foi entre les sectateurs d'une même confession est bien peu étendu, puisqu'il n'y a pas de religion positive universelle, et bien fragile, puisque la religion affaiblit très peu les différences nationales entre coréligionnaires, puisque des chrétiens se sont servis des païens et des mahométans pour asservir d'autres chrétiens⁵, on est obligé de conclure que toute religion positive a pour effet de rendre impossible ou illusoire la fraternité humaine dont elle prétend défendre la cause.



De même que la religion, et en partie pour les mêmes causes, l'éducation ne remplit pas les fins qu'elle se propose¹. Sa méthode d'enseignement est également fort défectueuse. L'éducation actuelle, particulièrement celle des écoles publiques, s'adresse au cerveau plus qu'au cœur. Elle produit plus d'hommes savants que bons ou grands. Le jeune homme fait connaissance avec tous les systèmes de morale, il comprend celui dont il fait choix et peut réfuter les autres, mais il n'a pas trouvé lui-même les principes qu'il professe ; il sait seulement ce que d'autres ont pensé sur ces objets, il ne connaît pas, ainsi qu'il le faudrait, la valeur de ces principes par sa propre expérience. L'éducation d'aujourd'hui croit faire des miracles quand elle

1. *Apol.* du *M.* et du *M.*, II, 135. — 2. *Ibid.*, 130. — 3. *Ibid.*, 129.

1. *Diog.*, 325. — 2. *Pyth.*, 329. — 3. *Ibid.*, 375 sq.

diminue la délicatesse du corps des élèves, quand, pour les endurcir, elle habitude les enfants à la chaleur, au froid, aux intempéries¹ ; mais il n'y a pas de maison d'éducation qui soit une école où l'on exerce pratiquement la vertu, où les passions naissantes soient attaquées dans leurs racines, de sorte que les premières expériences que le jeune homme fait dans le monde paraissent contredire les excellents principes qu'on lui a recommandés comme la source du vrai bonheur. Quand il voit les autres hommes abuser de ses dispositions fraternelles et payer ses services d'ingratitude, il perd toute foi en l'autorité des principes supérieurs, parce qu'on ne l'a pas autrefois mis à même d'en constater par son expérience personnelle l'utilité. Ainsi le monde détruit en quelques instants le frêle édifice de l'école.

Puis l'éducation oublie que son but véritable est d'enseigner à l'enfant ce qu'il doit devenir pour être à la fois vertueux et heureux ; de lui apprendre à juger sainement la valeur des actions humaines et à savoir borner ses desirs et les maintenir dans les limites raisonnables. Elle poursuit des fins plus immédiates et qui sont presque toujours en opposition flagrante avec les principes sublimes qu'elle recommande d'autre part. Passe encore quand, se perdant dans les détails, elle se contente de former des modèles achevés de toutes sortes de buts secondaires et croit avoir fait tout ce qu'elle doit quand elle livre à la société des professeurs, des hommes du monde, des moines, des artistes, des artisans, des soldats accomplis. Mais souvent elle commet une erreur encore plus lourde en s'étudiant à mettre les jeunes gens à même de faire leur chemin dans le monde. En effet, la purification des intentions ne pouvant être le moyen de faire fortune dans la société actuelle et comme la simple apparence suffit, cette purification des intentions ne peut être tout au plus qu'un détail secondaire dans l'éducation d'aujourd'hui². Ce qu'elle cherche avant tout, c'est que ses élèves aient l'adresse de répondre à ce que leurs contemporains attendent d'eux, qu'ils sachent éviter les pièges dont sera parsemée la carrière qu'ils auront à parcourir ; pour cela il est nécessaire qu'ils semblent meilleurs qu'ils ne sont en réalité, qu'ils aient des qualités d'esprit brillantes plutôt que réelles et élevées, qu'ils éblouissent les hommes toujours portés à juger de la valeur d'après les signes extérieurs, qu'ils soient habiles à rendre les autres dépendants d'eux-mêmes³. Tout système d'éducation souffre de cette contradiction fondamentale, la conséquence est un perpétuel désaccord entre les principes affichés et les actes. « La vertu des hommes est déclamatoire. Natio commoda

1. Allusion à la réforme de la pédagogie, inspirée par l'*Emile* de Rousseau, prêchée en Allemagne par Basedow et qui fut mise en pratique dans les établissements d'éducation appelés Philanthropiums. Cf. Livre VI, chap. 1.

2. *Pyth.*, 376. — 3. *Apol. du M. et du M.*, III, 181.

est. Ils admirent les actions héroïques des anciens, ils ne cessent d'en bavarder et, quand vient le moment de mettre ces grandes vertus en pratique ils ne vous parlent plus que d'habileté (*Klugheit*) et blâment chez vous ce qu'ils admiraient chez les autres⁴. »

Cette revue des causes pour lesquelles l'Etat, la Religion et l'Education ont failli à leur tâche ne peut que nous fortifier dans notre conviction que nous n'avons pas le droit de désespérer de la perfection future de l'homme. S'il y a encore si peu d'hommes parfaits dans les pays les plus civilisés, c'est que toutes les écoles de morale inventées jusqu'à ce jour ont été incapables d'éveiller chez leurs élèves un intérêt assez puissant pour les amener à surmonter leur indolence originelle, à résister aux séductions des sens, à prévoir les conséquences les plus éloignées de leurs actes, à ne jamais les perdre de vue et à lutter contre leurs passions⁵. C'est donc aux moralistes à trouver de nouveaux moyens et il ne nous resterait plus qu'à exposer ceux qui nous paraissent les plus efficaces, s'il ne nous fallait auparavant déraciner un préjugé très répandu de nos jours et qui ne va à rien moins qu'à mal poser les termes du problème et à détourner les esprits du seul but qui soit digne de notre activité, c'est-à-dire la recherche du bonheur universel et la découverte des voies qui y conduisent.

Notre siècle est très fier de ce qu'il appelle ses « Lumières » ou, en d'autres termes, du développement de la raison et des progrès incontestables qu'ont faits depuis quelques années toutes les sciences, et il est convaincu que la perfection consiste pour l'homme à posséder la plus grande somme possible de connaissances, à penser avec une logique rigoureuse, à être en un mot le plus « éclairé » possible. Raisonner et savoir, tel semble être à l'heure présente le but suprême de l'existence, la fin dernière de l'homme, et c'est à y parvenir que tous consacrent exclusivement leurs peines et leurs efforts. Pourtant si, employant notre méthode ordinaire, nous jugeons l'arbre à ses fruits, nous constatons que l'homme n'est aujourd'hui ni meilleur ni plus heureux qu'il l'était avant l'« Epoque des Lumières » et nous sommes forcés de constater que l'humanité est en proie à une erreur qu'il importe de dissiper. « Comment nier en effet que, si la corruption des mœurs est aussi grande à notre époque qu'on le prétend, nos « Lumières » actuelles ne peuvent être des lumières véritables ni les plus grandes possibles. Nos idées sur les questions les plus importantes de la vie ne peuvent donc être que

1. *Apol. du M. et du M.*, III, 50. — 2. *Pyth.*, 81.

fausses¹ » et « comme l'expérience nous enseigne que notre zèle à faire progresser la morale... est bien loin d'être le plus grand possible, il est indéniable que, malgré toutes les Lumières que nous possédons de nos jours, nous sommes toujours aussi ignorants en ce qui concerne les vrais biens, puisque nous n'avons pas amené la connaissance de ces biens avec toutes les idées qui la préparent, l'accompagnent et la développent, au degré de clarté et de vivacité qui donne à nos facultés et à notre volonté la direction nécessaire². »

C'est que, si Raison et Science sont le mot d'ordre auquel chacun obéit, on se fait une idée très fautive du sens qu'il faut donner à ces deux termes. On confond le *raisonnement* qui nous permet de tirer des conclusions logiques de prémisses une fois admises, de coordonner nos actes pour atteindre un but particulièrement visé, et la *raison* dont le seul office est de nous faire connaître les moyens propres à remplir notre fin. Pour celui qui sait faire cette distinction, le raisonnement de nos contemporains est excellent, mais leur raison est incertaine et vacillante. « A voir le train du monde il y a beaucoup et très peu de raison sur la terre. Il y en a beaucoup... si la raison est là où il y a un certain rapport entre les actes et les mobiles. Pour tout ce que l'homme a fait et voulu faire jusqu'à aujourd'hui, pour devenir riche et puissant, pour duper les autres, personne n'est doué de plus de raison qu'une foule d'hommes, car ils font tout ce qui est nécessaire pour atteindre le but qu'ils se proposent. Mais, si l'on ne peut appeler raisonnable que celui qui connaît la hiérarchie des buts, agit et désire en conséquence, il n'y a malheureusement que peu de raison. Notre raison dont on fait tant d'état n'est qu'une raison passionnée, gonflée d'elle-même et insensée³. »

De même c'est se faire une idée très fautive de la nature et de la valeur de la vraie science que de s'imaginer qu'en notant les faits, en accumulant les observations, en cherchant à découvrir les lois du monde physique, on fait œuvre vraiment utile et féconde. C'est lourdement se tromper que de se contenter de savoir pour savoir et de croire que la science a sa fin en elle-même. Toute connaissance qui ne nous pousse pas à agir d'une façon avantageuse pour les autres, et partant pour nous-mêmes, est stérile. Le caractère distinctif de la vraie connaissance est d'être génératrice d'actions bonnes et utiles pour la communauté humaine. « Si la connaissance a une valeur, par quels moyens peut-on la déterminer ? De la même façon dont on détermine la valeur de chaque chose, c'est-à-dire par son utilité et par les avantages que l'homme peut en tirer... Mais, si l'utilité est la mesure de

la valeur de toute connaissance, l'importance et la généralité de cette utilité déterminent la valeur de chacune de nos connaissances... La connaissance semble donc avoir été donnée à l'homme pour qu'il distingue entre les objets, qu'il découvre leurs propriétés et leurs rapports réciproques, pour qu'il sache ce qui lui est bon ou nuisible, nécessaire ou superflu, ce qu'il doit faire ou ce dont il doit s'abstenir, ce qu'il doit haïr ou désirer ; pour... qu'il conçoive des motifs d'agir et que son activité reçoive une direction ; pour qu'il atteigne ce à quoi il est destiné c'est-à-dire à devenir parfait et heureux par l'effort même de sa perfection. L'homme n'est donc pas doué de pensée et de connaissance seulement pour penser, mais il pense pour agir. Toute pensée et toute connaissance sont non des fins, mais des moyens⁴. »

Par suite, toute science ou connaissance particulière n'a en elle-même qu'une valeur secondaire et son étude est même nuisible si elle finit par absorber l'activité intellectuelle et pratique de ceux qui s'y livrent, car toute culture de l'intelligence ne doit avoir d'autre résultat que de disposer l'esprit à concevoir les vérités utiles. « Toute théorie et spéculation, l'érudition elle-même, ne sont des objets dignes de notre connaissance que dans la mesure où elles servent à nous enseigner d'une manière claire et complète les vérités et les méthodes pratiques. Toutes les sciences, tout ce qui est théorie, spéculation, recherche d'érudition pure, tout ce qu'on appelle proprement « être savant », tout cela n'est rien de plus que l'échafaudage servant à construire le plus grand des monuments, la sagesse pratique... Cet échafaudage est très utile et même nécessaire quand le bâtiment principal n'est pas achevé. Mais il devient inutile et même nuisible sitôt que, grâce à lui, les résultats indispensables ont été obtenus et que l'édifice achevé se dresse dans son ensemble majestueux. Celui qui fait de la théorie, de la spéculation et de l'érudition le but suprême de son activité et leur attribue une valeur supérieure à celle de la sagesse pratique, qui ne les rapporte pas à l'action ou auquel elles font oublier l'action, confond le but et les moyens et sème une graine dont il ne pourra récolter que de mauvais fruits⁵. » Car « il arrive fréquemment qu'un penchant trop accusé pour l'érudition et les connaissances théoriques tue le sentiment et finit par recouvrir le cœur d'une écorce dure et impénétrable. Cent philosophes mathématiciens, chimistes, naturalistes, juristes et économistes penseront d'autant moins à la nécessité de rendre le monde meilleur qu'ils seront plus convaincus de la grandeur et de l'importance de leurs recherches, qu'ils seront plus passionnés pour la science à laquelle ils se sont voués. Ils rail-

1. *Diog.*, 102. — 2. *Pyth.*, 452. — 3. *Ibid.*, 47-48.

1. *Diog.*, 272-276. — 2. *Ibid.*, 280-281.

leront tout ce qu'on s'efforcera de faire, tout ce qu'on proposera pour atteindre ce but, et ils considéreront l'étude attentive de cette question comme une perte de temps¹. »

Ainsi la seule science qui nous importe vraiment étant celle des vérités pratiques et qui se traduisent dans le monde sensible par des actes, la philosophie, ce résumé de toutes les sciences, doit avoir une portée pratique et c'est se méprendre sur son rôle que de la confiner comme le font nombre d'« Éclaireurs » contemporains dans la critique des anciens dogmes, dans le domaine stérile de la spéculation, de la réduire à édifier de nouvelles théories morales. « Comme la philosophie n'est au fond que la connaissance la plus élevée, la plus profonde et la plus satisfaisante, que la fin de toute connaissance est l'action et notre bonheur, la philosophie proprement dite (Weltweisheit) ne peut avoir d'autre fin, et sa valeur ne peut être déterminée en général que d'après son utilité pratique dans les événements et les affaires de la vie ; toutes ses découvertes doivent être telles qu'elles nous rendent meilleurs et plus heureux... Les vérités pratiques, principalement celles qui donnent à notre volonté la direction nécessaire et sont, en qualité de prémisses, le ressort de nos actions, sont donc les objets les plus importants de tout savoir et de toute philosophie². »



Au surplus que pourrait nous apprendre la philosophie spéculative que nous ne sachions déjà sur ce qui nous importe vraiment de savoir ? « Nous n'avons pas besoin de nouveaux préceptes, de nouvelles théories et de nouvelles preuves. Nous n'en avons que trop. Nous savons exactement ce que nous devrions faire... nous savons que la vertu est digne d'amour et qu'elle est le bien suprême pour l'homme³. » Seulement, et c'est là un point sur lequel il est nécessaire d'attirer l'attention, si en théorie nous n'avons rien à apprendre, on peut dire qu'en réalité nous ignorons tout, du moment que nous n'agissons pas conformément aux principes admis par notre esprit. En d'autres termes, notre connaissance est parfaite s'il s'agit de celle qui se traduit dans notre cerveau par une *idée* ; ce qui nous manque encore c'est cette sorte de connaissance qui se manifeste par un *sentiment* et qui seule est capable de produire un acte. « Il y a des milliers d'hommes auxquels on peut donner sans relâche les preuves les plus convaincantes et qui n'ont rien à opposer à la force des arguments produits. Ils approuvent sans réserve et pourtant, à la première occasion où il s'agit d'appliquer ces principes, ils en tirent des con-

clusions tout opposées... Il faut en effet nous rendre compte qu'il y a deux savoirs différents. Il y a un savoir qui n'intéresse que l'intelligence, qui n'amène aucune modification dans la volonté, cette connaissance est *théorique*, *spéculative*, *morte*, c'est la pire de toutes les sortes de connaissances, car nous ne devons pas apprendre pour savoir mais pour agir. Il y a une autre connaissance moins brillante. Celle-ci donne sa vraie direction à nos désirs et ne produit que des actes bons et parfaits. Cette connaissance est *réaliste* (pragmatisch), *vivante*. Elle est plus dans le cœur que dans le cerveau, on l'éprouve plus qu'on ne la pense, elle est la force active et vivifiante qui produit nos actes. Cette connaissance l'emporte sur toutes les autres⁴. »

Cette connaissance féconde nous ne la trouverons jamais, tant que nous irons chercher nos « Lumières » au foyer sans chaleur de la connaissance morte. Aussi, quelque « éclairés » que nous prétendions être, nous ne savons pas vraiment vivre, parce que nous n'avons pas trouvé dans toute notre science une règle de conduite. Notre sagesse pratique, notre faculté de connaître ne sont pas encore *orientées* dans leur ensemble. Quelques branches de notre connaissance, quelques sciences particulières le sont déjà, aussi l'esprit y trouve-t-il la certitude et la sérénité, mais l'ensemble de notre connaissance, notre raison même ne l'est pas⁵. « Tel dont le savoir peut remplir le monde d'étonnement n'est qu'un fou ignorant... sa science n'est que fumée, elle n'est pas le feu qui remplit l'âme d'ardeur pour les actions nobles et bonnes⁶. » Ne soyons donc pas trop fiers de nos « Lumières » et surtout ne croyons pas qu'elles serviraient à nous tirer de l'ornière où nous sommes embourbés, car il n'y a pas d'erreur plus funeste que celle des gens si satisfaits de leurs « Lumières » qu'ils croient avoir atteint le comble de la perfection humaine. À ce point de vue, les pays protestants, si fiers de leur haute culture, sont moralement moins avancés que les pays catholiques qu'ils méprisent et regardent comme arriérés. « On prétend que ces pays protestants peuvent se passer d'institutions ayant pour but de développer la morale pour la raison qu'ils sont plus « éclairés » que les pays catholiques. Rien ne semble plus ridicule et trahir un esprit moins « éclairé » qu'un amour-propre si étrange et si aveugle... Depuis quand le nombre et l'excellence des écrivains, une culture scientifique supérieure sont-ils les conditions de la perfection, de la plus haute moralité ? On peut soutenir, au contraire, que le penchant excessif pour l'érudition et les connaissances de toutes sortes qu'on remarque dans les pays protestants y a affaibli le besoin qu'ils avaient pu éprouver autrefois d'une vertu plus élevée, d'un ennoblement pratique de l'esprit. On s'y contente, semble-t-il, du pur savoir et la haute opinion qu'on a de soi-même

1. *Pyth.*, 549. — 2. *Diog.*, 278-279. — 3. *Pyth.*, 383-385.

4. *Apol. du M.* et *du M.*, 1, 23-24. — 5. *Diog.*, 63-64. — 6. *Apol. du M.* et *du M.*, 1, 27.

fait qu'on néglige les moyens de manifester sa supériorité morale par des actes. L'opinion néfaste qu'on a fait tout ce qu'il y avait à faire règne, l'expérience le prouve, dans les pays protestants ; au contraire le sentiment de faiblesse et d'imperfection qui vient de s'éveiller dans les pays catholiques ne se contente d'aucun des progrès déjà obtenus. On y a plus de réceptivité pour le mérite et la vertu, par la raison même qu'on y est moins instruit et qu'on se sent plus faible. Etant donné que la culture indéniablement plus élevée des pays protestants est purement scientifique, il ne paraît pas qu'aucune des religions protestantes ait le droit de se mettre au-dessus des autres religions en ce qui concerne la conduite de ses membres et la noblesse de leurs mobiles¹.

1. *Pyth.*, 464-467.

CHAPITRE III

Théorie de la Société Secrète

Bases d'un enseignement pratique de la morale. — Comment la Société Secrète est par définition la véritable école de morale. — Pourquoi les Sociétés Secrètes ont jusqu'à présent failli à leur tâche. — Plan d'une Société Secrète rationnelle. — Valeur historique de la Théorie de la Société Secrète.

En établissant pour quelles causes l'Etat, l'Eglise, l'Education et même et surtout le « Progrès des Lumières » sont incapables de rendre l'homme bon et l'humanité heureuse, nous avons été amenés à découvrir sur quels principes doit être basé un enseignement efficace de la morale.

C'est d'abord qu'en matière de morale, ainsi qu'au point de vue pratique, les intentions sont tout et les actes ne sont rien s'ils ne sont spontanés ; c'est que l'homme doit être forcé de bien agir, non par la contrainte extérieure, mais par une sorte de nécessité intérieure et qu'ainsi il ne faut jamais, comme le fait l'Etat, recourir à la force pour faire régner la morale, mais viser à attaquer le mal dans sa racine, à guérir radicalement les deux vices originels de l'homme, sa paresse et son ignorance, afin d'arriver à ennoblir et à purifier ses intentions.

C'est ensuite que l'homme ne sait véritablement que ce qu'il a appris par son expérience personnelle, si l'on entend par *savoir*, ce qui nous détermine à agir de telle ou telle façon. Tout ce qui lui est enseigné par le livre ou la parole peut intéresser son intelligence, satisfaire sa raison, mais n'a pas d'action sur sa volonté. Il y a en lui, pour ainsi parler, deux êtres distincts, l'un qui pense et peut, par intuition ou par réflexion, arriver à découvrir les vrais principes, puis un autre, beaucoup plus près de l'animal, suivant l'impulsion d'une sorte d'instinct qui est le résultat d'expériences accumulées et naît du souvenir de toutes les impressions agréables ou désagréables éprouvées au cours de son existence. Cet instinct, différent de celui de la bête en ce qu'il ne siège pas uniquement dans les organes, n'en a pas moins la même force irrésistible, car l'homme n'agit en dernière analyse qu'en vertu des idées qu'il a déduites de ses expériences antérieures et dont il compose une théorie, une façon de concevoir le monde qui est la cause

permanente et unique de ses actions¹. Aussi la spéculation abstraite n'a-t-elle aucune influence appréciable sur l'instinct qui seul décide dans toutes les circonstances de la vie. Ce n'est donc pas à l'entendement abstrait de l'homme qu'il faut s'adresser, car il n'a aucune importance au point de vue social ; ce qu'il s'agit de transformer c'est l'instinct ou autrement dit l'intelligence pratique, fille de l'expérience et ressort de la volonté.

Faute d'avoir établi cette distinction, l'Education a fait jusqu'à présent fausse route. L'enseignement nouveau, l'enseignement rationnel de la morale, devra prendre le contre-pied de l'ancienne méthode. « Les écrivains moralistes font des livres depuis des milliers d'années, mais avec quel succès ? On les lit et on les oublie... L'écrivain peut instruire et enseigner, mais créer des situations où la mise en pratique de leurs doctrines soit nécessaire, c'est ce que ne peuvent ni l'écrivain, ni le professeur qui ne font qu'écrire et professer. Que peut la lettre morte contre les obstacles, les prestiges et les tentations effectives du monde ?... Ce qui nous manque, c'est d'être forcés de mettre en pratique ce qui est depuis longtemps avéré pour notre esprit... Nous savons que la vertu est digne d'amour, qu'elle est pour l'homme le bien suprême, mais nous ne le savons pas par notre propre expérience, nous faisons plutôt l'expérience contraire, et toutes les théories resteront inefficaces aussi longtemps que cette dernière expérience continuera... La lecture et l'enseignement ne pourront empêcher que nous fassions toujours de pareilles expériences pas plus qu'ils ne l'ont empêché depuis des milliers d'années². » « L'essentiel n'est pas de trouver des théories ou des systèmes meilleurs, ou d'enseigner ceux qui existent déjà. Ce qui manque au monde et ce dont seul le succès dépend, c'est qu'un intérêt plus vif et plus efficace soit attaché à la pratique de ces doctrines. Il faut que les hommes apprennent à apprécier leur valeur plus par leur propre expérience que par les éloges qu'en font leurs précepteurs, que chaque homme conçoive lui-même et par ses propres réflexions le système nécessaire pour bien agir³. » « Ce qui importe ce n'est pas combien l'homme est instruit, mais quels objets il connaît et avec quelle vivacité, ce que lui et les autres peuvent attendre de ces connaissances⁴. » « Chacun doit trouver en lui-même la théorie qu'on veut lui enseigner, elle doit être son propre enfant et non un enfant adoptif⁵. » Ces « Lumières » dont on nous rebat les oreilles n'éclaireront véritablement l'esprit humain que lorsqu'elles seront « non une conviction théorique, mais le fruit de l'expérience personnelle. Il faut que nous apprenions par notre propre expérience à considérer l'ennoblissement des mobiles comme un bien⁶. »

1. *Diog.*, 72, note. — 2. *Pyth.*, 383-385. — 3. *Ibid.*, 535. — 4. *Ibid.*, 546. — 5. *Ibid.*, — 6. *Ibid.*, 308.

Par suite, ce qui importe avant tout pour amener l'homme à la perfection, c'est de le forcer à faire des expériences qui le convainquent qu'associés pour une tâche commune les hommes ont à se considérer comme des collaborateurs égaux en devoirs et en droits, que pour être heureux d'une façon durable et sûre ils doivent obtenir le concours de leurs semblables en les payant de retour, par l'affection qu'ils leur inspirent et non la contrainte ou la violence, et que cette affection doit être méritée et non extorquée au moyen de la ruse ou de l'hypocrisie. Il faut donc soustraire l'homme à l'influence néfaste de la caste qui, ayant ses intérêts particuliers, le met en relations plus étroites avec une classe d'hommes, enfante des situations, des rapports et des besoins particuliers. Elle l'amène à faire nécessairement des expériences d'un genre déterminé, de sorte que l'homme qu'il connaît est, non pas l'homme pris en général, mais ou bien l'homme de sa caste ou l'homme d'une autre caste, et qu'il porte sur la nature humaine des jugements très étroits et très faux¹.

Il faut encore lui enlever les moyens que la civilisation met à sa disposition pour arriver à ses fins sans s'imposer les sacrifices nécessaires au bien de la communauté, moyens qui entretiennent sa paresse et son ignorance. Il faut par conséquent s'arranger de telle sorte que la puissance, la richesse et la dissimulation ne lui soient plus d'aucun secours. Il est indispensable que, dépouillé des avantages que lui donnent dans le monde le rang et l'argent, il se trouve au milieu d'égaux dont il sera obligé d'obtenir le concours par la réciprocité des services et que ceux qui l'entourent ne se laissent pas duper par ses fausses démonstrations de bienveillance et d'affection. Il faut donc enfin que son cerveau et son cœur soient comme un livre ouvert où puissent lire ceux qui l'approchent, que toute dissimulation reste sans effet et que, s'apercevant de l'inutilité de l'hypocrisie, du tort que lui cause toute intention basement égoïste, il prenne l'habitude de n'agir instinctivement que d'après les intentions les plus pures, de ne rechercher que ce qui peut être bon pour tous.

En conséquence l'enseignement nouveau saura reconnaître l'utilité d'une science auxiliaire de la morale : la connaissance de l'homme. Car d'un côté, aussi longtemps que l'homme sera dupe des démonstrations affectueuses de ses semblables, faute de pouvoir pénétrer leurs vraies intentions, cet aveuglement dispensera l'hypocrite de pratiquer véritablement la vertu, tandis que, si chacun est jugé non seulement sur ses actes mais d'après ses intentions, les premiers ne pourront être que justes, les secondes étant obligées d'être louables. D'autre part, comme tout honneur et toute considération dépendent du

1. *Diog.*, 72-73, note.

jugement des autres et que ceux-ci jugent leur semblable surtout d'après les dehors et la simple apparence, il arrive fatalement que tout désir d'honneur raisonnable et sincère dégénère en fin de compte en apparence et en vanité. Par suite, l'homme est égaré par la disposition d'esprit de ses contemporains, il n'est que trop porté, par considération pour eux, à se distinguer par des frivolités et des futilités et en agissant d'une façon plus brillante que véritablement bonne¹. Aussi l'étude des caractères et des signes auxquels on peut deviner les pensées les plus secrètes sera portée à sa perfection par le nouvel enseignement, mais, fidèle à sa méthode, il aura soin que ses élèves apprennent par leur propre expérience la nécessité de cette étude.

Enfin l'enseignement nouveau procédera par degrés. Il tomberait dans la même erreur que l'enseignement religieux, il courrait au même échec, s'il prétendait conduire l'homme sans aucune transition à la perfection, s'il lui présentait sans préparation un idéal qui, dans l'état actuel des choses, est incapable de solliciter son activité. Il sait que l'homme n'agit jamais qu'en vue d'un intérêt déterminé et que seul est intéressant pour lui ce qui, dans la situation présente de son esprit, lui paraît un bien. « Il n'y a pas d'homme, il ne peut pas y en avoir qui soit actif sans intérêt... Tout homme qui agit a donc nécessairement un point de vue déterminé, une représentation de quelque chose qui est bon ou mauvais pour lui, qu'il veut atteindre ou éviter... Il faut donc trouver, là où on veut que nous soyons actifs, quelque chose qui excite notre énergie et lui donne l'impulsion nécessaire. Ce quelque chose, ce mobile qui nous détermine à agir de préférence de telle façon et sans lequel il n'y a pas de vertu véritable s'appelle, d'après la dénomination la plus généralement adoptée et la plus conforme aux usages de la langue, « intérêt ». Dans ce sens il est fort douteux qu'il puisse y avoir une action qui exclue tout intérêt². » « Il n'y a donc pas, quoi qu'on en dise, de vertu désintéressée et il faut que l'homme ait en vue un bien qu'il espère atteindre pour que sa paresse fasse place à l'activité³. » « On effrayerait plus qu'on n'encouragerait celui qui veut devenir vertueux si l'on se contentait de lui assurer que la vertu trouve sa récompense en elle-même⁴. » « Il y a, il est vrai, dans toute action véritablement vertueuse une source de plaisir qui la rend attrayante en elle-même, sans considération de peine ou de récompense. Mais, pour goûter ce plaisir, l'homme doit avoir fait de grands progrès dans l'exercice de la vertu, et ces progrès il ne les aurait pas faits s'il n'avait d'abord eu la perspective d'être récompensé d'une façon tangible⁵. »

Il faut donc que l'homme fasse la connaissance des biens les plus élevés par l'intermédiaire d'un intérêt qui a présentement de la valeur pour lui

parce qu'il le touche de près, parce qu'il représente quelque chose qu'il cherche actuellement. La purification des mobiles sera présentée d'abord à l'homme comme le moyen le plus sûr d'atteindre le but de ses désirs présents⁶. « Les avantages sensibles doivent, pour ainsi dire, amener la vertu par la main devant l'homme et lui faire faire connaissance avec elle avant qu'un commerce assidu lui découvre ses charmes secrets et l'amène à l'aimer pour elle-même⁷. » Ainsi le chemin qui mène à la Raison passe par le domaine de la Passion⁸, et l'on ne devra pas craindre de présenter d'abord la vertu, c'est-à-dire l'ennoblissement des mobiles, comme le moyen d'acquérir même les faux biens que l'homme convoite aujourd'hui, par exemple la puissance et la richesse⁹.

D'ailleurs, parmi les penchants naturels de l'homme, il en est un très accusé dont l'enseignement de la morale peut se servir avec d'autant moins de scrupules qu'il n'est pas mauvais en soi, c'est le besoin d'approbation. L'homme éprouve le besoin d'être loué et admiré par ses semblables, la louange lui est douce en elle-même, qu'il la mérite ou non, et son besoin d'éloges est tel qu'il sera capable de lui sacrifier des avantages matériels immédiats. C'est surtout par là que le milieu où il est placé influe sur le système de morale qu'il se forme d'après ses expériences antérieures, aussi l'on peut dire que le système de chaque homme est en grande partie fonction de la louange ou du blâme dispensés par le milieu social où il se trouve placé¹⁰. Il faut donc que la louange soit accordée avec discernement et que l'homme qui fait effort pour pratiquer la vertu soit encouragé par les éloges de ceux qui l'entourent. « Il est nécessaire de venir au secours de la faiblesse des hommes auxquels l'approbation est si agréable et presque indispensable, d'enlever sa nocivité à ce mobile qui détermine si souvent leurs actions, de détourner leur attention des juges partiaux et de la diriger vers des juges plus raisonnables. Ceux de nos semblables qui auraient plaisir à vouloir le bien et à le faire, s'ils ne s'exposaient par là au mépris et au malheur, ont besoin de connaître des hommes dont l'approbation les dédommage du dédain des autres... Les louanges de la postérité sont trop lointaines pour eux, ils réclament une récompense plus proche et plus directe de leur vertu encore peu assurée¹¹. » « L'homme qui n'éprouve toujours et partout que mépris et qui connaît mal le monde et sa propre valeur, doutera de ses nombreuses qualités, si nombreuses soient-elles. Sans le noble orgueil que donne la louange et qui élève l'esprit, tous les ressorts de son âme se détendront, toute son activité et son énergie seront

1. *Diog.*, 171. — 2. *Diog.*, 136-138. — 3. *Pyth.*, 263. — 4. *Ibid.*, 388. — 5. *Diog.*, 351.

1. *Pyth.*, 303-310, 263-265. — 2. *Ibid.*, 260. — 3. *Ibid.*, 390. — 4. *Ibid.*, 263-269. — 5. *Ibid.*, 434. — 6. *Apol. du M.* et *du M.*, III, 188.

paralysées, l'inquiétude et le découragement s'empareront de plus en plus de son esprit jusqu'à ce qu'enfin le désespoir l'envahisse ¹. »

Pour remplir ce programme, qui consiste essentiellement à enseigner à l'homme par son expérience personnelle le contraire de ce que lui apprend l'école de la vie ², il faut créer, à côté et en dehors de la société, un milieu artificiel où la mise en pratique des doctrines morales présente tous les avantages qu'on trouve ailleurs à leur être infidèle ; où l'homme soit amené par des degrés insensibles à aimer la vertu pour elle-même, après l'avoir d'abord considérée comme le seul moyen d'arriver sûrement au but de ses desirs les plus déraisonnables ; où il se trouve au milieu d'observateurs impartiaux et perspicaces qui ne se paient ni de mots ni d'apparences et savent découvrir les pensées les plus secrètes ; où se forment de bons citoyens dont le nombre toujours grandissant de génération en génération finira par l'emporter sur celui des méchants, si bien qu'un jour tous les obstacles opposés par la civilisation actuelle au progrès de la morale s'écrouleront, minés par la base, laissant l'humanité arriver enfin au but suprême qu'elle pressent et qu'elle doit atteindre.

Cette sorte de serre chaude où pousser à l'abri des intempéries la vertu, plante délicate incapable de supporter d'abord la rudesse du plein air mais qui un jour épanouira au grand soleil sa fleur merveilleuse, le bonheur universel, cette école pratique de morale, inconnue jusqu'à ce jour et qui seule peut faire franchir à l'humanité sa dernière étape, ce sera une société secrète fondée par des hommes sages et bons. Seule en effet une société secrète, en vertu des conditions mêmes sous lesquelles elle peut exister et prospérer, répond à tout ce que nous devons exiger de la nouvelle école de morale ³.

Tout d'abord ses membres sont fatalement obligés de purifier leurs mobiles, si peu nobles qu'aient pu être à l'origine les motifs qui les ont poussés à entrer dans cette société. En général ceux qui se font affilier à une société secrète ont d'abord en vue un intérêt tout personnel et même très égoïste. Ils veulent se défendre contre l'oppression et les abus de pouvoir de l'autorité publique, et, comme celle-ci dissoudrait leur association si elle se formait au grand jour, ils se voient forcés de se cacher, cette obscurité même leur permettant d'agir plus efficacement. Le but primitif est donc d'opposer la force à la force, de réduire pour toujours ses ennemis à l'im-

puissance, de s'assurer la prépondérance. Le besoin commun éprouvé par tous les membres de l'association leur présente l'union parfaite de leurs volontés comme désirable et ils se persuadent qu'elle est possible. Mais bientôt ils s'aperçoivent que les intérêts particuliers de chacun d'entre eux ne sont pas forcément ceux des autres. Si donc chacun s'obstine à mettre la société uniquement au service de ses propres intérêts, l'association ne pourra durer longtemps et ses membres découvrent ainsi que les passions égoïstes, la multiplicité et la diversité des intérêts empêchent leur société secrète d'être un moyen efficace de lutter contre l'oppression. Ces passions paraissent alors des choses détestables et l'on se convainc par l'expérience de la nécessité de restreindre, autant que possible, l'influence des passions et de l'obligation où est chaque individu d'imposer un frein aux prétentions de son moi. On découvre que l'homme, agissant sous l'impulsion de la passion, désire des biens de moindre valeur, puisque cette recherche rend l'existence de l'association impossible et l'empêche ainsi d'atteindre son but si utile à tous ; que par suite les mobiles les plus désintéressés sont seuls compatibles avec l'intérêt général et qu'enfin la recherche de cet intérêt général peut seule supprimer les conflits et les causes de discorde. Ainsi l'ennoblissement des mobiles paraît un bien d'une grande valeur parce qu'il est le moyen indirect mais unique d'échapper à l'oppression. Les membres de l'association concluent par généralisation logique que cet ennoblissement est la condition inéluctable de tout succès, que sans lui l'homme ne parvient jamais au but de ses desirs. Ils sont donc convaincus par leur propre expérience de la vérité d'un principe qu'ils ne connaissent jusqu'alors qu'en théorie, c'est à savoir que la vertu reçoit sa récompense, qu'elle est le moyen le plus sûr d'arriver au bonheur ⁴. Ces maximes ressassées jusqu'au dégoût acquièrent à leurs yeux un intérêt nouveau et tout-puissant. Grâce aux idées intermédiaires qu'ils ont acquises et aux expériences qu'ils viennent de faire, le sens véritable de ces maximes n'est plus seulement compris par eux, il est pour ainsi dire éprouvé. Le manque de foi dans la réalité de la vertu, dans la possibilité du succès, dans la possibilité de diminuer l'immoralité régnante, dans le triomphe final de la vertu disparaît peu à peu. Ces hommes s'étaient d'abord alliés pour échapper à l'oppression, ils s'unissent maintenant pour aider d'autres hommes à acquérir par le même moyen une conviction pareille, c'est-à-dire que l'ennoblissement moral est la seule voie qui conduise à l'indépendance et à la liberté. Ainsi, ce qui distingue des autres l'école de la société secrète, c'est qu'ici les bases de la morale sont découvertes, on pourrait dire *inventées* (erfunden) par chacun de ses

1. *Apol.* du M. et du M., III, 205. — 2. *Pyth.*, 383. — 3. *Ibid.*, 390-396.

1. *Pyth.*, 396-404.

membres parce que les besoins qui s'y révèlent sont de telle sorte qu'ils conduisent naturellement à ce résultat, c'est ensuite que les principes ainsi découverts sont d'autant plus volontiers mis en pratique que des faits concrets montrent l'avantage qu'en tirent ceux qui les observent ¹.

Ce qui en second lieu donne à la société secrète la vertu éducatrice qui lui est propre c'est sa situation en marge de la société, l'obligation où elle est de se cacher, le danger qu'elle court d'être découverte et dissoute ²; Toujours exposés à voir leur édifice anéanti par la vengeance d'un traître, ses membres ont un intérêt pressant et direct à se ménager réciproquement, à se traiter les uns les autres avec bonté, affection et indulgence. Les supérieurs, ne pouvant user d'aucuns des moyens de contrainte extérieure que la société civile met à la disposition des chefs, ne peuvent songer à se faire obéir que par l'autorité morale qu'ils ont su acquérir. Ils ne sont donc pas tentés d'abuser de leur pouvoir et, pour inspirer confiance à leurs subordonnés, il faut qu'ils fassent toujours preuve d'un désintéressement sincère. Ainsi, de même que l'ignorance, la paresse et la sensualité natives de l'homme ont disparu au sein de la société secrète, de même son égoïsme despotique disparaît quand il constate qu'il ne peut compter ici que sur une obéissance volontaire méritée par l'affection et l'estime qui ne se laissent ni imposer par la force ni acheter à prix d'argent ³.

La crainte de la trahison a une autre conséquence non moins salutaire en forçant les membres d'une société secrète à faire de l'étude de l'homme une de leurs occupations principales et à n'accorder aucun crédit à l'apparence ainsi qu'on le fait en règle générale dans le monde. Il est nécessaire, en effet, de posséder une grande connaissance du cœur humain et des signes extérieurs par où se manifestent les sentiments plus secrets pour ne recruter que de bons sujets. « On a le plus grand intérêt à savoir ce que le néophyte cherche et espère en entrant dans la Société... Il faut savoir s'il peut lui être utile, enquête qui rend nécessaire l'art de distinguer l'apparence de la réalité. » Toute erreur sur le caractère de la nouvelle recrue serait irréparable, car il n'y a pas de tribunaux auxquels on puisse déferer les fourbes. Si l'on observe que chacun des membres, voulant que le sacrifice qu'il fait de son égoïsme au bien commun soit aussi fait par les autres, a intérêt à connaître leur disposition d'esprit, seul gage de l'uniformité de leurs actes et seule source de la confiance qu'on peut avoir en eux, et que de plus les supérieurs, forcés d'agir par persuasion, doivent avoir une profonde connaissance de l'homme et savoir comment il faut traiter chaque membre en particulier et quels ressorts cachés il faut mettre en jeu pour le faire agir ⁴, on sera obligé de

convenir que nulle part ailleurs il n'existe un intérêt aussi pressant à connaître les pensées les plus secrètes de chacun, à juger de l'homme plutôt d'après ce qu'il est que par ce qu'il paraît.

Ainsi se trouve remplie une des conditions les plus indispensables pour que l'homme devienne vertueux : la louange ne sera plus décernée qu'à bon escient et l'on ne verra plus, comme dans la société actuelle, les éloges aller aux actes de l'hypocrisie habile et corrompu dans l'âme. Au sein de cette association où personne ne peut rien avoir de caché pour les autres régneront la sincérité et la confiance. Les rapports entre les membres seront ouverts et libres parce que personne n'aura honte d'être vertueux et ne craindra qu'on abuse de sa franchise ¹. Aussi le commerce qu'on trouve parmi les membres de cette société secrète est un rempart contre les tentations du monde. On y respire une atmosphère vivifiante, on y fait une cure de vertu. « Quelle influence ne doit pas avoir sur des esprits jeunes et non encore corrompus la fréquentation d'hommes comme ceux des sociétés secrètes ? Les Pythagoriciens, persuadés de l'utilité, de la nécessité de ce commerce assidu, vivaient même ensemble à la façon des cénobites et des moines chrétiens qui vinrent ensuite. Aujourd'hui ce genre de vie n'est plus possible, mais on peut le mener dans les heures de loisir ². »

L'influence bienfaisante du secret se fait sentir même quand le voile qui recouvre la société est à moitié levé. « Même si l'existence d'une société secrète et les noms de ses membres sont connus, ils n'en sont pas moins contraints à se conduire avec une moralité parfaite, car, le but et l'organisation de la société restant ignorés, le public la juge d'après la conduite de ceux de ses membres qu'il connaît et croit que tous leurs actes sont inspirés par les maximes qu'enseigne leur société. Il en résulte que les membres de l'association sont obligés de choisir avec soin leurs disciples et que chacun d'eux a le droit de blâmer chez ses associés les vices et les défauts qui peuvent compromettre toute la Société, de sorte qu'on y apprend la prudence et la circonspection ³. »

Il peut paraître étrange qu'en dépit de circonstances aussi favorables aucune des nombreuses sociétés secrètes ayant existé jusqu'à ce jour n'ait encore rendu à la morale les services qu'on était logiquement en droit d'attendre de chacune d'elles. Pourtant ce fait d'expérience n'infirme en rien la justesse de la théorie parce que, ainsi qu'il est aisé de l'établir,

1. *Pyth.*, 547. — 2. *Ibid.*, 404-406. — 3. *Ibid.*, 427-433. — 4. *Ibid.*, 416.

1. *Pyth.*, 422. — 2. *Ibid.*, 437. — 3. *Ibid.*, 439.

aucune des associations occultes connues à cette heure n'est parvenue à réaliser le type rationnel de la société secrète. Chacune de ces associations prétend il est vrai avoir un but moral et il n'en est pas qui ne prenne pour devise : Vertu, Moralité, Bien de l'Humanité¹. Mais, si nous allons au fond des choses, nous constatons bientôt que ces grands mots sonores ne sont qu'une amorce trompeuse ou bien, dans le cas le plus favorable, ne constituent qu'un programme auquel les chefs et les membres de l'association sont devenus en fin de compte infidèles par nonchalance, incapacité, ignorance des conditions nécessaires à la prospérité et à l'action bienfaisante d'une société secrète. Il suffit pour s'en convaincre de voir quels buts poursuivent ces associations et de quelle nature sont les occupations de leurs membres quand ils se réunissent.

Dans la première catégorie², dans celle des sociétés basées sur la fourberie des supérieurs et l'aveuglement des adeptes et par suite dangereuses pour la vraie morale, nous pouvons ranger toutes les associations occultes qui ont fait de la découverte des prétendues connaissances secrètes le but suprême de leur existence, soit qu'elles prétendent les posséder et vouloir les communiquer aux adeptes qui s'en montreront dignes par leur obéissance et leur perfection morale, soit encore qu'elles invitent leurs disciples à unir leurs efforts pour arriver à les découvrir³. Qu'importe en effet qu'elles affectent d'enseigner la morale la plus austère, qu'elles prétendent que seul l'homme dont le cœur est d'une pureté parfaite arrive à fabriquer la pierre philosophale et l'élixir de longue vie ou à évoquer les esprits, puisqu'elles ne visent en dernière analyse qu'à développer une indiscrete curiosité ou à entretenir notre paresse originelle. Quelle serait en effet la valeur d'une vertu qui ne serait qu'un moyen d'arriver à la richesse, c'est-à-dire à une des sources de l'immoralité dans le monde actuel, de nourrir les passions mauvaises qu'elle doit au contraire chercher à dompter, de flatter notre penchant inné à jouir de tout avec le moindre effort possible ? L'art de transformer les métaux, de vivre éternellement, de prendre du plaisir, de pénétrer l'avenir, d'évoquer les morts, d'avoir commerce avec les êtres supérieurs, en un mot les connaissances qui permettent à l'homme de vivre plus commodément sans effort et sans travail, de se passer d'études fatigantes, d'étonner le monde par des miracles, de se distinguer de ses semblables par un pouvoir merveilleux, de dominer les hommes et le monde, ne peuvent contribuer en rien au bonheur

de l'humanité⁴. D'ailleurs c'est faire trop d'honneur à de pareilles prétentions que de les discuter sérieusement ; les chefs des sociétés secrètes qui s'occupent d'alchimie et de nécromancie ne sont pas sincères quand ils prêchent la morale. Ils s'en servent comme d'un voile commode pour dissimuler leur imposture et pour faire croire aux adeptes dont les désirs ne sont pas satisfaits qu'ils ne doivent accuser de leur insuccès que leur défaut de perfection⁵. La morale n'est ici qu'un prétexte employé par des gens peu scrupuleux pour exploiter la crédulité humaine et remplir leur bourse.

On ne peut faire aux sociétés secrètes de la seconde catégorie des reproches aussi graves, mais, si elles ne sont pas absolument nuisibles, on ne peut pas les appeler bonnes dans toute l'étendue du terme. Elles n'ont à vrai dire rien fait contre la morale, mais elles n'ont aussi rien fait pour elle ; rien du moins qui ait eu quelque portée pratique. En effet, ceux qui les dirigeaient, si louables d'ailleurs que fussent leurs intentions, ont perdu de vue quelques-uns des principes essentiels exposés plus haut. Ils ont oublié par exemple que la société secrète ne possède toute sa vertu éducative que lorsqu'elle est privée de tout appui extérieur. Ils ont voulu la rendre forte pour qu'elle pût faire plus de bien, sans s'apercevoir qu'elle lui enlevaient ainsi tout ce qui faisait sa valeur et son utilité. Ils ont recherché l'appui de l'Etat et leur société a perdu en pouvoir réel ce qu'elle gagnait en puissance apparente. L'Eglise chrétienne, si pure quand elle était obligée de se cacher, déchue de sa première dignité depuis qu'elle a été protégée par les souverains et qu'elle a assuré son pouvoir par la contrainte sans plus s'occuper des mobiles qui portent ses fidèles à lui obéir, est un exemple mémorable de cette lourde erreur⁶.

Par une suite du même faux calcul, les supérieurs, au lieu d'enrôler des jeunes gens, c'est-à-dire des esprits encore neufs que les expériences faites dans le monde n'ont pas encore faussés et qui sont capables de profiter de l'enseignement expérimental donné par le fonctionnement même de la société secrète, ont toujours recruté de préférence des adultes qui apportaient avec eux au sein de l'association des préjugés souvent indéterminables. Au lieu de s'adresser aux membres-nés de toute vraie société secrète, aux gens sans influence et sans argent, ils se sont efforcés d'attirer à eux les puissants et les riches qui, n'éprouvant aucun besoin de s'affranchir de l'oppression, se souciaient peu du danger commun que courent en principe tous les membres de ces sortes d'associations et accusaient les chefs de s'arroger un pouvoir arbitraire quand ils leur adressaient des observations ou leur donnaient des ordres⁷.

1. *Pyth.*, 482.

2. Sociétés secrètes pratiquant l'occultisme ; les Rose-Croix d'Or sont particulièrement visées.

3. *Pyth.*, 503.

1. *Pyth.*, 498. — 2. *Ibid.*, 523. — 3. *Ibid.*, 425. — 4. *Ibid.*, 413.

Où bien encore les chefs n'ont pas su voir que, si la fin apparente de la société secrète est de défendre les faibles contre l'oppression, sa fin réelle est d'amener l'homme à concevoir et à pratiquer une morale élevée, puisque c'est là le seul but qu'elle puisse poursuivre sans révéler son existence avant le temps et perdre ainsi tous les bénéfices matériels et moraux du secret. Ils ont voulu intervenir dans la direction des affaires publiques, ils ont formé un parti, ont pris part aux luttes politiques, et leur imprudence a causé la ruine de leur association¹. Certes c'est une entreprise légitime, grande et noble que de lutter contre l'arbitraire des souverains, de vouloir empêcher qu'une caste ou des particuliers s'élèvent au-dessus des lois, de prétendre arriver à ce que la raison enlève le commandement à la passion, à ce que tous obéissent aux lois et personne à un homme. La plus sage des sociétés secrètes de l'antiquité, la Société des Pythagoriciens, n'avait pas d'autre but :

Νέμω τε θογγίλω καὶ ἀνομιὰν πολεμῶ.

Mais, à vouloir exercer une influence directe sur les affaires publiques, à chercher par exemple à occuper les places importantes avec ses affidés, une société secrète éveille fatalement les soupçons et succombe sous les coups de tous les adversaires qu'elle s'est imprudemment suscités, ainsi qu'il est arrivé aux Pythagoriciens de Crotone².

Ceux-là ont péché par trop d'ambition, il en est d'autres auxquels on peut au contraire reprocher une trop grande nonchalance. Il est des sociétés secrètes qui, après d'heureux débuts, tombent dans une sorte d'engourdissement et ne se soucient plus de mener à bien la noble entreprise à laquelle elles avaient consacré leur première ardeur. Faute de chefs sagaces et qui prennent au sérieux leurs fonctions, ces sociétés deviennent quelque chose d'insignifiant et dont la morale n'a plus rien à attendre. La Franc-Maçonnerie contemporaine est un exemple frappant de ce phénomène. Il n'est pas niable qu'elle a répandu les idées de liberté et d'égalité, que depuis qu'elle existe on s'est occupé avec plus de zèle de déterminer en quoi consistent les droits de l'être humain et que cette société a ainsi aplani les obstacles qui s'opposent aux progrès de la civilisation et des lumières³. Mais qu'a-t-elle entrepris depuis pour faire lever le grain qu'elle avait semé ? Tout respire chez elle la frivolité, la dissipation, la recherche des plaisirs futiles que

procure une sociabilité toute de surface. Quel fond peut-on faire sur une société où l'on ne demande aux candidats d'autres qualités que celles exigées par un club ordinaire ; où il est permis à chacun de continuer à se conduire comme il avait l'habitude de le faire auparavant ; où les membres ne se rencontrent que pour prendre part à des cérémonies inutiles et inexplicables ; où les réunions n'ont lieu comme partout ailleurs que pour jouer, banqueter et avoir des conversations insignifiantes ; où les hommes les plus dissemblables par le caractère se trouvent rassemblés ; où l'on ne cherche qu'à se distraire¹ ?

* *

Ainsi la société secrète normale reste encore à créer, mais les essais imparfaits tentés jusqu'à ce jour ne prouvent pas que ce soit là une entreprise chimérique. Elle est possible, elle est même assurée du succès, si les chefs de la nouvelle société secrète ne tombent pas dans les erreurs de leurs devanciers. Cette société ne s'occupera donc pas de ces sciences merveilleuses et surnaturelles qui ne sont que des billevesées. Elle négligera même les sciences utiles qui peuvent être aussi bien cultivées publiquement. Elle ne fera d'exception qu'en faveur d'une science qui ne peut être vraiment cultivée qu'au moyen du secret, parce que le secret crée les situations nécessaires à son étude et fait naître le besoin qu'on en éprouve, c'est à savoir « une science de l'homme plus élevée, plus profonde, plus épurée². »

Elle s'abstiendra soigneusement de jouer un rôle politique quelconque. Non pas qu'elle n'ait son opinion sur le gouvernement idéal qui doit un jour remplacer tous les régimes politiques actuels, gouvernement « qui saura unir d'une façon durable par un lien unique, en vertu d'un intérêt supérieur, des hommes pensant par eux-mêmes, originaires de toutes les contrées du globe, appartenant à toutes les classes et à toutes les religions, et cela sans violer leur liberté de conscience, malgré la diversité si grande des opinions et des passions ; qui rendra leurs esprits capables de concevoir cet idéal et les enflammera d'une telle ardeur qu'ils agiront de la même façon, que ce soit sous les yeux ou hors de la surveillance de leurs chefs, qu'ils se considéreront comme égaux tout en respectant une hiérarchie nécessaire et qu'ils feront d'eux-mêmes, spontanément, en vertu d'une conviction sincère, ce qu'aucune contrainte publique ne peut obtenir depuis que les hommes et le monde existent³. » Mais, précisément parce qu'elle a une idée très nette de ce que sera ce gouvernement de l'avenir, elle ne croira pas qu'il puisse

1. *Pyth.*, 477-481.

2. La critique adressée aux Pythagoriciens de Crotone pourrait s'appliquer tout aussi justement à l'Ordre des Illuminés. Il n'est pas impossible que Weishaupt ait fait ici un mea culpa discret.

3. *Pyth.*, 588.

1. *Pyth.*, 483. — 2. *Ibid.*, 536. — 3. *Ibid.*, 35-36.

exister avant que les hommes soient mûrs pour lui : elle considérera donc que sa tâche se borne à former des hommes à l'âme noble, à l'esprit désintéressé, au cœur bon, à en former le plus grand nombre possible et qu'alors tout le reste viendra de lui-même. Elle saura qu'elle ne doit pas faire de plans pour entourer le prince de ses affidés, pour occuper les emplois publics avec les meilleurs de ses membres, car tout cela est inutile et dangereux. Elle se contentera de semer et ne sera pas pressée de recueillir les fruits de son travail, car elle sera convaincue qu'une société secrète travaillera en vain, à quelque époque que ce soit, si elle veut exercer une action visible et obtenir des résultats avant qu'un siècle se soit écoulé¹. Ses disciples arriveront par leur seul mérite, sans cabale et sans intrigues, aux emplois importants. Elle visera à rendre les hommes meilleurs, génération par génération, et elle y parviendra le plus sûrement quand l'éducation de toutes les classes de la société, même du bas peuple, sera faite par elle ; mais elle ne s'emparera pas de cette éducation par la force, car il est préférable que celle-ci tombe d'elle-même entre ses mains². En résumé elle sera persuadée qu'elle a fait tout ce qu'elle pouvait quand elle aura éveillé chez chacun de ses membres le désir d'ennobler ses intentions au plus haut degré possible, que la réalisation complète de son plan ne doit pas être attendue avant des siècles et que le désintéressement le plus pur et la bienfaisance la plus noble consistent à travailler pour que d'autres jouissent du fruit de nos efforts³.

Mais, sans perdre de vue ce but idéal si élevé, si désintéressé, si lointain, elle n'oubliera pas qu'il ne peut avoir d'attraits que pour des hommes déjà très avancés dans la pratique de la vertu et qu'à le révéler sans préparation aux débutants on risque fort de les décourager. Elle n'aura donc pas de scrupule à recourir à de pieux stratagèmes pour attirer dans son sein les aveugles auxquels elle veut rendre la vue. Elle parlera aux néophytes la seule langue qu'ils connaissent, celle qu'ils ont entendue jusqu'alors dans le monde profane, elle fera à la faiblesse humaine des concessions apparentes et provisoires. A ceux, et ce sont les plus nombreux et les plus excusables, qui cherchent dans une société secrète un appui contre l'oppression, elle pourra promettre dans les premiers temps la puissance, jusqu'à ce qu'enfin ils comprennent que toute puissance légitime naît de l'affection des autres hommes et d'un échange équitable de services. A ceux, nombreux encore, que tourmente la curiosité du merveilleux, car tous les hommes ont un penchant décidé pour le surnaturel et l'extraordinaire, à tous ceux qu'attire le mystère dont elle s'enveloppe, parce qu'ils se figurent qu'il cache des secrets inouïs, elle promettra de révéler des choses inimaginables, afin de prendre pied, de gagner

du temps, quitte à leur faire comprendre peu à peu la folie de leur attente⁴.

D'ailleurs il n'y aura pas dans toutes les promesses faites aux néophytes que viande creuse et bulles de savon. La Société s'attachera à procurer à ses adhérents des avantages tangibles et qui serviront à récompenser leur zèle jusqu'à ce que leur vertu ait appris à se récompenser en elle-même. Elle cherchera par exemple à constituer un trésor de connaissances sérieuses et les communiquera seulement à ceux de ses membres ayant donné des preuves convaincantes de leur moralité⁵. « Qu'on se représente une Société d'hommes éclairés dont chacun, sans vouloir maintenir le reste du monde dans l'obscurité, dépose une partie de ses découvertes dans le sein de la Société pour l'usage commun de ses membres futurs. Quelle masse de connaissances capables d'attirer à elle les jeunes gens et même les adultes altérés de savoir elle amassera au bout de quelques siècles ! Quel moyen elle possèdera ainsi de gagner la confiance, de se faire obéir et de s'attacher ses gens et, si elle fait de leur communication la récompense de la vertu et de la moralité la plus haute, quel puissant intérêt elle donnera par là à la morale ! N'aura-t-elle pas le droit de communiquer à qui lui plait des connaissances qui sont sa propriété ? »

La Société Secrète que des hommes habiles autant que bons sauront fonder et diriger d'après ces principes généraux sera la véritable Ecole de Morale à qui il est réservé de faire franchir à l'homme la dernière étape qui le sépare de la vertu réelle et du bonheur auquel il peut prétendre. De même que le besoin, l'intérêt et un exercice journalier lui ont fait acquiescer à ce jour des mœurs policées (Welton et Weltsiten)⁶ qui ne sont que l'apparence de la sociabilité, de même cette Société Secrète l'amènera par le besoin, l'intérêt et de fréquents exercices à pratiquer la vraie sociabilité. Jusqu'à ce jour la nécessité seule a présidé au développement progressif de la vie sociale. Elle a terminé sa tâche et les résultats obtenus par elle ne sont pas méprisables, mais restent insuffisants. C'est maintenant à l'esprit humain, à l'ingéniosité humaine de se mettre à l'œuvre et de la façon que nous venons de dire. Certes il y aura pour les directeurs de cette Ecole de Morale, dont nous venons de donner le plan général, encore bien des points particuliers à élucider, bien des détails à approfondir. Il y aura au début bien des tâtonnements inévitables et l'on peut dire qu'ils auront autant à apprendre que leurs disciples. Quand les médecins ouvrent une clinique pour étudier une maladie redoutable, ils ne prétendent pas guérir immédiatement tous les malades qui se présentent. Il leur faut d'abord accumuler les observations, tirer des cas particuliers des règles générales, puis savoir appli-

1. *Pyth.*, 553. — 2. *Ibid.*, 571. — 3. *Ibid.*, 556.

1. *Pyth.*, 449, 520. — 2. *Ibid.*, 539, 560. — 3. *Ibid.*, 562. — 4. *Ibid.*, 445.

quer ces règles à chaque cas isolé et procéder empiriquement dans plus d'une circonstance avant d'obtenir des résultats définitifs et constants. Mais quand le remède est découvert, c'est bien à la clinique qu'on doit ce progrès. Il en est de même pour la vraie Ecole de Morale. « Il ne faudra pas se décourager si des modèles achevés ne sont pas obtenus tout de suite, car l'essai le plus imparfait est déjà un gain et diminue véritablement un mal qui ne peut être supprimé que graduellement. Ceux qui viendront ensuite utiliseront toutes les expériences faites par leurs prédécesseurs, et, ne voulant pas être les disciples de leurs élèves, ils redoubleront d'émulation. Parmi tant de gens réunis par le lien de l'association au milieu de situations si diverses, la morale se présente avec tous ses degrés et sous toutes ses formes. Dans ce grand hôpital le médecin des âmes s'instruit au lit même des malades, il voit quels remèdes sont propres à chaque cas. Quels législateurs, quels juges, quels prêtres, quels chefs de peuples pourrait fournir une pareille Ecole ! Avec quelle puissance la bienfaisante influence des expériences qu'il est possible d'y faire, des connaissances qu'on y rassemble, concentrée d'abord en ce point, se fera-t-elle sentir dans les temps futurs sur le reste du monde ! »

Mais ce sur quoi il faut encore insister, ce qui caractérise tout particulièrement la vraie Ecole de Morale, c'est que son action s'exerce d'une façon insensible mais sûre et qu'elle réformera la société sans violence et sans bouleversements. « Elle favorise l'exécution d'un plan qui laisse suivre au monde profane son cours accoutumé, qui le modifie sans paraître le transformer, qui, à chaque âge du monde, ne produit que les résultats pouvant être atteints sans éveiller l'attention et causer de troubles... un plan dont l'effet total ne sera aperçu qu'après des centaines, peut-être des milliers d'années¹. » Pour avoir une idée adéquate de l'action moralisatrice de la Société Secrète, il faut se figurer la mer montante par un temps calme. Unie comme un miroir, elle cache à nos yeux la sourde poussée qui gonfle ses eaux, pourtant elle avance d'un mouvement lent mais irrésistible, elle soulève sans secousse le navire ensablé et le porte jusque dans le port.



Il y aurait quelque ridicule à discuter sérieusement cette théorie de la Société Secrète. Peut-être même faut-il dire pourquoi il a paru intéressant de l'exhumer des bouquins poudreux où elle dormait depuis plus de cent ans. D'abord elle n'est pas beaucoup plus aventureuse que nombre de recettes préconisées au XVIII^e siècle et jusque de nos jours, qui prétendent

également ramener l'Âge d'Or sur la terre. Le remède prescrit par l'expresseur de droit canon à l'Université d'Ingolstadt peut figurer, sans désavantage, dans la liste des panacées inventées par les docteurs en sciences sociales pour guérir radicalement et sans retour les maux incurables dont souffre l'humanité. Puis, si la conclusion est absurde, certaines des prémisses dont elle découle ne manquent pas de solidité. Weishaupt a eu notamment le mérite d'établir une distinction à la fois ingénieuse et juste entre la « connaissance morte » et la « connaissance vivante », entre la notion purement spéculative du devoir, qui trop souvent reste stérile, et l'éducation de la volonté, qui, convenablement orientée, porterait l'homme à accomplir nécessairement les actes vertueux. Il a noté avec clarté combien l'intransigeance et le rigorisme de la morale théorique sont faits pour décourager l'humanité moyenne et il faut surtout lui tenir grand compte d'avoir osé attaquer en face le paradoxe représentant le développement intellectuel comme la condition nécessaire et suffisante du progrès moral. Enfin la théorie de la Société Secrète a une certaine valeur historique. Elle reflète, en les caricaturant, le besoin qu'éprouva le XVIII^e siècle d'établir une nouvelle méthode de pédagogie sociale et son goût pour les associations occultes.

Au moment où l'on proclamait l'incapacité des ministres du culte à former des citoyens, on sentait combien il était indispensable de jeter les bases d'un nouveau système d'éducation morale. Pendant de longs siècles, les Eglises des différentes confessions avaient, en s'appuyant sur les textes révélés, enseigné aux hommes leurs devoirs envers leurs semblables et envers l'Etat. La « philosophie » prétendait à présent s'acquitter de la même tâche en invoquant seulement la raison et en éliminant de la morale sociale l'ascétisme plus ou moins accusé dont se nuançaient toujours les règles de conduite données par les religions positives¹.

Il lui fallait donc trouver les moyens de combattre d'une façon efficace les instincts égoïstes et les passions antisociales que ne contiendrait plus la crainte des châtiments dans l'autre vie. Ces moyens sont au nombre de deux : exaltation des sentiments altruistes, appel à l'intérêt bien entendu, et les philosophes du XVIII^e siècle y ont eu largement recours. Seulement il restait à organiser l'institut chargé d'enseigner cette morale sentimentale ou cette morale utilitaire, ou les deux à la fois. C'est ce qu'a voulu faire Weishaupt et, pour résoudre le problème, il lui a suffi de condenser une idée qui flottait dans l'air. La Franc-Maçonnerie avec son idéal humanitaire et le

1. Conférez les traités de morale pratique rédigés par les Encyclopédistes et leurs disciples. Notamment le *Catéchisme de la Nature* de d'Holbach, le *Catéchisme Universel* de Saint-Lambert, le *Catéchisme du Citoyen* de Volney.

mystère dont elle s'enveloppait lui a fourni les éléments de sa construction utopique. Elle prétendait être une école de morale et elle était en même temps une association occulte. Weishaupt a développé systématiquement ces deux thèmes, il ne les a pas inventés. Sa théorie de la Société Secrète est l'enfant d'un esprit faux, mais elle ne pouvait être conçue qu'à une époque où le goût morbide et naïf pour ces sortes d'associations était aussi répandu qu'il le fut au XVIII^e siècle¹.

1. On pourrait citer, à l'excuse de Weishaupt, le *mémoire* de Leibnitz où l'illustre philosophe donnait le plan d'une société secrète de savants, organisée sur le modèle de l'Ordre des Jésuites et ayant pour but de gouverner le monde. — Au surplus on trouve parfois des analogies de détail surprenantes entre l'Ordre des Illuminés et des sociétés secrètes antérieures. La société secrète, dont la *Relation Apologétique de l'Ordre des Francs-Maçons*, Dublin (Paris), 1738, donnait le plan et qui n'avait de maçonnique que le nom, rappelle par bien des traits la Société de Weishaupt. Les membres se réunissaient pour lire les auteurs anciens : Anacréon, Catulle, Térence, Perse, Juvénal, Ovide, Virgile. Ils se plaçaient sous le patronage de Minerve : la seule décoration de leur salle était un portrait de la déesse de la Sagesse entourée d'un nuage à travers lequel on apercevait quelques frères auxquels elle découvrait les secrets de la nature. Au-dessus et en dehors de la porte de la salle était écrit : *Arceatur profanum vulgus*. Les membres de chaque Loge traitaient en séance une question proposée par le président ou l'un des frères faisait une conférence. Les procès-verbaux des communications et discussions étaient conservés dans une armoire, « de sorte que chaque recueil de ces procès-verbaux contenait une foule de différentes questions, avec les raisons pour ou contre et la solution de beaucoup de points difficiles dans toutes les sciences, arts et expériences que l'on peut faire sur toute sorte de sujets. Les savants aussi bien que les artistes pouvaient y trouver un secours et des renseignements qu'ils ne pourraient trouver nulle part ailleurs au monde. » Quand un frère désirait avoir des renseignements sur un point particulier, sa demande était envoyée de Loge en Loge et il recevait la réponse accompagnée des preuves et expériences à l'appui, sans qu'il lui en coûtât rien. Le troisième grade de l'Ordre des Architectes Africains, fondé à Berlin en 1766, intitulé *Cosmopolite*, avait pour but de démontrer la nécessité de la connaissance de soi-même, parce que les principaux moralistes avaient, disait-il, le tort de représenter la nature de l'homme comme absolument corrompue, tandis qu'il pouvait devenir grand en prenant une haute idée de sa destinée. Enfin une association secrète, issue de la Stricte Observance, l'Observance de Draskovich, fondée en 1773, en Croatie et qui eut des loges affiliées en Hongrie, en Transylvanie, en Croatie et dans les Confins Militaires, présente, au point de vue des doctrines et de l'organisation, des traits de ressemblance étonnants avec l'Ordre des Illuminés, bien que les deux Sociétés soient toujours restées étrangères l'une à l'autre (Cf. Abaï, II, 284 sq. ; III, 367 sq.).

LIVRE VI

La Légende Illuminée

CHAPITRE PREMIER

Formation de la légende

Croyance à la survivance en Bavière. — Edit du 15 novembre 1790. — Perquisitions et enquêtes à Munich jusqu'en 1792. — Lettre de Frédéric-Guillaume II de Prusse à l'Electeur de Saxe. — L'Alliance Ecclésiastique suspecte d'Illuminisme. — Pamphlets affirmant la survivance de l'Ordre. — L'Essai sur les Illuminés. — Bohrdt, l'Union Allemande et Knigge. — Protestations de Nicolai et de Knigge contre la légende Illuminée.

L'Illuminisme mort, son nom survécut pendant de longues années encore. La crédulité, la peur, des événements qui frappèrent vivement l'imagination des foules formèrent autour de ce mot une légende pleine d'effroi. L'ombre de l'Ordre défunt devint une sorte de spectre auquel les cerveaux faibles prêtèrent une réalité terrifiante. Il se trouva des écrivains pour affirmer, des lecteurs pour croire que l'association dissoute en Bavière s'était reformée plus secrète et plus puissante, et l'Illuminisme légendaire mena dans les journaux, les pamphlets et les livres un bruit qui trouve encore de nos jours des échos.

La croyance à la survivance de l'Ordre se manifesta tout d'abord en Bavière. Le mouvement d'opinion qui s'était déclaré dans le public et à la Cour contre les Illuminés était trop violent pour s'arrêter après la disparition de l'Ordre et l'on se persuada que ces ennemis publics poursuivaient avec une obstination satanique leur travail souterrain. « J'ai tout calculé et préparé, avait écrit un jour Weishaupt à Zwack et, quand même l'Ordre serait complètement détruit aujourd'hui, je pourrais le rétablir en une année plus

puissant qu'auparavant. Peu importe qu'il soit trahi et que ses secrets soient imprimés. Je suis inépuisable en pareilles ressources (sic)... Je suis si sûr du succès que j'arriverai infailliblement à réaliser mon plan malgré tous les obstacles, pourvu que je conserve la vie et la liberté et que je dispose de quelques hommes dont je puisse être sûr qu'ils me suivront¹. » Après sa fuite d'Ingolstadt il avait mandé de Ratisbonne à son ami Fischer : « Laissez rire les rieurs et nos ennemis se réjouir, un jour viendra où ils paieront ce rire de leurs larmes². » Ces vantardises, reproduites dans le *Supplément des Ecrits Originaux*, contribuèrent à entretenir des craintes que les réunions clandestines, réelles ou imaginaires, signalées de temps à autre par les espions avivèrent encore. Le parti cléricale fit de son mieux pour entretenir une erreur qui servait ses desseins. Zschokke, qui recueillit des renseignements sur place et qui n'est pas un partisan systématique des Illuminés, raconte dans son *Histoire de Bavière*³ : « Après avoir contribué pour une large part à la chute de l'Illuminisme, le père Frank, confesseur de l'Electeur, mit autant de zèle à diriger les soupçons de ce prince contre les plus honnêtes gens du pays qui avaient encore le courage de penser librement ou de répandre des idées raisonnables. Lippert, son ami, l'aïda de tout son pouvoir. A ces deux hommes s'allièrent les moines inquiets, ceux qu'effrayaient les dangers du temps, ceux encore qui haïssaient le mérite d'autrui ou les esprits qui leur étaient supérieurs. Contre tous ceux qui avaient combattu l'erreur, les préjugés et la superstition, triomphants depuis le règne de Max-Joseph, commença une réaction furieuse dirigée par les adversaires jurés de toute innovation. La haine longtempée dissimulée se signala par une persécution assoiffée de vengeance. Il suffisait de rendre quelqu'un suspect d'Illuminisme pour effacer tous ses mérites et lui attirer la haine de l'Electeur. Il suffisait de mépriser une folie monastique quelconque pour s'exposer à être traité comme un blasphémateur et un hérétique. » Le père Frank entretenait avec soin l'Electeur dans la conviction que l'Ordre des Illuminés existait toujours et en 1789 il les avait remis en scène pour rétablir son crédit ébranlé⁴.

Le 15 novembre 1790 l'Electeur lançait un nouvel Edit contre les Illuminés : « L'Electeur a appris, en partie par l'aveu spontané de quelques membres, en partie par des renseignements sûrs, que, malgré les Edits du 14 juillet 1784, du 16 août 1785 et du même mois 1787, les Illuminés tiennent encore, quoiqu'en plus petit nombre, des réunions secrètes dans tout l'Electorat, mais particulièrement à Munich et dans les environs ; qu'ils continuent à attirer à eux les jeunes gens et à entretenir une correspondance avec des sociétés et

des membres d'autres pays. Ils attaquent toujours l'Etat et surtout la religion, soit de vive voix, soit par des pamphlets. L'Electeur renouvelle par les présentes les anciennes interdictions. Tout discours, tout livre imprimé ou manuscrit contre la religion et l'Etat doivent être dénoncés aux autorités ou à l'Electeur lui-même, ainsi que toutes réunions secrètes. Celui qui sera convaincu d'avoir gardé le silence sur quelque chose de ce genre, dont il aurait eu connaissance, sera sévèrement puni. Le dénonciateur, même s'il a été complice du délit, recevra une récompense en argent ou autre et son nom sera gardé secret. Tout membre ayant assisté à une réunion secrète, ayant recruté de nouveaux membres ou correspondu avec des sociétés ou des Frères d'autres pays, sera impitoyablement puni de mort (an Leib und Leben unnachlässig gestraft). Tout fonctionnaire civil ou militaire, tout titulaire d'un bénéfice, curé, etc. devra jurer qu'il n'a pas fait et ne fera jamais partie de la secte. Le parjure convaincu sera puni comme tel¹. »

S'il n'y eut pas de condamnation à mort, par contre des enquêtes, des perquisitions et des mesures de rigueur vinrent à différentes reprises prouver au public que le gouvernement bavarois était toujours en garde contre l'ennemi tapi dans l'ombre. En janvier 1791 il fut procédé au bannissement ou à l'expulsion de plusieurs suspects d'Illuminisme sur la proposition de Frank qui s'était fait nommer président d'une commission secrète avec les conseillers Lippert et Schneider sous ses ordres². La police dressa à la même époque un « Catalogue des Illuminés encore actifs à Munich, de leurs protecteurs et de ceux qui sont très suspects d'Illuminisme³. » Cette liste de 92 noms comprenait ceux des Illuminés les plus connus, accompagnés de notes malveillantes et d'accusations fort vagues, mais qui représentaient les personnes nommées comme continuant secrètement l'association⁴. Eckartshausen, dont le nom figurait sur cette liste, reçut l'ordre de quitter Munich et eut beaucoup de peine à faire rapporter le décret d'expulsion. L'année suivante il suffit à Belderbusch, contre lequel intrigua Pappenheim, le gouverneur d'Ingolstadt qui avait renié les Illuminés en termes insultants au moment des poursuites, d'accuser son ennemi d'être un protecteur de la secte pour

1. *Relig. Begeh.*, 1791, p. 11-19. — 2. Rapp. de Montezan, 12 janv. 1791 : Engel, 374. — 3. G. H. A.

4. « Berger : un des membres les plus actifs ; Bader : homme borné et grossier, qui, lorsqu'il est ivre, ce qui arrive fréquemment, prêche ouvertement le matérialisme dans les cabarets ; Frohnhofer : vit probablement à Munich des subsides des Illuminés, est resté dans cette ville au lieu de partir pour Burghausen où il a été nommé secrétaire, probablement pour y rendre des services à l'Ordre ; Hertel : travaille constamment pour l'Ordre ; Krenner : tient des réunions ; Sauer : lequel, à ce qu'on croit, le rôle d'intermédiaire entre les membres de l'Ordre ; Schiess : chez lequel sont encore constamment tenues des réunions, c'est chez lui qu'ont lieu les principales assemblées de l'Ordre ; Pettenkoffen : cerveau faible mais fidèle à son Ordre. »

1. Spart. à Cat., 16 février 1781. N. O. S., I, 34. — 2. Weis. à Fischer, 9 août 1785. N. O. S., I, 230. — 3. IV, 345. — 4. Rapport de Montezan du 27 avril 1789 : Engel, 374.

faire exiler Pappenheim, et tous les efforts, toutes les bassesses même de celui-ci pour recouvrer la confiance de l'Electeur restèrent sans effet¹. Cette idée fixe du gouvernement bavarois était si connue que des gens peu scrupuleux cherchaient à en tirer profit. Un mouchard de Vienne offrait ses services, le 6 novembre 1792, au ministre bavarois de Viereggs sous prétexte que les Illuminés de Vienne, pour venger leurs frères de Bavière, s'efforçaient de nuire à l'Electeur, à ses ministres et à ses sujets; il se prétendait à même de savoir, par l'intermédiaire d'un de leurs agents, ce qui se passait dans les réunions des Supérieurs².

La croyance à la survivance de l'Ordre fut répandue hors de Bavière par les Rose-Croix. Ceux de Berlin avaient abusé de la crédulité du roi Frédéric-Guillaume II de Prusse, comme leur frère et allié le P. Frank en avait agi avec l'Electeur de Bavière. Frédéric-Guillaume écrivait le 3 octobre 1789 à l'Electeur de Saxe³: « Je viens d'être informé de très bonne source qu'une secte maçonnique, qui s'intitule Illuminés ou Minervaux, après avoir été expulsée de Bavière, s'est répandue avec une étonnante rapidité dans toute l'Allemagne et dans les pays voisins. Les principes de ces gens sont très dangereux car ils ne veulent rien moins que ruiner la religion chrétienne et en général toute religion, délier les sujets du serment de fidélité envers leur souverain, enseigner à leurs partisans sous le nom de « droits de l'humanité » toutes sortes d'extravagances contre l'ordre établi dans tous les pays pour le maintien de la paix sociale et du salut public, échauffer leur imagination par le tableau d'une anarchie universelle, afin de se soustraire à toute autorité sous prétexte de secouer le joug des tyrans, enfin se servir de tous les moyens et même les plus atroces pour arriver à leur but en recommandant notamment l'emploi de l'aqua tofana dont ils possèdent et donnent la meilleure recette. Je crois de mon devoir d'en prévenir sous main la Cour de Saxe et de l'engager à faire surveiller de près les Loges des Francs-Maçons, d'autant plus que cette engeance maudite ne saurait manquer de fomentier dans tous les pays l'esprit de révolte qui ravage la France, car il y a des Loges de Francs-Maçons où les Illuminés se sont introduits pour les contaminer en dépit de la surveillance des Loges honnêtes qui ont de tout temps détesté ces monstres. J'aurais peut-être hésité à donner ce conseil, si je n'avais été informé de très bonne source et si les découvertes que j'ai faites n'étaient si épouvantables qu'aucune Cour ne peut regarder les Illuminés avec indifférence. C'est à la foire de Leipzig qu'a lieu la réunion des chefs de l'Illuminisme qui s'y rendent de

toutes les contrées, pour y tenir leurs réunions secrètes, il serait peut-être ainsi possible d'y faire quelque bonne prise. »

Il est superflu de dire que les recherches faites à Leipzig sur l'ordre de l'Electeur de Saxe restèrent sans résultat⁴. Mais le roi de Prusse et l'Electeur de Bavière ne furent pas seuls à être convaincus que l'Ordre des Illuminés existait encore. Par les soins des Rose-Croix le bruit s'était répandu dans le monde maçonnique que l'Alliance Eclectique était une succursale de l'Illuminisme. Cette idée avait pris naissance dès la fondation de l'Alliance et la circulaire par laquelle la Loge Les Trois Globes dénonçait la secte maçonnique qui voulait miner la religion chrétienne et faire de la Maçonnerie un système politique, visait autant les Eclectiques que les Illuminés. La Loge de Wetzlar avait senti le coup qui lui était porté, mais la réponse, qu'avec l'approbation de la Loge de Francfort et à l'instigation de Dittfurth, elle fit à ces accusations n'était pas de nature à lever tous les doutes. L'Alliance Eclectique déclarait bien⁵ que, s'il existait vraiment des hommes assez aveugles et assez fous pour vouloir ruiner la religion chrétienne et dégrader la Maçonnerie en faisant d'elle un système politique, elle plaignait ces malheureux de tout son cœur, étant persuadée que la noble Franc-Maçonnerie avait pour seule base le vrai et authentique christianisme et devait, comme le Christ l'avait fait, se mettre au-dessus des constitutions politiques particulières en ne s'occupant que des rapports généraux des hommes entre eux. Mais elle ajoutait que, si ces égares étaient des Maçons, elle ne leur fermerait pas les portes de ses Loges et s'efforceraient, au contraire, de les y faire entrer pour leur donner des idées plus saines, à l'exemple du Christ qui avait toujours prêché la tolérance. L'Alliance croyait assez faire en n'acceptant aucune responsabilité pour les hauts grades de ce Système qu'elle ne reconnaissait pas plus que ceux des autres Systèmes.

Après les attaques du *Premier Avertissement*, Dittfurth avait cru, il est vrai, prudent, en sa qualité de Maître en Chaire de la Loge Directoriale de Wetzlar, de renier l'Illuminisme. Il avait déclaré⁶ que les accusations dirigées contre un Système maçonnique particulier ne pouvaient atteindre l'Eclectisme mais que d'ailleurs, si le pamphlet altérait souvent les faits ou en tirait souvent des conséquences exagérées et injustes, il fallait être très partial pour ne pas convenir qu'il contenait quelques vérités. Dittfurth avait été informé que les Loges de Berlin avaient dénoncé aux frères de Hambourg les Loges Eclectiques comme une secte déiste et athée qui voulait renverser tout ce qui était sacré, toute religion et toute morale et

1. Rap. de Chalgrin, 4 avril 92. — 2. G. H. A. Papiers Illuminés, non coté.
3. Archives de Dresde, Dossier intitulé: Verwendungen Requisitionen u. andere officielle Communications der Koenigl. Preussischen Gesandtschaft de annis 1780 u. 1789. Vol. IX, 2975. Cité par Engel, 245, sq.

1. Engel, 247-248. — 2. W. Keller: *Geschichte des eklektischen Bundes*. — 3. Procès Verbal du 9 février 1785 et du 15 novembre 1785 (*Ibid.*, 113, 117 sq.)

que le Maître en Chaire d'une Loge hambourgeoise l'avait désigné comme le principal meneur de cette secte. Il proposait donc de rédiger une circulaire pour dire que des frères, qui tiraient profit de la folie alchimique, de la superstition et de la sottise, accusaient l'Alliance Eclectique de vouloir établir un Système, accusation fautive de tous points puisqu'elle se limitait aux trois grades, et de vouloir rétablir l'ancienne philosophie éclectique et un christianisme éclectique, ce qui était jouer sur les mots, l'adjectif « éclectique » s'appliquant uniquement à la Franc-Maçonnerie. Dittfurth proposa aussi, pour mettre fin à tous les soupçons, de supprimer le serment de discrétion et (en mars 1786) de ne pas mentionner, dans le quatrième grade qu'il proposait de créer, l'Ordre des Illuminés dans l'histoire de la Franc-Maçonnerie qui devait faire l'objet de ce grade¹.

Malgré les efforts de Dittfurth, la suspicion jetée par les Rose-Croix sur les principes religieux et politiques des Eclectiques pesa toujours sur l'Alliance et fut très probablement une des causes de son avortement, la majorité des Maçons convaincus étant aussi hostile aux idées révolutionnaires qu'aux rêveries des Rose-Croix. Les relations que les Loges Directoriales avaient eues avec l'Ordre des Illuminés les compromirent sans retour. Soupçonnées de poursuivre le même but, elles se heurtèrent à des fins de non recevoir qui entravèrent leur propagande. A partir de juillet 1788 Dittfurth ne réunit plus la Loge Directoriale de Wetzlar. Le 1^{er} mars 1788, celle de Francfort était rentrée dans le giron de la grande Loge d'Angleterre. Quand elle annonça, le 25 octobre 1789, aux Loges de sa correspondance l'installation du Grand Maître Provincial nommé par Londres, elle crut nécessaire de déclarer solennellement que ni l'Illuminisme ni aucun autre Système n'avait été caché sous le nom d'Eclectisme².

Dans le monde profane la croyance à la survie se répandit très rapidement parmi les adversaires protestants des « Lumières ». Le gros de ce parti était constitué par les protestants orthodoxes attachés aux croyances traditionnelles. Ils voyaient fort bien que les efforts des rationalistes pour fonder la foi religieuse uniquement sur les données de la raison et pour se passer de la Révélation n'allaient à rien moins, malgré leurs protestations de respect pour l'Evangile, qu'à enlever à la religion chrétienne tout ce qui en faisait proprement une religion et, avec elle, il leur semblait que devait disparaître la morale qui dans leur esprit lui était indissolublement unie. A leurs yeux une pareille doctrine ne pouvait donc être professée que par des gens pervers et, comme le propre de l'homme, surtout de l'homme passionné, est de toujours chercher aux phénomènes qui le troublent l'explication la plus

simple et la plus conforme à ses préjugés, les protestants traditionalistes avaient été amenés à voir dans le courant rationaliste, non pas ce qu'il était en réalité, c'est-à-dire le résultat d'une évolution naturelle, bien que mystérieuse en ses lois, des idées religieuses et morales, mais bien l'effet d'une vaste conspiration contre la religion et la société. Cette idée, qui hante les esprits simplistes chaque fois qu'un phénomène politique ou social vient échauffer les cerveaux, qui fait voir aux Jacobins Pitt et Cobourg, au voltairien les Jésuites, à la dévote les Francs-Maçons derrière tout événement dont les causes réelles leur échappent, vint se cristalliser autour du mot Illuminés, sitôt que l'attention publique fut attirée sur lui. On crut trouver dans les *Ecrits Originaux*, dans leur *Supplément* et dans toutes les brochures que suscitérent les poursuites, les noms des conspirateurs ou du moins des chefs de la conspiration; on y découvrit l'existence d'une secte d'impies et de scélérats capables de tous les crimes, qui s'étaient donné pour tâche de détruire les bases sur lesquelles reposait la société, en corrompant la jeunesse, et qui voulaient élever leur domination sur les ruines de toutes les croyances. On se persuada que, dispersés en Bavière, ils continuaient dans le reste de l'Allemagne leurs manœuvres abominables et qu'il suffisait de lire les revues où écrivaient les partisans des « Lumières » comme l'*Allgemeine Deutsche Zeitung*, l'*Allgemeine Deutsche Bibliothek*, la *Berliner Monatsschrift* ou s'étaient les doctrines les plus impies, d'étudier l'enseignement donné dans les Philanthropiums¹ pour trouver la preuve que la secte maudite n'avait pas désarmé. Des écrivains bien intentionnés se firent un devoir de mettre le public au courant de cette grande découverte.

L'auteur des *Révolutions sur les recettes Illuminées pour fabriquer l'Aqua Tofana et autres drogues secrètes*² racontait l'histoire lamentable d'un jeune homme qui, élevé dans un Philanthropium suivant les principes des Illuminés, lisait avec enthousiasme le *Système Amendé* de Weishaupt et se faisait recevoir dans l'Ordre. Ce malheureux garçon, marchant sur les traces

1. Le Philanthropium le plus connu avait été fondé à Dessau en 1774 par le pédagogue Basedow. Dans cette maison d'éducation, où étaient appliqués les principes de l'*Emile*, une grande part était faite aux exercices physiques; on s'efforçait de développer chez les élèves le raisonnement plutôt que la mémoire et on leur enseignait un métier manuel. Des établissements du même modèle furent ouverts en différents endroits, mais les Philanthropiums, excepté celui fondé à Schnepfenthal par Salzmann, périrent rapidement. Le charlatanisme de Basedow et de ses imitateurs, le manque de tact et de mesure dans l'application de leur méthode compromirent la nouvelle pédagogie à laquelle les croyants, catholiques ou protestants, reprochaient surtout de fabriquer des athées parce qu'elle n'enseignait que les éléments de la religion naturelle et prétendait ignorer les différentes confessions. (Cf. Biedermann: *Deutschland im XVIII^e Jahrhundert*, IV, 1162 sq.; Schlosser: *Geschichte des XVIII^e Jahrhunderts*, IV, 150 sq.).

2. *Entdeckte Illuminatenrecepte von Aqua Tofana u. anderen geheimen Mitteln*, von A. Z. Mueller, Berlin, 1788.

1. W. Keller, p. 20. — 2. *Ibid.*, 127.

de son maître, séduisait la servante de ses parents et s'unissait à elle par une cérémonie sacrilège dans une assemblée d'Illuminés où l'on communiquait aux nouveaux époux les recettes pour fabriquer l'Aqua Tofana ainsi que des dragées aphrodisiaques et abortives. Aux reproches de ses parents il répondait en citant le n° 208 de l'*Allgemeine Literatur Zeitung* de 1787 où les manœuvres criminelles de Weishaupt étaient excusées par cette considération « que le fondateur de l'Ordre avait regardé cet acte comme une expérience nécessaire à sa culture morale. » Le grand-père du garnement tonnait contre les éditeurs du journal, le père au désespoir confiait son fils à un sévère pédagogue qui l'emmenait dans un lieu retiré pour dompter la sensualité de ce tigre. L'auteur souhaitait que cette histoire ouvrit les yeux aux gouvernements sur le danger de pareilles écoles, « car tant que le droit naturel, la morale et la religion chrétienne seraient déduits de la sensualité, il faudrait renoncer aux vraies « Lumières », à une meilleure législation et par suite à une véritable amélioration de l'homme. »

En termes plus mesurés S. de Marée, surintendant protestant à Dessau (principauté d'Anhalt) relevait, dans ses *Lettres sur les nouveaux gardiens de l'Eglise protestante*¹, les principes destructeurs de toute religion, de tout Etat et de toute société qu'il découvrait dans les *Ecrits Originaux* et reprochait particulièrement aux Illuminés leur interprétation du christianisme. Il avançait que Leuchsenring, un des principaux recruteurs et espions de l'Ordre, avait su gagner Nicolai aux vues anti-chrétiennes des Illuminés. Les attaques furibondes de Nicolai contre les Jésuites, la campagne qu'il menait dans sa revue contre tous ceux qu'il soupçonnait, comme Lavater et ses amis, de s'être secrètement convertis à la religion romaine n'étaient que ruses de guerre enseignées par les Illuminés à leurs affiliés rationalistes de Berlin pour détourner l'attention des protestants sincères des visées de ces révolutionnaires dont le socinianisme était beaucoup plus dangereux pour la religion chrétienne que le prétendu cryptocatholicisme².

1. *Briefe ueber die neuen Waechter der protestantischen Kirche*, 1788, analysé dans *Relig. Begeh.*, 1788.

2. La déduction ingénieuse par laquelle de Marée faisait de l'innocent Leuchsenring un intermédiaire entre les Illuminés de Bavière et les rationalistes de Berlin mérite d'être rapportée, car elle montre à plein comment les légendes se forment. De Marée, établissant que Leuchsenring était à Berlin au moment où Weishaupt annonçait aux Aréopagites (O.S., 25 janv. 1789) le recrutement de Nicolai et notant que ce dernier parlait de Leuchsenring en termes très élogieux dans ses *Remarques sur Lavater et Seiler*, en concluait que Leuchsenring avait enrôlé le libraire berlinois. Il s'appuyait sur le témoignage de Zimmermann. Le médecin de Hanovre, célèbre par son *Essai sur la solitude*, venait de publier ses *Entretiens avec Frédéric II*, qu'il avait soigné quelque temps avant la mort du roi. (*Ueber Friedrich den Grossen u. meine Unterredung mit ihm kurz vor seinem Tode*, 1788). Dans cet opuscule Zimmermann racontait (86-89), que Leuchsenring, qui lui avait rendu visite à Hanovre, recrutait pour les sociétés secrètes, qu'il découvrait

Starck, que Nicolai et ses amis accusaient d'être un émissaire secret des Jésuites¹, ripostait dans un livre intitulé *Du Cryptocatholicisme*, où, prenant texte d'une lettre de Weishaupt publiée dans les *Ecrits Originaux*² et qui contenait ce passage : « Nicolai fait à présent partie de l'Ordre des Illuminés et quidem contentissimus », il affirmait³ que Nicolai connaissait toute la doctrine de l'Illuminisme et concluait : « Berlinisme et Illuminisme ne sont qu'une seule et même chose. »

L'Illuminisme avait désormais sa légende qui, bientôt enrichie de nouvelles additions, devait, pendant un quart de siècle, porter l'épouvante dans les âmes naïves. Pourtant elle eut à lutter dès sa naissance contre une autre version qui donnait à ce mot une signification toute différente.

Cette même année 1788 paraissait à Berlin une brochure anonyme écrite en français et intitulée *Essai sur la secte des Illuminés*. Son auteur le marquis de Luchet, qui avait été quelques années auparavant nommé, sur la recommandation de Voltaire, bibliothécaire et directeur du théâtre de la Cour par le Landgrave de Hesse-Cassel, était alors au service du prince Henri de Prusse, deuxième frère de Frédéric II. Inquiet de l'influence qu'exerçaient Woellner et Bischofswerder, chefs de la Rose-Croix à Berlin, sur l'esprit du nouveau roi, il voulut dénoncer les périls que faisait courir à la raison cette secte de thaumaturges et d'alchimistes et inviter les Francs-Maçons à se séparer d'eux. L'intention était louable, malheureusement de Luchet était fort mal documenté. Non content d'appeler les Rose-Croix des Illuminés, ce qui était étymologiquement juste mais prêtait à la confusion, il embrouilla toute la question en affirmant que les Francs-Maçons éclectiques étaient des mystiques et que Bode était à Weimar un pontife révérend de cette nouvelle Eglise. Il parlait naturellement de conspiration ; il reprochait aux Illuminés de Berlin, comme on l'avait fait à ceux de Bavière, « de vouloir gouverner le monde en s'appropriant l'autorité des souverains, en usurpant leur place et en ne leur laissant que le stérile honneur de porter la couronne. » Il stigmatisait leurs tendances rétrogrades ; il

partout des Jésuites et qu'il avait certainement apporté cette invention à Berlin où elle avait été accueillie avec faveur et répandue par les écrivains berlinois. Il n'en fallait pas plus à de Marée pour conclure que Leuchsenring était un émissaire des Illuminés et que la campagne contre les Jésuites avait été inspirée par ceux-ci. Leuchsenring protesta en vain dans la *Götische gelehrte Zeitung* (n° 84, 26 mai 1788), contre les propos et le rôle que lui attribuait Zimmermann ; la légende qui faisait de lui un missionnaire illuminé survécut et reparait dans des écrits ultérieurs et jusqu'en 1799 dans *Ueber den Illuminatenorden* (p. 51).

1. Cf. sur cette querelle qui fit grand bruit l'ouvrage de M. J. Blum : *Starck et la question de l'Crypto-Catholicisme en Allemagne*. — a. p. 28. — 3. *Ueber Kryptokatholicismus*, II, 173 et Nachtrag.

s'affigeait de voir « pâlir le flambeau de la philosophie devant les torches du fanatisme. » « Peuples, s'écriait-il, peuples séduits ou qui pouvez l'être, apprenez qu'il existe une conjuration en faveur du despotisme contre la liberté, de l'incapacité contre le talent, du vice contre la vertu. »

Il faisait des épreuves auxquelles les Illuminés soumettaient les nouveaux adeptes une épouvantable description, qui dépassait en horreur les inventions les plus échevelées des romans publiés par Mrs. Radcliffe à la même époque, et qui mérite d'être reproduite, car elle montre que le seul nom d'Illuminés faisait délirer aussi bien les rationalistes que les traditionalistes. « Si le Récipiendaire, mal instruit, accepte, sur la foi de celui qui le prépare à l'initiation, il est conduit au travers d'un sentier ténébreux dans une salle immense, dont la voûte, le parquet et les murs sont couverts d'un drap noir, parsemé de flammes rouges et de couleurs menaçantes. Trois lampes sépulchrales jettent de temps en temps une mourante lueur, et laissent à peine distinguer dans cette lugubre enceinte, les débris des morts soutenus par des crânes funèbres; un monceau de squelettes forme, dans le milieu, une espèce d'autel; à côté s'élèvent des livres, les uns renfermant des menaces contre les parjures, et les autres l'histoire funeste des vengeances de l'esprit invisible et des invocations infernales qu'on prononce longtemps en vain. Huit heures s'écoulent; alors des Fantômes traînant des voiles mortuaires traversent lentement la salle et s'abîment dans des souterrains, sans qu'on entende le bruit des trapes ou celui de leur chute. On ne s'en aperçoit que par l'odeur fétide qu'ils exhalent. Ainsi l'Initié demeure vingt-quatre heures dans ce ténébreux asyle, au milieu d'un silence glaçant. Un jeûne sévère a déjà affaibli sa pensée. Des liqueurs préparées ont déjà commencé par fatiguer et finissent par exténuer ses sens. A ses pieds sont placées trois coupes, remplies d'une boisson verdâtre. Le besoin les approche des lèvres, et la crainte involontaire les en repousse. Enfin, paraissent deux hommes qu'on prend pour des Ministres de la Mort. Ils ceignent le front pâle du Récipiendaire avec un ruban aurore, teint de sang et chargé de caractères argentés, entremêlés de la figure de Notre-Dame de Lorette. Il reçoit un crucifix de cuivre de la longueur de deux pouces (observez que ce sont des Luthériens et des Réformés qui font usage de ces images et reliques, si sévèrement prosrites dans leur culte). On suspend à son col des espèces d'amulettes, revêtues d'un drap violet. Il est dépouillé de ses habits, que deux Frères Servans déposent sur un bûcher, élevé à l'autre extrémité de la salle. On trace sur son corps nud des croix avec du sang; et un esprit vêtu de blanc lui vient lier les testicules avec un cordon rose etponceau. Dans cet état de souffrance et d'humiliation, il voit s'approcher de lui à grand pas

cinq fantômes armés d'un glaive, couvert de draps dégoûtant de sang. Leur visage est voilé; ils étendent un tapis sur le plancher, s'y agenouillent, prient Dieu, et y demeurent les mains étendues en croix sur la poitrine et puis prosternés la face contre terre dans un profond silence. Une heure se passe dans cette pénible attitude. Après cette fatigante épreuve, des accents plaintifs se font entendre; le bûcher s'allume mais ne jette qu'une lueur pâle; les vêtements y sont consumés; une figure colossale et presque transparente sort du sein même du bûcher. A son aspect les cinq hommes prosternés entrent dans des convulsions insupportables à voir; images trop fidèles de ces luttes écumanes où un mortel aux prises avec un mal subit, finit par en être terrassé. Alors une voix tremblante perce la voûte et articule la formule des exécrables serments qu'il faut prononcer: ma plume hésite et je me crois presque coupable de les retracer.

« Au nom du Fils crucifié, jurez de briser les liens charnels qui vous attachent encore à Père, Mère, Frères, Sœurs, Epoux, Parens, Amis, Maîtresses, Rois, Chefs, Bienfaiteurs, et tout Être quelconque à qui vous aurez promis foi, obéissance, gratitude ou service.

« Nommez le lieu qui vous vit naître, pour exister dans une autre sphère, où vous n'arriverez qu'après avoir abjuré ce globe empesté, vil rebut des Cieux.

« De ce moment vous êtes affranchi du prétendu serment fait à la Patrie et aux loix; jurez de révéler au nouveau Chef que vous reconnaissez ce que vous aurez vu ou fait, pris, lu ou entendu, appris ou deviné et même de rechercher, épier ce qui ne s'offrirait pas à vos yeux.

« Honorez et respectez l'Aqua Toffana, comme un moyen sûr, prompt et nécessaire de purger le globe par la mort ou par l'ebétement de ceux qui cherchent à avilir la vérité ou à l'arracher de nos mains.

« Fuyez l'Espagne, fuyez Naples, fuyez toute terre maudite. Fuyez enfin la tentation de révéler ce que vous entendez; car le tonnerre n'est pas plus prompt que le couteau qui vous atteindra en quelque lieu que vous soyez.

« Vivez au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Si le patient se soumet à prononcer devant lui les mêmes paroles, on place exactement un candélabre garni de sept cierges noirs; à ses pieds est un vase plein de sang humain, où on lave son corps; il en boit la moitié d'un verre, et il prononce les paroles fatales. On lui délisse ensuite les testicules. Une sueur froide découle de ses joues livides. A peine il se sentient sur ses jambes défaillantes. Les Frères se prosternent; et lui, tremblant, déchiré de remords, jetté dans une espèce de délire, attend sa destinée. Tels sans doute sont les scélérats revenant du meurtre; tel Oreste retirant le couteau des entrailles de sa mère. Aussitôt que la cérémonie est finie, le Récipiendaire

est jeté dans un bain, au sortir duquel on lui sert un repas composé de racines ¹. »

La brochure de Luchet eut un certain succès car il en fut fait en peu de temps trois nouvelles éditions (1789, 1790, 1792), mais la légende de l'illuminisme mystique et théocratique à laquelle elle avait donné naissance n'arriva pas à se développer. Celle de l'illuminisme athée et révolutionnaire l'étouffa sans peine et triompha d'autant plus aisément que la tentative du docteur Bahrdt vint lui donner une nouvelle vitalité ².

Le docteur en théologie Charles-Frédéric Bahrdt avait une réputation détestable et la méritait de reste. Ce partisan bruyant des « Lumières » était un de ces hommes qui déshonorent les causes qu'ils embrassent, et les défenseurs des croyances traditionnelles pouvaient le citer comme exemple quand ils soutenaient que l'incrédulité mène à l'oubli des règles les plus élémentaires de la morale et que le libertinage des mœurs accompagne le libertinage de l'esprit. Doué d'appétits violents et grossiers, totalement dépourvu de sens moral et de respect de soi, Bahrdt avait, dès sa jeunesse et jusque dans son âge mûr, mené une vie scandaleuse et ses débordements l'avaient rendu partout indésirable. Né le 25 août 1741 à Leipzig, où son père était pasteur et devint par la suite superintendant, il avait débuté comme pasteur en 1762, avait remplacé son père à l'église Saint-Pierre et avait été nommé en 1767 professeur extraordinaire de philologie sacrée à l'Université. Forcé l'année suivante de donner sa démission à cause d'une affaire de mœurs où il jouait un fort vilain rôle, il avait trouvé à Erfurt une chaire d'antiquités

bibliques. Là aussi sa conduite dissolue avait fait scandale. Appelé en 1771 à Giessen comme prédicateur et professeur de théologie, il n'avait pu y rester plus de quatre ans. Successivement directeur du Philanthropium de Marchlins dans les Grisons, sur la recommandation de Basedow, superintendant du comte de Leinigen-Dachsburg dans le Palatinat, fondateur à Heidesheim d'une maison d'éducation qui périlita bientôt, quoi qu'il lui eût adjoint une auberge, il s'était vu partout poursuivi par ses créanciers et abandonné par ses protecteurs. Il s'était réfugié à Halle, y avait fait un cours libre de rhétorique, d'éloquence, de déclamation et des conférences de morale, puis il avait fini par louer dans les environs de la ville un vignoble où il avait ouvert un cabaret.

Si le manque de dignité de sa vie lui avait attiré le mépris des honnêtes gens, les opinions religieuses que professait cet ancien maître de théologie révoltaient tous ceux qui, sans être croyants, avaient quelque goût et quelque hauteur d'esprit. Le rationalisme religieux de Bahrdt manquait en effet de mesure et d'intelligence. Condotiere littéraire, il avait embrassé la cause des « Lumières » parce qu'elles étaient à la mode, mais il avait trop forcé la note et, si ses démêlés avec la faculté de théologie de Wittemberg, avec les théologiens d'Erfurt et de Giessen, si le bannissement que lui avait infligé en 1779 le conseil aulique d'Empire, sur une plainte en hérésie déposée contre lui par l'évêque de Worms, censeur impérial à Mayence, l'avaient posé auprès des étudiants en martyr de la libre pensée et lui avaient attiré des sympathies actives comme celle de Basedow, la façon fantaisiste ou triviale dont il prétendait « moderniser » la Bible et le Nouveau Testament rebutait les rationalistes les plus convaincus et faisait lever les épaules aux gens sensés.

Pour flatter deux manies très en faveur à cette époque, c'est à savoir l'explication rationnelle des miracles et les recherches sur l'origine de la Franc-Maçonnerie, il avait donné par exemple la version suivante de la Résurrection ³. Le Christ avait simplement fondé un Ordre secret composé de trois grades. Les Évangélistes avaient cru à sa résurrection, parce que, frères du deuxième grade, ils ne connaissaient pas tous les mystères de l'Ordre et le sens ésotérique de sa langue symbolique. En réalité, le Christ avait été descendu de la Croix encore vivant, par les soins des frères du premier degré qui l'avaient caché pour panser ses blessures. L'Ascension se réduisait à ceci que le Christ avait gravi seul le mont des Oliviers et avait disparu dans les nuages aux yeux de ses disciples restés au pied de la mon-

1. *Essai sur la secte des Illuminés*, édition de 1789, p. 33-36. — Cette horrible cérémonie reparait dans un immense pamphlet publié en 1790 (*Les Maîtres arrachés*, par Jacques Le Sueur, Londres, p. 66-71), où elle est agrémentée de scènes lubriques; on la retrouve dans l'*Histoire de l'assassinat de Gustave III, roi de Suède* (par Artaud de Montor, Paris, 1803; p. 107-113 de la 1^{re} édition) et dans les *Sociétés Secrètes en Allemagne et en d'autres contrées* (par Lombard de Langres, Paris, 1819, p. 43-49), sans que d'ailleurs aucun de ces copistes ait nommé l'ouvrage de Luchet.

2. Le seul écrit raisonnable qui parut à cette époque sur les Illuminés est la brochure du comte Windischgraetz publiée en français sous le titre de *Objections sur les Sociétés Secrètes* (Londres, 1788). L'auteur s'attache à démontrer, ce à quoi il parvient sans peine, combien les méthodes employées par Weishaupt pour rendre l'homme plus heureux sont fausses et dangereuses. Il parut la même année une traduction allemande de cet opuscule, elle était accompagnée d'une réfutation très faible appuyée sur des extraits du *Système Aménité*. — En 1788 également fut publiée le premier numéro d'une revue intitulée *l'Illuminé* (*Der Illuminist, eine Monatsschrift, herausgegeben von D. J. H. Faber in Gesellschaft einiger aufgeklärten Maenner u. Freunde der Aufklärung*, Jænnern 1788, Francfort). L'« Illuminé » tel que l'entendait cette revue était non un membre de l'Ordre, mais tout homme éclairé. Pourtant un article s'occupait de l'illuminisme bavarois, examinait si les principes de celui-ci correspondaient bien au but qu'il prétendait poursuivre et, sans se prononcer nettement, semblait pencher vers la négative. (*Relig. Begeb.*, 1788, p. 241-242).

3. *Ausführung des Plans u. Zwecks Jesu, in Briefen an Wahrheit suchende Leser*, 10 Baendchen 1784-1786 (*Relig. Begeb.*, 1786, p. 543-553).

tagne. Il s'était ensuite caché dans une caverne où avaient lieu, avant son crucifiement, les réunions des frères du premier degré et qui était pour ainsi dire la Mère Loge qui dirigeait toute la confrérie. C'est là qu'il avait vécu en qualité de chef inconnu, se montrant quelquefois dans le plus grand secret à ceux en qui il avait particulièrement confiance¹.

Toujours pressé de besoins d'argent, Bahrdt, qui toute sa vie avait fait des préoccupations les plus hautes de l'esprit humain métier et marchandise, pensa dans son auberge en 1787 qu'il pourrait tirer profit de la ruine de l'Ordre des Illuminés en recrutant parmi ses anciens membres quelques ducs nouvelles². Il entreprit de fonder une société secrète qui aurait ostensiblement pour programme d'éclairer le genre humain, d'anéantir les préjugés et la superstition, mais qui en réalité devait servir de paravent à une vaste entreprise de librairie et rapporter des bénéfices dont Bahrdt entendait bien s'attribuer la plus grande part. L'Union Allemande se composait de six grades³: Adolescent, Homme, Ancien, Mésopolite, Diocésain et Supérieur. Les grades écossais qui complétaient le Système et que Bahrdt prétendait avoir rapportés d'Ecosse même, où il n'avait jamais été⁴, n'étaient pas chers; la réception ne coûtait qu'un thaler et pourtant la mise en scène était très soignée. Dans les réunions solennelles on voyait derrière le Maître en Chaire les lettres I. H. S. brillamment éclairées. Il avait devant lui sur une table une assiette avec du pain et du vin et une tête de mort d'où sortaient des roses, symbole de l'immortalité. Le Maître en Chaire ouvrait la Loge avec une prière et prononçait un discours sur les mystères anciens et modernes et leur utilité infinie pour l'humanité. Il y avait des signes et des

mots de passe symboliques. Le premier grade avait pour mot Scotus (obscurité) et le deuxième Phosphorus (lumière)¹. Tout cet appareil était pour les badauds. Les avantages offerts aux écrivains étaient la seule chose sérieuse. Ils devaient toucher 75 o/o du prix de vente en gros de leurs ouvrages qui seraient annoncés dans les Petites Affiches (Intelligenzblatt) de l'Union et achetés d'office par les Sociétés de Lecture ou filiales de l'Union. A peine sa Société fondée, Bahrdt, sans perdre de temps, pria les affiliés de faire de la réclame et de recueillir des souscriptions pour un livre de lui: *Des Lumières et des moyens de les répandre*, car il n'avait pas même de quoi acheter le papier.

L'Union Allemande, tournée en ridicule dès sa naissance sous le surnom d'Union du Petit-Ecu (Thalerunion) inspiré par le taux modeste de la cotisation imposée à ses membres, et dont le but intéressé avait été démasqué par Bode dans un opuscule anonyme intitulé: *Plus de Notes que de Texte*², mourut dans les langes, mais la tentative fut immédiatement connue et l'on apprit très vite que Bahrdt qui, pour lancer son affaire, s'était pourtant dissimulé derrière Wucherer, libraire de Vienne, grand fabricant de contrefaçons, et quatre autres hommes de paille de moindre importance, était l'inspirateur caché de toute l'entreprise³. Or Bahrdt était cynique et impie, il avait dirigé des Philanthropiums et publié en 1776 un plan d'éducation d'après la pédagogie nouvelle. Il avait pour son *Système de religion morale* copié textuellement dans l'*Apologie des Illuminés* et dans d'autres écrits de Weishaupt des passages entiers sur l'utilité que peuvent avoir les sociétés secrètes pour propager les « Lumières »⁴. Les principes exposés par lui concordaient absolument avec ceux qu'on trouvait dans le *Système Amélioré* qu'il présentait à ses adeptes comme la Bible de la Franc-Maçonnerie Ecossaise. Les livres dont il leur recommandait la lecture étaient ceux-là mêmes que

1. On sait que Goethe railla spirituellement la traduction du Nouveau Testament dans son *Prolog zu den neuesten Offenbarungen Gottes, verstanden durch D. Carl Friedrich Bahrdt*, Giessen, 1774. Il y montre Bahrdt mettant à la porte de son cabinet les quatre Évangélistes qui sont venus lui rendre visite et auxquels il reproche leur longue barbe, leurs vêtements à l'ancienne mode et les animaux qui les accompagnent.

2. Il est possible que Bahrdt ait fait lui-même partie de l'Ordre, car il semble bien que Knigge le désigne clairement en reprochant à Weishaupt (*Endl. Erkl.*, 131) d'avoir entretenu une correspondance sur les affaires de l'Ordre « avec un certain écrivain ou plutôt écrivain aussi connu par sa plume sans retenue que rendu tristement célèbre par ses mœurs dissolues ». En tous cas Bahrdt était entré en correspondance avec Dittfurth, qui avait prié l'Ordre de procurer une place au théologien sans emploi. Il est vrai que Knigge s'était exprimé défavorablement sur cette requête en faisant remarquer que Bahrdt était notoirement un homme de mauvaises mœurs et d'esprit bas (Rap. de Philon, août 1782, N. O. S. I., 206).

3. Tous les documents concernant l'Union Allemande ont été publiés par Léop. Alois Hoffmann dans la première partie de l'ouvrage intitulé: *Athenmaessige Darstellung der Deutschen Union u. ihrer Verbindung mit dem Illuminaten-Freimaurer- und Rosenkreuzer-Orden*, Wien, 1796. On trouve également dans le livre du Dr Post: *Briefe augscheiner Gelehrten an Bahrdt*, V. Leipzig, 1798, page 10, l'histoire complète de cette entreprise.

4. Il avait seulement fait un séjour en Angleterre où il avait été reçu Franc-Maçon en 1777. Il y avait allé recruter des pensionnaires pour son Philanthropium.

1. *Relig. Begeb.*, 1789, p. 278.

2. *Mehr. Noten als Text oder die deutsche Union der Zwei und Zwanziger, Geschichte eines neuen geheimen Ordens zum Besten der Menschheit. Aus einem Packet gefundener Papiere zur öffentlichen Schau gestellt durch einen ehrlichen Buchhaendler.* Leipzig, 1789. Taute, n° 888. — « M. Bertuch de Weimar à qui Bahrdt avait remis les papiers relatifs à son projet confia le soin de les examiner à Bode. Celui-ci rédigea dans l'intervalle de trois jours un petit commentaire du plan de l'Union qu'il intitula « *Mehr. Noten als Text*. Cet écrit fut ce qui contribua le plus à déshonorer le plan d'Union, à le faire connaître, pour ce qu'il était, une spéculation de cupidité, un tour de charlatan qui voulait tromper le public. » (Mounier: *De l'influence attribuée aux Philosophes, aux Francs-Maçons et aux Illuminés sur la Révolution Française*, p. 128.)

3. La circulaire annonçant la fondation de l'Union Allemande avait été répandue à profusion et le secret avait été si mal gardé que Knigge avait entendu dans une hôtellerie de Brunswick, en août 1788, les convives de la table d'hôte dire tout haut que l'Union était une invention de Bahrdt et analyser les documents qui devaient rester les plus secrets (Knigge à Bahrdt, Pots.)

4. *Relig. Begeb.*, 1789, p. 208.

devaient lire les Minervaux. Les membres de l'Union avaient à remplir les mêmes obligations que les membres de l'Ordre. L'instruction pour le recrutement des nouveaux membres était le résumé des instructions de l'Ordre sur le même sujet et préconisait la même tactique¹. Il avait donné pour un des chefs publics de l'Union Vogt, professeur à Gotha. C'étaient là des indices qui ne pouvaient échapper aux gens perspicaces², mais il y avait plus. On savait, et ceci levait tous les doutes, que Knigge avait pris une part active à l'organisation de l'Union Allemande³.

En quittant l'Ordre des Illuminés l'ex-frère Philon avait fait un grand serment de ne plus jamais s'occuper d'une société secrète, mais c'était un serment d'ivrogne. Lorsque, quelque temps après sa retraite, une Loge s'était ouverte à Heidelberg, il avait accepté « par complaisance » d'y occuper un emploi et de rédiger pour elle un code maçonnique, bien que la Loge reconnût les décisions du Convent de Wilhelmsbad⁴. Quand il avait reçu, en 1788, la circulaire de l'Union Allemande, il s'était empressé de répondre aux chefs inconnus de la nouvelle Société⁵. Sa première lettre, datée du 31 juillet 1788, exprimait, il est vrai, des doutes sur l'utilité pratique que pouvaient avoir, à cette époque, les sociétés secrètes, mais il ajoutait : « Pourtant ce scepticisme est sans cesse combattu par mon vœu le plus cher, par le vif désir de voir naître une Société qui me prouve par des faits que j'ai trop tôt perdu courage. Peut-être êtes-vous cette Société. En tous cas, je

vous prie de compter sur mon activité et sur mon zèle sincère. » Il donnait des conseils pour le recrutement et promettait d'enrôler dans toute l'Allemagne une légion de collaborateurs éclairés et actifs, sitôt qu'il serait plus exactement informé sur l'organisation de l'Union. En attendant il avait déjà recruté « deux bons sujets » pour l'aider dans les affaires qu'il pourrait avoir à régler par la suite. Il envoyait sans plus de retard leurs revers ainsi que le sien propre et les cotisations réclamées aux nouveaux membres. Quelque temps après il s'était rendu à Brunswick pour tenter d'y faire des recrues et il avait conseillé de demander protection au landgrave de Hesse-Hombourg ou au prince de Nassau-Saarbrück⁶.

Bahrdr, qui se promettait beaucoup de la collaboration de Knigge, était entré directement en correspondance avec lui. Knigge, flatté de cette preuve de confiance, avait promis, le 11 janvier 1789⁷, de travailler sérieusement avec lui et demandé communication des plans déjà rédigés. Il les avait trouvés excellents et conseillait le 8 février 1789 de le prendre de haut avec une de ses recrues, le jeune Philippson, qui se plaignait qu'on fût trop discret avec lui. « Ordonnez-lui de recruter à son tour, disait-il. Les jeunes gens comme lui ont besoin d'être tenus serrés. De mon côté j'exécute son zèle et, s'il fait trop de difficultés, je pousserai Beneken (la deuxième recrue) à se mettre à l'œuvre. » On le voit, les leçons de Weishaupt n'avaient pas été perdues.

Si l'avortement de l'entreprise avait rendu ce beau zèle inutile, la collaboration de Knigge à l'entreprise de Bahrdr n'était pas restée longtemps ignorée. En vain il avait recommandé à son correspondant la plus grande discrétion à son endroit, pour qu'on ne le soupçonnât pas de vouloir continuer l'Ordre des Illuminés sous un autre nom⁸ et parce qu'il souhaitait que personne ne pût deviner qu'il travaillait pour l'Union⁹, le secret de ses relations avec Bahrdr avait transpiré. Dès 1788, deux pamphlets dénonçaient l'Union comme une continuation masquée de l'Ordre¹⁰. L'un d'eux, tout en reconnaissant que l'Union Allemande projetait un trust de la librairie, ajoutait que derrière le chef de l'Union, Bahrdr, dont le rôle n'était un secret pour personne, se tenaient à l'arrière-plan et assez bien cachés le Père Weishaupt et les Illuminés restés fidèles au Système, qui, invisibles et présents, dirigeaient l'Union, de sorte que les Sociétés de Lecture dirigées par l'Union l'étaient en fin de compte par l'Illuminisme resté dans la coulisse. Père Weis-

1. Pott, V, 238. — 2. *Ibid.*, IV, 183. — 3. *Ibid.*, V, 238. — 4. *Ibid.*, IV, 183.

5. *Ohnussgebliche Meinung ueber D' Starcks Tonsur, seiner Gegner Scheermesser u. Nicolais Illuminatenthum.* (Relig. Begeb., 1788, p. 781.) Nicolai Gedike und Biester in gefaelligen Portionen dem Publicum vorgelegt, 4^e Portion, 29 nov. 1788. (Rel. Begeb., 1789, 117-123.)

1. X. Y. Z. oder neue Aufschlüsse ueber die deutsche Union. Berlin, 1788. Livres recommandés aux frères du premier grade de l'Union : *Apologie de Socrate* de Eberhard ; *Apologie de la Raison*, *Système du bouvier* de Steinbart ; *Doctrines du Christianisme*, *Lettres sur la Bible*, *Exécution du plan et du but de Jésus*, *Système de religion morale pour les sceptiques et les penseurs* par Bahrdr ; *Nathan le Sage* ; *Don Carlos* ; *Agathon et le Miroir d'Or* de Wieland ; *Esprit des Lois* de Montesquieu ; *Histoire de l'Amérique* de Robertson ; *Histoire philosophique des deux Indes* de Raynal ; *Contrat Social* de Rousseau. — Instruction pour les membres du premier grade : Tout membre présent devait mensuellement, tout membre absent trimestriellement, dire quels livres il avait lus, quels étudiés et quels extraits ; ce qu'il en pensait, quelles idées lui avaient paru importantes, nouvelles, vraies ou fausses. Il devait remplir sincèrement une Tablette où il exposait ses désirs et indiquait de quelle façon il pouvait être utile à ses frères. Il devait s'exercer à développer ses idées par de petites dissertations dont le sujet pouvait être emprunté à toutes les sciences, excepté la théologie et la jurisprudence. Comme travaux supplémentaires : des poésies, des traductions des anciens, surtout des caractères. Dans les réunions on pouvait exposer sans crainte les idées les plus hardies. Les dissertations étaient lues et critiquées dans les Loges de Travail. Parfois les frères étaient invités à traiter un sujet déterminé ; ils étaient obligés de montrer leurs extraits et avaient le droit de réclamer l'aide de leurs frères dans les recherches qu'ils avaient entreprises. L'Union prétendait servir l'État en plaçant à l'endroit où ils devaient être le plus utiles les hommes les meilleurs qu'elle avait rassemblés. (X. Y. Z. Cf. infra, p. 630.)

2. Dès 1786, Reinhardt Morgenstern avait prétendu que les Illuminés avaient payé Bahrdr pour écrire contre le christianisme. (Relig. Begeb., 1786, p. 607, 611.)

3. Godeke, 131 sq. — 4. *Endl. Erkl.*, 140.

5. Pott, *Briefe angesehener Gelehrten an Bahrdr*, V, Leipzig, 1798.

haupt s'était rendu secrètement dans différents endroits, avait visité les établissements et encouragé les frères. La nouvelle Société avait pris un développement énorme car, dans les centres peu importants, les Sociétés de Lecture comptaient au moins quarante membres et leurs adhérents se chiffraient par cent et deux cents dans les grandes villes. Ainsi l'Illuminisme avait changé de tactique ; renonçant à établir sa Pépinière dans les Loges et à subjuguer la Franc-Maçonnerie, il établissait maintenant de nombreuses Sociétés publiques, de sorte qu'il était sorti beaucoup plus puissant de sa ruine prétendue et exerçait sous le nom d'Union Allemande une influence beaucoup plus grande et dangereuse avec l'aide des Berlinoïsi qui faisaient partie de la conjuration.

L'année suivante paraissait un livre anonyme ¹ qui, examinant avec un effort indéniable d'impartialité les différentes hypothèses émises sur les motifs qui avaient poussé Bahrdt à fonder l'Union Allemande, concluait, en s'appuyant sur le bruit que l'augurbiste de Halle était à la solde des Illuminés, sur un passage des *Ecrits Originaux* où il trouvait une allusion de Weishaupt à tout ce que Bahrdt avait développé dans ses *Lettres sur la Bible* et sur de nombreuses citations du cahier du premier grade de l'Union où Bahrdt avait, pour s'éviter des frais d'imagination, ou peut-être par politique, plagié impudemment le grade Minerval, que l'hypothèse de la filiation Illuminée était très vraisemblable ².

Les prétendues révélations que Bahrdt fit en 1790 sur les causes de sa tentative vinrent à l'appui de cette opinion. Bahrdt, alors en prison pour avoir violemment attaqué l'Édit de Religion publié en Prusse, renia impudemment la paternité de la Société fondée par lui ³. Il parla d'une lettre anonyme qui lui avait apporté en 1784 le plan d'une Association de Vrais Maçons, d'émissaires mystérieux qui l'avaient engagé en 1785 à fonder une Loge et lui avaient communiqué en 1787 le texte de la circulaire envoyée par lui aux « Amis de la Raison, de la Vérité et de la Vertu », la formule du serment, le projet d'organisation de l'Union Allemande et le Plan Secret

1. X. Y. Z. oder neue Aufschlüsse ueber die Deutsche Union u. Schottische Maurerei. Ein Blick in den innern Gang geheimer Gesellschaften. Berlin, 1789. — D'après Robison, *Preuves de Conspiration* (II, 61), cet ouvrage serait de Pott, ami intime de Bahrdt, ce qui paraît peu vraisemblable.

2. L'auteur, qui n'est pas systématiquement hostile à Bahrdt, ne croyait pas que l'Union Allemande fût uniquement un modus acquirendi inventé par lui. Il mentionne, pour la repousser, une autre hypothèse d'après laquelle Bahrdt aurait été un émissaire des Jésuites qui, voulant gouverner le monde entier, cherchaient à dominer la masse imbecille par la superstition et à régner sur les gens éclairés par l'Aufklärung, c'est-à-dire en encourageant une autre sorte de mysticisme, le mysticisme humanitaire, ce qui leur aurait permis de poser des limites à cette Aufklärung.

3. *Geschichte u. Tagebuch meines Gefangenlebens nebst geheimen Urkunden u. Aufschlüssen ueber die Deutsche Union*. Berlin, 1790.

signé par les Vingt-Deux Alliés. Il avait reçu, affirmait-il, en 1788 la visite d'un envoyé qui s'était enquis du résultat de ses efforts. Naturellement le pamphlet qui lui avait attiré les rigueurs du gouvernement prussien n'était pas plus de lui que les documents de l'Union : il s'était borné à faire imprimer un manuscrit que les mêmes conspirateurs masqués lui avaient envoyé de Berlin, lui promettant 100 thalers d'Empire pour sa peine. Comment douter, après des explications aussi franches et surtout aussi vraisemblables, que les Illuminés avaient cherché, dès le commencement des poursuites en Bavière, à continuer leur œuvre satanique par l'intermédiaire de Bahrdt ?

La légende Illuminée ne se forma pas sans soulever les protestations des intéressés. Knigge publia en 1788 une brochure où il établissait le rôle joué par lui dans l'Ordre des Illuminés ⁴. La même année Nicolai, répondant aux accusations de Starck, établit combien peu il avait pris part à l'entreprise ⁵. Tous deux montraient la Société sous son vrai jour. Il y avait dans leurs ouvrages un accent de sincérité qui aurait dû convaincre les lecteurs impartiaux. Mais précisément ceux qui croyaient à la légende Illuminée n'étaient pas de sang froid, et, comme Knigge ne se prononçait pas sur la question de savoir si l'Ordre avait été continué sous la même forme, ou sous une autre, arguant qu'il avait cessé complètement d'en faire partie depuis le 1^{er} juillet 1784⁶, comme Nicolai de son côté avouait savoir de source certaine que quelques membres protestants de l'Allemagne du Nord, qui avaient songé à donner à la Société une nouvelle organisation et avaient même à sa connaissance écrit le brouillon de plusieurs cahiers, travaillaient encore à l'entreprise, il suffisait aux gens prévenus d'un peu de bonne volonté pour découvrir dans les mémoires défensifs des deux accusés quelques aveux de la dernière gravité sur l'objet de leurs craintes.

1. Bahrdt semble avoir tenté, peu après sa sortie de prison, de fonder une autre Société. Il est très vraisemblable en effet qu'il est l'auteur d'un article envoyé en août 1791 à l'Éditeur de l'*Allgemeine Literaturzeitung* et qui parut dans les « Annonces » de ce journal (N^o 139, 26 nov. 1791). D'après cet article intitulé : « Erster Entwurf zur Stiftung einer Verbindung zwischen Freunden u. Befördern des Verdienstes », l'association qu'il s'agissait de fonder avait pour but de découvrir et de récompenser les mérites ignorés ; elle était ouverte aux marchands, bourgeois, maîtres d'école, prédicateurs et soldats. Les correspondants étaient invités à signaler au Comité Central les enfants pauvres doués de rares talents, les jeunes génies sans appui, les grands artistes sans pain et sans travail, les excellents pédagogues sans élèves, les excellents domestiques dont les maîtres n'appréciaient pas suffisamment les mérites, les hommes de valeur opprimés par le despotisme moral ou politique. L'œuvre était adroitement choisie et Bahrdt, qui aurait rempli les fonctions de secrétaire appointé du Comité Central, pouvait espérer que les cotisations des gens désireux de tirer de l'ombre les mérites de leurs amis, et surtout les leurs propres, lui assureraient un confortable revenu. Il proposait d'ailleurs de décider que chaque Comité inférieur formerait une petite bibliothèque de prêts qui lui aurait acheté ses livres (*Rel. Begeh.*, 1792, p. 145 sq.). — 2. *Endliche Erklärung*.

3. *Friedrich Nicolai's öffentliche Erklärung ueber seine geheime Verbindung mit dem Illuminatenorden*, Berlin u. Stettin, 1788. — 4. *Endl. Erkl.*, 140.

CHAPITRE II

L'Illuminisme et la Révolution Française

Courant anti-révolutionnaire suscité en Allemagne par la Terreur. — Knigge et la Révolution Française. — Les libéraux de Hambourg. — Pamphlets politiques de Knigge. — « Manifeste d'une association non pas secrète mais très publique ». — L. A. Hoffmann, Zimmermann et la Wiener Zeitschrift. — « Sort final de l'Ordre des Illuminés », « Discours sur l'Ordre des Illuminés », « Histoire critique des Grades Illuminés » et autres pamphlets. — Les émissaires de l'Illuminisme en France : les aveux de Cagliostro ; le voyage de Mirabeau en Prusse ; Bode et le Convent des Philalèthes à Paris. — Polémique entre Knigge et Zimmermann. — Témoignages en faveur de Bode. — « Les Gardiens de la forteresse de Sion ».

Les violences et les excès qui accompagnèrent la Révolution Française vinrent donner à la légende de l'Illuminisme un nouvel essor en surexcitant les esprits. L'indignation et le dégoût causés par la Terreur furent d'autant plus violents qu'ils succédèrent aux espérances naïves qu'avaient fait naître les débuts de la Révolution.

Le serment du Jeu de Paume, la prise de la Bastille, la nuit du 4 août avaient provoqué dans la bourgeoisie allemande un enthousiasme dont nombre d'écrivains, et des plus populaires, s'étaient fait l'écho. La convocation des Etats Généraux avait été qualifiée par Schlozer de « l'événement le plus important de notre époque ». Dans une ode enthousiaste adressée « an den aufdämmernden Reichstag Galliens » et intitulée les « Etats Généraux », Klopstock se félicitait d'avoir pu assister à cet événement. Il demandait pardon à la France de tout ce qu'il avait fait jusqu'alors pour détourner les Allemands de l'imiter et il mettait même au-dessus des lauriers de Frédéric le Grand la couronne civique que venait de conquérir la Gaule. Les écrivains politiques suivaient avec grand intérêt les questions que soulevait la réunion des Etats Généraux : le mode de votation, la lutte entre le Tiers Etat

et les ordres privilégiés. La prise de la Bastille fit une énorme impression. Les nouvelles qui arrivèrent en Allemagne, rédigées par le parti vainqueur, montraient un grand peuple subitement arraché à la décadence, rempli d'héroïsme par un ardent enthousiasme pour la liberté et remportant un glorieux triomphe sur l'aristocratie, le clergé et un pouvoir absolu qui, jadis le plus redouté de l'Europe, s'était mis au service des puissances des ténébres. « Le soleil qui s'est levé sur les ruines de la Bastille, écrivait plus tard Henning dans les *Annales de l'humanité souffrante*, a dissipé toutes les nuées de la sottise et de la superstition et a permis d'espérer le retour de l'âge d'or de Saturne. » La nuit du 4 août fit croire aux Allemands qu'un coup de baguette magique avait délivré la France du fardeau qui l'écrasait depuis des milliers d'années. Klopstock composait trois odes (Kennet euch selbst; Sie und nicht wir; der Fuerst und sein Knecht) où il qualifiait la Révolution d'événement inouï dans les annales de l'humanité et regrettait que son pays n'eût pas remporté cette palme glorieuse. Dans la dernière il montrait le prince aux côtés de sa concubine, frissonnant d'effroi devant le génie redoutable de la liberté, qui donne aux peuples « l'insolence de voir ce qu'ils sont ». Ienisch, prédicateur à l'église Sainte-Marie de Berlin, se faisait connaître par une ode emphatique : « Ode auf die gegenwaertigen Unruhen in Frankreich ». Les mouchoirs sur lesquels étaient imprimés les droits de l'homme furent vendus en 1790 à la foire de Francfort¹. Le *Journal de Brunswick*, où écrivait Campe, Trapp et Mauvillon, usait de la liberté de la presse de la façon la plus étendue et datait d'après les années de la liberté (comptées depuis 1789). Les pièces « Cocardes » de Iffland et les « Jacobines » de Kotzebue étaient sifflées en 1791 à Leipzig, parce que satisfaisant la Révolution Française².

Mais successivement les massacres de septembre, l'exécution de Louis XVI et de Marie-Antoinette, le tribunal révolutionnaire, la guillotine dressée en permanence, les luttes sauvages entre les partis de la Convention étaient venus dissiper cette ivresse sentimentale. Le revirement fut général³. L'horreur que soulevaient les crimes dont les gazettes apportaient presque chaque jour la nouvelle amena beaucoup d'Allemands à douter de l'humanité et à abjurer le cosmopolitisme. Schlosser perdit la foi dans le principe auquel il avait cru jusque-là; il douta qu'il y eût au fond de l'homme quelque chose qui en fasse l'égal de Dieu et il se demanda s'il se trouverait encore des hommes assez courageux pour écrire l'histoire. Klinger estima que les événements de France devaient ruiner toute croyance à la Providence et il y voyait la preuve que la nature humaine a quelque chose de diabolique.

1. *Staatsanzeigen*, XII, 338.

1. Wenck, *Deutschland vor hundert Jahren*, I, 198-205. — 2. *Ibid.*, II, 6. — 3. *Ibid.*, II, 11. — 4. Cf. Wenck, II, 3-4.

Wieland, qui avait d'abord envoyé à la Convention Nationale une adresse où il proclamait ses principes cosmopolites, renouça à ses rêves humanitaires après le 20 janvier 1793. Gleim et Klopstock manifestèrent le même découragement¹.

Si la volte-face fut aussi complète chez les choryphées des idées philosophiques, on peut se figurer quel pouvait être en 1793 l'état d'esprit de la masse anonyme qui, à leur exemple, s'était grisée des mots sonores de liberté, de fraternité, d'égalité, de souveraineté populaire, quand elle vit s'écrouler dans le sang et la boue le palais enchanté qu'elle avait élevé dans ses rêves d'avenir. L'aversion que lui inspira le régime jacobin fut rendue encore plus vive par le sentiment de crainte personnelle qui venait s'y mêler. Les conquêtes des Français sur le Rhin lui montrèrent la Révolution prête à envahir l'Allemagne. La reddition de Mayence, la fuite précipitée de l'Électeur abandonné de tous ses sujets, l'accueil chaleureux fait par une partie de la population aux soldats de Custine, la constitution d'un club révolutionnaire dans cette ville allemande frappèrent particulièrement l'opinion publique. Désorientée par des événements surprenants, elle chercha la cause des phénomènes qui bouleversaient toutes les idées admises jusqu'alors. Comment, se disait-on, les Français, si policés, si chevaleresques, de mœurs si douces et si attachés à leurs princes, les Français qui marchaient à la tête de la civilisation, ont-ils pu se changer subitement en un peuple de cannibales²? Comment s'est-il trouvé parmi le peuple allemand, chez lequel le loyalisme et la crainte de Dieu sont des vertus traditionnelles, des hommes capables de pactiser avec les Jacobins athées et régicides? Le triomphe de l'anarchie en France, les succès qu'elle remportait en Allemagne, ne pouvaient s'expliquer que par l'action d'une vaste conspiration ourdie dans les ténèbres et qui, après avoir exécuté son plan de destruction à l'ouest du Rhin, menaçait de propager dans tout l'Empire l'incendie qui ravageait le pays voisin.

Dès 1790 le *Journal politique de Hambourg* avait publié une « Dénonciation à toutes les puissances d'un plan de conspiration ». Le journal prétendait qu'il s'était formé à Paris une Société qui comptait dans ses six sections de 600 à 666 membres et avait pour objet de transporter dans les États voisins l'anarchie régnant en France. Le même journal avait publié quelques mois plus tard une correspondance affirmant que les émissaires,

affiliés et associés de cette Société étaient plusieurs milliers et une lettre de Strasbourg, d'après laquelle il avait été dépensé trente millions de livres pour susciter des troubles en Allemagne³. Les hâbleries de certains périodiques révolutionnaires français comme la *Bouche de Fer* de l'abbé Fauchet, où il était parlé de la propagande faite à l'étranger en faveur de la Révolution par le gouvernement révolutionnaire français, étaient reproduites avec soin dans les journaux allemands. L'imprudence avec laquelle les révolutionnaires français tressaient des couronnes à Ankarstroom, l'assassin du roi de Suède Gustave III (mars 1792), les procès-verbaux d'un club parisien (juin 1791), qui prétendait avoir pour membres autant de Brutus, tous décidés à tuer les despotes qui oseraient attaquer le territoire et la liberté des Français, étaient cités comme des preuves du danger que cette conspiration faisait courir aux trônes et à l'ordre public⁴. Dans ses *Nouvelles historiques et considérations politiques sur la Révolution Française* (1793), le Suisse Girtaner, ancien Franc-Maçon devenu un adversaire passionné de la Franc-Maçonnerie, racontait⁵ qu'il avait existé dès 1786 à Paris un Club de la Propagande, dont les chefs étaient alors le duc de Larocheoucauld, Maître en Chaire de la Loge de la rue Coq-Héron, Condorcet et Sieyès, qui voulait faire triompher l'athéisme dogmatique et provoquer un bouleversement de la société. Les affiliés, chargés de propager les principes subversifs du club, étaient au nombre de 50.000. La caisse avait en 1790 vingt millions de livres et trente millions à la fin de 1791.

L'existence d'une conspiration une fois admise, il fallait trouver le nom de ses chefs. L'Ordre des Illuminés vint s'offrir naturellement à l'esprit des chercheurs. Depuis dix ans le public allemand entendait parler des doctrines anti-religieuses et révolutionnaires des Illuminés et affirmer que leur Société, dissoute en apparence, continuait dans le plus grand secret ses menées coupables. Or les Jacobins étaient eux aussi anarchistes et athées. On se persuada qu'un tel accord entre les principes ne pouvait être l'œuvre du hasard, qu'il était donc le résultat d'une entente secrète et, comme les Jacobins étaient connus depuis peu, les Illuminés au contraire célèbres depuis longtemps, il fut tenu pour constant que ceux-là étaient les disciples de ceux-ci et que le plan d'une révolution universelle avait été conçu en Allemagne. Il restait, il est vrai, à expliquer comment dans ce cas le bouleversement social avait commencé par la France, mais ce détail, si important qu'il pût être, ne pouvait ruiner une hypothèse aussi séduisante. Il suffisait, pour lever la difficulté, de supposer que l'impétuosité propre aux Français les avait entraînés à appliquer sans retard, et avant que la propagande Illuminée

1. Wenck, II, 105-107; Gervinus, V, 352 sq.; Chuquet, *Études d'histoire*, 2^e série, 133.

2. Cette surprise, qu'on trouve exprimée dans nombre d'écrits contemporains, est aussi notée par un polémiste français : « L'Europe est étonnée, dit l'abbé Lefranc, du changement qui s'est opéré dans nos mœurs. Autrefois on ne reprochait à un Français que sa gaieté, sa légèreté, sa frivolité, aujourd'hui qu'il est devenu cruel, barbare, sanguinaire, on l'a en horreur et on le craint comme on ferait d'une bête féroce. » (*Voile Levé*, 41.)

3. Wenck, II, 40. — 4. *Ibid.*, 42. — 5. vol., III, p. 470-472.

eût partout porté ses fruits, les principes qui leur avaient été enseignés par les émissaires de l'Ordre. L'énigme que tant de gens cherchaient vainement à déchiffrer s'expliquait ainsi de la façon la plus claire et la plus simple et, si l'on voulait bien se souvenir que, de l'aveu même des intéressés, l'Ordre des Illuminés avait été fondé et organisé par Adam Weishaupt et le baron de Knigge, on connaissait le nom des deux metteurs en scène de la tragédie qui épouvantait le monde¹.



L'éclosion de la légende qui représentait l'Illuminisme comme le père de la Révolution Française fut favorisée par la publication des grades supérieurs de l'Ordre et par les pamphlets politiques que Knigge publiait à cette époque.

Le 18 décembre 1793 la censure de Munich délivrait l'imprimatur à un ouvrage anonyme intitulé : *Derniers Travaux de Spartacus et de Philon dans l'Ordre des Illuminés*², qui reproduisait les grades de Prêtre et de Régent. Le 5 février 1794 elle donnait l'autorisation d'imprimer l'*Illuminatus Dirigens ou Chevalier Ecossais*³. On conçoit quelle impression devait faire sur l'opinion publique, étant donnée la disposition d'esprit où elle se trouvait alors, l'exposé documentaire des doctrines religieuses et sociales de l'Ordre. Cette impression devait être d'autant plus profonde que l'un des deux rédacteurs de ces grades se signalait alors à l'attention du public par des brochures où il plaçait avec chaleur la cause de la Révolution Française.

Knigge s'était bien rangé après avoir quitté l'Ordre des Illuminés parmi les adversaires des sociétés secrètes. Il avait dans *Ludwig von Seelberg*⁴, dans *Peter Claus*⁵ et surtout dans son *Commerce avec les hommes*⁶ exprimé l'opinion que ces sortes d'associations faisaient plus de mal que de bien⁷. Il avait aussi, dans un petit ouvrage sur la Franc-Maçonnerie publié

anonymement mais dont il était facile de deviner l'auteur, insisté sur le danger que pouvaient faire courir à la société des associations secrètes dirigées par des coquins. Il déclarait que le cosmopolitisme est une folie et une chimère, que la Franc-Maçonnerie était perdue sitôt qu'elle voulait réformer directement les institutions humaines, former un Etat dans l'Etat et poursuivre la réalisation de plans secrets de nature politique ou philosophique, et il assurait que le baron de Knigge se tenait à l'écart de toutes les associations publiques ou secrètes et vivait maintenant dans la retraite¹. A la suite d'un article, « Lettres sur la nouvelle pédagogie », paru dans les *Annales de l'humanité*, revue éditée de 1788 à 1789 par Beneken, où il combattait le système d'éducation à la Rousseau préconisé par Campe, il avait eu à soutenir une violente polémique avec un des représentants les plus notoires des idées philosophiques, un homme que les traditionalistes regardaient comme un dangereux novateur².

Ces témoignages de repentir avaient été vite oubliés quand, au moment même où les *Derniers Travaux de Spartacus et de Philon* rappelaient son nom à l'attention du public, Knigge sembla le provoquer en défendant les Jacobins. Tandis qu'en effet les écrivains allemands, d'abord favorables à la Révolution, s'étaient ensuite détournés d'elle avec horreur, Knigge avait évolué dans le sens contraire. Ses instincts aristocratiques avaient d'abord eu peine à admettre une égalité et une liberté qui n'attendaient pas pour se réaliser la venue d'un âge d'or encore lointain. Dans l'*Histoire du pauvre Seigneur de Mildeburg* (parue à la fin de 1789), il avait déclaré que la liberté et l'égalité absolues étaient des chimères et que, tant qu'il y aurait des Etats et dans ceux-ci des classes, il faudrait permettre à chacune d'elles un genre de vie qui lui convienne et qu'elle puisse supporter. S'il était bon de rappeler aux grands qu'ils n'étaient puissants que du consentement de la masse, il ne fallait pas avilir la dignité des gouvernants et laisser croire à tous les esprits

1. Cette opinion était partagée par d'anciens Illuminés dont les excès révolutionnaires ouvraient les yeux ou plutôt troublaient rétrospectivement la vue. Le prince Charles de Hesse, ancien National pour l'Allemagne du Nord, assure dans ses Mémoires manuscrits que ce « système inique avait beaucoup de rapports dans son principe avec le jésuitisme et surtout avec le jacobinisme » et il se félicite de ce que les persécutions en Bavière aient empêché le jacobinisme de prendre racine en Allemagne comme il le fit en France. Il va même jusqu'à déclarer que, dès le congrès de Wilhelmshad, il savait qu'on préméditait une révolution outre-Rhin. [Cité par Saint-René Taillandier, *Revue des Deux Mondes*, T. LXI, p. 917.]

2. *Die neuesten Arbeiten des Spartacus und Philon in dem Illuminaten Orden, jetzt zum ersten Mal gedruckt und zur Beherrschung bei gegenwärtigen Zeitläufen herausgegeben*, 1794.

3. *Illuminatus Dirigens oder Schottischer Ritter. Ein Pendant zu der nicht unwichtigen Schrift: Die neuesten Arbeiten*, etc., 1794.

4. II, chap., 11-13. — 5. II, 157-156. — 6. Livre III, chap. 8. — 7. Godeke, 63-66.

1. *Beitrag zur neuesten Geschichte des Freimaurerordens in neun Gesprächen. Mit Erläuterung meiner Oberr herausgegeben*, 1786. (Bibliothèque Nationale de Munich.) — C'est une des études les plus impartiales et les plus raisonnables qui aient été publiées au XVIII^e siècle sur ce sujet. Si Knigge avance que les Jésuites sont les inventeurs de la Franc-Maçonnerie Ecossaise, il nie qu'ils aient créé la Franc-Maçonnerie elle-même et que le livre *Des Erreurs et de la Vérité* soit une allégorie des plans secrets de la Société de Jésus. Il raille les esprits faibles qui croient au mystère maçonnique et cherchent dans les Loges un enseignement occulte. Les jugements qu'il porte sur le rôle et le caractère de Hand, de Ferdinand de Brunswick, de Zinnendorf et de Swedenborg, le tableau qu'il trace de la Franc-Maçonnerie contemporaine témoignent d'une rare modération et d'un louable souci d'être juste et vrai.

2. Godeke, 122. — Campe, ancien aumônier militaire devenu pédagogue et libraire, avait dirigé le Philanthropium de Dessau et écrit de nombreux livres d'éducation. Il était allé à Paris en 1790 avec son élève, le jeune Guillaume de Humboldt, pour « assister aux funérailles du despotisme » et avait publié des *Lettres sur la Révolution* qui lui avaient valu le titre de citoyen français décerné par l'Assemblée Nationale.

faux qu'ils pouvaient devenir les maîtres de l'Etat. Si l'on voulait véritablement le bien du monde, la réforme devait venir d'en haut et non d'en bas ; les classes supérieures avaient, non pas à élever le peuple jusqu'à elles, mais à se rapprocher de lui, en vivant avec simplicité et modération et en s'attirant son affection. Le seul bienfait de la Révolution de France avait été de rendre publics les actes du gouvernement et l'administration des finances de l'Etat¹.

Mais, avec la mobilité propre à son caractère, il s'était bientôt laissé entraîner par l'enthousiasme général. Une lettre écrite de Hambourg à sa fille Philippine, le 15 juillet 1790², montre avec quelle chaleur il partageait les illusions dont se berçaient alors les Allemands libéraux : « J'ai reçu ta lettre hier, écrivait-il à sa fille, au moment où je revenais d'une cérémonie superbe et imposante. C'était une fête de la liberté en l'honneur de la Révolution Française. Elle fut célébrée hors de la ville, en présence de tout ce que Hambourg compte d'hommes honnêtes et passionnés pour la liberté. Pas un noble, à part moi, le comte Dohna et Ramdohr de Celle, pas un valet des tyrans n'y avait été invité. Toutes les jeunes filles étaient en blanc et portaient des chapeaux de paille blanche avec le ruban aux couleurs nationales dont tu trouveras ci-joint un échantillon, ainsi que des écharpes et des nœuds aux mêmes couleurs. Les dames distribuèrent aux messieurs des morceaux de ce ruban. Quand je reçus le mien je détachai ma décoration et le mis à sa place, ce qui reçut l'approbation générale³. Nous avions aussi de la musique. Des jeunes filles chantèrent avec beaucoup de goût un hymne composé exprès pour la circonstance et dont nous reprîmes tous en chœur le refrain. Nous passâmes toute la journée ensemble depuis 10 heures du matin. Trois des plus belles jeunes femmes quêtèrent pour les pauvres. Klopstock lut deux nouvelles odes. On porta des sants au son du canon, de la musique et de bruyantes acclamations. L'un des orateurs souhaila en levant son verre que l'Allemagne imite bientôt la France ; on but aussi à la mort du despotisme, etc. Il y eut des danses avant et après le banquet. Ce fut une superbe journée et plus d'un assistant versa des larmes d'attendrissement. Tous les Américains, Anglais, Français et Suisses présents à Hambourg avaient été invités⁴. »

1. Godeke, 151-154. — 2. Klenke, 220.

3. Dans la caisse renfermant les papiers de Knigge se trouvait un morceau de ruban tricolore. Une note épinglée après ce ruban rappelait que Knigge l'avait porté à Hambourg au milieu d'une grande assemblée à l'anniversaire de la Révolution Française. (Klenke, p. 21.)

4. Cette fête, qui eut lieu à Harvestehde près de Hambourg, est souvent citée dans les journaux de l'époque. Le *Journal de Paris* en donna un compte rendu, reproduit dans le *Braunschweiger Journal* (1791, I, 110), où l'on lisait entre autres détails : « Il y avait 80 personnes. Les femmes étaient vêtues de blanc avec des ceintures et des cordons aux

Knigge avait sans retard manifesté dans ses écrits son adhésion formelle aux principes de la Révolution. Dans la troisième édition de son *Commerce avec les hommes*, parue en 1790, il déclarait¹ que l'on pouvait retirer aux princes leurs privilèges s'ils en abusaient. Dans son *Histoire des Lumières en Abyssinie*² il montrait sous le voile de l'allégorie que la Révolution Française était une conséquence des « Lumières » sur le terrain politique. Il établissait que, quand des peuples ont été longtemps molestés, lorsque leur misère et leur oppression ont été portées à un tel excès qu'ils n'ont rien à perdre et tout à gagner à un nouvel ordre ou désordre des choses, ces peuples ouvrent les yeux, allument leur lanterne à la torche même du despotisme, c'est-à-dire aux « Lumières » produites par une civilisation plus avancée, et s'aperçoivent de leur situation misérable. Une fois que les peuples ont fait cette constatation, disait Knigge, tous les moyens employés pour les remettre sous le joug des privilèges sont vains, du moment que les opprimés, dont le nombre est légion, se sont aperçus qu'ils sont les plus forts.

Jusque-là Knigge n'avait fait que suivre le courant, mais, lorsque l'opinion publique changea d'orientation, il ne la suivit pas dans ses variations. Il semble qu'il faille attribuer en grande partie la solidité inaccoutumée de ses convictions, à l'influence qu'exerça sur lui une petite société de libéraux de Hambourg avec lesquels il était entré en relations suivies à partir de 1791. Le centre du groupe était formé par le ménage Reimarus. Albert Reimarus était le fils du célèbre auteur du *Traité des vérités capitales de la religion naturelle* et des *Fragments de Wolfenbützel* qui, publiés par Lessing, avaient soulevé une si grande émotion en Allemagne. Surtout connu comme naturaliste, il avait continué les recherches philosophiques de son père sur la théologie naturelle et ajouté une *Dissertation sur l'existence de Dieu et de l'âme humaine* aux nouvelles éditions du *Traité des vérités* publiées sous sa direction. Sa femme, intelligente, instruite et en parfaite communion d'idées avec lui, éprouvait une vive sympathie pour Knigge et lui écrivait souvent quand Reimarus n'avait pas le temps de prendre la plume³. Autour de Reimarus se groupaient Poal ; Sieveking, auteur d'un chant révolutionnaire qui avait été chanté le

couleurs nationales. A midi 25 minutes, au moment où le soleil passait sur le méridien de Paris, un coup de canon a donné le signal de la fête... Le célèbre Klopstock, surnommé le Milton de l'Allemagne, a lu deux odes, dans lesquelles on retrouve tout l'enthousiasme du genre et le feu de la jeunesse. Le *Journal de Paris* donnait la traduction de l'une d'elles : der Fuerst und sein Knecht, qu'il rendait par « le Despote et sa Sultane » (Wenck, II, 11, 253).

1. Livre III, chap. I, p. 17, Godeke, 154.

2. Benjamin Noldmann's Geschichte der Aufklärung in Abyssinien oder Nachrichten von seinem u. seines Vaters Besuch am Hofe des grossen Negus oder Priesters Johannes, 2 vol. Göttingen, 1791 : Godeke, 155-157. — 3. Klenke, 88-161.

14 juillet 1790 lors de la fête dont Knigge avait été si enthousiasmé; Unzer qui lui écrivait le 19 août 1791 : « Mon seul mais rare plaisir est de chanter avec Vogt et Poal : Ah ça ira, ça ira »; Kramer de Kiel qui finit par aller s'établir à Paris en 1795; le ministre de France à Hambourg Reinhard, qui, expulsé plus tard par le Sénat, se retira à Brême où il fréquenta Knigge; Henning, frère de M^{me} Reimarus, qui éditait une revue défendant les idées nouvelles : *Le Génie du Temps*.

Tous les membres de ce groupe étaient de chauds partisans de la Révolution Française parce qu'ils espéraient que l'exemple donné par elle servirait dans toute l'Europe la cause de la liberté. Reimarus écrivait le 27 décembre 1791 à Knigge² : « Les affaires de notre liberté politique ne sont pas dans un état bien brillant. Là où les motifs ne sont pas purs et où règnent les passions déchaînées comme c'est le cas en France, tout est gâté. En général, il est pourtant sorti de la Révolution beaucoup de bien et on peut espérer que le despotisme ne pourra plus reconquérir le terrain perdu; la façon dont on décrie de nos jours maints dieux d'ici-bas leur a enlevé leur nimbe pour toujours. » Les amis de Hambourg n'approuvèrent pas plus que le reste de l'Allemagne les massacres et les désordres; Reimarus s'écriait le 1^{er} février 1793 : « Quel malheur que les Français réduisent à néant toutes les espérances qu'on avait mises en eux et s'aliènent les sympathies des autres peuples ». M^{me} Reimarus écrivait de son côté à Knigge le 11 juin 1793 : « Où peut habiter la liberté? Certes pas en France! Oh! les monstres. » Elle disait le 22 novembre : « Je ne veux rien dire de la France. Quand finiront ces temps d'effroi? Comme les Français sont allés loin dans le bien et dans le mal! Il est épouvantable de penser que vingt et une victimes innocentes ont été exécutées et le courage avec lequel elles sont mortes à quelque chose de grand. » Mais Reimarus et ses amis avaient su conserver leur sang-froid et ils avaient gardé leur foi dans le progrès dont la Révolution était à leurs yeux une manifestation. M^{me} Reimarus, écho fidèle de son mari, reconnaissait que ces cruautés étaient peut-être inévitables³ et elle ajoutait, en apprenant les exécutions qui venaient d'épouvanter la population de Strasbourg : « Je reste malgré tout fidèle à mes convictions humanitaires. Pour juger de tout avec calme et confiance, il faut se transporter avec l'histoire trente ans plus loin. En regardant en arrière on n'apercevra plus alors toutes les cruautés passées et on ne verra plus qu'esclavage avorté, qu'bonheur et liberté à la fin. Ce raisonnement devrait savoir que tout ce qu'ils font pour arrêter la roue ne peut que la pousser en avant⁴. »

1. Klenke, 192. — 2. *Ibid.*, 90. — 3. *Ibid.*, 102. — 4. *Ibid.*, 115. — 5. *Ibid.*, 114.

Knigge partageait l'enthousiasme de ses amis de Hambourg pour la Révolution Française. Il avait salué avec joie la défaite des Prussiens à Valmy, la conquête de la rive droite du Rhin par les Français et la capitulation de Mayence. « Oui, mon cher ami, écrivait-il à un coreligionnaire politique le 15 novembre 1792, aujourd'hui la vie vaut la peine d'être vécue. Certainement il nous est réservé de voir de grandes choses dont le prophète Schirach¹ ne parle pas. Il semble que Dieu a aveuglé X (le duc de Brunswick) comme il avait fait au Pharaon pour qu'il prenne les mesures les plus contraires à ses intentions². » S'il reconnaissait, dans l'*Histoire du bailli Gutmann*³, qu'il était fou de vouloir changer tout d'un coup la forme du gouvernement, et qu'une telle opération, ne pouvant être effectuée sans violences, causait toujours beaucoup de troubles et de malheurs et le plus souvent avait pour seul effet de donner au peuple d'autres tyrans; s'il affirmait qu'une constitution monarchique où le pouvoir royal est limité par de sages lois est presque sans exception préférable au régime républicain⁴, il n'en prit pas moins avec beaucoup de hardiesse la défense du « bloc » de la Révolution Française dans deux brochures satiriques. La première intitulée : *Papiers trouvés dans la succession de M. de la Crétinière, conseiller d'Etat*⁵, était une violente satire des principes dont se réclamaient les partisans de l'ancien régime et du caractère sacré qu'appuyés sur l'Écriture ils attribuaient à la personne des souverains⁶. Dans la deuxième : *Profession de foi politique de Joseph de Wurmband*⁷, il prenait la défense de la Révolution Française et de la Révolution tout entière.

La question que discutent les détracteurs de la Révolution, disait-il en substance, est niaise, car il est inutile de rechercher si la nation française avait le droit de changer sa constitution. En effet tous les événements qui ne sont pas l'effet d'un plan conçu par un seul cerveau doivent être consi-

1. Rédacteur du *Journal Politique de Hambourg* qu'il avait fondé en 1785. Il avait pris dès 1790 une attitude hostile à la Révolution. (Cf. Wenck, II, 137-141).

2. Wenck, II, 232. — 3. *Geschichte des Amtraths Gutmann*, 1794. — 4. Godeke, 192.

5. *Des seligen Herrn Etatsraths Samuel Conrad von Schafkopf hinterlassene Papiere, von seinem Erben herausgegeben*. Breslau, 1793; 2^e édition, Breslau, 1795. — Godeke, 159 sq.

6. Quoique Knigge y raille ceux qui craignent de voir l'Ordre des Illuminés faire de la Bavière un pays de liberté intellectuelle comme le sont, à son avis, la Prusse, le Hanovre, le Brunswick et la Saxe, il lance en passant un brocard assez mordant contre son ancien chef : « Nous avons encore quelques partisans zélés des sociétés secrètes, gens qui n'ont rien d'autre à faire et ne sont capables de rien autre chose. L'un d'eux écrit des ouvrages aussi savants que confus sur la nécessité des associations occultes, un autre fait le compte rendu de ses livres et les œuvres d'éloges, mais personne ne les lit. » (*Schafkopf*, p. 13, cité par Godeke, p. 67.)

7. *Joseph von Wurmband kaiserl. abyssinischen Exministers jetzigen Notarii caesarei publici in der Reichstadt Boppingen politisches Glaubensbekenntnis mit Hinsicht auf die französische Revolution u. deren Folgen*. Frft. u. Leip. 1792.

dérés comme des phénomènes naturels et l'on n'a pas coutume de discuter sur le fait de savoir si un phénomène naturel a le droit d'exister ou non. Il est et cela suffit. En vertu des lois de la nature la Révolution Française était inévitable. Ceux qui prétendent le contraire agissent dans un intérêt personnel comme Schirach qui dénature les faits pour flatter les puissants et obtenir une augmentation de traitement. Au surplus que reproche-t-on aux Français ? D'avoir secoué le joug de l'autorité absolue exercée par leur roi ? Mais les droits des princes sur leurs sujets reposent uniquement sur la croyance, l'autorité et l'ancienneté de possession ¹, et seul un esprit faible peut tenir la personne du souverain pour inviolable et sacrée ². Les souverains reçoivent en fief et uniquement du choix libre et par délégation de tout le peuple leur droit de commander. Personne ne peut être obligé contre sa volonté, sinon par la violence, de se mettre sous les ordres ou sous la protection d'un autre. Donc, un seul homme ne pouvant faire violence à des milliers d'autres, un seul homme doit obéir à la volonté de milliers d'autres et, même si ces milliers d'hommes sont d'accord pour se laisser gouverner par un seul, l'effet de cet accord doit cesser sitôt que la masse reprend les droits qu'elle avait délégués. Si l'accord repose sur une confiance absolue dans les qualités, les vertus et les capacités du maître choisi, le contrat cesse d'être efficient sitôt que cette confiance disparaît ³. « Je ne sais pas comment on peut entreprendre de prouver à un homme qu'il a le devoir naturel et inné d'obéir à un autre homme de chair et d'os, s'il ne veut ou ne peut le croire ou qu'il ne trouve pas d'intérêt à le croire. La raison ne le lui dit pas. La religion lui dit qu'il doit obéir à l'autorité mais sans lui désigner cette autorité ou nommer ceux qui ont le droit de l'instituer puisque nous n'avons plus de régime théocratique. Nos souverains exercent des droits qu'on ne peut expliquer par le droit naturel mais qui, tout au contraire, sont en opposition avec lui, que personne ne peut leur transmettre, qu'ils n'ont pas de naissance et qui ne peuvent leur venir par héritage ⁴. »

On reproche encore aux Français leurs violences contre les nobles et le clergé, les désordres de la rue, les mœurs de leurs représentants. Mais, si les nobles et les ecclésiastiques sont persécutés et décimés, cela était nécessaire parce que les idées que ces classes privilégiées apportaient dans la société et en général leur existence et leur influence sont inconciliables avec les principes sur lesquels repose la nouvelle constitution de l'Etat français. Personne ne peut approuver les désordres et les violences causés par la Révolution, mais ils sont insignifiants en comparaison des dévastations que d'autres

1. *Schafskopf*, 123. — 2. *Ibid.*, 128. — 3. *Schaf.*, 126-127 ; *Wurmbrand*, 116-117, 119. — 4. *Wurm.*, 31 sq.

peuples ont souffertes par la faute des grands, sans révolution, par la guerre et l'oppression. Parce qu'une populace déchainée a pendu avec une foule de coquins quelques honnêtes gens qui lui paraissaient suspects, on fait du bruit comme si personne en France n'était sûr de sa vie. Les reproches faits au caractère des représentants élus par le peuple ont aussi peu de poids pour les témoins impartiaux, car leur conduite privée n'a presque rien à voir avec leur action politique et ce qui seul importe c'est l'œuvre qu'ils ont créée. Or cette œuvre est excellente et la nouvelle constitution politique de la France repose sur des principes qui portent la marque de la raison la plus pure et la plus saine. Au lieu de maudire et de dénigrer la Révolution Française on ferait mieux de tirer profit de l'avertissement qu'elle donne aux souverains de l'Europe. Le peuple devient plus intelligent tous les jours et de moins en moins disposé à se laisser conduire aveuglément tandis que les souverains réclament de plus en plus une obéissance passive. Il n'est pas possible que cet état de choses subsiste longtemps et, sans être prophète, on peut prédire que tous les Etats européens sont exposés à une révolution ¹.

A la place des droits naturels du peuple s'est établi le pouvoir arbitraire des grands en tout ce qui touche la propriété, la vie et jusqu'aux croyances, même en Angleterre. Cet état de choses ne peut que provoquer un mécontentement général qui ne provient pas de la Révolution Française ou d'écrivains hardis ou imprudents, mais qui a éclaté d'abord en France. Cette révolution menace tous les Etats de l'Europe et ses violences ne peuvent être évitées que si les souverains renoncent à leurs désirs de conquêtes, se rapprochent du peuple, donnent les mêmes droits à toutes les classes, se considèrent et agissent comme mandataires de la nation, accordent la liberté de parler et d'écrire, délibèrent avec des représentants de toutes les classes librement choisis par elles, en un mot s'inspirent de la Déclaration des Droits de l'Homme et des idées de Payne et prennent pour modèle les constitutions française et américaine qui reposent sur la liberté, l'égalité et la soumission aux lois. ²

Il y avait un certain courage à soutenir de telles idées à une époque de réaction violente de l'opinion publique contre les principes révolutionnaires et, comme Knigge avait été aussi agressif contre les défenseurs de l'ancien régime qu'indulgent pour les promoteurs du nouveau, il était naturel que *Schafskopf* et *Wurmbrand* fussent considérés comme des écrits dangereux. Il reçut le 2 juillet 1792 du Conseil de Gouvernement administrant l'Electorat de Brunswick-Luneburg et les duchés de Brême et de Wörden pour le roi de Grande-Bretagne, et dont il relevait comme grand bailli de Brême, un blâme

1. *Wurm.*, 137-138.

2. *Schaf.*, 34, 35, 36, 120, 123 ; *Wurm.*, 72, 123, 138, 140, 171, 172.

pour la publication de *Wurmbrand*. Il lui était reproché d'avoir attaqué dans cet écrit l'ordre social, la paix publique, la constitution et la religion et d'avoir excusé et prêché la révolte ; il lui était interdit de publier dorénavant quoi que ce fût, sous son nom ou anonymement, avant de l'avoir soumis à la censure, sous peine des poursuites édictées par l'édit de 1731¹. Il obéit, mais désormais sa réputation était faite. Quand le général Freytag occupa Brême au commencement de 1795, Knigge fut appelé d'urgence à Stade au mois de mars et y fut retenu sous un faux prétexte jusqu'au 16 avril, parce que le général, qui ne cessait depuis trois ans d'accuser le ministère anglais d'être trop indulgent pour les « prédicateurs de révolte »², avait tenu à l'éloigner de la ville, et les *Nouvelles de Brême* annoncèrent même qu'il avait été arrêté à Stade pour cause de correspondances suspectes. La nouvelle était fautive, mais, à peine rentré à Brême le 16 avril, Knigge recevait de Freytag l'ordre de ne causer aucun trouble par ses écrits ou ses discours sous peine d'expulsion immédiate.

La conduite de ses supérieurs et de Freytag à son égard le mit hors de lui et, par une inconséquence qui ne saurait étonner de la part de cet homme emporté, il s'efforça de justifier leurs soupçons. Il se promit que ce qui venait de lui arriver n'arriverait plus à un honnête homme. Il pensa qu'il était temps de mettre fin à de tels abus et il se décida à laisser de côté tout ménagement et toute prudence, quand il devrait y perdre sa place³. Il écrivit un appel aux adversaires de la tyrannie qui parut à la fin de 1795 sous le titre de : « Manifeste d'une association non pas secrète mais très publique des Vrais Amis de la Vérité, de l'Honnêteté et de l'Ordre Public, adressé à leurs contemporains »⁴. Il se défendait d'approuver la Révolution Française car « ce n'est pas la pure et sainte raison qui cherche ici à triompher et les hommes auxquels les yeux sont ouverts non par les vraies lumières mais par le désespoir sont les moins capables d'établir un ordre désirable des choses ». Mais il protestait contre les mesures de rigueur : suppression de la liberté de pensée et de parole, censure, espionnage, par lesquelles les gouvernements allemands voulaient réprimer les velléités de révolte des peuples. Pour mettre un terme à un tel régime, qui devait fatalement amener une révolution aussi sanglante qu'en France, il fallait que tous les amis résolus de la vérité, de l'honnêteté et de l'ordre public se réunissent. Le manifeste annonçait que cette Association existait déjà et avait dans vingt-quatre villes des cercles correspondant entre eux et s'efforçant de « répandre des vérités

importantes, mais incapables de porter le trouble dans les cerveaux mal organisés. »

La police viennoise, soupçonnant Knigge d'être l'auteur de cette brochure, lui écrivit à la fin de décembre 1795, sous le nom de Blumauer, une lettre demandant des détails sur l'organisation de cette Société⁵. Knigge tomba dans le piège et répondit à l'adresse indiquée par le prétendu Blumauer une longue lettre où il exposait son plan⁶. Les déceptions éprouvées n'avaient pas abattu son ardeur, il voulait par une guerre d'escarmouches épuiser « la bande des apôtres de la sottise et des valets des tyrans » et fonder une ligue publique des amis résolus de la vérité. Il connaissait des revues, comme le *Génie du temps*, les *Archives de l'époque* et de ses goûts, les *Annales de l'humanité souffrante*, qui inséreraient les plaintes des opprimés. Il savait qu'un libraire juif très éclairé, Michaelis, nommé libraire de la Cour par le duc de Mecklembourg-Strelitz, avait obtenu de son souverain la dispense de toute censure et allait publier une revue, *Les Fugitifs*, où il accueillerait également les griefs contre l'oppression et le mensonge, en tenant secret les noms des envoyeurs. Il avait les noms de centaines d'hommes prêts à adhérer à la Société et s'engageait à faire des recrues à Hambourg, Brême, Hanovre, Celle, Brunswick, Hildesheim, Francfort, Cassel, Berlin, Leipzig et même dans les duchés saxons où se trouveraient d'excellents sujets ; mais il craignait que Weishaupt, dont il connaissait le caractère despotique et sournois, ne voulût entrer dans la combinaison. Il comptait sur Blumauer pour faire de la propagande en Autriche, en Bavière, en Souabe et en Franconie⁷. Le pseudo-Blumauer écrivit à Knigge, le 10 février 1796⁸, pour obtenir de lui la liste de ceux qu'il croyait prêts à entrer dans la Société. Le 14 avril, Knigge répondait qu'un de ses amis était en train de faire des recrues dans les contrées du Rhin et du Mein et qu'il avait lui-même l'intention de faire en juin et juillet une tournée de recrutement à Brunswick, Halberstadt, Gotha, Erfurt, Iéna, Weimar, Leipzig et Halle, de sorte que l'organisation pût être définitive pour le 1^{er} octobre. Le voyage ne put avoir lieu, car trois semaines plus tard la mort venaient mettre fin aux projets de l'infatigable Knigge.

1. Klenke, 82.

2. Auguste Fournier : *Knigge und Blumauer. Neue freie Presse*, n° 13712, 26 octobre 1903. — Blumauer, d'abord membre de l'Ordre des Jésuites, était rentré dans le monde après la suppression de celui-ci. Il devint plus tard libraire et éditait la *Wiener Zeitung* qui donnait des comptes rendus des œuvres littéraires parues en Autriche et défendait les idées philosophiques. Blumauer avait été membre de la Vraie Concorde de Vienne et avait fait partie de l'Ordre des Illuminés. (Keil, *Wiener Freunde*, 6, 8, et Abaß, IV, 131.)

3. Knigge à Blumauer, 21 janvier 1796. — 4. Klenke, 82.

1. Klenke, 195 sq. — 2. *Ibid.*, 197. — 3. Knigge à Blumauer, 21 janv. 1796.
4. *Manifest einer nicht geheimen sondern sehr öffentlichen Verbindung echter Freunde der Wahrheit Rechtschaffenheit u. bürgerlichen Ordnung an ihre Zeitgenossen.*



La légende de l'illuminisme révolutionnaire fut d'abord propagée par le *Journal de Vienne* (Wiener Zeitschrift). Son rédacteur Léopold Aloys Hoffmann, docteur en philosophie, ancien professeur de langue et de littérature allemandes aux Universités de Pest et de Vienne avait été d'abord un zélé Franc-Maçon et s'était manifesté comme un ardent partisan des « Lumières ». Reçu en 1783 dans la Loge « La Bienfaisance » que venait de fonder le baron de Gemmingen dont il était alors secrétaire, il avait été de 1786 à 1787 membre de la Loge « La Générosité » à Pest, avait fait partie de 1787 à 1788 de la Loge de Vienne l'« Espérance Couronnée » et figuré sur la liste des Illuminés viennois sous le nom de Sulpicius¹. Ses *Remarques* sur le discours de Sonnenfels : « De la tolérance due aux Juifs » (1781), ses *Nouvelles hebdomadaires pour et sur les prédicateurs de Vienne* (1782-1784), sa leçon d'ouverture à l'Université de Pest l'avaient signalé à l'attention des libéraux. Mais bientôt il avait cru s'apercevoir que l'esprit de la Franc-Maçonnerie était dénaturé par l'influence qu'exerçait sur elle l'illuminisme et, avec une duplicité qui faisait peu d'honneur à son caractère, il avait, dans deux brochures anonymes : « Lettre d'un brave homme à un brave homme sur la Franc-Maçonnerie à Vienne » (1786) et « Dix-huit paragraphes sur le catholicisme, le jésuitisme et les Ordres secrets, mémoire dédié aux souverains allemands » (1787), attaqué la Société à laquelle il appartenait encore². La révolution qui bouleversait la France lui avait paru une confirmation de sa façon de voir et, comme il venait de quitter sa chaire à l'Université de Vienne, il avait profité de ses loisirs pour fonder au commencement de 1792 une revue dont l'objectif était de combattre la Franc-Maçonnerie Illuminée. Dès le premier numéro, un article adressé « A tous les souverains de l'Europe » annonçait que les principes de l'Ordre des Illuminés s'étaient répandus partout et que « les hommes d'Etat et les écrivains les plus considérables étaient les membres secrets d'une secte dont le but évident était de renverser toutes les monarchies de la terre³. »

1. Déclaration de Hoffmann : Préface de *Aktenmaessige Darstellung*, etc. — 2. Aßb, IV, 330-331.

3. Si Hoffmann eut le douteux honneur de répandre cette légende, il n'en était pas l'inventeur. Le *Journal politique de Hambourg* édité par Schirach avait dénoncé déjà dans ses numéros de août, septembre et octobre 1790, les prétendues intrigues des émissaires des Loges de Paris au sein des Loges allemandes et accusé les Illuminés. Il racontait qu'un club de forme maçonnique appelé Propaganda, composé de personnes de différentes nations et dirigé par le Grand Maître, le duc d'Orléans, s'assemblait une fois par semaine à Paris. La Propaganda avait divisé l'Europe en colonies auxquelles elle avait donné les noms révolutionnaires de Pique, Lanterne, Bonnet (rouge), etc. Elle avait des représentants dans chacune de ces colonies. Il en existait une en Saxe. A Gotha fonctionnait une presse

Hoffmann trouva bientôt en Zimmermann un collaborateur zélé. Le médecin de Hanovre était comme Hoffmann un humanitaire repent. Il avait, dans son *Traité de la Solitude* et dans son *Essai sur la fierté nationale*, combattu pour la liberté de la presse, contre le despotisme et l'aristocratie, et proclamé que « l'écrivain doit être libre comme l'oiseau dans l'air. » La Révolution l'avait fait changer d'avis. Il estimait maintenant qu'il n'était ni bon, ni raisonnable de parler de liberté à une époque où tout le monde était ivre de liberté et où les esprits étaient si profondément troublés. « Depuis que la liberté de la presse avait dégénéré en licence impudente, elle était devenue une cause de trouble pour la paix et l'ordre publics⁴. » Dans le trente et unième chapitre de ses *Fragments sur Frédéric le Grand*, il avait avancé que quelques membres fanatiques de la petite chapelle des partisans des Lumières à Berlin ne répugneraient peut-être pas à couper le cou à certaines personnes de Berlin et à planter leurs têtes sur des piques à la porte de leur chapelle⁵. Ces accusations gratuites avaient été reproduites par l'ex-Jésuite Statler, qui en avait conclu que les Berlinoises, y compris Nicolai, avaient fomenté et encouragé la Révolution Française⁶. Avec plus de précision encore, Zimmermann, dans ses *Entretiens avec Frédéric le Grand*, avait prétendu que les Illuminés alliés aux « Eclaireurs » berlinois voulaient détruire la religion chrétienne et les trônes. Hoffmann avait vu en lui un compagnon d'armes tout désigné et l'avait invité en 1791 à collaborer à la revue qu'il projetait de fonder⁷.

Zimmermann accepta avec d'autant plus d'empressement qu'il avait des griefs personnels contre un des chefs de l'illuminisme. Knigge avait en effet persiflé dans une brochure très spirituelle⁸ les *Entretiens avec Frédéric le Grand*, où Zimmermann était avec une naïve inconscience sa vanité démesurée et se vantait en particulier d'avoir admirablement soigné le roi, qui n'en était pas moins mort presque entre ses mains. La blessure faite à son amour-propre avait exaspéré Zimmermann et les deux adversaires habitant alors la même ville, les comérages les avaient fort excités l'un contre l'autre. Informé de cette inimitié, Kotzebue osa publier en été 1790, sous le nom de Knigge, un pamphlet intitulé « Bährdt au front d'airain ou

clandestine qui imprimait en caractères allemands un périodique séditionnel intitulé le *Journal de l'humanité*. Ces feuilles étaient répandues de nuit dans toutes les rues et sur les grands chemins. La maison appartenait à Duport, Illuminatus, pauvre maître d'école qui s'était associé avec Meyer, rédacteur à la *Gazette de Strasbourg*, Illuminatus ; Meyer avait été pendant quelque temps recteur de l'institution de Salzmann, également Illuminatus. (Robison, *Preuves de Conspiration*, II, 188.)

1. Klenke, p. 276. — 2. *Frag. ueber Friedr.*, III, 281.

3. Nicolai, *Reise in Deutschland*, X, 1795, Préface. — 4. Tissot : *Vie de Zimmermann*.

5. *Ueber Friedrich Wilhelm den Liebreichen u. meine Unterredung mit ihm*, von I. H. Meywerk Chur-Hannoverschen Hosenmacher, Hambourg, 1788.

l'Union Allemande contre Zimmermann » où, sous couleur de défendre le malheureux docteur, il le ridiculisait sans pitié. Zimmermann, rendu enragé par cette dernière attaque, trouva, grâce à l'offre de Hoffmann, le moyen de satisfaire sa rancune tout en sauvant la société¹. Il adressa en février 1792 à l'empereur Léopold II, qu'Hoffmann disait être le protecteur de sa revue, un mémoire sur les dangers que l'Illuminisme faisait courir au monde et reçut en retour une tabatière enrichie de diamants².

Fort d'une approbation venant de si haut et doucement chatouillé dans sa vanité, Zimmermann publia dans les numéros 6 et 7 du *Journal de Vienne* (1792), deux articles : « Adolphe baron de Knigge représenté comme apôtre de la Révolution et démocrate, par le chevalier de Zimmermann, conseiller aulique à Hanovre » et « Profession de foi politique de l'ancien ministre de l'Empereur d'Abyssinie ou baron de Knigge », où, s'appuyant sur des citations tirées des *Papiers de M. de la Crétinière* et de l'*Histoire des Lumières en Abyssinie*, il montrait clair comme le jour que Knigge était le plus dangereux des révolutionnaires, qu'il prêchait la révolte d'une façon perfide et cherchait à provoquer des émeutes populaires. Zimmermann ajoutait³ que tous les antres des démocrates allemands résonnaient de l'écho des principes de Knigge et que Knigge lui-même était l'écho du rêveur américain Payne et de toute la propagande des « Eclairés » allemands. Hoffmann, à son tour, représentait Knigge comme un des fondateurs de l'Union Allemande⁴. Le *Magasin d'art et de littérature* venait à la rescousse dans un article intitulé : « Nouvelles sur la Révolution Française⁵ », où l'on pouvait lire : « le baron de Knigge, qui a joué autrefois un rôle si connu parmi les Illuminés, a surtout cherché, dans tous ses romans et petits pamphlets, à représenter les Cours et les princes sous un jour odieux. »

Dans son deuxième numéro de l'année 1793 le *Journal de Vienne* publia un article où les Illuminés étaient directement visés et nommés. Cet article, intitulé « Eclaircissements importants sur une cause encore peu connue de la Révolution Française », admettait que la situation misérable des classes populaires en France, les monstrueuses exactions dont elles étaient victimes, le désordre des finances, le joug écrasant d'un gouvernement absolu, le pouvoir despotique des ministres et de la noblesse d'une part et de l'autre les fausses « Lumières » et le mépris public où étaient

1. Gœdeke 164.

2. Tissot : *Vie de Zimmermann*. — Cette marque de faveur fit grand bruit et les gens bien informés racontèrent que l'empereur voulait décider les souverains à former une ligue contre les Illuminés. (Gervinus, V, 352.)

3. *Wien. Zeitschrift*, II, 318. — 4. *Wien. Zeitschrift*, I, 160.

5. *Magazin der Kunst und Literatur*, mai 1793, 129 sq. Cette revue viennoise avait pour rédacteur l'ex-jésuite Hofstaetter et pour collaborateur l'ex-jésuite Haschka.

tombées la religion et la morale, avaient pu disposer le peuple à la révolte ; mais il estimait que ces causes n'auraient pas été suffisantes pour amener l'explosion si un ressort fort secret et ignoré jusqu'à ce jour, c'est-à-dire l'intervention des Illuminés allemands, n'était venu donner à la machine l'impulsion nécessaire pour la mettre en mouvement. « Ce ne sont pas les Français, disaient les Eclaircissements, qui ont conçu le grand projet de changer la face du monde, cet honneur revient aux Allemands. Les Français ont celui d'en avoir commencé l'exécution et de l'avoir poursuivie jusqu'à ses dernières conséquences, qui, l'histoire est là pour le prouver, ont été, conformément au génie de ce peuple, la guillotine, l'intrigue, l'assassinat, l'incendie et l'anthropophagie.... D'où vient que l'éternel refrain jacobin de la liberté et de l'égalité universelles, de la suppression des rois et des princes qui ne sont que des tyrans, de l'oppression du clergé, des mesures nécessaires pour anéantir la religion chrétienne et établir une religion philosophique, refrain qui rappelle à tout le monde les déclarations de Mauvillon, Illuminé notoire, touchant le christianisme, celles de Knigge et de Campe touchant la religion de l'Etat, d'où vient que tout cela concorde avec ce qu'on trouve dans les Ecrits Originaux des Illuminés, s'il n'y a pas eu d'alliance entre les deux sectes ? D'où vient que le Jacobinisme a partout, et jusque dans les contrées les plus éloignées, des partisans et comment s'expliquer que ceux-ci, aussi loin que peuvent remonter les recherches, ont eu quelque rapport avec l'Illuminisme ? » Cet article fut reproduit intégralement avec quelques additions dans le numéro de mai 1793 du *Magasin d'art et de littérature*¹.

Le *Journal de Vienne* cessa de paraître² au milieu de 1793, mais plusieurs brochures parues l'année suivante vinrent continuer sa campagne. Le

1. Dans un mémoire remis le 4 juillet 1793 à l'empereur François II par Hoffmann, celui-ci affirmait que les Illuminés avaient outrageusement dupé Joseph II. Les membres de l'Ordre à Vienne lui avaient promis de faire réussir le troc bavarois par l'influence de leurs frères de Bavière, pourvu qu'il les tolérât en Autriche. Mais, quand ils avaient voulu tenir leur promesse, Frédéric II, mis en éveil, avait pris des mesures de défense. Son ministre Herzberg s'était fait affilier à l'Ordre, en était devenu un des chefs et avait mis toute la Société au service de la politique prussienne, de sorte que la Ligue des Princes, qui s'était opposée aux projets de Joseph II, avait été l'œuvre des Illuminés et des Francs-Maçons. Le Mémoire ajoutait que les Francs-Maçons, pour se venger du mépris que l'Empereur leur avait témoigné dans son ordonnance du 16 décembre 1785, avaient suscité la guerre turque, les troubles en Hongrie, la cabale qui voulait donner la régence en France au duc d'Orléans, mis en scène l'affaire du Collier et inspiré les pamphlets calomnieux écrits contre Marie-Antoinette afin d'atteindre Joseph II à travers sa sœur. (Le texte de ce mémoire, conservé aux Archives de la Maison d'Autriche, est reproduit intégralement par S. Brunner : *Die Mysterien der Aufklärung in Oesterreich*, 1869, p. 516-522.)

2. A la suite d'une coalition des libraires et surtout des commissionnaires en librairie, à ce qu'assure Koester dans ses *Religions Begebenheiten*.

Sultan Pierre l'ineffable et ses vizirs, répondant au Wurmbrand¹ de Knigge, montrait les résultats funestes de l'Illumination en Abyssinie. Par bonheur l'émissaire des Illuminés, Wurmbrand (ou le baron de Knigge), était contrecarré dans ses plans révolutionnaires par un émissaire des Jésuites qui parvenait à dessiller les yeux de l'empereur et à faire embarquer pour l'Europe Wurmbrand et ses partisans. L'attaque la plus énergique fut menée par deux factums anonymes : *Sort final de l'Ordre des Francs-Maçons, discours de clôture prononcé par le Frère X ancien orateur de la Loge de X le jour de sa dissolution et Discours sur l'Ordre des Illuminés prononcé dans une Loge de Francs-Maçons en décembre 1793*².

Il est faux, disaient les deux prétendus orateurs, que l'Ordre soit éteint, car l'esprit de l'époque est le pur Illuminisme³. Les poursuites ont été inefficaces, les Illuminés recrutent maintenant par correspondance et en communiquant les cahiers contre un revers⁴. Ils ont dissous les basses classes, mais maintenu les classes supérieures composées de membres éprouvés⁵. Ils ont seulement supprimé les cérémonies, et l'on sait, par des gens qui se sont fait recevoir depuis peu dans l'Ordre pour en découvrir les secrets, que les Illuminés ont reçu de leurs Supérieurs l'autorisation de jurer en cas de besoin que l'Ordre a cessé d'exister⁶. On a proposé récemment au Reichstag à Ratisbonne d'interdire toutes les sociétés secrètes, mais l'assemblée, influencée très probablement par les Illuminés, a prononcé seulement la dissolution des associations d'étudiants et reconnu ainsi tacitement celle des Illuminés⁷. Il suffit de lire les *Écrits Originaux*, le *Supplément à ces Écrits* et les *Derniers Travaux de Spartacus et de Philon* pour voir que l'Illuminisme a voulu anéantir la religion et l'Etat et qu'il s'est introduit dans la Franc-Maçonnerie afin de la dominer et de la faire servir à ses desseins⁸, et pour comprendre comment un Weishaupt, un

Knigge, un Nicolai, un Campe, un Orléans, un Siéyès, un Pétion, un Condorcet, un Payne, un Priestley ont pu mettre tout à l'envers en Europe¹. On connaît leurs émissaires : « Beaucoup d'entre nos Frères savent comment Knigge, se donnant des airs de prophète, allait sans bruit de ville en ville, de Loge en Loge, d'un Frère à l'autre, et, avec l'art de persuader qui lui est propre, vantait la nouvelle sagesse comme la fin de toute science et de toute recherche et comme satisfaisant complètement le cœur et l'esprit. C'est surtout grâce à lui que, par ce qu'on appelait l'Alliance Eclectique, qui avait pour mot d'ordre Egalité et Liberté, l'Illuminisme s'est répandu sur la Franc-Maçonnerie². » Et que dire de Bode ? « Jugez vous-mêmes de l'importance des services que pouvait rendre un homme qui, depuis des années, avait une foule de relations dans la Maçonnerie et avait joué un rôle important dans la plupart des Convents, qui savait avec l'importance d'un Juif s'imposer aux grands qu'il méprisait pourtant au fond du cœur, qui, malgré son physique lourd et disgracieux, possédait l'art de s'insinuer auprès des femmes et de les captiver en faisant avec elles du sentiment et du bel esprit et avait assez d'impudence pour cacher, sous les dehors d'une bonhomie et d'une franchise de Bas Allemand poussées souvent jusqu'à la grossièreté, un cœur plein des ruses les plus scélérates et qui était enfin un fanatique du naturalisme comme il n'y en a pas eu deux dans le monde³. » Bode a recruté Nicolai⁴ qui obtint dans l'Ordre les grades de Mage et de Roi où s'incarnent le Spinozisme et le Jacobinisme⁵ et probablement aussi Biester et Gedike. Par Nicolai les Illuminés ont mis dans leurs intérêts tous les journalistes partisans des « Lumières », aussi trouve-t-on des attaques perfides contre la Bible et les souverains dans la *Deutsche Allgemeine Bibliothek*, la *Jenaische u. oberdeutsche Allgemeine Literaturzeitung*, la *Gotthaische Zeitung*, la *Erfurter Zeitung*, la *Berliner Monatsschrift*, le *Braunschweigisches Journal*, le *Schleswigisches Journal*, le *Deutscher Zuschauer*, les brochures de Weckhlin, les romans de Knigge, les écrits de Bahrdt, Schulz, Riem. La réclame que se font mutuellement ces journaux et ces auteurs est une preuve de leur entente⁶.

Quant aux preuves de l'activité des Illuminés, elles abondent. L'Union Allemande est un de leurs plans qui aurait réussi s'ils n'avaient pas mis à la tête de l'entreprise un imposteur aussi connu que Bahrdt. La campagne menée il y a quelques années par Nicolai, Biester et compagnie contre le cryptocatholicisme et le jésuitisme était destinée à venger les Illuminés des poursuites que les Jésuites leur avaient suscitées en Bavière et elle permettait en même temps d'accuser de superstition catholique tous ceux qui en

1. Sultan Peter der unaussprechliche u. seine Veziere oder politisches A. B. C. Buechlein zum Gebrauch der Könighinder von Habessinien, 1794; Reliq. Begeh., 1794, p. 709.

2. Endliches Schicksal des Freimaurerordens in einer Schlussrede gesprochen von Br. X vormals Redner der Loge zu X am Tage ihrer Auflösung. — Eine Rede ueber den Illuminaten Orden gehalten in einer Freimaurerloge in Der. 1793, Regensburg. — Grollmann, Directeur du gouvernement et du consistoire à Giessen (Hesse-Darmstadt), accusé d'être l'auteur de ce dernier pamphlet, nia le fait par une déclaration insérée dans le n° 3 de l'*Eudaemonia*, 1795. — D'abord Eques à Cancro Rubro dans la Stricte Observance, puis Gratianus en Illuminisme, Grollmann avait été en 1784 d'introduire secrètement le Système Illuminé dans la Loge de Giessen dont il était Maître en chaire. Il devint ensuite un des plus ardents adversaires de l'Illuminisme et contribua de tout son pouvoir, ainsi qu'on le verra plus loin, à répandre le bruit que l'Ordre existait encore. Schroeder prétend, dans une lettre adressée à Knigge le 14 novembre 1794, que *Eine Rede ueber den Illuminaten Orden* est de Gochhausen, auteur de la *Weltbuergerrepublik* (Klenke, 184.)

3. Rede. — 4. Rede, Endl. Schick. — 5. Endl. Schick. — 6. Rede. — 7. Endl. Schick. — 8. Ibid.

1. Rede. — 2. Endl. Schick. — 3. Ibid. — 4. Ibid.

religion n'étaient pas « Illuminés », en littérature ne pensaient ou n'écrivaient pas comme la ligue philosophique, en Maçonnerie s'étaient, comme les Templiers, les Rose-Croix et les Philalèthes, opposés à l'invasion des Illuminés. Convaincus d'être assez forts pour se passer dorénavant de la Franc-Maçonnerie, les Illuminés ont déclaré qu'elle était tout entière l'œuvre des Jésuites. L'inventeur de cette fable fut Bode qui la communiqua à l'auteur de *Vollendeter Aufschluss des Jesuitismus* par l'intermédiaire de Leuchsenring, la fit reproduire dans les articles de la *Monatsschrift* sur les Rose-Croix, les Templiers et les Philalèthes et donna à Bonneville les matériaux de son livre qu'il traduisit ensuite¹.

Les preuves des relations étroites existant entre l'Ordre des Illuminés et les révolutionnaires français ne sont pas moins nombreuses. Les Illuminés ont propagé leurs principes en France et c'est leur propagande qui a amené le 14 juillet et toute la rébellion². En revanche les Français, ainsi que l'avoue Dumouriez dans ses *Mémoires*, dépensent 30 millions de livres par an pour les clubs de l'étranger³. Lamétherie dit dans son Introduction au *Journal de Physique* de Rozier (1790) : « Tout annonce de grandes révolutions dans les opinions religieuses... Déjà chacun juge sur ce point d'après sa façon de voir. L'Allemagne renferme dans son sein une secte importante qui est encore connue sous le nom d'Illuminés. On compte déjà, dit-on, quelques princes au nombre des adhérents de ces nouvelles doctrines. Tous ces dogmes se propagent en secret, comme c'est toujours le cas pour les opinions nouvelles, et l'on y rattache d'autres idées secondaires⁴. » Les Illuminés ont livré Mayence à Custine⁵. Les vingt fondateurs du Club mayençais, qui sont en relations étroites avec le Club Jacobin de Strasbourg, sont tous des Illuminés⁶; les traitres de Mayence : Eichenmaier, Bohmer, Foerster, Wedekind, Dorsch, Blau, Metternich, Hoffmann, Stamm, sont des membres de l'Ordre ainsi

que les Clubistes de Spire et de Worms¹; Petersen (Bélisaire), Hutten (Virgile), Koehler (Zeno Tarsensis), le chanoine Schweichard (Cyrillus Alexandrinus) et son frère (Maximilian Fredo), Jansen (Lucius Apuleius) et bien d'autres². Tous les Illuminés ne sont pas des Jacobins, mais les plus modérés sont des Feuillants qui tiennent la Constitution de 1791 pour parfaite. Les Jacobins allemands sont ceux qui relèvent la tête à chaque victoire des Français et veulent empêcher de naître un esprit national allemand. Dès 1751 Albrecht de Haller avait prédit les horreurs de la Révolution Française. Il faut prendre des mesures pour empêcher qu'elles ne se produisent aussi en Allemagne. Tous nos princes sont environnés d'Illuminés qui ont changé leur nom véritable en ceux d'« Éclaireurs » et de philosophes. Si les princes veulent sauver l'ordre social, il faut qu'ils se montrent moins tolérants envers les journalistes Illuminés, les impies et les prêchiers de révolte³.

Un ouvrage anonyme, paru en 1794 et intitulé *Histoire critique des grades Illuminés*⁴, remontant aux sources, analysait les Grades de Prêtre et de Régent et les divers écrits apologetiques de Weishaupt. L'auteur, fort hostile aux Illuminés bien qu'affectant un ton modéré, démontrait que les principes de l'Ordre n'étaient pas aussi innocents que l'avait prétendu son fondateur et il ajoutait⁵ : « M. Weishaupt assure qu'il a interrompu ses travaux quelque regret qu'il en témoigne. Il assure qu'il a complètement renoncé à continuer l'Ordre et il tient même l'exécution de son plan pour impraticable, du moment qu'il a été découvert. Depuis son Supplément publié en 1787 il n'a plus rien écrit sur ce sujet. Je ne veux pas décider si l'a continué ses opérations en secret, non plus il est vrai sous la même forme, ou si, lors de la fondation de l'Union Allemande, dont le D^r Bahrdt était le principal

1. Les rapports étroits existant entre les 20 fondateurs du Club mayençais, tous Illuminés, et le Club Jacobin de Strasbourg étaient déjà affirmés par l'article cité plus haut et paru dans le n° de mai 1793 du *Magasin d'art et de littérature* de Vienne.

2. *End. Schick*. — Dorsch est le seul Clubiste mayençais qui ait figuré, à notre connaissance, sur les listes de l'Ordre des Illuminés où il s'appelait Ptolemæus Lathurus. Professeur de logique et de métaphysique à Mayence, il avait eu à se plaindre de ses supérieurs ecclésiastiques et avait émigré à Strasbourg. Nommé grand vicaire de l'évêque et professeur au séminaire, il avait été membre du club strasbourgeois Les Amis de la Constitution et était retourné à la suite de Custine à Mayence (Wenck, II, 46, 83) où il présida le club révolutionnaire. Il fut ensuite commissaire du gouvernement à Aix-la-Chapelle et sous-préfet à Clèves. Le 20 décembre 1794, à l'occasion de l'ouverture du Temple de la Raison à Aix-la-Chapelle, il avait vanté dans le discours inaugural les avantages du gouvernement républicain (D^r Pauls : *Feiertschrift zum 225 Stiftingsfeste der Johannisloge zur Beständigkeit u. Eintracht im O. Aachen*). Engel affirme (p. 420) que Dietrich, maire de Strasbourg, fit partie de l'Ordre des Illuminés où il s'appelait Omarius, mais ne donne pas de références. La chose n'est pas impossible puisque Dorsch séjourna à Strasbourg après son affiliation. — Les Clubistes de Spire et de Worms cités par *End. Schick*, figurent bien sur les listes de l'Ordre avec les noms de guerre que donne le factum.

3. *Rede*. — 4. *Kritische Geschichte der Illuminatengrade*. — 5. p. 80 sq.

1. *End. Schick*. — Nicolas Bonneville, libraire et publiciste à Paris, traducteur et auteur de nombreux écrits sur la Franc-Maçonnerie. Il avait fait paraître en 1788 : *Les Jésuites chassés de la Maçonnerie et leur poignard brisé par les Maçons*, où, à l'aide d'interprétations aussi aventureuses que celles employées par Bode, il prétendait démontrer comme lui que les Jésuites étaient les inventeurs des Hauts Grades. Les remarques dont Bode accompagna la traduction de ce livre (*Die Jesuiten vertrieben aus der Freimaurei und ihr Dolch zerbrochen durch die Freimaurei*, Leipzig, 1788) prouvent qu'il n'était pas toujours du même avis que Bonneville, bien que défendant la même thèse. (R. Taute, 123.)

2. *Endl. Schick*. — 3. *Ibid.*; Dumouriez : *Mémoires écrits par lui-même*, Paris, an III.

4. De Lamétherie disait même : « La cause et les armes de la France furent puissamment secondées en Allemagne par une secte de Philosophes appelés Illuminés. »

5. *Endl. Schick*. — Custine : *Mémoires sur les Guerres de la République*, I, 46-47 : il y raconte qu'il n'avait osé entrer à Mayence, dont la prise lui paraissait difficile, que sur l'invitation d'une partie des habitants.

6. *Rede*.

auteur, il n'était pas dans la coulisse. En tous cas, s'il n'y a pas participé, d'autres Illuminés le firent, ainsi qu'il ressort des aveux de Bahrdt dans le *Journal de ma Prison*. Ce qui est certain, c'est que non seulement les principes des Illuminés, en ce qui concerne la religion et l'Etat, ont continué à être répandus dans d'innombrables écrits et compte-rendus, sont encore proclamés de nos jours à toute occasion, sans qu'on en nomme la source, ignorée il est vrai de beaucoup de personnes, se propagent dans tout le public des lecteurs allemands et pénètrent jusque dans les classes inférieures de la bourgeoisie et chez les paysans, mais encore que les Illuminés isolés, spontanément ou sur l'ordre de leurs Supérieurs Inconnus, s'introduisent dans d'autres sociétés secrètes et y continuent leur propagande contre la religion et les gouvernements monarchiques, ainsi que l'ont prouvé les « Eclaircissements importants », publiés par la *Revue de Vienne*. »

La même année paraissait un pamphlet intitulé : *Sur les Eclectiques et les Illuminés. Défense du défunt empereur Léopold contre les calomnies du prétendu correspondant viennois du Journal du Schleswig* ¹. Sous prétexte de répondre à un article du *Journal de Schleswig* où était racontée la fable d'ailleurs ridicule d'assassins envoyés autrefois à Weimar pour expier Weishaupt fugitif, l'auteur de la brochure faisait un éloge hyperbolique du *Magasin d'art et de littérature* et lâchait des bordées d'injures contre les Illuminés et les Jacobins leurs élèves. Les *Fliegende Blätter* de janvier ² et le *Magazin der Kunst und Literatur* de juillet 1794 ³ racontaient que l'Illuminé Leuchsenring, enrôleur de Nicolai, avait reçu à Berlin le consilium abundi en qualité de révolutionnaire et qu'il était actuellement secrétaire à Paris d'un des comités de la Convention Nationale.

Le gouvernement bavarois avait adopté la thèse de Hoffmann et de ses disciples. Dans une liste des Illuminés de marque remise par le ministre comte Vieregg au comte Lehrbach, ambassadeur impérial à Munich, et envoyée par celui-ci à Vienne, à côté des noms d'anciens membres de l'Ordre comme Weishaupt, le duc de Weimar, le duc de Gotha, Dalberg, Kolowrat, Pallfy, Stadion, Sonnenfels, Kobenzel, Mauvillon, Spittler, Meiners, Feder, Blumauer, Retzer, se trouvaient ceux de Campe, du prince Henri de Prusse, de Gedike, Biester, Wieland pour l'Allemagne, du duc d'Orléans, de Necker, La Fayette, Barnave, Brissot, La Rochefoucauld, Mirabeau, Payne, Fauchet pour la France ⁴. De son côté le prince de Neu-

wied, exclu du gouvernement de la principauté, exposait dans un appel adressé au Reichstag en février 1794 que les Illuminés avaient la majorité dans la deuxième chambre du Tribunal Impérial de Wetzlar par les conseillers Dittfurth, Schmidt, Riedesel, Fahrenberg, membres de l'Ordre, que ces juges, devant lesquels avait été porté son procès, avaient été influencés par les Illuminés de la Loge « Les Trois Paons » de Neuwied à laquelle son père avait accordé sa protection et par son ancienne femme liée avec des Illuminés comme le pasteur Vinz, le major Kræber et Schwartz, précepteur d'un des fils du plaignant.

En 1795 Hoffmann reparut en scène avec ses *Avertissements extrêmement importants, donnés en temps opportun, sur quelques-unes des affaires les plus graves de notre époque* ¹, où il accusait non seulement les Illuminés et les Berlinoïses, mais surtout les protestants à la suite de leur chef Luther et particulièrement les Universités protestantes, de prêcher et de fomenter la sédition et l'émeute. Cet excès de zèle menaçait d'altérer la légende en diminuant l'importance de l'influence Illuminée sur le mouvement révolutionnaire. Les *Fragments pour servir à la biographie du conseiller intime Bode* ² vinrent remettre les choses à leur place. Reprenant la thèse primitive, ils faisaient remarquer ³ que l'attachement aveugle que les Français avaient toujours eu pour leur roi forçait d'admettre que l'idée républicaine avait dû leur venir du dehors. L'influence des doctrines Illuminées sur la Révolution Française ressortait des événements actuels : meurtre du roi, oppression des princes, des nobles et des propriétaires terriens, interdiction de la religion chrétienne, suppression des prêtres, tout habitant du pays, même le plus misérable, déclaré souverain, tentative d'établir cette constitution politique chez toutes les nations. Or ces principes étaient inconnus en France avant 1788 et les Illuminés les exposaient dans leurs grades supérieurs dès 1782. Weishaupt avait, il est vrai, emprunté quelques idées aux écrivains français dont il recommandait les œuvres à ses disciples les plus avancés, mais le système était son œuvre propre. En effet, si l'on trouvait avant la Révolution chez les écrivains français des attaques contre le christianisme et le gouvernement, on ne découvrait nulle part qu'ils eussent osé souhaiter et encore moins conseiller la suppression du christianisme, du clergé et de la noblesse, et, comme on ne connaissait pas de source commune où auraient pu puiser les Français

1. *Ueber Eclectiker u. Illuminaten zur Vertheidigung des vereinigten Kaisers Léopold gegen die Calumnien des angeblichen Wiener Correspondenten in Schleswigsche m. Journal, Gernianien*, 1794.

2. p. 15, cité par *Relig. Begeh.*, 1794, 5^e livraison. — 3. *Unerwartete Aufschlüsse ueber Theilnehmer an der französischen Revolution*, p. 62 sq. — 4. *Die Mythen der Aufklärung in Oesterreich 1770-1800* de S. Brunner, Mainz, 1869, p. 35.

1. *Hochst wichtige Erinnerungen zur rechten Zeit ueber einige der allerernsthaftesten Angelegenheiten dieser Zeitalter*.

2. *Fragments zur Biographie des verstorbenen Geheimen Rathes Bode in Weimar. Mit zuverlaessigen Urkunden. Rom. Auf Kosten der Propaganda*, 1795. — 3. *Fragment IV*.

et les Allemands, il fallait bien admettre qu'un Allemand avait eu le doux honneur d'inventer ce splendide système.

Une revue contre-révolutionnaire l'*Eudamonia*¹, qui parut à Vienne à partir de 1795, se plaça sur le même terrain. Son premier numéro racontait d'après les *Mémoires* posthumes de Custine comment les Illuminés de Spire, Worms et Mayence, dont les principaux étaient désignés par leur nom, l'avaient encouragé à envahir l'Allemagne, entreprise à laquelle il ne pensait même pas, et lui avaient livré Mayence. Dans les numéros 2, 3, 4 de l'année 1796 se trouvaient de nouvelles preuves de l'existence de l'Ordre des Illuminés et de leur alliance avec les Jacobins français. Il y était soutenu, entre autres choses, que l'Ordre ayant d'abord été une association d'étudiants, les Illuminés avaient cherché après leur dissolution à faire des recrues dans les Universités, particulièrement à Marbourg et à Jéna et à transformer en Pépinières les associations d'étudiants connues sous le nom d'Amicistes, Unitistes, Frères Noirs, Constantistes, menaçant dans des lettres anonymes ceux qui s'opposaient à leur propagande d'Aqua Tofana ou Aqua Lauracerasi, ainsi qu'il était arrivé à un professeur d'Iéna². Enfin le numéro 5 contenait un article où Grollmann, répondant aux attaques de Rebmann et du docteur Grueneisen, qui l'accusaient d'être l'auteur du *Sort Final de l'Ordre des Francs-Maçons*, les traitait de Novices Illuminés lancés contre lui par leurs Supérieurs toujours actifs.

Ces affirmations trouvaient un écho en France. Une brochure contre-révolutionnaire, le *Cri de la Raison et de la Politique*³, s'écriait : « Quel appui qu'une nation aussi impie et aussi immorale pour cette secte qui, sous le nom d'Illuminés, infecte secrètement les Cours et les principales villes de l'Allemagne. Secte digne d'exécution et d'horreur, qui par l'oubli de tous les principes et l'assemblage de tous les forfaits travaille sans relâche par ses agents et ses prosélytes à renverser les autels, à saper les trônes, à corrompre la morale et à bouleverser l'ordre social. Secte venimeuse, son souffle tue, son Aqua Tofana corrompt tous les germes de la vie du corps et de l'âme. Si par toutes les voies possibles l'Allemagne ne se hâte d'écraser ce monstre, si elle ne réunit pas tous ses efforts pour ramener en France la religion que le Jacobinisme y a détruite, ces Illuminés d'Allemagne, dont les Jacobins ne sont qu'une émanation, oseront incessamment se montrer à découvert. »

La même année Hoffmann revenait à la saine tradition. Dans un ouvrage

intitulé : *Exposé documentaire de l'Union Allemande*⁴, après avoir publié dans la première partie des documents d'ailleurs fort intéressants sur la Société de Bahrdt, il s'efforçait d'établir dans la seconde, en s'appuyant sur des passages des *Ecrits Originaux*, que l'Union Allemande avait été fondée par les Illuminés quand ils avaient été obligés après 1786-87 de dissimuler leur existence. D'un côté, pour affaiblir leurs ennemis, ils avaient inventé le péril jésuitique, catholique, mystique et rose-croix, de l'autre ils s'étaient dissimulés derrière Bahrdt. L'émissaire qui, au dire de Bahrdt lui-même, l'avait engagé en 1785 à fonder une Loge était Knigge. Bien plus, les fragments d'une lettre écrite par un Rose-Croix anonyme prouvaient que les Supérieurs Inconnus rosi-crociens étaient passés aux Illuminés et leur obéissaient aveuglément. Reprenant la démonstration des *Fragmentes sur Bode*, il établissait à son tour la ressemblance frappante existant entre les doctrines mises en pratique par les Jacobins et celles des Illuminés telles qu'elles étaient exposées dans les *Ecrits Originaux* et les cahiers des Grades et, poursuivant le parallèle, il découvrait la même similitude jusque dans les caractères extérieurs, c'est-à-dire le choix des couleurs, les signes de reconnaissance, la division en Connus et Inconnus, l'espionnage, la façon de dissimuler sous des apparences innocentes les intentions les plus détestables et jusqu'au cérémonial avec lequel on devait demander la parole dans les assemblées.

Le *Magasin d'art et de littérature*, dans son numéro de février 1796, dénonçait le « Manifeste d'une association non secrète », rédigé par Knigge, comme une nouvelle manifestation de l'esprit révolutionnaire⁵, et Hoffmann publiait à la même époque : *Les deux sœurs, P. et W. ou nouvelle découverte du Système franc-maçonnique et révolutionnaire*, où il accusait la Franc-Maçonnerie d'avoir été la cause du mouvement révolutionnaire⁶. Tissot, dans sa *Vie de Zimmermann* (Zurich, 1797), affirmait⁷ que les principes des Illuminés étaient révolutionnaires, qu'il y avait eu des rapports entre eux et les Jacobins et que la revue berlinoise de Gedike et Biester était à leur service.

Cette fois la matière était épuisée. Un dernier pamphlet contre Knigge⁸, se bornait à citer le *Discours sur l'Ordre des Illuminés*, le *Magasin*

1. *Actenmaessige Darstellung der Deutschen Union und ihrer Verbindung mit dem Illuminaten-Freimaurer- und Rosenkreuzer-Orden. Ein noethiger Anhang zu den hochwichtigen Erinnerungen zur rechten Zeit*, Wien, 1796.

2. Lettre du pseudo-Bismarck à Knigge. Klenke, 83.

3. *Die zwei Westwebern P. und W. oder neu entdeckte Freymaurer- und Revolutions system*. Cf. Hdb., d. F. M., 1900. Article Hoffmann. — 4. p. 139-145.

5. *Freyherrn von Knigge Welt- und Menschenkenntnis. Ein Pendant zu dem Buche Umgang mit Menschen*, 1796.

1. *Eudamonia oder Deutsches Volksheft. Ein Journal fuer Freunde von Wahrheit und Recht*. Son rédacteur était Grollmann.

2. *Eudamonia*, II, 241 sq ; IV, 370 sq ; 352 sq. — Hoffmann réédita cette accusation dans ses *Erinnerungen*, II, 351 note. — 3. 1795, p. 31.

sin d'art et de Littérature, le *Sort Final*, les *Avertissements* d'Hoffmann. Un ouvrage anonyme paru en 1799¹, pour établir l'identité parfaite des principes Illuminés et des principes jacobins, rééditait les déductions ordinaires sur le Grade de Roi, l'origine Illuminée de la campagne des Berlinoises contre le cryptocatholicisme, les révélations de Dumouriez et de Custine. La seule contribution personnelle de l'auteur était l'affirmation que les Illuminés, comme les moines, avaient aussi leurs nonnes et, s'il n'osait affirmer que la Roland, la Pastoret et la Staël eussent fait partie de la confrérie, il était sûr au moins que Théroigne de Méricourt et la femme Labrousse avaient été des Illuminées.



S'il était évident pour les auteurs et les lecteurs des écrits analysés ci-dessus qu'il y avait entre les principes politiques et sociaux de l'Illuminisme et la Révolution Française, c'est-à-dire le régime jacobin, une relation de cause à effet, la démonstration ne pouvait être complète que si l'on découvrait par quelle voie les disciples de Weishaupt avaient fait passer au delà du Rhin leurs doctrines scélérates et poussé la France à les appliquer sans retard. Les documents imprimés, si largement mis à contribution par les adversaires de l'Illuminisme, ne fournissaient rien dont on pût tirer parti. Que la Loge Théodore eût écrit au mois d'août 1784 à celle des Amis Réunis de Paris pour la remercier de la bonne réception faite à Falgera², ou que Costanzo eût chargé Cosandey de traduire en français les Grades Illuminés³, ce n'étaient là que des indices insuffisants. Il fallait trouver un émissaire qui eût été prêcher en France la bonne parole Illuminée. On en trouva trois.

Le premier se présenta de lui-même et avec la meilleure grâce du monde. Banni de France à la suite de l'affaire du Collier et réfugié à Londres, Cagliostro avait imaginé de se poser en victime de l'arbitraire. Il avait fait imprimer et traduire en plusieurs langues une « Lettre ouverte au Peuple Français » datée du 20 juin 1786, qui contenait de vives attaques contre le ministre Breteuil, l'institution des lettres de cachet, et dépeignait avec les

plus noires couleurs la vie des prisonniers à la Bastille. Ce factum, rédigé par un partisan des idées libérales, probablement d'Espréménil⁴, était écrit, comme devait l'avouer Cagliostro plus tard, « avec une franchise peut-être un peu républicaine ». Son succès fut très grand et le gain produit par la vente des exemplaires fut considérable. Mais Cagliostro eut à se repentir plus tard de s'être mêlé aux jeux de la politique. Le Saint Office, qui l'avait fait arrêter à Rome en décembre 1789 et le soumettait depuis avril 1790 à une sévère instruction, allait lui demander compte de son attitude révolutionnaire. La situation de l'infortuné charlatan était déjà fort mauvaise, car, prévenu de magie et de nécromancie, affilié à la Franc-Maçonnerie, délits que les bulles pontificales punissaient de mort, il avait à défendre sa tête. Il chercha à se faire pardonner son incursion imprudente sur le domaine politique par de prétendues révélations sur ces Illuminés dont on parlait tant. Il raconta⁵ qu'ayant rencontré, pendant le séjour qu'il avait fait à Francfort en arrivant de Mitau, deux chefs ou archivistes des Illuminés, il avait été conduit par eux, sous prétexte de prendre le café, dans une maison de campagne à une lieue de la ville. Il était descendu avec ses compagnons dans une grotte artificielle, puis dans un caveau souterrain. Au milieu du caveau se trouvait une table sur laquelle était placé un coffre ouvert. Les Illuminés avaient tiré de ce coffre un manuscrit ressemblant à un livre de messe et commençant par les mots : « Nous, Grands Maîtres des Templiers » suivis de la formule épouvantable d'un serment où l'on jurait de supprimer tous les despotes. Cette formule écrite avec du sang était signée de douze noms, celui de Cagliostro en tête. Notre homme avait appris ainsi, à son grand étonnement, qu'il était sans le savoir un des douze Grands Maîtres des Illuminés. Il lui avait été donné connaissance du contenu du livre écrit en français et il avait pu se convaincre que le coup que cette secte avait décidé de porter était d'abord dirigé contre la France. L'Italie et surtout Rome devaient ensuite avoir leur tour. Enfin on l'avait mis au courant des revenus des conjurés qui étaient immenses : sommes considérables déposées dans les banques d'Amsterdam, Rotterdam, Londres, Gènes et Venise, cotisations annuelles de 180.000 Francs-Maçons taxés à 5 louis d'or par tête et de 20.000 Loges situées tant en Europe qu'en Amérique et dont chacune envoyait à la Saint-Jean 25 louis d'or au trésor central. Cet argent servait à entretenir les chefs, les affidés que les Illuminés avaient dans toutes les Cours, les flotilles de l'Ordre et à récompenser ceux qui avaient fait quelque chose d'import-

1. *Ueber den Illuminatenorden*, s. 1. — 2. *Apol. d. Ill.* Déposition de Costanzo, p. 234.

3. *Grosse Absichten*, 1-5. — Weishaupt avait fait traduire l'Illuminatus Minor en français et avait envoyé la traduction à Aix-la-Chapelle pour essayer de faire des recrues en Lorraine et dans les Pays-Bas (Spart. à Cat. deux lettres non datées, G. H. A. IV, 135, 186). Mais Knigge n'avait pas voulu qu'on entreprenne rien en France pour le moment et avait déclaré qu'il ne s'occuperait des projets de propagande en Alsace et en Lorraine que lorsqu'il serait débarrassé des affaires dont il était accablé (Rapport de Philon, juillet 1789. N. O. S. 195). Rien n'indique que les Illuminés aient à un moment quelconque essayé de recruter dans les provinces frontalières de France.

4. Il a été reproduit pour la première fois in-extenso dans le Cagliostro de Henri d'Alméida, 1904.

5. Cf. Vie de Joseph Balsamo, connu sous le nom de Cagliostro, extraite de la procédure instruite contre lui à Rome en 1790. Ontofo, 1791.

tant contre les despotes. Cagliostro avait reçu pour sa part 600 louis d'or avec promesse d'autres subsides et il était revenu à Francfort où il s'était séparé de ses nouveaux amis, devant le lendemain partir pour Strasbourg. On avait trouvé dans les scellés une croix sur laquelle étaient les trois lettres L. P. D. et il convint qu'elles signifiaient : Lilia Pedibus Destruere¹.

Ces déclarations furent consignées avec un sérieux imperturbable par les enquêteurs et elles leur parurent si graves qu'ils y revinrent à plusieurs reprises et inopinément, sans que jamais Cagliostro variât dans ses dires. Ils les enregistrèrent donc ainsi que ses révélations sur l'organisation de la Franc-Maçonnerie, qui n'étaient pas moins fantaisistes, car Cagliostro y distinguait deux sectes principales : la Stricte Observance à laquelle appartenaient les Illuminés, pratiquant l'incrédulité, se servant de moyens magiques et, sous prétexte de venger la mort du Grand Maître des Templiers, ayant pour but d'écarter la religion catholique ainsi que les monarchies, et la Haute Observance qui prétendait étudier les secrets de la nature et travailler à l'art hermétique, particulièrement à la pierre philosophale, mais en réalité agissait contre les constitutions en vigueur et la paix publique. Le rapporteur du Saint Office concluait : « Il résulte de beaucoup de dénégations spontanées, de dépositions de témoins et d'autres notices que l'on conserve dans nos archives que, parmi ces assemblées formées sous l'apparence de s'occuper d'études sublimes, la plupart cherchent à secouer le joug de la religion et à détruire les monarchies. Peut-être en dernière analyse est-ce là le but de toutes². »

L'autorité pontificale fit imprimer en 1791 les procès-verbaux des interrogatoires de Cagliostro. L'édition italienne³ fut traduite la même année en allemand pour l'édification du public et une analyse de l'ouvrage, parue sous le titre de : *Jésuites, Francs-Maçons, Cagliostro et les Illuminés*⁴, se chargea de répandre ces révélations surprenantes. L'auteur rappelait en outre la « Lettre au peuple français » et affirmait, par une interprétation abusive de certains passages, que Cagliostro y avait prédit, dès 1786, que la Révolution éclaterait bientôt en France, que la Bastille serait démolie et ferait place à

une promenade publique, que les lettres de cachet seraient abolies et les Etats Généraux convoqués⁵. Il ajoutait tout aussi gratuitement que l'illustre charlatan enseignait à ceux de ses partisans qui venaient de France lui rendre visite à Londres qu'ils devaient faire tous leurs efforts pour amener la nation française à secouer le joug du pouvoir royal et venger l'insulte faite à leur chef, comme les Templiers avaient vengé la mort de leur Grand Maître.

La fable eut un moment un tel succès que Bode crut devoir écrire une brochure anonyme : *Cagliostro était-il chef des Illuminés?*⁶ où il établissait une distinction entre les Illuminés bavaïrois ou Illuminati et les vrais Illuminés mystiques et affirmait que Cagliostro n'avait jamais eu rien à faire avec les premiers. Pourtant, le premier moment d'enthousiasme passé, il fallut bien convenir que l'hypothèse qui faisait de Cagliostro un émissaire des Illuminés et le véritable auteur de la Révolution Française avait quelques points faibles. D'abord le récit de Cagliostro présentait des lacunes inquiétantes, car il avait négligé de donner des détails sur la façon dont il avait mené sa propagande en France; ensuite il trahissait une ignorance vraiment trop patente de l'état de la Franc-Maçonnerie allemande; il ignorait les rationalistes et les « Eclairés »; enfin, si crédules que fussent les gens qui tremblaient au nom d'Illuminés, ils ne pouvaient se dissimuler que la déposition de l'ancien Grand Cophte suait le mensonge⁷. Il fallait trouver mieux et l'on trouva. La mission secrète qui conduisit Mirabeau à Berlin en

1. Cagliostro, ou plutôt l'auteur de la Lettre, disait seulement : « Quelqu'un me demandait si je retournerais en France, dans le cas où les défenses qui nous écartent seraient levées. Assurément ai-je répondu, pourvu que la Bastille soit devenue une place publique », et plus loin « oui, je vous l'annonce, il régnera sur vous un prince qui mettra sa gloire à l'abolition des lettres de cachet, à la convocation des Etats Généraux. Il sentira que l'abus du pouvoir est destructif à la longue du pouvoir même. Il ne se contentera pas d'être le premier de ses ministres, il voudra être le premier des Français. » (Almérés, *Cagliostro*, 282-283.) La convocation des Etats Généraux, suivie de la prise de la Bastille et du serment du Jeu de Paume, prêtait, après coup, à ces paroles une signification que n'avait jamais songé à leur donner l'auteur de la Lettre.

2. La lettre où Bode parle de cette brochure est du 12 mai 1790 (Engel, 424). Si la date est exacte, il faut admettre que les prétendus aveux de Cagliostro furent connus avant la publication officielle de ses interrogatoires.

3. Il est curieux de constater que le dernier historien des Illuminés ne serait pas désigné d'ajouter foi au récit de Cagliostro. M. Engel fait remarquer (493), qu'en 1780 vivait dans le château de Gross-Korben, non loin de Francfort, le baron Pierre de Leonhardt, un Illuminisme frère Anacharsis, qui s'occupait d'alchimie et de sciences occultes à telles enseignes qu'on conserve dans ce château un lingot d'or que le baron aurait fabriqué en une nuit avec Schropfer. Or le parc du château contient encore aujourd'hui un temple champêtre abritant une table de pierre, et une tradition orale présente ce temple comme l'endroit où Cagliostro fut initié par les chefs de l'Ordre des Illuminés. Comme, d'autre part, le baron était très lié avec Knigge, avait été recruté par lui et prit son parti quand il se brouilla avec Weishaupt, M. Engel en conclut, avec un peu de témérité semble-t-il, que, très vraisemblablement, les deux mandataires de l'Ordre qui cherchèrent à recruter Cagliostro s'appelaient Knigge et Leonhardt.

1. On sait que cette légende a été utilisée par A. Dumas dans son *Joseph Balsamo*. Il faut noter à ce propos que les lettres L. P. D., que Dumas traduit comme la *Vie de Joseph Balsamo*, sont bien d'origine maçonnique, mais elles doivent être placées dans un autre ordre (L. D. P.) et signifient simplement Liberté De Passage, par allusion à la légende sur laquelle est construit le grade de Chevalier d'Orient ou Chevalier de l'Epée dont elles constituent un des symboles.

2. Cadet-Gassicourt, *Tombeau de J. Molay*, p. 55.

3. *Compendio della vita e delle gesti di Giuseppe Balsamo che si è stratto dal processo contro di lui formato in Roma l'anno 1790 et che si può servire di scorta per conoscere l'indole della setta dei libri muratori.*

4. *Jesuiten Freimaurer Cagliostro u. Illuminaten: Relig. Beg.*, 1791, 404-405.

1786, un voyage que fit Bode à Paris en 1788 vinrent fournir les chaînons qui manquaient encore.

Mirabeau s'était rendu à Berlin¹ où il fit trois séjours successifs, d'abord du 19 janvier au 22 mai 1786, puis de juillet 1786 à janvier 1787, enfin de mai 1787 à septembre, dans le dessein de se distinguer comme agent officieux du cabinet de Versailles et d'obtenir un poste dans la diplomatie. Vergennes désirait être renseigné sur les changements que la mort de Frédéric II allait amener dans l'Etat prussien et Calonne, qui faisait les frais de la mission, espérait que son agent parviendrait à négocier un emprunt. Mirabeau, de son côté, voulait étudier sur place les rouages de la monarchie prussienne et acquérir une compétence qui lui permit d'obtenir le poste de ministre plénipotentiaire à Hambourg, Munich ou Weimar. Revenu en France, Mirabeau avait publié en 1788 à Londres un fort volume intitulé *la Monarchie Prussienne*, où il consignait le résultat de ses observations. En 1789, il avait, pour gagner quelque argent, fait imprimer sous le titre d'*Histoire secrète de la Cour de Berlin* les lettres confidentielles qu'il avait adressées à Vergennes par l'intermédiaire de Talleyrand. Le premier de ces deux ouvrages témoignait d'un sérieux effort pour se rendre compte des méthodes gouvernementales prussiennes et dresser le tableau de l'état politique, social et intellectuel de la Prusse; le deuxième montrait son auteur préoccupé surtout de renseigner exactement son gouvernement et très attiré par les questions financières. Mais Mirabeau ayant joué aux débuts de la Révolution le rôle important que l'on sait, les gens qui s'ingéniaient à découvrir les traces et les fautes du grand complot Illuminé se mirent à éplucher ces deux livres, dont le second avait été traduit en allemand et avait fait scandale, et ils y trouvèrent des particularités fort suspectes.

Mirabeau avait fréquenté pendant son séjour à Berlin les cercles rationalistes et pris Nicolai, l'Illuminé berlinois, pour guide et conseiller. Il était « l'ami si vanté des journalistes de Berlin » qui lui avaient fait connaître les doctrines des Illuminés². Il avait vu les choses d'Allemagne à travers les lunettes de l'*Allgemeine Deutsche Bibliothek* et de la *Berliner Monatschrift*, ces organes de l'Ordre. Il avait parlé avec considération de Bahrut, ce complice des Illuminés³. Il faisait l'éloge des Illuminés de Bavière « ces hommes

éclairés, vertueux, zélés pour le bien de l'humanité. » Il les louait d'avoir lutté contre les Jésuites et leur reprochait seulement d'avoir manqué de prudence dans l'exécution de « leur beau, noble et grand projet », ce qui avait révélé leur existence « aux appuis du bigotisme et de la superstition qui aussitôt armèrent le bras du gouvernement. » Il trouvait que les *Ecrits Originaux* étaient « la meilleure apologie que l'on puisse imaginer et des vues de cette association et des moyens qu'elle prenait pour y arriver » et il déclarait que « les procédés du gouvernement de Munich dans toute cette affaire avaient été scandaleux et tyranniques⁴. » Enfin il avait été l'ami de Mauvillon, cet Illuminé⁵ notoire qui écrivait, le 13 mai 1791 : « Que Dieu garde la Révolution Française... Je sais des particularités qui me convainquent qu'avant dix ans la flamme révolutionnaire brillera dans toute l'Allemagne. Chers Frères, conservons avec soin notre association fraternelle, elle pourra rendre de grands services à la bonne cause⁶. » Plus de doute, Mauvillon avait initié Mirabeau au plan secret des Illuminés; par lui leurs doctrines avaient été répandues dans la Franc-Maçonnerie française⁷ et Mirabeau, dont le nom se trouvait sur toutes les listes de l'Ordre, avait à son tour recruté le duc d'Orléans, Philippe Egalité⁸. Il est vrai que Mirabeau avait dit beaucoup de mal des Illuminés, mais par ce mot il entendait les Rose-Croix, et cette confusion était intentionnelle. Si un article du *Journal de Schleswig*, attribué à Philon-Knigge, prétendait que « Mirabeau a fait une description

Le fiscal de l'Empire porta ses plaintes et l'on n'eut pas honte, à la fin du XVIII^e siècle, non seulement de faire condamner le livre de M. Bahrut (sic), mais d'obliger M. le Comte de Linange-Westerburg à renvoyer son surintendant ecclésiastique et les ouailles de ce district à chasser leur ministre dont elles étaient très satisfaites. Bahrut réfugié à Halle reçut l'interdiction de donner des leçons de théologie par les intrigues des autres professeurs jaloux de son affluence d'auditeurs. Qui aurait cru que dans une Université où fleurissaient Semler, savant théologien (et socinien); Eberhart, philosophe éclairé (et socinien), M. Bahrut pût être reçu autrement que comme un martyr de la liberté de penser? (*Monarchie Prussienne*, V, p. 34 sq.) Mirabeau passait très rapidement sur les erreurs de conduite de Bahrut.

1. *Mon. Pruss.*, V, 96-102.

2. Il attribua d'ailleurs aux Illuminés des plans de réforme dont ils n'avaient jamais eu l'idée, tels que « de faire abolir l'esclavage des paysans, l'asservissement des hommes à la glèbe, les droits de mainmorte, les corvées sous la condition d'un équivalent équitable, tous les corps de métiers, toutes les maîtrises, toutes les gênes imposées à l'industrie et au commerce par les douanes, les accises, les taxes de quelque dénomination qu'elles soient, de tout tenter pour soulager le peuple. »

3. *Wiener Zeitschrift*, n° 1, 1792; *Freiherrn v. Knigge Welt- u. Menschenkenntnis*; *Hochst wichtige Erinnerung*, II. — Cette citation de Mauvillon avait été tronquée dans les deux premiers écrits de façon à faire croire que Mauvillon voulait consacrer l'Illuminisme pour aider au triomphe de la Révolution en Allemagne. Mauvillon avait écrit : « Elle pourra rendre de grands services à la Révolution en Allemagne, mais par trop loin dans l'autre sens », c'est-à-dire qu'il comptait sur la Franc-Maçonnerie pour opposer une digue aux excès qui pourraient accompagner le bouleversement social qu'il prévoyait. — 4. Hoffmann; *Dmt. Union*, 165. — 5. *Eine Rede ueber d. Ill. Ord.*

1. Cf. H. Welschinger : *La Mission secrète de Mirabeau*, 1900.

2. *Endt. Schick*; Tissot, *Vie de Zimmermann*, p. 145.

3. Il faut reconnaître que Mirabeau parlait de Bahrut et de ses ouvrages avec une complaisance exagérée. « Il avait composé et publié une traduction des livres du Nouveau Testament que les théologiens qualifièrent de travestissement de la Bible. Tous les connaisseurs et même ses adversaires avouent qu'à plusieurs égards cet ouvrage est un chef-d'œuvre de sens, de raison, de saine critique, joints à la plus profonde connaissance de la langue hébraïque et des antiquités du christianisme, mais il y traduit à son gré les passages contraires à ses opinions. Les théologiens donneront l'alarme au camp des orthodoxes.

épouvantable de l'Ordre des Illuminés », c'était là une erreur feinte et une ruse pour détourner les soupçons¹. De même l'*Essai sur la secte des Illuminés*, s'il était vraiment, comme on le supposait, de Mirabeau, était un artifice pour détourner l'attention du public sur de prétendus Illuminés, c'est-à-dire les Rose-Croix², et pouvoir traiter d'obscurantistes les adversaires des idées nouvelles³.

Le voyage de Bode à Paris fut interprété avec tout autant de pénétration. La raison réelle de ce voyage avait été le deuxième Convent organisé par les Philalèthes. Le Système des Philalèthes ou Ordre Divin, né vers 1773 au sein de la Loge les Amis Réunis et qui se composait de neuf grades particuliers (Elu, Chevalier Ecossais, Chevalier d'Orient, Chevalier Rose-Croix, Chevalier du Temple, Philosophe Inconnu, Philosophe Sublime, Initié, Philalèthe ou Maître à tous grades), prenait officiellement pour but d'étudier les origines et les mystères de la Franc-Maçonnerie, mais avait des tendances mystiques très accusées. On trouve en effet dans la liste des vingt membres qui étaient revêtus en 1781 de son grade suprême les noms d'occultistes notoires comme Court de Gébelin, Dutroust d'Héricourt, le landgrave Frédéric-Louis de Hesse-Darmstadt, le baron de Gleichen, l'abbé Rozier, Rodolphe Saltzmann, Savalette de Langes, le comte Stroganoff, Tassin de l'Etang, enfin Willermoz. Le goût de ces frères pour l'alchimie et la théurgie était déjà accusé par ce nom de Philalèthes qui rappelait un adepte célèbre du xvii^e siècle⁴.

1. *Eine Rede ueber d. Ill. Ord. — a. Relig. Begeh.*, 1795, p. 493.

3. En réalité Mirabeau était fort mal renseigné sur les sociétés secrètes de l'époque. Ainsi que son ami le marquis de Luchet, dont il tenait probablement ses connaissances sur cette question, il confond ce qu'on avait reproché aux Illuminés de Bavière et ce dont on accusait les Rose-Croix de Berlin, tout puissants alors sur l'esprit du nouveau roi, et qu'il visait seuls sous le nom d'Illuminés. Ainsi il fait figurer dans le serment que les Rose-Croix exigeaient du récipiendaire la promesse de révéler au chef de l'Ordre tous les secrets surpris par lui, d'employer au besoin pour le service de la Société le fer ou le poison d'honneur *semper aquum tofanum*, d'accorder aux Supérieurs le droit de vie et de mort sur les membres de l'Ordre (*Monarch. Prus.* V, 91), ce qui prouve, au moins, que les rationalistes de Berlin, auprès desquels Mirabeau et Luchet avaient pris leurs renseignements, avaient contre les Rose-Croix, leurs ennemis, les mêmes préventions que les conservateurs catholiques de Bavière contre l'Ordre des Illuminés. Pourtant Mauvillon avait dû lui parler de l'Ordre des Illuminés, car on a trouvé dans les papiers de Mirabeau (Vermorel, *Mirabeau*, V, 144), un « Mémoire concernant une association intime à établir dans l'Ordre des Francs-Maçons pour les ramener à ses vrais principes et le faire tendre véritablement au bien de l'humanité, rédigé par le Frère M..., nommé présentement Arcétillas (pseudonyme Illuminé de Mauvillon), en 1776. » Mais Mauvillon, retenu par son serment de discrétion, n'avait probablement donné à Mirabeau que des indications générales, et l'assertion de Starck, d'après lequel (*Triumph der Philosophie im 18. Jahrhundert*, II, 350) Mirabeau aurait été reçu dans l'Ordre sous le nom de Léonidas, manque de références.

4. Cf. L. Figuier: *l'Alchimie et les Alchimistes*, 276-287. — « Les travaux de la Société des Philalèthes avaient pour objet apparent la conciliation des idées de Swedenborg qui voyait si familièrement les esprits et celles de Martinez qui ne disposait de leur puissance qu'au moyen de certaines opérations. Mais ces travaux étaient en réalité moins

Les préoccupations des Philalèthes étaient partagées par de nombreux Maçons, car depuis une vingtaine d'années l'occultisme avait fait de grands progrès au sein des Loges⁵. En 1760, le bénédictin Dom Pernety (ou Pernetti), auteur d'un *Dictionnaire Hermétique* et de *Fables égyptiennes et grecques dévoilées* où il soutenait que les allégories et les symboles de la mythologie antique avaient des rapports directs avec les sciences occultes, avait fondé à Avignon une Société appelée les « Illuminés » qui eut des colonies à Lyon et à Bordeaux. Les Illuminés d'Avignon pratiquaient un rite basé sur les visions de Swedenborg. Ce rite, modifié en 1766 par le frère Chastanier, avait été introduit dans la Loge parisienne Socrate de la Parfaite Union sous le nom d'« Illuminés Théosophes ». La Loge d'Avignon, où Pernety avait organisé en 1770 un « Rite Hermétique » qui enseignait l'art de la transmutation des métaux et la préparation de la Panacée, avait été fermée par l'autorité en 1775, mais le Système avait survécu à Paris dans la Loge Saint-Lazare et avait pénétré à Montpellier dans l'Académie des Vrais Maçons ». En 1780 le « Rite Primitif » pratiqué à Narbonne dans la Loge des Philadelphes s'occupait aussi d'hermétisme. Vers la même époque, le magnétisme importé par Mesmer avait fourni un nouvel aliment au foyer mystique et la Société fondée à Paris en 1783, l'« Ordre de l'Harmonie Universelle », édifiait sur le magnétisme animal toute une théorie occulte.

Les Philalèthes avaient tenté de donner aux études des Maçons hermétisant une direction et un programme. Un premier Convent, convoqué par les Amis Réunis et dont les séances présidées par Savalette de Langes s'étaient échelonnées du 15 février au 26 mai 1785, avait réuni 120 députés parmi lesquels se trouvaient plusieurs Maçons connus d'Allemagne, de Suisse et d'autres pays, bien que le duc Ferdinand de Brunswick, Saint-Martin et Mesmer eussent refusé l'invitation qui leur avait été envoyée. Cagliostro, prié d'exposer au Convent ses connaissances secrètes, avait promis de lui faire connaître par des actes et des faits, et d'une façon sensible, Dieu, l'homme et les créatures incorporelles qui servent d'intermédiaire entre l'homme et le créateur, mais il exigeait que le Système des Philalèthes brûlât auparavant toutes ses archives. Le Convent essaya vainement d'obtenir des conditions plus douces; Cagliostro resta intransigeant et

des études de pneumatologie que des recherches pour la découverte de quelques-uns de ces grands mystères dont se préoccupent si volontiers certaines associations plus ou moins secrètes. Le but réel des Philalèthes était, suivant M. Gence, que nous avons encore connu, la recherche du Grand Œuvre. » (*M. Matter, Saint-Martin*, 1862, p. 114.)

1. Cf. le caractère nettement hermétique du Grade de Chevalier de l'Aigle Noir ou Rose-Croix, daté de 1784, publié par G. Bori: *La Franc-Maçonnerie*, I, 203-234.

le Convent dut se priver de lumières si chèrement achetées¹. Livré à ses propres forces le Convent, dont les travaux avaient été dirigés par un comité où figuraient quatre Elus Coens, cinq Philosophes Ecossais, un Rose-Croix Philadelphi, un Rose-Croix prussien, un Rose-Croix bavarois et un Philalèthe², avait admis qu'il existait une science secrète maçonnique et la majorité des votes avait affirmé que la source de cette science devait être cherchée dans les sciences hermétiques et en partie dans la théosophie chrétienne. Il avait été aussi fait allusion discrètement mais clairement à la magie.

Le Convent n'étant pas arrivé à définir exactement en quoi consistait la science maçonnique, une commission avait été chargée d'étudier la question. Elle avait convoqué un nouveau Convent et dressé une liste de treize questions qui devaient lui être soumises. Les articles de ce programme prouvaient que les Philalèthes tenaient la théosophie, l'alchimie, la cabale, la magie divine pour des sciences véritables et considéraient les symboles, hiéroglyphes, cérémonies rituelles des différentes sociétés secrètes comme le moyen de transmettre ces connaissances secrètes et par suite leur attribuaient une valeur essentielle. La circulaire avait provoqué en Allemagne d'énergiques protestations de la part du landgrave Christian de Hesse-Darmstadt et de Dittfurth. Bode avait de son côté envoyé à la commission un mémoire, « Essai sur l'origine de la Franche-Maçonnerie », pour mettre en garde les Philalèthes contre « certaines opinions dangereuses ». c'est-à-dire pour leur signaler les intrigues jésuitiques qu'il croyait découvrir derrière toute Franche-Maçonnerie³ mystique. De Busch, un de ses frères en Illuminisme, ancien membre de la Stricte Observance sous le nom de Eques a Fontibus Eremiti⁴, officier recruteur au service de la Hollande, l'engagea fort à aller à Paris défendre en personne les conclusions de son rapport, offrant de payer les frais du voyage. Bode hésitait, mais quelques frères haut placés et la comtesse Bernstorff, dont il gérât les intérêts, le pressèrent d'accepter. Il se décida en pensant qu'il pourrait profiter de son séjour à Paris pour étudier

de près le magnétisme de Mesmer dont toute l'Europe s'entretenait en ce moment. Mais, quand Bode et de Busch arrivèrent enfin à Paris, le 24 juin 1787, le Convent, qui avait siégé du 8 mars au 26 mai, avait pris fin depuis un mois. Bode eut néanmoins l'occasion de s'entretenir avec les frères parisiens de la question qui lui tenait au cœur et il s'efforça de persuader aux Franchs-Maçons français qu'ils devaient renoncer à étudier l'alchimie, la cabale, la théosophie et la théurgie, et consacrer leur intelligence à des objets plus réalisables et plus utiles à l'humanité⁵. Ce séjour de Bode à Paris prit quelques années après dans l'esprit des adversaires de l'Illuminisme une importance énorme. Il faut avouer qu'ici leurs conjectures pouvaient avoir quelque fondement. Il est très vraisemblable en effet que Bode, qui travaillait ardemment en 1787 à sauver l'Illuminisme du naufrage et qui aimait à se donner de l'importance, entretint les Franchs-Maçons parisiens de la Société dont il voulait être le rénovateur⁶. Cette supposition est d'autant plus plausible que les Philalèthes étaient fort curieux de connaître tous les Systèmes usités dans la Franc-Maçonnerie. Que Bode ait fait à Paris de la propagande pour son Illuminisme, on peut donc l'admettre sans trop de difficulté ; mais que ses ouvertures aient été favorablement accueillies, c'est une autre affaire. Il est fort douteux en effet, comme le remarque Mounier, que les variations sur les thèmes fournis par Rousseau et Raynal et dont Weishaupt avait orné les cahiers Illuminés aient eu pour les Français l'attrait de la nouveauté. Il est également fort douteux que nos frivoles ancêtres aient trouvé quelque charme aux exercices scolaires dont les Miner-

1. Lettre de Bode à M^{me} Hess. Bibl. royale de Dresde. Engel, 410 sq.

2. « Il est difficile d'admettre, dit Reichard dans son *Autobiographie* (p. 168), que le but du fameux voyage de Bode à Paris avec Bayard (de Busch) en 1787 ait été de préparer et de provoquer la Révolution Française, car Bayard était le dernier des hommes qu'on pût employer à réaliser un tel dessein. Mais il est très possible que Bode ait voulu fonder en France, avec l'appui de la Franc-Maçonnerie, une Loge Illuminée et trouver ainsi pour son cher moi un accueil flatteur et en général se donner de l'importance. » Pourtant il faut noter que Schröder écrivait à Knigge le 27 février 1795 (Klenke, 185) : « Je connais le Journal de Bode pendant son voyage à Paris ainsi que ses écrits les plus secrets. On n'y pourrait trouver l'ombre d'une preuve à l'appui de ce dont on l'accuse. Sa marotte était de flatter partout les Jésuites et c'est là aussi ce qu'il cherchait à prouver aux Franchs-Maçons de France. » Ce qui est sûr en tous cas, c'est que Bode à la fin de son mémoire disait quelques mots des Illuminés d'Allemagne. Il rappelait les persécutions qu'ils avaient supportées. Il niait que leurs doctrines fussent criminelles et particulièrement que le suicide fût recommandé par eux et prétendait que leur Ordre admettait les trois grades bleus et négligeait les hauts grades, avant pour but principal de former le cœur des jeunes gens et de cultiver toutes les sciences, sauf la jurisprudence et la théologie (Mounier, 130). La Loge des Amis Réunis avait déjà reçu en août 1782 la visite du comte Kolowrat (Numenius) (G. Bord, I, 351) et en 1784 celle de Falgera (Atys) (*Appl. d. III*, 234), mais le premier s'occupait surtout de sciences occultes et ne connaissait, au moment où il se rendit à Paris, que le Noviciat et la Grade Minerval (Rapport de Philon, N.O.S., I, 200); le second n'avait pas dans l'Ordre un rang élevé.

3. Cf. dans Thory, *Acta Latomorum*, les documents sur cette négociation qui met en pleine lumière la crédulité des Maçons assemblés par les Philalèthes.

4. *Enseignements secrets de Martin de Panquilly*. Préface, p. 211.

5. Mounier, qui avait eu sous les yeux ce mémoire manuscrit, le résume ainsi : Bode soutenait que la Franc-Maçonnerie était d'origine anglaise et une invention des Jésuites. D'Angleterre la Franc-Maçonnerie avait été apportée par le roi Jacques II et ses Irlandais à Saint-Germain, où avait été inventé le grade de Saint-André d'Ecosse avec les emblèmes relatifs à la destruction du pouvoir des Stuarts et à leurs espérances. De Saint-Germain, la Franc-Maçonnerie s'était répandue dans toute la France, en Allemagne et en Italie. Bode ajoutait que dans certaines Loges de Rose-Croix on recommandait d'employer l'Aqua Tofana contre les persécuteurs de la vérité. (Mounier : *De l'Influence attribuée aux Philosophes, aux Franchs-Maçons et aux Illuminés sur la Révolution de France*. Tubingen, 1801 ; p. 142-143 ; 163).

6. Starck, *Triumph der Philosophie*, II, 276.

vaux allemands s'acquiesçaient avec une conscience toute germanique et auxquels Bode attachait tant d'importance¹. Enfin, si même, à cette époque, la Franc-Maçonnerie française avait des tendances révolutionnaires, ce qui est loin d'être prouvé, les adversaires de la royauté absolue, qu'ils procédassent de Montesquieu ou de Rousseau, avaient, sur les réformes politiques et sociales nécessaires, des idées arrêtées, et la netteté de leur programme devait leur faire paraître bien naïves les doctrines de Weishaupt sur l'âge d'or et la rénovation de l'homme et de la société². Ce qui est certain en tous cas, c'est que Bode revint en Allemagne assez mécontent des Maçons de Paris, soit qu'il les eût trouvés trop enclins au mysticisme, soit que son Système eût été méprisé³.

Naturellement les inventeurs de la légende Illuminée ne s'arrêtèrent pas à ces considérations. Il leur suffisait de découvrir que Bode s'était rendu à Paris deux ans avant la prise de la Bastille pour savoir ce qu'il y était allé faire. Quand bien même le voyage de Bode et de Busch aurait été motivé par des raisons étrangères à la politique, il suffisait, pensaient-ils, de connaître la rage de prosélytisme des Illuminés pour être sûr qu'ils avaient prêché leur doctrine, et d'autre part on ne pouvait douter qu'elle eût été

accueillie avec faveur par les Francs-Maçons français, mécontents de ce qu'on leur avait enseigné jusqu'alors, toujours à la recherche de la Lumière, très animés contre leur gouvernement, prompts à l'enthousiasme et chez lesquels la philosophie de Voltaire avait répandu cet athéisme théorique qui avait infecté toutes les classes de la société. Bode avait donc converti à l'Illuminisme le Grand Maître d'Orléans, Fauchet, Bertoli, Bonneville, Bailly, Condorcet, La Fayette, Lameth, J.-J. Mounier, Clermont-Tonnerre, Lally-Tolendal⁴, etc. Comme la Loge des Amis Réunis collectionnait tout ce qu'on pouvait découvrir sur les autres Systèmes maçonniques et que celle du Contrat Social, sur la porte de laquelle le duc d'Orléans avait fait écrire : « Chacun apporte ici son rayon de lumière », était animée du même esprit, l'Illuminisme avait trouvé bon accueil. Les principes antireligieux et égalitaires avaient fait grande impression sur les membres du « Cercle Social » (*sic*) : La Fayette, d'Espréménil, Condorcette (*sic*), Mirabeau, Fauchet (*sic*)⁵.

Il n'avait pas fallu longtemps pour que le Club du Contrat Social s'imprégnât d'Illuminisme ainsi que toutes les Loges qui dépendaient de lui. Son ancien Système était tombé dans un oubli si complet que le nom de Philalèthes avait disparu et le fanatisme philosophico-politique avait pris la place des rêveries cabalistico-magiques. Dans chacune de ces Loges ainsi transformées il avait été créé un comité politique qui s'était occupé exclusivement des mesures à prendre pour réaliser le « Grand Œuvre » d'une révolution universelle dans la religion et l'État. Au comité secret ou politique appartenaient les gens d'honneur qui avaient joué le premier rôle à l'époque du 14 juillet : de Leutre, déjà espion de la police, Mirabeau, M^{re} le duc d'Orléans, Condorcet, Pétion, l'abbé Bertoli, le duc d'Aiguillon, le marquis de la Fayette (*sic*), l'abbé Fauchet, M. Bailly (*sic*), le marquis de la Salle, d'Espréménil et d'autres, bref les principaux chefs de la rébellion. Le Grand Maître, le duc d'Orléans, ou n'avait pas pu arrêter le torrent, ou n'avait pas su où on le menait, ou avait cherché en faveurisant ce mouvement à détrôner le roi, comptant que l'attachement des Français pour la monarchie lui permettrait de prendre sa place, et il avait été ainsi très probablement la dupe du parti démocratique qui avait usé de sa protection tant qu'il n'avait pas été assez fort pour se passer de lui. Enfin des comités politiques étaient sortis du Club des Jacobins. La preuve était faite ainsi que le Jacobinisme français avait pour père l'Illuminisme né en Allemagne où il continuait à exister malgré la dissolution apparente de l'Ordre des Illuminés. Le rayon de lumière apporté par Bode au Contrat Social avait donné naissance à

1. « Il manquait au Système de M. Weishaupt l'attrait de la nouveauté. Cagliostro et Mesmer avaient pu s'entourer subitement d'une foule d'admirateurs parce qu'ils annonçaient l'un et l'autre de grandes découvertes. Ce n'était point leur doctrine qui séduisait, mais leurs prestiges et leurs tours surprenants. Qu'aurait pu faire Bode pour gagner la confiance des Francs-Maçons de Paris? Eût-il voulu les exercer comme les Novices de Weishaupt à traiter des questions de morale et de politique? Leur amour-propre se serait révolté de voir un étranger, homme d'esprit il est vrai, mais sans autre mérite littéraire que des traductions et quelques brochures insignifiantes, instituer une école pour une Société dans laquelle se trouvaient des écrivains célèbres. Eût-il voulu leur parler des avantages de réunir leurs moyens de crédit pour obtenir des emplois? Il ne leur eût rien enseigné dans ce genre d'intrigues. Enfin Bode aurait-il pu séduire les Parisiens en leur apprenant qu'il leur faisait perfectionner les hommes et préparer le retour à l'indépendance primitive? Les déclamations sur le bonheur des sauvages, sur les maux produits par l'ordre social, sur les inconvénients de la division des propriétés étaient passés de mode depuis longtemps » (Mounier, 331-332).

2. Cf. à cet égard le passage cité plus haut de la *Monarchie Prussienne*. La façon précise dont Mirabeau traduit par induction le plan de réforme sociale de Weishaupt montre toute la supériorité de l'esprit révolutionnaire réaliste français sur l'esprit révolutionnaire utopique de l'Ordre des Illuminés.

3. Schiller écrivait à Körner le 18 septembre 1787 : « Bode me semble l'avoir fait de la France une description assez partielle. Il a été trop peu de temps à Paris pour avoir entendu plus qu'un seul parti, et tu peux facilement t'imaginer que là-bas tout est parti. Je suppose qu'il a fréquenté surtout Savalette de Langes, chef de la Loge où il fut reçu. Peut-être a-t-il aussi entendu parler de Duchanteau. » (Voir sur ce Duchanteau et sur sa façon répugnante de préparer la pierre philosophale les *Mémoires* du baron de Gleichen). — Un article de la *Gotische Celestrenzeitung* du 24 octobre 1801, n° 85, affirme que Bode ne fit pas de prosélytes à Paris, bien qu'ayant recommandé le Système Illuminé comme pur de toutes rêveries, et qu'il fut même mécontent des Maçons parisiens [Cité par Starck : *Triumph der Philosophie*, II, 357.]

4. Hoffmann : *Deutsche Union*. — 2. Omar an seinen Freund Ali.

l'effroyable incendie qui dévastait en France l'Etat et la religion et que l'Europe entière devait s'efforcer d'éteindre¹.



La légende Illuminée ne s'établit pas sans soulever les protestations de plusieurs des intéressés. Le poète autrichien Alvinger répondit aux quatre premiers numéros de la *Wiener Zeitschrift* par un « Anti-Hoffmann » en deux livraisons où il défendait l'Illuminisme tout en déclarant que, s'il avait fait partie de la Franc-Maçonnerie anglaise, il n'aurait jamais figuré sur les listes de l'Ordre². Retzer, accusé dans les *Religionsbegebenheiten*, qui ne faisaient que répéter les imputations contenues dans « Extrait d'une lettre sur les Illuminés », d'avoir empêché la vente à Vienne des *Derniers Travaux de Spartacus* et de *Philon*, de l'*Almanach de la Révolution* et du *Sort final de l'Ordre des Francs-Maçons* parce qu'il était lui-même Illuminé, répondit par une brochure où il protestait n'avoir jamais fait partie de cette Société³. Nicolai, dans la préface du dixième volume de son *Voyage en Allemagne et en Suisse* (1795), protestait contre tous les écrits qui accusaient les « Lumières » et les Berlinoises d'avoir approuvé et même provoqué la Révolution Française et d'avoir tenté de la propager en Allemagne.

Knigge, qui avait à supporter le poids principal de l'attaque, se défendit avec une grande énergie. Il fit insérer dans la *Correspondance de l'Allgem. Literat. Zeitung*⁴ une protestation contre le n° 2 de la *Wiener Zeitschrift* où il était représenté comme l'allié de Bahrdt et un des fondateurs de l'Union Allemande. Il affirma qu'il n'avait jamais été en relations ni même en correspondance avec Bahrdt et ne connaissait de l'Union Allemande que le plan qui lui avait été envoyé comme à des milliers d'autres⁵, et, comme on se fâche quand on a tort ou qu'on altère la vérité, il traitait Hoffmann de « menteur éhonté ». Hoffmann lui rendit le compliment⁶ et, une fois par hasard, il ne se trompait pas. Quelques mois après, Knigge chargeait un avocat de déposer en son nom devant le tribunal de Hanovre une plainte en diffamation contre

Zimmermann en raison de son article dans le n° 6 de la *Wiener Zeitschrift* : « Le baron de Knigge démasqué et convaincu d'être un Illuminé, un démocrate et un corrupteur du peuple¹. »

La plainte fut portée le 8 août 1792². Ce fut une belle lutte où les adversaires se battaient à coups de répliques, dupliques, tripliques et quadrupliques³ et qui dura trois ans. Tout en ferraillant avec Zimmermann, Knigge reposait à la botte que lui portait le *Sort final de l'Ordre des Francs-Maçons* par une brochure de 32 pages⁴ où, tout en reconnaissant que l'Ordre des Illuminés avait eu ses défauts, que son organisation pouvait en faire un instrument dangereux entre les mains de gens mal intentionnés, tout en l'appelant « une folie très inquiétante », il protestait que le but poursuivi par ses fondateurs était noble et élevé et faisait remarquer que cette Société n'aurait pas compté dans ses rangs un nombre aussi grand de hauts fonctionnaires, d'ecclésiastiques et même de princes, si les principes qu'on y enseignait avaient été aussi condamnables que le prétendaient ses détracteurs⁵.

Le jugement rendu, le 16 février 1795, par le tribunal de Hanovre donnait en partie satisfaction à Knigge⁶. Zimmermann, reconnu coupable du délit de diffamation, était condamné à faire des excuses publiques qui seraient consignées dans un procès-verbal, et il était invité à faire dans le délai d'un mois la preuve que la satire écrite contre lui : *Mes entretiens avec Frédéric Guillaume*, était bien de Knigge et que les passages de *Wurmbrand* et de *Schafskopf*, où il avait relevé des attaques contre son honneur, le visaient personnellement, il s'agissait de la plainte conventionnelle en diffamation déposée par lui fut examinée par le tribunal. Mais le jugement ne lavait pas Knigge des accusations lancées par Zimmermann, car il refusait de décider si les qualificatifs de démagogue, de prédateur de révolution et de pamphlétaire étaient mérités ou non. Comme d'autre part une enquête sérieuse pouvait prouver que Knigge était bien l'auteur de la satire écrite contre Zimmermann, Knigge consentit à un accommodement : il renonça à exiger des excuses publiques et Zimmermann prit à sa charge tous les frais du procès⁷.

1. Klenke, 234. — 2. *Ibid.*, 236. — 3. *Ibid.*, 239-287.

4. *Auszug eines Briefes des Illuminaten betreffend ohne Einwilligung des Schreibers aber gewiss in der redlichsten Absicht zum Druck befördert von seinem Freunde*, Leipzig, 1794 : *Relig. Begeg.*, 1795, p. 138 sq.

5. Cette brochure fut réimprimée en 1795, avec des remarques qui s'efforçaient de résumer point par point le plaidoyer de Knigge. (*Relig. Begeg.*, 1795, p. 512-513.)

6. Klenke, 287.

7. *Ibid.*, 290-291. Zimmermann mourut le 5 octobre 1795 à Eutin dans un état de démence caractérisée. La peur que lui inspiraient les Jacobins s'était exaspérée jusqu'à devenir une manie délirante. Pendant les derniers mois de sa vie il craignait de mourir de faim et, après avoir pris quelques bouchées dans son assiette, il la remettait à son domestique en lui recommandant de la garder pour le lendemain. Il ne voulait pas voir

1. Endl. Schicksal, 1794, p. 19 ; *Magazin der Kunst u. Literatur*, mai 1793 ; *Wiener Zeitschrift*, n° 2, p. 245, 1793 ; *Fragmente zur Biographie des Geh. R. Bode*, VI ; *Historische Nachrichten ueber die fr. Revol. de Göttingen*, 1794 ; *Revolutions Almanach fuer 1794-1795*, Göttingen. (Écrit anti-révolutionnaire publié par l'ancien Illuminé Reichard dont l'*Autobiographie* a été plusieurs fois citée.)

2. *Relig. Begeg.*, 1792.

3. *Ueber die Beschuldigungen des Herausgebers der Neuesten Religions Begebenheiten der Wiener Zeitschrift u. des Magazins der Kunst u. Literatur*, 1795 : *Relig. Begeg.*, 1795, p. 493.

4. N° 23, 18 février 1792. — 5. Klenke, 232. — 6. *Wiener Zeitschrift*, 1792, II, p. 135 sq.

Bode ne pouvait plus répondre à ceux qui faisaient de lui l'émissaire des Illuminés, mais il avait laissé des amis qui se préoccupèrent de défendre sa mémoire. Schroeder avait invité Knigge, le 14 novembre 1794¹, au nom des personnes qui avaient pour lui de l'estime et qui avaient aimé Bode, à défendre lui-même et son frère en Illuminisme contre les accusations du *Sort final de l'Ordre des Francs-Maçons*. Les amis de Bode ne voulaient pas intervenir tant que Knigge n'aurait pas parlé, pour que le public ne s'étonne pas en constatant que le survivant se taisait pendant qu'on plaiderait pour le mort. Ils furent très peu satisfaits de la brochure de Knigge, qu'il avait communiquée en manuscrit à Schroeder, car elle ne contenait pas un mot de justification en faveur de Bode, et ce silence pouvait faire croire aux gens mal intentionnés que Bode avait exécuté seul le plan révolutionnaire dont Knigge déclinait la responsabilité. Ils menacèrent Knigge de publier le Journal de Bode qui prouverait l'innanité des imputations dont il était l'objet, mais qui dévoilerait aussi quelques particularités déplaisantes, telle que la brouille survenue entre les deux anciens associés². Pourtant ils ne purent mettre leur menace à exécution, bien que Knigge eût fait imprimer son manuscrit sans modifications, car le duc de Saxe-Gotha refusa de laisser publier le Journal que Bode avait tenu pendant son voyage à Paris³. Faute de preuves topiques, les amis de Bode eurent recours aux témoignages de moralité. Le numéro de janvier 1795 du *Mercur Allemand* de Wieland publia une lettre de Hambourg où il était rendu compte d'une cérémonie intime en l'honneur de Bode, le jour anniversaire de sa naissance. Le correspondant protestait contre les calomnies « de ces niais et de ces fous qui découvraient partout des Illuminés » ; il rappelait l'article nécrologique que Herder avait consacré à Bode dans ses *Lettres sur l'Humanité* et la dédicace que Nicolai lui avait faite d'un de ses livres ; enfin il déclarait que la justification complète du défunt se trouvait dans ses précieux papiers, soigneusement conservés par un des plus nobles princes de l'Allemagne, et qu'il suffisait de lire son Journal et les lettres qu'il avait écrites de Paris pour être assuré que ses relations maçonniques y avaient été fort innocentes et que toutes les accusations dont on l'accablait ne reposaient sur rien. Wieland faisait, dans une note, l'éloge de Bode qu'il avait connu pendant quatorze ans à Weimar et affirmait que, malgré tout son enthousiasme pour le bien général de l'humanité, il était incapable de penser seulement à l'obtenir par des moyens illégaux

et visant à modifier par la violence l'ordre des choses actuelles. *Les Archives d'histoire ecclésiastique contemporaine*⁴ publient de leur côté une lettre dont l'auteur était très probablement Boettiger, conseiller du Consistoire et des Ecoles et directeur du Gymnase à Weimar. Boettiger, qui avait déjà prononcé l'oraison funèbre de Bode, déclarait que son ami n'avait cherché dans une Société qui avait été greffée ensuite sur la Franc-Maçonnerie qu'à venir par le Vis unita fortior au secours des plus nobles intérêts de l'humanité et que, lorsque Spartacus et Philon avaient trop sacrifié dans la direction de l'Ordre aux faiblesses humaines, Bode avait été le premier à s'écrier : Notre édifice menace ruine. Bode, loin d'avoir travaillé pendant son séjour à Paris à préparer la Révolution, avait souvent pleuré en apprenant les atrocités commises par les révolutionnaires français⁵.

Un anonyme, qui prétendait ne pas avoir appartenu à l'Ordre, vint à son tour en cette même année 1795 combattre la légende. Son *Plaidoyer en faveur des Illuminés*⁶, très modéré dans la forme et fort sensé dans le fond, faisait ressortir combien les principes de l'Ordre, pour lesquels il n'avait d'ailleurs aucune sympathie, étaient différents des doctrines jacobines. Il avait que la présence au sein de l'Ordre de personnes haut placées dans l'Eglise et l'Etat ne prouvait rien en faveur de l'innocence de cette Société dont les principes pouvaient être très dangereux pour la religion et l'Etat. Mais il demandait qu'on fit une distinction entre l'Illuminisme, condamnable en lui-même, et les Illuminés qui pouvaient être de très honnêtes gens séduits par des idées fausses. Quant à voir dans l'Illuminisme le père des excès révolutionnaires, il s'y refusait pour deux raisons : d'abord parce que les théories de l'Ordre sur l'Etat patriarcal futur étaient une fable destinée à fournir quelque chose de nouveau et de surprenant à des gens dont l'attente avait été excitée par les grades de Prêtre et de Régent et à amuser les ignorants et les imaginatifs ; la preuve que l'Ordre ne songeait pas sérieusement à établir le régime de l'égalité et de la liberté sans limites, c'est qu'il se préoccupait uniquement d'entourer les princes de conseillers dévoués à ses idées. Ensuite il était bien vrai que l'Ordre avait un but politique et qu'ainsi il était condamnable, mais il ne prêchait pas la violence, il ne parlait pas de décapiter les rois, il voulait seulement leur lier les mains et, cherchant à dominer le monde, il devait logiquement préférer au régime républicain le régime monarchique, où il est plus facile d'exercer une influence décisive que dans une démocratie.

La riposte, sinon la plus probante du moins la plus éinglante, vint d'un

de vaisselle plate sur sa table et avait fait emballer toute celle qu'il possédait pour qu'elle ne tombe pas entre les mains des Français. (Luntzel à von Ompteda, 16 avril 1795 : Godeke, 166.)

1. Klenke, 184. — 2. Schroeder à Knigge, 24 nov. 1794 : Klenke, 185.

3. Le même au même, 27 fév. 1795 : Klenke, 185.

4. *Archiv fuer die neueste Kirchengeschichte*, n° 1. — 2. *Frgt. zur Biogr. Bode*, 58-60. — 3. *Schutzschrift fuer Illuminaten*, 1795.

homme qui, partisan des idées nouvelles, avait souffert pour elles. Rebmann, collaborateur du *Graues Ungeheuer* et qui, soupçonné d'être l'auteur d'un pamphlet politique, *Les Voyages d'Anselme Rabiosus*, avait été mis en prison¹, écrivit en 1796 *Les gardiens de la forteresse de Sion*² où il soutenait avec beaucoup de verve que les adversaires systématiques de la Révolution Française étaient les fauteurs mêmes de l'esprit de révolte dont ils dénonçaient les excès. Prétendre que la Révolution Française a été causée par les Illuminés, disait-il, est absurde et ceux qui le soutiennent n'en donnent aucune preuve satisfaisante. Les *Derniers Travaux de Spartacus et de Philon*, dont on fait tant de bruit, ne sont que des projets mal mûris que quelques Illuminés avaient remis à leurs Supérieurs avant même que l'Ordre fût complètement organisé. Ce qui est vrai c'est que, les écrivains et les philosophes français ayant flatté les puissants au lieu de prendre le parti du peuple et d'éclairer le roi, la nation a fini par se révolter. Les vrais conspirateurs sont ceux qui empêchent les souverains de savoir la vérité et, s'ils continuent leurs menées, si l'on ne procède pas à des réformes, il y aura en Allemagne une révolution comme en France. Mais c'est ce que ne voient pas les oies du Capitole qui se soucient d'ailleurs moins du bien public que de leurs intérêts égoïstes ou de leurs rancunes particulières : un Starck, émissaire des Jésuites et compère de Cagliostro, un Grollmann, traître à l'Ordre par la publication des *Derniers Travaux de Spartacus et de Philon*, un Hoffmann, mouchard payé par la police à Vienne et qui, avec Hofstaetter et Haschka, a déclaré la guerre au protestantisme, un Reichard, éditeur de l'*Almanach des Révolutions*. Ils crient à la conspiration parce que le public n'achète pas leurs ouvrages et dénoncent comme conjurés leurs propres ennemis : Nicolai, Gedike et Biester, parce qu'ils ont révélé les intrigues du frère Archimedes (Starck) ; Campe, parce qu'il a fait la lumière sur le journal d'Hoffmann ; Knigge, parce qu'il a froissé l'orgueil de Zimmermann ; le *Graues Ungeheuer*, parce qu'il a dit quelques dures vérités à l'auteur de l'*Almanach des Révolutions*. Leurs clameurs ont fini par troubler les cerveaux faibles et les esprits bornés et leurs crédules lecteurs se font de la Révolution Française et de ses causes l'idée la plus bouffonne³. « Ces gens considèrent la Révolution Française d'un point de vue tout particulier. Ils ne voient pas en elle le résultat des causes qu'il est facile d'apercevoir et que les circonstances ont amené

plus tôt et rendu plus violent, mais l'œuvre d'une société secrète dont les chefs ne se composent que de quelques hommes. Deux êtres surhumains nommés Philon et Spartacus, dont le premier est malade depuis des années et passe la majeure partie de son temps au lit et dont l'autre mène une existence paisible et retirée sans qu'on sache autre chose de lui, sinon qu'il écrit de temps en temps un traité de philosophie, deux êtres vraiment surnaturels, à en juger par ce qu'on raconte d'eux, ont, si l'on en croit le parti des oies du Capitole, travaillé depuis plus de dix ans à l'exécution d'un plan que la langue des anges ne saurait exprimer et que des créatures mortelles ne peuvent comprendre. La *Bibliothèque Universelle Allemande*, le *Journal Littéraire* d'Iéna, quelques centaines d'hommes de lettres qui ne se connaissent pas, des maréchaux de Cour, des ministres plénipotentiaires et même des princes, la *Flûte Enchantée*, les armées en Champagne, les généraux alliés, la dysenterie qui a causé tant d'ennuis aux Prussiens, le duc d'Orléans, le Temple de la Raison à Paris, le libraire Wolmann d'Erfurt¹, Mirabeau, Sieyès, Robespierre, Cagliostro, tous ces hommes, ces choses et événements différents ne sont que les machines de ces deux êtres surnaturels... Ils tirent un fil invisible et d'Orléans joue son rôle, quitte la scène puis monte à l'échafaud. Cette décapitation du sieur Egalité était calculée depuis dix ans et est un des rouages de cette grande machine ; elle a un rapport si étroit avec des compte-rendus parus il y a dix ans dans la *Bibliothèque Universelle* publiée à Berlin que sans ces compte-rendus cette tête ne serait pas tombée. »

1. Dénoncé comme révolutionnaire ainsi que Rebmann par un concurrent, le libraire Kayser d'Erfurt.

1. Klenke, 156.

2. *Die Waechter der Burg Zion. Nachricht von einem geheimen Bunde gegen Regenten u. Voelkerglueck u. Enthuellung der einzigen wahren Propaganda in Deutschland*. Hambourg, 1796. — Georges-Frédéric Rebmann écrivit aussi un *Eloge de Knigge* et une apologie de Robespierre dans sa *Seutuelle* (*die Schildwache*, I, article intitulé Knigge und Frankreich, p. 89), et aurait été nommé Premier Juge de la République Cisrhénane (Barrue, *Mémoires sur le Jacobinisme*, IV, 187 et V, 195). — 3. p. 8.

CHAPITRE III

Les grandes épopées, la légende dans l'histoire et le roman

Les « Preuves de Conspiration » de Robison. — Les « Mémoires sur le Jacobinisme » de Barruel ; — Réplique de J.-J. Mounier. — Le « Triomphe de la Philosophie » de Starck. — Les Epigones : Ch.-L. de Haller, Lombard de Langres, Gérard de Nerval, Kaufmann et Cherpin, Louis Blanc, Eckert, abbé Gyr, Forgame, Le Couteux de Canteleu, le P. Deschamps. — La comtesse de Rudolstadt. — P. Zaccone.

L'histoire littéraire nous apprend que les courts poèmes où s'était d'abord condensée la matière épique finirent par s'agglomérer et se fondre pour donner naissance à de vastes compositions. L'Illuminisme révolutionnaire eut la même fortune que la légende de Troie ou celle de Roland. Aux brochures et articles de journaux qui avaient révélé son existence succédèrent des ouvrages en plusieurs volumes que composèrent en Angleterre, en France, en Allemagne, d'ingénieux rhapsodes, et qui lui donnèrent une notoriété européenne. En passant par leurs mains la légende s'enrichit de nouveaux éléments et subit une modification partielle. L'Illuminisme resta l'auteur responsable de la Révolution Française, mais il cessa d'être considéré comme la source unique où avait pris naissance le courant des idées révolutionnaires qui avaient balayé l'ancienne constitution de la France. Ses nouveaux historiens virent dans l'Ordre des Illuminés une secte maçonnique qui avait poussé jusqu'à leurs dernières conséquences les principes anti-religieux ou anti-sociaux enseignés dans les hauts grades ou même professés par la Maçonnerie tout entière.

Le premier représentant de cette nouvelle école fut J. Robison, ancien officier de marine, maître ès arts, professeur de physique et secrétaire de l'Académie Royale d'Edimbourg. Robison était un de ces Maçons anglais,

sujets fidèles de leur roi, convaincus de l'excellence de la constitution anglaise, et tenant les trois grades symboliques pour l'expression de la vraie et pure Maçonnerie. Les sentiments de cordiale estime qu'il professait pour cette Société n'avaient rien de fanatique. « Une Loge de Francs-Maçons, dit-il, n'était considérée parmi nous que comme un prétexte pour se réunir et passer quelques heures à des occupations raisonnables et à des repas où régnait la décence. » « Nous autres Anglais, nous ne voyons dans tout cela que des motifs d'amusements innocents pour notre jeunesse et nous avons en général peu de considération pour un homme avancé en âge qui paraîtrait s'attacher sérieusement à des matières si peu importantes. » Ce fut donc avec stupeur qu'au cours d'un voyage sur le continent il découvrit les végétations luxuriantes qu'y avait poussées la Maçonnerie anglaise. Il avait bien entendu parler en Angleterre de différences dans les doctrines, mais il avait considéré ces divergences comme des détails sans importance, aussi fut-il stupéfait de constater avec quelle passion les Francs-Maçons d'outre-Manche défendaient leurs Systèmes et il se persuada que « ces débats pouvaient avoir des conséquences très sérieuses ». Ce qu'il avait vu et entendu dans les Loges qu'il avait visitées à Liège, Valenciennes, Bruxelles, Aix-la-Chapelle, Berlin, Königsberg, Pétersbourg, le grade de Maître Ecossais qui lui avait été conféré presque de force dans une Loge française, les cahiers et recueils de discours qui lui avaient été communiqués, la tenue de la Loge d'adoption « la Fidélité » à laquelle il avait assisté à Pétersbourg, lui avaient révélé l'existence d'une Franc-Maçonnerie dont les Loges d'Edimbourg ne lui avaient jamais donné l'idée. Revenu en Ecosse, il avait eu l'occasion de lire plusieurs numéros des *Religions Begebenheiten* qui lui avaient fait connaître des Systèmes et des schismes maçonniques dont il n'avait jamais entendu parler et leurs rapports avec d'autres matières importantes : intrigues jésuitiques, rêveries mystiques et alchimiques, qu'il n'avait pas soupçonnées jusqu'alors. Il fit venir d'Allemagne la collection complète des *Religions Begebenheiten* et quelques-uns des ouvrages qui s'y trouvaient analysés. Il crut y trouver la preuve que depuis de longues années les doctrines les plus subversives avaient été propagées par les hauts grades maçonniques et particulièrement par les Illuminés, et, pour mettre en garde les Anglais contre ces sirènes dangereuses, il publia, en 1797 : *Preuves d'une conspiration contre toutes les religions et tous les gouvernements de l'Europe ourdie dans les assemblées secrètes des Illuminés, des Francs-Maçons et des Sociétés de Lecture, recueillies des bons auteurs*¹.

¹. *Proofs of a conspiracy against all the Religions and Governments of Europe carried on in the Secret Meetings of the Freemasons, Illuminati and Reading Societies*. Edimbourg, 1797. Traduction française, Londres, 1798, 2 volumes.

« J'ai eu les moyens, disait-il dans l'Avertissement, de suivre toutes les tentatives faites pendant cinquante ans sous le prétexte spécieux d'éclairer le monde avec le flambeau de la philosophie et de dissiper les nuages dont la superstition religieuse et civile se servaient pour retenir tous les peuples de l'Europe dans les ténèbres et l'esclavage. J'ai observé les progrès de ces doctrines se mêlant et se liant de plus en plus étroitement aux différents Systèmes de la Maçonnerie; enfin, j'ai vu se former une association ayant pour but unique de détruire jusque dans leurs fondements tous les établissements religieux et de renverser tous les gouvernements existant en Europe. J'ai vu cette association répandre ces Systèmes avec un zèle si soutenu qu'elle est devenue presque irrésistible et j'ai remarqué que les personnages qui ont le plus de part à la révolution française étaient membres de cette association, que leurs plans ont été conçus d'après ses principes et exécutés avec son assistance requise pour la forme et obtenue sans difficulté. Je me suis convaincu qu'elle existe toujours, qu'elle travaille toujours sourdement et que toutes les apparences nous prouvent que non seulement ses émissaires s'efforcent à propager parmi nous ses doctrines abominables, mais même qu'il y a en Angleterre des Loges qui correspondent depuis 1784 avec la Mère Loge qui est à Munich.... Je démontrerai que les chefs de cette association étaient presque tous des hommes avilis et des scélérats.... qu'ils ne s'attachaient à rompre tous les liens de la société que pour s'emparer du pouvoir, l'exercer arbitrairement sur tous les peuples et réduire tous les hommes, même leurs coopérateurs, à être les vils instruments de leur ambition. L'association dont j'ai parlé est l'Ordre des Illuminés fondé en 1775 par le Dr Adam Weishaupt, professeur de droit canon à l'Université d'Ingolstadt, et aboli en 1786 par l'Electeur de Bavière, mais rétabli sur le champ sous une autre dénomination et une forme différente dans toute l'Allemagne. Il fut encore découvert, mais il avait eu le temps de jeter des racines si profondes, qu'il a toujours subsisté depuis, sans s'être publiquement manifesté, et s'est répandu dans tous les pays de l'Europe. »

Robison était manifestement de bonne foi, mais il savait fort mal l'allemand, ainsi qu'il l'avoue lui-même, et était dépourvu de sens critique. Il confondit les dates et les Systèmes, la Franc-Maçonnerie prétendue jésuitique avec la Franc-Maçonnerie soi-disant révolutionnaire, les mystiques et les rationalistes et fit de l'histoire de la Franc-Maçonnerie dans la seconde moitié du XVIII^e siècle le tableau le plus incohérent et le plus fantastique qu'on puisse rêver. D'une part, il affirme que la Franc-Maçonnerie écossaise avait été inventée par les Jésuites, que les hauts grades avaient été créés par Jacques II à Saint-Germain, et que dès 1743 on faisait de la propagande dans toutes les Loges en faveur de la théurgie, de la cosmogonie, de la cabale et des doctrines mystiques. De l'autre, il prétend établir que l'irré-

ligion dominant en France dans les hautes sphères et empêchée de se manifester ouvertement par le pouvoir ecclésiastique, avait cherché un refuge dans le secret des Loges et que celles-ci s'étaient bientôt trouvées peuplées d'avocats au parlement, d'abbés sans bénéfices et de soi-disant philosophes qui y discutaient sur toutes les matières de religion et de politique et qu'elles étaient devenues le rendez-vous des novateurs et des hommes à système. Mais il ne s'embarrassa pas de ces contradictions car les partisans de la superstition et les sectateurs de l'irréligion avaient un point commun : leurs opinions « cosmopolitiques ». Les Chevaliers Bienfaisants de Lyon dont le livre *Des Erreurs et de la Vérité* et le *Tableau des rapports entre l'homme, Dieu et l'Univers* étaient l'Evangile, alliés aux Philalèthes et aux Amis Réunis, avaient placé leur Loge à la tête des Loges philosophiques ou perfectionnées et il suffisait de lire les discours tenus par Robinet dans la Loge de Lyon, par Condorcet chez les Philalèthes de Strasbourg, par Mirabeau chez les Chevaliers Bienfaisants de Paris, les *Archives mystico-hermétiques* et les deux ouvrages cités plus haut pour voir tout ce que leurs doctrines avaient de dangereux pour la religion et l'Etat. Les Loges alliées dont le nombre s'élevait à 266 en 1784 avaient travaillé sous le duc de Chartres à renverser la monarchie légitime. L'abbé Sieyès était de la Loge des Philalèthes de Paris et de celle de Lyon. Lequinio, l'auteur du plus infâme livre qui ait jamais souillé la presse : *Les préjugés vaincus par la raison*, était surveillant de la Loge Contrat Social. Desprementil, Bailly, Fauchet, Maury et Mounier avaient appartenu au même Système quoique dans des Loges différentes. On les appelait Martinistes parce qu'ils avaient eu pour chef un certain Saint-Martin qui occasionna dans la Loge des Chevaliers Bienfaisants un schisme dont les circonstances sont imparfaitement connues. L'évêque d'Autun était premier surveillant d'une Loge qu'il avait établie à Paris en 1786 de concert avec le duc d'Orléans et qu'ils transformèrent ensuite en club des Jacobins. Robison se croyait donc en droit d'affirmer que c'était dans les Loges de France que s'était développé le germe de toutes ces maximes pernicieuses qui avaient détruit les mœurs et la religion et qui avaient familiarisé les hommes avec le crime.

La Franc-Maçonnerie française avait fait des prosélytes en Allemagne. Les Allemands, qui ont un goût prononcé pour le merveilleux et qu'avaient séduits les cordons dont se chamarrèrent les titulaires des hauts grades, avaient accueilli avec faveur les innovations apportées d'outre-Rhin. Un M. Rosa, commissaire français (*sic*), arrivé de Paris avec un chariot plein de ces ornements frivoles, avait trouvé facilement le placement de sa marchandise ; de Hund avait fait fortune avec l'Ordre du Temple ; les Rose-Croix allemands avaient bientôt pullulé. D'autre part, l'incrédulité répandue par

les « Illumineurs » Nicolai, Basedow, par les théologiens rationalistes, avait trouvé l'occasion de se manifester dans les Loges grâce à l'usage des harangues que les Français y avaient apporté avec leurs grades de chevalerie ; elles retentirent bientôt des mêmes principes et devinrent des centres de propagande. Mirabeau vint en Allemagne, et se donna beaucoup de peine pour y faire adopter le livre *Des erreurs et de la vérité*, trésor des opinions cosmopolitiques des Chevaliers Bienfaisants. La Loge de Lyon envoya un député M. Willermos (sic) à une grande convention tenue en Allemagne en 1772 (sic) et il eut à traiter des affaires de si grande importance qu'il y resta deux ans. D'ailleurs la Loge « Théodore von dem guten Rath » de Munich était la fille la plus chérie de la Loge des Chevaliers Bienfaisants dont elle avait adopté le Système. Un Système particulier, la Franc-Maçonnerie Eclectique, fondé par Knigge en 1776 (sic) après le Convent de Wilhelmsbad en Hainault (sic), était tout pénétré des tendances impies et révolutionnaires de la Maçonnerie Française. Un des membres des plus zélés de la Loge Théodore, le docteur Adam Weishaupt, qui avait fait partie de la Stricte Observance et était un adepte de la Rose-Croix, s'inspirant des principes des Chevaliers Bienfaisants, avait d'abord voulu s'entendre avec plusieurs ex-Jésuites pour fonder une association qui devait dominer le monde, mais ses collaborateurs l'avaient abandonné bientôt à l'exception de deux et depuis lors il était devenu l'ennemi acharné des disciples de Loyola.

Arrivé enfin à l'Ordre des Illuminés, Robison donnait un résumé souvent très inexact des poursuites et, analysant les grades de l'Ordre et les *Ecrits Originaux* ainsi que leur *Supplément*, il relevait les tendances antichrétiennes de l'Ordre et s'efforçait de prouver que Weishaupt et ses amis étaient des impies et des scélérats¹. Naturellement l'affaire de la tentative d'avortement était mise en lumière, mais, par une confusion assez étrange, la belle-sœur de Zwack en devenait la victime. Ce qui paraissait particulièrement grave à Robison, c'était la proposition faite par Minos de fonder des Loges d'adoption. Il en concluait que si les femmes en France avaient fini par oublier le caractère de leur sexe au point de dévorer les cadavres de leurs concitoyens, que si M^{me} Tallien avait paru presque nue au spectacle avec quelques autres belles filles habillées « à la Sauvage », que si M^{me} Barbier s'était montrée in naturalibus sur l'autel de Notre-Dame, il fallait rendre responsable de toutes ces horreurs l'Illuminisme qui avait

travaillé méthodiquement à la dépravation des mœurs et il suppliait, en de longues pages, les femmes anglaises de se garder de la contagion.

Passant ensuite à l'Union Allemande, Robison donnait une analyse très confuse des documents la concernant et s'étudiait à peindre sous le jour le plus défavorable Bährdt, qu'il affirmait avoir été le continuateur, sinon le complice de Weishaupt. Sur les prétendus rapports entre les Illuminés et les Jacobins, Robison, copiant les ouvrages de L.-A. Hoffmann, la *Wiener Zeitschrift* et l'*Endemionia* et s'appuyant sur les témoignages de Custine, de Lamétrie et du *Journal de Hambourg*, se contentait de parler du recrutement de Mirabeau par Mauvillon, de la mission de Bode et de Busch et des instructions qu'ils auraient données aux Amis Réunis, aux Philalèthes et aux Martinistes. Il ajoutait quelques détails inédits : les matériaux fournis par les Illuminés aux Philalèthes avaient été mis en œuvre par les brochures qui avaient pullulé lors de la convocation des Notables en 1788. La mission de Bode et de Busch avait été provoquée par Mirabeau et l'abbé de Périgord qui, ayant réformé une Loge de Philalèthes tenant ses assises dans le couvent des Jacobins, avaient demandé des instructions pour l'organisation de la Loge aux frères d'Allemagne. D'Orléans, illuminé par Mirabeau dès avant 1786, avait été la dupe des conjurés, et, maître de toute la Franc-Maçonnerie de France à la suite de la création du Grand-Orient², il avait fomenté le mouvement révolutionnaire dont il espérait profiter pour la satisfaction de son ambition personnelle. Mais les Illuminés l'avaient brisé après s'être servi de lui pour réaliser leur plan en France.

Après avoir montré toute l'étendue de la conspiration qui menaçait de bouleverser tous les Etats d'Europe, Robison, s'adressant aux fidèles et loyaux Anglais de la vieille Angleterre, leur prouvait en 150 pages que les principes de l'Illuminisme étaient faux et les conjurait de fermer l'oreille à ses sophismes.

Au moment même où paraissait l'ouvrage de Robison, la thèse qu'il soutenait était développée avec plus d'ampleur et de talent, à l'aide d'une documentation, sinon plus sérieuse du moins beaucoup plus précise, par l'abbé Barruel. Dans les cinq volumes de ses *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme*³, il entreprenait de démontrer que la Révolution Française

1. Robison donnait également un tableau des Loges Illuminées de la plus haute fantaisie. Il y faisait figurer, comme fondées avant 1786, cinq Loges à Strasbourg, plusieurs en Livonie, en Courlande, en Alsace, en Pologne, en Amérique, en Suisse, en Hollande, à Montbéliard, huit en Angleterre, deux en Ecosse, d'autres enfin à Rome, à Naples, à Ancône, à Florence (I, 274).

1. L'autorité d'un Grand Maître National était telle aux yeux de Robison qu'il croyait fermement que l'Empereur et les princes de l'Empire avaient été très alarmés lorsque le prince Ferdinand de Brunswick était parvenu par ses intrigues à se faire nommer Grand Maître de la Stricte Observance et qu'ils avaient soutenu sous main les efforts des Illuminés pour ruiner ce Système maçonnique (II, 129, 152).

2. A Hambourg (Londres) chez Fausche libraire, 1798 à 1799; La première édition avait 4 volumes dont le premier parut à Londres en 1796.

avait été amenée par trois conspirations : celle des sophistes de l'incrédulité et de l'impiété contre le christianisme¹, celle des sophistes de la rébellion contre les trônes des rois, celle des sophistes de l'impiété et de l'anarchie contre toute religion quelconque, contre tout gouvernement, toute société civile et même contre toute espèce de propriété. Il prétendait prouver que la coalition des adeptes de l'impiété, de ceux de la rébellion et de ceux de l'anarchie avait donné naissance au club des Jacobins et que, sous ce nom commun désormais à la triple secte, les adeptes réunis continuaient à tramer leur triple conspiration contre l'autel, le trône et la société².

Jusqu'alors les détracteurs les plus acharnés de la Révolution avaient avoué que l'état social de la France avait été pour quelque chose dans la révolte du peuple de France. Robison lui-même reconnaissait que la concentration de la richesse en quelques mains et la vie scandaleuse des membres du haut clergé avaient assuré le succès des idées révolutionnaires et anti-religieuses et que d'autre part l'esprit de liberté nourri par la guerre d'Indépendance en Amérique, les embarras financiers du gouvernement, la prétention des parlements à jouer un rôle politique avaient affaibli l'autorité royale. Barruel n'admettait pas qu'on pût faire au bon sens d'aussi lâches concessions et il soutenait intrépidement que la formule : Encyclopédistes + Francs-Maçons + Illuminés de Bavière = Jacobins, suffisait à expliquer toute la Révolution. « Dans cette Révolution Française, disait-il, tout, jusqu'à ses forfaits les plus épouvantables, tout a été prévu, médité, combiné, résolu, statué : tout a été l'effet de la plus profonde scélératesse, puisque tout a été préparé, amené par des hommes qui avaient seuls le fil des conspirations longtemps ourdies dans les Sociétés Secrètes et qui ont su choisir et hâter les moments propices aux complots. »

Le premier volume des *Mémoires* était consacré à la conspiration des philosophes dont Voltaire, d'Alembert, Frédéric II et Diderot avaient été les

chefs. La correspondance de Voltaire publiée dans l'édition de Kehl fournissait les documents nécessaires à la démonstration. Barruel mettait habilement en relief les passages où Voltaire et ses amis manifestaient sans retenue et avec une brutalité souvent grossière et une sorte de bravade leur passion anti-cléricale et anti-chrétienne. Il trouvait la preuve de la conspiration dans les conseils de prudence que Voltaire prodiguait à ses alliés, dans ses recommandations répétées de ne « pas dévoiler les mystères de Mithra », « de cacher sa main aux ennemis », « de percer le monstre de cent mains invisibles », « d'agir en conjurés et non en zélés » et aussi dans les réponses de ses correspondants comme celle de Frédéric II où le philosophe de Sans-Souci insistait sur la nécessité de « miner sourdement et sans bruit l'édifice de la déraison. » Les moyens employés par les conjurés avaient été aussi variés qu'efficaces. Si le plan d'établir à Clèves une colonie de philosophes n'avait pu être réalisé malgré les efforts de Voltaire³, la publication de l'Encyclopédie, l'extinction des Jésuites, la suppression de quinze cents couvents par la commission des réguliers présidée par Brienne, complice de d'Alembert, les honneurs académiques décernés aux libres penseurs par l'Académie Française devenue une forteresse du parti philosophique, la publication des écrits sacrilèges de Fréret, Boulanger, Helvétius, Jean Meslier, Dumarsais, revus et mis au point par une Académie Secrète fondée en 1763 qui tenait régulièrement ses assises chez d'Holbach et avait existé jusqu'à la mort de d'Alembert en 1783⁴,

1. Voltaire avait eu en effet cette idée bizarre. Il avait proposé à Frédéric II « d'établir à Clèves une petite colonie de philosophes français qui pourraient y dire librement la vérité sans craindre ni ministres, ni prêtres, ni parlements. » Le roi de Prusse avait d'abord donné son approbation à ce projet (Lettre du 24 octobre 1755) mais, Voltaire étant revenu à la charge l'année suivante, Frédéric avait mis à son concours certaines conditions : « Vous me parlez d'une colonie de philosophes qui se propose de s'établir à Clèves, écrivait-il à Voltaire. Je ne m'y oppose point, je puis leur accorder tout ce qu'ils demandent, au bois près, que le séjour de leurs compatriotes à presque entièrement détruit dans ces forêts. Toutefois à condition qu'ils ménagent ceux qui doivent être ménagés et qu'en imprimant ils observent la décence dans leurs écrits. » (Lettre 146, année 1766). Le projet tomba à l'eau, de sorte que l'on ne saura jamais combien de temps des philosophes pourraient vivre en communauté sans s'entredévorer.

2. D'après les aveux qu'aurait faits à Barruel un certain Leroy, secrétaire de cette Académie, les séances avaient lieu régulièrement à l'hôtel du baron d'Holbach. Le président honoraire et perpétuel était Voltaire, les principaux membres s'appelaient d'Alembert, Turgot, Condorcet, Diderot, La Harpe, Lamoignon. On examinait et mettait au point tous les écrits contre la religion rédigés par des affidés. Le *Christianisme Dévoilé* écrit par Damienville et les pamphlets attribués à Fréret et à Boulanger après leur mort, sortaient de cette officine (*Mémoires sur le Jacobinisme*, I, 369-363). Si les assertions de Barruel doivent être accueillies avec une grande réserve, si notamment l'existence d'une Académie Secrète, organisée et fonctionnant régulièrement, paraît très problématique, il est prouvé par contre qu'il y eut bien chez d'Holbach une fabrique clandestine de pamphlets dont les vrais auteurs se dissimulaient sous les noms d'auteurs dispersés. Les recherches sur l'origine du despotisme oriental (1761), *L'antiquité dévoilée par ses usages* (1766), la *Dissertation sur Elie et Enoch* parus sous le nom de Boulanger mort en 1759, ne sont probablement pas de lui ou du moins avaient été fortement remaniés par une autre

1. Cette théorie d'une alliance secrète des écrivains et philosophes athées avait déjà été formulée par la *Wiener Zeitung* en 1793 et rééditée par les *Religions Begebenheiten* en 1792 et 1794. Le plan même de Barruel avait été déjà esquissé dans ses grandes lignes par un ouvrage intitulé : *Ueber die Gefahr die den Thronen, den Staaten und dem Christenthum den geistlichen Verfall durch das falsche System der heutigen Aufklärung und die hecken Annahmen sogenannter Philosophen geheimer Gesellschaften und Sekten an die Grossen der Welt von einem Freunde der Fuersten und der wahren Aufklärung*, 1791. L'auteur, qui était peut-être le déserteur Illuminé von Eckhartsbausen, cherchait à démontrer que les écrits des philosophes français avaient pour but de saper le christianisme et de renverser les trônes. Ces principes, parés en France du nom de philosophie, avaient été répandus en Allemagne par les sociétés secrètes. Le parti des Lumières était une grande conspiration pour monopoliser la presse et répandre l'incrédulité et l'esprit de révolte. Les *Écrits Originaux* et les documents de l'Union Allemande prouvaient la vérité de cette théorie (*Relig. Begeb.*, 1791, 338 sq. et 1792, 270).

2. T. I, p. XXI, XXII.

le comité secret parisien créé par d'Alembert pour faire par correspondance l'éducation des maîtres de village, les mesures perdues prises par des ministres traités à leur roi comme d'Argenson, Choiseul, Turgot et Necker : tout cet ensemble d'entreprises longuement méditées et soigneusement calculées avait atteint le but poursuivi, c'est-à-dire la ruine des croyances héréditaires qui sont la base de l'ordre social. Les conjurés avaient trouvé des adeptes parmi les têtes couronnées : Joseph II, Catherine II, le roi de Danemark Christian III, la reine de Suède et son fils, le roi de Suède Gustave III, Poniatowski le roi de Pologne, parmi les princes comme le landgrave de Hesse-Cassel, Louis-Eugène duc et Louis prince de Wurtemberg, Charles-Théodore Electeur Palatin, la princesse d'Anhalt, Wilhelmine, margrave de Bayreuth qui signait ses lettres « Sœur Guillemette », sans compter la foule innombrable des comtes, marquis et barons qui adulaient le châtelain de Ferney. Quand celui-ci était mort en 1778, l'œuvre de destruction était accomplie¹.

La conspiration des sophistes de la rébellion formait le sujet du deuxième volume. Barruel trouvait dans les tirades de d'Alembert contre le despotisme et la tyrannie, dans les œuvres de Montesquieu et de Rousseau, dans l'*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* de Condorcet, la trace d'une conspiration révolutionnaire et la preuve que les Encyclopédistes avaient travaillé à ruiner les institutions séculaires de la France. Mais la vraie conspiration contre l'autel et le trône devait être cherchée à son avis au sein de la Franc-Maçonnerie.

L'idée n'était pas nouvelle pour les lecteurs français. Déjà en 1746 l'abbé Larudan avait avancé dans ses *Francs-Maçons tirés* que la Franc-Maçonnerie, fondée par Cromwell pour lutter contre les partisans des Stuarts

main. Le baron d'Holbach lui attribua également son *Christianisme dévoilé*. De même l'historien et linguiste Frédéric, mort en 1749, fut fausement donné pour l'auteur de l'*Examen critique des apologues de la religion chrétienne* (1766) et de la *Lettre de Thrasylus à Leucippe*, qui sont de d'Holbach et de Naigeon. Ses *Œuvres philosophiques* parues à Londres en 1776 contiennent aussi un certain nombre de traités apocryphes.

1. Il est assez piquant de constater que Marat tenait six ans avant la Révolution le même langage que Barruel en 1798. « La morale de ces messieurs (les philosophes), écrivait-il en 1783, faite pour les cours corrompus, à mille traits pour les jeunes gens... Chaque jour ils se multiplient : ainsi répandus sur la surface de la terre entière quelle redoutable confédération ne formeront-ils pas ?... Déjà ils ont formé l'horrible projet de détruire tous les ordres religieux, d'exterminer la religion même. Pour réussir ces insensés empoisonnent les sources de toutes les connaissances utiles et cherchent à remplir de leurs suppôts toutes les places instituées pour l'instruction publique. Quels maux n'ont-ils pas déjà faits ? Quels maux ne feront-ils pas encore ? S'ils viennent un jour à concevoir des projets ambitieux, à porter leurs vues sur les affaires politiques, au moyen de leurs créatures, bientôt instruits de tout ce qui se passe dans les cabinets, qui pourra les empêcher d'agiter les gouvernements, de bouleverser les Etats ? » (*Correspondance de Marat* publiée par Ch. Velly, Paris, 1908).

et de la religion catholique, avait des tendances politiques très accusées, hostiles au pouvoir royal et à l'autorité religieuse. L'abbé Lefranc, de la congrégation des Eudistes de Caen avait dans son *Voile levé pour les curieux*, paru en 1792, attribué la fondation de la Franc-Maçonnerie à Faust Socin qui, héritier des doctrines anti-chrétiennes de son oncle Loelius Socin, avait voulu établir une nouvelle religion au moyen de cette société secrète. L'abbé Lefranc s'efforçait de prouver, en s'appuyant sur les grades d'Elu et d'Elu des Quinze, que la Franc-Maçonnerie avait fait des Français autrefois gais, frivoles, légers, mais chevaleresques et humains, un peuple cruel, barbare et sanguinaire, qu'elle leur avait appris « à envisager la mort de sang-froid, à manier le poignard avec intrépidité, à manger la chair des morts, à boire dans leurs crânes, à surpasser les peuples sauvages en barbarie et en cruauté ». Il avançait que les Templiers entrés dans la Franc-Maçonnerie après la suppression de leur Ordre lui avaient communiqué leur désir de vengeance contre les rois et les prêtres, ainsi que le prouvait le grade de Chevalier Kadosch ou Templier. Dans sa *Conjuration contre la religion catholique et les souverains* parue la même année, il soutenait encore qu'il y avait eu accord entre les principes des clubistes jacobins et ceux des hérétiques des derniers siècles, il citait les déclamations des Francs-Maçons et des philosophes contre la religion chrétienne et dénonçait la conjuration des révolutionnaires contre tous les rois².

La thèse de Lefranc sur le rôle néfaste des Templiers avait été reprise tout récemment par Cadet-Gassicourt dans le *Tombau de Jacques Molay*³. Il avait prétendu que les quatre Loges de Francs-Maçons Templiers établies par Jacques Molay du fond de sa prison, à Naples, Edimbourg, Stockholm et Paris, s'étaient organisées après sa mort et que tous leurs membres avaient juré « d'exterminer tous les rois et la race des Capétiens, de détruire la puissance du pape, de prêcher la liberté des peuples et de fonder une république universelle ». Leur doctrine rigide leur venait des disciples du Vieux de la Montagne, les Assassins, auxquels ils s'étaient mêlés en Syrie. Ils avaient eu pour initiés ou instruments Rienzi, Masaniello, les Supérieurs des Jésuites qui avaient fait assassiner Henri IV et Louis XV, poignarder le stathouder Maurice de Nassau et empoisonner l'empereur Henri VII, enfin Mayenne qui avait fait prêter le serment de la Ligue dans la même salle où devaient se réunir plus tard les Jacobins et avait réuni ses complices dans un souterrain pour poignarder les effigies de Henri III et Henri IV. Saint-Germain avait été leur émissaire à Paris et Cagliostro à Naples. Les Templiers ou Jacobins, qui ne tenaient point de Loges, dominaient la Franc-Maçonnerie

1. p. 41. — 2. D'après la 2^e édition. Liège, 1816, p. 41 à 95. — 3. An V de l'ère française.

par leurs Chapitres dont chacun était composé de vingt-sept membres. Lorsqu'ils entraient dans une Loge ils avaient seuls le droit de traverser le milieu du tapis étendu devant le trône et tous les Francs-Maçons des Loges ignoraient ce qu'ils étaient en réalité. Leur mot d'ordre était « Jakin Booz Mac Benac Adonaf 1314 » dont les lettres initiales signifiaient « Jacobus Burgundus Molay beatus Anno Domini 1314 ». Les autres mots sacramentels étaient Kadosch c'est-à-dire Régénérateur, Nekom ou Vengeance, Paul Kal Pharaskal qui signifie : qui met à mort les profanes. Quand ils s'abordaient dans les assemblées, ils se prenaient les mains comme pour se poignarder. Ils portaient comme signe de reconnaissance un anneau d'or émaillé de rouge et, en cas de danger, ils portaient sur la poitrine une croix de Malte de drap écarlate. Le Grand Maître actuel était le duc de Sudermanie, régent de Suède ; le duc d'Orléans était le chef du Chapitre de Paris et Mirabeau, Fréron, Robespierre, Cloutz, Danton, Dumouriez, Saint-Fargeau, avaient été adeptes. La Révolution avait commencé par la prise de la Bastille parce qu'elle avait été la prison de Jacques Molay et les noms d'Orléanistes, de Dantonistes, de Girondins, de Terroristes n'étaient que des pseudonymes sous lesquels se dissimulaient les Templiers.

Barruel mit à profit ces travaux « historiques » pour rédiger son acte d'accusation contre la Franc-Maçonnerie, mais il remonta plus haut que Larudan pour trouver l'hérétique qui avait fondé cette secte abominable. Il attribua ce redoutable honneur à Manès dont les doctrines hérésiarques, anarchiques et communistes avaient été apportées en Europe à l'époque de l'empereur Frédéric II (mort en 1250) et s'étaient répandues en France, en Allemagne, en Italie et en Espagne avec les Albigeois, Cathares, Patarins, Bulgares, Bégards, Brabançons, Navarrais, Basques, Cotereaux, Henriciens, Léonistes, etc., pour trouver enfin des disciples parmi les Maçons, qui dans leurs arrière-Loges avaient pour mot d'ordre secret : Guerre au Christ et à son culte, guerre aux rois et à tous les trônes¹. Il invoquait le témoignage de Condorcet qui avait déclaré dans son *Esquisse* que, les Albigeois ayant été écrasés, leurs doctrines avaient été propagées par les sociétés secrètes, entre autres les Templiers, dont l'Ordre avait été détruit par la barbarie et la bassesse, et qui assurait que ces sociétés avaient été fondées par « des sages indignés de voir les peuples opprimés jusque dans le sanctuaire de leur conscience par des rois, esclaves superstitieux ou politiques du sacerdoce », et qu'on devait leur être reconnaissant d'avoir perpétué sourdement et sans

danger parmi quelques adeptes « un petit nombre de vérités simples comme de sûrs préservatifs contre les préjugés dominateurs. »

Barruel voyait dans la Révolution Française le triomphe préparé depuis si longtemps par ces « Sociétés Secrètes ». Les philosophes français et les Maçons, assurait-il, ayant les mêmes principes, s'étaient alliés. Voltaire lui-même avait été reçu Maçon à 80 ans. Les Francs-Maçons étaient devenus des enfants de l'Encyclopédie. C'était par la réunion des Maçons aux Sophistes que s'était faite la transformation des arrière-Maçons dualistes (manichéens) en Maçons athées, déistes et panthéistes, c'était alors qu'avaient été ajoutés aux anciens grades ceux où l'on ne voyait plus, comme dans les Chevaliers du Soleil et les Druides, que les Sophistes à la mode. Dès 1776 le comité central du Grand Orient avait chargé ses députés de disposer les frères à l'insurrection. Condorcet s'était uni à Sieyès pour fonder dans la Maçonnerie même une vraie société d'apôtres jacobins dont Girtanner avait dénoncé la Propagande. La société des « Amis des Noirs » avait fait œuvre révolutionnaire sous la direction d'un Comité Régulateur composé de Condorcet, Mirabeau l'aîné, Sieyès, Brissot, Carra, le duc de la Rochefoucauld, Clavière, Lepelletier de Saint-Fargeau, Valade, La Fayette et quelques autres, et qui était en relations avec le Comité Central du Grand Orient. Le nombre des Francs-Maçons était à cette époque de 600.000 dont au moins 500.000 étaient acquis aux idées d'égalité et de liberté par les déclamations des Sophistes et obéissaient au Comité Régulateur.

Pourtant ces conjurés si nombreux n'auraient pu en venir à leurs fins si les Illuminés de Bavière ne leur avaient apporté les encouragements et la direction nécessaires. Aussi Barruel consacrait-il à l'histoire de leur Ordre les trois derniers volumes de ses *Mémoires*. C'est la partie la plus considérable de son ouvrage, c'est aussi la plus solidement et, malgré la partialité de l'auteur, la plus consciencieusement établie. Recueils des grades Illuminés, dépositions des anciens membres, écrits apologétiques de Knigge et de Weishaupt, *Écrits Originaux*, réquisitoires d'Hoffmann, de Zimmermann et des adversaires principaux de l'Illuminisme, Barruel a tout lu. Ses nombreuses citations sont traduites d'une façon un peu lâche mais fidèle. Son plan est clair et bien disposé et, de l'amas confus des documents qu'il avait réunis, de l'analyse minutieuse des *Écrits Originaux*, il a su tirer un exposé complet et à peine tendancieux de l'organisation de l'Ordre, ou de ce qu'il appelle le Code Illuminé¹, et de son histoire jusqu'à sa dissolution en Bavière². Certes Barruel n'oublie jamais quelle est sa mission : il a pris la plume pour démontrer à ses lecteurs que les chefs de l'Illuminisme, auteurs directs des

1. Barruel, vivant à Londres, mettait hors de cause les Francs-Maçons anglais et il les suppliait de ne pas lui en vouloir si, convaincu de leur innocence, il se voyait forcé de les considérer comme les dupes de scélérats autruchiens.

troubles qui ont désolé la France, sont des ennemis de l'humanité et des suppôts de Satan et il ne faillira pas à sa tâche; mais il ne sollicite pas les textes; il lui suffit de prendre au sérieux et de reproduire les aveux échappés à Weishaupt, les Instructions contenues dans les hauts grades, pour établir que Weishaupt et ses collaborateurs étaient des scélérats et que l'idée générale de leur Système était la conquête de l'égalité et de la liberté intégrales par l'abolition des lois religieuses et civiles et de la propriété¹.

De cette accumulation de citations habilement groupées naît un tableau bien fait pour remplir d'effroi le lecteur confiant. S'il est vrai que l'œuvre d'art soit une reproduction de la réalité vue et interprétée par un tempérament, l'ouvrage de Barruel est un chef-d'œuvre. La haine et la peur font de lui un poète, et comme il a des lettres, comme il a lu les *Vies Parallèles* et les *Sermons* de Bossuet, il fait de Weishaupt et de Knigge des portraits qui, par leur grandiloquence, sont dignes de rivaliser avec ces illustres modèles. «Phénomène odieux de la nature, dit-il de Weishaupt, athée sans remords, hypocrite profond, sans aucun de ces talents supérieurs qui donnent à la vérité des défenseurs célèbres, mais avec tous ces vices et toute cette ardeur qui donnent à l'impunité, à l'anarchie, de grands conspirateurs; ennemi du grand jour mais semblable au hibou sinistre que le soleil hébète et qui plane dans l'ombre de la nuit, ce désastreux sophiste ne sera connu dans l'histoire que comme le Démon, par le mal qu'il a fait et par celui qu'il projetaient de faire²... Dès l'instant que l'œil de la justice le découvre, il paraît à la tête d'une conspiration auprès de laquelle toutes celles des clubs de d'Alembert et de Voltaire, toutes celles des antres de d'Orléans ne sont que les jeux de l'enfant du sophiste et du brigand novice encore dans l'art des révolutions³. » « Dans ses méditations farouches, Weishaupt eût suppléé Satan tout occupé de ses projets contre le genre humain; Knigge rappellerait un de

1. Sur deux points seulement la documentation de Barruel prête à la critique. Persuadé par le *Sort Final*, l'*Évidencia* et l'*Histoire critique des Grades* que les grades de Mage et d'Homme-Roi avaient été rédigés, il affirme, en s'appuyant sur les passages des grades précédents et sur la Correspondance, qu'ils devaient contenir: « la déclaration nette et précise de toute religion à détruire en faveur de l'athéisme, de toute constitution républicaine et monarchique à renverser en faveur d'une absolue indépendance, de toute propriété à effacer, de toutes les sciences, de tous les arts à enfouir, de toutes nos villes, de toutes nos maisons ou demeures fixes à brûler en faveur de la vie nomade et sauvage décorée du nom de vie patriarcale » (III, 247). En un autre endroit il rapporte une tradition dont il n'indique pas la source, bien qu'il prétende la tenir d'adeptes de l'Illuminisme et de « relations spéciales » reçues de Malte. Suivant cette tradition un marchand juthandais nommé Kolmer, après avoir séjourné en Egypte et avoir été chassé de Malte, s'était mis vers 1771 à parcourir l'Europe en faisant des adeptes auxquels il prétendait communiquer les antiques mystères de Memphis. Ce Kolmer avait eu pour disciples Cagliostro, les Illuminés d'Avignon, de Lyon et enfin Weishaupt (III, 7-8).

2. T. III, p. 2. — 3. *Ibid.*, p. 7.

ces génies méchants, aîlés comme la peste, impatientes de voler partout où le roi des enfers leur a montré le mal à faire... Tapi dans ses ténèbres, la grande jouissance de Weishaupt serait d'avoir bouleversé le monde sans le voir et sans en être vu. La conscience des forfaits est pour lui ce qu'est pour l'honnête homme celle des vertus. Ses succès lui suffisent; le plaisir de nuire l'emporte sur la célébrité qui aurait pu l'en empêcher. Knigge est un de ces êtres qui se montrent partout, qui se mêlent de tout et qui veulent paraître toujours avoir tout fait. Tous les deux sont impies, tous les deux détestent également le frein des lois, mais Weishaupt dès le commencement a posé ses principes: il a percé dans toute l'étendue de ses conséquences; il faut que sa révolution les réalise toutes; et il croira n'avoir rien fait s'il laisse encore subsister quelques lois religieuses ou sociales. L'impunité de Knigge et sa rébellion ont eu leur enfance et leur gradation. Il a parcouru successivement les écoles publiques et les écoles souterraines de l'incrédulité du siècle; il saura varier ses leçons et se plier à tous les caractères. Il lui faut aussi ses révolutions; il ne manquera pas celle qui se présente pour celle qu'il attend. Il fera un déiste, un sceptique là où il ne pourra pas faire un athée. Suivant les circonstances il jouera tous les rôles des sophistes et il se prêterà à tous les grades de la rébellion... Weishaupt broie mieux ses poisons et Knigge les vend mieux; à eux deux ils suffisent à empestier le monde entier.⁴»

La supériorité que possédaient, aux yeux de Barruel, les chefs de l'Illuminisme sur les conjurés philosophes ou franc-maçons, résidait surtout dans l'organisation qu'ils avaient su donner à leur société secrète. Par l'institution des Quibus Licer, par les instructions minutieuses données aux préfets, aux Provinciaux et aux Directeurs Nationaux, ils avaient établi parmi leurs adeptes une hiérarchie savante, une sévère discipline et fait de leur Ordre une formidable machine dont les engrenages ingénieusement agencés transmettaient jusqu'aux derniers rouages et sans déperdition de force l'impulsion donnée par le moteur central. En de longs chapitres, Barruel décrivait ce gouvernement de l'Ordre qui faisait si bel effet sur le papier⁵.

Le dernier volume des *Mémoires*, qui voulait établir comment les conjurés philosophes, francs-maçons et Illuminés s'étaient coalisés pour donner naissance aux Jacobins, était une compilation des écrits déjà parus en Allemagne. Barruel, triomphant de l'aveu échappé à Boettiger dans son article sur Bode, à savoir que l'Ordre des Illuminés avait subsisté jusqu'en 1790, rééditait les fables inventées sur le recrutement de Mirabeau par Mauvillon, sur l'alliance des théologiens rationalistes et des « Eclaireurs » berlinois avec les Illuminés,

1. T. IV, p. 94-95. — 2. III, ch. XIII à XVIII, p. 308-332.

sur la survivance de l'Ordre sous le nom d'Union Allemande¹ et surtout sur la prétendue mission de Bode et de Busch à Paris. Il avouait n'avoir pas trouvé de documents sur les négociations menées par les émissaires Illuminés avec les Maçons Parisiens ; il n'en affirmait pas moins qu'elles s'étaient terminées « par la résolution d'introduire les nouveaux mystères dans les Loges françaises sans rien changer à leur ancienne forme, de les illuminer sans leur faire connaître le nom même de la secte qui leur apportait ces mystères et de ne prendre enfin dans le Code de Weishaupt que les moyens convenables aux circonstances pour hâter la Révolution. » Du reste il découvrait partout les preuves de l'influence des doctrines Illuminées sur les mouvements de l'opinion et la marche des événements : l'esprit de Weishaupt avait triomphé du loyalisme persistant encore dans la Franc-Maçonnerie ; des Clubs et des Lycées s'étaient partout ouverts à Paris à l'imitation des Sociétés de Lecture allemandes ; les Vénérables avaient été obligés de prêter un serment d'obéissance absolue aux ordres du Grand Orient ; les usages en vigueur au Club des Jacobins ressemblaient à ceux observés dans les Loges Illuminées ; le 14 juillet avait été une insurrection générale organisée par la secte ; Robespierre et Babœuf partageaient les théories communistes de Weishaupt ; les succès des armées françaises avec Custine sur le Rhin, Dumouriez en Belgique, Pichegru en Hollande, Bonaparte en Italie, à Malte et en Egypte s'expliquaient par les intrigues des Illuminés qui leur préparaient encore les voies en Suisse, en Russie, en Pologne, en Autriche, à Constantinople et jusque dans les Indes et l'Amérique. Ainsi la terre entière devait trembler devant les Jacobins « fils de Voltaire et de Jean-Jacques, des Vénérables, des Kadosch et du Spartacus Bavaïrois² ».

Les *Mémoires* de Barruel eurent beaucoup de succès et furent tirés à un nombre considérable d'exemplaires³. J.-J. Mounier prit la peine de les réfuter dans une brochure parue en 1801 à Tübingue chez Cotta, et qui, déposition d'un témoin impartial et sensé, mérite encore aujourd'hui d'être lue par ceux qui s'occupent de l'histoire de la Révolution⁴. En 250 pages il démolissait tout l'édifice élevé péniblement par Barruel et Robison. Il dissipait sans efforts les nuées qu'ils avaient amoncelées, dénonçait la fausseté de leurs déductions, relevait leurs erreurs et justifiait

1. Pour comble de malchance, Barruel prétendait que Bode avait collaboré à l'entreprise de Bahrdt et soutenait que *Mehr Noten als Text* n'était pas de lui (V, 33). — 2. V, 181.

3. L'abbé Proyart citait dès 1800 les *Mémoires* de Barruel avec éloge dans *Louis XVI détroné avant d'être roi ou tableau des causes nécessitantes de la révolution française et de l'ébranlement de tous les trônes*.

4. *De l'influence attribuée aux Philosophes, aux Francs-Maçons et aux Illuminés sur la Révolution Française*.

particulièrement Bode d'avoir jamais songé à prêcher la révolte aux Maçons de Paris. Cette réfutation écrite avec modération et sincérité, à laquelle la compétence de l'auteur donnait encore plus de poids, menaçait de ruiner la légende de l'Illuminisme révolutionnaire dans l'esprit des gens que la passion n'aveuglait pas complètement¹.

Elle trouva un nouveau défenseur dans la personne de Starck qui chercha à lui donner une forme plus acceptable dans son *Triomphe de la Philosophie au XVIII^e Siècle*², publié anonymement en 1803.

L'ancien Clerc du Temple, maintenant surintendant à Darmstadt, avait trouvé la place bien rentée qu'il avait si longtemps cherchée. S'il avait autrefois essayé de jouer le rôle de théologien libéral pour s'attirer la faveur publique, il estimait aujourd'hui plus avantageux et plus convenable à sa situation de se poser en défenseur de l'ordre établi et de l'orthodoxie protestante. Puis il avait une vieille rancune contre les rationalistes berlinois qui l'avaient accusé 15 ans auparavant d'être un catholique masqué. Il leur avait déjà reproché, comme nous l'avons vu³, leur prétendue alliance avec les Illuminés bavaïrois. Il pouvait encore les atteindre en soutenant la thèse qui faisait des disciples de Weishaupt les auteurs responsables de la Révolution Française⁴. Aussi dès qu'il avait pris connaissance du premier volume des *Mémoires* de Barruel (paru en 1796), il avait songé à diriger l'attention du fougueux abbé sur les Illuminés que le polémiste français ne connaissait

1. Un autre contradicteur de Barruel, le comte de Windischgraetz, lui fait un reproche assez étrange : c'est de n'avoir pas mentionné les Jésuites parmi les auteurs responsables de la Révolution. Le comte Windischgraetz soutenait que « dire que les philosophes et les gens de lettres ont produit et prémédité la Révolution Française est une assertion qui n'est pas raisonnable. » Il faisait remarquer que, si un grand nombre de gens de lettres du XVIII^e siècle, surtout dans la classe des économistes et des encyclopédistes étaient ennemis de la religion, du clergé, de la noblesse et de tous les pouvoirs héréditaires et intermédiaires, ils n'étaient pas ennemis de la royauté ; que la secte philosophique n'avait que faire de produire une révolution armée et violente, puisqu'elle était puissante et que plus d'un monarque se prêtait de la meilleure grâce à ses vues. De ces prémisses fort raisonnables, l'auteur tirait une conclusion effarante. La secte responsable de la tourmente révolutionnaire était la secte Jésuitique ou plutôt une vraie société secrète dévouée aux Jésuites et dirigée par eux. Cette secte, qui avait gouverné le monde pendant 200 ans, avait vu son pouvoir diminué au XVIII^e siècle par la naissance et l'extension de la secte philosophique. Réveillée de son engourdissement par la suppression de l'Ordre des Jésuites, elle avait entrepris de combattre la secte rivale « en dissimulant, en mêlant de ses fidèles avec les siens, en leur faisant adopter son langage, exagérer ses principes et en la conduisant ainsi d'absurdités en absurdités jusqu'au point où elle voulait l'em mener pour la perdre ». Si bien « qu'un grand nombre d'hommes et ci-devant peut-être des ennemis de la secte ancienne s'étaient ralliés à elle et que d'autres, sans faire cause commune avec elle et sans se douter même qu'elle existât, avaient été portés d'eux-mêmes à agir dans son sens. » (*Dissertation sur l'opinion que l'on doit avoir des auteurs de la Révolution Française et des sectes intrigantes de nos jours*, s. l. 1801).

2. *Der Triumph der Philosophie im XVIII^e Jahrhundert*, Germantown, 1803.

3. Livre VI, ch. 1.

4. Cf. sur ce dernier avatar de Starck la thèse déjà citée de M. J. Blum.

pas encore. Il lui avait envoyé à Londres tous les documents imprimés ou manuscrits qu'il avait pu réunir avec l'aide de Grollmann, rédacteur de l'*Eudaemonia*, et de Koester, éditeur des *Religions Begebenheiten*. Il avait écrit lui-même pour le *Journal de Vienne* en 1796 et pour l'*Eudaemonia* en 1797 deux articles anonymes intitulés les « Androgynes » et « les Hyperbolides ou Triomphe de la philosophie au XVIII^e siècle » dans lesquels il dénonçait les principes subversifs que les conjurés avaient prêchés dans les Loges. Mais les espérances qu'il avait mises en Barruel avaient été déçues. En lisant la fin des *Mémoires*, Starck avait constaté que l'abbé français avait nui à la « bonne cause » en se rendant ridicule ¹ et il s'était décidé à mettre sérieusement la main à l'œuvre.

Dans ce gros ouvrage en deux volumes, Starck reprenait la thèse de Barruel et de Robison sur les tendances révolutionnaires des philosophes, des Maçons illuminés et des Illuminés de Bavière, mais en corrigeant leurs nombreuses erreurs de dates, de faits, de personnes, et en signalant leurs exagérations. Il se séparait particulièrement de Barruel sur la question de la Franc-Maçonnerie, qui, d'après lui, avait été pendant très longtemps une association innocente, et n'était devenue nuisible qu'après avoir été envahie, quelque temps avant la Révolution Française, par les principes Illuminés. Il prouvait que Barruel n'entendait rien à l'état de la Franc-Maçonnerie et Robison à l'état des choses en Allemagne. Mais il s'attachait à réfuter la brochure de Mounier, sans apporter d'ailleurs de nouvelles preuves à l'appui de sa thèse, bien que son ouvrage témoigne d'une connaissance approfondie et complète de toutes les documents concernant la question. Quatre chapitres du second volume étaient consacrés à l'Ordre des Illuminés. Le chapitre XII contenait un résumé fort clair de l'histoire de l'Ordre, le chapitre XIII était un réquisitoire adroitement et logiquement présenté des principes, du but et des moyens de l'Ordre. Les chapitres XIV et XV rééditaient la fable de la survivance de l'Ordre et de son alliance avec les révolutionnaires français.



L'ouvrage de Starck fermait le cycle des grandes épopées. Mais la fable de l'Illuminisme révolutionnaire devait trouver des défenseurs attardés jusqu'au milieu du XIX^e siècle.

L'abbé Proyard, dans un nouveau panégyrique de Louis XVI, paru en 1808 et gros de quatre volumes², consacrait les trois quarts de son ouvrage

1. Starck à l'éditeur Hermann de Francfort, lettre du 29 juin 1809 citée par Kloss: *Bibliographie*, p. 266.

2. *Louis XVI et ses vertus aux prises avec la perversité du siècle*, Paris

à démontrer l'influence exercée par les sociétés secrètes sur la Révolution. Répétant docilement la leçon dictée par Barruel, il parlait des missionnaires Illuminés venus prêcher en France la parole de haine, exposait à son tour les principes subversifs de la « Franc-Maçonnerie bavaroise » et dénonçait l'alliance des Illuminés de Bavière et des Martinistes.

Dans le tome premier de sa *Restauration de la science politique*, paru en 1816³, Ch. L. de Haller, sur la foi de Starck, de Barruel et de l'*Eudaemonia* concluait que, bien que l'influence des Illuminés sur la Révolution Française eût été traitée de rêve ou de calomnie, « lorsqu'on indique l'époque et les lieux, lorsqu'on fait connaître tous les lieux et toutes les circonstances, lorsqu'on voit l'accord unanime de nombreux témoignages et l'aveu même des adversaires, quand d'ailleurs la chose est non seulement possible mais encore vraisemblable, que sans elle nombre d'événements dont elle donne une solution très simple ne peuvent être expliqués et qu'enfin les principes et les formes des Jacobins français ont, jusque dans les moindres détails, une ressemblance frappante avec ceux des Illuminés allemands : il est difficile de douter encore, sans nier tous les motifs de crédibilité historique. »

L'année suivante le chevalier de Malet, reprenant la démonstration de Robison et la développant avec moins de logique apparente que Barruel, arrivait aux mêmes conclusions que ses deux modèles⁴. Lombard de Langres, dans un ouvrage anonyme paru en 1819 : *Des Sociétés Secrètes en Allemagne et dans d'autres contrées, de la Secte des Illuminés, du Tribunal Secret, de l'assassinat de Kotzebue*, suivant la fausse piste indiquée par Luchet, dont il citait l'*Essai*, dénonçait la conspiration des Illuminés qui avait eu les Cercles Rose-Croix, l'Ordre fondé par Weishaupt, le Tugendbund, la Stricte Observance, les Loges Eclectiques, la Sainte-Vehme, les Burschenschaften pour organes et Cagliostro, Saint-Germain et Schrepper pour émissaires ; pour clore dignement cette série de divagations, il déclarait que l'infortuné Fuлдès avait succombé sous leurs coups.

La même confusion se retrouve dans la vie de Cazotte que Gérard de Nerval publia comme préface du *Diable Amoureux*⁵. De même Kaufmann et Cherpin dans leur *Histoire philosophique de la Franc-Maçonnerie*⁶ présentent l'Illuminisme de Weishaupt comme « un rejeton du spiritualisme de Swedenborg ».

1. p. 182-188. — 2. *Recherches politiques et historiques qui prouvent l'existence d'une secte révolutionnaire, son antique origine, ses moyens, ainsi que son but, et dévoilent entièrement l'unique cause de la Révolution Française*, Paris, 1817.

3. Edition de 1845, cf. particulièrement la page LX. — 4. Lyon, 1850.

5. p. 457; 459-460. — Grégoire était à cette époque seul à protester contre la légende propagée en France par la traduction de l'ouvrage de Robison et les *Mémoires* de Barruel. (*Histoire des Sectes Religieuses*, Paris, 1828, t. II, p. 15).

Louis Blanc, puisant dans Barruel, Robison et Luchet, place, dans son *Histoire de la Révolution*, Weishaupt et ses Illuminés parmi les « révolutionnaires mystiques »¹ à côté de Saint-Martin, Cagliostro, Saint-Germain, Mesmer et des alchimistes du faubourg Saint-Marceau, c'est-à-dire de tous ceux qui, réagissant violemment contre la philosophie raisonnée, critique, individualiste de Voltaire et des Encyclopédistes, « se livraient sans réserve à l'imagination, à la souveraineté de la foi, aux inspirations les plus désordonnées du cœur et poussaient jusqu'à une espèce de délire le sentiment des rapports qui doivent unir les hommes. » Dans l'imagination de Louis Blanc, historien romantique et visionnaire, Weishaupt, inspirateur des révolutionnaires français, père spirituel d'Anacharsis Clootz et de Babouf, devenait « un des plus profonds conspirateurs qui aient jamais existé. » Frappé de ce que la Maçonnerie n'avait pas de caractère homogène et de ce que la philosophie des Encyclopédistes et les tendances de la bourgeoisie avaient une large place dans les Loges, il s'était mis à méditer des combinaisons nouvelles. « Par le seul attrait du mystère, par la seule puissance de l'association, soumettre à une même volonté et animer d'un même souffle des milliers d'hommes dans chaque contrée du monde, mais d'abord en Allemagne et en France, faire de ces hommes au moyen d'une éducation lente et graduée des êtres entièrement nouveaux, les rendre obéissants jusqu'au délire, jusqu'à la mort à des chefs invisibles et ignorés ; avec une légion peignée secrètement sur les Cours, envelopper les souverains, diriger à leur insu les gouvernements et mener l'Europe à ce point que toute superstition fût anéantie, toute monarchie abattue, tout privilège de naissance déclaré injuste, le droit même de propriété aboli et l'égalité des premiers chrétiens proclamée, tel fut le plan gigantesque du fondateur de l'Illuminisme. » La Révolution ne devait pas se borner au renversement des trônes, elle aurait aussi à ruiner une puissance nouvelle, celle de la tribu mercantile qui, érigée en corps hiérarchique, faisait peser sur le monde le plus redoutable des despotismes. Pour accomplir cette œuvre immense, Weishaupt, profitant de ce que les esprits en Allemagne étaient favorables à l'adoption des pratiques occultes, avait demandé au mysticisme ses plus intimes ressources. Conduite par des conspirateurs passionnés à la fois et méditatifs, la secte s'était accrue rapidement et sa puissance, révélée par Luchet dans son *Essai sur les Illuminés*, était devenue formidable. « Les imaginations inquiètes et les âmes altérées se laissèrent gagner sans peine à la bizarrerie de ses pratiques et au mystère qui enveloppait son existence. La profondeur de ses desseins plut à des intelligences graves, cultivées, mais audacieuses. Elle attira beaucoup

d'hommes d'élite. Ce fut alors que s'établit cette administration partout invisible et partout présente, dont parlent si souvent les écrits contemporains. D'insaisissables délateurs firent circuler d'un lieu à l'autre, comme par un fil électrique, les secrets dérobés aux Cours, aux collèges, aux chancelleries, aux tribunaux, aux consistoires. On vit séjourner dans les villes certains voyageurs inconnus dont la présence, le but, la fortune, étaient autant de problèmes. » Cagliostro avait avoué être un émissaire des Illuminés dont il révélait les plans gigantesques et la mission de Busch et Bode à Paris avait mis les Loges maçonniques parisiennes au courant de la conspiration enfantée par le puissant cerveau de Weishaupt.

Les auteurs qui, après Louis Blanc, vinrent encore entretenir le public de la fable Illuminée n'eurent pas même le souci de l'interpréter. Ils se contentent de piller Barruel comme Eckert¹ ; comme l'abbé Gyr son traducteur² ; comme Forgame qui résume les *Mémoires du Jacobinisme* sans même les citer³ ; comme M. Le Couteux de Canteleu qui réédite leurs inculpations, en prétendant les corroborer par des indications trouvées dans des manuscrits fort sujets à caution⁴ ; ou enfin comme le Père Deschamps qui leur emprunte de nombreuses citations des *Écrits Originaux* ou des cahiers de grades, pour prouver que Weishaupt est, avec Saint-Martin et Cagliostro, le fondateur de la Franc-Maçonnerie révolutionnaire⁵.



La figure mythique de Weishaupt et de l'Ordre des Illuminés, effroi des dévots timorés, devait séduire les mystiques humanitaires de 1848. Un des romans socialisants de G. Sand, *La Comtesse de Rudolstadt*, suite de *Consuelo*, où la société secrète des Invisibles était représentée comme l'agent mystérieux de la Providence, la faisait revivre en la magnifiant dans le roman comme L. Blanc l'avait fait dans l'histoire. Une prétendue lettre de Philon, « le célèbre baron de Knigge », adressée en 1774 à Ignace Martinowicz, « savant distingué et Illuminé enthousiaste qui eut la tête tranchée à Bude, en 1795 », montrait Spartacus « nom de guerre d'Adam Weishaupt » et ses

1. *Der Freimaurer Orden in seiner wahren Bedeutung*. Dresde, 1852.

2. *La Franc-Maçonnerie dans sa véritable signification*, 2 vol., Liège, 1854, II, 81-93.

3. *De l'influence de l'esprit philosophique et de celle des Sociétés Secrètes sur le XVIII^e et le XIX^e siècles*. Paris, 1858.

4. *Les Sectes et Sociétés politiques et religieuses. Essai sur leur histoire depuis les temps les plus reculés jusqu'à la Révolution Française*. Paris, 1863. — Les manuscrits acquis par M. Le Couteux sont attribués par lui au prince de Hesse. Ceux que l'auteur a reproduits dans les pièces justificatives ne contiennent rien de très connu ou de très discuté.

5. *Les Sociétés Secrètes et la Société*. Avignon, t. I et II, 1874, t. III, 1876.

amis Philon, Caton, « Xavier Zwack, qui fut conseiller aulique et subit l'exil pour avoir été un des principaux chefs de l'Illuminisme, Celse, Bader, qui fut médecin de l'électrice douairière, illuminé, et Ajax, Massenhausen, qui fut conseiller à Munich, illuminé » à la recherche de la Lumière dans la Forêt de Bohême. Pendant que Caton prenait vers le nord-est, Celse vers le sud et qu'Ajax suivait la direction transversale d'occident en orient, Philon et Spartacus s'étaient dirigés par une autre voie vers Pilsen, rendez-vous général. « Emportés dans son tourbillon comme les satellites d'un astre roi, mandait Kuigge à Martinowicz, nous avons suivi Spartacus à travers les sentiers escarpés et sous les plus silencieux ombrages du Boehmer-Wald... La parole ardente du maître nous donnait des ailes ; nous franchissions les ravins et les cimes sans compter nos pas, sans regarder à nos pieds les abîmes que nous dominions, sans chercher à l'horizon le gîte lointain où nous devions trouver le repos du soir. Jamais Spartacus ne nous avait paru plus grand et plus pénétré de la toute-puissante vérité. Les beautés de la nature agissent sur son imagination comme celles d'un grand poème ; à travers les éclairs de son enthousiasme, jamais son esprit d'analyse savante et de combinaison ingénieuse ne l'abandonne entièrement. Il explique le ciel et les astres, la terre et les mers, avec la même clarté, le même ordre qui président à ses dissertations sur le droit et les choses arides de ce monde. Mais comme son âme s'agrandit, quand seul, et libre avec ses disciples élus, sous l'azur des cieux constellés, ou en face de l'aube rouge des feux précurseurs du soleil, il franchit le temps et l'espace pour embrasser d'un coup d'œil la race humaine dans son ensemble et dans ses détails, pour pénétrer le destin fragile des empires et l'avenir imposant des peuples ! Vous l'avez entendu dans sa chaire ce jeune homme à la parole lucide ; que ne l'avez-vous vu et entendu sur la montagne cet homme en qui la sagesse devance les années et qui semble avoir vécu parmi les hommes depuis l'enfance du monde ! »

Persuadé que « des hommes comme eux étaient ici-bas des ministres de la Providence », Spartacus avait décidé de s'en rapporter aux inspirations de Philon sur la route à suivre. « En avant donc, lui avait-il dit, je te suis et j'ai foi en ta seconde vue, cette clarté mystérieuse qu'invoquaient naïvement nos ancêtres de l'Illuminisme, les pieux fanatiques du passé. » Et la Providence les avait menés vers l'homme qu'ils cherchaient. Ils avaient trouvé dans la cour d'un château en ruines, jouant sur son violon « le Te Deum de l'humanité rajeunie et réconciliée, remerciant le Dieu de toutes les religions, la lumière de tous les hommes », le mystérieux frère Trismégiste, le même Albert Podiebrad qui avait été enterré vivant vingt-cinq ans auparavant et qui, arraché de la tombe d'une façon incompréhensible, longtemps disparu, avait

été persécuté et enfermé dix ans plus tard comme faussaire, imposteur et surtout comme Franc-Maçon et Rose-Croix, ce fameux comte de Rudolstadt dont l'étrange procès avait été étouffé avec soin et dont l'identité n'avait jamais pu être constatée. Ce personnage étrange, que les bourgeois obtus tenaient pour fou, mais que les paysans de Bohême, à l'esprit généreux et au cœur pur, comprenaient quand il leur prêchait sur son violon l'Evangile de l'humanité, était « un précieux gardien du feu sacré et des saines traditions de l'Illuminisme antérieur, un adepte de l'antique secret, un docteur de l'interprétation nouvelle. » Sur les instances de Spartacus, il avait enfin consenti à lui révéler l'histoire de la Maçonnerie, à lui parler des fameux Invisibles dont les ignorants rêvoient en doute les travaux et même l'existence, à lui faire connaître les mystères anciens et modernes. « Oui, lui avait dit Spartacus, je me sens une mission. Je me suis approché de ceux qui gouvernent la terre et j'ai été frappé de leur stupidité, de leur ignorance et de leur dureté de cœur. Oh ! que la vie est belle, que la nature est belle, que l'humanité est belle ! Mais que font-ils de la vie, de la nature et de l'humanité ! Et j'ai pleuré longtemps en voyant et moi, et les hommes, mes frères, et toute l'œuvre divine, esclaves de pareils misérables ! Et quand j'ai eu longtemps gémé, comme une faible femme, je me suis dit : Qui m'empêche de m'arracher de leurs chaînes et de vivre libre ? Mais après une phase de stoïcisme solitaire, j'ai vu qu'être libre seul, ce n'est pas être libre. L'homme ne peut pas vivre seul. L'homme a l'homme pour objet ; il ne peut pas vivre sans son objet nécessaire. Et je me suis dit : Je suis encore esclave, délivrons mes frères. Et j'ai trouvé de nobles cœurs qui se sont associés à moi et mes amis m'appellent Spartacus. »

Trismégiste encourageait Weishaupt dans son noble dessein de s'adresser au monde des savants, des patriciens et des riches, de niveler par la persuasion, de séduire même les rois, les princes et les prélats par les charmes de la vérité. Il lui prédisait qu'il serait blâmé, accusé, calomnié, haï, flétri, persécuté, exilé, mais que son idée lui survivrait sous d'autres formes, après qu'il aurait agité les choses présentes avec un plan formidable, des conceptions immenses que le monde n'oublierait pas et qui devaient porter peut-être les derniers coups au despotisme social et religieux. « Organise pour détruire, concluait-il ! Qu'une société secrète se forme à ta voix pour détruire la forme actuelle de la grande iniquité ! »

Pour élaborer la doctrine qui devait être enseignée par sa société, il lui conseillait de ne jamais dissocier la Trinité humaine : sensation, sentiment, intelligence, et de lire attentivement la Genèse, l'Evangile, les écrits de Pythagore, d'Hermès Trismégiste, de Platon et de Campanella. Enfin, dans un transport prophétique, il apercevait, quinze ans auparavant, la Révolution

Française, avec tout ce qu'elle devait apporter au monde de bonheur futur et de calamités passagères. « Cours en France, Spartacus ! s'écriait l'hiérophante, la France va bientôt tout détruire. Elle a besoin de toi. Cours, te dis-je, hâte-toi, si tu veux prendre part à l'œuvre. C'est la France qui est la prédestinée des nations. Joins-toi mon fils aux aînés de l'espèce humaine. J'entends retentir sur la France cette voix d'Isaïe : « Lève-toi, sois Illuminée, car ta lumière est venue et la gloire de l'Eternel est descendue sur toi et les nations marcheront à ta lumière. »

Weishaupt, esprit éminemment organisateur, qui plus tard « se servait, on le sait, de signes matériels pour résumer son système et envoyait à ses disciples éloignés toute la théorie représentée par des cercles et des lignes sur un petit carré de papier », avait tracé rapidement sur ses tablettes des signes et des figures, comme si la conception métaphysique de la doctrine des Invisibles se fût présentée à lui sous des formes de géométrie. Deux ans plus tard la parole étrange et mystérieuse qui s'était élevée dans un désert du Boehmer-Wald, avait jeté ses racines parmi de nombreux adeptes et le vaste monde souterrain des sociétés secrètes, qui jusqu'alors s'était agité dans les ténèbres, avait reçu une législation nouvelle, s'était réuni sous une seule doctrine et avait retrouvé son action en s'initiant à la parole de vie¹.

À côté de cette affabulation romantique, le roman feuilleton conté par P. Zaccone, dans son *Histoire des Sociétés Secrètes*², fait assez triste figure. Le début suffira à indiquer le caractère de cette œuvre de « vulgarisation ». « Un soir du mois de novembre vers la fin du dernier siècle, un homme descendit dans une auberge de Munich. Cet homme était jeune encore, mais déjà on lisait sur son front cette décrépitude prématurée que la violence des passions mauvaises imprime fatalement sur la physionomie de l'homme. Nul ne le connaissait lorsqu'il arriva, mais quelques jours lui suffirent pour réunir autour de lui tout ce que la capitale de la Bavière renfermait de jeunes gens ardents et enthousiastes. Cet étranger n'était autre qu'un professeur du nom de Weisshaupt (sic). »

CHAPITRE IV

La légende policière ; la résurrection de l'Ordre

Mémoire de l'espion autrichien Armbruster. — La police napoléonienne et les patriotes allemands. — Les associations d'étudiants et le Tugendbund. — Rapports des agents français : Illuminés et Idéalistes allemands. — Rapports de Berckheim, commissaire de police spécial à Mayence. — La résurrection de l'Ordre des Illuminés.

Pendant que l'Illuminisme révolutionnaire trouvait des hérauts parmi les polémistes, les historiens et les romanciers, la légende Illuminée prenait une forme beaucoup moins connue dans les rapports des agents des polices autrichienne et napoléonienne.

En 1801, après la paix de Lunéville, le gouvernement autrichien avait envoyé en Bavière l'espion Armbruster pour se renseigner sur l'état politique du pays voisin. L'agent secret¹ crut découvrir en Bavière deux grands partis : celui des libres penseurs et utopistes politiques, partisans de Montgelas et tout puissants à la Cour, qui mettaient au premier rang de leurs préoccupations la lutte contre le clergé, la suppression des ordres mendiants, des abbayes les plus riches, de toutes les processions, et qui avaient mécontenté la population par leurs mesures brutales et la lourdeur des impôts exigés d'un pays épuisé par la guerre ; et celui dit des Patriotes, auquel Armbruster donnait Utzschneider, Strobl et Babo pour chefs, parti de tendances plus démocratiques et qui, s'appuyant sur le peuple, voulait la disparition du système féodal et des dîmes, et réclamait avant tout des réformes sociales en faveur des paysans. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner jusqu'à quel point cette classification, suggérée peut-être par le souvenir

1. *La Comtesse de Rudolstadt*. Bruxelles, 1844, III, 99-160.

2. Paris, s. d., II, 269 sq.

1. Son rapport a été publié par Fournier dans *Historische Studien u. Skizzen*, 1885, 213 sq.

des polémiques retentissantes entre le chef des anciens Illuminés et les amis d'Uttschneider, pouvait correspondre à la réalité¹, mais Armbruster ne se contentait pas de ce premier résultat de son enquête. Il affirmait que l'Ordre des Illuminés existait encore. Il prétendait que ce qui avait été imprimé dans les *Ecrits Originaux* n'était que la partie la plus petite et la plus insignifiante des papiers trouvés dans les archives de l'Ordre. Les documents les plus importants et particulièrement les lettres très suggestives qui auraient compromis les personnes du plus haut rang et appartenant à d'autres Etats, avaient été mis à part dans la demeure du chancelier Kreitmayer et remis directement à l'Electeur. De là venait que tant de membres actifs de l'Ordre avaient pu continuer leurs menées dans d'autres pays jusque dans les derniers temps et que, notamment dans l'Allemagne du Nord, les souverains et les hommes d'Etat qui croyaient que les *Ecrits Originaux* révélaient toute la trame Illuminée avaient tenu l'esprit et l'extension de l'Ordre pour moins dangereux qu'ils n'étaient en réalité. En 1795 la douane bavaroise avait découvert à Dekendorf de nouvelles archives qui prouvaient la survie de l'Ordre. Une commission secrète chargée de surveiller les lettres reçues ou expédiées par certaines personnes suspectes avait bientôt réuni une masse de documents prouvant que les membres de l'Ordre étaient restés en relations étroites, recevaient de nouveaux frères, avaient la majorité dans les ministères, dirigeaient l'instruction publique, faisaient nommer, par leur influence, leurs affiliés aux cures les plus productives dans les Vicariats Généraux de Passau, Ratisbonne, Salzbourg et Freysingen et que les hommes qui jouissaient non seulement de la confiance, mais même de l'affection du prince, comme le comte de Rumford, le prélat Haefelin, vice-président du Conseil Ecclésiastique et le baron de Stengel, référendaire secret du cabinet, étaient précisément les chefs de l'Ordre. Des lettres venant de Paris avaient révélé que Rumford était en rapports suivis avec le Comité de Propagande révolutionnaire.

1. Cf. sur le rôle important joué par Uttschneider dans l'administration de son pays, sur les rapports de Montgelas et d'Uttschneider, ainsi que sur les intrigues politiques à cette époque, comte du Moulin Eckart: *eine Ehrenrettung, Forschungen zur Kultur und Literaturgeschichte Bayerns*, 5^e livraison, 1897; et Bauerfeldt: *Art. Uttschneider dans l'Allg. Deut. Biographie*, vol. 36, p. 420-440. — Le tableau esquissé par l'espion autrichien de la situation politique en 1801 peut être exact dans les grandes lignes. Si l'Illuminisme en tant que société secrète était alors une chose morte depuis longtemps, il est très possible que les deux parties de nous avons constaté l'antagonisme au début des poursuites, le parti des libres penseurs anti-cléricaux et celui des physiocrates ou patriotes dont Babo avait été en 1784 le porte parole, aient continué à exister et aient divisé en deux groupes les Bavarois cultivés. Si peu de confiance que mérite en général le rapport d'Armbruster, il donne à cet égard des détails impressionnants. M. du Moulin, dont l'article est si nourri de documents et si solidement construit, a négligé complètement ce point de vue.

Pour des raisons qu'Armbruster négligeait d'indiquer, Charles-Théodore avait décidé de faire de ces découvertes un secret d'Etat et d'éloigner sans tapage de leurs emplois les fonctionnaires compromis. Rumford avait été envoyé en Angleterre sous un prétexte honorable, d'autres mis à la retraite. Mais Charles-Théodore était mort avant que le plan de défense silencieux eût été complètement exécuté et l'avènement de son successeur, depuis longtemps dans les filets des Illuminés, avait permis à l'Ordre de prendre une revanche longtemps attendue. Pour rassurer l'Electeur et les gouvernements étrangers, les Illuminés faisaient publier dans beaucoup de journaux allemands les articles écrits par un de leurs affiliés et où l'existence de leur Ordre était traitée de fable et d'invention des obscurantistes et des Jésuites; mais Armbruster, qui avait découvert avec tant d'habileté pendant un séjour de trois semaines un des secrets d'Etat du gouvernement bavarois, savait ce qu'il fallait penser d'une affirmation aussi audacieuse.

S'il reconnaissait que depuis l'époque de Weishaupt l'Ordre n'avait plus eu de centre ni d'organisation, que beaucoup d'Illuminés reprochaient à Montgelas et à plusieurs affiliés haut placés de négliger les intérêts de leur Société depuis qu'elle les avait portés au pouvoir; s'il croyait pouvoir assurer à son gouvernement que, ni dans les papiers découverts en 1795, ni dans les lettres de Weishaupt interceptées par la police, on n'avait trouvé trace de rapports existant entre les Illuminés de Bavière et ceux d'Autriche, il affirmait, d'autre part, que les adeptes continuaient à se réunir en plusieurs Loges, recevaient sans cérémonie des novices, étaient en correspondance régulière et répandaient l'esprit de l'Ordre en dehors de leurs cercles. Cette propagande était, à son avis, d'autant plus dangereuse que l'influence de la Révolution Française avait modifié les théories et la terminologie primitive de l'Ordre. Les Illuminés de 1801 ne parlaient plus comme autrefois des « tyrans », de « bouleversement des Etats, de liberté et d'égalité », mais ils rêvaient maintenant de « princes démocrates qui partagent avec leur peuple le sceptre et la couronne », ils réclamaient « la liberté illimitée de la presse, le renversement de la hiérarchie et des castes privilégiées », ils déclamaient sur « les droits imprescriptibles de l'homme et les progrès invincibles de l'esprit humain », rêves et propos éminemment subversifs dont s'effrayait le loyalisme professionnel de ce fidèle sujet de la Maison d'Autriche¹.

1. Les Patriotes lui paraissaient d'ailleurs aussi redoutables. Il les accusait d'avoir imité la tactique Jacobine (clubs, missionnaires et pamphlets) au moment de l'occupation de Munich par les Français et il rapportait qu'Uttschneider avait proposé à Moreau d'établir en Bavière une république englobant la Francoine, la Souabe et le Tyrol. (Cf. sur cette inculpation Heigel: *Aus drei Jahrhunderten*, 159-208 et l'article de M. du Moulin Eckart cité plus haut.)



La variante de la légende Illuminée inventée par la police napoléonienne fut développée avec plus d'ampleur et d'originalité. Le service des renseignements de la République avait été assez exactement informé sur le compte de l'Illuminisme bavarois. Une note du 19 germinal an IV disait en effet ceci : « L'Ordre des Illuminés qui diffère essentiellement de celui des Illuminés a été jadis très répandu en Bavière. Les amis des principes et de l'humanité s'y étaient réunis pour s'opposer aux progrès du despotisme civil et religieux, des fonctionnaires publics très éclairés en faisaient partie. Weishaupt, très célèbre professeur à l'Université d'Ingolstadt, était à leur tête. Cette société secrète approchait beaucoup de celle des Francs-Maçons, mais elle était plus instruite et s'opposait plus aux intérêts des oppresseurs du peuple. L'Electeur de Bavière, instruit par quelques faux-frères des principes professés par les Illuminés, procéda avec rigueur contre eux, les exclut de tous les emplois publics et les a interdits dans son Electorat. Il fut facile de fermer leurs réunions et de saisir leur correspondance, mais il fut impossible d'éteindre ce feu sacré, d'étouffer cet enthousiasme pour la liberté que cet Ordre a su communiquer à l'esprit d'hommes jeunes, honorables et éclairés. Les puissances alliées nommaient les Illuminés les précurseurs des Jacobins, crurent à des prétendues intelligences entre les Jacobins et les Illuminés et les rendirent responsables de toutes les défaites que les armées allemandes éprouvèrent lors de la première marche triomphale des Français en Allemagne ¹. »

Le Département avait fait demander à son correspondant de Munich s'il y connaissait d'anciens membres de l'Ordre et s'il serait possible de les décider à se mettre au service de la République Française ², sans qu'on puisse savoir d'ailleurs si les négociations eurent lieu et quel en fut le résultat. Quoi qu'il en soit, lorsque, vers 1810, l'éveil du sentiment national dans l'Allemagne du Nord et surtout en Prusse commença à inquiéter le gouvernement impérial, la police française chercha à découvrir les causes de ce mouvement d'opinion dont la généralité et la violence la stupéfiaient.

Dans la Prusse écrasée à Iéna, démembrée et asservie par le traité de Tilsitt, l'élite intellectuelle avait abjuré l'idéalisme cosmopolite, le culte égoïste du moi, le libertinage sentimental auxquels elle avait sacrifié à la suite

des Eclaireurs, puis des premiers Romantiques ¹. Pendant que la foule supportait avec indifférence l'humiliation du pays, les meilleurs parmi les Prussiens revenaient au culte de la patrie, du devoir, de la volonté, de toutes les qualités viriles, et plusieurs d'entre eux cherchaient à secouer la torpeur de leurs concitoyens. L'*Esprit du Temps* de Arndt, les *Discours à la nation allemande* de Fichte, les sermons prononcés à l'église de la Charité de Berlin par Schleiermacher, les drames de H. de Kleist : la *Bataille d'Arminius* et le *Prince de Homburg*, la *Nationalité allemande* de Jahn, le « Père de la gymnastique », prêchaient l'amour de la patrie et faisaient appel à la conscience nationale. La littérature même et l'érudition voulaient servir cette noble cause : Brentano et Arnim publiaient le *Cor enchanté du jeune garçon*, un recueil de poésie populaire ; Jacques Grimm faisait un recueil des vieilles légendes allemandes ; l'historien Raumer, le juriste Savigny étudiaient l'histoire allemande et les anciennes coutumes germaniques ; les Niebelungen étaient traduits et commentés. Si l'action de cette campagne patriotique ne se faisait pas encore sentir sur les masses, elle pouvait à bon droit inquiéter le gouvernement français. Il avait d'ailleurs d'autres sujets de souci. Les ministres du roi de Prusse s'efforçaient de réformer les rouages de l'état pour leur donner le maximum de cohésion et de puissance ; Stein améliorait la condition des paysans, fondait l'administration et les municipalités urbaines, Scharnhorst réorganisait l'armée. Des coups de main isolés trahissaient l'esprit de révolte qui couvait sourdement dans les armées allemandes : en 1809 Katt, un officier prussien, suivi de quelques dizaines d'hommes, s'empara de Stendal ; un colonel de la garde de Jérôme de Westphalie, Gaspard de Doernberg, tentait de soulever l'armée et d'enlever Jérôme dans Cassel à la tête d'une troupe de paysans ; le major Schill, de la garnison de Berlin, entraînait à sa suite un régiment de hussards, occupait un moment Anhalt, traversait Hall, Halberstadt, portait la terreur dans Cassel et finissait par s'emparer de Stralsund qu'il fallait reprendre d'assaut ; le duc de Brunswick-Oels, qui avait formé en Bohême un corps de volontaires appelé la Légion Noire, recueillait les débris des bandes de Doernberg et de Schill, pénétrait dans Brunswick et, poursuivi par les troupes westphaliennes, parvenait sans encombre à la côte où les vaisseaux anglais le recevaient avec ses compagnons d'armes.

Ces hardis coups de main faisaient fermenter les esprits. Pour expliquer ces manifestations d'une nationalité qui reprenait conscience d'elle-même, la police politique avait une réponse toute prête. Les complots ne sont-ils pas l'objet principal de ses préoccupations et pour ainsi dire sa raison d'être ? On assure même qu'elle en fabrique quand ils se font trop attendre. La police

¹. Engel, 418.

². Note du 19 germ. an IV et note du 7 juin 1796. Engel, 418.

¹. Cf. E. Denis : *L'Allemagne de 1789 à 1810*.

impériale conclut donc que seul un complot pouvait expliquer l'hostilité que les Allemands témoignaient à l'égard du gouvernement français et surtout du blocus continental¹. Elle crut trouver les fauteurs de cette conspiration dans les associations d'étudiants qui étaient alors très florissantes et dans une société patriotique fondée en 1808 à Königsberg².

Au sein des corporations appelées Nations (*Landmannschaften*) où s'étaient groupés par nationalités, depuis le commencement du XVIII^e siècle, les étudiants dans chaque Université, avaient pris naissance, dans la seconde moitié du XVIII^e, des Ordres académiques qui avaient emprunté à la Franc-Maçonnerie ses cérémonies et son mystère. Ces Confréries avaient d'abord réuni l'élite des étudiants qui cherchaient à se défendre mutuellement contre les brimades avilissantes infligées par les anciens aux « Renards » et « Coqs domestiques » (étudiants de première année) et auxquels répugnaient les beuveries bestiales et les duels absurdes où se complaisait la majorité de leurs camarades. Mais bientôt l'institution avait dégénéré. Les membres des Ordres Secrets s'étaient montrés aussi grossiers dans leurs mœurs que les étudiants des Nations. Ils s'étaient rendus odieux par leur prétention à faire la loi dans la société académique et avaient souvent provoqué des troubles dans les Universités. L'« Ordre des Amicistes », fondé à Jéna en 1771 sous le nom d'« Ordre de l'Amitié » (*ric*) par quelques membres de la Nation des Moselliens (*Mosellaner*), était la plus ancienne et la plus célèbre de ces sociétés. Il y avait eu des Loges ou des Cénacles Amicistes à Giessen, Marbourg, Göttingue, Erlangen, Erfurt, Tubingue, Leipzig, Wurzburg, Francfort-sur-l'Oder et Vienne. Dès 1779, les autorités académiques de Jéna avaient « relégué » un grand nombre d'Amicistes et elles avaient dissous leur Loge en 1781. La société s'était reformée en 1784, mais la dissolution de la Nation des Moselliens en 1792 semble lui avoir porté un coup dont elle ne se releva pas. On trouvait pourtant encore quelques Amicistes en 1811 à Leipzig, Jéna et Halle, mais ils étaient mis en quarantaine par les Nations. L'« Ordre de Constantistes » fondé à Halle, en 1777 s'était établi à Jéna en 1783 et avait essaimé à Giessen, Erlangen, Leipzig, Heidelberg, Francfort-sur-Oder et Vienne. Leur apparition à Jéna, Wittemberg et Göttingue avait amené une recrudescence de querelles et de duels entre étudiants. Les Constantistes avaient disparu en 1809. La même année s'était éteint l'« Ordre des Unitistes » qui, né à Halle en 1771 et composé de trois grades restés inconnus, avait fondé des Loges à

Jéna, Göttingue, Leipzig, Erlangen et Francfort-sur-l'Oder. L'« Ordre des Frères Noirs », créé à Jéna par d'anciens Amicistes après la dissolution de leur Société en 1781, avait adopté le Rite Ecossais en 1785 et pris le nom d'« Ordre de l'Harmonie ». Sa Loge « Christian aux Sept Etoiles d'Or » s'était éteinte en 1796. La Société, reformée quelque temps après, avait été l'objet d'une enquête en 1797. Les « Frères Noirs » ou « Harmonistes » avaient pris pied à Erlangen, mais la terreur qu'ils avaient voulu inspirer aux autres étudiants leur avait suscité une violente opposition devant laquelle ils avaient dû disparaître. Des Loges Harmonistes avaient existé en 1799 à Heidelberg, Giessen, Marbourg et Göttingue, mais toutes s'étaient éteintes lors de la dissolution volontaire et générale de l'Ordre en 1804.

Ces associations secrètes d'étudiants n'avaient aucun but politique. « Bien travailler et bien se battre en duel », telle était la devise des Amicistes et des Frères Noirs. Ces jeunes gens étaient trop occupés des cérémonies pittoresques de leurs réunions et des insignes qu'ils y portaient, ils consacraient trop exclusivement leur énergie à se défier la cruche de bière ou la rapière à la main pour avoir le temps de penser aux affaires publiques¹. Au surplus ces Ordres juvéniles n'existaient plus en 1810. Mais le mystère dont ils s'étaient entourés leur donnait une sorte de prestige et la police française était persuadée que sous les noms d'Amicistes, de Constantistes et de Frères Noirs se cachaient de redoutables conspirateurs.

Les craintes que lui inspirait l'« Alliance de la Vertu » (*Tugendbund*), pour être aussi chimériques², étaient moins déraisonnables car les fondateurs de cette société secrète étaient bien des patriotes prussiens. Mais leur but, leurs moyens et les résultats obtenus ne les rendaient pas très dangereux. Le 16 avril 1808, quelques Francs-Maçons de Königsberg avaient jeté les bases d'une « Association Scientifique et Morale » qui se proposait « de développer les facultés intellectuelles et éthiques du peuple prussien et de le préparer à reconquérir la puissance matérielle et politique, si les circonstances le permettaient un jour. » Le 30 juin 1808 les statuts de l'association avaient été approuvés par le roi, et la reine Louise s'en était déclarée la protectrice. Les progrès de l'association avaient été lents et peu satisfaisants. Les Francs-Maçons, qui voyaient en elle une concurrence, lui étaient hostiles et l'avaient combattue à Königsberg même. Les gens paisibles craignaient que les ten-

1. Cf. sur cette idée fixe de la police et des administrateurs français Schmidt : *Le Grand Duché de Berg*. Alcan, 1905, p. 440-452.

2. Cf. Schuster : *Die geheimen Gesellschaften, Verbindungen u. Orden*, 1906, II, 213 s. q.

1. Fichte, qui fut après Jéna un des artisans du relèvement moral de la Prusse et dont les cours d'énergie firent une profonde impression sur l'opinion allemande, avait fait partie des Frères Noirs, mais il était devenu leur adversaire parce qu'il les accusait de rendre les mœurs des étudiants encore plus grossières. Les « Harmonistes » de Weimar lui avaient fait pendant l'été de 1795 de tels charivaris nocturnes qu'il avait été obligé de transporter son domicile hors de la ville.

2. Cf. G. Schuster, *Geheime Gesellschaften II*, 274-281.

dances patriotiques du Tugendbund n'éveillent les susceptibilités des Français. On avait cru, à tort d'ailleurs, qu'il avait organisé le coup de main de Doernberg et l'équipée de Schill à laquelle avaient pris part deux de ses membres les plus actifs, le lieutenant Baersch et le comte de Kockow. Le gouvernement prussien lui-même l'avait considéré bientôt avec défiance et lui avait adressé, au printemps de 1809, un avertissement sévère. Enfin Napoléon ayant exigé la suppression de cette société de « Jacobins du Nord », le gouvernement prussien avait dissous le Tugendbund le 31 décembre 1809. Il n'avait compté que 696 adhérents au moment de son plus grand développement, il avait fait des recrues presque exclusivement en Silésie et en Poméranie et n'avait jamais pu prendre pied à Berlin. Son action sur l'éducation de la jeunesse et l'instruction du peuple avait été à peu près nulle. Le résultat le plus clair de ses efforts dans ce sens avait été la création de deux journaux : *L'Ami du peuple* à Königsberg et *L'Ami de la patrie* à Breslau. Mais l'influence du Tugendbund fut très exagérée par les contemporains. On se figura qu'il dissimulait une vaste organisation dont le réseau s'étendait sur toute l'Allemagne et il devint l'épouvantail de la police française.

Elle voulut remonter plus haut encore. Cédant à ce besoin de simplification et de synthèse qui caractérise notre race, elle se persuada que les Ordres d'étudiants et le Tugendbund étaient les instruments de conspirateurs encore plus secrets. Les Illuminés étaient désignés d'avance pour jouer ce rôle mystérieux¹. Du moins il faut reconnaître que la police impériale expliquait d'une façon assez ingénieuse l'évolution qui avait, d'après elle, transformé les Illuminés, d'abord ennemis du despotisme civil et religieux, en adversaires d'un gouvernement issu de la Révolution.

« L'association, disait l'auteur anonyme d'un *Mémoire sur les Illuminés et l'Allemagne* écrit vers 1810², dont la doctrine, qui tend à renverser les gouvernements établis pour leur substituer des systèmes politiques fondés sur les principes du républicanisme, a beaucoup d'analogie avec les idées exaltées de la première tenue de la Révolution, montra à cette époque un grand attrai-

chement pour la France, mais depuis que l'Empereur a changé les bases de l'ordre social et qu'il a adressé aux princes de l'Allemagne, par son influence sur ce pays, une garantie contre les entreprises des Illuminés, ceux-ci ont tourné tous leurs efforts contre le système français. Rendre l'Allemagne indépendante de la France, tel est aujourd'hui le but unique de l'association et le moyen qu'elle a choisi pour y arriver c'est d'armer l'opinion des peuples contre l'Empereur en excitant le fanatisme politique et religieux. »

Au surplus la police avait des raisons de croire que les Illuminés de Bavière formaient un parti politique puissant et violent. L'auteur d'un rapport anonyme du 2 octobre 1810¹, qu'une note ajoutée en 1825 suppose s'être appelé Daubignosc, relatait les confidences à lui faites par un certain Corbin, inspecteur des vivres et fourrages pendant les campagnes de l'an VIII en Allemagne, franc-maçon ayant pris les grades écossais en Ecosse. « Dans la campagne de l'an V j'ai raconté Corbin, j'étais logé à Munich chez un Illuminé d'une certaine importance. J'ai gagné son estime et sa confiance, je me suis découvert comme « fort (?) écossais » ; il m'a appris tout ce qu'il lui était permis de m'apprendre. Je sais beaucoup, assez surtout pour être

concentration, quel que fut le titre sous lequel il prétendit l'établir, devait nécessairement changer les idées qui jusqu'alors avaient prévalu chez nous et conséquemment priver les associations de l'appui qu'elles attendaient de l'influence française. Mais les résultats de la guerre de 1806 avec l'Autriche, la dissolution du corps germanique, l'établissement du système continental, qui menaçait évidemment tous les Etats de l'Allemagne du despotisme qui pesait sur la France qu'ils avaient regardé jusqu'alors comme une alliée aussi fidèle que puissante, toutes ces circonstances achevèrent de révéler aux Illuminés les dangers qui les menaçaient et nous devîmes bientôt leurs plus redoutables ennemis. Persuadés que notre prépondérance dans le Nord serait d'après les nouveaux principes du gouvernement un obstacle insurmontable à l'exécution de leurs projets, ils tournèrent tous leurs efforts contre Buonaparte et la nation qu'il gouvernait. Ce changement dans les intérêts de l'Illuminisme en produisit nécessairement un dans la marche qu'il avait suivie jusqu'à cette époque. Aussi vit-on tout à coup les sectaires abandonner leurs projets de réforme, substituer à leurs prédications anarchiques un langage qui paraissait dicté par l'intérêt national, se montrer les plus zélés défenseurs des souverains dont ils avaient si longtemps conjuré la perte et parler ouvertement de leur remise l'indépendance qu'ils avaient perdue et d'affranchir l'Allemagne de la domination française. » Il est à noter que la police de la première Restauration se montrait prête à adopter la thèse de Barruel : « La doctrine de l'Illuminisme, dit le rapport, est subversive de toute espèce de monarchie ; une liberté illimitée, un nivellement absolu, tel est le dogme fondamental de la secte ; dissoudre les liens qui unissent au souverain les concitoyens d'un Etat, voilà le but de tous ses efforts... Aussi les Illuminés accueillirent-ils avec enthousiasme les idées qui prévalurent en France depuis 1789 jusqu'en 1804. Peut-être ne furent-ils pas étrangers aux intrigues qui préparèrent les explosions de 89 et des années suivantes, mais, s'ils n'ont pas pris une part active à ces manœuvres, il est du moins hors de doute qu'ils ont ouvertement applaudi aux systèmes qui en ont été les résultats, que les armées républicaines lorsqu'elles ont pénétré en Allemagne ont trouvé dans ces sectaires des auxiliaires d'autant plus dangereux pour les souverains des Etats envahis qu'ils n'inspiraient aucune défiance et l'on peut dire avec assurance que plus d'un général de la République dut une partie de ses succès à ses intelligences avec les Illuminés. »

1. Arch. Nat.

1. Archives Nationales 2449, série 2, Cartons F 7, 6350 (Police générale) F 7, 6353, F 7, 7018.

2. Allemagne. *Mémoires et documents*. T. 119, p. 60. Aff. Etrang. Engel, 447. — Le *Mémoire* a été utilisé par l'auteur d'un rapport anonyme écrit en 1813 (Arch. Nation.) intitulé, *L'Origine et progrès de l'Association jusqu'en 1804 et l'influence des associations secrètes sur les événements politiques depuis 1804 jusqu'en 1814*. Ce rapport est intéressant parce que la police n'ayant plus à garder de ménagements envers « Buonaparte » est plus à son aise pour s'expliquer : « A peine Napoléon eut-il manifesté le dessein de substituer aux institutions républicaines les principes de la monarchie et de concentrer dans ses mains toute l'autorité que les Illuminés, les Idéalistes et tous les autres partisans des systèmes anti-monarchiques le traitèrent en ennemi ; ils n'attendirent pas pour se prononcer qu'il eût posé sur sa tête la couronne impériale. Son système de

convaincu que les Illuminés jurent le renversement des gouvernements monarchiques et de toute autorité ayant les mêmes bases. » L'auteur même du rapport avait eu, après la paix de Presbourg (1805), des entretiens fort intéressants avec M. Bourcard, premier secrétaire de la légation de Bavière, qui lui avait parlé des Illuminés en véritable énergumène : « Je le poussai aussi loin et aussi adroitement que je pus, rapportait l'anonyme, mais il ne se déboutonna point. Il se borna à m'exalter la vertu des sectaires, la sublimité de leurs desseins, la prudence de leurs travaux, la sagesse, la circonspection et la pureté de leurs moyens et il fulmina contre la tourbe odieuse des bandits de Bichoswerder, etc., sans vouloir s'expliquer sur la qualification commune des deux sectes, ni sur celle qui avait la priorité d'âge sur l'autre. Il me dit très catégoriquement que M. de Montgelas était l'un des plus recommandables des initiés. » Comme son interlocuteur lui objectait le mystère où se cachait l'association et ses formes mystiques, M. Bourcard lui avait répondu : « Oh c'est que les lumières n'ont pas encore fait assez de progrès, qu'il serait imprudent de lancer les vérités en masse, qu'on ne peut attaquer l'erreur que petit à petit, que l'ignorance et les préjugés ne se dissipent que par degrés, que le pouvoir, l'ambition et l'intérêt personnel forment des digues qu'on ne surmonte qu'avec de la patience et de la persévérance, qu'enfin c'est la lutte entre la liberté et la tyrannie, entre le vice et la vertu, que nous ne voulons pas échouer comme vous avez fait en France ni souiller une aussi belle cause par la désolation de la justice et de l'humanité. » L'auteur du rapport faisait remarquer qu'il ne fallait pas confondre les Illuminés mystiques et les Illuminés révolutionnaires comme l'avait fait notamment Mirabeau dans sa *Lettre à M... sur Lavater et Cagliostro* publiée en 1786, « Les écrivains qui ont cité comme chefs de la secte Bischoswerder (*sic*), Swedenborg et Schroepfer, ne se sont pas doutés qu'il y ait une autre secte d'Illuminés, également sortis de la Franc-Maçonnerie et faisant corps à part et dont les principes, les moyens et le but sont diamétralement opposés aux disciples de Bischoswerder et n'en sont que plus dangereux pour les rois en ce qu'ils sont de nature à séduire les peuples et à les exciter à la rébellion, puisqu'il ne s'agit ici dit-on que de leur liberté, de l'amélioration de leur sort et du triomphe de la philosophie sur les erreurs et les préjugés et de la raison sur la force. » Le rapport concluait que ces Illuminés étaient beaucoup plus dangereux que ceux dont avait parlé Mirabeau, car on prétendait qu'ils ne se recrutaient que « d'hommes vertueux, à idées libérales, à sentiments généreux, et ceux-là sont les plus faciles à séduire, à éblouir, à entraîner », et il proposait de les faire surveiller soit par le baron Bacher, chargé d'affaires près la diète de la Confédération, soit par Mathieu, ancien employé supérieur des Relations Extérieures ou par Popp, commissaire général

de police à Strasbourg, tous deux francs-maçons de hauts grades¹. Partant de ces données, la police impériale arriva, de déductions en déductions, à faire de l'Illuminisme une vaste association qui avait des centres principaux à Gotha, Berlin, Hambourg, Copenhague, Stockholm, Pétersbourg, Moscou, Constantinople, Vienne, Munich, Stuttgart, Saint-Gall², et comptait au nombre de ses membres, soit comme Illuminés proprement dits, soit comme Idéalistes, « sortes de rêveurs prêchant une régénération morale et politique qui doit assurer l'indépendance du peuple allemand et le règne des Idées » et tendant au même but que les Illuminés leurs alliés, tout ce que l'Allemagne possédait de personnages connus pour leurs sentiments hostiles à la France³.

Une liste d'environ 140 noms où figurent, à côté de rares Illuminés authentiques comme Sonnenfels et Montgelas, des ennemis avérés de l'Illuminisme comme Starck, où par contre le duc de Francfort Dalberg est représenté comme son plus impitoyable ennemi, prétendait indiquer l'état major de la Société⁴. Cette société puissante avait, au dire de la police, attiré à elle tous les partisans des idées révolutionnaires, quelles que fussent les bannières sous lesquelles ils eussent marché jusqu'alors et de cet amalgame s'était formé un corps nombreux qui avait pris la dénomination de « Ligue de la Vertu » (Tugendbund). Dès cet instant la secte était devenue maîtresse absolue de l'opinion publique, elle avait été en état de soutenir ou de renverser les ministres, de dicter pour ainsi dire les délibérations du cabinet, et la guerre de 1809 avait été un de ses triomphes. La folle agression de la Prusse après les hésitations du cabinet prussien était imputable à la pression des Illuminés de ce pays. Stein, chef à cette époque du Tugendbund, l'avait propagé en Autriche lors du séjour qu'il avait fait en Bohême. Schill et le duc de Brunswick-Oels s'étaient soulevés à l'instigation et avec le secours pécuniaire des Illuminés. Stein, obligé de se réfugier en Russie, avait laissé

1. Une note marginale du 18 mars 1825 dit que Popp, consulté à l'époque où fut remis le rapport, répondit qu'il ne connaissait rien de cette association.

2. Engel, 447, sq. — 3. *Ibid.*

4. Parmi les Illuminés figuraient le comte de Metternich « avant l'alliance entre la France et l'Autriche » les comtes de Stadion et l'ancien ministre de ce nom à Munich, Gentz « a publié pendant la Révolution un *Journal historique* qui a beaucoup contribué à propager la doctrine », Schneider, chef des révoltés du Vorarlberg en 1809, Voss, « helléniste et poète », Jung (Jung-Stilling), médecin oculiste, Jacobi, président de l'Académie des Sciences à Munich. Feuerbach, « jurisconsulte distingué », Schelling, le baron de Stein, Guillaume de Humboldt. Dans la liste des Idéalistes étaient mentionnés : les deux Schlegel « liés avec M^{me} de Staël », J. P. Richter, Brentano et Achim von Arnim, Reinhold, professeur de philosophie à Kiel, Fichte, Z. Werner « poète en rapports intimes avec les frères Schlegel et M^{me} de Staël », Schlegel-Macher (*sic*) « professeur à Berlin et anciennement à Halle, il jouit d'une grande réputation comme helléniste et comme penseur (?) », Kotzebue, le romancier La Fontaine, Arndt, M^{me} de Staël, Tieck.

la direction du Tugendbund à Justus Gruenner. En 1810 les Amis de la Vertu s'étaient tellement identifiés avec les Illuminés dans le Nord de l'Allemagne qu'on n'apercevait plus de lignes de démarcation entre les deux Sociétés quoiqu'elles restassent distinctes dans le Midi. Au reste tous les foyers que les Amis de la Vertu et les Illuminés avaient formés à cette époque n'avaient pas la même dénomination, très probablement afin de dissimuler la force réelle des sectaires ; il y avait, outre la Ligue de la Vertu, des Chevaliers du Poignard, des Frères Noirs, des Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, des Chevaliers de l'Arquebuse, etc. ¹.

Le fonctionnaire français qui mit le plus d'obstination à découvrir partout la trace des intrigues Illuminées fut Berckheim, auditeur au Conseil d'Etat, commissaire de police spécial à Mayence, chef du bureau de renseignements pour l'Allemagne ². Les rapports que de 1811 à 1813 il adressa au Ministre de la Police les mentionnent fréquemment. « Francfort retentit des bruits de guerre, écrit-il le 22 avril 1811. Je dois faire observer à Votre Excellence que ce sont les marchands et les gens de lettres qui sont à la hauteur de l'Illuminisme qui répandent de telles nouvelles avec le plus d'ardeur. » « Monseigneur, mande-t-il cinq jours plus tard ³, l'Union de la Vertu vient enfin d'exécuter ses projets sur la Bavière. Si le cœur du roi résiste encore aux suggestions des Illuminés, il n'en est pas moins vrai que son esprit est déjà subjugué. Le roi n'a plus de volontés. L'adroite comtesse de Taxis, dame du palais de la reine, ennemie jurée de la France, est parvenue à réconcilier cette princesse avec le comte de Montglas (*sic*) peu avant

1. La police allemande était arrivée aux mêmes conclusions que les agents français sur les origines de ces sociétés secrètes dont les tendances l'inquiétaient. Il existe dans les Archives de Dresde un Mémoire sur le Tugendbund de 1809-1815 provenant des papiers de von Thiollog, ministre de Saxe à la Cour de Prusse, qui contient page 11, le passage suivant : (Engel, 446) « Il y a plus de 30 et quelques années qu'il existe dans toutes les Universités allemandes des sociétés secrètes et quand Weishaupt fonda la Société des Illuminés et répandit les deux premiers grades dans les Universités allemandes, les Illuminés eurent aussi de l'influence sur les Frères Noirs, qui, nés d'abord à Erlangen, se sont répandus de là à Iéna, Göttingue, Giessen et Marbourg. A Iéna et Halle existaient, outre cet Ordre, ceux des Unitistes et des Constantistes. L'Ordre des Frères Noirs déborda les sphères académiques et pénétra dans la société civile ; dès 1788, il y avait à Brunswick une Loge qui dirigeait les Loges académiques et était sous l'influence des Illuminés. L'amour de la liberté était la tendance principale de tous les Frères Noirs. »

2. Arch. Nat. Police Générale, F 7, 6350, Mayence. — 3. *Ibid*.

le voyage de Leurs Majestés de Bavière à Bade. Les Illuminés dirigent à leur gré le cabinet de Munich. Ils viennent de porter M. de Niethammer, un ennemi de la France, à la direction de l'Instruction dans les Ecoles Publiques. Feuerbach, jurisconsulte célèbre, l'un de nos plus acharnés antagonistes s'est totalement emparé de l'esprit de M. de Reigersberg (Neigersberg ?), ministre de la Justice. Un autre champion de l'Illuminisme, le professeur Thiersch, vient d'avoir été nommé (*sic*) instituteur des princesses royales. Le ministre de Russie est aujourd'hui l'amant de M^{me} de Montglas et l'ami de M^{me} de Taxis. Ses rapports avec ces deux dames le rendent agréable à la reine. Sa maison est le rendez-vous des Illuminés de Munich : il est leur idole comme le fut le comte de Stadion, ci-devant ministre d'Autriche à Munich en 1809... Le trésor royal est sans ressources ; cependant le président Jacobi ¹ et d'autres Illuminés membres de l'Académie engagent le roi à sacrifier des sommes considérables pour l'établissement d'un jardin botanique, tandis que les employés civils ne sont payés qu'en lettres de change et que les officiers ne reçoivent plus de solde depuis quelques mois. Les membres de l'Union de la Vertu dirigent le mécontentement qui en résulte contre l'Empereur. Il y eut conseil privé le 19 août dernier auquel assistait les banquiers Schuzler et Carli d'Augsbourg. Le conseiller privé Utzschneider y déclara que l'érection d'une banque peut seule prévenir une banqueroute nationale. Ces faits deviennent d'autant plus intéressants, lorsqu'on considère que la création des gardes nationales en Bavière se rattache aux espérances des Illuminés en cas de guerre contre la Russie. »

Un mois plus tard l'activité des Illuminés à Vienne est dénoncée ². « Monseigneur, un essaim d'Illuminés sorti de l'association des Amis de la Vertu, exalte aujourd'hui les divers préjugés qui règnent dans la monarchie autrichienne pour y préparer un mouvement révolutionnaire contraire aux intérêts de la France... Une faction composée d'anciens Illuminés, membres de l'Union de la Vertu, se sert des préjugés du parti précité (le parti de la maison de Lorraine et de l'influence anglaise) pour miner tout pouvoir monarchique et préparer une désorganisation politique propre à favoriser tous les projets que peut enfanter l'ambition la plus exaltée. Les gens de lettres, partisans de la métaphysique moderne de l'Allemagne, se rattachent à cette association. Ils inondent l'Autriche de dissertations politiques sem-

1. Frédéric-Henry Jacobi, auteur des *Papiers d'Allwill* et de *Woldemar*, avait fait partie de l'Ordre des Illuminés à l'époque où il habitait Pempelfort. Il est inscrit parmi les adeptes de Dusseldorf sous le nom de Sully et avec les titres de conseiller intime de Berg et Juliers, conseiller à la Chambre des Domaines et commissaire des douanes fluviales. Chassé de Pempelfort par les guerres de la Révolution, il avait vécu plusieurs années à Hambourg, puis à Eutin, d'où il avait été appelé en 1805 à Munich comme président de l'Académie des Sciences. — 2. 12 sept. 1811. Arch. Nat.

blables à celles qui en 1789 furent émises en France pour y préparer les scènes orageuses de la Révolution. » Deux mois s'écoulent et cette fois c'est en Suisse que les Illuminés manifestent leur présence : « Les Illuminés allemands opèrent en Suisse avec beaucoup de succès... Toutes ces machinations de la Suisse tendent à exciter le peuple au mécontentement et à le porter un jour à des voies de fait contre la France¹... Ces trames se trouvent liées aux plans pernicioeux des meneurs de l'Illuminisme en Bavière et en Autriche. Le fameux Seiler, professeur à Landshut en Bavière, l'organe aveugle des Illuminés bavaïrois, entretient une correspondance étendue dans la Suisse et parcourt ce pays pour y répandre et alimenter des sentiments haineux contre Sa Majesté l'Empereur. » Puis vient le tour de la Prusse : « M. de Hardenberg a rendu l'Académie de Berlin un foyer d'Illuminisme². Les professeurs et les gens de lettres attachés à cette institution entrent, grâce à ses soins, dans les conseils et dans la société intime du roi et du prince royal. Ce sont eux qui s'élèvent avec fureur contre la possibilité de l'acquiescement du roi à une demande de l'Empereur de lui remettre les forteresses prussiennes. » En juin 1812, Berckheim signale les Illuminés dans les Grands Duchés de Berg, de Hesse, de Francfort et dans le duché de Nassau³ : « On y fronde dans toutes les réunions publiques les mesures des gouvernements, on s'y sert d'un jargon mystique pour exprimer et communiquer des espérances révolutionnaires. Il paraît enfin qu'on cherche à populariser des idées d'insurrection. Je suis porté à croire que cette fermentation extraordinaire tient à un plan des Illuminés qui, d'après leur façon de voir, doit être près d'être réalisé. Cette fermentation se manifeste d'une façon frappante à Neuwied, ville industrielle du pays de Nassau, située près de Coblenz. Neuwied est le point de réunion central de l'association des frères Moraves répartis sur les deux rives du Rhin depuis la Suisse jusqu'à la Hollande. »

En 1813, époque des désastres, les dénonciations de Berckheim deviennent plus circonstanciées. Il écrit le 16 janvier⁴ : « Monseigneur, on m'écrit d'Heidelberg, académie (Université) du Grand Duché de Bade, qu'il s'y trouve un grand nombre d'initiés dans les mystères de l'Illuminisme. Ces Messieurs portent comme signe de reconnaissance une bague d'or au troisième doigt de la main gauche. Au dos de la bague se trouve une petite rose ; au centre de cette rose est un enfoncement presque imperceptible, en y appuyant la pointe d'une épingle on fait sauter un ressort, par ce moyen on détache les uns des autres deux cercles d'or ; sur la partie inté-

rieure du premier de ces cercles, se trouve la devise : « Sois Allemand comme tu dois l'être », sur la partie intérieure du deuxième des cercles se trouvent gravés les mots « Pro patria ». Jacobi, président de l'Académie à Munich, ayant reçu sa démission s'est rendu à Dusseldorf (Berg) par Heidelberg. On assure qu'il a présidé dans cette académie les réunions secrètes des Illuminés. Je crains que Jacobi ne travaille au soi-disant Grand Œuvre de ses confrères dans le Grand Duché de Berg. » En juin il transmet¹ des renseignements reçus de la frontière de Bohême d'après lesquels les Illuminés ne désespèrent point d'influencer les déterminations du cabinet de Vienne. Enfin le 14 octobre, il envoie un dernier et long rapport sur les Illuminés² : « Les Illuminés des parties de l'Allemagne qui sont en guerre avec nous ont renoncé en général au caractère mystérieux qui préside encore dans les Etats alliés de la Confédération aux diverses branches de leur association, c'est-à-dire au Tugendverein, à l'Ordre Teutonique, etc. Ils ont pris des dénominations ostensibles de confréries ; ces ordres doivent servir de fanal révolutionnaire pour les peuples des pays où chaque ordre a son siège. Ce sont autant d'embranchements actifs du Grand Ordre d'Illuminisme et de propagandisme dont Stein est un des coryphées et d'où partent les plans et les conseils qui doivent amener une révolution germanique. Pour mieux agir sur les jeunes gens on a emprunté les dominations d'ordres académiques, ces embranchements actifs de la grande association secrète des Illuminés, ou ces ordres ostensibles qui sont présidés par des membres du grand ordre. C'est ainsi que le fameux Jahn est le chef des Frères Noirs. Ce Jahn et ses confrères ont créé les corps francs de Lutzow et de Petersdorf comme autant de foyers de propagandisme... Le prince royal de Suède (Bernadotte) est aujourd'hui l'automate que font mouvoir ces Noirs, les Illuminés les plus révolutionnaires de l'Allemagne, par l'intermédiaire de son secrétaire : Auguste-Guillaume Schlegel. On met en jeu la folle ambition de ce prince et les anciens ressentiments de son amour-propre blessé pour lui faire signer pamphlets sur pamphlets qui tendent tous à exciter les peuples à s'insurger et à s'armer pour reconquérir l'indépendance germanique sous la protection des souverains alliés et sous la direction des chefs de la bande de l'Illuminisme qui, répartis de district en district dans les Etats de la Confédération, agissent en secret jusqu'au moment où les succès des alliés, sur lesquels ils comptent, les mettront à même de diriger les armements volontaires des peuples allemands contre nous... Une confrérie d'Illuminés nommée les Concordistes, qui ont les anciens cercles de la Basse-Saxe et de la Westphalie pour cantons, est dirigée en chef par le docteur en droit Lang de Berlin,

1. 1^{er} nov. 1811. Arch. Nat. — 2. 23 déc. 1811. *Ibid.* — 3. 29 juin. *Ibid.*

4. Arch. Nat. N° 2249, Série 2.

1. 18 juin. Police Générale, F 7, 6350. — 2. *Ibid.*

homme de beaucoup de moyens. Les gardes civiques anséatiques (*sic*), à Güstrow dans le Mecklembourg doivent, à l'instar du corps de Lutzow en Prusse, servir de noyau pour les armements du Nord de l'Allemagne, et les Perthes et Griess de Hambourg, les Curtius de Lubeck et Nettelkamp sont autant de machines que fait agir l'Ordre. Une troisième confrérie, dite le Louisenorden doit étendre ses opérations à la monarchie autrichienne et au Midi de l'Allemagne. Elle est dirigée par le baron de Nostitz... qui est parvenu, par l'intermédiaire des intrigues d'une actrice de Prague son amante, à faire entrer le ci-devant Electeur de Hesse en qualité de Grand Maître dans le Louisenorden... Nostitz est conseillé par un ancien secrétaire de Stein nommé Martinsen. »

Les rapports de Berckheim avaient convaincu la police de Paris du danger que présentaient pour la France les intrigues des Illuminés. Un rapport de police du 28 juillet 1811 prétendait de son côté que le Rite Rectifié admis par le Grand Orient de Paris était « la souche de l'Illuminisme et son bréviaire » et qu'ainsi « l'Illuminisme allait filtrer en France en attendant qu'il s'y répande à flots ». Aussi ceux qui étaient signalés comme appartenant à cette Société redoutable étaient mis en surveillance sitôt qu'ils passaient la frontière ainsi qu'en témoigne la note de service suivante envoyée le 28 août 1813 au 4^e arrondissement de la Police Générale¹. « Le Ministre de la Police Générale attire l'attention de M. le Conseiller d'Etat, préfet de police, sur le professeur Thiersch, bavaïrois, qui a quitté Munich le 8 de ce mois pour se rendre à Paris. Il est signalé comme faisant partie d'une secte d'Illuminés dont les opinions sont très opposées à la France. Lors de son départ il a donné pour motif de son voyage le désir d'examiner les manuscrits grecs de la Bibliothèque Impériale, mais des renseignements donnés à la police générale annoncent qu'il peut avoir pour objet quelque intrigue politique. M. le Conseiller d'Etat, Préfet de Police, est invité à s'assurer de l'arrivée de cet étranger, à faire observer avec soin sa conduite, ses démarches et ses liaisons et à en rendre compte. » Le 4^e arrondissement signalait le 16 septembre que Thiersch avait été surveillé depuis son arrivée et que « jusqu'à présent, les renseignements sont en sa faveur », mais la note ajoutait que la surveillance serait continuée.

Napoléon tombé, la police s'empresse d'informer le gouvernement du complot qui avait amené la chute de l'Empire. Le rapport de 1814, cité plus haut, assurait que, s'il n'y avait pas eu d'insurrection en Allemagne à la nouvelle des désastres éprouvés par la Grande Armée en Russie, c'est parce que les conjurés avaient cru une révolte inutile, Napoléon leur paraiss-

sait irrémédiablement perdu. Mais Stein avait réuni, en février ou mars 1813, à Breslau, les chefs principaux du Tugendbund et avait envoyé partout des émissaires pour annoncer que le moment propice au soulèvement était arrivé. L'auteur du rapport concluait que l'influence des associations secrètes avait eu cent fois plus de part que la politique dans ce concert de défections, dans cet élan universel qui signale cette époque, et surtout dans ces efforts vraiment prodigieux que firent tant de peuples épuisés par dix années de guerre et de spoliations. Quoi que pussent dire les Illuminés, qui avaient intérêt à soutenir le contraire, le sentiment de l'honneur national, le désir de mettre fin à une guerre dévastatrice ne suffisaient pas à expliquer le soulèvement universel de l'Allemagne et ils ne tenaient que le deuxième rang dans l'ordre des causes qui avaient produit de si grands résultats.

La légende de l'Illuminisme patriotique et gallophobe resta plusieurs années ensevelie dans les cartons des archives de la police, elle fut portée à la connaissance du public et très sommairement en 1843 par Clavel. Dans son *Histoire de la Franc-Maçonnerie* il attribuait à l'Ordre des Illuminés la création de l'« Ordre des Frères Noirs », « Têtes de Mort », « Frères de l'Harmonie » ou « Chevaliers Noirs » qui avaient, en 1813, formé la « Légion Noire » de Lutzow et celle du Tugendbund lequel, « bien que visant comme sa société mère à diriger les souverains, avait conclu en 1813 avec eux un pacte secret en vertu duquel il s'était mis à la tête du mouvement qui avait amené la chute de la puissance de Napoléon. »

Arrivé au terme de cette longue étude, je me vois forcé de faire un aveu. J'ai cru, j'ai dit, j'ai tâché de démontrer que l'Ordre des Illuminés avait rendu le dernier soupir en 1790, et que, disparu de l'histoire, il n'avait plus depuis cette date vécu que dans la légende. Or l'Ordre des Illuminés existe, il a son siège à Berlin, où, respectueux des règlements, il a fait sa déclaration à la police ainsi que l'exige la loi. A la vérité, et c'est mon excuse, cet Ordre des Illuminés ressuscité depuis dix ans paraît avoir subi une profonde transformation lors de sa réincarnation. D'après les déclarations de son administrateur, M. Léopold Engel, ce nouvel Ordre est autrement organisé et ses doctrines, qui s'inspirent seulement en partie de celles de Weishaupt, ont reçu un plus grand développement. Son administrateur-

1. Arch. Nat. — 2. Arch. Nat.

1. Ch. III, *Sociétés Secrètes politiques allemandes*, p. 571 sq.

fondateur reconnaît avec une franchise toute à son honneur qu'il n'est le dépositaire d'aucune tradition¹.

Il lui est arrivé, à plus d'un siècle de distance, la mésaventure dont Knigge se consola avec tant de philosophie quand Weishaupt dut lui avouer que l'Ordre n'existait encore qu'en projet. M. Léopold Engel avait cru à la parole d'une personne dont, par bonté, il veut taire le nom. Cet homme prétendait posséder des documents provenant de l'Ordre et commander à un certain nombre d'honnêtes gens qui n'attendaient qu'un chef pour donner une nouvelle vie à l'Ordre en léthargie. M. Engel se mit à l'œuvre, mais il découvrit bientôt qu'il avait été la dupe d'un imposteur : les Illuminés n'existaient pas, les documents non plus, sauf ceux qu'on peut se procurer chez les bouquinistes. Pourtant il avait fait des recrues, il leur avait donné des promesses ; sans peine de passer pour un menteur, il lui fallait créer ce dont il avait affirmé l'existence, car ceux qui avaient eu jusqu'alors confiance en lui auraient cru difficilement qu'il avait été lui-même victime de sa crédulité et de son irréflection et « de plus, il leur avait fait payer des droits d'entrée ».

Après un travail acharné, M. Engel est arrivé à construire un nouvel édifice dont la solidité lui paraît très satisfaisante. Il serait intéressant de savoir quel enseignement on y donne aux catéchumènes et jusqu'à quel point le disciple est resté fidèle aux principes du maître. Malheureusement, M. Engel s'exprime sur ce point en termes sybillins. Le but du nouvel Ordre, nous dit-il², est de développer et de mettre en pratique cette idée féconde de Weishaupt, que la connaissance de l'homme et de soi-même est le moyen de porter l'homme à la suprême perfection. Seulement il est difficile de deviner ce que M. Engel veut dire quand il ajoute en guise d'éclaircissements³ : « Quand l'Ordre commença à naître, on en vint peu à peu à penser qu'il devait être possible de donner aux adeptes quelque chose de positif pour parvenir au but idéal et ce par le moyen des théories fondamentales de Weishaupt. Pourtant il ne s'agissait pas d'établir un idéal inaccessible et déterminé dont découlaient des conséquences discutables, il fallait, au contraire, laisser à chacun des adeptes le soin de concevoir comme il l'entendait l'idéal suprême. C'est pourquoi l'Ordre a changé de forme. Il ne fut plus le temple dans lequel devait un jour habiter la perfection, il ne fut plus qu'un guide qui peut mener au temple en montrant les routes qui y conduisent. »

N'ayant entendu m'occuper que de l'ancien Ordre des Illuminés, je n'ai

pas cherché à soulever le voile du sanctuaire et à découvrir si, comme le prétendent des gens bien informés, les adeptes s'y occupent de spiritisme⁴ ; mais les curieux sont prévenus qu'il leur suffit de s'adresser à M. Léopold Engel à Blasewitz, près de Dresde, Deutsche Kaiser-Allee 18, pour recevoir de lui, ainsi qu'il en prend l'engagement à la fin de son livre, tous les renseignements nécessaires sur le but final et les doctrines de l'Ordre des Illuminés nouveau style.

1. Le Dr Pauls, qui a lu un prospectus envoyé par la Société à ceux qu'elle veut enrôler, y a relevé la promesse faite aux adeptes de leur révéler des connaissances théosophiques occultes très anciennes et d'une nature particulière. (*Festschrift zum 125 Stiftungsfeste der Johannesloge « Zur Beständigkeit u. Eintracht » im O. v. Aachen, 1903.*)

INDEX

DES PRINCIPAUX NOMS CITÉS¹

A

Académie des Vrais Maçons, 665.
 Aiguillon (duc d'), 660.
 Alembert (d'), 682, 683, 684.
Alliance Eclectique, 382-388; 546-547;
 617-618; 651.
Amicistes, 656, 704, 705.
 Anderson (Jacques), 148, 321.
 Andrew, 147.
Architectes Africains, 612.
 Argenson (Voyer d'), 684.
 Armbruster, 699-701.
 Arndt, 703, 709.
 Arnim (Achim von), 703, 709.
 Artaud de Montor, 624.

B

Babœuf, 690.
 Bacon de la Chevalerie, 360.
 Bahrdt, 624-629; 630-631; 651, 657, 662-663.
 Bailly, 551, 669, 679.
 Barnave, 654.
 Barruel (abbé) 681-690.
 Basedow, 588, 619, 625, 679.
 Bayerle, 368, 426.
 Becker, 10, 363, 496, 547-548.
 Berckheim, 710-714.
 Bernadotte, 713.

Bertoli (abbé), 669.
 Bischofswerder, 191-192; 407, 408, 621.
 Blanc (Louis), 694-695.
 Blumauer, 645, 654.
 Bode, 10, 173, 186, 355, 361, 370-371; 396, 414, 426, 427, 428, 513, 545-548; 621, 627, 651, 652, 655, 661, 664, 666-669, 672-673; 690.
 Bonaparte, 359, 690, 706.
 Bonneville (Nicolas), 652, 669.
 Brentano (Clemens), 703, 709.
 Brissot, 654, 687.
 Brunswick-Clé, 703, 709.

C

Cadalso, 434.
 Cadei-Gassicourt, 660, 685-686.
 Cagliostro, 494, 498, 517, 658-661; 665-666; 674, 685, 688.
 Campe, 633, 637, 651, 654, 674.
 Carra, 687.
 Cazottes, 693.
 Chappes de la Henrière, 356.
 Charles Auguste de Saxe-Weimar, 396, 512-513; 654.
 Charles prince de Hesse-Cassel, 180, 185, 212, 353, 355, 357-360; 365, 366, 368, 407, 408, 412, 427, 447, 636.
 Charles Stuart (dit le Prétendant), 159, 160, 168, 185.

¹ Ne figurent pas dans cette nomenclature les personnages n'ayant d'autre titre à la notoriété que leur affiliation à l'Ordre des Illuminés.

Charles de Sudermanie, 182-185; 353-354; 686.
 Charles-Théodore, Electeur de Bavière, 12, 388-393; 441, 443, 452, 453, 465-469; 507, 511, 533, 537, 614, 694.
 Charlotte-Amélie de Saxe-Gotha, 551.
 Chastanier, 665.
 Chefdobien de Saint-Amand, 356.
Chevaliers de l'Arquebuse, 710.
Chevaliers Bienfaisants de la Cité Sainte, 356-357; 367-368; 679.
Chevaliers du Poignard, 710.
 Choussat, 684.
 Claudius, 325, 358.
 Clavière, 687.
Clercs du Temple, 167, 169-172, 186.
 Clermont (*Chapitre de*), 144.
 Clermont (comte de), 144, 152.
 Clermont-Tonnerre (Stanislas comte de), 669.
 Cloots (Anacharsis), 686.
 Condorcet, 635, 651, 669, 679, 683, 684, 686, 687.
Constantistes, 656, 704, 705, 710.
Convents : d'Altenberg, 158.
 de Brunswick, 177.
 de Köhler, 174.
 de Paris, 665-667.
 de Wiesbaden, 179.
 de Wilhelmsbad, 354-369.
 de Wolfenbüttel, 185.
 Court de Gébeline, 664.
 Cromwell, 684.
 Custine, 652, 656, 658, 660.

D

Dalberg (Charles baron de), 400, 512, 654, 709.
 Damilaville, 683.
 Daubignosc, 707.
 Deschamps, 695.
 Diderot, 682, 683.
 Dietrich (mair de Strasbourg), 653.
 Dittfurth, 345, 353, 361, 362, 363-366; 367, 372, 381-383; 386, 387, 388, 414, 427, 546, 617-618; 626, 655, 666.
 Doernberg (Gaspard de), 703, 706.
 Dorsch, 653.
 Duchanteau, 668.
 Dumarsais, 683.
 Dumas (Alexandre), 660.
 Dumouriez, 652, 658, 668, 690.
 Dutroussat d'Héricourt, 664.

E

Eckert, 695.
 Eckleff, 173-174.

Ernest II de Saxe-Gotha, 10, 180, 397, 412, 426, 427, 428, 472, 495, 513-510; 654, 672.
 Espréménil (Duval d'), 659, 669, 679.

F

Fauchet (abbé), 328, 635, 654, 669, 679.
 Ferdinand de Brunswick, 175, 177, 178, 180, 182, 183, 184, 185, 186, 348, 353, 354, 357-360; 365, 367, 368, 371, 397, 426, 427, 637, 665.
 Feuerbach, 709, 710.
 Fichte, 703, 705, 709.
 Foerster, 464, 652.
 Forgnage, 695.
Franco-Magouerie Ecossaise, 145-146; 678.
 François de Lorraine, 153, 347.
 Frédéric II de Prusse, 143, 177, 247, 327, 441, 443, 446, 447, 448, 620, 649, 682, 683.
 Frédéric Guillaume II de Prusse, 407-408; 447, 616.
Frères Noirs, 656, 705, 710, 715.
 Fréret, 683, 684.

G

Gentz, 709.
 Gérard de Nerval, 693.
 Girtaner, 635, 670.
 Gleichen (baron de), 664, 668.
 Goehausen, 495, 650.
 Goethe, 324, 326, 369-397, 427, 550, 626.
 Grégoire (abbé), 693.
 Gresser, 565.
 Grimm (Jacques), 703.
 Groellmann, 344, 650, 656, 674.
 Gugonios, 179-182.
 Gyr (abbé), 695.

H

Haller (Charles de), 693.
 Hardenberg, 712.
Harmonistes, cf. *Frères Noirs*.
 Haugwitz (comte de), 192, 358, 359, 360, 368.
 Havré-Croy (duc d'), 355, 360.
 Helvétius, 88, 559-560; 683.
 Herder, 396, 672.
 Hoffmann (Léopold Aloys), 626, 646-647; 655, 685-687; 679, 674.
 Holbach (baron d'), 90, 611, 683, 684.

Humboldt (Guillaume de), 637, 709.
 Hund (baron de), 156-162; 166, 167-168; 174-175; 176, 177, 178, 182, 637.

I

Iffland, 633.
Illuminés d'Avignon, 665.
Illuminés Théosophes, 665.

J

Jacobi (Frédéric Henri), 709, 711, 712, 713.
 Jacques II d'Ecosse, 666, 678.
 Jahn, 703, 713.
 Janet (Pierre), 328.
 Johnson, 153-155; 158-159; 160.
 Joseph II d'Autriche, 327, 348, 443, 444, 448, 549, 649, 684.
 Jung-Stilling, 709.

K

Kant, 558.
 Katt, 703.
 Kessler de Sprengelsen, 483, 494.
 Kiesenwetter, 159, 164, 166.
 Kleist (Henri de), 703.
 Klinger, 324, 633.
 Klopstock, 325, 632, 638, 639.
 Knigge (Adolphe baron de), 11, 12, 68, 102-126; 227-233; 236, 238-240; 243-244; 249-250; 251, 261, 305, 311, 331, 333-335; 375, 378, 341, 345, 345, 364, 365, 366, 370, 371, 372, 373, 381, 383, 385, 400, 406, 407, 412, 413-420; 463, 521-522; 549-550; 626, 627, 628-630; 631, 636-645; 647-648; 651, 657, 661, 670-671; 688-689.
 Kneppen, 258, 355, 360.
 Kotzebue, 633, 647, 709.

L

Labrousse (Clotilde Courcelles de), 658.
 Lafayette, 551, 654, 669, 687.
 Lafontaine (Auguste), 709.
 Laharpe, 683.
 Lally-Tolendal, 669.
 Lameth, 669.
 Laméthirie (de), 652.
 Lamoignon, 683.
 Larocheffoucault (duc de), 635, 654, 687.
 Larudin, 684-685.
 Lavater, 78-80; 357, 409-403; 404, 521, 620.
 Lecouteux de Cantelau, 695.
 Lefranc (abbé), 654, 685.
 Leibnitz, 612.

Lepelletier de Saint-Fargeau, 686, 687.
 Lequinio, 679.
 Lermis (Lernay, Lernet, marquis de), 144, 150, 155.
 Lessing, 325, 366, 529, 639.
 Le Sueur (Jacques), 624.
 Leuchsenring, 220, 620-621; 652, 654.
 Lombard de Langres, 624, 693.
 Luchet (Louis de la Roche du Maine, marquis de), 621-624.

M

Mably, 529.
 Malet (chevalier de), 693.
 Mandeville, 583.
 Manks, 685.
 Marat, 684.
 Maré (de), 620-621.
 Marie-Anne de Bavière (dite princesse Clémentine), 449, 441, 442, 443, 446, 447, 448, 452, 461, 467, 468, 474, 511.
 Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche, 347, 441.
 Marichall, 159-160.
Martinistes: cf. *Chevaliers Bienfaisants de la Cité Sainte*.
 Maury (abbé), 679.
 Max-Joseph III, Electeur de Bavière, 19, 106-108.
 Max-Joseph de Deux-Ponts, 443, 444, 507, 542.
 Meslier (abbé), 683.
 Mesmer, 665.
 Metternich, 709.
 Mirabeau, 494, 654, 662-664; 668, 669, 675, 679, 686.
 Montesquieu, 577, 628, 684.
 Montpelas, 45, 457, 493, 501, 509-510; 532, 542-543; 552-553; 709, 710.
 Mounier (Jean-Jacques), 627, 666, 667, 669, 679, 690.

N

Nageon, 70, 239, 684.
 Necker, 654, 684.
 Nicolai, 101, 103, 105, 403-405; 408, 520-521; 538, 550, 620, 621, 629, 631, 651, 662, 670, 679.

O

Observance de Dravonick, 612.
Ordre de l'Amitié, cf. *Amicitias*.
Ordre de l'Harmonie Universelle, 665, 705.

Orléans (Louis-Philippe-Joseph, duc d'),
646, 649, 651, 654, 663, 669, 675, 679,
686.

P

Pasqualis (Pasqually, Paschalis), 356, 357,
362, 664.
Pastoret (marquise de), 658.
Payne, 643, 648, 651, 654.
Pernety (dom), 665.
Pestalozzi, 349.
Pétion, 651, 669.
Pezzi (Johann), 434.
Philalèthes, 652, 664-667; 679.
Philanthropium, 588, 619, 637.
Pichegru, 690.
Prangen, 154, 158, 159, 169, 172.
Priestley, 651.
Printzen, 150, 153, 155.
Proyard (abbé), 690, 692-693.

R

Rachais (chevalier de), 355.
Raumer, 703.
Raven, 167, 169, 172, 174, 178, 179, 180,
181, 186.
Raynal (abbé), 89, 528, 628.
Rebmann, 674-675.
Reimarus (Albert), 639-640.
Reinhold, 541, 709.
Richter (Jean-Paul), 709.
Richter (Sincerus Renatus), 147.
Rite Hermétique, 665.
Rite Primitif, 665.
Robespierre, 675, 686, 690.
Robinet, 88, 679.
Robison, 630, 647, 676-681.
Roland (madame), 658.
Rosa, 150-153; 154, 155, 679.
Rose-Croix, 147, 187-192; 211, 224, 367,
405-411; 461, 535-536; 540, 543, 604, 616,
621, 652, 657, 663, 664.
Rousseau (Jean-Jacques), 205, 315, 321,
324, 551, 588, 628, 637, 684.
Rozier (abbé), 664.

S

Saint-Germain (comte de), 357-358; 425,
685.
Saint-Lambert, 611.
Saint-Martin (Claude de), 362, 665, 679.
Salle (marquis de la), 669.

Saltzmann (Rodolphe), 664.
Sand (Georges), 695-698.
Savalette de Langes, 664, 665, 668.
Savaron, 355, 360.
Savigny, 703.
Scharnhorst, 703.
Schelling, 709.
Schill, 703, 706, 709.
→ Schiller, 324, 325, 326, 390, 525, 545,
668.
Schirach, 641, 642, 646.
Schlegel (Guillaume et Frédéric), 709, 713.
Schleiermacher, 703, 709.
Schmëttau, 145.
Schroepfer, 191, 408, 661.
Schubart, 164-166; 169, 173, 186.
Scioppius, 91.
Sieyès, 635, 651, 675, 679, 687.
Socin (Faust et Laelius), 685.
Sonnenfels, 347, 398, 410, 440, 459, 506,
646, 654, 709.
Staël (madame de), 658, 709.
Starck, 167-172; 174, 176, 186-187; 220,
483, 621, 629, 631, 664, 674, 691-692;
709.
Stein, 703, 709, 713, 714.
Stolberg (Frédéric de), 325.
Stricte Observance, 157-186; 353-369.
Stroganoff (comte), 664.
Swedenborg, 637, 664, 665, 693.

T

Talleyrand, 662, 679.
Tassin de l'Etang, 664.
Templière (Légende), 148.
Terrasson (abbé), 257.
Théroigne de Méricourt, 658.
Tieck, 709.
Tierce (de la), 148.
Tugendbund, 705-706.
Turgot, 683, 684.

U

Union Allemande, 626-628.
Unitistes, 656, 704, 710.
Utzschneider, 444-446; 448, 451, 474, 481,
483, 490-492; 554, 700, 701.

V

Valade, 687.
Virieux (comte de), 355, 366.
Volney, 611.

Voltaire, 205, 239, 567, 621, 682, 683, 684,
687.
Voss, 709.

W

Waechter, 179, 180, 185-186; 354, 359,
360, 366, 426.
Weiler, 176-177.
Weishaupt, 14-29; 30-139 passim; 193-
201 passim; 220-249 passim; 311-331;
445-450; 470-473; 484-492; 516-530;
551-556; 557-610; 617-706 passim.
Werner (Zacharias), 709.

Wieland, 73, 324, 326, 389, 548, 628, 634,
654, 672.
Willermoz, 355, 357-358; 360, 367, 368,
369, 664, 680.
Windischgraetz (comte), 624, 691.
Wöllner, 190, 191-192; 407, 408, 535, 621.
Wunsch (Christian-Ernest), 434.

Z

Zaccone, 698.
Zimmermann, 620, 647-648; 671, 674.
Zinnendorf, 13, 173-174; 177, 183, 184,
637.

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT.

Bibliographie : Ordre des Illuminés, manuscrits, 9; imprimés, 10; Franc-Maçonnerie, 12.

LIVRE PREMIER

L'ORDRE DES ILLUMINÉS

CHAPITRE PREMIER. — Le fondateur et la fondation de l'Ordre.

La jeunesse de Weishaupt, 14. — L'enseignement religieux des Jésuites bavares et la bibliothèque d'Ickstatt, 16. — L'Université d'Ingolstadt en 1772, 18. — Démêlés de Weishaupt avec ses collègues, 20. — Brouille de Weishaupt et d'Ickstatt, 23. — Isolement de Weishaupt, 25. — Plans de défense et de conquête, 26. — Souvenirs de l'antiquité, 26. — Enthousiasme passager inspiré par la Franc-Maçonnerie, 27. — L'« Essai sur le Mérite » de Abt., 28. — La Loge alchimiste de Burghausen, 29. — Fondation de l'Ordre des Perfectibilistes ou Illuminés, 29.

CHAPITRE II. — Recrutement de l'Ordre jusqu'en 1780.

Les membres fondateurs, 30. — Aréopagites ou Conscii, 30. — L'agent recruteur Massenhausen, 30. — Activité de Weishaupt à Eichstaedt et à Ingolstadt, 32. — Paresse de Massenhausen, 33. — Faveur grandissante de Zwack, 34. — Eviction de Massenhausen, 36. — L'Aréopagite Caton, 37. — Effectif en février 1778, 39. — Progrès à Munich et à Eichstaedt, 40. — Effectif des cinq Commandos en août 1778, 41. — Nouveaux Aréopagites, 43. — Recrutement en 1779, 44.

CHAPITRE III. — Organisation et grades.

Historique des Grades, 46. — Le *Noviciat* ; obligations et occupations du Novice, 48; les *Quibus Licet*, 52; l'Insinuant, 55; le Supérieur Insinuant, 60. — *Grade Minerval* : l'Initiation, 61; Statuts des Minervaux, 64; les Assemblées, 66. — *Le Minerval Illuminé* : La Réception, 68; travaux et fonctions du Minerval Illuminé, 70; les Assemblées Particulières, 71.

CHAPITRE IV. — Caractères généraux de la Société.

Société d'enseignement supérieur, 73. — Institut d'éducation sociale, 75. — Ligue anticléricale, 87. — Les *Sta Bene*, 92. — Influence jésuitique, 96. — L'Ordre des Illuminés expression d'une époque et d'un milieu : état moral des classes cultivées en Bavière vers 1780, 99.

CHAPITRE V. — Faiblesse de l'Ordre.

Dissentiments entre Weishaupt et Zwack, 112. — Lutte entre Weishaupt et les Aréopagites de Munich, 115. — Convention d'Athènes, 119. — Pénurie financière, 130. — Incapacité de Weishaupt et de ses collaborateurs à rédiger les grades supérieurs, 133. — Chasse infructueuse aux cérémonies « sublimes », 136.

LIVRE II

LA FRANC-MAÇONNERIE ALLEMANDE DES ORIGINES A 1780

CHAPITRE PREMIER. — Les débuts de la Franc-Maçonnerie en Allemagne.

Freemasonry anglaise et hauts grades français, 141. — Premières loges anglaises en Allemagne, 143. — Introduction des grades français, 144. — Chapitre de Clermont, 144. — La Franc-Maçonnerie Ecossaise en Allemagne, 145. — Légende du grade de Maître Ecossais, 146. — Les Rose-Croix, 147. — Légende Templière, 148. — Système de Clermont, 150. — Johnson, 153.

CHAPITRE II. — La Stricte Observance de 1751 à 1772.

Charles baron de Hund, 156. — Débuts de la Stricte Observance, 157. — Convent d'Altenberg, 158. — Légende de la Stricte Observance, 161. — Caractère du nouveau Système, 162. — Le Provisor Domorum Schubart et le Plan Economique, 164. — Starck et les Clercs du Temple, 167. — Alchimie dans la Stricte Observance, 168. — Légende du Cléricat, 169. — Caractère catholique des rituels Cléricaux, 171. — Zinnendorf et le Système Suédois, 173. — Convent de Kohlo, 174. — Ferdinand de Brunswick élu Magnus Superior Ordinis, 175.

CHAPITRE III. — Grandeur et déclin de la Stricte Observance (1772-1780).

Conquêtes de la Stricte Observance en Allemagne et en France, 176. — Convent de Brunswick, 177. — Gugomos et le Convent de Wiesbaden, 179. — Le duc de Sudermanie, 182. — Colloque de Leipzig, 184. — Convent de Wolfenbittel, 185. — Conférences de Brunswick, 185. — Découragement des troupes templières, 185. — Crainte inspirée par les Jésuites, 186. — Défection des Clercs, 186. — Réforme de la Rose-Croix : sa nouvelle légende et sa nouvelle organisation, 187. — Les Rose-Croix de Berlin, 191. — Etat de la Franc-Maçonnerie allemande au moment de l'entrée en scène des Illuminés, 192.

LIVRE III

LA FRANC-MAÇONNERIE ILLUMINÉE

CHAPITRE PREMIER. — Premiers rapports de l'Ordre des Illuminés avec la Franc-Maçonnerie.

La concurrence maçonnique, 193. — Réception de Weishaupt dans la Maçonnerie, 195. — Recherches de Zwack, 196. — Plan arrêté par Zwack et Weishaupt, 197. — Conquête de la Loge Théodore au Bon Conseil, 198. — Mission de Costanzo auprès de la Loge francfortoise l'Union, 200.

CHAPITRE II. — Adolphe baron de Knigge.

La jeunesse de Knigge, 202. — A la Cour du landgrave de Hesse-Cassel, 205. — Séjour à Hanau, 207. — Retraite à Francfort, 207. — Carrière maçonnique de Knigge, 208. — Confession du Chevalier du Cygne, 209. — Etudes alchimiques, 210. — Plan d'un Système mystique, 210. — Projet de réforme de la Stricte Observance, 214. — Rencontre de Knigge et de Costanzo, 217. — Enrôlement de Knigge, 218. — Knigge agent recruteur à Francfort, 220. — Articles et brochures contre les Jésuites, 222. — Embarras de Knigge devant l'impatience de ses disciples, 225. — Aveu de Weishaupt, 226.

CHAPITRE III. — La Réforme de l'Ordre des Illuminés.

Correspondance de Knigge avec Weishaupt et les Aréopagites, 227. — Son voyage en Bavière, 231. — Conférences où est arrêté le plan du Système Illuminé, 236. — Décision de l'Aréopage du 9 juillet 1781, 240. — Convention du 20 décembre 1781, 244. — La Loge Théodore et son Chapitre Secret, 245. — Fondation de Loges Illuminées, 246. — Mission de Costanzo à Berlin, 247. — Répartition définitive des grades, 249.

CHAPITRE IV. — Grades et organisation de la Franc-Maçonnerie Illuminée.

Cahier Préparatoire du Noviciat, 251. — Cérémonie d'initiation au Grade Minerval et rituel des Assemblées, 253. — *Illuminatus Minor*: le Président de l'Assemblée Minervale; le Censeur; le Questeur; explication des hiéroglyphes minervaux, 259. — *Franc-Maçonnerie bleue*: explication du tapis; plan de la Loge; Constitution [de Loge Nationale; Constitution de Loge bleue, 262. — *Illuminatus Major* ou *Novice Ecossais*: réception; rituel de la Loge Ecossaise; occupations des Illuminati Majores, 265. — *Illuminatus Dirigens* ou *Chevalier Ecossais*: réception; catéchisme; les Agapes; fonctions des Illuminati Dirigentes et du Préfet, 272. — *Presbyter*: réception; installation du Doyen; classes scientifiques; Synodes, 281. — *Princeps* ou *Régent*: réception; prérogatives des Régents; le Provincial, 289. — Budget de l'Ordre, 294. — Géographie Illuminée, 295.

CHAPITRE V. — Doctrines politiques et religieuses.

Développement des méthodes de l'Ordre primitif, 298. — Nouveau mode de recrutement, 305. — Gouvernement « républicain », 305. — Attitude vis à vis des autres Systèmes maçonniques, 306. — Enseignement ésotérique donné aux Chevaliers Ecossais, 307. — Théories sociales, 311. — La doctrine secrète du Christ, 317. — Importance réelle des doctrines du Système Illuminé, 321. — Le Gouvernement universel de la Morale, 329. — La religion pour le peuple, 331. — Le Système Illuminé comparé aux autres Systèmes maçonniques, 339.

LIVRE IV

HISTOIRE DU SYSTÈME ILLUMINÉ

CHAPITRE PREMIER. — L'action sur les Loges allemandes.

Conquêtes de l'Ordre de 1781 à juillet 1782: effectif par Provinces et Préfectures, 343. — Recrutement dans les Pays Autrichiens, 346. — Conquête du Chapitre Secret de Saint-Théodore, 350. — Rupture avec la Loge Royal York de l'Amitié, 351. — Situation de la Stricte Observance en 1782, 353. — Convent de Wil-

helmsbad, 354. — Les Chevaliers Bienfaisants de la Cité Sainte et leurs alliés, 356. — Les rationalistes, 361. — Les représentants des Illuminés: plan de campagne de Dittfurth et de Knigge, 363. — Résultats du Convent, 366. — Recrutement de Bode, 370. — La Fédération des Loges, 371. — Manifeste adressé aux Loges allemandes, 377. — L'Alliance Eclectique et l'Ordre des Illuminés, 382.

CHAPITRE II. — L'apogée.

Recrutement à partir de 1782, 389. — Situation de l'Ordre à Munich et en Bavière, 389. — Population des Provinces et des Préfectures en 1784, 395. — Les Illuminés de Weimar et de Gotha, 396. — Les Illuminés autrichiens, 397. — Effectif probable de l'Ordre à son apogée, 399. — Les opposants: Lavater, Nicolaï, 402. — Les adversaires: les Rose-Croix; progrès de la secte; les Rose-Croix de Bavière, 405. — Querelles entre les chefs de l'Ordre, 411. — Brouille de Weishaupt et de Knigge, 418. — Retraite de Knigge, 427.

CHAPITRE III. — Les Poursuites en Bavière jusqu'au 10 octobre 1786.

Imprudences des Minervaux de Munich, 430. — Inquiétudes provoquées dans le public et le clergé bavarois par l'influence de l'Ordre, 434. — Premières attaques, 438. — La duchesse Marie-Anne de Bavière, 441. — Les intrigues austrophiles des Illuminés, 443. — Utzschneider et Weishaupt, 445. — Le « Tableau de la Vie Humaine », 451. — Edit d'interdiction du 22 juin 1784, 453. — Dissolution apparente de l'Ordre, 454. — Le « Premier Avertissement » et ses « Suppléments », 458. — Supplique adressée par les Illuminés à l'Electeur, 465. — Nouvel Edit d'interdiction du 2 mars 1785, 468. — Dissolution réelle de l'Ordre, 469. — Fuite de Weishaupt, 470. — Déposition publique de Cosandey et de Renner, 474. — Poursuites contre les Illuminés d'Ingolstadt, 475. — Documents trouvés sur l'Illuminé Lang, 476. — Arrestation de Savioli, Costanzo et Hertel, 478. — Sanctions disciplinaires contre les Illuminés de Munich, 480. — Déposition publique de Utzschneider, Cosandey et Gruenberger, 481. — Plaidoyers défensifs et offensifs de Weishaupt, 484. — Riposte des quatre dénonciateurs, 493. — Brochures provoquées par les poursuites, 494.

CHAPITRE IV. — La fin de l'Ordre.

Perquisitions chez Zwack, 497. — Publication des « Ecrits Originaux », 500. — Arrestation de Massenhausen et de Hertel, 501. — Perquisitions à Sandersdorf, 502. — Publication du « Supplément aux Ecrits Originaux », 503. — Interrogatoires de Hertel, 504. — Le témoin Maendl, 505. — Rescrit du 16 août 1787, 507. — Poursuites contre Montgelas, Zwack et Weishaupt, 509. — Ecrits apologetiques de Weishaupt, 516. — Le « Système Amendé des Illuminés », 519. — La belle-sœur de Weishaupt, 521. — Caractère des poursuites: leur légitimité: illégalités et arbitraire; crédulité du gouvernement; intervention du clergé, 530. — Disparition rapide des colonies Illuminées, 539. — La fin de l'Ordre en Bavière et en Autriche, 540. — Bode et les Illuminés de Saxe, 543. — Les chefs de l'Illuminisme après la ruine de l'Ordre, 548.

LIVRE V

LE TESTAMENT PHILOSOPHIQUE DE WEISHAUP

CHAPITRE PREMIER. — Esquisse d'une morale pratique : les principes.

Les deux morales de Weishaupt : matérialisme et idéalisme, 557. — Les deux conceptions du bonheur, 559. — Conception idéaliste de la perfection, de la science et de la vertu, 562. — Rapports superficiels et contradiction fondamentale entre les deux morales de Weishaupt, 564. — Principes de la morale matérialiste : la fin de l'homme ; identité de la vertu et du bonheur ; définition de la félicité ; solidarité humaine ; hiérarchie des buts ; perfection morale, 567. — Les deux vices fondamentaux : paresse et ignorance, 572. — Bilan moral de l'humanité ; effets bienfaisants de la vie en société ; obstacles apportés par la civilisation au progrès moral, 574.

CHAPITRE II. — Esquisse d'une morale pratique : partie critique.

Inefficacité des écoles de morale : Etat, 581 ; Eglise, 583 ; Education, 587. — Valeur éducatrice des « Lumières », 589. — Raisonnement et raison, 590. — Connaissance vivante et connaissance morte, 592.

CHAPITRE III. — Théorie de la Société Secrète.

Bases d'un enseignement pratique de la morale, 595. — Comment la Société Secrète est par définition la véritable école de morale, 600. — Pourquoi les Sociétés Secrètes ont jusqu'à présent failli à leur tâche, 603. — Plan d'une Société Secrète rationnelle, 607. — Valeur historique de la théorie de la Société Secrète, 610.

LIVRE VI

LA LÉGENDE DE L'ILLUMINISME

CHAPITRE PREMIER. — Formation de la légende.

Croyance à la survivance en Bavière, 613. — Edit du 15 novembre 1790, 614. — Perquisitions et enquêtes à Munich jusqu'en 1792, 615. — Lettre de Frédéric-Guillaume II de Prusse à l'Electeur de Saxe, 616. — L'Alliance Eclectique suspecte d'Illuminisme, 617. — Pamphlets affirmant la survivance de l'Ordre, 619. — L'« Essai sur les Illuminés », 621. — Bahrdt, l'Union Allemande et Knigge, 624. — Protestations de Nicolaï et de Knigge contre la légende Illuminée, 631.

CHAPITRE II. — L'Illuminisme et la Révolution Française.

Courant anti-révolutionnaire suscité en Allemagne par la Terreur, 632. — Knigge et la Révolution Française, 636. — Les libéraux de Hambourg, 639. — Pamphlets politiques de Knigge, 641. — « Manifeste d'une association non pas secrète mais très publique », 644. — L. A. Hoffmann, Zimmermann et la Wiener Zeitschrift, 646. — « Sort final de l'Ordre des Illuminés », « Discours sur

l'Ordre des Illuminés », « Histoire critique des Grades Illuminés » et autres pamphlets, 650. — Les émissaires de l'Illuminisme en France : les aveux de Cagliostro, 658 ; le voyage de Mirabeau en Prusse, 662 ; Bode et le Convent des Philalèthes à Paris, 664. — Polémique entre Knigge et Zimmermann, 670. — Témoignages en faveur de Bode, 672. — « Les Gardiens de la forteresse de Sion », 674.

CHAPITRE III. — Les grandes épopées ; la légende dans l'histoire et le roman.

Les « Preuves de Conspiration » de Robison, 676. — Les « Mémoires sur le Jacobinisme » de Barruel, 681. — Réplique de J. J. Mounier, 690. — Le « Triomphe de la Philosophie » de Starck, 691. — Les Epigones : L'abbé Proyart, Ch. L. de Haller, le chevalier de Malet, Lombard de Langres, Gérard de Nerval, Kaufmann et Chérpin, Louis Blanc, Eckert, l'abbé Gyr, Forgame, Le Couteux de Cantelau, le P. Deschamps, 692. — « La comtesse de Rudolstadt », 695. — P. Zaccone, 698.

CHAPITRE IV. — La légende policière ; la résurrection de l'Ordre.

Mémoire de l'espion Armbruster, 699. — La police napoléonienne et les patriotes allemands, 702. — Les associations d'étudiants et le Tugendbund, 704. — Rapports des agents français : Illuminés et Idéalistes allemands, 706. — Rapports de Berckheim, commissaire de police spécial à Mayence, 710. — La résurrection de l'Ordre des Illuminés, 715.

INDEX des principaux noms cités, 719.

TABLE DES GRAVURES

PLANCHE I. — Portrait de Adam Weishaupt.	p. 13
II. — Gravure alchimique.	p. 140
III. — Tapis Rose-Croix.	p. 175
IV. — Certificat maçonnique.	p. 192
V. — Arbre généalogique de la Franc-Maçonnerie.	p. 342
VI. — Insignes Illuminés.	p. 429